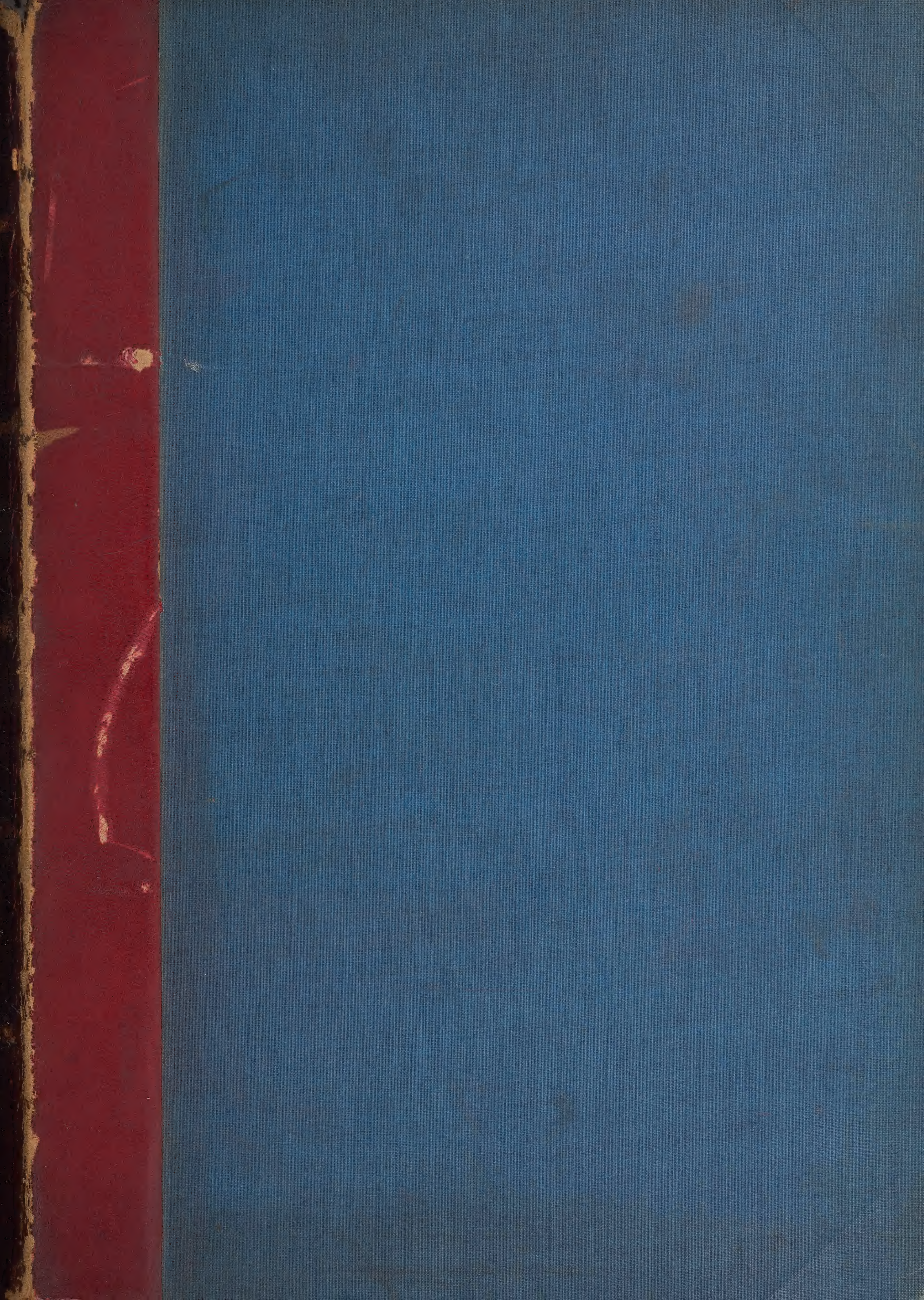
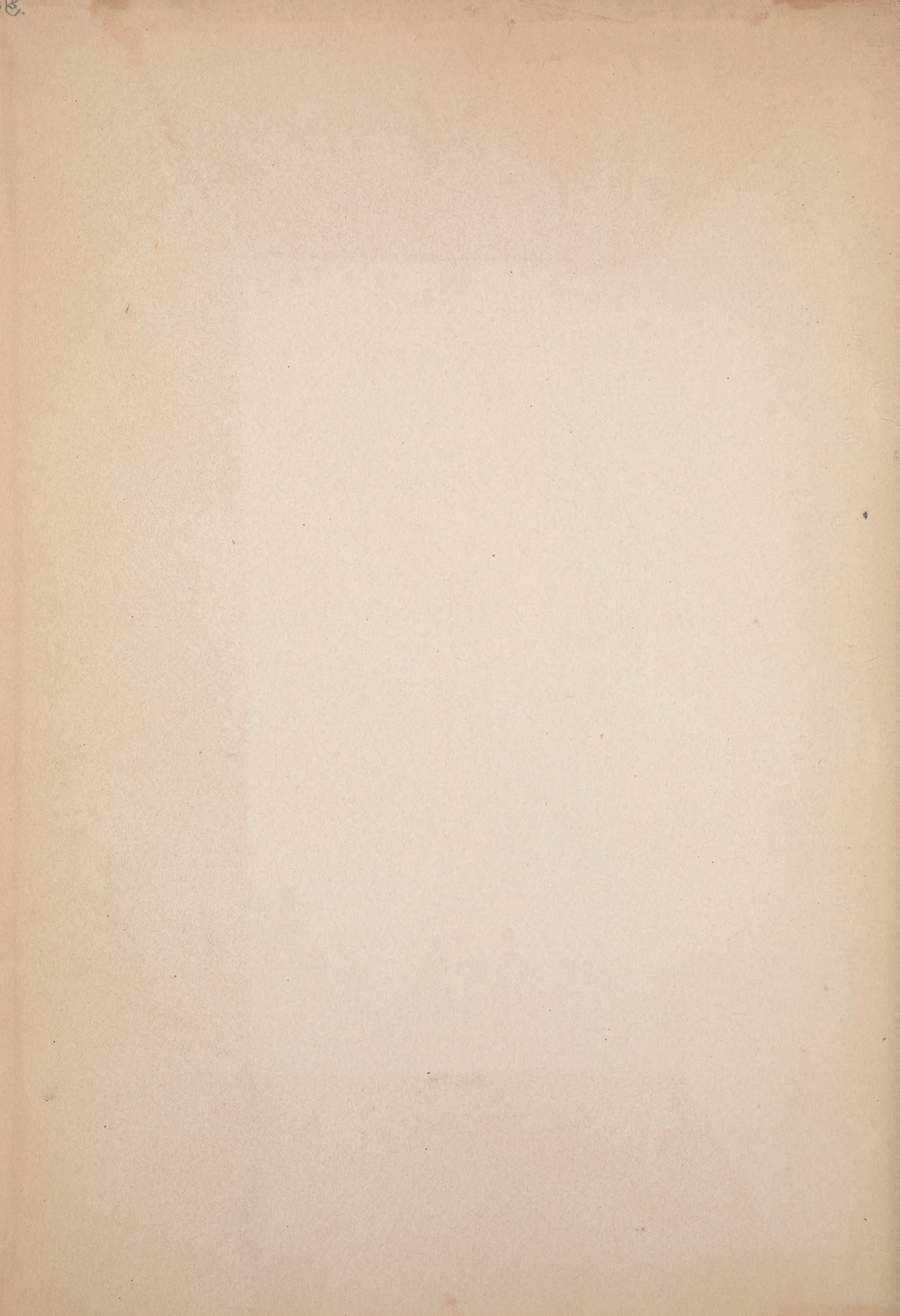
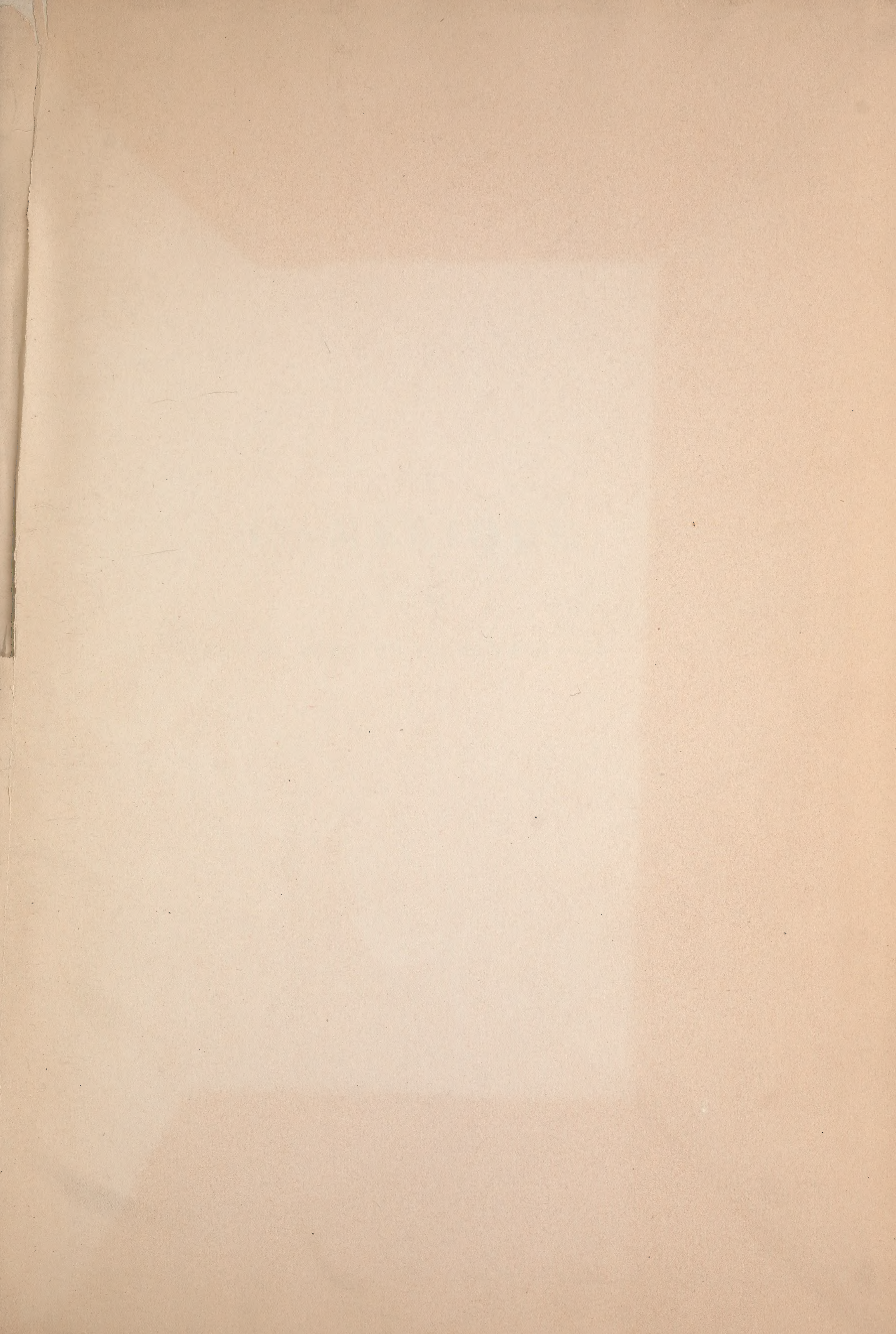
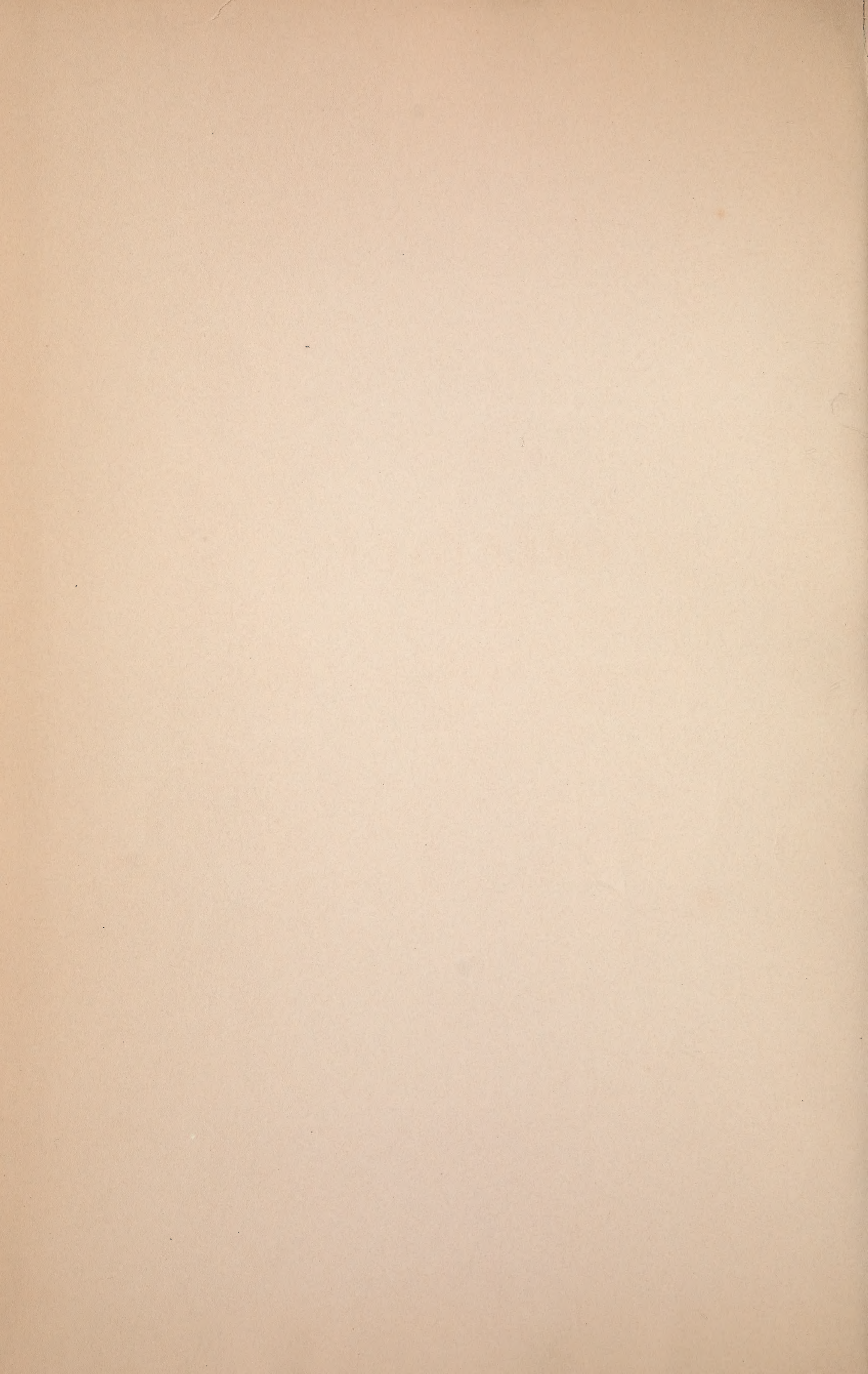




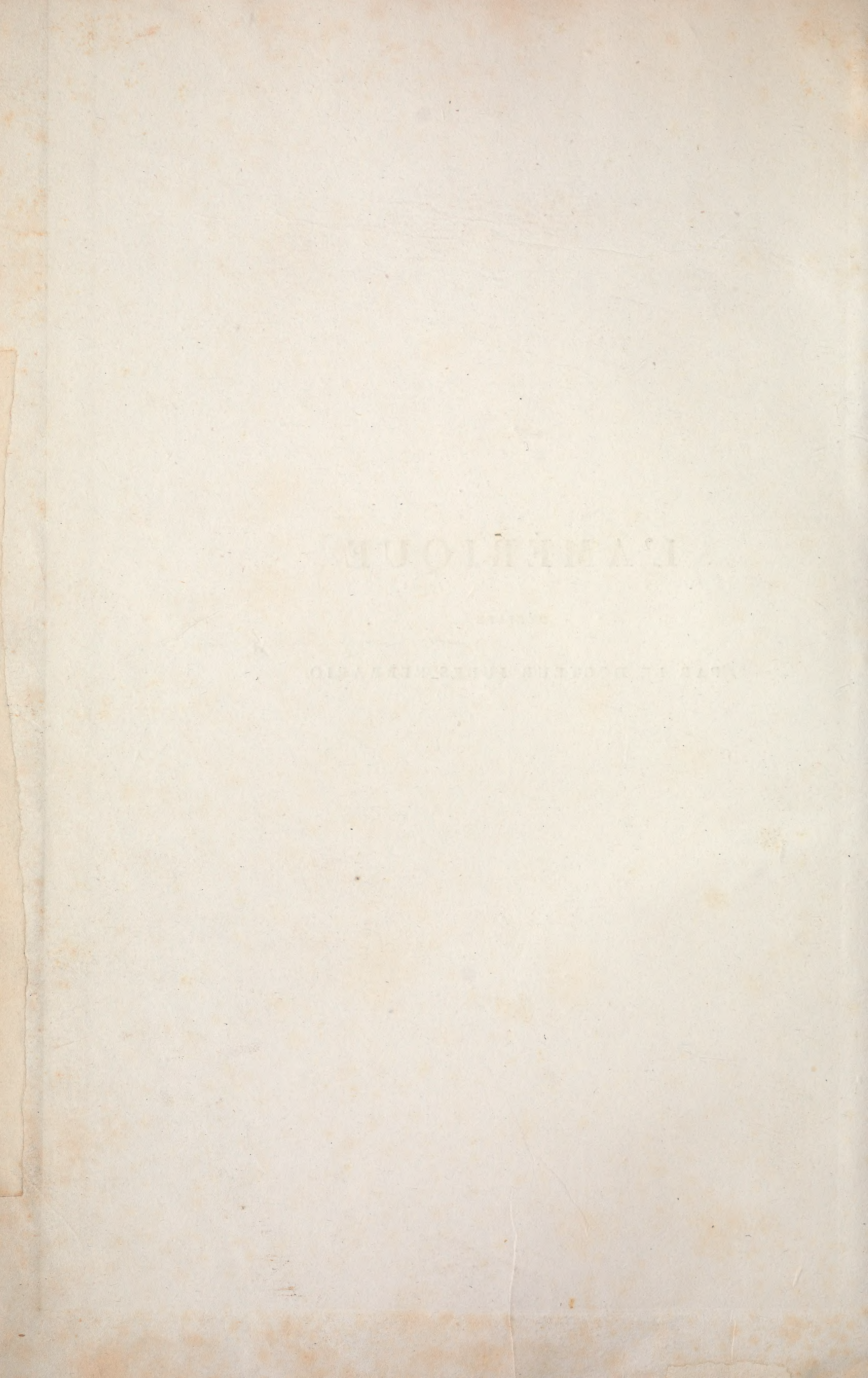


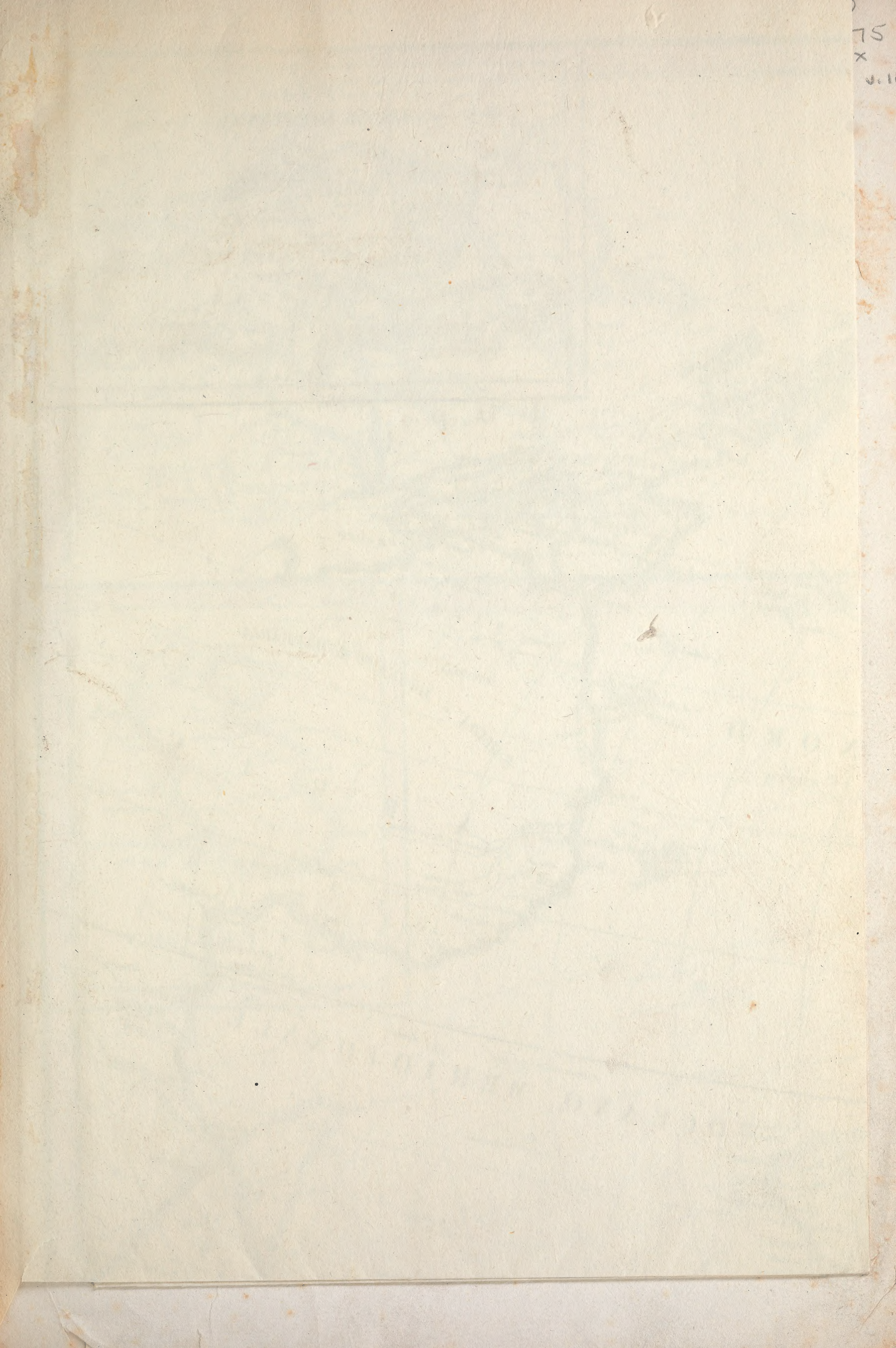


L'AMÉRIQUE

DÉCRITE

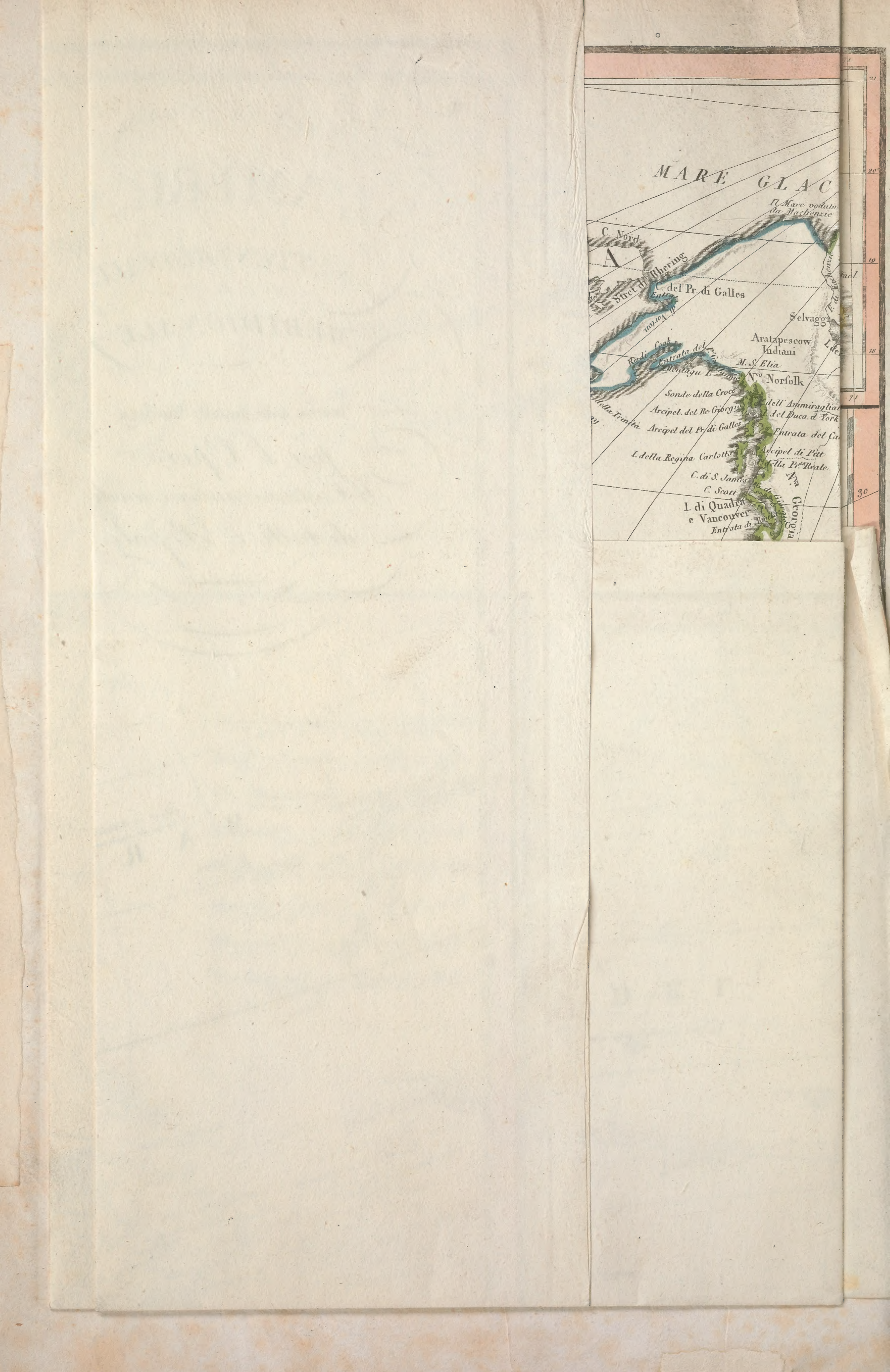
PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.






L'AMERICA
SETTENTRIONALE
E
MERIDIONALE
Incisa dalli Fratelli Bordiga
per l'Opera
Il Costume antico e moderno
di tutti i Popoli
Longitudine del Meridiano dell'Isola del Ferro
MARE GLACIALE
ASIA
TERRE ARTICHE
B. DI BAFFIN
Circolo Polare Artico
EUROPA
AFRICA
SAHARA o DESERTO di BARBARIA
BARBARIA
GUINEA
CAFRERIA
CONGO
AMERICA SETTENTRIONALE
CANADA
LUIGIANA
NOVA GALLES MERIDIONALE
B. D HUDSON
LABRADOR o NA BRETAGNA
GOLFO del MESSICO
MARE DEL NORD
Tropico del Cancro
MARE PACIFICO
ISOLE SANDWICH
Linea Equinoziale
OCEANO MERIDIONALE
AMERICA MERIDIONALE
PAESE DELLE AMAZONI
BRASIL
GUIANA
Arcipelago Pericoloso
Tropico del Capricorno
MARE DEL SUD
NUOVA ZELANDA
Circolo Polare Antartico
Miglia Inglesi di 69 1/2 al Grado
Miglia comuni d'Italia di 60 al Grado
Leghe del Canadà di 30 al Grado
Leghe comuni di Francia di 25 al Grado
Leghe Marine di 20 al Grado
Leghe di Portogallo di 18 al Grado
Leghe comuni di Spagna di 17 1/2 al Grado
Miglia d'Olanda di 19 al Grado
Longitudine del Meridiano di Parigi
ISOLA
DI St DOMINGO
PARTE FRANCESE
PARTE SPAGNOLA
ISOLA
DELLA MARTINICA





MARE GLAC
Il Mare veduto da Mackenzie
C. Nord
A
Stret. di Bhering
C. del Pr. di Galles
Selvaggi
Aratapescow Indiani
M. S. Elia
Nvo Norfolk
Sonde della Croce
Arcipel. del Re Giorgio
I. del Duca d' York
Arcipel del Pr. di Galles
Entrata del Ca
I. della Regina Carlotta
Arcipel di Pitt
C. di S. James
C. Scott
I. di Quadra e Vancouver
Nva Georgia
30

DE L'AMÉRIQUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'histoire du monde n'offre point d'événement plus extraordinaire aux yeux de philosophe (1), ni de scène plus neuve, plus riche et plus intéressante (2), pour quiconque aime à s'instruire du costume des peuples, que la découverte de cette grande partie de notre globe, que de vastes mers entourent presque de toutes parts, qui est restée inconnue pendant tant de siècles au reste de la terre, et formait un monde pour ainsi dire aussi étranger au nôtre, que peuvent l'être ceux dont on croit peuplée l'immense étendue du firmament. Ce nouveau continent, dont la découverte date déjà de plus de trois siècles, et qu'on appelle *Amérique*, était tout-à-fait ignoré des anciens (3). On n'a aucun monument historique des voyages qu'on dit y avoir été faits par les Phéniciens et les Carthaginois (4); et cette opinion est aussi peu fondée que tout ce

Importance de la découverte de l'Amérique.

Amérique inconnue aux anciens.

(1) Raynal-Hist. Philosoph. et Politique etc. tom. I. liv. VI. chap. 120.

(2) Pauw. Recherches Philosoph. sur les Américains. Discours Préliminaire.

(3) En 1773, Mether publia à Boston un opuscule intitulé : *L'Amèrique connue des anciens*. L'auteur y fait mention du conte ridicule fait par Madoc en 1170, et du voyage de Zeno dans le XIV.e siècle. A la fameuse prophétie de Sénèque il ajoute un passage de Méla relatif à quelques Indiens jetés sur les côtes de la Germanie, et qui étaient probablement des Lapons. L'Atlantide de Platon offre un autre argument du même poids ; et le reste du livre traite de matières étrangères à la question.

Guillaume Postel a prétendu que les côtes de l'Amérique avaient été fréquentées en grande partie par les Gaulois avant J. C. ; et que ces peuples les avaient abandonnées, pour n'y avoir trouvé que des terres incultes et de vastes régions sans villes et inhabitées. Cette opinion a toujours été regardée comme une vision.

(4) Après avoir exposé dans son *Précis sur la Geogr.* liv. 96 toutes les conjectures qu'on a formées sur l'origine des Américains, Malte-Brun dit que ce serait fatiguer envain l'attention du lecteur, que de vou-

qu'on a rapporté de nos jours des prétendues navigations des Chinois vers les côtes du Méxique (1).

Histoire de la découverte de l'Amérique.

Decouverte du Grëenland.

C'est à Christophe Colomb, Gênois (2), qu'on attribue généralement l'honneur de cette grande découverte; mais s'il est vrai, comme on le croit aujourd'hui, que le Groënland appartienne à ce nouveau continent, la connaissance que nous avons de l'Amérique doit être rapportée à l'an 982, époque du premier débarquement des Norvégiens sur cette terre Arctique, dont la découverte fut suivie en l'an 1003 de celle du Vinland, qui parait avoir fait partie du Labrador ou de Terre Neuve (3).

loir rapporter toutes les opinions, qui ont été publiées sur ce sujet. Il suffit de dire, ajoute-t-il, que tout a été imaginé. Mais en parlant des expéditions des Carthaginois en Amérique, dont la réalité est attestée par plusieres écrivains (*a*), il convient qu'on ne peut en nier absolument la possibilité. On connait trop peu, dit-il en finissant, la langue de ce peuple célèbre, issu d'un mélange d'Asiatiques et d'Africains, pour avoir le droit de décider qu'il n'existe aucune trace d'une invasion Carthaginoise.

(1) Nous savons, d'après les recherches qui ont été faites à Pékin, que l'ouvrage dans lequel on a cru trouver quelques traces de ces navigations vers les côtes du Méxique, n'est qu'un roman grossier. Quoiqu'en ait dit Vossius dans ses commentaires sur Mela, et Huet dans son traité du commerce des Anciens, où il cite les *Annales d'Ormus*, qui ne sont connues de personne, il est certain que les Chinois n'ont jamais fait de longs voyages: en 1430 ils n'avaient même aucune notion de l'île Formose, qui n'est qu'à dix-huit lieues de leurs côtes.

(2) V. La *Vita di Cristoforo Colombo scritta e corredata di nuove osservazioni* etc. *dal Cavaliere Luigi Bossi.* Milan 1818, Imprimerie de Vincent Ferrario in 8.° fig.° En nous donnant une *Vie de Colomb* plus concise, plus instructive, et que les nouveaux documens dont il l'appuie rendent plus authentique que toutes celles qui avaient paru jusqu'à ce jour, M.r Bossi a singuliérement contribué à la gloire d'un des plus grands génies qu'ait produit l'Italie, ainsi qu'à celle de son pays. Nous rendrons compte ailleurs de cet ouvrage rempli d'érudition.

(3) La colonie du Vinland ne tarda pas à être détruite par les divisions intestines; mais celle du Groënland se maintint dans un état florissant, jusqu'à ce que l'invasion progressive des glaces du pôle arctique eut interrompu les communications. Après l'anéantissement de la première colonie Européenne en Amérique, les Danois n'en continuèrent pas moins à y soutenir leurs droits, en formant des établissemens sur la côte occi-

(*a*) *V.* Garcia *l. c. liv. II.* Campomanès, *Antiquedad maritime de Carthago.*

Il faut avouer cependant qu'on ne serait jamais parvenu dans les parties centrales de l'Amérique, si l'on n'avait pas trouvé d'autre voie pour y pénétrer que celle du Groënland, à cause des glaces qui empêchent de s'avancer dans les terres, ni de pousser bien loin vers le pôle. D'ailleurs, les dangers qu'on court dans ces mers, l'eccessive rigueur du climat, le manque de subsistances, et le peu d'espoir d'y trouver des richesses, auraient été des motifs suffisans pour détourner de cette entreprise les plus hardis navigateurs.

Colomb découvre l'Amérique.

Ce fut en 1492 que Colomb se fraya une route plus facile pour arriver à ce continent; et quand on le voit aller d'abord jusqu'au 25.e degré de latitude nord pour prendre ce vent d'est qui règne ordinairement entre les tropiques, et cingler ensuite presqu'en droite ligne vers l'île S. Domingue, on est en quelque sorte tenté de croire que cette route lui était connue (1). Cet intrépide navigateur

dentale appelée le Nouveau-Groënland, pour le distinguer de la colonie primitive sur les côtes orientales, ou, comme on les appelle, l'Ancien-Groënland. Depuis lors, cette partie de l'Amérique a toujours été bien connue; et comme les vaisseaux Anglais fréquentaient l'Islande dans les XIV.e et XV.e siècles, il est probable qu'ils auront aussi reconnu le Groënland à cette époque. Si le voyage de Nicolas Zeno Vénitien, en 1380, n'est pas imaginaire comme il le parait à quelques-uns, on pourrait croire que ce navigateur a aussi visité le Vinland, sans avoir cependant rien ajouté aux découvertes des Norevégiens.

(1) Aprés avoir réuni sous un même point de vue les découvertes des Scandinaves dans le Groënland et en Terre-Neuve, les voyages des Fréres Zeno dans le XIV.e siécle, et ceux de Marc Polo, dont on avait probablement connaissance en Italie au XV.e siécle, Malte-Brun trouve que Colomb fut moins téméraire et plus instruit, que ne le représentent ordinairement ses aveugles panégyristes. Il crut, comme Aristote, Marin de Tyr et autres anciens, que l'extrémité de l'Inde ne devait pas être très-éloignée des côtes de l'Espagne; et cette heureuse erreur sur l'étendue du globe, fut la principale cause de son entreprise. La vie de Colomb récemment publiée par M.r Bossi contient encore des dissertations intéressantes sur les voyages de ce navigateur dans les mers du nord, et sur l'île *Frisland*; de même que sur les notions qu'il pouvait tirer des écrits de Marc Polo et autres voyageurs Italiens; sur les idées qu'on avait anciennement, et même dans le moyen âge, des régions et des navigations Atlantiques; sur les bruits vagues qui couraient à ce sujet du tems même de Colomb; enfin sur la découverte du continent d'Amérique, et sur les contestations qui ont eu lieu à cet égard avec Améric Vespucci etc.

reconnut, depuis 1492 jusqu'en 1498, tout l'archipel des Antilles; la dernière année il s'avança jusqu'aux côtes de la Terre Ferme et à l'embouchure de l'Orénoque, et s'aperçut d'avoir découvert le nouveau continent, auquel on a donné depuis le nom d'Amérique ou d'Indes Occidentales (1). Cependant, le gouvernement Espagnol, qui était redevable à ce grand homme de la découverte d'un nouveau monde, tenta, par un ingratitude vraiment monstrueuse, de le priver de la gloire qu'il s'était acquise, en répandant à ce sujet des bruits absurdes et contradictoires; et l'Europe entière, par un trait d'injustice encore plus inoui, lui refusa l'honneur de donner son nom au continent qu'il avait découvert, et l'accorda ensuite à un simple aventurier, tel qu'était Americo Vespucci, Florentin, un des compagnons d'Alonzo d'Ojeda (2) qui passa au Nouveau-Monde en 1499.

Réflexions sur le nom d'Amérique.

Alonzo d'Ojeda.

(1) Tandis que la renommée publiait les découvertes de Colomb, on formait diverses conjectures sur les nouvelles contrées qu'il venait de reconnaître, et l'on demandait à quelle division de la terre elles appartenaient. Colomb voulait qu'on les regardât comme une vaste portion des régions Asiatiques, comprises sous le nom général d'Indes. Ses observations sur les productions du pays venaient à l'appui de son opinion : ce qui détermina Ferdinand et Isabelle à donner le nom d'*Indes* à ces contrées, dans la ratification du traité de Santa-Fé. On n'a pas laissé cependant de leur conserver cette dénomination, depuis que des observations plus exactes sur leur véritable position en a fait reconnaître l'erreur; et l'on appelle encore aujourd'hui *Indes Occidentales* une grande partie de l'Amérique.

(2) L'ardeur pour les découvertes, quoique récente en Espagne, y devint bientôt générale. Enthousiasmés des descriptions que Colomb fesait des pays qu'il avait découverts, quelques particuliers s'offrirent d'équiper à leurs frais plusieurs bâtimens pour aller à la recherche de nouvelles contrées. Alonzo d'Ojeda, habile officier, qui l'avait accompagné dans son second voyage, fut un des premiers à se proposer pour l'exécution de cette entreprise. Des négocians de *Séville* lui firent équiper quatre vaisseaux, avec lesquels il partit pour le Nouveau-Monde; il arriva sur la côte de *Paria*, en suivant servilement la route qu'avait tenue Colomb; de là il se dirigea vers l'ouest, poussa jusqu'à *Capo-Vela*, reconnut une grande étendue de côtes, que ce dernier n'avait pas encore visitées, et revint en Espagne avec peu de gloire, et sans beaucoup d'avantages pour ceux qui avaient fait les frais de cette expédition. En 1499, Ojeda, de concert avec Americo Vespucci, entreprit un second voyage; et sans être instruit de ce que fesaient Rodrigue de Bastidas et Jean de la Cosa dans ces contrées, il suivit la même route qu'eux, et parcourut les mêmes lieux depuis le Cap-Vela jusqu'au golfe Darien.

Ce n'est pas à dire pour cela cependant, qu'Americo Vespucci fût un homme tout-à-fait dépourvu de mérite; il était au contraire bon géographe, et il est même probable qu'il avait visité un an avant Colomb les côtes de la Guiane et de la Terre Ferme: du moins est-il certain que deux ans après il en fit le premier une exacte reconnaissance. Entré au service du Portugal, Vespucci examina en deux voyages les côtes du pays, qui prit depuis le nom de Brésil, et y reconnut le cap S.t Augustin et la baie de Tous les Saints. Pedro Alvarez Cabral, Portugais (1), avait été jeté par une tempête sur la côte méridonale, où est bâtie aujourd'hui la ville de Porto-Seguro, et appela cette côte Terre de Sainte-Croix. Le nom d'Amérique ne fut donné alors qu'à la partie septentrionale, où se trouve le bois de teinture appelé bois de Brésil: nom qui fit ensuite oublier dans ces contrées ceux d'Amérique et de Sainte-Croix (2). Mais les géographes de l'Europe ne lui en conservèrent pas moins celui d'Amérique, et l'étendirent même à tout le continent; de sorte qu'en refusant au docte Florentin l'honneur d'associer son nom à ses propres découvertes, la

Americo Vespucci.

Découverte du Brésil.

Pedro Alvarez Cabral.

(1) En 1500, le Brésil fut entiérement déconvert. Vasco de Gama, parti en 1497, était heureusement arrivé aux Indes Orientales par la voie du Cap de Bonne-Espérance. Encouragé par ce succés, le Roi de Portugal arma une flotte considérable, dans la vue non seulement d'ouvrir des communications de commerce avec ces riches contrées, mais encore d'y tenter quelques conquêtes, et en donna le commandement à Pedro Alvarez Cabral. Ce navigateur s'étant avancé beaucoup à l'ouest, rencontra à son grand étonnement une terre sous le 10.e degré au delà de la ligne: c'etait le Brésil. Il y aborda, et ayant conçu une idée avantageuse de ce pays, il en prit possession au nom du Portugal, et envoya un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cette importante découverte.

(2) Voici un passage curieux de Barros à ce sujet. « Ce pays reçut d'abord le nom de Sainte-Croix, à cause de celle qui y avait été érigée. Mais le Démon, auquel cet étendard sacré fit perdre l'empire qu'il avait sur nous . . . . détruisit la croix, et fit appeler ce pays Brésil, du nom d'un bois rouge. Cette dénomination devint la plus commune, et l'on oublia celle de Sainte-Croix, comme s'il importait que le nom d'un pays dérive d'un bois qui sert à la teinture, plutôt que de celui qui fait la vertu de tous les sacremens et notre salut, pour avoir été teint du sang de J. C. ».

Fortune, aveugle dans ces caprices, lui accorda une célébrité bien plus grande, et qu'il ne méritait pas (1).

Les Espagnols étaient trop altérés de richesses, pour songer à s'en procurer autrement que par la recherche de l'or, dont les mines d'Hispaniola (2) leur avaient offert le premier appât : bientôt la cupidité réveilla en eux l'esprit de découverte, qui s'était affaibli depuis le dernier voyage de Colomb, et les poussa à chercher de nouvelles contrées, qui pussent satisfaire leur extrême avidité. Juan Ponce de Léon, qui commandait sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'île S.t Jean de Porto-Rico, que Colomb avait découverte à son second voyage; il pénétra dans l'intérieur, espérant y découvrir quelque mine d'or, et y fonda un établissement, qui, au bout de quelques années, soumit toute l'île à la domination Espagnole.

Ponce de Léon s'empare de Porto Rico.

Vers le même tems, Juan Diaz de Solis, de concert avec Pinson, fit un voyage sur le continent. Ils suivirent jusqu'à l'île de *Guanaïos* la route qu'avait déjà prise Colomb; mais tournant de là au couchant, ils découvrirent un vaste pays, connu aujourd'hui sous le nom d'*Yucatan*. En 1509, ils entreprirent un second voyage, et s'avancèrent jusqu'au 40.e degré de latitude méridionale.

De Solis découvre l'Yucatan.

La réputation et les richesses que Ponce de Léon s'était acquises dans son expédition, lui firent naître le désir d'en entreprendre une seconde; il équipa trois vaisseaux à ses frais, et fit voile vers les îles Lucayes et vers celle de Bahana; puis cinglant au sud-est, il découvrit un pays encore inconnu aux Espagnols, auquel il donna le nom de *Floride*, soit à cause de l'aspect riant qu'il lui trouva, soit parce qu'il en fit la découverte le dimanche des Rameaux. Ce fut en vain néanmoins qu'il tenta d'y aborder; il

Découvre la Floride.

(1) C'est avec regret que les gens instruits se voient contraints par l'usage, de donner le nom d'Amérique à ce continent, qui devrait s'appeler *Colombie*, du nom de celui qui l'a découvert; et qui, pour récompense de ses services, est mort dans les angoisses de la misère. *Chantreau Science de l'Histoire etc.* Ainsi fut marqué, par une injustice révoltante, l'instant où l'Amérique fut en quelque sorte dévoilée au reste de la terre : présage funeste de toutes celles dont cette malheureuse contrée devait être dans la suite l'affreux théatre.

(2) Ile S.t Domingue, appelée par les indigènes Hayti, et à laquelle Colomb, qui en fit la découverte le 6 décembre 1492, donna le nom d'*Hispaniola*, en l'honneur de la nation qu'il servait.

vit, à la résistance que lui opposèrent ses belliqueux et féroces habitans, qu'il fallait des forces plus considérables que celles qu'il avait pour y former un établissement.

Premières notions acquises par les Espagnols sur l'Océan Pacifique et sur le Pérou.

Mais une découverte bien plus importante suivit de près cette expédition. Vasco Nugnez Balboa, qui était gouverneur de la petite colonie de Sainte-Marie dans le Darien, fesait de fréquentes excursions dans les pays voisins, où il soumit plusieurs Caciques, et en rapporta une grande quantité d'or. Surpris de l'avidité avec laquelle il voyoit les Espagnols se disputer un métal auquel il n'attachait aucun prix, un jeune Cacique leur dit. « Eh! pourquoi vous quereller pour si peu de chose? Si l'amour de l'or vous a fait abandonner votre patrie, pour venir troubler la tranquillité de peuples si éloignés de vous, je vous conduirai dans un pays où ce métal, qui semble être le grand objet de vos désirs, est si commun que les plus vils ustensiles en sont faits „. A l'empressement que témoigna Balboa de se rendre promptement dans cette région fortunée, le Cacique ajouta, qu'à six soleils, c'est à dire à la distance de six journées de chemin vers le midi, il découvrirait un autre Océan, sur les bords duquel elle se trouvait. Telles furent les premières notions que les Espagnols acquirent sur le grand Océan Pacifique, et sur l'opulente et vaste contrée connue depuis sous le nom de Pérou.

Balboa découvre le grand Océan Pacifique.

S'apercevant aussitôt que la mer dont parlait le Cacique était celle que Colomb avait cherchée, dans l'espoir de s'ouvrir une voie plus courte pour aller aux Indes Orientales, et flatté de l'idée de réaliser le projet dont ce grand homme avait tenté envain l'exécution, Balboa obtint du Gouverneur d'Hispaniola quelques secours, avec lesquels ils se crut en état d'entreprendre son expédition. S'étant mis en route le premier septembre de 1513, il découvrit du haut des montagnes de l'isthme de Panama une vaste mer, dont l'étendue se perdait dans un horison sans bornes. Certain alors que le continent où il se trouvait était entièrement séparé de l'Asie, il se hâta de gagner le rivage, entra dans l'eau jusqu'à la ceinture, et tirant son épée, il crut prendre possession, au nom du Roi d'Espagne, d'un Océan qui couvre la moitié du globe, et auquel il donna improprement le nom de mer du Sud.

Malgré son extrême empressement à se rendre dans le pays que lui avait indiqué le Cacique, Balboa sentit qu'il ne serait pas prudent d'en tenter la conquête avec le peu de gens qu'il avait, et

qui étaient déjà harassés de fatigues; il prit donc le parti de retourner dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées au projet hardi qu'il méditait. Parmi les officiers qui l'avaient accompagné, François Pizarre fut celui qui montra le plus de courage et d'ardeur pour la découverte de ces nouvelles contrées , où il acquit bientôt tant de célébrité. L'infortuné Balboa n'obtint point de Ferdinand la récompense due à ses services; il eut même la douleur de se voir préférer Pedrarias d'Avila, qui fut nommé au gouvernement du Darien, et partit avec quinze gros vaisseaux sous son commandement. Ferdinand ayant bientot reconnu son erreur, voulut dédommager Balboa, en le nommant Gouverneur de tous les pays situés sur la mer du Sud; mais Pedrarias le reçut avec hauteur, et sa jalousie contre lui ne s'éteignit qu'après l'avoir fait périr sur un échaffaud. La mort de Balboa fit renoncer à l'expédition qu'il avait résolue.

En 1516, les Espagnols poussent leurs découvertes jusqu'au Rio de la Plata.

Tandis que ces événemens se passaient dans le Darien, on songeait d'un autre côté à la conquête de diverses autres contrées du Nouveau-Monde. Ferdinand était si occupé du projet d'ouvrir, du côté de l'occident, une communication avec les Moluques, qu'il équipa à ses propres frais en 1515 deux vaisseaux, dont il donna le commandement à Juan Diaz de Solis, qui passait alors pour le plus grand navigateur de l'Espagne. Solis prit sa route le long des côtes de l'Amérique méridionale, et entra le premier jour de l'an 1516 dans un fleuve auquel il donna le nom de *Janeiro*: de là il passa dans une vaste baie, qu'il prit pour un détroit qui communiquait avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant, il découvrit que c'était l'embouchure du *Rio de la Plata*, l'un des plus grands fleuves de cette partie de l'Amérique. Descendu à terre avec quelques hommes de sa suite, ils y furent tous massacrés et dévorés par les sauvages. Le reste de l'équipage, qui n'était pas débarqué, fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il reprit aussitôt la route de l'Europe.

En 1517, Hernandez-Cordova dans l'Yucatan

L'île de Cuba, dont Diego Valasquez avait fait la conquête en 1511, était devenue sous son administration un des établissemens Espagnols des plus florissans, qui invitait les colons à de nouvelles découvertes. Divers officiers qui avaient servi sous Pedrarias dans le Darien, déterminèrent François Hernandez-Cordova riche habitant de cette île, et homme d'un génie entreprenant, de se réunir à eux pour aller à la recherche de nouvelles terres, et lui proposè-

rent d'être leur commandant. Ils partirent de San-Yago de Cuba le 8 février 1517, et fesant voile toujours au couchant, ils découvrirent le 21.e jour le cap *Catoche* de la péninsule d'Yucatan, et cinq canots remplis d'Indiens, qui étaient décemment vêtus d'étoffes de coton: spectacle tout-à-fait nouveau pour les Espagnols, qui n'avaient encore vu que des hommes nus dans les contrées de l'Amérique qu'ils connaissaient. Invités par les Indiens, avec une apparente affabilité, à venir voir leurs habitations, ils mirent pied à terre et s'avançaient déjà dans le pays, lorsqu'ils se virent tout-à-coup assaillis, et obligés de s'enfuir précipitamment. Cordova abandonna cette terre inhospitalière, continua sa route vers le couchant sans perdre la côte de vue, et arriva le seizième jour à Campêche: s'étant avancé à quelques lieues encore plus loin, il trouva l'embouchure d'une rivière à Pontonchan, où étant débarqué il fut attaqué par un grand nombre d'Indiens, qui lui tuèrent 47 hommes. Cette malheureuse aventure le força de s'en retourner à Cuba, où il mourut peu de tems après son arrirée.

Jean de Grijalva découvre le Méxique en 1518.

Le mauvais succès de cette expédition ne rallentit point l'ardeur des Espagnols pour de semblables entreprises. Valasquez arma à ses frais quatre vaisseaux, sur lequels s'embarquèrent 240 volontaires, dont Jean de Grijalva prit le commandement. Partis de Cuba le 6 avril 1518, ces nouveaux aventuriers arrivèrent à Pontonchan sur le rivage opposé de la péninsule, et poursuivirent leur route au levant, en longeant la côte le plus près qu'il leur était possible. La terre vers laquelle leurs yeux étaient sans cesse tournés leur offrait un spectacle, dont ils étaient émerveillés. Ils y voyaient des villages dispersés çà et là, dont les maisons leur paraissaient bâties en pierre blanche et assez élevées: dans le transport de leur admiration, ils croyaient apercevoir des villes avec des tours et des clochers; et un soldat ayant dit que ce pays ressemblait à l'Espagne, Grijalva le nomma, aux acclamations générales, *Nouvelle-Espagne*, nom que porte encore cette vaste et riche portion des domaines Espagnols en Amérique, appellée le *Méxique*. Ils y prirent terre le 9 juin 1518, près d'une rivière nommée *Tabasco* par les Indiens, et furent bien reçus du Cacique, qui leur fit des présens considérables, dont la valeur les confirma dans la haute idée qu'ils avaient de la fertilité et de la richesse de cette contrée. S'étant dirigés ensuite au couchant de Tabasco, dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*, ils furent accueillis avec les plus gran-

des démonstrations de vénération de la part des habitans, qui leur donnèrent une quantité d'objets en or, et leur apprirent, qu'ils étaient sujets d'un grand Monarque appelé *Montezuma*, dont la domination s'étendait sur beaucoup d'autres provinces. En continuant sa marche vers le couchant, Grijalva aborda dans une petite île qu'il appela *île des Sacrifices,* à cause des victimes humaines qu'une superstition cruelle y offrait à ses divinités, et dont il voyait pour la première fois l'affreux spectacle; il découvrit ensuite une autre petite île à laquelle il donna le nom de *S. Jean d'Ulua*, et s'avança jusqu'à la rivière Panuco, en côtoyant des pays fertiles, riches et très-peuplés; mais s'apercevant que les vivres allaient lui manquer, il fut contraint de retourner à Cuba après environ six mois d'absence.

En 1526, Pizarre découvre le Pérou.

L'issue malheureuse de l'expédition de Balboa avait donné lieu de penser généralement, qu'il s'était laissé tromper par quelqu'Indien; dans cette opinion, les aventuriers Espagnols dirigèrent leurs vues vers des pays tout à fait inconnus, et firent diverses expéditions pour aller s'emparer de ceux qui étaient au levant de Panama. Il y avait alors à Panama trois hommes, sur lesquels toutes ces circonstances réunies fesaient une telle impression, que dans le tems même où l'on regardait comme chimérique l'espoir de trouver au levant l'opulente contrée qui avait été indiquée à Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'éxécution de son projet. Ces trois hommes extraordinaires étaient François Pizarre, Diego d'Almagro et Fernand de Luques, lequels formèrent ensemble une société, sous l'approbation de Pedrarias Gouverneur de Panama. Chacun d'eux disposa de tout ce qu'il possédait pour l'objet de cette entreprise. Pizarre, qui ne pouvait faire une mise de fonds aussi considérable que les deux autres, se chargea de la partie la plus pénible et la plus dangeureuse, en prenant le commandement de l'expédition. Almagro devait lui conduire ensuite les renforts de troupes et toutes les munitions dont il pourrait avoir besoin, tandis que Fernand de Luques, qui était un prêtre fort-riche, resterait à Panama pour y traiter avec le Gouverneur, et veiller sur leurs intérêts communs. Pour imprimer à cette association un caractère en quelque sorte sacré par un acte de religion des plus solennels, Fernand célébra une messe, dans laquelle il partagea l'hostie entre lui et ses deux associés.

La force du premier armement ne répondait pas néanmoins à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un vaisseau de peu de portée, et 112 hommes d'équipage; la saison était mauvaise, aussi son voyage fut-il extrêmement malheureux. Il aborda en plusieurs endroits de la Terre-Ferme; et n'y ayant trouvé que des pays sauvages, il se retira à Cuchama, vis-à-vis des îles des Perles, où il espérait recevoir de Panama des renforts et des rafraichissemens.

Almagro qui partit ensuite avec 70 hommes, se rendit sur les lieux où il croyait rejoindre son associé; mais après un voyage non moins désastreux, dans lequel il perdit un œil en se battant contre les Indiens, il arriva comme par hazard dans l'endroit même où Pizarre s'était retiré. L'aspect du pays et ses habitans lui ayant paru moins sauvages le long de la côte qu'il avait parcourue jusqu'à la rivière de S. Jean dans le Popayan, il en conçut une idée avantageuse, qui détermina la société à ne point abandonner son projet. Almagro retourna à Panama et en ramena un autre renfort de 80 hommes, avec lequel ces deux célèbres aventuriers n'hésitèrent pas de reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé beaucoup de calamités, une partie de l'armement entra dans la baie de S. Mathieu sur la côte de *Quito*; l'équipage débarqua à Tacames, au midi de la rivière des Emeraudes, et fut ravi de se voir dans un pays plat et fertile, dont les habitans portaient des vêtemens de laine et de coton, avec des ornemens en or et en argent. Pizarre et Almagro n'osèrent cependant pas, avec le peu de monde qu'ils avaient, entreprendre la conquête d'une contrée aussi peuplée; ils prirent donc le parti de rentrer dans la petite île de Gallo, où Pizarre resta avec une partie des troupes, tandis que son compagnon retourna à Panama, dans l'intention d'en amener des forces suffisantes pour s'emparer de ce riche pays, sur l'existence duquel il n'y avait plus désormais de doute pour eux.

Almagro reçut un mauvais accueil de Pedro de los Rios, successeur de Pedrarias dans le gouvernement de Panama, lequel était informé des plaintes secrettes de quelques-uns des aventuriers qui avaient suivi Pizarre. Loin de consentir à ce qu'on fît une nouvelle levée, ce gouverneur expédia un bâtiment pour ramener Pizarre avec tout son monde; mais Pizarre, informé par Almagro et Fernand de la dispositon où ils étaient de ne point renoncer à l'entreprise, refusa de se rendre aux ordres du Gouverneur, et employa au cantraire

toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne point l'abandonner; ses efforts furent à peu près inutiles, car il n'y eut que treize de ses plus anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui. Cette poignée de gens intrépides et résolus, auxquels l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, se retira dans l'île *de la Gorgonne*, qui était tout à fait inhabitée, et y demeura cinq mois, le yeux sans cesse tournés vers Panama, d'où elle attendait d'un jour à l'autre quelques secours. Désespérant d'en voir arriver jamais, ces malheureux étaient décidés à se mettre à la merci des flots sur un simple radeau, plutôt que de rester davantage dans une aussi affreuse position. Vaincu enfin par les istances réitérées d'Almagro et de Fernando, auxquelles toute la colonie joignit ses sollicitations et ses prières, le Gouverneur consentit à faire partir pour la Gorgonne un petit bâtiment où il n'y avait que l'équipage, pour ne pas paraître vouloir encourager Pizarre à de nouvelles entreprises. A l'arrivée de ce navire attendu depuis si long-tems, Pizarre tourna ses voiles vers le sud-est ; et plus heureux que dans ses tentatives précédentes, il découvrit, le vingtième jour de son départ de la Gorgonne, les côtes du Pérou en l'an 1526. Il aborda à Tumbez, ville assez considérable, située au delà du troisième degré de latitude australe, où il y avait un grand temple et un palais appartenant aux Incas, qui étaient les Souverains du pays. C'est là que les Espagnols furent à portée de juger, pour la première fois, des richesses et de la civilisation de l'empire du Pérou; ils y virent un sol bien cultivé, une population nombreuse, des habitans habillés décemment, et des animaux domestiques. Mais ce qui attira particulièrement l'attention de Pizarre et de ses compagnons, ce fut la grande quantité d'or et d'argent employée, non seulement à la parure des deux sexes et à la décoration des temples, mais encore dans la fabrication des vases et des ustensiles les plus grossiers.

Pizarre n'osant pour le moment attaquer, avec le peu de forces qu'il avait, le riche pays dont il espérait pouvoir se rendre bientôt le maître, se contenta d'en reconnaître les côtes et d'en agir paisiblement avec les habitans, qui n'étaient pas moins émerveillés à la vue de ces étrangers, que ne l'étaient les Espagnols des marques d'opulence et de civilisation qui s'offraient partout à eux. Il obtint quelques vases d'or et d'argent, de petits ouvrages faits à la main, quelques animaux domestiques, et deux jeunes gens,

auxquels il se proposait d'enseigner l'Espagnol pour en faire ensuite ses interprètes dans l'expédition qu'il méditait. Après trois ans d'absence il revint à Panama. Aucun aventurier de ce siècle n'essuya plus de disgrâces, ni ne courut de plus grands dangers que Pizarre. La patience avec laquelle il supporta les unes, et le courage qu'il montra dans les autres, surpassent tout ce que présente en ce genre l'histoire du Nouveau-Monde.

Les découvertes qui ont été faites dans le reste de l'Amérique n'étant pas, à beaucoup près, aussi intéressantes que celles dont nous venons de parler, nous nous bornerons à les indiquer ici dans leur ordre chronologique.

Jean Cabot découvre Terre-Neuve vers l'an 1496.

Colomb et Vespucci eurent de leur tems pour émule, dans la hardiesse des entreprises et dans la science de la navigation, un Vénitien nommé Jean Cabot, le premier qui osa tenter de s'ouvrir un passage aux Indes Orientales par les mers du nord (1). Des relations de commerce l'ayant appelé en Angleterre avec son fils Sebastien, il conçut le projet de chercher ce nouveau passage; et l'ayant proposé au Roi Henri VII, il obtint son consentement. Quelques écrivains font honneur de cette entreprise à son fils Sebastien, et l'on croit que l'expédition se fit dans l'été de 1496. Les relations qu'on en a ne sont pas non plus d'accord entr'elles. Bacon de Verulam dans l'histoire de Henri VII rapporte, d'après celle qu'en donna Cabot lui même à son retour, qu'ayant fait route entre le nord et l'ouest, et longé la côte septentrionale du Labrador jusqu'à la hauteur de 67 degrés et demi, ce navigateur trouva toujours la mer libre et ouverte; mais il ne nous dit pas pourquoi ni par quelle voie il revint. D'autres font dire à Cabot qu'il cingla au nord-ouest, dans la pensée qu'il ne trouverait aucune terre jusqu'au Catay, et passerait de là aux Indes Orientales; mais qu'arrivé au 56.e degré, et s'apercevant que la côte se courbait toujours au levant il rebroussa chemin, se dirigea vers l'équateur, et côtoya le pays auquel on a donné depuis le nom de Floride, toujours dans

(1) L'entreprise hardie de Cabot n'a pas fait peu d'honneur à l'Italie, qui aura toujours à se glorifier d'avoir été le berceau de ces hommes célèbres, auxquels l'Europe doit en partie la découverte de la route aux Indes Orientales par le cap de Bonne-Espérance, ainsi que celle du Nouveau-Monde qui a pris son nom d'un Italien; et d'avoir également produit le premier auteur du grand projet, si souvent tenté, de passer à l'extrémité orientale de l'Asie par les mers du nord.

l'espoir de trouver le passage qu'il cherchait pour aller dans l'Inde, jusqu'à ce que le manque de vivres l'obligea enfin de revenir en Angleterre. Ces deux relations ne diffèrent entr'elles que sur le dernier degré de latitude auquel arriva Cabot. Enfin Pierre Martire d'Anghiera assure avoir oui dire à ce même navigateur, qu'il s'avança tellement dans le nord, qu'il eut plusieurs jours de suite sans nuits; mais qu'ayant trouvé une mer encombrée de glaces énormes, il fut contraint de se replier vers l'ouest. Quoiqu'il en soit, Cabot revint en Angleterre, fâché sans doute de n'avoir point réussi, mais sans perdre l'espoir d'être plus heureux une autre fois.

En 1500, Corté de Réal découvre le Labrador.

En 1500, Corté de Réal, capitaine Portugais, en cherchant ce passage au nord-ouest rencontra le *Labrador*, qu'on prétend avoir été ainsi appelé, à cause de l'industrie apparente de ses habitans.

En 1524, Verazzani visite une grande partie de la côte septentrionale.

La France, qui, jusqu'alors, n'avait pris aucune part à ces découvertes, dut à Jean Verazzani Florentin les possessions qu'elle acquit dans l'Amérique septentrionale, dont la découverte lui appartient plus qu'à tout autre. Il est vrai, qu'indépendamment des notions confuses qu'on avait déjà de ces vastes contrées, Jean Cabot, comme on vient de le voir, en avait visité les côtes; mais personne n'avait encore osé pénétrer dans les terres, pour reconnaître la nature du pays et le caractère de ses habitans. La relation que Verazzani envoya de Dieppe, où il débarqua le 8 juillet 1524, à François I.er alors Roi de France, est le seul monument qu'on ait de son voyage. Il parvint jusqu'au 50.e degré, c'est-à-dire jusqu'à l'île de Terre-Neuve, d'où il revint faute de vivres, après avoir donné à cette vaste région le nom de Nouvelle-France. La maison Strozzi de Florence possède cette relation, avec un manuscrit de ce navigateur, contenant une description cosmographique bien raisonnée de tous les pays qu'il avait visités dans son voyage, et dans laquelle on voit qu'il avait aussi formé le dessin de chercher dans ces mers un passage pour aller aux Indes Orientales.

Découvertes de Sebastien Cabot.

Tandis que Verazzani étendait ainsi les domaines de la couronne de France, Sebastien Cabot soumettait de nouvelles provinces à celles d'Espagne et d'Angleterre. Après son expédition pour le compte de cette dernière puissance, il passa au service de la première. Charles V l'envoya en 1526, avec cinq vaisseaux et le titre de capitaine général, pour achever la découverte de la rivière du Paraguay qui était à peine connue, dans la vue d'y former des établissemens pour l'Es-

pagne, et avec l'ordre de passer ensuite le détroit de Magellan, pour aller aux Moluques et à la recherche du Japon. Nous n'avons d'autre relation bien distincte de ce voyage que celle qu'on en trouve dans le recueil des Voyages, extrait de l'histoire d'Herrera, Espagnol. Cabot ne put s'avancer au delà de ce fleuve, qu'il appela Rio de la Plata, et sur les bords duquel il construisit un fort : après avoir attendu inutilement les secours qu'il avait demandés, il revint en Espagne; et voyant qu'on ne pensait point à poursuivre les découvertes qu'il avait commencées il retourna en Angleterre. L'inutilité des tentatives qu'on avait faites jusqu'alors pour trouver au nord-ouest un passage qui conduisît aux Indes orientales, fit naître à Cabot l'idée de le chercher au nord-est. Il partit de Harwich dans cette résolution en 1555, et arriva jusqu'au 70.e degré de latitude nord. Mais voyant qu'il ne lui était pas possible de pousser plus loin, il passa l'hiver à Colmogorod, après quoi il se remit en route, et côtoya la Laponie Russe jusqu'en 1557, époque à laquelle finit la relation de son voyage, dont l'issue nous est inconnue; depuis lors il n'est plus fait mention de ce navigateur. Les auteurs du recueil des Voyages remarquent à juste titre: *qu'il est glorieux pour l'Italie, que les trois puissances entre lesquelles presque toute l'Amérique est aujourd'hui partagée, soient redevables à des Italiens de leurs premières conquêtes sur ce continent, savoir; l'Espagne à un Génois, l'Angleterre à deux Vénitiens, et la France à un Florentin.*

Cartier, en 1534, découvre le fleuve Saint Laurent.

En 1534, François I.er ayant fait partir de S.t Malo une flotte pour former un établissement dans l'Amérique septentrionale, Cartier qui la commandait découvrit, le jour de S.t Laurent, le golfe et le fleuve auxquels il donna ce nom.

Efforts inutiles de la France pour former des établissemens au Canada.

Jean De-La-Roque, seigneur de Robertual, fut nommé en 1540 lieutenant général des nouvelles contrées du Canada, d'Horselayo et de Saguenay; mais il revint aussitôt sans avoir pu former d'établissement durable; il partit une seconde fois en 1543. La France tenta aussi en 1555 de se faire des établissemens au Brésil. Ribaud arriva en Floride en 1562, et en partit en 1564; mais la colonie qu'il y laissa fut détruite par les Espagnols. Gourgues, autre commandant Français, vengea cet affront, et revint en France en 1568.

En 1576, Frobisher découvre le détroit qui porte son nom.

En 1576, Frobisher partit d'Angleterre pour chercher un passage au nord-ouest, et découvrit le détroit qui porte son nom.

En 1584; Raleigh envoie deux vaisseaux vers le pays appelé maintenant Caroline Septentrionale.

En 1584, deux petits vaisseaux expédiés par Raleigh, au lieu de se rendre dans les vastes baies de Chesapeak ou de Dellaonar, se portèrent malheureusement vers le pays qu'on appelle maintenant Caroline septentrionale, d'où ils retournèrent en Angleterre avec deux naturels. Elisabeth donna à cette contrée le nom de Virginie, qu'on étendit ensuite vaguement à tous les établissemens Anglais dans l'Amérique septentrionale, et qui a été enfin restreint à un autre pays, que celui auquel il fut donné dans le commencement.

Découvertes de Davis en 1585.

En 1585, John Davis, habile navigateur, visita la côte occidentale du Groënland, ainsi que le détroit qu'on appelle improprement *Détroit de Davis.* Dans un autre voyage, il s'avança au nord jusqu'à l'*Ile de Disko*, et jusqu'à la côte opposée au Groënland, et découvrit le détroit de Cumberland. Le point le plus éloigné où il est arrivé parait être le *Sanderson s' hope*, au 72.e degré de latitude, d'où s'étant replié à l'ouest il trouva une mer de glace, qui ne lui permit pas d'aller plus loin.

En 1607, on découvre la baie de Chesapeak, la baie d'Hudson etc.

En 1607, les Anglais découvrirent la baie de *Chesapeak*, et fondèrent le premier établissement durable à *Jamestown* dans la Virginie moderne.

La même année, Hudson fit son premier voyage, et s'avança, dit-on, le long de la côte orientale du Groënland jusqu'au 82.e degré de latitude: il n'est pas probable néanmoins qu'il ait passé le 80.e degré, ou l'extrémité la plus éloignée de Spitzberg. Dans son autre voyage de 1610, il découvrit le détroit ou la baie qui porte son nom.

Découvertes de Bilot et Baffin en 1616.

En 1616, quelques Anglais envoyèrent le capitaine Bilot pour chercher un passage au nord-ouest, et avec lui partit William-Baffin en qualité de pilote. On rapporte que s'étant avancés bien au delà du détroit de Davis, ils découvrirent le *Sund de Horn*, le cap *Dudley-Diggss*, l'île d'*Hackluyt*, le *Sund de Sir Thomas Smith*, les îles *Gary*, le *Sund de Jones-Alderman*, et celui de sir *John-Lancaster*, lieux tous entièrement inconnus aux voyageurs qui les avaient précédés, ainsi qu'à ceux qui les ont suivis. Baffin prétendit avoir pénétré dans une mer intérieure et étroite (qui, par une étrange absurdité, est représentée sur les cartes avec ses rivages, chose qui ne peut se faire à une première visite qui est toujours imparfaite), et s'être avancé jusqu'au 78.e degré de latitude, tandis que le capitaine Cook, le plus habile des navigateurs modernes, n'a pu outrepasser le 72.e, et que Davis fut également retenu

par les glaces à la même hauteur, et dans cette prétendue mer intérieure, qui n'est probablement qu'une partie de l'Océan. Il y a donc tout lieu de croire que Baffin n'est qu'un imposteur; et il paraît même que, de son tems, on ajoutait peu de foi à ses découvertes, car depuis lors elles ont été totalement oubliées.

En 1673, le Père Marquette sur le Mississipi.

En 1673, le Père Marquette Jésuite, et un habitant du Canada appelé Joliet, partirent de cette contrée; et s'étant dirigés à l'ouest, ils arrivèrent au Mississipi, vers le 42.e degré et 40 minutes de latitude septentrionale, et descendirent ce fleuve jusqu'au 33.e degré de la même latitude.

La Sale, en 1680, entreprend la découverte du Mississipi.

La-Sale, Gouverneur du Canada, voulut ensuite poursuivre cette découverte, et chargea le Père Hennipin aussi Jésuite, et un certain Dacan de remonter ce fleuve au dessus de la jonction de la rivière des Illinois, et s'il était possible jusqu'à sa source. Ces deux voyageurs partirent du Fort *Crevecœur* le 28 fevrier 1680, et s'étant embarqués sur le Mississipi, ils remontèrent son cours jusqu'au 46.e degré de latitude septentrionale, où ils furent arrêtés par le *Saut de S.t Antoine de Padoue*, nom que lui a donné le Père Hennipin. Là, ils tombèrent entre les mains des *Sioux*, qui les retinrent pendant long-tems comme prisonniers, sans cependant leur faire aucun mal : délivrés par des Français venus du Canada, ils descendirent le fleuve jusqu'à la mer, et s'en retournèrent au Fort Crevecœur.

Deux ans après, La-Sale s'embarqua lui-même sur la rivière des Illinois, et entra le 2 fevrier 1682 dans le Mississipi. Le 4 mars il prit possession, avec toutes les formalités d'usage en pareil cas, du pays des *Akansas*; et le 9 avril il reconnut l'embouchure du fleuve, où il exerça une nouvelle prise de possession dans toutes les règles. Ce ne fut néanmoins que le 2 mars de l'an 1700, que l'embouchure du Mississipi fut reconnue du côté de la mer par D'Ibberville, qui prit aussi possession de ce fleuve au nom de la couronne de France.

Expéditions de Behring et Tchirikow en 1728-38-41.

En 1728, Behring, Danois, au service de la Russie, partit de l'embouchure de la rivière de Kamtschatka, accompagné de Tchirikow. Ce voyage avait pour but de s'assurer si l'Asie et l'Amérique sont séparées l'une de l'autre. Peu de tems avant sa mort, Pierre I.er avait écrit de sa propre main les instructions qui devaient servir à ces navigateurs. Behring longea la côte orientale de la Sibérie jusqu'au 67.e degré et dix-huit minutes de latitude, sans

découvrir la partie de l'Amérique qui est en face. En 1738, il fit dans le même but un second voyage, qui n'eut pas un meilleur succès. En 1741, Behring et Tchirikow commencèrent leur célèbre expédition vers les côtes de l'Amérique, et c'est ce voyage qui a ouvert la voie à toutes les découvertes faites depuis par les Russes. Le vaisseau de Behring périt au mois de décembre de la même année, et Tchirikow rentra au Kamtchatka le 9 octobre 1742.

En 1745 et 1750 on découvre les îles Aleutiennes.

Quelques aventuriers Russes firent la découverte des *îles Aléoutes* ou *Aleutiennes* en 1745 et 1750.

Découvertes de Cook, Vancouver, Hearne, et Mackensie.

Les côtes occidentales de l'Amérique ont été reconnues par les capitaines Cook et Vancouver, dont les relations sont connues de tout le monde. Hearne et Makensie ont vu la mer glaciale, l'un en 1771, et l'autre en 1789. Nous parlerons de leurs voyages dans la description que nous ferons de cette partie de l'Amérique septentrionale.

Nouvelles découvertes du capitaine Ross dans la baie de Baffin en 1818.

M.r Ross, capitaine dans la marine Anglaise, a fait tout récemment dans la baie de Baffin de nouvelles découvertes, dont la relation a été publiée à Londres l'année dernière. Cette expédition a été faite en 1818 par ordre du gouvernement Anglais, dans la vue de trouver au nord-ouest un passage de la mer Atlantique dans le grand Océan (1); mais le résultat qu'on en attendait avec tant d'impatience n'a point répondu aux vœux de ceux qui en avaient conçu l'idée.

(1) M.r Amoretti, Directeur de la bibliothèque Ambroisienne de cette ville, a publié en 1811 un ouvrage intitulé : *il Viaggio dal mare Atlantico al Pacifico per la via del nord-ouest fatto dal capitano Lorenzo Ferrer Maldonado l'anno 1588, tradotto da un Manoscritto Spagnuolo inedito.* Il a accompagné cet ouvrage de quelques notes et d'un raisonnement tendant à démontrer, par la confrontation de cette relation avec celles de quelques autres navigateurs, l'existence réelle de ce passage, qui est généralement regardé comme impossible. Sur les doutes élevés à cet égard par M.r d'Humbold, et qui ont été renouvellés par d'autres personnes de mérite, M.r Amoretti s'est livré à d'autres recherches pour les détruire, et justifier l'authenticité de ce manuscrit, qu'il a encore enrichi de notes inédites relatives à son sujet. Malte-Brun, dans le 97.e livre de son *Précis de la Géographie Universelle. Paris,* 1817, traite Maldonado d'imposteur, et cherche à prouver, par une foule de raisonnemens, les contradictions géographiques et physiques que renferme cette relation, qui n'est, selon lui, qu'une pure curiosité bibliographique. Les nouvelles tentatives qu'on vient d'entreprendre pour trouver ce passage, leveront probablement toutes ces incertitudes.

Ross n'a vu ni trouvé rien de ce qu'il était chargé de voir et de reconnaître; et n'ayant point découvert le passage qu'il cherchait dans aucune des ouvertures que présentent les rivages de cette baie, on en conclut qu'il avait mis de la négligence dans l'accomplissement de sa mission, et on lui reprocha, comme à Baffin, de n'avoir point voulu faire de nouvelles découvertes. Un anonime a fait imprimer la relation d'un officier qui était employé dans cette expédition, et il y est dit que Ross n'a pas visité quelques-unes de ces ouvertures avec autant de soin qu'il le devait. Ross a publié des observations sur la relation de son adversaire. La nouvelle expédition que le même gouvernement vient de faire partir pour cette baie décidera probablement la question (1). Mais quand celui qui la commande parviendrait encore à découvrir un passage dans quelque coin de cette mer, où Ross n'a pas pu ou voulu pénétrer, ce navigateur n'en aurait pas moins rendu un service important à la géogra-

Nouvelle expédition faite par l'Angleterre dans la même baie l'année dernière 1819.

(1) Le *Dublin-Evening-Post* a donné, sous la date du 7 fevrier dernier 1820, des nouvelles de cette importante expédition, qui, si elles venaient à être confirmées, nous feraient concevoir des espérances flatteuses sur ses résultats. Nos lecteurs verront peut-être avec plaisir la lettre écrite à ce sujet par M.r Mac-Tarish, un des premiers négocians de Montréal dans le Canada, et membre de la compagnie du nord-ouest, à M.r Mac-Dougald négociant de Dublin, qui l'a fait insérer dans ce journal.

Montréal 27 *décembre* 1819.

« Il vient d'arriver ici un messager du pays Indien, qui nous a apporté l'agréable nouvelle, que les vaisseaux partis de l'Anglettere l'été dernier, ont enfin découvert le passage cherché depuis si long-tems au nord-ouest. Ils ont traversé un des districts de la baie de Baffin, et sont arrivés à l'embouchure du fleuve appelé la Mine de Cuivre, où ils resteront à l'ancre tout cet hiver: M.r Hoffer, ou Hoffner en a été expédié pour porter des dépêches à un des membres de notre compagnie, avec l'ordre de s'en revenir promptement. Ces dépêches ont été remises à M.r Grant, qui les a expédiées de suite à Montréal, d'où on les a envoyées à Quebec pour être consignées au Gouverneur temporaire. Le courrier va partir pour New-York, et je n'ai que le tems d'ajouter, que vous apprendrez bientôt toutes les particularités de cette nouvelle, dont je ne puis vous dire maintenant que ce que j'en sais moi-même ».

Signé, *John-Mac-Tarish.*

Le nom de Hoffer ou Hoffner ne se trouve point sur la liste des officiers qui ont accompagné le capitaine Ross; mais sur celle des officiers

phie, pour avoir vérifié les découvertes de Baffin, et rectifié la position des côtes de la baie qui porte son nom : position si peu déterminée, que plusieurs écrivains ont même douté de l'existence de cette baie, dont, selon l'expression de l'un deux, chaque géographe a tracé les contours à sa fantaisie (1).

Division de l'Amérique.

D'après l'abrégé que nous venons de faire de l'histoire chronologique des découvertes qui ont été faites en Amérique, il est aisé de voir que ce vaste continent, dont la longueur égale celle de l'ancien, a été divisé par la nature même en deux parties, qui forment l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, lesquelles sont jointes ensemble par l'isthme de Darien ou de Panama.

Limites, étendue, population.

Ce nouveau continent est borné au nord par l'Océan Arctique, dont on ne connait pas encore précisément les limites vers le nord-

du vaisseau l'*Alexandre*, commandé par le capitaine Parry, qui n'etait alors que lieutenant, on lit celui du lieutenant Hoppner, qu'on croit fils du fameux peintre de ce nom. Nous ne pouvons pas affirmer que Hoppner ait suivi le capitaine Parry dans ce second voyage ; cependant cela est très-probable. Hearne découvrit en 1771 le fleuve de la Mine de Cuivre, et assura avoir vu la mer à peu de distance ; mais il ne put arriver jusqu'au rivage, ni faire aucune observation astronomique : ce qui a laissé quelque doute sur cette découverte.

On voit d'après cela, qu'on ne peut pas encore regarder le passage au nord-ouest comme décidemment trouvé, parce qu'un vaisseau a pénétré de ce côté jusqu'au fleuve de la Mine de Cuivre : car ce point n'est pas même au tiers de la distance qu'il y a entre la baie de Baffin et le détroit de Behring. Nous observerons en outre, que le *Times* du 12 élève des doutes sur l'authenticité de cette nouvelle. « Des lettres de Montréal adressées à plusieurs membres de la compagnie du nord-ouest, d'une date postérieure à celle de la lettre de Mac-Tarish, n'en disent pas le moindre mot, et les journaux de Montréal du 31 décembre n'en font non plus aucune mention : comment supposer que la communication d'une nouvelle aussi importante à un habitant de cette ville sous la date du 27, n'y ait cependant eu aucune publicité etc. ? » Dans cette incertitude, il faut attendre de nouveaux éclaircissemens, pour avoir une pleine conviction de la vérité de cette intéressante découverte.

(1) Eyriés et Malte-Brun, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, 1819, ont donné une analyse étendue et raisonnée de la relation de Ross, et y ont joint une carte intéressante, qui rectifie, en plusieurs endroits, la position qu'on a donnée jusqu'à présent à la côte occidentale du Groënland.

est, l'existence de la baie de Baffin n'étant pas encore bien avérée. Il comprend de ce côté le Groënland, et confine au levant avec l'Océan Atlantique boréal, et l'Océan Atlantique austral. Au midi il a pour limite le détroit de Magellan, et au couchant le grand Océan, qui se divise en Océan austral, en Océan équinoxial, et en Océan boréal. Au nord-ouest il est séparé de l'Asie par un détroit de peu de largeur, qu'on appelle le détroit de Behring. On donne à l'Amérique au moins 3,000 lieues de longueur, du nord au sud, c'est-à-dire depuis le cap Glacé jusqu'au cap Forward, qui est à l'extrémité de la Terre de feu. Les auteurs ne sont point d'accord entr'eux sur la population actuelle de l'Amérique; les uns la font monter à 150,000 000 d'habitans, et les autres à 15,000,000 seulement. On croit pouvoir néanmoins l'évaluer par approximation à environ 25.000.000 (1), et il parait que ce nombre, lors de la découverte, n'excédait pas 4.000,000 (2).

Nous avons cru faire une chose agréable à nos lecteurs que de joindre ici divers tableaux rédigés sur ceux de Chantreau (3), et qui présentent, savoir; les N.os I. et II. la Géographie physique des terres et des eaux de l'Amérique; le N.° III., la Topographie sommaire de ses différentes contrées; et les N.os IV. V. et VI., la nomenclature des principales îles de cette vaste partie du globe.

	Ames.
(1) Selon le *Callender's Key* etc. 1798, l'Amérique Anglaise a environ	200,000
Les sauvages de l'Amérique septentrionale, à dire beaucoup, autant	200,000
Amérique Espagnole septentrionale	100,000
Etats Unis	5,000,000
Empire du Mexique 4 millions d'indigènes, et 3 d'étrangers.	7,000,000
Pérou et Chili au plus	7,000,000
Autres pays Espagnols dans l'Amérique méridionale . .	2,000,000
Brésil et Paraguai	4,000,000
	25,500,000

(2) Le Doct. Stiles prétend qu'avant l'arrivée des Européens en Amérique, la population ne s'y élevait pas à plus de deux millions et demi d'individus.

(3) Science de l'Histoire. Tom. III.

RELATIVEMENT AUX TERRES.

Les principales montagnes

- Dans l'Amérique septentrionale
  - A l'E. les monts *Allegany* ou *Apalaches*, qui s'étendent de la Caroline au lac Ontario.
  - A l'O. les montagnes *des Pierres* (*Stoney Montains*), dont la direction est du S. au N., depuis le 40.e deg. 45', jusqu'au 60.e 40' de latit. N.
  - Les *Andes du Mexique*, qui s'étendent par plusieurs branches, de Santa-Clara, au N. du Nouveau-Mexique, jusqu'au lac de Nicaragua.
- Dans l'Amérique méridionale — Les *Cordillières* ou *Andes*, dont les principales branches sont
  - Le *Cotopashi*, élevé de 3,126 toises au-dessus du niveau de la mer (1)
  - Le *Chimborazo*, élevé à environ 3,220 toises au-dessus du niveau de la mer.
  - Le *Pachincha*, élevé de 2,988 toises au-dessus du niveau de la mer.
  - Le *Corazon*, auquel on donne 2,470 toises au-dessus du niveau de la mer.
  - Le *Potosi* dans le Pérou, connu par ses richesses.
  - Le *Mato-Grosso*, qui se réunit aux Cordillières du Brésil vers l'E., et célèbre par ses mines.

Les Volcans

- Dans l'Amérique septentrionale
  - L'*Anion* près de la mer du Sud.
  - *Atillan*. . . . . / *Cataculo* . . . . au Mexique.
  - *Colima*, dans la province de Machoacan au Mexique.
  - *Guatimala*, s'ouvrit en 1751, et ruina la belle ville de San-Yago de Guatimala.
  - *Léon*, dans la province de Nicaragua.
- Dans l'Amérique méridionale
  - D'*Arequipa*, à 90 lieues de Lima, qui s'ouvrit en 1600.
  - De *Mala-Hallo*, à 50 lieues de Quito, qui s'ouvrit en 1696.
  - De *Lucagnas*: s'ouvrit en 1746, et ruina plusieurs villes
  - Du *Cotopashi*, situé au sommet de cette montagne: l'éruption de 1744, fut la plus terrible.
  - Du *Pachincha*, aussi au sommet de cette montagne: les laves brûlantes de ce volcan forment un contraste singulier avec les glaces et les neiges dont sa cime est toujours couverte.

Les principaux Caps

- Dans l'Amérique septentrionale
  - Le cap *Farewel*. . . . . au S. du Groënland, 51° 15' longit. Or. 60° lat. N.
  - *Raze* . . . . . . au S. de Terre-Neuve, 54° long. Or. 44° 10' lat.
  - *Breton* . . . . . à l'E. du Canada.
  - *Cod*, à l'E. de New-York. / *Fear*, à l'E. de la Caroline septentrionale — Sur les côtes des États Unis.
  - *Canaveral* . . . à l'E. de la Floride, 84° 58' long. 29° 5' latit. M.
  - *Blanc*. . . . . . à l'O. de Carthagène, 87° 48' long. 9° 30' latit.
  - *Corientes*. . . . à l'O. de la Nouvelle-Espagne.
  - *de San-Lucar*. au S. de la Californie.
- Dans l'Amérique méridionale
  - Le cap *San-Francisco*. au S. O. de la Nouvelle-Grénade.
  - *San-Lorenzo*. . à l'O. de Quito.
  - *de la Victoire*. au S. O. des côtes de Magellan.
  - *Pillar*. . . . . . au S. du précédent.
  - *d'Horn* . . . . . à l'extrémité méridionale de l'Amérique.
  - *des Vierges* . . au S. E. de la Terre Magellanique.
  - *S.t-Andre*. . . . au N. de la même côte.
  - *Frio*. . . . . . . au N. de l'embouchure de Rio-Janeiro.
  - *S.t-Thomas*. . . au N. du précédent.
  - *S.t Augustin*. . à l'extrémité la plus méridionale du Brésil, et sur la côte de Fernambuc.
  - *S.t-Roch* . . . . au N. du précédent.
  - *Orange*. . . . . à l'E. de la Guyanne Française.

Les Isthmes . Il n'y a en Amérique que celui de *Panama*, qui joint les deux Amériques, et dont
- La longueur est d'environ 120 lieues, ou 55 myriam. $\frac{3}{9}$
- La largeur est de
  - 46 lieues, ou 20 myria. $\frac{4}{9}$ au plus large.
  - 14 lieues, ou 6 myria. $\frac{2}{9}$ au plus étroit.

Les îles . . . . Voyez les Tabl. N.° IV., V. et VI.

Les presqu'îles Il n'en existe aucune que les deux Amériques elles-mêmes, en supposant un passage qui communique à l'Asie.

(1) Le *Cotopassi*, selon De-Humboldt et Bonpland a 2,952 t. ou 5,753 m. de hauteur.
Le *Chimborazo* en a 3,358 ou 6,544 m.
Et le *Pachincha* 2,498 ou 4,863 m. etc.

Relativement aux eaux.

Les mers extérieures distinguées en mers

- Du *Nord*, qui forme celles de
  - *Canadà* . . . . au Nord-Est.
  - *Mexique* . . . . à l'Ouest.
  - *Brésil* . . . . } au Sud-Est.
- *Magellanique*, qui forme les mers
  - Du *Paraguai* . . . . } au Sud-Est.
  - *Magellanique* proprement dite . au Sud.
  - Du *Chili* . . . . au Sud-Ouest.
- Du *Sud* ou *Océan Pacifique*, contenant les mers
  - Du *Pérou* . . . . à l'Ouest
  - De *Californie* . . . . au Nord-Ouest.
- *Glaciale* . . . . au Nord.

Les mers intérieures ou grands golfes

- La mer *Vermeille*, formant un vaste golfe vers la Californie.
- La baie *d'Hudson*, au Nord de l'Amérique septentrionale.
- Le golfe *de S. Laurent*, près de Terre-Neuve, à l'O.
- Le golfe *du Mexique*, entre l'Amerique septentrionale et méridionale.

Les baies et golfes de peu d'étendue

- La baie *de Baffin*, tout-à-fait au N. O. de l'Amérique septentrionale.
  - *de Delaware*, dans la nouvelle Jersey.
  - *de Chesapeak*, dans la Virginie.
  - *de Campèche*, au golfe du Mexique, au N. O. de la presqu'île d'Yucatan.
  - *de Panama*, à l'O. de l'isthme de ce nom.
- Le golfe *d'Honduras*, dans celui du Mexique à l'O.
  - *de Darien*, au N. E de l'isthme de Panama.

Les principaux détroits dans

- L'Amérique septentrionale, ceux de
  - *Davis* . . . . découvert en 1585.
  - *Baffin* . . . . en 1623.
  - *Hudson* . . . . en 1612.
  - *Bahama* entre la presqu'île de la Floride et les Lucayes.
- L'Amérique méridionale, ceux de
  - *Magellan* . . . . découvert en 1530.
  - *Le-Maire* . . . . en 1616.

Les principales rivières . . . . Voyez le Tableau N.° II.

Les principaux lacs dans

- L'Amérique méridionale au Canada,
  - Le lac *des Mytassins*, qui communique à la baie de James.
  - *de S. Jean*, par la rivière de Sanguenai. } Se déchargent dans le golfe S.t Laurent
  - *Champlain* . . . . } Se déchargent dans le golfe S.t Laurent
  - *Ontario* . . . . } Qui communiquent entr'eux.
  - *Erié* . . . . } Qui communiquent entr'eux.
  - *Huron* . . . . } Qui communiquent entr'eux.
  - *Michigan* . . . . . . } Qui communiquent entr'eux.
  - *Supérieur* . . . . . . } Qui communiquent entr'eux.
  - *de la Pluie* . . . . . } Qui communiquent entr'eux.
  - *des Bois* . . . . } Qui communiquent entr'eux.
  - *Vinnipeg*, qui est au S. O. de la baie d'Hudson.
  - *des Esclaves*, découvert par Mackenzie en 1789, et qui porte ses eaux dans la mer Glaciale.
- L'Amérique méridionale.
  - Dans la province de Tierra Firme, le *lac* ou *lagune de Maracaïbo* qui communique au golfe de Venezuela.
  - A l'O. de la Guyane Française, le *lac Parima*.
  - Au Pérou, le *lac de Titi-Caca*, au S. de Cusco.
  - Au Brésil
    - *Xarayès*, au N. du Paraguai.
    - *Marim*, au N. de l'embouchure de la Plata.

Tabl. n.° II.

TOPOGRAPHIE DES PRINCIPALES

Régions auxquelles elles appartiennent.		Leur dénomination.	Lieux de leur source.	Pays qu'elles arrosent.
Amérique septentrionale	Au Canadà . . .	S.t Laurent . .	Présumé à l'O. du lac supérieur.	Du S. O. au N. E. . . . .
	Aux Etats-Unis .	L'Ohio.	Dans les monts Allegany	Du N. E. au S. O. . . . .
	A la Louisiane et à des Tribus indigènes, vers le N.	Le Mississipi .	Dans trois petits lacs vers le 96.e degr. 54' de longit. Oc. et le 47.e de lat N.	Du N. au S. . . . .
		Le Missouri. .	On présume qu'il sort des monts de Pierre, à l'O. vers le 50.e degr. de lat. N.	Du N. O. au S. E. . . . .
	Au Mexique	Rio-Bravo, ou del Norté	A sa source au N. du Nouveau-Mexique, au dessus de San-Laurenzo	Du N. au S. . . . .
Amérique méridionale	A Terre-Ferme, et à la Guyane Espagnole	L'Orénoque. .	prés du lac d'Ypava, dans la Guyane Espagnole.	Du S. O. au N. E. . . . .
	Au pays des Amazones	Le fleuve des Amazones ou le Maragnon.	dans les Cordillières du Pérou, à l'O. de Léon de Guanuco.	De l'O. à l'E. . . . .
	Au Paraguai	Le Parana ou Rio de la Plata	Le Parana sort des montagnes du Brésil, qui sont à l'O. de Porto-Seguro. Rio de la Plata est formé par la réunion des rivières de Parana à l'E., et du Paraguai à l'O. etc.	Du N. au S. . . . .

[R]IVIÈRES DE L'AMÉRIQUE.

	Pays qu'elles arrosent.	Lieux de leur embouchure.	Longueur de leur cours.
....	Traverse le lac supérieur, le lac Huron, et la partie orientale de l'Ontario; coule dans le Canada du S. O. au N. E., passe à Mont-Réal et arrose les murs de Québec.	Dans la mer du Nord, à l'endroit où il forme un golfe qui porte son nom, et au fond duquel il a 34 l. de large.	650 lieues, ou 288 myr.
....	Arrose la partie occidentale de la Pensylvanie et de la Virginie, le N. et l'O. du Tenassée, et quelques contrées de la Floride.	Se réunit au Mississipi à la Nuovelle-Madrid: 92° 25' long. Oc. et 36° 40' latit. N.	260 lieues, ou 116 myr.
....	Traverse le pays des Nadowessis, des Octagamis et de la Louisiane.	Dans le golfe du Mexique vers le 29.e deg. de latit. N. au-dessous de la Nouvelle Orléans.	460 lieues, ou 205 myr.
....	Arrose le pays des Pawnis, des Missouris, et la partie occidentale de la Louisiane.	Se joint au Mississipi au-dessous du fort S.t-Louis: 93° 25' long. Oc. 38° 40' lat. N.	env. 500 lieues, ou 223 myr.
....	Passe dans le Nouveau-Mexique et le N. E. du Mexique.	Dans le golfe du Mexique, au S. de S.t-Joseph.	465 lieues, ou 206 myr.
....	Sépare les provinces de Grénade et de Venezuela, de la Guyane Espagnole qu'il arrose,	Dans l'Océan Atlantique, par plusieurs embouchures, au S. E. de la Trinité.	580 lieues, ou 258 myriam., à cause de ses nombreuses sinuosités.
....	Traverse le S. E. de la province de Quito, le pays des Omaguas, celui de quelques autres tribus indigènes, et tout le S. E. de la Guyane Portugaise.	Dans l'Océan Atlantique, sous la ligne, un peu au-dessous de Macapa dans la Guyane Portugaise.	env. 1,200 lieues, ou 543 myr., à cause de ses changemens de direction.
....	Ces différens courans passent près de Matogrosso, et se dirigent vers l'Assomption, Santa-Lucia, Santa-Fé et Buénos-Aires.	Dans l'Océan Atlantique, à Buénos-Aires.	395 lieues, ou 176 myr.

DIVISION GÉNÉRALE ET

L'Amérique divisée par la Nature en			Situation des principales contrées de l'Amérqu
Septentrionale où se trouvent	Le Canadà		Entre le 68e et 98e de long. Oc. et le 43e et 49e de lat. N.
	L'Arcadie ou Nouvelle-Ecosse		Entre le 65e et 70e de long. Oc. et le 43e et 46e de lat. N.
	Le Nouveau-Brunswick.		
	Les Etats-Unis, au nombre de 18, dont	7 au Nord 3 à l'Ouest 5 vers le Milieu 3 au Sud	Entre le 69e et 95e 20′ de long. Oc. et le 29e et 44e 56′ de lat. N.
	La Floride		Entre le 84e et 91e 50′ de long. Oc. et le 25e et 31e de lat. N.
	La Louisiane		Entre le 92e et 105e de long. Oc. et le 29e 30′ et 43e de lat. N.
	Le Mexique ou la Nouvelle-Espagne		Entre le 83e 30′ et 110e de long. Oc. et le 8e et 30e de lat. N.
	La Californie		Entre le 112e 30′ et 117e 48′ de long. Oc. et le 22e 5′ et 41e de lat. N.
	Le Nouveau-Mexique		Entre le 101e et 115e 20′ de long. Oc. et le 23e et 40e de lat. N.
	Les Terres non conquises, au N. O.		
Méridionale qui renferme	La Terre-Ferme et la Nouvelle-Grénade		Entre le 64e et 84e de long. Oc. et le 0° 30′ et 12e 30′ di lat. N.
	Le Pérou		Entre le 62e et 83e de long. Oc. et le 0° et 21e de lat. S.
	Le pays des Amazones.		
	La Guyanne, distinguée en	Espagnole Hollandaise Française Portugaise	Entre le 53e et 71e de long. Oc. et le 1r et 8e de lat. S.
	Le Brésil		Entre le 37e 30′ et 52e de long. Oc. et le 1r et 35e de lat. S.
	Le Paraguai		Entre le 53e et 37e 40′ de long. Oc. et le 20e et 37e 40′ de lat. S.
	Le Chili		Entre le 65e et 77e de long. Oc. et le 24e et 42e de lat. S.
	Les Terres Magellaniques et Pays non conquis.		

)POGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE.

	Capitales.	Population.	Puissances auxquelles elles appartiennent.	Religion.
. .	Québec . . . . :	193,260 habitans .	Aux Anglais .	Différentes commun. Chrétiennes.
. .	Halifax	Indétérminée . . .	Aux mêmes. .	*Idem.*
. .	Philadelphie	7,300,000	République fédérative	*Idem.*
. .	S.t Augustin.	Indétérminée . . .	Aux Espagnols	La communion Catholique.
. .	La Nouvelle-Orléans .	*Idem.*	Aux Etats-Unis depuis 1803.	*Idem.*
. .	Mexique	3,000,000. . : . . .	Aux Espagnols	*Idem.*
. .	Santa Fé	Indétérminée . . .	Aux mêmes. .	*Idem.*
. .	Loreto.	*Idem*	Aux mêmes. .	*Idem.*
. .	Panama . . . . Santa-Fé de Bagota . .	Indétérminée . . .	Aux mêmes. .	La communion Chrétienne.
. .	Lima	*Idem*	Aux mêmes. .	*Idem.*
. .	Espagnole . . Guyana . Hollandaise . Surinam Française. . . Cayenne Portugaise . . Macapa .	*Idem.*	Aux Espagnols Aux Hollandais Aux Français . Aux Portugais	La communion Catholique. Calvinisme. Catholicisme. *Idem.*
. .	S. Salvador	1,800,000.	Aux Espagnols	La communion Catholique.
. .	L'Assomption. . . . . . Buénos-Aires	Indétérminée . . .	Aux mêmes. .	*Idem.*
. .	S.t Yago.	*Idem*	Aux mêmes. .	*Idem.*

Tabl. n. IV.

ILES DE L'AMÉRIQUE, QUI SE TROUVENT DANS LE GOLFE DU FLEUVE SAINT-LAURENT ET DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE.

	NOMS DES GRANDES ILES.	LEUR GISEMENT.	LEURS PRINCIPALES VILLES.	PUISSANCES AUXQUELLES APPARTIENNENT
Dans le golfe S.t-Laurent, sont celles	De Terre-Neuve	A l'E. le golfe S.t-Laurent .... Entre le 54°45' et 61° 20' de long. Oc. et le 46° 36' et 51° 50' de lat. Septen. Elle est séparée de la terre de Labrador par le détroit de Belle-Ile, et du Canada par le golfe de S.t-Laurent.	Plaisance	Aux Anglais
	De Miquelon. .	Au Sud de la précédente ..... Longit. 55° 30' Latit. 47° 50'	Sans ville principale.	Aux Français
	De S.t-Pierre . .	Au Sud de la précédente ...... Longit. 55° 40' Latit. 47° 50'	Espèce de bourg . .	Aux mêmes
	D'Anticosti ou île de l'Assomption	Elle partage en deux parties inégales l'embouchure du fleuve S.t-Laurent Longit. 63° 30' Latit. 49° 38'	Sans aucune ville.	Aux Anglais
	Du Cap Breton ou ile Royale.	Séparée de la Nouvelle-Ecosse par le détroit de Fronsac....... Longit. 62° 50' Latit. 46°	Louisbourg, appelée par les Anglais *the English-Harbour.*	Aux mêmes
	De S.t-Jean. . . .	Al l'O. de la précédente ...... Longit. 59° 45' Latit. 47° 30'	Charles-Town . . .	Aux mêmes
Dans l'Océan Atlantique du N. sont celles	Les Bermudes .	On dit qu'elles sont au nombre de 4, mais la plupart stériles et sans habitans; elles forment une espèce de croissant, long de 7 lieues sur 2 de large. La plus considérabile est celle de *S.t-George*	Georges-Town	
	Les Lucayes ou îles de Bahama	Elles s'étendent à l'E. et au S. de la Floride. Entre le 74° et 82° de longit. Oc. et le 21° et 28° de latit. Septent. Les navigateurs en font monter le nombre à 500, c'est-à-dire qu'il y en a un très-grand nombre. Ce ne sont, pour la plupart, que des rochers. Les seules qui méritent quelque importance sont celles de		
		La Providence	Le Fort Nassau . . .	Aux mêmes
		Bahama	Sans ville principale.	Aux mêmes
		Gyanahami ou de *S. Salvador* appelée par les Anglais *Cat-Island.*	*Idem*	Aux mêmes

Tabl. n.° V.

ILES DE L'AMÉRIQUE APPELÉES *GRANDES ANTILLES.*

Noms des iles.	Leur gisement.	Iles de l'Amérique, leurs principales villes.	Puissances auxquelles appartiennent.
Cuba.	Entre le 76° 24' et le 86° 40' de long. et le 19° 40' et 23° 20' de lat. septen. à 56 lieues de la partie la plus méridionale de la Floride	La Havane capitale San-Jago.	Aux Espagnols.
La Jamaïque	Entre le 78° 17' et 80° 48' de long. oc. et le 17° 38' et 18° 34' de lat. septen. à 120 lieues du Cap Français.	Fort Royal à l'O. de l'île de *Kings-Town*, capitale actuelle.	Aux Anglais.
S.t-Domingue ou Hispaniola.	A 13 lieues N. E. de Cuba, et à 36 lieues E. de la Jamaïque. Entre le 70° 40' et 76° 55' de long Oc. et le 17° 56' et 19° 59' de latit.	. . . .	Aux Français. Avant la révolution, les Espagnols en possédaient la partie orientale, et les Français la partie occidentale.
Porto-Rico.	A l'E. de la précédente. Entre le 69e et 70e deg. de long. Oc. et le 18° 20' et 18° 30' de latit.	San-Juan de Pierto-Rico.	

ILES DE L'AMÉRIQUE CONNUES SOUS LE NOM DE *PETITES ANTILLES.*

Les *Petites Antilles* se distinguent en îles de *Barlo-Vento* ou îles du *Vent*, et de *Soto-Vento* ou iles *sous le Vent*: les premières

Au nombre de 26 presque toutes découvertes par Colomb en 1494, et appelées alors *îles des Caraïbes* par les peuples qui les habitaient: on leur a donné le nom qu'elles portent aujourd'hui, parce que, dans leur position, elles sont plus exposées au vent d'est que celles qui sont à l'ouest, dont 15 seulement méritent attention, savoir;

Noms des iles.	Leur gisement.	Leurs principales villes	Puissances auxquelles appartiennent
Sainte-Croix	67° 5′ long. Oc. et 18 de lat. N	Christianstadt: c'est un bourg	Aux Danois.
S.t-Thomas .	Au N. O. de la précédente .	S.t-Thomas, bourg	Aux mêmes et aux Prussiens
Saba	A l'O. de Sainte-Croix. . . .	Saba bourg très-fortifié	Aux Holland. et depuis la Révolution Française aux Anglais.
S.t-Martin . .	Au N. O. de Saba	Deux comptoirs	Aux Français et aux Holland
Les Vierges, quoique de petites îles, dont la meilleure est la Tortola.	A la pointe orientale de Porto Rico.	Spanis-Town, un bourg.	Aux Anglais
S.t-Christophe.	65° long. Oc. 17° 14′ lat. N.	Basse-Terre. .	Aux mêmes.
Antigoa. . .	Vers le 65e degré de long. Oc. et le 17e 15′ de lat. N.. . .	John's-Town .	*Idem.*
La Dominique	Entre la Guadeloupe et la Martinique	Les Roseaux, bourg consid.	*Idem.*
La Barbade .	Au S E. de Sainte-Lucie .	Bridge-Town .	*Idem.*
S.t-Vincent.	Au N. O. de la précédente.	Sans ville.	*Idem.*
La Grenade et les Grenadins.	Les Grenadins sont de petites îles adjacentes à celle de Grenade, et forment une chaîne qui s'étend presq. jusqu'à S.t-Vincent	Sans ville mais remarquable par la baie de *S.t-George.*	*Idem.*
La Martinique, dont le nom Caraïbe est *Madanine.*	A 40 lieues N. O. de la Barbade.	Fort-Royal.	Aux Français
La Guadeloupe.	A 30 lieues N. de la Martinique.	Basse-Terre . .	Aux mêmes.
Sainte-Lucie, nommée ainsi parce qu'elle fut découverte le jour de *S.te-Lucie.*	A 27 lieues N. O. de la Barbade, au S. de la Martinique et au N. de l'île de S.t-Vincent	Le carenage de Sainte-Lucie.	*Idem.*
Tabago . . .	Séparée de l'île de la Trinité par un canal de 7 lieues.	S.t-George.	*Idem.*

Iles Sous le vent. Elles sont appelées ainsi, parce que leur situation est vers le S.-O. des précédentes.

Noms des iles.	Leur gisement.	Leurs principales villes	Puissances auxquelles appartiennent
La Trinité		Saint-Joseph .	Aux Anglais par le traité d'Amiens, auparavant Aux Espagnols
La Marguerite.	Un canal de 7 lieues la sépare de la Nouvelle-Andalousie.	Micarao	Aux Espagnols
Curaçao. . .	A 3 lieues de la baie de Venezuela	Curaçao, ville très-jolie.	Aux Hollandais

Configuration de l'Amérique.

L'esprit de système (1) a plus d'une fois exagéré, tantôt les similitudes et tantôt les différences qu'on a cru trouver entre l'Amérique et l'ancien continent. Il est vrai que le nouveau présente dans sa forme extérieure un apparence de contraste avec l'ancien, dont on est frappé au premier coup d'œil.

Différences entre l'Amérique et l'ancien continent.

L'île immense que forment l'Asie, l'Afrique et l'Europe nous offre la figure d'un ovale, dont le grand axe est très-incliné vers l'équateur, et dont les contours sont entrecoupés de chaque côté, non sans une espèce d'égalité, de golfes ou de méditerranées: les fleuves y ont leur cours en tous sens, et dans une proportion à peu près égale. L'Amérique au contraire se présente sous une forme oblongue, dentelée, indéfinissable, mais dont la ligne la plus distincte a sa direction presque d'un pôle à l'autre: les deux grandes péninsules qui la composent sont jointes ensemble par un long isthme, qui diffère totalement, par sa figure ainsi que par la nature de la roche primitive dont il est formé, de l'isthme qui joint l'Afrique avec l'Asie. Les grands golfes et les méditerranées de l'Amérique ont leur ouverture du côté oriental: le côté opposé présente un rivage plat, et n'offre quelques dentelures qu'à ses deux extrémités. Enfin les grands fleuves se dirigent presque tous vers l'Océan Atlantique. Néanmoins ces différences réelles disparaissent, ou au moins perdent de leur importance, lorsqu'en observant attentivement le globe dans son ensemble, on s'aperçoit que l'Amérique est une continuation des terres élevées qui, sous le nom de plateau de Cafrérie, d'Arabie, de Perse et de Mongolie, forment le dos de l'ancien continent, et qu'à peine interrompu au détroit de Behring, leur prolongement compose également les monts Colombiens, le plateau du Mexique et la grande chaîne des Andes. Ce circuit de montagnes et de plateaux, semblable à un anneau qui se serait précipité et enfoncé dans sa planète, a généralement une pente plus courte et plus rapide du côté du grand Océan, dont fait partie la mer des Indes, que vers les mers Atlantique et Glaciale. Voilà le grand fait qui est commun aux deux continens, et dans lequel se perdent les différences apparentes.

Conformité entre les deux continens.

(1) Ces observations générales sur l'Amérique sont extraites en partie de la *Géographie Universelle etc. publiée par Mentelle et Malte-Brun, Paris*, 1816, et en partie du *Précis de la Géographie Universelle* du même *Malte-Brun. Paris*, 1817, Tom. V. liv. 96.

Cette cohérence et cette continuntion des deux grandes îles du globe font déjà évanouir l'idée, qui suppose à l'Amérique une origine plus récente : idée qui n'a pas besoin d'être réfutée, parce qu'elle est contraire aux lois invariables de l'hydrostatique. Et en effet, le niveau des mers étant nécessairement, à la différence près de quelques pieds, partout le même, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir aucune partie considérable de la terre, qui soit plus récente ni plus ancienne que les autres (1). Ainsi la dénomination de *Nouveau-continent* qu'on a donnée à l'Amérique, ne doit s'entendre que de l'ordre chronologique de nos connaissances.

Niveau du sol.

On remarque néanmois une différence notable entre le niveau de ce continent et celui de l'ancien. Cette différence ne consiste pas dans la plus grande élévation de ses montagnes: car si quelques-uns des sommets des *Cordillières* arrivent à une hauteur de vingt mille pieds, il est presque certain aujourd'hui que les montagnes du Tibet s'élèvent à cette hauteur et peut-être même au dessus (2). Mais les plateaux qui servent de base à ces montagnes sont séparés en Amérique par des terres basses, vers lesquelles leur pente est extrêmement courte et rapide. C'est ainsi que la *région des Cordillières* et celle du *plateau du Mexique*, régions aériennes, tempérées et saines, touchent immédiatement les plaines qu'arrosent le *Mississipi*, l'*Amazone* et le *Parana*. Ces plaines, de quelque nature qu'elles soient, ont toutes, à d'immenses distances, un niveau extrêmement bas, et rarement interrompu par quelques collines : car le système des monts *Apalaches* ou *Alleghany* dans l'Amérique septentrionale, et celui des *Cordillières* du Brésil dans l'Amérique méridionale, ne sont liés au système des grandes *Cordillières*, que par des plateaux un peu plus élevés que de simples inégalités de terrein (3).

Aspect des Cordillières.

L'aspect imposant que présentent les Cordillières dans les beaux dessins que nous en a donnés M.r De-Humboldt, nous a fait naître l'idée d'offrir à nos lecteurs la vue de quelques-uns des principaux

(1) *A. De-Humboldt*, Berliner monat-schr'st, Tom. XV. pag. 191 *Smith Barton*, Hist. Nat. de la Pensylvanie, Tom. I. pag. 4.

(2) Le colonel Crawfort assure que le plus haut sommet des montagnes du Tibet a plus de 25,000 pieds Anglais, qui font 7,617 mètres ou 3,909 toises. Si cette mesure est exacte, cette montagne de l'Asie centrale surpasse de 1,090 mètres la hauteur du Chimborazo.

(3) V. *les Niveaux du Mexique* dans l'Atlas de M.r *De-Humboldt*.





sommets de ces montagnes dans les deux planches suivantes. La première, n.° 2, représente le Chimborazo vu du plateau de Tapia, qui est une plaine nue et désolée à peu de distance du village de Lican, où les anciens Souverains de Quito fesaient leur résidence. M.r Thibaut, habile architecte, qui joint à la connaissance des monumens de l'antiquité un sentiment profond des beautés de la nature, en a exécuté le dessin, dont la gravure forme le principal ornement de l'Atlas Pittoresque du voyage de M.rs De-Humboldt et Bonpland, et où la vérité de tout et des parties a été scrupuleusement observées

Cette montagne colossale est ceinte d'une zône de neiges éternelles, qui, malgré le voisinage de l'équateur, s'étend jusqu'à la hauteur de quatre mille huit cents mètres au dessus du niveau de la mer. Les voyageurs qui ont vu de près les sommets du Mont-Blanc et du Mont-Rosa, peuvent seuls se former une idée de cette scène majestueuse. La masse du Chimborazo est si énorme, que le spectateur en embrasse d'un seul coup-d'œil une étendne de sept mille mètres de largeur. La subtilité des couches d'air à travers lesquelles se montrent les sommets des Andes, ne contribue pas peu à l'éclat du reflet des neiges, et à l'effet magique de sa reverbération. Sous les tropiques, et à une hauteur de cinq mille mètres, la voûte azurée du ciel prend une teinte d'indigo. Les contours des montagnes se détachent du fond de cette atmosphère pure et transparente, tandis que les couches inférieures de l'air qui réposent sur un plateau aride, et qui renvoient le calorique radieux, sont vaporeuses, et semblent voiler le dernier plan du paysage.

Dans le premier plan on voit quelques lamas (1) dessinés d'après nature, avec des groupes d'Indiens, qui vont au marché de Lican. Le flanc de la montagne présente cette gradation de la vie végétale, que De-Humboldt a tâché d'indiquer dans son *Tableau de la Géographie des plantes* (2).

Après le Chimborazo, la plus haute montagne des Cordillières est le *Cayambé*, auquel Bouguer et la Condamine ont donné 3,028 toises, ou 5,901 mètres d'élévation. Les Académiciens Français ont changé son vrai nom de Cayambé-Ourcou, en celui de *Cayam-*

(1) *Camelus Lacma.*

(2) Essai sur la Géographie des plantes accompagné d'un Tableau Physique des Régions Equinoxiales etc. *Paris*, 1807.

bur. De-Humboldt a dessiné cette montagne, telle qu'elle se présente au dessus de l'Exido de Quito, qui en est éloigné de trente quatre mille toises. Sa forme est celle d'un cône tronqué; c'est là plus belle et la plus majestueuse de toutes les montagnes qui entourent cette ville: voy. la planche 3. Cette montagne énorme, dont l'équateur traverse le sommet, peut être régardée comme un de ces monumens éternels, par lesquels la nature a marqué les grandes divisions de notre globe.

Deux climats généraux.

La vaste étendue des plaines de l'Amérique fait que le cours des fleuves y est d'une longueur immense, comme on le voit au Tableau n.° II; et la divison générale de ce continent en plateaux élevés et en terres basses, y est la cause de ce contraste de climat, qui se fait sentir entre des pays très-rapprochés l'un de l'autre. Le Pérou, la Vallée de Quito, la ville de Mexico, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation la douceur de leur température : là, on voit des montagnes couvertes de neiges, qui, sur la cime de quelques-unes ne fondent jamais, tandis qu'à peu de distance une chaleur souvent malsaine suffoque les habitans de la Vera-Cruz ou de Guayaquil (1).

Mais dans l'Amérique septentrionale, qui s'étend à peine sous la zône-torride, et s'avance au contraire beaucoup vers le pôle, la colonne d'air glacé, qui est propre à cette partie du continent, ne se trouve point contre-balancée par une colonne d'air équinoxial : d'où il suit que le climat polaire s'étend jusqu'aux confins du tropique, que l'hyver et l'été y luttent corps à corps, et que les saisons y changent avec une étonnante rapidité. Une heureuse exception favorise la Nouvelle-Albion et la Nouvelle-Californie, qui se trouvent à l'abri des vents glacés, et jouissent d'une température analogue à leur latitude.

Richesses minéralogiques

Les productions de l'Amérique ont quelques particularités qui leur sont propres. La moins susceptible d'être contestée est la grande quantité d'or et d'argent qu'on y trouve, même à la surface de la terre, mais principalement dans les veines des roches schisteuses qui composent les Cordillières du Chili, du Pérou et du Mexique. L'or est plus abondant dans la première région, et l'argent dans la seconde. Au nord des montagnes du Nouveau-Mexique, les plai-

(1) V. *De-Humboldt, Tableaux de la Nature*, Tom. I. pag. 23, *traduction de M. Eyriés.*



Fumagalli fece



nes, les marais et les petites chaînes de roches présentent souvent de vastes dépôts de cuivre. Cependant, avant de se demander pourquoi le nouveau continent se distingue par une aussi grande quantité de métaux, il conviendrait de savoir si l'intérieur de l'Afrique ne renferme pas de ces régions métallifères, et si les mines qui existaient en Asie leur étaient inférieures avant qu'elles fussent épuisées. En supposant que l'Amérique ait une supériorité décidée à cet égard, il faut avouer que la situation de ses mines et autres circonstances de géographie physique, n'ont pas été décrites avec autant de soin qu'il l'aurait fallu, pour indiquer la cause de cette supériorité.

Règne animal.

En Amérique, comme dans toutes les autres contrées du globe, les races d'animaux semblent être en proportion, pour le nombre ainsi que pour la stature, avec l'étendue de la terre où elles sont nées. Le bœuf musqué ainsi que le bison de l'Amérique septentrionale, et l'autruche Magellanique dans l'Amérique méridionale, sont d'une grandeur égale à celle des mêmes espèces de l'ancien continent. L'élan ou le cerf de la Nouvelle-Californie acquiert une taille gigantesque : tous les autres quadrupèdes, tels que le lamas, le guanaco, l'yaguar et l'anti, sont inférieurs en grandeur et en force à ceux de l'Asie et de l'Afrique.

Végétaux.

La végétation, qui dépend de l'humidité, se déploie au contraire avec une vigueur étonnante dans la plus grande partie de l'Amérique. Les pins qui ombragent la Colombie, et dont le fût s'élève perpendiculairement à une hauteur de trois cents pieds, méritent d'être regardés comme les géans du règne végétal. Après eux viennent les platanes et les tulipiers de l'Ohio, qui ont jusqu'à cinquante pieds de circonférence. Les terres basses, dans les deux Amériques, sont couvertes d'immenses forêts. Néanmoins, la nudité d'une partie des rives du Missori, des plateaux du Nouveau-Mexique, des Lanos de Caracas, des Campos-Parexis et des Pampas, c'est-à-dire du quart de ce continent, doit nous mettre en défiance à l'égard de certaines descriptions exagérées qui ont été faites de la végétation de l'Amérique.

Particularités des animaux.

Un fait plus positif, c'est la différence absolue qu'on remarque dans un grand nombre d'animaux et de végétaux Américains, avec ceux de l'ancien Monde. A l'exception des ours, des renards et des rennes, qui ne craignent point la zône glaciale; des phoques et des cétacées qui fréquentent tous les rivages; et des filandris

qu'une colonie des îles du grand Océan a propablement introduits au Pérou, il parait que les animaux de ce continent forment des espèces particulières, ou au moins des races distinctes. Le renne même d'Amérique, ou le *caribu*, n'a jamais été vu en Sibérie. L'*orignal* est une variété de notre élan; mais celui-ci ne se trouve plus au delà des latitudes méridionales de la Sibérie. Cette remarque s'étend encore au grand mouton sauvage, qu'on rencontre, dit-on, dans l'intérieur de la Californie. Le bison et le bœuf musqué, qui paissent depuis les lacs du Canada jusqu'aux mers de la Californie; le couguar et l'yaguar, dont les mugissemens retentissent de l'embouchure du Rio de Norte jusqu'au delà de l'Amazone; l'anti ou le tapir, chétive ébauche de l'éléphant; le pecari et le patira, qui ressemblent au sanglier; le cabiai, l'aguti, le paca et autres espèces qui approchent de celle du lapin; les fourmilliers, les tamandua, les tamanoars et autres destructeurs d'insectes, le faible et paresseux aï, l'utile lama et la vigogne, le léger sapajou, la jolie perruche, et le charmant colibri, diffèrent tous essentiellement de ceux de ces mêmes animaux, dont ils approchent le plus dans l'ancien continent. Ces animaux particuliers à l'Amérique forment, comme ceux de la Nouvelle-Hollande, une classe à part ou évidemment originaire de la terre qu'ils habitent. Voudrait-on faire croire que le couguar et l'yaguar y sont venus à la nage des côtes de l'Afrique? Dira-t-on que le touyou, avec ses faibles ailes, a traversé l'Océan Atlantique? Personnne n'imaginera sans doute, que les animaux qu'on trouve au Mexique et au Pérou y sont venus de l'Asie: car ils auraient péri dans la zône glaciale par où ils ne pouvaient éviter de passer. Il n'est pas permis non plus de supposer que tous les animaux qui existent sur le globe soient originaires de l'Amérique. Il ne nous resterait donc que la ressource triviale de la submersion d'une vaste portion du globe, qui aurait joint autrefois l'Amérique avec les parties tempérées de l'ancien monde. Mais le défaut de monumens historiques à l'appui de semblables conjectures nous dispense de les examiner sérieusement. On est donc forcé d'avouer, que les races d'animaux que possède l'Amérique, sont nées sur le sol même qu'elles habitent maintenant (1).

Origine des animaux.

(1) *Mylius*, de Origine animalium et emigratione gentium, pag. 56. *Genevae*, 1667. *Buffon* etc.

Caractères physiques de l'espèce humaine.

Après avoir admis la nécessité d'une création animale particulière à l'Amérique comme à la Nouvelle-Hollande, devons-nous ausssi reconnaître dans les Américains une race d'hommes d'une origine différente ? Cette question étant étrangère à l'histoire positive, qui ne remonte point jusqu'à cette époque, nous ne sommes point en devoir de l'examiner; mais à bien considérer les caractères physiques et les idiomes de la race Américaine, il est de fait incontestable que, quelle qu'en soit l'origine, elle forme aujourd'hui une classe tout-à-fait différente des autres portions du genre humain ; et cette vérité est démontrée par une foule d'observations physiologiques. Les indigènes de cette partie du globe sont généralement grands (1), d'une complexion forte, bien proportionnés et sans vices de conformation. Leur teint est bronzé ou d'un rouge de cuivre ferrugineux et semblable à la cannelle. Ils ont la chevelure noire, longue, rude, luisante et rare, la barbe également rare et semée par petites touffes (2), le front étroit, les yeux avec l'angle relevé du côté des tempes, les sourcils hauts, les pommettes des joues proéminentes, le nez un peu applati mais

(1) *Blumenbach*, de Varietate, pag. 257.

(2) Dans les considérations générales sur les nations indigènes de l'Amérique, qu'on trouve dans le premier volume de la Géographie Universelle publiée par Mentelle et Malte-Brun, il est dit affirmativement que les Américains *n'ont pas de barbe*. On reconnait pourtant aujourd'hui, qu'en général les habitans de la zône torride en Amérique en ont un peu, et qu'à mesure qu'ils la rasent elle devient plus épaisse : il en est cependant parmi eux qui n'ont ni barbe ni poils. Galeno (*Viaje al Estrecho de' Magellane*, pag. 331) dit qu'on voit chez les Patagons des vieillards avec la barbe, mais courte et rare. Les Indiens des environs de Mexico portent presque tous de petites moustaches, que quelques voyageurs modernes ont vues aussi aux habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique. Il résulte du rapprochement de tous ces faits, que les Indiens deviennent plus barbus à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. Il faut convenir cependant que ce manque de barbe en apparence, n'est pas un caractére qui appartienne exclusivement à la race Américaine : car diverses hordes de l'Asie orientale, les Aleuts, et particuliérement les Négres de certaines peuplades Africaines en ont si peu, qu'ils paraissent ne pas en avoir du tout. Les Négres du Congo et les Caraïbes, deux races d'hommes extrêmement robustes, et souvent d'une structure colossale, sont une preuve de l'absurdité de l'opinion où l'on est, qu'un menton sans barbe est un indice certain de la dégénération et de la faiblesse physique de l'espéce humaine.

bien marqué, les lèvres étendues, les dents serrées et aigues, une bouche dont la douce expression contraste avec leur regard dur et sombre, la tête carrée, le visage large mais sans être plat, et qui va en se rétrecissant vers le menton, les traits, vus de profil, saillans et bien caractérisés, la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, de grands pieds et tout le corps membru (1). Dans les deux planches qu'on voit ici, et où sont représentés, savoir; à la pl. n.° 4, les premiers Indiens qui apparurent à Colomb; et, à la pl. n.° 5, les Mexicaines dont le Cacique de Tabasco (2) fit présent à Cortès, M.r Palagi, peintre du plus rare mérite, a exprimé avec la plus grande exactitude les caractères physiques qui distinguent les habitans du Nouveau-Monde.

L'anatomie nous apprend aussi que dans leur crâne, les arcs des sourcils sont plus marqués, les orbites plus profondes, les pommettes plus arrondies et mieux dessinées, les tempes plus unies, les mâchoires moins écartées l'une de l'autre, l'os occipital moins convexe, et la ligne du visage moins oblique que dans les Mongols, avec qui on les a quelquefois confondus. Le front et le crâne ont ordinairement la forme qu'on leur fait prendre par des moyens artificiels (3); mais indépendamment de l'usage où l'on est de défigurer la tête des enfans, il n'est pas de race d'hommes sur le globe, chez qui l'os frontal soit plus déprimé en arrière (4). Leur crâne est ordinairement mince.

(1) *Blumenbach*, pag. 146, 183, 194, 283. *De-Humboldt*, Essai pol. sur la Nouvelle-Espagne, Tom. I. pag. 381; et in 8.° *Félix de Beaujour* Aperçu des Etats-Unis, pag. 173.

(2) Après avoir conclu la paix avec Cortez, le Cacique de Tabasco lui fit présent de vingt belles femmes, que ce Général Espagnol accepta, sous prétexte qu'elles pouvaient lui servir à faire du pain de maïs pour ses troupes. Cortez se prit d'un attachement assez vif pour une de ces femmes, et la fit baptiser sous le nom de Marina. Elle était, au rapport de Diaz, d'une rare beauté et d'un haut rang; son père était Cacique de Guazacoalo, province du Mexique, et après diverses vicissitudes, elle avait été vendue au Cacique de Tabasco. Douée d'une heureuse mémoire et de beaucoup de pénétration, elle apprit en peu de tems la langue Castillane, et fut ainsi d'une grande utilité à ses nouveaux maîtres. Cortez, qui l'aimait tendrement, en eut un fils appelé D. Martino Cortez, qui, en considération de la noblesse de sa mère, fut fait dans la suite Chevalier de S.t Jaques.

(3) *Blumenbach*, pag. 218.

(4) *A De-Humboldt*, Tom. I. 397-398.


4
P. Palaggi dis.
D.K. Bonatti l'ac. tinta





G. Gallina inc.



Anomalies.

Tels sont les caractères généraux et distinctifs de toutes les nations Américaines (1), à l'exception peut-être de celles qui occupent les régions polaires des deux extrémités (2). Les Esquimaux au nord, et les Puelches au midi, sont au dessous de la stature moyenne, et offrent dans leurs traits et dans leur conformation la plus grande ressemblance avec les Samoïèdes (3): les Abipons, et plus encore les Patagons au midi ont, au rapport de Malte-Brun, une stature gigantesque (4). Cette constitution forte et robuste, jointe à une

(1) V. *G. Forster*, Voyage aux côtes nord-ouest de l'Amérique, III., 65. *Vater*, sur la population de l'Amérique, 62 et 63. *Ulloa*, Notice hist. et phys. sur l'Amérique mérid. II.

(2) Si la main de la nature n'a suivi, comme il le parait, qu'un seul modèle dans la formation de la figure humaine chez les Américains, il faut avouer qu'on nous a fait à cet égard des récits bien extravagans et bien bizarres. On a dit qu'il y avait des pays, dont les habitans étaient des Pigmées de trois pieds de haut, et que dans d'autres les hommes étaient des géans d'un taille énorme. Quelques voyageurs ont même rapporté d'avoir vu des peuples qui n'avaient qu'un œil, et d'autres des hommes sans tête, qui avaient les yeux et la bouche sur la poitrine. On a vainement cherché pendant long-tems ces espèces de monstres; et l'on sait positivement aujourd'hui, que les contrées où ces voyageurs croyaient avoir trouvé des hommes d'une conformation aussi étrange, sont habitées par des peuples, qui ne différent nullement des autres Américains.

(3) *Hearne*, Voyage à l'Océan du nord; 157. *Charlevoix*, 45.

(4) Les relations des voyageurs qui ont visité ces peuples différent entr'elles sur des points si essentiels, et sont tellement mêlées de circonstances évidemment fabuleuses, qu'il n'est pas possible d'y prêter une foi entière. D'un autre côté, des voyageurs, d'une véracité bien reconnue, assurent que les Patagons ne sont pas d'une taille tellement grande, qu'on puisse les regarder comme une race distincte du reste de l'espèce humaine. Selon le commodore Byron, qui passa le détroit en 1764, la stature ordinaire des Patagons est de huit pieds, et plusieurs même excedent cette mesure. Les capitaines Wallis et Carteret, qui en ont réelement mesuré quelques-uns en 1766, disent qu'ils avaient six pieds et quelquefois sept pouces de plus. Ces individus étaient, à ce qu'il parait, les mêmes dont on avait exagére la taille en 1764, car ils avaient encore les colliers et la flanelle rouge, dont le commodore Byron leur avait fait présent. M.r de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, et sa relation approche beaucoup de celle de Wallis. Don Ibagnez d'Echavarvi, auteur aussi judicieux que véridique, qui a passé plusieurs années à Buenos-Ayres, dit avoir été assuré par diverses personnes qui avaient vécu

taille élancée, se trouve en quelque manière chez les habitans du Chili, chez les Caraïbes qui habitent les plaines du Delta de l'Orénoque, jusqu'à la source du Rio Bianco (1), et chez les Akansas, qui sont les plus beaux sauvages de ce continent (2).

Couleurs de la peau.

Toutes les raisons qu'on a imaginées pour expliquer la cause de la diversité des couleurs de la peau dans l'espèce humaine, viennent échouer ici contre l'évidence de la vérité : car, à l'exception d'une nuance fort-peu sensible de l'une à l'autre, presque toutes les nations Américaines ont le teint bronzé et cuivré, sans que le climat, le sol ou le genre de vie y aient la moindre influence. Les Indiens qui, sous la zône-torride, habitent les plateaux les plus élevés des Cordillières; et ceux qui, sous le 45.e degré de latitude australe, vivent de pêche parmi les îles de l'Archipel de Chonos, sont de couleur de cuivre, tout comme ceux qui, sous un ciel brûlant, cultivent les bananes dans les plus étroites et les plus profondes vallées des régions de l'équateur. Ajoutons à cela, que les habitans des montagnes sont habillés, et l'étaient long-tems avant les conquêtes des Européens, tandis que ceux des plaines vont tout-à-fait nus, et sont par conséquent toujours exposés aux rayons perpendiculaires du soleil. Partout on reconnait que la couleur de l'Américain dépend fort-peu de la position locale qu'il occupe actuellement; et l'on ne voit jamais, dans la même personne, les parties du corps qui sont couvertes, moins brunes que celles qui sont en contact continuel avec un air chaud et humide. Les enfans ne sont jamais blancs à leur naissance; et les Caciques élevés dans l'aisance, et toujours vêtus dans l'intérieur de leurs maisons, sont partout, à l'exception du dedans des mains et de la plante des pieds, d'une couleur d'un rouge noirâtre ou de cuivre.

avec les Indiens de l'extrémité méridionale de l'Amérique, que la stature de ces peuples ne diffère point de celle des Espagnols. Enfin Falkener, qui est resté quarante ans en qualité de Missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, nous apprend que les Patagons ou les *Puelches* sont un peuple de haute taille; mais que parmi le grand nombre d'individus qu'il a vus des differentes peuplades de ces contrées, il n'a jamais oui parler de cette race de géans, dont certains voyageurs ont fait mention.

(1) *Charlevoix*, VI.; 165.

(2) *A De-Humboldt*, I.; 384.

La race Américaine est une.

Ces caractères physiologiques rapprochent sans contredit la race Américaine de celle des Mongols, qui habite le nord et l'orient de l'Asie; mais ce rapprochement, qui ne consiste que dans la couleur de la peau, ne s'étend point aux parties les plus essentielles, telles que le crâne, les cheveux et le profil du visage. Si, dans le système de l'unité de l'espèce humaine, on veut considérer la race Américaine comme une branche de celle des Mongols, il faudra supposer que depuis une infinité de siècles elle est détachée du tronc, et qu'elle doit son état actuel à l'action infiniment lente d'un climat particulier.

Observations sur la langue.

Après ces traits d'analogie, les langues sont le signe le plus certain auquel on peut reconnaître l'identité d'origine de divers peuples. On a cru découvrir dans celles de l'Amérique des preuves d'une émigration de nations Asiatiques, d'où le Nouveau-Monde aurait tiré sa population. Smith Barton est le premier qui ait donné à cette hypothèse une sorte de probabilité, par la comparaison qu'il a faite d'un grand nombre de mots pris dans différens idiomes de l'Amérique et de l'Asie (1). Ces rapports, ainsi que ceux qui ont été recueillis par Hervas (2) et par Vater (3) sont trop nombreux, pour croire qu'ils ne sont que l'effet du hazard; mais, comme le démontre ce dernier écrivain, ils ne prouvent que des communications isolées et des transmigations partielles. Ils manquent presqu'entièrement de cet enchaînement géographique, sans lequel on ne peut en faire le fondement d'une conclusion. Cependant, après avoir examiné les recherches des savans que nous venons de citer, et aperçu l'enchaînement géographique de plusieurs mots principaux, qui se sont propagés depuis le Caucase et l'Ural jusques dans les Cordillières du Mexique et du Pérou, Malte-Brun était presque d'avis que les principales langues de l'Amérique étaient originaires de l'Asie. Mais notre attachement à la vérité, continue-t-il, ne nous permet pas de fonder sur nos observations une assertion aussi importante: nous dirons au contraire franchement que, malgré le nouveau degré de certitude qu'ont acquis à nos yeux, d'après nos propres recherches, les analogies qu'on a remarquées entre les idiomes des deux continens, nous ne croyons pou-

(1) *Smith Barton*, New Views, etc.
(2) *Hervas*, Dictionnaire polyglotte, pag. 38 etc.
(3) *Vater*, de la Population de l'Amérique, pag. 155.

voir en conclure autre chose sinon; « que certains idiomes Asiatiques ont pénétré en Amérique, mais que la masse des langues usitées dans ce continent, présente, ainsi que la race des hommes qui les parlent, un caractère distinct et original ». Ce savant géographe a traité amplement de l'étendue de ces langues et de leurs analogies dans ses considérations sur l'origine des Américains.

Si l'histoire des langues de ce continent ne nous conduit qu'à de vagues conjectures, pouvons nous espérer que les mœurs, les usages, les traditions et les monumens nous fourniront plus de lumières ?

Anciens monumens Américains.

Lorsque les Européens parurent pour la première fois en Amérique, la civilisation y était concentrée dans quelques parties de la grande chaîne des plateaux et des montagnes. L'Anakuac renfermait l'état despotique du Mexique ou Tenochtitlan avec ses temples arrosés de sang humain, et la petite république de Tlascala, dont le peuple n'était pas moins superstitieux. Du sein de Condinamarca leur capitale, les Zaquis, espèce de pontifes-Rois, étendaient leur domination sur les montagnes de la Terre-Ferme, tandis que les enfans du soleil régnaient sur les plaines élevées de Quito et de Cuzco. Dans tout cet espace on rencontre encore aujourd'hui des restes de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries qui ont été ruinés (1). De tous ces monumens, les *téocals* des Mexicains offrent seuls quelqu'indice d'une origine Asiatique: ce sont des pyramides entourées d'autres plus petites, dans le genre des temples pyramidaux des Brachmanes et du royaume de Siam.

Quant aux autres monumens, le langage en est tout-à-fait inintelligible pour nous. Les figures d'animaux et d'instrumens, qui sont probablement hiéroglyphiques, qu'on voit gravées sur les rochers aux environs de Casiquiari, ainsi que les camps ou forts carrés qui ont été découverts sur les bords de l'Ohio, ne nous donnent aucun éclaircissement. L'Europe savante n'a jamais eu connaissance de l'inscription en caractères Tartares, qui fut, dit-on, trouvée dans le Canada et envoyée au Comte de Maurepas (2). On cite encore d'autres monumens d'une espèce non moins douteuse. On dit que les peintures des Toltequis, anciens conquérans du Mexique, indiquaient clairement le passage d'un grand bras de mer; mais

(1) *A. De-Humboldt*, Vue et Monumens des Cordillières.
(2) *A. De-Humboldt*, Ansichten, pag. 79.

cette assertion, depuis que les preuves en ont disparu, ne peut pas mériter beaucoup de confiance (1). Les peintures Mexicaines, qui subsistent encore, ont un caractère si vague et si obscur, que ce serait trop hazarder que de vouloir les regarder comme des monumens historiques.

Mœurs et usages.

Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et de circonstances communes à divers peuples, pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs mènent nécessairement le même genre de vie. Si les Tunguses mangent la viande crue ou seulement séchée à la fumée; s'ils se font une vanité d'imprimer dans les joues de leurs enfans de petits points en couleur bleue ou noire, dont ils forment des raies ou des figures; s'ils reconnaissent au pli d'un brin d'herbe la trace du gibier qu'ils poursuivent, ce ne sont là que des choses communes à tous les peuples, qui sont nés et ont été élevés dans le même état. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les femmes Tunguses et Américaines sont également dans l'usage de coucher leurs enfans tout nus dans un tas de bois pourri ou réduit en poudre (2); et pourtant, de semblables rapports pourraient encore s'expliquer par une conformité de besoins ou de localités. Une autre chose à observer; c'est l'usage où étaient les anciens Scythes, comme les Américains, d'enlever la peau avec les cheveux de la tête de leurs ennemis: genre de barbarie qui, comme tant d'autres, peut n'être à la vérité qu'un acte de férocité naturelle. Un certain nombre d'analogies plus importantes rapproche le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens, de ceux des peuples de l'Asie. Dans le calendrier des Aztequis, comme dans celui des Calmoucks et des Tartares, les mois sont indiqués par les noms des animaux. (3). Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois: les Incas, ainsi que les Empereurs de la Chine, cultivaient de leurs propres mains un certain espace de terre. Les hiéroglyphes et les cordons dont se servaient les anciens Chinois, nous représentent d'une manière surprenante l'écriture figurée des Mexicains, et les *quipos*

(1) *Botturini*, idée d'une Histoire du Mexique, citée par *Vater*.
(2) *Georgi*, Peuples de la Russie, pag. 24. *Long*. Voyages dans le Canada, pag. 54, (en Anglais).
(3) *A De-Humboldt*, Vues et Monumens.

du Pérou. Enfin tout le système politique des *Incas* Péruviens et des *Zaquis* de Condanimarca, était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un Dieu incarné (1).

Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique porte dans ses langues et dans ses mœurs l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais ces communications doivent être d'une époque bien antérieure à la civilisation, à la croyance et à la mythologie des peuples actuels de l'Asie. Sans cela, les noms de quelques divinités seraient passés d'un continent à l'autre.

Aucune tradition Américaine ne remonte à l'epoque de ces communications. Les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presqu'aucun écrit historique, et les traditions des nations septentrionales ne font qu'indiquer les pays où le Missouri, le Colorado et le Rio-de-Norté prennent leur source, ainsi que des contrées habitées par un grand nombre de tribus sauvages. Après avoir montré dans ses observations, que, depuis le septième jusqu'au treizième siècle, l'espèce humaine semble avoir toujours reflué vers le midi et vers le levant, Malte-Brun traite au long des transmigrations des peuples de l'Amérique, des hypothèses sur le point de leur départ, et des différentes traditions qui attestent une grande émigration de tribus du nord de l'Asie dans ce nouveau continent. Néanmoins, ce célèbre géographe conclut en dernière analyse, que, si, d'un côté les traditions, les mœurs, les usages, les idiomes donnent beaucoup de probabilité à l'opinion d'invasions Asiatiques en Amérique; de l'autre, toutes les circonstances concourent à reculer l'époque de ces évènemens dans une antiquité bien antérieure à l'histoire. Le passage d'une colonie de Malais mêlée de Madegasses et d'Africains est un évènement vraisemblable, mais qui est enveloppé des plus épaisses ténèbres. La masse des Américains est indigène.

Après cet exposé succinct des recherches et des conjectures les plus savantes sur l'origine des Américains, ce serait fatiguer mal à propos l'esprit de nos lecteurs, que de leur donner l'analyse

(1) *Fischer*, Conjectures sur l'origine des Américains; dans *Pallas*, Nouveaux Mémoires sur le Nord, tom. III. pag. 289-322; copiés dans *Schèrer*, Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde. *Paris*, 1777.

de toutes les opinions qui ont été proposées sur tel ou tel autre objet. Il suffit dire que tout a été imaginé de la part de ceux, qui ont prétendu voir dans les Américains un peuple d'origine Asiatique. Et qui sait si, fière des progrès de sa civilisation, l'Amérique ne se regardera pas quelque jour comme le berceau du genre humain? Deux savans des Etats-Unis ont déjà soutenu que les tribus septentrionales de l'Asie pouvaient bien être des descendans des Américains, de la même manière que ceux-ci passent pour l'être des premières (1).

Considérations générales sur le costume des nations indigènes de l'Amérique.

Venons maintenant à quelques considérations générales sur le caractère et les mœurs des nations indigènes de l'Amérique: considérations qui sont d'un bien plus grand intérêt, que ne peuvent l'être toutes les recherches qu'on a faites sur l'origine obscure de ces peuples. Après ce que nous avons dit de la forme et de la variété, de l'espèce des Américains, la première chose à considérer est la durée ordinaire de leur vie, qui doit présenter de grandes variétés selon la diversité des climats et le genre de nourriture des peuples qui l'habitent. D'abord il paraissent exempts de la plupart des infirmités qui affligent les nations civilisées, les maladies qu'enfantent le luxe et la mollesse leur étant tout-à-fait inconnues. Mais si, dans l'état sauvage, les maladies sont en plus petit nombre, elles sont aussi plus violentes et plus dangereuses, parce que l'homme n'ayant dans cet état ni prévoyance, ni moyens de subsistance assurés, et passant souvent de la plus rude disette à une extrême abondance, sa santé ne peut qu'être considérablement altérée, tantôt par les longues privations qu'il souffre, et tantôt par les excès d'une intempérance qui ne connait plus de bornes. Ces deux extrêmes donnent lieu à un grand nombre de maladies, qui font périr beaucoup d'individus à la fleur de l'âge. Les sauvages sont en outre sujets à la consomption, à la pleurésie, à l'asthme, à la paralysie; et de toutes les observations qui ont été faites à ce sujet, il résulte que la vie est plus courte chez eux que chez les peuples civilisés. Il est une autre maladie, qui est en même tems le fruit et le châtiment de la débauche, et semble être particulière aux Américains, qui, en la communiquant à leurs conquérans, se sont terriblement vengés de tous les outrages qu'ils en ont reçus, et ont fait ainsi payer chèrement à l'Europe les avantages qu'elle a retirés de la découverte du Nouveau-Monde.

Durée de leur vie, et maladies.

Mal vénérien.

(1) *Bernard Romans*, Natural History of Florida, New-York, 1776, *Jefferson*, Notes on Virginia, pag. 162.

Entendement et caractère.

Les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées chez les tribus sauvages de l'Amérique: l'attention et les pensées de l'individu y sont renfermées dans le petit cercle des objets qui intéressent immédiatement sa propre conservation ou son bonheur présent; tout ce qui est au delà échappe à sa pénétration, ou lui est absolument indifférent. La plupart de ces peuples n'ont pas la moindre notion du calcul, et l'on en trouve qui ne sachant compter que jusqu'à trois, manquent même de terme pour exprimer un nombre plus considérable. Cependant, lorque le sauvage a acquis la connaissance d'un grand nombre d'objets différens, et qu'il a de fréquentes occasions de les envisager ensemble ou séparément, il se perfectionne dans la connaissance des nombres, de manière que l'état de sa numération peut être pris pour la mesure de son degré de civilisation. L'exercice de l'entendement chez les tribus les plus sauvages de l'Amérique est, sous d'autres rapports, encore plus limité; l'individu n'y a nulle idée abstraite, et sa raison ne s'occupe que d'objets sensibles. La physionomie inanimée de ces sauvages, leur regard fixe et sans expression, et leur inattention froide, sont une preuve suffisante de l'inaction de leur esprit. Ces apparences firent une telle impression sur l'esprit des Espagnols qui les observèrent les premiers, qu'il fallut une bulle du pape pour les obliger à regarder les Américains comme fesant partie de l'espèce humaine, et devant jouir par conséquent de tous les droits attachés à la nature de l'homme. Mais si des personnes plus éclairées que ne l'étaient ces premiers conquérans, ont été étonnées de rencontrer dans certaines contrées de l'Amérique des peuplades, où l'homme ne diffère guères de la bête, elles ont eu aussi la satisfaction d'en trouver, chez qui le besoin de pourvoir aux besoins de la vie avait développé, et même rafiné les facultés de l'esprit humain. Les naturels du Chili et du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux parties de ce vaste continent, offrent les caractères d'une civilisation même assez avancée, en comparaison des peuplades grossières répandues sur les bords du Maragnon et de l'Orénoque. Leurs occupations sont plus variées, leur système de police et de guerre mieux établi, et leurs arts plus nombreux. Néanmoins, leurs connaissances sont encore très-bornées: car quand ces sauvages ne sont pas engagés dans quelque opération de chasse ou de guerre, ils passent tout leur tems dans une stupide indolence. Ceux qui vivent sous un climat rigide prennent pourtant quelques précautions pour assurer

leur subsistance ; mais on ne voit pas moins dominer chez eux cet esprit d'oisiveté et d'insociabilité particulier à l'état sauvage, et le travail y est laissé en grande partie aux femmes, comme une chose basse et indigne de l'homme.

Mariage et condition des femmes ; éducation des enfans.

L'union de l'homme et de la femme, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, est assujetie à certaines règles. Dans les contrées où les moyens de subsistance sont rares, l'homme semble se contenter d'une seule femme : dans celles où la température est plus chaude et la terre plus fertile, la facilité de pourvoir aux besoins de la vie, jointe à l'influence du climat, l'excite à en prendre plusieurs. Dans certains pays, le mariage dure autant que la vie : dans d'autres, le caprice et la légèreté, qui forment le caractère naturel des Américains, le font rompre pour la moindre chose, et souvent même sans aucun sujet. Chez plusieurs nations de ce continent, le mariage n'est qu'un simple marché, et la femme regardée comme esclave, y est traitée comme une bête de somme. La destinée de ce sexe est si affreuse dans certaines contrées de l'Amérique, qu'on y a vu des femmes, par un excès d'amour maternel, priver de la vie leurs filles, pour leur épargner les souffrances de l'esclavage auxquelles elles étaient condamnées. C'est à cet état d'oppression qu'il faut attribuer le peu de fécondité des femmes chez les peuples sauvages. Ajoutons à cela les besoins pressans auxquels les Américains sont souvent exposés par l'effet de leur indolence stupide, et qui, faute des alimens les plus nécessaires, les portent souvent à abandonner ou à tuer leurs propres enfans. Et pourtant les parens ne manquent pas d'affection pour les êtres auxquels ils ont donné le jour : l'instinct de la nature se montre même fortement en eux, tant que la faiblesse des enfans réclame leurs secours ; mais ils les abandonnent tout à fait à eux-mêmes, aussitôt qu'ils peuvent suffire à leurs besoins. Dans une hutte Américaine, le père, la mère et les enfans vivent ensemble comme si le hazard seul les y avait réunis : l'enfant, exempt de toute entrave, ne montre souvent aucune reconnaissance envers ses parens ; et l'on en a vu quelquefois traiter leurs pères et mères avec un mépris et une cruauté qui fesaient horreur (1).

(1) Il est bon d'observer ici, que tous les faits rapportés à l'appui de tout ce qui a été dit à ce sujet, ont leur source dans un principe de pitié mal entendue, plutôt que dans le vice d'un cœur insensible et cruel. Lorsqu'un Américain est arrivé à l'âge de la décrépitude, ou affligé

Occupations.

L'homme ne s'est peut-être jamais vu dans un état aussi sauvage, que dans les vastes plaines de l'Amérique méridionale. Les Topayer du Brésil, les Quaxeros de Terre-Ferme, les Caiguas, les Maxos et quelques autres peuplades du Paraguay, ne connaissent aucune espèce de culture. L'homme s'y nourrit une partie de l'année de racines que la terre produit d'elle-même, de fruits et de semences qu'il trouve dans les forêts, de lézards et autres reptiles; le reste du tems il vit de pêche. Il est néanmoins quelques tribus qui savent conserver le poisson en le fesant fumer ou sécher à petit feu. Mais ce genre de nourriture n'est à la portée que de celles qui habitent les bords des grands fleuves: les autres sont obligées de s'adonner à la chasse, et cet exercice fait leur principale occupation: la force et l'adresse qu'il exige, le font regarder comme aussi honorable que nécessaire. Les Américains n'ignorent rien de ce qui a pu être imaginé pour surprendre et attraper les animaux: la chasse les tire aussitôt de cette indolence qui leur est si naturelle, et les rend actifs, constans et infatigables. Ils sont doués d'une merveilleuse sagacité pour découvrir leur proie, et ne sont pas moins adroits à la tuer: leur esprit toujours tourné vers cet objet est extrêmement inventif, et leurs sens acquièrent un degré de finesse extraordinaire.

L'agriculture chez les peuplades qui s'y livrent n'est ni étendue ni pénible; elle se borne à la culture de certains végétaux, que la fertilité du sol et la chaleur du climat portent bientôt à leur maturité. Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages du Nouveau-Monde, concourent, avec celles que nous venons d'indiquer, non seulement à rendre leur agriculture très-imparfaite, mais encore à resserrer leur industrie dans d'étroites limites; ce sont le manque d'animaux domestiques, et l'ignorance, à l'exception de l'or, de l'usage des métaux: les moyens qu'ils avaient imaginé pour remédier à ces deux inconvéniens étaient extrêmement grossiers.

Etat de la société, guerres, esprit de vengeance.

Les naturels de l'Amérique sont divisés en petites communautés indépendantes, qui ne sont souvent composées que de deux ou trois cents individus, et qui pourtant occupent quelquefois une étendue de

d'une maladie incurable, ses enfans se font un devoir de le délivrer de la vie. Cet usage existe chez toutes les nations sauvages de ce continent, depuis la baie d'Hudson jusqu'au Rio-de-la-Plata.

pays plus considérable que certains états de l'Europe. Ils ne connaissent d'autres distinctions que celles qui dérivent des qualités personnelles. Dans les grands dangers, comme dans les affaires difficiles, les sauvages consultent les plus anciens d'entr'eux, et se conduisent d'après leurs conseils. S'agit-il d'une guerre? Celui qui a donné le plus de preuves de courage se met à la tête de la jeunesse et la mène au combat. De même dans leurs chasses, c'est le plus heureux et le plus intrépide dans ces sortes d'entreprises qui règle tous leurs mouvemens. Mais dans les tems de repos, où l'usage de ces talens n'est plus nécessaire, toute espèce de préeminence disparait. Le sentiment de l'indépendence est si profondément gravé dans le cœur des Américains, que rien ne peut l'en effacer. Plusieurs se voyant traités comme des esclaves par les Espagnols se sont tués de désespoir.

Ainsi, hors le cas où ces tribus réunissent toutes leurs forces pour l'intérêt commun, on n'aperçoit chez elles aucune forme de gouvernement, ni même aucune trace d'association politique: toute idée du pouvoir judiciaire y est également inconnue, chacun ayant le droit de se venger soi-même. Lorsqu'il y a eu un acte de violence de commis ou du sang de répandu, les parens et les amis de l'offensé, vengent l'injure qui lui a été faite, et reçoivent la réparation proposée par le coupable: la honte attachée dans leur opinion à un outrage impuni, fait que le désir de la vengeance est en eux implacable et éternel. Les petites tribus dispersées sur le continent d'Amérique sont toujours en état de guerre, et commettent les unes envers les autres les plus cruelles hostilités. Quoique l'idée de propriété dans la personne d'un seul individu leur soit absolument étrangère, les plus sauvages de ces tribus ne laissent pas d'être pénétrées du droit que chaque communauté a sur ses domaines, et chacune d'elles veille attentivement à ce qu'il ne soit formé aucune entreprise sur le territoire destiné à ses chasses. L'intérêt n'est cependant pas le plus fréquent ni le plus puissant motif des hostilités qu'elles exercent entr'elles: il faut en chercher la principale cause dans cette terrible passion de vengeance qui les dévore sans cesse. Le désir de se venger est le premier et presque l'unique principe, qu'un sauvage songe à graver dans le cœur de ses enfans: ce sentiment s'accroît en eux avec l'âge, et aquiert un degré de force tout-à-fait inconnu aux hommes, dont les passions sont affaiblies ou étouffées par la variété des goûts et des occupations. Ces sauvages

font souffrir à leurs prisonniers des tourmens horribles avant de leur ôter la vie ; et dans les fureurs de leur vengeance, que rien ne peut éteindre, ils dévorent quelquefois ces victimes, après leur avoir fait subir toutes les tortures que la cruauté a pu leur suggérer. L'idée de cet affreux usage est, pour ainsi dire, incorporée à leur langue par certaines locutions qui lui sont propres. Pour exprimer la résolution prise de faire la guerre à une autre nation, les Iroquois disent : *allons et mangeons cette nation.* Cette disposition est tellement enracinée dans l'âme des Américains, qu'elle se manifeste encore dans le Mexique, une des contrées les plus policées du Nouveau-Monde; et l'on en a aperçu des traces jusques chez les habitans les plus civilisés du Pérou.

Epreuves.

L'éducation, chez les Américains, a pour principal but d'exercer les enfans dès leur bas-âge à souffrir les plus rudes épreuves, pour leur apprendre à supporter avec fermeté celles auquelles ils peuvent être exposés en tems de guerre. Les jeunes gens disputent entr'eux d'impassibilité dans les tourmens : on voit souvent un jeune homme et une jeune fille tenir sur leurs bras nus et entrelacés un charbon ardent, pour voir qui sera le premier à le jeter à terre. On met à l'épreuve du feu, des coups et des insultes, la constance de celui qui veut être admis dans la classe des guerriers, ou qui, dans cette classe, doit être élevé à la dignité de chef; et la moindre démonstration d'impatience ou de sensibilité, est une tache d'infamie, qui le fait regarder comme indigne du rang distingué auquel il aspirait.

Habillement, parure.

Lors de la decouverte des parties méridionales de l'Amérique, les sauvages qu'on y rencontra ne portaient aucun vêtement. La nature ne leur avait pas enseigné qu'il y eût de l'indécence à se montrer nus. Ils ne laissaient pas néanmoins, dans cet état, d'arranger leurs cheveux de différentes manières, de se mettre aux oreilles, au nez et aux joues de petits ornemens en or, des coquillages et des pierres brillantes, et de tracer sur leur peau une multitude de figures. Les habitans de l'Amérique méridionale conservent encore ces usages, et ont un goût singulier pour se defigurer le corps. Les opérations nécessaires à cet effet commencent aussitôt après que l'enfant est né : certaines peuplades applatissent le crâne en le comprimant tandis qu'il est encore tendre et flexible; d'autres lui donnent la forme d'une cône ou d'un carré; et dans l'un et l'autre cas, la vie de l'enfant court souvent un danger éminent.

Lorsqu'un guerrier aspire à être admis dans le conseil de la nation ou à être nommé chef, il a soin de se parer des ornemens les plus recherchés, dont l'usage n'est permis qu'aux hommes seuls; et dans plusieurs tribus, les femmes passent une grande partie de leur tems à habiller et à peindre leurs maris. Ce dernier genre de parure n'est qu'un moyen ingénieux de remédier aux inconvéniens d'un climat souvent ardent, et excessivement humide. Les peuples qui ne connaissent point l'art de se vêtir sont tous dans l'usage de se frotter le corps avec de la graisse ou des gommes visqueuses, ou bien avec différentes espèces d'huile, pour éviter une transpiration trop abondante. Ils mêlent différentes couleurs aux matières onctueuses qu'ils emploient, et enduisent leur corps de cette composition, qui, en les garantissant de l'ardeur des rayons du soleil, éloigne encore d'eux, par l'odeur forte qu'elle exhale, les essaims d'insectes qui fourmillent dans les bois et les terreins marécageux des pays chauds.

Habitations.

Le premier soin dont s'occupe ensuite le sauvage est celui de son habitation. On trouve néanmoins en Amérique des tribus, qui ne savent pas même se construire des cabanes. Toute leur industrie consiste à se faire une espèce de hangar avec les branchages de quelques arbres touffus, pour s'y mettre à l'abri des rayons du soleil: durant les pluies, elles se retirent dans les antres que leur offre la nature, ou qu'elles se sont creusés elles-mêmes. D'autres sont sans cesse errantes dans les forêts à la poursuite du gibier, ou se font pour le moment des cabanes qu'elles abandonnent sans regret. Dans les plaines où refluent les eaux des fleuves pendant les pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, les sauvages construisent leurs cabanes sur quelqu'éminence, ou sur les arbres. Chez les peuples même les plus industrieux et qui avaient une demeure stable lors de l'arrivée des Européens, les maisons étaient d'une construction extrêmement grossière: ce n'étaient que de misérables huttes, de forme oblongue ou circulaire, sans fenêtres, avec des portes par où l'on ne pouvait entrer qu'en se courbant jusqu'à terre, et une ouverture au milieu du toit pour donner issue à la fumée; il y en avait cependant qui contenaient de 80 à 100 personnes de différentes familles, avec un seul foyer, et sans aucune séparation entre les espaces qu'occupait chacune d'elles.

Armes.

Les armes des sauvages de l'Amérique sont des massues d'un bois pesant, des pieux durcis au feu, des lances qui ont pour hampe un os ou un caillou, un arc, des flèches et la fronde.

Industrie.

C'est dans la construction de leurs canots que ces sauvages montrent toute leur industrie. Un esquimau renfermé dans son bateau d'os de baleine, qui est couvert des deux côtés d'une peau de veau marin, peut affronter les tempêtes de l'océan, lorsque la stérilité du pays l'oblige à s'y exposer pour se procurer sa subsistance. Les habitans du Canada s'avanturent sur leurs fleuves et sur leurs lacs, et entreprennent de longs voyages dans des bateaux faits d'écorce d'arbre, et si légers que deux hommes peuvent les porter lorsqu'ils rencontrent des bas-fonds ou des cataractes, qui interrompent leur navigation. Les habitans des îles et du continent méridional se font des canots, qu'ils creusent péniblement dans le tronc d'un gros arbre, et voguent dans ces barques grossières avec une vitesse qui étonna les Européens. Leurs pirogues ou bateaux de guerre peuvent contenir quarante ou cinquante-personnes.

Néanmoins, le caractère d'indolence qui est propre aux Américains perce d'une manière très-sensible, même dans les efforts qu'ils font pour en sortir. Ils commencent un ouvrage sans goût, le continuent sans ardeur et le quittent sans peine; ils emploient quelquefois tant d'années à faire un canot, qu'il dépérit de vétusté avant d'être achevé. Cette lenteur qu'ils mettent dans tout ce qu'ils entreprennent ne peut s'attribuer, qu'au peu de cas qu'ils font du tems, à l'imperfection de leurs outils, et à leur tempérament froid et flegmatique.

Religion.

On a trouvé chez diverses nations sauvages de l'Amérique quelques idées confuses d'une puissance spirituelle et invisible, arbitre des fléaux de la nature qui désolent la terre, et en effraient les habitans. Les *Manitou* ou les *Okis* des Américains septentrionaux sont des espèces d'amulettes, auxquels les sauvages attribuent la vertu de prévenir tous les désastres, ou qu'ils regardent comme des esprits tutélaires, dont ils peuvent implorer le secours dans leurs disgrâces. Les habitans des îles reconnaissent certains êtres qu'ils appellent *Cemis*, comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine; aussi représentent-ils ces divinités redoutables sous les formes les plus effrayantes, et ils leur rendent une espèce d'hommage religieux, dans la vue seule d'appaiser leur courroux. On a vu cependant d'autres tribus, dont les idées à cet égard étaient plus étendues, et qui, avec ces esprits malfesans, en admettaient d'autres toujours occupés à faire du bien aux hommes; mais le soin de ces derniers se bornait à conjurer les puissances ennemies du genre

humain, et à désarmer leur colère. Il est des peuplades un peu plus avancées dans la civilisation, chez qui on aperçoit des notions plus justes de la puissance qui gouverne le monde. Elles paraissent reconnaître une cause universelle, à laquelle tous les êtres sont redevables de leur existence; et s'il est permis d'en juger d'après quelques-unes de leurs expressions, elles admettent une puissance divine qui a créé l'univers, qui dirige tous les événemens, et qu'elles appellent le *Grand-Esprit*: mot auquel elles attachent un tout autre sens que nous: car elles croient que tous leurs Dieux, quoique d'une nature supérieure à celle de l'homme, ont une forme humaine. Quant aux qualités et aux actions de ces divinités, elles en font le sujet des fables les plus absurdes; du reste, elles n'ont ni culte public, ni temples, ni prêtres.

Idées religieuses des Natchès.

De tous les peuples sauvages de l'Amérique, les Natchès étaient celui qui avait le plus de notions en matière de religion et de politique. Le Soleil était le principal objet de son culte, et il avait des temples où brûlait un feu perpétuel, comme le plus pur emblême de la Divinité. Ces temples étaient construits avec une sorte de magnificence, et décorés d'une manière analogue à leur architecture grossière. Il y avait des ministres chargés d'entretenir le feu sacré. La première fonction du chef de la nation était de rendre tous les matins hommage au soleil. On célébrait à certaines époques de l'année des fêtes pompeuses, mais sans effusion de sang.

Des Bogotes.

Le Soleil et la Lune étaient à Bogota les principaux objets de la vénération publique; et le système religieux y était plus régulier et plus complet, quoique moins pur que celui des Natchés. On y voyait des temples et des autels; mais les rites du culte y étaient cruels et sanguinaires. On y sacrifiait des victimes humaines, et il y avait divers usages qui ne différaient guères des institutions barbares des Mexicains, dont nous parlerons à l'article du costume de ce peuple.

Immortalité de l'âme.

Les Américains croient tous que l'âme est immortelle; ils espèrent en une vie future, où ils seront exempts pour toujours des maux qui les affligent dans celle-ci, et placent le séjour de cette nouvelle vie dans un lieu de délices, où règne un printems éternel, où les forêts abondent de gibier, les fleuves de poisson, et où ils jouiront sans trouble et sans inquiétude de toutes sortes de biens. Mais en se formant ces premières idées d'un monde invisible, ils croient pouvoir y conserver les desirs et les occupations qu'ils ont dans celui-ci; et que par conséquent les distinctions seront réservées

dans ce nouvel état, aux qualités et aux talens qui font dans cette vie l'objet de l'estime publique. D'après ces idées, ils placent au premier rang, dans la terre des esprits, le chasseur le plus vaillant, le guerrier le plus heureux et le plus intrépide, et tous ceux qui ont tué le plus d'ennemis, tourmenté et dévoré un plus grand nombre de prisonniers. Les opinions de ces peuples à cet égard sont sans doute ce qui a donné lieu à un usage généralement répandu parmi eux, qui est en même tems la plus forte preuve de leur croyance à une vie future, et donne l'explication la plus claire de ce qu'ils espèrent y trouver; c'est d'enterrer les morts avec leurs arcs et leurs flèches, et d'amasser dans leurs tentes des peaux, des étoffes, des grains, du gibier, des ustensiles de ménage, en un mot tout ce qui peut être nécessaire aux besoins de la vie. Dans certaines provinces, lorsqu'il mourait un Cacique, on immolait sur sa tombe quelques-unes de ses femmes et un certain nombre de ses favoris et de ses esclaves, pour qu'il pût figurer dans l'autre vie avec la même dignité, et être accompagné des mêmes personnes.

Médecine.

Les principaux médecins des sauvages sont des espèces de magiciens, qui se vantent de connaître le passé et de prédire l'avenir. Les enchantemens, les divinations et autres extravagances de ce genre, sont les moyens dont ils se servent pour détruire les causes imaginaires des maladies; et ils en assurent l'effet avec une confiance égale à celle qu'ils y mettent eux-mêmes.

Danse et musique.

L'amour de la danse est une des passions favorites des sauvages. Habitués à passer une grande partie de leur tems dans l'inertie, ils se livrent avec plaisir à un exercice, qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. A leur arrivée en Amérique, les Espagnols furent surpris de voir des êtres, qui paraissaient en quelque sorte inanimés, montrer tout-à-coup une activité incroyable lorsqu'ils se mettaient à danser. Cet amusement est pour eux un exercice important, qui les occupe sérieusement dans plusieurs circonstances de leur vie civile et privée. Deux peuplades s'envoient-elles des ambassadeurs? ces personnages s'approchent les uns des autres en dansant gravement, et en se présentant les emblêmes de la paix. La danse sert également à exprimer la colère et la vengeance dans les déclarations de guerre. S'agit-il de calmer le courroux des Dieux, ou de célébrer leurs bienfaits, de fêter la naissance d'un enfant, ou de pleurer la mort d'un ami? l'expression

de ces sentimens divers se manifeste par autant de genres de danse, qui leur sont analogues.

Danse guerrière.

Les danses des Américains présentent toutes l'image de quelqu'action; et malgré la simplicité et la monotonie fatiguante de la musique qui en règle les mouvemens, ils ne laissent pas d'en avoir quelques-unes qui sont extrêmement animées. La plus surprenante de toutes est peut-être la danse guerrière; elle a pour sujet la représentation d'une expédition militaire en entier. Le départ des guerriers, leur marche, les précautions qu'ils prennent dans leurs campemens, leur adresse à tendre des pièges à l'ennemi et à le surprendre, le tumulte et la férocité des combattans, l'art avec lequel ils arrachent la chevelure à ceux qui ont été tués et s'emparent des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs et les tourmens des victimes, sont autant de scènes qui se succedent aux yeux des spectateurs. Les acteurs mettent tant de feu chacun dans leur rôle; leurs gestes, leur physionomie et leur accent prennent une expression si conforme à leur situation, que les Européens avaient de la peine à se persuader que ce ne fût qu'une simple représentation, et ne pouvaient contempler sans effroi un pareil spectacle.

Quelque soit néanmoins l'esprit de ces danses, elles offrent toujours une ciconstance bien remarquable, qui a le rapport le plus intime avec le caractère dominant de toute la race Américaine; c'est le peu de part que prennent les femmes dans les amusemens et les fêtes, et qui est une suite de l'indifférence de ces peuples pour ce sexe, et de son éloignement de toute idée d'amour. Les chansons et les danses sont graves en général, et ont pour sujet les affaires les plus importantes de la vie; rarement elles sont communes aux deux sexes, et elles ne sont jamais exécutées que par des femmes ou par des hommes seuls. S'il est permis à celles-là d'y prendre part dans quelque circonstance particulière, le caractère de la danse est toujours le même, et l'on n'y aperçoit jamais aucun geste ni aucun mouvement, qui exprime la moindre idée de volupté.

Passion du jeu.

La passion du jeu, et surtout des jeux de hazard, est générale chez les Américains, dont elle change tout-à-coup la froide indifférence et l'impassibilité, en une inquiétude avide et en une espèce de frénésie. Ils jouent leurs pelisses, leurs ustensiles de cuisine, leurs vêtemens et leurs armes; et malgré leur amour pour l'indépendance, ils finissent, lorsqu'ils ont tout perdu, par jouer d'un seul coup leur liberté personnelle. La superstition contribue sou-

vent à fortifier ce penchant qui est commun à tous les sauvages, par l'usage où sont leurs magiciens de leur prescrire quelque jeu, comme un moyen efficace pour appaiser le courroux de leurs Dieux, ou rendre la santé aux malades.

Goût pour les liqueurs fortes.

L'ivresse a pour eux les mêmes attraits: il parait qu'un des premiers efforts de leur industrie a été de se procurer quelque boisson enivrante, car il n'est pas de tribu en Amérique, toute sauvage qu'elle puisse être, qui ne soit parvenue à faire cette funeste découverte. Lors de l'arrivée des Européens dans leur pays, les Américains savaient déjà extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine de manioc, et le penchant à l'ivresse était généralement répandu chez eux. Ce goût qui domine dans toute l'étendue de ce vaste continent, ne peut s'attribuer qu'à l'influence d'une cause morale. Le sauvage qui est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, se trouve souvent dans des situations critiques, où il est obligé de faire des efforts extraordinaires, auxquels succedent bientôt de longs intervalles de repos, durant lesquels ne voyant rien qui puisse fixer son attention, il languit dans l'indolence et l'inertie. Il ne faut donc pas s'étonner si l'usage des liqueurs fortes, en le tirant de cet état de torpeur, en donnant un mouvement plus rapide à ses esprits, et en l'animant encore plus que ne font la danse et le jeu, devient en lui une passion excessive. Un sauvage en repos est un animal triste; mais le goût, ou seulement la vue d'une liqueur enivrante, lui donne tout-à-coup de la gaieté. C'est souvent l'unique but de certaines fètes chez les peuples sauvages, et ils en voient arriver le jour avec une joie inexprimable: ces fêtes durent quelquefois plusieurs jours, et malgré les suites funestes de leurs excés, ils ne cessent point de boire leur liqueur jusqu' à ce qu'il ne leur en reste plus une seule goutte. Les femmes, chez la plupart des peuplades Américaines, ne prennent point part à ces fêtes; elles n'y assistent que pour préparer la liqueur, la servir aux convives et prendre soin de leurs maris ou de leurs parens lorsqu'ils commencent à perdre la raison. Elles n'en ont pas moins cependant le même goût, et s'y livrent avec autant d'intempérance que les hommes.

Comment l'Amérique est réprésentée par les artistes.

Nous terminerons ces observations générales sur le caractère physique et moral des Américains, par un exposé succinct des idées qu'elles ont suggérées à quelques artistes distingués, pour représenter sous des figures allégoriques ce nouveau continent.




6
A. Monticelli dis.
G. Gallina inc. A. T.

Les uns ont représenté l'Amérique sous l'image d'une femme de couleur olivâtre, la tête ornée de plumes, tenant de la main droite un arc avec des flèches, et portant un carquois à son côté. A ces emblèmes, d'autres ont ajouté une tête humaine traversée par une flèche, et l'ont posée à ses pieds comme pour indiquer qu'elle a des habitans antropophages: quelques-uns ont cru la caractériser d'une manière encore plus marquante, en y joignant un càiman et le bananier. Le-Brun lui a donné la figure d'une femme d'un teint olivâtre, d'un aspect un peu farouche, laquelle est assise sur une tortue, tenant un javelot d'une main, et un arc de l'autre; sa tête est entourée d'un cercle de plumes de diverses couleurs, et elle a pour tout vêtement une espèce de jupe, qui la couvre de la ceinture aux pieds. Le célèbre Appiani l'a représentée, dans le palais Royal de Milan, sous la figure d'une femme à demi-nue et couchée à terre, les cuisses enveloppées d'une peau de bête sauvage, et les cheveux flottans sur ses épaules; elle tient de la main gauche un arc, et a la droite posée sur un carquois rempli de flèches.

Malgré l'urgence et la continuité du travail qu'exige la peinture de la toile du grand théâtre de cette ville, tâche honorable à laquelle l'a appelé le gouvernement sur la proposition de l'Académie de peinture, M.r Monticelli, auquel nous sommes déjà redevables de plusieurs dessins de cet ouvrage, a bien voulu se prêter encore dans cette circonstance au besoin que nous avions de son rare talent. Guidé par les observations générales que nous avons présentées plus haut, il a imaginé de réunir dans la figure qu'on voit à la planche 6, les principales qualités physiques et morales qui distinguent particulièrement les aborigènes de l'Amérique, et a ainsi caractérisé ce nouveau continent, d'une manière encore plus précise que ne l'a fait aucun autre artiste jusqu'à présent. L'Amérique y est représentée sous la figure d'une femme nue, dont les membres sont grands et bien proportionnés, ayant le teint couleur de cuivre rougeâtre, des cheveux longs et noirs, la peau peinte de diverses manières, le regard fixe et sans expression. Elle est négligemment assise sur une pierre, la tête appuyée sur une de ses mains, tenant de l'autre un arc avec une flèche, et ayant l'air de passer ainsi les heures dans une indolence stupide, après avoir été forcée par la nécessité de chercher dans la chasse et la pêche quelque subsistance, comme l'indiquent le gibier et le poisson qu'on voit dans un coin à terre. Un de ses pieds est posé sur une masse d'or, sym-

bole des richesses dont elle abonde en ce genre, et du peu de cas qu'elle en fait. La passion qui la domine particulièrement, cette soif de vengeance insatiable, qui la porte à faire périr ses ennemis d'une mort cruelle, et à dévorer quelquefois ces victimes de sa férocité, est parfaitement exprimée par le crâne percé d'une flèche et dépouillé de sa chevelure, qui est à ses pieds. Les animaux, les végétaux, et la chaîne des Cordillières qui termine le fond de ce tableau, achevent de caractériser au naturel l'état physique et moral de ce Nouveau-Continent.

CATALOGUE

DES

PRINCIPAUX VOYAGEURS ET AUTEURS

QUI ONT TRAITÉ DE CHOSES APPARTENANTES

A L'HISTOIRE GÈNÉRALE DE L'AMÉRIQUE.

Epistola Cristoferi Colom. (cui etas nostra multum debet: de insulis in mari Indico nup. inventis. Ad quas perquirendas octavo antea mense, auspicys et ere invictissimi *Fernandi* Hispaniarum regis missus fuerat) ad magnificum dom. *Raphaelem Sanxis* : eiusdem serenissimi regis thesaurarium missa. quam nobilis ac litteratus vir *Aliander de Cosco* : ab Hispano ydeomate in latinum convertit: tercio kls. may M. CCCC. XCiy pontificatus Alexandri Sexti anno primo, in 4.°

Mondo-Nuovo e paesi nuovamente retrovati da Americo Vespucio Florentino, publicato da Francapano de Montebaldo. *Vicence*, 1507, in f.° *Milan*, 1519, in 4.° Traduit en Latin avec le titre *Mundus-Novus* etc., in 16.°

Voyage to the West-Indien, in 1526, by Thomas Tison. (Inséré dans le Recueil de Hakluit).

Petr. Martyris ab Angluria de rebus Oceanis et Orbe Novo, Decades tres. *Basil.*, 1516; ibid. 1590, in f.° Les mêmes, *Paris*, 1532, in 4.° Les mêmes, *Cologne*, 1574, in 8.° Les mêmes avec les notes de Hakluit, *Paris*, 1587, in 8.° En Italien, *Venise*, 1543, in 4.°

Fernandi Cortez de insulis nuper inventis narrationes ad Carolum V., cum Petri Martyris ad Clementem VI. libello. *Cologne*, 1532, in f.°

Recueil des îles nouvellement trouvées en la mere Océane, au temps du Roi Ferdinand et d'Isabelle. *Paris*, 1532, in 8.°

La Historia general y natural de las Indias islas y Terra-Ferma del mar Ocean, por el capitan Gonçalo Hernandez de Oviedo. *Séville*, 1535 in f.°

— Mesma . . . . con la verdadera Relacion de la conquista del Peru, por Franc. Xerès. *Salamanque*, 1547; *Valladolid*, 1557; *Madrid*, 1730, in f.° La même, traduite en Français; *Paris*, 1555, in f.° La même en Italien; *Venise*, 1554, in 4.°

Las Obras de Don Bartolomeo de Las Casas, scilicet, brevissima Relacion de las Indias, por los Castillanos; — treinta Proposiciones pertenecientes al derecho que la Inglesia y los Principes christianos tienen contra los infideles, y el titulo que los reyes de Castillas tienen a las Indias Occidentales etc. etc. *Seville*, 1552, 5. part. in 1 vol. in 4.° Trad. in Latino et iconibus illustrata per Johannem Theodorum de Bry. *Francfort*, 1598, in 4.° Trad. en Français. *Anvers*, 1579, in 8.° *Rouen*, 1630, in 4.° *Lyon*, 1642, in 8.° *Paris*, 1697, in 12.° *Amsterdam*, 1698, in 8.° En Anglais, 1693, in 8.°

Storia generale delle Indie Occidentali, colla descrizione delle cose più degne d'osservazione, che sono accadute fino all' anno 1551. (En Espagnuol). *Saragosse*, 1552 et 1553; *Milan*, 1553, in f.°

Franc. Lopez de Gomari Primera, segunda y tercera parte de la Historia general de las Indias, con lo descubrimiento y cosas notables que han acaccido desde que se ganaron hasta et anno 1551, con la conquista del Mexico y de la Nueva Espana. *Madrid*, 1553, in f.° *Ambres*, 1554, in 12.° Trad. en Italien. *Rome*, 1556, in 4° et *Venise*, 1556, in 8.° En Français. *Paris*, 1588, 1597 et 1605, in 8.°

Novus Orbis regionum veteribus incognitarum, auctore Simeone Grynaeo. *Bâle*, 1555, in f.°

Lettres sur les navigations du chevalier de Villegagnon vers l'Amérique et à travers l'Amérique, par Nicolas Barré. *Paris*, 1558, in 8.°

L'Indien, ou Portrait au naturel des Indiens présenté au Roi d'Espagne par Don Juan de Palafox etc. traduit de l'Espagnol par Melchisedech Thévenot. (Inséré dans le Recueil; quatrième partie).

Les singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs îles découvertes de notre temps, par André Thévet. *Paris*, 1558, in 4° Les mêmes; *Anvers*, 1558, in 8.° fig.° Les mêmes en Italien; *Venise*, 1561, in 8.°

Beschryvinge der Nieuwe-Wereld. *Anvers*, 1563, in f.°

Thomas Hueskins's Voyage to the coast of Guinea, to the ile of Dominica, along the coast of Terra-Ferma, to Cuba and through the canal of Bahama, 1564. (Inséré dans le Recueil de Hakluit).

La Historia del Nuovo-Mondo con la giunta di alcune cose notabili dell'isole di Canaria *Venise*, 1572, in 8.°

La Istoria del Mondo-Nuovo, di Girolamo Benzoni Milanese, la qual tratta dell' isole e mari nuovamente ritrovati, e delle nuove città da lui proprio vedute per acque e per terra, in quattordici anni. *Venise*, 1565, in 8.° La même traduite en Latin, 1581, in 8.° Tra-

duite en Français, 1579, in 8.°, en Allemand, *Bâle*, 1579, in f.° et *Helmstad*, 1590, in 8.°

John Clinton's Voyage to New-Spain and Peru, 1568. (Inséré dans le Recueil de Hakluit).

Colombo Ferdinando-Istorie nelle quali si ha particulare e vera relazione della vita e de' fatti dell'amiraglio Christophoro Colombo suo padre etc. tradotte del Espagnuolo da Alfonso Ulloa. *Venise*, 1571, in 4.° Traduite en Français, *Paris*, 1681, in 8.°

John Oxnam's Voyage to the West-Indies. (Inséré dans le Recueil de Hakluit).

History of the New-World, translated by Riehard Hakluit. *London*, 1587, in 8.°

Expeditio Francisci Dracke equitis Angli in Indias Occidentales, anno 1585 etc. *Leyde*, 1588, in 4.°

Voyage et conquête du capitaine Ferdinand Courtois aux Indes Occidentales, traduits de l'Espagnol par G. Le-Bréton. *Paris*, 1588, in 12.°

Will. King's Voyage to West-India, in 1592. (Inséré dans le Recueil de Hakluit).

Voyage to Bresil, Sant Domingo and Sant Juan de Porto-Rico, by Th. Pert and Sebast. Canot, in 1596, (Ibid.)

Antonii Serley's Voyage to Sant Jago, Dominica, Marguerita, Jamaïca, to the bay of Honduras, and homeward by New-Foundland, in 1597. (Ibid.)

Guillelmi Parker's Voyage to Marguerita, Jamaïca, Truxillo, Porto to Cavallos, in 1597. (Ibid.)

Ruttier for the islands of the West-Indias, Terra-Ferma and Nueva-Espana, by Guill. Parker. (Ibid.)

Ruttier from the Sant Lucar in Andalousia, to the Canaries, the Antilles, Sant Jean d' Ulloa in Nueva-Espana. (Ibid.)

Corn. Wifliet Descriptionis Ptolemeæ argumentum, sive Occidentis Notitia, brevi commentario illustrata. *Louvain*, 1598, *Arnheim*, 1615, in f.° En Français, *Douvai*, 1607; ibid., 1611, in f.°

Milicia y Description de las Indias Occidentales, por Bermoddo Verges-Machuna. *Madrid*, 1599, in 4.°

Indiæ Occidentalis Historia, in qua prima istarum regionum detectio situs, incolarum mores, breviter explicantur, autore Gasparo Ens. *Cologne*, 1609, in 8.°

Monarquia Indiana, con la origen de la guerra de las Indias Occidentales, de sus poblaciones, discubrimiento, conquista, conversion, y otrus cosas maravillosas de la misma tierra, en XXI. libros, por Juan Torquemada etc. *Seville*, 1615, 3 vol. in f.° La même, *Madrid*, 1730, 3 vol., in f.°

Novus Orbis, id est Navigationes in Americam, cui adjuncta est Caspari Varerii discursus supra Ophira regione. *Roterdam*, 1616, in 8.°

Historia general de las Indias Occidentales, y de los hechos de los Castillanos in las islas y Tierra-Fierma del mar Oceano, por Antonio de Herrera etc. *Madrid*, 1601; ibid. 1615 et 1630, 8 tom., in 4.° vol., in f.° Traduit en Français, *Paris* etc., 1660, 1666, 1671, 3 vol., in 4.° En Espagnol, *Madrid*, 1730, in f.° En Hollandais, *Amsterdam*, 1622, in f.°

Description des Indes Occidentales, par Ant. de Herrera — Description des mêmes Indes, par Pedro Ardonez de Cavallos, trad. de l'Espagnol; — Description du Nouveau-Monde, tirée des Tableaux géographiques de Pierre Berthius etc. etc. *Amsterdam*, 1622, in f.° p. avec fig.

Honorii Philoponi Nova typis transacta navigatio Novi Orbis Occidentalis, Buellii, Cataloni, sociorumque monachorum ordinis S. Benedicti, facta 1492, 1621, in f.°

De Laet Novus Orbis, seu Americae utriusque Descriptio. *Anvers et Leyde*, 1633, in f.° Trad. en Français, *Leyde*, 1640, in f.° En Allemand, *Anvers*, 1644, in f.°

Voyage aux Indes Occidentales, par Guillaume Copper. *Lyon*, 1645, in 8.°

Beschryving van Virginia, Niew-Neederland, Niew-England, ende Eylanden, Bermudos, Barbados, door Sant Christophe. *Amsterdam*, 1651, in 4.°

Voyage des îles commerçantes en Amérique par Maurice de Saint-Michel. *Paris*, 1634, in 8.° Le même trad. en Anglais, *Lond.*, 1740, in 8.°

Joh. Lud. Gottfried seu Joh Philippi Abelini Historia Antipodum, oder Neue Welt und Amerikanische Historien etc., *Francfort*, 1655, in f.° fig.°

Description de l'Amérique et des parties d'icelle etc. avec une carte géographique de l'Amérique australe. *Amsterdam*, 1658, in f.°

America peinted to the life, the true history of the spanjards proceeding of the conquest of the Indians etc. by Fernando Gorge. *London*, 1679, in 4.°

America being the latest, and most accurate Description of the world etc. by John Ogilby. *London*, 1671, in f.° fig.°

De Niewe onbekende Wereld, of Beschryving van America, ent'Zudland, door Corn. Montanus. *Amsterdam*, 1669, in f.°

Récit fidéle et abrégé de toutes les particularités qui sont dans l'Amérique. *Poitiers*, 1676, in 12.°

L'Amérique Anglaise, ou Description des îles et terres du *Roi d'Angleterre* dans l'Amérique etc. trad. de l'Anglais (de Richard *Blome*). *Amsterdam*, 1688, in 12.° ibid., 1742, in 8.° Trad. en Allemand, *Leipsic*, 1697, in 12.°

Unbekannte Neuwelt, oder Beschreibung des Welttheils America und des Südlandes, van Olfert Dapper. *Amsterdam*, 1693, in f.°

History of the Boucaniers of America. *London*, 1699; ibid., 1740, 2 vol. in 8.° Trad. en Français. *Paris*, 1699, 2 vol. in 8.° Autre édition plus étendue en Français. *Trevoux*, 1744, 4 vol., in 12.° fig.°

Histoire des Flibustiers ; trad. de l'Allemand de M. J. W. d'Archenholz etc. *Paris*, 1804, in 8.°

Description générale des côtes de l'Amérique etc. par Dassié. *Rouen*, 1677, in 12.°

Voyage aux Indes Occidentales par Elias Heslen (en Allemand). *Dresde*, 1687, in 8.°

Amerikansche Voyagien, door Ad. Berkel. *Amsterdam*, 1695, in 4.°

Relation des voyages et des découvertes des voyageurs dans les Indes Occidentales. *Amsterdam*, 1698, in 8.°

The British Empire in America etc. by Herman Moll. *London*, 1708, 2 vol. in 8.°

Kurze Reise nach West-Indien, von Heinr. von Huchteriz. *Wolfenbüttel*, 1705 ; ibid., 1712, in 4.°

Voyages mémorables faits par Christ. Colomb, Americ Vespuce et Louis Hennepin (en Allemand) *Leyde*, 1705, in 4.°

Recueil des Voyages dans les Indes Occidentales par Jean-Louis Gottfried, (en Hollandais). *Leyde*, 1706, 9 vol. in f.°

Description de l'Amérique, par Jean Staden de Homberg, (en Hollandais). *Amsterdam*, 1714, in 4.°

Journal d'observations physiques, mathématiques et botaniques, faites par le P. Feuillée sur les côtes de l'Amérique méridionale et dans les Indes Occidentales. *Paris*, 1714, 2 vol. in 4.° fig.°

— Suite du Journal des observations etc. faites par le P. Feuillée sur les côtes de l'Amérique méridionale, et dans un autre voyage fait à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique. *Paris*, 1715, ibid., 1725, in 4.° fig.°

Relations de la Louissiane, du Mississipi, de la Virginie, de la baie de Hudson, et navigations de Forbisher au détroit qui porte son nom. *Amsterdam*, 1719, 2 vol. in 12.° fig.°

Voyages Dangerous, ventures and imminent escapes, with description of some region of America, by Falconer. *London*, 1724, in 12.°

Voyage de François Corréal aux Indes Occidentales, contenant ce qu'il y a de plus remarquable pendant son séjour, depuis 1666, jusqu'en 1697, traduit de l'Espagnol; avec une relation de la Guyane de Walther Raleigh, et le voyage de Narbouroug à la mer du Sud etc. *Paris*, 1722, 2 vol. in 12.° Le même, *Amsterdam*, 1722, 3 vol. in 12.°

Reise und schiffahrten aus Nieder-Sachsen bis in West-Indien. *Bude*, 1735, in 8.°

Geographical Description of the whole territory of the Spanish West-India, by Gonz. Carranzanas. *London*, 1739, in 8.°

Description of America etc. by Henri Wilson. *London*, 1739, in f.°

A concise History of the Spanish America *London*, 1741, in 8.° La même en Allemand, *Sorau*, 1763, in 4.°

Joannis Philippi Cassel Dissertatio philosophico-historica de Frisorum navigationibus fortuitis in Americam ante Columbum factis. *Magdebourg*, 1741 ; ibid., 1742, in 4.°

A Description of Carthagene, Vera-Cruz and Havana. *Lond.*, 1745, in 8.°

Historia primitiva de las Indias Occidentales, par D. Gonzales de Barcia. *Madrid*, 1745, 3 vol. in f.°

Description of the European Colonies in America, by Sloane Jennings. *Lond.*, 1752 ; ibid., 1758 ; ibid., 1767, 2 vol. in 8.°

Account of the European settlements in America, containing an accurate description of that settlements in their extent, climate etc. by W. Burke. *Lond.*, 1757 ; ibid., 1760, 2 vol. in 8.° Trad. en Français. *Paris*, 1767, 2 vol. in 12.° Trad. en Allemand, *Leipsic*, 1778, 2 vol. in 12.°

Beschrivelse over Ny-England og St. Croix i America og West-Indien. *Copenhague*, 1758, in 8.°

Natural and civil History of the French dominationes in north and sout America, by Jefferys. *Lond.*, 1760, 2 vol. in f.°

Description of the Spanish islands and settlements of the coast of West-Indies, by Jefferys. *Lond.*, 1762, in 4.° Ce voyage a été traduit en Allemand. *Sorau*, 1763, in 4.° Ces deux ouvrages Anglais ont été réunis dans la traduction Italienne suivante.

Gazzettiero Americano, contenente un distinto ragguaglio delle parti del Nuovo-Mondo etc. *Livourne*, 1763, 3 vol. in 4.° fig.°

Nouveaux Voyages en Amérique par Victor. *Paris*, 1765, in 12.°

Campbell of the European settlements in America. *Lond.*, 1765, 2 vol. in8.°

Histoire générale de l'Amérique, depuis sa découverte, par le P. Touron. *Paris*, 1768 a 1770, 14 vol. in 12.°

The American traveller, or the present state, culture and commerce of the American colonies etc. *Lond.*, 1769, in 4.°

Recherches philosophiques sur les Americains par M. de P.*** (de Pauw). *Berlin*, 1768 et 1769, 2 vol. in 8.°

Notizias Americanas sobre las America meridional y la septentrional-oriental : comparacion general de los territorios, climas, produciones en las tres especies vegetables, animales y minerales etc. por Don Antonio de Ulloa. *Madrid*, 1772, in 4.° Trad. en Allemand, *Leipsic*, 1781, in 8.° Trad. en Français avec des observations ect. *Paris*, 1787, 2 vol. in 8.°

Le lettere Americane (du Comte Jean Renaud Carli). *Milan*, 1780, in 8.° *Cremone*, 1781, vol. 3 in 8.° *Milan*, 1785, vol. XI.e et suiv. des ouvrages. Trad. en Français avec les observations de Lefévre. *Paris*, 1788, 2 vol. in 8.°

History of America, from the discovery to the conclusion of the late war. *Lond.*, 1777, in 4.°

History of America, with notes and catalogue of Spanish books, by William Robertson. *Lond.*, 1777, 2 vol. in 4.° Trad. en Français; *Paris*, 1778, 2 vol. in 4.°; ibid., 4 vol. in 12.° *Neufchâtel*, 1778, 4 vol. in 12.° *Francfort et Leipsic*, 1778, 4 vol. in 12.° Trad. en Italien; *Venise*, 1778, 4 vol. in 12.° *Pise*, 1780, 2 vol. in 4.°

Fragment sur les colonies de l'Amérique. Trad. de l'Anglais. *Bâle*, 1779, in 8.°

Historisch-geographische Beschreibung von America, für Jünglinge. *Nuremberg*, 1784, in 8.°

Voyages intéressans dans différentes Colonies Françaises, Espagnoles, Anglaises, contenants des observations importantes relatives à ces contrées etc. par M. N.*** *Paris*, 1788, in 8.°

Reisen durch einige Françesische, Englische, Holländische, und Spanische Besizungen in der Neuen-Welt. *Leipsic*, 1789, in 8.°

Lyon Waffer's Dagbok och Beskryfning af Americanska naeset, des Invannare och physiska markwærdigheter af S. Oedmann. *Upsal*, 1789, in 8.°

Anmærkninger om West-Indien, ved Olof Swartz. *Stockholm*, 1790, in 8.°

Schelegofs erste unde zweite Reise von Okotsh nach den Oost-Ocean, den Küsten von Amerika, in den Jahren, 1783-1789, etc. *Pétersbourg*, 1793, in 8.°

Historia del Nuovo-Mondo, escribia le D. Juan Munoz. *Madrid*, 1793, Tom. I., in 4.°

Renseignemens sur l'Amérique, rassemblés par Thomas Cooper, trad. de l'Anglais. *Paris*, 1795, in 8.°

Ambury's Travels throug America. *Lond.*, 1799, 2 vol. in 8.°

Journey to West-Indies, with anecdotes. *Lond.*, 1800, in 8.°

Mémoires pour servir à la connoissance des possessions Espagnoles en Amérique, accompagnés d'observations par Ch. A. Fischer, (en Allemand). *Dresde*, 1801, in 8.°

Vita e Lettere d'Americo Vespucci. *Firenze*, 1745, in 4.°

L'Europe et l'Amérique comparées par M. Drouin de Bercy. *Paris*, 1812, vol. 2 in 8.° fig.°

Viaggi d'Amerigo Vespucci con la vita, l'elogio ec. di questo celebre navigatore, del Padre Stanislao Canovai. *Firenze*, 1817, in 8.°

Bossi Luigi, Vita di Cristoforo Colombo scritta e corredata di note storico-critiche e di un'appendice di documenti varj o inediti in 8.° con rami. *Milano*, 1818.



DE L'AMÉRIQUE

PREMIÈRE PARTIE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.



DESCRIPTION GÉNÉRALE

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Brief and true Rapport of the New-Foundland and of Virginia. *London*, 1628, in f.°

Relation de tout ce qui s'est passé au voyage de M. de Brétigny en l'Amérique occidentale-septentrionale, par Paul Boyer etc. *Paris*, 1654, in 8.°

Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale etc. par Denys. *Paris*, 1672, 2 vol. in 12.°

Beschreibung einer Reise und etlicher bisher noch unbekannter Länder und Völker in Nord-America, von P. Marquette, 1673, sans lieu, in 12.° La même; *Leyde*, 1757, in 8.°

Thomae Torfaei Historia antiquae Vinlandiae seu partis Americae septentrionalis. *Hanau*, 1703; ibid., 1715, in 8.°

Relacion de un paiz novemente descubierto en America. *Bruxelles*, 1719, in 8.°

The British Empire in America, containing the history of the discovery, settlement, progress and state of the british colonies, on the continent and island of America etc. by John Oldmikon. *London*, 1721, 2 vol. in 8.°

Marc Catesby's Natural History of Carolina, Florida and the Bahama islands etc. *London*, 1734-1742, 2 vol. p. in f.° fig.°

Appendix to the naturel history of Carolina etc.; ibid., p. in f.° La même avec l'appendice en Latin et en Français, édition corrigée et augmentée par Edwards. *London*, 1764; ivi 1771, 2 vol. in f.° fig.° La même traduite en Allemand. *Nurimberg*, 1767, in f.°

Idea d'una nuova storia generale dell'America settentrionale ec. per Lorenzo Boturini. *Madrid*, 1746, in 4.°

Steller's im Jahr 1741, von Kamtschatka aus mit Bering unternommenen Reise nach den West-Küsten in America, von P. S. Pallas, in 8.°

Kalm's, Pehr, Resa in Norra America, par Kongliga swenska vetenschaps-Academiens befalning, och public kostnen förättad. *Stockholm*, 1753, 56, 61, 3 vol. in 8. La même traduite en Allemand; *Gottingue*, 1754 à 1764, 5 vol. in 8.° La même traduite en Anglais par R. Forster, 1772, 2 vol. in 8.°

Concise Description of the english and french possessions in North-America, for the letter explaining of the map published, with that title by John Palairet. *London*, 1755; ibid., 1755, in 8.° La même en Français, 1755, in 8.° La même en Allemand; *Leipsic*, 1755, in 8.°

The present State of North-America. *London*, 1755, in 8.°

State fo the british and french Colonies in North-America. *London*, 1755, in 8.°

Jahn-Bücher der neuern Geschichte der Englischen Pflanzungen in Nord-Amerika, von dem Jahr 1755 auf jetzige Zerten, von Edmund Burke. *Leipsic*, 1758, in 8.°

Roberti Rogeri's concise Account of North-America. *London*, 1765, in 8.°

Gottf. Achenwall's Anmerkungen über Nord-Amerika und über dasige Gros-Britannische Colonien, aus mündlichen Nachrichten des Herrn D. Franklin. *Francfort et Leipsic*, 1769, in 8.°

Jacobi Adair's, esquire, a trader with the Indians, and resident in their country; History of the American Indians, particularly those nations adjoining to the Mississipi East-and West-Florida etc. *London*, 1775, in 4.° La même traduite en Allemand; *Leipsic*, 1782, in 8.°

Travels through the middle settlements at North-America, in the years 1759 and 1760 etc. by Andre Burnaby. *London*, 1775, in 8.° Le même voyage en Français; *Lausanne*, 1778, in 8.°

Beschreibung der Nord-Americanischen Länder. *Erfurt*, 1776, in 8.°

Nord-Amerika, historisch und geographisch beschrieben. *Hambourg*, 1777; ibid., 1778, 4 vol. in 8.°

The History of the british domination in North-America etc. by Sebastian Cabot. *London*, 1778, in 4.°

Beschreibung der Europeischen Colonien in Nord-Amerika. *Leipsic*, 1778, in 8.°

Voyage au Mississipi, à la Floride, au nord de la Caroline et en Virginie, (en Allemand). *Breslau*, 1780, in 8.°

Geschichte der Mission der Evangel-Brüder unter den Indianern, in Nord-Amerika, von G. Hein. Loskiel. *Barby*, 1789, in 8.°

Travels through Carolina, Georgia, Florida etc. by William Bartram. *London*, 1792, 2 vol. in 8.° Voyage traduit en Français par Benoist. *Paris*, 1799, 2 vol in 8.° fig.°

A Topographical Description of the western territory of North-America etc. by George Imlay. *London*, 1792, in 8.°

Journal einer Reise in Nord-Amerika. V. Génie du temps, 1795, X.^e cahier.

Briefe eines Holländers auf einer Reise in Nord-Amerika. *Inséré dans le Journal de Berlin*, 1795, IIIe et IVe cahier.

Narrative of the singular adventures and captivity of Thomas Barry among the Monsisri Indians, in the unexplored regions of North-America, during the years 1797-1799 etc. *London*, 1800, in 8.°

Description of such parts of North-America as are contained in the annexed map of the British Colonies in America, by T. M. Pownal. *London*, 1800, in 8.°

A Tour in America, etc. by R. Parkinson. *London*, 1806, 2 vol. in 8.°

Excursion in North-America etc. by P. Wakefield. *London*, 1806, in 12.°

RÉGION NORD-OUEST

DE L'AMÉRIQUE.

Navigation dans la mer Glaciale.

Nous avons vu, dans l'abrégé historique que nous avons donné des découvertes qui ont été faites en Amérique, que, malgré les tentatives des plus hardis navigateurs dans la mer Glaciale pour arriver jusqu'aux extrémités septentrionales de ce nouveau continent, une grande partie de ces tristes régions nous est encore inconnue (1).

(1) Voici la note des principaux voyages qui ont été faits sur les côtes septentrionales de l'Asie et de l'Amérique au nord-est et au nord-ouest, pour la découverte d'un passage aux Indes orientales.

Les navigations du capitaine Martin Frobisher. Trad. de l'Anglais par Chappen, 1578. On en trouve une traduction plus récente dans le Recueil des voyages au Nord (t. 1.) Trad. en lat. *Nuremberg*, 1580, in 8.° et *Hambourg*, 1675, in 4.°

Descriptio novi freti sive transitus ad occasum Americæ in Chinam et Japonem, recens invent. ab Henrico Hudson. *Amsterd.*, 1613, in 4.°

Hieronymi Megisserii Septentrio novantiquus etc. *Leipsic*, 1613; ibid., 1638, in 12.°

The strange and dangerous Voyage of captain James, in his intended discovery of the north-west passage into the southern etc. *Lond.*, 1633, in 4.°

Voyage for discovery of a north-west passage by Hudson etc. by Henri Ellis etc. *Lond.*, 1748, 2 vol. in 8.° Trad. en Français; *Paris*, 1749, 2 vol. in 12.° Trad. en Hollandais; *Amsterd.*, 1756, in 4.°

An Account of voyage for the discovery of a north-west passage by Hudson etc. by captain Francis Smith commodor etc. *Lond.*, 1749, 2 vol. in 8.°

Voyage from Asia to America, the discoveries of the north-west coast America etc. translated from the german. by Samuel Muller. *Lond.*, 1761; ibid., 1774, in 8.° Trad. en Français, *Amsterd.*, 1766, 2 vol in 12.°

Voyages from Asia to America etc. by Thom. Jefferxes. *Lond.*, 1764, in 4.°

Geschichte der Schiffahrten und Versuche zur Entdeckung des nordaestlichen Wegs nach Japan und China. *Halle*, 1768, in 4.°

Comment espérer de pénétrer jamais dans ces affreux climats, où l'hiver exerce ses plus âpres rigueurs, et où le soleil ne darde que des rayons obliques et languissans sur des champs condamnés à une stérilité éternelle, sur des plaines où l'œil n'aperçoit qu'une mousse lugubre, sur des vallées que nul oiseau n'a jamais réjouies de son ramage, enfin sur une terre où la nature voit s'éteindre sa vertu vivifiante, et finir les limites de son vaste empire? Et en effet, à bien considerer cette mer, quel navigateur oserait entrepren-

Probability of reaching the north-pole, discussed by Barrington. *Lond.*, 1775, in 4.°

Nachrichten von den neuentdeckten Inseln in der See zwischen Asien und Amerika. *Hambourg et Leipsic*, 1776, in 8.°

Account of the Russian discoveries between Asia and America by Will. Coxe. *Lond.*, 1780, in 4.° Trad. en Français, *Paris*, 1781, in 4.°

Concise Account of voyages for the discovery of a north-west passage etc. by Richard Pickergil. *Lond.*, 1782, in 8.°

John Meares's Voyages made in the years 1788 and 1789, from China to the north-west coast of America. *Lond.*, 1791, in 4.° Trad. en Français, *Paris*, 1795, 3 vol. in 8.° avec la Collection des cartes géographiques, vues, marines etc., in 4.°

Samuel Hearne's Journey from Prince-of-Wales-fort in Hudson's-bay, to the Northen ocean. *Lond.*, 1795, in 4.° Trad. en Français, *Paris* 1799, in 4.° ibid., 2 vol. in 8.° fig.°

Russian Voyages for the north-west passage. *Lond.*, 1800, in 4.°

An Account of a geographical and astronomical Expedition to the northern parts of Russia, by commodore Jos. Billings, during the years 1785-1794, and published e pon his manuscrits, by M. Sauer. *Lond.*, 1800, in 4.° Trad. en Français, *Paris*, 1802, 2 vol. in 8.° avec Atlas in 4.° Trad. en Italien, *Milano*, 1816, vol. 2, in 12.°

Voyage du capitaine de la flûte Sarytschew, dans la partie nord-est de la Sibérie, dans le mer Glaciale etc. (écrit en Russe). *Pétersbourg*, 2 vol. in 4.° fig.°

A Voyage discovery to the north Pacific ocean by William Robert Broughton. *Lond.*, 1804. Trad. en Français, *Paris*, 1807, 2 vol. in 8.°

Groenland and adjacent seas and the north-west passage to the Pacific Ocean illustrated in a Voyage to Davis's strait during the summer of 1817, by Bernard O'Reily. *Lond.*, 1818, in 4.° fig.°

A Voyage of Discovery, made by order of the Admiralty in his Majestys ships *Isabella* and Alexander, for the purpose of exploring Baffin's Bay, and exquiring into the probability of a north-west passage; by captain Joh. Ross. *London*, 1819, in 4.° fig.°

dre d'en sonder l'étendue ? N'aurait-il pas à craindre d'être arrêté à chaque pas par des chaînes de glaces immobiles, ou de voir à chaque instant son vaisseau sur le point d'être écrasé entre les masses énormes qui s'en détachent, et roulent comme des îles flottantes emportées par les vagues ? Et pourtant, si les nouvelles récemment arrivées de Montréal (1) sont vraies, ces dangers effrayans et mille autres semblables, qui ont rebuté jusqu'à ce jour le courage des plus intrépides marins, seraient surmontés au moment où nous parlons; peut-être même pourrons-nous publier bientôt les observations intéressantes qui auront été faites, sur des plages où l'homme n'avait encore jamais posé le pied. Mais en attendant l'accomplissement des vœux que nous formons pour le succès de cette importante entreprise, nous allons donner la description des contrées qui nous sont connues dans le nord-ouest de l'Amérique, en commençant par le détroit de Behring, et par la chaîne des îles Aleutiennes dans l'Amérique Russe.

Si les premières notions que nous avons eues sur cette partie du globe sont dues, comme nous l'avons remarqué plus haut, au génie de Pierre le Grand, dont les instructions ont ouvert la voie aux découvertes que Behring et Scirikow ont faites dans ces régions lointaines, c'est aux connaissances et au noble zèle de l'immortelle Cathérine II pour le progrès des sciences, que nous sommes également redevables de la fameuse expédition faite dans la mer Glaciale sous le commandement du Commodore Billings : expédition dont les résultats ont été de nous donner la description des côtes du nord-ouest de l'Amérique, et de déterminer avec plus de précision la position géographique des îles répandues dans les mers qui séparent ce continent des terres Asiatiques. Le voyage de Billings peut être considéré comme la continuation de ceux de Cook et Vancouver; il a même l'avantage sur eux de nous faire connaître des pays et des peuples que n'ont pu voir ces deux navigateurs. C'est dans les relations des uns et des autres, que nous puiserons les renseignemens que nous allons donner sur le costume des habitans de ces tristes contrées.

Iles Aleutiennes.

A l'ouest de l'entrée de Cook se prolonge la péninsule d'Alaska, près de laquelle se trouve l'île, ou pour mieux dire l'Archipel de Kodiak, improprement indiqué sous le nom de Kictak sur cer-

(1) Voyez ce qui a été dit à ce sujet à la page du Discours Préliminaire sur l'Amérique.

taines cartes. De l'extrémité de cette péninsule s'étend une chaîne sous-marine, qui semble se diriger de l'est vers les côtes du Kamtchatka, quoiqu'avant d'y arriver elle disparaisse dans les abîmes de l'Océan.

L'archipel que forment les sommets de cette chaîne sous-marine se distingue en plusieurs groupes d'îles, dont les noms indigènes sont Chao ou les Aleutiennes, appelées par les Russes Negho ou îles Andréanowski et Kawalang, ou les îles aux Renards. Néanmoins l'usage de les comprendre toutes sous la dénomination d'îles Aleutiennes a prévalu, attendu qu'elles ne présentent qu'une seule chaîne, et ressemblent aux piles d'un pont immense jeté entre les deux continens, en même tems qu'elles décrivent entre le Kamtchatka en Asie et le promontoire d'Alaska en Amérique, un arc qui joint presque ces deux parties du globe. Les principales îles de cet archipel sont au nombre de douze, et toutes entourées d'écueils, dont quelques-uns sont à fleur-d'eau, et les autres se reconnaissent au bruit des vagues qui se brisent dessus. Nous avons donné, à la suite de l'article de la Sibérie, la description de l'île de Cuivre et de celle de Behring, qui sont un peu à l'écart, et plus rapprochées du Kamtchatka.

Description physique.

L'humidité, des froids rigoureux, et des neiges qui ne fondent qu'à la fin de mai, rendent le climat de ces îles extrêmement désagreable. Les montagnes y sont assez élevées, et composées d'une espèce de jaspe en partie vert et rouge, mais généralement jaune avec des veines de pierre transparente, semblable à la calcédoine. L'île de Tanaga a des lacs d'eau douce. On y trouve des volcans, dont les uns sont éteints et les autres en éruption: ces derniers sont dans les îles Takawangha, Kanaghi, Atchan et Umanak; celle-ci, comme les deux autres de Kanaghi et d'Unalaschka, a, dans les glaces qui couvrent son sommet, des sources d'eau bouillante où l'on fait cuire la viande et le poisson.

Animaux et végétaux.

Il n'y a de quadrupèdes dans ces îles que des renards et des souris; parmi les volatiles on distingue les canards, les cormarans, les mouettes et les aigles. On rencontre encore, au rapport de Billings, une espèce d'ortolan de neige, qui a la tête et le plumage rouge: les habitans recherchent cet oiseau pour en avoir les plumes, dont ils ornent les cordes de leurs arcs et leurs vêtemens (1).

(1) C'est peut-être l'*emberiza montana* de Latham et de Gmelin. Mais celui-ci a la poitrine d'un rouge couleur de feu, et la tête couleur de marron. Il n'y a point d'ortolan de neige avec la tête rouge.




G. Bramati inc.





On trouve en outre dans ces îles différens crustacés, tels que des crabes de diverses espèces, la petite huître à perles, le dattier de mer, des pétoncles d'une grosseur énorme, des porcelaines, d'autres espèces de sèches et de pétoncles. Ces mers sont peuplées de baleines, d'une espèce de dauphin appelé *delphinus orca*, de porcs marins, *delphinus phocaena*, de lions et d'ours marins, *phoca ursina*, et de loutres marines. Les îles les plus près de l'Amérique produisent des pins, des mélèses et de chênes : le saule nain se fait remarquer dans celles d'occident. Il y a deux arbustes qui portent des baies, le *tchernika* et le *goloubnika*; ils ne s'élèvent guères qu'à la hauteur de dix-huit pouces, et viennent sur le penchant des rochers du côté du sud, ainsi que dans les lieux à l'abri des vents du nord. On trouve sur les montagnes des mûres sauvages, et dans les vallées des framboises blanches, grosses mais insipides. Les racines bonnes à manger sont le sarana, le macbarschaina et l'angélique sauvage : il croît autour des vieilles habitations beaucoup de sénevé sauvage, qui est peut-être la *sinapis arvensis* de Linnée. L'herbe y est généralement dure et entre-mêlée de joncs.

Qualités physiques et morales des Aleuts.

Les relations que nous ont données Sauer et Sarytschew sur les qualités physiques et morales des Aleuts, s'accordent parfaitement avec celles du capitaine Cook. Les naturels de Sithanak et d'Unalaschka sont d'une taille médiocre mais bien proportionnée, et d'un teint brun qui annonce une bonne santé. Ils ont le cou un peu court, le visage rond, le nez petit et les yeux noirs; leurs cheveux qui sont également noirs, sont gros et extrêmement forts : les hommes les laissent flotter sur leurs épaules, et les coupent par devant : les femmes les relèvent en touffes. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. La plupart se percent la lèvre inférieure, ainsi que le cartilage qui sépare les narines, pour y passer, en guise d'ornement, quelque petit os façonné ou des grains de verre. Voy. la planche 7. Les femmes ont sur le menton un espace de cinq lignes, qui est tatoué et marqueté de petits points : ces lignes partent du milieu de la lèvre inférieure, et se divisent en descendant de manière à couvrir tout le menton. Ces femmes ne sont pas précisément belles, mais elles ont une assez bonne tournure, et sont propres et gracieuses. Les hommes paraissent agiles, et conduisent leurs baidars ou canots avec beaucoup d'adresse.

Les Aleuts se vantent d'être fidèles; ils sont d'une humeur vive et enjouée, mais enclins à la colère. Incapables du reste de faire la moindre distinction entre le bien et le mal, ils font sans honte des choses que réprouve la pudeur, comme de satisfaire en mangeant les besoins les plus dégoûtans, et de se laver avec leur urine. Les enfans sont accoutumés de bonne heure à se baigner dans la mer: usage que leurs parens croient propre à les rendre courageux et habiles à la pêche. Ils n'ont aucun respect pour leurs pères et mères, et il en est de même des jeunes gens envers les vieillards.

Population, gouvernement.

D'après les renseignemens que nous donne Sauer sur la population des îles Aleutiennes, le nombre des individus mâles, y compris les enfans, ne s'y élève pas au delà de mille, dont cinq cent des plus agiles et des plus robustes sont employés par les chasseurs Russes. Un seul village d'Unalaschka renfermait autrefois plus d'habitans, qu'il n'y en a aujourd'hui dans tout cet archipel. Cette île avait alors un chef, qui était élu parmi les chefs de tous les villages: les autres habitans étaient ses vassaux. Il est bien douloureux, dit Sauer, de voir ces insulaires à la merci des caprices et du despotime des Russes que la chasse attire dans ces îles, et qui sont infiniment plus barbares que tous les sauvages que j'ai vus. Je ne connais aucun moyen de soustraire les Aleuts à l'oppression de ces chasseurs, que l'autorité du gouvernement Russe ne peut presque jamais atteindre. Le seul espoir de les voir un jour affranchis de ce joug, ne peut être fondé, selon moi, que sur la destruction totale des animaux qui font l'objet de ces chasses; et j'oserais dire, vu la quantité qu'on en tue chaque jour, que l'espèce en sera bientôt anéantie. Ces malheureux insulaires s'imaginent que les hommes sont descendus des chiens par l'ordre d'Aghogok, et qu'ils viennent de l'occident, où se trouve, disent-ils, un pays immense et très-peuplé.

Religion.

Sauer n'a pu recueillir que fort-peu de notions sur la religion des Aleuts, à cause de leur extrême superstition qui ne lui a pas permis de pénétrer dans tous leurs mystères. Ils croient que les *Koughas* ou démons des Russes sont plus puissans que les leurs; et que c'est pour cela que, depuis l'arrivée de ces étrangers chez eux, ils sont condamnés à l'esclavage et à la misère. « Quelques-uns d'entre nous, disait l'Aleut Elisey à Sauer, ont voulu rendre à nos Koughas le culte que les Chrétiens rendent aux leurs; mais

cela n'a servi à rien „. Ces peuples sont persuadés que les étrangers, naturellement jaloux de voir leurs vêtemens, n'ont d'autre dessein que d'insulter leurs Koughas, et de les engager à les priver de leur protection; ils ajoutent même, que c'est par ce moyen qu'on est parvenu à les subjuguer. Leur esprit n'étant occupé d'aucun objet, ils s'abandonnent aux superstitions les plus grossières. Ils se gardent bien de faire connaître leurs magiciens, ni d'expliquer aucune de leurs cérémonies. Dans leurs danses, qui sont encore ce qu'elles étaient anciennement, ils se barbouillent le visage, ou le couvrent d'un masque, qui porte le nom de Koughas comme leurs démons. Ils portent dans leurs cérémonies certains ornemens, qu'ils regardent comme des talismans, auxquels ils attribuent la vertu de les préserver de tout accident fâcheux.

L'ordre qui règne parmi eux et le respect qu'ils ont pour leurs chefs, sont sans doute un effet de leurs principes religieux, et de la vénération dont ils sont pénétrés pour un être suprême et invisible. Ils cherchent sans cesse à mériter sa bienveillance et sa protection, dans la persuasion où ils sont qu'il existe un autre monde, et que ceux qui auront vécu dans celui-ci selon le vœu d'Aghogok, obtiendront sans peine dans l'autre tout ce qui leur sera nécessaire, et ne seront plus sujets aux Koughas. Cette croyance fait qu'ils ne sont ni injustes, ni cruels; elle les rend au contraire doux, humains et hospitaliers.

Mariage.

Le mariage chez ce peuple, n'est astreint à aucune cérémonie: celui qui veut une femme l'achete du père et de la mère, et il peut en prendre autant que ses moyens lui permettent d'en entretenir. Vient-il à se repentir de son acquisition? il rend la femme à ses parens, qui lui restituent une partie du prix qu'il l'a payée. Ces insulaires étaient adonnés autrefois à des vices contre nature, et les jeunes gens qui servaient à leurs infâmes plaisirs étaient habillés en femmes. La naissance d'un enfant ne donne lieu également à aucune cérémonie, et tout se borne à le laver soigneusement.

Funérailles.

On rend néanmoins des honneurs aux morts. Lorsqu'un homme est expiré, on embaume son corps, dit Sauer, avec de la mousse et de l'herbe sèche (1); et après l'avoir revêtu de ses meilleurs habits, on le met dans une caisse faite de grosses plan-

(1) On ne sait guères ce que Sauer a voulu dire par là: peut-être entend-il *rempli de mousse et d'herbe sèche.*

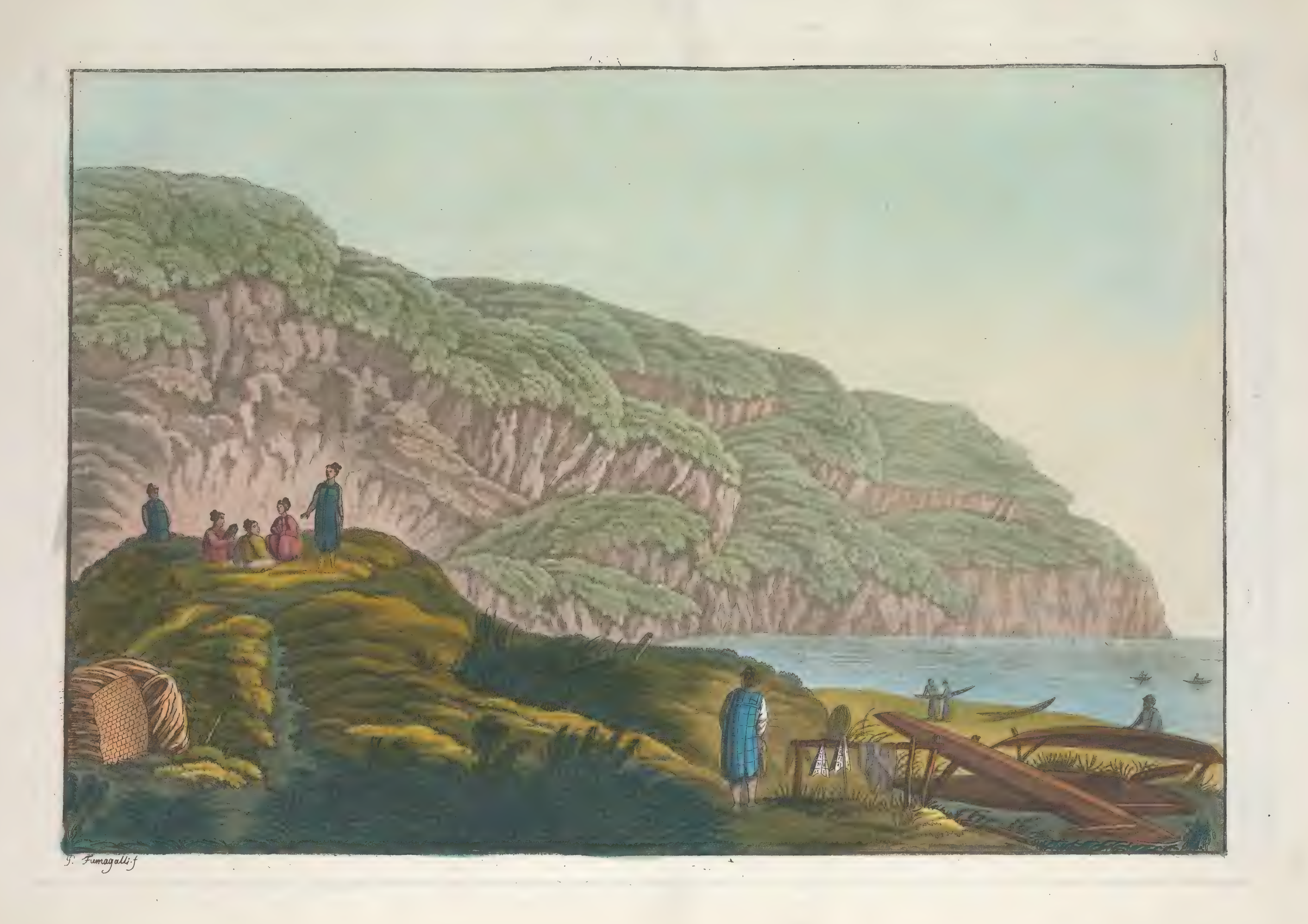
ches, ayant à côté de lui ses dards et autres ustensiles. On décore son tombeau de nattes de diverses couleurs, de broderies et de peintures. Les femmes sont ensevelies avec moins d'appareil. Il n'est pas rare de voir une mère garder son enfant dans sa cabane plusieurs mois après qu'il est embaumé, l'essuyer sans cesse pour enlever l'humidité, et ne lui donner la sépulture que quand la mauvaise odeur ne lui permet plus de le conserver, ou lorsqu'elle peut enfin se déterminer à s'en séparer. Georgi dit qu'on n'enterre point les chefs ni les riches, mais que leurs cadavres sont suspendus dans des hamacs, où on les laisse se consumer à l'air.

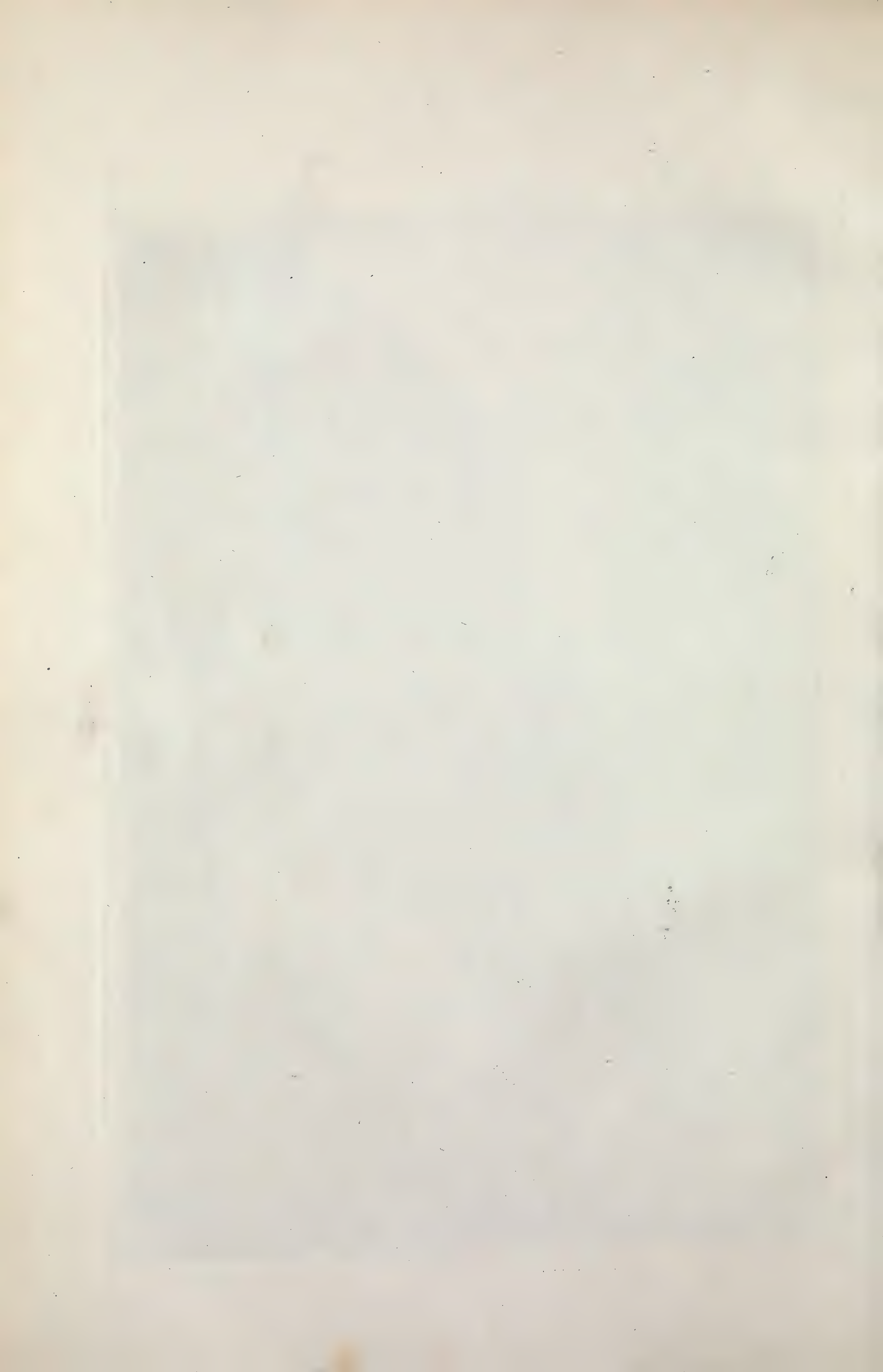
Nourriture.

Ces insulaires se nourrissent de la chair et de la graisse d'animaux marins, de racines et de baies: l'ognon de lis est pour eux un mets friand. Ils prennent le saumon qui remonte leurs rivières, et le font sécher. Ils n'ont point d'heures fixes pour leurs repas, et mangent quand ils ont faim; ils sont capables néanmoins, lorsque leurs provisions sont épuisées, de supporter la faim plusieurs jours de suite. S'il leur vient envie de manger quelque chose de cuit, ce qui leur arrive rarement, ils mettent à côté l'une de l'autre deux pierres, les recouvrent d'une troisième qui est plate, et autour de laquelle ils forment un rebord en terre glaise, et allument du feu dessous avec des herbes sèches. En été comme en hiver leurs habitations sont sous terre. Les planches 8 et 9 représentent, l'une l'extérieur, et l'autre l'intérieur d'une maison d'Unalaschka, d'après les dessins qu'on en trouve dans les voyages de Cook.

Habillement, ornemens.

Les Aleuts s'habillaient autrefois de peaux de loutres marines; mais depuis que les Russes sont en relation avec eux, ils ont cessé de porter de ces fourrures précieuses, et à présent ils s'habillent comme ils peuvent. Les femmes s'enveloppent d'une peau d'ours marin ou de quelqu'autre amphibie commun, dont elles mettent le poil en dehors. Cette espèce de robe est faite comme une blaude de charretier, excepté qu'elle n'est point ouverte par devant, et qu'elle a un collet montant et extrêmement rude, d'environ trois pouces de large, parsemé de petits grains de verre qui y sont cousus avec beaucoup de goût. Il y a tout le long des coutures des lanières de cuir d'environ vingt pouces de long, qui sont également garnies de grains de verre et de becs de perroquets de mer. Deux autres bandes de cuir de trois à quatre pouces de largeur, l'une devant et l'autre derrière, tombent du collet jusqu'au bras de la robe, et sont de même parsemées de grains de verre de di-


G. Fumagalli f.





C. Gallina f.



verses couleurs, avec une espèce de gland au bout. Un autre genre de parure, qui est encore particulier aux femmes, ce sont des bracelets d'un demi pouce de largeur, qu'elles se mettent au poignet et au coude-pied. Elles vont nu-pieds, et n'ont point d'autre vêtement que celui que nous venons de décrire. Elles portent néanmoins des anneaux, des pendans d'oreille, ainsi que des grains de verre et de petits os, qui, comme nous l'avons observé plus haut, leur traversent le cartilage du nez et la lèvre inférieure. Leurs joues, leur menton et leurs bras sont tatoués avec élégance. Lorsqu'elles vont au bord de la mer, qui est tout hérissé de cailloux, elles ont pour chaussure des bottes de peau de lion marin grossièrement faites, dont la semelle est de veau marin et très-épaisse, et qui sont fourrées en dedans d'herbe sèche.

A Sithanak, les hommes portent une camisole faite de peaux d'oiseaux, dont ils mettent le plumage tantôt en dedans et tantôt en dehors : ces peaux sont teintes en rouge au dedans, et garnies de lanières de cuir qui pendent au bas. Les coutures sont aussi recouvertes de lanières, et ornées de broderies artistement faites avec du poil de daim blanc et de chèvre, et avec des fibres d'animaux marins teintes de diverses couleurs. Ils ont des pentalons étroits en peau blanche, et des bottes semblables à celles dont nous venons de parler. Dans les tems humides, ou lorsqu'ils vont en mer, ils se mettent une camisole de la même forme, mais qui est faite avec des boyaux d'animaux marins, ou de la peau de langue de baleine. Ils y ajoutent un capuchon, et elle se serre au cou et aux poignets, de manière à les préserver de l'eau tout-à-fait; elle est presque transparente, et d'une forme qui plait à l'œil.

Les hommes ont pour coiffure un grand bonnet de bois, orné de moustaches de lion (voy. la planche 7), et de plusieurs files de grains de verre qui retombent avec grâce. Ce bonnet leur sert en même tems à retenir le capuchon de la camisole, pour les garantir de la pluie. Les deux sexes sont passionnés pour les objets de parure faits avec l'ambre, ou de petits coquillages que forment certains vers dans le bois, et qui ont tout au plus deux lignes de long, sont vides en dedans et pointus aux extrémités.

Harding a représenté l'habillement de ces insulaires dans quelques-unes des planches qui accompagnent sa description de l'empire Russe. Ils portent, dit-il (1), une simple tunique qui leur

(1) L'empire Russe. *Lond.* 1803, in f.° fig.° pl. 59 et 60.

descend ordinairement jusqu'au genou, laquelle est le plus souvent garnie de franges de cuir, et faite avec la peau du ventre d'oiseaux marins: les femmes préfèrent les peaux de loutre et de renard. Mais comme ces peaux ne sont pas impénétrables à l'humidité, ils portent par dessus une espèce de manteau, qui est fait avec la vessie des phoques et des lions marins. A les voir on croirait, comme il parut aux compagnons de Cook, qu'ils sont vêtus de parchemin. Ils n'ont ni bas ni caleçons, et marchent nu-pieds sur la neige. Leurs bonnets d'hiver sont faits de peaux d'oiseaux, auxquels ils laissent les ailes et la queue; mais en été ils vont ordinairement nu-tête. Le bonnet que quelques-uns d'entr'eux portent dans cette saison peut être encore regardé comme une arme défensive; il est en bois teint de diverses couleurs, avec un rebord qui s'avance d'un pied et demi sur le front, et le fait ressembler aux anciens casques. Voyez la planche 10.

Leur industrie, ustensiles, armes.

Les Aleuts ont des ustensiles bien imaginés et d'un travail achevé. Les aiguilles dont ils se servent pour coudre et pour broder leurs vêtemens, sont faites avec un os d'aile de mouette; au lieu de percer ces aiguilles au gros bout, ils y font une petite raie circulaire, dans laquelle ils fixent le fil, qui passe ainsi facilement avec l'aiguille. Leur fil est fait de fibres de veau marin, et de différentes grosseurs; ils en ont de la finesse d'un cheveu, et de la grosseur d'une petite corde, l'un et l'autre à plusieurs brins et retors. Ils ont des lances et des dards, auxquels ils attachent une vessie de veau marin, qui les empêche d'aller à fond lorsqu'ils s'en servent pour tuer le poisson ou quelqu'amphibie. Ils entre-mêlent dans les brins de la corde qu'ils attachent à ces dards, de petites plumes rouges et des poils de chèvre qui la rendent fort jolie. Les cordons qui serrent leur habillement au cou et au poignet sont tressés de la même manière.

Leurs dards sont faits selon l'objet auquel ils sont destinés. Ceux dont il se servent contre les animaux sauvages n'ont qu'une seule pointe avec des barbes: ceux qu'ils lancent contre les oiseaux ont trois petites pointes, avec des barbes séparées les uns des autres, et sont faites d'un os léger; et le dard dont ils percent le poisson n'a qu'une seule pointe, qui est encastrée dans un petit tube, dont elle se détache aussitôt que l'animal cherche à s'enfoncer dans l'eau. A cette pointe est attachée une corde d'une longueur considérable, qui est également fixée au fût du dard. Ce fût flotte à la surface de



DK Bonatti fec.







l'eau, et sert à indiquer l'endroit où se trouve l'animal blessé, qui, bientôt épuisé par les efforts qu'il fait pour l'entraîner avec lui, devient une proie facile à saisir. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de prendre par ce moyen quelqu'amphibie, il ne faut pas moins de patience et d'adresse, que n'en exige parmi nous la pêche à l'hameçon. Pour lancer leurs dards en mer, ces insulaires font usage de planches disposées de manière à les porter à une grande distance, et à leur donner une direction certaine. Voy. la planche 11.

Baidars ou canots.

Leurs canots sont infiniment supérieurs à tous ceux des autres îles répandues dans ces mers. Si la beauté d'un ouvrage en ce genre résulte d'une exacte régularité dans les proportions, et de la finesse du travail, on peut dire que ces canots ont ces qualités au suprême degré, et Sauer les a trouvé vraiment parfaits. Ils en a vu qui étaient transparens comme une feuille de papier huilé, au travers desquels on distinguait tous leurs agrès, ainsi que les rameurs. L'habillement léger des Aleuts, et leur bonnet de couleur orné d'un panache, formaient, avec leur agilité et l'élégance de leurs barques, un tout vraiment pittoresque. L'étonnement et l'admiration de Sauer à leur aspect furent au comble.

La construction de ces canots mérite, par sa singularité, que nous en donnions une description particulière. La quille a dix-huit pieds de long, quatre pouces de large par en haut, et tout au plus deux par le bas, sur trois pouces d'épaisseur. De chaque côté il y a un flanc élevé d'environ un pouce et quart carré, et de six pieds de long. Ces flancs arrivent jusques sur le devant de la proue, et portent sur une planche mince et aigue; mais du côté de la poupe ils sont plus courts de seize pouces, et sont posés sur une traverse, qui laisse entr'eux un espace d'environ un pied. A six pouces au dessous de ces flancs il y en a deux autres de la même longueur, et qui ont un pouce en carré. A ces flancs sont fixées, à six pouces de distance les unes des autres, des baguettes rondes et minces qui en font les membrures. Les baux ont à-peu-près les mêmes proportions que les flancs. Ils ont une courbure telle, que le milieu en est élevé de deux pouces plus que les bords du baidar. Ces baux sont au nombre de treize. Le premier est à une distance de cinq pieds quatre pouces de la proue, et le dernier à sept pieds de la poupe. Il y a entre les baux des cercles sur lesquels s'asseyent les rameurs; et ces cercles ont une rainure dans laquelle on fait entrer une peau, que les rameurs

attachent autour d'eux, et qui empêche l'eau d'entrer dans le canot, lors même que les vagues passent par dessus : voy. encore la planche 10. La carcasse est recouverte d'une peau de lion marin, bien cousue et barriolée, laquelle y est collée de la même manière que celle qu'on voit sur les étuis. Ces barques sont si légères, qu'on peut les porter d'une seule main. La proue du baidar est, par le haut, d'une largeur double de celle qu'elle a par le bas. Dans cette dernière partie elle est pointue, dans l'autre semblable à une gueule de poisson, et construite de manière à ne pouvoir être facilement submergée. Il y a en outre un bâton planté sur le devant, qui va du haut en bas, et empêche que la proue ne s'embarrasse dans le *goemon*.

Lorsque ces insulaires sont dans leur baidar et que la mer est un peu agitée, ils font aisément dix milles par heure à la rame ; et si le vent est fort ils vont aussi vîte que la vague. Ils se servent de rames doubles de sept à huit pieds de longueur, et qui ne sont pas faites avec moins de goût que leurs autres instrumens.

Nattes, corbeilles.

Les femmes font des nattes et des corbeilles d'un fort-joli travail ; elles font avec les premières des tentes, des siéges et des lits, et mettent dans les secondes leur ouvrage, leurs ustensiles et autres bagatelles. Elles renferment leurs bijoux et tout ce qu'elles ont de plus précieux dans de petits boîtes de bois, qui ont un couvercle à charnière. Sauer trouva dans toutes les cabanes une corbeille, dans laquelle il y avait deux gros morceaux de quartz, avec un de soufre natif, et un peu d'herbe sèche et de mousse. C'est avec cela que les Aleuts allument du feu ; ils éparpillent quelques petites plumes sur un peu d'herbe ou de cette mousse sèche ; puis frottant les pierres avec du soufre, ils les battent l'une contre l'autre sur cette herbe : les parcelles de soufre adhérentes aux pierres s'enflamment comme l'éclair, et allument à l'instant la mousse ou l'herbe sur laquelle elles tombent.

Musique, danse, fêtes.

Ces insulaires n'ont pour tout instrument de musique qu'un tambour, au bruit duquel dansent les femmes. Les hommes ont aussi leurs danses, qu'ils exécutent au son de tambours plus grands, et dans lesquelles ils quittent leurs vêtemens, à l'exception de ce qui leur couvre les parties naturelles : tout l'art des danseurs consiste à tourner l'un derrière l'outre, et lorsqu'il sont fatigués, des femmes habillées de la même manière qu'eux viennent le remplacer. La danse finie on éteint le feu. Les jours de fête, qui sont tous au

printems et à l'automne, se passent en danses et en festins: dans les fêtes du printems, ces peuples portent des masques d'une figure bizarre. Sauer croit que ces mascarades ont quelque chose de religieux; mais il n'a pu jamais avoir d'éclaircissement à ce sujet.

Langue.

La langue des Aleuts diffère de celle des Kamtchadales, et parait avoir quelqu'analogie avec celles de Iesso et des îles Kouriles.

Ile de Kadiak.

L'île de Kadiak, qui est située vers la côte orientale de la péninsule d'Alaschka, mérite une attention particulière. Elle a deux milles de long sur un de large, et se compose de deux montagnes dont le sommet est rond: ce qui l'a fait appeler par le capitaine Cook la *pointe des deux têtes.* Sauer la place sous le 57° 5′ de latitude nord, et le 205° 50′ de longitude orientale. Cette île est sujette à de fréquens tremblemens de terre, dont quelques-uns sont très-violens. Schelikoff lui a donné le nom de *Kichtak*, qu'il prétend avoir été celui qu'elle portait auparavant; mais il s'est trompé en cela: car le mot Kichtak, dans la langue du pays, ne veut dire autre chose qu'*île.* On trouve à Kadiak le sureau, le petit saule ou saule nain, quelques buissons, plusieurs espèces d'arbustes qui portent des baies, la sarana (1) et autres racines qu'on mange au Kamtchatka, ainsi qu'une immense quantité de groseillers et de framboisiers. Le fruit de ce dernier arbuste est blanc, beaucoup plus gros qu'aucune espèce de mûres, mais presque sans saveur.

Végétaux, animaux.

L'intérieur de l'île produit des pins ordinaires, qui fournissent du bon bois de menuiserie; et à la pointe orientale de l'île à laquelle Cook a donné le nom de *Cap Grenville*, il y a une forêt de pins considérable, d'où l'on tire les matériaux nécessaires à la construction des cabanes et au radoub des canots. On voit paraître de tems à autre dans cette île des ours, qui y viennent à la nage en traversant la canal qui la sépare d'Alaschka, lequel a cinq milles de largeur. Il y a une quantité de marmottes et de souris rayées (2). Depuis que les Russes y ont formé des établissemens, on y rencontre peu de renards ordinaires, et peu de bleus-turquins. Les renards et les marmottes sont les seuls animaux que tuent les Russes, parce qu'ils ne sont pas en état de

(1) La sarana est la bulbe d'un lys, appelé par les naturalistes *lys* du Kamtchatka, parce qu'ils le croient particulier à ce pays Cette bulbe, qu'on nomme aussi *serenna*, cuite sous la cendre, ou avec la viande, est un mets sain, nutritif et savoureux.

(2) V. Sauer et Staehlin, Description de Kodiak etc. pag. 32-34.

donner la chasse aux animaux marins, pour laquelle il faut beaucoup d'adresse et d'agilité, et savoir manier les petits canots de cuir, avec lesquels les insulaires vont à la poursuite du lion, de l'ours (1), de la loutre et du veau marin. Les baleines se montrent en grand nombre dans les parages de Kadiak: on y remarque la même espèce de saumon qui se pêche à Okhotsk: les passereaux de ces mers sont d'une grosseur prodigieuse; et il y en a, au rapport de Sauer, qui pèsent jusqu'à cinq cent soixante-quatre livres chacun (2). Parmi les volatiles on distingue, l'oie sauvage qui a le bec noir avec une protubérance calleuse à sa partie supérieure; diverses espèces de mouettes, l'épervier huppé et crêté, le *petrelle* d'un brun sale et noirâtre, et qui approche de la couleur de l'hirondelle (3); la noire et joyeuse *gullimotte* (4), les plongeons et plusieurs espèces de canards. Les insulaires mangent la chair de ces oiseaux; ils font de leur peau des vêtemens, et de leur bec, particulièrement de celui des perroquets de mer, des objets de parure.

Population.

L'île de Kadiak, selon la relation de Sauer, et le reste du groupe dont elle fait partie, renferment une population d'environ treize cents hommes, douze cents enfans et environ autant de femmes. Au moins c'est ce qui résulte des registres de Schelikoff, dont l'établissement à cette époque était sous la direction d'un Grec nommé Delareff (5). Malte-Brun croit que le nombre des habitans de Kadiak monte à deux mille cinq cent, sans y comprendre les Russes qui y ont leur principal établissement.

(1) Il ne faut pas confondre cet animal avec l'*ursus maritimus* de Linnée, qui est l'ours blanc de mer, et quelquefois de la grosseur d'un bœuf. Celui dont il s'agit ici est la *phoca ursina* du même naturaliste.

(2) M.r Bosc s'est aperçu le premier de l'erreur où est tombé cet écrivain à ce sujet. Le plus gros poisson de cette espèce ne pèse jamais plus de quinze à seize livres, M.r Sauer doit avoir pris pour un passereau le *pleuronectes hippoglossus*, et peut-être s'est-il trompé plus d'une fois de la même manière.

(3) Cet oiseau est la *procellaria puffinus* de Latham.

(4) L'*uria troile* ou l'*uria grille* de Latham; ou le *colymbus marmoratus* de Linnée.

(5) M.r le Chevalier Louis Bossi, qui a publié le voyage de Bellings en Italien, croit que ces résultats, si toutefois les registres ne sont pas inexacts, sont contraires aux principes de l'arithmétique politique.

Religion etc.

Les Kadiaks prennent le nom général de Su-u-it, et donnent à leurs magiciens celui de *Kanghement*. Ils reconnaissent un Etre-Suprême qui commande à tous les esprits, mais on ignore comment ils l'appellent. On sait aussi qu'ils croient que le courroux de ces esprits ne peut être calmé que par des sacrifices; et il est même des cas où ils leur immolent des esclaves, mais cela arrive rarement. L'esclavage est la condition des prisonniers que se font leurs tribus les unes sur les autres dans leurs guerres, qui sont perpétuelles. Ces esclaves sont fort maltraités, surtout par les femmes. Celles-ci ont le même sort en partage lorsqu'elles tombent au pouvoir de l'ennemi, et elles sont vendues pour quelqu'objet de nécessité ou de luxe, ou même pour quelque bagatelle de verre. L'esclavage ne s'étend pas seulement aux prisonniers de guerre, mais encore aux orphelins, qui deviennent la propriété de ceux qui en prennent soin. Il est vrai aussi qu'ils sont rachetés quelquefois par leurs proches, surtout quand ils sont originaires des îles voisines.

Habitations.

Les habitations des Kadiaks diffèrent de celles d'Uunalashka; elle ne sont pas bien enfoncées en terre, et elles ont au levant une porte qui est faite de peau de veau marin. Il y a au milieu un foyer, avec une ouverture au dessus par où sort la fumée, et qui donne accès à la lumière. Les côtés dans l'intérieur sont partagés en espaces, où se trouvent des espèces de bancs sur lesquels sont étendues des nattes moins élégantes que celles d'Unalaschka, et qui servent de siéges et de lit. Il y a dans chaque cabane un petit appartement contigu, où l'on prend des bains de vapeur. Pour préparer ces bains on fait chauffer quelques pierres en plein air; lorsqu'elles sont rouges on les porte dans l'appartement, puis on verse de l'eau dessus, jusqu'à ce qu'on ait obtenu le degré de chaleur qu'on désire.

Habillement etc.

L'habillement de ces insulaires est semblable à celui des habitans d'Unalaschka, mais moins élégant. Ils ont tous le cou découvert, et portent peu d'ornemens. Ils recherchent avidement les grains de verre bleu et d'ambre: on voit à la planche II la forme de cet habillement. Leurs autres usages approchent également beaucoup de ceux des Unalaschkales; ils ont comme eux des baidars et des dards, mais qui ne sont pas aussi bien faits; ils sont d'ailleurs moins agiles et moins adroits sur l'eau. Ils vont trafiquer sur la rivière de Cook, où ils achètent des baidars pour des comestibles, de l'huile de baleine, de veau marin ainsi que diverses bagatelles qu'ils donnent

en échange. Leurs flèches sont armées d'une pointe de schiste, qui est le plus souvent trempée dans l'aconit. Ils choisissent pour cela les pieds de cette plante venimeuse qui croissent isolés ; ils en prennent la racine, la font sécher et la pilent après l'avoir raclée très-menue; ensuite ils versent de l'eau sur cette poudre, et la mettent dans un lieu chaud. Lorsqu'elle est en fermentation, ils y trempent la pointe de leurs flèches ou de leurs lances: ce qui en rend la blessure mortelle.

Quel est l'homme le plus considéré.

Le plus haut degré de considération chez ces peuples et ceux des îles voisines, est pour l'homme qui s'est distingué par sa force et son adresse dans les combats. Après lui vient le chasseur habile et léger à la course. Le premier acquiert beaucoup de butin et fait des esclaves sur ses ennemis ; le second achète des femmes et des domestiques, et l'art qu'il met à se les procurer lui sert également à les entretenir.

Quelle est la femme la plus aimé.

A Kadiak, la femme la plus féconde est la plus aimée. Les femmes de ces îles sont idolâtres de leurs enfans: certaines mères craignant pour eux les dangers de la chasse et de la guerre les élèvent dans une extrême mollesse, et les voient avec plaisir passer au pouvoir de quelque chef, pour être l'objet de ses goûts dépravés. Ceux qu'on recherche dans cette vue sont habillés comme les femmes, et on leur apprend tout ce qui concerne les soins du ménage.

Goût dépravé. des chefs.

Mariage.

Le mariage, chez ces insulaires, n'est sujet à aucune cérémonie. Il suffit d'avoir de quoi entretenir une femme pour être en droit de la prendre, pourvu cependant qu'elle y consente. Dans ce cas, les époux sont conduits par leurs parens dans un bain de vapeur, qui a été préparé à ce dessein, et on les y laisse ensemble. L'usage veut néanmoins que l'époux fasse quelque présent au père et à la mère de la fille. Sauer ayant demandé à quelques Kadiaks s'ils se prêtaient leurs femmes entr'eux, ils lui répondirent que non, à moins qu'elles ne fussent stériles, ou qu'elles ne souhaitassent de passer dans les bras d'un autre. Si par l'effet de cette nouvelle liaison elles deviennent mères, elles appartiennent à celui de qui est l'enfant. Toutes les cérémonies d'usage à la naissance d'un enfant se réduisent à le laver et à lui donner un nom.

La danse des Kadiaks consiste en une suite de pirouettes, qu'ils font en tenant de la main droite un couteau ou une lance, et de la gauche un instrument composé de petits cercles minces, rentrans les uns dans les autres, qui sont couverts de plumes blanches

et garnis de fils courts, d'où pendent des becs rouges de perroquets de mer. Le choc de ces becs les uns contre les autres, fait beaucoup de bruit. Ces insulaires ont en outre des tambours, et chantent des chansons guerrières. Il leur arrive souvent de se faire du mal en dansant, mais sans que leur bonne humeur en souffre la moindre altèration. Ils dansent en masque, ou le visage peint d'une manière bizarre. Les femmes, dans leurs danses, ne font que sauter en avant et en arrière sur la pointe du pied; elles tiennent à la main un vessie enflée, qu'elles jettent à celle par qui elles veulent être remplacées dans cet exercice, et cette invitation est toujours acceptée.

Hospitalité.

La première chose qûe font les habitans de Kadiak envers les personnes qui viennent leur rendre visite, est de leur offrir une coupe d'eau fraiche et limpide. Après qu'elles sont un peu reposées des fatigues de leur navigation ou de leur marche, ils leur présentent de la viande de baleine ou de lion marin, du poisson, des baies accommodées à l'huile de poisson, avec de la sarana bouillie et assaisonnée de la même manière. L'usage veut que les convives mangent ce qui leur est offert. Pendant ce tems on leur fait chauffer un bain, et quand ils y sont entrés, on leur y donne à boire une écuellée de graisse de veau ou d'ours marin fondue. Plus les convives mangent, et plus ils font honneur à leur hôte; et s'ils laissent quelque chose de ce qu'on leur a servi, ils sont obligés de l'emporter en se retirant.

Etablissemens Russes dans cette île.

Delareff, qui était à la tête de l'établissement de Schelikoff, comme nous venons de le dire, rapporta à Sauer, que, dans la chasse qu'il fesait pour le compte de cet établissement, il avait plus de six cents baidars doubles, dont chacu était monté par deux ou trois insulaires. Ces chasseurs étaient divisés en six détachemens commandés chacun par un Russe. Outre cela, on envoyait chaque jour de petites troupes d'insulaires à la pêche de la morue, et autres espèces de poisson. Les femmes étaient employées à nettoyer le poisson et à le faire sécher: ce sont elles encore qui cherchent et apprêtent les racines bonnes à manger, qui cueillent les herbages et les baies, et qui font les vêtemens pour les chasseurs du pays, et même pour les Russes.

Femmes Kadiaques tenues par les Russes en otage.

Ces derniers retenaient dans leurs établissemens environ deux cents filles des principaux insulaires, comme des otages qui leur répondaient de l'obéissance du reste de la nation. Nous étions à l'an-

cre, dit Sauer, près de l'endroit où ces jeunes filles étaient gardées, et autant que j'ai pu en juger, elles ne paraissaient guères contentes de la manière dont elles étaient traitées. Les hommes l'étaient encore bien moins de la conduite des Russes à leur égard. Lorsque ceux-ci vinrent pour s'établir à Kadiak, les habitans voulurent empêcher qu'ils ne s'y arrêtassent; mais Schelikoff ayant surpris leurs femmes tandis qu'elles étaient à cueillir des baies, les emmena dans son habitation et les y retint prisonnières, pour s'assurer que leurs maris et leurs pères n'oseraient point l'attaquer, ni lui faire résistance. Il relâcha ensuite celles qui étaient mariées, et prit à leur place les fils et les filles des chefs.

Réglemens établis par Delareff.

Il y avait autrefois par chaque habitation considérable des baidars, qui pouvaient porter quarante à cinquante personnes. Schelikoff les acheta tous; et depuis lors, ces insulaires n'ont plus à leur disposition que de petits canots, où il ne peut tenir que trois personnes. Ils semblaient s'accoutumer insensiblement à leur nouvel état: Delareff les gouvernait ainsi que les Russes avec la plus grande justice; il avait même établi une école, où les enfans apprenaient à lire et à écrire le Russe. Il accordait ordinairement à un certain nombre d'otages la permission d'aller passer quelque tems chez eux. A leur retour il en laissait partir d'autres, et ne refusait point à un père la satisfaction d'avoir son fils chez lui pour quelque tems. Le nombre des otages des deux sexes était d'environ trois cent.

Il y avait aussi un certain nombre d'insulaires chargés tour-à-tour de pourvoir aux besoins de la communauté; ils fesaient de grandes provisions de viande de poisson, de racines et de baies pour la consommation de toute la population pendant l'hiver. Cette sage prévoyance de la part des Russes fesait que les habitans ne les regardaient pas d'aussi mauvais œil: car avant leur arrivée, ces insulaires ne songeaient nullement à s'approvisionner pour la mauvaise saison, et ils étaient obligés alors de se nourrir de dattes de mer, de pétoncles, et autres coquillages, que les vagues jetaient sur le rivage.

Ces peuples payent entr'autres choses aux Russes les objets de luxe qu'ils en reçoivent, tels que le tabac, les grains de verre, la toile, les chemises et des vêtemens des nankin. Les chasseurs d'une troupe, qui rapporte de ses courses de belles fourrures, sont satisfaits selon les conventions qu'on a faites avec eux. On leur donne pour une peau de loutre marine une file de grains de verre

d'environ quatre pieds de long, et les autres peaux leur sont payées en proportion de ce prix. Il n'y a que les comestibles et les peaux de veau marin dont la propriété soit en commun, et les insulaires y ont la part la plus considérable, comme étant plus nombreux que les Russes. Ils emploient presque toutes ces peaux à radouber leurs baidars, ou à en faire de neufs.

La compagnie de Schelikoff entretient à Kadiak une cinquantaine de Russes, y compris les officiers. Sauer y trouva en outre M.r Irmaïloff, qui levait le tribut pour le gouvernement. C'est le même que vit Cook à Unalascka en 1778, et un de ceux qui accompagnèrent Benyowshy Polonais dans sa fuite de la Sibérie.

Les établissemens de la compagnie Schelikoff consistent en cinq maisons bâties à la Russe. On y a établi un tribunal pour juger les différends, punir les agresseurs et leur infliger des amendes. Durant le séjour de Sauer dans l'île, ce tribunal était présidé par Delareff, et nul autre n'aurait mis plus d'équité dans ses jugemens. Il y avait en outre un bureau chargé de la réception et de la remise des pelletteries, tant pour la compagnie que pour le gouvernement.

Plusieurs de ces Russes avaient leurs femmes avec eux, quatre vaches, douze chèvres, ainsi que des jardins où ils cultivaient des choux-fleurs et des pommes de terre. Delareff croyait qu'on pourrait recueillir du blé autour des établissemens qu'on voulait former sur les bords de la rivière de Cook. Un des officiers Russes vivait depuis plusieurs années avec une Kadiak, et en avait eu des enfans: cette femme, qui était fort-belle, quoiqu'ayant le menton tatoué, et la lèvre inférieure percée, tenait sa maison avec beaucoup de propreté; elle était vêtue comme les Sibériennes, et avait adopté les usages Russes.

Commerce.

Sauer avait été étonné d'apprendre en Sibérie, que Schelikoff donnait aux simples matelots six cent, et même jusqu'à mille roubles de traitement par an; mais sa surprise diminua, lorsqu'il sut à Kadiak qu'ils étaient obligés d'acheter de la compagnie tous les objets de luxe et de nécessité: or il n'y a pas d'autres marchands que cette compagnie, et le prix de ses marchandises est excessif. Un verre d'eau de vie coûte un rouble, cinquante une livres de tabac, et quelquefois plus encore; une chemise de grosse toile de Russie dix roubles, et tout le reste en proportion; ensorte que les dépenses de ces matelots et des autres agens subalternes de la compagnie, sont toujours plus considérables que ce qu'ils gagnent. Ils ne leur est pas permis de faire le moindre commerce pour leur compte. Quelques-uns blâ-

maient bien ce système, mais personne ne se plaignait de Delareff: au contraire les habitans, tant naturels que Russes, se louaient tous de sa conduite, et regardaient comme un effet de sa bonté tout ce qui leur était accordé.

Le port où les Russes ont établi leur factorerie est à la partie S. O. de la baie, et formé par une langue de terre fort-basse, qui tient à une des montagnes les plus hautes de l'île, et s'étend en cercle au N. et à l'O.

Tableau de l'Amérique Russe.

La partie du continent qui porte le nom d'*Amérique Russe* appartient en souveraineté à la Russie, dont les sujets ont été les premiers à en faire la découverte et à s'y établir, et le pays n'offre de toutes parts qu'un aspect sombre et sauvage. Au dessus d'une chaîne de collines couvertes de pins et de bouleaux s'élèvent des montagnes nues, couronnées d'énormes masses de glace, qui se précipitant souvent avec un horrible fracas, déracinent les forêts et encombrent les vallées. Entre ces montagnes et la mer s'étend une bande de terres basses, généralement noires et marécageuses, où il ne croît qu'une mousse grossière mais extrêmement variée, un gramen fort-court, des jacinthes et quelques plantes rabougries. Néanmoins on voit des pins s'élever sur ces rochers sauvages; et après cette espèce d'arbre, la plus commune est celle des aunes: on n'aperçoit en plusieurs endroits que des arbres nains et des arbustes. On a remarqué que la mer ne fait nulle part des invasions aussi rapides que sur cette côte: des troncs d'arbres coupés par les Européens y ont été trouvés au bout de dix ans, submergés avec le terrein qui les portait.

Tribus indigènes.

Les habitans de la côte appelée le détroit de Behring, semblent être de la même race que les Tschukotsches de la côte d'Asie qui est en face: leurs cabanes, qui sont en plus grand nombre qu'on pourrait le supposer dans un semblable climat, bordent le rivage de la mer jusqu'au golfe du Kamtchatka, que le capitaine Cook avait appelé la baie de Bristol, à cause de sa ressemblance avec la baie de ce nom qui est en Angleterre. L'intérieur du pays n'a pas encore été visité. Les Konias habitent la partie orientale de la péninsule d'Alaska, qui est presque séparée du continent par le lac Schelekow; ils semblent appartenir à la race des Aleuts, ainsi que les Kenaïtzis leurs voisins au levant. Ces derniers ont donné leur nom au golfe Kenaïtzien, qui portait auparavant celui de rivière de Cook: néanmoins, malgré les apparences qui annoncent

l'existence de quelque grande rivière dans ces contrées, on n'en a encore point découvert. Plus au levant habitent les Tschugatches, peuple de haute taille, et dont l'idiome approche de celui des Tschukotches. La baie, qui est remplie d'îles, et que le capitaine Cook a appelée entrée de Norton, porte dans les cartes Russes le nom de golfe Tchugatchien. Une rivière sépare cette tribu de celle des Ugalachmiutes, qui sont près du fameux mont S. Elie, dont le pic parait volcanique, et a, dit-on, sept cent soixante-quinze toises de hauteur. Ce fut aux environs de cette montagne que Behring aborda dans une baie qui porte son nom, et que les naturels appellent Iakatak. Les Russes y bâtirent un petit fort; mais leur dernier établissement, qu'ils ont nommé Sitka où Nouvel-Arcangel, est situé à deux degrés plus au midi, dans une de ces îles auxquelles Vancouver a donné le nom d'Archipel du Roi Georges. Un climat moins rigide permet au pin, au cèdre d'Amérique et à plusieurs autres arbres d'y prendre tout leur accroissement. On y recueille des baies d'un goût exquis, ainsi qu'une quantité d'excellent poisson: le seigle et l'orge y réussissent parfaitement.

Les Koluges, Kolinges ou Kalugiens, nation belliqueuse et féroce, peuplent cette côte; ils ont quelques armes à feu, et font encore une guerre opiniâtre aux Russes (1). C'est sur leur territoire que se trouve le *Port des Français* découvert par La-Pérouse, dont ce navigateur parle assez au long au chapitre neuf de son voyage.

Description du Port des Français.

La baie, ou plutôt le port auquel La-Pérouse donna le nom de Port des Français, est situé à 50° 37′ de latitude septentrionale, et à 159° 30′ de longitude méridionale. Le climat de cette côte parut à ce voyageur beaucoup plus doux que celui de la baie d'Hudson à la même latitude.

Végétaux, animaux.

La végétation y est très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année. Les Français y ont mesuré des pins de six pieds de diamètre, et qui en avaient cent quarante de hauteur; ils y trouvèrent en abondance le céleri, l'oseille à feuilles rondes, le lupin, le pois sauvage, la mille-feuille, la chicorée et le mimulus: les bois sont remplis de fraises, de framboises et de groseilles: on y rencontre le sureau à grappes, le saule nain, différentes espèces de bruyère qui croissent à l'ombre,

(1) *Lisienski*, voyage autour du monde pag 162 (Trad. Anglaise). *Langsdorf*, voyage autour du monde, tom. II. pag 217. (Trad. Anglaise).

le peuplier-balsamique, le peuplier-baumier, l'osier, le charme, et enfin ces superbes pins dont on pourrait faire les mâts des plus grands vaisseaux. Les rivières abondent en truites et en saumons; et la baie fourmille de fletans dont quelques-uns pesent plus de cent livres, ainsi que de petites vieilles, d'une seule raie, des caplans et quelques plies. Les dattiers de mer sont répandus avec profusion sur la partie du rivage que la marée laisse à sec, et les rochers sont parsemés de petits lépas fort-curieux (1). Les chasseurs Français virent dans les bois des ours, des martres et des écureuils; et les Indiens leur vendirent des peaux d'ours noir et brun, de lynx du Canada, d'hermine de martre, de petit gris d'écureuil, de castor, de marmotte du Canada, ou monax et de renard roux. Ils virent encore des peaux tannées d'orignal ou d'élan, et une corne de bouquetin; mais la fourrure la plus précieuse et la plus commune est celle de la loutre de mer, du loup et de l'ours marin. Les oiseaux sont peu variés, mais en grand nombre. Les bois taillis sont remplis de fauvettes, de rossignols, de merles et de gélinottes: on voit planer dans l'air l'aigle à tête blanche et le corbeau de première classe; et l'on y trouve de belles pies bleues et quelques colibris. L'hirondelle ou oiseau de S.t Martin et l'huitrier noir font leur nid dans les trous des rochers au bord de la mer. Le goëland, le guillemot à pattes rouges, le cormoran, quelques canards et des plongeons de première et dernière classe sont les seuls oiseaux de mer qu'aient vus les navigateurs Français.

Montagnes.

Si les végétaux et les animaux de cette contrée la rapprochent de plusieurs autres, son aspect n'a rien qui puisse lui être comparé; et La-Pérouse ne croit pas que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées puissent offrir un tableau plus pittoresque, et à la fois plus effrayant que cette région sauvage, digne en même tems d'intéresser la curiosité des Européens, si elle ne se trouvait pas à une des extrémités de la terre. Des montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on ne voit ni arbres ni plantes, ont leur bases dans la mer, et forment une espèce de route sur le rivage. Leur pente est si rapide, qu'au de là de deux ou trois cens toises, les chèvres sauvages elles-mêmes ne pourraient y grimper; et les fentes énormes que présentent

(1) Sorte de coquillage de l'espèce des univalves, qui s'attache tellement à la pierre, qu'il est difficile de l'en séparer.

leurs flancs sont autant de glaciers, dont le sommet est à perte de vue, et le pied battu par les vagues. A une portée de cable du rivage, on ne trouve plus de fond avec une sonde de cent soixante brasses. Les côtés du port sont formés par des montagnes du second ordre, qui n'ont que huit à neuf cents toises d'élévation; elles sont couvertes de pins et de verdure, et n'ont de neige qu'à leur sommet; si ces montagnes ne sont pas tout-à-fait inaccessibles, il est au moins très-difficile d'y monter.

Habitations.

La nature devait donner à un pays aussi affreux des habitans, qui différassent autant des peuples civilisés, qu'il diffère lui-même des plaines où l'agriculture étale toutes ses richesses. Aussi rudes et aussi barbares, que leur sol est agreste et stérile, ces peuples semblent n'habiter cette terre que pour la dépeupler; en guerre avec tous les animaux, ils dédaignent les végétaux qui croissent autour d'eux. La-Pérouse vit néanmoins quelques femmes et quelques enfans manger des fraises et des framboises; mais cette nourriture est, dit-il, sans doute insipide, pour des hommes qui sont sur terre comme les vautours dans l'air, ou comme les loups et les tigres dans les forêts (1).

Arts, mœurs.

Leurs arts sont cependant très-avancés, et la civilisation à cet égard a fait chez eux beaucoup de progrès; mais celle qui adoucit un caractère sauvage et polit les mœurs est encore dans l'enfance. Leur genre de vie, qui ne souffre aucune subordination, les met dans une alternative continuelle de crainte et de vengeance; prompts à s'enflammer de colère, ils ont sans cesse le poignard levé les uns contre les autres. Une mauvaise chasse les expose quelquefois à mourir de faim pendant l'hiver; et s'ils sont dans l'abondance en été, c'est à cause de la facilité qu'ils ont de pouvoir prendre en une heure autant de poisson qu'il en faut pour la subsistance d'une nombreuse famille: oisifs tout le reste du tems, ils l'emploient au jeu qu'ils aiment passionément, et qui est la cause principale de leurs querelles: nous ne craindrons même pas de dire que cette

(1) Ceux qui ne pouraient se défendre de quelque défiance sur la vérité de cette relation, n'auront, pour en être pleinement convaincus, qu'à la comparer avec celle que Dixon, navigateur Anglais, nous a donnée sur les habitans de la côte N. O. de l'Amérique, en se rappelant que ce dernier a fait son voyage un an après La-Pérouse, et n'a pu par conséquent avoir aucune connaissance de son journal.

nation finirait par s'anéantir entièrement, si, avec ces vices destructeurs, elle venait à connaître l'usage de quelque liqueur enivrante.

« C'est envain, dit La-Pérouse, que les philosophes voudraient nier la vérité de ce tableau; ils font leurs livres au coin du feu, et moi, je voyage depuis trente ans. Je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples, qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont encore tout près de la nature; mais cette nature n'est sublime que dans ses masses, et toutes les particularités lui sont indifférentes. Il est impossible de pénétrer dans les bois, que la main de l'homme civilisé n'a pas encore éclaircis; de traverser des plaines hérissées de caillous, de quartiers de roche et entrecoupées de marais impraticables, enfin de faire société avec l'homme de la nature, parce qu'il est trompeur, méchant et barbare. . . . . Il y avait toujours des Indiens dans leurs pirogues autour de nos frégates; ils y restaient trois ou quatre heures avant d'en venir à l'échange de quelque poisson ou de deux ou trois peaux de loutre; ils saisissaient toutes les occasions de pouvoir nous voler quelque chose; ils détachaient les ferremens qui pouvaient s'emporter aisément, et surtout épiaient le moment de pouvoir tromper notre vigilance pendant la nuit. Je fesais monter à bord de ma frégate les principaux d'entr'eux, je les comblais de présens; et ces mêmes hommes que je traitais avec tant de distinction, ne dédaignaient pas de voler un clou, ou une paire de mauvaises culottes. Lorsque je les voyais prendre un air doux et riant, j'étais sûr qu'ils m'avaient volé quelque chose, et souvent je feignais de ne pas m'en apercevoir. . . . . Je témoignai le desir d'avoir quelques objets de peu de valeur, qui appartenaient aux Indiens à qui je venais de faire des présens, pour mettre à l'épreuve leur générosité, mais ce fut inutilement. J'admettrai, si l'on veut, l'impossibilité qu'une société subsiste sans quelques vertus, mais je suis obligé de convenir que je ne pas eu la sagacité d'en remarquer aucune chez ce peuple: toujours en querelle les uns avec les autres, indifférens pour leurs enfans, vrais tyrans de leurs femmes qui sont condamnées aux plus rudes travaux, je n'ai rien trouvé en eux, qui pût m'engager à radoucir les couleurs de ce tableau etc. ».

Habitations. La-Pérouse donna le nom de village à trois ou quatre toits de bois appuyés contre un mur de vingt-cinq pieds de long, sur quinze à vingt de largeur, et qui n'étaient recouverts de planches ou d'écorces d'arbres que du côté du vent: au milieu il y avait un foyer au dessus duquel on avait suspendu des fletans et des saumons pour





les y faire sécher à la fumée. Chacun de ces toits servait d'abri à dix-huit ou vingt personnes, et l'on y voyait d'un côté les hommes, et de l'autre les femmes avec les enfans. On aurait pris chacune de ces cabanes pour une petite peuplade indépendante des autres; elle avait sa pirogue et une espèce de chef; elle partait, sortait de la baie, emportait son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part. Il y a tout lieu de croire que ce port n'est habité que dans la belle saison; et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver.

Les pirogues entraient et sortaient continuellement, chaque famille portant sa maison et ses meubles qui consistent en plusieurs petites coffres, où sont renfermés ses objets les plus précieux. Ces coffres sont déposés à l'entrée des cabanes, qui sont d'une saleté et d'une puanteur auxquelles on ne peut comparer la tannière d'aucun animal connu. Les habitans ne s'en éloignent jamais de deux pas pour quelque besoin que ce soit, et ne cherchent nullement à se cacher pour le satisfaire; ils continuent leurs conversation comme s'ils n'avaient pas un moment à perdre; et lorsque l'heure de leur repas est arrivée, ils reprennent leur place, dont ils ne s'écartent pas même d'une toise (1). Les vases dans lesquels ils font cuire leur poisson ne sont jamais lavés; ils leur servent de marmitte, de plat et d'assiette; et comme ces vases ne résistent point au feu, ils y font bouillir l'eau à l'aide de caillous ardens, qu'ils ronouvellent jusqu'à l'entière cuisson des alimens qu'ils contiennent. Ils connaissent aussi la manière de les faire rôtir; elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps.

Ces peuples vont en été de baie en baie pour y chercher leur nourriture comme les loups marins: l'hiver ils se retirent dans l'intérieur pour chasser le castor et autres animaux. La-Pérouse nous a présenté dans l'atlas de son voyage le tableau des établissemens des habitans du Port des Français durant la saison de la pêche: voyez la planche 12. Quoique sans chaussure ils n'ont point la plante des pieds calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres: ce

(1) « L'intérieur de ces cabanes offre un tableau parfait de la saleté et de l'indolence de ceux qui les habitent; ils jettent dans un coin les os et les restes des mets qui leur ont servi, et gardent dans un autre des tas de poisson gâté, des morceaux de viande pourrie, de l'huile etc. » *Voyage de Dixon*, pag. 249 de la traduction Française.

qui prouve qu'ils ne voyagent qu'en pirogue, ou ne marchent que sur la neige avec des raquettes. Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance, et on en voit ordinairement trois ou quatre par cabane : ils sont petits et ressemblent au chien du berger de Buffon ; au lieu d'aboyer ils ont une espèce de sifflement assez semblable à celui de l'Adive du Bengale, et sont extrêmement sauvages.

Les hommes se percent le cartilage du nez et les oreilles, et y attachent divers petits ornemens ; ils se font des cicatrices au bras et à la poitrine avec un instrument de fer très-tranchant. Ils ont les dents limées jusques aux gencives, et se servent pour cette opération d'une pierre grise arrondie, et qui a la forme d'une langue. Ils se barbouillent le corps et le visage d'une manière horrible avec de l'ocre, du noir de fumée, et de la plombagine détrempée avec de l'huile de loup marin. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie ils ont les cheveux longs, poudrés et tressés avec du duvet d'oiseaux de mer : c'est là leur plus grande luxe, qui n'est peut-être réservé qu'aux chefs de famille. Tout leur habillement consiste en une simple peau qui leur enveloppe les épaules : le reste de leur corps est entièrement nu, à l'exception de la tête qu'ils couvrent ordinairement d'un petit chapeau de paille, dont le tissu est fait avec beaucoup d'art. Ils portent néanmoins quelquefois pour coiffure un bonnet à deux cornes, des plumes d'aigle ou une tête d'ours entière dans laquelle ils ont enchassé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées, mais elles ont pour objet principal, comme tous leurs autres usages, de les rendre effrayans, afin d'en imposer d'avantage à leurs ennemis.

Habillement, ornemens etc.

Habillement du grand chef.

Quelques-uns de ces Indiens avaient des peaux de loutre pour chemise, et le grand chef en portait le plus souvent une de peau d'orignal tannée, ayant pour frange des nids marins et des becs d'oiseau, qui imitaient le bruit des grélots lorsqu'il dansait. Ce genre de vêtement est connu des naturels du Canada et autres peuplades, qui habitent la pointe orientale de l'Amérique (1). Voy. le planche 13.

(1) « Le chef qui dirige toujours le concert vocal se revêt d'un habit large fait de peaux tannées d'orignal. Le bas de cet habit a une espèce de frange composée de deux files de graines sèches et de becs d'oiseau, qui font un petit bruit à chaque pas qu'il fait ». Voyage de Dixon pag. 242 de la traduction Française.





Usage bizarre des femmes.

La-Pérouse n'a vu que quelques femmes avec les bras tatoués: « Elles ont, dit-il, un usage qui les rend hideuses, et que j'aurais peine à croire si je n'en avais été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle sans anses qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. Cet usage semble être général chez tous les peuples qui habitent les côtes nord-ouest de l'Amérique (1). Dixon trouva que les femmes de l'île d'Yppa, de l'entrée de Norfolk et du port Mulgrave, avaient la lèvre inférieure défigurée de la même manière (2). Voici ce qu'il dit en parlant des femmes de ce dernier lieu. « Elles se font dans la partie la plus épaisse de la lèvre inférieure une ouverture, qui s'élargit graduellement sur une ligne parallèle à la bouche, et est de même longueur. Elles enchassent dans cette ouverture un morceau de bois de forme elliptique, qui a environ un demi-pouce d'épaisseur, et dont la superficie est évasée de chaque côté, à peu près comme une cueillère, si ce n'est que la concavité n'est pas aussi profonde. Les deux bouts ont également une échancrure comme la poulie, pour que ce précieux ornement demeure plus fortement attaché à la lèvre, qui, par ce moyen, s'élargit au moins de trois pouces dans une direction horizontale, et défigure conséquemment tous les traits de la partie inférieure du visage. Ce morceau de bois évasé n'est porté que par les femmes, et parait être regardé comme une marque de distinction, attendu qu'on ne le voit qu'à celles qui ont l'air d'être d'une condition audessus de celle des autres „. Le même voyageur parle encore ailleurs de cet usage extravagant, au sujet duquel il s'exprime ainsi (3). « Cette incision singulière qu'ont les femmes à la lèvre inférieure n'a jamais lieu dans leur enfance; et il parait, d'après les observations que j'ai pu faire, qu'il y a une certaine époque de la vie de fixée pour cette opération. Lorsqu'elles arrivent à l'âge de quatorze ou quinze ans, on commence à leur percer le milieu de la lèvre inférieure, dans la

(1) V. Coxe dans sa traduction des nouvelles découvertes des Russes, pag. 34, 54, 104 et 138.

(2) Dixon, même voyage, pag. 248.

(3) Dixon, pag. 268 de la même traduction.

partie la plus épaisse et près de la bouche; et l'on introduit dans le trou un fil de métal, pour empêcher qu'il ne se renferme. Cette ouverture est agrandie ensuite de tems à autre parallèlement à la bouche, et l'on augmente en proportion la grosseur du morceau de bois qu'on y introduit, au point qu'on en voit souvent qui ont jusqu'à trois et quatre pouces de long sur une largeur presqu'égale; mais cela n'arrive en général que chez les femmes avancées en âge, dont les muscles sont très-relâchés. Aussi la vieillesse est-elle respectée chez ce peuple en raison de la longueur de cet étrange ornement „.

Les dessins de M.r Duché de Vaucy, qui sont de la plus grande vérité, expliqueront mieux qu'aucune autre description cet usage, le plus révoltant qui existe peut-être sur la terre: voy. les planches 13 et 14. Les jeunes filles, continue La-Pérouse, n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et il n'y a que les femmes mariées qui aient le droit de l'écuelle. Nous les avons priées quelquefois de quitter cet ornement; elles s'y déterminaient avec peine, fesaient les mêmes gestes et montraient le même embarras, qu'une femme Européenne à qui on découvre le sein. La lèvre inférieure leur tombait alors sur le menton, et certes ce second tableau ne valait pas mieux que le premier.

Ces femmes, les plus rebutantes qu'il y ait sur le globe, couvertes de peaux puantes et souvent non tannées, ne laissèrent pas d'exciter des desirs dans certains êtres, à la vérité bien privilégiés; elles firent d'abord des difficultés, et montraient par leurs gestes qu'elles s'exposaient à perdre la vie; mais vaincues par des présens, elles voulurent avoir le soleil pour témoin, et refusèrent de se tirer à l'écart dans le bois (1). Il n'y a pas à douter

(1) Les particularités rapportées par Dixon s'accordent tellement en général avec celles que raconte La-Pérouse, qu'on a de la peine à imaginer la raison qui leur a fait penser d'une manière si différente l'un de l'autre, au sujet des grâces du sexe féminin de ces contrées. Le hazard aurait-il présenté à Dixon un objet unique dans son espèce? Quoiqu'il en soit, voici ce qu'il dit à cet égard. « Ils aiment à se peindre le visage de différentes couleurs, de manière qu'il n'est pas facile de distinguer la couleur naturelle de leur peau. Cependant, à force d'instances et de présens de peu de valeur, nous parvînmes à faire laver à une femme ses mains et son visage: le changement que cette ablution produisit sur sa figure nous causa la plus grande surprise. Son teint avait toute la fraîcheur et l'incarnat de nos joyeuses laitières Anglaises, et les roses de la


14.
G. Bramati dis. e inc.
A. Biasoli A.T.



que cet astre ne soit le Dieu de ces peuples; ils lui adressent souvent des prières; mais ils n'ont ni temples ni prêtres, et l'on ne voit chez eux aucune trace de culte.

Caractères physiques qui distinguent ces peuples.

La stature de ces Indiens est à-peu-près la même que la nôtre: les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs regards, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'ils sont toujours exposés à l'air; mais leurs enfans, au rapport du même voyageur, naissent aussi blancs que les nôtres. Les hommes ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais pourtant assez pour ne pouvoir en douter. Ils sont d'une faible complexion, et le moins fort des matelots de La-Pérouse, aurait pu terrasser à la lutte le plus robuste d'entr'eux. Ce savant navigateur est d'opinion que ces peuples ont la même origine que ceux qui habitent l'intérieur du Canada, et les parties septentrionales de l'Amérique.

Progrès dans les arts.

Les habitans du Port des Français ont fait plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitans des îles de la mer du sud. Ils savent travailler le fer, façonner le cuivre, filer le poil de divers animaux, et de cette laine faire avec l'aiguille un tissu semblable à celui de nos tapisseries; ils entre-mêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, qui donnent à leurs manteaux le duvet de la soie la plus fine. Nulle part ailleurs on ne tresse des chapeaux et des paniers de jonc faits avec plus d'art, et qui présentent de plus jolis dessins; ils font même passablement toutes sortes de figures d'hommes et d'animaux en bois et en pierre: quelques-unes de leurs maisons, dont la forme est très-élégante, sont incrustées de coquillages. Ils font également de jolies gravures sur la serpentine, à laquelle ils donnent le poli du marbre.

jeunesse épanouies sur ses joues, dont la rougeur contrastait admirablement avec la blancheur de son cou, lui donnaient un air tout-à-fait charmant. Ses yeux étaient noirs et d'une extrême vivacité: ses sourcils étaient de la même couleur, et bien arqués: son front était tellement découvert qu'on pouvait y suivre les veines bleuâtres jusques dans leurs plus petites ramifications; enfin elle aurait pu passer pour une beauté même en Angleterre; mais cette proportion dans les traits est détruite par une étrange usage etc. ». Voyage de Dixon, pag. 247 de la traduction Française.

Leurs armes. Leurs armes sont le poignard, la lance de bois durci au feu, ou en fer, selon la richesse du propriétaire, l'arc et enfin le dard, qui est ordinairement armé d'une pointe de cuivre : les arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux des autres peuples. L'ambre jaune ou le succin est au nombre de leurs effets les plus précieux ; mais on ignore si c'est une production de leur pays, ou s'ils le reçoivent, comme le fer, de l'ancien continent par le moyen de leurs communications indirectes avec les Russes.

Pêche. Ils pêchent comme nous en barrant le cours des rivières ou à la ligne ; mais leur manière de pêcher avec cet instrument est extrêmement ingénieuse. Ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin et l'abandonnent ainsi sur l'eau. Chaque pirogue jette douze ou quinze lignes, le poisson qui s'y prend entraîne la vessie, et la pirogue court après ; ensorte que deux hommes peuvent veiller sur toutes, sans avoir l'ennui de les tenir à la main. L'appât qu'ils mettent au bout est une espèce de poisson appelé par les marins *squids* ; elles sont faites avec des nerfs ou des intestins d'animaux, aussi ces lignes sont-elles très-fortes.

Jeu. Nous avons déjà parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu : celui auquel ils se livrent avec une espèce de fureur est absolument un jeu de hazard. Ils ont trente petites pièces de bois, dont chacune a des marques différentes comme nos dès. Ils en cachent sept : chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre marqué sur les sept pièces gagne l'enjeu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une petite hâche.

Musique. Ces peuples chantent souvent, et quand le chef allait faire visite à La-Pérouse, il fesait ordinairement le tour du bâtiment, en chantant les bras étendus en croix, et en signe d'amitié. Ensuite il montait à bord, et jouait une pantomime qui exprimait un combat, une surprise ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse ne manquait pas de grâce et d'harmonie.

La-Pérouse termine l'article concernant les Américains du Port des Français en disant, de n'avoir aperçu chez eux aucune trace d'anthropophagie ; il observe néanmoins que cet usage étant presque général dans toute l'Amérique, il aurait peut-être à ajouter ce dernier trait au tableau qu'il en a fait, s'ils eussent été en guerre, ou s'ils avaient fait quelque prisonnier.

CONTINUATION DE LA RÉGION DU NORD-OUEST.

Les contrées qui s'étendent au midi de l'Amérique Russe jusques vers la Californie paraissent former une longue suite de plateaux ou de bassins très-élevés, qui sont circonscrits au levant et au couchant par deux chaînes de montagnes. La plus occidentale de ces chaînes est celle que les Anglais appellent Stoney-Mountains ou montagnes de roche, au pied desquelles prennent leur source les plus grands fleuves de l'Amérique sptentrionale, tels que le Missouri qui coule au couchant, le Saschaschawin ou fleuve Bourbon qui se dirige au levant, et l'Ungigah ou fleuve de la Paix qui se perd vers le nord. L'autre plateau du nord-ouest forme la grande chaîne parallèle aux côtes maritimes et près de l'Océan Pacifique. Cette distinction des deux chaînes, sur lesquelles s'appuie le plateau du nord-ouest, semble résulter des observations des voyageurs qui ont traversé ce pays du levant au couchant. Le premier d'entr'eux est Makenzie, qui place dans sa carte la chaîne des montagnes pierreuses à une distance de cent lieues des rivages de l'Océan Pacifique. Il parut à ce voyageur, que ces montagnes pouvaient avoir trois mille pieds de hauteur au dessus de leur base, qui doit être elle-même très-élevée, car il y éprouva un froid plus vif qu'au fort Schipiwyan (1), et leurs sommets sont couverts de neiges éternelles. Mackenzie descendit ensuite dans une vallée plus tempérée, où coule le fleuve Tahutchié-Tessé, ou la Colombia, qui est la limite de la chaîne des Stoney-Mountains; et cette chaîne est à cent, ou au moins à quatre-vingt lieues de la mer Pacifique, en comptant quelque chose pour les sinuosités et les ramifications.

Montagnes de roche.

Mackenzie escalada ensuite des montagnes fort-hautes, où il fut obligé de marcher sur la neige au mois de juin; étant descendu vers la mer par une pente très-rapide, il trouva le climat changé, et le printems à la place de l'hiver le plus rigide. Vancouver, autre voyageur moderne, vit constamment une autre chaîne de montagnes, qui entourait de très-près les bords du continent, et qui en plu-

Chaîne maritime du nord-ouest

(1) Mackenzie, Voyages, traduction Française, tom. II, pag. 274, 310 etc. tom. III., pag. 145, 151.

sieurs endroits était couverte de neige. La-Pérouse, Cook, Dixon et tous les navigateurs ont vu cette chaîne maritime du nord-ouest, qui court parallèlement à la côte, depuis l'Entrée de Cook jusqu'à la Nouvelle-Albion, dans une étendue de plus de mille lieues. La péninsule de Californie ne parait être elle-même que l'extrémité de cette grande chaîne, dégagée pourtant des branches secondaires qui en masquent un peu la direction dans la Nouvelle-Albion.

Division selon Vancouver.

Pour mettre plus de clarté dans notre description, nous suivrons la nomenclature du capitaine Vancouver. Selon les cartes de cet habile observateur, la Nouvelle-Georgie est située entre les 45.e et 50.e degrés de latitude nord. Ses limites vers l'intérieur ne sont pas déterminées. Le golfe de Georgie est très-considérable, et communique avec l'Océan Pacifique, au midi avec le détroit Claaset, qu'on suppose être celui de Jean Fuca, et au nord avec le détroit de la Reine Charlotte. Le fleuve de Colombia traverse la partie méridionale et l'intérieur de cette division.

L'île Quadra ou Vancouver, plus connue sous le nom de Noutka, se trouve dans la Nouvelle-Georgie. Les Anglais ont un établissement dans la baie de Noutka.

La Nouvelle-Hanovre s'étend du 50.e au 54.e degré de latitude nord. Vis-à-vis ses côtes sont les îles Fleurieu, ainsi appelées par La-Pérouse qui en fit la découverte, et que Vancouver a débaptisées depuis, sans le savoir, en leur donnant le nom d'îles de la Princesse royale d'Angleterre. Au nord, deux bras de mer s'enfoncent dans les terres sous les dénominations de canal Hinchiubrook et de canal Gardner. La grande île de la Reine Charlotte est séparée de la côte de la Nouvelle-Hanovre par un large canal ou bras de mer. Le cap méridional de cette île à été appelé cap Hector par La-Pérouse, et cap St James par Vancouver.

Le Nouveau-Cornouailles s'étend du 54.e au 57.e degré de la même latitude, et renferme une quantité d'îles qui portent les noms d'Archipel de Pitt, et Archipel du Prince de Galles. La côte est entrecoupée de canaux, et entr'autres celui de Portland, qui s'avancent dans l'intérieur; mais on n'y trouve aucune rivière de long cours. Les courans d'eau qu'on y rencontre méritent à peine le nom de ruisseaux.

Le Nouveau-Norfolk arrive jusqu'au 60.e degré, et comprend au midi l'île de l'Amirauté et l'Archipel du Roi Georges; mais

comme les Russes en occupent à présent les côtes, et le nom des Kouliougs qui les habitent étant connu, il est probable que la domination Anglaise y touche à sa fin.

Nouvelle-Georgie. La Nouvelle-Georgie présente des côtes d'une moyenne hauteur, et agréablement parsemées de collines, de prairies, de bosquets et de ruisseaux d'eau douce; mais derrière elles s'élèvent des montagnes couvertes de neiges éternelles. *Montagnes.* Le mont Renier et le mont Olympe dominent au loin les autres sommets: on aperçoit le premier à une distance de cent milles géographiques. *Productions.* Le pays parait abonder en mines de fer; et l'on y trouve du quartz, des agates, des pierres à feu, une grande variété de pierres calcaires et argilleuses, et de la magnésie. La fertilité du sol s'y manifeste par une végétation vigoureuse. On trouve dans les forêts le sapin, le pin blanc, le *turamahac*, le peuplier du Canada, l'arbre de vie, l'if ordinaire, le chêne noir et le chêne commun, le frêne d'Amérique, le coudrier, le sycomore, l'érable à sucre, l'érable des montagnes et de Pensylvanie, l'arbousier d'orient, l'aune d'Amérique, le saule ordinaire, le sureau du Canada et le cerisier de Pensylvanie.

Animaux. Les quadrupèdes n'offrent rien de particulier; on a rencontré des ours, des daims de Virginie, des renards, mais point de bufles ni de bœufs musqués: il parait que ces races d'animaux ne se trouvent plus au delà des monts Rocheux dans les latitudes septentrionales. Parmi les oiseaux de mer on distingue des pies noires, semblables à celles de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, et parmi les oiseaux de terre une espèce de colibris. On a vu l'aigle brun, et l'aigle à tête blanche, des martins-pêcheurs, de très-jolis grimperaux, et un oiseau inconnu semblable à un héron, mais de quatre pieds de haut, et de la grosseur d'un dinde (1).

Intérieur du pays. Pour connaître l'intérieur de la Nouvelle-Georgie il faut suivre les deux voyageurs Lewis et Clarke (2), qui, après avoir laissé leurs bateaux sur le Missouri au 18 août, s'embarquèrent le 7 octobre sur le Kouskoukie dans des canots qu'ils avaient construits eux-mêmes. Dans ce voyage désastreux il leur fallut braver le froid, la faim, et une infinité de dangers. A l'endroit où ils abandonnèrent le Missouri, ils avaient devant les yeux des montagnes couver-

(1) *Vancouver*, tom. III., pag. 7, édition. in 8.°
(2) *Lewis and Clarke*, Travels to the Sources of the Missouri and to the Pacific Ocean. *Washington*, 1814.

tes de neige dans le cœur de l'été, entre les 45° et 47° de latitude: ce qui suppose le sommet de ces montagnes de niveau avec la région des glaces éternelles, et par conséquent une hauteur d'environ neuf mille pieds au dessus de la surface de la mer. Ils ne découvrirent, à ce qu'il parait, dans leur voyage à travers ces montagnes aucune trace de volcans; et le bruit qui leur causa tant d'épouvante, venait sans doute des glaces qui se fendaient, ou des avalanges qui se détachaient des monts. Ils arrivèrent dans la saison des pluies aux bords du fleuve Colombia, sans que les désastres qu'ils avaient soufferts eussent ébranlé leur courage. Les eaux du Kouskouskie sont claires comme le cristal: à l'endroit où cette rivière se joint à celle de Lewis, qui est un autre affluent de la Colombia, le Kouskouskie a cent quatre-vingt verges de largeur: la rivière de Lewis, à son confluent avec la Colombia, en a cinq cent soixante-quinze, et la Colombia neuf cent soixante. Un peu au dessous de sa jonction, ce fleuve a jusques à trois mille de largeur. Passé le confluent de ces deux rivières, le pays ne présente qu'une suite non interrompue de plaines sans arbres, et où l'on n'aperçoit çà-et-là que quelques touffes de saule. Plus bas encore on rencontre des courans rapides et quelques cascades considérables. Le plus rapide de ces courans est celui d'une passe, qui n'a pas plus de quarante-cinq verges de largeur, dans laquelle le fleuve Colombia est encaissé tout entier. Nos voyageurs franchirent dans leurs canots cette passe dangereuse, après laquelle le fleuve n'a plus qu'une pente douce et uniforme; ils se trouvèrent ensuite dans une vallée agréable, fertile, ombragée de bois de haute futaie, et entrecoupée de petits étangs: le sol leur y parut propre à toutes sortes de cultures. Les arbres y sont de la plus grande beauté; on y voit des sapins qui ont jusqu'à trois cents pieds de hauteur, et quarante-cinq pieds de circonférence. Ces géans du règne végétal réunissent l'élégance à la majesté, et leur tronc présente une colonne qui s'élève jusqu'à deux cent pieds de haut avant de se diviser en rameaux. Quelques-uns des affluens de la Colombia peuvent passer pour de grands fleuves: un d'eux, le *Multnomah*, qui sort des montagnes rocheuses au sud-est, et à peu de distance des sources du Rio-del-Norte, est extrêmement large, et en plusieurs endroits sa profondeur est de plus de vingt-cinq pieds, même à une grande distance de la mer.

La Colombia.

Sapins gigantesques.





Les lits de la Colombia et du Multnomah offrent une singularité remarquable : c'est un grand nombre de troncs de pins qu'on y voit encore debout et attachés à leurs racines, quoique l'eau ait en plusieurs endroits trente et pour le moins toujours dix pieds de profondeur. Si l'on doit juger de l'existence de ces arbres par le mauvais état où ils se trouvent, on peut conjecturer qu'ils sont là depuis plus de vingt ans. Il serait à présumer d'après cela que le lit de ces fleuves a éprouvé de grands changemens; mais les notions acquises dans cette prémière expédition ne donnent encore que des renseignemens imparfaits à ce sujet.

Parmi les îles de la Nouvelle-Georgie, celle de Noutka est la seule qui mérite notre attention. « Outre cette pierre ou roche dont sont formées les montagnes, on a trouvé chez les habitans (1) divers objets qui sont faits avec un granit dur et noir, dont le grain cependant n'est ni fin ni compact. On y a vu également une ardoise grisâstre, le grès à aiguiser, et certains morceaux noirs de la même pierre, d'une qualité peu inférieure à la pierre qui sert à repasser les rasoirs. Ils font aussi usage de la pierre transparente, où de la *pierre à miroir de Moscovie*, et l'on a même découvert quelques morceaux de cristal de roc d'une trasparence admirable. Nénamois la première de ces pierres est commune, et se trouve probablement sur le lieu même; mais les morceaux de cristal, à en juger par la difficulté que les habitans ont à s'en défaire, sont rares et doivent venir de loin „. La terre végétale forme en certains endroits une couche de deux pieds d'épaisseur. Le climat est infiniment plus doux (2) que celui de la côte orientale de l'Amérique sous la même latitude : le mercure pendant la nuit ne descendit jamais dans le baromètre au dessous de 42 degrés, et monta souvent dans le jour jusqu'à 60. Enfin la plaine ne présenta jamais la moindre apparence de gelée, et la végétation y était au contraire si avancée, que l'herbe y avait deux pieds de hauteur. Les pins du Canada, les cyprès blancs (cypressus thyoïdes), et les pins sauvages y croissent avec vigueur, et y deviennent très-gros. Vancouver nous a donné dans sa relation la baie des amis dans le détroit de Noutka. Voy. La planche 15.

Etablissement Américain.

De quelle négligence ne doit-on pas accuser les Espagnols, pour ne s'être pas emparés d'un pays aussi agréable et aussi fer-

(1) V. Cook, troisiéme voyage.
(2) Cook, même voyage.

tile, qui, par sa position derrière leurs collines, peut devenir un poste militaire et commercial de la plus grande importance ? Les habitans de la Nouvelle-York ont créé une compagnie de commerce de peaux de l'Océan Pacifique, dont le principal établissement est à quatorze milles du *Cap Dissappointement*, et s'appelle *Fort Asturie* (1).

Nouvelle-Hanovre.

La partie de la Nouvelle-Hanovre qui avoisine la pleine mer ressemble par la forme de son sol et la qualité de ses végétaux à la Nouvelle-Géorgie : on y trouve des pins, des érables, des bouleaux et des pommiers. Près du *détroit de Fitzhughes*, les côtes présentent une roche à pic entrecoupée de crevasses, où l'on voit une tourbe facile à s'enflammer, et des pins d'une grosseur médiocre (2). L'intérieur de la Nouvelle-Hanovre a été visité en 1793 par Mackenzie. Le grand fleuve de Tacoutchié-Tessé descend des montagnes pierreuses, et coule souvent entre des murs de roc perpendiculaires ; son cours est rapide et se dirige au sud-est : c'est probablement le principal bras du grand fleuve qui se jette dans le golfe de Californie, et non dans la Colombia, qui ne parait pas avoir un long cours. On trouve ensuite une contrée, qui sépare les montagnes pierreuses des montagnes de la côte du nord-ouest. Ces dernières sont couvertes de neige même au milieu de l'été, et ont une pente rapide du côté de la mer. Il en sort au couchant des rivières, telles que le Saumon, dont le cours est peu considérable, et l'on y voit aussi plusieurs petits lacs.

Ici la nature offre encore ce luxe de végétation, que nous venons de remarquer dans la Nouvelle-Georgie. Les forêts des parties élevées sont composées de pins et de bouleaux : on voit sur les montagnes inférieures de beaux cèdres, ou pour mieux dire des cyprès qui ont quelquefois vingt-quatre pieds de circonférence, des aunes dont le tronc s'élève jusqu'à quarante pieds de haut avant de pousser des branches, enfin des peupliers, des sapins, des cyprès et un grand nombre d'autres arbres non moins utiles. Le panais sauvage, dont les racines fournissent une bonne nouriture, croît en abondance au bord des lacs (3). Tout ce que dit Vancouver de la

(1) *National Intelligencer*, journal Américain, 22 juin 1813.
(2) *Vancouver*, tom. II, pag. 174 et 178.
(3) *Mackenzie*, Voyage, tom. III, pag. 99, 103, 144, 150, 247, traduction de Castera.





quantité et de la qualité des fruits de certains arbustes, tels que les framboises, les fraises etc., est confirmé par Mackenzie. Les fleuves fourmillent de truites, de carpes et de saumon.

Nouveau Cornouailles.

Dans le Nouveau-Cornouailles, le froid est beaucoup plus rigide que dans les deux contrées que nous venons de décrire. A 53° 30′ sur le *canal de Gardener*, qui s'enfonce beaucoup dans les terres, on voit des montagnes couvertes de neiges éternelles. Aux environs de la mer un climat plus doux permet aux pins de revêtir les rocs, qui sont ailleurs nus et escarpés. On y trouve une quantité de framboisiers, de cornouilliers, de groseilliers, ainsi que la plante qu'on appelle *thé de Labrador*. On y a aussi découvert quelques sources chaudes, une île entière d'ardoise, et un roc ayant la forme d'un obélisque, qu'on a appelé *Nouvelle-Edystone*. « J'ai donné, dit Vancouver, à ce roc singulier le nom de *New-Eddystone*, à cause de sa ressemblance avec celui sur lequel s'élève le phare de Plymouth: sa base a environ cinquante verges de tour; il est assis perpendiculairement sur un sol composé d'un beau sable brun, et parfaitement isolé, à deux milles du rivage du levant, et à un mille de celui du couchant, sous les 55° 29′ de latitude et 229° 15′ de longitude; sa surface est inégale, et son diamètre qui va en diminuant régulièrement n'a plus que quelques pieds au sommet, qui est presqu'uni, et parait être de tous côtés dans une direction verticale au centre de la base. Sa hauteur approximative est de plus de 250 pieds: de petits pins et différens arbustes croissent dans les fentes et dans les crevasses qui sillonnent ses flancs jusqu'à son sommet, et le terrein adjacent au midi et au levant ne présente qu'un lit de sable etc. ». Voyez la planche 16. On trouve une quantité de bois flottant sur divers points de cette côte.

Nouveau Norfolk.

Le Nouveau-Norfolk semble n'être composée que de montagnes ou de rocs toujours enveloppés de brouillards, dépouillés de verdure et de toute production propre à l'entretien de la vie. Depuis le cap *Fairweather* jusques vers le Nouveau-Cornouailles, M.r Vhidbey, auquel Vancouver avait confié le soin de reconnaître les principaux bras de mer de cette côte, observa sur les bords du continent une chaîne de montagnes fort-élevées et couvertes de masses de glaces et de neiges, qui semblaient souvent former d'autres montagnes, auxquelles le roc servait comme de base.

Iles de Georges III et de l'Amirauté.

Les îles qui entourent la partie méridionale du Nouveau Norfolk, et auxquelles Vancouver a donné les noms d'Archipel de

Georges III, et d'île de l'Amirauté etc. etc. offrent une grande différence avec la côte du continent. Le sol, quoiqu'hérissé de roches, est entrecoupé de crevasses, de bandes de terre et de petites plaines, où l'on trouve de belles forêts de pins, et d'autres gros arbres: nulle part on ne voit de glaces permanentes: l'élévation du sol y est la seule cause de l'âpreté du climat. Les ours et les castors ont, entre les côtes du Nouveau-Norfolk et le fleuve Mackenzie, de vastes retraites, où l'avidité de l'homme n'a pas encore troublé leur propagation. Les bras de mer sont peuplés de loutres et de saumons. Cette contrée semble être extrêmement favorable à l'achat des pelleteries.

Populations indigènes.

Les voyageurs Européens eurent occassion de voir des peuplades indigènes, surtout parmi les habitans du détroit de Noutka. Ces peuplades ne se donnent pas le nom de *Wakash*, comme l'assurent Mentelle et Malte-Brun; mais s'il fallait, dit Cook, désigner par un nom les habitans du détroit de Noutka, comme une nation particulière, on pourrait les appeler *Wakasthani*, du mot *Wakash*, qu'ils ont toujours dans la bouche. Ils paraissent vouloir exprimer par ce mot le contentement, l'approbation et l'amitié: car toutes les fois qu'ils voyaient, ou qu'il leur arrivait quelque chose qui leur fesait plaisir, ils se mettaient à crier tous ensemble *Vakash! Wakash!*

Caractère physique des naturels de Noutka.

Ces Indiens sont pour la plupart d'une taille moyenne (1), sans cependant être minces en proprortion: les chefs se distinguent par leur corpulence; ils ressemblent aux autres Américains qui habi-

(1) Nous sommes redevables à M.r le Comte Castiglioni, Président de l'Académie des sciences et arts de cette ville (*), d'une foule de notions importantes concernant les naturels de Noutka, et nous nous fesons un devoir d'insérer ici la lettre obligeante qu'il nous a écrite à ce sujet. « M.r l'abbé Ximenés m'a prêté, il y à quelques jours, le voyage fait à Noutka et dans le détroit de Jean Fuca en 1792 par les deux brigantins Espagnols le *Subtil*, et le *Mexicain*. Ce voyage contient une exacte description des mœurs et des usages de ces peuples: l'auteur, D. François Mosigno qui se trouvait en compagnie de Don Jean de la Bodega e Quadra commandant de ce poste, a fait dans le pays un long séjour, durant lequel il en a appris la langue, et a été à portée de recueillir un grand nombre de notions intéressantes, qui peuvent vous servir dans le traité du cos-

(*) *Mr. Le Comte Castiglioni est connu aussi par le savant voyage qu'il a fait dans les Etats de l'Amérique Septentrionale, de 1785 à 1787: voyage qui a été publié à Milan en 1790 en 2 vol. in 8.°, et dont nous parlerons en son lieu.*

tent le continent, avec cette différence pourtant que leur tête a une forme pyramidale, parce qu'à peine nés, et avant de les mettre dans les petites caisses qui leur servent de berceau, on leur ceint étroitement la tête avec des bandelettes qui leur arrivent presque jusque sur les yeux: ce qui contribue à leur allonger le sommet de la tête, et à leur relever les sourcils. « Leur visage, dit Cook, est généralement rond et plein, et quelquefois large avec de grosses joues: leur nez est applati vers sa racine, et arrondi vers le bout, avec les narines ouvertes; ils ont le front petit, les yeux également petits et noirs, la bouche presque ronde, de grosses lèvres, les dents égales, mais pas extrêmement blanches ». Beaucoup d'entr'eux ont le regard languissant, on en voit peu cependant qui soient stupides: la plupart montrent au contraire une certaine vivacité, qui annonce beaucoup de pénétration. Leurs sourcils sont étroits et peu épais: leurs cheveux rudes et forts sont tous noirs sans exception, au dire de Cook, et selon Mosigno de diverses couleurs, c'est-à dire roux, châtains, bruns et noirs; ils sont longs, droits et pendans sur leurs épaules. Ils n'ont que peu ou point de barbe, non que ce soit chez eux un défaut de nature, mais parce qu'ils se l'arrachent: car on en voit quelques-uns, et surtout les viellards, qui en ont le menton bien garni: il en est même avec des moustaches, qui naissent au-

tume des habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. J'en ai fait la traduction de l'original Espagnol que je vous transmets, et vous en ferez l'usage que vous croirez convenable. Il y a dans l'atlas qui y est joint deux bonnes cartes géographiques, deux mauvaises gravures qui représentent la baie de Noutka, avec la cérémonie qui eut lieu lorsque la fille du chef Macuina changea de nom, et trois beaux portraits dont l'un est de Macuina, le second de Texacu, et le troisième de Marie, jeune épouse de Texacu etc. ».

Nous avons cru devoir suivre cette relation préférablement à celle de Cook, qui n'ayant séjourné que fort-peu de tems dans le pays, n'a pu en donner des notions bien certaines, comme il l'avoue lui même. « Il est bien possible, dit-il, que ce jugement ne soit pas très-exact: car des observations d'un jour et de quelques heures ne suffisent pas pour s'assurer des usages, des mœurs, et des occupations ordinaires des habitans etc. ». Il ajoute dans un autre endroit. « Le séjour des Anglais dans le détroit de Noutka ne fut pas assez long, pour y prendre connaissance des institutions politiques et religieuses de cette nation ». Nous n'avons pas laissé néanmoins de nous prévaloir de la relation de ce voyageur, là où nous l'avons cru à propos.

dessus de la lèvre supérieure et leur descendent jusques sous la mâchoire inférieure. Leur cou est court : leurs bras et leur corps n'ont point une forme élégante, et leurs jambes qui sont trop petites en proportion du reste, sont arquées et mal faites; ils ont les pieds gros, mal conformés, et avec la cheville extrêmement saillante. Le voyageur Espagnol croit que ces derniers défauts proviennent de la manière dont on les emmaillotte dans l'enfance, ou de l'habitude où ils sont de se tenir toujours à genoux dans leurs maisons et dans leurs pirogues. C'est à cela qu'il attribue aussi leur démarche défectueuse, et une espèce de gonflement aux jambes, qu'on remarque surtout dans les femmes. La quantité de graisse dont ils se frottent le corps, et les terres de différentes couleurs avec lesquelles ils se barbouillent cachent la couleur naturelle de leur peau; mais, autant qu'on peut le voir par les enfans, ils sont moins bruns que les Mexicains; et, à en juger par la fille d'un Taïs que les Espagnols parvinrent à faire laver, on pourrait dire que ces Indiens sont parfaitement blancs. Les femmes ressemblent aux hommes par leur taille, leurs formes et leur couleur; elles n'ont rien d'agréable dans la physionomie, et à peine en vit-on une seule, même à la fleur de l'âge, qui montrât quelqu'envie de paraître agréable. Voyez la planche 17.

L'habillement de ce peuple est fort-simple, et consiste pour les hommes en une espèce de manteau carré, tissu avec des fibres de cyprès (*cupressus disticha* de Linée) et de la laine de chèvre sauvage. Ce manteau ne leur sert point à couvrir leur nudité, car souvent ils le quittent et se montrent tout-à-fait nus, dans les lieux même où il y a le plus de monde : voy. la planche 19. Les femmes au contraire sont modestement vêtues, et portent sous un manteau semblable à celui des hommes une espèce de tunique, qu'elles serrent autour de leur corps avec une ceinture, et qui les couvre entièrement. Il est dit dans les voyages de Cook que ce manteau est de lin, bordé de pelleterie par le haut, et de franges à petites houpes par le bas. Les hommes se font aussi leurs manteaux avec des peaux d'ours; on fait de même avec celles des loutres marines des vêtemens, qui sont réservés aux personnages les plus marquans. Macuina portait ordinairement un manteau de peaux de martre extrêmement fines, et cousues ensemble avec tant d'habileté, qu'il était difficile d'apercevoir les coutures au revers. Le même chef parut quelquefois avec un autre beau manteau de peaux de belette.



G. Gallina inc.



Le n.° 3 de la planche 17 offre le portrait de Macuina, copié sur ceux qu'on en trouve dans le voyage de Mosigno.

Pour se garantir la tête des rayons du soleil ces Indiens se mettent un bonnet, qui a la forme d'un cône tronqué, lequel est fait de poil de blaireau, ou de joncs très-flexibles, blanc et orné de dessins en couleur, dont les figures sont toujous allusives à la pêche de la baleine: ces bonnets servent en outre à distinguer ceux qui les portent des gens du peuple, auxquels il n'est pas permis d'avoir aucun dessin, même sur leurs capots.

Ornemens.

Ils sont encore dans l'usage de se faire dès l'enfance trois ou quatre trous dans les oreilles, et un ou deux dans le cartilage du nez, pour y mettre quelques petits morceaux de cuivre, au lieu d'anneaux qu'ils portaient lors du passage de Cook chez eux en 1778. Ils font aussi passer dans ceux des oreilles trois ou quatre petits cercles attachés les uns aux autres sans ordre ni proportion: leurs colliers sont composés de petits os de poisson, de coquillages ou de grains de verre qu'ils achetent des Européens. Ils ont grand soin de leurs cheveux qu'ils laissent flotter sur leurs épaules, et les coupent sur le haut de la tête, de manière cependant à ce qu'ils soient tous de la même longueur. Lorsqu'ils ont à faire quelque visite de cérémonie ou qu'ils vont à la guerre, ils se ceignent la tête avec des bandes minces d'écorce de cyprès, dans lesquelles ils plantent des ailes d'aigle, de canard et de pie, ou qu'ils recouvrent entièrement de petites plumes blanches. Ils se frottent tout le corps avec de la graisse de baleine, et se barbouillent ensuite avec une espèce de vernis fait avec la même graisse et de la terre rouge: ce qui donne à leur visage l'air d'un morceau de matière grossièrement sculpté. Les femmes de Noutka ne sont pourtant pas aussi portées pour la parure que dans les autres pays, car elles ne se font point d'incisions sur le visage, ni ne portent des pendans d'oreille pesans en métal comme font les hommes: ce qui est d'autant plus singulier, que dans l'île Charlotte, à peu de distance de là, les femmes se font à la lèvre inférieure un trou, dans lequel elles mettent un gros morceau de bois de pin, de forme elliptique, qui les défigure entièrement aux yeux d'un Européen.

Masques.

Les habitans de Noutka portent aussi des masques et des vêtemens, sur lesquels sont peintes de têtes d'hommes et d'animaux. Les Taïs se distinguent par leur masque du reste du peuple, qui ne

peut se barbouiller que d'une seule couleur, tandis que les chefs ont le privilège de se peindre les paupières, et de se tracer diverses figures sur le visage. En parlant des monstrueux ornemens dont se parent les habitant de Noutka, Cook dit que les masques qu'ils se mettent sur le front ou sur le visage sont en bois; que quelques-uns de ces masques ont une figure humaine avec de la barbe, des cheveux et des sourcils; que d'autres représentent des têtes d'oiseaux, et qu'un grand nombre offre l'image de têtes d'animaux terrestres ou marins. Ces figures, continue-t-il, excèdent de beaucoup les proportions naturelles, et souvent encore elles sont parsemées de grains d'une espèce de sable luisant, qui en augmentent la difformité. On ne sait pas néanmoins si l'usage de ces masques est consacré à quelques cérémonies religieuses ou à des amusemens publics, dans lesquels ces peuples cherchent à paraître redoutables à leurs ennemis; ou bien s'ils ne s'en servent que pour effrayer les animaux lorsqu'ils vont à la chasse.

Habillement militaire.

Leur habillement militaire consiste en un manteau double de gros cuir d'élan ou de bufle sans poil, qui les enveloppe presqu'en entier depuis le cou où il s'attache jusqu'au talon: cet habillement est peint en compartimens qui lui donnent l'apparence d'une mosaïque, et résiste non seulement aux flèches, mais même aux coups de lance. Ces Indiens portent en outre un mantelet de cuir, garni de plusieurs files d'ongles de chevreuil, qui sont suspendus à des lanières de cuir, et dont le choc, au moindre mouvement qu'ils font, imite le bruit des grélots. On ne sait pas si ce genre de vêtement a pour objet d'imprimer la terreur, ou s'il n'est qu'un simple ornement: ce qu'il y a de sûr, c'est que dans une de leurs fêtes, celui qui en dirigeait la cérémonie était vêtu de cette manière, et avait un masque sur le visage.

Armes.

Leurs armes sont des lances fort-longues, dont la pointe est en cuivre, en fer ou un morceau de coquillage, avec de petits arcs qui plient peu et des flèches mal travaillées: aujourd'hui cependant ils connaissent les armes à feu et tranchantes, et savent s'en servir avec autant d'adresse que d'intelligence. Cook compte au nombre des armes de ce peuple la fronde, le javelot avec une longue pointe en os, une courte massue assez semblable au patou-patou des Zélandais, et enfin la massue des Américains. Cette dernière consiste en une pierre de sept à huit pouces de longueur, aiguisée à un bout, et enfoncée par l'autre dans un manche de bois, dont la forme imite

la tête ou le cou d'un corps humain : dans la bouche est fixée une autre pierre qui a l'air d'une langue d'une grosseur énorme, et pour rendre la ressemblance encore plus parfaite, cette tête est garnie de cheveux. La nature, la forme et le nombre de ces armes sembleraient annoncer que l'usage de cette nation est de se battre corps à corps avec ses ennemis. Elle a en effet des guerres fréquentes avec ses voisins; et la quantité de crânes et d'ossemens humains qu'elle expose en vente, donne une affreuse idée de la manière dont elle traite ses ennemis, et ne montre que trop combien ses guerres sont sanglantes et atroces.

Habitations.

Les maisons de ces Indiens attestent leur industrie, eu égard au peu de moyens qu'ils ont pour leur construction. Ils en forment l'enceinte avec de larges planches posées les uns sur les autres comme les tuiles d'un toit, et attachées fortement à des pieux fichés en terre au dedans, qui servent à les soutenir. Au milieu de cette maison règne une file de gros pilastres en bois de pin, sur lesquels est appuyée la poutre qui forme le comble du toit: d'autres poutres moins grosses lui servent également de support, et les planches qui recouvrent le tout ne sont pas fixées l'une à l'autre: ce qui est fait exprès, afin de pouvoir les écarter ou les rapprocher à volonté, soit pour se garantir de la pluie dans l'intérieur, soit pour y donner du jour, ou pour y laisser une issue libre à la fumée. Les piliers qui servent de soutien à la grosse poutre sont décorés de sculptures, qui représentent des têtes d'homme d'une grandeur démesurée et extrêmement difformes, qui s'appellent *Tlame*. Le capitaine Cook, dit Mosigno, crut que ces têtes étaient des images des Dieux du pays; mais les habitans lui firent entendre que ce n'étaient que de simples ornemens, et que l'excès de leurs dimensions était une allusion aux efforts qu'il avait fallu faire pour placer la grosse poutre sur le comble de l'édifice (1). L'intérieur de ces maisons

(1) Voici ce que rapporte Cook à ce sujet. « Quelques-unes de ces habitations sont ornées de statues. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il y ait de bons sculpteurs chez ces barbares, car ce ne sont que des troncs des plus gros arbres de quatre à cinq pieds de hauteur, isolés ou placés deux à deux dans le lieu le plus apparent de la cabane. Ces pièces de bois, dont le devant est taillé en figure humaine, avec des bras tronqués sur les côtés, et peintes de diverses couleurs, offrent une image monstrueuse, et se désignent généralement sous le nom de *Klumma*. Les Européens virent dans une de ces habitations deux de ces figures grossières, d'une

offre de tous côtés l'image de la pauvreté et de la saleté des habitans : on y voit des séparations faites avec des planches et assez basses pour la commodité de la famille : ce qui leur donne l'apparence d'une écurie à deux rangs de places, au milieu desquels il y aurait un large espace pour le passage. Il y a en outre sur les côtés intérieurs de chaque cabane une espèce de banc, de cinq à six pouces de hauteur, et couvert de nattes, qui sert de lit pour toute la famille : sa longueur est ordinairement de sept à huit pieds, et sa largeur de quatre ou cinq : le foyer est au milieu de l'habitation, mais sans cheminée. Les planche 18 et 19 offrent les vues intérieure et extérieure des habitations de Noutka.

Meubles.

Les principaux meubles qu'on y trouve sont de caisses de toutes grandeurs, entassées les unes sur les autres au milieu de la cabane, dans lesquelles sont renfermés les vêtemens, les peaux, les masques, et tout ce que la famille a de plus précieux. Ces caisses sont quelquefois composées de deux parties, dont l'une sert de couvercle à l'autre : quelquefois aussi ce couvercle est attaché avec des courroies ; elles sont souvent peintes en noir, garnies de dents de divers animaux, ou de sculptures en relief, qui représentent des oiseaux, des animaux ou autres ornemens. On voyait, dit Monsigo, dans un coin de la maison, une grosse caisse oblongue d'environ sept pieds de longueur sur vingt-deux pouces de largeur, dans laquelle était une peinture monstrueuse, ayant un visage d'homme de la plus grande laideur, des bras fort-longs, des ongles d'aigle et des pieds semblables à ceux d'un ours. Cette caisse semblait servir

grandeur gigantesque, placées à environ cinq pieds l'une de l'autre, dont l'une s'appelait *Natchkoa*, et l'autre *Matscheta*. Il est très-ordinaire de voir suspendue devant elles une natte en forme de rideau pour les tenir cachées On observa en outre que ces Indiens ne sont pas toujours disposés à les découvrir, et que s'il leur arrive de devoir tirer le rideau, ils parlent entr'eux d'un air mystérieux. Il est à présumer qu'ils font des offrandes à ces figures horribles : du moins c'est ce qu'on doit conjecturer de l'invitation qu'ils font aux étrangers de leur offrir quelque présent à chaque fois qu'ils les leur montrent. Il y a donc tout lieu de croire que ces images grotesques sont des simulacres de Dieux, ou des emblêmes de quelqu'objet religieux ; mais cette idée s'accorde peu avec la facilité qu'a ce peuple à s'en priver : car il donnerait tous ses Dieux pour un peu de fer ou de cuivre. Le capitaine Cook acheta pour peu de chose trois de ces simulacres, dont l'aspect était plus choquant et plus affreux, que propre à inspirer quelque sentiment de piété.


18.
Paolo Fumagalli inc.





G. Gallina inc.



d'oratoire au chef de la tribu, et Mosigno nous en a conservé le dessin dans l'atlas de son voyage. Les ustensiles domestiques de ce peuple sont des seaux ou baquets carrés où l'on tien l'eau, des espèces de tasses rondes en bois, et quelques autres vases pour garder le manger. Les filets et autres ustensiles de pêche sont en un tas au milieu de la cabane, qu'on peut dire être l'image du désordre : ce qui s'acorde parfaitement avec la malpropreté et la mauvaise odeur qui y règnent. On y éventre tout le poisson qu'on veut faire sécher ; et les intestins, les nageoires, ainsi que les restes des repas, sont mis en monceaux qu'on n'emporte dehors que quand on ne peut plus passer par dessus : ce qui fait dire à Cook que ces habitations ne sont pas moins dégoûtantes que les étables des cochons, et qu'il s'en exhale une odeur infecte de graisse de poisson, d'huile de baleine et de fumée:

Nourriture.

Ces peuples mangent plus de poisson que de végétaux, et la côte leur fournit une quantité de hareng, de sardines et de morue. Le hareng et la sardine suffisent seuls à leur nourriture, non seulement durant la saison de la pêche, mais encore long-tems après, parce qu'ils les mettent sécher et fumer pour en faire des provisions de réserve. Il est un autre avantage qu'ils retirent du hareng, ce sont les œufs auxquels ils donnent une préparation tout-à-fait singulière, qui est de les étendre sur des branches de pin, où ils paraissent avoir été incrustés, et de les appliquer ensuite sur certaines herbes longues et étroites dont sont couverts les rochers que baignent les eaux de la mer. Ces œufs ainsi préparés se gardent dans des paniers et dans des sacs de natte, et on les détrempe dans l'eau pour les manger : cette substance, dont le goût n'est point désagréable, tient lieu de pain pendant l'hiver. Les habitans de cette contrée trouvent encore une ressource abondante pour leur nourriture dans la grande quantité de gros couteliers que leur fournit le détroit ; ils les font rôtir dans leur coquille, puis ils les passent sur de petits morceaux de bois où ils les gardent pour les manger au besoin sans autre préparation, ou seulement accommodés à l'huile. Le coquillage appelé oreille de mer, qui se trouve sur les rivages de Montereg, et dans la Nouvelle-Zélande, est, au rapport de Mosigno, leur mets le plus recherché. Néanmoins, celui dont ils font le plus d'usage est la tortue, qu'ils mangent fraiche ou sèche. La fraiche leur sert à faire une espèce de soupe, dont la préparation est assez curieuse. Ils coupent d'abord la

tortue en morceaux, qu'ils mettent avec un peu d'eau dans un vase de bois carré. Ensuite ils jettent dans ce vase, qui est auprès du feu, des pierres rouges, et les en retirent successivement avec un bâton fendu dont ils se servent comme d'une pincette; ils renouvellent cette opération, jusqu'à ce que la tortue ait suffisamment bouilli. Cette sorte d'aliment leur parait substantielle et nourrissante. Il faut comprendre encore dans le nombre de leurs comestibles le veau marin, la loutre et la baleine, du moins autant qu'on peut en juger par le grand usage qu'ils font des peaux des deux premières espèces de poisson. Le petit nombre d'animaux qu'ils tuent à la chasse donne à présumer qu'ils ne sont pas très-habiles à cet exercice. L'agriculture leur est tout-à-fait inconnue, et les végétaux qui contribuent à leur nourriture se réduisent à quelques fruits et à quelques racines. Quelquefois ils mangent cru le petit poisson, mais le plus souvent ils le font rôtir ou cuire sur le gril; et, à l'exception de la tortue fraiche, ils ignorent l'art de le faire bouillir.

Si les habitans de Noutka sont antropophages.

Il parait démontré que les habitans de Noutka étaient antropophages: ce qui donna lieu à Cook de le penser, ce fut de les voir exposer en vente des crânes et des ossemens humains. Mosigno dit qu'ils portèrent au paquebot le S. Carlos la main d'un enfant, et à d'autres vaisseaux différens morceaux de chair humaine. Sur l'observation qu'on leur en fit, ils ne nièrent point que cet usage abominable ne fût familier à quelques-uns de leurs chefs; Hau-irl l'un deux assura qu'il n'y avait que les guerriers qui mangeaient de la chair humaine, pour s'animer au combat contre leurs ennemis. Caliquen et Hanapa dirent au capitaine Anglais Meares qu'ils condannaient cet usage, mais qu'il subsistait parmi eux, et que Macuina sacrifiait à chaque lunaison un escalve pour satisfaire cet appetit barbare: ce qui se fesait de la manière suivante.

Macuina avait beaucop d'esclaves, tant à Noutka qu'en plusieurs autres lieux de son domaine. Au jour marqué pour cette funeste cérémonie, il fesait rassembler un certain nombre d'esclaves devant la porte de sa demeure, et celui d'entr'eux qui était immolé devenait immédiatement la proie des convives invités au banquet. Les chefs inférieurs qui devaient y participer ouvraient la cérémonie par des chansons guerrières et des danses autour du feu, sur lequel ils jetaient de l'huile de baleine pour en augmenter l'activité. Ensuite ils bandaient les yeux à Macuina, qui s'élançait aussitôt au milieu des esclaves pour en attrapper quelqu'un: l'adresse

et l'ardeur qu'il mettait à les poursuivre, et l'effroi avec lequel ces malheureux cherchaient à l'éviter, formaient la scène la plus importante de cet horrible spectacle. Ses poursuites n'étaient pas de longue durée: l'esclave pris était aussitôt immolé, coupé par morceaux et distribué aux convives, tandis que les autres esclaves se réjouissaient d'être echappés au funeste sort de leur camarade. Cependant, depuis que les Espagnols se sont établis à Noutka, il ne s'y fait plus de ces sacrifices, soit par l'effet des mesures qu'ils ont prises pour les empêcher, soit que l'horreur qu'ils leur inspiraient ait suffi pour en détourner ce peuple, ou que vivant en paix avec ses voisins il manque désormais de prisonniers de guerre.

Gouvernement

Le gouvernement de cette nation est patriarchal: le chef y exerce à la fois les devoirs de père de famille, de Roi et de grand prêtre. Les vassaux reçoivent leur subsitance de lui, ou des chefs qu'il envoie dans les lieux éloignés de celui de sa résidence, et ils croient que ce bienfait de la providence ne leur est accordé que par son intercession. On ne voit point ici de rangs intermédiaires entre le Souverain et le peuple; et dans cette dernière classe sont compris tous ceux qui ne sont pas frères ou parens du Taïs: les gens du peuple s'appellent Mischimis, et les parens du Souverain Taïs-Kalati, ou frères du chef. Ces derniers, tout en se reconnaissant redevables de leur subsistance au prières du Taïs, ne se croient pas moins en devoir de l'aider de tous leurs moyens à la chasse et à la pêche pour l'entretien de ses sujets..

Dignité de Taïs héréditaire.

La dignité de Taïs est héréditaire de père en fils, pourvu cependant que celui-ci soit en état de gouverner, lorsque la vieillesse, ou toute autre cause, oblige le père à quitter le commandement. En 1792, il y avait à Noutka trois Taïs principaux; mais le premier d'entr'eux, pour plusieurs titres, était Macuina, dont le père mourut dans une guerre contre les *Thahoumases*. Son fils, qui lui succéda, vengea sa mort en pénétrant dans le pays de ses ennemis, dont ils fit un affreux carnage. Les deux autres chefs étaient Quicomasia et Thupananoulg, dont les pères encore vivans, s'étaient réservés le sacerdoce lors de l'abdication qu'ils avaient faite de leur autorité, soit parce qu'ils la croient inaliénable, ou que l'attachement à la religion s'accroisse avec l'âge. Les Taïs aiment à faire pompe, dans leurs discours, des choses, qui, selon eux, les élèvent au dessus des autres. Les frères du Taïs forment le second ordre de noblesse; mais ce privilège se perd au bout de deux ou trois

générations, et ne se transmet point au delà du troisième degré. Les femmes suivent la condition de leurs pères et de leurs maris.

Il ne fut possible d'obtenir qu'un petit nombre de notions sur la justice civile et criminelle de ces insulaires: il parait néanmoins que la première est purement économique, et la seconde le plus souvent arbitraire: car les égards des Taïs pour les nobles sont tels, qu'ils n'osent pas même leur faire des reproches. Il faut avouer cependant que les vices de cette nation se réduisent à peu de chose en comparaison des nôtres: d'abord parce que l'usurpation du bien d'autrui est inconnue chez elle, attendu que les objets de première nécessité y sont en petit nombre et communs à tous les individus, et ensuite parce que leur sobriété fait que chacun peut obtenir indistinctement de la maison du Taïs tout ce dont il a besoin.

Religion. Leur religion consiste à croire à l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de toutes choses, et à celle d'un être méchant, auteur des guerres, des infirmités et de la mort. Ils abhorrent le second, et adorent le premier qui les a créés. Le Taïs honore cet être bienfesant par un jeûne de plusieurs jours, et par une continence qu'il garde inviolablement pendant tous le tems que la lune n'est pas pleine; il chante des hymnes accompagné de sa famille, verse de l'huile de baleine sur le feu et jette des plumes au vent, pour célébrer la bonté de ce Dieu créateur, qu'il appelle *Quantz*.

Voici comment ce peuple s'imagine que l'espèce humaine s'est propagée sur la terre. Dieu créa une femme, qu'il laissa seule dans les sombres forêts d'*Yucuarl*, où il y avait des cerfs sans cornes, des chiens sans queue et des canards sans ailes. Elle pleurait jour et nuit sans trouver de soulagement à sa triste situation, lorsque Quantz, touché de compassion, parut sur l'eau dans une pirogue de cuivre, accompagné de quelques jeunes gens robustes et de bonne mine, qui la conduisaient avec des rames de même mètal. A la vue d'un spectacle aussi nouveau pour elle, la femme était demeurée saisie d'étonnement au pied d'un arbre, lorsqu'un des rameurs lui annonça qu'avec eux était le Tout-Puissant, lequel ayant la bonté de venir visiter ces parages, voulait lui donner quelqu'un pour lui faire compagnie. Ces paroles ayant rouvert la source de ses larmes, elle laissa échapper de son nez un humeur qui tomba sur le sable. Quantz lui ordonna de la ramasser, et s'étant baissée à cet effet, elle s'aperçut que cette humeur avait déjà la forme d'un enfant; elle le prend, le met dans une petite coquille selon l'ordre de

Quantz, et remplaçait cette coquille par une plus grande, à mesure que l'enfant prenait de l'accroissement. Avant de partir, le Créateur voulut faire jouir aussi les animaux de quelqu'effet de sa libéralité; il donna des cornes aux cerfs, une queue aux chiens et des ailes aux oiseaux. Le nouveau-né croissant de jour en jour fut bientôt en état de marcher seul: parvenu à l'adolescence, le premier essai qu'il fit de sa vigueur fut de féconder sa mère, et de cette alliance naquirent, savoir; du fils ainé les Taïs, et des autres enfans le bas peuple.

On ne sait pas trop ce que peut être l'habitant des bois, auquel ces insulaires donnent le nom de *Matlox*, et dont ils ont une extrême frayeur. Ils le dépeignent avec un corps monstrueux, tout couvert de soies noires, avec une tête d'homme, des dents longues, aigues et plus fortes que celles de l'ours, de longs bras, et les mains ainsi que les pieds armés d'ongles terribles. Ils disent que ces cris terrassent celui dont l'oreille en est frappée, et que le malheureux qui tombe sous sa main est mis en pièces.

Immortalité de l'âme.

Ce peuple croit que l'âme n'est pas matérielle, et qu'il y a une autre vie après la mort; avec cette différence pourtant, que les âmes des Taïs et de leurs plus proches parens vont rejoindre celles de leurs ancêtres dans la demeure de Quantz, et que les âmes des gens du peuple, ou des Mischimis, se rendent dans un autre lieu appelé *Pinpula*, dont le Prince porte le nom d'Ismitz. Les premières disposent de la foudre qui annonce leur courroux, et des pluies qui sont un effet de leur bienfesance. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Taïs, les larmes de commisération que ses ancêtres versent du haut du ciel forment la pluie, et la foudre est l'arme dont ils se servent pour punir les méchans. Les Taïs qui se sont livrés à l'intempérance et à la débauche, qui ont négligé de faire les sacrifices et les prières d'obligation, ont, après leur mort, le sort des gens du peuple.

Funérailles.

La différence qui existe entre les uns et les autres établit celle qu'on remarque également dans leurs funérailles. Les cadavres des Taïs sont transportés par les Mischimis en grande cérémonie et avec toutes les marques du deuil le plus profond, jusqu'au pied du mont Conuma, où, après les avoir enveloppés dans de belles peaux de loutre, on les met assis dans de grands coffres de bois qu'on suspend aux arbres. Les amis qu'ils peuvent avoir chez les nations alliées viennent à ces funérailles, et les assistans s'y font des incisions en plusieurs

endroits du corps, particulièrement sur la poitrine. Quatre ou six domestiques du défunt se rendent chaque jour au lieu de la sépulture, pour reconnaître l'état du corps; ils chantent autour de l'arbre où il est suspendu des hymnes funèbres, qui, selon leur croyance, sont entendues du défunt, dont l'âme ne quitte point la sépulture, jusqu'à ce que le corps soit entièrement consumé. Les Mischimis sont mis en terre, pour être plus près de la région de Pin-pula où ils ont leur séjour. Ils n'éprouvent d'autre peine dans cette nouvelle demeure, que celle d'être séparés de leurs anciens maîtres, et de ne pouvoir jamais s'élever au séjour heureux qu'ils habitent. Les Taïs ne voient pas d'injustice dans cette distinction, qui pourtant semble dépendre plus de la naissance que du mérite personnel: car le peuple pouvant jouir de tous les plaisirs des sens pendant la vie, sans être sujet à l'observation pénible du jeûne, ni à l'exercice de la prière et autres œuvres méritoires auxquelles ils sont obligés, il est tout naturel, selon eux, qu'il ne partage point la récompense qui les approche de la Divinité. La mort d'un Taïs est pleurée pendant quatre mois: les marques de deuil pour les femmes sont de se couper les cheveux à quatre ou six doigts au dessous des oreilles.

Polygamie, dot.

La polygamie est en usage chez les Taïs et les Kalaths, ils semblent même faire consister une partie de leur grandeur dans l'achat et l'entretien de plusieurs femmes. Le prix de cette acquisition est fort-cher, et se paye aux parens en morceaux de cuivre, en peaux de loutre, en coquillages, en toiles et en filets pour la pêche, ensorte que le père de cinq à six filles de bonne mine, voit en elles autant de moyens de devenir riche. Les Mischimis sont presque toujours dans l'impuissance de faire cette dépense, parce que le peu qui leur reste du fruit de leur travail, ne suffit pas à la dot qu'ils doivent fournir: aussi beaucoup d'entr'eux meurent-ils sans se marier. Les plus heureux se contentent d'une seule femme, qu'ils reçoivent de leurs chefs en récompense de leurs services.

Mariage etc.

Toutes les cérémonies du mariage, chez les habitans de Noutka, se bornent à une fête, que donnent les amis des familles des conjoints. Les femmes n'y sont pas moins fécondes qu'en Europe, et ne sont point sujettes à autant d'infirmités: à peine sont-elles accouchées qu'elles se jettent à la mer, où elles nagent pendant longtems et avec beaucoup d'adresse. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est qu'à la naissance d'un enfant, les Taïs sont obligés

de se renfermer chez eux de manière à ne point voir le soleil ni la mer, car autrement, Quantz, pour qui ce serait une offense grave, priverait aussitôt de la vie le père et l'enfant en punition de leur faute. Lorsque l'enfant a un mois, tous les nobles se réunissent, et on lui impose le premier nom, qui est toujours allégorique, et donné par le père, ou par quelque personne d'esprit. Cette cérémonie est accompagnée de fêtes et de banquets, dans lesquels les Taïs étalent leurs peaux de loutres, leurs ornemens de cuivre et tout ce qu'ils ont de plus précieux. Chaque âge à ses noms différens, et l'imposition du nouveau nom se fait toujours avec plus de pompe que celle du précédent. Ce changement de nom a lieu pour les femmes, du moment où se manifestent en elles les premiers signes de puberté, et cette cérémonie est le sujet d'une grande fête. Les officiers du nouvel établissement Espagnol furent invités à celle que donna Macuina, lorsque la fille de ce chef quitta le nom d'*Apenas*, pour prendre celui d'*Istocoti-Clamoc*. Dans un coin de la maison, qui était située au pied du mont Copti couvert d'arbres touffus, on dressa une espèce de tribune soutenue par quatre grosses colonnes peintes, où l'on voyait confondus le blanc, le jaune, le rouge, le bleu et le noir, avec des figures grossièrement dessinées, et aux angles deux bustes ayant les bras étendus et les mains ouvertes, pour exprimer la munificence du Souverain. La jeune fille était assise dans la maison sur de belles nattes, habillée d'une toile fine de cyprès et chargée d'ornemens. A l'heure fixée, Macuina conduisit sa fille par la main à un balcon, se mit à sa droite, et laissa Quat-laza-pé son frère à sa gauche. Toutes les personnes qui s'étaient rendues dans la cour et sur la place gardaient un profond silence, lorsque Macuina prenant la parole leur dit : ma fille Apenas n'est plus un enfant, c'est une femme, et dorénavant elle portera le nom d'*Istocoti-Clamoc*; aussitôt on entendit crier de toutes parts *Huacas Huacas Macuina : Huacas Istocoti-Clamoc*, ce qui veut dire Vive Vive Macuina, Vive Istocoti-Clamoc. Alors les Taïs et les nobles commencèrent à chanter et à danser, tandis que Quatlaza-pé jetait à chacun d'eux, au nom de Macuina et de sa fille, quelque présent de considération.

Imposition du nom.

Un des jeux de cette fête fut la lutte, dans laquelle le vainqueur devait avoir pour prix un coquillage. Trente athlètes environ se présentèrent entièrement nus, et Quatlaza-pé leur jeta du balcon un petit cylindre de bois. Chacun d'eux fit les plus grands efforts pour s'en emparer, et le vainqueur fut celui qui sut le conserver

Exercice de la lutte à cette occasion.

après l'avoir enlevé aux autres. La fête finie Istocoti-Clamoc descendit du balcon, et Macuina lui dit: ma fille, te voilà femme maintenant, et tu ne dois plus t'occuper que des devoirs de ton sexe. En effet, dit Mosigno, cette jeune fille qui venait nous voir tous les jours, qui dansait et chantait avec nous, ne reparut plus depuis cette cérémonie; et sur l'observation qu'on en fit à son père, il répondit que sa fille était devenue femme, et ne pouvait plus sortir de la maison.

Prières du Taïs.

Le Taïs, comme nous l'avons dejà remarqué, ne peut avoir commerce avec ses femmes que dans la pleine lune: nous ajouterons maintenant qu'il doit encore s'en abstenir pendant ce tems, s'il est obligé au jeûne et à la prière pour quelque calamité publique. Dans ces circonstances, il s'en va avec deux ou trois domestiques au lieu destiné à prier; là, il s'étend à terre le visage en l'air, avec les bras sur la poitrine, et reste long-tems dans cette position. Après s'être relevé, il implore à grands cris la clémence divine, et adresse de fréquentes invocations aux Taïs qui sont morts, pour obtenir par leur moyen l'effet de ses prières. Il continue cet exercice pendant deux ou trois jours, sans prendre d'autre nourriture que quelques herbages avec un peu d'eau, une fois toutes les vingt-quatre heures. D'autres fois il fait ses prières dans sa propre demeure, pour conjurer les tempêtes qui empêchent les Mischimis d'aller à la pêche. Renfermé alors dans la caisse dont nous avons parlé précédemment, il frappe de grands coups sur les côtés, et entonne d'une voix forte sa prière, en disant: Seigneur, donnez-nous le beau tems, conservez-nous la vie; ne nous laissez point périr; tournez vers nous vos regards; délivrez la terre des tempêtes, et les hommes de leurs infirmités; ne permettez pas que les pluies soient aussi fréquentes, et accordez-nous des jours clairs et un ciel serein.

Sacrifices.

Un des Taïs les plus braves fit une espèce de sacrifice aussi étrange que barbare, dont il ne fut pas possible de deviner le motif, et voici comment cela se fait. Le Taïs, accompagné de deux Mischimis, se rend au bord d'un lac profond, où il laisse son manteau à la garde de ses deux suivans, puis prenant dans chaque main un morceau d'écorce de pin la plus raboteuse, il se précipite dans le lac. Après en être sorti, il se frotte jusqu'au sang les joues, le front et le menton avec cette écorce; ensuite il se jette de nouveau dans le lac, et répète cette cérémonie à plusieurs reprises. Les specta-

teurs ne cessent de vanter son intrépidité pendant tout le tems qu'il s'acquitte de cette pénitence.

Propriété de la nation.

Une nation qui vit de la pêche ne peut voir de propriété pour elle que sur les bords de la mer : aussi les habitans de cette contrée s'opposent-ils les armes à la main, à ce qu'aucun autre peuple ne vienne pêcher sur leurs côtes. Ils habitent par conséquent le long des rivages, et changent de station à mesure que le poisson s'en retire pour aller ailleurs. Au cap Frondoso on commence à trouver les hordes errantes de Macuina, qui se suivent à environ deux milles de distance les unes des autres : à l'entrée de l'hiver elles vont de ce cap à la point de Macuina, et enfin à Taris où elles restent durant les mois de décembre et de janvier, qui sont les plus froids de l'année. Là, elles vivent de poisson sec, et passent les nuits à chanter et à danser autour du feu. Pendant ces deux mois, les Mischimis se livrent à tous les excès de la débauche, mais les Taïs les consacrent à la réception de leurs amis et de leurs alliés des peuples voisins, qui viennent leur faire des visites de cérémonie.

Mœurs et usages.

Arts etc.

Ces Indiens sont en trop petit nombre, et leur genre de vie est trop simple, pour qu'il y ait parmi eux beaucoup d'artisans, ni une grande variété dans leurs occupations. On lit néanmoins dans le voyage de Cook, que leurs connaissances en fait d'arts et de manufactures, surtout dans le dessin, sont plus étendues et plus parfaites qu'on ne devrait l'attendre naturellement du caractère d'un peuple, qui, sous tout autre rapport, n'a fait aucun progrès dans la civilisation.

Etoffes d'écorce d'arbre.

Le premier objet dont ils se sont occupés a été de se fabriquer une étoffe pour faire leurs vêtemens, et les procédés qu'ils emploient pour cela sont ce qu'il y a de plus remarquable dans leur industrie. On bat les fibres du cyprès, qui forment la matière de cette étoffe, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en étoupe, qu'on étend ensuite sur un bâton posé en travers sur deux autres bâtons dressés verticalement. Cette matière première, qui est comme la chaîne de l'étoffe, est disposée de manière que l'ouvrière accroupie devant cette espèce de métier, ne fait que nouer les fils en travers avec une petite tressse, en ayant soin de laisser une distance d'un pouce entre chaque nœud. Il est vrai que l'étoffe n'est ni aussi serrée ni aussi forte que si elle était tissue ; mais les fils de la tresse forment entre les nœuds certaines petites touffes, qui remplissent assez les interstices pour rendre cette étoffe impénétrable

à l'air: ce procédé a encore l'avantage de lui donner plus de moelleux et de souplesse.

Etoffe de laine.

Leur étoffe de laine, quoique faite probablement de la même manière, ressemble beaucoup à un drap fait à la navette; mais les diverses figures qui y sont tissues avec beaucoup d'art, donnent à présumer qu'elle n'est pas faite au métier. Le lièvre, le loup-cervier et autres animaux leur fournissent la laine qui sert à la fabrication de cette étoffe; elle est de plusieurs couleurs, mais celles qui dominent dans les figures dont ils l'embellissent, sont le brun-obscur et le jaune: cette dernière couleur donne à l'étoffe, lorsqu'elle est neuve, plus de luisant que n'en ont nos plus beaux tapis.

Peinture, sculpture.

Leur goût pour la sculpture ne le cède point à celui que nous venons de remarquer en eux pour le dessin; car s'ils aiment à embellir leurs étoffes de toutes sortes de figures, ils ne se plaisent pas moins à enjoliver de bas-reliefs, leurs ouvrages en bois, et prodiguent cette sorte d'ornemens jusques sur les morceaux d'os et de pierre dont leurs armes sont faites. Leur passion pour cet art se manifeste dans leurs vêtemens, dans leurs meubles et dans tout ce qui leur appartient. La pierre et le bois prennent dans leurs mains toutes sortes de formes, et ils en font des figures d'homme, d'oiseaux, de poissons, de bêtes suavages, d'animaux marins, de bateaux, d'instrumens etc.

Il y a une telle connexité entre les arts d'imitation, qu'on ne doit pas être surpris de trouver le goût de la peinture réuni, chez ce peuple, à celui qu'il a pour le dessin et la sculpture. Les chapeaux de ces Indiens sont quelquefois ornés de peintures qui représentent la pêche de la baleine; et quoique l'exécution du dessin ainsi que la distribution des couleurs n'aient rien que de commun et même de grossier, elles ne laissent pas de prouver que, sans avoir aucune connaissance dans les lettres, ils ont su trouver le moyen de célébrer la mémoire des grands actions, d'en écrire l'histoire et d'en perpétuer le souvenir, indépendamment des différens traits rappelés dans leurs chansons, qui sont les premières traditions des peuples sauvages. On voit encore sur quelques-uns de leurs meubles certaines figures qu'on pourrait croire hiéroglyphiques; mais il est encore douteux si ces figures ont un sens déterminé, ou si ce ne sont que des productions bizarres de leur imagination.

Construction des bateaux.

La construction de leurs barques est fort-simple, et semble correspondre parfaitement à l'usage qu'ils en font. Les plus grands

ne peuvent contenir plus de vingt personnes, et sont faits d'une seule pièce. Plusieurs ont jusqu'à quarante pieds de long, sur sept pieds de large et à peu-près autant de profondeur; mais il vont en se retrécissant du milieu aux extrémités, et la partie de devant est beaucoup plus élevée que celle de derrière et que les côtés. Ces sortes de pirogues sont en général sans ornemens: on en voit cependant quelques-unes décorées en dehors de sculptures, et parsemées symétriquement de dents de loup marin. Elles ont des bancs ou siéges, qui ne sont que des traverses de bois arrondies, placées de distance en distance, et environ à la moitié de leur profondeur. Ces barques sont d'une extrême légèreté, qui permet de les manœuvrer, d'accélérer ou de retarder leur marche, de changer leur direction, et de forcer de rames, sans le secours du balancier, dont l'usage ici n'est pas connu. Cette circonstance est très-remarquable, en ce qu'elle distingue la navigation de toutes les tribus de la côte occidentale de l'Amérique, de celle des peuples qui habitent les parties méridionales de l'Inde, et les îles de la mer Pacifique. Les rames ou pagaies dont se servent les premières sont petites et légères, et ont la forme d'une grande feuille pointue, large au milieu et qui diminue par gradation jusqu'à son commencement: ces rames ont environ cinq pieds de long, et l'adresse surprenante avec laquelle les Indiens s'en servent, est une preuve de l'usage continuel qu'ils en font. Les voiles n'entrent point dans le systême de leur navigation.

Leur habileté à la pêche.

Mais c'est particulièrement dans la fabrication de leurs instrumens de pêche et de chasse, qu'ils donnent des preuves d'industrie et de sagacité; on ne peut voir rien de mieux fait que leurs armes, leurs rets, leurs lignes, leurs harpons etc. La pêche, dit Mosigno, est leur principale occupation. Anciennement ils se servaient de hameçons en bois ou de coquillages, maintenant ils les ont en fer. Leur méthode pour prendre la baleine est extrêmement ingénieuse. C'est dans une petite pirogue de quinze pieds de long seulement, sur environ deux et demi de large, conduite par trois ou quatre hommes, qu'ils osent aller à la chasse du plus monstrueux des animaux marins. Ils jettent contre lui un harpon extrêmement aigu, qui tient à un manche long et pesant, pour qu'il entre plus avant dans ses chairs. Au bout de ce manche est attachée une corde, à l'extrémité de laquelle se trouve une vessie enflée qui flotte sur l'eau, et sert à indiquer la direction que prend la baleine lors-

qu'elle est blessée. Le courage et l'adresse qu'exige cette pêche, pour en éviter les dangers et ne pas manquer son coup, sont des titres d'honneur pour ceux qui s'y distinguent : le frère de Macuina se vantait d'être le plus habile de sa nation dans cet art, qui d'ailleurs est pour elle d'un avantage considérable. La pêche de la loutre de mer ne demande pas moins d'adresse et d'agilité. Elle donne lieu quelquefois à un combat assez opiniâtre entre cet animal et les pêcheurs : les dents aigues dont il est armé le rendent terrible, surtout lorsqu'il a ses petits avec lui ; alors il brise les flèches et les harpons, et attaque même quelquefois le canot. Lorsqu'il est blessé, il meurt en regardant ses petits qu'il couvre de son corps.

Leur langue.

La langue de ces peuples est la plus rude et la plus dure que l'on connaisse ; elle a une quantité de consonnes et de mots qui se terminent en *tl* et *tz*, et sa prononciation est accompagnée de fortes aspirations, qui se font sentir au commencement et au milieu de chaque mot.

Manière de compter.

Ils comptent par dixaines, et depuis un jusqu'à dix chaque nombre a un nom particulier : pour faire vingt ils disent deux fois dix ; trente, trois fois dix, et ainsi de suite. Il est rare qu'ils aient à compter des quantités plus considérables, et lorsque ces cas arrivent, ils répètent six, sept fois et même plus le mot *ayo* qui veut dire dix.

Manière de mesurer.

L'unité de leur mesure est l'étendue de la main ouverte, ou sa largeur depuis l'extrémité du pouce jusqu'à celle du petit doigt ; ils donnent aussi à cette unité des fractions, qui sont la largeur d'un ou de plusieurs doigts.

Eloquence.

L'éloquence a toujours été regardée comme un don particulier, qui a sa source dans les passions, et peut par conséquent échauffer l'imagination, même de l'homme dont l'esprit est le moins cultivé : on ne doit donc pas être surpris qu'il se trouve chez les habitans de Noutka des hommes éloquens.

Musique.

Ils aiment généralement le chant, et leurs voix ne sont accompagnées que du bruit que les chanteurs font en mesure, en frappant sur des planches, ou sur un corps quelconque, ou en agitant de petits instrumens en bois, dont le bruit imite celui des castagnettes des Mexicains. Un des chanteurs donne le ton, et les autres le suivent en forçant la voix inégalement, à-peu-près comme on le fait chez nous dans le plain-chant. Un autre quitte le chant par intervalles, pour exposer brièvement, et en criant de toutes ses forces, le motif de la cérémonie. Ces chants sont ordinairement des hymnes, dont

l'objet est de célébrer la bienfesance de Quantz, les libéralités de l'amitié et la fidélité des alliés.

Il faut avouer pourtant, que ce n'est guères que parmi les chefs, que la poésie et la musique sont employées à chanter les louanges de leur Dieu et les exploits de leurs héros, car les gens du peuple en font un abus bien révoltant. Une nuit, dit Mosigno, je fus témoin d'un spectacle, qui effaçait, sans contredit, l'indécence de ceux que donnaient autrefois les Grecs et les Romains. Nous sûmes en outre que les Taïs eux-mêmes passent les nuits en hiver à Tasis pour assister à ces représentations licencieuses; et que s'ils s'abstiennent de mêler leurs voix aux chansons obscènes, ils n'en montrent pas moins du plaisir à les écouter.

Danse.

Il n'y a ni ordre ni dessein dans la danse de ces peuples; ils ont une danse guerrière qu'ils exécutent armés d'arcs, de flèches et de fusils: la musique en est très-animée, et la physionomie des danseurs y prend un caractère de férocité. Quelquefois ils ont le corps enveloppé de peaux d'animaux, et le visage couvert d'énormes masques de bois, qui ont la figure de certains oiseaux aquatiques; ils cherchent en même tems à imiter les mouvemens de ces oiseaux, et ceux du chasseur qui les poursuit. La prise de l'ours dans un filet, sa mort, celle de tout autre animal percé d'une flèche, sont autant de sujets de représentations, qui s'éxécutent avec un naturel qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. La pudeur n'a pas permis à Mosigno de nous donner la description des danses obscènes des Mischimis. Les femmes, ajoute-t-il, dansent fort-mal, et se livrent rarement à cet amusement, à moins qu'elles ne soient avec des personnes qui leur soient bien familières.

Leur caractère.

S'il est permis de porter un jugement sur l'esprit et le caractère des habitans de Noutka, d'après ce qu'en ont raconté les voyageurs, surtout, dit Mosigno, d'après le long séjour que j'ait fait parmi eux, et les éclaircissemens que j'en ai obtenus, il faut avouer que plusieurs d'entr'eux ont de l'intelligence et même beaucoup d'imagination; qu'ils sont en outre dociles, enclins à faire le bien, honnêtes et reconnaissans. La facilité, dit le même voyageur, avec laquelle ils comprenaient tout ce que nous entreprenions de leur expliquer, leur empressement à nous imiter en tout, et à suppléer par le geste aux mots Espagnols qui leur manquaient pour se faire entendre, enfin divers ouvrages de leur invention, sont des preuves qui attestent leur habileté. Nous avons pu juger également

de leur bonté, à la joie qu'ils montraient en venant nous voir, au plaisir avec lequel ils nous recevaient chez eux, et à leur promptitude à nous procurer tout ce que nous leur demandions. Macuina s'étant aperçu que le commandant Elisa manquait de vivres, ordonna à ses Mischimis de lui porter tous les jours du poisson, sans vouloir rien accepter en compensation; et lorsqu'il sut qu'il n'avait plus de viande, il lui envoyait un cerf presque toutes les semaines. Le commandant Quadra nous apprend dans son journal, qu'étant resté à Noutka tout un été, il ne lui est pas arrivé d'avoir la moindre altercation avec les habitans; il les loue même de la confiance avec laquelle ils passaient la nuit dans son habitation, et Macuina dans l'alcove même où il couchait, sans qu'il lui ait jamais rien manqué : ce qui est en contradiction avec ce qu'on lit dans le voyage de Cook. Lorsque la nuit les surprenait dans notre établissement, et qu'ils devaient s'en aller chez eux, ils demandaient quelques lanternes pour s'éclairer, et les rapportaient ponctuellement le lendemain matin: d'où l'on voit qu'il connaissent la justice, et la prennent pour règle de leurs obligations. Le Taïs Natzapé demanda à plusieurs personnes de l'équipage du paquebot le San-Carlos, des morceaux de cuivre et autres objets à crédit, pour les porter dans le pays des Nuchimases, et les y échanger contre des peaux. Son canot ayant chaviré, il eut le malheur de perdre avec sa femme tout ce qu'il possédait. Cet accident extraordinaire aurait pu lui servir de prétexte pour ne pas payer ses créanciers; mais fidèle à ses principes d'équité, il se chargea seul du poids de cette disgrâce, et se mit à travailler sans relâche, jusqu'à ce qu'il eût remboursé tout ce qu'il devait.

Ces Indiens paraissent sentir vivement le plaisir de l'amitié, car lors du retour à Noutka de Valdés, de Salamanca et de Vernaci avec lesquels ils avaient fait connaissance l'année précédente à bord des corvettes la Découverte et la Hardie, ils les embrassèrent avec la plus grande joie, et leur demandèrent aussitôt des nouvelles de leurs commandans. Ils avaient pris pour le capitaine Don Pietro Alberni une affection singulière, qu'ils ne cessaient de manifester, même depuis qu'il était parti pour ne plus revenir. Mosiguo dit qu'en se séparant d'eux, Nanaquins le pria d'embrasser pour lui Alberni, et de l'assurer qu'il lui serait toujours tendrement attaché.

TRIBUS DE L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GEORGIE.

Les tribus qui habitent l'intérieur de la Nouvelle-Georgie diffèrent entr'elles dans la taille, les mœurs et la manière de vivre; ces Indiens ne laissent pas néanmoins de ressembler en beaucoup de choses aux habitans de Noutka. La dépopulation apparente des environs du port de la *Découverte* formait un étrange contraste avec la quantité de crânes et d'ossemens humains qu'on y voyait entassés, comme si c'eût été là le cimetière de toutes les tribus voisines (1). M.r Lewis et Clarke ont fait quelques observations sur les habitans de l'intérieur. A la descente des montagnes de roche, ils virent plusieurs tribus qui étaient dans l'usage d'applatir la tête des enfans en bas-âge. Cet applatissement est tel chez les Solkukes, que le haut de leur tête est dans une position perpendiculaire à la ligne de leur nez. Il y a entre les idiomes de ces tribus, autant de différence qu'entre les physionomies des individus. La langue des Enuschuts est entendue de toutes les tribus qui habitent les bords de la Colombia au dessus de la grande cataracte; mais plus près de la côte elle est inconnue, et l'on n'y parle que celle des Eschilluts qui en diffère totalement. L'idiôme des Killamouks est très-répandu parmi les tribus qui sont au midi, entre la côte et la rivière Multnomak. Les Kukuses, peuplade voisine des Killamouks, mais qui habitent plus avant dans les terres, sont plus blancs et n'ont pas la tête applatie. Ces tribus ont toutes en général le teint couleur de cuivre foncé, mais plus clair que celui des peuples de la Missourie et de la Louisiane; elles vivent de pêche, et les femmes y sont traitées avec beaucoup plus d'égards que chez les peuples chasseurs. L'air de la mer leur gâte la vue et les dents. Les tribus qui habitent aux environs de la grande cataracte de la Colombia se font des maisons de bois, et cette industrie ne se fait remarquer nulle part dans l'espace immense qu'il y a depuis cette cataracte jusqu'à S.t Louis (2).

(1) Vancouver, tom. II pag 14 etc.
(2) Voyage de *Lewis* et *Clarke*.

Tribus de la Nouvelle-Hanovre.

Mackenzie a cependant observé chez certaines tribus de la Nouvelle-Hanovre quelques usages, qui rappellent le souvenir des habitans de Taïti et de Tongatabou. Les peuples qui habitent les bords du Salomon, rivière que les indigènes appellent l'*Annah-ju-Tessé*, vivent sous un gouvernement despotique. Ils ont deux fêtes religieuses, l'une au printems et l'autre en autonne. Lorsqu'ils reçoivent quelqu'un chez eux en cérémonie, ils étendent des nattes devant lui, et la foule s'assied vis-à-vis en demi-cercle: l'hôte le revêt de ses propres vêtemens en signe d'amitié, et quelquefois même il lui cède sa place dans le lit conjugal (1): usage qui est commun à d'autres peuples de l'Amérique et de l'Asie. Ces Indiens sont en général d'une taille moyenne, mais forts et charnus; ils ont le visage rond, les pommettes des joues saillantes, les yeux petits et d'un gris mêlé de rouge, avec un teint qui tient le milieu entre l'olivâtre et la couleur du cuivre. Leur tête prend une forme conique par l'effet de la pression continuelle à laquelle on l'assujétit dès l'enfance, et leurs cheveux ont la couleur d'un brun foncé. Leurs vêtemens sont faits d'une espèce d'étoffe, dont l'écorce de cèdre leur fournit la matière, et ils sont quelquefois attachés avec des peaux de loutre. Ils ont des temples dont le toit est soutenu par des piliers de bois en forme de cariatides, qui montrent leur talent pour la sculpture. Mackenzie dit que quelques-unes de ces figures sont debout dans l'attitude de vainqueurs, et d'autres courbées et comme accablées sous le poids qu'elles portent.

Indiens Slud-Cuss.

Les Slud-Cuss habitent le pays, où la haute chaîne des montagnes qui borde le rivage de la mer commence à s'abaisser vers le lit du fleuve *Tacutsché-Tessé*: ces Indiens ont une figure agréable, beaucoup de propreté et traitent bien les femmes. Ils conservent les ossemens de leurs pères dans des coffres, ou suspendus à des pieux. Mackenzie rapporte que tout en gardant fidélement les effets que les voyageurs leur avaient laissés en dépôt, ils cherchaient à leur dérober tout ce qu'ils leur voyaient dans les mains.

Indiens Nascoud.

Les tribus connues sous le nom de Nascoud ou de la Cascade, les Nagaïlers et les Atnahs, habitent les hauteurs du Tacutché-Tessé. Quelques-uns de leurs idiomes ressemblent à ceux des Schipiuans et autres nations du Canada. Vancouver a vu le long de la côte des villages bâtis sur une espèce de terrasse artificielle, dont il a donné le

(1) *Mackenzie*, tom. III pag. 170, 181, 274.





dessin dans son atlas, et qui retracent quelqu'idée des Hippa's de la Nouvelle-Zélande. Le village de Chélaski dans le détroit d'Johnston, quoique composé de misérables huttes, offre des peintures et des hiéroglyphes qui semblent avoir un sens mystérieux : ces sortes de peintures sont répandues sur toute la côte du nord-ouest.

Nous allons rapporter en peu de mots la description que Vancouver donne de ce village au chapitre VII du II.e livre de son voyage. « Chélaski était le nom du chef du village ; il reconnaissait Macuina et Wicananish comme deux chefs qui étaient au dessus de lui, et à l'autorité desquels cependant il ne nous parut pas être soumis. M'étant rendu au village, accompagné de quelques officiers et de Chélaski lui-même, je le trouvai agréablement situé sur le penchant d'une colline et au bord d'un joli ruisseau (voy. la planche 20) : il est exposé au midi, et a derrière lui quelques collines toutes couvertes de pins, qui le mettent à l'abri des vents du nord : les maisons, au nombre de trente-quatre, y sont rangées avec ordre, et les plus considérables appartiennent aux principaux personnages, qui étaient barbouillés de diverses couleurs et chargés d'ornemens. Celle de Chélaski se distinguait des autres par trois gros pieux qui s'élevaient sur le toit. Ces maisons sont construites sur le modèle de celles de Noutka. Les habitans sont sans doute de la même nation, et nous trouvâmes peu de différence dans leur manière de manger et de s'habiller. Plusieurs familles vivaient sous le même toit, mais chacune dans un lieu à part où elle passait la nuit : l'intérieur de ces maisons nous sembla plus décent que celles de Noutka etc. ».

Indiens Schukitané.

Les habitans de la baie de Schiukitané, appelée par les Anglais baie de Norfolk dans l'archipel du Roi Georges, ressemblent par la taille et la figure à ceux de Noutka ; mais leurs cheveux rudes les rapprochent des tribus les plus septentrionale et de la race des Esquimaux. Les jeunes gens se rasent la barbe, et les vieillards la laissent croître. Les femmes portent un ornement bizarre, qui consiste en un petit morceau de bois qu'elles se font entrer de force dans les chairs au dessous de la lèvre inférieure. Ces peuples montrent beaucoup de finesse dans leur manière de trafiquer, et de courage dans la pêche de la baleine : leur manière d'apprêter les peaux, leur sculpture et leur peinture annoncent en eux beaucoup d'intelligence et d'industrie. Ils conservent les têtes de leurs morts dans une espèce de sarcophage décoré de pierres lisses (1).

(1) V. *Dixon*, voyage autour du monde.

DÉTROIT DE JEAN DE FUCA.

Costume des naturels décrit par Mosigno.

Le voyage de D. François Mosigno (1), auquel nous sommes redevables d'une description exacte des mœurs et des usages des habitans de Noutka, est peut-être encore celui qui peut nous donner les notions les plus précises sur les naturels du détroit de Jean de Fuca. C'est pourquoi nous nous bornerons à donner ici à nos lecteurs un extrait de la relation du voyage fait dans ces parages par les brigantins Espagnols le Subtil et le Mexicain, en nous servant pour cela de la traduction qu'en a faite M.r le Comte Castiglioni.

Port de Nugnèz-Gaona.

Les deux brigantins dont il s'agit partirent du port de Noutka au commencement du mois de juin de 1792, pour aller reconnaître le détroit de Jean de Fuca. En entrant dans ce détroit ils découvrirent sur la côte nord le port de Nugnès-Gaona, où se trouvait la corvette Espagnole appelée la Princesse, sous le commandement de Don Salvator Fidalgo lieutenant de vaisseau. Ils jetèrent l'ancre à côté de cette corvette, dont le commandant attendait les ordres de Don Jean De-la-Bodega pour y former un établissement, dans le cas où, d'après les arrangemens convenus entre les cours d'Espagne et d'Angleterre en 1789, les Espagnols auraient dû abandonner le poste de Noutka. Le pays, dont la position et les productions sont les mêmes qu'à Noutka, semble néanmoins être plus fertile, et jouir d'un climat plus doux et plus salubre. Il est arrosé de plusieurs petites rivières, et abrité par des forêts et des montagnes élevées.

Qualités physiques des naturels.

Les naturels vivaient en aussi bonne intelligence avec le commandant Fidalgo, que ceux de Noutka avec Don Jean De-la-Bodega. Ils comprennent le langage de ces derniers, quoiqu'il diffère du leur considérablement, et leurs mœurs sont à-peu-près les mêmes. Ils sont néanmoins plus grands, plus robustes et mieux faits; ils ont les traits plus réguliers, le teint moins foncé, et l'on a vu même deux de leurs femmes qui pouvaient passer pour blanches. L'habillement des hommes se compose d'un manteau, ou espèce de cape de peau de

Habillement.

(1) Relacion del Viage hecho por las Goletas Sutil y Mexicana en el anno de 1792 para reconocen el estrecho de Fuca. *Madrid*, 1802.

loutre ou d'ours. Celui des femmes n'est pas aussi modeste qu'à Noutka : c'est un manteau aussi en peau qu'elles s'attachent au cou, et sous lequel elles ne portent qu'une ceinture d'où pendent de longues franges de fibres de pin où d'autre matière végétale, qui leur arrivent jusqu'au genou, et qui en s'ouvrant lorsqu'elles sont dans leurs canots ou assises à terre, ne cachent nullement leur nudité. Elles ont une quantité de bracelets de cuivre ou de corne de cerf, des colliers de coquille, d'os de baleine, de cuivre ou de verroterie, ainsi que des pendans d'oreille des mêmes matières; elles ont aussi le cartilage du nez percé. Elles se barbouillent le corps de rouge et de noir, oignent leurs cheveux avec de la graisse pour les rendre luisans, et mettent beaucoup plus de prétention dans leur parure extravagante, que les femmes de Noutka.

Nous n'eûmes qu'à nous louer, dit Mosigno, de la douceur et de l'affabilité de ces Indiens pendant tout le tems de notre séjour dans ce port. Le premier jour nous leur fîmes savoir que les chefs auraient seuls la permission de venir à bord; et dès lors aucun d'entr'eux ne chercha à violer cette disposition, que nous fûmes contraints d'adopter après nous être aperçus de leur penchant au vol, qu'ils ne manquaient pas de satisfaire toutes les fois qu'ils croyaient pouvoir le faire sans être vus. Fidalgo avait pris les mêmes précautions; et pour prévenir tout inconvénient, il s'était déterminé à faire tirer tous les soirs au coucher du soleil un coup de canon, qui était pour ces Indiens le signal de s'éloigner de la corvette et de l'établissement, jusqu'au lendemain matin : ce qu'ils fesaient avec la plus grande docilité. Le même motif l'avait porté à défendre aux gens de son équipage, de leur donner aucune espèce d'armes.

Leur penchant au vol.

A peine le brigantin le Subtil eut-il jeté l'ancre, que le chef de cette peuplade appelé Taisoun vint à bord; mais avant d'y monter il nous fit présent de quelques sardines, chose que nous n'avions point vue à Noutka, et à laquelle nous ne nous attendions nullement, d'après la connaissance que nous avions de la pauvreté de ces Indiens. Nous lui donnâmes en retour quelques coquillages, de la verroterie et du biscuit. Après avoir examiné notre bâtiment, il se retira très-satisfait de l'accueil que nous lui avions fait.

Nous eûmes aussi la visite de Tetacus un des principaux chefs de l'entrée de Jean de Fuca, dont on voit le portrait, fig. 5 de la planche 17. Il demanda la permission de voir les bâtimens, et l'ayant obtenue, il les observa avec beaucoup plus d'attention que

Tetacus *un des principaux chefs du détroit.*

n'en avaient marqué les autres Indiens. Comme il était sur le Subtil, il dit que la femme qui se trouvait dans le canot voisin était son épouse et s'appelait Maria (1), (fig. 4 de la même planche): nom que nous crûmes d'abord avoir mal entendu, mais que Tetacus nous répéta ensuite de manière à ne pouvoir plus en douter. L'ayant engagée à monter sur le vaisseau, elle nous parut avoir quelque difficulté d'y venir; mais ayant fait entendre à son mari que nous n'avions d'autre intention que de la saluer, et qu'il ne lui serait fait aucune insulte, il lui commanda de venir, et s'étant approchée aussitôt elle nous tendit la main, pour que nous l'aidassions à monter. Ils restèrent l'un et l'autre avec nous pendant quelque tems avec la plus grande confiance : nous leur fîmes cadeau de quelques bagatelles, et nous fûmes étonnés de la sécurité avec laquelle ce Taïs s'était déterminé à venir seul, sans armes et avec la femme qu'il aimait le plus sur un vaisseau à peine arrivé, et au milieu de gens qu'il ne connaissait pas encore assez pour se fier entièrement à eux.

Son caractère. Le lendemain matin à huit heures Tetacus s'approcha du Mexicain, et laissant sa femme Maria dans le canot il monta à bord, et salua les officiers. On lui présenta une tasse de chocolat, qu'il trouva de son goût; et à cette occasion il montra combien cette épouse lui était chère, en trempant dans sa tasse un morceau de pain qu'il s'empressa de lui donner. Après être resté quelque tems avec les officiers il demanda la permission de se retirer, et dit à Don Gaetano Valdés commandant du brigantin, qu'il devait aller le lendemain voir une autre peuplade de sa dépendance, qui se trouvait plus avant dans le détroit. Invité par Valdés à faire ce trajet sur son bâtiment, il y consentit avec plaisir. Il prit alors un peu de poisson sec qu'il avait dans son canot, pour sa nourriture pendant le voyage, l'attacha aux cordages du brigantin, et ordonna à sa femme de partir pour aller le rejoindre. Peu de tems après on vit approcher du brigantin un second canot où se trouvait une autre femme de Tetacus, plus âgée et moins belle que la première; moins docile que celle-ci aux volontés de son mari, elle le pressait, les larmes aux yeux, de se séparer de nous et de venir avec elle dans son canot. Tetacus tâcha de faire partager à sa femme la confiance que nous lui avions inspirée, d'après l'intérêt que nous avions d'évi-

(1) C'est par erreur qu'on a dit à la pag. 115 que Maria était femme de Macuina.

ter avec cette nation des altercations fâcheuses, qui n'auraient pas manqué d'avoir lieu, si Maria et autres indigènes qui l'avaient vu à notre bord, ne l'y eussent plus trouvé à notre arrivée dans le canal. Ce débat entre Tetacus et sa femme dura quelque tems; mais celle-ci voyant l'inutilité de ses instances finit par se retirer en pleurant: avant son départ nous lui fîmes quelques présens de verroterie. La conduite de ce chef excita notre admiration. Maître de grandes richesses et d'un territoire de plusieurs lieues d'étendue, il vient seul et sans armes sur un navire dont la manœuvre et la sûreté lui étaient absolument inconnues; il se met au pouvoir d'étrangers qu'il avait vus la vieille pour la première fois, sans montrer la moindre inquiétude; et loin d'en paraître fâché, il ne cesse de témoigner combien il est touché de nos procédés à son égard. Ils observait tout avec soin, fesait des questions sur tout ce qui piquait sa curiosité, et donnait à entendre que le principal motif qui l'avait déterminé à se rendre à notre invitation, était de connaître notre manière d'agir et la maœuvre de nos bâtimens. C'est particulièrement sur ce dernier objet que se fixait son attention; il voulait savoir l'usage des cordages, les désignait par leur nom et ne laissait rien échapper à ses recherches, sans cependant se rendre importun; il interrompait souvent ses demandes, pour nous instruire des usages de son pays, et nous apprendre les noms de certaines choses, dont la connaissance lui paraissait devoir nous être de quelqu'utilité.

Le lendemain nous nous avançâmes vers la pointe de Moreno de la Vega, et nous passâmes au milieu de quelques ilots en suivant la route que nous indiquait Tetacus: nous nous dirigeâmes ensuite vers le port de Cordoue (1), où ce chef devait s'arrêter, et auquel il donnait le nom de *Chachimatupusas*. Il avait dormi toute la nuit sans jamais marquer la moindre défiance, et ne cessait de nous donner des preuves de son intelligence; il connaissait sur la carte la configaration du détroit et des îles dont nous avions fait depuis peu la découverte, et nous dit les noms que leur donnaient les naturels. Après avoir doublé la pointe de Moreno de la Vega, il nous engagea à faire provision d'eau, qui, en cet endroit, était bonne et abondante, en nous prévenant que plus loin elle était rare et de mauvaise qualité. Il mangeait de tout ce qu'on lui donnait, et cher-

(1) C'est-à-dire à la pointe de Gonzalo.

chait à imiter en tout nos manières. Il se rappelait les noms des capitaines Anglais et Espagnols, qui avaient visité la côte et l'archipel de Claucand et de Noutka, et nous apprit qu'il y avait deux vaisseaux dans ce détroit.

Lorsque nous fûmes près de la rade d'Elisa, nous vîmes approcher du Mexicain trois canots, dans chacun desquels il y avait quatre ou cinq Indiens vêtus d'un manteau de laine, et qui en tenaient des neufs pour les échanger contre une plaque de cuivre. Tetacus nous donna à cette occasion une preuve de sa générosité : car s'étant ôté quatre bracelets qu'il avait, et d'un joli travail, il les remit à l'officier Vernaci, en lui disant de faire ensorte d'avoir un de ces manteaux en échange. Cet officier en offrit deux seulement à ces marchands ; et n'ayant pu leur faire agréer sa proposition, il en informa Tetacus qui lui dit de les donner tous les quatre. Mais cet échange n'eut point lieu, parceque l'officier s'étant aperçu que Tetacus ne désirait avoir un de ces manteaux que pour en faire présent à Valdés, qui lui avait fait cadeau d'une cape et d'une chapeau, il ne voulut pas permettre que ce généreux Indien se privât de ses bracelets.

Générosité de Tetacus

A onze heures du matin du même jour nous entrâmes dans le port de Cordoue, où le canot que montaient les deux femmes de Tetacus n'était pas encore arrivé. Il en parut très-inquiet, et prit une lunette d'approche pour regarder en mer, donnant à chaque instant des signes de sa vive tendresse pour Maria son épouse favorite. Il resta ainsi en observation jusqu'à une heure après midi, qu'il aperçut enfin le canot avec ses deux femmes. Etant allé les voir il revint à bord et dina avec nous. Après avoir diné il prit congé de l'équipage de la manière la plus affectueuse, et alla rejoindre ses femmes qui l'attendaient à terre.

Vénération de ces Indiens pour l'aigle.

Nous remarquâmes que leur canot portait à la proue l'image d'un grand aigle sculpté en bois : ce que nous avions déjà observé sur quelques canots de guerre. Ces peuples semblent avoir une sorte de vénération pour cet oiseau, auquel les habitans de la Californie rendent également un hommage de reconnaissance, pour avoir, disent-ils, tiré d'un puits un de leurs ancêtres. Tetacus ayant pris un crayon dessina plusieurs objets, et entr'autres un aigle volant. Il l'avait représenté avec une tête énorme et deux cornes, saisissant une baleine avec ses griffes, et protestait d'avoir vu un de ces oiseaux se précipiter d'une hauteur sur la mer, y prendre une baleine, et

l'emporter avec lui dans les airs. Le capitaine Valdés ne put s'empêcher de lui observer que c'était sans doute en rêve qu'il avait vu un pareil prodige; mais Tetacus soutint que non, et qu'il était tout aussi éveillé qu'au moment où il en fesait le récit. Cette circonstance, à défaut de toute autre notion sur la religion des Taïs, donne lieu de présumer qu'ils sont singulièrement portés pour le merveilleux, et que leur imagination influe beaucoup sur leur croyance.

Après diné nous allâmes voir le village, où nous trouvâmes une cinquantaine de personnes. Les Taïs étendirent des nattes à terre pour nous faire asseoir, et se rangèrent autour de nous: on nous présenta ensuite un morceau de polype de mer qu'on avait préparé pour notre repas. Tetacus montrait la plus grande bonté envers ses hôtes, et les embrassa plusieurs fois: nous nous séparâmes ensuite fort-satisfaits les uns des autres. La nuit se passa dans le plus grand calme: ce qui ne nous empêcha pas de nous tenir sur nos gardes: car quoique nous fussions sûrs des sentimens de Tetacus à notre égard, nous ignorions à quel point il pouvait être considéré de cette peuplade. Nous sûmes après qu'il était un des chefs les plus puissans de cette côte, et que ses connaissances et sa bravoure lui avaient mérité l'attachement et le respect de ses habitans.

RÉGIONS DU NORD ET DU NORD-EST.

FLEUVE MACKENZIE, BAIE D'HUDSON, LABRADOR, GROENLAND, ISLANDE ET SPITSBERG.

Après avoir quitté la partie du nord-ouest de l'Amérique et franchi les montagnes de roches, on entre dans une vaste région, qui s'étend jusques vers la baie d'Hudson et le long des rivages de l'Océan arctique, et où les lacs, les marais et les rivières sont plus multipliés qu'en aucune autre partie du monde. Peu de montagnes rompent la triste uniformité de cette terre sauvage et glacée: les nombreux courans d'eau qu'elle présente peuvent se partager en deux classes; les uns qui vont se perdre dans des mers inconnues au nord, et les autres qui se jettent dans la baie d'Hudson. Parmi les premiers on distingue le fleuve d'Athapescow ou de l'Elan, et celui d'Ungigan ou de la Paix: le premier vient du midi et se décharge

dans le lac des montagnes ou d'Athapescow, le second descend du plateau du nord-ouest. Lorsque celui-ci est dans ses crues, ses eaux refluent dans le lac Athapescow, et quand il est bas il reçoit celles du lac. A l'endroit où les eaux de ce fleuve sont réunies dans un seul lit, il prend le nom de fleuve de l'Esclave (1), et se jette dans le lac du même nom, d'où sort le fleuve Mackenzie (2) qui a son embouchure dans un golfe ou une mer du nord jusqu'à présent inconnue. Ce lac, auquel on donne plus de cent lieues de longueur, est semé d'îles couvertes de grands arbres qui ressemblent aux mûriers. Mackenzie le trouva revêtu de glace vers la mi-juin (3). Ces lacs et ces fleuves forment ensemble un courant d'eau, qui a plus de six cents lieues de longueur, et dont la masse imposante ne le cède point aux superbes fleuves de la Sibérie.

Rivière de la mine de Cuivre.

La rivière de la mine de Cuivre, découverte par Hearne (4),

(1) Les Anglais ont un petit fort sur la rive méridionale du lac de l'Esclave, près de l'embouchure du fleuve du même nom, qui, au delà du lac où il se joint au bras septentrional du lac des montagnes, porte le nom d'*Ungigak*, ou fleuve de la Paix.

(2) Mackenzie agent de la compagnie du nord-ouest partit le 3 juin 1789 du fort Schipiuan, qui se trouve sur le bord méridional du lac des montagnes. Après avoir traversé ce lac et le fleuve de l'Esclave, il entra le 9 juillet dans le lac de ce nom, en reconnut les principales baies, et, au bout de vingt jours de navigation, entra dans le fleuve qui sort de ce lac, et que les cartes géographiques désignent sous le nom de ce voyageur. Le 12 septembre suivant, Machenzie rentra au fort Schipiuan, après une absence de 102 jours. Nous lui sommes redevables de quelques notions intéressantes sur deux tribus indigènes de cette partie de l'Amérique, qui sont celles des Schipiuans et des Knistenaux, dont nous parlerons bientôt.

(3) Peter-Pond, agent d'une compagnie de commerce Anglaise, découvrit le lac de l'Esclave ou des Esclaves vers l'an 1780. L'honneur de cette découverte peut néanmoins lui être contesté: car ce lac parait être le même que celui d'Athapescow ou d'Athabasca, que vit Hearne le 24 décembre 1771. La géographie en est encore très-imparfaite. Les naturels dirent à Hearne qu'il avait cent-vingts lieues de longueur du levant au couchant, et vingt de largeur. Arrowsmith ne lui en donne que 53 à 54 de long, sur 26 à 27 de large.

(4) Les habitans des parties septentrionales de l'Amérique, qui étaient en relation de commerce avec ceux des forts de la compagnie de la baie d'Hudson, fesaient souvent mention d'une rivière appelée *Rivière de Cuivre*, à cause de la grande quantité de ce métal qui se trouve dans son lit.

court au nord, mais n'est pas considérable. De tous les lacs dont est environnée la baie d'Hudson, et qui n'ont point d'écoulement, le plus remarquable est celui de Dobent.

Baies de Baffin et d'Hudson.

Si l'étendue de mer, qu'on trouve désignée dans les cartes géographiques sous le nom de baie de Baffin, pouvait réelement être considérée comme telle, l'Amérique septentrionale renfermerait les deux plus grandes baies de l'univers. Une partie de cette mer est appelée détroit de Davis, et communique avec la baie d'Hudson par les détroits de Balhus, de Cumberland, de Forbisher, et d'Hudson, qui forment avec les côtes du continent plusieurs îles, dont la plus septentrionale se nomme l'île James. Il y en a en outre beaucoup d'autres dans le voisinage des détroits d'Hudson et de Forbisher, ainsi qu'à l'entrée de la baie d'Hudson : les principales sont l'île North-Main, et les îles Southampton et Mansfeld.

Etendue et limites de la baie d'Hudson.

La baie d'Hudson (1), proprement dite, s'étend depuis la pointe

Désirant se procurer des renseignemens plus précis sur cette rivière, la compagnie ordonna au Gouverneur du fort du *Prince de Galles* d'y envoyer par terre un homme intelligent et digne de toute sa confiance. Hearne fut chargé de cette mission. Parti de ce fort le 7 décembre 1771, il arriva heureusement aux bords de cette rivière, sur laquelle il nous a donné des notions très-détaillées, ainsi que sur les pays voisins, sur les productions du sol, et sur les animaux qui habitent ces tristes contrées etc. Il visita une mine de cuivre, d'où la rivière a pris son nom, et qui était à environ dix lieues de son embouchure. Les Indiens la disaient fort-riche, mais cette assertion fut démentie par celle de Hearne et de ses compagnons, qui, aprés quatre heures de recherches, ne parvinrent à trouver qu'un seul morceau un peu considérable de ce métal.

(1) Le désir de découvrir un chemin plus court pour aller dans l'Inde, a fait entreprendre, comme nous l'avons déjà observé, les voyages les plus hasardeux. En cinglant droit au pôle pour trouver ce passage, Hudson vit la côte orientale du Groënland au 73.e degré de latitude, et se trouva arrêté par les glaces au 82 e Plus tard il découvrit le détroit et la baie qui portent son nom, et où il trouva son tombeau.

Parmi les ouvrages qui donnent des notions particuliéres sur la baie d'Hudson on distingue les suivans :

Descriptio ac delineatio geographica detectionis freti, sive transitus ad occasum supra terras Americanas, in Chinam atque Japoniam ducturi recens investigati a M. Henrico Hudson Anglo etc. *Amsrdam*, 1613, in 4.°

Beschreibung der Reisen durch Capit. Joh. Munken, im Jahr 1609-1620, nach dem Freto Hudson. *Francof.* 1650, in 4.°

méridionale de l'île Southampton, presque sous le 63.e degré de latitude nord, jusqu'au cap Henriette qui est à l'extrémité de la côte occidentale de la Nouvelle Galles méridionale, par le 56.e degré de la même latitude, où l'on peut placer le commencement de la baie James, qui n'est cependant qu'une continuation de la première. Cette baie a 180 lieues du nord au midi, et 200 du levant au couchant. Celle de James se termine au 51.e degré de latitude nord, et a 100 lieues de long sur environ 90 de large. La baie d'Hudson, en y comprenant ses divisions, a pour limites, au nord et au nord-ouest les terres du Prince de Galles, au levant la partie du Labrador appelée Grand'-Terre de l'Est, au sud-est et au sud-ouest le Canada, et à l'ouest la Nouvelle Galles méridionale, avec le Nouveau Dannemark. Elle forme du côté du midi quelques golfes, dont le premier est appelé la baie de Répulse, parce que deux navigateurs y ayant cherché un passage au nord n'y trouvèrent point d'issue; le second est le fleuve de Wager, et le troisième l'entrée de Chesterfield ou de Bowden, qui aboutit à un lac appelé lac des Panetiers, et le port Nelson. Cette baie reçoit plusieurs fleuves dont les plus considérables sont, au levant le fleuve de l'Est, et le fleuve Mistassins qui sort d'un lac du même nom; au midi les rivières d'Harricanau, de l'Ouest, et de l'Abbitibé qui sort également d'un lac du même nom, avec les rivières de la Souris et d'Albany; et au couchant la Severn, rivière considérable, avec le port et la rivière Nelson, qui communiquent l'un et l'autre avec le lac Unipek, et le fleuve Schurschill ou de Missi-Nipi.

Apreté du climat.

L'hiver, dans ces tristes régions, est d'une rigueur extrême jusqu'au 57.e degré de latitude: la glace des rivières y a ordinairement huit pieds d'épaisseur, et l'eau de vie y gèle. La violence du froid y fait éclater les rochers avec un bruit semblable à celui des plus grosses pièces d'artillerie, et en lance les fragmens à des distances énormes. Le climat y est sujet aux plus étranges variations:

Phénomènes de l'atmosphère.

An Account of the countries adjoining to Hudson-Bay, by Arthur Dhos. *London*, 1744, in 12.o
Joseph Robson's Account of six year residence in Hudson-Bay from 1733, to 1736, and 1743 to 1747. *London*, 1752, in 8.o
State of the Hudson-Bay, by Edwart d' Humfreville. *London*, 1790, in 8.o
Voyage de la baye de Hudson fait en 1746 et 1747 pour la découverte du passage de nord-ouest etc. Trad. de l'Anglais de M. Henri Ellis etc. *Paris*, 1749, 2 vol. in 12.o fig.e





Paolo Fumagalli fece

des nuages pluvieux viennent quelquefois obscurcir tout-à-coup la sérénité du ciel; d'autres fois le soleil sort subitement du sein des brouillards qui l'enveloppaient, et se montre dans toute sa splendeur; un cône d'une lumière jaunâtre précède et suit toujours son lever et son coucher. Cette lumière, qu'on appelle aurore boréale, est tantôt douce et pure, tantôt vive et resplendissante comme celle de la pleine lune; et dans l'un et l'autre cas, ses reflets azurés contrastent agréablement avec la couleur de feu dont brillent les étoiles.

Image d'un de ces phénomènes.

L'expédition envoyée par le gouvernement Anglais dans le nord en 1818, a donné lieu à la publication de plusieurs ouvrages sur les mers boréales et sur le Groënland. Celui de Bernard O'Reily contient des observations intéressantes sur la température, et présente un tableau fidèle de l'état de ces mers. Le vaisseau le *Thomas*, armé pour la pêche de la baleine, et commandé par le capitaine *Thomas Brass*, partit de Hull le 8 mars 1817. Le 17 juillet il se trouvait à 75° 17′ de latitude-nord avec dix autres bâtimens envoyés à la même pêche. La mer était, dit-il, unie comme une glace. A l'ouest du *Thomas* cinq bâtimens se trouvèrent entourés de glaces, et dans le plus grand danger; heureusement il souffla le lendemain un petit vent du nord-est, qui les aida à se délivrer. Les oiseaux aquatiques, qu'on voyait auparavant en grand nombre, devenaient extrêmement rares. Leur instinct semblait les avertir, qu'il était tems d'abandonner ces contrées, pour se rendre dans les parties méridionales. Les rayons du soleil débarrassaient quelquefois une partie de l'horison des épais brouillards qui le couvraient, ce qui produisait des phénomènes d'optique des plus singuliers. La planche 21, où l'on voit représenté un arc lumineux, peut donner quelqu'idée de ce météore, et offre en même tems une image fidèle de ces mers dans la saison la plus chaude de l'année.

Stérilité du sol etc.

Mais ces scènes, toutes merveilleuses qu'elles sont, ne font qu'augmenter la sombre tristesse de ces déserts. On ne peut voir rien de plus horrible que les environs de la baie d'Hudson. De quelque côté qu'on tourne les regards, on n'aperçoit que des terres rebelles à toute espèce de culture, des rocs escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, et sont entrecoupés de ravins profonds et de vallées stériles, où le soleil ne pénètre jamais, et que des amas de glaces et de neiges éternelles rendent inabordables. La mer n'est libre dans

cette baie que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore y recontre-t-on souvent dans cette saison même des masses énormes de glace, qui jettent les navigateurs dans un extrême embarras. Si, lorsqu'ils se croient éloignés de ces montagnes flottantes, un coup de vent, une marée ou un courant rapide leur ôte la faculté de se servir du gouvernail, ils se voient transportés en un instant au milieu de monceaux de glace qui semblent couvrir toute la baie (1). Dans cette situation critique, leur unique resource est de jeter le grapin sur un de ces blocs, et de chercher à écarter les autres à l'aide de gros bâtons ferrés. Que si une tempête vient à les assaillir malheureusement dans ce cruel embarras, il ne leur reste presque plus aucun espoir de salut.

Tel est le tableau effrayant que Charlevoix nous fait de cette baie: tableau auquel on pourrait ajouter une foule d'autres particularités rapportées dans le voyage du capitaine James, qui a été entrepris dans la vue de trouver un passage par les mers du nord à l'Océan Pacifique (2).

Animaux.

La mer d'Hudson n'est pas très-poissonneuse, et c'est envain qu'on y a tenté la pêche de la baleine. Les lacs septentrionaux abondent au contraire en excellens poissons tels que brochets, esturgeons et truites; et leurs bords sont peuplés d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on distingue plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards.

Le long séjour qu'a fait Hearne dans les environs de la baie d'Hudson, l'a mis dans le cas d'en connaître parfaitement les règnes animal et végétal, et de nous en donner une relation exacte: nous allons rapporter les notions qu'il a recueillies, et qui formeront le complement de la description d'un pays jusqu'à présent peu connu dans la géographie.

Les principaux quadrupèdes sont le buffle, l'élan, le bœuf musqué, le daim, le castor, le loup, les renards de différentes couleurs, le lynx ou le chat sauvage, l'ours blanc, l'ours noir, l'ours brun, la wolverenne, la loutre, le jackash, l'uejack, l'hermine, le rat musqué, le porc-épic, le lièvre, le lapin, l'écureuil des bois, l'écureuil rayé et plusieurs espèces de souris.

Le castor est un animal dont on a tant parlé, que nous croyons à propros de rapporter ici les observations auxquelles il a donné

(1) V. les voyages d'*Ellis*, de *Middleton*, de *Robson*, d'*Hearne* etc.
(2) V. Géographie Universelle publiée par Mentelle etc. tom. 14.

lieu de la part de ce voyageur : observations qui réduisent de beaucoup les merveilles qu'on en a racontées jusqu'à présent.

Les castors, dit Hearne, construisent leurs demeures en divers lieux : lorsqu'ils ne sont pas en grand nombre, ils s'établissent sur les lacs, les étangs, les rivières, et les canaux qui joignent les lacs; mais en général ils préfèrent les deux dernières positions, lorsqu'ils y trouvent l'avantage de s'y procurer de l'eau à volonté. Ce choix est fondé sur la commodité dont est pour eux un courant, à l'aide duquel ils peuvent transporter leurs provisions avec plus de facilité, et en même tems jouir de plus de sûreté que les castors qui habitent les eaux stagnantes. Ceux qui bâtisent leurs maisons sur de petites rivières, ou dans des lieux susceptibles de manquer d'eau, savent remédier à cet inconvénient avec un art surprenant. Ils forment, à une certaine distance de leurs demeures, une digue qui traverse le courant. Cette digue est le chef-d'œuvre de leur industrie, moins encore sous le rapport de la perfection du travail, que par son importance, sa solidité, et sa forme qui est toujours adaptée à la nature du lieu où elle est placée. Si l'eau y a peu de mouvement, cette espèce de rempart s'étend sur une ligne presque droite; si, au contraire, le courant est rapide, cette ligne prend une courbure considérable. Les castors emploient à la constructions de leurs digues tous les bois qui flottent sur l'eau, ainsi que des branches de saule, de bouleau et de peuplier, qu'ils détachent des arbres et transportent sur le lieu. Ils entremêlent de pierres ces branchages, qu'ils joignent bien ensemble, et enduisent au dehors de terre glaise. Ces digues, lorsque les castors peuvent y séjourner assez long-tems pour en avoir soin, acquièrent une solidité qui ne craint ni l'eau ni la glace : les branches d'arbres y prennent racine et forment une haie si épaise, que les oiseaux viennent quelquefois y faire leurs nids.

Les maisons des castors sont faites des mêmes matériaux, et leur grandeur est proportionnée au nombre d'individus qui doivent y habiter, et qui est rarement au dessus de douze. On en a beaucoup vanté l'architecture; mais, continue Hearne, elle est bien inférieure à celle des digues. Ceux à qui il a plu d'en représenter l'intérieur divisé en plusieurs appartemens, tels que salle à manger, chambre à coucher, gréniers etc., n'en avaient aucune connaissance. Ces maisons consistent en une seule chambre, où ces animaux mangent et dorment à l'abri de l'eau. Il est pourtant vrai de dire que les

plus grandes sont divisées en divers compartimens, afin de partager le poids du toit; mais en général ces divisions n'ont point de communications entr'elles, et il faut passer l'eau pour aller de l'une à l'autre, de sorte qu'à proprement parler, ce sont autant de maisons séparées.

Les voyageurs qui prétendent que ces habitations ont deux portes, l'une vers la terre, et l'autre du coté de l'eau, montrent également qu'ils sont mal instruitrs de ce qui concerne ces animaux: car ces deux portes ne serviraient, en les exposant davantage à la rigueur du froid, qu'à en faciliter l'entrée à leurs ennemis, et entr'autres aux *quouiqoue hatche*.

Hearne rejette en outre diverses autres particularités qu'on a attribuées au castor. Comment concevoir, dit-il, qu'un animal, qui n'a pas plus de trois pieds de hauteur lorsqu'il se tient droit sur ses pattes de derrière, et dont celles de devant n'ont pas plus de deux pouces de largeur, puisse enfoncer à trois ou quatre pieds en terre, des pieux aussi gros que la jambe d'un homme? Comment pourrait-il se servir de sa queue pour porter des pierres, de la paille, de la terre, et enduire les murs de sa demeure? Sa forme et sa grandeur excluent en lui de semblables facultés. La position naturelle de sa queue, qui est toujours basse, ne lui permet pas de la dresser ni de la tourner à son gré, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine, qu'il peut la tenir soulevée de terre.

Les castors sont loin de planter en terre les pieux de leurs maisons; ils placent au contraire la plus grande partie de leurs bois en travers et presqu'horisontalement, sans autre précaution que de laisser un intervalle entre deux tas. Ils font ces travaux la nuit, et avec beaucoup de célérité. Lorsque le froid commence à devenir rigoureux, ils enduisent leurs maisons d'une nouvelle couche de terre glaise, qui devient bientôt aussi dure que la pierre, et les met en état de résister au *quouiqoue hatche* leur plus grand ennemi.

Malgré tout ce qu'on a dit de la réunion des castors en grands corps de sociétés, formant des villes et des républiques, Hearne a dû se convaincre, d'après beaucoup d'observations, que dans les maisons même où ils sont rassemblés en grand nombre, il n'existe entr'eux d'autres relations que celle du voisinage, et d'une coopération spontanée à la construction et à l'entretien de leurs digues.

Végétaux. Parmi les végétaux qui croissent sur les bords du Missi-Nipi on trouve plusieurs arbustes à baies, le groseiller, trois espèces de

myrte, l'acacia, le fraisier, et une petite espèce d'églantine, la bardane, l'oseille, une espèce de ciste et de buis, diverses qualités de mousse, et plusieurs sortes de plantes graminées et de pois. Les arbres qui composent les forêts de ces contrées sauvages se réduisent à un petit nombre d'espèces, telles que le pin, le mélèze nain, le peuplier, le bouleau et le saule nain. Le bouleau est multiplié dans les parties de l'ouest : le pin, le mélèze, le peuplier, le bouleau et l'aune deviennent plus grands dans le pays d'Athapescow; mais presque tous les arbres du Canada croissent autour du lac Uinipeg. Makenzie a fait une remarque qui mérite d'être rapportée, c'est que dans les lieux où il ne croissait que des pins et de bouleaux, et où l'on a mis le feu, on ne trouve plus maintenant que des peupliers, quoiqu'il n'y en eût aucun auparavant. Les rives du fleuve Rouge, de l'Assiniboil et du Sasschasschawan semblent propres à plusieurs genres de culture : l'orge et le seigle y viennent à maturité, et l'on y recueille du beau chanvre; mais l'éloignement des ports du Canada, et le peu d'avantages que présentent ceux de la baie d'Hudson, qui est encombrée de glaces les deux tiers de l'année, y mettraient une colonie dans une situation pénible, tant pour l'arrivée des secours dont elle aurait besoin, que pour l'exportation des produits de son sol.

Compagnie de la baie d'Hudson et du nord-ouest.

L'espoir du gain a néanmoins déterminé quelques Européens à s'y établir momentanément. Le commerce des pelletteries avait enrichi les habitans du Canada sous la domination des Français. Les Anglais y formèrent deux compagnies, celle d'Hudson et celle du nord-ouest. La mer d'Hudson qu'on peut regarder comme une méditerranée, avait été visitée en 1610; mais ce ne fut qu'en 1670 qu'une compagnie obtint le privilège d'y fonder quelqu'établissement, et cette compagnie a des prétentions sur de vastes territoires situés à l'ouest, au sud et à l'est de la baie, qui s'étendent depuis le 72.e jusqu'au 117.e degré à l'ouest de Paris. Le prix des exportations de la compagnie monte annuellement à 16,000 livres sterling; et celui des importations, qui augmente considérablement les revenus du gouvernement, s'élève, selon toutes les probabilités, à 30,000 livre de la même monnoie. Mais les avantages de cette société sont sensiblement diminués depuis la formation de la compagnie du nord-ouest, qui existe présentement à Montréal.

On prétend que la chaîne des hauteurs, où prennent leur source toutes les rivières qui coulent du nord au midi, jusqu'au lac Uini-

peg, sert de ligne de démarcation entre le Canada et le territoire de la Compagnie d'Hudson ; mais cette limite n'a point été déterminée d'une manière légale. La compagnie de la baie d'Hudson ne s'est point étendue du côté du couchant au delà de la maison d'Hudson, tandis que celle du nord-ouest, beaucoup plus courageuse et plus entreprenante, est presqu'arrivée jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique, et s'est étendue le long du fleuve Mackenzie vers les mers ou les terres arctiques. Mais la compagnie d'Hudson s'arroge la souveraineté de toutes les rivières, dont le courant se dirige vers la baie de ce nom; et dans cette opinion elle a cédé depuis peu d'années à Lord Selkirk, son principal actionnaire, un vaste territoire sur les bords du lac Uinipeg et du fleuve Assiniboïl. La colonie que ce Lord y a envoyée à essuyé beaucoup de vexations de la part des marchands de peaux du Canada, auxquels elle voulait interdire la chasse sur ses confins, et l'on est même venu aux mains. Cette colonie a dû se dissoudre, et les parties ont porté leur cause par devant les tribunaux du Canadà (1).

Colonie de Lord Selkirk.

Noms donnés à ces pays.

Les pays adjacens à la baie d'Hudson, y compris la terre de Labrador, ont été appelés Nouvelle-Brétagne; mais ce nom n'est pas plus adopté dans les cartes, que celui de Nouvelle-Danie que d'autres lui ont donné. La dénomination qu'on a généralement conservée aux contrées qui sont à l'ouest de la baie, est celle de Nouvelle-Galles, et d'Est-Main au pays de l'est. Au midi, la baie de James s'avance à cent lieues dans les terres, et c'est dans son voisinage qu'existent les établissemens les plus importans, tels que le fort Albany, le fort de Moose, et la factorerie d'Est-Main. Plus au midi et sur les confins du Haut-Canada, on trouve les comptoirs Brunswich, Frédérick et quelques autres. Au nord et à l'embouchure de la Severn, est un comptoir du même nom. Le fort d'York s'élève sur le fleuve Nelson, et plus avant vers le nord on rencontre le fort Churchill, qu'on croît être le dernier établissement dans cette direction. Le fort Schipiuan, sur le lac Athapeskow, appartient à la compagnie du nord-ouest, qui en possède encore plusieurs autres sur les bords du lac Uinipeg et des fleuvès Assiniboïl, Saschasschawan et Mackenzie. Ces établissemens passagers manquent souvent d'un nom particulier, et ne consistent ordinairement qu'en une maison palissadée.

Forts et factoreries.

(1) V. *Morning Chronicle*, janvier 1816.

Esquimaux.

Trois nations indigènes se partagent ces tristes régions. Les Eskimaux les habitent depuis le golfe Welcome jusqu'au fleuve Mackenzie, et probablement jusqu'au détroit de Behring; ils s'étendent au midi jusqu'au lac de l'Esclave, et au nord jusqu'à la mer glaciale. Pour donner à nos lecteurs des notions plus étendues et plus précises, que celles qu'on a eues jusqu'à présent sur ce peuple, nous joindrons aux relations qu'en ont transmises Mackenzie, Hearne et autres, des renseignemens beaucoup plus récens, que nous avons extraits du voyage du capitaine Ross, et d'un mémoire du capitaine Sabine (1).

Leurs qualités physiques et morales.

Les Esquimaux vivent tellement isolés du reste du monde, qu'on ne peut avoir que des notions vagues et obscures sur leur origine. Jusqu'à l'arrivée des Européens au mois d'août en 1818, ils se regardaient, dit le capitaine Ross, comme les seuls habitans de l'univers, et croyaient que le reste de la terre n'était qu'une masse de glace. On ignore encore s'ils ont quelques traditions sur le lieu d'où sont venus leurs ancêtres, et sur la manière dont ils sont arrivés dans ce pays. Ces hommes polaires sont de couleur de cuivre sale, corpulens, de la taille d'environ cinq pieds, et ont beaucoup de traits de ressemblance avec les Groënlandais. « Les Danois ont été les premiers à en faire la découverte (2); mais la rudesse et la férocité des mœurs de ce peuple, la stérilité et l'aspect sauvage du pays qu'il habitait, leur parurent tels, qu'ils ne jugèrent pas à propos d'y former aucun établissement, ni de s'y ménager aucune relation de commerce. On croit que les Esquimaux s'appelaient originairement *Esquimantsic*, qui, en dialecte Albenagin, signifie *mangeurs de viande crue*, quoiqu'ils soient cependant dans l'usage de la faire bouillir ou sécher au soleil. A leur teint, à leur langage et à leurs mœurs on les dirait sortis du Groënland; ils sont d'un naturel si farouche et si méchant, qu'aucune nation Européene ne veut avoir de relation avec eux. Tout leur commerce consiste en peaux qu'ils donnent pour des couteaux, des vases, des chaudières et autres ustensiles qu'on leur porte; et dans ces sortes d'échanges, il faut avoir soin de les tenir éloignés de soi à la distance d'une pique, et de ne pas les laisser venir en trop grand nombre: car,

(1) V. Nouvelles Annales des Voyages etc. par Eyriès et Malte-Brun, 1819, Tom. II pag. 439.

(2) *Journal Américain* I.er vol.

au lieu de traiter d'échanges, ils ne se font aucun scrupule de vous assassiner. Ils ont en horreur les Européens, et ne négligent aucun moyen de leur faire du mal. Ils sont capables d'aller de nuit couper les cables de leurs navires sur la côte où ils sont amarrés, dans l'espoir de les voir faire naufrage le lendemain matin „.

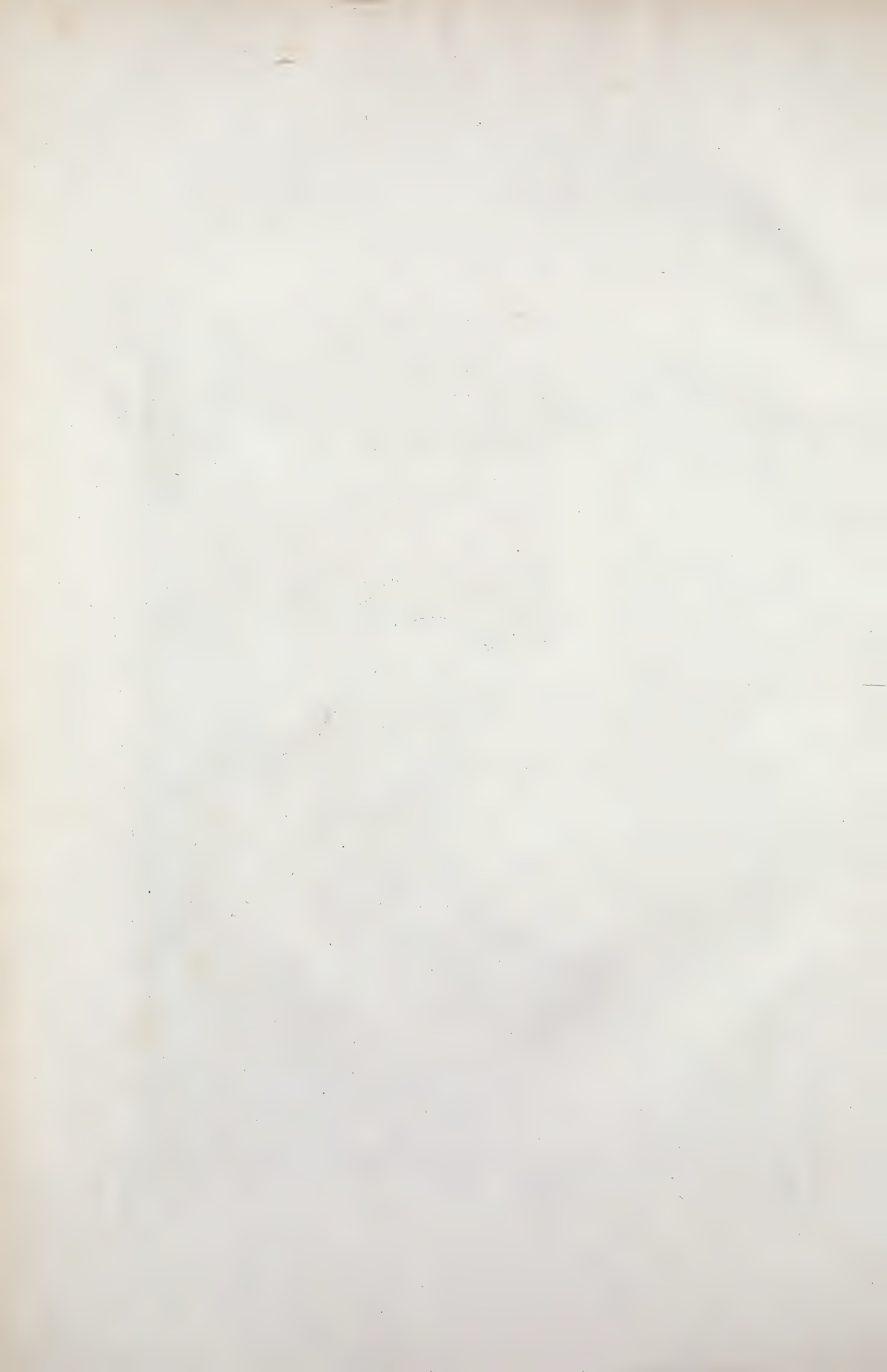
Habillement. L'habillement des Esquimaux du nord (1) se compose d'abord d'une casaque de peau de phoque, dont le poil est en dehors: cette casaque est ouverte par le haut, et a par derrière un capuchon bordé de poil de renard, qui leur couvre la tête, ou leur tombe sur les épaules; le bas se termine en pointe devant et derrière, (voy. la planche 22); elle est généralement doublée *dédredon* (2), et cette doublure a, près de la poitrine, une fente qui sert de poche. Ils ont en outre une espèce de caleçon, qui ne monte pas bien haut, et descend à peine sur le genou, de manière que l'individu ne peut se baisser sans laisser voir une partie de ses reins à nu: ce caleçon est de peau d'ours ou de chien, et attaché avec une petite corde. Leur chaussure consiste en bottes faites de peau de phoque avec le poil en dedans, qui leur montent au desssus du genou, et dont la semelle est recouverte d'une peau plus dure. Ce sont les femmes qui font les vêtemens; leurs aiguilles sont faites avec de l'ivoire du *narval*: des fibres de phoque leur servent de fil, et leur ouvrage est si soigné, qu'on a peine à y apercevoir les coutures. Lorsque le froid devient plus rigide, les Esquimaux s'enveloppent d'une peau d'ours qui leur tient lieu de manteau (3).

(1) V. le II.e vol. des mêmes Annales.

(2) Duvet de certains oiseaux du nord, dont on fait des coussins.

(3) On trouve dans le même Journal Américain une autre description qui ne diffère guéres de celles de Ross, et que nous croyons à propos de rapporter ici, comme plus circonstanciée dans quelques-unes de ses parties. « Ils se font eux-mêmes des chemises avec des vessies et des peaux de poisson, qu'ils savent apprêter à merveille: ces chemises pour les hommes ne passent pas la ceinture, et pour les femmes descendent jusqu'au genou. Dessus ils portent une courte casaque de peau d'ours ou autre bête féroce, ou de chien et de veau marin, avec un bonnet attaché par derrière, dont ils se couvrent la tête lorsqu'il fait mauvais tems, de manière à se cacher tout le visage. Ils portent en outre des caleçons et des bottes des mêmes peaux garnies en dedans de fourrures, et en dehors de zibeline, d'hermine ou autres peaux d'une grande finesse. Cette casaque pour les hommes n'arrive qu'à mi-cuisse, et pour les fem-









Bramalli dis. Biasioli A.T.

L'habillement des habitans du nord-ouest de la baie, au rapport d'Ellis, est ordinairement garni de lanières de cuir qui forment à l'entour une espèce de frange, à laquelle ils attachent souvent des dents de faon. Ils portent en outre un bonnet fait avec la peau de la queue du bufle, dont le poil leur retombe sur le visage, et leur est d'un grand secours, pour les garantir des moucherons, qui sont très-incommodes dans ce pays: voy. la planche 23. Ces touffes de poil, qui leur couvrent les yeux, leur donnent à la vérité un air affreux, en même tems qu'elles leur gênent la vue au point de les obliger à les écarter quand ils veulent distinguer parfaitement les objets; mais aussi sans cela ils ne pourraient résister à l'importunité de ces insectes.

Habitations.

Il ne nous a pas été possible, dit Ross, d'entrer dans les habitations de ces sauvages, ni même d'en approcher assez pour pouvoir en juger: nous apprîmes seulement qu'elles sont toujours situées aux environs de la mer, et dans les endroits les moins exposés à la neige. Les murs en sont de pierre et ont six pieds de haut, dont trois en terre et autant au dessus de la surface du sol: le toit est incliné de deux côtés: tous les interstices par où l'air pourrait pénétrer sont soigneusement bouchés avec de l'argile: il n'y a point de fenêtres, et l'on y arrive par une espèce de sentier long, étroit et presque souterrain: des peaux étendues sur le plancher y servent de siéges et de lit. Une de ces maisons suffit au logement de plusieurs familles, dont chacune y a sa lampe qui est une pierre concave suspendue au toit, dans laquelle on brûle de l'huile, ou pour mieux dire du lard de phoque et de narval, et qu'on allume en battant une espèce de briquet en pierre et en fer sur de la mousse sèche, qui tient lieu d'amadou. Cette lampe est toujours allumée et sert en même tems à éclairer, et à faire cuire les alimens. Ellis parle d'un autre moyen fort-ingénieux employé par les Esquimaux de la baie d'Hudson pour se procurer du feu. Ils prennent, dit-il, deux petits morceaux de bois sec, qu'ils applanissent et dans chacun desquels ils font un petit trou; puis mettant dans ces trous un morceau de bois cylindrique entortillé d'un corde,

mes descend jusqu'au dessous du mollet. Elle se lie avec une ceinture, à laquelle ils suspendent ordinairement quelque bagatelle en os de poisson ou autre animal, ou quelques quincailleries qu'ils tirent des Européens, au moyen des échanges qu'ils font avec eux ».

ils le font tourner avec tant de rapidité que le bois ne tarde pas à prendre feu; et avec un peu de mousse sèche qu'ils en approchent, ils obtiennent aussitôt tout l'effet qu'ils désirent. Voy. la planche 22.

Nourriture.

Ces peuples mangent de toutes sortes de viande, mais ils préfèrent celle de phoque et de narval comme plus huileuse, et d'un goût qui flatte davantage leur palais. Un autre mets qui est encore excellent pour eux c'est la viande de chien; mais ils n'en mangent qu'en hiver, et lorsque leurs autres provisions sont épuisées. Lorsque les Esquimaux se mettent en mer pour la pêche, ils emportent dans leur canot une vessie pleine d'huile dont ils boivent de tems en tems, et avec autant de plaisir que nos marins boivent leur eau de vie. La passion qu'ils ont pour cette boisson, vient sans doute des effets salutaires qu'ils lui ont reconnus, et qui tiennent à l'âpreté de ce climat. Ce qui fortifie nos conjectures à cet égard, c'est, dit-Ellis, que les habitans de S. Kilda, une des îles qui avoisinent l'Ecosse, ne boivent pas avec moins de volupté une espèce d'huile, qu'ils font avec la graisse des oies de *Soland*, et qui doit être pour le moins aussi rance que celle des Esquimaux.

Manière de prendre les phoques.

Ces peuples ont une singulière manière de prendre les phoques; ils creusent des trous dans la glace, et s'étendant tout à l'entour, ils font un grand bruit, qui les attire à cette ouverture; dès qu'ils les y voient paraître, ils imitent leurs cris: ces animaux viennent de suite au dessus de la glace, et se dirigent du côté où ils entendent les cris: à peine sont-ils à la portée du chassseur, que celui-ci les frappe au nez et les tue d'un coup de lance, qui est faite avec nne dent de narval. Le narval se prend avec un harpon, qui est dentelé sur une longueur d'environ trois pouces, et tient à une corde de quinze brasses de long, à l'autre bout de laquelle est attachée une peau de phoque remplie d'air. Ce harpon est fixé dans une espèce de manche, dont il se sépare après avoir percé l'animal: on retire alors ce manche à l'aide d'une corde qui y est liée à cet effet. Le narval, aussitôt qu'il est blessé, plonge sous l'eau et se lasse bientôt à traîner après lui la peau de phoque qui surnage; forcé de revenir au dessus de l'eau pour respirer, il ne peut éviter d'être poursuivi, et l'on finit par le tuer à coups de lance.

Il ne nous a pas été possible non plus de savoir précisément quels moyens emploient les Esquimaux pour tuer l'ours blanc; mais

il parait que c'est dans l'eau qu'ils l'attaquent. Ils prennent les renards et les lièvres dans des trappes de pierre faites comme de petites grottes, dont l'entrée est fort-étroite, et au fond desquelles ils mettent un appât : à peine l'animal y est-ils entré pour s'en emparer, qu'une pierre tombe derrière lui et l'empêche d'en sortir. Les lièvres qu'on a vus dans ce pays étaient blancs, et les renards généralement noirs. Le chien, qui y est le seul animal apprivoisé, est d'une couleur variée ; mais il a communément la taille du chien de berger, la tête du loup et la queue du renard ; il glapit comme celui-ci, et hurle comme le premier.

Traineaux.

Les Esquimaux du nord ne vont point à la chasse, et ne voyagent jamais qu'en traineau ; ils portent toujours la lance et le couteau : on peut juger, à la vitesse avec laquelle vont leurs traineaux, qu'ils peuvent faire cinquante à soixante milles par jour.

Canots.

Leurs canots ont la forme d'une navette de tisserand, voy. la planche 23 ; ils sont faits avec des morceaux d'os de baleine à peu près de la grosseur d'un doigt, et recouverts des deux côtés de peaux de veau marin cousues avec des nerfs de phoque. Deux autres peaux se replient par dessus le canot, et n'y laissent vers le milieu qu'une ouverture pour tenir un homme. Lorsque l'Esquimau s'y est placé, il tire ces deux peaux et les serre autour de ses reins comme une bourse, ensorte qu'il ne peut pas entrer une goutte d'eau dans le canot, quand même les vagues viendraient à passer par dessus et à l'envelopper entièrement. La force de ces petits bâtimens est dans la solidité avec laquelle sont attachés les os de baleine à chacun des bouts ; et leur construction est si parfaite, qu'ils n'ont rien à rédouter des tempêtes les plus violentes. Chaque canot n'est ordinairement monté que d'un seul homme, qui y est assis les jambes étendues, ayant les manches de sa casaque serrées autour de poignet, et la tête enveloppée dans le capuchon qui y est attaché, ensorte que quelque chose qui arrive, il n'a point à craindre d'être mouillé. Il tient des deux mains une rame, qui est large aux deux extrémités, et qui lui sert en même tems de timon et de balancier. On voit néanmoins chez ces peuples d'autres canots plus grands, semblables à des chaloupes, couverts de peaux comme les premiers, qui portent environ cent cinquante personnes, et vont à rames et à la voile.

Qui croirait jamais que sur des masses énormes de glace, dont quelques-unes ne le cèdent point en étendue à certaines îles de la baie d'Hudson, on dût rencontrer des hommes qui voyagent avec elles?

Et pourtant nous avons la certitude qu'on y a vu plusieurs fois des Esquimaux : il est également constant que ces peuples ne partagent nullement l'effroi qu'on éprouve en les voyant ainsi exposés sur ces masses flottantes à la merci des flots et des courans : peut-être auraient-ils en effet plus de raison de craindre pour les navigateurs qui s'aventurent sur leurs bâtimens à travers ces montagnes de glace. La facilité qu'ils ont de transporter leurs canots avec eux, fait qu'ils ne se trouvent jamais embarrassés. Lorsque ces masses viennent à se rapprocher, ils sautent de l'une à l'autre ; et s'il y a assez d'espace entr'elles, ils s'y avancent en canot aussi loin qu'ils le peuvent. Sont-ils dans l'impossibilité d'éviter le choc d'un de ces corps flottans ? ils s'élancent dessus, et trouvent leur salut sur l'écueil même qui les menaçait du naufrage. Mais il n'en est pas ainsi pour ceux qui se trouvent sur un bâtiment : au moment où il est froissé, et souvent brisé entre deux de ces masses énormes, il ne reste à l'équipage d'autre ressource que de se jeter sur l'une ou l'autre : la difficulté ensuite est d'y subsister, et de trouver le moyen d'en sortir.

Religion. Les recherches qu'on a faites pour s'assurer si les Esquimaux avaient quelque connaissance de l'Etre Suprême, n'ont procuré que de faibles éclaircissemens à ce sujet. On sait cependant qu'ils n'adorent point le soleil, la lune, les étoiles, ni aucune image ou créature vivante. Ils n'ont aucune idée du principe de leur existence, ni d'un état futur. Ross leur demanda s'ils croyaient à un esprit malfesant, en prononçant le mot *Angekok*, qui en langue Groënlandaise signifie sorcier. Ils répondirent qu'ils avaient parmi eux beaucoup de ces sorciers, qui ont le pouvoir d'exciter et d'appaisser les tempêtes, d'éloigner les phoques et de les rappeler, de guérir les malades, de prédire l'avenir ; qu'ils sont instruits dans cette science dès leur enfance par les anciens *Angekok* ; qu'on les craint beaucoup, et qu'il y en a un dans chaque famille. Il vint à bord de l'*Isabelle* un jeune Esquimau, qui était *Angekok* : je le conduisis, dit Ross, dans ma chambre, où j'appris de lui qu'il avait eu pour maître dans son art un vieil *Angekok* : tout son savoir consitait en gestes et en paroles vides de sens, qu'il adressait aux vents et à la mer. Ce fut envain que je voulus lui faire concevoir l'idée d'un bon et d'un mauvais esprit. Je lui parlai d'un état futur ; il répondit qu'un sage, qui vivait il y a fort long-tems, leur avait dit qu'ils iraient dans la lune, mais qu'à présent il n'y a plus personne qui le croie ; ils sont néanmoins d'opinion que les

oiseaux et autres êtres vivans viennent tous de cette planète. On voit d'après cela qu'on ne sait rien de positif sur les idées de ce peuple en matière de religion : ce dont on doit sans doute attribuer la cause au peu de connaissance que les Anglais avaient de sa langue.

Mariage.

L'Esquimau peut prendre une femme dès qu'il a les moyens d'entretenir une famille. S'il en a des enfans, il n'en prend pas d'autre, et la femme ne peut également avoir d'autre mari : dans le cas contraire, il peut en prendre une seconde et une troisième jusqu'à ce qu'il ait des enfans, et la femme jouit du même privilège. Un Esquimau, dit Ross, me parlait de sa femme avec beaucoup de tendresse, et vantait sa beauté, parce qu'elle lui avait donné six enfans : lorsqu'il demandait ou recevait quelqu'objet de fantaisie tel qu'un miroir, un portrait et autre chose semblable, il disait que c'était pour en faire présent à sa femme. Ellis s'exprime ainsi en parlant de l'extrême simplicité de ce peuple dans son voyage à la baie d'Hudson. « Je ne saurais dire si les Esquimaux sont jaloux de leurs femmes ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils nous les auraient livrées volontiers, dans l'opinion où ils sont, que les enfans qui seraient nés de nos liaisons avec elles, auraient été aussi supérieurs aux leurs, que nous le sommes nous mêmes en tout à leurs propres yeux. Ils sont bornés au point de croire que chaque homme engendre un être qui doit lui être parfaitement semblable, et cela dans le sens le plus littéral, c'est-à-dire que le fils d'un capitaine doit absolument être capitaine, et ainsi du reste etc. ».

Gouvernement.

Les Esquimaux du nord, suivant la relation du capitaine Ross, reconnaissaient *Teluvah* pour leur Roi ; ils n'en parlaient qu'avec beaucoup d'affection et de respect, et vantaient sa force, son courage et sa bonté. Ce Roi fesait sa résidence à Petovach près d'une grande île, qui doit être celle de Wolstenholme ; sa maison bâtie en pierre était de la grandeur de notre vaisseau, et elle était entourée de plusieurs autres, qui étaient habitées par le peuple. On lui donne une partie des prises ou des trouvailles qui ont été faites. Après le coucher du soleil, chacun rentre chez soi avec le produit de son travail. Les Esquimaux ne savent pas ce que c'est que la guerre.

Notions sur les Indiens Schipiuans.

Les Indiens Schipiuans, appelés aussi Schippaway et Schépéuyan, ont été vus par Mackenzie entre le lac de l'Esclave et celui d'Athapescow ; leurs tribus paraissaient s'étendre jusqu'aux montagnes Pierreuses à l'ouest, et jusqu'aux sources du fleuve Mis-

souri au sud-ouest. Quelques-uns sont d'avis que les Indiens-Serpens, ainsi que les Cattanaschiow et autres tribus, appartiennent à ces peuplades. Une branche des Schippaway est répandue jusques sur le territoire des Etats-Unis. Le Schipiuans sont d'une taille ordinaire et rarement gras; ils ont le teint brun, les traits grossiers, et leurs cheveux, sans être toujours noirs, sont lisses comme ceux des autres Américains; on ne remarque pas en eux ce regard pénétrant, qui anime ordinairement la physionomie des autres habitans de ces régions. Les femmes ont été mieux traitées que les hommes par la nature; mais elles marchent mal: ce qui vient peut-être des voyages qu'elles font pendant neuf mois de l'année sur la neige avec une chaussure pesante, et de l'usage qui les condamne à tirer des traineaux du poids de trois ou quatre cents livres.

Leurs qualités physiques.

Ces Indiens ont de singulières idées sur la création du monde. Ils croient que le globe était anciennement un vaste Océan, et que dans tout l'univers il n'existait qu'un oiseau formidable, qui portait le feu dans ses yeux, la foudre dans ses regards, et imitait par le mouvement de ses ailes le bruit du tonnerre. Cet oiseau s'abattit sur l'océan, et à peine y eut-il touché, que la terre en sortit et demeura en équilibre sur les eaux. Il y fit naître alors tous les autres êtres qui l'habitent, à l'exception des Schipiuans dont le premier père fut un chien: motif pour lequel il ne mangent point de la chair de cet animal, et abhorrent les peuples qui en font usage. Leur tradition bizarre ajoute qu'après la création, l'oiseau fit une flèche qui devait être gardée avec le plus grand soin, et qu'il ne fut permis à personne de toucher; mais les Schipiuans ayant eu l'imprudence sacrilège de la transporter ailleurs, l'oiseau en conçut tant de dépit qu'il prit la fuite, et depuis ne s'est plus laissé voir.

Leurs idées sur la création du monde etc.

Ces Indiens ont une autre tradition, d'après laquelle ils croient être sortis d'un autre pays que celui qu'ils habitent maintenant, dans lequel se trouvait avec eux une nation méchante, et avoir traversé en le quittant un lac long, étroit, et rempli d'îles et d'écueils. Ils ajoutent à cela que leurs ancêtres eurent beaucoup à souffrir dans ce voyage, ayant dû le faire en hiver à travers la neige et les glaces; que dans les premiers tems leurs pères vivaient jusqu'à ce que leurs pieds fussent consumés à force de marcher, et que le long usage des alimens eût fait perdre à leur gosier toute son élasticité; et enfin, que la terre fut jadis couverte par le dé-

luge, à l'exception des montagnes les plus élevées, sur le sommet desquelles leurs ancêtres parvinrent à se sauver.

Sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence d'un autre monde etc.

Les Schipiuans croient aussi qu'après la mort leurs ames passent dans une autre monde, et qu'arrivées sur les bords d'un grand fleuve elles s'embarquent dans un canot de pierre, qui est transporté par le courant dans un vaste lac, au milieu duquel s'élève une île charmante. A peine sont-elles à la vue de cet heureux séjour, qu'elles entendent l'arrêt irrévocable qui décide de leur sort. Si les bonnes actions qu'elles ont faites en ce monde l'emportent sur les mauvaises, elles sont débarquées dans l'île, où elles jouissent d'un bonheur éternel, qui, selon l'opinion de ces peuples, consiste dans les plaisirs des sens, et dans une luxure insatiable. Mais si les mauvaises actions font pencher la balance, le canot s'enfonce à l'instant, et les âmes qu'il porte restent plongées jusqu'au menton dans l'eau, où elles font continuellement de vains efforts pour monter sur l'île fortunée, d'où elles sont excluses pour toujours. On prétend même que les Schipiuan ont quelqu'idée du système de la métempsycose.

Productions du pays.

Le pays qu'ils habitent a fort-peu de terre végétale, et ne produit par conséquent ni arbres ni plantes: on y trouve néanmoins beaucoup de mousse, dont les daims font leur pâture. Il est une autre espèce de mousse qui croît sur les rochers, et que mangent les habitans. Pour cela ils la font bouillir dans l'eau où elle se dissout, et forme une substance glutineuse qui est très-nourrissante. Le poisson abonde dans les lacs, et des troupeaux de daims couvrent les collines. Mais ces Indiens, quoique plus économes et plus prévoyans que tous les autres habitans de l'Amérique septentrionale, n'en sont pas moins réduits en certains tems, et surtout en hiver, à une extrême disette. Le bœuf musqué se trouve dans la partie occidentale de leur territoire, mais ils n'en font pas leur nourriture. Il y a en outre des lièvres et plusieurs espèces de renards, des loups blancs particuliers au pays, des perdrix et autres sortes de volatiles. Le castor et l'élan ne se trouvent qu'en deçà du 60.e degré de latitude septentrionale, et le bufle encore plus au midi. Les Schipiuans tirent de leur territoire du très-beau marbre de diverses couleurs, qu'ils portent aux Anglais; il est susceptible du plus parfait poli, et se durcit avec le tems.

Mœurs et usages.

Les hommes s'arrachent pour la plupart la barbe du menton; on en voit cependant qui l'ont noire et épaisse. Les uns se cou-

pent les cheveux de diverses manières, les autres se les laissent croître dans toute leur longueur. Les femmes les portent toujours longs, et s'il y en a quelqu'une qui les ait coupés, c'est une preuve de l'extrême jalousie de son mari. Les Schipiuans des deux sexes se font des raies sur le visage. Il n'est pas de peuple qui prenne plus de soin pour s'habiller commodément, et qui soit en même tems plus indifférent pour l'extérieur de ses vêtemens (1). Ils portent en hiver une longue casaque en peau de daim et de faon avec le poil, et qui n'est pas moins souple que celle du chamois: en été ils sont vêtus des mêmes peaux, mais sans poil. Le Schipiuan est habillé de manière à pouvoir dormir sur la glace au milieu d'un lac sans craindre le froid; mais aussi il arrive que, vers le matin, il a quelquefois de la peine à se débarasser de la neige qui s'est amoncelée sur lui pendant la nuit. S'il se sent alors besoin de manger, il fait un trou dans la glace, et tâche d'attraper quelque brochet ou quelque truite dont il mange les yeux, qui sont pour lui un mets très-délicat; et s'ils ne suffisent pas pour appaiser sa faim, il dévore le reste du poisson.

Habillement.

Polygamie etc.

La polygamie est très-commune chez ce peuple, et la cérémonie du mariage y est fort-simple. Les jeunes filles sont promises en mariage dès leur bas-âge et sans leur consentement. Le divorce a lieu quelquefois, mais il ne dépend jamais que de la volonté de l'homme. Les femmes sont extrêmement soumises à leurs maris: ceux-ci sont très-jaloux d'elles, et sur le moindre soupçon, ils les battent quelquefois jusqu'à la mort. Les filles deviennent souvent un objet de commerce, et elles peuvent être vendues par leur père, non comme esclaves, mais pour faire des concubines. Il est à remarquer pourtant que, tout en exerçant sur leurs femmes le droit de propriété absolue, les Schipiuans ne laissent pas de les consulter dans les affaires les plus importantes. Aussi ont-elles beaucoup d'influence dans les relations que ce peuple entretient avec les Anglais.

Chasse.

Les Schipiuans n'ont pas la réputation d'être de grands chasseurs, et ils ne cherchent même pas à la mériter, car c'est pour eux une chose trop commune, que de prendre les daims au filet, et de tuer le poisson à coups de lance. C'est pourquoi on les voit souvent occupés à des travaux pénibles, qui sont le partage des femmes chez leurs voisins.

(1) V. le Voyage de Machenzie tom I.er pag. 214 et suiv.

Guerre.

Ces Américains, quoique très-pacifiques entr'eux, sont néanmoins toujours en guerre avec les Esquimaux, sur lesquels la supériorité du nombre leur donne un grand avantage. Ils tuent tous ceux qui leur tombent entre les mains, la crainte leur ayant fait adopter en principe de ne jamais faire de prisonniers. Et pourtant ils se montrent soumis envers les Knistenaux, qui sont bien moins nombreux qu'eux.

Amusemens.

Les Shipiuans ne connaissent presqu'aucune sorte d'amusement. Ils aiment peu la musique et la danse, peut-être parce que chez eux la première est rauque, et la seconde grossière. Ils passent quelques heures à certains jeux qui leur sont particuliers, mais ils leur préfèrent ordinairement le repos et le sommeil. On les accuse d'abandonner les vieillards et les infirmes, et de ne point ensevelir leurs morts; mais ces faits, qui sont une suite de leur vie errante, ne sont pas communs. S'ils laissent leurs morts sans sépulture, ce n'est pas par insensibilité, mais parce que leur terre, qui ne dégèle jamais, résiste aux efforts qu'ils feraient pour y creuser une fosse. Lorsqu'un d'eux meurt dans un bois, ils couvrent son corps avec des branchages; ils montrent même beaucoup de respect pour la mémoire d'un parent et d'un ami, car ils en portent long-tems le deuil, qu'ils font consister à se couper les cheveux, et à ne rien toucher qui ait appartenu au défunt.

Indigènes du nord.

Les tribus qu'Hearne désigne sous le nom d'Indiens du Nord, et qui habitent entre la rivière de Cuivre et la baie d'Hudson jusqu'au fleuve Schurschill, peuvent être considérées comme une branche des Schipiuans. Ces Indiens sont pour la plupart d'une taille moyenne, robustes et bien faits; mais ils n'ont pas cette activité et cette adresse si naturelles aux habitans des côtes occidentales de la baie d'Hudson. La couleur de leur peau tire sur celle du cuivre foncé; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage plein et en général le menton rond: leurs cheveux sont noirs, épais et lisses comme ceux des autres Indiens. Les traits de la physionomie offrent peu de différence entre les deux sexes; on dirait même que la nature a voulu s'écarter encore moins de cette conformité dans les femmes. Ils ont la peau douce, et lorsqu'ils sont propres, il n'y a pas de peuple au monde où le corps humain exhale moins d'odeur. Ils sont dans l'usage de se tracer sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles.

Qualités physiques.

Leurs idées sur la population du monde.

Les Indiens du nord croient que la terre fut originairement habitée par une femme, qui y vécut seule pendant long-tems; et qu'un jour où cette femme était allée chercher des fruits sauvages dont elle fesait sa nourriture, elle rencontra un chien qui la suivit jusques dans sa grotte, et ne tarda pas à lui témoigner la plus tendre affection. Ce chien avait la faculté de se transformer la nuit en un beau jeune homme, et de reprendre au jour sa première forme. La femme qui regardait comme un songe ce qui se passait entr'eux durant la nuit, s'aperçut bientôt des effets de leur intimité et se trouva enceinte. Peu de tems après, un homme d'une taille prodigieuse, et dont la tête touchait aux nues, vint pour niveler la terre qui n'était encore qu'une masse informe. Ayant achevé cette opération, il se mit à creuser la terre avec un gros bâton, et fit ainsi les lacs, les étangs et les fleuves qu'il remplit d'eau. Ensuite il prit le chien, le mit en pièces et en jeta les entrailles dans les eaux, en leur commandant de s'y changer en poissons. Il jeta également sa chair qu'il avait coupée en mille morceaux, et ordonna qu'ils se transformassent en autant d'espèces d'animaux. Enfin il en tailla la peau en une infinité de pièces, et les jetant en l'air, il ordonna qu'elles se changeassent en oiseaux de diverses sortes. Alors il donna à la femme et à toute sa postérité le droit de tuer ces animaux et d'en faire sa nourriture. Cela fini, il retourna au lieu d'où il était venu, et depuis n'a plus reparu (1).

Ces Indiens croient aux fées et sont extrêmement superstitieux: cependant ils n'ont aucun système de religion, ni aucune idée d'une vie future: exempts ainsi de tout frein, ils sont entièrement livrés à l'impulsion de l'intérêt personnel et de leurs passions. La vieillesse est pour eux le plus grand des maux: car lorsqu'ils ne peuvent plus travailler, ils sont traités avec indifférence et même avec mépris par leurs propres enfans; non seulement ils sont les derniers à être servis, mais encore on leur donne tout ce qu'il y a de plus mauvais; et comme ces malheureux vieillards savent que leur sort est de périr de misère, ils souffrent tout sans se plaindre. Cet usage, si contraire aux sentimens de la nature, est tellement enraciné chez ce peuple, que la moitié de ses vieillards meurt faute de secours.

Mariage.

Les femmes sont regardées chez ces Indiens comme des bêtes de somme. Les filles y sont promises en mariage dès leur enfance,

(1) *Hearne*, voyage à l'Océan du nord, tom. II.

mais jamais à des enfans de leur âge: ce qui est une affaire de politique dans un pays, où la subsistance de toute une famille dépend uniquement de celui qui en est le chef. Aussi voit-on souvent un homme de trente-cinq à quarante ans épouser une fille, qui n'en a pas plus de dix ou douze.

Ces femmes sont peu fécondes. Le divorce est commun chez ce peuple; il a ordinairement sa cause dans une conduite répréhensible, mais plus souvent encore dans l'incompatibilité d'humeur. Lorsque ce cas arrive, le mari après avoir bâtonné la femme la met à la porte, en lui disant de s'en retourner dans sa famille, ou d'aller dans les bras de son amant.

Il est défendu aux femmes en certains tems d'habiter sous la tente de leur mari, et elles sont obligées par conséquent à se construire une cabane à quelque distance. Le même usage subsiste à l'égard des filles lorsqu'elles ont atteint l'âge de puberté; et à leur retour elles portent une espèce de voile de paille, et changent le nom de fille en celui de femme. La superstition interdit aux unes et aux autres, dans leurs tems critiques, l'approche des rivières ou des lacs gelés, et de tous les endroits où les hommes vont à la chasse ou à la pêche du castor; elle leur défend également de manger de la tête d'aucun animal, et même d'aller sur un chemin par où viendrait de passer une tête de daim, de castor et de divers autres animaux.

Lorsqu'une de ces Indiennes est prête d'accoucher, on lui dresse une petite tente assez éloignée des autres pour qu'on ne puisse pas y entendre ses cris; elle y est visitée par les personnes de son sexe. L'idée d'impureté qu'on attache à son état, l'oblige de rester un mois ou six semaines dans cette tente, sans que le père même puisse y entrer pour voir son enfant.

La fille qu'on veut marier devient un objet de lutte entre ceux qui y prétendent, et s'accorde presque toujours au vainqueur. Cet usage est une cause d'émulation pour les jeunes gens, et les excite à exercer leur adresse et leur force dès l'enfance. L'acte d'où dépend le prix, et qu'on ne peut pas qualifier de combat, consiste ordinairement à saisir son adversaire par les cheveux: ce qui fait qu'avant d'en venir aux mains, les champions ont la précaution de se raser la tête, et de se frotter les oreilles de graisse. La jeune fille, qui est l'objet de la lutte, est présente et en attend l'issue dans un morne silence; il arrive quelquefois que sa répugnance à

suivre l'époux que le sort lui a donné est telle, qu'il est obligé d'employer la force pour l'emmener chez lui.

Polygamie. La condition et le genre de vie des Indiens du nord ont introduit chez eux l'usage de la pluralité des femmes. Ils sont toujours en voyage, et le manque de bêtes de somme et de bateaux de transport, fait que tout chasseur riche est obligé d'employer beaucoup de monde pour transporter ses pelleteries au fort du Prince de Galles, et en rapporter les marchandises qu'il reçoit en échange. Or, personne n'est plus propre à ce service que les femmes de ce pays, qui sont accoutumées dès leur enfance à porter et à traîner de pesans fardeaux. C'est pourquoi les hommes qui en ont le moyen, en prennent deux, trois, quatre et même encore plus, certains de trouver en elles des servantes soumises, des épouses tendres et fidèles, et d'excellentes mères de famille. Après un tel éloge, on sera étonné de l'usage où sont les maris en général de changer de femme entr'eux presque toutes les nuits. Mais bien loin que cette conduite ait rien de choquant à leurs yeux, ils la regardent au contraire comme un des plus forts liens qui puisssent unir deux familles; et lorsqu'un des deux maris vient à mourir, l'autre se fait un devoir de prendre soin de ses enfans.

Funérailles. La mort d'une personne de marque est généralement attribuée à un maléfice exercé envers elle, soit par quelqu'un de ses compatriotes, soit par quelqu'individu des Indiens du midi ou des Esquimaux; mais c'est particulièrement sur ces derniers que tombe le soupçon, et c'est là le motif principal de la guerre continuelle, que les Indiens du nord font à cette malheureuse nation. Ces Indiens n'enterrent point leurs morts, et ils les laissent exposés aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie pour en être dévorés; c'est pour cela qu'ils ne mangent point de la viande de renard, de loup ni de corbeau, à moins d'y être forcés par un extrême besoin. Ils ont cependant quelques usages qui se rapportent aux funérailles; lorsqu'il meurt un de leurs proches parens, ils quittent leurs vêtemens et restent nus, jusqu'à ce que quelqu'un vienne les consoler. Leur deuil consiste à porter les cheveux coupés, et à pousser des cris continuels: la durée de ces marques de douleur est d'un an pour un père, pour une épouse, pour un fils et pour un frère. Hors le tems destiné au sommeil et aux repas, les personnes en deuil poussent de tems en tems de longs hurlemens, qui sont souvent répétés par toute la compagnie: ce n'est pourtant qu'une affaire de cérémonie, où les femmes se distinguent particulièrement.

Autres usages.

L'habitude où sont les Indiens du nord de ravir à leurs voisins leurs femmes et leurs effets, n'empêche pas que ce ne soit le peuple le plus doux qui habite les rivages de la baie d'Hudson. Quelque mal qu'on leur fasse, la lutte est le seul moyen qu'ils emploient pour s'en venger. L'homicide, si fréquent chez les autres tribus, est très-rare parmi eux, et lorsque quelqu'un s'en est rendu coupable, ses parens et ses amis l'abandonnent aussitôt ; il est forcé de mener une vie errante, et ne peut jamais sortir de son asile sans entendre crier : *voilà l'homicide qui se fait voir.*

Armes, tentes etc.

Depuis que l'usage des armes à feu s'est introduit chez eux, ils ne font presque plus usage de flèches, et ne s'en servent que contre les daims losqu'ils les voient traverser un passage étroit, ou qu'ils les attendent à l'affut. Leurs tentes sont faites avec la peau de cet animal, à laquelle ils laissent le poil, comme à celles dont ils font leurs vêtemens. Ils ont, pour porter leurs ustensiles, des chiens d'un naturel fort-doux, et qu'ils dressent à cet effet : ces animaux diffèrent entr'eux de taille et de poil, mais tous ressemblent au renard ou au loup ; ils ont le nez pointu, les oreilles droites, la queue touffue, et sont forts et courageux.

Musique et danse.

Ces Indiens ont peu de divertissemens ; ils dansent quelquefois, mais toujours de nuit et tout-à-fait nus : les danseurs, qui sont rarement plus de trois ou quatre, se tiennent près d'une mauvaise musique composée de voix et de tambours. L'usage de danser nu n'est propre qu'aux hommes, et la danse des femmes est au contraire très-décente ; elles se rangent toutes sur une ligne, qu'elles rompent aussitôt de droite à gauche pour la recomposer de suite, mais sans jamais lever les pieds de terre. Elles dansent séparément, c'est à-dire sans hommes, et toujours hors de leurs tentes. Elles n'assistent jamais à aucune fête, et toute leur vie n'est, à proprement parler, qu'un travail continuel (1).

Les Knistevaux.

Les Knistenaux, appelés Cristenaux par les anciens Canadiens, et Killistonou par quelques modernes, occupent une grande étendue de pays, qui commence au fort du Prince-de-Galles sur la côte occidentale de la baie d'Hudson, s'avance jusqu'au lac des montagnes, et descend à Montréal en traversant le lac Uinipeg, et en suivant une ligne qui passe au nord-est, et à peu de distance des lacs Su-

(1) V. Voyage de Samuel Hearne, du fort du Prince-de-Galles, dans la baie d'Hudson, à l'océan nord, 2 vol. in 8.°, édit. Française.

périeur et Huron. Cette ligne, à partir de l'embouchure du fleuve S.t Laurent, suit la côte des possessions Anglaises sur la mer Atlantique, et particulièrement la côte du Labrador.

Leurs qualités physiques.

Ces peuples sont d'une taille moyenne mais bien proportionnée, et d'une extrême agilité; ils ont les yeux noirs, vifs, pleins d'expression, une physionomie ouverte et agréable, et le visage peint de diverses couleurs. Lorsque le besoin l'exige, où qu'il leur en vient la fantaisie, ils portent des vêtemens simples et commodes, qui sont faits et ornés avec goût; ils vont cependant quelquefois à la chasse, même dans les jours les plus rigoureux de l'hiver, et presqu'entièrement nus. Les femmes des Knistenaux paraissent être les plus belles de toute l'Amérique septentrionale; elle sont généralement bien proportionnées, et la régularité de leurs traits serait appréciée même chez les peuples les plus difficiles de l'Europe: leur teint est d'ailleurs moins brun que celui des autres Américaines, attendu qu'elles se tiennent avec beaucoup plus de propreté.

Maladies.

Les Knistenaux sont sujets à peu de maladies: la gonorrhée est celle dont ils sont le plus souvent incommodés; mais il savent la guérir avec des simples, dont la vertu leur est bien connue.

Qualités morales.

Ils sont naturellement doux, aimans, probes, généreux, hospitaliers et très-affables, pourvu cependant que l'usage des liqueurs fortes n'ait pas altéré leur caractère. La chasteté n'est pas une vertu à leurs yeux, et ils ne croient pas que la fidélité conjugale soit nécessaire au bonheur des époux. Il arrive pourtant que le mari punit quelquefois l'inconduite de sa femme, soit en lui coupant les cheveux ou le nez, ou même en lui ôtant la vie. Mais cette extrême sévérité, n'a lieu, que lorsque la femme infidèle n'a pas voulu demander le consentement du mari: car les hommes sont dans l'usage de changer de femmes ent'eux pour quelque tems, et l'offre qu'ils en font aux étrangers qui viennent les visiter, est regardée par eux comme un des devoirs les plus essentiels de l'hospitalité. Lorsqu'une femme mariée meurt et laisse une sœur nubile, l'usage veut que le mari l'épouse, et un Knistenau peut avoir en même tems deux sœurs pour femmes.

La fidélité conjugale n'est pas comptée au nombre des vertus parmi eux.

Leur opinion sur les âmes des morts.

Entre autres préjugés extravagans, les Knistenaux ont celui de croire que les vapeurs qui s'élèvent des marais et demeurent suspendues à leur surface, sont les âmes des derniers morts. Ils s'imaginent que si quelqu'un est enterré sans avoir avec lui tout ce qui lui appartenait, son esprit prend de nouveau une forme humaine, et se fait voir

sur les arbres les plus voisins de sa demeure avec un fusil à la main, et qu'il ne peut jouir du repos qu'après qu'on a déposé dans son tombeau tout ce qui était à lui.

Labrador.

Cette vaste région, de forme presque triangulaire, est une grande péninsule jointe au Canada du côté du midi, laquelle a pour limites au sud-est le fleuve et le golfe de S.t Laurent, qui se termine au nord en une pointe appelée le cap Worstenholm, et forme à l'ouest la côte orientale de la baie d'Hudson. Elle s'étend depuis le 50.e degré de latitude nord jusqu'au 62° 30′. On a vu dans le discours préliminaire de ce volume par qui le Labrador a été découvert, et pour quel motif ce pays a été ainsi appelé.

Climat et sol.

Le Labrador étant détaché des terres arctiques devrait avoir un climat à-peu-près de la même nature que celui des régions froides tempérées; mais soit à cause de la hauteur de ses montagnes, qui sont encore peu connues, soit parce que les mers contigues sont toujours couvertes de brouillards, son sol n'est pas moins glacial que les terres qui sont à l'ouest de la baie d'Hudson. Cartwright, qui a publié une relation très-détaillée des voyages qu'il a faits dans ces malheureuses contrées pendant seize ans, nous assure d'avoir rencontré une famille d'indigènes qui habitait une caverne creusée dans la neige: cette étrange demeure, qui ressemblait à un four, avait sept pieds de hauteur et environ douze de diamètre: une lampe en éclairait l'intérieur, où l'on voyait les habitans couchés sur des peaux (1). La partie connue du Labrador n'est qu'un amas de montagnes et de rochers entrecoupés de lacs et de torrens sans nombre. Le lac Aschkuuipi, qui est probablement la Mer-Nouvelle des cartes de D'Anville, parait verser ses eaux dans la baie d'Hudson et le golfe de S.t Laurent. Les eaux de ce pays abondent toutes en poissons, dans le nombre desquels on distingue le saumon, la truite, le brochet, l'anguille et le barbeau. Les ours se réunissent en troupes à l'entour des cataractes pour y attraper

Animaux.

(1) A brief Account established among the Eskimaus on the coast of Labrador. *London*, 1774, in 8.°
A Journal of transactions and evenements, during a residence of nearly six years, part of the coast of Labrador, by George Cartwright. *New-Yorck*, 1792, 3 vol. in 4.°
Particulars of the country of Labrador, by Robert Curtis. (Inséré dans les Transactions philosophiques), vol. 64. part. 2. pag. 372 etc.

les saumons dont ils sont très-gourmands : quelques-uns plongent pour saisir leur proie, et ne reparaissent qu'à la distance de cent ou deux cents pas. D'autres plus paresseux ou moins agiles semblent n'être venus là que pour y jouir de ce spectacle. Le journal de Cartwright contient diverses autres particularités curieuses sur les habitudes des ours ; il vit trente deux de ces animaux qui étaient blancs et trois noirs occupés à cette pêche. Le pays fourmille de rennes et de castors. *Végétaux.* Dans l'intérieur des terres, où l'air est plus doux, on aperçoit quelques indices de fertilité : les vallées, selon Curtis, sont couvertes de pins, et l'ont y trouve l'ache sauvage avec quelques autres plantes antiscorbutiques; mais aucun botaniste n'a encore visité jusqu'à présent cette vaste contrée. Ce qu'on en raconte de plus singulier, sauf pourtant confirmation, c'est que les terres combustibles de la côte se couvrent d'un belle herbe, après qu'elles ont été engraissées des cadavres des phoques, qui y sont jetés par la mer. La partie méridionale du Labrador serait susceptible de culture, mais il serait difficile de s'y mettre à l'abri de la voracité des ours et des loups, et le bétail ne pourrait y rester que trois mois de l'année hors des écuries. La côte orientale n'offre que des roches escarpées et stériles, revêtues en quelques endroits d'une tourbe noirâtre, où végètent quelques plantes rabougries : il y règne d'épais brouillards, mais pas aussi long-tems qu'à Terre-Neuve. Les îles nombreuses qui s'élèvent à la vue de cette côte sont peuplées d'oiseaux acquatiques, et surtout de canards qui fournissent l'édredon. *Le feldspath du Labrador.* La production la plus remarquable est le feldspath, qu'on nomme pierre de Labrador, qui a été découvert par les frères Moraves au fond des lacs du canton élevé de Kylgapied, d'où il renvoyait les reflets de ses vives couleurs jusqu'à la surface de l'eau. Les roches sont généralement de granit. Le district d'Ungawa, qui est à l'ouest du cap Chadleigh, abonde en jaspe, en plombagine et en pyrites.

Naturels de ce pays. Les naturels se divisent en Esquimaux et en montagnards. Nous avons exposé plus haut les notions qui nous sont parvenues jusqu'à présent sur les Esquimaux, qui habitent les côtes septentrionales et orientales de cette région, où peut-être aujourd'hui ils ne portent plus leurs pas errans ; car Morse nous apprend dans sa géographie que cette malheureuse nation a quitté le Labrador, pour se retirer dans les froides contrées qui sont au nord-ouest de la baie d'Hudson. *Etablissemens des frères Moraves.* Les frères Moraves ont fondé chez elle trois colo-

nies sous les noms de Nain, d'Okkak et d'Hoffenthal (1). Losqu'ils y débarquèrent, les Esquimaux étaient dans l'usage de tuer les orphelins et les veuves, pour qu'ils ne fussent pas exposés à mourir de faim. Après leur avoir enseigné plusieurs choses utiles pour la pêche, ces Missionnaires établirent un magasin, où chacun pouvait conserver son superflu, et parvinrent à leur en faire laisser la dixième partie pour les veuves et les orphelins. C'est là la vraie manière de convertir les peuples.

La tribu des montagnards habite les montagnes méridionales: on prétend qu'ils ressemblaient aux Egyptiens, mais que s'étant mêlés avec les Français du Canada, ils ont perdu les traits caractéristiques qui les distinguaient. Cette peuplade, qui a adopté le culte catholique, se nourrit de rennes et de gibier. Une autre tribu appelée les Escopic, habite la partie occidentale.

Archipel glacial.

Au nord-est de la baie d'Hudson, quelques bras de mer presqu'éternellement glacés empêchent la communication avec un archipel composé de plusieurs grandes îles, parmi lesquelles on distingue celles de James, de Barren, du Northmain, de Southampton et de Mout-Raleigh. Au midi le détroit d'Hudson sépare ces îles du Labrador; au levant le detroit de Davis les sépare du Groënland; au sud-ouest elles ont le golfe appelé Welcome par les Anglais, et Mare-Christianeum par Munk navigateur Danois qui y a pénétré le premier; mais au nord-ouest et au-nord ces terres sont encore presqu'entièrement inconnues. Les capitaines James et Fox ayant essayé de reconnaître dans le dernier siècle le bras de mer, qui sépare l'île James ou Cumberland de celle de Southampton, ont fait de vains efforts pour s'avancer à travers les glaces qui couvraient alors et couvrent encore aujourd'hui ce canal. L'affreux tableau des souffrances que le froid excessif et le manque de vivres y a fait endurer à ces hardis navigateurs, semble avoir fait renoncer à l'idée de toute autre tentative. Le succès en serait pourtant d'une grande importance en géographie, car il est assez vraisemblable que ce canal communique avec la mer qu'a vue Hearne. Les glaces qui viennent continuellement s'amonceler entre ces îles sous le 65.e degré de latitude, tandis qu'on peut remonter jusqu'au 72.e celui de Davis, donnent à présumer que ce puisse être l'entrée

(1) *David Crantz*, Histoire du Groënland. *Paul Egede*, Nouvelle Relation du Groënland. *Copenaghen*, 1790.

d'un mer intérieure, ou l'embouchure d'un fleuvè qui sert d'écoulement à de grands lacs. Personne, dit Malte-Brun, n'a osé suivre les traces de Baffin (1), ni s'assurer si la baie qui porte le nom de ce navigateur a été mal orientée, ou si les côtes que la bornent à l'occident et au nord-ouest, et auxquelles on a donné le nom de Terres du Prince Guillaume, ne présentent pas quelqu'ouverture. Il n'y a pas long-tems qu'un bâtiment Norvegien a été poussé sur une côte qui est en face des îles Disco, et y a fait un bon chargement de peaux. Mais en général, l'intérêt n'est pas assez puissant pour attirer les navigateurs ordinaires dans ces affreux parages. L'Amérique tiendrait-elle au Groënland par un isthme? En serait elle séparée par un détroit? ou bien ces deux cas existeraient-ils à la fois, mais dans des lieux différens? Ce sont là des questions dont nous n'aurons peu-être jamais la solution. Quoiqu'il en soit, la description du Groënland ne peut ni ne doit étre séparée pour le moment de celle de l'Amérique.

Le Groënland, quand il a été découvert.

Le Groënland est une grande île ou péninsule, qui, selon la plus part des chroniques, fut découverte en 982 et peuplée en 986, et selon quelques écrivains en 932 (2). Eric Randa, Islan-

(1) Voy. ce qui a été dit au sujet du voyage de Ross pag. 24 ainsi que le précis des dernières relations à la pag. 25.

(2) Les principales relations du Groënland sont les suivantes:

Jacobi Ziegleri Scandia seu Descriptio Groenlandiae, Islandiae, Norvegiae et Sueciae, 1579, in 8.°

Korte ende warachtige Beschryving der twee Eylander Island ende Groenland, door Dith. Blefkenius. *Groningue*, 1608, in 8.°

Norrige, Islands og Groenlands Beskrivelse ved Jens Laur. Wolf. *Copenhague*, 1651, in 4.°

Martens, Fried, Spitsbergische und Grönlandische Reisebeschreibung, in Jahr 1671. *Hambourg*, 1675, in 4.° Traduit en Italien, *Bologne*, 1680, in 12.° En Anglais, *London*, 1694, in 12.° En Français dans le Recueil des voyages du Nord.

Groenland und Spitzbergen, mit den Merkwürdigkeiten der Natur und Menschenwelt, um den Nordpol: nach Egeden, Anderson, Cranz, Fabricius, de Pagès, und anderen, mit Kupfern, und Landcharten. *Leipsic*, 1803, in 4.°

Joh. Mich. Kuehn-Reisebeschreibung nach Groenland, Spitsbergen etc. *Gotha*, 1741, in 8.°

Beskrivelse af Seiglads og Reise til Nova Dania (Groenland), ved Jan Munk. *Copenhague*, 1619, in 4.° La même en Hollandais, *Amsterdam*, 1676, in 8.°

dais, fut le premier à y former un établissement. Il en est cependant qui ont prétendu que ce pays, ainsi que l'Islande, avait été connu auparavant; mais on a raison de douter de quelqu'altération dans les documens dont on appuie cette assertion. Dès l'an 1418, les colons Norvegiens établis au Groënland avaient leurs évêques, et payaient au Saint Siège 2,600 livres de dents de walross pour la dixme ecclésiastique. On y avait déjà bâti deux villes, qui étaient Garda et Hrattalid. Néanmoins les établissemens Islandais n'y eurent pas plus de consistance, que n'en prirent dans la suite ceux des Danois sur la côte occidentale, et ceux des Anglais à la baie d'Hudson.

Relation du Groenland, avec fig. *Paris*, 1647, 2 vol. in 12.°

Beschreibung des alten und neuen Grönland, nebst einem Begriff der Reisen, die Frobisher, Gotzke-Lindenow, Reichard (nach Norden) gethan etc. *Hambourg*, 1674; *Nuremberg*, 1679, in 4.°

Relation du Groenland, par Isaac la Peyrere. *Paris*, 1647; ibid., 1651; ibid., 1715, in 8.° Trad. en Hollandais; *Amsterdam*, 1678, in 4.° Trad. en Allemand, *Nuremberg*, 1679, in 4.°

Det Gamle Groenlands nye perlustration eller Natural Historie og Beskrivelse ofver det Gamle Groenlands situation, luft, temperament etc. ved Hans Egede. *Copenhague*, 1729; ibid., 1738, in 4.° ibid., 1741, in 8.° avec fig. Le même trad. en Allemand, *Francfort*, 1730, in 8.° *Copenhague*, 1742, in 8.° *Berlin*, trad. en Hollandais, *Delft*, 1746, in 4.° 1769, in 8.° Trad. en Français avec cartes et fig. *Copenhague et Genève*, 1763, in 8.°

Groenlandsche Vischerey en de walvischvangst, door Corn. Gisbert Zorgdrager. *Delft*, 1746, in 4.° Trad. en Allemand, *Nuremberg et Munich*, 1752, in 4.°

Groenlandske Relationer ved Lars Dalager. *Copenhague*, 1758, in 4.°

David Cranz Historie von Groenland. *Barb*, 1765; ibid., 1780, in 8.°, Trad. en Anglais, *London*, 1767, 2 vol. in 8.° Trad. en Hollandais, *Amsterdam*, 1767, in 8.°

Kort Beskrivelse over Groenland, ved Stauning *Viborg*, 1775, in 8.°

Udtog af Breve fra de Kongeas saee Officerer der ere beordrede til at oplede Gamle Groenland *Copenhague*, 1788, in 8.°

Udtog af C. Lunds indberetning til Kong Fredrik III., 1664, au gaaende de i aarene 1652 og 1653, foranstaltede saee toge til Groenland, ved J. Erichsen. *Copenhague*, 1787, in 8.°

Efterretninger om Groenland uddragne af Journal holden fra 1721 til 1788, af P. Egede. *Copenhague*, 1788, in 8.°

Reisebeskrivelse tir vester Groenland opdagelse foretaget i aerene 1786 og 1787, af P. Egede. *Copenhague*, 1789, in 8.° Trad. en Français, *Copenhague*, 1763, in 12.° fig.°

Les voyages au Groënland n'étaient pas aussi fréquens ni aussi réguliers que ceux qu'on fesait aux autres colonies du nord. Ils duraient quelquefois cinq ans pour l'aller et le retour; et l'on peut dire qu'il fallait de hardis avanturiers pour les entreprendre. Aussi le Groënland était-il le pays des merveilles, et Torfœus, antiquaire Islandais, en raconte les fables les plus absurdes. On trouve à s'en former une idée plus juste dans le livre Islandais intitulé *Miroir des Rois*. L'ancien Groënland ne différait presqu'en rien du moderne: même en été, les côtes étaient bordées de masses énormes de glaces, telles que les Norvegiens n'en avaient jamais vues dans leur pays. Les colons qui s'y étaient fixés ne connaissaient point l'usage du pain ni l'art de l'agriculture. Ils échangeaient des dents de walross et de veaux marins, contre le bois dont ils avaient besoin pour se chauffer et pour la construction de leurs habitations. Ils avaient néanmoins du gros bétail et des moutons; et cette dernière espèce d'animaux est la seule que possèdent aujourd'hui les colons, chez qui par conséquent l'industrie a dégénéré. Les côtes n'étaient habitées que dans les lieux les plus favorables à la pêche, et l'intérieur du pays qui est entrecoupé de montagnes et de vallées, et toujours couvert de neiges et de glaces, n'était pas plus accessible qu'il ne l'est à présent. Le nombre des colons était peu considérable, et on ne leur avait donné un Evêque, qu'en considération de leur grand éloignement de la mère patrie. La colonie Scandinave du Groënland était divisée en deux départemens, l'un occidental où il n'y avait que quatre églises, et l'autre oriental où se trouvaient les deux villes, ou plutôt les deux hamaux. Cette division a été la cause d'une grande erreur en géographie. On a cru que la partie orientale de l'ancien Groënland comprenait la côte opposée de l'Islande, et fesant à ces contrées encore inconnues l'application des descriptions de l'Austurbygd ou du Groënland oriental, on y a marqué des golfes et des promontoires qui sont probablement imaginaires. Mais la critique des auteurs modernes a démontré l'erreur de cette géographie systématique, que Torfœus et autres écrivains avaient établie.

Description de l'ancien Groënland.

Colonies orientale et occidentale.

Navigation de l'Islande au Groënland.

En lisant les relations des premiers navigateurs, on voit que, pour aller de l'Islande au Groënland, ils se dirigeaient vers le sud-ouest, et évitaient une côte entourée de glaces, qui avait été reconnue par un certain Gunbiorn; et qu'après avoir doublé la pointe de Hvarf, ils arrivaient par le nord-ouest à la colonie. En

partant de Berghen en Norvege pour aller à la pointe de Hvarf, on cinglait droit à l'occident : on passait à la vue des îles Shetland et Feroer, et l'on voyait des oiseaux qui venaient de l'Islande. En suivant ces deux routes sur la carte, on reconnait que la pointe de Hvarf n'est que l'extrémité méridionale du Groënland. Ainsi l'ancien Groënland oriental n'aurait été que la partie orientale et la plus méridionale de la côte au couchant. Et en effet, ce n'est que là qu'on trouve au mois de juin ce vert brillant, qui, avec quelques bouquets de bouleaux, et l'odeur des fleurs, justifie le nom de terre verte que les Islandais ont donné à ce pays (1). Plus loin on ne rencontre que des glaces ammoncelées par le double effet du courant Polacia et de celui appelé du Golfe, qui en ont éloigné de tout tems les plus hardis corsaires. Enfin les ruines des anciens villages et des églises que les Normands y avaient bâtis, impriment un dernier degré de vérité à cette explication. On a trouvé beaucoup de ces ruines, et jusqu'à sept de ces églises sur la côte sud-ouest; et après une espace dans lequel on n'a plus vu de ces décombres, on en a rencontré d'autres, mais en petit nombre, jusqu'au cap de la Désolation. Ces deux points annoncent sans contredit, par les ruines dont ils sont semés, qu'ils étaient anciennement habités par des colonies Scandinaves.

Vraie position du Groënland.

La fameuse peste, qui, vers le milieu du quatorzième siècle, désola l'Europe, et dépeupla particulièrement le nord, se fit sentir jusques dans le Groënland. Le commerce avec cette colonie devint depuis lors un droit particulier des Souverains de Norvège. A ces causes de décadence se joignit, vers la fin de 1418, une invasion ennemie : il vint une flotte, on ne sait d'où, attaquer cette colonie languissante, et tout fut moissonné par le fer et le feu. Cette flotte appartenait probablement au Prince Zichmni de Frislande.

Destruction des colonies du Groënland.

Depuis cette époque, le Groënland a été perdu pendant longtems pour les Danois. L'inutilité des nouvelles tentatives faites dans le dix-septième siècle par les Rois de Danemark pour reconnaître

(1) On écrit en Danois et en Islandais *Groënland*, de *graen*, qui veut dire vert, et *land* qui signifie terre. C'est avec regret que nous conservons la dénomination de *Groënland*, parce qu'elle donne lieu à une fausse étymologie. *Groïn* dans l'ancienne langue Scandinave équivaut à *crescens*, *germinans*, et non à *concreta*. Ainsi *Groïnland*, si ce nom existait, signifierair *terra germinans*, et non *terra concreta*.

et occuper tout le Groënland, a fait retomber dans l'oubli cette contrée. Egède, prêtre de Berghen, animé d'un saint zèle, fixa l'attention du ministère Danois sur le Groënland, en le lui représentant comme propre à l'établissement d'une branche de commerce de quelqu'importance, mais dans la vue secrète d'y faire, lui-même comme missionnaire, la conquête d'un grand nombre d'âmes au Christianisme. A l'aide de ce premier motif, l'adroit Egède parvint à réunir à Berghen en 1720 une compagnie de négocians, dont l'unique but était de rouvrir les communications avec le Groënland, et d'y former un établissement de commerce. Avec ce secours il fonda une colonie, et retrouva alors les restes des colonies Norvegiennes, ainsi que les ruines d'une ancienne église (1).

Egède rouvre les communications des Danois avec le Groënland.

La cour de Dannemark seconda l'entreprise à la tête de laquelle était Egède, et envoya au Groënland en 1728 cinq vaisseaux avec des ouvriers de tout genre, des matériaux pour la construction d'un fort, et des soldats pour le défendre; mais une funeste épidémie vint bientôt détruire toutes ces belles espérances. Depuis lors, le commerce avec ce pays ne présentant plus les avantages qu'on en attendait, la cour cessa d'envoyer des secours à la colonie, ou ne lui en fit passer que d'insuffisans pour la faire prospérer. L'arrivée des trois frères Moraves au Groënland ranima un peu le zèle d'Egède, presqu'entièrement découragé par les obstacles qu'il trouvait à la conversion de ces peuples; mais les ravages que la petite vérole fit dans la colonie, ne lui laissèrent plus aucun espoir de la soutenir, si la cour ne lui envoyait pas de nouveaux secours. Accablé d'infirmités et de regrets il revint en Dannemark, et indiqua au Roi les moyens qu'il croyait les plus propres à relever cet établissement, abandonné au zèle infatigable des frères Moraves.

Etablissemens des Danois.

Les établissemens Danois consistent en une vingtaine de factoreries situées le long des côtes, et partagées en deux offices. Le poste le plus avancé vers le pôle est Upernavick à 72° 30′ de latitude: viennent ensuite Umanak, Godhavn sur l'île de Disco, Jacobshavn, Holsteinbourg, Sukkertoppen, Gotheab la principale et la plus ancienne de ces colonies, à 64° 10′, avec un excellent port,

(1) Egède consacra tous ses soins à l'instruction des naturels; il composa une grammaire et un dictionnaire de leur langue, et traduisit le Nouveau Testament en Groënlandais. En 1740 il publia en Allemand une relation très-détaillée du commencement et des progrés de sa mission, où il donna des notions intéressantes sur la nature du pays et le costume de ses habitans.

enfin Friderikshaab et Julianeshaab. Les frères Moraves ont trois habitations, dont l'une appelée Lichtenau, est voisine du cap Farewell. La population, qui, en 1789, était de cinq mille cent vingt-deux personnes, montait en 1802 à cinq mille six cent vingt-une; mais ce dénombrement ne pouvait qu'être incomplet, ayant été fait après l'épidémie (1). Les côtes seules, sur une étendue de trois cents lieues, sont habitées; et les Danois, ni les Groënlandais eux-mêmes n'ont jamais franchi la chaîne de montagnes, qui empêche de pénétrer dans l'intérieur des terres: on trouve cependant quelques Groënlandais errans, qui vont s'établir à une distance considérable au nord d'Upernavick.

Description du sol.

Le Groënland offre l'aspect d'un amas de rochers confondus avec de vastes monceaux de glace: c'est l'image affreuse du cahos et du plus rude hiver (2). Le *Pic de Glace*, qui n'est qu'une masse énorme de cette substance, s'élève à l'embouchure d'un fleuve, et jette un éclat, qui le fait apercevoir distinctement à la distance d'environ dix lieues: une infinité d'aiguilles resplendissantes et une voûte immense donnent au tout ensemble l'apparence d'un édifice magique. Une chaîne continue de montagnes s'étend dans toute la partie connue du Groëland: on y trouve des golfes sans nombre; mais aucun d'eux ne s'avance vers la côte orientale: les trois pointes appelées *Cornes de cerf* se voient en mer à une distance de vingt-cinq lieues. Les rochers sont sillonnés des crevasses verticales, qui ont pour la plupart une demi verge de largeur: on trouve dans ces crevasses une quantité de spath, de quarz, de talc et de grénats. Ces rochers sont généralement composés de granit, de quelques pierres argileuses et de pierres ollaires, disposées en couches verticales. Il a été déposé dans le musée Groënlandais de Copenhague quelques échantillons d'une mine de cuivre fort-riche, un schiste de la nature du mica, un marbre grossier, de la serpentine, de l'asbeste, de l'amiante, des cristaux et des basaltes noirs. C'est dans le Groënland qu'on a trouvé ce nouveau minéral appelé *fluate d'alumine*. On a aussi découvert depuis peu une mine considérable de charbon de terre dans l'île de Disco, et trois sources chaudes sont

Roches et minéraux.

(1) Relation sur la situation actuelle du Groënland, dans la *Gazette ministérielle Danoise*, 1803, n.os 15 *et* 16.

(2) *David Crantz*, Histoire du Groënland. *Paul Egède*, Nouvelle Relation du Groënland *Copenhague*, 1790.

les seuls indices volcaniques qu'on ait rencontrés jusqu'à présent dans cette région. Pendant la courte saison de l'été, le ciel est serein sur la terre ferme, et couvert d'épais brouillards dans les îles. La clarté vagabonde des aurores boréales éclaircit un peu la noire et longue obscurité des nuits polaires. Ce qu'on appelle la fumée glacée est une vapeur qui s'élève des crevasses de la mer Glaciale. Peu de pluies, peu de neiges et un froid excessif occasionné par un vent d'est nord-est, donnent à présumer que la partie la plus orientale du Groënland forme un vaste archipel encombré de glaces éternelles, que les vents et les courans ne cessent d'y accumuler depuis des siècles.

Climat.

Végétaux.

On trouve cependant quelques terres propres à la culture, et l'orge pourrait croître dans la partie méridionale. Les montagnes sont couvertes de mousse du côté du nord: les contrées exposées au midi produisent d'excellens herbages, des framboises et autres baies en quantité, quelques saules nains et de petits bouleaux. On trouve néanmoins un bois d'arbres de cette dernière espèce dans une vallée à peu de distance de Julianeshaab, mais les arbres ne s'élèvent jamais à plus de dix-huit pieds de hauteur. Le chou-fleur et la rave se cultivent aux environs des colonies Danoises.

Animaux.

On trouve au Groënland de gros lièvres dont la chair est excellente et qui donnent de bonnes fourrures, des rennes de l'espèce Américaine, des ours blancs, des renards, de gros chiens qui hurlent au lieu d'aboyer, et que les Groënlandais attelent à leurs traîneaux. Les bords des rivières où abonde le saumon sont peuplés d'une immense quantité d'oiseaux aquatiques, et la mer fourmille de morues, de turbots et de petits harengs. Dans le Groënland septentrional et occidental les Danois et les naturels vont ensemble à la pêche de la baleine; mais cette opération, qui se fait tumultueusement, loin d'être lucrative pour ces contrées, y est au contraire une source de vices et de misère. Les indigènes du midi s'adonnent à la chasse du chien marin, dont ils tirent de grands avantages: la chair de cet animal fait leur principale nourriture, et sa peau leur fournit des vêtemens ainsi que la matière dont ils construisent leurs canots; ses fibres leur servent de fil, et ses vessies de bouteilles; sa graisse leur tient lieu de beurre et de suif, et ils font avec son sang une espèce de bouillon qu'ils trouvent excellent. Ces peuples ne conçoivent pas comment on peut vivre sans chiens marins.

Nom que se donnent les Groënlandais.

Les Groënlandais se donnent quelquefois le nom d'*Innuk*, qui veut dire *frères*; mais il parait que leur vrai nom est *Kalalit*, car ils appellent ordinairement leur pays *Kalalit Nunet*.

Qualités physiques et morales des Groënlandais.

Les deux sexes sont membrus et ont des formes assez bien proportionnées; ils ont le visage large, de grosses lévres, le nez camus et le teint brunâtre, à l'exception de quelques individus qui sont beaux et blancs (1). Ils ont tous les cheveux noirs et lisses, mais rarement de la barbe, étant dans l'usage de se l'arracher. Ils sont généralement robustes, sans défauts de conformation et sans maladies, à l'exception du mal d'yeux que leur occasionnent les vents du printems, la neige et la glace. Egède en trouva cependant quelques-uns qui avaient une espèce de lèpre, mais qui ne se communiquait pas, même en couchant avec ceux qui en étaient attaqués. Les Groënlandais qui habitent plus avant dans le nord sont sujets à la dissenterie, au flux de sang, aux maladies de poitrine, aux tumeurs, aux épilepsies etc. La peste, la petite vérole et autres maux contagieux leur étaient inconnus; mais en 1734 un Groënlandais rapporta de Copenhague dans sa patrie la petite vérole, qui s'y communiqua rapidement, et fit perir environ deux mille personnes.

Les Groënlandais sont en général d'un tempérament froid, qui leur donne un air de stupidité: rarement on remarque en eux quelque passion, et ils paraissent indifférens à tout. L'éducation et le commerce habituel des Européens ont néanmoins fait briller dans quelques-uns d'entr'eux des étincelles d'esprit et de goût pour les arts.

Bonté naturelle.

Ces peuples n'ont ni magistrats ni institutions quelconque; doux et bons par caractère ils vivent selon la loi naturelle, sans haine, sans persécutions et presque sans altercations (2). Ils disent des Eu-

(1) Crantz est d'avis qu'ils ne sont pas naturellement bruns, mais que leur couleur foncée est un effet de la graisse et de l'huile dont ils se nourrissent, et de la fumée de leurs lampes dans laquelle ils sont toujours plongés. Si le climat y a quelque part, ajoute-t-il, la cause en sera dans le changement subit des saison, qui les fait passer d'un hiver excessivement long et rigide, aux ardeurs d'un soleil qui reste deux mois sans se coucher sur leur horison. Il est bien probable aussi, que cette teinte brunâtre dérive de la quantité de graisse dont ils font usage pour leur nourriture, et qui s'insinue tellement dans leurs membres, que leur transpiration a une forte odeur d'huile et de poisson, et que leurs mains sentent le lard de veau marin qu'ils manient sans cesse etc.

(2) « On dit (c'est encore Crantz qui parle) que les Groënlandais sont sauvages; mais ce serait se former une fausse idée de ce mot, que

ropéens qui se battent entr'eux, *ils ne se rappellent pas d'être hommes*; et d'un officier qui bat un marin, *il traite les hommes comme des chiens.* L'attachement qu'ils se portent les uns aux autres est tel que leur ressentiment, en cas d'offense, ne se manifeste jamais par des injures: leur langue manque même de termes outrageans. L'homicide, quoique fort-rare, n'est cependant pas sans exemple parmi eux; mais il ne donne lieu à aucune poursuite contre celui qui l'a commis. Les parens du défunt vengent sa mort s'ils le peuvent ou s'ils l'osent, mais sans l'intervention d'aucune autorité publique (1). Il est pourtant des vieilles femmes, appelées *vieilles-magiciennes*, que cette nation superstitieuse croit capables de donner la mort par enchantement, et contre lesquelles elle se porte à des excès de fureur terribles: ces femmes sont poursuivies avec achar-

Homicide enchantemens, vol etc.

d'y joindre celles de l'extravagance et de la cruauté. Les Groënlandais sont à notre égard, ce qu'étaient pour les Grecs et les Romains les nations qu'ils appelaient barbares, quoique les mœurs et les usages de quelques-unes d'entr'elles valussent quelquefois, au moins quant au bonheur des individus, les loix tant vantées de ces deux peuples: car les mœurs sont les alimens de la société, et les lois, pour la plupart, n'en sont que les remèdes. Les Groënlandais sont plutôt d'un naturel doux et paisible, et propres aux arts qui n'exigent que de la force et de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou au moins ils jouissent de la liberté qui en est l'apanage. Ils ne forment pas un corps social, mais seulement une réunion commandée par l'âpreté du climat, qui les oblige à se rassembler, sans être assujetis aux conventions qui résultent de la propriété des terres. Ils sont redevables à la stérilité de leur pays de l'avantage qu'ils ont d'être toujours restés libres, depuis peut-être plus de mille ans, sans avoir besoin des lois de Sparte ni d'Athènes pour secouer le joug de leurs tyrans ou de leurs voisins. En un mot, les Groënlandais n'ont point de maître, et ne doivent pas craindre d'en avoir jamais: car quel intérêt y aurait-il, sous prétexte d'adoucir leur condition, à vouloir les soumettre, et aggraver ainsi les maux dont la nature n'a déjà été que trop prodigue envers eux »?

(1) Les amis du mort, dit Crantz, dissimulent l'intention de le venger, et en épient l'occasion, même au bout de trente ans. S'il leur arrive de rencontrer l'homicide, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils s'en saisissent; et après lui avoir reproché en peu de mots son crime, ils le lapident ou le précipitent du haut d'une montagne; mais s'ils sont transportés de fureur, ils le coupent en morceaux et mangent son cœur, pour ôter à ses proches le courage de le venger: car ces vengeances se perpétuent souvent dans les familles.

nement et massacrées sans pitié (1). Les Groënlandais ont le vol en horreur, et les exemples en sont si rares parmi eux, qu'ils laissent leurs maisons ouvertes, et ne renferment par même ce qu'ils ont de plus précieux. Une jeune fille qui a dérobé quelque bagatelle ne trouve plus un bon mari. Ils ne se font néanmoins aucun scrupule de voler les Européens, qui ne sont pas établis depuis longtems dans leur pays, car ils regardent les autres comme Groënlandais. Aucune parole, aucune action n'indique en eux un penchant à la débauche, si ce n'est pourtant une espèce de jeu usité entre les personnes mariées, et dont nous parlerons bientôt.

Civilité, hospitalité etc.

Les Groënlandais sont très-indifférens pour tout ce qui tient à la propreté extérieure; mais, dit Crantz, si ce peuple, qui nage presque continuellement dans l'huile ou dans le sang de veau marin et de baleine, n'a pas l'extérieur supportable de nos plus grossiers villageois, il offre au moins dans ses huttes, dont une seule renferme plusieurs familles, plus de tranquillité et de concorde, qu'on n'en trouve dans nos maisons où il n'habite qu'un petit nombre de personnes du même sang. Toujours prêts à s'entr'aider, on ne voit point parmi eux de fainéans qui vivent aux dépens d'autrui. Ils offrent leur pêche avant même qu'on ne songe à la demander; et dans ce pays pauvre, l'hospitalité prévient la mendicité.

Les Groënlandais se montrent moins porté à se faire valoir, qu'à éviter tout ce qui peut les rendre ridicules, et nuire à leur réputation. Ils ne savent pas faire de révérences ni de complimens, et se moquent d'un Européen, en le voyant rester debout et la tête nue devant celui qu'il appelle son supérieur, sans savoir pourquoi; mais cette supériorité excite leur indignation, lorsqu'elle s'exerce impunément envers quelqu'un par des coups. Moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, ils aiment mieux mériter de l'indulgence que de la commisération, et sont plus disposés à ne pas offenser qu'à se venger. Comme ils n'attachent de honte qu'à ce qui est mal et

(1) Celui qui a perdu un fils, ou qui a fait une mauvaise chasse, va consulter le devin, lequel ne manque pas d'en rejeter la faute sur quelque pauvre femme qui passe pour sorcière: si cette femme n'a pas quelqu'un qui prenne sa défense, tout le canton se réunit pour la lapider, pour la jeter à la mer, ou la mettre en pièces. La crainte et l'horreur des Groënlandais pour les sorciers les portent quelquefois à un tel excés de fureur, qu'ils égorgent leurs sœurs et leur propre mère, lorsqu'ils les croient adonnées aux maléfices, sans que personne les blâme de cet attentat.

nuisible en soi-même, ils se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet de la fatigue et de la digestion, sans se scandaliser du bruit de ces ventosités, que la civilité nous interdit comme des actes d'indécence et de malpropreté. Les femmes se lavent dans leur urine, pour se donner, disent-elles, une odeur agréable, et faire croître leur cheveux. Lorsqu'une femme s'est lavée de cette manière on dit d'elle, *Niviarsiarsuarnerks*, c'est-à-dire *elle sent l'odeur d'une jeune fille.* Chaque famille a devant sa demeure une espèce de baquet où se jette l'urine, dans laquelle on laisse macérer les peaux pour les corroyer : ce reservoir fétide, joint au lard et aux viandes corrompues qui se jettent sous les bancs de la cabane, exhale au loin une puanteur insupportable.

Lorsque les Groënlandais vont se rendre des visites durant les longues nuits de leurs hivers, ils portent toujours avec eux quelques présens et sont reçus avec des transports de joie. Ces présens se composent de comestibles, et d'objets de parure en peaux. Dans cette vue chacun d'eux cherche à attirer du monde chez soi. L'étranger est invité à entrer : on lui fait quitter sa casaque de mer, et on la suspend près de la lampe pour la faire sécher : le maître de la maison lui présente des vêtemens et des peaux, pour se changer, et le fait asseoir sur son banc. On parle ensuite de la saison, de la pêche et de la chasse : les femmes retirées dans un coin s'entretiennent de leurs parens qui sont morts, et accompagnent leurs récits de cris lamentables, et souvent de contes ridicules. Pendant ce tems on prépare la table ; mais avant de s'y asseoir, la bienséance exige que l'étranger se fasse prier plusieurs fois par son hôte, pour ne pas paraître pauvre ou affamé. Le repas se compose ordinairement de trois ou quatre plats, et d'un plus grand nombre les jours de fête. Un agent des colonies Danoises en a compté jusqu'à dix dans un repas où il se trouva avec quelques principaux Groënlandais, et ces plats étaient, savoir ; des harengs séchés à la fumée, du veau marin sec, de la viande du même animal bouillie (ce mets s'appelle *miliak*, qui veut dire viande de veau à demi putréfiée) ; des *willoks* bouillis, un morceau de queue de baleine d'une odeur très-forte, du saumon sec, du renne, des mûres sauvages, avec une sauce de chile de renne, et un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine.

Alimens, boisson.

On voit, d'après tout ce qui vient d'être dit, que le Groënlandais ne se nourrit que de viande et de poisson faute de tout au-

tre comestible : c'est la nécessité qui le rend carnivore ; il est pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains et des fruits ; il est chasseur, parce que la faim le met aux prises avec les ours qui l'attaquent souvent et lui disputent les rennes, espèce d'animal la plus répandue dans les climats glacés.

Lorsque les Groënlandais ont tué quelqu'animal, ils en dévorent aussitôt un morceau cru, et boivent une partie du sang. Crantz croit pourtant qu'il entre en cela plus de superstition que de voracité. En été, ils recouvrent d'herbe la tête et les pieds des veaux marins qu'ils destinent à être mangés, et l'hiver ils en gardent le corps entier sous la neige. Ils en font sécher à l'air quelques parties, telles que les côtes, et en font autant du saumon et de la morue, qu'ils coupent en longues tranches. Ils mangent bouillis ou à la daube les oiseaux, et la plus grande partie du poisson, sans autre sel qu'un peu d'eau de mer. A peine ont-il pris un veau marin, qu'ils étanchent la blessure pour en arrêter le sang, jusqu'à ce qu'ils puissent le recueillir dans certains vases où ils le conservent pour en faire ensuite des soupes. Ils mangent les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de les presser avec les doigts pour en faire sortir les ordures qui s'y trouvent : la matière contenue dans le ventre du renne est pour eux un mets si délicat, qu'ils l'envoient en présent à leurs amis. Le ventre de cet animal et les excrémens de la perdrix apprêtés à l'huile de baleine ont aussi une saveur qui flatte agréablement leur palais. Ils ne boivent point l'huile de baleine comme on l'a rapporté ; mais ils mangent volontiers des harengs secs accommodés avec de la graisse de veau marin, dans laquelle ils font aussi frire le poisson, qu'ils mâchent avant de le mettre dans la poêle. Ils ne boivent que de l'eau, qu'ils tiennent dans des vases de cuivre, ou dans des auges de bois bien travaillés ; et comme elle ne tarde pas à s'échauffer dans leurs cabanes, ils ont soin d'y jeter de la neige ou de la glace.

Manière de manger.

Les Groënlandais sont extrêmement sales dans le manger ; rarement ils nettoyent leurs chaudières et autres vases, et les chiens auxquels ils les laissent lécher leur en évitent la peine. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après en avoir bu le bouillon, ou fait une soupe, qu'ils mangent avec une cuillère d'os ou de bois ; ils étendent leurs viandes sèches à terre ou sur de vieilles peaux, qui leur servent de nappe. Ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, et le partagent avec les dents ; ils saisissent aussi la

viande avec les dents comme font les chiens. Ils se lèchent les doigts: mais ils se servent de leur couteau en guise de serviette, et s'en raclent les dents et la bouche après qu'ils ont mangé. Ils n'ont point d'heures fixes pour leurs repas, et mangent quand ils ont faim: leur principal repas se fait au soir à leur retour de la pêche, et ils y invitent ceux de leurs voisins qui n'ont rien pris, ou bien ils leur envoient une portion de leur poisson. Les femmes ne mangent point avec les hommes, mais elle n'y perdent rien, car comme tout leur passe par les mains, elles ont soin de se faire leur part pendant qu'ils sont absens.

Habillement des hommes.

Les Groënlandais en général font leurs vêtemens avec des peaux de rennes, de chiens marins, et de certains oiseaux bien cousues et bien travaillées. Les hommes portent une espèce de camisole à manches, qu'ils mettent comme une chemise. Cette camisole a un capuchon dont ils se couvrent la tête dans les tems froids et humides; elle leur descend jusqu'à mi-cuisse, et quoiqu'elle ne soit point collée à leur corps, elle ne les garantit pas moins du froid, parce qu'elle est bien fermée. Ils portaient anciennement des chemises faites avec des peaux de râle, dont la plume était en dedans; mais cette sorte de vêtement est devenue très-rare, et ne se voit plus qu'aux femmes les plus riches. Maintenant, ils ne s'habillent guères que de peaux de veau marin, dont le côté le plus rude se met en dehors: les coutures et les extrémités de ces habits sont garnies de bandes de cuir de chien marin teintes en blanc ou en rouge. Leurs caleçons sont de peau de veau ou de renne; ils sont fort courts, et ne montent point comme les nôtres jusqu'aux hauches. Ils ont des espèces de bas faits avec la peau de veaux marins enlevés du ventre de leur mère: leurs souliers sont en cuir noir, jaune ou rouge, et s'attachent avec des courroies qui passent au dessus de la plante du pied: ils ont une semelle qui déborde de deux doigts en avant et en arrière, un peu recourbée en dehors, et sans talons. Voy. la planche 24.

Casaque de mer.

Lorsque les Groënlandais vont en mer, ils mettent par dessus leur habillement ordinaire un surtout fait en peau de chien marin, qui est impénétrable à l'eau. « Leur casaque de mer, dit Crantz, est une espèce de blaude composée d'un corps, de culottes, de bas et de souliers, qui ne forment qu'une seule pièce; elle est faite d'une peau de veau marin épaisse, sans poil, et cousue de manière à ce que l'eau ne peut point y pénétrer. Elle a néanmoins sur la poi-



Gallo Gallina inc.



trine un petit trou, par où l'homme qu'elle enveloppe de la tête aux pieds peut, lorsqu'il se met en mer, introduire l'air qui lui est nécessaire pour la respiration, et qu'il bouche au moyen d'une cheville : maître d'augmenter ainsi ou de diminuer le volume de son enveloppe, il s'élève ou s'abaisse à volonté : c'est un vrai ballon qui reste à flot, et ne peut être submergé „.

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes ; il est plus large et plus élevé vers les épaules, et a un grand capuchon : la coupe au lieu d'en être horizontale par le bas, s'arrondit depuis la cuisse jusqu'à terre, et forme devant et derrière deux longues oreilles, dont la pointe bordée de fil rouge, leur descend au dessous du genou. Elles portent deux paires de caleçons : ceux de dessous ne leur arrivent qu'à moitié cuisse, et ordinairement elles ne les quittent pas même pour aller au lit : ceux de dessus leur descendent jusqu'au genou, et ne leur servent que l'hiver pour sortir de la maison, encore les déposent-elles aussitôt qu'elles sont rentrées. Leur chaussure monte plus haut que celle des hommes et a une large genouillière : leurs souliers, qui sont de cuir rouge ou blanc, ont par devant une couture qui est faite avec beaucoup d'art. Les mères et les nourrices portent un vêtement assez large vers les épaules pour y mettre un enfant : ce vêtement est chaud, commode, et sert d'enveloppe et de berceau à l'enfant qui y est tout-à-fait nu. Pour empêcher qu'il ne tombe, elles se serrent sur les hanches avec une ceinture de cuir, qui est retenue par devant avec un bouton ou une agrafe.

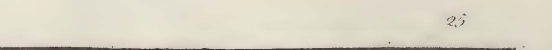
Chevelure.

Les hommes portent leurs cheveux courts, et quelquefois ils se les rasent pour n'en pas être incommodés. Mais ce serait une honte par une femme que d'avoir la tête rasée, à moins qu'elle ne soit en deuil, ou qu'elle n'ait renoncé à se marier. Les femmes relèvent sur leur tête toute leur chevelure qu'elles partagent en deux tresses, dont l'une forme une large natte, et l'autre une plus petite qui est au dessus de la première ; ces deux tresses sont arrangées avec art et entrelacées de grains de verre, avec lesquels elles se font aussi des colliers, des pendans d'oreille, des bracelets et de brillantes garnitures dont elles ornent leur vêtemens et leur chaussure. Les plus riches commencent néanmoins à varier leur parure : on les voit le front ceint d'un ruban de fil, ou de soie, mais placé de manière à ne point cacher leurs tresses, qui sont leur plus bel ornement. C'est un rafinement de coquetterie pour une Groënlan-

daise, que d'avoir des raies noires entre les deux yeux, sur le cou, les bras, les mains, les cuisses et les jambes: ces raies se font au moyen d'un fil noirci à la fumée, qu'on passe sous la peau avec une aiguille. Les mères ont soin de soumettre de bonne heure leurs filles à cette opération douloureuse, pour qu'elles ne courent par le risque de rester sans mari.

Habitations d'hiver.

Les Groënlandais habitent l'été sous des tentes, et l'hiver dans des maisons. Celles-ci ont environ 7 pieds et demi de hauteur: les murs en sont de pierre ou de tourbe, de vingt-deux pouces d'épaisseur, et le toit qu'ils supportent est tout-à-fait plat. Les fenêtres, qui sont toutes d'une côté, ont pour vitrage des intestins de chiens marins ou autre poisson de mer coupés par bandes, tellement transparens et si bien cousus ensemble, qu'ils donnent un libre accès à la lumière, sans que l'air puisse pénétrer au travers. Les murs et le plancher sont recouverts de vieilles peaux, qui y sont attachées avec des espèces de clous faits de côtes de veau marin, et préservent de l'humidité. L'entrée de ces maisons est si basse, qu'on ne peut y entrer qu'en se courbant extrêmement: ce qui fait qu'on y est à l'abri du vent et du froid. On y trouve depuis trois jusqu'à dix familles, dont chacune à son emplacement à part, qui est entouré d'une cloison. En face des fenêtres il y a des bancs de la hauteur d'un pied, couverts de peaux, qui servent de siéges et de lits. Chacune de ces divisions a son foyer, qui est ainsi construit. A la cloison est adossé un gros billot sur lequel est une pierre plate, qui supporte un trépied avec une lampe en marbre de la largeur d'un pied, ayant la forme d'un croissant, et qui est enchâssée dans un vase de bois ovale pour recevoir l'huile qui en dégoutte. La mèche de cette lampe est une mousse fine, qui échauffé en même tems qu'elle éclaire la maison; et au dessus est suspendue une marmitte de cuivre ou de pierre, qui a ordinairement un pied de long et six pouces de large, où l'on fait cuire les alimens. Le même feu sert à faire sécher les vêtemens et les chaussures, qui sont étendus sur une espèce de claie suspendue au plancher. Voy. la planche 25. L'odeur qui s'exhale de toutes ces lampes, des marmittes où bouillent la viande et le poisson, des peaux qui tapissent les murs, des vêtemens qui sèchent, et de l'urine qu'on laisse croupir dans des vases, fait de ces maisons un cloaque infect, où un Européen serait suffoqué. Les femmes y sont le plus souvent occupées à coudre assises sur le lit, où à faire à manger, tandis que les hommes assis à l'autre bout



G. Gallina inc.



du lit, et le dos tourné vers elles, fabriquent divers ustensiles domestiques ou des instrumens pour la chasse. Il y a au dehors de la maison une espèce de dépense, où l'on garde ce qui est nécessaire à la consommation journalière en viande, en poisson et en harengs secs, mais les grandes provisions se cachent sous la neige pour y être conservées. Les maisons ne sont habitées que depuis le mois de septembre jusqu'à la fin d'avril ou au mois de mai, tems où la fonte des neiges peut en endommager le toit, et oblige par conséquent leurs habitans à dresser des tentes : ce qu'ils font de la manière suivante. Ils commencent par disposer un espace en forme de carré long, qu'ils pavent en pierres plates; ensuite ils enfoncent entre ces pierres des pieux, sur lesquels ils construisent à la hauteur d'un homme une espèce de treillage, qui à l'air d'un baldaquin et se termine en pyramide. Ce treillage est recouvert de peaux de veau marin, et garni en dedans de belles peaux de renne : les peaux du dehors sont bien frottées de graisse pour que la pluie ne puisse point les pénétrer, et leur extrémité inférieure est fixée à terre sous de grosses pierres, qui soutiennent l'édifice contre les efforts du vent. L'entrée de ces tentes est fermée par un rideau fait avec des boyaux minces, diaphanes et bien cousus ensemble : ce rideau, qui est brodé en fil rouge ou bleu, est suspendu à des anneaux de cuir blanc, et sert en même tems à donner du jour en dedans et à préserver de l'air extérieur. La première chose qui se voit en entrant est une espèce de vestibule formé de peaux, où sont toutes les provisions. La cuisine se fait en plein air. Chaque famille a ordinairement sa tente, et les plus riches en ont quelquefois deux ou trois. L'intérieur en est divisé comme dans les maisons, mais il n'y règne pas la même saleté, et l'on n'y a pas cette chaleur suffocante et fétide, qui est insupportable aux Européens.

Tentes pour l'été.

Les Groënlandais font leur occupation, lorsqu'ils sont à terre, de la chasse aux rennes et aux oiseaux, et en mer, de la pêche de la baleine, des chiens marins et autres poissons. Leur arc, qui n'a guères que deux pieds de long, est fait d'obier et de sapin : pour lui donner plus de ressort, ils le revêtent en dehors de plusieurs cordons de boyau pressés les uns contre les autres, et ils se servent pour le tendre, d'une corde faite avec de la peau de chien marin, qui lance la flèche avec beaucoup de force. Le bout de cette flèche est armé d'un fer ou d'un os ayant une ou deux dents latérales, qui l'empêchent de ressortir de la blessure; mais les flèches

Principales occupations des Groënlandais.

Leurs armes.

dont ils font usage à la chasse des oiseaux se terminent par un os obtus, qui tue l'animal sans en endommager la peau. Ils poursuivent les oiseaux acquatiques avec des piques ou des javelines de six pieds de long, dont le bout est armé d'un fer ou d'un os, et les lancent avec une adresse qui les rend aussi sûrs de leur coup, qu'un bon chasseur peut l'être avec un fusil. Mais le principal instrument dont les Groënlandais se servent à la pêche est un grand harpon, consistant en une perche de six pieds de long et d'un pouce et demi de diamètre, au bout de laquelle est un morceau d'os de baleine mobile, de la longueur d'une palme. Cet os est armé d'un dard de fer qui se termine en pointe, et dont les côtés sont dentelés. A l'autre extrémité de la perche, sont fixés deux morceaux de côtes de baleine bien applanis, qui ont une palme de longueur sur deux doigts de largeur, et font la fonction des plumes dont sont armées les flèches, pour en rendre la direction plus sûre. C'est en mer que les Groënladais ont le plus de besogne; ils sont bien plus habiles que nous à la pêche de la baleine, des gros chiens marins et autres poissons de mer. Lorsqu'ils vont à la pêche de la baleine, ils se revêtent de leurs plus beaux habits, comme s'ils devaient aller à une noce, dans l'opinion où ils sont que cet animal aime singulièrement la propreté. Ils s'embarquent sur un grand *Kone-ba-ad* (voy. le n.° 1 la planche 26). au nombre de 40 à 50 personnes, entre hommes, femmes et enfans. Les femmes portent avec elles des aiguilles, du fil et tout ce qui est nécessaire pour racommoder, au besoin, l'habillement, et même les barques dont les hommes font usage pour aller contre la baleine. Lorsqu'ils en aperçoivent une, ils s'en approchent, et lui lancent le harpon, qui est fortement attaché à une corde de deux ou trois brasses de long: cette corde, qui est faite avec de la peau de chien marin, tient par l'autre bout à une grossse vessie enflée faite d'une peau entière de cet animal, pour que la baleine, qui l'entraîne avec elle, épuise plus promptement ses forces, et ne puisse pas rester long-tems sous l'eau; et en effet, après la première blessure, elle ne tarde point à reparaître, et alors les pêcheurs l'achèvent à coups de lance. Lorsqu'elle est morte, ils endossent leur habit de mer, sautent dans l'eau, et se mettent à en découper le lard et les chairs. On en a vu même d'assez hardis pour se jeter sur le dos de l'animal avant qu'il fût mort, afin d'être plus prompts à le tuer et à le dépecer.

Pêche de la baleine.





G. Gallina f.



Pêche des chiens marins.

La pêche des chiens marins se fait de plusieurs manières, mais le plus souvent avec le harpon comme pour la baleine. Cependant il en est une particulière aux habitans de la région australe, où la mer est couverte d'une glace solide pendant tout l'hiver; et voici comment ils font cette pêche. Ils cherchent d'abord sur cette plaine de glace un de ces trous que les chiens marins y pratiquent avec leurs griffes, pour venir respirer à sa surface : lorsqu'ils l'ont trouvé, ils s'asseyent à côté sur une espèce de sellette à un seul pied, ayant à côté d'eux une banquette qui en a trois, pour appuyer leurs pieds dessus et les garantir du froid. A peine l'animal parait-il hors du trou, qu'ils lui lancent le harpon, auquel est attachée une corde, qu'ils tiennent de l'autre main. Lorsqu'ils le voient bien enfoncé dans les chairs, ils élargissent le trou pour que l'animal puisse y passer, et après en avoir dégagé entièrement la tête, ils se hâtent de l'assommer. Voy. le n.° 2 de la planche ci-dessus.

Les Groënlandais ont aussi des lignes faites avec des barbes de baleine réduites en brins, et dont l'hameçon est en fer ou en os. Ils prennent avec ces lignes cent poissons, pendant que les Norvégiens n'en prennent qu'un avec leurs lignes de chanvre. Cependant ils se servent de grosses lignes faites avec de la peau de chien marin ou du chanvre pour la pêche des Helle-flynders ; mais ils prennent le saumon et les Strand-örter en fesant des digues dans le lit des rivieres.

Bateaux.

Les bateaux dont ils se servent pour aller en mer sont de deux sortes; les uns qui ne sont que pour les hommes, et qu'on appelle *kaïaks*, sont longs, étroits, et se terminent aux deux bouts en pointe comme une navette de tisserand ; ils ont ordinairement trois aunes de long sur trois quarts d'aune de large, avec un trou au milieu où un homme peut s'asseoir ; des espèces de cercles en bois en resserrent au dehors la construction, et ils sont doublés dessus et dessous de peaux de chien marin. Il ne peut y tenir qu'un homme assis, lequel s'enveloppe d'une peau tellement serrée autour de ses reins, que l'eau ne peut entrer dans le bateau. Cet homme a une rame large et plate aux deux bouts, qui lui suffit pour courir avec une vitesse incroyable à la poursuite des chiens ou des oiseaux marins.

Kaïak *pour les hommes.*

Umiak *pour les femmes.*

L'autre espèce de bateau appelé *umiak* est pour les femmes, et ouvert comme une chaloupe; il y en a qui ont 40 pieds de long: on les appelle *kone-baader*, parce qu'ils n'ont que des femmes pour rameurs; les hommes auraient honte d'y figurer en cette qua-

lité à moins d'un besoin pressant. Ils y restent assis, uniquement occupés à découvrir au loin la baleine ou quelqu'autre proie, tout en fesant usage néanmoins de la petite rame dont il se servent dans leur kaïak. La carcasse de ces sortes de bateaux est d'une construction légère, et l'intérieur en est garni de grosses peaux de chien marin. Les Groënlandais les emploient au transport de leurs bagages, de leurs ustensiles, de leurs tentes etc., quand le besoin de la chasse ou de la pêche les oblige à changer de station. Ils ont peu de largeur et le fond plat, et portent une voile faite de pièces de peau de chien marin bien cousues ensemble, et qui accélère leur marche. Le mât est à la poupe ou à la proue: la voile est large en haut près de la vergue, et étroite par le bas: ces barques ne peuvent marcher avec un vent de côté, mais seulement quand elles ont vent arrière.

L'occupation des hommes à terre est de faire des bateaux, des arcs, des flèches et autres instrumens pour l'usage de la chasse ou de la pêche. Les femmes font tout le reste, comme habits, souliers etc. elles sont même chargées du soin de la construction et de la réparation des maisons. Les ouvrages que font les deux sexes sont exécutés avec beaucoup d'art et de précision.

Religion.

Les premiers Missionnaires Danois qui arrivèrent au Groënland crurent d'abord que les habitans de cette région n'avaient aucune idée de l'Etre Suprême: car lorsqu'il demandaient à quelqu'un d'entre eux, qui est-ce qui a fait le ciel et la terre, il leur répondait, *je n'en sais rien, mais ce sera sans doute quelqu'être habile et puissant*: ou bien il disait, *les choses ont toujours été et resteront toujours telles qu'elles sont.* Il parut à quelques-uns de ces Missionnaires, que les Groënlandais avaient intérieurement une notion confuse de la divinité, mais accompagnée d'idées fausses et ridicules.

Bon et mauvais esprit.

Ce qu'il y a de certain cependant, c'est que ce peuple croit à l'existence d'esprits supérieurs et inférieurs, semblables aux Dieux de première et de seconde classe qu'adoraient les anciens. Deux de ces esprits supérieurs, l'un bon et l'autre mauvais, se partagent l'empire du monde. Le bon, nommé *Torngarsuk* est doué de forces et de vertus surnaturelles, et n'a pas toujours existé. Les Groënlandais débitent des contes absurdes sur son origine, et c'est celui que les Angekok ou devins de la nation disent qu'ils vont consulter dans son empire souterrain. Le mauvais principe est un esprit féminin, mais qui n'a pas de nom, et que les Groënlandais du nord disent

être né d'un puissant Angekok, par qui l'île de Disco fut détachée du continent, et jetée au loin vers le pôle. Cette espèce de Proserpine habite sous la mer dans un vaste palais, où, par un pouvoir magique, elle enchaîne les animaux de l'Océan, et où tous les oiseaux acquatiques nagent dans une tonne d'huile qui lui sert de lampe. Les portes de ce palais sont gardées par des dogues de mer terribles, et sur le seuil veille une espèce de Cerbère, qui ne dort pas plus d'un clin d'œil, et ne peut jamais être surpris. Lorsque la pêche leur manque, les Groënlandais envoient un Angekok qu'ils payent, pour appaiser ce mauvais esprit.

Lorsque les Européens leur parlent de Dieu, ils se les représentent comme leur Torngarsuk, auquel cependant ils n'attribuent point la faculté d'avoir créé, ni de gouverner le monde. Ils ne lui rendent aucun hommage, et ne lui adressent point de prières, étant persuadés qu'il est infiniment bon, et qu'il ne veut ni offrandes ni vœux. Ils sont néanmoins dans l'usage, à leur retour de la chasse ou de la pêche, de poser près d'une grande pierre un morceau de la graisse ou de la peau de l'animal qu'ils ont pris, surtout de la chair du premier renne qu'ils ont tué. Interrogés, dit Crantz, sur la raison de cet usage, ils répondent qu'ils le tenaient de leurs ancêtres, et l'observaient pour être heureux à la chasse.

Autres esprits répandus dans les élémens.

L'esprit de faiblesse, qui fait multiplier à l'homme les êtres invisibles, a porté cette nation à peupler d'esprits tous les élémens. Il y en a dans l'air qui attendent les âmes à leur passage, pour leur arracher les entrailles et les dévorer: ces sortes d'esprits sont maigres, sombres et mélancoliques. Il y en a dans la mer pour manger les renards qui vont prendre le poisson sur ses rivages. Il y a des esprits ignés, qui volent avec les météores pour égarer les voyageurs. Les montagnes ont aussi leurs génies, dont les uns sont des géans et les autres des pygmées, de qui les Européens ont reçu tous leurs arts. Si quelqu'enfant est incommodé pour avoir mangé une chose quelconque, la mère en accuse l'esprit des substances comestibles etc. Les Angekok sont les seuls qui voient ces esprits; et pour mieux les voir, ils vont à la chasse les yeux bandés, les prennent, les coupent en morceaux et les mangent. C'est ainsi que l'imposture parvient à subjuguer l'esprit des faibles, en l'effrayant d'images fantastiques qu'elle crée et détruit au gré de l'intérêt, qui est la source de toutes les erreurs et de tous les crimes.

Les Angegok ou devins.

Ces espèces de magiciens prétendent à l'honneur de se mettre en relation avec les esprits qui habitent les élémens, car pour être Angekok, il faut en avoir un à sa disposition. Ils se retirent pour cela dans quelque lieu solitaire: là ils se livrent à la méditation la plus profonde, et prient Torngarsuk de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin, à force de jeûnes et de contemplations, leur raison s'altère au point de leur faire croire à des apparitions de fantômes et de monstres; et dans le délire de leur imagination, qui leur montre ces visions comme les génies qu'ils cherchent, leur corps éprouve des frémissemens et des convulsions, que l'action continue des mêmes causes entretient sans cesse. Pour invoquer Torngarsuk ils s'asseyent sur une pierre et lui adressent leurs prières. Dès qu'ils croient l'apercevoir, ils sont frappés de terreur, tombent comme morts et restent trois jours dans cet état. Ensuite le grand esprit les ressuscite, et leur donne un génie familier, qui après les avoir instruit dans la science et dans la connaissance des choses utiles à leur profession, les conduit dans les cieux et dans les abymes.

Ces devins sont de vrais charlatans, ou des gens de beaucoup de talent, ou des enthousiastes dupes de leur propre imagination, ou d'effrontés imposteurs. Ils se vantent de pouvoir guérir les maladies, faire ou lever un charme aux dards des chasseurs, évoquer les esprits bienfesans et chasser les spectres: c'est ainsi qu'ils se font aimer ou craindre, pour le bien et le mal qu'ils se disent capables de faire aux hommes. Le peuple qui croit avoir vu s'accomplir plusieurs de leurs prédictions, et s'opérer par leur moyen la guérison de quelques maladies, ne peut se persuader que leur art ne soit pas divin; et ce qui le confirme encore davantage dans cette opinion, c'est que les principaux personnages qui décident de sa confiance, ne manquent pas de suivre les ordonnances de leurs médecins, toutes ridicules qu'elles peuvent être, dans la pensée que si elles ne leur font pas de bien, elles ne leur feront pas non plus de mal: raison pitoyable, qui a toujours accrédité les plus folles erreurs. On trouve cependant, chez ce peuple certains individus qui ont quelque connaissance de la nature, que leur ont transmises leurs ancêtres, ou qui sont le fruit de leurs propres observations. Ces sortes de savans indiquent avec assez de sûreté le tems qui est propre ou contraire à la pêche, et prédisent à la nation l'effet heureux ou malheureux auquel des circonstances locales ou passagères peuvent conduire ces entreprises. Lorsque le raisonnement ou la pratique leur a acquis un cer-

tain crédit, on suit aveuglement leurs conseils: en un mot les Angekok sont les hommes d'esprit, les médecins, les philosophes et les théologiens du Groënland.

Ordonnances des Angekok.

Les Angekok prescrivent aux gens en santé comme aux malades un régime et le genre de vie qu'ils doivent tenir. Lorsqu'il meurt quelqu'un, les autres doivent s'abstenir de certains alimens et de certaines occupations; et celui qui a touché un cadavre, doit jeter les habits qu'il portait alors. La femme qui vient d'accoucher ne peut prendre qu'une nourriture commune: personne ne peut boire dans son vase, ni allumer sa lampe; elle ne peut rien faire cuire, et doit manger le poisson avant la viande, pourvu toutefois que l'un et l'autre soient de la pêche ou de la chasse de son mari etc.

Amulettes.

Les Groënlandais portent presque tous au cou des *Arnoak* ou amulettes, qui sont ordinairement des morceaux de bois, de pierre, d'os, des becs ou des ongles d'oiseau, ou des bandes de cuir autour de leur tête, de leurs bras ou sur leur poitrine. Ils croient que ces reliques ont la vertu de les préserver des esprits malins, des maladies et de la mort. Lorsqu'ils veulent procurer à leurs enfans un talent quelconque, ils prient quelqu'Européen de soufler sur eux, ou de leur donner un morceau de son habit ou de ses vieux souliers, qu'ils attachent aux vêtemens de l'enfant. Avant d'aller à la chasse de la baleine, ils se chargent ainsi que leur *kaiak* d'amulettes, pour se préserver des naufrages; et la confiance insensée qu'ils y attachent les expose au contraire à plus de dangers.

Idées des Groënlandais sur l'âme.

« Quant à l'âme, dit Crantz, ils est des Groënlandais qui croient que, dans l'homme, elle ne diffère pas de celle des animaux, et qu'elle ne survit point au corps. Ceux qui pensent ainsi ne sont cependant que des hommes d'une ignorance grossière et méprisés du reste de la nation etc. „ D'autres pensent que l'âme est dans l'homme un second principe, mais qui est matériel, et subsiste indépendamment du corps après qu'il en est séparé. On en trouve qui donnent à l'homme deux âmes, qui sont l'ombre et le souffle. La nuit, l'âme s'envole du corps et va à la chasse, ou danser et se divertir: ceux-là regardent sans doute les songes comme une absence de l'âme, qui va où il lui plait pendant le sommeil ou dans les maladies du corps. Les Angekok accréditent cette opinion par l'assurence avec laquelle ils se flattent de pouvoir rappeler les âmes que la fièvre ou la folie tiennent éloignées du corps, et changer l'âme d'un malade en celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau ou d'un enfant. Au moyen

de ces transformations et de ces transmigrations, (car les Groënlandais professent aussi le dogme de la métempsycose), ces Angekok croient pouvoir remédier aux maladies et à la perte des âmes. Cette opinion, qu'elle soit ancienne ou moderne, n'en est pas moins favorable aux malheureux. Un père qui perd son fils se laisse persuader par une veuve, que l'âme de ce fils est passée dans le corps d'un des enfans de cette veuve, né depuis la mort du sien : ce père se fait aussisôt un devoir d'adopter cet enfant, et de le prendre chez lui avec sa mère, dont il se croit devenu le parent par l'effet de la transmigration. Quelques-uns croient à l'existence d'une âme spirituelle, qui se nourrit d'alimens différens de ceux du corps, et survit on ne sait comment à la corruption de la matière. De cette idée d'immortalité nait la croyance à une vie future et éternelle; mais cette vie est le sujet des opinions les plus incohérentes et les plus bizarres.

L'élysée des Groënlandais.

L'habitude où sont les Groënlandais de tirer de la mer leur principale nourriture, leur a fait imaginer de placer leur élysée au fond de ses abymes, ou dans de profondes cavités que recouvrent les eaux de l'Océan. Là, disent-ils, règne un été perpétuel, le soleil ne fait jamais place à la nuit, les eaux sont toujours limpides; là, tout abonde, rennes, volaille, poisson; là, les chiens et les veaux marins tombent vivans dans des chaudières toujours bouillantes. Mais pour aller à ce séjour de bonheur, il faut l'avoir mérité par son habileté et par la constance dans les travaux, par des entreprises signalées à la pêche, et par la patience dans les souffrances etc. Les âmes n'y arrivent cependant qu'après avoir marché pendant cinq jours le long d'un sentier escarpé, tout hérissé de pointes et couvert de sang : les dangers qu'elles courent au milieu des rigueurs de l'hiver le plus rude et des tempêtes qu'elles doivent affronter durant ce pénible voyage, les exposent à une seconde mort, qui, si elle arrivait, les plongerait immédiatement dans le néant. Aussi les parens du mort ont-ils soin de s'abstenir pendant cinq jours de certains alimens, dont l'usage, selon eux, causerait la perte de l'âme qui est en route pour l'élysée

D'autres placent ce lieu enchanté au dessus des nuages. Ils y font voler les âmes avec une telle rapidité, que dès le premier soir elles arrivent dans la lune, où elles se mettent aussitôt à danser et à jouer aux boules avec les autres âmes. Les feux follets du nord ne sont autre chose que des âmes qui dansent. Elles habitent sous des tentes dressées autour d'un grand lac, qui abonde en poisson et en dindons. Les sages du pays se mocquent des deux sectes

qui professent ces opinions extravagantes, et se bornent à dire qu'il y a sans doute un séjour de paix où les âmes vont après leur séparation du corps, mais qu'on ignore comment elles y vivent et ce qu'elles y font. Ceux qui croient à un enfer le placent dans une région souterraine, où il n'y a ni lumière ni chaleur, et qui est le funeste séjour des soucis et des remords.

Telles sont à-peu-près les idées religieuses de ce peuple. On croirait néanmoins apercevoir dans celles qu'il a sur la création, sur la fin du monde et particulièrement sur le déluge, quelques rapports avec la religion Chrétienne, qu'ils tiennent probablement des Norvégiens. Le premier homme sortit de la terre, et la première femme du pouce de l'homme: c'est de ces deux êtres qu'est issu tout le genre humain. L'homme a fait tout le reste dans le monde, et la femme y a fait entrer la mort, en disant de tous ses enfans, « il faut qu'ils meurent pour faire place à leur postérité ». Arriva ensuite le déluge. Un homme, échappé seul à ce désastre, frappa la terre de son bâton: il en sortit une femme, et le monde fut peuplé de nouveau. Les débris de coquillages et de poissons ensevelis dans la terre, et les os de baleine qu'on trouve sur des montagnes élevées, sont des preuves irréfragables de ce déluge etc. Crantz, de qui nous tenons ces notions, semble prêter ici aux Groënlandais ses propres idées.

Mariage.

La polygamie est tolérée chez ce peuple, sans cependant y être très-répandue. Sur vingt hommes mariés, à peine en compte-on un qui ait deux, trois ou tout ou plus quatre femmes, et les moyens qu'il a d'entretenir plusieurs femmes et beaucoup d'enfans, le font regarder comme un homme plus fort et plus habile que les autres. Ces femmes, à ce qu'il parait, vivaient autrefois en paix et sans jalousie entr'elles; mais depuis qu'elles ont appris des Danois que la religion du Christ ne permet pas la polygamie, elles voient avec peine que leurs maris veuillent avoir plusieurs femmes, et prient les Missionnaires de les faire renoncer à cet abus.

Polygamie.

Prostitution des femmes mariées.

Au premier aspect on croirait que les Groënlandais respectent les femmes qui ne sont pas à eux, et pourtant il est des circonstances où ils n'ont aucun scrupule de se les prêter réciproquement. C'est ce qu'ils font dans certaines réunions où ils les amènent avec eux: après y avoir chanté et dansé pendant quelque tems, ils se retirent successivement, chacun avec la femme d'un autre, derrière un rideau de peau qui sépare du reste de la maison le lieu où ils se couchent,

et y restent seuls en pleine liberté de faire tout ce qui leur plaît. Le mari dont la femme a passé derrière le rideau, et qui se montre indifférent à cela, passe pour avoir plus d'esprit et de jugement que les autres. C'est même un honneur et un avantage particulier pour une femme mariée, que de recevoir les embrassemens d'un de ces prophètes ou savans appelés Angekok : les maris eux-mêmes engagent par des prières et des présens ces saints personnages à coucher avec leurs femmes, surtout lorsqu'ils n'en ont pas eu d'enfans, persuadés que ceux qui naîtront de cette union auront plus de talent et seront plus heureux que les autres.

Pudeur des filles etc.

Les filles sont au contraire chastes et très-réservées : la grossesse est pour elles le comble du déshonneur : aussi est-il bien rare d'en voir quelqu'une dans ce cas. Ajoutez à cela, dit Egède, une autre chose digne de remarque, qui est que les Groënlandais ne se marient pas entre parens jusqu'au troisième degré; ils poussent même le scrupule à cet égard, jusqu'à regarder comme indécente l'alliance d'un jeune homme et d'une jeune fille, qui ont été élevés ensemble dans la même maison, étant alors considérés comme frère et sœur.

Cérémonies du mariage.

Les cérémonies du mariage se bornent à la demande que fait le jeune homme aux parens ou aux amis de la personne qu'il a en vue; et lorsqu'il a obtenu leur consentement, il va lui-même à leur demeure, s'il se sent assez vigoureux, ou y envoie deux vieilles femmes et plus s'il le faut, pour en emmener de force sa nouvelle épouse, qui dans ce cas, doit toujours avoir l'air de céder à la violence, lors même qu'elle ne ferait que suivre son inclination, attendu qu'il serait mal pour une jeune fille de laisser apercevoir en elle le desir de se marier. Arrivée à la maison de l'époux, elle doit aller s'asseoir pour quelque tems dans un coin de la maison, les cheveux épars et tombans sur les yeux, ayant toujours un air honteux et fâché, jusqu'à ce que cédant enfin aux instances du mari elle s'en va au lit avec lui. Il se fait pourtant quelques mariages de fantaisie, où toute espèce de cérémonie, même la demande à faire de la jeune fille à ses parens, est omise. La nouvelle mariée conserve pendant quelque tems une sorte de honte, d'être passée de l'état de fille à celui de mère, et qui lui fait souhaiter de n'avoir d'enfans qu'après un an de mariage.

Noces.

Le Groënlandais qui a de la fortune donne à l'occasion de son mariage deux fêtes, l'une le jour qu'il fait la demande de

l'épouse, et l'autre le lendemain qu'il est marié. Il fait dans l'une et l'autre des présens, qui consistent en piques de bois, en os façonnés, en couteaux et autres choses semblables.

Divorce.

Le mariage, chez ce peuple, n'est pas un lien indissoluble: le manque d'enfans, et plus rarement l'incompatibilité d'humeur en provoquent la dissolution. Lorsque le mari a quelque sujet de mécontentement contre sa femme, il lui lance un regard de travers, sort de la maison et n'y rentre point pendant quelques jours. A ce langage muet, dont elle comprend le sens, la femme se retire aussitôt chez ses parens, et a soin de s'y conduire avec beaucoup de circonspection pour rendre odieux celui qui l'a chassée. Il arrive aussi quelquefois, que ne pouvant pas s'accorder avec les autres femmes qui sont dans la maison, l'épouse rompt elle-même la société conjugale: dans ce cas elle emmène avec elle les enfans mâles, qui, après sa mort ne retournent pas avec leur père, et sont dispensés de l'assister dans sa vieillesse: politique admirable, qui fait aux époux l'obligation la plus puissante de bien vivre ensemble.

Mauvais traitemens.

Le Groënlandais se porte aisément à battre sa femme, mais sans que l'un et l'autre cessent pour cela de s'aimer: cette action est regardée comme une bagatelle, le mari étant le maître absolu de la femme. D'après ce principe, l'homme qui bat sa servante encourt le blâme, attendu qu'elle n'est point sa propriété comme une épouse.

Accouchemens.

Les femmes de ce pays sont d'un tempérament robuste: à peine sont-elles accouchées qu'on les voit assises sur le lit, occupées comme à l'ordinaire des soins de leur ménage. Le lendemain elles se lavent et reprennent leur train de vie accoutumé, sans autre précaution que de porter une ceinture de peau de trois pouces de large, dont elles se servent également pendant leur grossesse. Il arrive pourtant quelquefois, que cette imprudence leur coûte la vie.

Conduite de la mère envers le nouveau-né.

Dès que l'enfant est né, la mère s'empresse de lui mettre dans la bouche un peu de neige, ou simplement de lui mouiller les lèvres avec son doigt trempé dans l'eau, en disant *Smekautit*, c'est-à-dire tu as bu en brave. Au premier repas qu'elle fait, elle lui met dans la bouche un petit morceau de poisson, et lui dit *Aiparpotit*, ce qui signifie, tu as mangé avec moi. Il est défendu de couper le cordon de l'enfant avec un couteau, cette opération devant se faire avec l'écaille d'un datte de mer, ou avec les dents. Il en est qui font sécher ce cordon, et le conservent comme une amulette. Le nouveau-né est ensuite mis sur le lit. Les parens

aiment beaucoup leurs enfans: lorsqu'ils ont un an la mère les lèche de la tête aux pieds pour les rendre sains et robustes. Tant que l'enfant est petit, la mère, assise ou en mouvement, le tient continuellement sur son dos enveloppé dans son capuchon, et faute d'alimens analogues à son âge, elle continue souvent à l'allaiter jusqu'au delà de quatre ans. Les Groënlandais donnent peu de soins à l'éducation de leurs enfans; rarement ils les reprennent ou les corrigent; aussi la jeunesse chez eux ne montre-t-elle ni égards ni respect pour l'âge. Il est rare cependant d'y voir des exemples d'insubordination ni de méchanceté, et les enfans restent toujours avec leurs pères et mères.

Education.

Aussitôt qu'un enfant, dit Crantz, peut faire usage de ses mains et de ses pieds, son père le munit d'un arc et de dards pour qu'il s'exerce à tirer au but, et il lui enseigne en même tems à lancer des pierres. A l'âge de dix ans il lui donne un *kaïak* pour aller se promener sur l'eau, s'essayer à la pêche et aux dangers de la mer. Lorsqu'il a quinze à seize ans il accompagne son père à la pêche du veau marin, et le premier qu'il prend sert à donner à sa famille et au voisinage un festin, dans lequel on célèbre son habileté : après ce jour de gloire, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur. Mais si le jeune homme ne donnne aucune preuve de capacité, les hommes le traitent avec mépris, et il est réduit à subsister de la pêche des femmes, c'est à dire de coquillages et de harengs secs. On en voit qui ne s'étant jamais rendus capables d'aller à la grande pêche, sont quelquefois obligés à remplir chez d'autres l'emploi d'une femme de service. A l'âge de vingt ans, un Groënlandais sait fabriquer son kaïak, ses ustensiles et naviguer avec ses propres rames: alors il ne tarde point à se marier; lorsqu'il l'est, il n'en continue pas moins d'habiter avec sa famille, et sa femme y a soin du ménage.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans les jeunes filles passent leur tems à causer, danser et chanter, lorsqu'elles ne l'emploient pas à aller chercher de l'eau. Dans leur quinzième année, il faut qu'elles aient appris à soigner un enfant, à faire à manger et à préparer les peaux; dans un âge un peu plus avancé, elles doivent savoir monter une barque et construire une maison.

Mort et sépulture.

Après la mort d'un Groënlandais, on jette en plein champ les vêtemens, les vases et les ustensiles qui lui appartenaient, pour se garantir de la souillure ou de la contagion que pourrait commu-

niquer la vue seule de ces objets. Tous les habitans de la maison où il est mort se hâtent également d'en emporter tous leurs effets, même ceux qui sont neufs, et les laissent exposés à l'air jusqu'à la nuit, pour qu'ils perdent l'odeur du cadavre. Après cela on procède aux funerailles, qui commencent par des pleurs et des cris, dont la durée n'est pas moins d'une heure: pendant ce tems les plus proches parens du défunt emportent le corps hors de la maison, en ayant soin de le faire passer par la fenêtre; et s'il est dans une tente on l'en sort par une ouverture qui se pratique sur le derrière, en retirant de côté une des peaux qui en forment l'enceinte. Une femme fait le tour de l'habitation tenant en main un morceau de bois allumé, et en disant *Pikserrukpok*, qui veut dire, il n'y a plus rien à faire ici pour toi. Le lieu de la sépulture est éloigné et sur quelque hauteur, et le fond de la fosse est recouvert d'un peu de mousse, sur laquelle on a étendu une peau. On enveloppe le mort dans la plus belle qu'il a laissée, les talons repliés sous ses reins: le plus proche parent le charge sur son dos, et le dépose ainsi dans la fosse, qu'on bouche ensuite avec de grosses pierres, pour empêcher qu'il ne devienne la proie des oiseaux et des renards. On place à côté de cette fosse le kaïak, les dards et autres ustensiles du défunt, si c'est un homme, ou bien ses aiguilles, son couteau et autres instrumens de ce genre, si c'est une femme, dans la supposition que son âme puisse avoir besoin de ces objets dans l'autre monde. On met sur la fosse d'un enfant une tête de chien, parce que l'âme de cet animal accoutumé à distinguer sa voie partout, ne manquera pas de conduire le pauvre enfant, qui ne sait rien, dans le pays des âmes. L'enfant qui perd sa mère avant de pouvoir digérer autre chose que du lait, et qui n'a point de nourrice, est enterré vivant avec elle, lorsque le père n'a pas les moyens de lui conserver la vie, ou le courage de le voir souffrir. On enterre aussi vivante la veuve vieille, infirme, et sans enfans ou sans parens en état de l'entretenir, et cela par un sentiment de compassion, pour lui épargner la disgrâce de languir sur un lit de douleur sans espoir de s'en relever.

Après l'enterrement, les personnes qui ont accompagné le convoi s'en reviennent à la demeure du défunt: les hommes y demeurent assis dans un morne silence, les coudes sur les genoux, et la tête appuyée dans les mains, et les femmes y sont prosternées le visage contre terre, pleurant et sanglotant à bas bruit. Le plus

proche parent fait l'éloge funèbre du mort, qui, à chaque période, est interrompu par les gémissemens et les cris de l'assemblée. On apporte ensuite les provisions qu'a laissées le défunt, les assistans s'en régalent, et leurs visites de condoléance, qui durent quelquefois une semaine et plus, continuent tant qu'il y a de quoi manger. La veuve ne porte pendant quelque tems que des vêtemens sales et déchirés, et ne se lave jamais; elle se coupe les cheveux ou les laisse épars sur son visage, et ne sort jamais de la maison sans s'envelopper la tête dans son capuchon. On ne voit aux hommes d'autres marques de deuil, que les cicatrices qu'ils se sont faites dans les premiers transports de leur douleur, comme une preuve de l'impression profonde que l'affliction fait sur leur âme et sur leur corps.

Deuil.

Amusemens.

Les Groënlandais ont aussi leurs amusemens pour égayer leurs loisirs, ou fêter leurs amis. Ces amusemens commencent toujours par un festin, où tout est à profusion: à cette abondance se joignent pourtant les mets les plus délicats du pays, tels que des cornes de rennes ou de chiens marins cuites ou simplement séchées, des queues de baleine et autres pièces de ce genre.

Festins.

Instrumens de musique et danse.

Après le repas on se met à danser au bruit de tambour, qui est un instrument fait en forme de cercle avec un os de baleine ou en bois, de la largeur de deux doigts, et sur lequel est tendue une forte peau. Ce tambour, semblable à une raquette, a un manche par où on le tient de la main gauche, tandis qu'on le bat de la droite avec une baguette. Celui qui le bat fait à chaque coup et sans bouger de place un saut, qu'il accompagne de mouvemens de tête et de tout le corps. Il chante en même tems une chanson sur la pêche et la chasse, sur les entreprises maritimes de la nation, sur les exploits de ses ancêtres, et sur le retour du soleil dans cette contrée. A la fin de chaque couplet, l'assemblée chante en chœur et en poussant des cris de joie, *Amma ajah*, *ajah-ah-ah*. Lorsque le chanteur a fini ce rôle qui dure un quart d'heure, il se retire tout essouflé: un autre le remplace, et les acteurs se succèdent ainsi jusqu'à ce que leurs voix et leurs forces soient épuisées. Celui qui dans ces réunions crie le plus fort, et fait les contorsions, les sauts et les gestes les plus extravagans, passe pour avoir le plus d'esprit, comme ayant fait le plus rire la compagnie.

Les Groënlandais ont un autre genre de danse qui s'exécute au clair de la lune. Les danseurs s'étant mis sur deux rangs, un d'eux jette une balle à un de ses camarades, et ceux de l'autre

rang cherchent à s'en saisir pour se la jeter entr'eux : ou bien on lance cette balle à un but éloigné, et tous se mettent à courir après pour l'attraper. Voici encore une autre de leurs jeux qui a quelque rapport avec la roulette : c'est un instrument de bois en forme de cercle, qui d'un côté se termine en pointe, et a un pied sur lequel il est placé horizontalement. Les joueurs, qui sont assis tout autour de cette sphère mobile, la font tourner avec le doigt chacun à leur tour, et celui devant qui la pointe s'arrête gagne ce qui a été mis en jeu, après quoi on recommence autant de fois qu'on le veut. Les jeunes gens ont un autre passe-tems pour le soir ; c'est de prendre un morceau de bois percé à l'un de ses bouts, et auquel est attachée une petite cheville avec un fil, et de chercher par un mouvement de main mesuré à faire entrer cette cheville dans le trou : ce tour d'adresse doit être répété vingt fois pour gagner, et l'on fait au perdant autant de raies noires sur le visage, qu'il a manqué de fois dans ses essais. Les Groënlandais connaissent aussi l'exercice de la lutte, qui consiste à se donner de grands coups de poing sur l'échine. Celui des deux premiers champions qui sort vainqueur de l'assaut va en défier d'autres, et continue ainsi, jusqu'à ce qu'il ait triomphé successivement de tous se adversaires. Ils ne manquent pas non plus d'adresse et d'agilité, car ils exécutent sur la corde des danses et des tours de force, qui paraissent exiger beaucoup d'habileté. Les jeunes filles ont un genre de danse à elles, qui consiste à se prendre toutes par la main, en formant le cercle, et à sauter en avant et en arrière en chantant et en fesant toutes sortes de mouvemens.

Lutte.

Ces rassemblemens, qui se renouvellent plusieurs fois dans l'année, tant que les provisions abondent, et que la saison ne permet pas d'aller en mer, donnent lieu aussi à certains défis, qui se terminent par des chants et des danses, qu'on appelle la *joûte* des chanteurs. Lorsqu'un Groënlandais en veut à un autre, il le provoque à chanter tour à tour et l'un contre l'autre des vers satyriques en présence du public, et personne n'ose se refuser à cette espèce de duel. L'aggresseur commence son attaque au son du tambour ; et à la fin de chaque vers ses partisans chantent l'*amma ajah*, que l'assemblée accompagne de grands éclats de rire et d'acclamations. L'adversaire assis sur un banc dans cette espèce de cirque, répond à l'aggresseur par des sarcasmes auxquels applaudissent les gens de son parti, et souvent l'assemblée elle-même. Celui qui

Défis entre les chanteurs.

a provoqué le défi revient à la charge, et repousse de son mieux les saillies piquantes de son ennemi. Ces sortes de disputes durent ainsi quelque tems, le vaincu est celui qui est demeuré le premier sans réponse, et elles finissent toujours par la reconciliation des deux champions. Il est rare que dans ces rassemblemens il arrive du bruit, des désordres ni rien de contraire à l'ordre social : ces débats sont un moyen de diffamer le vice, et d'honorer la vertu, et les satyres des particuliers deviennent une instruction publique. On peut dire que les cercles de danse tiennent lieu aux Groënlandais de jeux Olympiques, d'Aréopage, de Théâtre, d'Académie, de Marché et de Cour de justice. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs; et s'il survient quelque contestation, elle est aussitôt appaisée. Ces réunions sont le siége de la liberté et de l'égalité: chaque père y exerce son autorité sur sa famille, et n'en a aucune sur toute l'assemblée. L'esprit public qui y règne répond à l'esprit particulier qui régit les familles. Plusieurs logent dans la même maison, mais toutes y sont indépendantes les unes des autres: il n'y a de prééminence pour personne, et l'on n'y accorde de considération qu'à l'âge, au bon sens, à l'expérience, aux succès obtenus à la pêche, ainsi qu'à la connaissance des lieux et des tems favorables à cette occupation. Celui qui a quelqu'un de ces titres reçoit, sans les chercher, les hommages de toute la maison et de l'assemblée, et on lui défère l'inspection du bon ordre et de la propreté des habitations. Si quelqu'un se montre rebelle à ses avis, la cabane toute entière prend la résolution de ne point habiter avec lui l'hiver suivant; et lorsque sa faute mérite la censure publique, il est également décidé qu'on fera mention de son indocilité dans les chansons de la première assemblée.

Avantages qui en résultent.

Sciences.

On ne s'attend pas sans doute à trouver un article de sciences dans l'histoire des Groënlandais. Tout leur savoir est dans leur langue qu'ils parlent sans règle et sans étude, telle qu'elle s'est formée, et telle qu'ont été toutes les langues avant d'avoir eu des écrivains qui les aient polies. Cette langue, qui n'a aucun rapport avec celles des autres peuples du nord, si ce n'est avec l'idiome des Esquimaux qui semblent sortir de la même souche, est presque toute composée de polysyllabes, qui en rendent la prononciation difficile. Malgré cela, la syntaxe en est claire et simple, et le style n'en est ni hyperbolique ni emphatique comme celui des orientaux et même des peuples de l'Amérique septentrionale. Les devins font

Langue.

cependant usage dans leurs discours de proverbes et de certaines expressions, qui ont un sens contraire à leur signification propre, et ce langage dont ils se servent pour expliquer leurs oracles, leur donne la réputation d'être savans.

Poésie.

Les Groënlandais ont pourtant une espèce de poésie, mais qui est encore tout-à-fait grossière, et n'offre aucune sublimité d'idées ni de sentimens, et manque même d'images: on y remarque cependant une espèce de rythme, et particulièrement des rimes et des refrains, comme on le voit dans une chanson publiée par Egède (1).

Arithmétique.

Leur arithmétique est tellement bornée, qu'elle n'a plus de terme de numération au delà de cinq: en sorte que pour exprimer le nombre vingt, ils repètent quatre fois cinq.

Ecriture.

L'idée de l'écriture était si nouvelle pour eux, que dans les commencemens de leurs relations commerciales avec les Européens, ils disaient que le papier parlait; et dans leur effroi, ils n'osaient prendre une lettre ni toucher un livre, et regardaient comme un sortilège l'art de peindre en caractères noirs la pensée et la parole sur une feuille de papier blanc. Ils se chargent néanmoins volontiers aujourd'hui des lettres qu'on leur donne pour les colonies Danoises, parce qu'ils en sont payés. Ils s'étonnent que les Européens avec toutes leurs connaissances ne puissent pas déchiffrer leurs hyérogliphes.

Médecine.

La médecine n'a pas fait plus de progrès chez eux que les autres sciences; ils ont pourtant des remèdes pour les infirmités extérieures qu'ils guérisent promptement; quant aux maladies intérieures, ils en abandonnent le soin à la nature. Crantz nous a donné une histoire des maladies de ce peuple et de ses principaux médicamens.

Leurs idées en physique et en astronomie.

Leurs idées en physique et en astronomie sont des plus étranges. Selon eux le monde est immobile sur ses fondemens, mais ses ressorts sont tellement usés de vétusté, que souvent ils se rompent; et depuis long-tems toute la machine aurait déjà croulé, si les Angekok n'étaient occupés sans cesse à la réparer. Le ciel a son axe appuyé sur le sommet d'une haute montagne qui se trouve dans le nord, et fait ses révolutions autour du centre. Les corps célestes sont tous des hommes ou des animaux du Groënland, qui par une étrange fatalité ont été transportés au firmament; et c'est par un effet de leur ancienne nourriture, que les astres dont ils ont pris la forme, sont devenus pâles ou rouges. La conjonction de deux

(1) V. Trad. Franc. pag. 119.

planètes est la rencontre de deux femmes qui se rendent visite ou se disputent. Les feux nocturnes, appellés étoiles tombantes, sont des âmes qui vont faire un tour aux enfers pour voir ce qui s'y passe. Ils appellent *Renne* la grande ourse, et les sept étoiles qui la composent sont autant de chiens qui donnent la chasse à l'ours: l'apparition de ces étoiles leur annonce le retour de la nuit en hiver.

La lune était anciennement un homme du Groënland nommé *Anningait*, ou *Anningasina*, et le soleil une femme, qui était sœur du premier, et s'appelait *Malina* ou *Ajut*. Celle-ci venait souvent avec des jeunes filles et des jeunes garçons de son âge dans une de ces maisons de neige, que les enfans bâtissent au Groënland; et Anningait son frère, qui était du nombre et amoureux d'elle, éteignait les lampes pour pouvoir la caresser dans l'obscurité. Malina, qui n'aimait pas ces caresses, se teignit dans le jour les mains d'une matière noire, pour pouvoir marquer au visage et reconnaître celui qui les lui fesait. Ayant ainsi taché en plusieurs endroits quelqu'un, qui se trouva être Anningait, lequel était vêtu d'une peau de renne extrêmement blanche, elle sortit de la maison et alluma une touffe de mousse. Son frère se hâta d'en faire autant; mais la flamme de sa mousse s'étant éteinte, il n'y resta que le feu. Malina, qu'il se mit aussitôt à poursuivre autour de la maison, n'eut d'autre moyen de se soustraire à ses caresses que de s'élancer dans les airs; il y suivit ses traces, et depuis lors ils ne cessent de courir l'un après l'autre dans le ciel, l'un avec sa mousse seulement embrasée, et le visage tacheté, et l'autre avec sa mousse flamboyante. Les Groënlandais croient que le soleil ou Malina est plus élevé que la lune, qu'il a sa demeure en orient, et que la chaleur brûlante qui s'en échappe ne permet pas aux Angekok d'y arriver: ce qui, à son grand mécontentement, l'empêche d'avoir des nouvelles de ce monde, tandis qu'Anningait, qui a son séjour en occident, est fréquemment visité par les Angekok. Ce dernier disparait de tems à autre du ciel pour venir faire ici-bas des provisions de chiens marins et autres choses nécessaires à sa subsistance, et pour y surprendre les femmes: aussi les filles ne se hasardent-elles pas trop à regarder la lune, dans la crainte de devenir enceintes; et une Groënlandaise n'oserait pas s'endormir sur le dos, avant d'avoir craché dans ses mains, et s'être frotté le sein avec sa salive. Un autre préjugé établi chez ce peuple, c'est que le soleil, étant femelle, poursuit les hommes, et la lune les femmes etc.

Lorsqu'il tonne, c'est l'effet des coups que de vielles femmes en querelle, qui habitent une petite maison dans les airs, frappent sur une peau de chien marin épaisse et bien tendue qu'elles se disputent: dans la chaleur de leur rixe leur maison s'écroule de toutes parts, et ses lampes allumées se dispersent dans les airs avec ses débris: telle est la cause du tonnerre et des éclairs. La pluie est le débordement des eaux au dessus de la digue qui les retient dans les régions du firmament.

Les fables de ce peuple ne sont pas plus absurdes à cet égard que celles des Egyptiens, des Chinois, des Grecs etc.

ISLANDE.

Déscription de l'Islande.

Cette île merveilleuse, quoique connue sept siècles avant Colomb, est regardée par les géographes modernes comme fesant partie du nouveau continent. Le nom seul d'Islande est devenu pour nous la signification d'une terre de prodiges, où de profonds abymes vomissent des torrens de feu à travers les glaces; où des sources bouillantes jaillissent de dessous des neiges éternelles, et où le génie de la liberté et de la poésie a montré que la puissance de l'esprit humain pouvait s'étendre aussi loin que les limites de la nature vivante.

Decouverte de l'Islande.

L'Islande fut visitée depuis 860 jusqu'en 872 par trois navigateurs. Jonas Arngrimus, écrivain Islandais, est le seul qui nous ait laissé quelques notions sur la découverte de cette île (1). Il

(1) Voici la note des principales relations de l'Islande.

Jonae (Arngrimi) brevis Commentarius de Islandia etc. *Halle*, 1592; *Hanaw*, 1593, in 8.°

— Crymogæa seu rerum Islandicarum libri III. *Hambourg*, 1606; ibid., 1610; ibid., 1614; ibid., 1618; ibid., 1630, in 8.°

Dithmari Blefkenii Islandia, sive populorum ac mirabilium quae in ea insula reperiuntur descriptio, cui de Groenlandia quædam juncta sunt. *Leyde*, 1609, in 12.°

(Jonae Arngrimi) Islandicae Gentis primordia et ritus Reipublicae. *Leyde*, 1629, in 12.°

— Specimen historicum Islandiae etc. *Amsterdam*, 1748, in 4.°

Description de l'Islande, par Isaac la Pereyre. *Paris*, 1663, in 8.°

Ægidius Strauch de Islandia. *Witemberg*, 1670, in 4.°

dit avoir lu dans les annales de sa patrie qu'un certain Naddocus, en allant aux îles de Faro ou Feroé, fut jeté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de *Sne-*

Joh. Anderson Nachricht von Island, Groenland und der Strasse Davis. *Hambourg*, 1746; *Francfort et Leipsic*, 1747, in 8.° Trad. en Français, *Paris*, 1750, 2 vol. in 12.° Trad. en Hollandais, *Amsterdam*, 1751, in 4.°

Tilforladelige efterretninger om Island ved Nils Horrebow. *Copenhague*, 1750, in 8.° Trad. en Hollandais, *Zutphen*, in 8.° Trad. en Anglais, *Lond.*, 1758, in f.° Trad. en Français, *Paris*, 1764, 2 vol. in 12.°

Reise igienem Island, ved Eg. Olafsen og B. Povelsen. *Soroë*, 1772, 2 vol. in 4.° Trad. en Allemand, *Copenhague et Leipsic*, 1774-75, 2 vol. in 4.° et *Dresde*, 2 vol. in 4.° fig.° Trad. en Français, *Paris*, 1801, 5 vol. in 8.° avec Atl. in 4.°

Bref raerande en Resa til Island af Uno Troïl i aaren 1772. *Upsal*, 1777, in 8.° Trad. en Allemand, ibid., 1779, in 8.° Trad. en Anglais, *Lond.*, 1780, in 8.° Trad. en Français, *Paris*, 1781, in 8.°

Ækonomisk Reise igienem de nord-westlige, nordlige og nord-ostilige kanter af Island, af E. Olavius. *Copenhague*, 1783, in 4.° Trad. en Allemand, *Leipsic*, 1787, in 4.° fig.°

Ch. Ul. Detler, von Eggers Physische und Statistische Beschreibung von Island etc. *Copenhague*, 1786, in 8.°

Philosophische Schilderung der gegenwaertigen Verfassung von Island; nebst Stephensens Beschreibung des Erdbrandes in Jahr 1783. *Altona et Leipsic*, 1786, in 8.°

Historisch-Geographisch-Statistiche Nachrichten von Island (Inséré dans le Magazin de la Basse-Elbe, 1767, tom. 11, cahier 7.)

Forsaeg til en Islandsk Naturhistorie, med adsillige Ækonomiske samt Andre Anmerkninger, ved N. Mohr. *Copenhague*, 1786, in 8.°

J. S. Plums Reise ingtagelser i Ingials, Hools og Froder sogne i Island, i aarene 1798 og 1799. *Copenhague*, 1800, in 8.°

Sven Paulsen, Udtog af haus Dagbog etc. (Dans les Mémoires de la Société d'Histoire naturelle de Copenhague, 2.° vol. 1.° et 2.° cahier 3.° vol. 1.° cahier.

Une société d'Islandais a publié 12 cahiers d'un Recueil important qui a pour titre :

Ritthes Islandska Saerdonis liste Felags; c'est-à-dire, Ouvrages de la Société Littéraire d'Islande, 1781-1796. *Hrapsey* en Islande, et se trouve à *Copenaghen.*

Relation d'un voyage fait en Islande dans l'été de l'an 1810, par Mackenzie. V. Annales des voyages, Tom. 18.

Sur les volcans de l'Islande, par M. le Comte Vargas-Bedemar. *Copenahgue*, 1817.

lande, à cause de la quantité de neige qu'il y trouva. Ce navigateur est le premier qui aborda en Islande, mais sans s'y arrêter. Gardar, Suédois, ayant oui parler de cette découverte, partit pour aller à la recherche de cette île, et l'ayant trouvée il lui donna le nom de *Gardars-Holm*, qui veut dire île de Gardar, et y passa tout l'hiver de l'année 864. Un certain Floccus, fameux pirate de Norvège, fut le troisième qui voulut voir cette île, et débarqua heureusement sur la côte orientale de Garders-Holm, où il passa aussi l'hiver. A la vue des glaces qui y arrivaient du Groënland au printems suivant, il lui donna le nom d'*Island*, qui veut dire pays des glaces. Floccus passa un second hiver dans la partie méridionale de l'île; mais ne s'y trouvant pas bien apparemment, il revint en Norvège. Les annales Islandaises ne disent pas si ces trois navigateurs trouvèrent des habitans dans cette île : on y lit seulement que le premier à la peupler fut un certain Jagulfe, Baron Norvégien, qui alla s'y refugier avec Hiorleiff son beau-frère, pour avoir tué deux grands seigneurs de leur pays.

Principales relations.

On trouve dans le *Breviarium Historiae gentium septentrionalium* liv. II. c. 2, d'Olaus Magnus une courte description de cette île, mais pleine de contes absurdes, qui prouvent l'ignorance des tems où écrivait cet Archevêque. Les relations qu'Arngrimus et Torlacius, Islandais, ont publiées de leur patrie, ne contiennent que des notions stériles. La Pereyre nous a donné, d'après les écrivains Islandais et Danois, quelques renseignemens sur cette île dans une lettre datée de Copenhage en 1644, où l'on trouve des choses intéressantes mêlées avec beaucoup d'autres imaginaires ou incertaines. L'histoire d'Islande par Anderson fit tomber dans l'obbli toutes les relations précédentes. On était persuadé que cet écrivain, profondément instruit, avait mis dans son ouvrage autant d'exactitude que d'érudition; mais le savant Horrebow, Danois, envoyé en Islande par son Souverain en 1750, a donné une nouvelle description de cette île, où il relève plusieurs erreurs dans lesquelles est tombé Anderson, qui, dit-il, ne devait pas s'en rapporter aux relations de capitaines de navire et de négocians, dont l'ignorance devait lui être suspecte. Nous observerons cependant, pour l'honneur de la vérité, que dans le nombre des critiques qu'Horrebow fait à cet écrivain, il en est quelques-unes d'injustes, beaucoup de frivoles, et que toutes sont écrites avec aigreur. Les ouvrages de ces deux écrivains étaient ce qu'on avait de mieux sur l'Islande avant

les voyages d'Olafsen, de Povelsen et de Troil. En 1789, cette île fut visitée de nouveau par Jean Stanley, accompagné du Docteur Black et autres personnes de considération, qui partirent avec lui de Leith. Dernièrement, c'est-à-dire vers le commencement de l'été de 1810, Georges Mackensie, en compagnie du Docteur Holland et de M.r Bright, fit le même voyage; et sa relation nous servira aussi de guide dans la description de cette île.

Situation géographique.

Pendant long-tems, la situation géographique de l'Islande n'a été connue que sur les observations d'auteurs obscurs, qui ont écrit vers le milieu du dix-septième siècle. La carte fautive qui en fut publiée d'abord par les héritiers Homann, a servi de modèle, à quelques petites variations près, à toutes celles qui ont été faites depuis. Mais en 1778, Borda, Pingré et Verdun de la Crenne, déterminèrent astronomiquement plusieurs points principaux de cette île, dont quelques-uns avaient été placés à 3 et 4 degrés trop au couchant (1); et sa surface, qui avait été évaluée à huit mille lieues carées, fut réduite, d'après leurs observations, à quatre mille cinq cent.

Aspect de l'île.

L'Islande, n'est à proprement parler qu'une immenses chaîne de rochers, dont les sommets sont toujours couverts de neiges, malgré les feux volcaniques recélés dans leurs flancs. « L'Islande entière, dit Mallet dans la description qu'il fait de l'aspect que présente cette île, doit être regardée comme une vaste montagne, dont l'intérieur est semé de gouffres profonds remplis de matières minérales et bitumineuses, et qui s'élève au milieu de la mer sous la forme d'un cône applati. On n'aperçoit à sa surface que des pics couverts de neiges et de glaces éternelles, dont la base offre l'image de la confusion et du désordre. Là, sont entassés pêle-mêle des monceaux de pierres, des débris de rocs tranchans, les uns poreux et à demi calcinés, les autres encore noircis par la fumée, ou portant l'empreinte des feux dévorans auxquels ils ont été exposés pendant long-tems. Les vides, que laissent entr'eux ces fragmens irréguliers, sont remplis d'un sable rouge, noir et blanc; mais on trouve entre les montagnes des espaces de terrein uni, où

(1) La mesure que les premiers navigateurs Scandinaves nous ont donnée de la circonférence de l'Islande est parfaitement conforme à celle que lui assignent les astronomes modernes; ils disaient qu'on en pouvait faire le tour en sept jours, et que ce circuit était de 168 vikur ou lieues de quinze au degré.

la nature radoucissant ses fléaux, offre un asile supportable à l'homme qui n'en connait pas d'autre, et aux troupeaux d'excellens paturages „.

Montagnes, roches.

Le *trap* et le basalte semblent dominer dans ces montagnes. Le basalte y forme des amas immenses de pilastres semblables à ceux de la chaussée des Géans en Islande. Le mont Akrefell présente des bancs d'*amigdaloïde* (1), de tuf et de *grunstein*, dont le côté inférieur a évidemment souffert l'action d'un feu violent, mais sous une grande pression, et probablement au fond de l'Océan primitif (2). La formation de la lave s'opère de diverses manières: tantôt elle coule en torrens enflammés du sommet des cratères, tantôt elle est poreuse et parait avoir subi l'ébullition au lieu même où elle se trouve. Cette dernière sorte de lave présente, dans ses nombreuses cavités, des stalactites extrêmement curieuses (3).

Lave.

Roches appelés Iokuls

Les montagnes stériles de l'Islande, dit Horrebow, sont de deux espèces différentes; les unes sont composées de cailloux et de sable, les autres ne sont que des rocs couverts toute l'année, en partie ou seulement à leur cime, de glaces et de neiges, et s'appellent *Iokul* ou *Iokelen.* Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on trouve des montagnes plus élevées que ces rocs, où il n'y a point de glace ni de neige en été. La cause en sera sans doute dans la substance qui compose ces montagnes, et dans la quantité de salpêtre dont elle est imprégnée.

Phénomènes remarqués dans ces Iokuls.

« La nature de ces Iokuls, continue le même écrivain, n'est pas moins surprenante que les phénomènes qu'on y remarque. Quelques expériences physiques faites sur ces montagnes seraient bien plus instructives qu'une description historique; mais n'ayant pu me procurer que des connaissances de ce dernier genre, je rapporterai ce qui m'a frappé davantage. Les Iokuls acquièrent et perdent sans cesse en hauteur et en masse. Chaque jour ajoute ou enlève quelque chose à leur configuration. Veut-on suivre les traces de quelqu'un

(1) Pierre qui a la figure de l'amande.

(2) *Mackenzie*, Travels in Island. *Edinburg Review*, Tom. 19 p. 432 etc.

(3) M.r le Comte Vargas-Bedomar donne, dans cet ouvrage, beaucoup de notions tout-à-fait nouvelles sur un grand nombre de productions volcaniques de l'Islande, qui ont été transportés il n'y a pas long-tems à Copenhague, ainsi que sur les causes de l'activité des volcans, et sur la manière dont se forment les substances volcaniques. L'analyse de cet écrit intéressant appartient à la physique.

qui y est allé le jour précédent? On ne trouve à leur place que des monts de glace qu'il est impossible de franchir, et qui par conséquent n'y étaient point la veille. Il arrive également de voir tout-à-coup un passage ouvert dans des endroits, que des amas de glace rendaient inaccessibles quelques jours auparavant. Un imprudent voyageur ayant voulu passer à travers ces glaces, perdit son cheval dans les crevasses dont elles étaient sillonnées, et peu de jours après ce cheval se retrouva à la surface de ces mêmes glaces: ainsi un endroit qui présentait un précipice de plusieurs toises de profondeur, ne parut plus alors qu'une surface pleine et parfaitement unie „. Ces Iokuls ne se trouvent que dans le canton de Skaftefeeld à la partie méridionale de l'île. Les autres montagnes couvertes de glace, telles que l'Hécla, le Wester, le Iockel, le Dranger et autres, ne sont point sujettes à ces changemens.

Volcans.

Les Iokuls sont, pour la plupart, des volcans qui vomissent par intervalles du feu et des flammes, et occasionnent de violens tremblemens de terre: on en compte une vingtaine dans toute l'île. Lorsque les pics de glace s'élèvent à une hauteur considérable, et que les cratères sont obstrués par les glaces et les neiges, on doit s'attendre à quelque tremblement de terre très-prochain. Ces secousses sont infailliblement suivies d'éruptions, qui causent de terribles ravages. Le volcan le plus renommé de cette île est celui du mont Hécla, qui se trouve dans sa partie méridionale, et dont le sommet est à environ quatre mille huit cents pieds au dessus du niveau de la mer: c'est pourtant un des moins dangereux aujourd'hui, et il y a déjà plusieurs années qu'il ne fait plus d'éruptions. Les volcans de Skaftefeeld sont maintenant aussi terribles que l'était anciennement l'Hécla. En 1783 ils encombrèrent entièrement de pierres ponces et de lave le lit de la rivière Skapt-Aa, et un canton fertile fut tout-à-coup changé en un désert couvert de scories. Les exhalaisons sulphureuses et les nuées de cendre qui s'étendirent sur toute l'île y occasionnèrent une épidémie. Mais rien n'est plus propre à donner une idée de l'immensité de cette masse de matières volcaniques, que l'apparition subite de la nouvelle île au sud-ouest de Reikianes sous les 63.e degr. 20 min. de latitude, et 5.e degr. 40 min. longitude-ouest, peu de tems avant l'éruption de 1783: cette île nouvelle vomit des flammes et des pierres ponces, et des navigateurs étant allés pour la visiter en 1785 trouvèrent qu'elle avait disparu. Ce n'était probablement qu'une croûte de lave et de

pierres ponces, qu'une éruption sous-marine avait soulevée jusqu'au dessus de la surface de la mer.

Sources d'eau chaudes

L'Islande offre un autre singularité dans ses sources d'eau chaude. On y en distingue, dit Horrebow, de trois sortes, qu'on désigne généralement sous le nom de *hueren* : les unes n'ont qu'une chaleur moyenne, qu'elles aquièrent sans doute en passant sur un terrein échauffé par des feux souterrains; les autres forment des fontaines d'un bassin plus ou moins grand, et bouillent comme si elles étaient sur un feu ardent ; et les troisièmes s'élancent en l'air en bouillons suivis, irréguliers ou périodiques. De cette dernière espèce est une source qui se trouve dans le canton du nord, dont les singularités dignes de l'attention des physiciens, ont été décrites par le même voyageur.

On rencontre près d'un endroit appelé *Reykum* trois de ces sources, à environ trente toises les unes des autres. L'eau y est bouillante et s'élance par jets alternatifs, c'est-à-dire qu'au jet d'une des deux fontaines latérales succède celui de la fontaine du milieu, puis à celui-ci le jet de la troisième, après quoi la première recommence à jaillir, et ainsi de suite, toujours dans un ordre tel que chaque fontaine fait trois jets dans un quart d'heure. Et pourtant ces fontaines ne sont pas sur une montagne, mais dans une plaine à environ 8 lieues du mont Krafle, et sortent du roc vif. L'eau de deux de ces sources, dont l'ouverture est apparente, coule au milieu des pierres et des fentes du roc, après s'être élevée à environ deux pieds de haut. L'ouverture de la troisième, qui est dans une roche dure, est d'une rondeur qu'on prendrait pour un ouvrage de l'art. Lorsque son eau est en ébullition, elle s'élance à douze pieds de hauteur, et retombe dans l'ouverture où elle s'enfonce à quatre pieds de profondeur.

Le Geyser.

Mais la plus singulière de ces sources, appelée Geyser, est celle qui se trouve près de Skalholt au milieu d'une plaine, où il y en a trois autres moins considérables; son ouverture a 19 pieds de diamètre, et le bassin qui la reçoit en a 39. L'Archevêque de Troil l'a vue s'élever à 88 pieds, et le Docteur Lind à 92. La colonne d'eau, entourée d'une épaisse vapeur, retombe sur elle même et forme une large girandole. On a récemment découvert une autre source qui rivalise avec la précédente, c'est celle de Strok : son jet est moins volumineux, mais il s'élance avec plus de force et plus haut que celui du Geyser, sa surface est plus nette, et il

Le Strok.

se disperse comme nos jets d'eau artificiels (1). Cette vallée infernale, est toute remplie de sources, et entourée de laves et de pierres ponces. Ces eaux bouillantes, et surtout celles du Geyser, déposent sur les bords de leurs bassins une croûte de tuf silicieux. Elles sont de quelqu'avantage aux Islandais, dont les ancêtres y furent baptisés: elles leur servent de baromètre en ce que leur vapeur, si elle est dense, annonce la pluie, et si elle est rare le beau tems; elles leur tiennent lieu de feu pour la cuisson de leurs alimens dans des marmites, qu'il suffit de suspendre au dessus de cette vapeur; enfin elles leur offrent des bains, qui passent pour être salutaires. Les gens de la campagne, qui ont à leur portée de ces eaux encore tiédes, y abreuvent leurs troupeaux, et l'on a observé que les vaches qui en boivent donnent une prodigieuse quantité de lait. Outre ces jets d'eau magnifiques, l'Islande a encore des sources minérales, que les habitans appellent sources de bierre.

Le surturbrand.

On trouve dans cette île une autre production non moins curieuse, qui est une substance noirâtre, pesante, propre à s'enflammer, et qu'on appelle dans le pays *surturbrand*; c'est un bois fossile, légèrement carbonisé, et qui brûle en fesant de la flamme. Il y a une autre espèce de bois qui est minéralisé, plus pesant que le charbon de terre, et brûle sans faire de flamme.

Minéraux.

Les montagnes centrales de l'île, qui sont probablement primitives, renferment du fer et du cuivre, dont on ne tire aucun parti faute de bois; on y trouve aussi du marbre, de la chaux, du plâtre, de la terre à porcelaine, des onyx, des agates, du jaspe et autres pierres. Le soufre pur et non purifié y abonde: les plus considérables de ces mines sont celles de Krisevig et d'Husevig.

Air et climat.

Le ciel, sur cette terre merveilleuse, a aussi ses phénomènes. A travers une atmosphère imprégnée de molécules glacées, le soleil et la lune paraissent doubles de leur grandeur ordinaire, ou se montrent sous des formes singulières: l'aurore boréale y brille de mille couleurs différentes, et l'illusion du *mirage* y crée partout des contrées et des mers imaginaires. Le climat y est néanmoins d'une température qui permettrait la culture du blé, dont il se fesait autrefois une récolte suffisante aux besoins d'une popula-

(1) *Olsen*, Lettre sur l'Islande, dans les Mémoires nouv. de l'Académie des sciences de Copenhague, vol. IV., avec fig. — C'est le New-Geyser de M.r Stanley, Letter on Iceland, 1789.

tion plus considérable, et que le gouvernement cherche à faire revivre par tous les moyens possibles. Mais lorsque les glaces flottantes viennent à s'amonceler entre les caps au nord de cette île, le froid extrême qu'elles répandent sur toute sa surface y fait évanouir pour un ou deux ans toute espoir de récolte; les vents y portent partout des colonnes de frimats glacés, qui y font disparaitre jusqu'à la moindre trace de végétation; et la famine, compagne du désespoir, étend ses ravages sur cette terre désolée, que réchauffent envain les feux cachés dans son sein.

Fréquentes intempéries.

On y a compté, dans l'espace d'un siècle seulement, quarante trois mauvaises années, dont quatorze de famine. En 1784 et 1785, où un hiver rigoureux succèda à de terribles éruptions volcaniques, il périt dans cette île 9.000 personnes, 20.000 chevaux, 11,491 bêtes à cornes, et 190,488 moutons ou brébis (1).

Végétaux.

Le sol de l'Islande, dit Horrebow, est varié comme partout ailleurs. Quelle que soit néanmoins cette variété, et les avantages que pourrait en retirer l'agriculture, les habitans ne connaissent guères d'autre genre d'industrie rurale que celle de faire des prairies, de les engraisser, de les préserver du bétail et d'en recueillir le fourrage. C'est là ce qui fait la richesse des possessions, dont chacune à ses prés autour, ou à peu de distance de l'habitation. L'herbe y croît avec une telle rapidité, que quinze jours après que la neige, qui, en certains endroits, est à peine fondue à la fin de juin, a disparu de la surface du sol, on y voit le foin déjà verdoyant et d'un pied de haut.

L'Islande produit en outre, dans plusieurs cantons, et surtout dans celui de Skaftefeeld, une espèce de blé sauvage, appelé *elymus arenarius*, et en Islandais *melur*, dont on fait une bonne farine, qui ne le cède point à celle qu'on y transporte du Dannemark. Ce blé, qui croît dans des lieux où la terre ne produit aucune autre plante, pousse une tige de trois pieds de haut, surmontée d'un épi semblable à celui de notre froment. Les habitans font aussi servir à leur nourriture le lichen, ainsi qu'un grand nombre de racines antiscorbutiques, et plusieurs espèces d'herbes marines, du nombre desquelles sont l'*alca saccarifera*, et le *fucus foliaceus*. On trouve

(1) *Stephansen*, Description de l'Islande au dix-huitième siècle. *Copenhague*, 1807. *Olavius*, Voyage économique en Islande. *Olafsen*, Voyage en Islande.

dans cette île comme en Norvège, une immense quantité de baies d'une excellente saveur. Le jardinage y est partout répandu: mais le choufleur n'y prospère pas, et la pomme de terre y est trop tardive.

Arbres.

On ne voit dans les forêts que des bouleaux et des saules, qui ont tout au plus douze pieds de haut: on y trouve des buissons et des arbustes surtout de genêt, qui font assez d'ombre pour mettre deux personnes à l'abri du soleil. En creusant la terre on découvre des troncs et de vieilles racines d'arbres pourris, qui annoncent l'existence d'anciennes forêts, qu'une mauvaise économie a sans doute laissé dépérir. Il y a quelques-uns de ces troncs d'une espèce singulière, mais toujours à une grande profondeur, qui sont ordinairement recouverts dessus et dessous de grosses pierres; ils sont très-pesans, d'une extrême dureté, ondés et noirs comme l'ébène.

Bois flottans.

Le bois que la terre refuse à cette île lui est apporté par la mer. C'est un des phénomèns les plus étonnans dans la nature, que de voir une immense quantité de gros troncs de pins, de sapins et autres espèces d'arbres jetés tous les ans par les vagues sur les côtes septentrionales de l'Islande, et particulièrement sur le cap du nord et le cap Langaness. Les bois qui sont poussés le long de ces promontoires vers les autres côtes y servent à la construction des bateaux.

Animaux.

On ne rencontre en Islande d'autres animaux sauvages que des renards. S'il y vient quelques ours sur les glaces flottantes qui arrivent du Groënland, les habitans se hâtent de les tuer, autant pour la sûreté de leur bétail, que pour obtenir le prix de leur peau qui appartient de droit au fisc. Les animaux domestiques sont le cheval, le bœuf, la vache, le mouton et la chèvre. Le premier est généralement petit mais vigoureux. Le bœuf et la vache n'ont point de cornes pour la plupart dans la partie méridionale: les moutons et les chèvres en ont au contraire de très-grosses, et quelques-uns des premiers en ont trois. L'Islande a eu jusqu'à quatre cent mille bêtes à laine, et environ quarante mille à cornes. Le Gouvernement y a fait transporter quelques rennes qui s'y sont multipliés; il est à remarquer que cet animal n'y est point indigène, quoique l'île produise beaucoup de cette espèce de mousse dont il fait sa nourriture. Parmi les volatiles on distingue pour son utilité le canard à duvet, qu'on y appelle *aeder fugl*; et qui en latin est l'*anas plumis mollissimis*. Le mâle, qui est de la grosseur d'une oie ordinaire, a beaucoup de plumes blanches, et la femelle

a le plumage brun sous l'estomac. Les habitans ne font point usage de ce duvet, et le vendent fort-cher aux étrangers. Le plus estimé des oiseaux de proie en Islande est le faucon, à cause de son utilité pour la chasse; on en fait passer quelquefois plus de deux cent par an en Dannemark, que le souverain de ce pays envoie en présent à différens Princes de l'Europe: les blancs sont préférés à ceux d'un gris blanc, ou tout-à-fait gris. Mais dans le règne animal de cette île l'espèce la plus nombreuse, la plus variée et la plus importante pour elle est celle des poissons: sa multiplication prodigieuse l'oblige à se répandre sur les rivages du nord, et à s'offrir à ses habitans, pour qui elle est une branche de commerce, dont la richesse lui tient lieu des autres poductions que lui a refusées la nature. Parmi ces poissons, ceux dont on fait le plus de cas pour l'avantage qu'on en retire sont les harengs, les *cabalieu* appelés *torchs* en Islandais, la grande morue, l'*egrefin*, le merlan, le turbot, les *flatains* et la sole. Les Islandais emploient le cabalieu, la grande morue, et l'égrefin à la préparation de leur *flackfisch* et de leur *hengefisch*, deux espèces de poisson séché à l'air, qu'ils appellent *stockfisch*. Les baleines, les bœufs marins, les veaux et les chiens marins sont très-communs dans ces mers. Parmi les poissons d'eau douce, qui pour la plupart y vivent et y meurent en repos, on trouve le saumon, la truite et l'anguille. On ne voit dans cette île ni serpens ni autre reptiles venimeux, et les insectes y sont en très-petit nombre.

Qualités physiques des Islandais.

Les Islandais sont en général d'une taille médiocre, mais bien faits; ils ont, dit Horrebow, la physionomie et les traits des Norvégiens. Leurs dents sont blanches et saines, ce qui prouve qu'ils sont d'une bonne constitution; et leur tempérament vigoureux atteste également la salubrité de leur climat et de leur nourriture. Les femmes sont d'une figure passable; et quoique d'une complexion moins robuste elles jouissent d'une santé, qui n'est sujette à d'autres dérangemens que ceux qui sont la suite ordinaire de l'accouchement.

Provinces et villes.

L'Islande est divisée en quatre quartiers, qui se désignent sous les noms des quatre points cardinaux. Ceux du sud, de l'est et de l'ouest forment le diocèse de Skalholt. Le diocèse de Holum comprenait le quartier du nord; mais depuis 1801 ces deux évêchés sont réunis. On a aussi marqué depuis lors l'emplacement de diverses villes à bâtir. Celle de Reikiavik comptait, il n'y a pas longtems, une centaine de maisons, et est à présent la capitale. On a

fondé à Bessestadr un bon gymnase avec une bibliothèque composée de quinze cents volumes, et qui est sans contredit la plus septentrionale du monde.

Du tems d'Horrebow, il n'y avait à proprement parler ni villes ni bourgs dans cette île: on n'y voyait que des villages ou plutôt des hameaux, et l'on y donnait le nom de ville ou de place de commerce à la réunion de trois ou quatre maisons appartenantes à la Compagnie Danoise qui y fesait le commerce, et de laquelle dépendaient autant d'édifices qui servaient de cuisine et de magasins. Près de ces prétendus villes, qui étaient ordinairement dans le voisinage de quelque port, on rencontrait ça-et-là quelques cabanes de pêcheurs, qui vendaient leur stockfisch aux marchands Danois: motif pour lequel les rivages de la mer et les lieux voisins des établissemens de cette compagnie étaient plus peuplés que l'intérieur des terres.

Précis de la réligion et du gouvernement des Islandais.

Il faut regarder comme population primitive de l'île celle qui s'y trouvait lors du séjour qu'y fit le Floccus de Norvège dont nous avons parlé plus haut; mais son origine se perd dans la nuit des tems, et sa souche se confond avec celle des Celtes, dont il y a apparence qu'elle fesait partie. Dans ces tems reculés, les Irlandais, si l'on en croit leurs annales, adoraient entre'autres Divinités Thor et Odin, dont le premier était comme Jupiter, et le second comme le Mercure des Grecs et des Latins. Les autels consacrés à ces divinités étaient recouverts en fer: on entretenait dessus un feu perpétuel, à côté duquel était un vase de bronze destiné à recevoir le sang des victimes dont on aspergeait les assistans. Près de ce vase il y avait un anneau d'argent, du poids de vingt onces, qu'on arrosait avec ce sang, et qu'on prenait en main lorsqu'il s'agissait de prêter serment. Ces idolâtres offraient à leurs Dieux des sacrifices humains, et la manière de les faire était d'écraser les victimes contre une grosse pierre, ou de les jeter dans des puits profonds creusés exprès à l'entré des temples. Cette pierre, selon les fastes du pays, était au milieu d'un cirque, et long-tems après l'abolition de cet usage barbare, on y voyait encore les taches du sang humain dont elle avait été souillée.

Mythologie Islandaise contenue dans l'Edda.

Ces insulaires ont une mythologie fort-ancienne, écrite en vers, dont le recueil se nomme *Edda*. Voici ce qu'en dit Pereyra (1),

(1) Lettre à la Mothe-le-Vayer.

« Les auteurs de l'Edda reconnaissent pour principe éternel un géant appelé *Iunner*. Selon eux, il naquit du cahos quelques hommes de petite taille, qui attaquèrent ce géant; et l'ayant mis en pièces ils firent de son crâne le ciel, de son œil droit le soleil, du gauche la lune, de ses épaules les montagnes, de ses os les rochers, de sa vessie la mer etc. „. Quoiqu'il en soit de ce récit de Pereyra, ainsi que des interprétations qu'en a données Wormius, personne n'a répandu plus de jour sur la mythologie Irlandaise, et en particulier sur l'Edda, que Mallet, de qui nous tenons aussi la meilleure histoire de Dannemark. A la suite de son introduction, l'auteur donne une traduction de l'Edda ou de la mythologie Celtique, propre à satisfaire à cet égard la curiosité des lecteurs.

L'Edda, quand fut compilé.

Ce savant écrivain nous apprend qu'il y a deux Edda; le premier, et le plus ancien, est celui qui a été rédigé par Soemund Sigfusson, surnommé le sage, né en Islande vers l'an 1507; le second, qui est postérieur d'environ 126 ans, est de Snorrus Sturleson, autre Islandais, né en 1179 d'une des plus illustres familles de l'île.

Les prêtres chez les Celtes, nation dont les Islandais fesaient partie comme nous venons de l'observer, avaient, ainsi que les Egyptiens ou les Brames de l'Inde, deux sortes de doctrines; l'une qu'ils gardaient pour eux comme un secret inviolable, dont ils n'ont laissé aucune trace; et l'autre qui était un mélange informe de fables et de dogmes politiques, qu'une tradition verbale a transmis d'une génération à l'autre. Ces vers se sont perdus chez les Gaulois et les Brétons, lorsque leurs gouvernemens changèrent de forme; mais il est probable qu'ils se conservèrent en Islande jusqu'à la moitié du onzième siècle, époque du premier recueil qui en a été fait par Soemund sous le nom d'Edda. Cette dénomination, qui, appliquée au corps de la mythologie Islandaise, a mis à la torture les étymologistes, mais que Mallet fait dériver d'un mot de la langue Celtique qui signifie *Ayeule*, « s'accorde, dit cet écrivain, avec le génie des anciens philosophes Celtes, en ce qu'il exprime ainsi l'antiquité de leur doctrine „.

Trois poèmes de l'Edda.

Il ne reste aujourd'hui de l'Edda que trois poèmes entiers, avec le recueil qui en a été fait en prose pas Snorrus Sturleson vers le commencement du treizième siécle. De ces trois poèmes, les plus anciens écrits en langue Gothique, l'un est intitulé *Vanlospa* ou Prophétie de la Sybile; le second *Havamaal* comprend la morale d'Odin, qui passe pour en être l'auteur; le troisième est intitulé

Chapitre Runique, et contient le récit des prodiges que l'auteur se croyait ou voulait se faire croire capable d'opérer par le moyen de la magie, et particulièrement les *Runes* ou caractères Runiques, dont le même Odin est regardé comme l'inventeur.

Qu'était Odin.

Cet Odin, selon les annales Islandaises, était un Prince de l'Asie, dont les états se trouvaient entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, et qui vaincu par les armées Romaines aux ordres de Pompée dans la petite Phrygie, passa dans le nord, après s'être établi d'abord en Saxe, d'où il se transporta successivement en Suède, dans la Scandinavie, et enfin en Islande avec les Phrygiens qui l'avaient suivi.

Quand il arriva en Islande, et ce qu'il y fit.

On croit que cette émigration arriva 70 ans avant J. C., époque où en effet les contrées septentrionales changèrent tout-à-coup d'aspect. Odin y porte la connaissance de l'alphabet, enseigne la poèsie, annonce à ces peuples qu'il possède plusieurs secrets divins, et qu'il peut par ses paroles et au moyen de ces caracteres, appaiser les querelles, bannir la tristesse, guérir les maladies, exciter ou calmer les tempêtes de la mer. Odin, en tenant ce langage aux Scandinaves, peuple pauvre et sauvage, était entouré d'une cour brillante, et n'eut pas de peine à se faire passer pour un Dieu; il sut profiter de leur premier étonnement pour leur donner une histoire adaptée à leurs idées, et qu'il avait fait composer par ses poètes. La crédulité des hommes est toujours proportionnée à leur ignorance. Les Scandinaves, aisément trompés, déifièrent l'homme qu'ils avaient reçu pour leur Souverain. Ce nouveau Monarque donna à la nation pour juges douze grands de sa suite, qui devinrent bientôt eux-mêmes autant de Dieux, et cet honneur fut partagé par leurs femmes et leurs filles. Après la mort de toutes ces Divinités humaines on ne cessa point de les invoquer, comme si elles eussent encore eu les emplois qu'elles occupaient pendant leur vie.

Etablissement de la religion Chrétienne en Islande.

Il est certain, à n'en pas douter, que l'Evangile était connu en Islande dès le neuvième siècle, comme l'attestent les monumens qu'on y voit. Cependant ce ne fut, au rapport d'Arugrimus, que dans l'an 1000 que le paganisme en fut totalement extirpé.

Le Luthéranisme y est introduit.

Frédéric Roi de Dannemarck ayant introduit le Luthéranisme dans ses états vers la moitié du dix-septième siècle, voulut aussi l'étendre dans l'Islande qui lui appartenait comme une dépendance de la Norvège alors réunie au Dannemark; mais la réforme

ne put s'opérer dans cette île sans troubles et sans effusion de sang. Un Evêque très-attaché à la cour de Rome montra une fermeté qui lui coûta la tête, et sa mort fut suivie de l'extinction totale du Catholicisme. On prétend que ces troubles durèrent depuis 1539 jusqu'en 1551.

La domination spirituelle de l'Islande est partagée en deux Evêchés, qui sont Skalhoet et Hoolum. Le premier embrasse les trois quarts de l'île, ou les cantons de l'orient, du midi et de l'occident: le second canton forme seul l'autre diocèse. A l'établissement de la réforme, une petite partie des biens du clergé Catholique demeura aux Evêques, et aux curés; le reste fut confisqué au profit du Roi. La modicité des revenus du clergé fait que les églises sont d'une construction très-mesquine en Islande. A l'exception des deux cathédrales, qui méritent seules le nom d'église, les autres ne sont que de petites chapelles, qui ne diffèrent en rien à l'extérieur des maisons des particuliers. Un autel, une chaire, les fonds baptismaux et quelques bancs en composent tout l'ornement. La cathédrale de Hoolm est d'une grandeur et d'une construction qui lui donnent le premier rang: cet édifice et l'évêché qui est attenant passent pour une merveille. L'église, dit Horrebow, qui est construite en bois adossés à de gros murs, a environ quatre-vingt pieds de long, trente de large, et à-peu-près cinquante de hauteur. Elle est bâtie sur une petite colline, et a un petit clocher en bois. On voit encore autour du chœur un gros mur de belles pierres, construit il y a 400 ans par un Evêque, qui avait formé le dessein de faire bâtir de la même manière toute la cathédrale; mais sa mort fit suspendre cette entreprise, et depuis lors on n'a plus pensé à la continuer.

Mariages.

Les mariages des Islandais se font le plus souvent sans cérémonies, et l'intérêt y a plus de part que l'inclination: il n'est même pas rare d'en voir s'effectuer sans le consentement des époux, et seulement d'après les arrangemens convenus entre leurs parens: la célébration en est néanmoins toujours la même. C'est le ministre de la paroisse du jeune homme qui fait la proposition du mariage aux parens de la jeune fille, ou à ceux qui font pour elle; et lorsque tout est convenu, les époux sont conduits à l'église par leurs plus proches parens, et reçoivent la bénédiction nuptiale devant l'autel, et après que le service divin est commencé. Quelquefois on donne, au sortir de l'église, un verre d'eau de vie à chacun des

assistans, mais il n'y a jamais ni musique ni danse. M.r Anderson accuse les prêtres Islandais d'ignorance, de libertinage et d'ivrognerie, et dit que durant la cérémonie, le ministre, les époux et les assistans boivent de l'eau de vie tant qu'ils peuvent tenir la bouteille en main et rester debout. Horrebow nie cependant ces excès pour avoir été témoin du contraire.

Gouvernement civil.

Le chef du gouvernement est ordinairement un seigneur du premier ordre qui a le titre de Gouverneur général, et réside à la cour. Après lui vient le grand Bailo, qui est obligé de demeurer dans l'île à Bassested où le Roi a une maison, et où se tient le conseil suprême dont il est comme le premier président, tant au civil qu'au criminel. Outre ce Grand Bailo, il y a encore dans l'île un receveur général, appelé sénéchal, et deux juges principaux qui se nomment *Lowmen*. Le premier est chargé du recouvrement de tous les droits et revenus royaux, et en rend compte à la chambre des finaces de Copenhague. Ces revenus consistent en une espèce de capitation appelée *gieftold*, à laquelle sont sujets tous les habitans âgés de vingt ans, et qui se compose d'une dixaine de poissons, du loyer de certains édifices publics, de droits sur les ports, et de ceux que la compagnie Danoise paye chaque année pour le commerce exclusif. Le Grand Bailo a la juridiction générale de l'île, qui est ensuite partagée entre les deux Lowmen, dont l'un a les départemens de l'est et du sud, et l'autre ceux du nord et de l'ouest. Ces districts généraux sont eux-mêmes subdivisés en dix-huit autres appelés *Syssel*, dont chacun a un *Syslomen* ou vice Bailo, qui juge les causes en première instance.

Il y a en Islande des lois d'après lesquelles les contestations civiles sont jugées. Les premières sont comprises dans un ancien code de droit Islandais, et traitent des successions, des biens fonds, et de toutes les contestations qui dérivent du *tien* et du *mien*. Les causes concernant les fiefs et les affaires ecclésiastiques, se jugent selon les lois de la Norvège et quelques édits du Roi de Dannemark.

Toutes les causes sont portées d'abord au *Syslomen*, avec la faculté d'en appeler au *Lowmen*, lequel a huit assesseurs qui jugent avec lui: ce dernier jugement n'est pas encore définitif, et il est permis d'en appeler à la juridiction suprême, à laquelle préside le Grand Bailo assisté du Lowmen qui n'a point connu de l'affaire, d'un certain nombre de Syslomen, et s'il y a lieu, des assesseurs de la juridiction de ce même Lowmen. Cette cour de jus-

tice équivaut au conseil suprême de Norvège, tant pour la forme des procédures, que parce qu'un juge même peut y être cité directement pour déni de justice, ou pour tout autre motif tenant à ses fonctions. Si l'affaire est importante, et dans un des cas prévus par les lois, le jugement de la cour suprême d'Islande est porté à la cour suprême de Copenhague.

Les hommes condamnés à mort sont décapités ou pendus, et les femmes jetées à l'eau dans un sac pour être noyées.

Civilisation des Islandais.

De tous les pays de la terre, l'Islande est peut-être celui (1) où la civilisation a fait les progrès les plus étonnans, eu égard aux obstacles physiques qu'elle devait y éprouver. Et en effet, c'est une chose bien digne de remarque, que, dans une île située aux extrémités du globe habitable, entourée des glaces du pôle et dévastée par les volcans, l'industrie humaine ait pu s'étendre au delà des premiers besoins de la vie. Et pourtant les sciences y fleurissaient à une époque très-reculée, la poésie y fut cultivée avec succès, et de tous les peuples septentrionaux les Islandais furent les premiers à avoir un système de législation. Cette nation libre, indépendante et gouvernée par ses propres lois, trouva dans la possession de ces avantages une ample compensation aux maux physiques dont elle était accablée. Ainsi, tandis que la tyrannie féodale tenait les plus belles régions de l'Europe dans la barbarie, la liberté et la paix, suivies des arts et des sciences, se refugièrent dans un climat inhospitalier, et trouvèrent dans le voisinage du cercle polaire une asile, que leur refusaient les riantes contrées de la France et de l'Italie.

Mais l'Islande n'offre plus aujourd'hui une image aussi flatteuse: les maux physiques lui restent, tandis que les avantages politiques et moraux qui en tempéraient la rigueur se sont presqu'entièrement évanouis. Depuis la conquête qui a été faite de cette île par les Princes de Norvège, et surtout depuis la réunion de ce dernier pays au Dannemark, l'Islande n'est plus qu'un chétif apanage d'un Monarque éloigné. L'ignorance ou le mépris des principes d'économie publique a rendu funestes à cette île les mesures même qui avaient été proposées pour son avantage, et le privilège accordé à une compagnie pour en faire le commerce exclusif a entraîné sa ruine. Ce n'est pourtant pas à dire pour cela que les arts et les scien-

(1) V. Relation d'un voyage fait en Islande en 1810, par Mackenzie etc.

ces, qui l'illustrèrent si éminemment autrefois, l'aient aujourd'hui totalement abandonnée, et sous ce rapport elle est encore digne de l'attention d'un voyageur éclairé.

Sciences et arts. L'Islande ne nous présente presque plus aujourd'hui aucune trace d'antiquité : l'usage de l'imprimerie y remonte au contraire jusqu'à la découverte de cet art. La poésie, comme nous l'avons dit plus haut, y était cultivée à une époque très-reculée : car on sait qu'avant le onzième siècle, époque où l'art d'écrire y fut connu, les poètes y gravaient leurs vers sur la pierre, sur les murs et les boucliers. Les *Sagas*, qui sont des ouvrages historiques écrits en vers, et l'*Edda* dont nous avons parlé plus haut, prouvent que ce peuple a toujours aimé la poésie et l'a toujours cultivée. Parmi les Islandais qui se sont distingués dans les sciences, les plus renommés sont, Snorron Sturleson, Sœmondre, Thormodus Torlacins, Arnas Magnacus, Arngrimus Jonas (1) et plusieurs autres écrivains célèbres.

Le Docteur Holland, qui a accompagné Mackenzie en Islande, ne craint pas d'avancer dans son article sur l'éducation et la littérature des Islandais, qu'il se trouve encore aujoud'hui dans cette contrée lointaine et sauvage beaucoup de gens, dont l'esprit et les connaissances feraient honneur à nos sociétés les plus savantes. Le bienfait de l'éducation, continue-t-il, s'y étend sur tous les habitans, quelle que soit leur condition ; et il est à présumer qu'il y a plus d'instruction dans la basse classe, que dans celle d'aucun autre pays de l'Europe. Il est rare de trouver un Islandais qui ne sache pas lire et écrire, et qui ne donne des preuves de beaucoup d'intelligence. L'instruction est une de ses occupations ordinaires; et tandis que la petite cabane de terre où il habite est ensevelie sous la neige, et que les ténèbres et la désolation l'environnent de toutes parts, la lumière d'une lampe éclaire la page où il lit à sa famille attentive des leçons de morale et de religion.

Le goût des Islandais pour l'étude des langues est une circonstance qui surprend agréablement un étranger. Parmi ces hommes dont la demeure annonce une condition voisine de l'état sauvage, qui sont privés de tous les plaisirs de la vie, et vont dans de frêles bateaux chercher une mauvaise subsistance à leur famille au

(1) Cet écrivain nous a donné dans son *Crimogée* la vie de plusieurs Islandais renommés. Voy. en outre *Specimen Islandiae Historicum et Chorographcum* du même auteur.

milieu des tempêtes de l'Océan, on est étonné de trouver une connaissance parfaite des œuvres classiques de l'antiquité, un goût formé sur les modèles de la Grèce et de Rome, et un esprit sensible aux beautés qu'ils renferment. Il arrive souvent qu'en parcourant le pays, on ait pour guide un homme qui parle le Latin avec autant d'élégance que de facilité. Ce peuple a plusieurs ouvrages de poèsie: l'histoire est une de ses études favorites; mais il est à remarquer qu'il ne s'est pas encore distingué dans les sciences exactes, ni dans la philosophie.

Les Islandais ont beaucoup de dispositions pour les arts; et la preuve en est dans le nombre de bons ouvriers en différens genres qu'on trouve dans cette île, et qui n'ont eu d'autre maître que leur inclination et leur goût. Or rien ne prouve mieux le talent, dit Horrebow, que de savoir faire tout ce qui est nécessaire à l'usage ordinaire de la vie, sans le secours de bons matériaux, ni des instrumens propres à chaque métier. Les principales occupations de ces insulaires sont la pèche, le soin du bétail et l'emploi de tout ce qu'ils en retirent. Les peaux de leurs animaux sont mal tannées, à cause du manque d'instrumens nécessaires à cet art; mais la méthode qu'ils emploient pour cela leur fait gagner en célérité ce qu'ils perdent en perfection. Ils savent teindre en noir leurs cuirs de bœuf, et ils en font des selles et autres objets qui durent plus que ceux d'aucun autre pays, quoique cousus avec moins d'art. Ils passent la plus grande partie de leur tems en hiver à préparer la laine, à la filer et à en faire des draps sur des métiers incommodes et grossièrement travaillés. Ces métiers, au lieu d'être placés horizontalement comme les nôtres, sont perpendiculaires: ce qui oblige l'ouvrier à se tenir dans une position gênante, qui, jointe au manque des autres ustensiles, ne lui permet guères de faire dans toute la journée qu'une demi-aune d'un gros drap, appelé *wadmel*. Cependant, depuis que le Roi de Dannemark a envoyé dans cette île de bons tisserands avec des métiers, ces anciennes pratiques ont disparu, et la main-d'œuvre y a été portée à une grande perfection.

L'économie rurale de l'Islande, dit Mackenzie, se réduit à la culture des prés, attendu qu'il n'y croît point de blé. En plusieurs endroits la récolte du foin est assez considérable, quoique bien au dessous encore de ce qu'elle pourrait être avec un peu plus d'industrie. On en commence la coupe vers la fin de juillet; mais Ma-

ckenzie observe qu'il n'y a pas de pré, où les mauvaises herbes ne se trouvent en aussi grande quantité que les bonnes, et elles se coupent toutes ensemble avec une faux courte qui a peu de largeur: ce qui s'exécute avec autant de promptitude que de dextérité. Le foin est particulièrement réservé pour les vaches: néanmoins on en donne aussi un peu aux chevaux et aux moutons durant les mauvais tems.

Commerce.

Le principal commerce des Islandais consiste en bestiaux: à cet effet ils les conduisent dans les ports, les y tuent, et après en avoir séparé la tête et les entrailles, ils les remettent à la compagnie Danoise, qui les sale et les emporte dans des barils. Le prix de cette viande et du poisson sec, qui est une seconde branche de commerce considérable, est réglé par un tarif. Les autres denrées qu'on exporte de cette île sont du beurre, de l'huile de poisson, différens ouvrages de laine, du wadmel, des gants, des bas de laine brute de mouton et d'agneau, de poil de renard de diverses couleurs, et de l'édredon de différentes plumes. Les objets qu'on y importe sont du bois à mettre en œuvre, du fer brut et ouvré, des hameçons, des fers de cheval, du vin, de l'eau de vie, du blé, du tabac, de grosses toiles, et quelques ouvrages en soie. Ce commerce étant affermé à une compagnie, il s'ensuit que nul autre ne peut y prendre part.

Usages, mœurs etc.

Alimens, boisson.

Le poisson cuit dans de l'eau de mer et accomodé au beurre forme, avec le lait de vache ou de brebis, la principale nourriture des Islandais. Ils mangent aussi du gruau, ou de la bouillie faite avec de la farine de froment et du lait. La soupe faite avec du bouillon de viande fraiche et le gruau est un de leurs mets favoris; ils se nourrissent aussi de poisson sec et de viande salée et fumée. C'est à tort que quelques écrivains ont assuré que l'usage du pain n'est pas connu dans cette île. Il est vrai que l'agriculture y étant totalement négligée, le froment et tous les autres grains y sont rares; mais le commerce, comme nous venons de l'observer, y supplée abondamment. Il n'est pas de port où il n'entre annuellement au moins 400 et jusqu'à 1000 tonneaux de farine, et deux ou trois cents autres tonneaux de pain. Ces provisions ne sont pas suffisantes, à la vérité, pour que l'habitant mange du pain tous les jours, mais elles prouvent au moins que l'usage ne lui en est pas étranger. Il est certain au reste que les Islandais, même les plus pauvres, font du pain les jours de fête, et à l'occasion des

mariages et autres réunions de ce genre; et les autres habitans en mangent toute l'année. D'un autre côté, la farine de leur blé sauvage, à part sa couleur noire, fait du pain un quart plus que la farine qui leur vient du Dannemark, et un Islandais n'en donnerait pas un baril pour un autre de celle-ci. Ce peuple fait sa boisson ordinaire de lait de beurre, qu'il appelle *Syre*. Cette boisson, à mesure qu'elle vieillit, devient claire et acquiert une acidité qui lui donne la force du vinaigre de vin, qu'on tempère alors en y mêlant de l'eau. Du reste chacun vit selon ses moyens, et les riches de ce pays ne se traitent pas moins bien qu'ailleurs. Pour en juger, écoutons ce que dit Mackenzie de la réception qui lui fut faite, ainsi qu'à ses amis, chez M.r Stephenson premier magistrat de l'île.

Nous fûmes accueillis, dit cet illustre voyageur, avec les plus grandes marques de cordialité, mais avec beaucoup de cérémonies. M.r Stephenson vint nous recevoir à la porte, et nous introduisit dans le meilleur appartement de sa maison. A peine étions nous assis que les dames parurent: on nous offrit du café, du vin, du biscuit et du fromage d'Angleterre: ce qui ne fut que le prélude d'un repas plus solide qui nous fut donné à huit heures du soir. On y servit du saumon cuit, du mouton rôti, des pommes de terre d'Angleterre, du *sagò* et de la crême, du *potter* ou bière de Londres, et de l'excellent vin de Porto. Nous nous imaginions que les dames, qui avaient préparé le service, viendraient se mettre à table; mais à la prière que nous leur en fîmes, elles s'y refusèrent, en disant qu'elles avaient déjà diné. Les femmes, méme les plus distinguées, paraissent encore être regardées dans cette île comme de simples servantes, telles qu'elles l'étaient il n'y a pas encore très-long-tems en Angleterre et autres pays de l'Europe. La Dame de la maison resta pendant tout le repas sur la porte, debout, les bras croisés, et ayant l'œil sur ce qui se fesait, tandis que sa demoiselle et une autre jeune fille s'occupaient à changer les plats et les assiettes, et se donnaient les plus grands soins pour que tout fût en ordre etc.

Habillement des hommes.

L'habillement des Islandais ou du commun de la nation a beaucoup de ressemblance avec celui des marins, et se compose d'une camisole et d'un caleçon, de toile pour l'été, et de wadmel pour l'hiver. Ils ont en outre une espèce de surtout fort-long, appelé *hempe*, qu'ils portent en voyage, pour aller à l'église, et toutes les fois qu'ils sortent de chez eux.

Les riches, les officiers et les employés de l'administration publique s'habillent comme les Danois et en drap fin.

Habillement des femmes.

Les femmes portent une robe, une espèce de camisole et un tablier de wadmel ou autre drap. Par dessus ce corset, elles mettent ordinairement une autre robe large qui leur monte jusqu'au cou, leur couvre entièrement la poitrine, et a des manches étroites, dont l'extrémité s'agraffe sur le poignet. Cette robe ne descend pas jusqu'à terre, et laisse voir celle de dessous à la hauteur d'environ six pouces; elle est toujours noire, et s'appelle *hempe* comme celle des hommes: le bas en est bordé d'un ruban de velours, ou d'une certaine garniture qu'elles font elles-mêmes, et qui ressemble à la dentelle. La couture de ces vêtemens est très-soignée, et leur ensemble ne manque pas de grâces ni d'élégance.

Ornemens.

Les femmes riches portent le long de la partie antérieure de leur *hempe* des boucles en argent d'un joli travail et presque toujours dorées, comme simple objet de parure: leur tablier est garni par le bas de rubans en velours ou en soie de différentes couleurs, et orné en haut de trois gros boutons de filigrane en argent, le plus souvent doré, et quelquefois en cuivre, qui servent à l'attacher à une cinture parsemée de petites plaques et de bossettes en argent ou en cuivre, avec de petites ouvertures en forme de boutonnières. Cette ceinture est attachée par devant avec un petit crochet du même travail. Ces camisoles, dont la couleur est toujours la même que celle de la *hempe*, ont des manches étroites qui arrivent jusqu'au poignet; elles sont garnies en outre par derrière, sur les côtés et sur toutes les coutures, de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, et recouvertes par devant d'une étoffe de soie semblable aux rubans. Au bout des manches il y a quatre ou six boutons en argent, qu'on peut boutonner si l'on veut. Le haut du corps est surmonté d'un collet fermé, de la largeur de trois doigts, lequel est fait d'une belle étoffe de soie ou de velours noir, bordé d'un cordon en or ou en argent, un peu saillant en dehors, et qui se joint parfaitement avec la robe de dessus.

Coiffure.

La coiffure des Islandais se compose d'un grand mouchoir de grosse toile blanche, recouvert d'un autre plus fin, auquel elles donnent la forme d'une pyramide ou d'un pain de sucre de trois pieds de haut. Elles ont un autre mouchoir en soie dont elles se ceignent le front, et qui forme une espèce de bandeau de la largeur de trois doigts. Voy. la planche 27.



G. Gallina fece



Mais les femmes qui ont le goût du luxe et de la parure aiment à relever l'élégance de leur ajustement par de petits ornemens en argent d'un joli travail, et surtout par trois ou quatre gros boutons de filigrane dorés en forme d'aigrette, avec des pierres de diverses couleurs et de petits anneaux ou des plaques de métal percées, qu'elles arrangent autour de leur front.

Habillement de noce pour les femmes.

L'habillement des femmes, le jour qu'elles se marient, est assez singulier. Ce jour là elles laissent la *hempe*, ne gardent que la camisole, et portent une couronne d'argent doré qui leur ceint le haut du front. Deux chaînes de même métal se croisent devant et derrière sur la camisole, et y forment des festons. Elles ont autour du cou une chaîne semblable à laquelle est suspendue une petite boîte d'odeurs, ou, comme elles l'appellent, de *beaume*, qui leur tombe sur la poitrine: cette boîte s'ouvre de tous les côtés, et a ordinairement la forme d'un cœur ou d'une croix. « Je puis assurer, dit Horrebow, que les Islandaises ne manquent nullement de goût dans leur habillement ni dans leur parure, et les plus riches ne mettent pas moins de trois ou quatre cents écus de l'empire à leur ajustement ».

Chaussure.

Les souliers, tant pour les hommes que pour les femmes, sont l'ouvrage de ces dernières; ils sont faits de cuir de bœuf ou de peau de mouton, dont on a enlevé le poil ou la laine, et cousus de manière qu'ils enveloppent parfaitement le pied; mais ils sont sans talons. Ils ont quatre cordons de peau de mouton, dont deux attachés par derrière le soulier viennent se lier au dessus du coude-pied, et les deux autres, partant des tirans, font un tour sous le pied, et s'attachent à l'extrémité du soulier.

Habitations.

Les habitations des Islandais, sans être élégantes ni magnifiques, sont commodes et d'une construction analogue aux moyens du propriétaire. Horrebow donne la description de celle d'un paysan, pour faire voir, dit-il, combien ce peuple est loin de l'état de barbarie où plusieurs le croient encore. La première partie de la maison présente un long corridor, dans le toit duquel sont pratiquées des ouvertures en forme d'œil-de-bœuf, et garnies d'un vitrage, ou simplement d'un châssis revêtu d'un parchemin transparent, pour donner accès à la lumière. Lorsque le tems est à l'orage, ou que la neige commence à tomber, on a soin d'étendre une espèce de paravent sur ces ouvertures. Ce corridor conduit à une chambre d'environ trente pieds de long sur quinze de large, qu'on appelle *badstube* ou étuve, et qui est ordinairement la chambre du travail

surtout pour les femmes. Vient ensuite la chambre à coucher du maître et de sa femme, et au-dessus est celle des enfans et des servantes. Aux deux côtés de cette chambre de travail il y en a quatre autres petites, deux de chaque côté du corridor où elles ont la porte, la seule par où l'on puisse y entrer; l'une sert de cuisine, l'autre d'office, la troisième de laiterie, et la quatrième de lieu de repos pour les domestiques et les étrangers de cette classe, et qu'on appelle *skaule*. Cet édifice composé de six chambres, indépendantes les unes des autres, n'a d'entrée que par le corridor, ensorte qu'étant fermé, ces chambres n'ont plus de communication au dehors. Elles ne reçoivent de jour que par des ouvertures pratiquées dans le toit, à l'exception cependant de la chambre de travail, qui a ordinairement deux fenêtres vitrées. Il est des maisons qui, outre ces six pièces, en ont encore une autre à côté de la *skaule* pour y loger les étrangers de distinction, et c'est la seule qui ait une porte en dehors, indépendamment de celle du corridor. Vis-à-vis, ou à côté de la *skaule*, il y a des réduits appelés *skiuner*, où l'on garde les provisions pour l'hiver avec tous les ustensiles. Tout près de la maison est une cahutte appelée la forge, où se font tous les ouvrages en fer et en bois, et non loin delà les écuries pour les troupeaux. Le foin ne se renferme pas dans les maisons, mais dans une place entourée d'un fossé, où il est entassé en petits monceaux séparés les uns des autres, avec un toit de gazon pour le préserver de la pluie.

L'étuve, la chambre du maître et celles des étrangers sont presque toujours boisées, et au dessus il y a des cabinets où sont les coffres, les vêtemens et autres effets. Ces cabinets ont ordinairement de petites fenêtres avec six verres carrés, tandis que les autres n'ont que des feuilles de parchemin, comme nous venons de le dire, et que le toit pour plafond.

La construction et l'extérieur de ces maisons n'annoncent rien de recherché. La nécessité où l'on est de tirer de Copenhague les matériaux, qui par conséquent coutent beaucoup, fait qu'on y met une grande économie. Les points d'appui, les canaux et les angles de ces édifices reposent sur de grosses pierres, et les murs en sont composés de pierres et de gazon amalgamés ensemble. Ces murs ont environ quatre pieds d'épaisseur à leur base, et forment à leur extrémité supérieure un talus de deux pieds de large. Le toit est en planches posées les unes sur les autres, comme on fait de l'ar-

doise, et les gens pauvres l'ont en bruyère sur laquelle ils étendent un lit de gazon. Ces maisons ne laissent pas d'être fraiches en été, et si chaudes en hiver, que certaines gens n'allument même pas de feu dans la chambre de travail : on trouve dans d'autres des poêles en terre cuite ou en briques.

Meubles.

En général, les Islandais n'ont pas de meubles d'une grande valeur: leurs lits sont faits de *wadmel* et de plumes, et l'on trouve dans presque toutes les maisons des tables, des siéges, des bancs et des armoires. Ces meubles, sans être d'un travail bien recherché, n'en sont pas moins commodes, et ce défaut d'élégance est racheté par le soin qu'ont les femmes de les tenir propres. Néanmoins les gens riches, ou d'un certain rang, sont meublés avec tout le goût et le luxe qu'on rencontre ailleurs.

Amusemens.

Les amusemens de ces insulaires sont simples comme la vie qu'ils mènent: en hiver, durant les mauvais tems, et les jours de fête, ils se réunissent en famille et chantent des chansons guerrières de leurs ancêtres, ou passent leur tems à jouer aux échecs. Ils ont beaucoup de chansons de ce genre, dont les airs sont sans art, ce peuple n'ayant aucune notion de musique vocale ni instrumentale. La danse lui est également inconnue, et il n'a aucun exercice qui en approche. Il diffère en cela de tous les autres habitans du nord, et peut-être de tous les peuples du monde; mais aussi son goût pour le jeu d'échecs est tel, au dire de Peyrera, qu'il n'y a pas de paysan, quelque misérable qu'il soit, qui n'ait son échiquier fait par lui, et dont les pièces sont en os de poisson. Mais ce n'est pas seulement en Islande que ce jeu est répandu, on le retrouve dans tous les pays du nord. La chronique de Norvège rapporte que le géant Drofon, qui avait été instituteur d'Eralde le Chevelu, informé des exploits de son élève, lui envoya, entr'autres présens d'un grand prix, un magnifique jeu d'échecs. Or cet Eralde régnait vers l'an 870.

Caractères des Islandais etc.

La libéralité, l'hospitalité, la bonne foi, l'amour de la patrie, des manières aisées et affectueuses forment le caractère dominant des Islandais. Ils ont le vol en horreur, sont peu industrieux, et d'un humeur plutôt mélancolique. Horrebow fait monter la population de cette île à quatre-vingt mille âmes, nombre bien peu considérable en proportion de son étendue. Malgré la simplicité de leur nourriture, les Islandais parviennent rarement à un âge avancé; au bout de dix lustres ils sont généralement attaqués d'éti-

sie ou autres maladies de poitrine, qui, après un état de langueur de quelques mois, les conduisent au tombeau. Horrebow attribue la cause de cette destruction rapide à leurs travaux excessifs et continuels en mer, et à leur imprudence, au retour de la pêche, à garder sur eux leurs vêtemens trempés d'eau. La lèpre est presque héréditaire dans cette île; le scorbut, les coliques, les affections hypocondriaques y sont aussi très-répandues; et comme il n'y a pas de médecins, la première maladie y est presque toujours mortelle. Telle est cette colonie de Scandinaves, que la nature a placée entre les glaces du pôle, et la lave brûlante des volcans.

Terres au nord de l'Islande.

Au nord-est de l'Islande on aperçoit des côtes peu connues, qui appartiennent sans doute au Groënland ou à un archipel glacé; elles ont été vues accidentellement par quelques navigateurs, qui s'étaient aventurés dans ces mers dangereuses en poursuivant les baleines. Quelques tremblemens de terre qui se sont faits sentir dernièrement en haute mer, et des amas de pierre ponce flottans sur les vagues, semblent indiquer l'existence de volcans sous le 75.e degré.

L'île de Jean de Mayen.

L'île de Jean de Mayen, qui a été souvent visitée, n'est qu'un monceau de roches noirâtres, mais sans autres traces volcaniques. Elle fut découverte en 1614 par le capitaine May Hollandais, qui lui donna son nom; elle est stérile et inhabitée. La côte orientale est toujours entourée de glaces, jusqu'à la distance de dix milles en mer. On trouve dans sa partie septentrionale le Beehrenberg ou montagne des ours, ainsi appelée à cause du grand nombre de ces animaux qu'on y voit en tous tems; son sommet qui se perd dans les nues, est couvert de neiges et de glaces qui ne fondent jamais. M.r Anderson, dans son Histoire Naturelle de l'Islande, parle d'un incendie singulier arrivé dans cette île en 1732. Un certain Laab, capitaine d'un vaisseau Hambourgeois, vit tout-à-coup des flammes, d'une prodigieuse longueur, qui s'élevaient du pied de la montagne et s'elançaient en tous sens comme autant d'éclairs étincelans, avec un bruit effroyable semblable à un tonnerre souterrain. L'apparition de ces flammes ne dura que vingt-quatre heures, et fut suivie d'une épaisse fumée. La montagne ne s'ouvrit point, et ne jeta ni pierres ni aucune matière combustible: seulement elle vomit une fumée noire avec une énorme quantité de cendres.

LE SPITZBERG.

Les îles qui portent ce nom forment un groupe de trois grandes îles et de plusieurs autres plus petites, qui, dans l'état actuel de nos connaissances géographiques, est le dernier anneau de la chaîne des terres glaciales dépendantes du Groënland, et par conséquent de l'Amérique septentrionale. La grande île du Spitzberg proprement dit, est séparée par d'étroits canaux de celles du sud-est et du nord-est. Elle a pris ce nom du mot *Spitz*, qui signifie pointe, à cause des pics aigus dont elle est hérissée (1). On a donné

Pourquoi ainsi appelé.

(1) Voici les principales relations qui en parlent.

La Navigation du Spitzberg, de Jacob Lemaire. *Amsterdam*, 1612, in 4.°

Histoire du pays nommé Spitzberg, ou l'île de Terre-Neuve, avec le naturel des habitans et des animaux qu'on y trouve. *Amsterdam*, 1613, in 4.°

Histoire du pays nommé Spitzberg, par H. G. A. *Amsterdam*, 1620, in 4.°

Récit des aventures singulières de quatre voyageurs Russes qui furent jetés dans l'île déserte du Spitzberg oriental etc. Trad. de l'original Allemand en Anglais, et de l'Anglais en Français. Cette relation se trouve jointe à l'histoire de Saint-Kilda.

Die zwei neuesten von cap. Tchitschagow unter nommen Reisen im Eismeer, in den Jahren 1765 und 1766, von G. F. Müller. *Petersbourg*, 1773, in 8.°

A Voyage towards the North-Pole, by Lord Mulgrave, *Lond.*, in 8.°

John Phipps Mulgrave's, Voyage towards the North-Pole, in the year 1773. *Lond.*, 1774, in 4.° Trad. en Français, *Paris*, 1775, in 4.° fig.°

Neue Geschichte der Polar Laender. *Berlin*, 1777, 3 vol. in 8.°

Of the Arctic World: Introduction to the Arctic Zoology, by Th. Pennant. *Lond.*, 1785, in 4.° Trad. en Français. *Paris*, 1789, 2 vol. in 8.° fig.°

Johan. Reyn. Forster Geschichte der Entdekungen und Schiffahrten in Norden. *Francfort-sur-l'Oder*, 1785, 2 vol. in 8.° Trad. en Anglais, *Lond.*, 1787, 2 vol. in 8.° Trad. en Français, *Paris*, 1789, 2 vol. in 8.°

John Bacstrom's Account of a Voyage to Spitzbergen. *Lond.*, 1800, in 8.°

Histoire des pêches, des découvertes et des établissemens des Hollandais dans les mers du Nord etc. par Bernard de Reste. *Paris*, 1801, 3 vol. in 8.°

Voyage au Spitsberg et à la Nouvelle-Zemble, entrepris en 1796 par J. Himkof etc. Trad. de l'Allemand de Campe. *Paris*, 1801, in 8.° fig.°

le nom de Nouvelle-Frislande à sa partie orientale, qui forme une presqu'île. Vers la pointe nord-ouest on trouve les restes d'un établissement de pêcheurs de baleine Hollandais, appelé Smeerenborg, ou château de graisse, parce qu'ils y fesaient bouillir leur huile de poisson. Martens dit, que quelques Hollandais ayant voulu y passer l'hiver y périrent tous. Les montagnes du Spitzberg, dont les sommets sont couverts de neiges, et les flancs revêtus de glaces éternelles, réfléchissent au loin une lumière semblable à celle de la pleine lune; elles sont composées d'un gros granit, dont les parties à découvert brillent comme une masse de feu dans le cristal de la glace. Leur hauteur prodigieuse les fait apercevoir à une grande distance; et comme elles s'élèvent brusquement du sein de la mer, les vaisseaux, les baleines et autres objets qui se trouvent dans leur voisinage, semblent n'être auprès d'elles que des atômes. Au pied de ces montagnes, dit Martens, on en voit d'autres qui sont de glace et non moins élevées, et dont les flancs sont couverts de neige. On en compte sept grandes, toutes sur une même ligne, entrecoupées de rocs élevés, et dont la hauteur s'accroit tous les jours par la quantité de neige qui y tombe et ne fond jamais; on trouve en outre des montagnes de glace flottantes dans ces mers. Ces sept montagnes de glace passent pour être les plus hautes de ces affreux parages; elles étaient enveloppées de nuages jusques vers leur moitié: au dessus de ces nuages la neige était resplendissante; le roc vif avait l'éclat du feu, quoique le soleil ne répandit qu'une pâle lumière. Quelques-uns de ces rocs ne forment qu'une seule masse depuis la base jusqu'au sommet, et ressemblent à des murs énormes tombans en ruine. Les pierres sont parsemées de veines rouges, blanches et jaunes, et l'eau qui en dégoutte quelquefois transmet leur couleur à la neige. Les vastes fragmens amoncelés au pied de ces montagnes se revêtent en juin et juillet de différentes sortes d'herbes, surtout dans les lieux à l'abri des vents du nord et de l'est. En hiver, ces îles sont entourées de glaces qui y sont poussées par les vents: celui d'est les y entraîne de la Nouvelle-Zemble, et celui du nord-ouest du Groënland et de l'île Mayen. Ces glaces s'y voient même en été, et lorsqu'elles s'y pressent en trop grande quantité, les vaisseaux cherchent à relâcher dans les baies qu'elles forment, si toutefois le vent leur est favorable. Les ports les plus sûrs de Spitzberg sont; le port Sûr, la baie du Sud et celle du Nord: les autres sont trop exposés aux vents, ou trop encombrés de glaces pour y chercher un

Montagnes. *Glaces.* *Baies.*





P. Fumagalli inc.

refuge. Les plus fréquentés sont la baie du nord, et celle du sud, *Zuid-Haven*, dont Martens nous a donné le dessin (Voy. la planche 28). Ce voyageur dit y avoir vu plusieurs fois de vingt à trente vaisseaux à l'ancre.

Voyage au Spitzberg de la dernière expédition Anglaise.

Mais le voyage qui vient d'être fait dans ces derniers tems par ordre du gouvernement Anglais, pour trouver une communication entre l'océan Arctique et la mer Pacifique, nous a procuré des notions bien mieux raisonnées et plus complettes que la relation de Martens sur les côtes du Spitzberg, et les glaces qui le bordent au nord. Cette expédition, composée de la *Dorothée* et du *Trento*, la première commandée par le capitaine Buchan, et le second par le lieutenant Franklin, partit en avril 1818 avec l'ordre de cingler droit au pôle; et à la fin de mai, elle était en vue du Spitzberg. Ayant cherché à passer à l'ouest de cette île, elle se trouva arrêtée par une immense barrière de glace, qui se prolongeait aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, et obstruait toutes les baies. La Dorothée parvint néanmoins à s'avancer jusqu'au 80.e degré de latitude; mais un vent violent l'ayant séparée du Trento, elle fut obligée de rebrousser chemin pour le rejoindre, et le revit en effet le lendemain. Ces deux bâtimens entrèrent alors dans la baie de la Magdelaine sous le 79° 33′ de latitude, et se dirigèrent ensuite vers l'ouest, en longeant les glaces qui leur présentaient partout une masse solide. Le 10 juin ils rencontrèrent quelques bâtimens à la pêche de la baleine, et apprirent des équipages qu'il n'y avait pas moyen de s'avancer au nord par le couchant: ce qui les détermina à revenir sur leurs pas dans l'intention de chercher un passage par l'est, où la mer leur paraissait plus libre; mais bientôt ils s'y virent renfermés entre d'énormes masses de glace. Ils restèrent près de douze jours dans cette situation, ne changeant de place qu'autant que les courans les entraînaient avec les glaces: ce dont ils ne s'apercevaient qu'à la variété des aspects, que leur présentaient successivement les côtes du Spitzberg. Un coup de vent ayant enfin rompu cette barrière, les dégagea de la position critique où ils étaient. Ils côtoyèrent alors ce rempart de glace, cherchant une ouverture qui les conduisît droit au nord; et n'en ayant point découvert, ils entrèrent le 26 juin dans le Fair-Haven, qui se trouve entre les îles de Vogelfang et de Cloven-Cliff, sur la côte du Spitzberg.

Après y être restés huit jours à l'ancre, ils reprirent le large, et cinglèrent vers le nord en passant par l'est. Ayant aperçu çà-et-là quelques ouvertures à travers les glaces, ils y pénétrèrent et parvinrent jusqu'au 80.e degré 32′; là ils se trouvèrent pris entre des glaces, qui les tinrent enfermés de nouveau pendant trois semaines. Ce ne fut que le 29 juillet qu'ils purent enfin, à force de travail, s'ouvrir un passage, et gagner une mer moins embarrassée de ces masses flottantes. Ils en étaient déjà à neuf ou dix milles, lorsqu'ils y furent repoussés le lendemain par une tempête, avec le danger imminent de s'y briser s'ils venaient à les heurter. Il ne leur restait qu'un parti à prendre, qui était de déployer toutes les voiles, de courir sur les masses les moins considérables, et de chercher à s'y frayer un chemin à toute force. La Dorothée donna l'exemple, et le Trento la suivit. Un épouvantable craquement fit pâlir les plus intrépides marins des équipages, et il ne fallut rien moins que l'extrême solidité de ces bâtimens, pour résister à la violence d'un pareil choc. Enfin le vent se calma, le tems était au beau le lendemain matin, et les glaces s'étant un peu séparées, les bâtimens s'échappèrent et revinrent dans la baie de Smeerenberg. Ils y restèrent tout le mois d'août pour se radouber; et ayant remis à la voile au commencement de septembre, ils rentrèrent en Angleterre le 10 octobre.

Le séjour qu'ils firent dans la baie de Smeerenberg fournit l'occasion d'y faire plusieurs observations utiles à la navigation: on examina l'intérieur et la côte du Spitzberg, et l'on y recueillit des notions intéressantes sur son histoire naturelle. Le lieutenant Beechey qui fesait partie de cette expédition nous a laissé dans ses dessins, la vue d'une côte septentrionale du Spitzberg, qui est représentée dans la grande rotonde du panorama d'Henri Aston Barker, place Licester à Londres. Nous avons cru faire une chose agréable à nos lecteurs, que de leur offrir cette vue à la planche 29. De chaque côté on voit la Dorothée et le Trento serrés entre des masses de glace, et toute la ligne horizontale représente le banc de glaces, qui s'étend depuis le Spitzberg jusqu'au Groënland. La teinte jaunâtre répandue sur l'horizon derrière le Trento, est l'effet du phénomène appelé *Ice-Blink*, qui se fait toujours apercevoir au dessus des masses de glace solide, pourvu toutefois que l'horison soit absolument sans nuages. L'incidence des rayons solaires sur la surface des neiges qui recouvrent ces glaces, et leur

Vue d'une côte septentrionale du Spitzberg.

L'Ice-Blink.





réflexion dans l'atmosphère, sont évidemment la cause de ce phénomène: car on y voit également réfléchis, avec le blink, les interstices et les crevasses que présentent ces glaces, ce qui y forme une représentation parfaite de ces mêmes objets (1). La première colline qu'on voit à gauche de la seconde division de cette planche est le *Red-Hill*, ou colline rouge, qui a pris ce nom de la couleur de son sol. Ce point semble être le plus reculé qu'aient atteint la plupart des navigateurs. Le capitaine Phipps est néanmoins parvenu, après trois tentatives différentes, à s'avancer encore au delà. A la hauteur de cette colline, la Dorothée et le Trento se trouvèrent encore pris dans les glaces pendant treize jours. Vers le milieu de cette division on voit la *Red-Bay*, ou baie rouge. Au sud-est de cette baie on trouve trois montagnes de glace, qui ont environ un mille de long et deux cents pieds de hauteur. Plus loin vers la gauche sont les deux îles appelées les Norvèges, au nord de l'une desquelles on a découvert dernièrement 243 tombeaux avec des inscriptions Anglaises, et près delà les ruines d'établissemens où l'on fesait bouillir l'huile. Plus à la gauche on aperçoit le *Rocher fendu*: ce promontoire, auquel les premiers navigateurs ont donné ce nom, parce qu'il est partagé en deux, est l'extrémité nord-ouest du Spitzberg, et la pointe de terre à laquelle va ordinairement se rejoindre le banc de glace. La scène se termine au Vogel-Sang, qui est une île féconde en comparaison du reste, à cause de la quantité de lichens de diverses sortes dont elle est couverte, et qui y servent de pâture à un grand nombre de rennes. Le ciel offre de ce côté l'image de l'orage qui s'éleva au sud-est, et vint éclater sur les deux vaisseaux Anglais.

Après avoir ainsi tracé la topographie d'une partie du Spitzberg, nous allons tâcher de donner à nos lecteurs une idée plus exacte de cette région lointaine, en rapportant succinctement les notions que les voyageurs nous ont transmises sur son climat, ainsi que sur les végétaux et les animaux qui lui appartiennent.

Jour de cinq mois.

Le silence qui règne sur ces terres désertes, ajoute encore à l'horreur secrète qu'éprouve le voyageur en y abordant. Cependant l'état de mort où semble dormir la nature n'est encore là que périodique. Un jour de cinq mois est l'été de cette triste contrée: le lever et le coucher du soleil y marquent les limites de la saison vi-

(1) V. Scorsby sur la glace polaire.

vante; mais ce n'est guères que vers la moitié de cette saison, ou pour mieux dire vers le midi de ce long jour, que la chaleur commence à pénétrer un peu dans le sein de cette terre glacée. Après le troisième jour, dit Martens, le soleil ne se couche plus : il n'y a presque plus aucune différence entre le jour et la nuit, quant au froid; mais la nuit, la lumière du soleil, lorsque cet astre est visible, ressemble à un beau clair de lune, et l'on peut fixer son disque aussi aisément que celui de cette planète : c'est à cette particularité qu'on distingue la nuit du jour. Le deux du mois d'août, comme nous étions en route pour nous en revenir, nous vîmes le soleil se coucher pour la première fois. Dans les deux derniers mois de l'été, et particulièrement en juillet, les rayons du soleil étaient si ardens, qu'ils fesaient fondre le goudron de nos vaisseaux sur le côté qui était à labri du vent.

Végétaux. On ne trouve néanmoins sous ce climat que quelques plantes, telles que la cochléaria, la grenouillette, et l'immortelle. Martens eut pourtant la satisfaction de couronner son chapeau de pavots qu'il y avait cueillis. Les golfes et les baies se remplissent d'algues d'une dimension prodigieuse : il en est une espéce qui a jusqu'à deux cents pieds de longueur. *Animaux.* *Phoques.* Les phoques, ces vastes masses de graisse, que les pêcheurs Européens vont chercher parmi des montagnes de glace, aiment à se rouler dans ces forêts marines; ils y sont attirés par l'appât des molusques et des petits poissons dont ils font leur nourriture, et l'on y voit ces corps monstrueux, et en apparence si peu sensibles, jouer entr'eux et se livrer aux plaisirs de l'amour. *Valross.* On trouve aussi sur les glaces flottantes des troupes de valross (1), animal hideux, qui a jusqu'à dix-huit pieds de longueur, et douze ou treize de circonférence : sa tête est petite et se confond tellement avec le cou, qu'elle parait n'en être qu'un prolongement. Il a également les yeux petits et enfoncés dans la tête, de grosses levres et de longues barbes : sa peau a près d'un doigt d'épaisseur et pend en longs plis, surtout autour du cou; elle est couverte d'un poil semblable à des soies, d'un jaune sale et d'une teinte verdâtre; il a les jambes courtes, d'énormes dents, dont la blancheur brille sous la boue qui les recouvre, et grogne comme le cochon. Quelquefois toute la

(1) *Hval-ross* mot Islandais et Danois : *hvall*, baleine; *ross* cheval : *cheval-baleine*.

troupe est endormie, à l'exception d'un dentr'eux qui fait la sentinelle; souvent aussi ce dernier cède au sommeil, et alors on peut s'en approcher et les tuer tous à coups de lance ou de bayonette. Les mères font tous leurs efforts pour sauver leurs petits, au risque de leur propre vie, et les poussent dans la mer lors même qu'ils sont mortellement blessés. Nous eûmes également un exemple touchant de l'attachement de ces derniers pour leurs mères. Un jeune phoque voyant sa mère blessée par des gens de l'équipage vint attaquer l'esquif qu'ils montaient; quoique blessé en plusieurs endroits, il ne laissait pas de se traîner sur les glaces pour les rejoindre, et il ne lâcha prise que lorsqu'il eut le cœur percé d'un coup de lance.

Baleines, narhval etc.

La baleine lance des colonnes d'eau de ses vaste narines, et ressemble à un banc flottant, sur lequel divers testacés et des mollusques ont établi leur demeure; mais souvent elle est blessée à mort par le narhval (1), a qui la perte constante d'une de ses deux défenses horizontales a fait donner le nom de *licorne de mer*. Souvent aussi la baleine est victime d'une espèce de dauphin appelé *épée de mer*, qui lui arrache des morceaux de chair, et tâche surtout de lui dévorer la langue.

Ours polaire.

Parmi tous ces colosses vivans de la mer glaciale nous rangerons un quadrupède formidable, vorace et sanguinaire: c'est l'ours des pôles. Cet animal acquiert une grandeur prodigieuse; il a le poil blanc, la tête alongée comme celle du chien, et aboie presque de la même manière: la nature l'a doué d'un odorat très-fin, et on le rencontre presque partout au delà du cercle polaire arctique. L'hiver, il se retire dans des cavernes glacées, où l'on croit qu'il vit dans une espèce d'engourdissement jusqu'au retour du soleil sur l'horizon; alors il reprend sa vigueur, et dévore tout ce qu'il rencontre. Il fait sa principale nourriture de rennes, de renards, et d'oiseaux de diverses sortes; mais comme cela ne suffit point à sa faim, il se laisse transporter sur des glaces flottantes, et y vit de phoques et de débris de baleines mortes. L'aimable et timide renne se nourrit de la mousse qui tapisse les rochers. Des troupes de renards et d'oiseaux de mer viennent peupler pendant quelques tems ces contrées sauvages; mais à peine le jour est-il fini, que tous ces animaux s'enfuient en Amérique et en Asie, en traversant des terres inconnues.

Rennes, renuards etc.

(1) *Nar-hval*, de *nar*, corps mort, en Islandais, et *hval*, tueur de baleine.

Oiseaux.

Le plus remarquable des oiseaux du pôle est le *Larus glaucus*: les Hollondais lui ont donné le nom de bourgmestre, parce qu'il est le principal des oiseaux de mer des régions arctiques. Il fait son nid sur la cime des rochers, et se nourrit de cétacés et de petits oiseaux: rarement il s'éloigne des terres et des glaces, et se voit presque toujours planant dans les airs. Le *Larus eburncus* est un autre bel oiseau qu'on rencontre rarement loin des glaces; il est blanc comme la neige, et a les principales plumes de ses ailes teintes d'un rouge délicat comme celui de l'œillet: ses yeux sont grands, noirs, brillans, et ses paupières d'un rouge cramoisi. Le *sterna*, espèce d'hirondelle, l'emporte sur tous les autres oiseaux des terres arctiques par la beauté de son plumage. La nature l'a pourvu d'un bec si aigu, et doué d'une telle activité, qu'il attaque des oiseaux beaucoup plus grands que lui; et l'on peut dire, qu'à l'exception du bourgmestre, il est le roi et le tyran de toutes les autres espèces. Les oies sauvages se rassemblent en troupes nombreuses dans les baies du Spitzberg pour s'y multiplier; elles sont renommées pour la finesse de leur duvet, dont il se fait un commerce considérable dans plusieurs pays de l'Europe.

Pêche de la baleine

Les animaux marins du Spitzberg sont pour les Européens un objet de cupidité, qui leur fait braver les dangers infinis de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, dont il est fait mention dès le neuvième siècle, a souvent occupé jusqu'à quatre cents gros batimens de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de quarante-six ans, ont pris trente deux mille neuf cents baleines, dont les fanons et l'huile forment une valeur de 380,000,000 francs (1). Ces animaux paraissent aujourd'hui bien moins nombreux sur les côtes du Spitzberg, et on n'y en voit plus d'aussi grands que dans les commencemens de cette pêche. Les vaches marines sont plus multipliées et bien plus faciles à prendre. Leur peau sert à faire des soupentes de voiture; et leurs dents, plus compactes que celles de l'éléphant, sont recherchées des Russes, qui, à cet effet, envoient au Spitzberg des colonies temporaires.

Corne du narhval.

La corne du narhval a été pendant long-tems l'objet d'une vénération superstitieuse: on en tirait de prétendus remèdes universels, et on la suspendait à des chaînes d'or dans les musées. Les margraves de Bareuth en conservaient plusieurs dans le trésor de leur famille, et ils en avaient reçu une en

(1) *Anderson*, Histoire du commerce vol. 7.e pag. 233. Trad. Allemande.

payement d'une somme de plus de 60,000 rixdalers. Les deux branches de cette maison se partagèrent une de ces cornes avec autant de formalités, qu'elles en auraient mis à se partager un baillage (1). Mais les médecins d'aujourd'hui ont abandonné cette panacée, et la licorne a perdu son prix imaginaire. Une autre substance particulière à ces régions, et qui a été aussi le sujet de quelques fables, c'est la matière cérébrale du mâle de la baleine, qu'on a improprement appelée *sperma ceti*, et plus convenablement *blanc de baleine*, dont on fait dans le nord des chandelles d'une blancheur éclatante. Tous ces gros animaux sont cependant moins utiles à l'homme que l'immense famille des harengs, qui a son séjour dans la mer Glaciale: cachée dans ces retraites inaccessibles, elle y brave les poursuites de l'homme et de la baleine; mais des causes inconnues l'en font sortir tous les ans en essaims innombrables, qui viennent sur les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Amérique.

Bois flottans.

On trouve encore dans ces régions polaires, un autre objet de curiosité, qui est la quantité prodigieuse de bois amenés continuellement par les vagues sur les côtes du Labrador, du Groënland, et plus encore sur celle de l'Islande, du Spitzberg et des autres terres arctiques situées entre ces deux îles. On prétend que les bois ainsi entraînés autour de l'île de Jean-de-Mayen, offrent une surface non moins étendue que celle même de cette île (2). Les baies du Spitzberg en sont encombrées, et l'on en voit flotter en quantité sur les côtes orientales de la Sibérie. Ces amas de bois sont composés de troncs de mélèzes, de pins, de cèdres de Sibérie, de sapins, ainsi que de bois de Fernambouc et de Campèche. Ces troncs paraissent avoir été transportés en mer par les grands fleuves de l'Asie et de l'Amérique; les uns provenans du golfe du Mexique ont suivi le fameux courant de Bahama; les autres sont venus avec celui qui règne au nord de la Sibérie, et a sa direction de l'est à l'ouest. Mais si ces bois sont des débris de forêts actuellement existantes, il en est une partie qui semble avoir une origine plus reculée, et être l'effet des révolutions même du globe. De vastes couches de charbon de terre, de bois bitumineux et d'arbres renversés, s'étendent indistinctement sur la surface des continens

(1) *Spiess*, Archivisce nebenarbeiten, I.er cah. pag. 69.
(2) *Crantz*, Histoire du Groenland, Tom. I.

et au fond des mers. Ce débris de végétaux sont l'effet de grandes catastrophes, et de bouleversemens arrivés sur notre globe. Partout il a subi de pareilles révolutions, et l'on en retrouve des traces jusques dans les régions polaires. Mais en nous bornant à remarquer ce fait, nous laisserons aux physiciens le soin d'en rechercher les véritables causes.

LE CANADA

OU

LA NOUVELLE-FRANCE.

Situation, étendue.

Le Canada, qui, depuis la paix de 1763, appartient à la Grande Brétagne, est situé entre le 65.e degré environ 30 minutes, et le 99.e de longitude ouest de Paris, et entre les 43.e et 49.e degrés de latitude nord. Il est borné au septentrion par la Nouvelle-Galles méridionale, et la Nouvelle-Brétagne ou le Labrador, et s'étend du levant au couchant, depuis l'île d'Anticosti dans le golfe de S.t Laurent, jusqu'au lac Uinipek. Une ligne sinueuse, qui commence à peu près au lac des Bois, et traverse le lac Supérieur, le lac Huron, le lac Erié, le lac Ontario et le fleuve S.t Laurent jusqu'au 45.e degré de latitude nord, après avoir couru droit à l'est l'espace d'environ trois degrés, va rejoindre la chaîne des monts Albany, qu'elle suit jusqu'à la Nouvelle-Brunswick, qui sépare le Canada des Etats-Unis. On croit que cette région n'a pas plus de 500 lieues de longueur, sur 60 de largeur.

Découverte du Canada.

Nous avons parlé dans la préface de ce volume de la découverte qui fut faite en 1499 de l'île de Terre-Neuve par Jean et Sebastien Cabot, ainsi que des voyages de Verazzani en 1529 dans l'Amérique septentrionale. En 1534, Cartier, de S.t Malo, entreprit la continuation des découvertes de Verazzani; et après être arrivé au Cap de Bonne-Vue à Terre-Neuve, il fit voile au midi, et entra dans une grande baie du golfe, qu'il appella *baie des chaleurs*. Il en fit presque tout le tour, et prit ensuite possession de tout le pays qu'il avait reconnu. L'année suivante il revint dans ce golfe, auquel il donna le nom de S.t Laurent, qui s'étendit ensuite au grand

Decouvertes de Cartier en 1534.

fleuve, que les indigènes appelaient fleuve du Canada. Cartier le rémonta l'espace de 90 lieues, et aborda à Hochelaga, grande bourgade Indienne, située dans une île et au pied d'une montagne. Il appela cette île *Mont-Royal*, dont on a fait depuis Montréal. Ceux qui désireraient connaître quelques particularités intéressantes sur cette partie du Canada à cette époque, trouveront à satisfaire leur curiosité dans le *Recueil des voyages* de Ramusius.

De de Laroque en 1541.

En 1541, Jean François de Laroque, Gentilhomme Picard, fit un établissement dans l'île royale, et envoya Alphonse de Saintonge reconnaître le nord du Canada au dessus du Labrador. En 1598, le Marquis de Laroche découvrit l'île des Sables, et les côtes voisines de l'Arcadie. En 1604, M.[rs] de Monts et Samuel Champlain achevèrent la découverte de ces côtes; ils firent ensuite celle de la baie Française, et s'avancèrent jusqu'à l'île de S.[te] Croix. L'hiver suivant Champlain reconnut toute la côte méridionale du Canada. En 1608, il jeta les fondemens de la ville de Quebec, capitale de la Nouvelle-France. En 1611, Champlain découvrit le pays des Iroquois, et rencontra sur sa route un grand lac auquel il donna son nom. En 1615, il découvrit le pays des Hurons, entre le lac Erié, le lac Ontario et le lac Huron.

De Champlain en 1604 et suiv.

L'intérieur du Canada fut découvert peu-à-peu par les Jesuites; et ce qui est au de là du Mississipi, au nord et au nord-ouest, le fut depuis par différens voyageurs du Canada, entr'autres par M.[r] Le Sueur et par les Pères Hennepin et Decan.

Principales relations sur le Canada.

Parmi les écrivains à qui nous sommes redevables de quelques notions historiques sur cette vaste contrée, on doit particulièrement citer M.[r] (1) Jacques Cartier, géographe et hydrographe également

(1) Brief récit, succinte narration de la navigation faite aux iles de Canada etc. *Paris*, 1595, in 4.°
Discours du voyage aux Terres-Neuves, les Canadas etc. par Jacques Cartier. *Rouen*, 1598, in 8.°
Historie von Erfindung der Grossen Landschaft, Nova-Francia. *Hambourg*, 1613, in 4.°
Des Sauvages, ou Voyage de Samuel Champlain, fait en la Nouvelle-France, l'an 1603. *Paris*, 1603, in 8.°
Voyage de la Nouvelle-France, de Samuel Champlain, Xaintongeois, capitaine de marine. *Paris*, 1615; ibid. 1617, in 8.°
Les Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dite Canada, faits par le sieur de Champlain, Xaintongeois etc. *Paris*, 1632, in 4.° fig.°

habile, lequel nous a laissé une description exacte des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des fleuves et des îles qu'il reconnut, tant dans sa navigation sur le fleuve de S. Laurent, que dans ses différens voyages sur la partie continentale du Canada. Les marins ont conservé jusqu'à présent la plus grande partie des noms qu'il donna aux différens lieux où le conduisit son infatigable activité. Champlain, qui joignait beaucoup de connaissances à une grande expérience, était le plus propre à nous donner la description d'un pays où il avait séjourné tant d'années. Le choix qu'il a fait de divers événemens qui ont précédé son voyage au Canada, ainsi que de ceux dont il a été témoin ou le principal auteur, annonce en lui beaucoup de discernement, et le récit qu'il en fait est écrit dans un style simple et naturel. Néanmoins, il montre

Relations de Cartier et de Champlain.

Histoire de la Nouvelle-France etc. par Marc Lescarbot. *Paris*, 1609, in 8.° fig° La même, *Paris*, 1611; ibid., 1617, in 8°
Relation de la Nouvelle France, par le P. Biard. *Lyon*, 1616, in 8.°
Lettre de Charles Lallemand, supérieur des missions des Jésuites au Canada, où sont contenues les mœurs des sauvages. *Paris*, 1627, in 12.°
Brêve relation d'un voyage à la Nouvelle-France, par le P. Lajeune, Jésuite. *Paris*, 1631, in 8.°
Le grand voyage aux pays des Hurons par le P. Gabriel Sagard. *Paris*, 1632, in 12°
Histoire du Canada et Voyages que quelques Récolets y ont faits pour la conversion des infidèles, par le Frère Sagard. *Paris*, 1632, ibid., 1636, in 8.°
Relation de ce qui s'est passé à la Nouvelle-France en l'année 1634, par le P. Lajeune, Jésuite. *Paris*, 1635-1640, 7 vol. in 8.°
Relation de ce qui s'est passé au pays des Hurons en 1637, par Français-Joseph Le-Mercier. *Rouen*, 1638, in 8.°
Relation de la Nouvelle-France, par Barthélemi Vincent, depuis l'an 1631 jusqu'en 1649. *Paris*, 1641-1649, 4 vol. in 8.°
Relation des missions des PP. Jésuites à la Nouvelle-France, en 1647 et 1648, par le Supérieur des missions. *Paris*, 1649, in 8.°
Relation de la mission des PP. Jésuites aux Hurons et au pays plus bas de la Nouvelle-France, en 1649 et 1650, par le P. Paul Ragueneau. *Paris*, 1650-1651, 2 vol. in 12.°
Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France, vulgairement dite le Canada. *Paris*, 1664, in 8.°
Relation de ce qui s'est passé dans la Nouvelle-France, depuis 1661 jusqu'en 1665, par Jérôme Lallemand. *Paris*, 1665-1666, 3 vol. in 12.°
Relation du Canada, des années 1664-1665, par François Le-Mercier. *Paris*, 1666, 3 vol. in 12.°

quelquefois dans cette relation, qui s'étend depuis les premières découvertes faites par Verazzani dans cette partie de l'Amérique, jusqu'en 1631, une crédulité dont on ne peut attribuer la cause qu'au peu de progrès qu'avaient fait la physique et l'histoire naturelle à cette époque.

Grand recueil des relations sur le Canada.

Le grand recueil des relations sur le Canada, publié à Paris en 1634 et suiv., mérite aussi d'être consulté: car, malgré les préjugés d'état et du siècle dont leurs auteurs étaient imbus, ces mémoires sont aujourd'hui d'un grand prix, à cause de l'exactitude des notions qu'ils nous donnent sur le costume des nations indigènes qui habitent encore dans l'intérieur du Canada et les pays voisins, et dont le caractère physique et moral a subi depuis lors une étonnante altération.

Relation du Canada, des années 1667 et 1668, par Jacques Bordier, *Paris*, 1669, in 12.°

Relation du Canada, des années 1669-70-71-72 par Claude Ablon. *Paris*, 1673-1674, 2 vol. in 12.°

Collection de plusieures Relations du Canada, depuis 1632 jusqu'en 1672, 43 vol. in 12.°

Histoire naturelle des mœurs et de productions du Canada, par Pierre Boucher. *Paris*, 1664, in 12.°

Historia Canadensis et Novae-Franciae, libri X. auctore Francisco Creuxio. *Paris*, 1664, in f.°

Nouvelle Relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspésiens, porte-croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada, par le P. Chrétien Leclercq *Paris*, 1691, in 12.° La même, traduite en Hollandais. *Amsterdam*, 1752, in 8.°

Nouveaux Voyages de M. le Baron de La-Hontan dans l'Amérique septentrionale etc. *La-Haye*, 1709, 2 vol. in 12.° Trad. en Anglais. *London*, 1735, in 8.° Trad. en Hollandais. *La-Haye*, 1739, in 8.°

Histoire de l'Amérique septentrionale etc. par M. de Bacqueville de la Potherie. *Paris*, 1722, 4 vol. in 12.° fig.° *Amsterdam*, 1723, 4 vol. in 8.° intitulé Voyage dans l'Amérique etc.

Aventures du sieur Charles Le-Beau, ou Voyage parmi les Sauvages de l'Amérique septentrionale etc. *Amsterdam*, 1738, 2 vol in 12.° fig.°

Histoire et description générale de la Nouvelle-France etc. par le P. Charlevoix. *Paris*, 1744, 4 vol. in 4.° La même, ibid., 1744, 6 vol. in 12.° Trad. en Anglais. *London*, 1772, 2 vol. in 4.°

History of the Indian Nation of Canada etc. by Cadwallador Colden. *London*, 1747; ibid., 1755, 2 vol. in 8.°

Relation de Leclercq.

Le Missionnaire Leclercq, dans sa nouvelle relation de la Gaspésie, montre moins de préjugés et plus de sens qu'on ne doit en attendre ordinairement des gens de cet état. Le portrait qu'il fait des mœurs, des usages et des opinions religieuses des Gaspésiens et autres peuplades voisines, est bien tracé, et le récit de ses travaux apostoliques n'occupe que le second rang dans son ouvrage.

De de La-Hotan

Le voyage du Baron de La-Hotan, dans lequel on trouve des faits authentiques entremêlés de fictions agréables, quoiqu'écrit dans un style dur et barbare, fut accueilli favorablement du public, attendu, comme l'observe l'éditeur, qu'il parut dans un tems où les relations du Canada et des pays adjacens, presque toutes rédigées par des Missionnaires, ne parlaient que de messes, de miracles et de conversions. La vérité que La-Hotan prit pour guide

Geographisch-Historisch-Politisque Nachrichten von dem Theil der Nordlichen America etc. *Francfort et Leipsic*, 1756, in 8.°

An Account of the procedings of the British and other protestant inhabitants to obtain a house of assembly in that province of Quebec. *London*, 1766, in 12.°

Capitaine John Knox's Historical Journal of the campains in North-America, fort the years 1757-58-59-60 etc. *London*, 1769, 2 vol. in 4.°

Tagebuch einer Reise von Stade nach Quebec in America von einem Officier. *Francfort*, 1776, in 8.°

Tagebuch von des Reise der Braunschweigischen Auxiliartruppen von Wolffenbüttel nach Quebec, von F. V. Melcheimer. *Minden*, 1776, in 8.°

Vertrauliche Briefe von Canada und Neu-England von 1777 und 1778 etc. von einigen Deutschen Officiers. *Gottingue*, 1779, in 8.°

Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique etc. *Paris*, 1790, 2 vol. in 8.°

Journal d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale. Traduit de l'Anglais et enrichi de notes par M. Noël. *Paris*, 1795, 2 vol. in 8.° fig.°

A Voyage to Canada aud the United-State of America, by John Weld. *London*, 1799, 2 vol. in 8.° Trad. en Allemand; *Berlin*, 1800, 2 vol. in 8.°, et 1801, in 8.° Trad. en Français; *Paris*, 1800, 3 vol. in 8.° En Italien; *Milan*, 1819, 3 vol. in 12.°

The History of Canada etc. by George Heriot. *London*, 1806, in 8.°

Travels through Lower Canada etc. ou Voyages dans le Bas-Canada et dans les Etats-Unis d'Amérique, faits en 1806, 1807, 1808, par M.r Lambert. *Londres*, 1810, 3 vol. in 8.° fig.°

dans sa relation, fit couvrir d' un voile les fables qu'elle renfermait; et plusieurs écrivains renommés, tels qu'un Montesquieu entr'autres, l'ont cité avec confiance. Les relations postérieures ont dévoilé ensuite les autres défauts de cet ouvrage, et l'on a reconnu que son auteur y avait souvent altéré les faits, que la plupart des noms propres des peuples et des pays y étaient dénaturés, et qu'il y avait inséré des épisodes dont le sujet était absolument controuvé.

De Le-Beau.

Charles Le-Beau, après des événemens extraordinaires, s'est trouvé dans la nécessité de rester chez diverses peuplades de l'Amérique septentrionale, où il a vecu long-tems. Nul ne nous a mieux fait connaître que lui les mœurs, les usages et le régime intérieur de trois nations les plus considérables du Canada, qui sont les Iroquois, les Hurons et les Algonquins. Ce voyageur met à jour toutes les erreurs contenues dans les relations précédentes, et surtout dans celle du Baron de La-Hontan.

De Charlevoix.

Mais la relation où l'on trouve les renseignemens les plus instructifs sur les établissemens qui ont été faits au Canada, ainsi que sur le caractère physique et moral des nombreuses populations qui l'occupaient, et dont plusieurs subsistent encore, c'est celle que nous en a donnée Charlevoix en Anglais. On désirerait cependant qu'il y eût mis moins de prolixité, et surtout qu'il n'eût pas confondu quelquefois des particularités tout-à-fait frivoles avec des observations importantes.

De Heriot, Weld, et Lambert.

L'histoire du Canada de Georges Heriot publiée en 1806, le voyage au Canada d'Isaac Weld fait en 1795 et années suivantes, et celui de M.r Lambert fait aussi en 1806 et années suivantes dans le Bas-Canada et les Etas-Unis d'Amérique, nous ont procuré une plus ample connaissance de cette vaste contrée, ainsi que des renseignemens précieux sur l'histoire des différens peuples qui l'habitent. Nous prendrons donc pour guide ces écrivains, aussi bons critiques qu'habiles observateurs, dans la description que nous allons donner du costume des peuples de cette importante région de l'Amérique septentrionale.

Nom de Canada, à quels pays.

Le nom de Canada ne fut originairement donné qu'aux contrées adjacentes au golfe de S.t Laurent, et aux deux rives du fleuve de ce nom, jusque vers Tadussac; et l'opinion commune est que ce nom a été pris de quelqu'une des tribus sauvages des environs. Il s'étendit ensuite insensiblement jusqu'aux rives du Mississipi, et embrassa même quelquefois la Nouvelle-Angleterre, et la Nouvelle-

Belgique, qui est à présent la Nouvelle-York. Mais il y a déjà longtems qu'on ne connait plus, sous le nom de Canada, que le pays proprement appelé Nouvelle-France.

Aspect du pays.

En général, le Canada est montueux et couvert de forêts. La partie orientale située entre le golfe S. Laurent et Quebec est hérissée de montagnes, qui, depuis cette ville jusqu'à l'embouchure de l'Utauas, commencent à devenir plus rares et moins élevées: au dessus de ce fleuve le pays est parfaitement uni. En remontant le S.t Laurent on rencontre ces forêts majestueuses, au milieu desquelles se trouvent les plus vastes amas d'eau douce qu'il y ait au monde. Le fleuve S.t Laurent n'est qu'un long détroit, par où s'écoulent les eaux des grands lacs du Canada. Le plus éloigné est le lac Supérieur; il a cinq cents lieues de tour: ses eaux limpides, dont l'immense volume est alimenté par quarante rivières, sont renfermées dans un bassin de roches, et y forment des vagues presqu'aussi fortes que celle de la mer Atlantique. Le lac Huron, qui a trois cents lieues de circonférence, reçoit les eaux du précédent par une suite de cascades connues sous le nom de Sauts de Sainte Marie. On ne donne que deux cents lieues de tour au lac Michigan, dont les bords fertiles sont entièrement dans le domaine des Etats-Unis: ses eaux se réunissent à celles du lac Huron, par un large détroit. Un autre détroit, ou pour mieux dire, la rivière rapide de S.t Clair, sert d'écoulement au lac Huron, et forme, en s'élargissant, le petit lac de S.t Clair. Un canal plus tranquille, proprement appelé Détroit, joint ce bassin au lac Erié, lequel a plus de quatre-vingt dix lieues de longueur sur environ trente de largeur, mais qui, à raison de son peu de profondeur, et de la hauteur inégale des terres qui l'entourent, est sujet à des coups de vent, qui en rendent la navigation très-dangereuse. Toutes les fois que ses eaux sont agitées, elles deviennent troubles par la quantité de sable jaune qu'elles soulèvent du fonds; mais dans les tems calmes, elles sont limpides et d'une couleur verdâtre. Le lac Erié se décharge dans le lac Ontario par le moyen de la Nigara, rivière où se trouvent ces fameuses cataractes, dont le spectacle imposant sera toujours au dessus de tout ce qu'on en pourrait dire. Nous ne laisserons pas cependant de décrire, le mieux qu'il nous sera possible, cette magnifique perspective; mais il importe de donner auparavant une description circonstanciée de cette rivière et de ses cataractes, d'après celle qu'en a faite Isaac Weld.

Lac Superieur. Lac Huron. Lac Michigan. Lac Saint Clair. Lac Erié.

Rivière de Niagara.

La Niagara a sa source à la partie orientale du lac Erié, et après un cours de trente milles se jette dans le lac Ontario. En partant du premier de ces deux lacs, jusqu'à quelques milles au delà, cette rivière n'a pas plus de trois cents pas de largeur, et pourrait porter des bâtimens qui ne tireraient pas plus de neuf à dix pieds d'eau; mais la rapidité et l'irrégularité de son cours, et les roches énormes dont son lit est encombré, en rendraient la navigation trop dangereuse pour d'autres navires que de simples barques. Ce lit s'élargit ensuite, les roches disparaissent, ses eaux, quoique rapides coulent sans bruit et d'un mouvement uniforme, et la navigation y est sûre pour les barques jusqu'au fort Chippeway, qui est à trois milles au dessus des cataractes. Mais là, son cours commence à être de nouveau embarrassé d'écueils; et ses eaux, après s'être précipitées de cascades en cascades sont tellement agitées, que si un canot osait s'avancer au delà du fort Chippeway, il n'est point de force humaine qui pût l'empêcher d'être brisé, bien avant d'arriver aux cataractes.

Il est à observer cependant que l'agitation des eaux ne se fait remarquer que le long des bords de la rivière; et que dans le milieu, le courant n'est pas tellement embarrassé, qu'un canot, guidé par une main habile, ne puisse arriver jusqu'à une île qui se trouve sur le bord même de la cataracte. Mais il faut pour cela que le conducteur du canot prenne son point de départ au dessus du fort Chippeway, où le courant est uniforme, et qu'il sache se diriger précisément au milieu: car pour peu qu'il s'en écartât à droite ou à gauche, il ne lui serait plus possible de le regagner, et il se verrait entraîné malgré lui vers les cataractes, où il trouverait une mort inévitable. La difficulté de descendre jusqu'à l'île, toute grande qu'elle est, n'est encore rien en comparaison de celle qu'il faut vaincre pour remonter vers le fort Chippeway. L'effroi qu'inspire la présence d'un danger aussi imminent n'empêche pas cependant qu'il ne se trouve des gens, qui ont la folle témérité d'aller à cette île, pour y jouir de la vue des cataractes par derrière, ou seulement pour pouvoir se vanter d'y être allés.

Cataractes de Niagara.

A mesure que le fleuve s'approche de la cataracte, son cours devient plus rapide et plus impétueux en passant à travers les rochers qui le brisent; mais lorsque les eaux arrivent au bord de la cataracte, elles se précipitent en une seule masse, sans rencontrer d'obstacle dans leur chute. Un peu avant d'arriver au bord du

gouffre, le fleuve fait un tour considérable sur la droite, ce qui donne au courant une direction oblique, et lui fait faire un angle avec le roc d'où il tombe. La largeur de la cataracte, mesurée un peu au dessous de la chute, surpasse celle du fleuve. Mais la vue générale que nous présentons de cette fameuse cataracte à la planche 30, en donnera une idée bien plus vraie et plus satisfesante, qu'on ne pourrait le faire à l'aide de quelque description que ce soit.

Vue générale de la cataracte.

On voit dans cette planche, que le fleuve ne forme pas une seule nappe d'eau en tombant, mais que son cours est partagé par quelques îlots en trois cataractes séparées les unes des autres. La plus grande, qui est au nord-ouest du fleuve, est dans les domaines de l'Angleterre, et s'appelle la grande cataracte, ou la cataracte *du fer à cheval*, parcequ'elle en a un peu la forme. Voy. la planche 31, n.° 1. Sa chute est de cent quarante-deux pieds, tandis que celle des deux autres est de cent soixante: néanmoins on lui donne le premier rang, en ce qu'elle est plus large et plus rapide. Le lit du fleuve se trouvant plus bas d'un côté que de l'autre au dessus du précipice, ses eaux suivent la déclivité de cette partie de son lit, et acquièrent par conséquent une rapidité que n'ont point celles de l'autre côté, et qui est encore augmentée par le plus grand nombre d'écueils dont elle est semée.

Vue de la cataracte du fer à cheval.

C'est du centre du *fer à cheval* que s'élève cette nuée immense de vapeurs qu'on aperçoit à une grande distance (1). L'éten-

(1) Le bruit de la cascade, dit Weld, s'entend quelquefois à la distance de quarante milles, et le nuage que forme la vapeur se distingue à une distance encore plus grande, mais il faut pour cela que le ciel soit clair et serein: ce qui est très-ordinaire dans ces contrées. Me trouvant, continue le même voyageur, à bord d'un vaisseau de guerre sur le lac Erié, nous aperçûmes ce nuage, quoique nous en fussions à quarante-quatre milles. L'air était très-serein, lorsque le capitaine qui descendait de la grande hune, nous dit, en nous montrant un petit nuage blanc à l'horison, que c'était la vapeur qu'on voyait constamment au dessus de Niagara. Nous crûmes d'abord que ce n'était qu'une simple conjecture, mais en y regardant avec plus d'attention, nous reconnûmes que le capitaine avait raison. Tous les autres nuages qu'on voyait à l'horizon changeaient de place ou disparaissaient, tandis que celui ci restait toujours au même endroit; et il ne nous fut pas difficile de distinguer même, à l'aide d'une lunette d'approche, que ce nuage changeait de forme à chaque instant, ce qui était l'effet des tourbillons de vapeurs qui s'élevaient par bouffées de la cataracte.

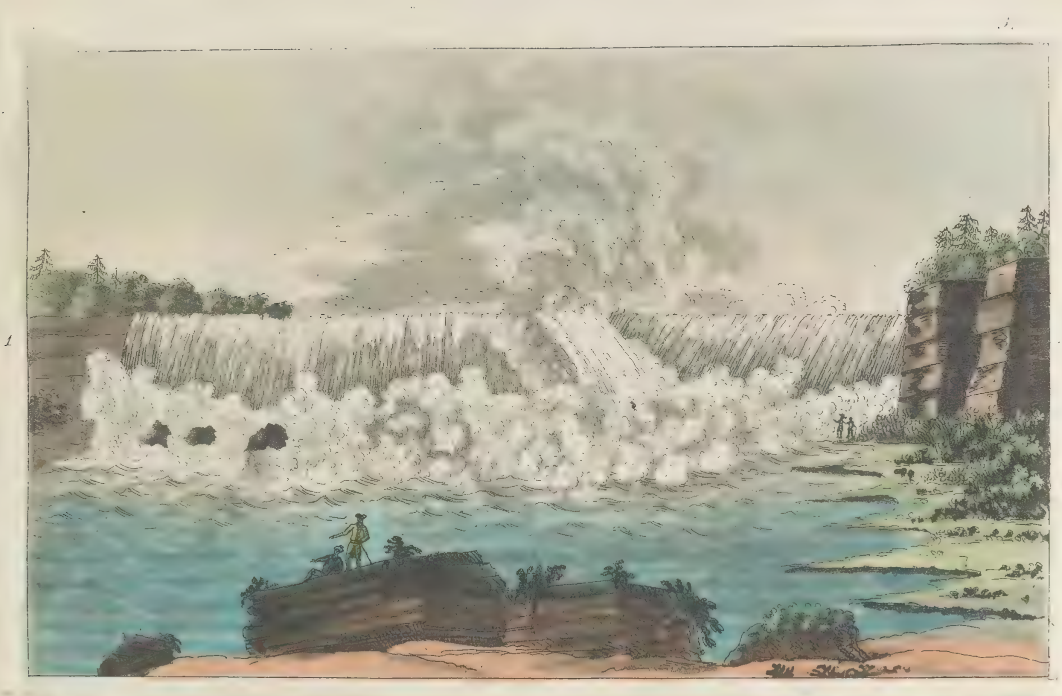
Drouin de Bercy, dans le premier vol. de son ouvrage intitulé: *L'Eu-*



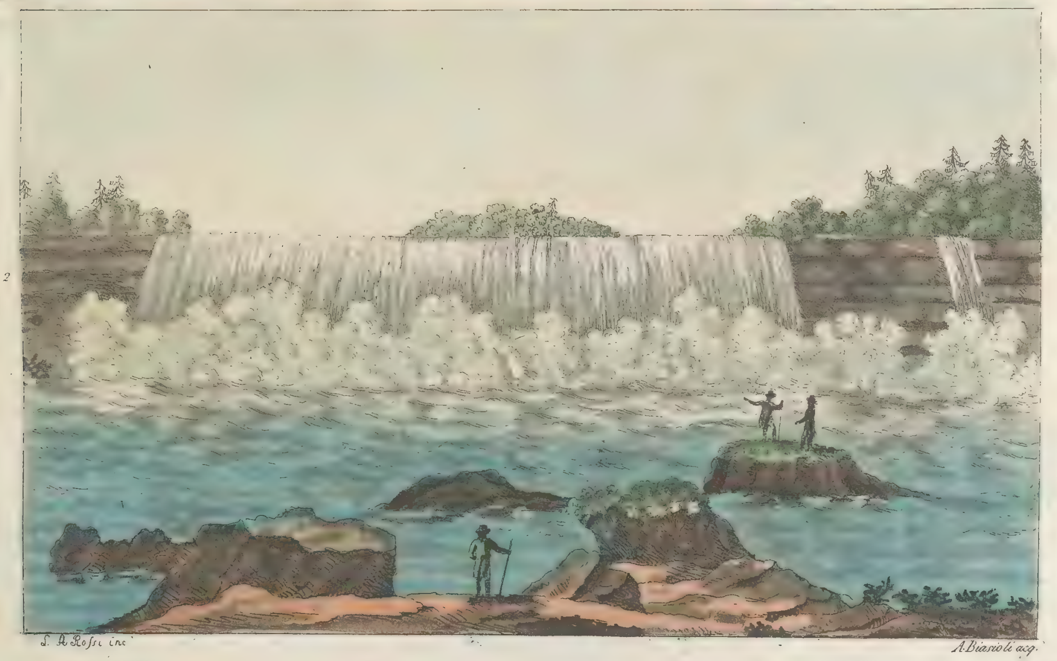
P. Fumagalli f.



1



2



L. A. Rossi inc. A. Biasioli acq.



due de cette partie de la cataracte ne peut se mesurer qu'à vue d'œil, mais on s'accorde généralement à lui donner six cents pas de développemet. L'île qui la sépare de la cataracte voisine peut en avoir environ trois cent cinquante. La seconde cataracte n'en a que cinq; l'île qui sépare celle-ci de la troisième en a trente, et la troisiéme qu'on appelle communément la cataracte de Schlopper, parce qu'elle touche le rivage où se trouve le fort de ce nom est pour le moins aussi étendue que la plus grande de ces îles. Voy. la planche 31 n.° 2. Ainsi la largeur totale du précipice est de mille trois cent trente-cinq pas (1). Ce calcul n'est point exagéré: car plusieurs voyageurs l'ont évaluée à plus d'un mille Anglais. La quantité d'eau qui se précipite de ces cataractes est énorme, s'il faut en croire certains curieux qui la font monter à 670,255 tonneaux par minute (2).

Vue des petites cascades.

En se plaçant sur la rive du fleuve qui appartient aux Anglais, et près de la cataracte appelée le *fer à cheval*, on jouit sans obstacle de la vue de cette admirable perspective. D'abord on a devant soi ces effrayantes cascades, que franchissent les eaux avant d'arriver à la cataracte. De vastes forêts s'étendent sur les bords du fleuve: un peu au dessous se déploie la grande cataracte du *fer à cheval*; à peu de distance sur la gauche on voit celle du fort Schlopper, et sous ses pieds l'abyme dont l'œil épouvanté n'ose mesurer la profondeur. Il est difficile d'exprimer l'émotion qu'on éprouve à l'aspect de cet imposant spectacle, et ce n'est qu'après quelques instans de recueillement, qu'on est en état de distinguer et de goûter

rope et l'Amérique comparées etc. Paris, 1818, donne à-peu-prés la même description de cette fameuse chute d'eau.

Le saut qui est du côté des Etats-Unis a 163 pieds de hauteur perpendiculaire, sur ún quart de lieue da largeur. On ne peut rendre l'effroi qu'on éprouve en voyant cette énorme masse d'eau se précipiter sur une roche calcaire extrêmement blanche, d'où elle rejaillit à une grande hauteur en flocons d'écume, qui ont la blancheur de la neige. La vapeur qui s'en éléve comme un nuage se voit à cinq lieues de là, et les rayons du soleil y tracent un bel arc-en-ciel. Le bruit de cette chute s'entend à plus de six lieues.

(1) Un mille et trois quarts d'Italie.

(2) Le tonneau dont il sagit ici étant du poids de 2,000 livres, et le pied cube d'eau de 70 livres, les 670,255 tonneaux forment 19,150,142 pieds cubes.

chacune des parties dont il se compose : car il est impossible de les embrasser toutes d'un coup-d'œil. L'agitation et le trouble que cet effrayant tableau portent dans l'âme sont tels, que ceux qui ont demeuré plusieurs années sur les lieux, et qui ont pu le contempler tout à leur aise, assurent qu'à chaque fois il leur a paru plus étonnant et plus sublime.

Lac Ontario.

Après cette chute majestueuse, les eaux de la Niagara vont se perdre dans le bassin paisible du lac Ontario. C'est le plus oriental des quatre lacs par où passe la ligne qui sépare les Etats-Unis du haut Canada ; il a, selon Weld, deux cent vingt milles d'orient en occident, et soixante-dix dans sa plus grande largeur. Ce lac est moins sujet que les autres aux bourrasques ; et si l'on veut faire attention à sa vaste étendue, on est surpris de la tranquillité de ses eaux, qui sont extrêmement limpides, quoiqu'elles paraissent noirâtres quand on les observe du haut du bâtiment. C'est une opinion commune, non seulement aux Indiens, mais même à une grande partie des blancs qui habitent ses bords, que ses eaux s'élèvent et s'abaissent alternativement au bout de sept ans révolus. Il est vrai, dit Weld, que ce phénomène est contesté par d'autres, et en effet il est tellement en opposition avec toutes les observations faites sur de semblables masses d'eau en diverses parties du globe, que je serais tenté de le regarder comme une chose purement imaginaire. Néanmoins, comme cette espèce de flux et reflux est attestée par les habitans les plus âgés de ces pays, il est prudent de suspendre un jugement décisif à cet égard. Quelques-uns sont d'avis que ces crues périodiques dépendent de causes accidentelles, et non d'une loi générale établie par la nature.

Lac des Mille-Iles.

Le lac Ontario verse ses eaux dans le beau lac des Mille-Iles, d'où elles passent dans le fleuve S.t Laurent proprement dit. Le lac des Mille-Isles a vingt-cinq milles de long et six de large. La ville de Kington est à quinze mille du point le plus éloigné de sa partie supérieure. Il est parsemé d'un grand nombre d'îles, toutes couvertes de bois, dont plusieurs ne sont qu'à un jet de pierre les unes des autres : néanmoins les passes y sont sûres pour des barques, et quelquefois même pour une frégate. Les eaux de ce lac ont un cours non moins rapide que celles du S.t Laurent au dessus du lac S.t François. Passé ce dernier lac jusqu'à la rivière Utawas, elles sont troubles à cause des bancs de marne sur lesquels elles coulent. Les îles sont bordées partout de rocs perpendiculaires,

qui s'élèvent quelquefois jusqu'à vingt pieds au dessus de la surface de l'eau. On ne peut imaginer rien de plus beau ni de plus varié que le tableau enchanteur dont on a la vue en passant à travers ces îles. Le fleuve S.t Laurent a quatre-vingt dix milles de largeur à son embouchure, et il est navigable pour des vaisseaux de guerre jusqu'à Québec qui est à quatre cent milles dans les terres. Son lit est aujourd'hui plus profond qu'il ne l'était a l'époque de la découverte, et il est à croire que cet avantage s'accroîtra encore avec le tems. Les inondations ont lieu au printems: les eaux claires et limpides du lac Ontario se précipitent vers leur issue avec une telle véhémence, qu'elles entraînent avec elles des bancs de sable, des rochers, et creusent sans cesse leur lit. Le canal qu'on trouve au nord de l'île d'Orléans, et qui, selon la relation de Charlevoix, n'avait pas assez de profondeur pour une chaloupe de grandeur médiocre, excepté dans le tems des grandes marées, ce canal reçoit aujourd'hui les plus gros vaisseaux, et c'est même le plus fréquenté. Weld, dans son voyage au Canada, nous a donné une carte où sont marquées les inégalités de fond qu'on trouve dans la navigation de ce fleuve, la portée des vaisseaux qui peuvent le descendre et le remonter, ainsi que ses différentes largeurs, depuis son embouchure jusqu'au lac Ontario.

Fleuve Saint-Laurent.

La rivière la plus importante du Canada, après le S.t Laurent, est l'Utawas, qui porte au premier le tribut de ses eaux limpides et verdâtres; elle a aussi plusieurs belles cascades, dont la plus considérable est celle qu'on appelle la Chaudière. La rivière Saguenay, qui vient du nord, sort du lac S.t Jean. Une autre rivière considérable qui vient en droite ligne du midi est Sorelle qui sort du lac Champlain, lequel forme une communication militaire et de commerce des plus importantes entre le Canada et les Etats-Unis. Parmi les rivières d'un ordre inférieur celle de Montmorenci se fait remarquer par ses cataractes pittoresques; elle passe deux fois entre des rocs perpendiculaires couverts d'arbres, et se précipite d'une hauteur de deux cent quarante-deux pieds, sur cent de largeur: ses eaux dans cette chute, semblent se transformer en flocons de neige, et forment de petits nuages, qui réfléchissent mille couleurs différentes, et disparaissent successivement en se brisant sur le roc, qui sert comme de cadre à cette scène moins imposante mais beaucoup plus variée que celle de Niagara.

Rivière et cascades.

Minéraux. Le sol du Canada s'élève graduellement et n'offre point de chaînes de montagnes réeles. Les cataractes indiquent que les eaux ont changé de niveau ; mais la division même des eaux entre la mer d'Hudson et le fleuve S.t Laurent n'offre qu'une suite de collines et de rocs isolés. Le terrein est partout fort élevé au dessus des lacs. On a découvert au Canada quelques mines de fer ; mais à présent on n'y voit plus aucune des usines que les Français y avaient établies, les filons de minéral qui leur servaient d'aliment étant presqu'entièrement épuisés. On prétend qu'il s'y trouve aussi quelques mines de plomb contenant un peu d'argent, et il est vraisemblable, d'après quelques indices qu'on trouverait du cuivre aux environs du lac Supérieur (1).

Le froid et le chaud y sont extrêmes : car en juillet et août le thermomètre de Farhenheit monte jusqu'à 193 degrés, et l'hiver le mercure se congèle. La neige commence en novembre, et souvent en janvier il est difficile à un Européen de pouvoir rester à l'air libre, sans en éprouver de terribles effets. On y a cependant par intervalles une température moins rigoureuse, mais qui ne sert qu'à faire sentir plus vivement l'âpreté du froid, et à en rendre l'influence plus dangereuse. On voit fréquemment à Québec au commencement de l'hiver la neige rouler en vastes tourbillons dans l'air, et couvrir les rues jusqu'au niveau des fenêtres des maisons basses. En décembre les vents de neige cessent, et découvrent un atmosphère serein avec lequel commence un froid uniforme. Aussitôt les glaces paraissent dans le fleuve et s'y entassent de manière à en remplir tout le lit : ces glaces sont la plupart du tems flottantes, et cependant l'appât du gain porte les habitans de la rive méridionale à les traverser hardiment, en laissant tantôt glisser dessus et tantôt flotter sur l'eau leurs canots. La glace disparait aussi subitement vers la fin d'avril, ou au plus tard au commencement de mai ; elle se brise avec un bruit semblable à celui du canon, et se précipite en blocs énormes vers la mer avec une effrayante rapidité. Le printems se confond avec l'été, et la chaleur qui se fait sentir inopinément développe à vue d'œil tous les germes de la végétation. Le mois le plus agréable de l'année est celui de septembre. Une chose digne de remarque, c'est que l'hiver, quoique très-rigoureux, est moins

(1) V. Kalm, voyage d'Amérique septentrionale, tom. II. pag. 349.

long dans le haut que dans le bas Canada, malgré leur proximité l'un de l'autre. Cette différence, qui est un effet du voisinage de la chaîne des Allegueny, et de l'élévation du sol, est tellement sensible, qu'à Montréal la neige reste sur terre près de deux mois de moins que vers l'embouchure du S.t Laurent, et qu'à Niagara, qui est au dessus de cette ville, elle reste encore deux autres mois de moins, tandis qu'au delà du lac Erié le froid augmente à chaque minute.

Agriculture.

La culture ne s'étend pas au loin des rives du grand fleuve. Les productions consistent en tabac pour la consommation des colons, en légumes, et en blé qui forme un objet d'exportation. La culture du froment a fait de rapides progrès au Canada. Les terres deviennent meilleures à mesure qu'on remonte le fleuve. Les environs de Montréal surpassent autant ceux de Québec en fertilité, que les terres du haut Canada l'emportent à cet égard sur celles de Montréal. Dans le voisinage de Québec, le terrein est peu profond et repose presque partout sur un lit de pierres calcaires grisâtres, que le contact de l'air réduit en poussière. Les prairies du Canada sont supérieures à celles des contrées les plus méridionales de l'Amérique, et donnent une herbe fine et épaisse. Mais les habitans ne sont pas habiles en agriculture; ils ne remuent point la terre aussi souvent ni aussi profondément qu'il le faudrait, et leurs champs sont pleins de mauvaises herbes. Le tuyau de leur froment n'a guères que dix-huit à vingt pouces de longueur: l'épi n'a pas les deux tiers de celle du nôtre; ils ensemencent au commencement de mai, et moissonnent vers la fin d'août. Les Canadiens Français, bien différens en cela des Anglo-Américains, ne cherchent point à se faire un jardin ni un potager.

Fruits.

Les meilleurs fruits du Canada sont des baies, des fraises et des framboises. Il y a néanmoins des pommiers et des poiriers aux environs de Montréal. La vigne produit de petits raisins d'un goût agréable, mais aigrelet. On recueille une quantité de melons, et ce fruit parait même être indigène dans cette contrée. On y a fait une plantation de houblon, qui a parfaitement réussi. On y trouve aussi deux espèces de cerisiers sauvages, dont on retire des avantages considérables (1).

(1) V. une description plus circonstanciée dans les *Annales des Voyages*, tom. 18.

Végétation indigène.

La végétation indigène des pays situés au nord du fleuve S.t Laurent offre un mélange singulier des fleurs de la Laponie et des Etats-Unis. Les grandes chaleurs de l'été font que les plantes annuelles, ainsi que celles que la neige couvre en hiver, sont pour la plupart les mêmes que dans les contrées les plus méridionales, tandis que les arbres qui restent exposés à toute la rigueur du climat, appartiennent aux espèces qui caractérisent les régions arctiques. Le ginseng, dont nous avons parlé à l'article de la Tartarie (1), et le lys du Canada, semblable à celui du Kamtschatka, indiquent une sorte de lien entre la flore d'Amérique et celle d'Asie. La *zizania aquatica*, espèce de gramen propre à ce climat, et qui approche de celle du riz, croît en abondance dans la vase des rivières, et sert de nourriture aux Indiens errans et aux oiseaux de marais. Quoique le pays soit couvert de forêts, les arbres n'y acquièrent jamais cette grosseur ni ce luxe de végétation, qui les distinguent dans les Etats-Unis. La famille des sapins et des arbres verts y est peut-être la plus multipliée : on y remarque les sapins à feuilles argentées, le pin de Weymouth, le pin du Canada, et la *Thuya occidentalis* ou cèdre blanc du Canada, qu'il ne faut pas confondre avec le *Cupressus disticha* des Etats-Unis. Après ces espèces qui occupent le premier rang viennent l'érable à sucre et l'érable rouge, le bouleau, le tilleul, l'orme d'Amérique, le bois de fer, et le *Cercis Canadiensis* ou gaînier du Canada. Les nombreuses espèces de chênes nous sont généralement inconnues; ceux d'Europe se présentent sous la forme d'arbustes rabougris : ce qui oblige les habitans à tirer de la Nouvelle-Angleterre leurs bois de construction. On trouve en outre

(1) Cette plante précieuse, que les Chinois payent au poids de l'or, fut découverte en 1718 par le père Lafiteau dans les forêts du Canada, où elle est commune. On en porta aussitôt à Canton, elle y fut estimée et vendue à un bon prix. Ce débit fit monter tout à coup la livre de ginseng de trente à quarante sous à vingt-cinq francs, et en 1735 il en sortit pour cent cinq mille francs. L'empressement avec lequel cette plante était recherchée excita les Canadiens à la cueillir dans le mois de mai, au lieu d'attendre pour cela le mois de septembre, et à la faire secher au soleil, tandis que cette dessication ne doit s'opérer que lentement et à l'ombre. Cette précipitation fit tomber dans un discrédit total le ginseng du Canada, et la colonie se priva ainsi d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvait devenir une source de richesses.

dans l'île S.t Laurent le sassafras, l'arbre et le mûrier rouge, mais tous dans un état de langueur. Le frêne commun, l'if et le frêne des montagnes croissent également dans les contrées septentrionales de l'ancien et du nouveau continent; mais les forêts du Canada ont un ornement caractéristique dans les festons qu'y forme la vigne sauvage, et dans les fleurs embaumés de l'asclépiade de Syrie (1). Ces forêts fournissent particulièrement du merrain, des planches de sapin, et un certain nombre de petits mâts. On en extrait aussi de la potasse et des cendres perlées. Les Canadiens tirent beaucoup de sucre de l'érable appelé aussi arbre à sucre. Il y en a de deux espèces; celui qui croît dans la plaine ou dans des terreins bas et humides; et celui qu'on trouve sur les collines, qu'on nomme encore érable veiné, parce que son bois a une infinité de petites veines de différentes couleurs. Le premier donne plus de suc que le second; mais celui-ci, à égale quantité de suc, donne le double de sucre.

Sucre d'érable.

Le meilleur procédé pour extraire ce suc est de faire avec une tarière dans l'arbre, lorsqu'il est en sève, un trou d'un pouce et demi de diamètre, et trois de profondeur dans une direction oblique. Mais l'usage le plus généralement suivi, est de faire à l'arbre une entaille profonde avec une hâche, et d'y adapter, comme dans le cas précédent, un petit canal par où coule la liqueur qui distille de cette entaille. Un érable de vingt pouces de diamètre donne par an assez de suc pour faire cinq livres de sucre, et cela pendant vingt et quelquefois trente ans. On remarque néanmoins que les arbres qu'on ouvre avec la hâche, périssent plutôt et ne produisent pas autant de sucre, que ceux qu'on perce avec la tarière. Cette différence vient, dit-on, de ce que le suc sort avec trop de précipitation de l'entaille faite avec la hâche, tandis qu'il coule lentement et sans épuiser l'arbre, de l'ouverture qui est pratiquée avec l'autre instrument.

Comment on l'extrait de l'érable.

(1) L'espace illimité qui s'ouvrait à la colonie de la Nouvelle-France, ne présentait d'abord, dit Raynal, que de sombres et impénétrables forêts composées d'arbres, dont la hauteur attestait l'antiquité. Tout dans cette région neuve du Nouveau-Monde, portait, à l'époque de sa découverte, l'empreinte du grand et du sublime. La nature y déployait un luxe fécond, une magnificence et une majesté qui inspiraient la vénération, et mille grâces agrestes bien supérieures aux beautés artificielles de nos climats.

Le sucre d'érable est le seul qui soit usité dans les campagnes du Canada. Les habitans des villes en font aussi une grande consommation; mais au lieu de l'employer en pain, c'est-à-dire dans l'état où il sort de la chaudière, ils le raclent avec un couteau et le réduisent en poudre. On le prendrait alors pour du sucre brut des îles de l'Amérique; mais lorsqu'il est rafiné, il ne le cède point en blancheur, en force ni en saveur au plus blanc de ces îles.

Le suc de l'érable ne donne pas seulement du sucre, on en fait encore un très-bon vinaigre, qui joint à toute l'acidité du nôtre une saveur des plus agréables. On en fait aussi de la bière, qu'on croirait faite avec de l'orge; et distillé, il forme une excellente liqueur.

Animaux.

Les animaux répandus dans les forêts, ou qui errent dans les lieux incultes de cette contrée sont le cerf, l'élan d'Amérique, le daim, l'ours, le renard, la martre, le furet, la belette, l'écureuil (1), le lièvre et le lapin. On trouve dans les parties méridionales un grand nombre de buffles, de daims de la petite espèce, de chevreuils, de chèvres et de loups. Les marais, les lacs et les étangs sont peuplés de loutres et de castors, qui sont très-estimés. Peu de fleuves peuvent se comparer au S.t Laurent pour la variété, l'abondance et l'excellente qualité du poisson. Le caïman et le serpent à sonnettes qui infestent les contrées les plus méridionales, n'arrivent point jusqu'à cette latitude. Les premiers voyageurs ont mis au nombre de ses volatiles indigènes le gros coq-d'Inde, qu'on a regardé mal-à-propos comme originaire des côtes du Malabar, et qui porte encore en Allemand le nom de coq de Calicut (2).

(1) Les écureils, dit Weld, y étaient venus des contrées méridionales, et du territoire des Etats-Unis. Ces petits animaux traversent les fleuves à la nage; mais par une sorte de défiance dans leurs propres forces, ils cherchent les passages les plus resserrés, et dans cette vue dirigent leur marche vers la rivière de Niagara au dessus des cataractes, où son lit est moins large et son cours plus tranquille. On nous assura à Niagara que plus de cinquante mille avaient passé cette rivière dans l'espace de deux ou trois jours, et qu'ils ravagèrent les possessions Anglaises, au point que les propriétaires s'estimèrent trés heureux de faire un tiers de leur récolte ordinaire en froment. Ces écureuils sont noirs, et forment une espèce paticulière en Amérique. Ils sont à-peu-près de la grosseur de l'écureuil gris, et pesent depuis une jusqu'à deux livres et demie.

(2) V. *Beckmann*, Mémoire pour l'Histoire des Découvertes et des Inventions, tom. III. pag. 246, (en Allemand).

Le colibri s'égare en été jusque dans cette contrée boréale, et se voit voltigeant comme une fleur ailée dans les jardins de Québec.

Qualités physiques des naturels.

L'objet le plus important qui se présente en parlant des qualités physiques des Indiens, c'est la couleur de leur peau, qui a en général celle du cuivre, et forme la différence la plus sensible entr'eux et nous (1). Cette différence est encore plus marquante entr'eux : car il en est, au rapport de Weld, qui n'ont pas le teint plus foncé que les habitans du midi de l'Espagne, tandis qu'on en rencontre d'autres qui sont tout aussi noirs que les Nègres. Certains voyageurs, entr'autres quelques Missionnaires Français qui ont séjourné long-tems chez ces Indiens, prétendent que leur couleur naturelle ne diffère point de la nôtre, et que leur teinte bronzée vient de l'usage où ils sont de se frotter le corps avec des substances huileuses, et de rester souvent exposés à la fumée, et aux rayons du soleil le plus ardent. Mais, malgré tous les moyens qu'ils emploient pour augmenter cette teinte dans le bas âge; malgré l'altération sensible que plusieurs d'entr'eux parviennent ainsi à apporter dans leur couleur naturelle; malgré enfin la certitude où l'on est à présent qu'ils sont à cet égard semblables à nous en naissant, il n'en est pas moins évident qu'ils tiennent de la nature les différentes nuances qui les distinguent. Je me suis formé cette opinion, continue Weld, après avoir observé que les enfans nés de parens d'une teinte brune, l'avaient de même à leur naissance. Nekig, chef célèbre des Ottoway, dont le village est situé sur la rivière qu'on nomme Détroit, a presque la couleur d'un Africain, et ses enfans qui lui ressemblent parfaitement sont noirs comme lui. Quoique les Indiens soient blancs en venant au monde, ils ne faut pas en conclure qu'ils resteraient tels, si les mères n'avaient soin de les frotter de graisse, de certains sucs d'herbes ou de quelques autres substances. Les Nègres, comme on le sait, ne sont pas parfaitement noirs à leur naissance, ni même quelques mois après, ce n'est que peu-à-peu qu'ils prennent leur couleur lustrée, et en s'exposant à l'air et au soleil. Il en est d'eux comme des plantes, qui, à peines sorties de terre, prennent un vert pâle, puis foncé.

(1) V. ce qui a été dit à la préface générale en tête de ce volume sur les caractères physiques des Américains.

Cette variété de teinte se fait généralement moins remarquer chez les femmes que chez les hommes. Je ne me rappelle pas, dit encore Weld, d'en avoir vu une seule dont la couleur fût plus brune que celle du cuivre sale.

Les Indiens ont tous les cheveux longs, droits, rudes et noirs. Leurs yeux, qui sont plutôt petits, sont également noirs : les pommettes de leurs joues sont en général proéminantes, et leur nez petit et aquilin. Ils ont de fort belles dents, et l'haleine douce. Les hommes sont pour la plupart bien faits, et il est rare d'en rencontrer qui aient quelque difformité ; ils sont très-droits, et ont la poitrine ouverte et relevée. Leur maintien a de la franchise et de la fierté, et même dans quelques-uns de la dignité. Il en est peu d'une taille au dessous de la moyenne, et aucun d'eux n'est chargé de graisse. Plusieurs même sont grands, robustes, bien proportionnés, et la plupart d'une taille svelte (1). Les femmes au contraire sont presque toutes petites ; elles ont la pomette des joues plus saillante que les hommes : leur maintien est désagréable ; elles marchent de côté et les pieds en dedans, et elles deviennent grasses et pesantes en avançant en âge (2). Il n'est guères possible de trouver une Indienne agée de trente ans, qui n'ait pas les yeux caves, le front ridé et un aspect rebutant. Et pourtant elles sont dans leur jeunesse vraiment gentilles, pour ne pas dire séduisantes (3). On ne pourrait jamais se persuader, sans en avoir été témoin, qu'en si peu d'années il s'opère en elles un changement aussi étrange. La cause n'en peut être attribuée qu'aux travaux pénibles dont les hommes les accablent lorsqu'elles ont atteint un certain âge, à l'ardeur du soleil et à la fumée auxquelles elles sont souvent trop long-tems expo-

(1) C'est aussi ce qu'en dit le Chevalier Grasset Saint-Sauveur, dernièrement vice-consul en Hongrie, et qui a fait un séjour de dix-ans dans l'Amérique méridionale.

(2) La-Hontan les a trouvées de même si grasses, si massives et si mal faites, qu'elles ne peuvent plaire, dit-il, qu'à des sauvages.

(3) Les femmes, dit encore le même Saint-Sauveur, sont bien faites, bien proportionnées et fort-belles ; elles ont les yeux brillans, les dents trés-blanches, et la bouche petite, le sein saillant, bien placé et parfaitement rond, l'haleine douce et agréable ; mais les pesans fardeaux qu'elles portent habituellement, et l'usage où elles sont de s'asseoir sur leurs talons leur font perdre l'élégance de leurs formes, et leur donnent une taille voûtée et déhanchée.

sées, et plus que tout autre chose à l'usage où elles sont de se livrer de trop bonne heure aux plaisirs de l'amour.

Les Indiens, quoiqu'avec une chevelure très-épaisse, n'ont cependant aucun autre poil sur leur corps. Les vieillards ont seuls un peu de barbe, telle qu'on en voit aux femmes d'Europe avancées en âge. Quelques-uns pensent que la nature a créé ainsi les Indiens, d'autres croient que cet état est l'effet d'une dépilation volontaire. On sait que ces peuples ont une aversion extrême pour les poils, et que chez eux, les hommes qui montrent le plus de soin pour leur parure s'arrachent non seulement ceux des sourcils ainsi que les cils, mais même les cheveux, dont ils ne laissent qu'une longue touffe sur le haut de la tête. On peut assurer, d'après cela, que s'ils renonçaient à l'usage de s'épiler, ils auraient de la barbe et des poils comme les blancs, avec cette différence pourtant, dit Weld, qu'ils les auraient moins épais et plus fins que nous, quoiqu'ils aient une chevelure mieux garnie que la nôtre. Le peu de barbe qui se voit sur le visage des vieillards, n'est que l'effet d'une négligence assez ordinaire à cet âge.

Division topographique du Canada.

Le Canada est divisé en deux parties, qui forment le haut et le bas Canada. La première comprend la partie orientale de l'ancien Canada; elle a été partagée en quatre districts et dix-neuf comtés; mais ces subdivisions varient suivant la population: sa capitale est Niagara. Le bas Canada se compose de la partie occidentale qui est au nord des lacs; il est divisé en seigneuries qui s'étendaient le long du fleuve, et que la Couronne de France avait accordées aux premiers colons. Le reste du pays est habité par les indigènes. Québec est la capitale du bas Canada. La partie qui est au midi de l'embouchure du fleuve porte le nom de Gaspé ou de Gaspesie; et quoique dans la dépendance politique du Canada, nous n'en donnerons la description qu'avec celle du Nouveau-Brunswick. La ligne de démarcation entre ces deux pays est dans une direction à-peu-près nord-ouest; elle commence à la Pointe-au-Baudet, dans la partie du fleuve S.t Laurent qui forme le lac S.t François, et se prolonge jusqu'à la rivière Utauas.

Ville de Québec.

La ville de Québec est sur la rive nord-ouest du fleuve S.t Laurent. Elle est située sur un promontoire très-élevé, et presqu'en face d'une autre pointe de terre qui est sur la rive opposée: ces deux pointes forment une passe de trois quarts de mille de largeur, dans laquelle le fleuve est encaissé. Mais à peine sorti de

cette espèce de gorge, il s'étend de nouveau jusqu'à la largeur de cinq à six milles, et forme immédiatement au dessous de la ville un bassin capable de contenir cent vaisseaux de ligne, tant il est large et profond. Cette ville a pris son nom du mot Québec ou Québey, qui, en langue Algonquine, signifie *resserrement inopiné* du fleuve. Elle est divisée en deux parties, qui sont la ville haute et la ville basse. La première est bâtie sur la partie la plus élevée de la pointe, qui est une roche calcaire appelée le cap Diamant, dont la hauteur est d'environ mille pieds au dessus du niveau du fleuve: la seconde s'étend le long de ses bords, et autour du pied du roc. La ville haute est une place très-forte, surtout du côté de l'eau: les chaleurs de l'été n'y sont pas incommodes, et l'on n'y a pas l'inconvénient des vapeurs pestilentielles, qui s'élèvent de la fange et des ordures, que la marée laisse en se retirant, dans les rues étroites de la ville basse. Ce n'est pas que les maisons en soient mieux bâties, ni les rues plus régulières que celles de la ville basse; elle ne doit qu'à la nature les avantages dont elle jouit: car, à l'exception de l'ancien collège des Jésuites, les autres maisons, quoique bâties en pierre, sont petites, de mauvais goût et mal distribuées. On suppose que la ville entière, y compris ses faubourgs, renferme à-peu-près deux mille habitations, qui, à raison de six personnes par feu, formeraient une population de douze mille âmes, dont les deux tiers sont Français d'origine. Québec présente un aspect vraiment imposant et magnifique. Parmi les beautés naturelles qu'on remarque dans ses environs, il en est deux qui méritent une attention particulière, ce sont les cataractes de Montmorenci et de la Chaudière. Les deux rivières, dont elles portent le nom, se jettent dans le S.t Laurent, la première à quelques milles au dessous de Québec, et la seconde à quelques milles au dessus. Celle de Montmorenci tombe d'une hauteur de deux cent quarante pieds, sans rencontrer aucun obstacle dans sa chute. Le volume des eaux de cette rivière est peu considérable, si ce n'est dans le tems de ses crues; mais l'écume qu'elles forment en passant à travers les rochers qui bordent le sommet du précipice l'augmente tellement, qu'elle forme une superbe nappe d'eau qu'on prendrait pour une masse de neige qui tombe du haut d'une maison, et avec la même lenteur dans sa chute. La vapeur qui s'élève en tourbillons du fond de l'abîme, lorsqu'on l'observe vers le midi, présente tout l'éclat des couleurs prismatiques. Le lit de la rivière n'a pas plus de cin-

Cataractes de Montmorency et de haudière.

quante pieds de largeur au bord de la cataracte. Celle de la Chaudière est moins haute de la moitié, mais aussi elle a bien deux cent cinquante pieds de largeur.

Ville de Montréal.

L'emplacement de la ville de Montréal a été choisi d'après les instructions d'un des derniers Rois de France, qui voulut qu'on bâtit une ville sur le S.t Laurent, à l'endroit où ce fleuve cesse d'être navigable pour les bâtimens. Montréal comprend douze cents maisons, dont cinq cent seulement se trouvent dans l'enceinte de ses murs; le reste appartient aux faubourgs qui sont hors des portes du nord, de l'est et de l'ouest: dans ces faubourgs la plupart des maisons sont en bois, tandis que celles de la ville sont toutes en pierre. Elles ne sont pas élégantes, mais beaucoup ont l'avantage d'être commodes et bien distribuées. Celles de la ville basse près du fleuve ont l'air de prisons, à cause des barreaux en fer dont les fenêtres et les portes sont garnies en dehors dans la crainte du feu. Les rues sont toutes étroites. Il y a dans la ville une place, qu'on appelle la Place d'Armes, sans doute parce qu'elle servait autrefois aux exercices militaires de la garnison. On y compte six églises, dont une pour les Episcopaux Anglais, une pour les Presbytériens, et quatre pour les Catholiques Romains: celle qui porte le titre de cathédrale appartient à ces derniers: c'est la plus grande, et elle occupe tout un côté de la place. Les casernes sont entourées de murs élevés, et peuvent loger environ trois cents hommes. Les murs de la ville tombent en ruine de toutes parts: les portes seules ne sont point endommagées. Leur construction semble n'avoir eu pour objet que de mettre la population à l'abri des Indiens, qui, à cette époque, étaient très-nombreux, et contre lesquels on a été obligé de prendre de grandes précautions jusqu'en 1736. Les deux tiers des habitans sont Français d'origine: les négocians de première classe sont tous Anglais, Ecossais ou Irlandais.

Ile de Montréal.

L'île de Montréal a vingt-huit milles de long: c'est la plus grande de toutes celles qu'on rencontre sur le S.t Laurent jusqu'au confluent de l'Utauas. Son territoire est fertile, bien cultivé et suffisamment peuplé; il offre une suite aussi agréable que variée de collines, qui semblent former comme autant de gradins pour arriver à deux montagnes élevées qui en occupent le centre. La plus haute de ces montagnes, appelée le Mont-Réal, n'est qu'à un mille de la ville auquel elle a donné le nom, et sa base est parsemée de jolies maisons de campagne.

Commerce.

Il se fait à Montréal un grand commerce de pelleteries, et c'est là qu'on embarque celles qu'on expédie en Angleterre. Ce commerce avantageux est partagé entre une compagnie, dite du nord-ouest, et des particuliers qui le font pour leur compte. La compagnie n'a aucun privilège légal; elle n'a d'autre avantage sur les particuliers, que celui que lui donnent ses immenses capitaux, au moyen desquels elle étend ses opérations jusque dans les parties les plus éloignées du continent, et exclut ainsi par le fait tous ceux qui ne sont pas du nombre de ses actionnaires. Cette compagnie doit son origine à des négocians de Montréal, qui ont eu le talent de prévoir qu'en se réunissant ainsi, ils pourraient étendre leur commerce jusques dans les contrées de l'Amérique qui ne sont habitées que par des Indiens, et en retirer plus de profits que s'ils le fesaient isolément.

Villes des Trois-rivières, et de Sorelle.

La petite ville des Trois-rivières, entre Québec et Montréal, doit l'importance qu'elle a acquise au grand nombre des indigènes que le commerce y attire; et quant à sa population on peut la regarder comme la troisième ville du Canada. Elle est située sur le bord du S.t Laurent, à peu de distance du confluent de la rivière S.t Maurice, et se compose d'environ cent cinquante maisons, la plupart en bois, basses et mal construites. Sorelle, autre petite ville à quinze lieues de Montréal, est au bord d'une rivière du même nom, qui sort du lac Champlain, et à l'endroit où cette rivière se jette dans le S.t Laurent: la construction en a été commencée en 1787 sur un plan vaste et régulier, d'après lequel elle doit avoir des rues larges avec une superbe place au centre; mais jusqu'à présent on n'y compte guères qu'une centaine de maisons mal bâties, et à une grande distance les unes des autres. C'est la seule ville entre Québec et Montréal, où l'Anglais soit la langue dominante: la plupart de ses habitans sont des royalistes réfugiés au Canada. La principale branche de leur industrie est la construction des vaisseaux, et il en sort de leurs chantiers, qui portent de cinquante à deux cents tonneaux.

Ville de Niagara capitale du haut Canada.

La ville de Niagara est sur le bord occidental de la rivière du même nom, et presqu'à l'extrémité du lac Ontario. On lui a donné divers autres noms, tels que ceux de *Lenox*, *Nassau* et *Newark*; mais aucun n'a pu faire oublier celui qu'elle avait primitivement. Cette ville a environ soixante dix-maisons, un tribunal, une prison, et un édifice où se tient l'assemblée législative. La plupart

de ces maisons sont en bois ; mais la partie la plus élevée de la ville où habitent particulièrement les premiers agens du gouvernement, est très-bien bâtie. Il se porte à Niagara une quantité considérable de pelleteries, et l'accroisement rapide de sa population en fait une place importante. Elle est toujours la capitale du haut Canada, malgré les ordres qui ont été donnés pour la translation du siège du gouvernement à Toronto, comme le lieu le plus propre à la tenue des assemblées, et le plus éloigné des frontières des Etats-Unis. Ce projet n'est point du goût des habitans, auxquels Niagara offre un accès plus facile et des communications plus commodes que Toronto. Mais cette translation n'était qu'un acte préparatoire à un autre plus important. On devait bâtir sur la rivière appelée autrefois la Trenche, et maintenant la Tamise, une nouvelle ville, à laquelle on aurait donné le nom de Londres; et c'est dans cette ville que devait être fixé le siége du gouvernement. Il faut convenir que cet emplacement réunit en effet plusieurs avantages: le pays qui l'entoure est sain et fertile; il s'étend le long d'une belle rivière navigable, est au centre de la province et offre des communications par eau sur tous les points. On voit déjà quelques maisons s'élever sur les bords de cette rivière, et il est probable que ce sera là un jour la capitale du pays.

Les villes de Toronto et de Kingston.

La ville de Toronto, à laquelle on donne aussi le nom d'Yorck, est dans une baie de la rive occidentale du lac Ontario. Celle de Kingston est à l'entrée d'une baie profonde qui se trouve à la pointe nord-est du même lac. Elle a un fort avec des casernes, une église Anglicane, et environ cent maisons, dont quelques-unes sont construites en pierre ou en briques, et les autres en bois. Le fort, qui est un carré flanqué de quatre bastions, a été bâti en 1672 par le Comte de Frontignac, dont il a long-tems porté le nom; il prit ensuite celui de Cadaraqui, du nom d'un ruisseau qui se jette dans la baie, et ce fut celui de la ville et du fort, jusqu'en 1785 que le gouvernement Anglais lui donna le nom de Kingston, qu'elle porte à présent. Sa population s'augmente avec la rapidité des progrès que fait son commerce. La baie à l'entrée de laquelle elle se trouve, offre un mouillage sûr, et parait être le port le plus grand et le plus commode qu'il y ait sur le lac Ontario.

Péninsule du haut Canada.

Nous observerons ici que l'extrémité méridionale du Canada forme une péninsule, qui est séparée du reste de la province par

la Severn et le Trent, rivières qui se communiquent entr'elles par une chaîne de petits lacs. Le reste de cette péninsule est occupé par les lacs Huron, Erié et Ontario, et arrosé par les rivières de S.[t] Clair, du Détroit et de Niagara. Le sol n'est composé que d'un terreau végétal, qui repose sur un lit de terre calcaire. On n'y trouve point d'eaux stagnantes, mais les rivières y sont fangeuses. Le froment, le trefle, le poirier et le pêcher y viennent à perfection. Le climat, sur les bords du lac Erié, est aussi doux qu'à Philadelphie. Cette fertile et heureuse contrée, totalement différente du reste du Canada, devait être réunie par le traité de 1783 aux Etats-Unis, pour qui elle n'a pas cessé d'être un objet de convoitise; mais les Anglais en ont apprécié l'importance politique et militaire.

Population du Canada.

La population du Canada s'augmente rapidement. Elle aurait cependant souffert, s'il faut en croire M.[r] Heriot, une petite diminution dans les premiers tems de la domination Anglaise: car, selon cet écrivain, en 1758 elle était de quatre vingt-dix mille individus, non compris les troupes régulières; et dans ce calcul il ne parait pas non plus avoir compris les Indiens qui étaient au nombre de seize mille. Sept ans après, le Général Murray fit faire un nouveau dénombrement, qui ne donna pour résultat que 76,275 habitans, dont 7,400 étaient Indiens. Peut-être que les Français s'étaient émigrés pour se soustraire à la domination Anglaise, ou que le dénombrement de 1758 avait été exagéré pour donner plus de relief à cette conquête: c'est ce que nous ignorons. Mais d'après le recensement authentique fait en 1783, la population du Canada se montait alors à 113,012 individus; et il y avait 1,569.818 acres de terres cultivées, une consommation de 383,345 boisseaux de blé pour les semailles, 30,096 chevaux, 98,591 bêtes à cornes et 57,602 moutons.

Le Haut-Canada est peuplé en grande partie d'Irlandais, qui y sont venus des Etats-Unis, où ils n'ont pas trouvé les avantages qu'ils espéraient. La rive méridionale du S.[t] Laurent, dans le Bas-Canada, est principalement occupée par des Anglo-Américains, qui y prennent des terres autant qu'ils le veulent. Les Français peuplent la rive septentrionale, depuis Montréal jusqu'à Québec.

Les premiers colons Français paraissent y être venus de la Normandie. Contens de peu, attachés à leur religion et à leurs usages, soumis à un gouvernement qui respecte leur liberté, ils joignent

à beaucoup d'indolence un courage et un talent, qui auraient besoin d'être cultivés par l'instruction. Ils font de étoffes de laine et de lin, des bas, des bonnets, des chapeaux de paille, des bottes, et fabiquent des chandelles, du sucre, des chars et des canots.

Leurs qualités physiques et morales.

Le visage des Français du Canada est long et effilé; leur teint brun et bronzé devient quelquefois, par l'effet de leur mélange avec les indigènes, aussi foncé que celui de ces derniers; leurs yeux petits et noirs ont beaucoup de vivacité; leur nez un peu arqué tend à l'aquilin; ils ont les lèvres un peu épaisses, les joues maigres et les pommettes saillantes. Ils conservent dans leurs manières d'honorables traces de leur première origine. Une civilité noble accompagne leur conversation, et ils se présentent avec une aisance qui les ferait prendre pour les habitans d'une grande ville, plutôt que d'une contrée encore à demi-sauvage. Ils montrent beaucoup de respect envers leurs supérieurs, et jamais de hauteur envers leurs inférieurs. Il règne parmi eux la plus parfaite harmonie, et les enfans de la troisième génération ont souvent leur berceau dans la maison paternelle. L'usage de diviser les terres le plus qu'il est possible pour ne pas se séparer, quoique préjudiciable à l'économie publique, est une preuve évidente de la bonne intelligence qui règne dans les familles. Ils se marient jeunes, et se voient de bonne heure entourés d'une nombreuse descendance.

Amusemens de société.

La jovialité Françoise s'est conservée chez ce peuple malgré l'âpreté du climat, qui lui rend nécessaire l'usage des poêles et des fourrures, et l'assimile à cet égard aux Russes. Mais ses plaisirs ont encore ce caractère simple et même un peu grossier qu'ils avaient en France avant le règne de Louis XIV: les parens et les amis se rassemblent tous les jours autour d'une table, sur laquelle on voit un gros quartier de bœuf ou de mouton, avec de grandes terrines de soupe ou de lait caillé. A ce repas frugal succède aussitôt une franche et bruyante gaieté : le son des violons excite à la danse et les menuets avec les gigues se suivent sans interruption. Dans les campagnes, les femmes et même les hommes se teignent les joues avec du jus de betterave par coquetterie.

Habillement, festins, danses.

Les villageoises Françaises sont généralement belles dans leur jeunesse. Leur habillement simple, mais propre, se compose d'un corset bleu ou écarlate, sans manches, d'une jupe d'une autre couleur, et d'un chapeau de paille. Mais elles perdent leurs charmes aussi promptement que les Indiennes, par l'effet des fatigues aux-

quelles les oblige l'indolence des hommes, qui leur laissent le soin des travaux les plus pénibles de l'agriculture.

Leurs connaissances.

Malgré les progrès qu'à faits l'industrie, et l'état d'aisance où vivent plusieurs Français des premières classes, au sein d'une heureuse paix qui dure depuis plus de cinquante ans, on ne s'aperçoit pas que le goût de l'étude se soit encore répandu parmi elles, et l'instruction publique y est tellement négligée, que plusieurs membres de l'assemblée provinciale ou du parlement ne savent ni lire ni écrire. Il n'y a pas long-tems que le *Mercure de Québec*, journal Anglais, proposa de former un séminaire pour l'instruction des membres du parlement, qui manquent de ces connaissances élémentaires. L'attachement des Français de ce pays à leur langue est tel, qu'ils ne veulent pas apprendre une syllabe d'Anglais, et que les Anglais, à la domination desquels ils sont soumis depuis longtems, sont au contraire obligés d'apprendre le Français.

Les habitans du Haut-Canada ont conservé les mœurs de l'Angleterre et de l'Irlande, d'où ils tirent leur origine.

Gouvernement.

Depuis l'époque où le Canada a été cédé à la Grande-Brétagne jusqu'en 1774, l'administration intérieure fut réglée d'après des ordonnances émanées du Gouverneur; mais en 1791 le parlement d'Angleterre rendit un *bill*, qui fixa la forme de gouvernement actuellement existante dans ce pays.

Pouvoir législatif et exécutif.

Le territoire a été partagé en deux provinces, qui sont le haut et le bas Canada. Il y a dans chacune d'elles un Gouverneur en qui réside le pouvoir exécutif, et qui est assisté d'un conseil, dont les membres sont nommés par le Roi. Le pouvoir législatif appartient au Gouverneur, à un conseil législatif et à une chambre de représentans; mais leurs actes n'ont force de loi qu'après qu'ils sont revêtus de la sanction royale, et dans certains cas de celle du Parlement. Les formalités qui s'observent dans le conseil et dans l'assemblée législative pour l'initiative, comme pour la discussion et l'admission des *bill*, sont à-peu-près les mêmes que dans les deux chambres du Parlement d'Angleterre. Ces actes sont ensuite présentés au Gouverneur qui les rejette, ou les approuve et les transmet au Roi, et ils n'ont force de loi que lorsqu'ils ont été renvoyés munis de la sanction royale.

Outre cela, tous les actes approuvés par le conseil et l'assemblée des représentans, et qui ont pour objet de modifier les lois et les réglemens qui existaient à l'époque où la constitution actuelle

fut mise en activité, s'ils sont relatifs aux dixmes ecclésiastiques et à des concessions de terres pour l'entretien du clergé Anglicain; à la création de quelque cure ou à la nomination de curés; à l'exercice d'un culte quelconque; à l'établissement d'un nouvel impôt; aux droits du clergé à des rétributions autorisées par l'usage; à la fixation de nouveaux honoraires au profit des ecclésiastiques de toute dénomination; à l'établissement et à la discipline de l'église Anglicane; enfin aux prérogatives royales concernant le droit d'accorder des terreins vacans du domaine de la couronne : tous ces actes, avant d'être portés à la sanction royale, doivent être mis sous les yeux des deux chambres du Parlement d'Angleterre, au moins pendant trente jours, et ne peuvent recevoir la sanction du Roi qu'au bout de ce terme. Si, dans cet intervalle de tems, une des deux chambres fait au Roi une adresse pour l'inviter à refuser sa sanction, l'acte est nul de plein droit.

D'après un décret rendu la dix-huitième année du règne de Georges III, le Parlement d'Angleterre est autorisé à faire les réglemens qu'il jugera nécessaires pour la prospérité du commerce et de la navigation du Canada, et à statuer sur tout ce qui concerne les droits d'importation et d'exportation; mais le produit de ces droits doit être entièrement appliqué aux besoins des provinces, et suivant le système établi par les lois émanées du conseil législatif et de l'assemblée des représentans.

Conseil législatif.

Le Conseil législatif du bas Canada est composé de quinze membres, et celui du haut Canada de sept. Ce nombre ne peut jamais être moindre, mais le Roi peut l'augmenter à sa volonté. Les conseillers sont nommés à vie. Pour être conseiller il faut être né Anglais, ou avoir été naturalisé par le Parlement. Le Roi peut accorder des titres d'honneur héréditaires avec le droit d'assister au Conseil, mais jusqu'à présent il n'a point encore fait usage de cette prérogative. Ce conseil décide de toutes les questions qui ont rapport au droit législatif, sauf pourtant l'appel au Roi, qui soumet le cas au Parlement d'Angleterre. Le Gouverneur de la province a le droit de nommer et de révoquer l'orateur de l'assemblée.

Chambre des représentans.

La chambre des représentans du bas Canada est composée de cinquante membres, et celle du haut de seize : ce nombre ne peut jamais être diminué. L'assemblée ne dure que quatre ans; mais le Gouverneur a la faculté de la dissoudre avant ce terme, et de la proroger s'il le veut. Il est tenu de la convoquer au moins une fois dans l'année.

Fonctionnaires publics.

Les fonctionnaires publics des districts, des arrondissemens ou des comtés sont élus directement par le peuple. Pour avoir le droit de voter dans ces assemblées, il faut avoir un revenu de quarante schellins net d'impositions. Les fonctionnaires de toutes les autres divisions territoriales appelés *Townsips*, sont nommés dans l'assemblée de leur district, laquelle se compose de tous les individus qui peuvent justifier d'une propriété en terres ou en maisons de cinq livres streling, ou d'être locataires d'une maison pour une somme de dix livres de la même monnoie. Les membres du Conseil législatif, et les prêtres de quelque culte que ce soit, ne peuvent être du Conseil des représentans.

Gouverneurs des deux provinces.

Les Gouverneurs des deux provinces sont indépendans l'un de l'autre, quant au civil. Mais en affaires militaires l'autorité suprême appartient au Gouverneur du bas Canada, dont la commission porte qu'il est en outre capitaine général des forces de S. M. Britannique dans l'Amérique septentrionale.

Tribunal d'appel.

Il y a dans chaque district un tribunal, des jugemens duquel on peut appeler à une cour de justice composée du Gouverneur et des autres membres du Conseil exécutif, et où siégent également les premiers juges de la province, ainsi que ceux de la banque royale. Cinq de ces membres suffisent pour former le tribunal. Les juges de district qui ont rendu le premier jugement en sont seuls exclus. On peut appeler des décisions de ce tribunal au conseil du Roi, mais seulement dans un petit nombre de cas.

Les dépenses pour ce qu'on appelle la liste civile dans le bas Canada, c'est-à-dire pour le traitement des membres du gouvernement, sont évaluées à vingt mille livres sterling par an, dont moitié est à la charge de la Grande Brétagne, et l'autre moitié est payée par la province. Celles du haut Canada sont beaucoup moindres, et n'arrivent peut-être pas au quart des dépenses du bas Canada. L'état militaire de ces provinces, y compris l'entretien des fortifications etc., coûte à l'Angleterre cent mille livres sterling par an. Les présens que le gouvernement fait aux Indiens, et le traitement des officiers de cette branche d'administration, s'élèvent à la même somme. Ces officiers sont des surintendans généraux, des sous-intendans, des inspecteurs généraux et des sous-inspecteurs, des secrétaires, des garde-magazins etc. Dans le bas Canada, où les Indiens sont en petit nombre, la plupart de ces employés n'ont rien à faire; mais dans le haut Canada leur service est très-actif.

Les présens destinés aux Indiens ont pour objet le maintien de la paix avec eux: ce sont des couvertures, des étoffes bleues, brunes, et écarlate, des toiles de coton, de grands rouleaux de tabac, des fusils, du plomb, des couteaux, des peignes de corne et d'ivoire, des ciseaux, des aiguilles, des hâches, des vases de cuivre et de fer, et autres objets de première nécessité; il y en a pour les hommes, pour les femmes et pour les enfans; et il est défendu à tout colon de recevoir ces présens en échange, ou de les acheter pour des liqueurs fortes, sous peine d'une amende considérable (1).

Commerce.

On trouve dans presque toutes les villes du Canada des manufactures grossières de toiles et de draps; mais la plus grande partie des objets de consommation en ce genre sont tirés de l'Angleterre. Les articles d'exportation du Canada sont des fourrures, une quantité de pelleteries, du bled, de la farine, de la graine de

(1) Lorsque nous prîmes possession du Canada, dit Weld, les présens qu'on fesait aux Indiens coûtaient au gouvernement une somme bien plus forte, parce qu'alors les Indiens étaient beaucoup plus nombreux, et ensuite parce qu'il importait davantage de se concilier la bienveillance de quelque horde puissante, et d'effacer les fortes préventions que les Français leur avaient fait concevoir contre nous. Aujourd'hui que ces préventions sont heureusement dissipées, et que la plus parfaite harmonie règne entre les Indiens et les habitans de nos frontières, des présens d'un prix bien moins considérable que ceux qu'on fait maintenant suffiraient pour maintenir la bonne intelligence qui est déjà établie. Je ne pense pas néanmoins qu'il fût prudent de les diminuer, tant qu'on croira que l'amitie de ces peuples puisse dépendre de ce sacrifice. Et en effet, quand on se rappelle le nombre et l'heureux état de ces Indiens, avant les invasions des Européens dans les pays où la nature les avait placés; quand on considère combien d'entr'eux sont morts dans les combats, victimes de notre ambition, ou ont été empoisonnés par les liqueurs fortes que nous leur avons portées; quand on réfléchit aux besoins factices que nous leur avons créés, et aux pernicieux effets de nos relations sur leur manière de vivre; quand on songe enfin que, dans cinquante ans, il ne restera plus aucune trace de ce peuple, bon, vertueux et hospitalier, dans tout l'immense territoire qui est entre le Mississipi et la mer Atlantique, autrefois habité par lui seul, au lieu de mettre de la parcimonie dans les misérables présens que nous lui fesons, et dans les bagatelles dont nous lui avons fait un desir ou un besoin, nous devrions au contraire chercher tous les moyens de lui être utiles et de le rendre heureux.

lin, de la potasse, des bois de construction, du poisson sec, de l'huile, du ginseng, des drogues etc. Le commerce que fait la Grande Brétagne avec le Canada emploie annuellement un nombre de bâtimens, qui peuvent porter ensemble 7,000 tonneaux.

Religion.

Tous les cultes sans exception sont tolérés dans l'étendue des deux provinces. L'opinion religieuse d'un habitant ne peut être pour lui un titre de faveur pour être admis aux assemblées du peuple et aux emplois publics, ni un motif pour l'en faire exclure. La Religion Catholique Romaine est celle de la majorité des habitans; et les ecclésiastiques de cette croyance furent autorisés par le bill de Québec de 1774, à citer en justice tous ceux qui avant cette époque leur étaient redevables pour la dixme, ou pour des retributions consacrées par l'usage: bien entendu que cela ne regardait que les Catholiques Romains. Les prêtres ne peuvent exiger des protestans ni dixme ni contribution quelconque pour les frais du culte catholique, lors même que les biens qu'ils possèdent maintenant y auraient été sujets auparavant. Les propriétaires de ces biens n'en sont pourtant pas pour cela exempts de ces charges; mais le produit en est versé dans la caisse du receveur général, pour être appliqué aux besoins du clergé protestant de la province. Un acte de 1791 a de plus autorisé le Gouverneur à disposer du septième des biens de la couronne, dont il serait fait des concessions par la suite, pour l'entretien du clergé protestant.

Le clergé de l'église Anglicane n'est composé que de douze personnes pour les deux provinces. Celui de l'église Romaine en a cent vingt-six, savoir; l'évêque qui prend son titre de la ville de Québec, son coadjuteur qui est Evêque de Canathé, trois vicaires généraux, et cent-seize entre curés et missionnaires, qui, à l'exception de cinq, font leur résidence dans le bas Canada. Les membres du clergé dissident dans les deux provinces, sont beaucoup moins nombreux que ceux du clergé Anglicain.

Après cet aperçu du costume des colonies Européennes qui peuplent maintenant le Canada, nous allons nous occuper, avec plus d'agrément peut-être, de celui des diverses tribus indigènes qui l'habitaient auparavant, et qu'on rencontre encore dans les environs de cette importante contrée.

Les naturels du Canada.

Tribus diverses.

Les Indiens qui habitent le midi et la partie de l'ouest du Canada sont, les Puteuatèmes, les Sakes, les Malhomines, les Naduès, les Missoures, les Pans, les Uënebegons, les Puants, les

Utagames, les Maskutèches, les Miamis, les Killabons, les Illinois, les Naduages etc.

Les Puteuatèmes; les Illinois.

Les Puteuatèmes, les Illinois, les Utagames et les Miamis sont doux, affables et fidèles; ils méprisent les autres Indiens. Leur taille est haute et svelte; leur bon sens et leur esprit naturel les font généralement respecter, et les rendent les arbitres des nations voisines. Les Sakes, quoiqu'habitans souvent les mêmes villages que les Puteuatèmes, ont un caractère bien différent; ils sont menteurs, voleurs et enclins à la révolte, mais ils aiment le travail et sont bons chasseurs. Les Malhomines sont bons, courageux et très-avares: la pêche est leur principale occupation. Les Illinois, qui habitent à l'est dans les environs du Mississipi, sont voleurs et séditieux: motif pour lequel ils sont haïs de leurs voisins, qui ne savent comment se venger de leurs rapines, attendu que cette nation réunit la ruse à la bravoure: du reste ils sont humains, actifs, industrieux, et vivent des produits de l'agriculture. Un peu vers le nord on trouve les Sious, peuple errant et très-nombreux; et en allant vers l'ouest les Missoures. Les Puants, appelés maintenant Ménomones, habitent les bords de la Baie-Verte; ils sont traitres, voleurs, parjures et sans mœurs. Ils ne souffraient pas par le passé, qu'un étranger pénétrât dans leur pays, et ils fesaient bouillir dans des chaudières ceux qu'ils y attrapaient; ils sont aujourd'hui errans et en petit nombre, tous les autres peuples les ayant en horreur.

Les Hurons qui s'étendent au nord et à l'est du lac qui porte leur nom, ont une ville assez considérable sur la rivière appelée Détroit. Ils composent cinq peuplades connues sous les noms de Senevènes, d'Abanaquiens, d'Ottogames, d'Ataves et de Saquiens. Vers l'est sont les Schippewai, les Nansuakatu, les Sauteurs, les Missi-Saques, et les Amikuest. Ces diffèrentes peuplades sont les plus douces et les plus civilisées du Canada, et font ordinairement leur séjour à Michillimakinac à 360 lieues de Québec: c'est là qu'ont coutume de se rendre les Européens qui veulent faire la traite avec les naturels, qui y viennent de tous les côtés pour vendre leurs pelleteries.

Les Népicingues.

On rencontre aux environs du lac de Népicing les Népicingues, les gens de la Loutre, les Cynagos, les Kikaku, les Algonquins, et les Utanaks. Les Nipicingues, dont les mœurs sont parfaitement semblables à celles des Hurons et des Utanaks, ont appris aux autres

l'art de faire des canots d'écorce de bouleau. Ils sont généreux et humains, vaillans et fiers guerriers, et sages dans toutes leurs entreprises; ils sont sobres, et la crainte qu'ils ont de la misère les rend prévoyans et soigneux pour leur familles, bien différens en cela des Missi-Saques et des gens de la Lontre, habitans du même pays, qui imitent les sauvages du nord, sans cependant en avoir la férocité.

Les Missi-Saques, tribu alliée des Algonquins, habitent encore dans la péninsule du Canada, à l'endroit où la rivière appelée Crédit prend sa source. Ils sont fiers, orgueilleux, timides en même tems, et les moins sociables de toutes les autres peuplades. Les gens de la Loutre sont de vraies brutes, qui se cachent dans des grottes et des cavernes inaccessibles, d'où ils ne sortent que lorsqu'ils sont pressés par la faim.

Les Sauteurs.

Les Sauteurs passent pour les hommes les plus agiles qu'on connaisse; ils attrapent les cerfs à la course, et se font un jeu de franchir dans un petit canot d'écorce de bouleau les plus hautes cataractes de Niagara.

Iroquois.

Les Iroquois, connus aujourd'hui sous le nom de Mokawk du Canada, habitent les rives du lac Ontario, et forment cinq peuplades qui sont, les Anatoques, les Tsonontuaus, les Onoyutes, les Agniers et les Coyogoans. Cette nation n'a jamais voulu reconnaître d'autre maître que Dieu; elle passe pour la plus habile et la plus brave à la guerre: ses succès militaires contre ses voisins lui ont acquis une grande supériorité sur tous les autres peuples, et l'ont fait mettre au premier rang il y a dejà plusieurs siècles. Les Agniers qui font leur séjour dans le misérable village de Caschenonaga, non loin de Montréal, ont embrassé la religion Chrétienne. Ils ont une dévotion particulière pour la Vierge; et leurs femmes se font un devoir de religion et d'humanité d'élever les enfans bâtards Européens abandonnés de leurs pères.

Aquiers.

Habillement.

Après avoir ainsi passé en revue les principales tribus d'indigènes qui habitent encore cette partie de l'Amérique septentrionale; après avoir décrit les qualités physiques qui les distinguent des autres nations, nous allons parler de leurs usages, en prenant pour guides les voyageurs tant anciens que modernes, afin de les connaître, autant qu'il est possible, dans leur état naturel.

Les Indiennes, dit La-Hontan, se couvrent depuis le cou jusqu'au dessus du genou, et s'asseyent les jambes croisées. Les vieil-





lards et les hommes mariés portent un morceau d'étoffe qui leur couvre le dos, et un autre par devant qui leur cache les cuisses. Les jeunes gens vont tout-à-fait nus, ne voyant rien en cela qui blesse la décence. Ils ont soin néanmoins les uns et les autres de se mettre négligemment sur le dos une couverture de peau ou en écarlate, lorsqu'ils veulent sortir de leurs huttes pour se promener dans le village, ou pour aller faire quelque visite. Lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, ils prennent un capot, qui a le double avantage de les garantir du froid en hiver, et des moustiques en été; ils se mettent encore alors un bonnet, et portent des bottes de peau d'élan, qui leur arrivent à mi-jambe. Voy. la planche 32.

Habillement des hommes.

Mais Weld nous donne des notions beaucoup plus détaillées sur l'habillement de ces différens peuples. Les Indiens, dit-il, qui trafiquent avec les Anglais, ainsi que ceux qui habitent dans le voisinage et à l'est du Mississipi et autour des grands lacs situés au nord-ouest, ont renoncé à l'usage des peaux et des pelleteries pour leur habillement, à l'exception cependant de leurs *mocassins* (souliers), et quelquefois pour leurs bas, parce qu'ils trouvent plus avantageux de les changer pour des couvertures et des vêtemens de laine, qu'ils regardent comme plus élégans et plus commodes. Leurs souliers sont faits de peaux de daim, d'élan, et de bufle, dont ils enlèvent ordinairement le poil, et auxquelles ils donnent une couleur foncée en les exposant à la fumée. Chaque soulier est fait d'un seul morceau de cuir, avec une couture qui va du gros doigt jusqu'au coude-pied, et une autre au talon, comme dans nos souliers ordinaires. On attache ces souliers avec une courroie au dessus de la cheville du pied, ce qui suffit pour les tenir fermes: il y a tout autour de l'ouverture une espèce d'oreille, qui retombe sur la courroie. Cette oreille ainsi que la couture sont élégamment brodées en piquants de porc-épic et en grains de verre. Si ce sont des souliers d'homme, cette broderie est en petites pointes de cuivre et d'étain garnies de poils rouges; et s'ils sont de femmes, elle est en rubans. Ces sortes de souliers ne se mettent que les jours de cérémonie, attendu que le cuir s'en consume promptement, et qu'ils reviennent fort-cher: ceux d'un usage journalier sont simplement de cuir.

Le mocassin est surmonté d'une espèce de bas, qui va du coude-pied jusqu'à mi-cuisse. Ces bas sont d'un drap rouge ou bleu, et cousus étroitement sur la jambe: les coutures sont ornées en dehors

de grains de verre et de rubans dans les jours de parure. Les jeunes guerriers sont si jaloux que ces pantalons soient bien collans, qu'ils se les font coudre sur la jambe et la cuisse, de manière à ne pouvoir plus les quitter jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux. Ils sont soutenus par un cordon placé en dehors de la cuisse, lequel s'attache à un autre cordon qui ceint les reins. Les Indiens ont encore une autre espèce de ceinture, d'où pendent deux petits tabliers d'environ un pied carré de largeur, l'un devant et l'autre derrière: voy. la planche 33. Par dessous ils ont un morceau d'étoffe en forme de bandage, qui leur passe entre les cuisses et leur cache les parties naturelles. Les *squaws* ou femmes Indiennes mettent toute leur habileté à orner ces tabliers de grains de verre, de rubans etc.

(1) M.r le Comte Castiglioni nous a laissé une description plus détaillée de l'habillement des Indiens dans son voyage aux Etats-Unis en 1785 et années suiv., imprimé à Milan en 1790, vol. 2 in 8.° Voici ce qu'il dit en parlant de l'habillement actuel des Indiens du Massachusset. Ils ne portent plus comme autrefois des vêtemens de peau, mais des chemises et des habits à l'Européenne: on voit même à quelques-uns des uniformes Français et Anglais, et à d'autres, en plus petit nombre, des chapeaux d'Europe avec un panache. Le reste va nu-tête, et a ses cheveux longs, noirs et luisans coupés courts sur le devant jusqu'à la moitié du haut de la tête, et ceux de derrière tombans sur les épaules. Il en est qui se teignent le visage de rouge et de noir avec une sorte de symétrie; d'autres qui ont le cartilage des oreilles fendu et pendant, auquel quelques-uns attachent des anneaux en argent: on en trouve même qui s'en passent dans les narines. Ils portent en outre en bandoulière au cou ou une écharpe garnie de vampum (*a*), (Voy. la planche 33 n.° 2. fig. 2 et 3), ou de petits tubes de verre disposés symétriquement et de diverses couleurs. A cette parure plusieurs ajoute des bracelets et des anneaux en argent, et d'autres des plaques ou des médailles du même métal suspendues à leur cou. Ils ont le haut de la cuisse nu, et couvrent leur nudité avec un morceau d'étoffe attaché avec un ruban à cette espèce de bandage, auquel tiennent aussi par un ruban leur bas, qui leur montent depuis le coude-pied jusqu'au dessus du genou. (Voy. la même planche fig. 4). Ces bas sont le plus souvent en écarlate et cousus en dehors, de manière à pouvoir les mettre et les ôter aisément; ils ont au delà de la

(*a*) *Les wampum*, (*fig.* 3 *de la planche* 33 *n.*° 2), *sont de petits cylindres percés au milieu, et faits avec des fragmens d'une espèce de coquille appelée* Clams (*fig.* 1 *de la même planche*), *qui est la* Vénus mercenaire *de Linnée.*



G. Gallina inc.





G. Gallina f.

A la guerre, les Indiens n'ont pour tout vêtement que leurs mocassins, leurs bas ou pentalons, leur espèce de culotte, et la ceinture à laquelle sont suspendus le sac à tabac, ainsi que leur couteau ou autre instrument de ce genre. Ils ne portent rien de plus lorsqu'il fait chaud; mais en hiver, ils mettent, pour aller faire une visite à leurs amis, une chemise courte et dont le col et les poignets sont très-larges. Cette chemise est ordinairement d'une toile peinte et grossière, ou de quelque toile de coton d'une couleur vive. Ils portent par dessus cette chemise une couverture en forme de manteau d'une seule pièce d'étoffe, et extrêmement large, ou une espèce d'habit ample semblable à un torracch ordinaire. Le premier vêtement est le plus usité: on le lie par un bout autour des reins avec une ceinture, et le reste se renverse sur les épaules, et s'attache sur la poitrine, ou se tient par les deux bouts dans la main gauche. On croirait que cette dernière manière, qui

couture une espèce de bande de deux ou trois doigts de large, laquelle est recouverte en rubans de soie de différentes couleurs, et ornée de wampum et de petits tubes de verre qui forment des dessins. Les souliers (Voy. encore la planche ci-dessus fig. 5) n'ont ni semelle ni talon; ils sont en peau de cerf ou d'élan apprêtée dans le pays, couleur de noisette, et d'un joli travail. L'empeigne est remplacée par un genre d'ornement composé de piquans de porc-épic, aplatis et teints d'un beau rouge; et la partie extérieure du soulier qui entoure le coude-pied, est garnie d'une quantité de petits glands dans lesquels est enchâssé un petit tube en fer blanc revêtu de poils de cerf teints en rouge, et dont le mouvement produit un bruit agréable à l'oreille.

Les femmes ont aussi des vêtemens à l'Européenne, qui leur couvrent les épaules et ne leur arrivent qu'au genou; leurs bas et leurs souliers sont les mêmes que ceux que nous venons de décrire. Elles portent aussi des pendans d'oreille, des bracelets et autres ornemens semblables: quelques-unes ont pour coiffure un bonnet qui se termine en pointe, et est parsemé de grains de verre ou de wampum. Lorsqu'elles sont jeunes, elles ont une figure avenante, quoiqu'avec un teint olivâtre, et un nez long et aplati; mais devenues vieilles, elles sont, peut-être par leur faute, hideuses et rebutantes etc. Les femmes emploient leur tems à cultiver un peu de blé turc, à la construction des canots, à faire des bas, des souliers et divers objets de parure, à fabriquer avec de l'écorce de bouleau des corbeilles, des paniers, et même des plats et autres vases (Voy. la planche ci-dessus n.° 6) pour contenir de l'eau, et dont ces peuples font usage dans leurs voyages.

exige en grande partie l'emploi continuel d'une main, est la plus incommode; et pourtant c'est la plus généralement adoptée par ces sauvages, même lorsqu'ils vont à la chasse dans les forêts. Ils ont toujours soin, quand ils portent un fusil, d'avoir un bras libre, et alors ils rejettent leur converture sur l'épaule gauche. Ils entremêlent leur chevelure de grains de verre, et autres bagatelles en argent, et de plumes dans les jours de cérémonie.

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes. Elles portent comme eux de mocassins, des pentalons, une chemise courte et large; elles se mettent également sur les épaules une couverture ou une pièce d'étoffe, qui est plus large que celle des hommes. Au lieu de se l'attacher comme eux autour des reins, elles la laissent tomber assez pour qu'elle leur couvre les jambes; elles ont en outre une petite jupe d'étoffe très-étroite, et qui leur descend jusqu'au genou. Le vert ou le bleu foncé sont les couleurs les plus recherchées. Il y a néanmoins des hommes passionnés pour l'écarlate. Lorsqu'il fait chaud on voit les femmes dans les villages, sans autre vêtement que cette jupe et la chemise, dont elles attachent le col avec une grosse épingle; elles mettent également cette chemise lorsqu'elles veulent se parer, et alors elles la couvrent entièrement de petites plaques d'argent de la grandeur d'un sou. Leurs cheveux sont ordinairement tressés avec art par derrière, et partagés en deux sur le front; lorsqu'elles veulent se mettre en grande parure, elles tracent dans l'intervalle et sur la peau une ligne rouge, qui contraste singulièrement avec le noir luisant de leur chevelure, à laquelle elles attachent par derrière une quantité de rubans de toutes couleurs, qui leur tombent jusqu'aux talons. Elles portent en outre, quand elles peuvent s'en procurer, des anneaux d'argent aux oreilles et aux poignets: les premiers sont en général beaucoup plus petits, mais le nombre en est illimité: aussi leurs oreilles sont elles percées de beaucoup de petits trous, et quelquefois dans tout leur contour.

Parure des hommes.

Parure des femmes.

Les hommes portent aussi des pendans d'oreille, mais bien différens de ceux des femmes: ce sont des pièces d'argent minces et plates, de la grandeur à-peu-près d'un dollar, et percées de diverses manières: il en est cependant qui les ont de forme triangulaire, mais de la même grandeur. Le choix de ce genre de parure se fait avec beaucoup de soin dans certaines tribus, mais la forme n'en change jamais. Au lieu de se percer le bout de l'oreille les hommes se le fendent du haut en bas, et lorsque la plaie est cicatri-

sée, ils attachent aux deux parties des poids pour les allonger. Quelques-uns mettent en cela une telle habileté, qu'ils font prendre à leur oreille la forme d'un arc qui leur pend sur les épaules, et aux bouts duquel ils attachent deux grands anneaux qui se jouent sur leur poitrine : pour empêcher que cette peau ainsi tendue ne se rompe, ils la renforcent avec un fil d'acier. D'autres se passent encore des anneaux dans les narines, mais cet ornement est d'un usage moins commun que le premier. Les chefs et les principaux guerriers portent sur leur poitrine des plaques d'argent ou des coquillages de mer. Ils sont passionnés pour les hausse-cols en argent, et le gouvernement en fait toujours mettre quelques-uns parmi les présens qu'il leur destine. Il est encore un autre genre d'ornement particulier aux hommes, pour qui il est en même tems une marque distinctive, c'est une large boucle d'argent ou un bracelet du même métal, qu'ils s'attachent au dessus du poignet avec un morceau de peau de couleur écarlate ; mais pour porter cette décoration il faut s'être signalé dans quelque combat. Les ornemens en argent sont préférés à ceux de tout autre métal.

Manière de se peindre le corps.

Les Indiens sont dans l'usage de se peindre le corps pour aller à la guerre, ou lorsqu'ils veulent se parer : le rouge et le noir sont pour cela leurs couleurs favorites, et ils s'en barbouillent de la manière la plus étrange. Quelques-uns se noircissent tout le visage, à l'exception du nez et de la lèvre supérieure qu'ils se teignent en rouge. La mode générale est de se frotter tout le visage avec du charbon, et, après s'être mouillé les ongles, de s'en servir pour se tirer des lignes parallèles et saillantes sur les joues. Ils portent toujours avec eux un petit miroir dont ils font usage pour mieux disposer leurs couleurs. Lorsqu'ils vont à la guerre ils se frottent de graisse, après s'être teint le corps de rouge, de noir et de blanc, et mettent tout leur soin à se donner l'aspect le plus affreux qu'il leur est possible. Chaque trbu a sa manière de se peindre.

Habitations.

Les villages des Indiens sont entourés d'une double palissade d'un bois très-dur, dont les pieux sont gros comme la cuisse, et ont quinze pieds de haut. Les habitations ont ordinairement quatre-vingt pieds de long sur vingt cinq ou trente de large, et vingt de hauteur ; elles sont couvertes en écorce d'orme ou de bouleau. On y voit deux petites estrades, l'une à droite et l'autre à gauche, qui ont neuf pieds de largeur et un d'élévation. On allume le feu dans l'espace intermédiaire, et la fumée sort par un trou fait à ce

dessein dans le toit. Il y a en outre le long de ces estrades de petits cabinets, où sont dressés des lits à coucher d'environ un pied de hauteur. Une de ces habitations renferme ordinairement trois ou quatre familles.

Weld dit que les Indiens ne s'occupent nullement de l'embellissement de leurs maisons, qui sont les plus misérables qu'on puisse voir; elles sont construites, dit-il, en perches minces, sur lesquelles ils appliquent des morceaux d'écorce, qu'ils y lient avec des branches flexibles: cet ouvrage, lorsqu'il est bien fait, les met parfaitement à l'abri des injures de l'air. Il se font même des huttes en hiver avec la neige durcie par la gelée, et soutiennent celle du toit avec une claie d'osier. Une semblable demeure est impénétrable au vent, et ils doivent par conséquent la préférer à toute autre. Leurs ustensiles de ménage consistent en une ou deux chaudières de cuivre ou de fer, qu'ils tâchent de se procurer par des échanges lorsqu'ils se trouvent dans le voisinage de quelque marchand; et s'ils en sont éloignés, il se servent de vases de terre, de cuillères et de plats de bois qu'ils font eux-mêmes.

Religion.

Les idées religieuses de ces peuples, dit Schæfer, se bornent à croire à l'existence de bons et de mauvais génies. Ils s'imaginent que tout homme qui sait manier l'arc a un génie tutélaire. Ils sacrifient aux mauvais génies des animaux et des plantes pour les appaiser et se les rendre favorables. La relation que fait cet écrivain de leur religion, ne diffère guères de celle que Weld nous en a donnée. Les Indiens, dit-il, croient presque tous à l'existence d'un être suprême tout puissant, bienfesant et sage, et à celle d'esprits subalternes, dont les uns sont bons et les autres méchans. Ils regardent comme inutile de prier les premiers, parce qu'il est dans leur nature de s'occuper du bonheur des hommes; et ils se font un devoir de rendre hommage aux génies malfesans, pour se soustraire à leur malignité. On prétend que certaines tribus lointaines ont des prêtres, mais il ne parait pas qu'elles aient un culte régulier. Au moindre sujet de crainte, on y fait une prière ou une offrande à l'esprit malin.

Les Indiens paraissent croire généralement à l'existence d'un autre monde, où ils jouiront de tous les agrémens qu'ils ont dans celui-ci, et ne seront plus sujets à la douleur, ni au travail pour leur subsistance.





Etablissement du Christianisme parmi quelques tribus éloignées.

Malgré tout le zèle des prêtres Français et autres Missionnaires pour faire adopter aux Indiens les dogmes de la religion chrétienne, et quoique diverses tribus se soient laissé baptiser, il paraît, sauf pourtant quelques cas particuliers, que cette religion n'a pas fait grands progrès parmi eux. Ils ont appris quelques prières, et assisté à quelques cérémonies ; mais ils sont en proie comme auparavant aux plus violentes passsions, et ne sont nullement pénétrés de l'esprit de paix du Christianisme.

Les Moraves sont ceux qui ont opéré le plus de changemens chez les Indiens, car ils en ont déjà déterminé plusieurs à renoncer à la vie sauvage et à la guerre, pour s'appliquer à l'agriculture. Ils ont eu les plus grands succès chez les Munsies, petite tribu qui habite sur la rive septentrionale du lac S.t Clair, mais le nombre des convertis est très-peu considérable. Le culte catholique Romain a plus d'adhérens, à cause sans doute du spectacle de ses cérémonies qui paraissent captiver l'attention de ces sauvages ; il est vrai aussi que les Missionnaires de cette communion sont peu exigeans envers eux. Les Quakers ont fait moins de prosélites que tous les autres. La doctrine de non resistance qu'ils prêchent s'accorde peu avec les opinions des Indiens, et quelques-uns d'eux ont couru les plus grands dangers en voulant l'introduire dans certaines tribus, et surtout chez les Shawenès, la plus guerrière de toutes les nations qui vivent au nord de l'Ohio.

Mariage.

La célébration de leurs mariages, selon La-Hontan, se fait de la manière suivante. Les deux époux étant debout sur une natte, tiennent chacun le bout d'une baguette de quatre pieds de long. Un vieillard se plaçant entr'eux leur fait un discours sur leurs devoirs mutuels, après lequel ils rompent la baguette. Aussitôt les parens et les amis se mettent à danser, et se font des présens les uns aux autres, ensuite le mari emmène la femme chez lui. La planche 34 représente le mariage des Canadiens.

Il est permis à la femme et au mari de se séparer quand ils le veulent : dans ce cas ils s'en donnent ordinairement avis huit jours auparavant, et allèguent à l'appui de leur résolution les raisons qu'ils croient les plus convenables. On rapporte à la cabane où s'est fait leur mariage les morceaux de la baguette qui furent donnés aux parens, et ils y sont brûlés en leur présence. Ces séparations se font sans trouble et sans murmure. Les femmes sont ensuite libres comme les hommes de se remarier à leur gré ; mais

ordinairement elles attendent trois et même six mois avant de contracter un nouveau lien. Au moment de la séparation, les enfans, qui sont le trésor des Canadiens, sont partagés en nombre égal entre l'homme et la femme, et si le nombre est impair, l'enfant qui reste est pour la femme.

Course de l'alumette.

On lit dans La-Hontan que *la course de l'alumette* est le moyen dont se servent les Iroquois pour rechercher les faveurs d'une femme. Dans cette vue, ils allument un morceau de bois enduit de soufre, et vont trouver la belle qu'ils convoitent lorsqu'elle est au lit. Si elle soufle sur le tison, l'amant le jette aussitôt et se précipite dans les bras de sa maitresse; et si elle l'éteint, il se retire sans parler.

Les jeunes gens, continue La-Hontan, ne se marient qu'à l'âge de trente ans, dans la crainte que le commerce des femmes à un âge moins avancé, n'affaiblisse leurs forces et les rende incapables de supporter la fatigue ou de faire de longues courses, et parce qu'ils sont persuadés que ceux qui ont voulu se marier plutôt, ou faire trop souvent la *course de l'alumette*, se sont toujours laissés prendre par l'ennemi. Il ne faut pas croire cependant qu'ils gardent leur chasteté jusqu'à ce tems; ils prétendent au contraire qu'une trop longue continence leur occasionne des vapeurs, des maux de reins et autres maladies, et que pour se maintenir en santé il faut faire la course de l'alumette au moins une fois par semaine.

Soin des enfans.

Dès qu'un enfant est né, on l'enveloppe dans un morceau d'étoffe ou de peau, et on l'attache sur une petite planche couverte d'un lit de mousse. Cette planche doit être plus longue et plus large que le corps de l'enfant, et on adapte au dessus de sa tête de petits cercles, pour que s'il venait à se renverser il ne se fasse pas de mal. Lorsque les femmes sortent de leurs huttes, elles portent leurs enfans sur leur dos, où ils sont attachés avec une corroie, qu'elles passent autour de leur tête. Si elles ont quelque chose à faire, elles suspendent à un arbre la planche sur laquelle est couché l'enfant, et de tems en tems elles y donnent un coup de main pour la faire balancer. Voy. la planche 32. Lorsque l'enfant est en état de se traîner sur ses mains et ses pieds, on le dégage de toute entrave, et on le laisse se rouler dans l'eau, dans la boue, dans la neige, et aller partout où il veut. C'est là ce qui donne aux Indiens cette constitution robuste qui les fait ré-

sister aux plus grandes fatigues, et leur rend commun avec les animaux l'avantage d'être peu sensibles au changement des saisons. On met une large robe aux filles quand elles ont atteint l'âge de quatre ou cinq ans, mais les garçons restent nus jusqu'à un âge plus avancé.

Funérailles.

Ces peuples montrent une patience admirable dans les maladies, que l'activité de leur vie et leur sobriété rendent à la vérité très-rares parmi eux. Le malade abandonné du médecin l'est aussitôt de tout le monde, et il meurt ensuite sans assistance; il fait auparavant préparer un festin, et prend congé de sa famille et de ses amis. Il y a certaines peuplades qui tuent leurs malades lorsqu'ils sont incurables, pour les délivrer de leurs maux. D'autres enterrent tout vivant l'enfant nouveau-né qui perd sa mère, dans l'idée qu'il ne peut plus vivre après avoir perdu celle qui devait le nourrir.

Les Indiens ont beaucoup de respect pour leurs morts; ils les revêtent de leurs plus beaux habits, et les enterrent avec de grandes cérémonies. La famille du défunt donne ensuite un festin auquel cependant elle n'assiste pas; elle reste au contraire cachée pendant ce tems au fond de la cabane, et chacun de ces membres s'y coupe les cheveux, et se couvre la tête. Les hommes n'osent pas pleurer leurs femmes; mais celles-ci portent un an le deuil de leurs maris.

Gouvernement.

Les indigènes du Canada ne sont soumis à aucune autorité civile ni militaire. Chaque famille se choisit un chef particulier, qui assiste en son nom aux grandes assemblées. Le coupable trouve un tribunal sans sortir de la maison paternelle; ses parens le remettent à la famille de l'offensé, qui ordinairement lui inflige la peine due à son crime. Ces sentences domestiques sont auparavant confirmées par le grand chef civil de la nation (ou juge de paix).

Autorité des chefs.

Ces chefs, dit Weld, ne peuvent contraindre à l'obéissance; ils ne donnent jamais leurs ordres d'un ton impératif, mais seulement en forme d'avertissement. Chaque individu sent qu'il est né parfaitement libre; tout acte de violence l'irrite, et il ne se soumet qu'à ce que la raison exige de lui. Attachés uniquement aux intérêts de la nation, et certains que leurs chefs sont animés du même esprit, ils adoptent sans hésiter toutes les mesures que ces derniers leur proposent.

Emblèmes qui leur servent de fastes.

Quoique l'art de l'écriture leur soit inconnu, ils ne laissent pas de se transmettere de génération en génération la connaissance de ce qui s'est fait de plus important dans leurs assemblées. Les

fastes dont ils font usage ne sont que des emblêmes, et ils en ont de deux sortes, qui sont; les uns des baudriers d'*onampum*, et les autres de petits morceaux de bois. On ne se sert des premiers que dans les grandes occasions, et des seconds pour les choses de moindre importance. Lorsqu'il doit y avoir une conférence, ou comme disent les Indiens, un colloque avec quelque tribu voisine, lorsqu'il s'agit de conclure un traité ou de passer quelqu'acte qui intéresse toute la nation, on fait aussitôt une nouvelle ceinture ou un nouveau baudrier, qui diffère toujours en quelque chose de ceux qui ont été faits auparavant. Chacun des membres de l'assemblée tient en main cette ceinture en prononçant sa harangue, et la passe à celui qui prend la parole après lui. C'est une espèce d'avertissement d'être circonspect dans ce qu'on va dire, parce que la ceinture le répétera fidélement. Le colloque fini, cet instrument est remis entre les mains du chef principal.

Dans les ratifications de traités, les parties contractantes se donnent réciproquement des baudriers longs et très-luisans, que la nation conserve soigneusement; et à certaines époques ils sont exposés aux regards du public, pour rappeler le souvenir des événemens à l'occasion desquels ils ont été faits. Quelques-uns de ces baudriers sont encore déposés entre les mains de quelque vieille femme, qui est chargée d'en raconter l'histoire aux jeunes gens de la tribu, et perpétue ainsi le souvenir des choses les plus importantes.

L'*onampum* se compose de la partie intérieure d'une grande coquille de mer. Cette coquille est envoyée dans son état naturel en Angleterre, où on la coupe en morceaux parfaitement égaux (1). Ces morceaux sont ce qu'on appelle l'onampum, dont il y a de deux sortes, le blanc, et le rouge ou violet. Ce dernier est le plus estimé des Indiens, qui l'achetent au poids de l'argent. L'onampum s'attache sur des bandelettes de cuir, et le baudrier est composé de dix ou douze de ces bandelettes selon l'occasion. Quelquefois on

(1) La coquille dont on fait l'onampum est extrêmement dure, et il faut d'excellens outils pour la couper, et y faire les petits trous qu'on y voit. Les Indiens fesaient sans doute usage de cette coquille, et la coupaient comme ils le pouvaient avec les instrumens grossiers qu'on leur a trouvés; mais depuis qu'ils ont vu cette coquille mieux façonnée en Europe que chez eux, ils tirent leur onampum des fabriques Européennes.

embellit de morceaux de coquillage certains dessins dont sont ornés des baudriers fort larges. L'usage de l'onampum semble être général chez les nations Indiennes.

Milice.

Le grand chef de guerre, qui est la seconde dignité, est celui qui règle ordinairement tout ce qui a rapport aux chasses (1). Il décide aussi de la guerre et de la paix. Elevé à ce grade en considération des preuves qu'il a déjà données de sa valeur, il marche à la tête des guerriers, et leur donne l'exemple du courage. Ces deux chefs ne décident jamais en Souverains; ils n'ont que le droit de parler les premiers dans les grandes assemblées, et d'énoncer leur opinion.

Dès que la guerre est déclarée on choisit un chef, qui est obligé de jeûner pendant plusieurs jours sans dire un mot. Ce jeûne fini il rassemble les troupes et les harangue; on le lave ensuite lui-même, on lui peint le corps, on le revêt de son habit de guerre et des marques distinctives de son grade, puis on entonne un chant funèbre qui est suivi d'un banquet général, à la fin duquel on envoie à l'ennemi une hâche teinte de sang, qui est la déclaration de guerre.

Les Indiens qui ont quelques relations avec les marchands Européens ont abandonné l'usage de l'arc et des flèches, et il est bien rare qu'ils s'en servent, à moins d'avoir consumé toute leur poudre et leur plomb. Ils ne laissent pas cependant d'exercer leurs enfans au maniement de ces armes, et il en est qui décochent une flèche avec une adresse surprenante. On est étonné de voir avec quelle précision les Indiens savent où sont tombées leurs flèches; ils en lanceront une demi-douzaine et encore plus, sans avoir l'air de faire attention à leur chute; nul autre qu'eux ne pourrait les retrouver, et ils vont eux mettre la main dessus sans avoir besoin de les chercher.

Parmi leurs armes on distingue le *Tomahawk*, qui est une hâche légère, laquelle a ordinairement du côté du marteau une cavité, qui leur tient lieu de fourneau de pipe à fumer lorsque le manche est percé. Les armes de cette espèce, que leur vendaient

(1) Lorsqu'un chasseur a tué un certain nombre d'ours et d'élans, il est mis au rang des guerriers renommés, et l'on fait en son honneur un festin, où l'on mange l'ours le plus gros qu'il a terrassé. La chasse de l'ours commence au mois de novembre, et finit en avril.

autrefois les marchands Français, ont, au lieu de ce fourneau, une pointe de fer d'environ six pouces de long. On sait que les Indiens lancent cette arme avec une telle adresse, qu'ils sont presque sûrs de frapper avec son tranchant un objet qui est à trente pas d'eux; mais ils ne se hasardent à la jeter ainsi, que quand ils sont certains d'atteindre l'ennemi qui fuit, ou de pouvoir la recouvrer. Quelques-uns d'entr'eux attachent au manche une petite corde de plusieurs pieds de long, qui leur sert à la retirer à eux lorsqu'ils l'ont lancée. Ils parent habilement avec cette arme tous les coups d'épée qu'on voudrait leur porter, et la tiennent ordinairement passée à gauche dans leur ceinture.

Ils ont en outre, pour la plupart, un casque en bois, des brassards, des cuissards, un bouclier de cuir, un fusil et un sabre. Une écorce d'arbre sur laquelle sont gravées les armes de la nation, et qui est attaché au bout d'un bâton, forme l'étendard qui sert à rassembler la troupe.

De quelle manière sont traités les prisonniers de guerre.

Les cruautés que les Indiens exercent envers ceux qu'ils prennent dans un combat, sont une preuve de leur penchant à la vengeance. Lorsque les guerriers rentrent dans leur camp ou dans leur village avec des prisonniers de guerre, les femmes et les enfans armés de bâtons se rangent sur deux files, entre lesquelles ces prisonniers sont obligés de passer. Les tourmens qu'on leur y fait éprouver avant d'arriver au bout de cette carrière sont des plus douloureux; mais leurs bourreaux, qui les réservent à des traitemens encore plus barbares, ont soin qu'aucun des coups qu'ils leur portent ne soit mortel. Après que ces malheureux ont subi cette première épreuve, on leur lie les mains et les pieds, et les chefs s'assemblent pour délibérer sur leur sort. Ceux qui sont condamnés à périr dans les tourmens sont remis au chef des guerriers, et les autres auxquels il a été fait grâce au chef de la nation. La sentence est irrévocable. Les condamnés sont conduits au milieu du camp ou du village où ils sont dépouillés nus; on leur noircit ensuite tout le corps, on leur met sur la tête un peau de corbeau, et après les avoir attachés à un pieu entouré de fagots, on les oblige à entonner le chant de mort. Ce chant se compose ordinairement des paroles suivantes: « Je vais à la mort, je me prépare aux tourmens, mais je défie les tortures les plus cruelles. Je mourrai en brave, et rejoindrai bientôt les chefs de ma nation, qui ont souffert avant moi ».

Ces malheureux racontent ensuite les traits de valeur par lesquels ils se sont distingués, et font pompe du nombre d'ennemis qu'ils ont tués. Quelquefois ils irritent leurs bourreaux au point de les contraindre à leur donner la mort plutôt qu'ils ne l'auraient voulu (1).

Le souvenir toujours vivant dans l'esprit des Indiens, des violences commises contre eux par les premiers conquérans qui envahirent leur pays, fait que toute leur politique se dirige dans des vues hostiles contre les Européens; et d'après cette maxime, ils ne font aucun quartier aux prisonniers de guerre qu'ils font sur eux. Cependant, depuis qu'ils sont en relation de commerce avec les Anglais, ils leur rendent de ces prisonniers, et gardent comme esclaves ou pour être brûlés vifs ceux qui leur restent.

Ils écorchent les ennemis qu'ils ont tués, et conservent leur peau comme un trophée. L'acte qu'ils appellent *la décapilation*, est une opération par laquelle ils leur enlèvent de dessus la crane la peau avec les cheveux. Pour cela, ils mettent le pied, dit Carver (2), sur le cou de l'ennemi qu'ils ont tué ou seulement étourdi, et saisissant la chevelure qu'ils s'entortillent autour de la main gauche, ils la tirent avec force, et la détachent en un moment avec la peau à l'aide d'une espèce de scalpel, qu'ils ont soin de tenir toujours en bon état: leur adresse en cela est telle, qu'il ne leur faut pas plus d'une minute pour cette opération. Ils gardent ensuite ces chevelures comme des monumens de leur valeur ou de leur vengeance.

Les négociations de paix se font toujours par l'entremise d'une nation neutre: dans ces cas, les députés se présentent au devant

(1) Carver raconte qu'un Indien, attaché au pieu, eut la hardiesse de dire à ceux qui le tourmentaient, qu'ils étaient autant des vieilles femmes sans vigueur, qui ne savaient pas mettre à mort un brave prisonnier. Puis il ajouta qu'il avait pris plusieurs de leurs guerriers, et qu'au lieu d'user à leur égard de tourmens vulgaires comme les leurs, il en avait imaginé de plus raffinés, en leur lardant tout le corps de petits éclats de pin résineux, auxquels il avait ensuite mis le feu. Cette bravade, en irritant ses bourreaux, accélera la fin de son supplice. Un d'eux transporté de fureur se jeta sur lui, et lui ayant arraché le cœur, il l'enfonça dans la bouche d'où venait de sortir cette insolente provocation.

(2) Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale en 1766, 1767 et 1768.

des deux armées en dansant, et avec le *calumet*, ou pipe de paix, ornée de plumes de diverses couleurs. Si on harangue, on enfouit la hâche qui a servi à la déclaration de guerre. Les députés offrent aux chefs l'*onampum*, et fument l'un après l'autre dans le calumet.

Caractère.

Les Indiens du Canada montrent dans leur caractère et dans leurs mœurs un mélange de douceur et de férocité. L'hospitalité est en grande vénération chez eux, et celui qui oserait la violer serait puni du dernier supplice (1). Lorsqu'ils ont juré, dit Weld, amitié à quelqu'un, et qu'ils ont protesté d'y être fidèles, il n'est rien qui puisse les déterminer à la trahir. J'ai eu des preuves lumineuses de leur générosité dans les présens que j'en reçus; et tout en convenant qu'ils s'attendent toujours à quelque retour, je n'en ai pas moins été persuadé, à la manière dont ils m'offraient leurs bagatelles, qu'ils n'avaient aucune vue d'intérêt, et ne cédaient en cela qu'à une impulsion de leur cœur. On sait combien ils sont portés à s'obliger entr'eux quand ils le peuvent, et à s'entre-aider dans leurs besoins. Ils n'ont pas le moindre desir de devenir riches, et sont étonnés d'apprendre que, dans certaines sociétés, il y ait des hommes qui veuillent l'être au dépens des autres. Leurs vêtemens, leurs ustensiles et leurs armes sont les seules choses auxquelles ils attachent l'idée de propriété particulière, tout le reste appartient en commun à la tribu, au bien être de laquelle chaque individu doit contribuer de tous ses moyens. Les chefs sont animés du même esprit; au lieu d'être les plus riches, ils sont quelquefois les plus pauvres de la nation, et lui consacrent souvent tout leur tems, tandis que les autres vont à la chasse, à la pêche ou cultivent la terre.

Hospitalité.

Malgré ces bonnes qualités, les Indiens ne semblent pas se racheter dans l'esprit des gens de bien de l'esprit de vengeance qui les domine, et des cruautés qu'ils commettent envers leurs prisonniers de guerre. Il faut avouer cependant, que les efforts des Mis-

(1) Malgré toute l'hospitalité des Indiens, dit Weld, il n'est personne qui ayant goûté les plaisirs d'une société civilisée, et connaissant leur genre de vie, pût consentir à habiter parmi eux. L'état misérable et la malpropreté de leurs huttes enfumées, l'insipidité de leur nourriture, que le palais le moins délicat ne pourrait supporter, et l'aspect rebutant de leur graisse, suffiraient pour détourner tout étranger de l'idée de se fixer dans quelques-unes de leurs tribus, lors même qu'il n'y aurait pas d'autres motifs qui s'y opposassent.

sionnaires Français et Anglais, pour les faire renoncer à cette affreuse coutume, n'ont pas été tout-à-fait vains; et quoiqu'on puisse citer encore chez eux quelques exemples récens de l'influence qu'elle y conserve, il n'en est pas moins vrai de dire que depuis plusieurs années, ils n'ont pas mis un seul homme à la torture, dans les circonstances ou ils en auraient immolé au moins une vingtaine il y a cent ans. On sait que, du grand nombre de personnes tombées entre leurs mains après la défaite du Général S.t Clair, il n'y en eut pas une seule d'attachée au pieu (1).

Diversité de langues.

C'est une chose particulièrement digne de remarque que, malgré les caractères de ressemblance qu'offrent le physique, les mœurs, les inclinations et la religion des Indiens, composans les différentes hordes qui occupent tout le continent septentrional de l'Amérique, ressemblance qui ne permet nullement de douter de l'identité de leur origine, toutes parlent des idiomes essentiellement différens les uns des autres. Il est même de ces tribus qui, malgré leur voisinage, ne s'entendent point entr'elles.

On remarque généralement dans les hommes une certaine hésitation et une sorte de difficulté de parler, comme s'ils avaient un poids sur l'estomac, ou comme s'ils y avaient reçu un coup dont l'effet a gêné leur respiration. Les femmes au contraire parlent avec la plus grande facilité, et la langue Indienne dans leur bouche est aussi douce que l'Italienne. Elles ont toutes un son de voix tendre et harmonieux, et leur sourire est gracieux au delà de ce qu'on peut imaginer. Les individus des deux sexes s'énoncent avec beaucoup de précision, et ne paraissent jamais embarassés de trouver le mot propre à l'idée qu'ils veulent exprimer.

Industrie.

Les Indiens ont généralement parlant beaucoup d'industrie. Ils font eux-mêmes tous leurs ustensiles de bois, leurs arcs, leurs flèches et autres armes. On est surpris de la perfection de ces ouvrages, surtout quand on réfléchit que la hâche et le couteau sont les seuls outils employés à leur exécution. On voit quelquefois sur le manche des tomahawk, sur les carnassières et les fourneaux de

(1) A la nouvelle de cette défaite, les officiers Anglais, et tous ceux qui avaient de l'influence sur les Indiens, s'empressèrent de leur promettre des présens s'ils leur ramenaient leurs prisonniers vivans; et en effet, la plupart furent rendus sans qu'il leur eût été fait aucun mal. Mais il serait impossible, dit Weld, de déraciner en eux l'esprit de vengeance.

pipe des figures bien dessinées et des sculptures passables. Les broderies des mocassins et des vêtemens attestent que les femmes ne le cèdent point aux hommes en habileté. Les ouvrages qu'elles font avec les piquans du porc-épic seraient admirés en quelqu'endroit que ce soit de l'Europe. Elles ne se servent pour cela que des piquans les plus flexibles, qu'elles fendent dans toute leur longueur, et teignent des plus billantes couleurs. On a découvert quelques-uns des procédés des Indiens pour la teinture, mais la plupart sont encore inconnus, ainsi que divers remèdes avec lesquels ils font souvent des cures merveilleuses. Ils tirent les uns et les autres du règne végétal.

Musique, danse.

Le chant et la danse sont les principaux amusemens de leurs fêtes: cependant leur musique est dure, sans grâces et manque de variété et de mélodie. Le chant et la danse vont toujours ensemble. Lorsque les Indiens réunis en grand nombre chantent en chœur les notes, pour ainsi dire sauvages, dont se composent leurs chansons, avec un accompagnement de tambours et de flûtes (1), l'effet de cette musique n'est pas désagreable, surtout si elle est entendue de loin. Le jour de son arrivée à Malden, Weld fut témoin d'une danse d'Indiens qu'il décrit ainsi. Trois hommes d'un certain âge, assis sous un arbre, en étaient les principaux musiciens: un d'eux battait un petit tambour fait avec un tronc d'arbre évidé et recouvert d'une peau, et les autres l'accompagnaient avec des espèces de castagnettes ou de petites gourdes dans lesquelles il y avait des pois. Ces trois hommes chantaient en même tems, et les danseuses

Danse des femmes.

(car les hommes ne dansent pas) chantaient avec eux : ces femmes au nombre de vingt forment un cercle, les mains entrelacées autour du cou de l'une et de l'autre, fesant ainsi la chaîne, le visage tourné vers un petit feu allumé tout près de là: leur danse consistait en petits pas pressés qu'elles exécutaient de côté. Les hommes et les femmes

(1) La flûte des Indiens est un gros jonc, semblable à ceux qui croissent sur les bords du Mississipi, et dans les parties méridionales des Etats-Unis. Elle a ordinairement deux pieds de long, et quelquefois davantage, avec huit à neuf trous disposés sur une même ligne. On la joue comme le hautbois et la clarinette, et les sons qu'elle rend, ressemblent beaucoup à ceux du flageolet. Cet instrument n'est cependant pas tout-à-fait sans harmonie, et il serait même susceptible de quelques modulations agréables s'il était joué avec un peu de méthode; mais l'Indien le plus habile en cela, n'en fait pas plus qu'un enfant chez nous avec son pipeau.





G. Gallina inc.

ne dansent jamais ensemble, excepté lorsqu'ils plait à un jeune homme d'introduire dans le cercle quelque jeune fille d'une rare beauté : ce qui est regardé comme une faveur particulière. La planche 35 offre l'image d'une danse d'Indiens, que nous avons prise de l'ouvrage de Drouin de Bercy (1), quoique la vérité du costume, selon l'habitude des dessinateurs Français, ne nous y paraisse pas bien scrupuleusement observée.

Danse des hommes.

Après que les femmes eurent dansé pendant quelque tems, continue Weld, on alluma un feu plus grand que le premier, et les hommes se rassemblèrent au nombre de cinquante ou soixante pour commencer aussi leur danse. Ils formèrent un grand cercle autour de ce feu, serrés les uns contre les autres, et se mirent à faire des pas très-courts et en cadence avec la musique. Le meilleur danseur, qui était en même tems le premier chanteur, dirigeait la danse. Après le premier tour les danseurs allongèrent le pas, et commencèrent à frapper fortement la terre avec leurs pieds. Au troisième ou quatrième tour, ils fesaient de petits sauts à pieds joints et tenaient le visage tourné vers le feu, la tête baissée et allant de côté. Lorsqu'ils eurent fait ainsi une douzaine ou deux de tours, à la fin desquels ils frappaient la terre avec une fureur incroyable, qui se distinguait particulièrement dans le premier danseur, ils poussèrent tout-à-coup un grand cri, et la danse cessa. Quant au chant, il arrivait souvent qu'au lieu de chanter l'air entier, les danseurs se contentaient de répondre à celui que chantaient les vieillards.

Les Indiens ne commencent jamais leurs danses que fort avant dans la nuit, et les continuent jusqu'au jour. Il est impossible de se faire une idée du spectacle effrayant que présente une troupe d'Indiens dansans autour d'un grand feu, au milieu d'une épaisse forêt. Les cris perçans qui se font entendre à la fin de chaque danse, ajoutent encore à la terreur qu'inspire ce spectacle. Ces peuples ont cependant des danses plus gaies dans leurs jours de cérémonies.

Danse de guerre.

Mais de tous leurs genres de danse, la plus curieuse pour un étranger est celle de guerre. Elle n'a lieu qu'au départ des guerriers pour quelqu'expédition militaire ou quand ils en reviennent, et quelquefois dans des occasions solennelles. Les chefs et les guer-

(1) L'Europe et l'Amérique comparées. *Paris*, 1818.

riers qui veulent y prendre part se peignent et s'habillent comme s'ils allaient réelement à la guerre, et tiennent leurs armes à la main. Lorsqu'ils sont tous réunis, ils s'asseyent sur leurs talons autour d'un grand feu, auprès duquel est dressé un gros pieu. Après être demeurés quelque tems dans cette posture, un des chefs se lève, et s'avançant au milieu du cercle, il commence un discours dans lequel il raconte tous ses exploits. Il s'étend particulièrement sur le nombre des ennemis qu'il a tués, sur les tourmens qu'il leur a fait souffrir, en accompagnant son récit de gestes analogues, et brandit ses armes, comme s'il exécutait l'action qu'il raconte. A la fin de chaque relation, il donne sur le pieu un grand coup de sa massue. Chacun des guerriers expose ainsi tour à tour ses hauts faits, et un seul homme occupe souvent l'assemblée plusieurs heures de suite, de manière que la danse dure quelquefois quatre jours et quatre nuits de suite, sans qu'il soit permis à aucun des assistans de fermer l'œil. Dès le commencement de la danse on met rôtir un daim, un ours ou quelqu'autre animal, dont chaque guerrier peut aller prendre un morceau tant que dure la fête. Lorsque tous les braves ont conté leurs prouesses, tout le monde se lève, et c'est alors que commence la danse, qui est vraiment épouvantable. Les danseurs y prennent des postures bizarres, et sautent comme des forcenés en tenant des couteaux et leurs armes à la main. En même tems ils lèvent l'étendard de guerre, et poussent des cris affreux, qui terminent la danse.

Autres monumens.

Les Indiens montrent aussi une grande passion pour les jeux d'osselets et de la balle, ainsi que pour la course et la lutte.

LA GASPÉSIE, LA NOUVELLE-BRUNSWICK, L'ACADIE OU LA NOUVELLE-ECOSSE, ET TERRE-NEUVE.

La Gaspésie.

En descendant le fleuve S.t Laurent, on trouve un pays parfaitement semblable aux contrées les plus montueuses du Canada, lequel est bien boisé et bien arrosé, mais où la mer étend d'épais brouillards qui en rendent le climat désagréable. Ce pays est le Gaspé ou la Gaspésie, ancienne patrie d'une tribu Indienne, qui se distinguait de toute les autres par sa civilisation et le culte qu'elle rendait au soleil. Les Gaspésiens savaient indiquer les différens airs de vents, désigner quelques étoiles et tracer des cartes de leur pays, qui ne manquaient pas d'une certaine exactitude. Le P. Le-Clerq (1) qui vécut quelque tems parmi eux, et surtout chez les habitans des bords du Miramichi, rapporte, comme une chose remarquable, que la croix était en grande vénération chez ce peuple long-tems avant l'arrivée des Européens, quoiqu'on ne lui vît donner d'autre signe de religion, que celui de s'incliner devant le soleil à son lever. Il ajoute même que les Gaspésiens étaient dans l'usage de porter sur eux l'image d'une croix, qu'ils regardaient comme un puissant préservatif; et que c'est pour cela que les Français leur donnèrent d'abord le nom de Porte-croix, et à leur rivière celui de Sainte-Croix. On lit néanmoins dans une lettre du Frère Perrault écrite en 1635, que ce peuple se plaisait à imiter tout ce que fesaient les Européens, et que leur voyant faire souvent le signe de la croix, les Gaspésiens l'imitaient, au point que quand ils se rencontraient, ils se fesaient des signes de croix sur différentes parties du corps, sans y attacher la moindre idée de religion. Cet usage, qui était déjà ancien chez eux au tems du P. Le-Clercq, et qui y était devenu une pratique superstitiense, pouvait avoir fait croire à ce religieux qu'il était tel dans son origine; il est possible encore qu'ayant interrogé à cet égard quelques-uns d'entr'eux, sans réfléchir à leur ignorance qui leur fait souvent confondre leurs traditions, il ait trouvé dans leurs réponses un nouveau motif de mettre ce signe au nombre de

(1) Nouvelle Relation de la Gaspésie. *Paris*, 1691, chap. 10. et suiv.

leurs usages les plus anciens, et de croire que c'était pour cela qu'on les avait appelés, Porte-croix.

La Gaspésie n'offre rien qui puisse intéresser. Cette contrée prend son nom de la baie de Gaspé où elle est située, et s'étend entre le Cap Rosier et l'île Percée (1). Outre cette baie il y en a sur la même côte deux autres, qui sont la baie des Chaleurs, et celle de Campsieu, où il se fait une pêche abondante de saumon, de brochets, de morue et de cochons de mer. Le nom de Gaspésie est restreint à présent au territoire qui s'étend entre le fleuve S.t Laurent et la baie des Chaleurs.

Nouvelle-Brunswick.

La Nouvelle-Brunswick s'étend, d'un côté sur le golfe de S.t Laurent, et de l'autre sur la baie de Fundi; elle confine avec les Etats-Unis au couchant, et est bornée au midi par l'isthme qui conduit à la Nouvelle-Ecosse. Ce pays, dont la population et la prospérité font chaque jour de nouveaux progrès, est traversé par l'extrémité de la chaîne des Apalaches. La rivière S.t Jean est navigable pour des bâtimens de cinquante tonneaux, dans un espace d'environ cinquante milles, et pour des bateaux dans une étendue d'à-peu-près soixante-dix-milles. Le flux s'y fait sentir à cette dernière distance de la mer. On y pêche du saumon, des loups de mer, et de l'esturgeon. Ses bords fécondés tous les ans par des inondations, sont fertiles et en plusieurs endroits couverts de grands arbres. Cette rivière offre une voie commode pour aller à Quebec. Les exportations de ce pays, qui consistent en bois de construction, en poisson et en pelletteries, n'employaient en 1810 pas moins de quatre cent dix bâtimens, qui formaient un total de 87,690 tonneaux. On y rencontre le caribon, l'orignal, le chat-lynx, l'ours et autres animaux sauvages du Canada et des Etats-Unis; mais ils se répandent peu dans la Nouvelle-Ecosse. La tribu des Marechites est maintenant réduite à 140 guerriers. Les Européens y sont au nombre de plus de 50,000. La capitale est Frederick's-Town sur la rivière S.t Jean. La ville de S.te Anne est presqu'en

Productions, commerce.

Villes.

(1) Cette île n'est en réalité qu'un rocher d'environ trente toises de long, sur quatre de large et dix de hauteur. On assure qu'il tenait anciennement au mont Joli qui est vis-à-vis en terre ferme. Ce rocher présente à son milieu une ouverture en forme d'arc, par où une chaloupe biscayenne peut passer à la voile: ce qui lui a fait donner le nom d'île Percée.

face. Il y a encore quelques autres établissemens dans les environs de la baie de Fundi.

L'Acadie ou la Nouvelle-Ecosse.

L'Acadie, qui dès 1713 passa définitivement sous la domination de l'Angleterre, fut, après la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis en 1784, partagée en deux gouvernemens, dont un, formé par la péninsule orientale, a conservé le nom de Nouvelle-Ecosse, qui était anciennement commun à tout le pays. Celui de Nouvelle-Brunswick fut donné à la partie occidentale, où le gouvernement Anglais proposa des établissemens aux militaires Allemands qui étaient à son service, et seraient disposés à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Climat.

Cependant, tout rigide qu'est en hiver le climat de la Nouvelle-Ecosse, comme dans toute cette partie du continent, l'eau des ports n'y gèle jamais. Les brouillards seuls y rendent l'air nébuleux et malsain. Lorsqu'ils se dissipent au printems on a quelques belles journées: les chaleurs de l'été y sont pour le moins égales à celles que nous éprouvons à la même époque dans nos climats, et y font mûrir les moissons en peu de tems. Cette contrée, quoique agreste et montueuse en général, ne laisse pas néanmoins de présenter de riantes et fertiles collines, surtout aux environs de la baie de Fundi, et le long des rivières qui y ont leur embouchure. La culture s'y est étendue jusqu'à vingt et vingt-cinq lieues dans l'intérieur, sur des terreins qui n'étaient autrefois que des marécages. Les plaines et les hauteurs y offrent partout une agréable variété de productions en froment, en seigle, en blé turc, en pois, en haricots, en chanvre, en lin, et même en fruits, tels que les groseilles et les framboises, qui viennent à merveille dans les bois, dont les hauteurs et près des trois quarts du pays sont couverts. Ces bois offrent quelques chênes d'une excellente qualité pour la marine, mais on y trouve en bien plus grande quantité des pins, des sapins, des bouleaux d'où l'on tire de la poix, de la térébenthine et du goudron, ainsi que l'espèce d'arbre dont on extrait du sucre aux Antilles. Ils sont en outre peuplés de volaille et de menu gibier. Les rivières fourmillent de poisson, et surtout de saumon; et le produit de la pêche du la morue, du hareng et du maquereau qui s'y fait, s'exporte dans les différens marchés de l'Europe. Les baies, les criques et les bassins dont la côte est parsemée y rendent le commerce facile et avantageux; la plupart des rivières y sont navigables, et le flux s'y fait sentir bien avant dans les

Productions.

terres. La population avait commencé à diminuer lors de l'occupation du pays par les Anglais, d'abord par l'effet de l'émigration, et ensuite par la déportation définitive des anciens habitans Français appelés *Neutres*, qui étaient accusés de faire cause commune avec les naturels appelés *Micmacks* contre les nouveaux maîtres.

Habitans.

Après la paix d'Aix la Chapelle on pensa sérieusement à peupler la colonie. Environ 4,000, tant soldats que matelots, qui avaient reçu leur congé, furent excités par l'appât de concessions de terres et la promesse d'autres secours, à aller s'y établir avec leurs familles. Ils y furent transportés aux frais du gouvernement : on donna à chacun d'eux cinquante acres de terre, exempts de toute imposition et de toutes charges pendant dix ans, sous la simple obligation d'une redevance d'un schellin par tête sans en excepter les enfans, et avec la promesse d'une augmentation de propriété, en raison de l'accroissement de leur famille, et des efforts qu'ils feraient pour mériter cette faveur par l'amélioration progressive de leurs cultures.

Villes et ports.

Ces colons ne répondirent pas entièrement à l'attente du gouvernement ; mais il a été amplement dédommagé de ses sacrifices par l'importance qu'a acquis depuis le port d'Halifax ; et les 4,000 livres sterlings qu'il y a dépensées chacune des quatre premières années n'ont pas été perdues. C'est particulièrement dans les guerres d'Amérique qu'il a reconnu tous les avantages de la situation de ce port, qui domine en quelque sorte l'Océan Atlantique, et servait en même tems de point de réunion aux flottes en croisière, et de refuge aux bâtimens marchands. La ville est passablement fortifiée, et renferme une population d'environ vingt mille âmes : c'est la résidence du Gouverneur de la province, qui a en outre dans sa dépendance les îles de S.t Jean et du Cap-Bréton, avec une cour d'amirauté pour toute l'Amérique septentrionale Anglaise. Annapolis, autre port excellent, appelé auparavant Port-Royal, qui est presqu'en face d'Halifax sur la baie de Fundi, n'est plus qu'un village, et Skelburne, situé où est le port Roseway sur la côte méridionale, qui n'avait que cinquante habitans avant la guerre d'Amérique, en compte aujourd'hui environ dix mille.

Malgré son aspect sauvage, ce pays a pourtant été le berceau de plusieurs établissemens Européens. Jacques I.er Roi d'Angleterre le donna à sir Williams Alexandre son secrétaire, devenu depuis Comte de Sterling, qui par reconnaissance lui imposa le nom de Nouvelle-Ecosse. Depuis cette époque, il a changé plusieurs fois

de maître, et passa tour-à-tour des Français aux Anglais auxquels il est resté.

Ile du Cap Bréton.

L'île du Cap-Bréton ou l'île Royale, située à l'entrée du golfe S.t Laurent, a l'île de Terre-Neuve au nord, et la Nouvelle-Ecosse au midi; elle est séparée de cette dernière contrée par le détroit de Canso, dit aussi de Fronsac, et de la première par un espace de vingt lieues; elle a trente-cinq lieues de long sur environ quinze de large. Cette île fut découverte vers l'an 1500 par des Normands et des Brétons, qui la prirent pour une partie du continent, et l'appelèrent à cause de cela Cap-Bréton.

Epoque de sa decouverte.

Ce ne fut cependant qu'en 1713 que les Français en prirent possession, et la même année ils y bâtirent le fort Dauphin. En 1745 elle fut prise par des troupes venues de la Nouvelle-Angleterre, et depuis lors, elle n'a pas cessé d'appartenir aux Anglais. Les habitans de l'île de S.t Jean s'y rendirent en même tems au nombre de 4,000.

Les ports de cette île ont le désavantage d'être quelquefois fermés par les glaces. L'atmosphère, souvent troublée par de violens orages, est alors obscurcie par des tourbillons de grêle et de neige, ou par d'épais brouillards qui empêchent de distinguer les objets à la moindre distance, et étendent partout une couche de glace. Le poids de celle qu'on détacha de la mâture d'un seul bâtiment parmi ceux qui furent employés à la prise de cette île en 1758, fut évalué à environ huit tonneaux, et cette masse volumineuse s'y était attachée dans une seule nuit, qui fut celle du 5 mai. Le sol, quoiqu'en grande partie aride, produit néanmoins quelques chênes d'une grandeur prodigieuse, des pins propres à faire des mâts de vaisseaux, ainsi que diverses autres espèces de bois de construction. On y recueille aussi un peu de blé, de lin et de chanvre. On trouve sur les montagnes et dans les forêts une quantité de volaille sauvage, et surtout une grosse perdrix, qui ressemble au faisan par la beauté de son plumage. Il y a dans l'intérieur des mines inépuisables de charbon. Cette île semble aujourd'hui presqu'abandonnée.

Climat, productions etc.

Le port de Louisbourg, appelé aussi Port-Anglais, près le Cap-Bréton proprement dit, est un des plus beaux de toute l'Amérique. Après s'être emparés de l'île dans la guerre de sept ans, les Anglais firent sauter, comme étant désormais inutiles, les fortifications de la place qui avaient coûté à la France des sommes immenses.

Port de Louisbourg

La population de cette île ne s'élève pas à plus de mille personnes. Le commerce des pelleteries y est peu considérable; mais la pêche y est au contraire un objet de beaucoup d'importance.

Ile de Saint Jean.

L'île de S.t Jean ou du Prince Edouard est située dans la baie ou le golfe de S.t Laurent, à environ douze lieues au nord de la Nouvelle-Ecosse dont elle dépend, et de l'île du Cap-Bréton qui se trouve à l'est. Elle a quarante lieues de longueur; mais sa largeur est fort-inégale, à cause des profondes baies dont elle est entrecoupée, et varie de cinq à quinze lieues. Quoique cette île soit voisine du Cap-Bréton, elle lui est bien supérieure en fertilité et par l'agrément de son paysage. Les Français l'appelaient le grenier du Canada, à cause de la grande quantité de blé, de bœufs et de cochons qu'ils en tiraient: il y avaient des cultivateurs qui y recueillaient jusqu'à douze cents gerbes de froment. Les rivières y abondent en saumon, en truites et en anguilles, et la mer adjacente fournit une quantité d'esturgeons et de coquillages de tout genre. On y trouve un port commode pour la pêche, et tous les bois nécessaires pour des constructions navales: la population qui en 1789 était de 5,000 âmes va toujours croissant. Charlotte s'Town est la résidence d'un Lieutenant-Gouverneur.

Ile d'Anticosti.

L'île d'Anticosti, située à l'embouchure du S.t Laurent est hérissée de rochers et n'a point de port, mais elle est bien boisée, et l'on pêche une excellente espèce de morue sur ses rivages.

Terre-Neuve.

La grande île appelée par les Anglais Newfoundland, et par les Français Terre-Neuve, ferme au nord l'entrée du golfe S.t Laurent. Elle fut découverte en 1494 par Jean Cabot; elle est de forme triangulaire, et séparée au nord de la Terre de Labrador par le détroit de Bellisle; elle est baignée par le golfe S.t Laurent à l'ouest, et par la mer Atlantique à l'est et au midi. Elle est située entre les 54° 55′ et les 61° 10′ de longitude ouest, et les 46° 30′ et 50° 45′ de latitude nord.

Climat.

L'hiver y est extrêmement rigide, et dès la moitié de novembre la glace ferme l'entrée de toutes les baies et des ports. L'île de Terre-Neuve est constamment couverte d'épais bouillards, qui ont probablement leur cause dans la différence de température de ses eaux avec celles du courant des Antilles, qui s'enfonce entre les terres et le grand banc, avant d'aller se perdre à l'est dans l'Océan Atlantique du nord, et dont les eaux sont sensiblement plus chaudes.

Productions, animaux etc.

Cette île est parsemée de collines et de montagnes couvertes de pins, qui ont rarement plus de 18 ou 20 pieds de hauteur, à l'exception de ceux qui croissent dans les vallées où ils sont à l'abri des vents trop froids, et qui y arrivent quelquefois jusqu'à 40 pieds. Elle passe généralement pour être stérile, excepté le long des rivières. Ses bois ont des clairières où il y a d'excellens paturages, et l'on y trouve une quantité d'ours, de lynxs, d'élans et de renards. On distingue, parmi les différentes espèces de ses quadrupèdes, une race particulière de chiens, qui sont remarquables par leur taille, par leur poil long et soyeux, et surtout par la largeur de leur peau entre les doigts des pieds, qui les rend plus propres à la nage. Cette race semble être le fruit de l'accouplement d'un dogue Anglais avec une louve du pays, attendu qu'elle n'existait pas à l'époque des premiers établissemens Européens (1). Ses rivières et ses lacs abondent en castors, en loutres, en saumons et autres espèces d'animaux aquatiques et amphibies. Mais tous ces avantages ne sont rien en comparaison des richesses qu'on y tire de la mer. Au levant et au midi de l'île s'élèvent du fond de l'Océan divers bancs de sable, dont le plus grand a une étendue de près de dix degrés du sud au nord. Le calme de la mer, la température et la légèreté de ses eaux, y attirent une quantité de morues dont la pêche suffit à la consommation de la plus grande partie de l'Europe. Cette espèce de poisson ne disparait que vers la fin de juillet et dans le mois d'août, et la pêche qui commence en mai dure jusqu'à la fin de septembre.

Villes et population.

Après n'avoir été regardée pendant quelque tems que comme une contrée inhospitalière et une simple station de pêcheurs, Terre-Neuve vit au bout de quelques années doubler son industrie et sa population. Ses principales villes son Bona-Vista au levant, S.t Jean au couchant, et Plaisance au midi : ces deux dernières, depuis les agrandissemens et les embellissemens qu'on y a faits, ont pris un aspect Européen. La population de l'île entière, qui, en 1789, était de 25,000 habitans, s'élève aujourd'hui à 70,000.

Long-tems disputée entre la France et l'Angleterre, cette île fut enfin cédée à cette dernière puissance en 1713, à condition que les Français auraient le droit de faire sécher leurs filets sur la côte septentrionale. En 1763, il fut convenu que la France pour-

(1) *Whitbourne*, Discourse and Discovery of Newfoundland.

rait faire la pêche dans le golfe de S.t Laurent, et c'est à cette époque qu'elle fit l'acquisition des petites îles de S.t Pierre et de Miquelon, qui se trouvent à l'entrée de ce golfe, entre l'île de Terre-Neuve et celle du Cap-Bréton, et qui ne servent que de retraite aux pêcheurs. Le traité de 1783 a donné aux Français le droit de pêche sur les côtes septentrionales et occidentales de Terre-Neuve. Enfin l'article XV du traité d'Amiens du 24 mars 1802 rétablit les pêcheries le long des côtes de Terre-Neuve, des îles voisines et dans le golfe de S.t Laurent, sur le pied où elles étaient avant la guerre, et il fut permis aux Français de couper pendant l'espace d'un an, dans les baies de la Fortune et du Désespoir, autant de bois qu'ils en auraient besoin.

Commerce.

Le commerce de bois de construction et de pelleteries y occupe un grand nombre d'édifices; mais, comme nous venons de l'observer, la pêche de la morue y forme la principale branche du commerce des habitans, qui ont à cet effet de grands magasins où ils préparent et entassent ce poisson, dont ils font ensuite des expéditions en Europe pour leur compte, ou qu'ils échangent avec des marchandises Européennes, que leur apportent des vaisseaux qui fréquentent l'île dans cette vue. Le produit de la morue qui se vend dans les pays catholiques de l'Europe est évalué à 7,800,000 francs. La Grande-Brétagne et les Etats-Unis emploient annuellement à la pêche de la morue 3,000 bâbtimens et 10,000 marins. Au printems il part d'Angleterre une petite escadre pour protéger cette pêche et les établissemens; et l'amiral qui la commade est en même tems Gouverneur de l'île.

Pêche de la morue de deux manières.

La pêche de la morue se fait de deux manières; elle est errante, et sédentaire. On appelle pêche errante celle que font les bâtimens qui partent tous les printems de l'Europe pour Terre-Neuve, et qui en reviennent en autonne avec la morue qu'ils ont pêchée. La pêche sédentaire se fait toute l'année par les habitans même de Terre-Neuve, et la colonie de l'Amérique septentrionale. Ces deux sortes de pêche font qu'il y a aussi deux manières différentes de préparer la morue. Les bâtimens qui viennent d'Europe, et qui s'en retournent aussitôt sans toucher l'île, salent leur poisson à bord; et cette sorte de morue, que les Français appellent Morue Verte, se vend en Biscaye et dans le nord du Portugal, mais les Anglais en exportent peu. La seconde manière de préparer ce poisson est celle qu'emploient ordinairement les Anglais, et que nous croyons à propos de faire connaître à nos lecteurs.





Dès qu'un bâtiment a pris son poste, on en enlève la mâture, et l'on choisit en même tems un endroit propre à la préparation et à la garde du poisson : on construit ensuite quelques cabanes pour ceux qui vont travailler sur le rivage, de manière à ce qu'elles forment une espèce de village. Au bord de l'eau s'élève un grand pieu, auquel sont attachés un grand nombre de bateaux pour l'usage de la pêche ; et lorsqu'elle est finie, on les y ramène pour être à la disposition de ceux qui arriveront les premiers l'année suivante. Après que tout est disposé, tous les gens de l'équipage, sans en excepter même les officiers, sont partagés en autant de classes qu'il y a de genres différens d'occupation. Les uns vont à la pêche, les autres reçoivent le poisson, et lui coupent la tête, ceux-ci l'éventrent, ceux-là le salent et l'étendent pour le faire sécher. Les pêcheurs partent à la pointe du jour, et ne reviennent que le soir, s'ils n'ont pas fait leur charge auparavant. Cette pêche se fait simplement à l'hameçon, et chaque barque est pourvue d'une quantité d'objets suffisante pour remplacer ceux qui viendraient à manquer. A leur retour le poisson est aussitôt éventré, salé et mis en tas : ce qui se fait avec beaucoup d'ordre. Le lendemain, lorsqu'on voit que le sel a bien pénétré, on lave le poisson pour en lever l'écume que le sel lui a fait rendre, puis on l'étend un à un, et on le retourne jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec. Après ces opérations, on le met de nouveau en petits tas pour qu'il ne perde pas entièrement la chaleur qu'il a reçue de la salaison ; et l'ayant salé une seconde fois on le range en tas jusqu'au moment de l'embarquement. La planche 36 représente une espèce d'échaffaud dressé à cet effet, ainsi que l'habillement des pêcheurs, la manière de pêcher la morue, de la porter, de la préparer, la presse pour en extraire l'huile, et enfin les procédés pour la faire sécher.

Manière de préparer la morue.

Les îles Bermudes, à 260 lieues des côtes de la Caroline, et 950 de celles de France, se trouvent à moitié chemin entre la Nouvelle-Ecosse et les Antilles, et appartiennent à la première sous les rapports politiques, parce qu'elles servent de station d'été à l'escadre qui hiverne à Halifax. Elles sont entre les 66.e degrés de longitude ouest, et 32.e de latitude nord : l'opinion commune est qu'elles furent découvertes en 1557 par des Espagnols sous le commandement de Jean Bermude, dont elles portent le nom. Quelques-uns croient cependant qu'elles étaient connues dès l'an 1515, sous le double nom de la Bermude ou la Garza. El-

Iles Bermudes. Situation.

Epoque de leur découverte.

les n'étaient habitées que par des singes. Les ouragans qui règnent dans leurs parages leur ont fait donner le nom de *Los Diabolos*. Un coup de vent y jeta en 1609 Georges Sommer, Anglais, qui, croyant les avoir découvertes, leur donna son nom: d'où vint ensuite l'erreur du savant Delisle, qui les appela Iles d'Eté, le nom de ce navigateur ayant proprement cette signification. L'archipel que forment ces îles a 35 milles de longueur sur 22 de largeur; mais des sirtes cachées sous l'eau dans toute son étendue en rendent l'approche dangereuse. La grandeur des petites îles varie de quelques centaines de pas jusqu'à douze milles. Elles ressemblent de loin à des collines d'un vert foncé, au pied desquelles les vagues de la mer viennent se briser avec fracas. Elles sont arides, composées de débris de coquillages, et n'ont d'autre eau douce que celle des citernes qui y ont été creusées pour l'usage des habitans et des équipages des vaisseaux de guerre. La douceur du climat, la salubrité de l'air et l'avantage de leur position engagèrent le célèbre Berkley Evêque de Cloyne, à proposer à la Reine Anne d'y fonder une université, dont il avait tracé le plan; mais cette princesse fut détournée de ce projet par le parti ministériel. Les productions de l'Amérique et de l'Europe qu'on y a transplantées ont parfaitement réussi. On y recueille un peu de tabac, ainsi que des citrons et des oranges d'un goût exquis et d'une grosseur prodigieuse. La seule richesse des habitans consiste néanmoins dans le bois de cèdre, dont ils font des barques légères, qu'on emploie au cabotage entre les Etats-Unis, l'Acadie et les Antilles. On juge de la fortune d'un particulier par le nombre de cèdres qu'il possède, et chaque arbre se vend une guinée sur pied. Mais le peu de bonnes terres qui se trouvent dans l'île étant réservé à cette culture, il s'ensuit que l'agriculture y est négligée. La relation qu'en a publiée Sommer y a attiré quelques colons. Plusieurs royalistes allèrent s'y établir en attendant la mort de Cromwel. Waller, poète aimable, chanta entr'autres ces îles fortunées où il avait trouvé un asile, et fit partager son enthousiasme à ce sexe si facile à s'enflammer pour tout ce qui porte l'impreinte d'idées généreuses. Pendant long-tems les belles de l'Angleterre ne voulurent porter que des chapeaux de paille faits avec des feuilles de palmier des Bermudes.

Ile S. Georges.

La plus grande et la plus considérable de ces îles est celle de S.t Georges: sa capitale, qui porte le même nom, est située au fond d'un port, et se compose d'environ cinq cents maisons bâties

en pierre, mais d'une construction peu propre à les defendre contre la violence des ouragans. Cette île n'est abordable qu'en deux endroits, et entourée d'écueils extrêmement dangereux, où les pilotes ont besoin de toute leur habileté pour éviter le naufrage. La ville a quelques forts armés de 70 pièces de canon, qui la défendent du côté du port. Elle renferme trois mille habitans, qui, avec ceux des autres îles, forment une population d'environ dix mille individus, dont 4,755 blancs, et 4,794 esclaves noirs. Cette colonie est régie par les lois de la Métropole, mais pourtant le pouvoir législatif réside dans l'assemblée générale des habitans. La réligion Anglicaine y est la dominante.

ETATS-UNIS ANGLO-AMÉRICAINS.

DESCRIPTION PHYSIQUE GÉNÉRALE.

Aspect du pays.

« Les glaces disparaissent (1), les brouillards se dissipent, les arbres déploient des branches vigoureuses, les campagnes se couvrent des plus riches moissons. L'homme est occupé à se construire des habitations, à bâtir des villes, à dompter la nature, à labourer la terre. Partout on entend les coups de la hâche et le bruit du marteau: les forêts antiques cédent à l'action du feu, et la charrue trace de profonds sillons sur leurs cendres: des temples et des palais s'élèvent pompeusement à côté de huttes sauvages. Nous voici dans l'Amérique confédérée, sur cette terre de liberté, depuis plus de deux siècles l'asile de tous ceux qui ont abandonné les îles Britanniques et autres contrées de l'Europe, pour se soustraire au joug de l'intolérance politique et religieuse ».

Notions historiques sur les Etats-Unis

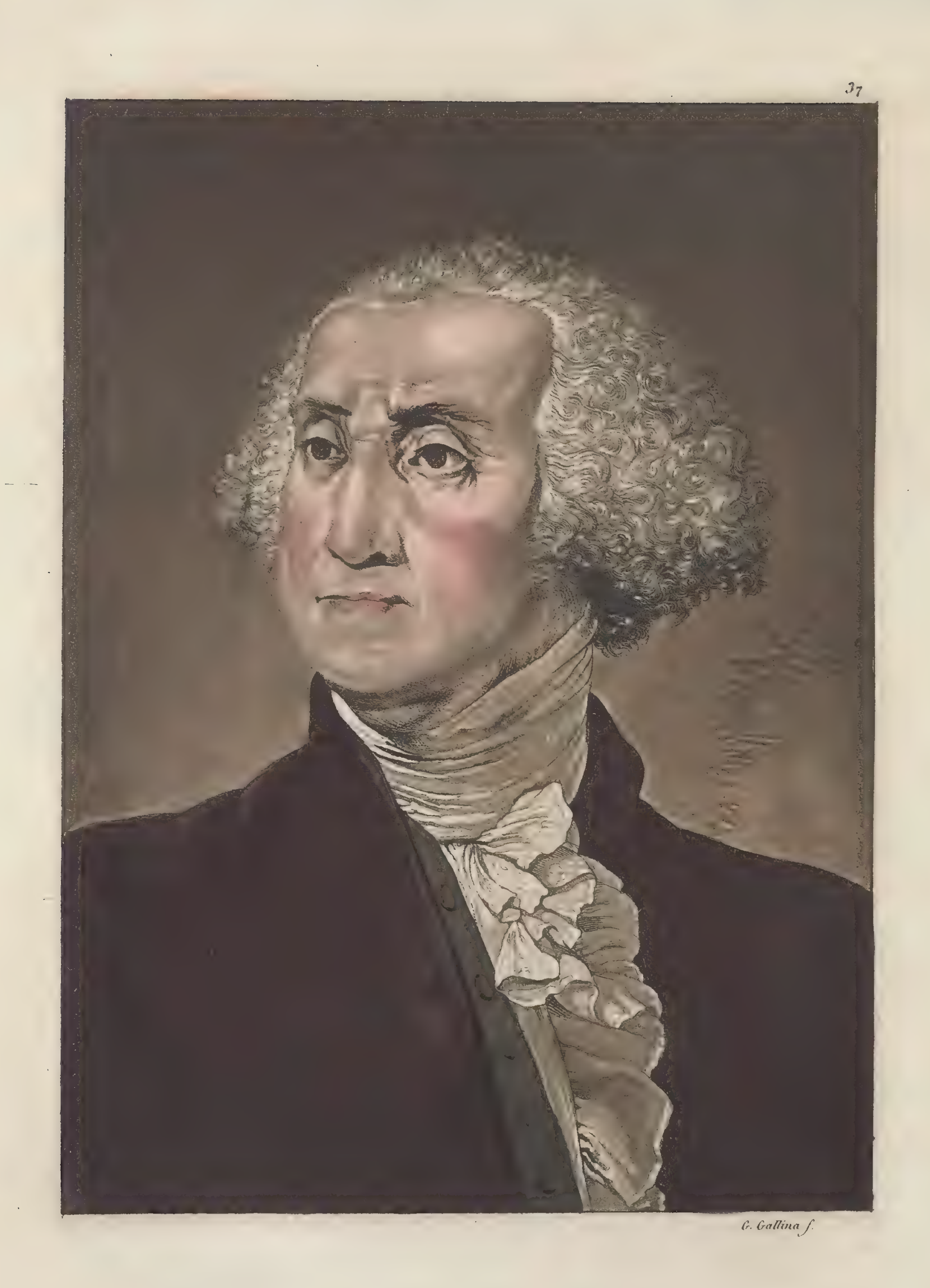
Ce n'est que depuis une trentaine d'années que la république Anglo-Américaine figure au rang des puissances. La paix de 1763 avait rendu l'Angleterre maîtresse de toute l'Amérique septentrionale jusqu'au Missisipi (2). Les colons Anglais connurent leurs propres forces. Les tentatives que fit le gouvernement de la métropole pour leur imposer de nouvelles taxes alluma le feu de la révolte qui couvait en secret (3). La bataille de Bunkershill

(1) Nous ne saurions mieux commencer la description physique générale des Etats-Unis d'Amérique, qu'en nous servant de l'introduction dont le savant Malte-Brun fait précéder le C. livre de sa Géographie Universelle.

(2) La cession du Canada faite, comme nous l'avons vu, en 1763, a délivré les colonies Anglaises de la crainte qu'elles avaient d'être attaquées de ce côté par les Français.

(3) La Grande-Brétagne voulant faire valoir ses droits sur des colonies qui étaient sorties de son sein, leur imposa des contributions onéreuses, et prétendait exercer sur elles une autorité injuste et barbare. Fatiguées du joug et accablées d'impôts, ces colonies repoussérent le fameux bill sur le timbre publié en 1774. Ce fut à cette occasion qu'elles prirent cette





G. Gallina f.





G. Gallina f.

en 1775 fit juger aux plus clairvoyans, combien il serait difficile de réduire les Américains, à la tête desquels était le brave Washington. On vit aussitôt les age Francklin jeter les fondemens de la constitution (1). L'indépendance fut proclamée le 4 juillet 1776. La France et l'Espagne conclurent des traités d'alliance avec la nouvelle république (2). Les défaites de Burgoyne et de Cornwallis déter-

résolution mémorable, qui les porta à renoncer à la consommation de toutes les marchandises qui venaient de l'Angleterre, et obligea la métropole à révoquer en 1766 ce bill impolitique et vexatoire; mais les nouvelles taxes qui furent mises l'année suivante sur le verre, le plomb, les couleurs, le papier peint et le thé, firent enfin éclater parmi ces colons l'esprit de révolte et de vengeance. Effrayé d'un mouvement aussi inattendu, le gouvernement Anglais révoqua de nouveau en 1770 la loi sur l'impôt, et ne laissa subsister que celui du thé; et comme cette denrée était devenue d'une consommation générale, il donna en 1773 les ordres les plus sévères pour la perception du droit auquel elle était assujétie. Cet acte de rigueur fit sentir aux Américains tout le poids de leur esclavage, et leur inspira la résolution de repousser la force par la force, et de vaincre ou mourir. La ville de Boston fut la première à lever l'étendard de la révolte; toutes les provinces embrassèrent la même cause, et la defaite des Anglais à Lexingtown en 1775, fut le premir pas que ces colonies firent avec succès vers leur indépendance.

(1) On voit les portraits de ces deux hommes célèbres, savoir; le premier à la planche 37, et le second à la planche 38.

(2) Voici le Catalogue des principaux ouvrages, qui traitent de l'histoire générale des Etats-Unis d'Amérique.

The general History of Virginia, New-England etc. from their beginning, anno 1584, to the present 1626 etc. by John Smith. *London*, 1627, *ibid*, 1632, in f.°

Ausfürliche Beschreibung der unglüklichen Reise einiger aus Teutschland nach dem Engelländischen in America gelegenen Carolina and Pensylvania wallenden Pilgrimme. *Francfort*, 1706; *ibid*, 1711, in 8.°

Histoire des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale etc. (en Anglais). *London*, 1708, 2 vol. in 8.

Summary historical and political of the forst planting progressive, improvement and present state of the british settlements in North-America, by Franc. Douglas. *London*, 1755, 2 vol. in 8.°

Histoire et commerce des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale, où l'on trouve l'état actuel de la population etc. par (M. Butel-Dumont). *Londres*, (*Paris*), 1755, in 12.°

The American Traveller, ou Observations of the present state, culture and commerce of the british colonies in America. *London*, 1769, in 4.° Traduit en Français. *Amsterdam*, 1783, 3 vol. in 8.°

minèrent les Anglais à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, qui ne se composaient alors que de treize provinces. Cette république naissante parut sur la scène du monde avec une population de deux millions et demi d'habitans, avec une dette considérable, une ar-

Khox, John, Campaigns in North-America. *London*, 1769, 2 vol. in 4.°
Précis de l'état actuel des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale, par M. Dominique Blakfort, avec la réponse de M. Franklin etc. Trad. de l'Anglais. *Milan*, 1771, in 12.°
Mante, Thomas, History of the late war in North-America. *London*, 1772.
Historisch-Statistische Notiz der Gros-Britannischen colonien in Amerika, von J. B. von Schirach. *Francfort et Leipsic*, 1776, in 8.°
A concise historical Account of all the British colonies in North-America etc. *London*, 1776, in 8.°
Kurze Schilderung etc. von Sprengel, seconde édition. *Gottingue*, 1777, in f.°
The Narrative of lieut-gener. sir William Howe in a committee of the house of communs of the 29 april 1779, relative to his conduct during his late command of the king troops in North-America etc. *London*, 1780, in 4.°
Voyage de Bekman dans les colonies du milieu de l'Amérique septentrionale, trad. de l'Allemand par Wild. *Lausanne*, 1778, in 8.°
Political Annals of the present United colonies, from their settlements to the peace of 1763, by William Chelmer. *London*, 1780, in 8.°
Nouveau Voyage dans l'Amérique septentrionale, en l'année 1780, et campagne de l'armée du Comte de Rochambeau, par M. l'abbé Robin. *Paris*, 1782, in 8.° Le même trad. en Hollandais. *Amsterdam*, 1782, in 8.° Le même trad. en Allemand. *Nuremberg*, 1783, in 8.°
Uber die Grosse, Volksmenge, clima und Fruchtbarkeit des Nord-Amerikanischen Freystants, von A. F. W. Crome. *Dessau*, 1783, in 8.°
Spectateur Américain, ou Remarques générales sur l'Amérique septentrionale et sur la république des Etats-Unis. *Amsterdam*, 1784, in 8.°
Observation sur le gouvernement et les loix des Etats-Unis de l'Amérique, par M. l'abbé de Mably. *Amsterdam*, 1784, in 12.°
Nord-America nach dem Friedens-schluss vom Jahr 1783, von Joh. Jac. von Moser. *Leipsic*, 1784-85, 5 vol. in 8.°
Voyage de M. le Marquis de Chateleux dans l'Amérique septentrionale, dans les années 1781 et 1782 etc. *Paris*, 1786, 2 vol. in 8.° Le même, trad. en Allemand. *Hambourg*, 1786, in 8.° Trad. en Anglais. *London*, 1786, 2 vol. in 8.°
Examen critique des Voyages dans l'Amérique septentrionale, de M. le Marquis de Chateleux, par Brissot de Warville. *Londres* (*Paris*), 1785, in 8.°

mée peu disciplinée, et sans marine. Au bout de peu d'années cette population se monta à huit millions, moins par l'effet de l'aggrégation de quelques milliers de nouveaux colons venus d'Europe, que par les facilités qu'offrait ce pays encore neuf pour y former

Letters from an American Framer, describing certain provincial situations, manners and customs, not generally known, by Hector Saint-John de Crevecœur. *London*, 1782, in 8.° Trad. en Français avec fig. *Paris*, 1787, 3 vol. in 8.°

Reise durch einige der mittlern und südlichen Vereinigten Nord-Amerikanischen Staaten, nach Ost-Florida und den Bahama Inseln, unterge nommen, in den Jahren 1783 und 1784, von J. David Schoepf. *Erlang*, 1788, 2 vol. in 8.°

Gordon, William, History of the United-States of America. *New-Yorck*, 1789, 3 vol. in 8.°

Recherches historiques et politiques sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale etc., par un citoyen de Virginie. *Paris*, 1788, 4 vol. in 8.°

Viaggio negli Stati-Uniti dell'America settentrionale fatto negli anni 1785-86-87 da Luigi Castiglioni Patrizio Milanese ec. ec. *Milano*, 1790, vol. 2 in 8.° fig.°

Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique, fait en 1784 etc. par J. F. D. Smith, trad. de l'Anglais. *Paris*, 1791, 2 vol. in 8.°

Nouveau Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788 par J. P. Brissot. *Paris*, 1791, 5 vol. in 8.°

Stedman C., History of the American war. *London*, 1794, 2 vol. in 4.°

Some information respecting America, collected by Thomas Cooper. *London*, 1794, in 8.° Trad. en Français. *Paris*, 1795, in 8.°

Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique etc. par Charles Pictet. *Paris*, 1795, 2 vol. in 8.° fig.°

The United-States Gazeteer, containing an authentic description of the several States etc. by Joseph Scott. *Philadelphie*, 1795, in 8.°

An Historical, geographical, commercial and philosophical View of the American United-States etc. by W. Winterbotham. *London*, 1795, in 8.°

Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis, à Bath, Winchester etc. etc. par Ferdinand Bayard. *Paris*, 1798, in 8.°

Journal of the egression to the United-States of America, by Wansey. *London*, 1798, in 8.°

Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique, en 1795-96-97, par la Rochefaucault-Liancourt. *Paris*, 1799, 8 vol. in 8.° Trad. en Anglais. *London*, 1799, 2 vol. in 4.°

View of the United-States of America, by Coxe. *London*, 1800, in 8.°

Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'Etat de New-Yorck, par un membre adoptif de la nation d'Onéïda etc. *Paris*, 1801, 3 vol. in 8.°

des établissemens, que la multiplicité et la fécondité des mariages ont fait prospérer rapidement. Le commerce favorisé par la position des côtes et la neutralité du pavillon, ne tarda pas à répandre ses richesses dans toutes les provinces maritimes; mais aussi c'est

Travels in the United-States of America, by William Priest etc. *London*, 1801, in 8.°

Warren, History of the rise, progress, and termination of the American revolution, 1802.

Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique etc. par C. F. Volney. *Paris*, 1803, 2 vol. in 8.° fig.°

Travels of four gears and a half, in the United-States of America etc. by John Davis. *London*, 1804, in 8.°

Marshal, John, Life of Washington. *Philadelphie*, 1804, 5 vol. in 8.°

The Journal of Andrews Ellicott, for determining the boundery batween the United-States and the possessions of his Catholica Majesty in America. *London*, 1805, in 8.°

Holmes, Doctor Abiel, American Annals, or a Chronological history of America from its discovery in 1492 to 1806. *Cambridge*, 2 vol. in 8.°

The British Spy in the United-States etc. *London*, 1806, in 8.°

Botta, Carlo, Storia della guerra dell'indipendenza degli Stati-Uniti, d'America. *Parigi*, 1809, 4 tom. in 8.°, et *Milano*, 1819, 4 vol. in 8.° C'est à M.r Vincent Ferrario que nous sommes redevables de cette excellente édition, enrichie des portraits des principaux personnages qui ont eu part à cette expédition, et de deux bonnes cartes chorographiques de l'Amérique méridionale et septentrionale. Cette édition a le mérite, exclusivement à toutes les autres, de présenter tous les changemens que l'auteur a faits à son ouvrage, ainsi que plusieurs additions intéressantes.

Ramsay, David, History of the American revolution 1809, 2 vol. in 8.°

Clark, Thomas, Naval history of the United-States. *Philadelphie*, 1814, in 8.°

Mac Clure, George, Causes of the destruction of the American towns on the Niagara frontier etc. 1814.

Palmer, J. H. Historical register of the United-States. *Philadelphie*, 1814-1816, 4 vol. in 8.°

An exposition of the causes and character of the late war with Great-Britain etc. Washington, 1815.

Brackenridge, H. M. History of the late war etc. *Baltimore*, 1817, in 8.°

James, William, A full and correct account of the chief naval occurences of the late war between Great-Britain and the United-States. *London*, 1817, in 8.°

Wilkinson, major general James. Memoires of his own times. *Philadelphie*, 1817, 3 vol. in 8.° with a 4.° atlas.

Description statistique, historique et politique des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale etc. par D. B. Warden. *Paris*, 1820, 5 vol. in 8.°

de là que sortit le premier germe d'une scission entre ces mêmes provinces et celles de l'intérieur, dont les principales ressources consistent dans l'agriculture. Il en naquit une autre des modifications inévitables qu'exigeait une constitution aussi vaguement conçue que celle de Franklin. Les *fédéralistes*, sous la conduite d'Adams et d'Hamilton, voulaient conserver toute l'indépendance possible à chaque état : les *républicains* tendaient au contraire à concentrer l'action de la force nationale, et à réunir peu-à-peu tous ces différens états en un seul. Les premiers s'attirèrent le reproche de vouloir rentrer sous la domination d'un Prince Anglais, et on imputa aux seconds tous les excès de la démocratie Française. Au milieu de tant de dangers, la république d'Amérique soutint une nouvelle guerre contre l'Angleterre, défia le pavillon Britannique qui domine les mers, châtia les puissances barbaresques, créa une marine, fit l'acquisition des immenses contrées de la Louisiane, et porta le flambeau de la civilisation chez plus d'une tribu sauvage (1).

Etendue et confins.

Depuis que la Louisiane fait partie du territoire des Etats-Unis, cette république confédérée égale en étendue les plus grands empires du monde. L'Amérique unie, qu'une ligne conventionnelle encore mal déterminée sépare de la Nouvelle-Brunswik et du bas Canada, a au nord une limite naturelle qui commence au lac Français, suit le fleuve S.t Laurent, et traversant les grands lacs On-

(1) Au mois de mars 1776 Wasinghton entra triomphant à Boston, et le congrés proclama l'indépendance des Etats-Unis. Le Général Burgoyne capitula le 17 octobre 1777. Il fut conclu un traité d'alliance entre le Roi de France et les Etats-Unis le 30 janvier 1778. Lord Cornwallis fut obligé de capituler le 19 octobre 1781. L'Angleterre ayant perdu l'espoir de soumettre ces colonies, les articles préliminaires de la paix furent signés à Paris le 30 janvier 1782. Les colonies y furent reconnues comme formant des *états, libres, souverains et indépendans*, et le traité définitif fut conclu le 3 septembre 1783. La Hollande, la Suède, le Dannemark, l'Espagne, la Russie reconnurent successivement leur indépendance.

Warden fait monter à 80,000 le nombre des Américains qui périrent sur le champ de bataille ou dans les prisons. Les Etats-Unis contractèrent à l'étranger une dette de 7,885,085 dollars, et de 34,115,290 même monnoie à l'intérieur. D'après les relations officielles faites à New-Yorck l'Angleterre perdit 43,633 hommes dans cette guerre, qui lui coûta en outre 115,654,914 livres sterling, avec un supplément de 4,557,575 depuis le commencement de 1775.

tario, Erié, Huron et Supérieur, la sépare des possessions Anglaises du haut Canada. A l'ouest de ce dernier lac, cette ligne doit passer par le lac Long jusqu'à l'extrémité nord-ouest du lac des Bois, et de là filer droit à l'occident jusqu'au fleuve Mississipi. Mais comme les sources de ce fleuve sont plus au sud que le lac des Bois, cette ligne ne le rencontrerait jamais, et se prolongerait par conséquent jusqu'à l'Océan Pacifique. D'un autre côté, les limites de la Louisiane n'ayant pas été déterminées dans la cession qui en a été faite aux Etats-Unis, il en est resulté à cet égard de nouvelles incertitudes. Au nord, la Compagnie d'Hudson réclame les rivières qui vont se jeter dans la baie de ce nom, et par conséquent le fleuve Rouge, qui a sa source bien au sud du 47.e degré de latitude, auquel les géographes Américains bornent leurs moindres prétentions. Il est probable que la fixation de nouvelles limites faite par le traité de 1814, donnera motif à l'Angleterre d'élever sur ce fleuve les mêmes réclamations, que formeront sans doute les Etats-Unis sur tous les courans d'eau qui se jettent dans le Mississipi et le Missouri. Mais les prétentions des Américains vont encore bien plus loin que les sources de ce dernier fleuve; elles s'étendent sur tout le cours du fleuve de la Colombie, jusqu'à son embouchure dans le Grand Océan. Les frontières sont encore moins certaines du côté du Nouveau-Mexique, où les Etats-Unis s'arrogent tout ce qui est compris dans le bassin du Missouri et du Mississipi; mais les armes de l'Espagne sont arborées sur une partie de la rivière des Arkanza et du fleuve Rouge. Les premiers reculent la limite occidentale, dans la partie maritime la plus connue, jusqu'à la rivière du Mexique; et les seconds jusqu'au fleuve Sabin. A l'est du Mississipi, les contestations prennent encore un plus haut degré d'importance. Les Etats-Unis s'emparèrent de la Floride occidentale située entre le Mississipi et la rivière Perdido, comme étant déjà incorporée à la Louisiane sous l'administration Espagnole. L'Espagne, fondée sur les dispositions du traité de 1763, refuse à la Louisianne cette extension, et peut-être que le sort des armes devra décider cette question, à laquelle la négligence des diplomates ou leur ignorance en géographie a donné lieu.

Questions sur les frontières septentrionales et occidentales.

Questions sur la Floride occidentale.

Etendue en acres.

Le territoire des Etats-Unis présente une largeur qui varie depuis 1,100 jusqu'à 1,900 milles géographiques du levant au couchant, et une longueur de mille à onze cent vingt milles du nord au midi. Cette figure, qui approche de celle d'un trapèze, parait comprendre

un espace d'environ deux millions de milles carrés, et douze cent quatre-vingt millions d'acres de terre. Le Mississipi coupe cette vaste étendue de pays en deux parties à-peu-près égales; mais on compte dans celle qui est au levant du fleuve cinquante-un millions d'acres en eau. Si l'on vient ensuite à considérer qu'il n'y a presque pas d'établissemens Européens au nord-ouest du fleuve des Illinois, on réduira à moins de quatre cent quatre-vingt millions d'acres l'espace dans lequel est renfermée la partie civilisée de ce peuple.

Population.

Les Etats-Unis, quoique plus étendus que la Chine propre, ne paraissent guères avoir qu'un vingtième de sa population. La partie civilisée, qui est de plus de sept millions d'individus (1), se trouve presque toute au levant du Mississipi, et il n'y en a pas moins d'un cinquième dans les provinces qui formaient la Nouvelle-Angleterre. C'est de ce premier point, ainsi que des autres Etats situés sur l'Atlantique, que les colons se sont répandus vers les contrées de l'intérieur et de l'ouest. Refoulées par cette population toujours croissante, les tribus indigènes se trouvent aujourd'hui en petit nombre entre les monts Alleghany, les lacs et le Mississipi. Mais on en rencontre davantage à mesure qu'on remonte ce fleuve, et surtout le Missouri ainsi que ses afluens, et la totalité de ces habitans encore sauvages peut s'élever à un million.

Géographie des Etats-Unis.

La géographie des Etats-Unis a deux principaux caractères qui la distinguent, savoir; la majestueuse étendue de ses fleuves,

(1) La population des Etats-Unis, d'aprés les tableaux qu'en a donnés Warden, semble s'être augmentée du double à chaque période de vingt ans et demi, à commencer de l'époque des premiers établissemens. Cet accroissement est particuliérement dû à l'agriculture et à l'intérêt qu'ont les colons d'avoir beaucoup d'enfans pour multiplier le produit de leurs terres. Il est en outre favorisé par la forme du gouvernement, par l'industrie des habitans et le grand nombre d'étrangers qui viennent s'établir dans ce nouvel état. La facilité d'y pourvoir à l'entretien d'une famille, fait que tous les jeunes gens s'y marient de bonne heure, et comme l'a observé le Docteur Franklin, la population s'accroit partout en raison des mariages. Il est à présumer que cette augmentation, qu'on peut évaluer à trois pour cent par an, continuera plus d'un siécle dans la même proportion, vû l'immense étendue de pays qui reste encore à peupler, de maniére que si en 1810 la population était de 7,000,000 d'âmes, elle sera en 1833 de 14,000,000, et ainsi de suite.

et le peu d'élévation de ses montagnes. On ne connait encore qu'imparfaitement les montagnes du nord-ouest, d'où descend le Missouri; mais il parait que de cette grande chaîne le sol de l'Amérique septentrionale s'abaisse vers l'Océan Atlantique et vers le golfe du Mexique, en suivant une pente rarement interrompue par quelqu'hauteur remarquable, ou plutôt par des terrasses qui communiquent d'un plateau à l'autre

Monts Alleghany ou Apalaches etc.

La dernière et la plus élevée de ces terrasses prend le nom général de Monts-Alleghany ou Apalaches: c'est moins une chaîne de montagnes, qu'un long plateau couronné de plusieurs chaînes de monts et de collines. La principale hauteur prend, dans la Nouvelle-Angleterre, le nom de *White-Hills* ou collines blanches; et dans le Vermont celui de *Green-Mountains*, ou montagnes vertes. Toute la chaîne orientale porte le nom de *Blue-Ridge* ou *Blue-Mountains*, c'est-à-dire montagnes bleues; elle est interrompue par le Susquehannab, par le Potomack et par le James; néanmoins elle conserve en général une élévation plus soutenue qu'aucune autre de ces chaînes. Mais dans celle qui est le plus à l'ouest, dont l'étendue est peu considérable et interrompue par le fleuve Kanhawa, on aperçoit quelques montagnes plutôt voisines, qui surpassent en hauteur tout le reste du système. Le mont Laurell et le Gauley dans la Virginie occidentale, la montagne du Grand Père *Gran-Father-Mountain*, celle du Fer, *Iron Mount*, celle qu'on appelle Jaune et Noire, entre le Tenessée et la Caroline, s'élèvent à cinq ou six mille pieds au dessus du niveau de la mer Atlantique, tandis que le pic Otter de la chaîne orientale n'en a que quatre mille de hauteur.

Minéraux.

Les substances minérales, à l'exception du fer et du charbon de terre, sont fort-rares dans les Etats-Unis, et ce peuple agriculteur dédaigne encore les trésors métalliques que renferme peut-être le sol qu'il habite. Les fonderies du district de Main n'emploient que du minérai fangeux: on trouve en quelques endroits de la couperose ou vitriol, et du soufre. Les mines de Franconie dans le Nouvel Hampsire, contiennent du fer oxidé, qui se rencontre comme celui de Suède dans le gneiss, alterné avec le granit et le *greenstone* primitif. Le minerai de fer abonde dans le Massachusets, où l'on tire encore du cuivre, de la plombagine et de l'ardoise alumineuse. Il y existe une carrière de pierre à chaux, qui donne de l'asbeste. Rhode-Island a des mines de fer et de cuivre: il y a sur le rivage du Connecticut

une mine de plomb dont l'exploitation est négligée, parce qu'elle serait trop dispendieuse. Les montagnes entre l'Hudson et le Connecticut renferment du fer et un peu d'étain. Philipsbourg dans la Nouvelle-York possède une mine d'argent. On a exploité pendant long-tems dans la Nouvelle-Jersey une mine de cuivre, où l'on croyait pouvoir trouver de l'or. On a découvert depuis peu à Hoboken dans cette province, de la magnésie native d'une grande pureté et fortement cristallisée. Près de la chute du Raphanor en Virginie on a trouvé un morceau d'or, qui avait sans doute été porté là par le courant de cette rivière. Il y a aussi dans la même province des mines de cuivre et de plombagine, qui donnent de 50 à 80 livres de métal sur un quintal de minerai, mais celles de charbon fossile y sont encore plus abondantes. Ce précieux combustible se trouve également sur les rives du fleuve James, vers le Mississipi et l'Ohio: celui de Pitsbourg est d'une qualité beaucoup meilleure. Outre cette production, la Virginie a des améthystes, des émeraudes, et des cristaux verts et de couleur violette. La Caroline méridionale, non moins riche en pierre à bâtir, en quartz qu'on a pris pour du diamant, et en fer, a offert des indices d'argent. Quoique l'Amérique-Unie ne présente aucune trace de volcans, on a cependant découvert un dépôt immense de soufre natif dans l'intérieur de la Nouvelle-York, vers les cascades de Clifton.

Lacs, marais.

Nous n'avons donné la description, en parlant du Canada, que des grands lacs qui forment comme une mer d'eau douce au nord des Etats-Unis, et les seuls qui méritent d'être cités dans cet ouvrage. Il serait encore moins convenable d'entrer ici dans le détail de tous les marais que renferme cette vaste contrée: c'est pourquoi nous ne ferons mention que de celui qu'on appelle *l'horrible Dismal Swamp*, qui se trouve dans la partie orientale de la Virginie et dans la Caroline septentrionale. Ce marais occupe une surface de 150,000 acres ou 234 milles carrés; il est couvert dans les endroits les plus humides, d'arbres, de genièvres et de ciprès; et dans les endroits secs, de chênes blancs et rouges, et de diverses espèces de pins. Ces arbres y prennent un accroissement prodigieux, et les intervalles qui les séparent sont remplis par d'épais taillis, qui ne se rencontrent guères dans les forêts de l'Amérique septentrionale. Il y croît aussi des joncs, et une espèce d'herbe haute et épaisse, qui a la propriété d'engraisser promptement le bétail. Les ours, les loups, les daims et autres animaux sauvages fourmillent dans ces

bois fangeux. Un marais encore plus vaste, mais beaucoup moins connu, occupe une partie des côtes de la Caroline septentrionale, et porte le nom de *Great Alligator Dismall Swamp*, ou grand marais des Caïmans; il a au moins six cent milles carrés, y compris trois lacs considérables. La culture du riz commence à s'étendre jusque sur les bords de cet immense marais.

Fleuves.

Le grand fleuve de S.t Laurent a dejà fixé notre attention dans la description du Canada. Le Mississipi jouit encore de plus de célébrité. Mais il est reconnu aujourd'hui que le Missouri en est la branche principale, et que c'est à ce dernier qu'appartiendrait le titre glorieux de *Père des eaux*, ou *Mescha-Chébès*, que l'ignorance des sauvages a donné à l'un de ses affluens. Nous donnerons ensuite la description du Missouri. Le Mississipi, selon la dénomination vulgaire, prend sa source dans le lac de la Tortue sous le 47.e degré de latitude. De la chute pittoresque de S.t Antoine où s'abaisse le niveau de son cours, il tombe dans une vaste plaine, et après avoir parcouru un espace de 280 lieues, il confond ses ondes limpides avec les eaux bourbeuses du Missouri: ces deux fleuves magnifiques, au point de leur jonction, ont chacun une demi-lieue de largeur.

Le Mississipi.

Ses affluens

Les affluens du haut Mississipi, du côté de l'ouest, sont encore plus imparfaitement décrits. On ne sait quel est d'entr'eux le fleuve long sur lequel s'embarqua La-Hontan, et qu'il dit être très-profond. A l'est du haut Mississipi l'Uisconsin baigne le pied de ses collines escarpées, et l'Illinois ses immenses savanes; ces deux rivières ouvrent presqu'une communication entre le Missouri et le lac Michigan. Plus au midi, le beau fleuve de l'Ohio règne sur un grand nombre de rivières qui lui portent le tribut de leurs eaux, telles que le Wabash, le Kentoukey, le Cumberland et le Ténessée; et après avoir promené ses ondes paisibles à l'ombre des mangliers et des tulipiers, il se perd dans le bas Mississipi, qui reçoit aussi du côté de l'ouest la rivière des Arkanza et le fleuve Rouge.

Ses embouchures.

La manière dont le Mississipi entre dans le golfe du Mexique offre des singularités remarquables. Outre son embouchure principale et permanente, il s'ouvre des canaux d'écoulement qui changent souvent de direction, attendu que le niveau de ses eaux, dans la plus grande partie de la basse Louisiane, est plus haut que celui des contrées voisines. L'embouchure principale ne présente que deux points par où l'on peut y entrer, et dont le plus commode n'est guères praticable que pour les bâtimens qui ne ti-

Engorgement du fleuve.

rent pas plus de 12 à 15 pieds d'eau. Cet inconvénient est d'autant plus fâcheux, que dans un espace d'environ cent lieues avant d'arriver à la mer, ce fleuve peut porter les plus gros vaisseaux. Mais ce n'est pas là encore le seul empêchement qui nuit à sa navigation : une quantité d'arbres renversés par les vents ou tombés de vétusté dans son courant, où les lianes et le limon les unissent ensemble par une espèce de mastic, y donnent naissance à des îles flottantes, qui vont quelquefois s'engloutir dans la mer. Mais si un arbre plus gros vient à s'accrocher sur un banc de sable, il y en arrête des milliers d'autres qui y forment bientôt des îles, des caps, des péninsules et changent le cours du fleuve. Le Mississipi n'est point sujet au reflux à cause de ses nombreux detours.

Nouvelles îles.

Nous ne ferons qu'indiquer rapidement les autres rivières des Etats-Unis. La baie de Mobile reçoit les eaux de l'Alibama, qui parcourt le territoire des Criks et des Muscogulges. L'Apalachi-Cola descend des Apalaches vers la baie du même nom. Les Anglo-Américains possèdent la plus grande partie de ces rivières, mais l'Espagne réclame la possession des embouchures.

Rivières de l'ouest.

Les rivières d'Altamaha, de Savanna et du Grand-Pedie se jettent dans l'Océan Atlantique. Elles ont l'inconvénient d'être encombrées à leur embouchure de quelques bancs de sable, particulièrement la rivière appelée Cap-Fear, qui est proprement le Clarendon. Plus au nord on voit une chaîne de dunes, qui sépare de l'Océan la grande lagune connue sous le nom de Pamlico-sund, laquelle se joint presque avec l'Albemarle-sund, autre chaîne de dunes par lesquelle on entre dans ces lagunes, et qui rendent presque nulle la navigation de la Caroline du nord et d'une partie de la Virginie. Au nord du Cap-Henri est la longue baie de *Chesapeak*, où viennent se décharger par trois grandes embouchures le Fluvanna, appelé aussi fleuve *James*, le rapide *Patowmak*, qui descend des montagnes Bleues, et arrose les murs naissans de la ville Fédérale, et le lac Susquehanna où se réunissent les eaux de la plupart des rivières de la Pensylvanie. La baie de Delaware ne reçoit que la rivière du même nom. Près de New-York coule l'Hudson, large rivière dont les bords sont extrêmement pittoresques, et dont le courant, au dire des géographes Américains, est en quelques endroits d'une rapidité capable de rompre une barre de fer. Le Connecticut est moins large, et descend comme l'Hudson en ligne droite vers la mer. A l'extrémité nord-est des Etats-Unis, on rencontre la

rivière de Sainte-Croix qui leur sert de limite. Les Américains prétendent que ce nom a été donné par les Français à presque toutes les rivières qui sont à l'est de celle de Sagadahoc, et qu'on devait chercher plus au levant celle de ces rivières, qui forme l'ancienne et véritable limite du district de Main.

Climat.

Le climat de l'Amérique est un des plus inconstans qu'on connaisse : on y passe rapidement des glaces de la Norvège aux chaleurs brûlantes de l'Afrique, des brouillards de la Hollande aux sécheresses de la Castille. Il n'est pas rare d'y voir la température varier de dix degrés au thermomètre de Réaumur dans la même journée : les naturels se plaignent eux-mêmes de l'incommodité de ces changemens subits. Le vent du nord-est, en traversant la vaste étendue des glaces du continent, y acquiert un degré considérable de froid et de sécheresse : celui du sud-est au contraire produit sur les rivages de la mer Atlantique les mêmes effets que notre siroc. Il en est de même du vent du sud-ouest, dans les plaines qui sont à l'est des Apalaches, et lorsqu'il souffle en été, les chaleurs deviennent souvent extrêmes et suffoquantes. Le climat est néanmoins sain et tempéré vers les montagnes, même dans les contrées méridionales. Le teint frais de la jeunesse dans la partie la plus éloignée de la Virginie, est une preuve de la salubrité de l'air qu'on y respire. La même fraicheur se remarque chez les habitans de la Nouvelle-Angleterre, et dans l'intérieur de la Pensylvanie ; mais ceux qui habitent les côtes, depuis la Nouvelle-York jusqu'à la Floride, sont d'une pâleur semblable à celle des Créoles aux Antilles. Il règne des fièvres malignes sur toute cette étendue de côtes dans les mois de septembre et octobre. Les pays situés à l'ouest des montagnes sont généralement plus sains et plus tempérés. Le vent du sud-ouest y occasionne des pluies, qui, au levant, sont apportées par celui du nord-est. La température, sur les bords de l'Océan Atlantique, est, à latitude égale, plus froide qu'en Europe. La Delaware est même gelée pendant six semaines. Les glaces flottantes du pôle, qui arrivent jusqu'au grand banc de Terre-Neuve, sont certainement la principale cause de ce froid extraordinaire, dont l'action est affaiblie à l'ouest par la chaîne des Apalaches. Le vent du nord-est, qui couvre tout le rivage de l'Atlantique d'épais brouillards ou de nuages pluvieux, n'apporte qu'un air froid et sec sur les rives de l'Ohio. Dans toute l'étendue des Etats-Unis les pluies sont subites et abondantes, et les rosées très-fortes. Un autre point météorologique, sur

Vents dominans.

lequel l'atmosphère de cette partie du globe diffère de celle d'Europe, est la quantité de fluide électrique dont elle est imprégnée, comme on en peut juger par l'éclat éblouissant des éclairs, et les effrayans coups de tonnerre qui lui sont particuliers.

Règne végétal.

Les Etats-Unis, à partir des rivages de l'Atlantique jusqu'aux vastes prairies où coule le Wabache, présentent le tableau d'une immense forêt, qui est cependant entrecoupée de grandes plaines nues et ouvertes, que la nature et les incendies ont formées dans le Kentukey, dans le Tennessée, et sur les bords des grands lacs du nord. Les espaces mis en culture, quoique devenant de jour en jour plus considérables aux environs des grandes villes et le long des fleuves, ne composent pas encore la vingt-quatrième partie du territoire total. On peut partager la végétation de l'Amérique-Unie en cinq régions, savoir; 1.°, La première au nord-est, qui est comprise entre l'embouchure du Connecticut, et le cours du Mohawhk, un des affluens de l'Hudson: les pins, les sapins et autres arbres toujours verts du Canada y dominent, cette contrée n'étant qu'une partie du littoral du Canada. 2.°, La région des Alleghany, où le chêne rouge et noir, le hêtre, le peuplier balsamique, le bouleau noir et rouge, couvrent çà-et-là de leur ombrage les plantes et les arbustes du Canada, au moins jusques dans la Caroline du nord (1): les vallées entre les chaînes des montagnes sont renommées pour leur fertilité en plantes céréales. 3.°, La région des collines orientales, qui comprend les terres d'alluvion supérieures, depuis les monts jusqu'aux dernières cascades des rivières. On y trouve l'érable rouge, le frêne rouge et noir, le noyer, le sycomore, l'acacia et le chataigner, avec lesquels se mêlent, dans la partie méridionale, la *magnolia*, le laurier et l'oranger. L'indigo, le coton et le tabac y prospèrent jusqu'au Susquehanna, et plus au nord le sol abonde en paturages. 4.°, La région des pinières maritimes, qui est le long des côtes de l'Atlantique, et s'étend en largeur depuis la mer jusqu'aux premières collines: le pin à feuille longues, le pin jaune et le cèdre rouge croissent dans les lieux secs, et le cyprès à feuilles d'acacia vient dans les bas fonds jusqu'au Roanoke, et même jusqu'au Chesapeak. Plus au nord on trouve le pin blanc, le sapin noir et ceux du Canada, ainsi que le thuya de l'ouest (2).

Zônes de la végétation.

Pinières maritimes.

(1) *Michaux*, Voyage à l'ouest des Alleghanys, pag. 277.
(2) *Idem*, Histoire des Arbres Forestiers de l'Amérique septentrionale.

Les rizières commencent là où le flux est le plus léger, et finissent aux lieux où il cesse de se faire sentir. 5.°, La région occidentale, où généralement parlant les arbres des forêts sont le chêne blanc, le noyer noir et écailleux, le noyer hicory, le cerisier, l'*élédistia spinosa*, le tulipier, le frêne blanc et bleu, le micocoulier, l'érable à sucre, l'orme blanc, le tilleul et le platane occidental, qui tous y surpassent en dimensions les mêmes espèces qui croissent sur les rivages de l'Atlantique.

Espèces dominantes d'arbres.

Mais comme toutes ces régions doivent se confondre sans cesse les unes avec les autres, à cause des variétés que présente le niveau du sol, nous allons envisager dans son ensemble tout le règne végétal des Etats-Unis d'Amérique, et nous indiquerons les espèces d'arbres qui y dominent particulièrement. Les plus répandues sont le chêne à feuilles de saule, ou *quercus phaellos*, qui croît dans les marais; le *quercus prinios* qui, dans les provinces méridionales, devient d'une grandeur prodigieuse, et n'est pas moins estimé pour la qualité de ses glands farineux que pour celle de son bois; le chêne blanc, le rouge et le noir. Les deux espèces de noyer, le blanc et le noir *ohicory*, précieux pour l'huile de sa noix: le chataigner et l'orme d'Europe sont presqu'aussi communs que le chêne, dans toute l'Amérique-Unie. Le tulipier et le sassafras, plus sensibles au froid que les premiers, ne sont que de chétifs arbustes sur les frontières du Canada, et n'ont l'apparence d'arbres que dans les provinces du centre; mais sur les rives brûlantes de l'Altamaha, ils prennent tout leur accroissement et toute la beauté dont leur espèce est susceptible. L'érable à sucre au contraire ne se trouve, dans les provinces du midi, que sur le côté septentrional des montagnes, tandis qu'il est très-multiplié dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, où il acquiert en outre tout le développement qui lui est propre sous un climat plus rigide. Le liquidambar qui produit la gomme odoriférante, le bois de fer ou *carpinus ostrya*, le micocoulier, l'orme d'Amérique, le peuplier noir et le taccamahaca, se rencontrent dans tous les lieux où ils se plaisent, sans montrer guères plus de préférence pour un lieu que pour un autre. Les terreins légers et sablonneux sont peuplés de pins, dons les principales espèces sont le sapin de Pensylvanie, le sapin ordinaire et le beau sapin-hemlok, le pin noir, le blanc, celui de Weymouth et le mélèze: on pourrait comprendre encore dans cette famille l'arbre de vie, le genièvre de Virginie, et le cèdre rouge d'Amérique. Parmi les arbustes qui

pullulent sur toute la surface des Etats-Unis, on remarque l'arbre à frange ou *chionanthus*, l'érable rouge, le sumac, le chêne vénéneux ou *rhus radicans*, le mûrier rouge, le pommier épineux, le gland à onguent de Pensylvanie, le prunier-persimon, le faux acacia à triple épine ou *gleditsia triacantha.*

Flore des Etats méridionaux.

La flore d'Amérique fait pompe de ses principales merveilles et de l'éternelle verdure de ses savanes (1) en Virginie, et dans les contrées du sud et du sud-ouest. L'imposante magnificence des forêts primitives, et la vigoureuse et sauvage végétation des lieux marécageux, charment les sens par la forme de leurs productions, par la beauté de leurs couleurs et les parfums qui s'en exhalent. Si l'on parcourt les confins de la Caroline et de la Floride, on y voit des bosquets qui semblent flotter sur les eaux. A côté du pin on trouve le seul arbuste qui peut fleurir dans l'eau salée, la magnifique *lobelia cardinalis*, et l'odoriférant *pancratium* de la Caroline avec ses fleurs aussi blanches que la neige. Les terres que recouvre le flux se distinguent de celles qui restent à sec, aux tiges mobiles et pressées du jonc appelé *arundo gigantea*, au léger feuillage de la *nyssa aquatica*, au taccamahaca, à l'arbre à franges, et au cèdre blanc ou *cupressus disticha.* Ce dernier arbre est peut-être le plus singulier à voir qu'il y ait dans toute l'Amérique; son tronc, au sortir de terre, se compose de quatre ou cinq énormes pilastres, qui en se réunissant à la hauteur d'environ sept pieds, forment une espèce de voûte, d'où s'élance une colonne droite de dix-huit à vingt pieds sans aucune branche, et qui se termine en forme de chapiteau semblable à un parasol garni de feuilles élégamment découpées, et d'un vert tendre. L'aigle et la grue viennent construire leur nid sur ce plateau aérien; et les peroquets qu'on voit voltiger sans cesse alentour, y sont attirés par sa semence huileuse, qui est renfermée dans de petits cônes attachés à ses branches. Parmi les labyrinthes naturels de ces broussailles marécageuses, le voyageur rencontre çà-et-là de petits lacs, et quelques clairières qui y of-

Terreins aquatiques de la Caroline et de la Floride

Cèdre blanc.

Broussailles marécageuses.

(1) On appelle savanes d'immenses prairies à l'ouest, où l'œil s'égare sur un océan de verdure, et qui sont peuplées d'une quantité innombrable de bufles. On donne aussi ce nom aux vastes plaines qui avoisinent les fleuves, et sont sujettes aux inondations durant la saison des pluies. Les arbres qu'on y voit appartiennent à l'espèce aquatique, tels que, la magnolia verdâtre, l'olivier d'Amérique, la gordonie argentée à fleurs odoriférantes etc.

friraient les plus charmantes retraites, si les vapeurs malsaines qui s'en exhalent dans le mois d'octobre, permettaient d'y rester. On y passe sous des voûtes de similax, et de vignes sauvages, entre des faréoles et des lianes rampantes, où les pieds s'embarrassent dans des réseaux de fleurs. Mais le sol en est mouvant, et l'on y est étourdi du bourdonnement des insectes : l'énorme chauve-souris y déploie ses ailes hideuses, le serpent à sonnettes y agite les anneaux de sa peau retentissante, le loup, le carcajou et le chat-tigre y troublent l'air de leurs cris discordans.

Flore des plateaux calcaires.

Les plateaux calcaires qui composent presque tout le pays à l'ouest des Alleghany, laissent voir quelques espaces tout-à-fait sans arbres, et qu'on appelle *barren*; mais on n'a pas encore bien examiné si cette nudité est propre au sol, ou si elle est un ouvrage de l'homme. Ces plateaux, qui s'élèvent à trois ou quatre cents pieds de hauteur, et servent de rive à des fleuves profonds, sont couverts des plus beaux bois de l'univers. L'Ohio coule à l'ombre des platanes et des tulipiers : les lianes entrelacées quelquefois d'un arbre à l'autre forment sur son lit des arcs de verdure et de fleurs. En descendant vers le midi, les orangers sauvages croissent pêle-mêle avec le laurier odorant et le laurier commun. Le fût argenté et droit du figuier papayer qui s'élève à vingt pieds de haut, et cache son sommet sous un dais de feuilles larges et découpées, n'est pas une des moindres beautés de ces lieux enchantés. Sur tous ces végétaux domine le grand magnolia, qui s'élance du sein de ce sol calcaire à plus de cent pieds de hauteur : son tronc droit est surmonté d'une grosse et épaisse masse de feuillage d'un vert foncé, et en forme de cône. Du centre des couronnes de fleurs qui terminent ses branches sort une fleur de la plus grande blancheur, qu'à sa forme on prendrait pour une grosse rose, et après laquelle vient une espèce de cône cramoisi, qui, en s'ouvrant, laisse voir suspendus à des filamens minces et de six pouces de long au moins, des semences arrondies et semblables à des grains du plus beau corail. Ainsi, soit que l'on considère son élévation, soit que l'on fasse attention à l'éclat de ses fleurs ou à la beauté de son fruit, le *magnolia*, ne le cède à aucun arbre.

Le magnolia.

Agriculture.

Mais à côté de cette végétation sauvage, l'agriculture déploie aujourd'hui un autre genre de beauté et de richesses, qui attestent le haut degré de perfection où elle est portée (1). La classe des

(1) Ce contraste de la nature sauvage, dont l'empire se rétrécit cha-

cultivateurs, qui ne forment pas moins des trois quarts de la population, maintenant paisibles possesseurs du territoire, libres et heureux, s'énorgueillissent de marcher sur les traces des Washington et des Jefferson. Ils trouvent dans le commerce des ressources infinies, qui leur permettent de faire toutes les améliorations possibles, et leur offrent par conséquent les moyens de faire fleurir chaque jour davantage leur agriculture. Leurs exportations de blé et de fleur de farine s'accroissent tous les ans. Les productions les plus importantes de leur sol sont la pomme de terre et le mais, qui y sont originaires, l'épautre d'Allemagne, le froment, l'orge, le blé sarrasin, l'avoine, les fèves, les pois, le chanvre et le lin. Le riz de la Caroline est renommé, et la Virginie est devenue célèbre par son tabac, quoique la culture s'y soit ralentie dans les derniers tems. La culture des navets et autres végétaux communs en Europe semble encore négligée ; mais on voit autour des villes surtout de belles prairies artificielles, et les arbres des vergers fournissent le cidre, qui est la boisson ordinaire des Etats du nord et du centre. La Virginie produit particulièrement d'excellens abricots et des pêches, dont on fait une eau de vie très-recherchée. On distingue parmi les pommes de terre une espèce particulière appelée *groundnut*, et parmi les fruits la pomme de Newton qui abonde près de New-York.

Animaux sauvages.

Diverses espèces d'animaux errent par troupes nombreuses dans les immenses forêts de ce continent. Le bison ou bœuf d'Amérique, quoiqu'ayant une bosse sur le dos, forme une espèce bien distincte de celles des Zebu de l'Inde et de l'Afrique, et des anéroques un peu gibbeux du nord de l'Europe. Les bœufs d'Amérique ont toujours le cou, les épaules et le ventre garnis d'une laine épaisse : une longue barbe leur pend sous le menton, et leur queue ne leur arrive pas au jarret. Ils diffèrent beaucoup des petits bœufs musqués du nord de ces contrées, qui, par la forme singulière de leurs cornes, ressemblent au buffle du Cap de Bonne-Espérance. L'élan d'Amérique, ou le *moose-der*, qu'on rencontre dequis les montagnes de roche et depuis le golfe de Californie jusqu'à celui de S.t Laurent, est devenu fort-rare dans les Etats-Unis. On prétend qu'il y en avait de noirs de douze pieds de haut, quoique l'espèce

que jour, avec les bienfaits de l'agriculture qui étend de plus en plus son heureuse influence, a été admirablement décrit par Chateaubriant.

grise surpasse rarement la hauteur d'un cheval : ces deux espèces sont armées de cornes qui ont la forme d'une main ouverte, et pesent de trente à quarante livres. Le cerf d'Amérique est plus grand que celui d'Europe; il paît en troupes nombreuses dans les savanes du Missouri et du Mississipi, où l'on trouve aussi l'espèce connue sous le nom de daim de Virginie. Ces pays sont en outre infestés de deux espèces d'ours, dont l'un s'appelle l'ours chasseur qui, comme le loup, parcourt toutes les provinces. Mais l'animal carnivore le plus redouté dans les parties septentrionales est le catamunt ou chat de montagne: le linx, l'once, le matgay sont moins à craindre, et donnent des fourrures dont aucune cependant n'égale celle du castor. Le chat musqué, *ondatra* ou *mus sibethicus*, imite en quelque sorte ce dernier animal, en construisant sa demeure dans les ruisseaux peu profonds. On remarque encore dans la classe des animaux le renard gris ainsi que celui de Virginie; le chat de New-York, le crose, l'*histrix dorsata*, espèce de porc-épic, le manicon ou *didelphis Virginianus*, et six variétés d'écureils, qui sont; l'écureuil à raies d'Amérique, celui de la Caroline, le noir qui ravage les plantations, le cendré dont la peau est estimée, et les deux espèces de la baie d'Hudson, dont l'une est un écureuil volant, qui approche de la *palatouche*. Le lièvre d'Amérique semble différer du nôtre. On trouve de même dans la classe des oiseaux quelques espèces qui portent des noms Européens, quoique le naturaliste reconnaisse entr'elles et celles de l'ancien continent des différences essentielles: les principales sont des aigles, des vautours et des hibous.

Ceux qui désireraient avoir des notions plus détaillées et plus étendues sur les végétaux et les animaux des Etats-Unis, pourront lire les XIX.ᵉ et XX.ᵉ chapitres du cinquième volume de la description statistique, historique, et politique de cette partie de l'Amérique, récemment publiée par Warden (1).

(1) Des quadrupèdes ou mammifères des Etats-Unis. Liste des arbres forestiers des Etats-Unis, leur situation locale, leurs dimensions et les usages auxquels ils sont employés etc.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES ÉTATS-UNIS.

Après avoir envisagé le territoire des Etats-Unis sous les rapports généraux et invariables de la géographie physique, nous allons passer aux particularités de description locale, qui changent presque chaque jour dans les pays les plus anciennement civilisés. Celui dont il s'agit ici offre plus qu'aucun autre le spectacle d'un mouvement perpétuel, d'une action continue, sans un seul instant de repos: des villes, et même des républiques s'y forment plus promptement qu'une simple habitation en Europe (1).

Nouvelle Angleterre.

La Nouvelle-Angleterre comprenait les territoires qui appartiennent aujourd'hui aux Etats de Massachuset au centre, du Connecticut et de Rhode-Island au sud, de Vermont et du Nouvel-Hampshire au nord, et au district de Main qui dépend du Massachuset. Cependant, avant d'entrer dans la description topographique de ces contrées, il importe que nous donnions à nos lecteurs une idée des premiers établissemens Européens qui ont été formés dans cette partie de l'Amérique, et des progrès de sa population. Pour mettre plus de précision dans le récit succinct que nous ferons de ces évènemens, nous suivrons la relation que nous en a donnée M.r le comte Castiglioni dans son voyage.

Histoire des premiers établissemens Européens dans la Nouvelle Angleterre.

Vers l'an 1619, à l'occasion de la fameuse révolution arrivée en Angleterre, où elle fit embrasser de nouveau le *Protestantisme*, les *Presbytériens* qui avaient adopté la réforme de Calvin, se voyant

(1) A considérer, dit M.r le comte Castiglioni dans son *Voyage aux Etats-Unis* etc. Tom. I. chap. 2, que ce pays a été défriché, que des villes y ont été bâties, et que ses campagnes ont été peuplées dans l'espace d'environ un siècle et demi par de pauvres Européens, qui eurent à supporter les incommodités d'un nouveau climat, et les fatigues d'un autre genre de culture, à soutenir des guerres cruelles et presque continuelles avec les sauvages, en même tems qu'ils étaient en proie à des divisions intestines non moins fréquentes, on ne peut voir sans étonnement les progrès rapides que fait journellement cette république à peine relevée des malheurs d'une guerre longue et terrible, à la suite de laquelle elle a enfin obtenu l'indépendance, que lui disputait une des nations les plus puissantes de l'Europe.

persécutés dans cette île, se réfugièrent en Hollande, et prirent enfin le parti de passer en Amérique. Munis de lettres patentes du Roi Georges I.er, ils s'embarquèrent le 6 septembre 1620 à Plymouth, et abordèrent le 9 novembre au cap Cod après une longue et périlleuse navigation : s'étant avancés dans l'intérieur du golfe, ils y fondèrent New-Plymouth, et donnèrent au pays le nom de Nouvelle-Angleterre. Ces nouveaux colons n'étaient qu'au nombre de 150, encore en périt-il plusieurs dans l'hiver par la rigueur du froid. Au printems suivant, Massasoit, *Sachem*, ou le chef des Massachuset qui étaient les naturels de ce pays, ayant appris de Quanto, autre indigène qui était allé en Angleterre, que les Anglais étaient une nation puissante, vint faire une visite au Gouverneur Carver à New-Plymouth, et conclut une alliance offensive et défensive avec les Anglais, dans la vue d'en obtenir des secours pour conquérir le pays des Narraganset, avec lesquels il était en guerre. Massasoit céda une partie de son pays aux nouveaux colons ; et son exemple fut imité par d'autres chefs, qui désiraient également s'appuyer de la protection des Anglais pour subjuguer leurs ennemis.

Fondation de New-Plymouth.

Carver en est Gouverneur.

A peu près vers le même tems, Vernon, Anglais, suivi de plusieurs émigrés passa en Amérique, pour fonder un établissement dans une contrée appelée Wamgusquasset par les indigènes ; mais ne pouvant s'accorder avec les *Presbytériens* de New-Plymouth, à cause de la religion *Anglicane* qu'il professait, il se retira plus au nord où il fonda Weymouth, qui se trouve maintenant dans le comté de Suffolk. D'autres Anglais se réunirent peu d'années après sous le nom de Compagnie de Massachuset, et vinrent occuper le pays qui s'étend entre les deux rivières Charles-River et Merrimak. Comme ils avaient obtenu du Roi Charles I.er la liberté de se donner des lois, pourvu qu'elles ne fussent pas contraires à celles d'Angleterre, ils élurent pour Gouverneur un certain Craddock, et adoptèrent de nouvelles lois, dont une permettait le libre exercice de tous les cultes. Néanmoins, la grande diversité d'opinions sur cette matière ne tarda pas à faire naître des dissensions dans la colonie, qui se divisa en deux partis, dont l'un s'établit à Dorchester (ville aujourd'hui comprise dans le comté de Suffolk), et l'autre à Charlestown, d'où plusieurs colons passèrent sur la péninsule opposée, et jetèrent en 1630 les fondemens de Boston. Massasoit mourut la même année, après avoir, conjointement à ses fils, renouvellé l'alliance avec les Anglais.

Vernon, Anglais, se rend en Amérique et fonde Weymouth.

Fondation de Boston en 1630.

Dissensions religieuses, et rétablissement de la tranquillité dans le pays.

Les troubles pour cause de religion ne se terminèrent point par la séparation des deux partis: le plus nombreux, qui était celui des Presbytériens, fatigué des contradictions qu'il éprouvait de la part des autres sectes, usa de sa prépondérance pour éluder la loi sur la liberté des cultes, ensorte que le Presbytéranisme devint non seulement la religion dominante, mais même la seule permise dans la colonie. A peine échappés à la persécution exercée contre eux en Angleterre, ces Sectaires devinrent à leur tour persécuteurs; et renouvellant dans leur nouvelle patrie toutes les horreurs de l'inquisition, on les vit emprisonner, bannir et même condamnar à la mort les Quakers et les Anabaptistes qui y étaient venus de l'Angleterre et des Antilles. Uniquement occupés de cet objet, ils tombèrent dans la plus superstitieuse ignorance, et retardèrent les progrès de la colonie par l'éloignement des Quakers et autres dissidens. Lorsqu'enfin le feu de la persécution se fut éteint, et que de nouveaux colons arrivés de divers points eurent augmenté la population, cette colonie fut affligée d'une autre calamité par Metacomet fils de Massasoit, qui lui fit la guerre pendant deux ans, durant lesquels un nombre assez considérable des habitans fut massacré par les indigènes. Metacomet ayant été tué dans une action en 1676, et les naturels forcés de se retirer dans le Canada, la tranquillité se rétablit, et depuis lors la colonie commença à prospérer.

Colonies de Massachuset, New Plymouth etc. réunies en une seule province par un édit du Roi.

En 1691, un édit du Roi réunit en une seule province les colonies du Massachuset, New-Plymonth, la province de Main et Sagadahok, l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, la moitié au nord des îles de Sohalis, les îles de Capa-woch, Nantuket près le cap Cod, et les autres îles qui se trouvent précisément vis-à-vis de ce pays à dix lieues de distance. Le Roi se réserva la nomination du Gouverneur, de son lieutenant et du secrétaire, et ordonna qu'il fût créé vingt-huit conseillers, dont sept devaient être présens pour pouvoir déliberer. Au dernier mercredi de mai de chaque année, il devait y avoir une assemblée générale, appelée la cour, composée du Gouverneur, du conseil, et des représentans des villes et des villages, dont chacun ne pouvait en avoir plus de deux. L'assemblée générale avait le droit d'élire les vingt-huit conseillers, dont dix-huit pour la province du Massachuset, six pour celle de Plymouth, trois pour celle de Main, un pour Sagadahock, et les deux autres étaient à son choix. Le Gouverneur pouvait, du consentement du conseil, établir des impôts, suspendre par son refus tout acte et

Gouvernement de cette province sous le Roi.

élection quelconque, et créer nne cour de justice. Les juges particuliers, pour les causes civiles et criminelles, étaient élus par l'assemblée générale, laquelle avait aussi le droit de faire de nouvelles lois, pourvu qu'elles ne fussent pas en opposition avec celles d'Angleterre. Dans les causes d'intérêt, dont l'objet excédait trois cents livres serling, il était permis d'en appeler au Roi. Le Monarque s'était également réservé les arbres qui avaient plus de vingt-quatre pouces de diamètre, et qui se trouvaient sur des terreins non encore vendus à des particuliers, pour les employer au service de la marine. Enfin, de tout ce qui serait découvert en or et en argent dans le pays, le cinquième appartiendrait aux habitans, et les quatre cinquièmes au Roi.

Révolution et indépendance de ces Etats.

Tel était à-peu-près le système de gouvernement qu'on établit alors, et qui dura jusqu'à l'époque où l'opposition des habitans du Massachuset à l'impôt du timbre et autres charges, dont le gouvernement Anglais voulait les gréver, fit naître la révolution qui eut pour résultat l'indépendance des Etats-Unis.

Voilà en peu de mots l'histoire des établissemens des colonies Européennes dans cette partie de l'Amérique. Mais avant de passer à sa description topographique, nous croyons à propos de donner ici la note des ouvrages qui y ont rapport, pour que ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir des notions plus étendues à cet égard puissent les consulter (1).

(1) A History of New-England from the English planting, in the year 1608 until the year 1630 etc. *London*, 1634, in 4.°
The Discovery of New-Britain, by Edward Bland. *London*, 1652, in 4.°
Historia Novae Angliae etc. a T. H. *London*, 1654, in 4.°
Vood, William. New-England Prospectus. *London*, in 8.°
Johnson, Wonder-Working Providence of Sion's Saviour in New-England *London*, 1654, in 4.°
Josselyn, John New-England rarities. *London*, 1672, in 12.°
An Account of three voyages to New-England. *London*, 1674, in 8.°
General Laws of Massachusets. *Boston*, 1672, in f.°
Gookin's Historical collections of the Indians of New-England to 1674.
Hubbard, William, Narrative of the Indian wars in New-England, from the year 1607 to 1677, in 12.°
Morton, Thomas. New-Canaan, or on abstract of New-England. *Amsterdam*, 1677, in 4.°
Mather, Cotton, Magnulia Christi Americana, or the Ecclesiastical history of New-England, from 1620 to 1698. *London*, 1702, in f.°

Caractère du pays et des habitans.

La Nouvelle-Angleterre est hérissée de collines granitiques, et couverte de forêts; mais l'industrie a tellement su tirer parti de quelques vallées fertiles, que cette partie des Etats-Unis est encore aujourd'hui la mieux peuplée, en proportion des autres. C'est là qu'est le point central de toutes les opérations mercantiles et maritimes; c'est là que s'est le plus répandu le bienfait de la civilisation: le peuple y est instruit et laborieux, et sait défendre ses droits politiques; mais on le taxe de pousser trop loin cet esprit de défiance et de dispute, qui est comme inséparable du sentiment de l'indépendance. Le triste Presbytéranisme y avait introduit un bigotisme intolérant; mais, depuis que les idées philosophiques l'ont radouci, on n'y reconnait plus son influence qu'à l'austérité des mœurs et au respect pour le culte, qui forment le caractère distinctif des habitans de la Nouvelle-Angleterre. La nature a donné à ce peuple une constitution saine et robuste: le beau sexe s'y fait remarquer plus que par tout ailleurs par ce teint de rose et cet air de candeur virginale, qu'on vante dans les Anglo-Américaines. Mieux élevées que dans

Neal, Daniel. History of New-England. *London*, 1720; *ibid.*, 1747, 2 vol. in 8.°

Levett, Christ. Voyage to New-England. *London*, 1728, in 4.°

Prince, Thomas. Chronological History of New-England. *Boston*, 1736, in 12.°

Mauduit's, Jrraël. Short View of the colony of Massachusets'Bay etc. *London*, 1744, in 12.°

Hutchinson. The History of the Colony of Massachusets'Bay, from the first settlement thereof in 1628, until the year 1750. *London*, 1760; *ibid.*, 1765, 2 vol. in 8.°

History of British America, 1773, in 4.°

Massachusensis, or a series of Letters etc. *Boston*, *London reprinted*, 1776, in 8.°

Collections of the historical society of Massachuset, published from 1792 to 1818. *Boston*, 17 vol.

Brown Samuel, Treatise on the nature, origin and progress of the yellow fever etc. but more particularly as it has prevailed at *Boston*, 1800.

Bartlett, Joseph. Dissertation on the progress of medical science in the commonwealth of Massachuset. *Boston*, 1810, in 8.°

Bigelow, Docteur J. Florula Bostoniensis. *Boston*, 1814, in 8.°

Shaw. Topographical and historical description of Boston. *Boston*, 1817, in 12.°

Peck, W. D. Catalogue of American and foreign plants cultivated in the Botanic garden. *Cambridge*, 1818, in 8.°

les Etats méridionaux, les femmes montrent beaucoup d'esprit et de douceur dans la conversation ; elles n'en possèdent pas moins toutes les qualités que doit avoir une bonne mère de famille, et s'entendent parfaitement à la fabrication des étoffes et des toiles, qu'elles font faire chez elles. La rigueur avec laquelle le dimanche est observé, fait que la jeunesse recherche passionnément dans les autres jours la danse et les promenades en traineau, tandis qu'elle ne montre au contraire que de l'aversion pour les jeux de hazard et les courses à cheval.

District de Main.

Le district de Main, le plus septentrional de tous, fait partie de l'état de Massachuset. Il a été ainsi appelé en l'honneur de l'épouse de Charles I.er, qui avait un domaine de ce nom en France sa patrie. Ce district est situé entre le 43.e degré 5′, et le 47.e degré 45′ de latitude nord, et entre le 5.e degré 55′, et le 10.e degré de longitude est de Washington. Il est borné au nord par le Bas-Canada et une chaîne de montagnes ou terres élevées, appelées *Highlands*; à l'est par le Nouveau-Brunswick ; au sud-est et au sud par l'Océan Atlantique, et à l'ouest par la rivière Pascataqua. Le pays s'étend le long de la mer sur une espace de deux cent quarante milles. Une chaîne de montagnes qui se prolonge jusqu'aux confins de l'est, sépare les eaux du fleuve S.t Laurent de celles qui se jettent dans l'Atlantique, à la pointe nord-ouest de la Nouvelle-Ecosse. Le sol aux environs de la mer est léger et pauvre; mais dans l'intérieur, et surtout entre les rivières de Kennebeck et de Penobscot, il est fertile et produit beaucoup de grain et d'excellens paturages. Le lac de Moose-Head se trouve au nord des Highlands: celui de Sebacook au nord-ouest de Portland, et le lac d'Umbagog appartient en partie au district de Main, et en partie à la Nouvelle-Hampshire. Les principales rivières sont celles de S.t Jean, le Kennebeck et le Penobscot. Les baies de Frenchman et de Penobscot renferment plusieurs îles ; mais celle de Casco en a plus de trois cent, qui sont toutes cultivées, et en grande partie habitées.

Topographie. *Montagnes.* *Sol.* *Lacs, fleuves etc.*

Climat.

L'hiver y est rigide depuis le commencement de novembre jusqu'en avril : pendant tout ce tems la terre est couverte de neige, et les lacs ainsi que les fleuves sont gelés. On a eu pendant longtems sur le sol et le climat de ce pays une opinion si désavantageuse pour l'agriculture, que jusqu'au commencement de la révolution d'Amérique, presque tout le pain y était transporté des états du centre. Cependant, malgré l'apreté du froid, le climat y est sain, et le sol propre à l'agriculture. Il est vrai que la végéta-

tion y commence plus tard qu'en plusieurs contrées méridionales de la Nouvelle-Angleterre, mais aussi elle y est beaucoup plus rapide.

Végétaux. Les arbres qui y croissent en plus grand nombre sont le pin blanc et celui du Canada, l'érable, le hêtre, le bouleau et le chêne blanc et gris: la première de ces deux espèces de chêne est très-estimée. Parmi les arbres à fruits sauvages on compte le pommier, le prunier, le cerisier, le poirier, la vigne et le groseiller.

Animaux. Les daims y étaient autrefois très-multipliés: l'élan y est devenu fort-rare. On parle d'un animal particulier à ce district, auquel les indigènes donnent le nom de *bucca-rebou*, et qui tient de la nature du daim et du cerf: maintenant on ne l'y voit plus. On croit généralement que c'est l'animal connu sous le nom de *caribou* (*Cervus Tarandus*). Les loups et les ours y sont encore très-nombreux: on y trouve aussi beaucoup de renards et de castors. Le seul serpent venimeux qu'on y rencontre est celui que les Français appellent *serpent à sonnettes*, les Anglais *Rattle-Snake*, et que Linnée a nommé *Crotalus horridus* (1).

Population. Le district de Main voit croître chaque jour sa population, et formera probablement bientôt un état indépendant. Sa population, qui était en 1790 de quatre-vingt dix mille âmes, montait vingt ans après à deux cent ving-huit mille. Portland qui en est le chef lieu compte trois mille habitans. Les indigènes Penobscot sont

(1) Ce reptile, dont nous avons souvent fait mention sous le nom de *serpent à sonnettes* que lui donnent les Français, est plus proprement désigné sous celui de *caudisono* par M.r Castiglioni, qui nous en a transmis une description exacte au chap. 4 du I.er vol. de son ouvrage. Il en avait tué un, des plus petits, qui n'avait que deux pieds et demi de longueur. Ce serpent était d'une couleur brune sur le dos, rayé de noir, et blanc sous le ventre; il avait la tête applatie et fort large prés du cou, le corps gros vers le milieu et fort mince du côté de la tête; et sa queue était composée de cinq *crotales* ou anneaux plats, d'une substance osseuse et d'un jaune-foncé, qui s'emboitaient l'un dans l'autre. Ce reptile, quoique trés-venimeux, n'est pourtant pas aussi dangereux qu'on le croit, à cause du bruit de ses anneaux qu'il agite continuellement, et qui le décèlent au voyageur: d'ailleurs sa marche lente et pesante ne lui permet pas de poursuivre bien vîte son ennemi lors même qu'il est irrité, et il ne peut se porter d'un élan au delà de la moitié de sa longueur. La force de son poison varie selon les saisons, et son activité est telle dans les grandes chaleurs de l'été, que quiconque en est atteint tombe aussitôt dans des convulsions terribles, qui sont suivies d'une mort prompte.

aujourd'hui fort-paisibles, et professent la religien Catholique; leurs *sachems* veillent à la sainteté des mariages, et leur population s'augmente au moment où tant d'autres tribus vont s'éteindre.

Longévité

Warden, dans sa description des Etats-Unis, cite plusieurs exemples de longévité. Scribner d'Otifield, a atteint sa centième année le premier décembre 1815, et sa femme sa quatre-vingt seizième le 9 du mois suivant. Il existait en 1816 à Vassalboroug un homme appelé Gill, qui avait cent-vingt ans.

Malgré les tentatives faites depuis 1785 jusqu'en 1816 pour détacher ce district du Massachuset proprement dit, il en fait encore partie intégrante, et a conservé jusqu'à présent la même constitution, les mêmes lois et le même gouvernement. Quiconque désirerait avoir des notions plus amples sur l'histoire de ce district, pourra consulter les ouvrages indiqués ci-après (1).

Nouvelle-Hampshire, situation, étendue etc.

Ce pays, dont la position est entre le 42.ᵉ degré 42′ et le 45.ᵉ degré 13′ de latitude nord, et entre le 4.ᵉ degré 23′ et le 6.ᵉ degré 10′ de longitude est de Washington, fut appelé Nouvelle-Hampshire par le capitaine Mason, auquel il fut donné ainsi qu'au capitaine Gorges en 1662. Il portait alors le nom de *Laconie*. Ses limites sont, au nord le Bas-Canada, au sud le Massachuset, à l'est le district de Main et l'Océan Atlantique, et à l'ouest la rivière de Connecticut qui le sépare du Vermont. Sa surface est d'environ 9,491 milles carrés. Le sol en général est uni à vingt ou trente milles des bords de la mer, et s'élève ensuite progressivement jusqu'à une chaîne appelée *Montagnes blanches*. Le premier rang de celles qu'on nomme *Montagnes*

Montagnes.

bleues traverse cette contrée à la distance d'environ trente milles

(1) Levet, Christophe. Voyage into New-England, begun in 1623, and ended in 1624. *London*, 1628.

Hutchinson. The History of the colony of Massachusets'bay from the first settlement thereof in 1628, until the year 1750. *Boston*, 1767, 2 vol.

Lincola, general. Observations on the climate, soil, and value of the eastern counries of the district of Maine, 1789.

Hazard. Collection of American state papers etc. 1792.

Sullivan, James, History of Maine. *Boston*, 1795, in 8.°

Greenleaf, Moses. Statistical view of the district of Maine. *Boston*, 1816.

Act concerning the separation of the district of Maine from Massachusets proper, and forming the same into a separate and independante state etc. 1816.

Whipple. Geographical sketch of the dstrict of Maine.

du rivage. Une partie des montagnes Blanches court de l'ouest au nord-est, entre le Connecticut et le Merrimack. Le point le plus élevé de cette dernière chaîne, situé sous le 44.e degré de latitude, et qui porte le nom de *Mount-Washington*, a, selon quelques géographes, environ dix mille pieds au dessus du niveau de la mer (1): c'est la partie la plus élevée de la Nouvelle-Angleterre.

Eaux. Les lacs qui méritent quelqu'attention dans cette contrée sont, le Winipiseogée, l'Umbagog, le Squam et le Sunapée. Le premier a vingt-quatre milles de long, sur une largeur qui varie de trois à douze; il est gelé trois mois de l'année, et peut porter alors des voitures chargées. Les principales rivières sont le Connecticut, le Merrimack, le Pascataqua, le Saco, et l'Amariscoggin.

Végétaux. Les collines et les montagnes sont couvertes de pins, de chênes, de coudriers, de cèdres, de sapins, de cyprès, de hêtres, d'érables, et d'une espèce d'arbres connus sous le nom de (*populus balsimifera. L.*, et *juglans cinerea. L.*). L'arbre le plus majestueux des forêts est le pin blanc appelé *Mast* ou *Weymouth pine* (*Pinus strobus. L.*), qui, avec un fut très-droit, et de vingt à quarante pouces de diamètre vers sa base, s'élance à une hauteur de cent cinquante et quelquefois de deux cent pieds. Belknap nous a laissé une longue liste des arbres qui ornent cette contrée (2).

Animaux. Le cerf et l'élan y sont devenus rares: l'ours noir au contraire y est très-multiplié, et fait beaucoup de dégât dans les moissons: l'*ursus lotor* se tapit dans le creux des arbres, et le loup est très-commun. Les forêts fourmillent de perdrix, de cailles et autres oiseaux. Les abeilles se sont prodigieusement multipliées dans toutes les parties habitées de la Nouvelle-Hampsire, jusqu'au 44.e dergé 40′ de latitude nord (3).

Population. En 1810 la population de ce pays se montait à 214,400 personnes: depuis 1790 jusqu'en 1800 elle s'est augmentée de 41,973, et de 30,602 depuis 1800 jusqu'en 1810. Cette augmentation rapide

(1) D'après les calculs plus récens de M.r Partridge, officier du génie, le pic le plus élevé n'a pas plus de quatre mille cinq cent cinquante-six pieds au dessus du niveau de la mer. V. Mémoires de l'Académie des sciences et des arts, Tom. 3.

(2) V. Warden, Description des Etats-Unis etc. Tom. I.

(3) V. Belknap. Tom. III. pag. 136.

est due en partie à des émigrations venues des Etats voisins, et de diverses contrées de l'Europe. Londonderry, qui est une ville de l'intérieur, a été peuplée particulièrement par des émigrés Irlandais, qui y ont établi des manufactures de toile. Leur constitution robuste et la beauté de leur teint attestent la salubrité du climat. Warden cite plusieurs exemples de longévité.

Histoire de la Nouvelle-Hampshire.

La côte de la Nouvelle-Hampsire et la rivière de Pascataqua furent découvertes en 1614 par le capitaine Smith. Les premiers établissemens prirent leur origine en 1629 d'un certain Weelright, qui, de concert avec d'autres colons du Massachuset, acheta des indigènes une portion de terrein le long de la rivière Pascataqua, sous l'obligation de reconnaître la juridiction du Massachuset, et y fonda Portsmouth et Douvres. Dans le même tems, Gorges et Mason obtinrent du Roi Charles I.er le pays situé entre le Merrimack et le Sagadahoc, à partir de la mer jusqu'aux lacs et aux eaux du Canada, ce qui forma alors deux contés, la Nouvelle-Hampsire et la province de Main. Les contrées qui se trouvent entre les rivières de Naumkeag (Salem) et le Merrimack, depuis leurs sources jusqu'à l'Océan, y compris toutes les îles à trois milles de la côte, ont été données en 1621 à Mason, sous le nom de *Mariana*.

Ces établissemens se trouvant hors des limites « de la baie du Massachuset » formèrent en 1638 trois associations séparées pour l'établissement des lois et de l'administration civile; mais, d'après les divisions qui s'élevèrent entr'elles, ces associations renoncèrent au droit de se gouverner elles-mêmes, et se soumirent au gouvernement du Massachuset. En 1680, quelques altercations au sujet des droits particuliers sur les terres achetées des indigènes, entraînèrent la séparation de la province; et par ordre de Charles II. il fut établi un gouvernement royal, qui fut ensuite dissous par l'assemblée provinciale de 1775.

Quelques années après la fondation des premiers établissemens, les indigènes avaient fait une guerre active, dont le capitaine Hunt fut la cause, pour avoir emmené à Malaga vingt indigènes qu'il y vendit comme esclaves. Ces guerres accoutumèrent les indigènes à la vie militaire, et les mirent depuis en état de prêter de grands services durant la guerre de l'indépendance. La première forme de gouvernement qu'adopta le peuple fut établie dans le congrès provincial d'Exester le 5 janvier 1776; et ce congrès prit aussitôt le nom, le pouvoir, et l'autorité d'une chambre de représentans. La

nouvelle constitution fut adoptée en 1784, et ne diffère nullement de celle du Massachuset (1).

Construction navale.

Les habitans, quoique maîtres seulement de six lieux de côtes, ne laissent pas d'être renommés dans les constructions navales. Portsmouth qui en est la capitale a un bon port, mais son commerce est déchu. C'est dans ce port que fut construit l'*Amérique*, vaisseau de 74 pièces de canon, qui fut lancé à l'eau dans le mois de novembre 1782, et dont le congrès fit présent à Louis XVI. On y a encore construit la *Demi-lune*, frégate de 32 canons, que le Bey d'Alger exigea des Etats-Unis en 1797.

Instruction publique.

La législation ne manque pas d'encourager l'établissement des académies et des bibliothèques publiques. On vante singulièrement le collège de Dartmouth qui est dans une belle plaine, à peu de distance de la rivière de Connecticut; et parmi les académies nous citerons particulièrement celles qui ont été érigées, savoir; à Exeter en 1781, à New-Ipswick en 1789, à Atkinson en 1790, et à Amherst en 1791. Chaque ville est obligée d'entretenir une ou plusieurs écoles particulières; et si cette obligation n'est pas remplie, les membres du conseil municipal sont condamnés à une amende égale à la somme qu'aurait coûté l'entretien de l'école.

Etat de Vermont. Situation et étendue.

L'Etat de Vermont est situé entre le 42.[e] degré 44′ et le 45.[e] degré de latitude nord, et entre le 3.[e] degré 38′, et le 5.[e] degré 27′ de longitude est de Washington. Il est borné au nord par le Bas-Canada, au levant par la Nouvelle-Hampsire, au couchant par la Nouvelle-York, et au midi par le Massachuset. Sa plus grande longueur du nord au midi est de cent cinquante milles, et sa largeur de soixanre-cinq: le point le plus voisin de la mer en est à quatre-vingt milles. Le nom de Vermont ou Montagne-Verte, indique la nature des arbres qui y croissent naturellement, tels que les pins, les cyprès etc. Cette dénomination est une altération des mots Français *Vert-Mont*, que l'affection des habitans pour les Français du Canada leur a fait adopter, en la traduisant du vrai nom Anglais, qui est *Green-Mountain*.

Nom.

Nature du sol.

La chaîne des montagnes vertes, qui a de dix à quinze milles de largeur, traverse cet Etat du nord au midi: ces monta-

(1) V. Belknap, R. Jerem. History of New-Hampshire. *Boston*, 1792, 3 vol. in 8.° *Dover*, 1812

Ebeling. Der Staat New-Hampshire. *Hamburg*, 1800.

gnes (1), qui se trouvent sur une ligne presque parallèle au Connecticut, sont entrecoupées de vallons, dont le sol est profond, leger et très-fertile. La plus grande plaine est à peu de distance des frontières du Canada.

Lacs, fleuves. Nous avons déjà donné la description du lac Champlain. Les autres lacs sont ceux de Mumphramagog, Willonghby et Bombazon. Les rivières descendent des montagnes vertes, et presque toutes vont se jeter au levant dans le Connecticut, et au couchant dans le lac Champlain. Les plus considérables sont, du côté du couchant, l'Otter-Creek, l'Onion, le Lamoelle et le Michiscoui; et du côté du levant, le Wantastitqueck, le White-River ou rivière blanche, et le Passumpsick.

Climat: règnes minéral, végétal et animal. Le climat ne diffère guères de celui de la Nouvelle-Hampshire. Le fer se trouve en abondance au couchant des montagnes vertes et dans les environs du lac Champlain. Parmi les eaux minérales on vante particulièrement la source qui fut découverte en 1770 près de la superbe plaine d'Oxbow, dont les eaux exhalent une odeur de soufre; sa surface, lorsqu'elle n'est pas agitée, se couvre d'une écume jaune et épaisse; elle vomit continuellement du sable blanc, et l'on dit qu'elle disparait tous les deux ou trois ans d'un lieu pour se montrer dans un autre. Les montagnes sont couronnées de pins, de hêtres et de chênes, et les collines ombragées d'érables à sucre. Les arbres fruitiers prospèrent dans les vallées: l'élan habite le nord, et le serpent à sonnettes se rencontre au midi, mais il y est peu redouté. Le pigeon voyageur et l'abeille y sont indigènes.

Population. La population s'y est accrue du double dans l'espace d'environ dix-neuf ans: en 1790 elle était de 85,589 individus; en 1800 de 154,465, et en 1810 de 217,895. Les habitans sont d'un beau sang, bien faits, actifs et robustes. *Villes.* Les villes de Bennington, de Rutland et de Windsor y jouissent alternativement du titre de capitale.

Histoire. Les premiers établissemens qui se sont formés dans cet état datent de l'an 1724; et en 1760 les émigrés de la Nouvelle-Hampshire, du Massachuset et du Connecticut y avaient déjà bâti plusieurs villes. Leurs progrès furent néanmoins retardés par de violentes altercations au sujet de leurs privilèges et de leurs confins, et qui furent quelquefois la cause de révolutions. Ce territoire fut

(1) La hauteur du pic de Killington à Sherburne est de 3,454 pieds au dessus du niveau de la mer.

d'abord réclamé par l'Etat de Massachuset, dont les fondateurs avaient donné en 1718 à celui du Connecticut quarante-neuf mille acres de terre en échange d'autres possessions que ce dernier leur avait cédées. Cependant, malgré cette cession et ces reclamations, Vermont fut considéré comme s'il avait été sous la juridiction de la Nouvelle-Hampsire, jusqu'en 1764, époque où, par un acte du parlement, ce pays fut annexé à la Nouvelle-York, sous le nom de comté de Cumberland et de Glocester; mais voyant que cette union les obligerait à acheter des terres, dont ils étaient déjà en possession, les habitans réclamèrent contre ce projet, et préférèrent se réunir à la Nouvelle-Hampshire. La guerre contre l'Angleterre s'étant déclarée vers cette époque, les Vermontais profitèrent de cette circonstance pour se déclarer libres et indépendans, sans faire aucune alliance avec les autres états. Les Anglais conçurent alors l'espoir de les détourner de celle des Américains, et de se les attacher, et ne négligèrent rien pour parvenir à ce but; mais toutes les négociations furent rompues par l'arrangement qui eut lieu en 1790 avec l'état de la Nouvelle-York, au moyen duquel les Vermontais furent admis dans la confédération: l'acte de leur aggrégation fut proclamé le 18 fevrier de l'année suivante. En 1793 ils adoptèrent une constitution qui avait été préparée et sanctionnée dès 1778, puis revue et perfectionnée en 1786 et 1792. Les troupes de cet état ne contribuèrent pas peu par leur bravoure à terminer promptement la guerre de la révolution: ce furent elles qui, au nombre de huit cents hommes seulement, défirent en 1777 deux corps de l'armée Anglaise, commandés par le Général Burgoyne, et lui firent sept cents prisonniers (1).

Mœurs domestiques.

On ne voit personne d'oisif dans les familles, et chacun y a son genre d'occupation. Les hommes seuls se mêlent des travaux de l'agriculture, excepté durant le tems de la moisson que les femmes aident à enjaveler. Les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfans, et les filles font le manger, filent et s'occupent à des ouvrages de maille ou de navette. Le plus grand amusement de ce peuple en hiver est la danse. Il est infatigable, industrieux, sobre et jaloux de sa liberté.

(1) V. Statute laws of Vermont. *Bennington*, 1791, in 8.°
Ebeling. Der Stat Vermont, 1794, 2 vol.
Williams'Natural and civil history of Vermont. *Walpole*, 1794, in 8.°
Allen's History of Vermont. *London*, 1798, in 8.°

Les délits sont fort rares dans ce pays; et les journaux de 1818 ont fait remarquer un vol commis sur une route, comme le premier qu'on eût pu citer jusqu'alors. Cet état fait de rapides progrès vers la civilisation.

Etat du Massachuset. Situation, étendue.

Celui du Massachuset, qui est un des plus considérables, se trouve entre le 41.e degré 13′, et le 42.e degré 52′ de latitude nord, et entre le 3.e degré 20′, et le 6.e degré 55′ de latitude de Washington. Il est borné au levant par la mer, au couchant par la Nouvelle-York, au midi par le Connecticut et le Rhode-Island, et au nord par le 42.e parallèle 52′, qui le sépare du Vermont et de la Nouvelle-Hampshire dans une longueur de cent-trente milles. Ses limites au midi, depuis la Nouvelle-York jusqu'au cap Cod, ont cent-vingt milles d'étendue; sa largeur, dans le voisinage de ce cap, n'est que de quinze milles, mais bientôt elle va jusqu'à cent, et se réduit à environ cinquante vers le couchant.

Montagnes.

Diverses chaînes de montagnes traversent la partie occidentale: celle de *Hoosack* est à trois mille cinq cents pieds au dessus du niveau de la mer; et le *Saddle*, qui est le point le plus élevé du Massachuset, en a quatre mille. Entre ces chaînes le sol est montueux, et en grande partie peu propre à l'agriculture. La partie occidentale de la montagne *Holyoke*, à la distance de trois milles de Northampton, est composée de colonnes basaltiques.

Sol.

Dans la partie du sud-est le sol est en général léger et sablonneux, et moins propre à l'agriculture que celui des parties du nord, de l'ouest et du milieu. La vallée que forme le Connecticut, dans une largeur de deux à vingt milles, est extrêmement fertile.

Climat.

Le climat est beaucoup plus chaud en été, et plus froid en hiver, que dans les contrées de l'Europe qui se trouvent sous le même parallèle, et la température y est aussi sujette à de plus promptes variations. L'hiver commence vers la moitié de décembre, et finit vers la mi-mars: pendant ce tems la terre est couverte de neige: le thermomètre de Fahrenheit est ordinairement entre les 33.e et 10.e degrés, et le mercure tombe quelquefois tout-à-coup à vingt degrés au dessous de zéro: la glace des fleuves peut porter alors des voitures chargées, et la mer gèle quelquefois à une distance considérable des côtes. Le printems dure jusques vers le milieu du mois de mai, et suffit pour développer la végétation d'une manière surprénante. Il fait quelquefois si chaud en été, que plus d'un mois avant le solstice, le mercure monte au dessus de 70 degrés, et va

jusqu'à 86 et même à 90: en 1811 il s'éleva à Cambridge jusqu'à 100 degrés et demi.

Eaux.

Le seul lac digne de remarque dans ce pays est celui qu'on désigne sous le nom d'étang de Quinsigamond. Les rivières principales sont le Connecticut et le Merrimack. La baie de Massachuset est située entre le cap Cod au midi, et le cap Anna au nord, qui sont à la distance de quarante-cinq milles l'un de l'autre. Les îles principales sont Nantucket, et Martha's-Vineyard qui est dans l'Atlantique.

Règnes minéral, végétal et animal.

On trouve des mines de fer dans plusieurs contrées du Massachuset, et surtout dans les comtés de Plymouth, de Bristol et de Berkshire; il y en a de cuivre dans le comté d'Hampshire et à Attleboroug dans celui de Bristol: Southampton, dans le comté d'Hamshire, a une mine de plomb. Il y a un concours nombreux aux eaux minérales de la ville de Lyna dans le comté d'Essex, ainsi qu'à celles de Boston et de Brighton. Les eaux salées du comté de Barnstable fournissent un sel de la plus grande pureté. Le sapin, le chataignier, le bouleau blanc, l'érable à sucre, le chêne et le pin couvrent une grande partie du sol: le froment souffre des vapeurs salées de l'Océan, et ne prospère que dans l'intérieur des terres. Le couguar, *Felis concolor*, le chat sauvage, les loups et les ours se sont retirés dans les montagnes: les écureuils gris, rayés et volans sont très-multipliés: le daim se rencontre encore aux environs du cap Cod. La pêche de la baleine occupe une grande partie des habitans de Nantucket. Le cap Cod a pris ce nom de l'immense quantité de morue qu'on y pêche. La population, en 1731, était de 120,000 âmes, et en 1810 de 472,040.

Population.

Histoire.

Cabot et Drake ont reconnu cette côte. En 1602, Gosnold partit de l'Angleterre, et arriva au cap Cod et aux îles de la côte septentrionale de Massachuset-Bay. Il gagna l'amitié des indigènes de l'île Elisabeth et de Martha's-Vineyard en trafiquant avec eux, et en obtint la permission de pénétrer dans l'intérieur, et d'en rapporter diverses productions. Les négocians de Plymouth, d'Exeter et de Bristol, pour le compte desquels il voyageait, résolurent de former un établissement dans le pays connu alors, depuis les Florides jusqu'à la Nouvelle-Ecosse, sous le nom de Virginie. En 1606 de riches négocians de Londres y fondèrent un autre établissement; et Jacques I.er accorda des lettres patentes à ces deux compagnies sous le titre de première et seconde colonie de la Virginie,

en appelant l'une Virginie septentrionale, et l'autre Virginie méridionale. En 1614, la côte du Massachuset fut reconnue par le capitaine Smith, Président de la colonie de la Virginie méridionale, lequel présenta au Roi le plan du cette contrée, à laquelle on donna le nom de Nouvelle-Angleterre. En 1619, deux vaissseaux abordés sur les côtes ayant été mal accueillis des habitans, et forcés de se retirer, la compagnie se contenta d'accorder des privilèges particuliers à quiconque voudrait y faire le commerce jusqu'en 1621, époque à laquelle cent familles de non-conformistes débarquèrent au cap Cod. Ce pays ne se trouvant pas compris dans le territoire concédé à la compagnie, et n'appartenant à aucune puissance Européenne, les colons se déclarèrent sujets de l'Angleterre, et s'obligèrent à se soumettre aux lois qui seraient faites d'un commun accord. Cet engagement fut signé par quarante chefs de famille, et Carver nommé Gouverneur par un an. Quelque tems après on choisit l'emplacement d'un port dans la baie, pour y former l'établissement qui prit le nom de New-Plymouth. Pour mieux s'assurer encore de cette possession Bradfort, fut envoyé en Angleterre à l'effet de solliciter la cession de ce pays en son propre nom; et l'ayant obtenue, il la transmit au peuple, qui devint ainsi propriétaire absolu de ce territoire. Les principes arbitraires et l'intolérance de l'ambitieux Land et autres Evêques Anglais déterminèrent les non-conformistes à passer en Amérique pour y recouvrer la liberté de conscience dont on venait de les priver: et White, ministre de Dorchester, ayant obtenu en 1628 des lettres patentes de la compagnie de Plymouth pour un établissement dans la baie de Massachuset, s'embarqua avec 350 personnes sur une petite flotte de dix bâtimens, et arriva en 1629 dans cette baie où il fonda la ville de Salem. L'année suivante, il y vint une autre flotte de dix-sept voiles, avec un convoi d'individus des deux sexes et de toute condition. Ces nouveaux colons jetèrent les fondemens de plusieurs villes, et se donnèrent une forme de gouvernement analogue aux principes de religion et de liberté qui les animaient. En 1643, le Massachuset forma avec Plymouth, le Connecticut et le Nouvel-Haven une confédération sous la dénomination de Colonies-Unies de la Nouvelle-Angleterre. Nous avons déjà vu ce qui s'y passa depuis, jusqu'à l'établissement de leur indépendance (1).

(1) V. la note ci-dessus des livres relatifs à l'histoire et aux productions de la Nouvelle-Angleterre.

Gouvernement républicain.

La constitution qui érigeait ce nouvel état en république, fut publiée, et eut force de loi le 2 mars 1780. Le pouvoir législatif se compose de deux cours suprêmes, d'un sénat et d'une chambre de représentans, dont la réunion forme l'assemblée générale ou la cour générale du Massachuset.

Sénateurs.

Les sénateurs, au nombre de quarante, sont élus tous les ans dans chaque district parmi les citoyens qui ont l'âge de vingt-un ans accomplis, et qui possèdent dans la commune un immeuble de trois livres de revenu, ou tout autre bien de la valeur de soixante livres monnaie courante. Pour être élu sénateur il faut justifier d'une propriété de trois cents francs en fonds de terre, ou du double de cette somme en meubles ou immeubles.

Représentans.

La nomination des représentans se fait également par les citoyens qui ont les qualités requises pour celle des sénateurs, et par les corporations des villes, en proportion de leur population. Il faut qu'un représentant ait demeuré un an dans la ville qu'il représente, et qu'il y ait une propriété libre de la valeur de cent livres, ou de biens imposables pour le double de cette somme. Une ville où se trouvent cent cinquante citoyens sujets à l'impôt a le droit de nommer un représentant; elle en nomme deux si le nombre de ces contribuables est de trois cent soixante-quinze, et un de plus par chaque deux cent vingt-cinq en sus de ce dernier nombre.

Pouvoir exécutif.

Le pouvoir exécutif est exercé par un Gouverneur, un vice-Gouverneur, et neuf conseillers. Les deux premiers sont renouvellés tous les ans au choix des électeurs, qui ont le droit de voter pour l'élection des sénateurs et des représentans. Les conseillers sont également nommés tous les deux ans par voie de scrutin dans les deux chambres, et parmi les citoyens qui ont déjà exercé les fonctions de conseiller et de sénateur; et en cas de refus, ils sont pris parmi le peuple.

Gouverneur.

Le magistrat suprême ou Gouverneur, qui a le titre d'excellence, doit avoir dans l'état une propriété de mille livres, et déclarer qu'il croit sincèrement à la religion Chrétienne; il faut en outre qu'il ait demeuré sept ans dans l'état avant son élection. Le Gouverneur a le commandement en chef des forces de terre et de mer; il nomme, du consentement du conseil d'Etat, qu'il convoque à son gré, l'avocat et le procureur général, ainsi que les autres officiers de justice, et a le droit de faire grâce pour toutes les transgressions

qui ne sont point jugées par le sénat sur un décret d'accusation de la chambre. C'est lui aussi qui délivre toutes les commissions, auxquelles le secrétaire appose aussi sa signature.

Vice-Gouverneur.

Le vice-Gouverneur est tenu aux mêmes obligations que le Gouverneur quant à la religion, à la propriété et au tems de résidence prescrit ; et en cas de mort ou d'absence de ce dernier, il a toute son autorité.

Membres du conseil.

Les membres du conseil viennent après le vice-Gouverneur. Il ne peut en être élu que deux par district : le Gouverneur les convoque quand il lui plait, et cinq d'entr'eux forment avec lui le conseil. En cas de mort, d'absence ou de tout autre empêchement du Gouverneur et de son Lieutenant, l'autorité passe au conseil.

L'assemblée des représentans est convoquée deux fois l'an, en janvier et en mai. L'approbation du Gouverneur est nécessaire pour faire passer un bill, à moins que, d'après son refus, il ne soit approuvé par les deux tiers des membres des deux chambres. La constitution renferme en trente articles une déclaration des droits, qui embrasse tous les grands objets de la liberté civile et religieuse. L'esclavage a été aboli par cette constitution, comme inique et barbare, ainsi que par un acte de la législature, sans que pourtant les propriétaires d'esclaves aient été obligés de les mettre en liberté. Il y a déjà long-tems qu'on ne trouve plus d'esclaves dans la Nouvelle-Angleterre.

Organisation judiciaire.

Les juges sont nommés par le Gouverneur et par le conseil, qui peuvent aussi les déposer pour cause de délit. Le pouvoir judiciaire est divisé entre une cour suprême et trois cours ordinaires. On a conservé toutes les lois provinciales d'Angleterre, à l'exception de celles qui se trouvent en opposition avec les droits et les libertés proclamés par le nouveau gouvernement. L'opinion de la cour suprême sur une question importante peut être invoquée par la législature, ou par le Gouverneur et le conseil. Les juges de paix sont élus par cette dernière autorité pour sept ans, et peuvent être conservés au bout de ce tems dans l'exercice de leur emploi, lorsqu'ils l'ont fidèlement rempli.

Finances.

Les revenus de l'état se composent principalement d'une taxe annuelle sur les propriétés réeles et personnelles, et d'une autre taxe sur tous les enfans mâles qui ont passé l'âge de seize ans. On paye le six pour cent sur la valeur actuelle de tous les biens tant réels que personnels, à l'exception des terres incultes, dont la valeur est fixée au deux pour cent.





Paolo Fumagalli inc.

Milice.

La force militaire est composée de tous les citoyens blancs mâles, depuis dix-huit jusqu'à quarante-cinq ans, excepté le clergé, les instituteurs, les marins, et toutes les personnes qui ont un emploi militaire, ou une charge civile d'importance dans le gouvernement général ou dans l'administration. En 1815 les troupes régulières du Massachuset, y compris le district de Main, se montaient à 69,175 hommes.

Police.

L'état est partagé en villes et en districts : ces derniers sont d'étendue inégale ; les plus grands ont six milles carrés, et chacun a une juridiction locale pour ses affaires particulières. La police municipale y est exercée par des magistrats appelés *Select-men*, lesquels sont chargés de tout ce qui concerne la sûreté et le bien-être des citoyens. Les officiers de ville sont élus par les citoyens de l'âge de vingt-un ans au moins, sujets à l'impôt, et qui ont un an de domicile dans la ville où ils sont appelés à voter.

Religion.

Parmi les sectes religieuses la dominante est celle des Congrégationalistes, qui professe la réforme de Calvin ; mais par la nature de son réglement ecclésiastique, chaque *Congrégation de Saints* forme une société individuelle, régie par ses propres chefs, et non par des synodes comme chez les Presbytériens.

Boston, capitale du Massachuset.

Boston, ville dont la population est de 28,000 âmes, se trouve sur une péninsule au fond de la baie de ce nom, et qui porte aussi celui de Massachuset. La forme et les rues de cette ville sont irrégulières ; mais ses maisons aussi commodes qu'agréables lui donnent l'air d'une ville d'Angleterre. La planche 39 en offre la vue, que nous avons prise du *Columbian Magazine*. Le port de Boston est sûr, et peut contenir cinq cents vaisseaux à l'ancre. L'entrée a une lieue et demie de largeur ; mais elle est encombrée de petites îles, qui font que deux vaisseaux peuvent à peine y entrer de front. Castel-Island, et Governor's-Island, les deux principales de ces îles, pourraient protéger la ville du côté de la mer si elles étaient bien fortifiées. L'entrée du port n'est défendue qu'imparfaitement par un château, qui est à environ une lieue des murs de Boston.

Instruction publique.

Cette ville est la patrie du célèbre Franklin, et a plusieurs sociétés savantes, religieuses (1) et de bienfesance. On donne beau-

(1) Le *Boston Athenaeum* fondé en 1807 ; la société de Linnée en 1813 ; la société de Boston pour l'instruction religieuse et morale des marins en 1812 ; l'hospice pour les femmes et un autre pour les jeunes

coup d'éloges aux habitans de cet état, pour les vues de libéralité qu'ils montrent dans leurs établissemens scientifiques et littéraires, et surtout pour l'organisation et l'entretien des écoles, où l'on enseigne à lire, à écrire et à calculer aux enfans pauvres des deux sexes. Chaque ville de cinquante feux doit avoir une de ces écoles; et dans celles de deux cent, l'administration municipale ou du district est obligée d'en établir une autre de langues Latine, Grecque et Anglaise.

Les principales manufactures de cette ville consistent en distilleries de rum, en rafineries de sucre, en fabriques de bierre, de papier de tapisserie, de cordes, de coton, de laine, de toile et de bougies. Boston est, après New-York la principale ville des Etats-Unis pour le commerce maritime, et ses vaisseaux parcourent toutes les mers du globe.

Salem, Newbourg-Port, Plymouth.

Salem, à cinq lieues au nord-est de Boston, s'est enrichie à la pêche et au commerce des Antilles; sa population est de 10,000 habitans. On trouve encore dans le Massachuset Newbourg-Port, qui compte 4,000 âmes, Plymonth qui a un port spacieux, et Cambridge siège d'une célèbre université connue sous le nom de collège d'Harvard, ainsi appelé en l'honneur du Rév. John Harvard de Charles-Town, qui laissa à cet étabissement la moitié de ses biens de la valeur de 779 livres sterling. Cette université fut fondée en 1638, et organisée en 1650: c'est le plus ancien collège des Etats-Unis, et les donations qui lui ont été faites à diverses époques ont contribué depuis à son agrandissement: on en voit le dessin à la planche 40, que nous avons pris également du *Columbian Magazine*. Outre les sciences qu'on y professait d'abord, telles que la théologie, l'anatomie, la chirurgie, la médecine, la chimie, les mathématiques, la philosophie naturelle, la logique, la métaphysique, les langues Latine, Grecque et Orientales, on y a érigé dans ces dernières années d'autres chaires, d'histoire naturelle, de rhétorique et d'éloquence, de littérature Grecque, d'application des sciences physiques et mathématiques aux arts, et enfin de théo-

Université de Cambridge.

gens en 1803; les sociétés Corban et Fregment instituées par les dames de Boston, l'une en 1811 pour l'instruction des candidats destinés au ministère de l'Evangile, et l'autre en 1816 pour le soulagement des femmes et des enfans dans l'indigence; l'association de Boston pour les arts mécaniques fondée en 1816, et enfin la pharmacie établie dans la même ville pour les médicamens à fournir aux pauvres etc. etc.



Paolo Fumagalli fece



logie naturelle et de philosophie morale. Cette université envoie des professeurs jusques dans les parties les plus éloignées du midi et du couchant, et a singulièrement contribué à faire naître et à entretenir dans l'Etat le goût de la littérature antique et des études les plus importantes. Elle n'a pas son égale dans tous les Etats-Unis sous le rapport du revenu, de la richesse de sa bibliothèque, du nombre et de la nature de ses établissemens, et surtout des moyens d'instruction qu'elle fournit dans tous les genres.

Agriculture.

L'agriculture doit le haut degré de perfection où elle est parvenue dans cet état à l'augmentation du prix des terres, et à l'égalité de leur partage entre tous les enfans de chaque famille. Les terreins qu'on y donne à bail sont en général de cent à deux cents acres, et rarement au dessus de trois cent. Une partie est mise en culture, une autre en paturages, et l'on en réserve de cinq à vingt acres pour des bois. Les principales productions sont le blé d'Inde, le froment, l'orge, le seigle, le blé sarrasin, les pommes de terre, le chanvre, le lin, le houblon et les courges.

Pont sur le Merrimak.

Le nouveau pont sur le Merrimak mérite d'être cité comme une des curiosités de cet Etat. Il est composé d'une seule arche de 244 pieds de long, et suspendu à dix chaînes de fer de 516 pieds de longueur, qui passent sur deux grands massifs de maçonnerie en chaux, et supportent une charpente en grosses pièces de bois: toute la construction a 72 pieds de hauteur à partir des fondemens. Ce pont, qui semble ne pas avoir d'appui, n'éprouve pas la moindre secousse, sous le poids même des chars les plus pesans.

Mœurs.

L'accroissement de la population et les relations des habitans avec les autres nations, n'ont pas peu contribué à adoucir cette sévérité de caractère, qui a long-tems distingué le peuple de la Nouvelle-Angleterre. L'état nubile pour les femmes y est de seize à vingt ans, et pour les hommes de dix-huit à vingt-cinq: les vœux du mariage y sont religieusement observés. Les amusemens pendant l'hiver sont la danse et les promenades en traineau, et en été la pêche, les promenades du soir à cheval ou en calèche: ce dernier amusement y est même devenu si commun, que, d'après un rapport sur les taxes intérieures, le nombre de ces sortes de voitures dans le Massachuset se montait en 1814 à 14,934. Le peuple est très-scrupuleux dans l'observation des cérémonies religieuses. Nul n'est cependant obligé d'aller à l'église, mais on a plus de considération pour celui qui les fréquente: la langue Anglaise y est usitée

généralement. Benjamin Franklin, Samuel Adams, John Adams, John Hancock, les Généraux Knox et Lincoln, et Fisher Ames, tous natifs de cet Etat, n'en ont pas peu relevé la gloire par l'éclat de leurs talens et de leurs vertus patriotiques.

Iles Nantuket.

Les îles dites de Nantuket, petites et très-peuplées, ainsi que Martha's-Winyard (Vigne de Marta) sont dans sa dépendance.

Etat de Rhode-Island.

Situation, étendue.

La petite république de Rhode-Island (1) est située entre le 41.ᵉ degré 22′ et 42.ᵉ degré de latitude nord, et entre le 5.ᵉ et 58.ᵉ degrés de longitude-est de Washington. Elle s'étend le long de la côte au couchant de la baie de Narraganset, l'espace de vingt-deux milles, et de cinq milles le long de la côte orientale: sa frontière au nord est de vingt-neuf milles. La plus grande dimension de cet Etat est de quarante-huit milles, depuis l'Atlantique au midi jusqu'au Massachuset au nord. Sa largeur moyenne du levant au couchant est de quarante-deux milles. Il a pour limites au nord et à l'est le Massachuset, au sud l'Océan Atlantique, et à l'ouest le Connecticut.

Sol.

Le sol de ce petit pays est bas excepté dans la partie du nord-ouest, et dans le district de Bristol où se trouve le mont *Houpe* ou Hope; il est parsemé de rocs et de cailloux, et les efforts de l'agriculture lui ont donné une fertilité que la nature lui a refusée.

Eaux.

Il s'y trouvait divers étangs, dont le principal porte le nom de *Point-Judith*. Ses principales rivières sont la Providence et le Tounton; il renferme une baie qui est une des plus belles des Etats-Unis, et où l'on voit plusieurs îles, dont la plus considérable est celle de Rhode, qui a donné son nom à cet état. Le climat y est un peu plus doux que dans le Massasuchet. On y trouve en abondance du fer, qui est de bonne qualité. La côte orientale de la baie de Narraganset est ombragée de chênes blancs, noirs et rouges, d'érables, de hêtres, de saules et de peupliers. Les animaux sauvages troublés dans leur retraites en ont disparu.

Population.

La population qui, en 1730 était de 17,935 individus, s'y est trouvée de 76,931 en 1810. La constitution physique des habitans y est une preuve de l'heureuse influence du climat, et les femmes y ont joui pendant long-tems de la réputation d'être les plus belles des Etats-Unis.

Histoire.

A l'époque des premiers établissemens, le territoire de Rhode-Island était occupé par la tribu Indienne des Narraganset, et

(1) Ce pays fut appelé île de Rhode par les premiers colons qui s'y établirent, après l'avoir acheté en 1638, d'un chef Indien pour une paire de lunettes.

renfermait en 1620 une force armée d'environ trois mille hommes. Le Roi de Wampanoags les engagea à se réunir pour chasser les Anglais, qui se virent en effet obligés en 1674 d'envoyer du Massachuset et du Connecticut des forces pour soumettre complètement les tribus. Cette colonie, qui était une branche de celle de la baie de Massachuset, doit son origine à l'intolérance religieuse. Elle fut fondée en 1625 par Roger Williams, prêtre de Salem, qui fut chassé comme hérétique par les Congrégationalistes du Massachuset. La secte des Battistes a peuplé Rhode-Island. Cette secte professe les dogmes de Calvin, mais son régime ecclésiastique est celui des indépendans. Cette colonie entra dans la confédération des Colonies-Unies en 1643, et en 1684 elle se réunit au gouvernement de New-Plymouth et de la baie de Massachuset. En 1746 elle prit une part active dans la guerre contre les Indiens. En 1776 les troupes Anglaises s'emparèrent de Rhode-Island, et y restèrent long-tems. Le gouvernement actuel est composé d'un conseil de douze membres, et d'une chambre de représentans élus parmi les hommes libres. Le premier, où se trouvent le Gouverneur et le député Gouverneur, est élu tous les ans, et la chambre est renouvellée deux fois par an. Chaque district a un représentant. Le Gouverneur n'a qu'une seule voix dans la législature, et ne peut rejeter un acte émané des deux chambres. Les officiers sont tous élus chaque année par le Gouverneur et par le conseil, ou par les deux assemblées (1).

Productions, exportations.

Les productions et les exportations consistent en grains, en bois de construction, en chevaux, en troupeaux, en poisson, en fromage, en oignons, en cidre, en liqueurs spiritueuses et en toile de chanvre et de coton. Il y a aussi des forges où l'on fabrique des ustensiles en fer et surtout des ancres : on y trouve également des fabriques de chandelles de blanc de baleine, des rafineries et des distilleries. Le produit totale des manufactures en 1810 fut d'environ trois millions soixante-dix-neuf mille cinq cent cinquante-cinq dollars. La belle ville de Portsmouth a souvent 150 vaisseaux marchands en mer, et est située en terre ferme. La ville principale est New-

Ville principale.

(1) V. Laws of Rhode-Island. *Newport*, 1730.
Callenders', Rev. Baptist minister. History of this state, 1738.
On trouve un grand nombre de notions sur cet état dans les ouvrages suivans : Douglass'Summery, 1755. — History of the British dominions in North-America, 1773. — Geografia di Morse, 1812. Art. Rhode-Island.

port, qui est de mille feux. Le collège de la ville de la Providence, fondé en 1764 à Warren, et transféré dans la première en 1770, fut fermé durant la guerre de la révolution. En 1804, il reçut la dénomination d'université de Brown en l'honneur de Nicolas Brown, qui lui fit une donation de cinq mille dollars. On y enseigne le droit, la physique et la métaphysique, la médecine, l'anatomie, la chirurgie et la chimie.

Caractère des habitans.

Les habitans de Rhode-Island se sont distingués par leur bravoure dans la guerre de la révolution; ils surent néanmoins se soustraire pendant long-tems à la ratification de la nouvelle constitution fédérative, qu'ils refusèrent de reconnaître en 1787, quoique tous les autres Etats l'eussent approuvée. Ils furent taxés d'avoir également refusé de concourir à étouffer l'insurrection du Massachuset, et d'avoir donné asile aux coupables: motif pour lequel ce pays fut appelé pendant quelque tems du nom injurieux de *Rogues-Island*, (île des traîtres). Il a eu l'honneur de donner le jour à Nataniel Green, un des héros les plus distingués de la révolution, et en même tems le malheur d'avoir été le berceau du perfide Bénoit Arnold, qui avait formé le dessein de livrer à l'ennemi le Général en chef des troupes républicaines.

Etat du Connecticut. Situation, étendue.

Le Connecticut (1) est situé entre les 41.e et le 42.e degrés 2′ de latitude nord, et entre le 3.e degré 20′ et le 5.e degré de longitude orientale de Washington; il est borné au nord par le Massachuset, au midi par le détroit de Long-Island, à l'est par le Rhode-Island, et à l'ouest par la Nouvelle-York. Cet état s'étend le long des côtes sur un espace de quatre-vingt douze milles. La chaîne des montagnes de Toghconnuc se dirige vers le nord: au levant on trouve une autre chaîne, dont la cime à Litchfield s'élève à cinq cents pieds au dessus du niveau du sol. Les montagnes bleues dans le Southington ont mille pieds de hauteur, et celles de Middeletown environ huit cent. Le pays est généralement fertile, et arrosé par le détroit de Long-Island dans la partie méridionale. Ses trois rivières principales sont le Connecticut, l'Hecsatonic et la Tamise: on voit plusieurs petites îles à l'entrée de leur embouchure. Le climat est le même que celui du Massachuset. Il existe des mines de fer à Salisbury, à Canaan, à Colebrook et autres lieux: on en trouve aussi de cuivre blanc à Fairfield, d'argent à

Montagnes.

Sol, eaux.

(1) C'est aussi le nom de la rivière qui traverse cet Etat: on l'écrivait autrefois *Quonectiquot*, qui signifiait *fleuve long*.

Trumbull, et de plomb dans ce dernier endroit ainsi qu'à Milford et sur les bords du Connecticut. La population de ce pays était de 251,002 personnes en 1800, et de 261,942 en 1810.

Histoire.

A l'époque des premiers établissemens il était habité par des tribus indigènes, dont les plus redoutables étaient les Pequod et les Mohegan, qui forcèrent quelquefois les colons à se retirer des points qu'ils occupaient. En 1634, une flotte de vingt voiles aborda dans la baie de Massachuset avec un convoi d'émigrés Anglais, qui s'établirent le long de la rivière de Connecticut, et fondèrent les villes d'Hartford, Weatherfield, Windsor et Springfield. Ils se donnèrent une constitution, avec promesse d'obéissance aux lois qui seraient émanées de l'assemblée. La colonie s'accrut bientôt par l'effet des dissensions religieuses qui agitèrent l'Angleterre. En 1637, un grand nombre d'autres émigrés allèrent s'établir près de l'embouchure du Connecticut, où ils fondèrent les villes de Guilford, Milford, Hamford, Braindford et New-Haven: cette dernière ville donna son nom à la colonie, qui prit de même l'engagement d'obéir aux lois qui seraient rendues dans leur assemblée. En 1662, cette colonie fut organisée par Charles II. sous le nom de « gouvernement et compagnie de la Colonie Anglaise du Connecticut, dans la Nouvelle-Angleterre, en Amérique „ et eut une constitution semblable à celles des deux premières colonies établies à Hartford et Windsor en 1633, et à New-Haven en 1638. Le peuple, entr'autres privilèges considérables, avait le droit d'élire ses magistrats, et conserva toujours la forme de son gouvernement, excepté dans les cas où il se trouvait en opposition avec les principes de la constitution des Etats-Unis. La constitution fédérative fut approuvée en 1778.

Constitution.

Le pouvoir suprême réside dans les deux chambres, dont l'une appelée chambre haute, est composée du Gouverneur, du vice-Gouverneur et de douze conseillers; et l'autre appelée chambre basse est formée des représentans du peuple. La réunion de ces deux chambres constitue la cour générale ou l'assemblée, et leur concours est nécessaire pour l'établissement des lois. Les principaux agens sont élus chaque année; et les représentans, dont le nombre est limité à deux par chaque ville, le sont tous les six mois par des électeurs d'un âge mûr, d'une conduite sage, d'une éducation honnête, qui ont un revenu de quarante schellins en propriétés, ou de quarante livres monnoie courante en meubles ou immeubles. Le Gou-

verneur et le vice-Gouverneur sont élus par le peuple, et les conseillers par vingt personnes au choix des électeurs. La chambre actuelle est composée de cent quatre-vingt dix neuf membres, et siége alternativement à Hartford et à New-Haven (1).

Religion.

Les habitans sont presque tous Congrégationalistes et rigides observateurs des devoirs prescrits par leur religion; ils ne se permettent de jouer le dimanche à aucun jeu, et s'interdisent même les amusemens les plus innocens, comme de jouer de quelqu'instrument, et de se promener à cheval ou en voiture dans l'intérieur des villes.

Instruction publique.

On ne peut trop admirer la constante sollicitude du gouvernement de cet état pour l'instruction publique. Les fonds destinés aux écoles forment un capital net d'un million deux cent un mille et soixante-cinque dollars. Le collège d'Yale fut fondé en 1701, et obtint de la population une faveur qui le fit fleurir rapidement. On y enseigne la théologie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la chimie, la minéralogie, les langues, l'histoire ecclésiastique, le droit et la médecine. On y trouve en outre deux académies, savoir; celle de Bacon fondée en 1802, et celle des arts et des sciences en 1799. Il a été érigé des établissemens semblables à Canterbury, Plainfield, Fairfield, Windsor, Hardford, New-London et autres lieux. On a institué récemment une école pour les sourds et muets à Hardford.

Civilisation.

Le colon libre, instruit et heureux, est habillé de bon drap qu'il fabrique chez lui. L'état de l'agriculture et des grandes routes attestent partout le haut degré de civilisation où ce peuple est parvenu. La position d'Hartford entre Boston et New-York en fait un lieu de passage, et contribue beaucoup à sa prospérité. Cette ville a une banque et près de quatre-vingt vaisseaux. Les rues de New-Haven sont droites, sablées et plantées d'arbres. La Nouvelle-Londres a le meilleur port du Connecticut.

Usages.

Les habitans de cet état ont à peu près les mêmes mœurs que ceux du Massachuset. La danse, les visites, la lecture et la promenade à cheval ou en calèche sont leurs passe-tems ordinaires. Le

(1) v. Peters-General History of Connecticut etc. *London*, 1781, in 8.°
Trumbull, Benjamin, DD. Complete history of Connecticut, civil end ecclesiastical, from the emigration of ils first planters from England in 1630, to the year 1764, and to the clase of the Indian wars. New-Haven, 1818, 2 vol. in 8.°

duel est regardé comme un acte tout-à-fait contraire à la morale. Les exécutions à la peine capitale y sont si rares, qu'on n'en voit pas plus d'un exemple dans l'espace de huit ou dix ans.

Parmi divers autres usages particuliers au Connecticut, un des plus remarquables c'est qu'une jeune fille devenue enceinte, celui qui en est l'auteur, s'il vient à être connu, est obligé de faire une profession de foi dans l'église, pour être admis de nouveau dans la Congrégation, dont il était exclus par son délit. La peine de l'adultère, selon la constitution, était la mort; mais l'assemblée générale de 1784 fit une nouvelle loi, qui condamne l'adultère à être, *ainsi que sa complice, rudement fouettés à nu, et marqués au front avec un fer rouge formant la lettre A, et à porter une corde au cou, de manière à ce qu'elle soit visible sur leurs habits, et pendant tout le tems qu'ils restent dans l'Etat.* Le rapt est puni de mort, et n'a besoin pour être prouvé que du serment de la fille enlevée.

Peine de l'adultère.

« Avec des lois aussi sévères (1), on ne peut qu'être étrangement surpris de voir régner dans le Connecticut une espèce de libertinage, d'un genre tout-à-fait nouveau par rapport aux mœurs Européennes. Parmi les voyageurs qui ont parcouru ces contrées, plusieurs ont parlé de la facilité qu'on y trouve, non seulement à prendre des libertés avec les jeunes filles (2), mais même à passer la nuit avec elles, quoique ce fait, sur les circonstances duquel ils ne sont pas tous d'accord, soit contredit par divers habitans des villes maritimes du Connecticut, de l'aveu desquels cet usage aurait en effet autrefois existé, puisqu'ils soutiennent qu'il est aujourd'hui tombé en désuetude. J'étais également dans le doute, qu'il n'y eût en cela beaucoup d'exagération, jusqu'à ce que j'aie eu l'occasion d'en voir des preuves incontestables. Je me serais dispensé de parler de ce singulier usage, si sa connexité avec d'autres particuliers à ce peuple ne m'avait paru propre à donner une idée encore plus précise de son caractère et de ses mœurs „.

Libertinage particulier au Connecticut, appelé Bundling.

« L'amour, dans les Etats-Unis d'Amérique, et surtout dans ceux du nord, n'est ni aussi vif ni aussi rafiné que dans la plupart des

(1) Extrait du *Voyage* de M.r Castiglioni *aux Etats-Unis d'Amérique*, tom. 2 pag. 92 et suiv.

(2) La familiarité qui existe entre les individus des deux sexes avant le mariage, a donné lieu à l'histoire de *Bundling*, que les voyageurs les plus distingués ont rapportée comme véritable. Warden, *Description des Etats-Unis* etc. Tom. II.

contrées Européennes. Des vices honteux amortissent dans les jeunes filles l'ardeur de cette passion, et les jeunes gens trouvent à satisfaire ailleurs leurs appétits. De là une indifférence presqu'absolue, ou une ardeur brutale dans la recherche des plaisirs. Les femmes, rendues en quelque sorte insensibles, se présentent à l'autel de Cupidon comme des statues, et font consister leur modestie et leur vertu dans une froideur impassible aux marques d'amour les plus expressives. Dans cette partie du Connecticut, lorsqu'un étranger entre chez quelqu'un où il y a une jeune fille, et que des propos galans il en vient aux caresses, que la nouvelle statue de Pygmalion reçoit sans émotion, les parens leur laissent la liberté de passer la nuit ensemble, et même de coucher dans le même lit: cet usage, qui pourtant n'est pas commun dans toutes les familles, s'appelle *bundling*. Dans cette circonstance, la jeune fille quitte tous ses vêtemens, excepté la jupe, et le jeune homme son gilet et ses bas, après quoi tout acte de familiarité leur est permis, pourvu qu'il ne puisse point avoir de suites: ce que la jeune fille promet, et qu'elle tient, dit-on, fidélement. Etant en voyage dans le Connecticut, je me trouvai en compagnie d'un jeune homme, qui passa la nuit avec une jeune fille, à laquelle il n'avait pas fait plus de six heures de cour, et qui pendant tout le tems se laissait embrasser devant tout le monde sans en montrer ni honte ni plaisir. Le lendemain matin, le jeune homme voulut me persuader de sa modestie et de sa sagesse, à quoi je me contentai de répondre qu'on n'y croirait pas en Europe. Peu de tems après je revis cette jeune fille, toute aussi tranquille qu'auparavant, quoiqu'elle sût fort-bien que nous étions instruits de la chose: d'où j'eus lieu d'être convaincu que ces sortes d'aventures sont regardées dans ce pays comme tout-à-fait innocentes, et qu'on n'en conçoit pas la moindre opinion désavantageuse sur le naturel de la jeune fille. Il est à remarquer que les deux amans s'étaient vus pour la première fois, et que peu de tems après ils se quittèrent avec la certitude morale de ne se revoir jamais, ensorte que les complaisances de la jeune fille ne pouvaient avoir eu le mariage pour objet „.

« Il serait difficile d'assigner l'origine d'un pareil usage chez un peuple d'une moralité aussi s'évère dans tout le reste, si l'on n'était pas fondé à le regarder comme un effet de l'exemple des sauvages, ou du besoin qu'avaient les premiers colons d'engager les jeunes gens à se marier de bonne heure, pour hâter l'accroissement de la po-

pulation. Et en effet, les jeunes gens promis en mariage jouissent au Connecticut et dans d'autres états d'une telle liberté, que leurs engagemens venant à se rompre, les filles sont souvent obligées de se retirer à la campagne pour y déposer le fruit anticipé de leurs amours „.

Divorce. Une loi de 1667 permettait le divorce après trois ans de séparation volontaire, mais au lieu de rémedier à cet abus, elle n'a fait que le multiplier. On voit encore aujourd'hui quelques exemples de divorce, mais du consentement des deux époux.

Langue. La langue Anglaise se parle dans cet état avec un accent particulier: plusieurs mots y ont même perdu leur signification primitive, pour en prendre une plus étendue.

Commerce. Ses exportations consistent en bétail, en bois, en froment, en poisson, en cochons, en cidre, en beurre et en fromage. On envoie aussi dans les contrées maritimes des Etats-Unis et dans les Indes Occidentales des articles en fer et en acier provenant des fabriques du pays. Il se fait avec la Caroline et la Georgie des échanges de bœuf salé, de beurre, de fromage, de foin, de pommes de terre et de cidre, pour du riz, de l'indigo et de l'argent qu'on en reçoit.

Nouvelle-York La Nouvelle-York est située entre le 39.e degré 45′ et le 45.e degré de latitude nord, et entre le 3.e degré 43′ de longitude est, et le 2.e degré 43′ de longitude ouest. Elle est bornée au nord par le lac Ontario et le fleuve St Laurent, qui la séparent du haut Canada, au midi par la Pensylvanie, la Nouvelle-Jersey et l'Océan Atlantique; à l'est par le Vermont, le Massachuset et le Connecticut, et à l'ouest par le lac Erié, la Pensylvanie ou la Nouvelle-Jersey. *Montagnes.* Une chaîne de montagnes s'étend du nord au sud, et sépare la Nouvelle-York du Connecticut et du Massachuset. Vers le nord une autre chaîne longe les lacs George et Champlain, jusqu'à deux milles à l'ouest de la rivière Hudson. C'est la grande chaîne connue sous le nom de *Catskill*, dont la partie la plus élevée, qui est une sommité ronde appelée *Round-Top*, est à trois mille cinq cent soixante-six pieds au dessus du niveau de cette rivière. Nous avons déjà donné la description des lacs Erié, Ontario, Champlain, et Georges: les autres petits lacs qui se trouvent au sud-est et au sud du lac Ontario, sont ceux d'Oneida, de Cayaga, de Crooked de Seneca, de Skeneateless, d'Owasco et autres. Les principales rivières sont l'Hudson ou riviére du nord, connue d'abord sous le nom *Eaux.*

de Grande-Rivière, et le Mohawk. La baie de la Nouvelle-York a neuf milles de long sur quatre de large, et reçoit au nord la rivière Hudson. La côte de Long-Island n'est qu'une suite non interrompue de baies. Les îles principales sont Long-Island, Staten-Island, York-Island et Fisher. Le climat de ce pays, qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à cinq degrés dans sa plus haute latitude nord, devrait être plus froid vers cette dernière extrémité, mais la température en est adoucie par les grands amas d'eau de l'intérieur. Il est plus doux sur les bords du lac Erié, que sur les rivages de l'Océan Atlantique à égale latitude, comme semble l'indiquer les pêchers et autres arbres à fruit qu'on y cultive. La végétation commence vers le milieu de mars, et la moisson est ordinairement achevée à la fin d'août.

Climat.

Minéraux, végétaux, animaux.

On trouve dans les terres élevées et en diverses endroits de ce pays jusqu'au Canada beaucoup de fer, et une mine d'argent dans les environs de Sing-Sing. On a aussi découvert des mines d'étain dans les parties élevées des comtés d'Essex et de Clinton, et plusieurs mines de plomb à Ancram, Claverac et autres lieux. Il y a aussi des eaux minérales, dont les plus renommées sont celles de Ballstown et de Saratoga. On rencontre au nord des montagnes un espace de terrein, de quarante ou cinquante mille acres de surface, qui est submergé en hiver et même en printems, et offre le reste de l'année d'excellens paturages. Les environs du lac Erié sont parsemés de bouquets de chênes et de châtaigners. Les montagnes et les collines sont revêtues d'epaisses forêts, qui fournissent de beaux bois de construction. Au delà de l'Allegany le pays est uni, et recouvert d'une bonne terre qui produit dans son état naturel des chênes, diverses espèces de sapins, des pins résineux, des cèdres, des peupliers blancs, des tulipiers, des sumacs, et surtout des bois d'érables, d'où les habitans extraient une quantité considérable de sucre et de mélasse. On y recuille aussi beaucoup de fruits d'une excellente qualité. Le cerf et l'élan habitent encore les régions incultes, et les daims se montrent en grand nombre dans le Genessée. Les animaux féroces se sont retirés dans les montagnes. Le *couguar* (*felis concolor. L.*), appelé panthère par les habitans, ainsi que les loups cerviers se cachent dans les bois. On rencontre encore beaucoup d'ours dans le voisinage des nouvelles plantations.

Population.

La population de cet état s'est augmentée avec une rapidité incroyable. En 1731 elle était de 50,291 individus: quarante ans après elle était de 163,338, c'est-à-dire plus du triple. Dans les vingt ans qui suivirent elle s'accrut encore de plus du double, car en 1791 elle était de 340,120 personnes, et pourtant cet acroissement fut encore plus considérable les années suivantes. Le dénombrement de 1800 s'éleva à 586,050 âmes, et celui de 1810 à 959,049. Les émigrations de la Nouvelle-Angleterre ont singulièrement contribué à cette augmentation prodigieuse. On trouve encore plusieurs habitans d'origine Hollandaise dans la Nouvelle-Angleterre, mais bien peu d'indigènes Américains. Les restes des cinq nations qui formaient autrefois la ligue Iroquoise, habitent la partie occidentale de l'état de la Nouvelle-York (1). Les Oneidas, les Onondogas et les Senecas demeurent près des lacs dont ils portent le nom. Il ne reste plus dans la Nouvelle-York qu'une seule famille de la puissante tribu des Mahawki. On fait monter à 6,300 le nombre des naturels Américains.

Histoire.

On attribue la découverte de ce pays à Henri Hudson, Anglais, lequel étant parti de la Hollande sur le vaisseau la *Demi-lune* appartenant à la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, reconnut l'île Longue, et celle de Manahutan, et rencontra en 1608 la rivière voisine qui emprunta de lui le nom d'Hudson. A son retour à Amsterdam, les Hollandais achetèrent de lui cette contrée, et y envoyèrent en 1611 une colonie, qui s'étant établie sur les bords de la rivière Hudson, donna à tout le pays le nom de Nouvelle-Hollande, et y fonda les villes du Fort-Orange et la Nouvelle-Amsterdam, qui sont maintenant Albany et la Nouvelle-York. Informé de ce contrat, le Roi d'Angleterre Jacques I.er

(1) Les indigènes qui habitent le pays compris maintenant dans cet état étaient connus sous le nom de Cinq Nations, savoir; les Mohawh, les Senecas, les Tuscaroras, les Onondagas et les Cayugas, qui pour jouir de l'avantage de la pêche, vivaient dans les îles d'York et l'Ile-Longue, et sur les bords des fleuves Mohawk et Hudson. L'auteur du livre intitulé: *Etat présent des Iles et Territoires possédés par S. M. en Amérique*, imprimé à Londres en 1687, en parlant de ces peuples dit, qu'ils étaient bien faits, qu'ils avaient le teint cuivré et les cheveux noirs, qu'ils étaient habiles à tirer de l'arc, et que les Anglais en reçurent un accueil favorable. Ceux qui désireraient connaître plusieurs autres usages particuliers à ces anciens habitans de la Nouvelle-York, pourront consulter le I.er vol. de l'ouvrage de M.r le comte Castiglioni.

protesta contre la vente qu'avait faite Hudson, et réclama le pays occupé. Les Hollandais ayant refusé de le rendre, il ordonna à Sir Samuel Argall Gouverneur de la Virginie méridionale d'y pénétrer, et de ravager leurs nouvelles plantations. Sur leurs représentations, le Roi consentit cependant à ne plus les troubler dans leur possession, à condition qu'ils se reconnaitraient sujets de l'Angleterre, et lui payeraient un tribut annuel. Les Hollandais acquiescèrent à cette proposition, et cessèrent d'être inquiétés jusqu'en 1623, que, dans l'espoir sans doute d'être soutenus de la Hollande, ils refusèrent de payer au Gouverneur de la Virginie le tribut accoutumé, et élevèrent de nouvelles forteresses sur leurs frontieres. Ayant apris que les Hollandais avaient construit ces forts, et se régardaient comme les maîtres absolus du pays, Charles I.er chargea Edmond Plowden d'établir une colonie au nord dans le voisinage de la Nouvelle-Angleterre; de manière que, dans la crainte de voir s'augmenter la force de ces nouveaux voisins, et de pouvoir se soutenir à côté d'eux, les Hollandais jugèrent convenable de proposer aux Anglais l'achat de leurs plantations. Les troubles qui s'élevèrent en Angleterre vers la fin du règne de Charles I.er ayant empêché l'exécution de ce projet, les Hollandais profitèrent de leurs dissensions pour augmenter les forces de la colonie. Mais sur le nouveau refus qu'ils firent en 1664 de payer tribut à Charles II., et la guerre ayant été déclarée en Europe entre les deux nations, le Roi envoya en Amérique Sir Robert Carr avec trois mille hommes, qui s'empara en peu de tems de tout le pays. Pour se venger de cette perte, les Hollandais occupèrent Surinam, colonie Anglaise dans l'Amérique méridionale: ce qui, à la paix de Breda en 1667, donna lieu à l'échange de la Nouvelle-Hollande, contre la partie de Surinam dont les Hollandais s'étaient emparés.

Charles II. en étant devenu ainsi possesseur donna en propriété la province du nord-ouest au Duc d'York son frère, qui changea le nom de Nouvelle-Hollande en celui de Nouvelle-York.

Lors de la dernière révolution cet état entra dans la confédération sous le nom de Nouvelle-York, et sa position au centre même de l'insurrection fit qu'il eut beaucoup à souffrir de la part des Anglais, des Americains et des indigènes. En 1775, le colonel Alen s'empara du fort de Ticonderoga, et le fameux Montgomeri fut tué au siége de Québec. L'année suivante, les Américains furent chassés du Canada; et après la bataille qui fut don-

née dans l'île Longue, ils abandonnèrent la ville de New-York, et se retirèrent dans la Nouvelle-Jersey. En 1777, les troupes Anglaises commandées par le Général Bargoyne furent faites prisonnières par Gates, Général Américain. La decouverte du complot ourdi à West-Point par le traitre Arnold en 1780, sauva la république. En 1781, l'armée Américaine se dirigea de West-Point sur la Virginie: les Anglais abandonnèrent New-York, et le Général Washington y fit son entrée solennelle. En 1789, le congrès s'assembla dans cette ville, et cet homme célèbre en fut nommé Président, après la proclamation de la nouvelle constitution fédérative (1).

Constitution.

La constitution de cet état diffère de celle du Massachuset en trois articles. 1.° Les élections s'y font par comtés, et non par vil-

(1) Voy. les ouvrages suivans concernant l'histoire et les productions de cet Etat.

Laet, Joannes de, Novus orbis, seu descriptionis Indiae Occidentalis. *Antwerp.* 1635. Liber tertius, cap. VII., Novum-Belgium etc.

Beschryvinge van Nieuw-Nederlant door Adriaen van der Donck, den tweeden druck. *Amsteldam*, 1656, in 4.°

A two years'Journal in New-York, by C. W. *London*, 1701, in 12.°

Dentons'Description of New-York. *London*, 1701, in 4.°

Trial of Nicholas Bayard in New-York, for high treason. *New-York*, 1702, in f.°

Smiths', William, History of New-York comes down to 1732. *London*, 1757, in 4.° ibid., 1776, in 8.° Trad. en Français. *Londres*, 1767, in 12.°

Williamsons'Description of the Genessee country. *New-York*, 1799, in 8.°

Munros'Robert, Description of the Genessee country, 1804, in 8.°

Mitchills'Sketch of the mineralogical history of the state of New-York, in the Transactions of the agricultural society.

Arnell, David, R. D. M., Geological and topographical history of Orange country. Inséré dans le *Medical repository of New-York* de 1809.

Rapport des commissaires nommés par le sénat et l'assemblée de New-York, le 13 et le 15 mars 1810, pour tracer un plan de navigation intérieure entre le fleuve d'Hudson et les lacs Ontario et Erié. *New-York*, 1811.

Spaffords', Horatio Gates, Gazetteer of this state. *Albany*, 1813, in 8.°

Medical repository of New-York, du 1798 au 1819.

J. Green. Catalogue of plants indigenous to the state of New-York inserted in the 3 vol. of the transactions of the society of arts.

La meilleure carte de cet état est celle qui en a été publiée en 1803 par *Siméon De-Witt* en six feuilles.

les ou par villages. 2.° Les sénateurs restent en place pendant quatre ans consécutifs. 3.° Les lois sont soumises à la revision d'un conseil nommé par le corps législatif. M.r le comte Castiglioni, en parlant de la forme du gouvernement de la Nouvelle-York, rapporte en entier trois articles de la constitution, qui lui ont paru plus remarquables que tous les autres. Le premier, qui a pour objet de réprimer les moyens frauduleux qu'emploient les colons pour acheter des terres des indigènes à vil prix, porte qu'à compter de 1775, tous achats de terreins des indigènes vers les confins de cet état seront regardés comme nuls, s'ils ne sont auparavant approuvés par le corps législatif. Les deux autres font voir jusqu'où va la tolérance en matière de religion, et en même tems combien on appréhende que les opinions religieuses puissent exercer aucune influence directe sur le gouvernement de la république.

Religion.

Les principaux cultes professés dans cet état sont ceux des Presbytériens Anglais, des Calvinistes Hollandais et Français, des Congrégationalistes, des Episcopaux, des Quakers, des Méthodistes, des Baptistes, des Luthériens Allemands, des Moraves, des Catholiques Romains, des Juifs, des Anabaptistes, des Amis universels et des disciples de Jemima Wilkinson, et des Caméroniens Ecossais. Les Presbytériens sont en plus grand nombre, et les Episcopaux après eux.

Ville de New-York.

Le gouvernement réside à Albany, ville de 9,356 âmes sur la rivière Hudson. Son agrandissement est rapide; mais il lui faudra du tems pour l'emporter sur New-York qui est encore à présent la capitale, et dont la population en 1819 était évaluée à cent trente mille habitans. Cette grande ville, située dans l'île de Manhattau, a néanmoins plusieurs rues étroites, irrégulières, sales et malsaines. La rue appelée *Broad-Vay*, qui est la plus large, traverse la ville du nord au midi, et aboutit à une place circulaire, entourée de grilles de fer, au milieu de laquelle s'élevait sur un piédestal la statue en bronze de Georges III., qui, au commencement de la guerre, fut renversée par le peuple, et dont on fit une pièce de canon. M.r le Comte Castiglioni ne trouve pas moins belle que la précedente la rue de *Wall-Street*, où l'on voyait une statue en marbre du fameux Pitt, appelé depuis Lord-Chatam, de laquelle on sépara la tête dans les troubles de la révolution (1). Le

(1) On trouve à New-York le beau monument en marbre blanc, où

port de New-York, comme tous ceux des Etats-Unis, offre l'aspect d'une plage; mais pourtant il est partout assez profond pour les grands bâtimens marchands. De vingt-un temples consacrés au culte, les plus considérables sont ceux de la Trinité et de S.t Paul. Le plus bel édifice est Federal-Hall, où le 30 avril 1789, Washington et le congrès jurèrent de maintenir la constitution fédérative. Le collège de Colombie comprend l'université, qui se compose de la faculté des arts et de celle de médecine. Il y a aussi à New-York un musée d'histoire naturelle. Depuis long-tems ses habitans se distinguent de tous ceux des autres villes, si l'on en excepte pourtant Charlestown, par leur propreté, leur enjouement, et surtout leur hospitalité, dont les réfugiés de S.t Domingue ont reçu dans ces derniers tems les témoignages les plus touchans. Plusieurs familles d'origine Hollandaise y on conservé en partie les mœurs de leurs ancêtres. La cigare, que les hommes ont toujours à la bouche, sert comme du verre d'eau au philosophe Grec: avant de l'ôter de leur bouche avec toute la gravité Hollandaise, ils ont tout le loisir de méditer leur réponse. Le beau sexe, dans ces familles, mène une vie plutôt retirée, et se consacre entièrement aux soins domestiques. New-York est, par l'importance de son commerce la première, et par sa population la seconde ville des Etats-Unis. Elle a une banque particulière, et une division de celle de la confédération.

Autres villes.

La troisième ville est celle d'Hudson, également recommandable par sa situation pittoresque et la salubrité de ses eaux. Sa population est de 4,048 habitans. De 452 bourgades ou *towns* qui composent cet état, la plus remarquable est Plattsbourg sur le lac Champlain, à moitié chemin entre Québec et New-York. On y distingue aussi Ponghkepsie où l'on a établi des chantiers pour la marine, et Saratoga célèbre par la défaite du Général Burgoyne, et par ses sources incrustantes. Les forts de Crown-Point et de Ticonderoga sur le lac Champlain, d'Oswego et de Niagara sur le lac Ontario,

sont renfermées les cendres du général Montgomery, qui fut tué sous les murs de Québec en défendant la liberté Américaine. On lit dessus l'inscription suivante: » Ce monument a été élevé par ordre du congrès le 25 janvier 1776, pour transmettre à la postérité la mémoire du patriotisme, de la conduite, du courage et de la persévérance du major Général Montgomery, qui, après une suite non interrompue de glorieuses actions, dans les circonstances les plus désastreuses, périt à l'attaque de Québec, le 31 décembre 1775, âgé de 39 ans ».

ne sont pas bien considérables. L'Ile-Longue est riche en paturages.

Particularités politiques.

Outre un million d'acres de terres encore à vendre, l'état de la Nouvelle-York a un fond public de 4,191,900 dollars. Ses revenus excèdent ses dépenses : sa milice, en 1807, montait a 106,880 hommes, non compris vingt compagnies dont la force était ignorée. Les fonds destinés à l'instruction sont de 483,000 dollars, et par conséquent d'un tiers moins de ce que le Connecticut, qui est moins riche, a consacré à ce noble objet : il faut ajouter à cela 300,000 acres de terre qui ne sont pas encore vendus. Le prix du produit des manufactures monte à 12,000,000, dans lesquels les draps entrent pour cinq millions, les cuirs pour 1,300,000, les distilleries pour 1,680,000, et les fabriques de verre pour 716,000 livres. L'industrie de cet état est encore en arrière de celle de la Pensylvanie.

Mœurs et usages.

Sa population se compose d'émigrés et de descendans d'habitans de tous les pays de l'Europe, comme dans les états de la Nouvelle Angleterre. Les derniers se sont établis dans les parties occidentales : le midi, en y comprenant les villes de la Nouvelle-York, est peuplé de descendans de Hollandais, d'Ecossais et d'Irlandais. Les premiers forment une grande partie de la population d'Albany, de Kingston et autres villages, parmi lesquels on trouve aussi de petites colonies de paysans Allemands, qui ont conservé, comme les premiers, la langue et les usages de leurs ancêtres. On reconnait les Hollandais à leur maintien, à leur habillement, à leur habitude de fumer, à leur propreté et à leur économie. Les mœurs et les usages deviennent de jour en jour plus uniformes parmi le peuple. Les mariages entre ces différentes nations donnent insensiblement un caractère plus régulier aux qualités physiques; et l'on remarque dans toutes les classes, depuis la mer jusqu'aux lacs, des formes également vigoureuses et la même force de complexion, effets ordinaires de l'abondance des vivres, de l'aisance et de la liberté.

Les hommes se marient généralement de l'âge de vingt à vingt-cinq ans, et les femmes de seize à vingt. Les naturels sont remarquables par leur précocité.

Dans les villes de New-York et d'Albany, le théatre est un point de réunion à la mode. La danse y est l'amusement favori : les parties de thé sont des plaisirs plus communs, et qui tiennent davantage aux agrémens de la société. Le jeu, les courses de chevaux et les loteries particulières y sont interdits par les lois. Les jeunes filles de haute et de moyenne condition s'occupent particu-

lièrement de leur habillement, et les jeunes gens donnent dans toute espèce de luxe; mais dès qu'ils sont mariés, ils montrent la plus grande économie, et un attachement rigoureux à leurs dévoirs. Il est à remarquer que pour ce qui concerne l'habillement, les hommes suivent les modes de Londres, et les femmes celle de Paris.

Il va tous les ans aux eaux de Lebanon et de Ballstown un grand nombre de personnes, plutôt par amusement que par raison de santé. Les gens du bon ton font également des parties de voyage pour aller voir la fameuse cascade de Niagara, une des plus grandes curiosités naturelles de ces contrées.

L'esclavage s'est maintenu surtout chez les descendans des Hollandais; mais les esclaves y sont traités avec douceur, et l'on n'y est pas plus exigeant à leur égard qu'envers les domestiques blancs.

Les amis de l'humanité voient avec peine s'accroître chaque jour le goût pour les liqueurs fortes, surtout dans les villes les plus peuplées. En 1811 on comptait à New-York cent soixante tavernes, et à peu près autant à Albany et autres villes. Aussi les délits s'y sont multipliés en proportion des progrès de ce funeste penchant. Au premier janvier 1815 il y avait 494 détenus dans les prisons d'état de New-York, et dans le courant de la même année ce nombre s'éleva à 789.

Les maladies inflammatoires sont les plus communes, et celles du poumon les plus funestes. La fièvre jaune ne s'est fait sentir qu'à New-York, et cessa tout-à-fait en 1805, au moyen des mesures rigoureuses qui furent prises et puissamment secondées par le bureau de santé pour en arrêter les progrès.

Nouvelle-Jersey.

La nouvelle Jersey est située entre le 38.e degré 56′ et le 41.e degré 20′ de latitude nord, et entre le 1.er degré 33′ et le 3.e degré 5′ de longitude est de Washington. Cet état, qui est d'une forme extrêmement irrégulière, a pour limites, savoir; à l'est la rivière Hudson, à partir du 41.e degré de latitude jusqu'à son embouchure, la baie de Newark et le détroit d'Arthur-Kull, et de là l'Océan jusqu'au Delaware; à l'ouest et au sud-ouest la rivière Delaware et la baie du même nom; et au nord-ouest une ligne qui s'étend du point de jonction du Mahakama et du Delavare sous le 41.e degré 20′ de latitude, jusqu'à la rivière Hudson, au 41.e degré de la même latitude. Une chaîne des Alleghany ou Montagnes bleues traverse la partie septentrionale de cet état: le mont Schoo-

Montagnes et nature du so

ley est le plus élevé; il a six cent pieds de hauteur à partir de sa base, et cinq cents autres au dessus du niveau de la mer. Entre les montagnes et dans tout l'intérieur le sol est fertile; mais il est presque stérile dans tout le reste. Cet état est tout entouré d'eau, excepté du côté du nord. Nous avons déjà parlé de la Delavare et de l'Hudson. Le pays est arrosé dans l'intérieur par le Hackinsak, le Rariton et le Passaïck; au midi par le Cohauzie, l'Ancocus, le Morris et autres, et au nord-ouest par le Musconecunk, le Pequasset, le Flatkill etc. Les principales baies sont celles de Delaware, d'Amboy, de Sandy-Hook ou Rariton et de Newark. Quelques îles de sable s'étendent le long de la côte du sud-est: les plus remarquables sont l'île de Béach, l'Ile-Longue etc. Le lit de la Delaware en renferme plusieurs: celle de Burlington a un mille et trois quarts de long. Le climat y est le même que dans les parties méridionales de la Nouvelle-York; mais il est beaucoup plus chaud dans le voisinage de la mer que dans les montagnes, où l'hiver est aussi rigide que dans le Massachuset et le Vermont: l'été y est régulièrement beau, mais les autres saisons sont extrêmement variables. On y trouve des mines de fer et de cuivre, avec quelque peu d'argent. Il y a sur la montagne de Schooley une source minérale, devenue fameuse par la propriété qu'elle a de guérir la gravelle et la pierre.

Eaux. *Climat.* *Minéraux.*

Population. La population, qui en 1738 n'était que de 47,369 personnes, s'élevait en 1810 à 245,562. Cette province n'offre aucune ville considérable: sa capitale est Trenton, qui, en 1820 comptait 3.000 habitans. Pinceton, autre ville à douze milles de la précédente, est connue en Amérique par le collège qui y fut fondé en 1738, et passe pour un des meilleurs des Etats-Unis. Le port de Newark, qui est en face de New-York, est le seul endroit d'où l'on ait tenté des expéditions maritimes.

Histoire. En 1628, une colonie Ecossaise, ou compagnie des Indes occidentales, débarqua au cap Henlopen; et ayant acheté des naturels le terrein situé entre ce cap et la cascade de la Delaware, elle donna au pays le nom de Nouvelle-Ecosse. Les Hollandais de la Nouvelle-Belgique virent de mauvais œil se former les établissemens Suédois, et n'attendaient qu'un moment favorable pour s'y opposer: ceux-ci qui n'ignoraient pas la jalousie de leurs voisins, profitèrent de ce tems pour se fortifier. Néanmoins les Hollandais ayant équipé une flotte de sept vaisseaux, qui portaient environ sept

mille hommes sous le commandement de Jean Struyvesand Gouverneur, parvinrent à s'emparer de la Nouvelle-Ecosse, à laquelle ils donnèrent le nom de Nouvelle-Albion. Depuis cette époque l'histoire de ce pays est intimement liée avec celle de la Nouvelle-York, ayant été conquises ensemble par Charles II. Roi d'Angleterre, et cédées par lui à son frère le Duc d'York en 1663. Ce Prince vendit la Nouvelle-Albion à Lord Berkley et Sir Jean Carteret, qui changèrent le nom de cette province en celui de Nouvelle-Jersey, et y envoyèrent Philippe Carteret pour Gouverneur en 1665 : le siége du gouvernement fut fixé à Elisabeth-town.

Dix ans après, Lord Berkley vendit aussi sa portion de la Nouvelle-Jersey à Jean Fennwich et à Edouard Bylling. Il s'éleva ensuite entr'eux quelques contestations, dont Guillaume Penn fut le conciliateur, après quoi Bylling céda sa part à ses créanciers. La Nouvelle-Jersey était alors partagée entre Sir Guillaume Carteret et Jean Fennwich d'une part, et les créanciers de Bylling de l'autre; et comme la portion de chacun d'eux n'avait encore jamais reçu de démarcation, on tira une ligne du nord-ouest au sud-est, et l'on appela orientale la partie qui appartenait à Carteret, et l'autre occidentale. Cette démarcation fut faite en 1676; et l'année suivante, un grand nombre de Quakers de Londres et du comté d'York allèrent s'établir dans la partie occidentale de la Nouvelle Jersey, où ils achetèrent de nouveau le terrein des indigènes, et jetèrent les fondemens de Burlington sur le bord oriental de la Delaware.

L'an 1680, la colonie de la Nouvelle-Jersey se sépara de celle de la Nouvelle-York, et se donna une forme particulière de gouvernement. En 1682, Sir Georges Carteret fit vendre la partie orientale de la Nouvelle-Jersey pour payer ses dettes: l'acquisition en fut faite par Guillaume Penn et onze autres personnes appelées les douze propriétaires, qui, pour engager les étrangers à venir s'y établir, en firent publier en Angleterre une description flatteuse. En même tems cependant qu'on s'occupait des moyens d'en augmenter la population, les propriétés furent vendues tant de fois et passèrent en tant de mains au bout d'un certain nombre d'années, sans qu'on eût pu en déterminer d'une manière bien précise les limites, qu'il en résulta une infinité d'altercations entre les possesseurs et les propriétaires, de sorte que pour se débarrasser de toutes ces tracasseries, ces derniers prirent le parti de céder le pays à la cou-

ronne: ce qui eut lieu en 1702. C'est à cette époque que la Nouvelle-Jersey fut réunie au gouvernement de la Nouvelle-York; mais sa population s'étant considérablement augmentée, elle en fut séparée de nouveau en 1736, et il y fut établi un gouvernement particulier, qui dura jusqu'au commencement de la révolution. On y fit comme dans les autres états, une nouvelle constitution, qui conféra le pouvoir législatif à un conseil et à une assemblée générale, et le pouvoir exécutif à un Gouverneur.

Parmi les articles les plus remarquables de cette constitution nous citerons les suivans. « Les biens des suicides ne seront pas confisqués etc. „ Nul ne pourra être privé du droit inappréciable d'adorer Dieu selon sa conscience etc. „ Il n'y aura aucune prééminence entre les diverses sortes de religions etc. „

Mœurs et usages.

Lorsque les Anglais vinrent s'établir dans cette contrée, les Suédois n'avaient pas encore perdu les usages de leurs ancêtres. Les deux sexes étaient vêtus de peaux, et portaient des bonnets au lieu de chapeaux. Les peaux d'ours, de loups et autres animaux leur servaient de couvertures de lit; l'usage du thé et du café leur était inconnu. Mais la population, composée aujourd'hui d'Hollandais, d'Allemans, d'Ecossais, d'Irlandais, d'Anglais et d'émigrés des états de la Nouvelle-Anglelerre et de leurs descendans, n'a pas précisément un caractère uniforme, et ne présente qu'une simplicité générale de mœurs, qui s'est conservée par un effet naturel des habitudes des cultivateurs, du petit nombre de riches propriétaires, et du manque d'une grande ville. Les objets de première nécessité s'y trouvent en abondance; et les gens de la dernière classe y sont généralement bien vêtus, et prennent chaque jour comme les riches leur thé et leur café. L'agriculture est la principale occupation de la plus grande partie des habitans; elle y est parvenue en quelques endroits au même degré de perfection qu'en Pensylvanie. Les propriétés y sont bien cultivées et entourées de palissades: on y recueille du froment, du seigle, du maïs, de l'orge, de l'avoine, du sarrasin, du lin et des pommes de terre. Le commerce principal est celui des grains, qui s'expédient aux deux grands marchés de Philadelphie et de New-York, la Nouvelle-Jersey n'ayant point de port qui fasse un commerce direct avec l'Europe. Les objets d'importation consistent principalement en productions des Indes occidentales et en objets de manufactures Anglaises.

Pensylvanie.

Nom, situation, confins.

La Pensylvanie est ainsi appelée du nom de Guillaume *Penn*, qui en fut le premier propriétaire, et de celui de *Silva* qu'on y joignit, à cause des belles forêts qui couvraient tout le pays lors de sa première occupation, qui eut lieu en 1685. La situation de cet état est entre le 39.e degré 43′ et le 42.e degré de latitude nord, et entre le 2.e degré 20′ de longitude est, et le 3.e degré 30′ de longitude ouest de Washington. Ses bornes sont, au nord la Nouvelle-York et le lac Erié; au midi les états du Delaware, du Maryland et de la Virginie; à l'ouest ce dernier et celui de l'Ohio, et à l'est la rivière Delaware, qui le sépare de la Nouvelle-Jersey et de la Nouvelle York. Il a, selon Warden, 46,800 milles carrés de surface. Les montagnes de la Pensylvanie, connues sous le nom d'Alleghany, se divisent en plusieurs chaînes, dont chacune a une dénomination particulière. On trouve parmi ces montagnes d'agréables et fertiles vallées, dont la plus considérable est celle de Cumberland, qui s'étend depuis le comté de Washington dans le Maryland, jusqu'à la rivière Susquehannah. Les contrées du sud et du nord-ouest, sont extrêmement fertiles: la qualité du sol est très-variée, mais généralement bonne. La Pensylvanie n'a point de lacs: en revanche on y trouve une quantité de fontaines. Ses rivières principales sont le Susquehannah, qui a sa source dans la Nouvelle-York vers le 43.e degré de latitude nord; la Delaware, et l'Ohio appelée Alleghany par les naturels, et Belle-Rivière par les Français, laquelle descend du côté occidental des monts Alleghany, se joint sous Fort-Pitt avec le Monongahela, et se jette dans le Mississipi, après un cours d'environ douze cents milles. Outre ces grandes rivières on rencontre de toutes parts des courans d'eau, qui portent la fertilité dans les compagnes, font mouvoir des moulins, alimentent des canaux d'irrigation, et embellissent le pays d'une multitude de cascades romantiques et pittoresques, dont une des plus remarquables est celle d'Ohio-Pyle, ou la cascade du fleuve Yohiogany.

Montagnes.

Sol.

Eaux.

Climat.

La Pensylvanie forme le passage de la zône froide à la zône chaude de l'Amérique septentrionale. Ce n'est pas à dire pour cela que le climat en soit tempéré, car on y a l'humidité du printems de l'Angleterre, et la sécheresse des étés d'Afrique. Quelques jours d'automne y rappelent la douceur du climat de l'Italie; mais l'hiver y fait sentir toute l'âpreté des froids de la Sibérie.

Règnes minéral, végetal, animal.

On trouve des mines de cuivre d'une excellente qualité dans le district de Miflin, dans le comté de Colombie et à Perkiomen,

et de riches mines de fer en divers endroits des comtés de Mackeane, Potter, Armstrong et autres : le fer du comté de Choster et de Bucks vaut le meilleur de Suède. Il croît peu de pins en Pensylvanie, mais on en voit des forêts considérables sur la rive droite de la Delaware, qui la sépare de la Nouvelle-Jersey. Dans la partie occidentale on rencontre des chênes, des marroniers, le frêne blanc, le noyer noir et blanc, le tilleul d'Amérique, l'érable à sucre et le *gleditzia* épineux. La magnolie est peu commune dans le nord de la Pensylvanie : le tulipier rivalise ici de grandeur avec les plus hauts chênes. L'élan, dont la race nombreuse avait fait donner à cette partie le nom de terre de l'élan, ne se trouve plus que dans les comtés du nord-ouest, et rarement on y voit le couguar, le loup, l'ours noir, *ursus Americanus*, *L.*, le raton, *ursus lotor*, *L.* et l'*ursus meles*, *L.* Penn dit que les animaux recherchés de son tems pour leur peau étaient le couguar, le chat sauvage, le loup, le renard, le mink, le rat musqué, et qu'ils se nourrissaient de la chair de l'élan de la grosseur de jeune bœuf, du daim, de l'ours, du raton, du castor, du lapin et de l'écureuil. Les oiseaux les plus estimés pour leur chair sont le coq-d'Inde sauvage, *meleagris fera* ; le Veill, qui ne se trouve que dans les montagnes; le pigeon sauvage, *columba migratoria*, et celui de la Caroline ; la poule huppée d'Amérique, *tetrao cupido*, *L.*, celle de Pensylvanie, *tetrao umbellus*, *L*, la perdrix d'Amérique, *tetrao virginianus*, *L.*, et la bécassine brune, *scolopax grisea*, Lath. Les serpens qu'on rencontre encore dans les lieux incultes sont le serpent à sonnettes, *crotalus horridus*, *L.*, la couleuvre à petites raies, *coluber striatulus*, *L.*, et le serpent noir, *coluber conscrictor*, *L.*

Population.

Cet état est le troisième de la confédération sous le rapport de la population. Le nombre des habitans, qui, d'après la description générale de la Pensylvanie par Penn, n'était en 1663 que de 3,000, s'élevait en 1810 à 810,091. Un tiers de cette population, composé de Quakers et d'Anglais Episcopaux, habite Philadelphie qui en est la capitale, ainsi que les comtés de Chester, de Buks et de Martgomery. Les Irlandais, qui sont pour la plupart Presbytériens, se sont établis dans les contrées du nord et de l'ouest : comme ils sont en grande partie originaires du nord de l'Irlande, qui a été peuplée par des Ecossais, on leur donne quelquefois le nom d'Ecossais Irlandais. Les Allemands, presque tous issus de familles de la Souabe et du Palatinat, forment une population de cent cinquante à deux

cent mille individus, et habitent principalement les comtés de Lancastre, d'York, de Dauphin et de Northampton, et au pied des montagnes bleues, où les noms de Berlin, Manheim, Strasboug, Heidelberg et autres leur rappellent le souvenir de leur ancienne patrie. On y comptait en 1810 22,492 noirs libres, et 795 esclaves. Les maladies les plus communes y sont les rhumatismes et les pleurésies : Philadelphie fut presqu'entièrement dépeuplée par la fièvre jaune dans les automnes de 1793 et 1797. Malgré l'influence dangereuse des variations subites du climat, on ne laisse pas de trouver dans cette ville beaucoup de personnes qui passent les cent ans.

Histoire.

La Pensylvanie était comprise toute entière dans les limites du territoire des six nations Indiennes, et s'étendait depuis les rives du lac Champlain jusqu'à la Caroline. On rapporte que les lieux où les Européens fondèrent leurs premiers établissemens, étaient habités par les Capitanas, les Munseys, les Pomptons et autres peuplades. Les Delawares, appelés dans leur langage Lénélénoppes ou peuples originaires, formèrent plusieurs tribus. Les naturels qui, en 1684, occupaient la Pensylvanie, étaient au nombre de six mille individus. Penn les dépeint dans sa description de la Pensylvanie comme étant de haute taille, et ayant le corps bien proportionné, les yeux petits et noirs, les traits réguliers et un caractère hospitalier et généreux, mais sensible aux injures. Ils habitaient de petites huttes faites avec des pieux et couvertes de joncs ou d'écorce, et semaient des melons, des haricots, des pois et du maïs; ils fesaient avec ce dernier, après l'avoir broyé et fait bouillir, une sorte de mets qu'ils appelaient *hominy*. Ils se nourrissaient principalement d'oiseaux, de poisson et d'animaux sauvages. Ils étaient en général d'un naturel pacifique; et quoique très-nombreux, il recherchaient l'amitié des Suisses et des Anglais, auxquels ils enseignèrent la propriété de plusieurs végétaux, et de diverses substances animales, et leur fournissaient des nattes d'un joli travail, des paniers, des boîtes et des seaux faits avec des écorces d'arbres.

Les premiers qui vinrent s'établir sur les frontières de cet état furent des Suédois et des Finlandais. Dès leur arrivée, ils achetèrent des Indiens le territoire qui s'étendait depuis le cap Henlopen jusqu'aux cascades de la Delaware, le long de laquelle ils formèrent plusieurs établissemens; mais n'étant point soutenus par Gustave Adolphe leur Souverain, les Hollandais s'emparèrent de ce territoire, et lui donnèrent le nom de Nouvelle-Hollande. Les Anglais furent

les derniers qui en firent la conquête en 1663. Jusqu'alors il n'y avait que les rives de la Delaware qui fussent habitées, et ces établissemens fesaient partie de la Nouvelle-Jersey, dont les limites furent fixées en 1676 au bord oriental de cette rivière. La même année, le pays situé sur le bord occidental fut promis par Charles II. Roi d'Angleterre à l'Amiral Penn, en récompense des services qu'il avait rendus à la couronne; mais ce dernier étant mort peu de tems après, Guillaume Penn son fils demanda l'exécution de la promesse faite à son père; et après bien de difficultés, il en obtint enfin la concession le 5 mars 1681. Ce pays avait pour limites à l'orient la rivière Delaware, à douze milles au nord de New-Castle jusqu'au 43.e degré de latitude, d'où il s'étendait en droite ligne à l'orient l'espace de cinq degrés, et de là directement vers le midi. A son arrivée avec d'autres Quaquers dans cette contrée, Penn lui donna le nom de Pensylvanie, et commença par se gagner la bienveillance des naturels, à l'opposé de ce qu'avaient fait la plupart de ceux qui s'étaient établis avant lui en Amérique. Persuadé qu'il n'avait aucun droit d'occuper le pays sans le consentement des habitans, il traita avec eux pour la cession d'une partie du territoire. Cet acte de justice, la simplicité de ses manières et sa probité lui concilièrent l'estime des Suédois, des Hollandais et des indigènes. L'année suivante il jeta les fondemens de Philadelphie (1) sur un plan régulier qu'il dressa lui-même (2). La concession royale s'étendit à la même époque, moyennant la réunion du pays situé au sud de New-Castle vers la baie de Delaware; et la province fut divisée en six comtés, auxquels on donna les noms de Philadelphie, de Buckingham, de Chester, de New-Castle, de Kent et de Sussex, dont toute la population était évaluée à quatre mille habitans. En 1685 il était déjà arrivé plus de quatre-vingt-dix bâtimens à Philadelphie, et l'on y comptait soixante-dix mille habitans entre Français, Hollandais, Suédois, Finlandais, Danois, Ecossais, Irlandais et Anglais, dont ceux de ces deux dernières nations formaient la moitié de cette population. La sagesse des lois de Guillaume Penn, la liberté de conscience qui ne fut jamais troublée, et la situation avantageuse

(1) Le mot *Philadelphie* est Grec, et composé de ces deux mots; *philos* qui veut dire ami, et *adelphos*, frère.

(2) La planche 44, que nous avons copiée fidélement sur la fameuse gravure de West, représente Guillaume Penn, jetant les fondemens de Philadelphie.



G. Gallina f.



du pays y attirèrent bientôt de nouveaux habitans de diverses contrées de l'Europe et des autres colonies d'Amérique. Les comtés de New-Castle, de Kent et de Sussex, qui d'abord étaient séparés de la Pensylvanie à laquelle ils furent ensuite réunis, furent cédés par Penn, comme nous le verrons dans l'histoire du Delaware, à Edouard Shippen, et à cinq autres de ses compagnons. La Pensylvanie ainsi que sa capitale virent s'accroître rapidement leur population et leurs richesses: la domination n'en appartenait point au Roi, mais aux héritiers de Penn, qui y conservèrent le titre de *Propriétaires* jusqu'au commencement de la révolution. Ils nommaient le Gouverneur, qui était ensuite confirmé par le Roi, jouissaient de beaucoup de privilèges, possédaient une grande étendue de pays, et percevaient un tribut annuel des habitans. Ils eurent soin de rester neutres dans le tems des troubles qui agitèrent ces contrées; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne fussent privés de leurs biens, sous le prétexte que leurs richesses leur donnaient trop de prépondérance dans un état républicain. Il est vrai de dire aussi qu'on leur promit une somme considérable, pour les indémniser des pertes qu'ils avaient souffertes.

Durant la guerre de la révolution, le congrès des Etats-Unis s'assembla à Philadelphie, et c'est là que fut proclamée leur indépendance le 4 juillet 1776: la convention fédérale y fut ensuite convoquée en 1787, et le congrès y tint ses séances jusqu'en 1800, époque à laquelle le gouvernement fut transféré à Washington (1).

(1) V. les ouvrages suivans relatifs à l'histoire et aux productions de cet état.
A general description of Pennsylvania by Will Penn. Voy. le 4.e vol. des œuvres choisies de Penn imprimées à *Londres*, en 1782.
Thomas'account of Pennsylvania and New-Jersey. *London*, 1698, in 12.°
Kort Beskrifning om provinzen ny Swerige, of de Engelske kallad Pennsylvania, ved Thomas Campanius. *Stockolm*, 1702, in 4.° Trad. en Allemand. *Francfort*, 1702, in 8.°
Prouds'history of Pennsylvania. *London*, 1755, in 8.°
Mittleberger, Reise nack Pennsylvanien in yahr 1750. *Frankfurt und Leipzig*, 1756, in 12.°
Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie, traduite de l'Allemand, par M. Rousselot de Sargy etc. *Paris*, 1758, in 12.° Cette histoire a été rédigée sur les ouvrages suiv. 1.° Voyages de Kalm, art. *Pennsylvania*; 2.° Mittlebergers'account of Pennsylvania; 3.° Collection des pièces qui concernent la Pensylvanie, publiées à la Haye en 1684. 4.° Ca-

Constitution.

La constitution de la république de Pensylvanie, adoptée en 1776 par la convention générale de Philadelphie, a reçu quelques amendemens en 1790. Le pouvoir législatif est remis à une assemblée générale, composée d'un sénat et d'une chambre de représentans.

telmans'Richard, Travels in this colony in 1710, forming an appendix to the travels of captain Robert Boyle, 2. vol. in 12.° *Amsterdam.*

Bartram, John, Observations on the inhabitants, climate, soil etc. made in his travels from Pennsylvania etc. *London*, 1751, in 8.°

Beattie, Ch. Journal of a view of promoting religion amongst the frontiers of Pennsylvania. *London*, 1768, in 8.° Trad. en Allemand, *Francfort*, 1771, in 12.°

Franklin, Benjamin, An historical review of the constitution and government of Pennsylvania. *London*, 1759, in 8.°

Auszug aus einer Handschrifft einer Schlesian, von yahr 1785, die Mohawks, Philadelphia, and Baltimor, betreffend. Inséré dans le journal géographique de Fabri, 1788, 4.e cahier.

Bayard, F. M. Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis, à Bath, à Winchester etc. pendant l'été de 1791. *Paris*, in 8.°

Hardie, James-The Philadelphia directory and Register, 1793, in 8.°

Davies'Benjamin, account of the city of Philadelphia. *Philadelphia*, 1794, in 8.°

Hogan, Edmund. The prospect of Philadelphia etc. 1795, in 8.°

Findley, William, Histoire de l'insurrection des quatre comtés de l'ouest en 1794. *Philadelphie*, 1796, in 8.°

A description of the river Susquahannah etc. *Philadelphia*, 1796, in 8.°

Ebeling Der staat Pennsylvania, 1797.

Candie, Thomas; Falwell, Richard. History of the pestilential, commonly called yellow fever, which almost desolated Philadelphia etc. *Philadelphia*, 1798, in 8.°

Ogden, John C. Excursion à Bethléem et à Nazareth, en Pensylvanie, pendant l'année 1796. *Philadelphie*, 1800, in 12.°

The picture of Philadelphia etc. by James Mease. *Philadelphia*, 1811, in 12.°

Duane, William J. Letters addressed to the people of Pennsylvania. *Philadelphia*, 1811, in 8.°

De Beaujour, Le chevalier Félix. Aperçu des Etats-Unis, au commencement du dix-neuvième siècle, depuis 1800 jusqu'en 1810. *Paris*, 1814, in 8.°

Florae Philadelphicae Prodromus etc. par W. P. C. Bartram. *Philadelphie*, 1815, in 4.°

Descriptio uberior graminum et plantarum calamariarum Americae septentrionalis etc. auctore D. Henrico Muklenberg. 1817.

Les sénateurs sont élus pour quatre ans dans chaque district, et les représentans pour une seule année dans les comtés. Pour être électeur il faut être de condition libre, âgé de 21 ans, avoir fait un séjour de deux ans au moins dans l'état avant l'élection, et payé pendant ce tems une contribution dans le lieu de sa résidence. Les sénateurs sont divisés en quatre classes, dont une est renouvellée chaque année par la voie de l'élection: leur nombre est combiné de manière à n'être jamais au dessus du tiers, ni au dessous du quart de celui des représentans. Pour être sénateur il faut avoir vingt-cinq ans accomplis, être citoyen, avoir un domicile de quatre ans dans l'état, et d'un an seulement dans le comté où l'on est élu. On ne peut être représentant avant l'âge de 21 ans, ni sans avoir joui auparavant des droits de citoyen, et fait dans l'état, avant l'élection, un séjour de trois ans, dont il faut avoir passé le dernier dans la ville ou le district où se fait l'élection, excepté les cas d'absence pour cause de service public. Le nombre des représentans ne peut être au dessous de soixante ni au dessus de cent. Tout officier public peut être cité devant l'assemblée générale pour avoir manqué à ses devoirs.

Sénateurs.

Représentans.

Le pouvoir exécutif est confié à un Gouverneur nommé par le peuple pour trois ans: ce fonctionnaire doit être agé de trente ans au moins, avoir acquis la qualité de citoyen, et fait son domicile dans l'état pendant sept ans consécutifs avant sa nomination, excepté les cas d'absence pour cause de service public. Il ne peut rester en place plus de neuf ans sur douze, ni exercer d'autres fonctions publiques. Il a le commandement en chef des troupes, tant qu'elles ne sont point appelées au service général des Etats-Unis. C'est à lui également qu'appartient le droit de convoquer l'assemblée générale dans les cas extraordinaires, de remettre les amendes et les confiscations, ainsi que celui de faire grâce, à moins qu'il ne s'agisse d'accusation contre quelque fonctionnaire public. Une loi à laquelle il a refusé son approbation ne peut plus être admise, qu'en réunissant les suffrages des deux tiers des chambres.

Gouverneur.

La constitution porte que le pouvoir souverain appartient à la nation; que chacun a le droit d'adorer Dieu comme il lui plait; que celui qui croit à l'existence de Dieu, et d'une vie future où les hommes seront recompensés ou punis, ne peut être exclus d'aucun emploi public, quelque soit le culte qu'il professe; que les élections sont libres et indépendantes, le jugement par jury invio-

Articles de la constitution.

lable, la presse libre, la liberté individuelle sacrée; qu'aucune loi ne peut détruire la foi des contrats ni avoir d'effet retroactif; que tout citoyen a le droit de pétition pour faire parvenir à l'autorité supérieure ses réclamations ou ses plaintes; qu'il peut porter des armes pour sa défense, et enfin sortir de l'état quand il le veut pour aller s'établir ailleurs.

Esclavage.

En 1780, les habitans de la Pensylvanie reconnaissant l'injustice qu'il y avait de leur part à retenir une classe d'hommes dans la servitude, tandis qu'ils combattaient eux-memes pour l'indépendance de leur pays, décretèrent l'abolition graduelle de l'esclavage. En 1811, on ne comptait pas plus de deux esclaves à Philadelphie, encore l'étaient-ils volontairement.

Lois criminelles.

La peine des travaux forcés est presque la seule qui soit en usage: l'homicide et l'empoisonnement sont les seuls délits punis de mort. L'ouvrage *Des délits et des peines* de l'illustre Beccaria, notre concitoyen, a servi de modèle au code pénal de cet Etat, qui fait à juste titre l'admiration du monde civilisé (1).

Milice.

En 1816, l'armée était composée de quatre-vingt quatorze mille sept cent vingt-trois hommes d'infanterie, de mille sept cent cinquante-neuf de cavalerie, de deux cent quarante-six d'artillerie, et de deux mille six cent quatre-vingt six de carabiniers, formant en total quatre-vingt dix-neuf mille quatre cent quatorze hommes. Il ne peut y avoir d'armée sur pied en tems de paix sans le consentement du corps législatif, et l'autorité militaire est toujours subordonnée à l'autorité civile. Un soldat ne peut-être logé dans une

(1) Mes concitoyens, dit encore M.r le Comte Castiglioni dans son ouvrage, ne peuvent que me savoir gré de leur faire connaître combien le livre *Des délits et des peines* a eu d'influence dans l'établissement des lois pénales des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale; et je suis persuadé qu'on lira avec plaisir une lettre que m'écrivit à ce sujet Guillaume Bradford, avocat général de l'état de Pensylvanie, en m'envoyant un exemplaire de ce livre imprimé à Philadelphie. « J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire du fameux livre *Des délits et des peines* . . . . Recevez-le comme une nouvelle preuve de la vénération que conservent mes concitoyens pour les sentimens de votre illustre parent. Je désire que l'auteur de ce livre, si justement applaudi dans l'ancien continent, sache que ses efforts pour étendre l'empire de l'humanité, ont été couronnés dans le nouveau du plus heureux succés etc. etc. V. Castiglioni, *Viaggio negli Stati-Uniti etc.* Tom. 2.° pag. 23.

maison particulière que du gré du propriétaire, et en tems de guerre qu'en vertu d'une loi. En 1814, les dépenses du département de la guerre se sont élevées à quatre cent soixante dix mille dollars.

Religion.

Les différentes sectes actuellement existantes dans cet état sont les Quakers libres, les Episcopaux, les Baptistes, les Presbytériens, les Catholiques, les Luthériens, les Calvinistes, les Moraves, les *Convenanters* (1), les Méthodistes, les Universalistes et les Unitaires.

Instruction publique.

La constitution a obligé le pouvoir législatif à créer un grand nombre d'établissemens publics où la jeunesse est instruite gratuitement, et à fonder des collèges pour l'avancement des sciences. C'est dans cette vue que le collège de Pensylvanie, qui était composé d'une académie et de diverses écoles de charité, a été augmenté de diverses autres écoles, telles que celles de médecine, d'anatomie, de botanique, de philosophie morale, de littérature classique, et de langues anciennes. Le collège de Carlisle, qui porte le nom de Dickinson, en l'honneur de Jean Dickinson de Pensylvanie son fondateur, fut érigé en 1783. Le collège de Franklin à Lancaster, ainsi appelé en l'honneur de Franklin, fut fondé en 1787, et celui de Washington à Canon-bourg en 1802. Les dépenses des écoles publiques en 1810 montaient à huit mille dollars, au payement desquels le corps législatif a affecté un certain nombre de domaines. Les écoles Moraves de Bethléem et de Nazareth consacrées à l'éducation de la jeunesse de deux sexes, passent pour les meilleures des Etats-Unis. La société Américaine philosophique de Philadelphie, formée en 1769 de la réunion de deux sociétés littéraires, fut érigée en corporation en 1780, par un acte du corps législatif. La société d'encouragement pour les manufactures et l'agriculture, fut fondée en 1805 avec un capital de dix mille dollars. Celle d'agriculture, fondée en 1785, et autorisée en 1809, a publié quelques volumes de transactions in 8.° Il y a à Philadelphie trois grandes bibliothèques, une académie de beaux arts, un musée d'histoire naturelle, et un beau théatre qui contient environ deux mille personnes.

Ouvrages publics.

Cette ville, dont la population est d'environ 56,000 habitans (2),

(1) Membres de la ligue Presbytérienne du tems de Cromwel.

(2) Les faubourgs, qui sont fort grands, en comprennent autant, de manière que la population entière de cette ville peut être évaluée de cent dix à cent vingt mille habitans.

est batie avec élégance: ses principales rues ont des trottoirs pavés de caillous et en briques, et cent pieds de largeur; elles sont droites pour la plupart: ce qui les rend un peu monotones, mais commodes (1).

Maisons.

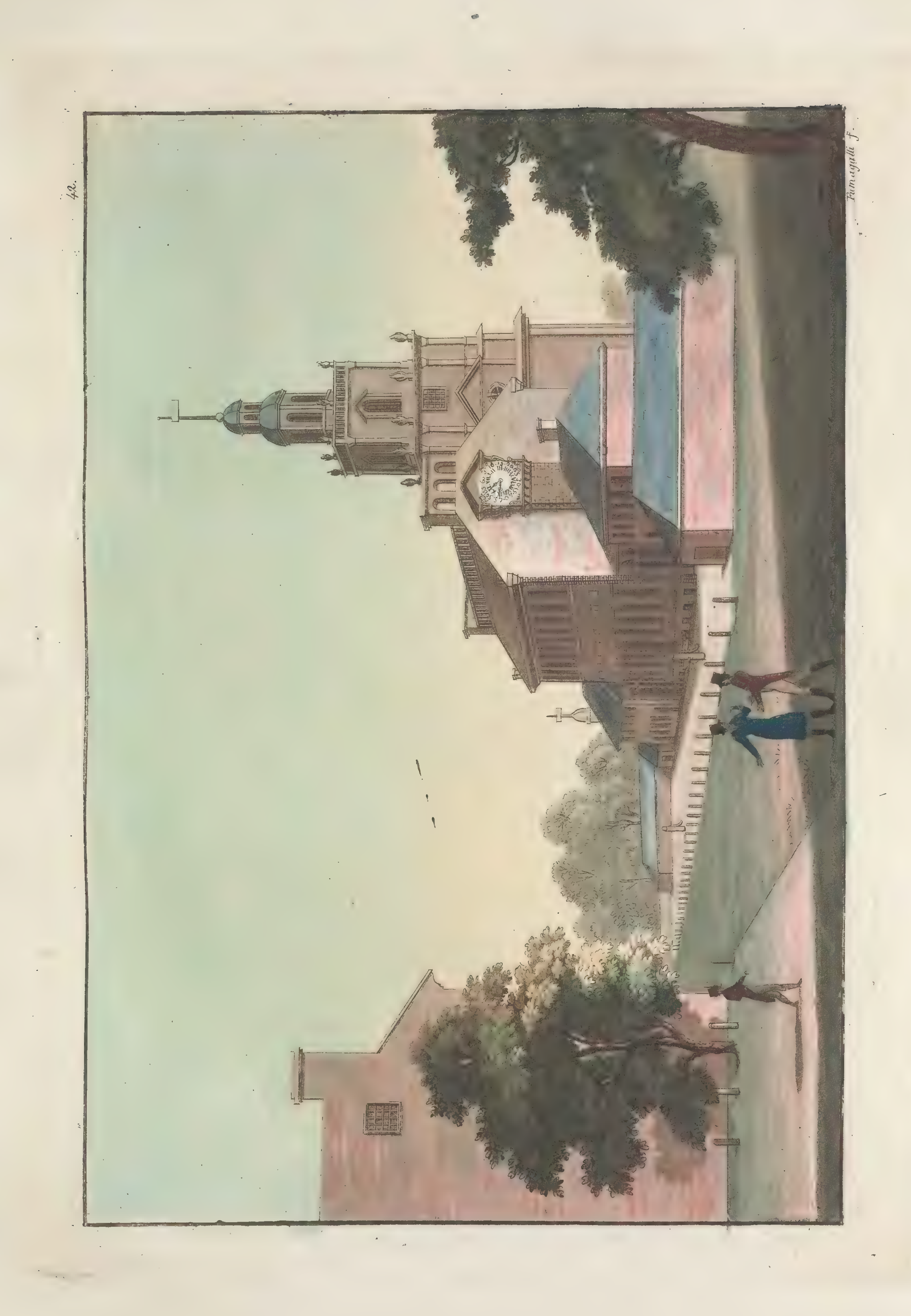
Les maisons qui bordent le Susquehannah sont en pierre, en brique et en bois: celles des anciennes villes d'East-Reading, Lancaster et Eaton sont généralement en pierre, et dans l'intérieur elles sont en bois. Dans les nouveaux districts, le nombre des maisons de pierre est à celles construites en bois, comme un à dix.

Edifices publics.

La *banque des Etats-Unis*, qui est le premier édifice construit à Philadelphie, avec une colonade et un portique, fut commencé en 1795 et achevé en 1798. Cet édifice est carré, et a quatre-vingt-seize pieds de front sur soixante-douze de longueur: le côté oriental est orné de six colonnes de marbre blanc d'ordre corinthien: sa façade, qui est aussi en marbre, offre une copie presqu'exacte de celle de la bourse de Dublin: le toit est tout en cuivre. La *banque de Philadelphie* est l'image en petit du temple de Minerve d'Athènes, et c'est sans contredit le plus beau morceau d'architecture des Etats-Unis. L'édifice est tout en marbre, et a cent vingt-cinq pieds de long sur cinquante-un de largeur, y compris les beaux portiques des deux extrémités. Le palais qu'habite le Président des Etats-Unis, a été bâti avant qu'on eût conçu l'idée de changer la résidence du gouvernement. Le plan en a été tracé par un homme qui connaissait bien l'architecture; mais le comité des citoyens chargé de l'examiner et d'en diriger l'exécution, a cru le perfectionner, en fesant du rez-de-chaussée le premier étage, et *vice versa*, de manière que les pilastres qui devaient reposer sur les fondemens, paraissent maintenant comme suspendus en l'air.

La planche 42 représente la maison d'Etat de Pensylvanie à Philadelphie, que nous avons copiée d'après le dessin qu'on en trouve dans le I.er vol. du *Columbian Magazine* 1787. Cet édifice renferme, outre la chambre du conseil, la salle du congrès avec

(1) Guillaume Penn a donné une description du commencement et des progrès de cette capitale dans une lettre qu'il écrivit à ses amis d'Angleterre sous la date du 16 août 1683. « Philadelphie, dit-il, l'espoir de ceux qui ont quelqu'intérêt dans cette province, est enfin commencée. Elle est située sur une péninsule entre deux rivières navigables, qui sont la Delavare et le Skulkill etc. etc. » V. Castiglioni, qui a donné en outre le plan de cette ville dans le 2.e tome de son Voyage.







43.



P. Fumagalli f.

plusieurs autres chambres, ainsi que la salle de la cour suprême. Il est décoré de deux clochers élégans, l'un à l'est et l'autre à l'ouest; mais celui qu'on voit ici fut renversé aussitôt après l'évacuation des troupes Anglaises de cette ville. A l'est de ce bâtiment on a jeté les fondemens d'un beau palais de justice, et la Société Philosophique Américaine a fait construire un autre édifice considérable sur l'angle nord-ouest de la cour de la maison d'Etat, lequel a été embelli depuis par l'architecte Samuel Vaughan, et orné de deux jolies promenades plantées d'arbres. La planche 43 offre la vue d'une place de marché à Philadelphie.

Usages et mœurs.

Il existe à Philadelphie un grand nombre de manufactures, et l'usage des machines Anglaises y est général. On y construit de beaux vaisseaux en cèdre rouge, en chêne vert de la Caroline, et en mûrier de Virginie. Les toiles à voile, les cordages, les ferremens, quelques ouvrages en acier, la potasse et de grosses étoffes de laine, sont les principaux objets de l'industrie active des Pensylvains.

La formation de cet état est d'une date encore trop récente, dit Warden, pour que les mœurs et les usages de tant d'habitans d'origines si différentes, puissent avoir acquis un caractère distinctif. Néanmoins, la bonté du sol, la salubrité du climat, l'abondance des productions de l'agriculture, et l'exemple que les Quakers ont donné du travail et de la régularité des mœurs, ont rendu le peuple de cet état un des plus libres et des plus heureux de toute la république. Le goût pour les liqueurs fortes, qui y était devenu général, va diminuant chaque jour, et on n'y voit plus les mêmes excès de boisson. Les habitans de Philadelphie sont généralement très-reservés avec les étrangers, et ont leur reproche de manquer de politesse et d'hospitalité. Weld en avait fait l'épreuve, lorsqu'il dit dans son voyage au Canada: « Dans une grande ville telle que Philadelphie, dont les habitans sont originaires de tant de pays différens, il doit régner une grande diversité de mœurs et d'usages; mais c'est une observation qui a été faite par les Américains des autres provinces, comme par les Européens, que la politesse et l'hospitalité envers les étrangers sont généralement bannies de cette ville, et qu'on ne trouve dans la classe la plus distinguée qu'orgueil et ostentation: cette classe semble même former des vœux pour l'institution d'un ordre de noblesse, qui la mette légalement autant au dessus des autres, qu'elle croit l'être dans sa

Diversité d'usages et de mœurs.

Manque de politesse et d'hospitalité.

propre estime. Le peuple en général, comme s'il soupçonnait sans cesse quelque trame secrète contre ses intérêts, montre dans ses manières une circonspection et une froideur, qui frappent tous ceux que le desir de le connaître attire dans son pays . . . . . Il répond d'un air grossier et même insolent aux demandes les plus honnêtes, et se fait un jeu d'insulter les personnes dont l'extérieur annonce quelque supériorité sur lui, sans doute pour faire voir qu'il se croit leur égal. Il n'y a pas moyen d'en obtenir la moindre marque de civilité. On dirait qu'il regarde une pareille condescendance comme incompatible avec la liberté, et qu'il ne connait d'autre manière de manifester à l'étranger celle dont il jouit, qu'en prenant avec lui un ton grossier et insultant. Le même écrivain assure néanmoins que l'étranger qui se présente avec une recommandation, est traité avec tous les égards qu'il mérite.

Mariage.

Les femmes se marient ordinairement entre dix-huit et vingt-un ans, et sont pour la plupart très-fécondes: les mariages se font presque tous par inclination. Les filles en général sont fort avenantes dans leur jeunesse; mais après quelques accouchemens leurs charmes disparaissent, l'éclat de leur teint se flétrit, elles perdent les dents, et l'on a de la peine à reconnaître en elles les mêmes personnes. Il est rare de voir une femme de quarante ans, et mère d'une famille nombreuse, conserver encore quelques restes de beauté.

Beauté des femmes.

Elles perdent les dents de bonne heure.

Les médecins ont cherché à connaître la cause pour laquelle la perte des dents est si prématurée dans les deux sexes, et quelques-uns ont cru la trouver dans l'intensité des changemens subits de température; mais les Nègres qui n'y sont pas moins exposés que les autres habitans, ne laissent pas d'avoir toujours de fort-belles dents, et les sauvages qui sont encore moins à l'abri qu'eux des influences du climat, conservent les leurs sans la moindre altération. D'autres ont imaginé que l'usage immodéré des sucreries produit cet effet désagréable. Il est vrai que la consommation en est excessive dans les villes; mais dans les campagnes l'usage en est inconnu, et pourtant les femmes surtout, y perdent leurs dents de très-bonne heure. Il en est qui attribuent cette perte au goût presqu'universel de la population pour la viande salée. Les gens de la campagne mangent en effet du cochon et du poisson salé presque toute l'année.

Funérailles.

Lorsqu'il est mort quelqu'un, la nouvelle en est donnée aussitôt à quatre ou cinq de ses voisins, qui la communiquent à tous les habitans du quartier. Chaque famille envoie généralement un



44



Fumagalli F.

de ses membres aux funérailles. En certains endroits peuplés des descendans des Irlandais, on met sur une table des pipes et du tabac à fumer, et l'on présente à tous les arrivans une espèce de gâteau avec un verre de vin, de punch ou de rhum. Le plus profond silence règne durant toute la cérémonie. Dans les campagnes, quatre hommes portent le corps sur leurs épaules jusqu'au lieu de la sépulture; mais dans les villes on se sert pour cela de voitures faites en forme de barque. On reconnait au cercueil le rang et la condition du défunt : les riches l'ont en bois de noyer bien travaillé, avec un vernis d'un brun foncé, et des ornemens en argent ou en cuivre aux quatre coins.

Amusemens.

Ce n'a été qu'au commencement de la guerre de l'indépendance, qu'on a permis à Philadelphie quelques divertissemens publics. Avant cette époque, le corps des echevins, composé en grande partie de Quakers, qui sont d'un caractère extrêmement réservé, s'était constamment opposé à tout établissement de ce genre. Mais à présent, leur ancienne aversion pour le luxe et l'élégance diminue chaque jour. La danse, les concerts, la pêche et la chasse sont les amusemens les plus ordinaires. Les courses de chevaux deviennent en plusieurs endroits le passe-tems à la mode. Il n'est pas rare de voir de beaux équipages dans les rues de Philadelphie, et tous les jours le théatre est plus fréquenté. Weld se plaint de l'habitude indécente où sont les spectateurs d'y fumer; et l'on assure que dans les entre-actes on y boit du vin et de la bierre comme dans une taverne. Presque tous les acteurs y viennent de l'Angleterre et de l'Irlande; mais on n'en voit aucun digne d'être remarqué, et l'on peut les comparer à nos acteurs de province.

Voitures.

Les voitures dont on fait usage à Philadelphie sont faites pour la plupart dans cette ville. Parmi les carrosses il en est de fort-riches; mais une élégante simplicité serait plus conforme au goût Anglais, que les Américains prennent pour règle dans toutes leurs modes. Weld crut que la diligence était une espèce de voiture particulière à l'Amérique. Le corps est plus long, mais il a la même forme que celui des carrosses: le devant en est tout ouvert, et il y a deux sièges pour les voyageurs, qui ont tous le visage tourné vers les chevaux: le ciel en est soutenu par de petites colonnes placées aux quatre angles: les portières sont ouvertes de la moitié en haut, et garnies d'un rideau pour préserver des injures du tems. La planche 44 présente la vue d'une auberge et d'une voiture publique.

Nous y avons ajouté celle de diverses palissades dont les cultivateurs entourent leurs champs, pour empêcher le bétail d'y pénétrer. « La quantité de bois, dit M.r Cartiglioni, qu'il faut couper sur le sol qu'on veut défricher, et la difficulté de le consumer ou de le transporter ailleurs, font préférer ce genre d'enclos à celui des haies; mais la construction n'en est pas la même dans toutes les parties des Etats-Unis. Dans la Caroline et la Virginie, par exemple, ils sont faits en zigzag; et cette forme, quoique d'un effet désagréable à la vue, ne laisse pas d'être préférée à toute autre, à cause du peu de travail qu'elle exige. En Pensylvanie et dans les autres états du milieu, le travail en est plus soigné etc.

Auberges.

On est fort mal dans toutes les tavernes de Philadelphie, et sous cette dénomination sont compris tous les lieux où l'on peut loger en payant; et, à l'exception d'un très-petit nombre, celles des autres endroits du pays ne sont pas meilleures. Les voyageurs y sont tous reçus de la même manière. A leur arrivée, on les introduit dans une chambre commune à tous les gens de l'auberge, et qui sert de salle à manger. Les étrangers y sont à la même table; et, hors les grandes villes, la famille de l'aubergiste y mange avec eux. Il est difficile, dans les villes même, de pouvoir se procurer une chambre pour soi seulement, et de se faire donner à manger séparément. Les voyageurs sont souvent comme entassés dans les appartemens, au point de pouvoir passer à peine dans les petits intervalles laissés entre les lits. Ceux qui veulent s'arrêter quelque tems dans les grandes villes, vont ordinairement se loger dans les hôtels garnis qu'on y trouve en grand nombre; il ne serait pourtant pas facile d'y être reçu, si l'on n'y prenait en même tems des arrangemens pour y vivre. Dans toutes les auberges de la ville comme de la campagne, il faut s'attendre à être mal servi: car, à l'exception des états du centre, où il y a encore beaucoup de Nègres, il est très-difficile de trouver des domestiques.

Commerce.

Après la paix de 1763, la valeur des marchandises exportées de Philadelphie en Angleterre et autres marchés, était, au prix moyen sur trois années, de sept cent cinq mille cinq cent livres sterling par an. Ces marchandises consistent principalement en grains, farines, bœufs, cochons, graine de lin, ustensiles de fer, planches, savon et chandelles: les objets d'importation sont en grande partie de la quincaillerie, des couteaux, des bijoux, de la mercerie, des vins, des liqueurs et des médicamens qui viennent de Fran-

ce, de Hollande, de la Chine, des Indes orientales, et surtout de l'Angleterre.

Le Delaware, nom, situation.

Le Delaware est le plus petit des Etats-Unis d'Amérique. Ce pays a été ainsi appelé, du nom de Lord Delaware, si avantageusement connu dans l'histoire de la Virginie, lequel ayant fait voile pour s'y rendre avec deux cents personnes, mourut dans la traversée en 1618. Cet état est situé entre le 38.ᵉ degré 30 minutes et le 38.ᵉ degré 52 minutes de latitude nord, et entre le 1.ᵉʳ degré 18 minutes, et le 1.ᵉʳ degré 58 minutes de longitude est de Washington. Il a pour limites, au nord une ligne circulaire, qui, à partir de New-Castle, forme un arc de douze milles; au couchant et au midi le Maryland, et au levant la rivière Delaware, la baie du même nom, et l'Océan Atlantique. La plus haute chaîne de montagnes de la péninsule, formée par les baies de Delaware et de Cheaspeak, traverse cet Etat du nord au midi, et les nombreuses sources qui sortent de son sein coulent à l'est et à l'ouest. Les petites rivières qui baignent cet état sont le Brandi-Wine, le White-Clay-Creek; le Red-Clay-Creek, le Christiana, l'Appoquiniminк, le Duck, le Little-Duc et autres, qui vont presque toutes se jeter dans la Delaware. La baie ainsi nommée baigne la côte, depuis l'est du cap Henlopen jusqu'à la pointe de Fisher: celle de Rehoboth a son ouverture entre le cap Henlopen et la ligne des limites du sud. L'île de Bombay-Hook est située un peu au dessous de l'embouchure de la Delaware: celle de Reedy se trouve à neuf milles au dessus, et celle de Fenwick s'étend dans l'Océan Atlantique, à peu de distance de l'angle sud-est de cet état. L'été y est à-peu-près aussi chaud que dans la partie méridionale de la Pensylvanie, mais l'hiver est plus doux dans le Delaware. Il existe des mines de fer en plusieurs endroits de ce pays. Les arbres et les animaux n'y diffèrent pas de ceux de la Nouvelle-Jersey et de la Pensylvanie: la population, qui en 1790 n'était que de 59,094 personnes, se montait en 1810 à 72,674. La douceur de la température, surtout dans la partie méridionale, fait que le climat y est très-sain; mais les confins de la baie de Delaware sont très-bas et couverts de bois entrecoupés de marais, qui sont funestes à la santé des habitans.

Monts, eaux etc.

Climat etc.

Histoire.

Ce pays formait anciennement une portion de la Nouvelle-Ecosse, et fut peuplé en 1628 par des Suédois qui y dominèrent jusqu'en 1656, époque où les Hollandais en prirent possession. Après la conquête qu'en fit le Duc d'York, ce Prince vendit en 1683 à

Guillaume Penn la ville de New-Castle avec un arrondissement de douze milles, auquel on réunit dans la suite le territoire situé entre New-Castle et Hoasbill, appelé aussi cap Henlopen. On le partagea depuis en trois comtés, auxquels on donna les noms de Kent, de Newcastle (1) et de Sussex, et il forma une portion de la Pensylvanie, jusqu'à la cession qui en fut faite en 1701 par Penn à Shippen, Pemberton, Carpenter, Owen, Puscy et Story. Dès lors, quoiqu'encore dans la dépendance du Gouverneur de la Pensylvanie, ce pays obtint le droit d'avoir une assemblée particulière, et il prit les noms de Trois Comtés du Delaware, jusqu'au commencement de la révolution d'Amérique, qu'il s'en sépara totalement et fut nommé Etat de Delaware, sans souffrir cependant d'altérations dans sa division civile en trois comtés, dont le premier est celui de Kent qui a pour chef-lieu Douvres, le second New-Castle qui a Wilmington, et le troisième Sussex qui a Georgetown.

Durant la révolution, cet Etat devint le théatre de la guerre en 1777, et fut témoin du plus grand échec que le Général Washington ait essuyé. L'armée Américaine, forte de onze mille hommes, fut attaquée sur le Brandy-Wine par le Général Howe avec dix-huit mille Anglais qui venaient de la Nouvelle-York, et débarqués à l'embouchure de la rivière Elk dans la baie de Chesapeak (2).

Gouvernement. La nouvelle constitution a attribée le pouvoir législatif à une chambre dite de l'assemblée, et à un conseil, qui forment ensemble l'assemblée générale. La chambre de l'assemblée est composée de vingt-un membres, qui sont élus tous les ans au nombre de sept par chaque comté, et le conseil comprend neuf sujets qui restent neuf ans en place, et dont un tiers se renouvelle tous les trois ans. Le président ou magistrat en chef est nommé au scrutin par l'assemblé génerale, et ses fonctions durent trois ans. Le conseil privé, qui est à la tête du pouvoir exécutif avec le président

(1) Appelé par les Suédois Nouvelle-Stockolm, et depuis par les Hollandais Nouvelle-Amsterdam.

(2) V. Vie de Washington, par Marshall.

Kort Beskrifning om provincien Nya Swerige uti America etc. af Thomas Campanius Holm. *Stockholm*, 1702.

V. l'article Delaware de l'édition Américaine de l'Encyclopédie publiée à Philadelphie, et un article du *Weekly Register*, ainsi que la description de cet Etat par M.r Miller, dont M.r Freeman fait mention dans ses observations sur la géographie Américaine et universelle du Docteur Morse, publiée à Boston en 1793.

de l'état, est composé de quatre conseillers, dont deux sont élus par le conseil législatif, et deux par la chambre de l'assemblée; et les délégués au congrès général des Etats-Unis sont nommés tous les ans au scrutin. Les prêtres ou ministres, de quelque religion ou secte que ce soit, sont exclus des charges publiques, comme nous l'avons observé en parlant des autres états, et la vente ainsi que l'introduction des Nègres sont défendues par les lois.

Religion.

Les privilèges, les droits et les biens appartenans aux diverses congrégations et communautés religieuses lors de la nouvelle constitution, ont été maintenus par elle. La loi n'accorde de préférence à aucune société religieuse, quels que soient sa dénomination et son culte. Nul serment n'est exigé pour l'occupation d'un emploi, et le magistrat n'a aucune inspection sur les exercices religieux des différentes sectes. Les églises étaient en 1814 au nombre de cinquante-sept: les Presbytériens en avaient vingt-quatre, les Episcopaux quatorze, les amis de Quakers huit, les Baptistes sept, les Suédois une, et les Méthodistes trois.

Usages.

Les usages des habitans de cet état ne diffèrent point de ceux des Pensylvains. Les propriétaires qui vivent à la campagne, n'ayant point d'esclaves, ne s'appellent pas planteurs, *Planters*, comme ceux du Maryland et de la Virginie, mais cultivateurs, *Farmers*, comme dans la Pensylvanie qui est limitrophe: distinction de peu d'importance.

Instruction.

L'état a affecté le revenu d'un fonds considérable à l'entretien des écoles. Il y a une académie à Wilmington, et une autre à Newark. Il s'est formé dans la première ville une société philosophique, dite *Société philosophique de l'état de Delaware*: en 1817 il s'y en établit une autre pour l'encouragement des manufactures Américaines.

Commerce.

Les principaux articles d'exportation sont du fer, de la farine, du papier et des planches, qu'on envoie dans les pays voisins et aux Indes Occidentales. Les exportations de 1815 furent évaluées à trois cent cinquante-huit mille trois cent quatre-vingt trois dollars.

Le Maryland

Nom, situation, étendue.

Le Maryland fut ainsi appelé en l'honneur de la Reine Marie Henriette de France, fille de Henri IV., mariée à Charles I.er Roi d'Angleterre. Il est situé entre les 38.e et 39.e degrés 43′ de latitude nord, et entre le 2.e est, et 2.e degré 30′ de longitude ouest de Washington. Cet état, qui s'étend le long des deux rives de la baie de Chesapeak, a pour limites, au nord la Pensylvanie; au sud et à l'ouest la rivière Potomac, qui le sépare de la Virginie;

à l'est l'état de Delavare et l'Océan Atlantique, et à l'est sud-est la même mer sur une longueur de trente-cinq milles. Au levant de la baie de Chesapeak, le pays est extrêmement varié, à cause des marais et des sables dont il est entrecoupé; mais à l'ouest dans l'intérieur des terres, il ressemble à celui de la Pensylvanie. Les collines commencent à l'ouest du Patapsco, qui est une branche du Chesapeak, et s'élèvent graduellement jusqu'aux monts Alleghany, qui traversent la partie nord-ouest de cet état dans une direction du nord-ouest au sud-ouest. La première chaîne porte le nom de *Cotoctin Mountain*, et la seconde, qui est plus élevée, s'appelle *South-Mountain*. Le long des rivières qui suivent la direction de cette chaîne, les vallées sont très-fertiles. Celles qui parcourent cet état vont toutes se jeter dans la baie de Chesapeak. Les autres rivières qui y viennent de l'est sont le Pocomoke, le Manokin, le Wicomic et autres. Le Susquehannah, dont nous avons dejà parlé au chapitre de la Pensylvanie, traverse l'état du nord-est au sud-est dans une espace de seize milles. Les rivières les plus considérables qui se déchargent dans la baie du côté du couchant, sont le Potomac et le Patuxent. La baie de Chesapeak, qui est la plus grande des Etats-Unis, court du nord au sud, et partage en deux le Maryland. La partie sud-est de cet état renferme la baie de Sinepuxent. L'île de Smith avec treize autres petites îles, est située sur la côte orientale de la baie de Chesapeak: celles de la côte occidentale de la même baie sont les îles de Parker, les trois Sœurs, les îles de Pool, de Black et de Spesutie. Les îles du Potomac, dépendantes du Maryland, sont celles de S.t Georges et de Blackstone. Le climat y est beaucoup plus tempéré que dans la Pensylvanie. La patate douce et autres végétaux y annoncent le voisinage des pays méridionaux: dans les parties montueuses les chaleurs de l'été sont tempérées par des brises de mer, mais elles sont souvent excessives dans les vallées. On trouve des mines de cuivre dans les montagnes Bleues, et dans le comté de Washington: le fer abonde dans plusieurs parties de cet état, et surtout aux environs de Baltimore. Les principaux arbres sont le chêne, le noyer, le frêne, le marronnier, la magnolia, l'andromède, le pin, le sassafras, le peuplier, et le ciprès qui croît particulièrement dans les grands marais dont nous avons parlé, et dans les lieux humides. Dans les parties les plus élevées on trouve le daim, le cuguar, l'ours, le loup, le renard, le raton, le castor, la loutre et des écureuils de

Sol. *Eaux.* *Climat.* *Règnes, mineral, végétal et animal.*

plusieurs espèces. La population, qui n'était en 1755 que de 153,564 individus, se montait en 1810 à 380,546.

Population.

Histoire.

Si les états du nord doivent leur origine à la persécution qu'essuyèrent les Presbytériens en Angleterre, celui du Maryland est également redevable de sa population aux persécutions exercées contre les Catholiques. Cecile Calvert Lord Baltimore, né en Irlande, désirant procurer un asile aux Catholiques qui avaient perdu leurs biens dans les troubles du règne de Charles I.er, demanda à ce monarque la propriété du pays situé au nord de la rivière Potomac, qui avait été découvert en 1606, lors des premières tentatives qu'on fit pour former des établissemens en Virginie, et où il n'y avait encore que les naturels. Le Roi consentit à cette demande, et accorda à Lord Baltimore et à ses successeurs la juridiction royale tant civile que militaire de ce pays. Il ne réserva à la Couronne que le cinquième de l'or et de l'argent qu'on y découvrirait, et exigea en signe d'hommage, que tous les ans, le mardi de la semaine de l'Ascension, on lui présentât dans le château de Vindsor deux des flèches dont se servaient les indigènes. Léonard Calvert, frère de Lord Baltimore, à la tête de deux cents Catholiques, partit en 1633 de l'Angleterre, et ayant débarqué dans la baie de Chesapeak, il établit sa colonie à l'embouchure de la rivière Potomac. De là il se rendit au village de *Yeomaco*, où moyennant quelques présens qu'il fit à Weroance chef de cette peuplade, il obtint la permission d'occuper une partie de ce village, qui peu de tems après fut entièrement cédé aux nouveaux colons. Ceux-ci en changèrent le nom en celui de Marie, et donnèrent au pays le nom de Maryland. La cession de *Yeomaco* ne fut pas la seule preuve du bon accueil que leur firent les indigènes : car de la nouvelle demeure qu'ils s'étaient choisie à peu de distance de là, ils envoyaient aux Anglais le produit de leurs chasses. Ce soin, qui n'était pourtant pas tout-à-fait désintéressé de leur part, avait pour but d'obtenir la protection des Anglais contre les Susquehannahs, nation puissante, qui leur avait déclaré la guerre. C'est ainsi que dans le sein de la paix et de la tranquillité s'est formé l'état du Maryland, dont la population s'est accrue tous les ans des Catholiques, qui fuyaient de l'Angleterre, pour se soustraire aux lois pénales rendues contre eux.

Dès le commencement des guerres civiles en Angleterre, les Calvert furent dépouillés par le gouvernement de la possession de

cette province, mais elle leur fut rendue au rétablissement de Charles II. Charles Calvert, fils du Lord Baltimore, en fut Gouverneur pendant vingt ans, et ce fut dans cet intervalle de tems qu'y fut introduite la culture du tabac, dont les avantages n'étaient connus auparavant que dans la Virginie. Les émigrations de l'Europe croissaient chaque année : les Catholiques jouissaient comme les Protestans d'une pleine liberté de conscience; et en 1687 on comptait déjà seize mille habitans, nombre extraordinaire, si l'on considère l'époque récente de la fondation de la colonie. Il serait trop long de rappeler ici les désagrémens que causèrent ensuite aux habitans du Maryland leurs guerres avec les naturels, les dissensions qui s'élevèrent entre Guillaume Penn et Lord Baltimore au sujet des limites de leurs provinces respectives, et une foule d'autres circonstances moins intéressantes qu'on trouvera dans l'histoire de la Pensylvanie, ou qui, par leur peu d'importance, appartiennent moins à un aperçu sur l'origine d'un pays qu'à son histoire entière (1). Il ne nous reste autre chose à ajouter ici, sinon que le Maryland conserva ses lois sous le gouvernement des Calvert jusqu'au commencement de la révolution.

Constitution.

D'après les maximes du gouvernement républicain, adopté le 14 août 1776 dans la ville d'Annapolis, l'assemblée générale est composée de deux corps législatifs, qui sont le sénat et la chambre des délégués. Ces derniers sont élus tous les ans par le peuple le premier lundi d'octobre au nombre de quatre par chacun des quatorze comtés que comprend cet état, et ces délégués doivent être âgés de vingt ans, et avoir un revenu de cinq cents livres monnoie courante. La nomination des sénateurs se fait par un conseil de représentans

(1) V. les ouvrages suivans sur l'histoire et les productions de cet état.
Douglass' Summary, article Maryland, 1755.
Eddis, William, Letters from America, historical and descriptive comprising occurences from 1769 to 1777 exclusive. *London*, 1792.
Kilty. Landholders'assistant.
Moore, Thomas. The great error of american agriculture exposed; and hints for improvement suggested, *Baltimore.*
Bozmans', John Leeds. Sketch of the history of Maryland, 1811, in 8.°
Godons'Observations to serve for the mineralogical map of Maryland, n.° 50 of the 6 vol. of the transactions of the philosophical society of Philadelphia.
Brackenridge, H. M., Exteat of the powers of the chancellor of Maryland. *Baltimore*, 1817.

élus par le peuple le premier septembre, au nombre de deux par comté ; ce conseil s'assemble dans la ville d'Annapolis, et procède le troisième lundi du même mois à l'élection des sénateurs par la voie du scrutin. On en nomme quinze, dont neuf dans la partie occidentale, et six dans la partie orientale ; ils doivent avoir chacun vingt-cinq ans, et mille livres de capital : leurs fonctions durent cinq ans. Le pouvoir exécutif appartient au Gouverneur et à un conseil de cinq membres, qui sont choisis au scrutin par les deux corps législatifs dans l'assemblée générale. Le Gouverneur ne peut être confirmé pour plus de trois ans dans son emploi.

Milice.

La milice est aux ordres du Gouverneur, qui doit néanmoins prendre auparavant l'avis du conseil, et avoir son approbation. En 1814 elle était composée de 41,410 hommes.

Religion.

Les premiers habitans du Maryland furent des Catholiques ; mais il s'y introduisit dans la suite des Episcopaux, des Presbytériens, des Calvinistes et des Luthériens Allemands, des Nicolistes ou nouveaux Quakers, des Anabaptistes et autres sectes, qui toutes y jouissent d'une pleine liberté de conscience. Néanmoins les Catholiques y sont en plus grand nombre que dans toutes les autres états.

Instruction publique.

L'assemblée a destiné un fond considérable pour l'éducation. En 1811 elle assigna une somme de vingt-cinq mille dollars pour l'entretien des écoles publiques établies dans chaque comté. Parmi les institutions utiles en ce genre on compte les colléges de Washington à Chestertown, de S.t Jean à Annapolis, de Cokesbury à Abington, et particulièrement celui de Baltimore créé en 1811, et où l'on enseigne les langues Grecque, Latine, Française, les mathématiques etc.

Villes principales.

Les villes principales de cet état sont Annapolis, Baltimore et Fredericktown, dont la première a le titre de capitale, et n'a que 2,000 âmes de population. Les habitans de Baltimore, craignant que leurs affaires de commerce ne fussent négligées dans la chambre des délégués, voulaient que l'assemblée générale fût transportée dans leur ville, comme étant la plus grande et la plus commerçante ; mais ceux d'Annapolis qui étaient particuliérement intéressés à conserver chez eux le siége du gouvernement, finirent par l'emporter sur leurs rivaux, et à éloigner l'idée de ce changement. Annapolis est située sur une colline, autour de laquelle coulent la Severn et le South-creek, qui en se réunissant à leur embouchure dans la baie de Chesapeak, forment la péninsule où est bâtie cette

ville. Parmi ses maisons on distingue celle de l'état qui est au sommet de la colline: on y monte par un escalier qui aboutit à une grande salle surmontée d'une coupole, où siége la cour de justice; et des deux côtés sont deux autres salles, dont l'une pour le sénat, et l'autre pour la chambre des délégués. Baltimore, dont la population est de cinquante mille habitans selon le dénombrement de 1817, est après Philadelphie et New-Yorck la ville qui fait le plus de commerce. Toutes les rues s'y coupent à angle droit, et le plan de sa construction ressemble à celui de Philadelphie. La plupart des maisons y sont en brique, et beaucoup en bois. L'église des Presbytériens est le plus bel édifice de la ville. Elle est aussi bâtie en brique, et sa façade est ornée d'un portique soutenu par six colonnes de marbre. La population de Fredericktown est de 4,500 âmes.

Mœurs.

Les habitans de Baltimore ont, selon Weld, des mœurs simples, et il règne entr'eux la plus douce sociabilité; ils aiment les étrangers, et leur font un accueil hospitalier. Le jeu et la danse sont leurs amusemens favoris, tant dans les sociétés particulières, que dans les réunions publiques qui ont lieu tous les quinze jours. Ils ont deux théâtres, où l'on donne rarement des représentations. Les habitans d'Annapolis sont presque tous propriétaires, et l'état d'aisance et même de luxe dans lequel ils vivent, fait de sa population une des plus polies de l'Amérique septentrionale. Les Marylandais sont riches du travail de leurs esclaves. M.r Castiglioni rapporte que de son tems il y avait quatre-vingt mille Nègres (1) employés à la culture du tabac. Cette plante qui forme le principal objet des exportations de ce pays, est cultivée partout, mais particulièrement dans les environs du Potomac et autres rivières plus petites, le sol étant maigre et stérile dans les lieux trop éloignés des eaux. Outre le tabac on y cultive aussi le froment, le seigle, le blé turc et l'avoine. Les grains et le tabac qu'on recueille dans les parties les plus intérieures de l'état se transportent jusqu'à Baltimore sur des chars pesans et à quatre roues, attelés de quatre ou de six chevaux, et souvent chargés de peaux d'ours, de castor, de raton, de cerf, de loutre, de chat sauvage et de loup-cervier, qui viennent de trois ou quatre cent milles de delà les monts. Les conducteurs de ces transports s'en retournent dans ces contrées sauvages

Agriculture, commerce.

(1) En 1810 on comptait dans le Maryland 111,502 esclaves, et 33,927 Nègres libres.

après avoir vendu leur charge, et emportent en échange du sel et des marchandises d'Europe.

Entre le Maryland et la Virginie est un territore appartenant à toute la confédération, où se trouve la ville fédérale qui porte la nom du célèbre Washington. Les fondemens en ont été jetés en 1792; elle était destinée à devenir la capitale des Etats-Unis, et le gouvernement s'y est en effet établi en 1801.

District de Colombia.

Ce territoire s'appelle le district de Colombia (1); il s'étend sur les deux rives du Potomac, et forme un espace de dix milles carrés, dont les diagonales se dirigent du nord au sud, et de l'est à l'ouest. L'irrégularité de son aspect, et la variété de ses perspectives le rendent remarquable; uni en certains endroits, montueux en d'autres, tantôt ondulé, tantôt entrecoupé de profondes vallées, il est d'une inégalité dont on ne saurait guères donner une idée précise. La rivière Potomac, qui traverse ce district, est navigable pour les plus grosses frégates, depuis son embouchure dans la baie de Chesapeak jusqu'à la ville de Vashington, qui en est à environ deux cents milles. L'ile d'Annalostan, lieu de la résidence du Général Mason, se trouve dans le lit de cette rivière vis-à-vis Georgetown. La population du district de Colombia était en 1810 de 24,023 individus, dont 8,028 à Washington, 4,948 à Georgetown, et 7,227 à Alexandrie. En 1800 elle n'était que de 14,905: d'où il résulte qu'elle s'est augmentée pendant ces dix ans de 9,930 personnes. En 1817, on estimait à 20,000 âmes la population de Georgetown et de Washington, et à 30,000 celle du reste du pays.

Topographie.

Population.

Ville.

La ville de Washington est située au confluent du Potomac, et du bras de l'est, appelé Anakostia, sous le 38.e degré 55′ de latitude, et le 76.e degré 53′ de longitude ouest de Greenwich. Il est presqu'impossibile d'imaginer une situation plus belle, plus avantageuse et plus salubre que celle de cette ville. Georgetown est située au nord-est du Potomac, et séparée de Washington par la petite rivière de Rock. Alexandrie, appelée d'abord Belhaven, est dans une assez belle position sur les bords du Potomac, à six milles au sud de Washington. La fondation de cette dernière ville ayant fixé l'attention de toute l'Europe, il convient de donner ici quelques notions sur son origine et ses progrès.

(1) V. Warden, D. B. A chorographical and statistical description of the district of Columbia etc. *Paris*, 1816, in 8.° with plates and maps.

Origine et progrès de la ville fédérale, qui porte le nom de Washington

La guerre de l'Amérique était à peine terminée, lorsqu'un attroupement nombreux de soldats de ligne et de la milice Pensylvane, armés, entoura la salle où était assemblé le congrès à Philadelphie. Cette soldatesque demandait avec menaces, qu'on fît sans délai les fonds nécessaires pour la payer de la solde arriérée qui lui était due. Indigné de cet outrage, le congrès résolut de s'éloigner d'un état, où, au lieu de trouver protection, il se voyait exposé à être insulté, et il se transféra sur le champ à New-Yorck où il termina sa session. Peu de tems après cette translation, on délibéra dans le congrès sur la nécessité de choisir un lieu particulier pour y établir la législature, et en faire en même tems le siège du gouvernement général des Etat-Unis. Le but de cette disposition était d'assurer l'indépendance de ces deux pouvoirs, et de faire ensorte que la liberté et la sûreté du congrès, ne dépendissent plus de la bonne ou mauvaise police d'un état particulier. Ce n'était pas là encore la seule considération qui rendait cette mesure nécessaire. Il règne parmi ces différens états, malgré les liens qui les unissent, un esprit de rivalité remarquable. Si l'un d'eux avait l'avantage d'être le siége du gouvernement général, il acquerrait bientôt sur les autres une sorte de prééminence, et deviendrait l'objet de leur jalousie: or chacun voit combien il importait d'éviter un aussi grave inconvénient.

Ce projet, tout avantageux qu'il était à l'intérêt général des états, ne laissa pas d'éprouver de la part de plusieurs d'entr'eux des contradictions, qui durèrent jusqu'à la fin de la révolution, et à la publication de la constitution fédérale. La Pensylvanie, par son importance et sa position centrale, avait lieu d'espérer que le siége du gouvernement serait fixé dans ses limites, si le dessein de l'établir dans un lieu indépendant venait à ne pas se réaliser. Aussi ne tarda-t-elle pas à s'y opposer de toutes ses forces; mais elle finit pourtant par y consentir, à condition que le gouvernement continuerait à siéger à Philadelphie, jusqu'à ce que fût construite la nouvelle ville où il devait être transféré. Le général Washington, qui en était alors Président, fut prié de se charger lui-même du soin de désigner l'emplacement de cette ville. Après avoir fait pour cela les diligences nécessaires, cet homme célèbre se détermina pour un endroit qui se trouve sur les bords du Potomac, et que la nature semble avoir disposé pour être le lieu de la métropole des Etats-Unis. Les principaux motifs de sa détermination furent, 1.°; que

cette position est aussi centrale qu'elle peut l'être par rapport à tous les Etats-Unis; 2.°, qu'elle est favorable au commerce, sans lequel la ville qui devait y être bâtie, ne pourrait acquérir le degré de population et de magnificence convenables à la capitale de ce nouvel état. Le lieu où elle a été bâtie réunit précisément tous ces avantages.

Sa situation.

Cette ville est situé à l'extrémité d'une pointe au confluent des deux branches du Potomac. L'espace qu'elle y occupe, et le territoire adjacent, dans un étendue de dix-milles, a été cédé au congrès par les états du Maryland et de la Virginie. Le sol renfermé dans son enceinte appartenait à divers particuliers, qui se sont empressés d'en céder la moitié au congrès, dans la certitude que le reste en recevrait une augmentation de prix, qui les dédommagerait amplement de ce sacrifice. Le plan de la ville est l'ouvrage d'un Français appelé l'Enfant. Il lui a donné l'étendue qui convenait à la métropole d'un aussi vaste pays. L'enceinte qui en a été tracée a quatorze milles de circonférence: les rues se coupent à angle droit, et ont toutes leur direction du nord au sud, et de l'est à l'ouest. Cette disposition donne à tous le quartiers de la ville une telle ressemblance entr'eux, qu'il serait difficile de les distinguer, sans les allées d'arbres qui les traversent diagonalement et dans tous les sens. Les rues ont de quatre-vingt à cent pieds de largeur, et les allées cent soixante: les unes et les autres aboutissent à de grandes places publiques. Chacune de ces allées porte le nom d'un des Etats-Unis, et il a été réservé à chacun d'eux une vaste place, comme un lieu propre à y élever des statues, des colonnes et autres monumens en l'honneur des hommes qui ont illustré leur patrie. Une petite éminence qui se trouve à l'ouest du capitole a été destinée pour y placer la statue du Général Washington.

Plan.

Capitole.

Le capitole est bâti sur le point le plus élevé de la ville, dont il occupe le centre. De cette hauteur on découvre toute la ville, et la vue s'étend au loin sur les plaines environnantes. Ce grand édifice est le lieu où siègent le gouvernement et les cours de justice, et où se trouvent les bureaux des principales divisions du pouvoir exécutif: le palais est très-vaste, et offre un aspect majestueux. On sait que, dans la dernière guerre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, un amiral Anglais, rival d'Erostrate, surprit et incendia cette ville, et ruina le capitole avec une partie des édifices publics; mais ces dégâts sont déjà réparés.

La façade du capitole a six cent cinquante pieds de long, et est décorée d'un péristile soutenu par seize colonnes d'ordre corinthien, qui ont trente-un pieds et demi de hauteur. L'élévation de la coupole est de cent cinquante pieds: l'étage que forme le soubassement en a vingt, l'entablement sept, et le parapet six et demi. La partie du milieu, depuis le portique de l'est jusqu'à celui de l'ouest, a deux cent quarante pieds de long: les appartemens sont voûtés, et tout l'édifice est bâti en pierres semblables à celles qu'on désigne sous le nom de pierres de Portland. Le centre ou grand corps de l'édifice n'est pas encore commencé, mais les deux ailes sont presque terminées. Celle du nord, qui a la forme d'un croissant, avec une coupole doublement arquée et soutenue par des colonnes d'ordre ionique, comprend la salle du sénat. Les bustes de Louis XVI et de Marie Antoinette qui la décoraient ont été perdus dans les flammes, lors de l'incendie de cet édifice par les Anglais. Au dessus de cette salle se trouvent les cours de justice et la bibliothèque. L'autre aile comprend la salle des représentans avec ses bureaux; elle est de forme circulaire, et décorée de trente-deux pilastres d'ordre corinthien, derrière lesquels se trouvent les galeries et les tribunes destinées au public: les fondemens en furent jetés en 1794. L'aile du nord a été achevée en 1801, et celle du midi en 1807. La vue de cet édifice, planche 45, a été copiée sur un dessin de M.r Latrobe, qui est très-exact.

Maison du President etc.

Le palais qu'habite le Président se trouve à un mille et demi du capitole. Il est sur une petite éminence à peu de distance du Patomac, et jouit d'une charmante perspective, qui s'étend sur le cours de cette rivière et les riches plaines qui sont au delà. Il est à deux étages, et bâti en marbre: la pièce la plus spacieuse qu'il renferme est ovale.

Les maisons particulières sont toutes d'une architecture simple; elles doivent être bâties en brique ou en pierre d'après les réglemens; les murs n'ont pas plus de trente pieds de hauteur, et sont parallèles à la direction des rues. Quelques particuliers s'étant permis d'en bâtir en bois, on les avertit qu'elles seraient tolérées jusqu'à une certaine époque, passé laquelle on les démolirait. Trois commissaires nommés par le Président et salariés par l'état résident dans la ville fédérale, et sont chargés de veiller à la construction des édifices publics et privés. Il y a dans son enceinte des fontaines d'une eau excellente, et l'on peut s'en procurer pres-

45.











47



P. Fumagalli f.

que partout en creusant la terre à une certaine profondeur. Cette ville est en outre traversée par deux ruisseaux appelés, l'un le Réedy-Branche, et l'autre le Tibre. Le pont du Potomac, qui a un mille de long, est appuyé sur de grosses piles de 18 à 40 pieds, selon la profondeur de l'eau, et recouvert d'un toit en planches de pin blanc et jaune. Une balustrade élégante sépare le trottoir du passage destiné aux voitures. Au moyen d'un simple levier et d'une poulie, un homme seul peut lever le pont-levis pour le passage des vaisseaux (1).

Ville d'Alexandrie,

Alexandrie est une des plus belles villes des Etats-Unis; ses maisons sont pour la plupart en brique, et l'on en voit même beaucoup d'une construction élégante. Les rues qui se coupent à angle droit sont commodes et bien pavées. Les édifices qui ont été élevés aux frais du trésor public sont une église Episcopale, une académie, une maison de justice et une banque.

Mont Vernon, et maison de Washington.

A neuf milles au dessous et au bord du Potomac on trouve le mont Vernon, où le général Washington fixa d'abord sa demeure. Cette montagne fait partie des rives du Potomac, qui, dans cet endroit où leur pente est très-roide, s'élèvent à deux cents pieds au dessus du niveau de l'eau. La rivière y a trois milles de largeur, et forme sur la rive opposée une baie de la même étendue, qui s'avance dans les terres. La planche 46 présente la vue du Potomac prise du haut du Vernon. Au premier coup-d'œil on croirait que cette baie fait partie de la rivière; mais environ à trois milles au dessous de la maison du Général, elle tourne brusquement à gauche, et se perd de vue. On découvre du même côté un horizon de douze milles d'étendue. L'ensemble de ce pays est délicieux.

Cette maison fut bâtie à soixantes verges de la cime du mont: voy. la planche 47. Elle est faite de pièces de bois taillées en équerre, et peintes de manière à imiter parfaitement la pierre vive. La façade de derrière du côté de la rivière, est ornée d'un portique de quatre-vingt seize pieds, qui est soutenu par huit colonnes. Cette façade est simple, et offre de loin un bel aspect. Le logement du maître est au centre, et communique aux ailes latérales, par le moyen d'une galerie couverte qui tourne obliquement. Derrière une de ces ailes se trouvent les diverses pièces pour le service de la maison, et derrière l'autre une partie des bâtimens rustiques, avec les cabanes des esclaves (2).

(1) V. King, Robert, map of the city of Washington.

(2) Ces cabanes font partie des premiers bâtimens qu'on aperçoit en

Il y a devant la façade de la maison une esplanade, qui s'étend dans toute sa longueur, laquelle est entourée d'une rangée d'arbres. Une haie la sépare de l'habitation rurale, et du jardin qui se trouve sur les côtes oposées. Ce jardin ressemble à une espèce de vivier, et l'on voit que par tout l'industrie y tend plus à l'utile qu'à l'agréable. Il y a derrière la maison une autre esplanade, et l'on a construit sur la pente de la montagne un parc pour les bêtes fauves. Les appartemens sont petits, à l'exception d'un seul qui a été fait depuis la guerre, c'est le sallon de compagnie. « On n'y voit, dit Weld, que des meubles simples, dont quelques-uns sont même usés. Le soin à donner aux affaires publiques obligeait le Général à demeurer à Philadelphie, et le mont Vernon en souffrit. Les étrangers qui voyagent dans cette partie de l'Amérique,

arrivant à Vernon. Un étranger, après avoir admiré dans les Etats-Unis les heureux effets de la liberté, ne peut voir, sans une douloureuse surprise, ce monument d'esclavage dans la demeure même du libérateur de ces belles contrées. Ce fut lui qui eut la gloire d'être le chef d'un peuple armé pour le recouvrement de son indépendance, d'un peuple qui déclara à la face de l'univers, « que tous les hommes sont nés égaux entr'eux, et qu'ils ont reçu de l'Etre Suprême des droits inaliénables, dont les premiers sont la vie, la liberté, et la propriété des moyens nécessaires pour vivre heureux ». Combien ne serait-il pas à souhaiter, que cet homme superieur aux vues de l'intérêt, eût été le premier à affranchir ses esclaves, et à prouver ainsi au peuple pour lequel il a combattu, qu'après avoir assuré son indépendance, son premier devoir est de rendre la liberté aux hommes qu'il tient lui-même dans l'esclavage! Mais il est bien probable que l'accomplissement de ce noble dessein ne serait pas sans incovéniens. Autrement le Général Washington aurait sans doute donné cet exemple glorieux à ses concitoyens. Il crut peut-être qu'il importait plus au bien public, que la première impulsion vînt du corps legislatif. Peut-être craignit-il aussi, qu'en donnant la liberté à ses esclaves, cela ne devînt un signal de révolte pour ceux des autres. Or un pareil danger est extrêmement grave dans un pays, où le nombre des esclaves surpasse celui des hommes libres. La législature et les particuliers n'ont rien fait jusqu'à présent qui tendît à l'abolition de l'esclavage. Le Maryland et autres Etats du sud ne s'en sont pas occupés davantage; mais la Pensylvanie, comme nous l'avons vu, et autres états du nord, ont rendu des lois qui doivent produire peu-à-peu cet effet. Il s'opérera également chez les autres, mais par des voies plus lentes. Cependant, puisque le plan adopté pour l'affranchissement d'un petit nombre d'esclaves a si bien réussi, pourquoi ne pas le tenter sur un nomdre plus considérable?

vont presque tous voir ce beau séjour. Ils y sont reçus par une personne chargée de faire en l'absence du Général les honneurs de sa maison. On nous y donna un excellent souper où il y avait plusieurs espèces de vins, avec un bon lit; et l'on y prit le plus grand soin de nos chevaux „.

La Virginie (1), ainsi appelée par le Chevalier Walter Ra- *La Virginie.*

(1) V. les ouvrages suivans sur l'histoire de la Virginie.

Amidas, Philip, and Borlow, Arthur, Voyage to the coast of Virginia, 1584. V. le Recueil d'Hakluyt, qui comprend plusieurs autres ouvrages sur l'histoire de la Virginie.

Harriot, Thomas. Account of Virginia, 1586.

Virginias'riches evalued by the description of Florida her neighbour etc. *London*, 1619, in 4.°

State of affairs in Virginia. *London*, 1622-23.

Bullock, Villiam. Description of Virginia, impartially examinend. *London*, 1649, in 4.°

Williams Edward. Virgo triumphans, or Virginia richly valued etc. more especially the south parts thereof with the fertile Carolina etc. *London*, 1650, in 4.°

Glover, Thomas. Account of Virginia. Inséré dans le XI tome des *Transactions philosophiques de Londres*, N.° 126.

Discovery of the Western parts of Virginia with Doctor Mitchills'remarks, 1671.

Journal from Virginia to the Apamathian mountains, 1671.

Strachey, William. The history of travayle into Virginia britannica etc., with several fig. coloured, 1671.

Answer to captain Nathaniel Butlers'unmasked face of Virginia, as it was in the winter of 1622, 1671.

Déclaration du peuple de la Virginie contre Sir William Berkeley, 1671.

Lederer, John. Discoveries from Virginia to Carolina. *London*, 1672, in 8.°

Voyages d'un Français, avec une description de la Virginie et du Maryland. *La-Haye*, 1687, in 8.°

Claytons'account of Virginia. *London*, 1693, in 4.°

Bird. History and present state of Virginia in four parts etc. *London*, 1705, in 8.°

Histoire de la Virginie, par un auteur natif et habitant du pays, traduite de l'Anglais sur l'édition de Londres de 1705. *Paris et Orléans*, 1707, in 8.° fig.°

Jones. Present state of Virginia. *London*, 1724, in 8.°

Henning, W. W. Statutes at large, 3 vol. in 8.°

Claytoni, Joh. Flora Virginica, 1739.

leig, en l'honneur de la Reine Elisabeth qui n'était pas encore mariée, est située entre le 36.e degré 30', et le 40.e degré 40' de latitude nord, et entre le 1.er degré 40' de longitude est, et le 6.e degré 20' de longitude ouest de Washington. Elle est bornée au nord, au nord-est et à l'est par le Potomac, la baie de Chesapeak et l'Océan Atlantique; au nord, au nord-ouest et à l'ouest, par la ligne qui le sépare de la Pensylvanie, la rivière Chio, une de ses branches appelée le Big-Sandy, et les montagnes de Cumberland; et au sud par une ligne tirée de l'est à l'ouest, qui la sépare du Ténessée et de la Caroline septentrionale. La grande chaîne des Alleghany qui partage cet état du nord-ouest au sud-est, est formée de plusieurs petites chaînes, qui ont presque toutes une direction parallèle entr'elles. La plus orientale est connue sus le nom de Blue Ridge ou de montagnes du sud: celle qui vient ensuite est la chaîne de Great Ridge, ou de montagnes du nord; et la plus occidentale appelée Alleghany, qui est la plus haute de toutes, sépare les rivières qui ont leur embouchure dans l'Océan, de celles qui vont se jeter dans l'Ohio.

Etendue

Montagnes.

Rivières.

Ces montagnes donnent l'origine à plusieurs rivières qui se dirigent, les unes à l'est vers l'Océan, les autres à l'ouest vers le Mississipi où elles se perdent, et le reste au midi vers le golfe du

Jefferson. Notes on the state of Virginia written in 1781, 1782. L'auteur y donne la note des ouvrages suivans :
— Smith, Captain. History from the first settlements to the year, 1624.
— Stith, William. History of the same period, in 8.°
— Beverley, R. B. History from the earliest period. *London*, in 8.°
— Account of the colonists and Indians.
— Keith, William. History from the earliest period to the year 1725.
Tucker, Saint-George. Dissertation on slavery with a proposal for the gradual abolition of it in the state of Virginia. *Philadelphia*, 1796, in 8.°
Baltzell, John. Essay on the mineral properties of the sweet springs of Virginia etc. *Baltimore*, 1802, in 8.°
Marshall, Judge. Life of Washington, 1810, 5 vol. in 8.°
Caldwell, John. Tour through parts of Virginia in the summer of 1808 etc. *Belfast*, *Ireland*, 1810, in 12.°
Campbell, J. W. History of Virginia, from its discovery till the year 1781 etc. *Philadelphia*, 1813, in 8.°
Burke. History of Virginia, in 8.° Skelton entreprit d'achever cet ouvrage qui avait été laissé imparfait par Burke tué en duel sur les rives de l'Appomatox.





Mexique. Du nombre des premières est le Potomac, qui a sa source près des confins de la Pensylvanie, où se trouve le fort Cumberland, et va se jeter dans la baie de Chesapeak. La navigation en est libre depuis Alexandrie jusqu'à la mer; mais dans la partie supérieure, elle est interceptée par des rocs, qui occupent souvent tout le lit de cette rivière. Le Raphannoc, l'York River et le Jame's River, qui se rendent aussi dans la baie de Chesapeak, ont le même cours. Les rivières qui coulent au delà des monts, et ont leur direction de l'est à l'ouest sont, l'Yocchiogeni, le Monanghela, le Gréen-Briar, le New-River, le grand Kanhawa, le Salt-lick, le Keutucke et le Bear-grass, lesquelles se joignent toutes à l'Ohio, qui se jette lui-même dans le Mississipi. Enfin celles qui passent entre les chaînes des montagnes et se dirigent du nord au midi sont le North-River, le South-River, le Capecapon, et le Shenandoah ou Shenadore.

Le Rock Bridge ou pont de roche.

Quoiqu'il n'entre pas dans nos vues d'arrêter l'attention de nos lecteurs sur des objets de simple curiosité, nous ne pouvons nous dispenser néanmoins de faire mention de la carrière de Madisson, et du passage du Potomac à travers les crevasses des montagnes; mais le Rock-Bridge, ou pont de roche, situé dans le comté du même nom, mérite que nous en donnions une courte description, comme étant un des plus beaux ouvrages de la nature. Ce pont est jeté sur un des affluens de la rivière James, appelé la Cedar-Creak, lequel passe au fond d'une vallée qui a de 210 à 270 pieds de profondeur, sur quarante-cinq pieds de diamètre par le bas et 90 par le haut. C'est une masse solide de roche calcaire de quarante pieds d'épaisseur, recouverte de terre et de morceaux de roc détachés, dont les deux bouts s'appuient sur les bords du précipice et forment un arc immense, qui, vu de bas en haut, porte dans l'âme un sentiment mêlé d'admiration et d'effroi. Ce phénomène, très-naturel en lui-même, ne diffère des excavations si fréquentes dans les pays calcaires, que par la grandeur de sa masse, et sa disposision pittoresque (1). Nous avons cru devoir en donner le dessin à la planche 48, que nous avons copiée sur celle qu'on en trouve dans le *Colombian Magaz.*

(1) Comp. De Chastellux, tom. II. pag. 305. Weld, Voyage au Canada, Trad. Franc. tom. I. pag. 251. Paynés Geography, tom. IV. pag. 398. Nous avons préféré la description de ce dernier.

Climat. M.r Jefferson, dans ses notes sur la Virginie, observe qu'en s'avançant de l'est à l'ouest sous le même parallèle, le climat devient plus froid, comme si l'on allait vers le nord, jusqu'à ce qu'on arrive au sommet de l'Allegany, qui est la partie la plus élevée entre l'Océan et le Mississipi. En descendant sous la même latitude jusqu'à ce fleuve, le climat change et devient de quelques degrés plus chaud que sur les bords de l'Atlantique à latitude égale. La végétation, la présence de certains oiseaux et le thermomètre y viennent à l'appui de ces observations. Il semble, continue le même auteur, qu'il s'est opéré un changement notable dans ce climat. Les hivers y sont à présent bien moins rigides qu'ils ne l'étaient il y a un demi siècle, où l'on voyait tous les ans la neige couvrir la terre pendant trois mois, tandis que depuis quelques années elle n'y reste que quelques jours, excepté sur les montagnes: il est rare également que les rivières y gèlent. Les chaleurs de l'été y sont aussi plus tempérées. Les extrêmes du chaud et du froid sont de 98 au dessus et de 6 degrés au dessous de zéro du thermomètre de Farenheit. La température ordinaire du mois de mai, où la végétation a le plus de force, est de 63 degrés. La température moyenne de Williamsbourg, sous le 38.e degré de latitude, est, selon de Humboldt, de 14 degrés 5′ du même thermomètre. Le Docteur Valentin a observé qu'en été elle s'y élève souvent à 94 degrés, qui équivalent à 29 degrés 6′ du thermomètre de Réaumur.

Règne minéral. On a découvert des mines d'or dans le comté de Buckingham, des mines de cuivre dans le comté d'Orange, et sur les bords de la rivière James dans le comté d'Amherst, et de riches mines de fer aux environs de cette rivière dans les comtés d'Albemarle et d'Augusta. Le plomb abonde sur les rives du Kanhawa dans le comté de Wythe, et vis-à-vis de l'embouchure du Cripple-Creek. Parmi les salines on distingue celles de Kanhawa et du comté de Washington. Il y a dans la Virginie plusieurs sources d'eaux minérales; et l'on vante pour leurs qualités médicinales celles de Berkley, ainsi que celles qu'on trouve au delà des monts Alleghany dans le comté d'Augusta, connues sous le noms de Warm-Springs et Sweet-Springs.

Végétaux. Les forêts de la Viginie ne sont composées que d'arbres de haute futaie, ce qui permet de les traverser à pied et à cheval, excepté dans les terreins bas des côtes orientales, qui sont couverts

de cèdres, de pins et de cyprès. Les terres les plus fertiles produisent des chênes et des noyers de plusieurs espèces : on y trouve aussi l'orme, le cornouiller, le frêne, le peuplier, la robinia et le mûrier : le maronnier, le platane et l'érable y sont très-multipliés. On rencontre le long des rivières le frêne, le bouleau, la magnolia, le houx, le sassafras, le micocoulier et le pommier odoriférant. Le chêne noir, dont le gland sert à la nourriture des cochons, se plait sur les coteaux, où le sol est froid, dur et argilleux. Warden a donné dans le troisième volume de son ouvrage un long catalogue des principaux arbres et arbrisseaux de ce pays.

La partie occidentale de la Virginie offre une infinité de points de vue pittoresques, et ressemble à un vaste parc. Son tabac fameux, le riz et le froment font la richesse des habitans de l'autre partie. M.r Jefferson est porté à croire que la pomme de terre, le maïs, la courge melopepon, la courge pepon, la courge tuberculeuse et le tabac de Virginie, que les Anglais trouvèrent à leur arrivée dans cette contrée, y ont été apportés par les Indiens des climats méridionaux.

Animaux.

On a trouvé dans cet état des os de mammouth et autres animaux, dont la race est entièrement éteinte. Ceux qu'on voit encore en grand nombre dans les parties occidentales sont, le daim, l'ours, le loup, le raton-laveur, l'opossum et l'écureuil. A l'est des montagnes les animaux sont devenus rares, et les pelleteries ont cessé d'y être un objet d'exportation. Dans l'espèce des volatiles on remarque le coq-d'Inde sauvage, qui est très-répandu sur les différentes branches du Kanhawa, et le long de certains ruisseaux. Le canard, *anas valisneria* de Wilson, se trouve sur les bords de la rivière James, et sa chair est d'une délicatesse qui le fait rechercher. L'oiseau rouge et l'oiseau mouche se font admirer par la beauté de leur plumage. La grive, ou *turdus polyglottus* de Linnée, ainsi appelée parce qu'elle imite par son chant celui des autres oiseaux, est de la grosseur des nôtres, de couleur grise plus foncée sur les ailes, et a le ventre blanc tacheté de brun. Elle fait son nid dans les buissons, et est aisée à élever en cage : les Anglais surtout la recherchent pour son chant, et la payent souvent un prix exorbitant. Cet oiseau est fort-rare dans les contrées du nord de l'Amérique septentrionale ; à l'approche de l'hiver il se retire vers le midi, et ne revient que sur la fin du printems.

Population. La population de la Virginie, qui, en 1607, n'était que de 40 personnes, s'élevait déjà à 40,000 en 1671 y compris 2,000 esclaves; et depuis lors jusqu'en 1810 elle est montée à 974,622, y compris 392,518 esclaves et 30,570 noirs libres. Les habitans de ce pays descendent pour la plupart des premiers planteurs Anglais: on trouve en plusieurs endroits de petites colonies d'émigrés Ecossais et Irlandais: la population de Petersbourgh est en grande partie Irlandaise. On trouve également à Norfolk plusieurs familles de la même nation, et environ trois cent personnes d'origine Française. Les habitans des contrées montueuses sont grands et robustes; ils ont ordinairement les yeux noirs et vifs, les dents d'une blancheur éclatante, et le teint communément plus brun que les habitans des pays qui sont plus au nord. Leur taille est plus haute que celle des Européens en général (1); ils sont très-actifs, bien nourris, bien habillés et bien logés. Les femmes se marient de quinze à vingt ans, et les hommes de vingt à vingt-cinq. Les habitans de la partie supérieure de la Virginie semblent jouir de la meilleure santé; mais ceux des contrées maritimes sont sujets à des fièvres dangereuses.

Histoire. Les Anglais attribuent la découverte de cette partie du continent de l'Amérique à Jean Cabot, et les Français à Verrazano qui en prit possession au nom de François I.er; mais ce fut le chevalier Walter Raleig qui, en 1587, y forma les premiers établissemens au nom d'une compagnie de négocians Anglais.

A cette époque, il y avait, depuis les montagnes jusqu'à la mer, et depuis l'embouchure du Potomac jusqu'au point le plus méridional du Jame's River plus de quarante tribus différentes de naturels, dont les plus considérables étaient celles des Powhatans, des Mannahoacs et des Monacans. Les tribus qui occupaient les plaines, depuis le rivage de la mer jusqu'aux cascades des fleuves, étaient confédérées avec les Powhatans, et celles qui habitaient les montagnes étaient partagées en deux confédérations, savoir; les tribus qui avaient leur séjour aux sources du Potomac et du Rappahannoc, lesquelles étaient alliées des Mannahoacs, et les autres

(1) Il n'est pas rare, dit Warden, de rencontrer des hommes de la taille de six pieds six pouces à six pieds neuf pouces Américains. Benjamin Harisson a sept pieds cinq pouces. Quelques-uns d'entr'eux sont d'une force extraordinaire. On sait que Peter Francisco prenait deux hommes de six pieds de chaque main, et les tenait en l'air à bras tendu.

répandues dans la partie supérieure du Jame's River, qui l'étaient des Monacans. Ces deux confédérations d'indigènes montagnards étaient amies et alliées entr'elles pour faire la guerre aux Powhatans, et autres habitans de la plaine. Le territoire des Powhatans et de leurs confédérés au sud du Potomac comprenait environ huit mille milles carrés, sur lesquels on comptait trente tribus et deux milles quatre cent guerriers. Le capitaine Smith dit qu'à soixante milles aux environs du James-town, il y avait 5,000 habitans, dont 1,000 étaient des gens de guerre. Outre ces tribus on en connaissait encore trois autres, savoir; les Nottaways, les Meherrins et les Tuteloes, qui étaient confédérés avec les naturels de la Caroline, qu'on croit avoir été les Chowanoes.

Figure des indigènes de la Virginie.

Les indigènes de la Virginie sont, pour la plupart, de haute taille, droits et bien proportionnés. Ils ont particulièrement les bras et les jambes très-bien faits, le teint couleur marron foncé, les cheveux noirs comme le charbon, les yeux de même, et le regard louche. Les femmes sont presque toutes belles, et il ne leur manque qu'un beau teint. A la différence de toutes les autres femmes de l'Amérique, elles ont le sein petit, rond et si ferme, qu'il est rare d'en voir avec le sein pendant même dans la veillesse. Elles sont vives, toujours gaies, et ont un sourire extrêmement gracieux. Les hommes s'arrachent la barbe et se coupent les cheveux de diverses manières; mais les plus distingués en conservent une longue tresse derrière la tête. L'usage le plus commun chez les femmes est de les porter longs, flottans sur leurs épaules, ou réunis en une seule tresse avec un fil de grains. Les chefs de l'un et l'autre sexe ne se montrent jamais sans avoir une espèce de couronne de la largeur de cinq à six pouces, et composée de coquillages ou de baies dont l'arrangement présente diverses figures, et un mélange curieux de couleurs différentes. Ils portent aussi quelquefois autour de la tête un morceau de pelleterie de couleur. Tous vont nu-tête; ils sont néanmoins dans l'usage de parer leurs chevelure de grandes plumes, que chacun arrange à sa fantaisie. Les chefs ont pour tout vêtement un grand manteau dont ils s'enveloppent négligemment, et qu'ils serrent quelquefois avec une ceinture autour de leurs reins: le haut de ce manteau est attaché sur leurs épaules, et le reste leur tombe jusqu'au dessous des genoux; ils ont par dessous un morceau de toile ou une petite peau qui les ceint au bas ventre, et leur pend jusqu'à la moitié des cuisses. Les gens

du peuple ne portent qu'un cordon autour des reins, et se passent entre les cuisses un morceau de toile ou de peau, dont les extrémités sont retenues devant et derrière par un cordon. Ceux qui portent des souliers, dont l'usage n'est pas encore bien répandu, et n'est encore que de circonstance, les font en peau de daim, qu'ils doublent d'un autre morceau pour former la semelle. Cette chaussure se serre sur le coude-pied comme une bourse avec des cordons, qui se lient autour de la cheville du pied. Nous avons représenté à la planche 49 divers ornemens, dont ces Indiens se parent surtout dans leurs danses. Les n.os 8 et 9 sont deux bonnets de plumes: on voit au n.° 11 la chemise, au n.° 10 le tablier, aux n.os 1, 2 et 3 des ceintures de plumes de diverses sortes, au n.° 4 une ceinture de noyaux d'Ahouai, et aux n.os 5, 6 et 7 des dessins de différens colliers (1).

Les naturels de la Virginie et des pays circonvoisins forment entr'eux des communes, qui sont quelquefois composées de cinq cents familles: chacune de ces communes forme une espèce d'état qui a son Roi ou chef, dont l'autorité ne s'étend pas au delà. Il est néanmoins de ces chefs qui régnent sur plusieurs communes, que le droit de succession ou de conquête a réunies sous les mêmes lois; ils ont alors dans chacune d'elles des lieutenans qui payent un tribut au chef, et sont obligés de le suivre à la guerre avec leurs sujets.

Les habitans de la Virginie se font des maisons à peu de frais: pour cela ils coupent de jeunes arbres, les enfoncent en terre par le plus gros bout, et en replient les extrémités qu'ils lient entr'elles avec des bandes d'écorce. Les huttes les plus petites sont de forme conique, à-peu-près comme nos ruches; mais les grandes sont oblongues, et toutes sont couvertes avec de grands morceaux d'ecorce d'arbre. Ils y laissent de petits trous pour y donner accès à la lumière, et qui se bouchent quand il fait mauvais tems: le foyer est toujours au milieu de la hutte, dont la porte ne se ferme qu'avec une natte. Ces huttes ne sont composées que d'une seule chambre, où toute

(1) V. Prévost. Hist. Générale des Voyages etc. tom. XXI pag. 250. *Edit. d'Amsterdam*, 1774.

Lorsque nous traiterons du costume des habitans de la Caroline méridionale, qui, anciennement, fesait aussi partie de la Virginie, nous accompagnerons notre description de dessins où l'on verra les portraits de quelques indigènes de cette partie de l'Amérique, ainsi que divers genres d'habillement et de parure qui leur sont propres.



G. Gallina f.

la famille dort sur des lits faits avec des baguettes et des branchages, qui sont placés le long de l'enceinte, sur de petites fourches à quelque distance de terre, et sur lesquels sont étendues des nattes ou des peaux: en hiver ils se couchent autour du feu sur de bonnes pelleteries. Les fortifications de leurs bourgs consistent en palissades de dix à douze pieds de haut, qu'ils doublent et triplent au besoin lorsqu'ils sont menacés par l'ennemi; mais en tems de paix ils négligent ordinairement ce moyen de défense, excepté cependant pour la cabane royale, dans l'enceinte de laquelle il y a toujours d'autres édifices, dont la population est suffisante pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

Tels étaient les habitans de la Virginie, lorsque, malgré le mauvais succès des tentatives de Sir Walter Raleig, il se forma une association de nobles et de marchands Anglais sous le nom de Compagnie de Londres et de Bristol, dont l'objet était d'établir une colonie dans cette contrée. Plusieurs aventuriers partis de Londres aux frais de cette compagnie sous la conduite du capitaine Newport, débarquèrent dans la baie de Chesapeak. Ayant remonté la rivière Powhatoé, à laquelle ils donnèrent le nom de Jame's River, ils jetèrent les fondemens de Jame'stown en l'honneur de Jacques I.er alors régnant, et cent quatre d'eutr'eux, dont plusieurs étaient de bonnes familles d'Angleterre, se fixèrent dans la nouvelle ville. Les Powhatans naturels, qui habitaient ce pays, avaient un Roi qui commandait à trente Regoli ou chefs qui étaient dans sa dépendance. Les Anglais furent bien reçus des Powhatans, qui non seulement leur fournirent des vivres, mais encore les aidèrent à bâtir leur ville. Il s'éleva néanmoins quelques dissensions entr'eux et les colons, et il y eut même quelques escarmouches, dans une desquelles le capitaine Smith, qui était à la tête de la colonie, fut fait prisonnier. Le Roi devant lequel il fut conduit, après avoir offert un sacrifice au Dieu O-kee, le condamna à être brûlé vif. On préparait déjà le bûcher, lorsque Pocahontas, fille du Roi, obtint de son père que la vie lui fût accordée. Non seulement il fut mis aussitôt en liberté, mais encore il épousa sa libératrice, et fut respecté des indigènes, qui sont dans l'usage de regarder comme fesant partie de leur nation les prisonniers dont ils épargnent les jours. Smith et Pocahontas passèrent ensuite en Angleterre; mais cette femme s'étant aperçue que Smith n'avait plus pour elle la tendresse qu'il lui avait témoignée en Amérique, et indignée de

son ingratitude, elle l'abandonna, et s'en retourna dans son pays, où elle se maria à un certain Roll (1).

Les colons ayant continué à donner des sujets de mécontentement aux indigènes, ceux-ci s'en vengèrent en leur déclarant la guerre, et la poussèrent si vivement, qu'ils les avaient presque réduits à quitter le pays, lorsque Lord Delaware, nommé Gouverneur de la Virginie, arriva à propos pour appaiser ces troubles, et remit sur un bon pied la colonie. De retour en Angleterre, il entreprit un nouveau voyage en Amérique en 1618; mais étant mort dans la traversée, un certain Argoll fut nommé par le Roi pour le remplacer. Ce Gouverneur, plus occupé de l'idée de faire de nouvelles découvertes que du soin de la colonie, fut rappelé, et eut pour successeur Georges Hardley, qui encouragea la culture du tabac, et s'appliqua à rapprocher davantage la constitution de celle d'Angleterre. Il créa un conseil à l'imitation de la chambre haute, et une assemblée générale qui représentait celle des communes: ces deux chambres se réunirent pour la première fois à James-town en 1620. Ce fut là le premier établissement stable formé par les Anglais dans l'Amérique septentrionale. Au bout de trois ans, le système introduit par Hardley n'ayant pas été trouvé avantageux, le Roi révoqua la patente qui avait èté donnée à la compagnie de Londres et de Bristol, et mit cette province sous le gouvernement immédiat de la Couronne. Depuis ce changement, on y transporta beaucoup d'aventuriers et de criminels, dont le nombre commença à donner plus d'étendue à cette colonie. En 1764, son conseil et la chambre de ses représentans adressèrent au Roi des réclamations sur

(1) Ou Jean Rolfe, comme d'autres le prétendent: cet événement est même rapporté tout différemment par d'autres écrivains. Pocahontas fut, dit-on, donnée en mariage à ce Rolfe, en vertu d'un traité d'alliance conclu entre les Anglais et le père qui était chef des Powhatans; et que ce mariage se fit pendant que Smith se trouvait en Angleterre, où il était allé pour se faire traiter d'une blessure. On assure néanmoins que lorsque Pocahontas contracta ce mariage, elle croyait que Smith, qu'elle avait tendrement aimé, était mort de sa blessure, et que cet accident n'avait même été qu'une ruse de sa part, pour la déterminer à épouser un autre Anglais; on ajoute même qu'étant allée à Londres avec ce second mari, elle ne voulut point recevoir Smith; mais que cédant anfin à ses prières, et ayant consenti à le voir, elle lui reprocha amèrement de l'avoir trahie, et d'avoir payé d'ingratitude son amour et ses bienfaits. V. Prévost., Hist. générale des Voyages, tom. XXI.

le nouvel impôt du timbre; et s'étant réunie aux autres Etats de l'Amérique, elle adopta en 1776 le systême de l'indépendance.

Etat présent de la Virginie.

La Virginie est actuellement divisée en 97 comtés. Sa capitale était autrefois Williamsbourg; mais le siége du gouvernement a été transporté il y a déjà long-tems à Richemond, comme étant la ville la plus centrale de cet état. Richemond n'était qu'un petit village, lorsqu'en 1782 on résolut d'en faire la capitale; mais le titre de City qui dès lors lui fut accordé, augmenta rapidement sa population, qui de 4,000 habitans qu'elle était en 1780, s'élevait dejà à 14,333 en mai 1817. Norfolk, port de commerce, en compte environ 10,000, et Petersbourg, autre port à peu de distance, à-peu-près 6,000. A l'ouest des montagnes Bleues on trouve Winchester qui a 2,500 habitans: Wheeling, autre ville sur l'Ohio, semble devenir importante.

Edifices.

Les seuls édifices publics un peu dignes de remarque sont; le palais du gouvernement, appelé le Capitole, à Richemond, le collège et l'hôpital des fous à Williamsbourg; mais aucun de ces édifices n'annonce du goût pour l'architecture: ce qui a fait dire à M.r Jefferson: « il semble que le génie de cet art ait lancé sa malédiction sur ce pays ». En 1815, la législature destina une somme d'environ soixante mille dollars pour les édifices publics, et une autre somme pour l'érection d'un monument à la mémoire de Washington, qui naquit en Virginie dans le comté de Westmoreland près de la petite rivière de Bridges le 22 février 1732, et mourut dans sa terre du mont Vernon le 14 décembre 1799. Les maisons des particuliers sont généralement en bois, blanchies en plâtre en dedans, et peintes au dehors. Celles des pauvres ne sont que des huttes construites aussi avec des pièces de bois, dont les intervalles entre l'une et l'autre sont remplis de terre glaise. Les maisons des riches, ou *planteurs*, sont en pierre ou en brique.

Constitution.

La Virginie a une assemblée générale composée de deux corps législatifs, qu'on appelle le sénat et la chambre des délégués. Cette dernière est formée des représentans des villes et des bourgs, qui ont le droit d'en nommer. Les lois sont d'abord proposées dans cette chambre, et passent ensuite à l'examen du sénat. Il y a vingt-quatre sénateurs, dont six sont renouvellés tous les ans, ensorte que leurs fonctions ne durent que quatre ans. Le Gouverneur est élu au scrutin, et à la pluralité des suffrages dans les deux chambres réunies, et il ne peut être confirmé pour plus de trois ans, après les-

quels il n'est permis de le nommer de nouveau qu'au bout de quatre ans. Le pouvoir exécutif est entre les mains du Gouverneur, et d'un conseil privé de huit membres, élus de même au scrutin dans les deux chambres. Deux de ces conseillers sont renouvellés de trois en trois ans; et chaque année on élit un Président, qui, en cas de mort ou d'absence du Gouverneur, prend le titre de vice-Gouverneur de l'état. Les juges, l'avocat général et le secrétaire attachés aux tribunaux, sont également nommés au scrutin par les deux chambres réunies, ou l'assemblée générale. Il existe en Virginie une loi assez remarquable, c'est celle qui accorde à tout le monde une liberté de conscience absolue, ensorte que les Juifs même, les idolâtres, les Mahométans, en un mot tous les hommes, de quelque religion ou secte qu'ils soient, peuvent parvenir aux dignités les plus importantes de la république. Les différentes sectes de la religion Chrétienne sont, les Presbytériens, les Episcopaux, Les Catholiques, les Baptistes et les Méthodistes.

La grande distinction qui règne entre les riches et les pauvres en Virginie, fait que le gouvernement y est plus aristocratique qu'en aucun autre état de la confédération: cependant c'est dans le petit nombre d'hommes riches et éclairés qui forment l'oligarchie de ce pays, que s'est manifestée, à l'époque de la révolution, la plus grande opposition au système monarchique, et c'est pour cela que la Virginie a été appelée le siége de l'esprit démocratique.

Instruction publique.

L'étude des sciences et des lettres est négligée dans cette contrée, la patrie des Washington et des Jefferson: néanmoins, la législature assigna dans une de ses séances de 1815 à 1816, un million de dollars pour les écoles. On enseigne dans le collège de William et de Mary à Villiamsbourg, la législation, la médecine, les mathématiques, la philosophie, les baux arts et les langues modernes. On y comptait dans ces dernières années environ soixante étudians. Le collège de Hampden et de Sydney, dans le comté du Prince Edward, a été fondé depuis peu. Celui de Washington ou académie de *Liberty-Hall*, qui porte le nom de son fondateur, a une bibliothèque et un cabinet de physique, et peut contenir de même soixante étudians. Il y a une académie à Lexington, à Alexandrie, à Norfolk, à Hanovre: celle d'Hampstead, dans le comté du Roi Georges, est appelée l'académie de Potomac: il y en a aussi une à Rappahanoc.

Usages et mœurs.

Les habitans de la Virginie, la plupart planteurs ou propriétaires, fuient le séjour des villes pour goûter les plaisirs de la vie champêtre : aussi ces villes ne sont elles ni grandes ni peuplées. Les plantations, qui sont généralement considérables, ne fournissent guères que du tabac, qui y est cultivé par des esclaves Nègres, sous la conduite d'un *Overseer* ou surveillant. La maison du propriétaire est pour l'ordinaire grande, bien bâtie, et située sur le penchant de quelque colline ou dans la plaine ; elle est entourée de plusieurs petites habitations pour le surveillant, les esclaves, et à l'usage des cuisines et des écuries : ce qui donne à tout l'ensemble l'apparence d'un petit village. Cette maison est accompagnée d'un vaste jardin, où l'on cultive diverses sortes de plantes potagères, et où l'on voit des pruniers, des cerisiers, des pommiers et autres arbres à fruit, qu'on y a transportés d'Europe. Les pêchers sont si communs dans les bois, qu'on ne prend aucun soin de leur culture. On élève aussi beaucoup d'animaux domestiques, tels que chevaux, vaches, cochons, moutons, poules et canards. On trouve une description succincte du genre de vie des Virginiens dans le Musée Américain, ouvrage périodique publié à Philadelphie ; et la peinture qu'on y en fait, ne peut être qu'agréable à quiconque désire connaître les mœurs de ce peuple.

Comment le riche propriétaire passe la journée.

« Le riche propriétaire se lève à neuf heures, et va ensuite en se promenant vers ses écuries, qui sont ordinairement à deux cents pas de sa maison, pour voir ses chevaux. Il rentre avant les dix heures pour son déjeuner, qui consiste en thé ou café, avec du pain, du beure, et quelque salaison. Il s'étend après cela sur un fauteuil dans une chambre aérée ayant deux Nègres, l'un à la tête et l'autre aux pieds, qui agitent sans cesse deux éventails pour le rafraichir et chasser les mouches d'autour de lui. Entre midi et une heure il prend une tasse de *bombo* ou *toddy*, qui est une espèce de boisson où il entre du rhum, de la noix muscade et du sucre : le goût de cette boisson ne doit pas être trop piquant, et il faut qu'elle soit bien fraiche. Il dîne entre deux et trois heures, et il y a toujours sur sa table du jambon et des légumes. Il boit du cidre, du toddy, du punch, et des vins d'Oporto, de Bordeaux et de Madère. Il se remet ensuite dans son fauteuil avec ses deux Nègres qui lui font du vent, et continue à boire du toddy et du vin. Entre les neuf et dix heures du soir il soupe avec du laitage et des fruits, et va aussitôt se coucher. . . . . Le propriétaire d'une petite plan-

tation se lève vers les six heures, et boit le julap, qui est un mélange de rum et de sucre avec de l'eau : ensuite il monte à cheval, et va visiter sa plantation et son bétail, et rentre vers les dix heures pour déjeuner. Il passe le reste de la journée à peu-près comme le riche, excepté, qu'au lieu de vin, il boit du cidre, et ne soupe jamais. . . . . Le malheureux Nègre est le seul qui travaille sans relâche et mange peu. On ne conçoit pas que des hommes aussi mal nourris et aussi misérables, puissent résister à tant de fatigues. Le Nègre se lève à la pointe du jour, et à peine lui laisse-t-on le tems de goûter un peu de *hommeny* (1), ou de *Hoe-Cakes* (2), qu'on le mène aux champs, où il travaille constamment jusqu'à midi. Il dîne à-peu-près à cette heure avec un peu d'*hommeny* et de sel; et si le maître est un peu moins dur que les autres, il lui donne un peu de graisse, de petit lait, de jambon gâté, et de hareng salé pour assaisonement, ou bien de cette espèce de gâteau dont nous avons parlé plus haut, et que les maîtres les plus humains font distribuer deux fois la semaine à leurs esclaves. Ces maîtres généreux sont malheureusement bien rares : car le sort des Nègres, est au contraire d'autant plus déplorable, que leur maître est plus riche, attendu que le prix de chaque individu diminue à ses yeux en proportion du nombre qu'il en a. Après leur diner, qui ne dure pas plus d'une heure, ces Nègres retournent au travail et y restent jusqu'au soir, ou on les fait passer dans les megasins de tabac, pour y travailler encore pendant plusieurs heures. Lorsqu'on s'aperçoit au matin qu'un Nègre n'a pas fini, ou seulement a mal fait la tâche qui lui a été donnée, il est attaché à un pieu, et fouetté à nu sur les épaules à la discrétion de l'*overseet*, qui fait l'argousin, et dont le pouvoir est illimité. Il ne prend que fort-tard son second et chétif repas, et le tems qu'il y emploie il est obligé de le dérober aux heures de son repos, pour lequel il n'en a guères plus de huit sur vingt-quatre. Cependant, il arrive souvent, qu'au lieu d'aller se coucher, l'esclave sort de sa demeure, et s'en va à six ou sept milles à quelque bal de Nègres, où, au son d'un *banjar* (3) et d'un *quaquà* (4) il déploie toute son agilité, et ne cesse de danser que lors qu'épuisé de lassitude, il lui

Les esclaves Nègres

(1) Blé-turc pilé et bouilli dans l'eau.
(2) Blé-turc en gâteau.
(3) Instrument à trois cordes en forme de guitarre.
(4) Espéce de tambour.

reste à peine le tems de rentrer à l'habitation, pour retourner de suite au travail. Il s'étend pour dormir sur un banc ou par terre enveloppé dans une couverture de laine, s'il en a; et tout son habillement se réduit à une chemise, une paire de caleçons de grosse toile de chanvre en été, et en hiver un habit et des pentalons de laine avec une paire de souliers. Les femmes esclaves ne sont pas mieux traitées: la grossesse même ne les exempte point du travail, et au tems de leurs couches, elles n'ont qu'une semaine pour se rétablir. Le Nègre n'oserait pas se défendre contre un blanc, lors même qu'il en est insulté sans raison; et dans le cas où il lui ferait résistence, même pour sa propre défense, les lois veulent qu'il ait le bras coupé „.

Cette peinture, qui n'est que trop vraie à certains égards, est cependant un peu exagérée: les colons en général ne se portent point à ces excès d'insolence et de barbarie: on peut dire au contraire qu'ils traitent chaque jour leurs esclaves avec plus d'humanité (1). On trouve même aujourd'hui beaucoup de propriétaires, qui cherchent à perfectionner l'agriculture et à s'instruire dans les sciences: l'exemple des Washington, des Jefferson, des Madisson et autres qui se sont rendus célèbres dans l'art de la guerre, dans les sciences et la politique (2), est une preuve qu'il ne manque pas en ce pays

(1) Ce fut en 1620 qu'il parut pour la première fois des esclaves dans ce pays; mais comme on n'y trouve aucun recueil de lois avant 1662, on ignore tout ce qui peut y avoir rapport avant cette époque. La première loi qui y a été publiée en 1662 porte, que tous les enfans nés dans le pays sont libres ou esclaves selon la condition de leur mère. En 1667 il fut déclaré que ce droit ne se perdait point par le baptême, et en 1669 que la mort d'un esclave par l'effet d'un châtiment infligé par le maître ne serait point imputé à délit à ce dernier, si l'esclave avait refusé de lui obéir. Les esclaves font partie de la succession comme les autres propriétés. L'enfant né dans l'esclavage suit la condition de ses parens. En 1788, on abolit la loi qui qualifiait d'homicide involontaire le meurtre d'un esclave mort sous les coups de son maître. En décembre 1792, toutes les lois concernant les esclaves, les Noirs libres et les mulâtres furent réduites à une seule; et il fut décrété que nul ne pourrait avoit d'autres esclaves que ceux qui l'étaient déjà en 1785, ainsi que les descendans des femmes esclaves Quiconque introduit des esclaves dans le pays est condamné à une amende de deux cents dollars, et le vendeur ou l'acheteur à la moitié de cette somme, à moins que ces esclaves n'aient été conduits par des émigrés, ou n'appartiennent à des voyageurs etc.

(2) V. Warden. Descript. des États-Unis etc. tom. III. pag. 196 Hommes célèbres de la Virginie.

Hospitalité des habitans de la Virginie.

Amusemens.

d'hommes à talens et doués de beaucoup de connaissances; et l'hospitalité qui distingue éminemment ses habitans, ne peut que donner une opinion avantageuse de leur caractère (1). Leurs amusemens sont la chasse au cerf, les courses de chevaux, la pêche, la danse et le jeu. La chasse se fait à cheval à travers les bois et dans des lieux dont le sol est fort-inégal, ce qui la rend très-pénible et même dangereuse. Les courses de chevaux y sont plus belles qu'en aucun autre lieu de l'Amérique, en ce que les races y sont meilleures. Les Virginiens particulièrement dépensent des sommes considérables à cet amusement, et au jeu de cartes qui domine dans les villes; et à défaut d'argent, ils jouent leur tabac, leurs chevaux et tout ce qu'ils possèdent. La danse est commune dans les campagnes; et le peu de distance qu'il y a d'une plantation à l'autre, fait qu'on peut y rassembler en peu de tems une vingtaine et plus de jeunes filles: ces bals, dans lesquels un Nègre joue du violon, durent souvent toute la nuit, et parmi les danses qui s'y font il en est une appelée la *giga* qui ressemble à la danse de nos paysans. La plupart des mariages se font par inclination, ce qui est une conséquence naturelle de la facilité qu'ont les deux sexes de se voir et de se parler en diverses occasions, et surtout dans les bals.

Il y a beaucoup de villes en Virginie, et leur situation au bord de la mer ou de quelque rivière permet au commerce de se répandre plus également dans tout le pays: aussi n'y voit-on pas de villes très-peuplées ni d'un grand commerce. Cette considération avait fait naître, dans une assemblée générale, l'idée de désigner deux ports de mer, l'un au nord, qui était Alexandrie, et l'autre au sud, qui était Norfolk, lesquels auraient le privilège exclusif de faire le commerce avec l'Europe. Mais ce projet fut rejeté comme injurieux aux propriétaires éloignés des côtes. L'article principal et presqu'unique du commerce de cette contrée est le tabac, qui est une plante indigène, et que les Indiens employaient comme remède avant l'arrivée des Européens. Sa culture exige beaucoup de soin, et un grand nombre d'esclaves pendant la plus grande partie de l'année. On choisit à cet effet un

Culture du tabac.

(1) Les Virginiens, dit Weld, même dans la classe inférieure, sont renommés pour leur hospitalité envers les étrangers; mais au delà des monts, on trouve une grande différence dans les habitans et dans les mœurs.



30



G. Bramati dis. e inc. — Biasioli acqu.°

terrein gras, argilleux et un peu humide, qu'on recouvre de bois ou de branchages, auxquels on met ensuite le feu. Cette opération féconde le terrein, en même tems qu'elle y détruit les herbes et les racines, qui pourraient nuire à l'accroissement du tabac, qu'on y sème après une légère façon. Lorsque la plante est arrivée à environ trois pouces de hauteur, on la transplante, après une journée pluvieuse, dans un terrein de la même nature, où l'on forme de petits monceaux de terre, sur chacun desquels on en met un pied. Dès qu'elle commence à se développer, on en ôte les fueilles, qui étant trop près de terre pourraient souffrir de l'humidité; et lorsque le fût a un pied de haut, on détache tous les rejetons qui sortent de dessous les aisselles des feuilles, et on écrasse avec l'ongle le bout de la plante, pour l'empêcher de croître davantage. Voy. la planche 50. On ne laisse que cinq, sept, neuf ou tout ou plus onze feuilles à chaque pied, ce nombre dépendant des connaissansances du cultivateur, qui se règle en cela sur la vigueur de la plante et la qualité du terrein. On a soin aussi de sarcler le champ de tems à autre, et d'enlever les feuilles gâtées, jusqu'à ce que le tems de la maturité étant arrivé on coupe la plante par le pied, et après l'avoir fait sécher à l'ombre, on la suspend dans des magasins construits à cet effet. La récolte est longue, attendu que chaque plante ne mûrit pas dans le même espace de tems, et les Nègres y sont généralement occupés depuis la fin d'août jusqu'à la mi-septembre. Dix semaines environ après la récolte, lorsque la plante est bien sèche, on choisit une journée pluvieuse pour détacher les feuilles du fût, et après les avoir liées en petits paquets par la queue avec une des plus mauvaises, on les entasse dans des barils. Le tabac de Jam's River, sous le nom duquel on comprend tout celui qu'on cultive dans les environs de cette rivière, est le plus estimé en Amérique, et se vend plus cher en Europe. On voit, à la planche ci-dessus quelques Nègres occupés à la fabrication du tabac: les uns en suspendent la plante pour la faire sécher, les autres enlèvent les côtes des feuilles, ceux-ci les tordent, ceux-là en forment des rouleaux (1).

Maïs et autres productions de la Virginie

Le blé turc ou maïs est également très-commun en Virginie, et y parvient à un hauteur considérable: les grains en sont blancs

(1) Le tabac qui se récolte chaque année en Virginie, était évalué dans l'*Américan Museum*, en 1788, à la somme de six à sept mille livres sterling.

et très-savoureux. Dans les plaines à l'est des montagnes, on en fait le pain qui est sans levain et en forme de gâteaux; on y mêle un peu de graisse ou de beurre, et on les fait cuire au feu: ces gâteaux sont légers et d'un goût fort agréable. L'eau de vie de pêche est une liqueur particulière à la Virginie et à la Caroline: on la fait avec des fruits qui se recueillent dans les bois, où ils croissent spontanément et en grand nombre. Cette liqueur a un parfum délicat et est délicieuse, mais il faut qu'elle ait au moins un an, et on la boit en y mêlant du sucre ou du sirop. Le trèfle réussit à merveille dans ce pays, et l'usage en est extrêmement avantageux pour les belles races de chevaux, qui y ont été introduites par de riches propriétaires, et dont les étalons ont été achetés fort-cher en Angleterre. Les chevaux de la Virginie sont pour la plupart d'une taille moyenne, de couleur baie, bien faits, vîtes à la course, mais moins robustes et plus petits que ceux des états du nord, et par conséquent plus propres à la selle qu'au trait: aussi s'en sert-on pour les courses qui se font à l'Anglaise avec un jokey monté sur le cheval: ces courses s'exécutent dans un espace circulaire d'un demi mille, dont il faut faire quatre fois le tour.

Commerce. Avant la révolution, les exportations annuelles étaient évaluées à 2,880,333 dollars, dont le tabac formait la partie la plus considérable: on en expédiait cent mille barils, du poids d'environ trois mille livres chacun, dans lesquels la Caroline septentrionale entrait pour dix à quinze mille. Il s'exportait en outre plus de cinq cent mille boisseaux de grain. Les principaux objets d'exportation sont aujourd'hui le tabac, le froment, le maïs, le bois de charpente, le goudron, la poix, la térébenthime, la viande de bœuf, de cochon etc. Les parties méridionale envoient en Europe du tabac, du froment, de la farine, du maïs, du coton, des pois, du chêne blanc, du merrain, de la poix, de la térébenthime, du goudron, du cochon salé, du gingembre, de l'indigo, du charbon, des pelleteries etc.; et les contrées du nord fournissent du chanvre, du nitre, de la poudre à canon et du plomb. On fait passer du charbon du terre, des bois de cyprés et des planches de pin dans le nord de l'Europe et aux îles de l'Amérique, où l'on envoie en outre du beurre et de l'eau de vie de pêche. Il se fait un commerce considérable entre Rickemond et New-York: le tabac et la farine y sont échangés contre des marchandises étrangères. On évalue à environ vingt-cinq mille barils la quantité de

tabac qui s'exporte annuellement de cette ville, et celle de la farine à deux cent mille.

Caroline septentrionale.

Ce pays appelé autrefois Albemarle (1), prit le nom de Caroline septentrionale vers le commencement du XVIII.e siècle. Il est situé entre le 33.e degré 45′ et le 36.e degré 30′ de latitude septentrionale, et entre le 1.er degré de longitude est, et le 7.e de longitude ouest de Washington. Cet état a pour limites, au nord la Virginie, au sud-ouest et au sud la Caroline méridionale, à l'est et au sud-est l'Océan Atlantique, et à l'ouest le Ténessée. Entre la terre ferme et l'Océan on trouve une espèce de mer intérieure, dont les eaux sont séparées de celles de la mer par une dune de cent milles de longueur sur un environ de largeur. Les contrées du nord-ouest, qui ont une étendue de cent quarante milles de l'est à l'ouest, et à-peu-près autant du nord au sud, sont généralement montueuses, et renferment la plus haute chaîne de cet état, connue sous le nom de Buncombe. La partie orientale, depuis les bords de l'Atlantique jusqu'à soixante milles dans les terres, présente un sol parfaitement uni et fertile au bord des rivières. Dans la partie orientale, entre le grand lac salé, ou mer intérieure appelée *Pamlico-Sound*, dont nous venons de parler, et un autre qu'on nomme *Albermale-Sound*, il y a un espace de terre marécageuse connue sous le nom d'*Alligator-Swamp*, ou marais des crocodiles, qui a plus de cinquante milles de long sur trente de large. On rencontre encore dans les parties du sud et du sud-ouest de grands marais, qui n'occupent pas moins, à ce qu'on croit, du cinquième de leur surface.

Nom, situation, aspect du pays.

Eaux.

Les rivières de la Caroline septentrionale sont, le North-River ou rivière du nord, le Pasquotank; le Little-river ou petite rivière;

(1) Voy. les ouvrages suivans:

Herns', Robert. Brief description of Carolina, Gresham college. *London*, 1666.

Lawsons', Joh. History of Carolina, and a Journal of thousand a miles traveld, thrò several nations of Indians. *London*, 1718, in 4.°

Brickalls'. History of North-Carolina, 1735.

American Husbandry. *London*, 1775, 1 vol. chap. XI. art. North-Carolina.

Castiglioni. Viaggio negli Stati-Uniti, tom. I. cap. X. della Carolina settentrionale, 1790.

Williamson, Doctor. History of this state Philadelphia, with a map thereof, 1812, 3 vol. in 8.°

Pillson, Doctor G. On the topography and diseases of Geenville, on Tar river, North-Carolina etc. V. Medical repository di New-York, tom. 5, pag. 137.

le Perquiman ; le Chowan ; le Roanoke connu sous le nom d'Albemarle ; le Pamlico ou le Tar ; le Neuse ; le New-River ou Nouvelle rivière, et le Cap-Fear. Les six premières ont leur direction au sud-est, et vont se jeter dans l'Abemarle-Sound, les deux suivantes dans le Pamlico-Sound, et les autres dans l'Océan Atlantique.

Climat. Le climat de ce pays est le même que celui de la Caroline méridionale. Les parties les plus élevées jouissent d'une douce température, mais les côtes sont sujettes à de grandes chaleurs. La végetation commence ne février : les planteurs sont en activité dans les mois de mars et d'avril, et la saison des semailles dure jusqu'en juin. Les chaleurs commencent alors à se faire sentir avec plus de force, et dans les deux mois suivans il tombe des pluies abondantes accompagnées de tonnerres. En septembre les matinées et les soirées sont fraîches, quoiqu'il fasse encore chaud dans le jour. Le tems est orageux vers l'équinoxe : l'air est pour l'ordinaire doux et serein en octobre : vers la fin de ce mois commencent les brouillards, et les fièvres disparaissent avec les chaleurs. Le froid survient en décembre : alors la végétation cesse, et les montagnes se couvrent de neige, qui dans la plaine se fond au premier rayon de soleil. L'hiver est dans ces contrées la saison la plus agréable. La plus forte gelée ne pénètre pas la terre à deux pouces de profondeur, et le froid ne dure pas trois jours de suite. Certains arbres qui ne peuvent supporter l'hiver en Virginie, prospèrent dans les Carolines. Aux environs de Charlestown et dans les îles le long des côtes, les orangers passent l'hiver en plein air, et sont rarement endommagés par le froid. Mais à dix milles plus loin dans les terres, ils géleraient tous les ans même à fleur de terre, quoiqu'à une latitude plus méridionale que celle de Malte et de Tunis. Ce pays n'est pourtant pas exempt de calamités : souvent à des sécheresses désastreuses qui durent trois mois, succèdent des pluies de trois semaines ou un mois : les ouragans y sont terribles.

Règne minéral. Les pays montueux abondent tous en mines de fer. Les sables des deux petites rivières du comté de Cabarrus, le Rocky et le Long-Créek sont mélangés de pailletes d'or ; mais la proportion de l'or au sable n'est que d'un dollar par boisseau. On trouve du cobalt mêlé d'arsénic dans le comté de Buncombe au pied des montagnes voisines de Mackeysville. Il y a des eaux minérales dans les comtés de Warren, de Montgomery, de Rockingam, de Rowan et de Buncombe, qui ont diverses qualités médicinales.

Le chêne blanc et rouge, le noyer et l'esculus à fleurs jaunes, croissent dans un terreau noir et fertile. Les marais sont bordés de cyprès (*cupressus disticha* et *cupressus thyoides*). On trouve dans quelques parties l'érable rouge, le tulipier et le chêne blanc pêle-mêle avec la magnolia verdâtre, les grands joncs et les buissons. Les terreins plats et sablonneux sont couverts de pins. Le gui, *viscum flavescens*, et l'arbre à cire de la Lousiane se montrent en grand nombre dans les lieux les plus retirés; on y rencontre aussi le ginseng, la salsepareille, l'aristologie serpentaire et plusieurs autres plantes médicinales.

Végétal.

Lawson observe que, de son tems, les bufles se laissaient voir rarement dans ces contrées, par ce que pour venir des bords du Missisipi, il leur fallait traverser la grande chaîne des montagnes. L'élan, le cerf et le daim, qui étaient autrefois très-nombreux dans toute cette étendue de pays, se sont maintenant retirés dans les montagnes. Les autres animaux sont l'ours, le loup, le cuguar, le chat sauvage, le minx, le raton-laveur, la lontre, l'opossum, diverses espèces d'écureils, le rat d'eau et autres. Les pigeons y sont très-multipliés. Le crocodile du Missisipi se tient à l'embouchure des rivières et dans les marais. Le serpent à sonnettes ou *crotalus horridus* de Linnée (1), le scytale noir et autres espèces se rencontrent dans cette contrée : on y voit aussi des tortues à courte queue et de plusieurs autres espèces.

Animal.

Le nombre des habitans qui en 1710 était de 6,000, se montait en 1810 à 555,500, y compris 168,824 esclaves, et 10,266 Nègres libres. La population des treize tribus d'Indiens, qui se trouvaient dans cette contrée en 1700, s'élevait à environ quatre mille individus, dont il ne restait plus en 1790 que soixante, qui étaient de la tribu des Tuscaroras, et vivaient dans le comté de Bertie. Cet état est divisé en soixante deux comtés. Raleig en est la capitale, et comptait en 1810 mille habitans. Wilmington est la ville la plus commerçante; et sa population était, la même année, de 1,689

Population et villes principales.

(1) Un esclave ayant découvet un puissant remède contre la morsure du serpent à sonnettes, l'assemblée lui donna la liberté avec deux cents livres de gratification Ce remède consiste à prendre intérieurement du suc de Marrube, *marrubium vulgare*, et d'une espèce de plantain, *plantago*, et d'appliquer sur la partie offensée un cataplasme de ces végétaux pilés ensemble.

personnes. Fayetteville, qui est la plus belle, en avait 1,800, Newbern 2,467, et Edenton 1,500: ces villes ne sont, pour ainsi dire, que des bourgades, dont les maisons sont entre-mêlées de jardins et de plantations.

Les ports de commerce sont Edenton, Cambden, Washington, Newbern, Wilmington et Plymouth. Ce dernier a été ouvert aux bâtimens étrangers le 24 avril 1816.

Parmi les édifices publics de Newbern il n'y a de remarquable que l'habitation qu'occupait autrefois le Gouverneur, laquelle est située sur une large place, qui auparavant était entourée d'un mur. Cette place fut construite en 1771 sous le gouvernement de Guillaume Tryon, et consiste en un grand ouvrage de maçonnerie en terre cuite composé de deux ailes avec des portiques, et dont le dessin a été donné par *Buchingam-House* à Londres. On voit encore sur la façade les armes du Roi d'Angleterre en marbre blanc. Les autres maisons sont pour la plupart en bois et blanchies.

Histoire des établissemens Européens dans la Caroline septentrionale.

La découverte de ce pays est due aux commandans de la flotte envoyée en 1580 par la Reine Elisabeth, pour croiser devant les îles et les côtes des possessions Espagnoles en Amérique. Ces commandans, qui étaient Drake, Hawkins et Raleig, en côtoyant les Carolines, reconnurent que le sol en était fertile; et sur la relation avantageuse qu'ils en firent à leur retour en Angleterre, on résolut d'y envoyer une colonie, dont Sir Walter Raleig eut la direction. On le munit de lettres patentes de la Reine, par lesquelles on lui fesait la concession de tout le pays qui se trouve entre le trente-troisième et le quarantième degré de latitude, avec la faculté de disposer de ses droits comme bon lui semblerait, pourvu que ce fût en faveur d'un sujet de l'Angleterre, sous la réserve néanmoins du cinquième du produit des mines d'or et d'argent au bénéfice de la couronne. Il forma en conséquence une société de plusieurs amis, qui contribuèrent aux frais de l'expédition, et fit partir en avril 1584, sous le commandement des capitaines Amidas et Barlow, deux vaisseaux, qui abordèrent à l'île de Wokoken ou Ocacok, dans le voisinage du cap Hatteras, où finit le détroit de Pamtico. D'Ocacok ils passèrent à Roanoke, autre île dans le détroit d'Albemarle: puis revenant sur leurs pas, ils descendirent sur le continent, dont ils prirent possession au nom de la Reine Elisabeth, et lui donnèrent, comme on vient de le dire, le nom de Virginie. Ils furent bien accueillis des indigènes et de leur chef Win-

gina, et firent avec eux des échanges de couteaux, de hâches et autres outils, pour des peaux de castor, et autres animaux, pour du bois de sassafras, du cèdre rouge et un peu de tabac (1). Ils retournèrent à l'île d'Ocacok avant la nuit, et repartirent pour l'Angleterre, emmenant avec eux deux naturels, qui avaient manifesté le désir de les suivre. Le gain que produisit la cargaison de ces bâtimens, engagea Raleig et ses compagnons à en équiper sept autres, qui partirent de Plymouth le 9 avril 1585, sous le commandement de Sir Richard Greenville, et arrivèrent le 16 juin suivant à l'île d'Ocacok. Le vaisseau du commandant fit naufrage à l'entrée du port; mais Greenville s'étant sauvé avec tout son équipage, continua sa route jusqu'à l'île de Roanoke, d'où il passa sur le continent pour reconnaître le pays. Pendant le séjour qu'il y fit, un des indigènes lui déroba un vase d'argent: Greenville s'en vengea par la dévastation de leur blé-turc et l'incendie de plusieurs villages; après cette barbare exécution, il laissa dans l'île de Roanoke une colonie de cent huit hommes sous le commandement de Ralph Lane, et remit à la voile pour l'Europe. Entraîné par le désir de faire de nouvelles découvertes, Lane s'avança dans le continent, où il fut reçu avec des démonstrations d'amitié par Vingina, qui sous ce masque avait conçu le dessein d'exterminer tous les Anglais, pour se venger du mal que lui avait fait Greenville; mais Lane l'ayant pénétré, se retira promptement à Raonoke avec ses compagnons. Ils y seraient tous morts de faim, sans l'heureuse arrivée de Drake, qui les prit sur sa flotte, et les ramena en Angleterre. Ils étaient à peine partis lorsque Greenville revint avec trois bâtimens; et ne trouvant plus sa colonie dans l'île il en partit, en y laissant, on ne sait pour quel motif, quinze hommes seulement. Deux ans après, c'est-à-dire en 1587, Raleig expédia trois autres bâtimens en Amérique avec cent cinquante aventuriers, qui devaient fonder un bourg sous le nom de Raleig, et former une colonie, dont certain Withe capitaine devait être Gouverneur. Arrivés à Roanoke, ils n'y trouvèrent plus les quinze hommes qu'y avait laissés Greenville, et peu de tems après ils furent massacrés eux-mêmes par les naturels, contre lesquels ils invoquèrent vainement des secours de l'Angleterre. Telle fut la fin mal-

(1) Ce fut le premier tabac qui passa de l'Amérique en Angleterre, où, comme il arrive ordinairement des choses nouvelles, on le prit d'abord pour un remède universel.

heureuse des expéditions de Raleig, après lesquelles ce pays demeura inculte jusqu'en 1662, où le Roi ayant cédé la Caroline à sept propiétaires, on y envoya deux colonies, dont l'une débarquée à Asbley River fonda Charlestown, et l'autre s'établit près du détroit d'Albemarle.

La population ne fit que des progrès lents sous l'administration de ces propriétaires (1); mais la Caroline étant rentrée sous la domination royale, elle fut divisée en deux provinces nommées l'une septentrionale, et l'autre méridionale. On lui donna pour limites la rivière de Little River directement au nord-ouest, jusqu'aux terres des Chéroquois. Ces limites n'étant pas bien marquées, on fit par ordre du Roi une nouvelle ligne de démarcation, dans laquelle fut enclavé le comté d'York. La capitale de la Caroline septentrionale avant la guerre était Newbern, qui est au confluent du Trent et de la Neus.

Première constitution.

La première assemblée législative se tint dans le comté d'Albemarle en 1667. Deux ans après, le célèbre Locke dressa pour ce pays un projet de constitution; et quoique les bases n'en fussent pas conformes aux maximes qu'il avait professées dans ses écrits, elles n'étaient encore que trop libérales pour les propriétaires de cette époque, dont la conduite était en opposition avec le peu de sentimens généreux consacrés par cette constitution. Après que les propriétaires eurent vendu en 1729 leurs terres à la Couronne, la population s'augmenta considérablement par l'arrivée d'un grand nombre de Moraves, de Presbytériens, d'Irlandais et d'Ecossais. Mais les progrès de la civilisation furent encore retardés en 1765, par la révolte à la tête de laquelle étaient trois cents royalistes, qui firent serment de repousser par la force l'établissement de l'impôt du timbre etc. Les rebelles furent battus par le Gouverneur Tryon, et demandèrent grâce: les lois qui déplaisaient au peuple furent révoquées, et ce pays prospéra jusqu'à la guerre de la révolution, dont il fut pendant quelque tems le théâtre. A cette époque, Brunswick, première ville de la colonie, située sur la rivière appelée Cap Fear, fut ruinée, et n'a plus été rétablie. Les troupes de la Caroline, battues d'abord en 1776, au pont de la

(1) Dans la Caroline septentrionale, les colons eurent de plus à se défendre contre les Indiens Tuscaroras et Corees, avec lesquels commença en 1712 une guerre, qui dura plusieurs années, et ne finit qu'à leur dispersion par les troupes que commandait le Gouverneur Craven.

Moore, petite rivière, furent ensuite victorieuses en 1779 à Briar-Creek, en 1780 aux Waxhaws, et en 1781 à Guilford.

Constitution républicaine.

La constitution républicaine adoptée le 18 décembre 1776 par le congrès provincial tenu à Halifax, créa deux corps législatifs, savoir, le sénat et la chambre des communs, dont chacun élit son Président. Les membres du premier sont nommés tous les ans au scrutin par les assemblées qui se tiennent dans chaque comté, et où ne sont admis que les habitans qui y ont leur domicile au moins depuis un an, et une propriété de 300 acres de terre. Les membres de la chambre sont également nommés au scrutin au nombre de deux par comté, et d'un par chacune des villes d'Edenton, New-berne, Wilmington, Salisbury, Hillsboroug et Halifax. Le sénat et la chambre des communes prennent le nom d'assemblée générale lorsqu'ils sont réunis. Les projets de loi sont lus trois fois dans chacune des deux chambres avant d'être adoptés, et ils doivent être signés du Président du sénat, et du Spéakers ou chef de la chambre des communes. Après l'élection des membres des deux chambres, on passe à celle du Gouverneur, dont les fonctions durent un an, et trois ans au plus en cas qu'il y soit confirmé. Le candidat doit avoir au moins trente ans, cinq de domicile dans l'état, et un capital en biens fonds de mille livres du pays. Le Gouverneur étant nommé on procède à l'élection des membres du conseil d'état, qui sont au nombre de sept : leurs fonctions sont d'assister le Gouverneur pour l'exécution des lois. Les militaires en activité de service ou qui reçoivent leur traitement des Etats-Unis, ainsi que les prêtres ou ministres de l'Evangile, sous quelque dénomination qu'ils soient, ne peuvent exercer aucun emploi public, non plus que ceux qui nieraient l'existence de Dieu, la vérité de la religion Protestante, et l'autorité divine de l'ancien et du nouveau Testament. Les députés au congrès général des Etats-Unis sont nommés tous les ans au scrutin dans l'assemblée générale, et ne peuvent l'être plus de trois fois consécutivement.

Religion.

Les principales sectes religieuses sont celles des Presbytériens, des Moraves, des Quakers, des Méthodistes et des Baptistes : ces deux dernières sont les plus nombreuses.

Milice.

Les officiers des troupes réglées de l'état sont nommés par le sénat et la chambre des communes. La milice, suivant le rapport official, montait en 1815 à 43,217 hommes, savoir; état major 327 ; infanterie 41,077 ; cavalerie 1,813.

Instruction pubblique.

D'après les dispositions de la constitution concernant l'établissement des écoles publiques, le corps législatif publia en 1808 une loi sur leur organisation. L'université de la Caroline septentrionale, qui se trouve sur la colline appelée Chapel-Hill, dans le comté d'Orange, avait en 1815 cent étudians, mais avec un seul professeur pour les siences, et un autre pour les langues, une bibliothèque peu considérable et un cabinet de physique. Il y a des académies renommées à Warrentown, à Fayetteville, à Williamsbourg, à Hillsbouroug, à Guilford, à Newbern et à Luberton.

Agriculture

Le climat de ce pays est très-favorable à l'agriculture. On cultive dans les lieux bas et voisins de la mer l'indigo et le riz, surtout dans les environs de Newbern et de Wilmington; mais cette culture est circonscritte entre le petit nombre de propriétaires, qui ont l'avantage d'avoir leurs terres dans des cantons fertiles et près des rivières, et de pouvoir y employer beaucoup d'esclaves. Les autres habitans sont pauvres pour la plupart, et vivent sur les hauteurs où ils s'occupent à élever des troupeaux de cochons, et à extraire des pins la résine et la poix (1). Les troupeaux de cochons

(1) La résine et la poix se tirent d'une variété de pin à trois feuilles, ou pin noir *Pinus Tœda.* Lin. Cet arbre croît partout dans les lieux élevés, sablonneux, et stériles, dont il est la principale et presque l'unique production. Pour avoir la résine on choisit les plus beaux arbres, et, à la hauteur d'environ un demi pied de terre on entame avec une hâche l'écorce jusqu'à ce bois. Cette entaille a environ deux pieds de haut, et est large à proportion de la grosseur de l'arbre, dont elle comprend à peu-près les deux tiers de la surface. On pratique dans le bois et au bas de l'entaille une cavité où l'on recueille deux fois la semaine la résine qui vient s'y déposer; et cette opération se continue jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de cette substance, l'arbre commence à donner des signes de dépérissement et meurt. Comme la pluie, en tombant sur la partie du bois qui est à nu, empêche l'écoulement de cette substance, on a soin alors de la racler pour en faciliter la continuation. Lorsqu'on a recueilli ainsi une certaine quantité de resine on la met dans des barils. La poix se tire du même arbre, mais aprés qu'il a été coupé, elle sort du tronc et coule dans des vases préparés à cet effet: ce qui s'obtient en mettant le feu à l'arbre par le côté opposé. Le gain qui résulte du produit de la résine se réduit à bien peu de chose. Un esclave Nègre bien diligent ne peut étendre son industrie à plus de trois mille pieds d'arbre, qui peuvent donner tout au plus trois cent barils de résine: or un baril se vend environ deux schellins de la monnoie du pays, qui valent une pièce d'Espagne et

les plus nombreux se trouvent entre Halifax et Tarbourg, et on les y laisse errer dans les bois où ils se nourrissent du gland et des fruits qui tombent des arbres. En passant à travers ces bois, on rencontre des troupes de ces animaux, qu'on mène à la ville, où l'on en fait de la viande salée, qu'on expédie dans des barils aux ports de mer. Cette viande qu'on fait en outre boucaner s'appelle *bacon*; on la mange bouillie ou rôtie, avec du beurre, des œufs et des légumes, et c'est souvent la seule viande qu'on trouve dans les auberges et chez les pauvres propriétaires. Certains cultivateurs forment aussi des plantations de coton, mais seulement pour leurs besoins particuliers. L'arbre qui donne cette production se plait dans les lieux élevés, sablonneux et secs; il est d'une grande utilité pour les pauvres, à cause de la rareté et de la cherté des étoffes et des toiles d'Europe. On sème également un peu d'indigo pour la teinture des ouvrages à tissu, et l'on plante même un peu de riz dans les endroits où le terrein est naturellement inondé par les débordemens des rivières, ce qui ne l'y empêche pas de périr dans les années peu pluvieuses. Dans les contrées de l'intérieur et voisines de la Virginie, on récolte du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du blé-turc, du lin, du chanvre et du tabac. Cependant, le froment qu'on y semait autrefois en quantité, y est devenu très-rare depuis l'apparition d'un insecte qui le ronge: motif pour lequel plusieurs propriétaires, tant de la Caroline septentrionale que de la Virginie, ont dû en abandonner la culture. C'est une espèce de charençon, *curculio* Lin., de couleur cendrée, qui ronge le grain dans l'épi avant sa maturité.

Liqueurs.

Les difficultés qu'on trouve à faire venir des ports de mer le rum et les autres liqueurs, ont déterminé les habitans à se faire quelques boissons avec des fruits du pays. Ce sont deux espèces d'eau de vie, dont l'une est extraite du pêcher, qui est très-commun dans les bois, et l'autre d'un composé de froment, d'orge et de seigle, qu'on fait fermenter comme la bierre, et qui est ensuite distillé. Cette dernière liqueur, connue sous le nom de *wiskey*, a une saveur mé-

un quart, ainsi le gain ne peut être que très-mince, lorsqu'on a encore défalqué le prix des barils et les frais du transport. Le produit de la poix est encore moins considérable, tant à cause de l'infériorité du prix auquel elle se vend, que de la quantité qui s'en perd en été, par l'action de la chaleur du soleil qui la fait sortir liquide à travers les joints des barils.

dicinale, et d'abord désagréable au goût; mais l'usage en est très-répandu dans la classe du peuple, qui la boit avec de l'eau: ceux qui y sont accoutumés la préfèrent même aux autres liqueurs.

Commerce. Le commerce de la Caroline septentrionale, qui consiste en poisson, résine, bois de construction, viandes salées, tabac, un peu d'indigo et de riz, est extrêmement languissant, à cause des difficultés auxquelles est sujette la navigation des rivières: ce qui fait que plusieurs riches propriétaires transportent à Charlestown dans la Caroline méridionale, ou à Petersbourg dans la Virginie, les denrées dont ils ne peuvent se procurer le débit dans le pays, et cela au détriment de l'état, qui est ainsi privé des avantages d'un commerce direct avec les étrangers. Les importations consistent principalement en marchandises étrangères, ustensiles en fer et en étain, cidre, fromage, chapeaux et souliers de la Nouvelle-Angleterre

Usages et mœurs. Les habitans de cette contrée sont, selon quelques-uns, indolens dans un sol fertile, pleins de talens naturels mais sans culture, hospitaliers mais adonnés aux plaisirs des sens, et vivent en partie sans aucune espèce de religion connue. Warden leur reproche de mener une vie oisive et dissipée, d'aimer les liqueurs spiritueuses, les jeux, les courses de chevaux, et les combats du coq etc. Mais c'est un peu exagérer, continue-t-il, que d'étendre cette opinion à toute la Caroline, car la civilisation n'y est guères moins avancée que dans les autres états. Une chose qui fait au contraire honneur au caractère de ce peuple, c'est que dans le grand nombre de naufrages qui se sont faits sur ses côtes, bien loin de pouvoir citer un seul exemple d'inhumanité ni de pillage, les négocians et les banquiers ont toujours fait les plus louables efforts pour sauver les équipages et le chargement des vaisseaux naufragés. Dans les montagnes les nouveaux colons Irlandais et Ecossais d'origine, conservent encore leur attachement rigide au Presbytérianisme, l'amour du travail, et la pureté de leurs mœurs.

Caroline méridionale. Cet état (1) prit le nom de Caroline méridionale en 1729, épo-

(1) V. les livres suivans relatifs à l'histoire et aux productions de cet Etat.

Brief description of Carolina. *London*, 1666, in 4.°

Present state of Carolina, by R. F. 1682, in 4.°

Description de la Virginie et du Maryland, par un Français exilé pour sa religion. *La-Haye*, 1687, in 8.°

Proceedings of the proprietors of South Carolina. *London*, 1706, in f.°

que à laquelle il fut détaché de la Floride pour en faire une province séparée. Il est situé entre le 32.e et le 35.e degrés 8′ de latitude septentrionale, et entre le 1.er degré 24′ de longitude est, et le 6.e degré 10′ de longitude ouest de Washington. Il a la forme d'un triangle, et confine au nord et au nord-est avec la Caroline septentrionale, au sud-est avec l'Océan Atlantique et au sud-ouest avec la Georgie.

Situation.

Diverses chaînes de montagnes bien boisées, et connues sous les noms de montagnes de la Table, d'Oolenoy, Occonée, Paris, Glassey, Hogback, Tryon et King, traversent ce pays en passant par les districts de Pendleton, Greenville, Spartanbourg et York. Celle

Aspect du pays.

Archdale, John. Account of South Carolina. *London*, 1707. L'auteur était Gouverneur de la province en 1695.

Lawson, John. History of Carolina, o New voyage to Carolina, 1709, in 4.° Cet ouvrage a été traduit en Allemand en 1722, et considérablement augmenté par Vischer. *Hambourg*, in 8.°

Account of South Carolina, with the charges of Settling a plantation etc. by a Swiss gentleman to his friends at Berne. *London*, 1710, in 8.°

Norris, Thomas. Carolina calendars from 1712 to 1716. *London*, 1716, in 8.°

Catesby, Mark. Natural history of Carolina, Florida etc. 1731, 3 vol. in f.° fig.°

Account of Carolina and Georgia. *London*, 1732, in 8.°

Welsperger, Samuel. Ausführliche Nachricht von den Saltzburgischen emigrantem etc. *Halle*, 1735, in 4.°

Lining, Doct. John, Meteorological observations, the first ever published concerning the weather of Charleston etc. 1738 a 1742.

Mitchell. Present state of Carolina. *London*, 1740, in 8.°

Coxes'Description of Carolina. *London*, 1722, in 8.°

Brickwell, John. Natural history of Carolina etc. 1745, in 8.°

Lining, Doct. John. An accurate history of the yellow fever of this country etc. 1753.

Histoire et commerce des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale. *Paris*, 1755, in 12.°

Burke. European settlements in America, 1758, 2 vol. in 8.°

— Garden présenta, depuis 1760 à 1775, à la Société royale d'Angleterre plusieurs mémoires sur l'histoire naturelle de cet état.

Description of South Carolina etc. *London*, 1761, in 8.°

Milligan, Doctor. Short description of South Carolina, 1770.

Louis de Saint-Pierre. Art of planting and cultivating the vine etc. *London*, 1772, in 12.°

de la Table, dans le district de Pendleton, s'élève à 3,168 pieds au dessus des pays voisins, et à 4,300 pieds au dessus du niveau de l'Océan Atlantique. On croit que le mont Oolenoy est encore plus élevé. Depuis le bord de la mer jusqu'à une distance de quatre-vingt milles dans les terres, le sol n'offre qu'une plaine uniforme où se trouve à peine une éminence d'environ deux cents pieds au dessus du niveau de la mer. Cette plaine immense a été dépouillée des belles forêts qui la couvraient lors de l'arrivée des premiers colons Européens: à partir des extrémités de cette plaine, le pays s'élève et devient montueux. Le sol en est extrêmement varié, et se distingue en quatre classes, savoir; 1.° la terre à pins *pine-barren* ou terre stérile, où il ne croît que des pins; 2.° les *savanes* ou ter-

Drayton, William-Henry a laissé une histoire manuscritte de la révolution d'Amérique 3 vol. in f.°; il mourut en 1779.
Chalmer, Doct. Lionel. Account of the weather and diseases of South Carolina, 1776.
Alvarez, Francisco. Noticia del establecimiento y poblacion de las colonias Inglesas en la America septentrional. *Madrid*, 1778, in 8.°
Hewitt, Rev. M. Historical account of the rise and progress of the colonies of South Carolina and Georgia. *London*, 1779, 2 vol. in 8.°
Chalmers'Political annals of the present United Colonies, 1780, in 4.°
Ramsay, David. History of the revolution of South Carolina. *Trenton*, 1785, in 8.°
Walter. Flora Caroliniana. *London*, 1788.
Schopf, Johann. David. Reise burch einige der mittlern und sudlichen bereinigten nord Americanischen staaten, Erlangen, 1788, 2 vol.
Bartrums'travels through this state etc. in 1776. *Philadelphia*, 1791, in 8.°
Lois de la Caroline du sud, par Trott.
Adairs'History of the American Indians.
Oldmixons'British Empire in America, 1741.
Remarks on American lands in general, more particularly the Pine-Lands of the southern and western states, in two letters from R. G. Harper, esquire, member of congress, for South Carolina etc. *London*, 1796.
Ramsay, David, M. D. Sketch of the soil, climate, and diseases of South Carolina. *Charlestown*, in 8.°
Castiglioni. Viaggio negli Stati-Uniti della Carolina meridionale, tom. I. chap. IX.
Drayton, John. View of South Carolina, as respects her natural and civil concerns. *Charlestown*, 1802, in 8.°
Ramsays'History of South Carolina from 1670 to 1806, with a map. *Charlestown*, 1809, 2 vol. in 8.°

reins bas de cinquante à soixante acres, où il n'y a que des pierres, et sur lesquels il ne vient que des fleurs sauvages et des herbes touffues; 3.° les *marasses* ou marais situés le long des rivières, et qui produisent lorsqu'ils ne sont pas inondés; 4.° les terres élevées, qui sont composées d'un terreau noir et fertile.

Eaux.

Le seul lac qui mérite à peine d'être remarqué n'a qu'un mille de circonférence, et se trouve dans le district de Barnwell. Les principales rivières sont, le grand Pedée, le Santée et le Savannah, qui traversent ou entourent cet état du nord-ouest au sud-est, et vont se jeter dans l'Océan Atlantique. La Caroline méridionale a trois ports qui sont, Charlestown, Port Royal et Georgetown. On voit le long de la côte diverses îles, dont plusieurs offrent du côté de la terre une surface plane et marécageuse, qui s'élève en collines pyramidales de la hauteur de 15 à 20 pieds vers l'Océan. Quelques-unes de ces îles sont grandes et très-fertiles.

Climat.

Le climat de la Caroline méridionale ne diffère guères de celui de la Caroline septentrionale. Nous ferons observer seulement que les changemens subits de température qu'on y éprouve, sont plus sensibles que ceux qui arrivent sous les tropiques. La variation du thermomètre a été jusqu'à 83 degrés dans l'espace de sept mois, et jusqu'à 46 dans le cours de vingt-quatre heures seulement, tandis que sous les tropiques, cette différence ne passe pas seize degrés dans toute l'année. Depuis 1791 jusqu'en 1798, le thermomère n'a jamais monté dans cette contrée au dessus de 93, ni descendu au dessous de 17 degrés. La différence entre l'été le plus chaud et le plus tempéré est d'environ sept degrés, et d'environ 17 entre le plus doux et le plus rude hiver.

Règne minéral.

Les contrées supérieures abondent en fer excellent, surtout les districts de Pendleton, Grenville, York et Spartanbourg. On trouve du fer magnétique dans la partie haute du district de Newbury aux environs de la rivière Enorée. De gros blocs de cuivre ont été découverts dans le district d'York, et il existe une mine de plomb dans les monts Cherokée. On a trouvé, dit-on, un morceau d'or dans les montagnes de Paris, district de Greenville. Il y a aussi des eaux minérales près de la route qui va de Landsfort à la colline, ainsi que sur les bords de la petite rivière de Waxaw, sur le côté oriental des montagnes de Paris et en plusieurs autres lieux.

Végétal.

Aux environs de la mer et dans les îles croissent le chêne vert, le chamærops, le genèvrier, le calycanthe, l'arbre à cire de la

Louisiane, la bignonie toujours verte etc. Les lieux marécageux sont couverts de grands cyprès, de cèdres, de lauriers, d'andromèdes, d'ormes, de chênes aquatiques et de roseaux. Au bord des eaux, où le sol est plus fertile, on voit diverses espèces de chêne, le noyer, l'érable, le marronnier, le hêtre, le platane, le peuplier, la magnolia, le bouleau et le palmier. La magnolia à grandes fleurs, le hêtre, le platane, le peuplier et le noyer de diverses espèces, se montrent également sur les monticules dont le pays est parsemé. Dans le district de Saint-Stephen, à cinquante milles au nord-ouest de Charlestown, un acre de terre porte de cent à cent cinquante pins, qui vivent environ deux siècles. Le platane, le peuplier, le hêtre, le fréne, l'orme, le bouleau, le noyer et le mûrier se plaisent dans les terres basses. Les arbres qui se voient dans les pays élevés sont le chêne rouge, le chêne écarlate, le quercitron, l'érable à sucre, le pavia rouge, le marronnier, le copalma, le magnolia à feuilles aiguës, le pin de Weymouth près des montagnes, le noyer, la gleditzia, l'halesia, l'andromède en arbre, l'annona à trois lobes, le plaqueminier, le pommier odorant, l'esculus à longues grappes, l'hamamelis, l'itea de la Virginie, la rubinia faux acacia, la kalmia et l'azalea à fleurs nues. La tillandsia couvre les arbres jusqu'à la chute des rivières. La vigne croît partout (1).

Animaux.

Les daims étaient autrefois si multipliés dans cette contrée, qu'un bon chasseur pouvait en tuer onze ou douze en un seul jour. On en voit encore dans les îles, ainsi que dans quelques lieux de la partie supérieure, et dans la région des montagnes. Un seul homme pouvait également se procurer par le moyen de la chasse deux ou trois mille livres pesant de jambons d'ours, tant le nombre de ces animaux y était considérable. Il y avait aussi beaucoup des couguars, de loups et de linx dans la paroissse de Saint-Stephen, à cinquante milles au nord-ouest de Charlestown. Les moutons y sont quelquefois la proie des loups, et les cochons celle des ours. Les parties montueuses et boisées sont encore fréquentées par l'opossum, le raton laveur, le renard et l'écureuil. Les caïmans abondent dans les fleuves, où ils croissent jusqu'à dix et quatorze pieds de long, et détruisent beaucoup de poisson et de quadrupèdes. Les naturalistes

(1) V. Warden. Liste des principaux arbres et arbrisseaux de cet état. Vol. III. pag. 341. ouv. cit.

comptent dans ce pays dix-sept espèces de serpens. On y trouve aussi plusieurs espèces de tortues de mer et d'eau douce (1).

Population et division politique.

La population, qui, en 1700, n'était que de 5,500 habitans, se montait en 1810 à 415,115 y compris 196,365 esclaves, et 4,554 noirs libres. La Caroline méridionale est divisée en trente-cinq comtés: ses principales villes sont Charlestown qui en est la capitale, et a 24,711 habitans; Georgestown en a 2,000, Columbia 1,500, Beaufort et Cambden chacune 1,000.

Villes principales.

Ancien état de la Caroline.

La Caroline, à l'époque de sa découverte, était habitée par vingt-huit tribus d'Indiens, dont les plus considérables étaient les Cheroquois, les Yamasois et les Catawbas. On trouve encore dans la partie occidentale, les Créeks, dits supérieurs, qui sont très-nombreux. A l'orient, près des bords du Mississipi, sont les Chactaws, et au nord-ouest les Cheroquois, dont les villages sont les plus voisins des frontières actuelles de la Caroline. Entre les Cheroquois et les Chactaws est la nation des Chicasaws, dont le territoire s'étend jusqu'aux environs du Mississipi; et enfin aux extrémités septentrionales habite pêle-mêle avec les Européens le petit nombre de naturels issus des Catawbas, nation autrefois puissante.

Histoire des établissemens Européens dans ce pays.

L'histoire des établissemens Européens dans cette contrée ne remonte qu'à l'année 1662, car on ne doit pas compter pour tels les tentatives que fit Walter Raleig en 1584 pour y fonder une colonie. La même disgrâce s'attacha aux Protestans Français, qui, sous la protection de l'Amiral Coligni, avaient construit en 1590 un fort sur la rivière May dans la partie de la Caroline, appelée alors la Floride. Cette colonie naissante fut détruite par quelques Espagnols de la Floride, qui furent ensuite massacrés eux-mêmes par les indigènes. Le projet d'y former des établissemens fut exécuté, comme on vient de le dire, en 1642 par Charles II. Roi d'Angleterre, qui fit une concession de ce pays à huit seigneurs Anglais, en les en déclarant maîtres absolus et propriétaires, sauf pourtant le droit de souveraineté qu'il réserva à la couronne. Ce fut en vertu de cette cession que les propriétaires songèrent à y envoyer une colonie, et à y établir une forme de gouvernement, dont le fameux Locke fut invité à donner le plan.

Système du gouvernement donné par Locke.

D'après le système qu'il proposa, la province fut divisée en comtés, dont chacun comprenait huit seigneuries, huit baronies, et quatre arrondissemens, chacun desquels était partagé en six co-

(1) V. encore le V.e vol. *chap. des reptiles et des insectes.*

lonies. Les seigneuries appartenaient aux propriétaires, les baronies à la noblesse du pays, et les colonies étaient réparties entre les habitans : division qui avait pour but de maintenir un certain équilibre dans le gouvernement. La noblesse, dans chaque comté, était composée d'un Landgrave et de deux Caciques, qui étaient de droit membres du parlement, les premiers étant propriétaires de quatre, et les seconds de deux baronies chacun. Ces titres étaient tous héréditaires; et à défaut de mâles, ils passaient à la fille ainée et à ses descendans. Le plus ancien des huit propriétaires s'appelait palatin, et les sept autres étaient qualifiés, d'amiral, chambellan, chancellier, connétable, juge suprême, grand administrateur et trésorier : chacun de ces titulaires avait son tribunal. Le Palatin était Président de la cour palatine, qui était composée des huit propriétaires, et à laquelle appartenait le droit de convoquer le parlement, de faire grâce aux coupables, de nommer les officiers, et de disposer des fonds publics, avec la faculté de suspendre l'exécution des arrêts du grand conseil et du parlement.

Le palatin avec les sept autres propriétaires et les quarante-deux conseillers des sept tribunaux, formaient le grand conseil, lequel prononçait sur les questions qui pouvaient s'élever dans les tribunaux, décidait de la guerre et de la paix, et concluait les alliances et les traités. Le parlement était composé des propriétaires ou de leurs représentans, des landgraves et des caciques, et d'un habitant de chaque arrondissement choisi aussi parmi les propriétaires, lequel ne devait pas avoir moins de cinquante acres de terrein. Ce corps de la représentation nationale décidait de toutes les affaires, dont la connaissance n'était pas réservée au grand conseil. Pour être naturalisé il fallait avoir une propriété dans l'état, reconnaître l'existence de Dieu et la nécessité d'un culte public. Les ministres de l'église Anglicane, la seule avouée par eux pour véritable et orthodoxe, étaient entretenus aux frais du trésor public d'après un arrêt du parlement. Ce dernier article fut, dit-on, ajouté par un des propriétaires contre le sentiment de Locke.

La complication du système de gouvernement établi par ce philosophe, les guerres continuelles qu'eut à soutenir la colonie contre les naturels, les Espagnols et les Français de la Floride, les troubles ocasionnés par le privilège accordé à la religion Anglicane comme dominante, enfin l'insalubrité du climat, auraient en peu d'années réduit à rien cet établissement, si pressés par les

instances des habitans eux-mêmes et plus encore par le besoin de mettre un terme à tant de désordres, les propriétaires ne s'étaient déterminés à céder la province à la Couronne. Cette détermination eut son effet en 1729, époque à laquelle il fut publié un acte du parlement d'Angleterre, portant que sept des propriétaires alors vivans cédaient au Roi, non seulement le gouvernement de la province, mais encore leurs possessions pour la somme de 7,500 livres sterling. Il n'y eut que Lord Carteret, le huitième des propriétaires, qui, en cédant le gouvernement de la Caroline, voulut se réserver la propriété des terreins, dont le Roi l'avait investi lui et ses successeurs. La Caroline fut divisée aussitôt en deux provinces sous les noms de septentrionale et méridionale; et on lui donna une nouvelle constitution plus conforme à celles d'Angleterre et des autres provinces de l'Amérique, et plus propre à faire prospérer cette colonie.

La Caroline est cédée par les Propriétaires à la couronne d'Angleterre.

Le nouveau gouvernement se composait d'un Gouverneur nommé par le Roi, lequel était chef du pouvoir exécutif et des troupes, et exerçait la portion d'autorité législative qui appartient au Roi en Angleterre. Le conseil était institué par le Roi pour soutenir les privilèges de la Couronne; et l'assemblée composée des représentans du peuple, et élus par lui, fesait les fonctions de la chambre des communes. Le Gouverneur avait le droit, de convoquer, de proroger, de dissoudre les assemblées, et de s'opposer aux actes des deux chambres: les décrets approuvés par lui étaient envoyés en Angleterre pour y être revêtus de la sanction royale. Cette révolution attira dans le pays un plus grand nombre d'émigrations de toutes les parties de l'Europe. Les nouvelles colonies de Suisses et d'Irlandais, qui passèrent en Amérique, ne contribuèrent pas peu à faire fleurir cette province; et ce qui n'ajouta pas moins à sa prospérité ce fut la découverte de l'indigo, plante qui est d'un grand usage dans la teinture, et qu'on reconnut en 1745 comme fesant partie des plantes indigènes de la Caroline. On ne tarda pas à la cultiver, et la récolte en fut si abondante dans les deux premières années, qu'on en expédia une grande quantité en Europe. La culture du riz, qui, quoique introduite dès 1730, n'avait jamais été bien étendue, commença à s'accroître et à se perfectionner. La cession des deux Florides faite par la France à l'Angleterre après la guerre du Canada, ayant éloigné la crainte des invasions, le gouvernement songea à favoriser les émigrations de l'Europe. En 1765 on comptait à Charlestown environ 6,000 habitans blancs, et 8,000

Nouvelle forme du gouvernement.

Nègres: le nombre des premiers était evalué à 40,000, et celui des seconds de 80 à 90,000 dans toute la province. Depuis lors la population, le commerce et les richesses de la Caroline méridionale ne cessèrent de faire des progrés; et cette province était regardée comme la plus riche des colonies Anglaises au commencement de la révolution, qui finit en 1781 par la fameuse victoire qu'elles remportèrent à Eutaw-Springs, et décida de l'indépendance de cet Etat.

Constitution actuelle.

Le systême actuel de gouvernement, qui a commencé en 1778, établit deux corps législatifs, qui sont le sénat et la chambre des représentans, et dont la réunion forme l'assemblée générale. Le sénat est composé de vingt-neuf membres, élus tous les deux ans dans les paroisses et les districts. Cette élection se fait par le peuple le dernier lundi de novembre; et tous les habitans libres, de l'âge de vingt-un ans, qui reconnaissent l'existeuce de Dieu, et un état futur de récompense, ou de peines, ont le droit de suffrage, pourvu qu'ils possèdent cinquante acres de terre, et ayent un an de domicile dans l'état. Les sénateurs doivent avoir trente ans, être de religion Protestante, posséder un capital de 20,000 livres de Caroline, et avoir cinq ans au moins de résidence dans le pays. Les représentans sont, comme les sénateurs, au choix du peuple, et le nombre en est de 192; ils doivent être aussi Protestans, et avoir un domicile de trois ans au moins dans la province. L'assemblée générale, dans sa première session, élit au scrutin parmi ses membres, où même parmi le peuple, un Gouverneur, un Lieutenant et huit conseillers, dont les fonctions durent deux ans. Le Gouverneur commande les troupes de terre et de mer, est chef du pouvoir exécutif, et à la fin des deux ans peut être élu de nouveau après un intervalle de quatre autres. Le conseil privé se compose du Lieutenant ou vice Gouverneur, et de huit conseillers, dont quatre sont renouvellés tous les deux ans. Le Gouverneur prend l'avis de ce tribunal toutes les fois qu'il le croit nécessaire, et dans certains cas prescrits par la constitution. Les lois et les décrets peuvent être proposés dans le sénat comme dans la chambre de représentans, et chacun de ces deux corps a la faculté d'y faire tel changement ou modification qu'il trouve à propos, par exemple: si le projet de loi émane de la chambre des représentans, il est pris en examen par le sénat, qui l'approuve, le rejette ou le modifie; si le vœu de la chambre s'accorde avec celui du sénat, la loi est adoptée; et en cas de diversité d'opinion, l'adoption en est suspendue jusqu'à

ce que les suffrages soient réunis : il en est de même lorsque le projet est présenté par le sénat. Il n'y a que les actes concernant les taxes et autres contributions pécuniaires qui puissent être proposés par la chambre des représentans : le sénat peut bien rejeter la proposition, mais non la changer. Les délégués au congrès général des Etats-Unis sont au nombre de six, et nommés tous les ans par voie de scrutin.

Religion.

La constitution garantit le libre exercice des cultes, les droits, les privilèges, les immunités et les biens de toutes les corporations religieuses, pourvu que cette liberté ne tende point à permettre des actes licentieux, ou à justifier des pratiques incompatibles avec la paix et la sûreté de l'état. Les ministres de l'Evangile, tant que dure l'exercice de leurs fonctions pastorales, ne peuvent être nommés à la place de Gouverneur, de vice-Gouverneur ni membres de l'assemblée. Les Episcopaux et les Presbytériens ont plusieurs églises. D'après la relation de l'assemblée générale des Baptistes tenue à Philadelphie en 1817, le nombre de leurs églises se montait à cent-soixante-neuf. Les Indépendans ou Congrégationalistes en ont sept. Les Méthodistes ont deux cents églises ou lieux d'assemblée pour l'exercice de leur culte. Les Juifs ont une synagogue à Charles-town. Les autres sectes religieuses sont celles des Quakers, des Protestans Allemands et Français, et des Catholiques Romains.

Milice.

Tout citoyen blanc de 18 à 45 ans, et en état de porter les armes, est enrôlé dans la milice. Les hommes de couleur, libres, y sont employés comme sapeurs. Le pouvoir exécutif peut requérir une partie de la milice, qui ne peut être plus du tiers de la force totale, pour servir hors de l'état dans des cas extraordinaires. Cette milice se montait en 1815 à 32,202 hommes.

Instruction publique.

Il n'y a pas encore long-tems, que la jeunesse était envoyée en Europe et dans les collèges des états septentrionaux pour y être instruite. L'éducation publique avait néanmoins déjà fixé l'attention du corps législatif; et il avait même assigné un fond considérable pour l'établissement de deux collèges, l'un à Beaufort, et l'autre à Colombia. Le premier, appelé collège de Beaufort, fut fondé en 1795, et l'autre, sous le nom de collège de la Caroline méridionale, en 1801 dans la ville de Columbia. Ce dernier a eu ce moment six cents étudians, une bibliothèque d'environ onze mille volumes, et un beau cabinet de physique. Il a été fondé à diverses époques quatre autres collèges, mais ils n'ont pas prospéré.

Il y a une académie à Charlestown, deux dans le district de Newbury, une dans celui d'Abbeville et une autre à Pinesville dans le district de Pendleton. On compte environ quarante écoles établies dans diverses villes. La société de médecine fondée en 1794 a donné l'origine à celle de bienfesance, à un établissement où l'on distribue gratuitement des médicamens, et à un jardin de botanique. La société philosophique et littéraire de Charlestown a été établie en 1814; elle est partagée en neuf classes, savoir; les mathématiques et la physique, la chymie, la minéralogie, la zoologie et la botanique, l'anatomie, la chirurgie et la médecine, l'agriculture, le commerce, les manufactures, et la navigation intérieure, l'histoire, la topographie, la géographie et les antiquités, les belles lettres, les langues anciennes et modernes, l'éducation publique et particulière, et les beaux arts. Quant à ce dernier article, nous observerons que la sculpture n'a pas été introduite jusqu'à présent dans cet état, et que la gravure y est encore dans l'enfance.

Agriculture.

L'agriculture est devenue depuis quelques années l'objet d'une sollicitude particulière, et ses productions se sont considérablement augmentées; elles consistent en coton, riz, indigo, maïs, tabac, froment, seigle, orge, avoine etc. Dans la région supérieure, les principaux articles qu'on porte aux marchés étrangers sont du tabac, du froment et du chanvre; dans celle du centre on cultive le maïs et le froment pour en vendre avec d'autres espèces de grains et de végétaux d'un usage domestique; et dans la région inférieure on cultive le coton, le riz, l'indigo pour l'exportation, le maïs, les gros pois et les patates douces pour la consommation des ouvriers dans chaque établissement.

La première culture dont on fit l'essai dans la Caroline méridionale fut celle de la vigne et des oliviers. Le pays n'était pas alors aussi malsain qu'à présent, en ce que les exhalaisons des marais étaient absorbées par les bois qui les couvraient; mais l'introduction de la culture du riz ayant fait couper les forêts et multiplié les eaux stagnantes, le climat est devenu généralement insalubre. L'époque de cette introduction remonte jusqu'à l'année 1730, où un capitaine de vaissau venant des Indes Orientales apporta avec lui une petite quantité de riz, plutôt par curiosité, que dans l'idée d'en retirer quelqu'avantage, et en fit présent à Monsieur Johnson alors Gouverneur, qui la distribua à ses amis. Au bout de deux ans seulement, il s'en fit une récolte assez considé-





rable pour en envoyer en Europe. Néanmoins, comme cette culture avait des influences pernicieuses sur la santé des colons qui y travaillaient, on jugea à propos d'y employer des Nègres, dont le nombre s'accrut en proportion de l'étendue des rizières.

Culture du riz.

« En comprenant le produit des rizières de la Caroline, dit M.r Castiglioni dans son ouvrage, avec celui des nôtres en Lombardie, on trouve que dans un même espace de terrein il est bien inférieur: ce qui ne peut s'attribuer qu'au défaut de la main d'œuvre dans ces contrées, ou peut-être encore à l'usage où l'on y est de laisser croître le riz à une trop grande hauteur, car dans ce dernier cas l'épi est moins grené. Le riz de la Caroline et de la Georgie est beaucoup plus gros, plus blanc et plus net que celui de la Lombardie: ce qui vient de ce que le climat y est plus chaud, et qu'on met plus de soin à le monder; il y est néanmoins à meilleur marché. La manière la plus ordinaire de le préparer est de le faire bouillir dans l'eau, et de le servir ainsi sur la table, où on l'assaisonne ensuite avec du beurre frais. On en fait aussi des espèces de gâteaux minces, qu'on sert le matin avec le thé ou le café: il y a encore plusieurs autres manières de l'apprêter. Le riz cuit est la nourriture habituelle des Nègres, et sa bulle mise en poussière est un excellent engrais. A défaut de fourrage que le pays ne produit pas, on en donne la paille aux chevaux, et le riz même encore dans son enveloppe leur sert d'avoine ».

Culture et fabrication de l'indigo.

On sème alternativement avec le riz l'indigo, *indigofera tinctoria* de Lin., en certains endroits: dans d'autres on emploie à cette culture les lieux qui étaient auparavant submergés, ou les terreins à sec près des marais. Cette plante, qui était cultivée depuis long-tems aux Antilles, fut aperçue en 1745 dans les bois de la Caroline méridionale: on s'en empara aussitôt, et en peu d'années elle forma un des revenus les plus considérables de cette contrée. On a inventé en plusieurs pays divers procédés pour extraire le beau bleu, dont l'usage est si précieux à la teinture. Nous nous bornerons à faire connaître ici celui qu'on emploie dans la Caroline méridionale. Après avoir donné au rerrein une bonne façon à la pioche, on y trace, au commencement d'août, des sillons de deux pouces de profondeur, et à la distance d'un pied et demi les uns des autres, dans lesquels on sème le grain qu'on recouvre de terre aussitôt. Si le tems est chaud, la plante commence à poindre au bout de dix à douze jours, et quand elle a pris un certain accrois-

sement, on remue la terre autour du pied pour la rendre plus meuble, et en arracher les mauvaises herbes. Lorsque la fleur commence à se flètrir et à tomber, on coupe la plante à environ un pied de terre, puis on la met dans un grand réservoir d'eau qu'on remplit à ce dessein avec une ou plusieurs pompes. On l'y laisse quatorze à quinze heures, jusqu'à ce que l'eau ait pris une couleur bleu foncée, et que le tissu de la plante se soit amolli. On l'ôte alors, et l'on fait écouler l'eau dans un autre réservoir placé au dessous du premier. Aux deux côtés de celui-ci sont adaptées deux pièces de bois, à travers lesquelles passe un bâton, qui soutient par un manche mobile un cône renversé fait d'un bois pesant. Deux ou quatre Nègres, à l'aide de cet instrument, agitent sans cesse l'eau, en versant de tems en tems dessus de l'eau de chaux, jusqu'à ce qu'en mettant sur un plat une petite quantité d'indigo, il y paraisse sous la forme de petits grains. Alors ils cessent de battre l'eau, et y mettent de l'autre eau de chaux: après quoi ils laissent déposer le tout, jusqu'à parfaite clarification. On vide ensuite le réservoir, en ayant soin d'ouvrir d'abord le robinet d'en haut, et puis ceux de dessous. On ramasse dans de grands morceaux de laine la matière colorante qui se trouve au fond, et on la dépose dans un tonneau sans fond, placé sur un tas de sable. Après en avoir fait égoutter le reste de l'eau par le moyen de la pression, l'indigo prend la consistence du fromage frais: on le tire des formes dans cet état, puis on le coupe en petits morceaux carrés qu'on laisse bien sécher. Ces morceaux sont entassés dans des barils qu'on expédie en Europe, et qui acquièrent en les rompant cette irrégularité de forme qu'on voit à l'indigo de commerce. Il y en a de différentes qualités, différence qui dépend moins du tems de la récolte, que de la quantité d'eau de chaux qu'on a mise dans l'opération, et de l'intelligence des Nègres qu'on y a employés. Le plus estimé est luisant, et d'une belle couleur pourprée dans l'intérieur. Les habitans pauvres des deux Carolines s'en servent pour la teinture de leurs vêtemens, de leurs bas etc. comme en Europe; et mêlé avec du lait, il forme un breuvage qu'on donne aux chevaux tourmentés des vers, auxquels ils sont sujets lorsqu'on les nourrit de blé turc. Nos lecteurs verront sans doute avec plaisir à la planche 51 l'appareil du procédé que nous venons de décrire, tel qu'il est usité à la Caroline dans une grande fabrique d'indigo. Le réservoir le plus élevé contient l'eau claire: on met dans le second l'indigo ma-

céré : dans le troisième, appelé battoir, on l'agite et on le remue comme nous venons de le dire, et on le laisse déposer dans le dernier. Chaque réservoir a un robinet par où la teinture se transvase de l'un dans l'autre. On voit d'un côté des sacs d'étoffe rouge suspendus et remplis de lie d'indigo pour en faire égoutter l'eau, méthode qui diffère de celle qu'on a vue plus haut. De l'autre côté sont rangées les caisses où l'on met sécher l'indigo, et sur le devant quelques pieds de cette plante.

Culture du coton, du tabac etc.

La culture du coton devint l'objet de l'attention générale vers l'an 1754, et à cette époque l'exportation se montait déjà à 216,124 livres pesant. En 1800 elle s'éleva jusqu'à huit millions de livres; et le produit en fut trouvé si avantageux, que le prix des terres propres à cette culture s'accrut du triple. L'exportation du tabac commença en 1783. Cette plante ne réussit pas moins dans les terres grasses et dans celles de la région supérieure qu'en Virginie, mais on renonça ensuite à sa culture pour celle du coton. La culture de la soie y fut introduite en 1757, et continuée avec ardeur pendant plusieurs années; mais on renonça ensuite à cette branche d'industrie, probablement parce que la main-d'œuvre y était plus chère qu'en France et en Italie.

Mœurs et usages des naturels.

Avant de passer à la description du costume des colons établis dans cette partie de l'Amérique, nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés que nous leur donnions quelques détails accompagnés de planches analogues sur les mœurs et les usages des naturels de la Virginie, dont les deux Carolines fesaient partie.

Ricard Blomes (1) parle d'une nation, probablement celle des Creeks, qui occupait le pays où se fixèrent les premières colonies. Les Anglais, dit-il, sont en parfaite intelligence avec les naturels, et pour empêcher qu'il ne leur fût fait aucune injustice, les *Propriétaires* ont eu le bon espri de créer un tribunal composé de personnes sages et désintéressées, lequel est chargé de statuer sur les différends qui peuvent s'élever entr'eux et les colons. Ces naturels montrent beaucoup d'intelligence et de capacité sans avoir d'étude. Ils font usage de hiéroglyphes pour marquer les divisions du tems, et se transmettent ainsi de génération en génération la connaissance des faits qui regardent leur nation et leur famille. Ils élèvent sur leurs champs de bataille, ou sur l'emplacement d'une colonie, des pyra-

(1) The present State of his Majestjes Isles, and Territories in America. *London*, 1687.

mides en pierres, qui leur rappellent le nombre de leurs morts, ou des premiers colons; et dans leurs rites religieux, tels que les sacrifices, les fêtes funèbres etc., ils forment des cercles de paille ou de jonc, dont la disposition leur apprend le motif pour lequel ils furent faits. Ils sont bien faits, et leur sobriété en général fait qu'ils se contentent de peu, et ne s'inquiètent nullement de l'avenir. Ils aiment la danse et les fêtes; ils sont bons, fidèles, et mettent le courage au dessus de tout: aussi sont-ils la plupart du tems toujours en guerre entr'eux . . . . et plusieurs de ces peuplades se sont presqu'entièrement détruites depuis nos premiers établissemens sur la rivière Ashley. Leur nombre va diminuant de jour en jour, et leurs forces sont tellement divisées, qu'encore qu'ils fussent moins affectionnés aux Anglais, ces naturels n'auraient presque rien à craindre, étant en état (1) de résister seuls à toutes les hordes de sauvages jusqu'à la distance de cinq cents milles alentour. Leur Dieu s'appelle *O-kee*, et leurs principaux prêtres lui offrent des sacrifices: ce Dieu s'occupe, selon eux, de choses plus importantes que ne le sont pour lui les choses humaines, dont il laisse le soin à des Divinités inférieures; ils distinguent celles-ci en bons et mauvais esprits, auxquels les prêtres inférieurs adressent les prières et font des sacrifices. Ils croient à une espèce de vie future, et ensevelissent pour cette raison avec les morts les ustensiles et les provisions, dont ils peuvent avoir besoin dans le lieu de leur repos, qu'ils placent au delà des montagnes. Ils sont très-superstitieux pour tout ce qui a rapport au mariage, et se tiennent divisés en quatre tribus, dans la pensée que le monde tire son origine de quatre femmes; ils se gardent bien de confondre ensemble les cadavres des morts de diverses tribus, pour ne pas se rendre coupables de sacrilège, et ont à cet effet quatre cimetières différens „. Voilà en peu de mots ce que Blomes rapporte des mœurs des diverses tribus indigènes, qui habitaient l'étendue de pays connue d'abord sous le nom seul de Virginie. Nous allons tâcher cependant, à l'aide des relations des voyageurs les plus accrédités, de donner à nos lecteurs une description plus détaillée des mœurs de ces peuples, en leur offrant en même tems les images qu'ils nous en ont laissées (2).

(1) En 1687.

(2) On trouve plusieurs gravures où sont représentés des naturels de la Virginie dans l'ouvrage suivant: *Vivae imagines et ritus incolarum ejus pro-*



G. Gallina f.



Nous avons déja parlé en divers endroits des qualités physiques particulières aux habitans de la Virginie, nous donnerons maintenat la description de leurs différens genres d'habillement et de parure. Les hommes se coupent les cheveux de diverses manières, se les frottent de graisse pour les rendre plus luisans, ou les teignent de quelque couleur. Les personnes les plus remarquables en gardent une longue tresse par derrière pour se distinguer des gens du commun. Ils s'arrachent la barbe et les poils par tout le corps, ce que font aussi les femmes pour raison de propreté. Ces dernières portent leurs cheveux longs et flottans sur leurs épaules, ou simplement noués; ou bien elles en forment par devant une seule tresse, qu'elles lient avec un fil de grains, et se contentent de les rendre bien luisans à force de les bien oindre, sans y employer aucune couleur. Les personnes de qualité des deux sexes portent une espèce de couronne de cinq à six pouces de large, laquelle est ouverte sur le devant, et composée de *Peak-Wampon* dont nous avons déjà fait mention (1), ou de grains, ou même faite avec de ces grains et leurs cheveux arrangés en tresses, dont les diverses couleurs forment un mélange curieux de figures différentes. On en voit aussi quelques-unes avec un morceau de pelleterie teinte autour de la tête, et qui ont des colliers et des bracelets. Les gens du commun vont nu tête, et plantent au hazard sur le contour de leur chevelure de longues plumes de diverses couleurs.

Cheveux.

Leur habillement consiste en un ample manteau dont ils s'enveloppent négligemment, et qu'ils serrent quelquefois avec une ceinture autour de leurs reins. La partie supérieure de ce manteau s'adapte parfaitement à leurs épaules, et le reste leur descend jusque sous le genou. A défaut de manteau, ils portent par modestie autour des reins un morceau de toile, qui ne leur arrive qu'à mi-cuisse. Les gens ordinaires se passent entre les cuisses un morceau de toile ou de peau, dont les deux bouts s'attachent à une corde qui leur ceint les reins. Leurs souliers, s'ils en ont, ressemblent à ceux dont nous avons parlé en traitant du costume des indigènes du Canada (2). Mais il sera

Habillement et parure.

vinciae in America, quae Virginia appellata est ab Anglis, jussu magnifici viri D. Waltheri Raleig etc. Omnia diligenter observata et ad vivum expressa a Joanne With, ejus rei gratia in illam provinciam annis 1585 *et* 1588 *misso: deinde in aes incisa, et primum in lucem evulgata a Theodoro De Bry.*

(1) V. pag. 274.

(2) V. pag. 275. planche 33.

plus aisé au lecteur de se former une juste idée de ces différens objets à l'inspection de la première figure à gauche de la planche 53, qui représente un Indien en habit d'été. Ses cheveux sont coupés courts sur le haut de la tête, et forment une espèce de crête de coq : le reste de sa chevelure est rasé ou noué derrière l'oreille. Les trois plumes qu'on voit à cet Indien peuvent être d'un coq d'Inde sauvage, d'un faisan ou de tout autre oiseau de cette espèce. Ils portent à l'oreille une belle nacre de perle au bout de laquelle sont attachées de petites perles : un d'eux a un beau coquillage uni qui lui pend sur la poitrine, et sur lequel est quelquefois gravée une étoile, une demi-lune ou quelqu'autre figure de fantaisie. Ils ont des colliers et des bracelets faits ordinairement de grains de *peak* et de *roenoke*. L'espèce de tablier qu'ils portent est fait de peau de daim, dont le contour est découpé en forme de frange, qui a un ourlet de peak pour en relever la magnificence. Leurs carquois sont faits d'une écorce mince, et quelquefois de peau de renard ou de loup, avec la tête de l'animal qu'ils y laissent pendante, pour inspirer plus de terreur à leurs ennemis : il leur arrive aussi, pour se donner un air plus belliqueux, d'attacher ce carquois avec une queue de bœuf ou de bufle, et d'en laisser pendre le bout entre leurs jambes. Ils se font par le moyen du tatouage des figures bizarres sur les épaules, sur la poitrine et sur les jambes. Celle qu'ils ont sur l'omoplate est la marque distinctive de la nation ou de la tribu à laquelle ils appartiennent. Ils tiennent toujours leur arc à la main gauche, et une flèche dans la droite.

Il n'y avait autrefois que les vieillards qui portaient en hiver des manteaux, dont ils fesaient leur habit de cérémonie ; mais la plupart s'habillent aujourd'hui d'étoffes Européennes, depuis qu'on leur en a fait connaître l'usage. La première figure à droite est vêtue de ce manteau proprement appelé chez ce peuple, habit de cérémonie ; il est en peau, doublé de pelleterie, et découpé à franges à ses extrémités. La même figure a aussi des *moccassins*.

Habillement des prêtres.

L'habillement des prêtres ressemble à une espèce de jupe, dans laquelle ils passent leur cou, et qu'ils s'attachent sur l'épaule droite ; mais ils tiennent toujours un bras libre au dehors pour s'en servir au besoin. Cette jupe est arrondie par le bas, et ne leur descend qu'à mi-cuisse ; elle est en peau bien apprêtée avec le poil en dehors. Ils ont les cheveux coupés ras, excepté sur le sommet de la tête, où ils en laissent une partie, depuis le front jusqu'à la



Gallina f.











nuque du cou, qui a l'air d'une crête. Ils conservent également sur le contour de leur front une bande de cheveux, qui, soit à raison de leur force naturelle, ou de la consistance que leur donnent la graisse et les couleurs dont ils sont empâtés, restent toujours droits, et ressortent en dehors commme le rebord d'un bonnet.

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes est à-peu-près le même que celui des hommes, excepté que leurs cheveux sont noués d'une autre manière. Les femmes de distinction portent de grands colliers, des pendans et des bracelets composés de petites pièces cylindriques de l'espèce de coquillage appelé *peak*. Elles tiennent leur peau toujours propre, quoiqu'elles la frottent d'huile; mais elles ne se teignent jamais tout le corps, comme font ordinairement les hommes. Elles vont toujours nues de la tête au nombril, et depuis les pieds jusqu'à la moitié de la cuisse: ce qui leur donne l'avantage de faire voir la beauté de leurs formes. Les figures que nous venons de voir à la planche ci-dessus, portent un collier et des bracelets de *peak*. L'une a la tête ceinte d'une bandelette de peau, et ses cheveux liés avec un fil de *peak*; et l'autre a une de ses mains posée sur un collier de *peak*, et tient de l'autre une gourde où il y a de l'eau ou autre liqueur.

Manière d'apprêter leurs mets et de les manger.

On voit à la planche 54 comment ils apprêtent et mangent leurs mets. Ils font bouillir ou rôtir leurs viandes, et mettent du *hommeny* avec du poisson ou la viande bouillie. Ils ont deux manières de la faire rôtir; la première c'est de la mettre sur des charbons ardens, et la seconde, de l'étendre sur des baguettes supportées par de petites fourches à quelque distance du feu, comme on l'a représenté à la planche ci-dessus, où l'on voit en outre la forme de leurs panniers. Lorsqu'ils veulent manger, ils s'asseyent à terre sur une natte, le plat entre leurs jambes. V. la même planche.

Jeux et amusemens.

Les amusemens de ces Indiens sont le chant, la danse, l'art de jouer de quelqu'instrument, et certains exercices violens dans lesquels ils courent et sautent les uns sur les autres. Ils ont une espèce de jeu qui leur plait beaucoup; c'est de prendre une quantité de brins de paille, de les compter avec une vitesse incroyable, et de les manier avec la plus étonnante dextérité. Leur chant n'est pas des plus agréables, n'étant formé que de sons aigus et graves qui se succèdent sans règle ni goût. Leurs danses sont composées de plus ou moins de personnes, et ils n'y observent ni mesure de tems

Danses.

ni figures. Dans ce dernier cas il n'y en a qu'une seule ou tout au plus deux ou trois qui dansent. Les autres restent assises à terre en rond, chantent gaiement et agitent leurs grélots. Les danseurs chantent aussi quelquefois, en lançant des regards terribles et menaçans; ils frappent des pieds la terre, prennent des postures bizares, et font mille contorsions. L'autre danse, où figure un plus grand nombre de personnes, s'exécute autour de pieux plantés en rond et ornés de quelques sculptures, ou bien autour d'un feu allumé au milieu d'une place : chacun des danseurs tient à la main un grélot, des flèches, le *tomahawk*, ou quelqu'autre objet de fantaisie. Il en est qui se font une espèce de parure avec des branchages entrelacés de la manière la plus bizarre autour de leur corps, et qui chantent et dansent dans cet accoutrement; le plus habile du bal est celui qui sait y prendre les positions les plus extravagantes. Quelquefois on place trois jeunes filles au milieu du cercle, comme on le voit à la planche 55. Ceux qu'on aperçoit dans les coins, dansans sur leurs jarrets, épient l'occasion de s'introduire dans le cercle pour danser avec les autres.

Le capitaine Smith nous a laissé la relation d'une espèce de bal, que Pocahontas fille du chef Powhatan, dont nous avons déjà parlé, lui donna durant l'absence de son père: voici ce qu'il en dit. « On alluma un feu dans une grande plaine, et on le fit asseoir devant sur une natte. Tout-à-coup on entendit dans la forêt voisine un bruit horrible accompagné de cris si affreux, que les Anglais prirent les armes, et arrêtèrent deux ou trois vieillards de la peuplade, croyant que c'était Powhatan qui venait avec toutes ses forces pour les surprendre. Mais Pocahontas parut à l'instant, priant le capitaine de la faire mourir, s'il croyait qu'on eût tramé quelque chose contre lui et ses gens: les autres Indiens, hommes, femmes et enfans lui firent tous les mêmes protestations : Ces craintes ayant été dissipées, on vit trente jeunes filles sortir du bois, toutes nues, et n'ayant pour tout vêtement que quelques feuillages sur le corps, qui était peint en outre de diverses manières. Celle qui conduisait la troupe portait sur sa tête deux belles cornes de daim, avec une peau de loutre en ceinture, une autre sur le bras, un carquois derrière le dos, et avait un arc et des flèches en main. La seconde tenait une épée, et la troisième une massue: toutes en un mot étaient armées chacune à sa manière, et avaient des cornes de daim sur la tête. Elles formèrent une cercle autour du feu, et se mirent à chanter

et à danser; pendant les instans de repos qu'elles prenaient par intervalles elles poussaient des cris perçans, puis reprenaient leurs chants et leurs danses; et après avoir passé une heure à cet étrange amusement, elles se retirèrent de la même manière qu'elles étaient venues.

Les principaux instrumens de musique de ces peuples consistent en un tambour et un grélot. Le premier est composé d'une peau tendue sur un vase de terre à moitié plein d'eau; et le second n'est qu'une petite gourde, dans laquelle on a mis une petite boule de pierre, ou autre objet quelconque.

Mœurs et usages des habitans.

Parmi les colons de ce pays les propriétaires des grandes plantations aux environs de la mer tiennent le premier rang; leur influence dans les assemblées publiques peut même les faire considérer comme une classe de noblesse. Plusieurs d'entr'eux, encore imbus des distinctions aristocratiques établies par le système de Locke, ne laissent pas de faire valoir l'ancienneté de leurs familles, quoique leur origine soit d'une date encore récente. Ces grands propriétaires vivent pour la plupart à Charlestown, et vont voir leurs possessions deux ou trois fois par an; élevés ordinairement en Angleterre, ils ont l'air d'Anglais plutôt que d'Américains dans la conversation. L'hospitalité, dit Warden, est si commune chez ce peuple, qu'on n'y trouve que fort-peu d'auberges, si ce n'est dans les grandes villes; et les voyageurs, sont toujours sûrs, même sans lettres de recommandation, d'être bien reçus dans les plantations des particuliers. Les habitans de ce pays montrent du goût pour les beaux arts, et sont passionnés pour la musique et la danse; ils suivent les modes Européennes, même les plus extravagantes et les plus dispendieuses. La chaleur du climat les rend précoces, et il n'est pas rare de voir des enfans qui ont l'air d'hommes faits. Mais aussi leur caducité n'est pas moins rapide que le développement de leurs formes: car les femmes ne conservent guères leurs charmes au delà de vingt ans; et à quarante ou cinquante au plus, les hommes ont déjà les cheveux blancs et la peau ridée. Il ne faut pourtant pas attribuer à l'insalubrité du climat le peu de durée de leur vie, mais bien à leur intempérance dans le manger, ainsi qu'à la quantité de viande et au peu de végétaux dont ils font usage pour leur nourriture. Ils font d'ailleurs fort-peu d'exercice dans la journée, et passent souvent les soirées à danser, sans craindre de s'exposer ensuite à l'air humide de la nuit. L'abus des liqueurs fortes et autres désordres, contribuent également à rendre plus fréquentes et plus dan-

gereuses les maladies qui règnent dans les Carolines, en Georgie et aux Antilles. Les femmes sont brunes, et ont les yeux noirs et vifs: ce qui leur donne plus de ressemblance avec les Espagnoles qu'avec les Anglaises dont elles descendent; elles mènent un genre de vie plus régulier que les hommes, aussi vivent-elles plus long-tems.

Outre les propriétaires qui habitent la capitale, il en est beaucoup d'autres, qui, soit pour raison d'économie ou par nécessité, passent leur vie à la campagne au milieu de leurs plantations. L'air malsain qu'ils y respirent fait qu'ils ont toujours l'aspect de malades en convalescence, et ne vivent guères plus de cinquante ans. Dominés par un tempérament bilieux, ils en font quelquefois ressentir les funestes effets aux malheureux Nègres, qui, à la honte de l'humanité, ne sont presque plus regardés comme des hommes: pour la moindre faute ils sont exposés au fouet d'un argousin, lorsque le maître ne veut pas se donner le barbare plaisir de les tourmenter lui-même. Ils en est, à la vérité, qui les traitent avec moins de cruauté; mais le nombre des premiers est bien plus considérable (1). Ceux d'entr'eux qui ne s'occupent que de la culture du riz et de l'indigo, et qui sont pauvres, se montrent encore plus cruels, s'il est possible, envers le petit nombre de leurs esclaves, en les laissant souvent presque tout-à-fait nus. L'oisiveté dans laquelle vivent les maîtres est cause qu'ils ont souvent de leurs Négresses des enfans, qu'ils maltraitent avec une indifférence atroce, et vendent comme les autres.

Dans les pays de l'intérieur et de montagnes la population est composée d'une vile canaille, qui n'a pas la moindre idée de morale, de justice ni de religion. Elle y vit dans des cabanes faites de troncs d'arbre, et toute la famille dort sur un même lit qui fourmille d'insectes: la paresse de ces misérables est telle, malgré la fertilité de leur sol, qu'ils manquent même de pain dans

(1) Drayton observe que la condition des Nègres est considérablement améliorée depuis quelque tems. Cependant le grand Jury de Charlestown se plaignait encore en 1816 des meurtres fréquens qui se commettaient depuis long-tems dans cette ville sur les Négres. » Les maîtres, hommes et femmes, exercent, dit-il, sur leurs esclaves un pouvoir absolu, et se livrent aux excés de leurs violentes passions. Ils les accablent de mauvais traitemens, ont moins d'égards pour eux que pour des bêtes de somme, et font ainsi de la ville et de l'état l'opprobre du monde civilisé ». Le corps législatif a publié des lois sévéres contre ceux qui se rendent coupables de la mort d'un esclave. Warden, tom. III. pag. 358. Edit. cit.

les années de disette. Ce ne sont pas là de ces laborieux Allemands, de ces Irlandais robustes, qui ont abandonné leur patrie pour aller chercher ailleurs du travail et leur subsistance ; on ne voit ici que des malfaiteurs échappés de la Caroline septentrionale, de la Virginie et de la Pensylvanie, et qui, pour se soustraire aux poursuites de la justice, se sont retirés dans les bois, où ils continuent à mener une vie vagabonde. On leur donne le nom de *Rifflemens*, et on les reconnaît à leur vêtement de toile cendrée, orné de franges de la même couleur. Il y a quelques années qu'on ne passait pas sans danger dans cette contrée, et beaucoup de voyageurs y avaient été volés et assassinés.

Commerce.

Depuis la révolution, les principaux articles de commerce de ce pays sont, le coton, le riz, l'indigo et le tabac, dont on fait des expéditions dans le nord ou en Europe. Ses importations consistent en objets de manufactures Anglaises, en denrées des Indes Orientales et Occidentales, et en vins de France.

Georgie.

Cet état, appelé Georgie en l'honneur de Georges II. (1), est

(1) V. les ouvrages suivans :

Account of the designs of the trustees for establishing the colony of Georgia. *London.*

A new and accurate account of the provinces of South Carolina and Georgia. *London*, 1733.

Martin, Benjamin. Reasons for establishing the colony of Georgia etc, with some account of the country, and the designs of the trustees. *London*, 1733, in 4.°

A New voyage to Georgia. *London*, 1735, in 8.°

Lediard, Thomas. The naval history of England in all. its branches etc. *London*, 1735, 2 vol. in 4.°

Hewitt, Rev. An historical account of the rise and progress of the colonies of South Carolina and Georgia. *London*, 1779, 2 vol. in 8.°

Stokes (Anthony, Barrister at law, his majestys'chief justice of Georgia). View of the constitution of the British colonies in North-America and the West Indies etc. *London*, 1783.

State of facts shewing the right of certain companies to the lands lately purchased by them from the state of Georgia, 1795, in 8.°

Smith, James Edward. Natural history of the rarer lepidopterous insects of Georgia from the observations of M. John Abbot etc. 1797, 2 vol. in f.°

Hutchins, Thomas, Historical narrative and topographical description of Louisiana and west Florida etc.

Sibbald, George. Notes and observations on the pine lands of Georgia etc. *Augusta*, 1801, in 8.°

Mac Call, Cap. Hugh. History of Georgia. *Savannah*, 1811, 2 vol. in 8.°

Situation. situé entre le 30.e degré 30′ et le 35.e de latitude nord, et entre le 3.e degré 50′ et le 9.e degré 5 minutes de longitude ouest de Washington. Sa frontière au nord est sous le 35.e parallèle, qui est la limite méridionale du Tenessée, et il confine au midi avec la rivière de Sainte-Marie, et la ligne de séparation de la Floride orientale; au nord-est avec le Savannah; au sud-est avec l'Océan Atlantique, et à l'ouest avec le Catabooche. *Aspect du pays et nature du sol.* A partir des rivages de la mer jusqu'à plus de cent milles dans les terres, le pays présente une surface plane couverte de pins, à l'exception des marais et des lieux inondés par les débordemens des fleuves, où le sol est fertile et propre à la culture de la plupart des plantes utiles à l'homme, et particulièrement à celle du riz. Le terrein s'élève ensuite par degrés au dessus de cette plaine, et offre une chaîne de collines qui se dirige au nord, et rejoint celle des Apalaches, dont la masse sépare les eaux de l'est de celles de l'ouest. Cette chaîne forme l'extrémité méridionale des montagnes bleues, et porte ses sommets à 1,500 pieds au dessus du niveau de la mer; sa ligne la plus avancée vers l'ouest est connue sous le nom de *Great Lookout mountain.* Les *Eaux.* principales rivières de cette contrée sont, le Savannah qui descend des parties les plus occidentales, et qui, après avoir coulé au nord-ouest puis au sud-est jusqu'à la ville de ce nom, se jette à quelques milles de là dans la mer. Viennent ensuite l'Ogechée, appelé par d'autres Hogohechie, l'Alatamaha formé par les deux rivières Oconée et Ocomulgée, et les deux autres rivières la Sattilla et Sainte-Marie, qui ont la même direction, sur une ligne presque parallèle au Savannah, et vont se perdre églement dans l'Océan. Les autres rivières à l'occident de la chaîne des Apalaches ont un autre cours, qui est du nord au sud, comme le Catahooche ou Apulachicola, qui, après avoir traversé la Floride, se jette dans le golfe du Mexique, ainsi que l'Albama ou Mobile, dont le cours est parallèle à celui du Missisipi. On trouve sur les côtes de la Georgie plusieurs petites îles assez fertiles, telles que Tybée, Wilmington, Wassaw, Hassabaw, Sapelo, Cumberland etc.

Climat. Le climat, non moins humide et variable que celui de la Caroline méridionale, et un peu plus chaud, est extrêmement malsain dans les lieux bas et submergés, mais excellent pour la végétation. Il est cependant moins pernicieux dans les lieux élevés, et les habitans y sont plus sains et plus robustes. Le printems y est ordinairement pluvieux, surtout en mars et en avril : la tempé-

rature y éprouve de grandes variations au tems des équinoxes, qui est la saison des ouragans: les chaleurs de l'été y sont brûlantes, et accompagnées d'éclairs et de tonnerres effrayans: l'automne, qui est très-pluvieux, est la saison la plus funeste à la santé. L'hiver serait la plus favorable, en ce qu'il est rare d'y voir ni neige ni glace, si l'extrême instabilité du climat n'y était pas également dangereuse.

Règnes minéral, végétal et animal.

On trouve des mines de fer dans les terres élevées, et des mines de plomb dans les montagnes de Cherokée. On estime singulièrement les eaux minérales près de Washington dans le comté de Wilkes, ainsi que celles qui ont été découvertes depuis peu dans le comté de Madison à 75 milles d'Augusta, et les autres eaux connues sous le nom de Cobbs dans le comté de Jefferson. Quoique la Georgie soit plus au nord que la Caroline méridionale, les productions végétales sont presque les mêmes dans les deux pays. Les animaux n'y diffèrent pas davantage. Ceux de la classe des carnivores se montrent en grand nombre autour des marais et sur les hautes chaînes des montagnes. On trouve des caïmans en quantité dans l'Alatamaha, ainsi que dans la petite rivière d'Ebenezer, à vingt-deux milles du Savannah. La population de ce pays, qui, en 1749, n'était que de 6,000 âmes, y compris les Nègres, se montait en 1810 à 252,433, y compris 105,218 esclaves, et 1,801 Nègres libres. La ville de Savannah avait en 1810 une population de 5,215 personnes, qui se montait en 1817 à 7,624 (1). On comptait à Augusta en 1810 2,476 habitans.

Population.

Anciens habitans de la Georgie.

Les nations indigènes qui habitaient anciennement les parties aujourd'hui cultivées de la Georgie, et qu'on rencontre encore dans celles de l'ouest, sont les Creeks et les Chactaws. Les Creeks se divisent en Upper, Middle et Lower Creek, c'est-à-dire supérieurs, du milieu, et inférieurs, pour marquer la différence de leur séjour; ils habitent les uns sur les montagnes, et les autres dans la plaine, et forment encore à présent une nation considérable, brave, qui est alliée des Espagnols, et souvent ennemie des Américains. Les Chactaws au contraire sont amis de ces derniers et plus nombreux: on évalue à environ douze cent le nombre de leurs guerriers, mais ils ne sont pas aussi vaillans que les premiers. Ils ne diffèrent des naturels du nord que par la taille, qui est peut-être plus petite;

(1) Malte-Brun prétend qu'elle n'est pas même de mille. *Précis de la Geogr.* T. V. pag. 367; mais il s'est trompé.

ils sont aussi beaucoup plus bruns, bien conformés, et ont les traits réguliers, à l'exception du front qui est très-applati : motif pour lequel les Anglais leur ont donné le nom de *Flat-headed-Indians*. Ils habitent à l'ouest de la rivière *Mobile* dans le voisinage du Mississipi.

M.r Castiglioni, en parlant des anciens habitans de la Georgie (1), dit s'être trouvé présent à une audience, que le Gouverneur de Charlestown donna à une ambassade des Chactaws, qui demandaient à former avec les habitans de la Caroline une alliance contre les Creeks, auxquels ils voulaient faire la guerre. Les discours tenus à cette occasion par les chefs de cette nation au Général Moultrie qui était le Gouverneur, nous ont été transmis par cet écrivain, et méritent d'être rapportés. L'audience finie, ces sauvages sortirent de la salle très-satisfaits, et promirent de revenir l'après midi, pour exprimer par une danse la joie que leur causait l'alliance qui venait d'être conclue contre les Creeks. Plusieurs seigneurs de Charlestown s'étaient rendus chez le Gouverneur pour être témoins de ce spectacle : les Chactaws arrivèrent en effet vers les trois heures de l'après midi, accompagnés d'une grande foule de peuple. Ils etaient sept, n'ayant pour vêtement qu'une chemise, les uns avec des souliers de peau de leur façon, les autres nu-pieds, et tous ayant les yeux et le visage barbouillés de rouge et de noir d'une manière affreuse. Tincti-mingo fils du Roi, ou chef, se plaça à côté du Gouverneur ; et les danseurs, au nombre desquels il ne croyait pas sans doute de sa dignité de figurer, se rangèrent en cercle. Spoko hummah, homme d'un âge déjà très-avancé, et l'un des chefs de la nation, était à leur tête, et se mit à entonner un air, qu'il accompagnait de ses pas, et auquel les autres répondaient en chœur, en tournant toujours en rond. Après avoir fait huit à dix tours il s'arrêtaient en poussant un cri, ou plutôt un horrible hurlement d'allegresse, qui leur servait comme de pause avant de commencer une autre chanson à-peu-près semblable à la première, mais dont le mouvement était plus rapide, et accompagné de pas plus précipités et de gestes plus extravagans. Ils dansaient presque courbés et les genous pliés, en même tems qu'ils s'agitaient le corps, la tête et les mains avec beaucoup de vivacité. Cette danse finie, et sur la demande du Gouverneur, ils entonnèrent la chanson, où plutôt la danse de

(1) Viaggio negli Stati-Uniti etc. T. I. chap. VIII. pag. 252.

guerre, dans laquelle ils figuraient un combat, s'attaquaient les uns et les autres avec fureur, et accompagnaient cette action d'horribles hurlemens et d'effroyables grimaces. Ils cessèrent ce violent exercice vers le soir, épuisés de lassitude; et le Gouverneur leur ayant fait distribuer de l'eau de vie, ils s'en retournèrent très-satisfaits.

Colonie fondée en Georgie en 1732.

Le vaste pays qui est au sud-ouest de la Caroline méridionale était occupé par ces nations et beaucoup d'autres, lorsqu'en 1731 on conçut le projet d'y fonder une colonie, pour y donner un asile à quelques malheureux habitans de l'Angleterre et de l'Irlande. Il se forma en conséquence une société de riches seigneurs, qui firent un fond pour transporter ces pauvres en Amérique, et Georges II. leur accorda en 1732 des lettres patentes, qui les autorisaient à réaliser cette noble entreprise. Cette société était composée de vingt-une personnes, qui prirent le titre de tuteurs ou curateurs de la nouvelle colonie, à laquelle ils donnèrent le nom de Georgie, en l'honneur du Roi. Avec la mise de fonds que fit chacun d'eux, on acheta des vêtemens, des armes et des instrumens d'agriculture, et on pourvut l'établissement de tout ce qui pouvait lui-être nécessaire. Vers le milieu de la même année, les curateurs tinrent leur première assemblée, et élurent Lord Percival pour leur Président. En novembre suivant, Jean Oglethrope, un des curateurs, s'embarqua à Gravesend avec 116 autres colons, qui arrivèrent à Charlestown au commencement de 1733. Oglethrope, accompagné de Guillaume Bull, partit pour Yamacraw dans la vue de reconnaître le pays; et ayant remarqué une jolie hauteur sur les bords du Savannah, il y fit bâtir le mieux qu'il fut possible quelques petites maisons, et donna à sa ville naissante le nom de cette rivière. Après avoir pourvu à l'habitation de ses nouveaux colons, Oglethrope ne pensa qu'aux moyens d'entrer en relations avec les indigènes; et ayant rassemblé plusieurs des Creeks supérieurs à Yamachraw, il leur fit des présens, et traita avec eux pour la cession du territoire.

Le premier transport des mendians recueillis en Angleterre n'étant composé que de gens paresseux et inutiles en Amérique, comme ils l'étaient auparavant en Europe, les curateurs sentirent la nécessité d'y attirer des hommes laborieux pour faire fleurir la colonie. Ils fixèrent pour cela leurs vues sur les Allemands et les montagnards d'Ecosse, comme les hommes les plus robustes et les plus propres à entreprendre et à supporter les travaux d'une

nouvelle culture. Ayant donc fait publier en 1734 à Inverness en Ecosse les avantages qu'on offrait à ceux qui voudraient passer dans ces contrées, cent-trente montagnards Ecossais partirent pour s'y rendre, et bâtirent sur les bords de l'Altamaha un village, auquel ils donnèrent le nom de Nouvelle-Inverness. Vers la même époque, cent-soixante Allemands s'embarquèrent avec Oglethrope pour cette province, où ils furent distribués sur différens points.

La prohibition de la traite des Nègres et autres lois de ce genre, adoptées par les curateurs dans cette partie de l'Amérique, y avait retardé pendant long-tems les progrès de la colonie, lorsqu'en 1742 elle fut envahie par des troupes Espagnoles. Oglethrope nommé Général dans cette circonstance, obligea les Espagnols à se retirer, et rétablit la tranquillité. Elle fut troublée de nouveau dix ans après par un certain Bosumwart, Anglais de naissance, qui ayant épousé une Reine des indigènes, élevait des prétentions sur une grande étendue de territoire en Georgie. Ses réclamations ayant été rejetées, il excita les indigènes à déclarer aux Anglais une guerre, qui dura jusqu'en 1762. Ce fut alors que les curateurs sentant la faiblesse de leur administration, prirent le parti de céder la province au Roi, qui y établit un gouvernement semblable à celui des autres colonies. A la faveur de ce nouveau régime, et des acquisitions qui furent faites successivement, la Georgie parvint en peu d'années à un état plus prospère. Mais cette province ayant pris part dans la confédération qui suivit les dissensions et les guerres civiles, elle eut à souffrir considérablement des ravages des deux partis, jusqu'à ce qu'ayant obtenu l'indépendance, elle s'érigea en état libre, et proclama sa constitution, qui fut ensuite décrétée dans la séance du 5 février 1777.

Les curateurs de la colonie cèdent la province au Roi.

Constitution de la Georgie.

La forme du gouvernement est absolument démocratique, et la constitution ainsi que les autres lois fondamentales ont été faites par le peuple convoqué à cet effet. Les représentans des comtés, élus chaque année, composent le corps législatif, ou la chambre de l'assemblée. La nomination en est faite au scrutin dans chaque comté, et le droit de votation appartient à tous les habitans libres depuis l'âge de vingt ans, qui ont un capital de dix livres sterling, sont sujets à l'imposition, et comptent six mois au moins de domicile dans l'état. Pour être élu représentant, ce domicile doit être d'un an, et il faut être de religion protestante, et posséder deux cent cinquante acres de terre, ou la valeur de 250 livres sterling.

Ces représentans sont au nombre de trente, et la nomination s'en fait tous les ans le premier mardi de décembre. Le premier mardi du mois de janvier suivant ils s'assemblent dans la ville d'Augusta pour y procéder au choix du Gouverneur et des membres du conseil: ce choix se fait parmi les représentans même, dont deux sont nommés conseillers dans chaque comté. La chambre des représentans a la faculté de faire quelque loi que ce soit, pourvu qu'elle ne soit pas contraire à la constitution, et de révoquer celles qui sont reconnues pour être défectueuses. Les nouvelles lois sont lues trois fois dans l'assemblée: à la seconde lecture elles sont soumises à la revision du conseil exécutif, qui doit les renvoyer au bout de cinq jours avec ses observations par écrit. Le Gouverneur, qui a en même tems le commandement en chef des forces de terre et de mer, prend le titre d'*Honorable*. Il ne reste qu'un an en place, et ne peut être réélu qu'au bout de deux ans. C'est lui qui exerce le pouvoir exécutif sous l'approbation du conseil, et selon les lois et la constitution de l'état. Il convoque l'assemblée en cas de besoin, et peut toujours présider le conseil, excepté dans les cas où ce corps s'occupe de la revision des lois et des décrets de l'assemblée. La constitution accorde la liberté de la presse, et exclut les prêtres de toutes fonctions publiques.

Religion.

Il n'y a point de secte dominante dans l'état. On y trouve des Presbytériens, des Méthodistes, des Baptistes, des Episcopaux et des Catholiques. D'après un rapport de l'assemblée générale des Baptistes tenue à Philadelphie en mai 1817, le nombre de leurs églises était de 202, et celui de ces sectaires de 16,824. Beecher assure qu'il n'y a pas plus de dix ministres réguliers dans tout l'état.

Instruction publique.

La législation tend à encourager l'éducation en accordant des donations et des privilèges aux maisons d'enseignement. Il s'était formé en 1785 une société appelée « sénat de l'université de la Georgie „, dont le but devait être de veiller à leur conservation. Cette société proposa de rendre uniforme dans tout l'état le système d'éducation: avantage qui aurait été sans contredit bien précieux, si la chose avait été conduite par des hommes habiles. L'université de la Georgie doit se composer d'un collège et d'une académie dans chaque comté. Le seul collège qui existe maintenant dans cet état est à Athens dans le comté de Clarke. La législature a affecté un fond de mille livres sterling en biens nationaux, pour la construction d'une académie dans chaque comté; et il y a

déjà environ dix ans que Mason Irlandais fit une dotation à l'académie de Lexington, ville qui est à dix-sept milles d'Athens.

Agriculture.

Le sol le long des rivages de la mer, comme nous l'avons déjà observé, offre une plaine de sables stériles, et couverte de pins noirs dans les lieux éloignés des rivières : il y a néanmoins sur chacun de leurs bords des lieux bas et inondés, d'une étendue quelquefois considérable, dont le sol noir, léger et imprégné de végétaux en putréfaction, est très-propre à la végétation. Les marée hautes y facilitent la culture du riz, et l'on sème de l'indigo dans les endroits peu susceptibles d'irrigation. Le maïs et la patate douce destinés à la nourriture des Négres se plaisent sur les hauteurs stériles et sablonneuses. Dans les parties de l'intérieur, les terreins arides et argilleux sont employés à la culture du tabac et du maïs, que la fertilité du sol et la chaleur du climat y font prospérer. Le froment y était cultivé en petite quantité avant la révolution, et fut négligé dès 1801, époque à laquelle on en fit une abondante récolte ; mais la culture du coton présentant plus d'avantages, on ne s'occupa plus de celle du froment que dans les régions supérieures, et seulement pour la consommation de la population. Outre ces productions intéressantes, la Géorgie fait encore un commerce de bois de construction qui n'est pas indifférent, surtout en chêne à feuilles de saule, et en pin noir, dont on fait des pièces de bois de charpente, et des planches à l'aide de moulins à scie.

Les habitans du Savannah et des autres parties situées à peu de distance de la mer, sont pour la plupart natifs de la Georgie, et diffèrent peu de ceux de la Caroline leurs voisins; mais dans l'intérieur aux environs d'Augusta, ce sont presque tous des Virginiens, qui cédant à l'appât de la fertilité et du bas prix des terres, quittèrent les plantations qu'ils avaient déjà formées dans l'heureux climat de la Virginie, pour aller s'ensevelir dans les marais de la Georgie, et entreprendre le travail pénible d'une culture nouvelle et peu lucrative, à cause de l'éloignement des ports de mer qui y rend le transport des denrées difficiles, et de la cherté des marchandises Européennes. L'oisiveté dans laquelle ils vivent ajoute encore aux disgrâces de leur nouvelle situation : car ne s'occupant plus de l'agriculture qui fut l'objet de leur émigration, ils passent presque tout leur tems à jouer aux cartes, ou à voir des courses de chevaux qui font le principal amusement des Virginiens. Le peuple se porte en foule à cette sorte de spectacle : les arti-

sans font pour les coureurs des paris, où ils dissipent en un moment le gain de plusieurs jours de travail, et les maîtres des chevaux y perdent quelquefois des sommes au delà du revenu de leurs terres. Tandis que les particuliers se livrent à ces dissipations ruineuses et funestes aux mœurs, les ouvrages publics de la plus grande utilité sont négligés. Il ne faudrait pas plus de deux cents guinées, dit M.r Castiglioni, pour la construction d'un canal, qui ouvrirait aux eaux stagnantes des *Lagons* un écoulement dans la rivière, et assainirait l'air de la ville d'Augusta, en même tems qu'il rendrait le sol propre à la culture, et pourtant on n'a jamais pu trouver cette modique somme pour une entreprise aussi importante.

Mœurs et usages.

Si les habitans d'Augusta négligent leurs intérêts par goût pour l'oisiveté et les divertissemens, ceux des contrées occidentales mènent une vie encore plus déréglée. Cette population étant composée d'un ramassis de gens de divers pays, la plupart échappés aux poursuites de la justice, est incapable de s'astreindre au régime d'une société régulière, et se livre aux excès de la licence la plus éffrénée.

Commerce.

Warden nous présente un tableau très-circonstancié du commerce de la Georgie. La première société de commerce y fut établie en 1747. De 1764 à 1769, les principales marchandises qui s'exportaient de la Georgie pour l'Angleterre et autres pays consistaient en riz, indigo, soie, peaux, bois de construction et bétail; et les objets d'importation en fer, acier, cuivre, plomb, bronze travaillé, chanvre, cordes, toiles, étoffes de soie et autres marchandises de Birminghan, de Sheffield et de Manchester. Depuis la révolution les exportation consistent particulièrement en maïs, ris, farine, indigo, tabac, sagou, goudron, joncs, bétail, cuirs, peaux de daim, cire, etc.: les marchandises étrangères se tirent directement de la France et de l'Angleterre. Les Etats de la Nouvelle-Angleterre fournissent du beure, du fromage, du poisson, des patates, des ognons, des pommes de terre, du cidre, des souliers et du rum.

Territoire de Michigan.

Cette vaste contrée (1) se trouve entre le 41.e degré 56′ de

(1) V. les ouvrages suivans:
La Hontan. Voyage dans l'Amérique septentrionale etc. 1705, 3 vol. in 12.°
De Charlevoix. Histoire générale de la Nouvelle-France. *Paris*, 1745, 3 vol. in 4.°
Carver. J. Travels through the intérior parts of North-America etc. 1781.
Mackenzie, Alexander. Voyages from Montréal through the continent of North-America etc. 1802, 2 vol. in 8.°
Henry, Alexander. Travels in Canada etc. New-York, 1809.

latitude nord, et le 18.e degré 50′ de longitude ouest de Washington. Elle embrasse toute l'étendue de la péninsule formée par les lacs Erié, S.t Clair, Huron et Michigan, ainsi que l'espace compris entre ce dernier, le lac supérieur et le Mississipi. Le sol de cette péninsule compris entre ces lacs, s'élève graduellement de tous les points de sa circonférence jusqu'au centre. La surface en est généralement plane, excepté sur les bords du lac Michigan, où l'on trouve une chaîne de collines sablonneuses de trois cents pieds d'élévation, et sur les rives occidentales du lac Huron, qui offre une bande de terre stérile. De grandes prairies s'étendent depuis les bords du S.t Joseph jusqu'au lac S.t Clair. Les autres parties sont couvertes de grandes forêts. On évalue à vingt millions d'acres la quantité de bonnes terres que renferme ce pays.

Eaux.

La Georgie est presqu'entièrement entourée de ces lacs; mais il en est encore beaucoup d'autres plus petits, dont elle est entrecoupée dans l'intérieur. Les rivières qui se jettent dans le lac Michigan sont le S.t Joseph, la rivière Noire, le Marumes, la Grande-Rivière, le Masticon, le Marquet et autres. Celles qui traversent la péninsule, et vont se perdre dans le lac Huron sont, le Chaboyagan, le Tonnerre, le Sandy, le Saguinam etc. Le lac S.t Clair reçoit la Belle-Rivière. L'Huron se décharge dans le lac du même nom. La rivière Détroit grossit son cours des eaux de la rivière Rouge, de l'Ecorce, du Bronwston etc. Parmi les îles nombreuses que renferment ces lacs et ces rivières, on distingue celle de Michillimakinac, qui se trouve entre les lacs Huron et le Michigan.

Climat.

L'élévation d'une grande partie de ce territoire, jointe à la hauteur de sa latitude, en rendrait le climat fort-rude, si le froid n'y était tempéré par l'influence des lacs, qui fait que l'hiver y est plus doux qu'à une latitude plus méridionale. Cette saison commence vers le mois de décembre, et dure jusque vers la moitié de mars; et dans cet intervalle de tems, la glace des rivières et au bord des lacs est assez forte pour s'y promener en traineau. Il y tombe peu de neige. D'après les observations du général Wilkinson en 1797, le thermomètre entre S. Clair et Michillimakinac ne s'éleva pas à plus de 70, et descendit souvent du matin au soir à 46 degrés de Farhrenheit.

Règnes minéral, végétal et animal.

Il y a des mines de cuivre et de plomb, et l'on a trouvé au sud du lac supérieur un bloc d'argent qui pesait huit livres. Cette contrée produit toutes les espèces de pins d'Amérique, diverses sortes

de chênes, des noyers, des platanes, des érables blancs et à sucre, des peupliers, des acacia, des ormes, des frênes, des tilleuls et plusieurs autres espèces d'arbres. Les animaux abondent dans le Michigan. Carver a remarqué que les bisons dans les plaines voisines du lac Pepin sont les plus grands de ce continent. L'élan et le daim y sont très-nombreux. La loutre, la martre, le castor et le rat musqué sont très-multipliés dans le voisinage des fleuves et des petits lacs. Les bois fourmillent de coqs-d'Inde sauvages, de pigeons et de perdrix; et des troupes d'oies, de canards et de sarcelles de différentes espèces couvrent les lacs, les fleuves et les baies.

Population.

La population du territoire compris entre les lacs Erié, S.t Clair, Huron et Michigan, qui est en grande partie d'origine Française, ne s'est pas accrue en raison de la salubrité du climat et des avantages de sa position commerciale. En 1800 on y comptait environ trois mille habitans, en 1810 ce nombre ne montait pas à cinq mille, et en 1816, il n'était encore que de douze mille, sans y comprendre les naturels.

Histoire.

Cette péninsule, à l'époque où les Blancs en firent la découverte, était habitée par les Hurons, dont un grand nombre fut converti au Christianisme en 1648. Vers l'an 1670, les Hurons furent battus et dispersés par les Iroquois leurs implacables ennemis; et à la fin de la guerre d'Amérique, ce territoire fut envahi par diverses tribus. En 1667, Louis XIV y envoya des troupes pour protéger le commerce des pelleteries, et quelques années après on construisit un fort à Détroit, et un autre à Michillimakinac. Par ce moyen on parvint à étendre ce commerce, malgré l'opposition des Iroquois, jusqu'aux rives du Mississipi; mais ces avantages furent perdus dans la guerre de 1756, qui priva la France de toutes ses possessions dans le nord de l'Amérique. Ce territoire étant tombé entre les mains des Anglais, fut cédé aux Etats-Unis par la paix de 1783, et mis sous la protection d'un Gouverneur investi du pouvoir temporaire sur tout le pays qui s'étend au nord-ouest de l'Ohio. Le fort Anglais de Détroit fut également cédé en 1796, et la péninsule prit le nom de comté de Wayne. En vertu de l'acte du 11 mai 1805, ce pays fut érigé en territoire et prit le nom de Michigan; et par un autre acte du 18 avril 1818, on y a réuni toute la partie des possessions des Etats-Unis comprise dans l'ancien territoire de l'Indiana, qui est située au nord de l'état du même nom et de celui des Illinois.

Antiquité. Cette région a dû être habitée par un ancien peuple civilisé et belliqueux à une époque antérieure à celle de son histoire. On y découvre continuellement des camps retranchés ou plutôt des forts, des ruines de villes bâties en pierre et sur un plan régulier. Du milieu de ces mazures s'élèvent des arbres, dont la grosseur atteste une existence de plusieurs siècles. Près de ces monumens de l'homme on rencontre ceux de la nature, et l'on voit dans ces amas d'os fossiles la preuve de l'extinction d'espèces d'animaux inconnus.

C'est particulièrement dans le district du Détroit, sur le Miami, le Raisin, le Huron et le lac S.t Clair, qu'existent les établissemens d'agriculture et de commerce. A partir du fleuve Rouge jusqu'à ce dernier lac le pays est bien peuplé : ce pays dans une étendue de douze milles de longueur, offre l'image des environs d'une grande ville. Depuis le fort Meigs jusqu'au lac Huron, on rencontre une quantité de plantations entrecoupées de bois et de terres appartenant aux Indiens. Les habitations Françaises sont au bord des lacs et des rivières. La ville de Détroit, est située sur la rive occidentale du Détroit, et compreud plus de trois cents maisons. Près de la moitié de sa population est d'origine Française. Le restant est composé d'individus de diverses parties de l'Europe et des Etats-Unis. Les édifices publics se réduisent à une maison pour le conseil, une prison et un magasin : on y bâtit maintenant une maison pour le gouvernement, et l'on doit construire une chapelle pour les Catholiques Romains à la place de celle qu'on y voit aujourd'hui : le gouvernement s'occupe en outre de l'établissement d'un collège pour l'instruction publique. Les principales productions de l'agriculture consistent en maïs, avoine, orge, pommes, cidre etc.

Les habitans qui font le commerce des pelleteries sont tombés dans la dégradation, par la nature même de ce commerce et de leurs associations avec les Indiens. Ceux de la baie Verte sont polis, honnêtes et restent fidélement attachés aux mœurs de leurs ancêtres. Les femmes, Indiennes d'origine pour la plupart, sont modestes, et montrent de la dignité dans leurs manières, malgré les airs et

Habillement. les goûts sauvages dont elles ont hérité de leurs mères. Leur habillement à quelque chose de bizarre; il se compose d'une robe courte de calicot imprimé, d'une jupe de diverses couleurs, et de souliers à l'Indienne. Les hommes ont presque tous adopté, du moins en partie, les mœurs des Indiens. Ils sont encore habillés comme l'étaient les premiers habitans du Détroit.

Etat de l'Ohio.

Situation, étendue, aspect du pays.

L'état de l'Ohio (1) est situé entre le 38.e degré 30′ de latitude nord, et entre le 3.e degré 32′ et le 7.e degré 43′ de longitude ouest de Washington. Il est borné au nord par le lac Erié; au sud et au sud-est par l'Ohio; à l'est par une ligne qui, partant de cette rivière et se dirigeant au nord, aboutit au lac Erié, et sépare cet état de celui de Pensylvanie; et à l'ouest par une ligne tirée au nord, qui, à partir du confluent du grand Miami, forme la limite entre cet état et l'Indiana, et rencontre la ligne tirée du lac Erié, qui le sépare du lac Michigan. Les parties les plus élevées de ce pays sont une chaîne de montagnes, qui court obliquement à celle des Alleghany, et s'étend le long du 41.e degré de latitude, d'où les eaux prennent une direction opposée, les unes vers le nord jusqu'au lac Erié, et les autres vers le sud jusqu'à l'Ohio. Ces courans d'eau sont traversés en certains endroits par des collines, qui dans d'autres suivent la direction des eaux. Les parties du sud-est sont montueuses, mais tout le reste du pays en général

(1) V. les ouvrages suivans:

Historical narrative of colonel Bouquets'expedition against the Indians of the Ohio, in 1764.

Mitchell, doctor. The present state of Great Britain and North America, 1767.

Hutchins'topographical description of Virginia, Pensylvania, Maryland, and north Carolina, comprehending the rivers Ohio etc. *London*, 1788, in 8.°

Marnezia, Cl. Fr. de Lezay. Lettres écrites des rives de l'Ohio, *Paris*, 1801, in 8.°

Volney. Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique. *Paris*, 1803, 2 vol. in 8.°

Collot, général Victor. Voyage en Amérique septentrionale, ou description des pays arrosés par le Misissipi, l'Ohio etc. *Paris*, 1804, 2 vol. in 8.°

Harris, Rev. J. M. Journal of a tour into the territory, north west of the Alleghany mountains. *Boston*, 1805, in 8.°

Michaux, F. A. Voyage à l'ouest des monts Alleghany, dans les états de l'Ohio, du Kentucky et du Tennessée. *Paris*, 1808, in 8.°

A topographical description of the State of Ohio etc. *Boston*, 1812, in 12.°

The navigator, containing directions for navigating the Monongahela, Alleghany, Ohio and Misissipi rivers etc. *Pittsburgh*, 1814.

Drake, Daniel Natural and statistical view, or picture of Cincinnati and the Miami country etc. *Cincinnati*, 1815, in 8.°

Kilbourns'Ohio navigator, 1816.

Browns'Western gazetteer, article Ohio, 1817.

Eaux. est plane. Le lac Erié se trouve en partie dans les limites de cet état. Les principales rivières qui se jettent dans l'Ohio sont, le Muskingum, le Chioto, le grand et le petit Miami, le grand et le petit Hockhocking. Les rivières qui portent leurs eaux au lac Erié sont, le Miami du lac Maurice, qui est la plus considérable, le Toussaint, le Portage ou Carrying, le Sandusky, l'Huron, le Vermillon, le Rocky etc. Les îles que forme l'Ohio sont la Mill Creek, les îles de Brown, de Wheeling, de Middle et celle de Blednerhassets, qui est remarquable par sa situation, et la qualité de son sol. Le climat est généralement très-doux: l'été n'y est pas plus chaud, et l'hiver y est beaucoup moins rude que dans le Vermont, malgré les changemens subits de température et les pluies fréquentes auxquels ce pays est sujet.

Climat.

Règnes minéral, végétal animal.

Le fer est très-commun sur les rives du Hokhocking et dans les parties septentrionales. On a trouvé des morceaux d'argent aux environs du ruisseau d'Yellow dans le comté de Green. La source d'eaux minérales la plus renommée est celle qu'on appelle la source Jaune, *Yellow spring*, située dans le même comté. Entre les collines et l'Ohio on trouve un pays plat et couvert de bois, auxquels on donne en Amérique le nom de *flats-bottoms* ou *rivers bottoms*. Le sol y est d'une fertilité prodigieuse: c'est un vrai *humus* ou terre végétale, formée par une couche épaisse de feuilles qui tombent tous les ans. La végétation des bois y est d'une force, qui surpasse celle de toutes les autres contrées de l'Amérique septentrionale. Le platane y acquiert quelquefois jusqu'à quarante pieds de circonférence. Le tulipier y devient également très-gros. Les autres arbres de haute futaie sont le hêtre, la magnolia, le micocoulier, l'acacia, l'érable à sucre, l'érable rouge, le peuplier noir et diverses espèces de coudriers. Les eaux limpides de l'Ohio sont ombragées de saules surmontés d'érables et de frênes, au dessus desquels s'élèvent encore les tulipiers et les platanes. Les cerfs et les ours abondent dans ces espèces de bois, et les avantages que les habitans retirent de la chasse de ces animaux les détournent de l'agriculture. Quoique suivie avec assez de négligence la culture du maïs ne laisse pas d'y être d'une grande utilité: la fertilité du sol est telle, que cette plante y arrive jusqu'à dix ou douze pieds de hauteur, et qu'on recueille de 25 à 30 quintaux de ce grain par acre de terre. Le pêcher est le seul arbre à fruit qu'on y ait jusqu'à présent cultivé, et malgré le peu de soin qu'on

en prend, il ne laisse pas de porter des fruits au bout de trois ans. On trouve dans l'Ohio un coquillage de deux à cinq pouces de longueur, auquel Bose a donne le nom de *unio ohiotensis*. Le nacre de perle d'une certaine grosseur sert à faire des boutons, qui ne le cèdent point en beauté à ceux qu'on fabrique en Europe avec le véritable nacre de perle (1).

Population.

La population qui, en 1791, était d'environ 3,000 âmes, s'élevait en 1815 à 322,790. Cet accroissement prodigieux est attribué en grande partie aux émigrations des pays voisins, et de diverses contrées de l'Europe, qui y ont été attirées par la fertilité du sol, le bas prix des terres, la sûreté des acquisitions, le haut prix de la main-d'œuvre, et la prohibition de la traite des esclaves. La ville de Cincinnati dans le comté d'Hamilton renferme 18,700 habitans: on en compte 18,000 à Chillicothe dans le comté de Ross, et 15,000 à Steubenville dans celui de Jefferson. Le nombre des indigènes, qui habitent pour la plupart l'angle nord-ouest de l'état, montait en 1806 à 3,030.

Les rivières qui arrosent les parties septentrionales ont été reconnues par les Français en 1534: on n'y fit pourtant aucun établissement jusqu'en 1735, époque à laquelle une petite colonie vint se fixer dans un lieu appelé Vincennes sur le bord oriental du Wabash. L'Europe ne tarda point à s'apercevoir des grands avantages qu'offraient le sol et le climat de ce pays. La Hontan les fit connaître en France, et Mitchal en Angleterre. En 1750 le gouvernement Anglais accorda six cent mille acres de terre sur les rives de l'Ohio à une compagnie, dont l'établissement eut à éprouver assez d'opposition de la part des Français qui trafiquaient avec les indigènes. Cette circonstance engagea le Gouverneur du Canada à ouvrir une communication militaire entre le fort de la péninsule et l'Ohio par la rivière Alleghany. En 1748 et 1749 les Français avaient en partie défendu toute cette étendue de pays par une ligne de forts, et chassé les colons Anglais: une guerre fut la conséquence de ces événemens. Le fort Duquesne fut abandonné aux Anglais, qui lui donnèrent le nom de fort Pitt, et ensuite de Pittsbourg. Depuis l'occupation de cette place, il se fit de nouvelles émigrations des parties occidentales de la Virginie et de la Pensylvanie; et plusieurs familles s'étaient déjà établies sur l'Ohio, lorsqu'en 1763 on pu-

(1) V. Voyage à l'ouest des monts Alleghanys, par Michaux, pag. 114.

blia une proclamation tendant à empêcher la formation de tout établissement au delà des sources des fleuves, qui vont se jeter dans la mer Atlantique. Mais les terres étaient trop fertiles pour être abandonnées aussi facilement; et il en résulta des dissensions avec les six nations Indiennes auxquelles appartenait le pays, et qui finirent cependant par céder leurs droits sur toutes les contrées au sud de l'Ohio pour une somme de 10,000 sterling, que leur paya le Gouverneur de la Virginie. Les hostilités de la part des Indiens ne permirent d'y former aucun établissement jusqu'en 1788, époque où furent jetés les fondemens de Marietta (1) à l'embouchure de Muskingum par des émigrés de la Nouvelle-Angleterre, sous la protection de la compagnie de l'Ohio. Il se fit ensuite d'autres établissemens; mais leurs progrès furent lents jusqu'à la ratification du traité de Greenville en 1795, en vertu duquel douze tribus d'Indiens cédèrent aux Etats-Unis une grande étendue de pays. De nouvelles cessions furent faites en 1805, 1807 et 1808 par ces peuplades, qui renoncèrent à tous leurs droits sur le reste de cet immense territoire, ne s'en réservant que la partie qu'elles habitent maintenant au nord-ouest. Par le traité de 1763, l'Angleterre abandonna à la France toutes ses prétentions sur les pays situés à l'ouest du Mississipi; mais ceux qui se trouvent à l'est de ce fleuve jusqu'aux montagnes, avaient été cédés par un traité aux états de la Virginie et du Connecticut; d'après cette cession, le premier réclama le droit de propriété et de juridiction sur la partie qui est entre le 36.e degré 30′ et le 41.e degré de latitude nord, et le second depuis le 41.e jusqu'au 42.e degrés. En 1784, la Virginie renonça à toute juridiction sur le pays au nord de l'Ohio, ainsi qu'à tout droit de propriété, excepté pour une portion de terres situées entre le Chioto et le petit Miami; et en 1786 et 1800, le Connecticut en fit autant, hors une partie connue sous le nom de *Connecticut reserve*, ou Nouveau-Connecticut, dont il se réserva la possession.

Histoire et gouvernement.

Le territoire de l'Ohio, y compris les nouveaux états d'Indiana, des Illinois et le territoire du Michigan, passa en 1787 sous la juridiction du congrès, qui y établit un Gouverneur, un secrétaire et trois juges, dans lesquels étaient concentrées toutes les fonctions judiciaires et administratives. Cette forme de gouvernement dura jusqu'en 1799, époque à laquelle le pays, où l'on comptait

(1) Ainsi appelée en l'honneur de Marie Antoinette Reine de France.

alors une population de cinq mille mâles libres et en âge de majorité, fut autorisé à créer une assemblée générale, qui serait composée d'une chambre de représentans élus par le peuple, et d'un conseil législatif nommé par cette dernière, et confirmé par le congrès auquel l'assemblée envoyait un député. Ce gouvernement dura jusqu'à ce que la population se fut accrue au nombre de soixante mille âmes; et alors les habitans furent autorisés à se donner une constitution, qui fut rédigée en 1802, et mise en activité l'année suivante.

Constitution actuelle.

Cette constitution est basée sur les principes les plus libéraux; elle proclame la liberté de conscience et celle de l'imprimerie, le jugement par jury, le droit d'association pour le bien public, et celui de porter des armes pour sa propre défense; elle défend toute poursuite illégale et tout cautionnement trop onéreux, et abolit tous les privilèges héréditaires ainsi que l'esclavage.

L'autorité législative réside dans une assemblée générale, composée d'un sénat et d'une chambre de soixante-douze représentans, qui sont élus tous les ans. Les sénateurs, dont le nombre ne doit pas être au dessous du tiers, ni au dessus de la moitiè de celui des représentans, sont nommés tous les deux ans. Le pouvoir exécutif suprême réside dans la personne d'un Gouverneur, qui est nommé tous les deux ans par les électeurs des membres de l'assemblée générale; il ne peut être élu plus de deux fois en huit ans. Il a le commandement en chef de toutes les troupes de terre et de mer, excepté quand elles sont appelées au service des Etats-Unis.

Religion.

La constitution déclare qu'il est libre à chacun d'honorer Dieu comme il lui plait. Les principales sectes religieuses de cet état sont celles des Méthodistes, des Présbytériens, des *Seceders*, des Baptistes, et la secte des nouvelle lumières *new lightz*. D'après un rapport de l'assemblée générale des Baptistes, tenue à Philadelphie en mai 1817, le nombre de leurs églises était de soixante-sept.

Instruction publique.

Un décret du gouvernement général a affecté la trente-septième partie des revenus de l'état de l'Ohio à l'entretien des écoles. Il y a été créé deux universités, l'une dite de l'Ohio à Athens en 1801, et l'autre de Miami à Oxford en 1809. Il y a une autre université à Cincinnati, mais qui jusqu'à présent est peu florissante. La société qui s'est formée pour l'établissement d'un cabinet littéraire fondé en 1814, avait deux ans après une bibliothèque de huit mille volumes.

Agriculture.

Le sol de ce pays est généralement propre à la culture du froment, de l'avoine, du seigle, de l'orge, de l'indigo et du tabac.

Le coton y vient à maturité dans les parties méridionales, et la température ainsi que la nature du terrein y favorisent la production du ver à soie. On y trouve une grande variété de bons fruits, dont les meilleurs sont les pommes, les pêches, les poires, les cerises et les prunes. La vigne prospère au midi des collines, et donne d'excellent vin.

Mœurs et usages.

Le besoin où sont les habitans de cet état des secours et de la bienveillance de leurs voisins fait qu'ils se distinguent par leur hospitalité. Le peuple de Miami, au rapport de Drake, est généralement industrieux, sobre, religieux, et doué de beaucoup d'esprit et d'un caractère entreprenant. Les biens sont répartis avec beaucoup d'égalité, et le grand nombre de jeunes gens qui émigrent des pays voisins, est la cause des mariages précoces qui se font dans celui-ci. On n'y trouve aucun amusement de prédilection: le jeu de cartes est peu usité: les riches aiment la danse; et les récréations les plus ordinaires sont des promenades à cheval et en voiture. Le Docteur Forsyth remarque que le bas prix de l'eau de vie de pêche y porte à l'excès l'usage des liqueurs fortes. Un esprit fier et républicain caractérise ce peuple, et il a donné des preuves étonnantes de patriotisme, par les services qu'il a rendus aux armées du nord-ouest dans la dernière guerre contre l'Angleterre.

Etat d'Indiana, situation, étendue.

Cet état est situé entre le 37.e degré 45′ et le 41.e degré 52′ de latitude nord, et entre le 7.e degré 40′ et le 10.e degré 47′ de longitude ouest de Washington. Il a pour limite, au nord le parallèle depuis le 41.e degré 52′ de latitude, qui traverse l'extrémité méridionale du lac Michigan; au sud et au sud-est l'Ohio, depuis le confluent du grand Miami jusqu'à celui du Wabash; à l'est le méridien qui le sépare de l'état de l'Ohio; à l'ouest le Wabash jusqu'à Vincennes, et au 38.e degré 43′ de latitude, et de là une ligne qui va droit au nord. Depuis les cascades de l'Ohio jusqu'à la rivière Wabash, le pays est traversé par une chaîne de collines appelées *Knobs*, qui en rendent la surface inégale: au delà de cette chaîne on trouve un pays plat de 70 milles, qui s'étend jusqu'à celui d'Ouitanon. On voit dans une montagne de quatre cents pieds de hauteur l'entrée d'une caverne, qui a, dit-on, plus de six milles de profondeur. Le pays d'Indiana est arrosé par l'Ohio, le Wasbah et leurs nombreux affluens, qui sont le Tanners Creek, le Longherys Creek, l'Indian Creek, le Wyandot Creek, la grande rivière Bleue, qui a emprunté ce nom de la couleur de ses

Eaux.

eaux, la petite rivière Bleue, l'Anderson et autres. Dans toutes les parties élevées le climat est favorable à la santé, mais il est malsain dans les lieux bas. L'hiver y est tempéré, et beaucoup plus court que dans les autres états. La belle saison y dure ordinairement jusqu'à Noël, et le printems commence vers le milieu de février.

Climat.

On a découvert, dit-on, des mines d'argent sur les bords du Wabash, et il y a des mines de fer sur la rivière Blanche et dans d'autres lieux. Il y a dans le voisinage de Jeffersonville une source d'eaux ferrugineuses, qui est trè-fréquentée. Presque toutes les espèces d'arbres qui croissent sur les bords de l'Ohio et de ses affluens se trouvent dans cette contrée. Les forêts abondent en gibier, et recèlent des ours et des loups en quantité. Parmi les volatiles ceux dont on fait le plus de cas sont le coq-d'Inde sauvage, le canard et le pigeon. Le serpent à sonnettes se rencontre dans les broussailles.

Règnes minéral, végétal, animal.

La population de ce pays, qui n'était en 1800 que de 5,641 personnes, s'élevait en 1810 à 24,520, et en 1815 à 67,784. On compte à Jeffersonville dans le comté de Clark 7,000 habitans, à Lawrenceville 4,426, à Corydon 6,769, à Vincennes 6,800, et à Vevay 3,500 (1).

Population.

Lorsque les Français descendirent la rivière Wabash, et vinrent s'établir sur ses rives, ils les trouvèrent habitées par des peuplades d'Indiens qui étaient les Kichapoos, les Pinkashaws, les Mousquitons, les Ouitanons et autres, dont la force armée se montait à plus de douze cents guerriers. Les colons Français, après avoir formé leurs premiers établissemens dans ce pays, vivaient en bonne intelligence avec les Indiens auquel il appartenait; ils se mariaient avec leurs filles, allaient ensemble à la chasse, et se contentaient du gibier qu'ils en rapportaient, et du produit de leurs troupeaux et de leurs jardins. Mais durant la guerre de 1782, quelques soldats du Kentucky ayant pénétré jusques dans leurs villages, les dévastèrent, et enlevèrent une grande partie de leur bétail. La paix se fit l'année suivante, et ils passèrent sous la protection des Etats-Unis. Les Indiens vendirent leurs terres, mais ils

Histoire.

(1) Quelques Suisses du pays de Vaud fondèrent sur les bords de l'Ohio, à sept milles de son embouchure, une colonie qu'ils appelèrent la Nouvelle-Suisse, et le village principal Vevay. Ces colons industrieux y ont planté la vigne qui leur donne des vins de deux espèces, comparables l'un au Bordeaux, et l'autre au Madère.

ne cessèrent pas pour cela de commettre beaucoup d'hostilités. En 1791, ils furent attaqués par le Général Wilkinson, qui détruisit la principale ville des Shewansée appelés Kathipe-ca-munk. Le 7 septembre 1811 il y eut un autre combat sanglant sur la rivière Tippecanaoe, entre les troupes Américaines commandées par le Gouverneur Harisson, et les Indiens ayant à leur tête Técumsch leur chef. En 1813 quatre de leurs villes sur les affluens du Webash furent brûlées par ce Général.

Constitution.

D'après un acte du congrès du 16 avril 1816, ce pays ayant été admis dans la confédération, il lui fut donné une constitution signée de ses représentans rassemblés à cet effet à Corydon le 29 juin 1816, la quarantième année de l'indépendance des Etats-Unis. Cette constitution porte que tout pouvoir réside essentiellement dans le peuple; que tous les gouvernemens libres étant fondés sur son autorité, et institués pour sa sûreté, son repos et son bonheur, il a, pour parvenir à ce but, le droit imprescriptible, inaliénable et irrévocable de changer en tout ou en partie la forme de son gouvernemement, toutes les fois qu'il le juge à propos, enfin qu'il est libre à tout individu d'adorer Dieu comme il lui plait. L'esclavage et la servitude involontaire ne peuvent être tolérés que comme des châtimens infligés pour cause de délits etc. L'autorité législative réside dans une assemblée générale, composée d'un sénat et d'une chambre de représentans nommés par le peuple. Le nombre de ces derniers ne doit jamais être au dessous de trente-six ni au dessus de cent: l'élection s'en fait tous les ans par les électeurs de chaque comté le premier lundi du mois d'août. Les sénateurs sont élus le même jour pour trois ans, et sont partagés en trois classes, dont l'une se renouvelle tous les ans. Le nombre des sénateurs ne doit jamais être moindre du tiers, ni excéder la moitié de celui des représentans. Le Gouverneur est nommé le même jour par les électeurs pour trois ans, et ne peut rester en place plus de six ans sur neuf consécutifs. Il a le commandement en chef des forces de terre et de mer, excepté lorsqu'elles sont appelées au service des Etats-Unis; mais il ne peut commander en personne, sans y être autorisé par un décret de l'assemblée générale.

Religion.

Il ne nous a pas été possible d'avoir des notions sur les sectes religieuses de cet état, si ce n'est sur celle des Baptistes, qui, d'après le rapport de l'assemblée tenue à Philadelphie en 1817, se composait de 2,474 individus; le nombre de ses églises se mou-

tait alors à soixante-sept. La secte de *Harmonistes* est établie dans le village d'Harmony (1).

Milice.

La milice se compose de tous les hommes libres et sains, de l'âge de 18 à 45 ans, excepté les Nègres, les Mulâtres et les Indiens. Ceux qui se font un scrupule de conscience de porter les armes, payent une somme à l'état. En 1814, la milice du territoire d'Indiana se montait à 5.010 hommes. En 1806 le corps législatif décréta l'établissement d'une université. L'assemblée générale peut accorder des terres pour l'entretien des collèges et des écoles publiques. Les sommes payées par les personnes qui se sont fait exempter du service militaire, doivent être employées à cet abjet. Il y a à Vevay une société littéraire avec une petite bibliothèque.

Agriculture.

Les principales productions du sol sont le froment, le maïs, le seigle, l'avoine, le tabac et le chanvre. La culture de la vigne, comme nous l'avons déjà dit, y a été introduite par des Suisses, et avec le plus heureux succès. Le coton y est aussi cultivé, et tous les fruits de l'Europe y prospèrent (2).

Etat des Illinois.

Situation, étendue, aspect du pays.

L'état des Illinois (3) est situé entre le 36.e degré 57′ et le 42.e degré 30′ de latitude nord, et entre le 10.e degré 15′ et le 14.e degré 15′ de longitude ouest de Washington. Il a pour confins, savoir; au nord le parallèle du 42.e degré 30′ qui le sépare du territoire de Michigan; au sud et au sud-est l'Ohio et le Wabash; à l'est le méridien qui sert de limite occidentale à l'état d'Indiana jusqu'au 41.e degré 52′, puis le lac Michigan jusqu'à la ligne de la frontière du nord; à l'ouest, au sud-ouest et au nord-ouest le Mississipi. Le sol de cet état, qu'arrosent le Mississipi à l'ouest et l'Ohio au sud, est très-uni entre ces deux fleuves, et en quelques endroits sujet aux inondations, ce qui en augmente encore la fertilité. Le reste du pays a beaucoup de ressemblance avec ce-

(1) Ils cultivent la vigne, exercent diverses professions mécaniques, et ont une grande manufacture d'étoffes de laine, qui fait des *mérinos* d'une excellente qualité.

(2) V. Charlevoix, Histoire de la Nouvelle-France: Hutchins, Topographical description: Volney, Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique: Brown, Western Gazetteer: Darby, Emigrants'guide.

(3) Ce nom en langue Indienne signifie, *homme dans la force de l'âge*. Les Français l'ont donné particuliérement au pays qui est à l'est du Mississipi, entre l'Ohio et la rivière des Illinois, jusqu'à environ cent milles du Mississipi.

lui d'Indiana, mais il est bien plus pittoresque, surtout entre Vincennes et S.[t] Louis, où de riches paturages et de belles forêts récréent tour-à-tour la vue du voyageur.

Eaux.

Parmi les lacs les plus remarquables on trouve le Marrodizna, qui a cinq milles de long. Les principales rivières sont celles des Illinois, des Kaskaskias et de Stony.

Climat.

Voici ce que dit Charlevoix du climat sous le 38.[e] degré 59′ de latitude. « L'air y est sain: on y éprouve quelquefois de fortes gelées, et en 1721 la glace de la rivière portait des charrettes. Ces gelées sont d'autant plus surprenantes, que l'hiver est ordinairement à peine sensible dans cette contrée. Les feuilles y tombent plutôt qu'en France, et ne renaissent que vers la fin de mai: on y a de la neige fort-rarement. Quelle peut donc être la cause de ce retard ? Je crois qu'elle est dans les épaisses forêts qui empêchent la terre de se réchauffer etc. „.

Règnes, minéral, végétal, animal.

On a, dit-on, découvert une mine de cuivre près de la rivière Mine. On trouve du plomb à peu de distance du Wabash et de l'Ohio. Il y a deux étangs salés dans les parties orientales, à environ un demi mille de la rivière des Illinois, qui fournissent aux habitans du sel de bonne qualité. Les arbres qui croissent dans cette contrée sont, le cèdre rouge et blanc, le noyer, l'érable, le frêne, le pin, le bouleau, le mûrier blanc, l'acacia, l'orme, le tilleul, le hêtre, le platane, le gymnœladus du Canada, le sassafras, la magnolia aux feuilles aigües etc. On y rencontre plusieurs espèces de chênes, dont quelques-uns ont jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. La vigne pousse dans les forêts et sur le bord des rivières. Les bisons qu'on voyait en grand nombre lors que les Français prirent possession du pays, se sont retirés dans le territoire du Missouri. Les élans et les daims sont encore très-multipliés dans les bois et les prairies. Les forêts sont peuplées de loups, d'ours, de renards, d'opossum et autres animaux. Les principaux volatiles sont le coq-d'Inde, le cygne, l'oie, le canard, le faisan, la perdrix, le pigeon, le perroquet, le pélican, la gru, le faucon etc., et en général tous les oiseaux qui se trouvent dans les contrées occidentales. Le serpent à sonnettes se fait remarquer dans le nombre des reptiles.

Population.

La population, qui, en 1810, était de 12,280 personnes, y compris 200 esclaves, s'élevait en 1818 à 35,000.

Les Indiens Sac habitent trois villages situés dans les parties septentrionales de l'état sur les rives du Sandy-Creek et du Rocky. Les Kaskaskias, les Cahokias, et les Piorias font leur séjour entre les rivières des Kaskaskias et des Illinois. Les Delawares et les Shawanèses passent l'été dans un lieu qui est à quatre milles au dessus du Vase. Les Piankashaw et les Mex-Scotin sont au dessus de divers affluens du Wabash.

Indiens.

Les plantations se trouvent particulièrement sur les rives du Mississipi, du Kaskaskias et leurs affluens: celles qui ont été faites en dernier lieu sont sur le Wabash et l'Ohio. Entre cette dernière rivière et le Wood-Creek on rencontre les plantations Américaines et des Turkey-Hill, qui sont composées d'émigrés du Kentucky et des états méridionaux, et très-florissantes. Kaskaskias, capitale du comté de Randolph, a une population de 7.275 habitans, et a été fondée par des Français du Canada. Cahokia, située au bord d'une petite rivière à un mille du Mississipi, a été de même fondée par des Français. Elle est dans un lieu trop-bas pour être salubre. La première occupation de ses habitans, fut le commerce des pelleteries et ensuite l'agriculture; elle est la capitale du comté de S.t Clair, où l'on compte à peu-près 5,000 personnes. Ces établissemens sont encore habités par des Français, qui restèrent sous la domination Anglaise depuis 1756, jusqu'à la paix conclue avec les Etas-Unis en 1783.

Histoire des établissemens.

Un acte du congrès de 1809, en détachant le territoire des Illinois de celui d'Indiana, a autorisé ses habitans à former un gouvernement séparé. Le 18 avril 1818 il fut décrété qu'ils se donneraient une constitution par le moyen de représentans. Cette constitution fut approuvée le 26 août de la même année par le gouvernement des Etats-Unis. Le pouvoir législatif réside dans une assemblée générale, composée d'un sénat et d'une chambre de représentans. Les sénateurs sont élus tous les quatre ans, et les représentans tous les deux ans. La cour suprême se compose de quatre juges nommés par la législature, et dont les fonctions doivent durer jusqu'en 1824: ces juges forment le conseil du Gouverneur. L'esclavage est aboli. Les contrats entre un blanc et un Nègre ne peuvent durer plus d'un an. Les enfans des esclaves, nés depuis la constitution, seront libres, savoir; les femmes à dix-huit ans, et les garçons à 21 (1).

Constitution.

(1) Voy. encore les ouvrages de Charlevoix, Dumont, Hutchins etc. et Morris Birkbeck, Letters from Illinois. *London*, 1818, in 8.°

Etat de Kentucky.

Situation, étendue, aspect du pays.

L'état de Kentucky (1) est situé entre le 36.e degré 30′ et le 59.e degré 10′ de latitude nord, et entre le 4.e degré 48′ et le 12.e degré 20′ de longitude ouest de Washington. Il est borné au nord et au nord ouest par l'Ohio; au sud par une ligne qui se confond avec le parallèle du 36 degré et demi; à l'est, au nord-est et au sud-est par la rivière de Big-Sandy et les montagnes du Cumberland; et à l'ouest par le Missisipi. La chaine du Cumberland s'étend dans les parties sud-est de l'état, sur une ligne qui a environ quatre-vingt milles. Le sol dans le voisinage de ces montagnes est scabreux et inégal: les autres parties sont généralement planes, et le terrein y est noirâtre et léger, mais extrêmement fertile. Ce territoire, dans son état naturel, est en général couvert d'immenses forêts. On y trouve cependant une étendue de pays d'environ soixante-dix milles de long, sur soixante de large, où il n'y a que des prairies naturelles connues sous le nom de *barrens*, qui fournissent une quantité de fourrage. Il y a dans cet état des cavités souterraines, qui sont devenues l'objet d'importantes recherches à cause de la grande quantité de nitre qu'elles renferment. Il s'en trouve un million de livres pesant dans la grande caverne, qui est à peu de distance de la petite rivière de la Tortue, appelée *Crooked*. Le Docteur Brown de Lexington nous a laissé une description de cette caverne, ainsi que de toutes celles qui existent dans ce pays (2). Il y a une autre caverne de ce genre, et beaucoup plus étendue dans le comté de Warden. L'auteur du *Western Gazetter* observe, qu'après bien des recherches sur les grottes et les cavernes, il n'en a trouvé aucune de cette grandeur. Warden en a donné une longue description (3) tirée du journal Américain *Warcester Spy* du mois d'août 1818.

Eaux.

Cet état est arrosé au nord, au nord-est et au nord-ouest par l'Ohio; au nord-est par le Big-Sandy, et à l'ouest par le Missisipi. Il y a dans l'intérieur plusieurs autres rivières qui le traversent, particulièrement du sud-est au nord-ouest, et vont se jetter dans l'Ohio. Ces rivières sont le Big-Sandy ou Tottery, le Licking, le

(1) Du mot Indien *Kentucke*, qui veut dire fleuve de sang. C'est le nom qu'on donne à la principale rivière de cet état, à cause des sanglantes batailles que les Indiens se sont livrées sur ses bords.

(2) Voy. le VI.e vol. des Transactions de la société philosophique de Philadelphie.

(3) Description des États-Unis, tom. 4.° pag. 7 et suiv.

Kentucky, le Vert, le Cumberland ou Shawanée, le Tennessée, le Trade-Valter, le Salt et le Kaskinompe.

Climat.

Le climat y est plus doux et plus agréable que dans les états septentrionaux, et n'est point sujet aux mêmes excés de froid et du chaud. L'hiver y commence rarement avant Noel, et ne dure pas plus de trois mois, et quelquefois deux seulement. Le peu de neige qu'il y tombe fond aussitôt. Quoique l'Ohio gèle tous les deux ou trois ans, il est rare que le thermomètre descende au dessous de 25 degrés de Fahr.

Règnes minéral, végétal, animal.

On trouve en diverses parties de cet état des mines de fer. Il y en a une de plomb dans les montagnes à environ douze milles au sud de Monticello. On connaît les salines de Sandy, de Licking, de Big-Bone-Creek etc. On voit près des sources de Licking les *trois fontaines olympiennes*, où viennent beaucoup de malades. On rencontre dans les terreins les plus fertiles l'éleditsie à trois pointes, l'assiminière, l'esculus, la robinia, l'érable à sucre, le noyer, l'orme, le hêtre, le frêne et le chêne. Dans les endroits frais et montueux, et le long des rivières, on admire les énormes colonnes des platanes, des tulipiers, des magnolia et du quercus macrocespa, dont les glands sont de la grosseur d'une œuf de poule. Les terres de seconde classe produisent principalement des chênes noirs, blancs et rouges, des marronniers, des sassafras et des tupelos velus. Celles de troisième qualité dans les lieux montueux n'offrent que des pins, de mauvais chênes et quelques cèdres de Virginie. On n'y voit plus à présent le bison ni l'élan, qui y étaient autrefois très-nombreux. Les daims sont encore très-répandus dans les terres stériles: on y rencontre aussi assez fréquemment le cougouar, le chat sauvage, l'ours, le raton-laveur, le loup, le renard, l'opossum, le lièvre et l'écureuil. Les eaux sont peuplées de castors, de lontres et de rats musqués.

Population.

La population, qui, en 1784, n'était que de 30,000 habitans, s'élevait en 1810 à 406,511, y compris 80,561 esclaves, et 1,713 Nègres libres. En 1810 on comptait à Francfort 1,099 individus. Lexington qui en avait 4,306, en renfermait 6,000 en 1819. Louisville et la petite Washington font des progrès rapides.

Histoire et administration.

L'embouchure du Kentucky fut découverte en 1754, mais les richesses de cette contrée demeurèrent ignorées jusqu'en 1764, époque où quelques hommes entreprenans commencèrent à s'aventurer dans les bois pour y trafiquer avec les Indiens. Le colonel Bonne qui se trouvait à leur tête, étonné de l'énorme grandeur des arbres

et de la vigueur des herbes dans les prairies naturelles, pénétra dans l'intérieur, avec l'intention d'y former un établissement; mais durant cette entreprise tous ceux qui l'avaient accompagné furent massacrés par les Indiens, et il fut le seul qui eut le bonheur de pouvoir retourner à sa résidence sur la rivière de Yadkin dans la Caroline du sud. Quelques-uns de ses compatriotes, auxquels il dépeignit la fertilité du pays qu'il avait vu, se réunirent à lui pour acheter un espace de terrein appartenant à la nation des Cheroquois, qui habitait la côte méridionale du Kentucky, et ils partirent en 1773 pour y fonder un établissement. Ceux qui avaient déjà été formés sur la côte du nord, furent cédés par quelques tribus des Cinq-Nations au colonel Donaldson, du consentement des habitans des comtés de Clinch et d'Holston. Leur nombre s'y augmenta peu de tems après de quarante hommes, qui arrivèrent de la vallée de Powell, et bâtirent sur le Kentucky le fort de Boonesboroug. Ce fort et celui d'Harrosdsbourgh devinrent en 1775 le centre général de tous les émigrés. L'année suivante, le pays connu sous le nom de partie sud-ouest du comté de Fincastle, fut érigé en comté séparé, et prit le nom de Kentucky. En 1777, il y fut établi une cour de justice. L'année suivante, plusieurs familles, sous la conduite du colonel Clark, formèrent un établissement dans le voisinage des chutes de l'Ohio. Une loi de 1779 promit sûreté à tous les émigrés, et assigna 400 acres de terre à chaque famille. En 1780, les Indiens ayant manifesté des vues hostiles furent soumis par Clark. La population ayant continué à y faire de rapides progrès, ce pays devint en 1790 un état indépendant, et fut reçu dans la confédération en 1792. La constiution fut dressée et signée à Francfort le 17 août 1799.

Constitution.

D'après cette constitution, le pouvoir législatif réside dans une assemblée générale composée d'un sénat et d'une chambre de représentans. Ces derniers sont élus tous les ans par les citoyens libres, et leur nombre ne peut être au dessous de 58 ni au dessus de 100. Le sénat est composé de vingt-quatre membres, et ce nombre s'augmente d'un sénateur toutes les fois qu'il entre trois membres de plus dans la chambre des représentans; mais ils ne peuvent être plus de trente-huit. Les sénateurs sont divisés en quatre classes, dont une se renouvelle chaque année. Le pouvoir exécutif appartient à un Gouverneur élu pour quatre ans, et qui est, comme dans les autres états, le chef des forces de terre et de mer,

excepté les cas où elles sont appelées au service des Etats-Unis. Il est libre à tout citoyen de quitter l'état. Les esclaves sont une propriété légale pour ceux à qui ils appartiennent; et l'assemblée générale, quoiqu'en ayant interdit pour l'avenir l'importation comme marchandise, ne peut les affranchir sans le consentement de leurs maîtres, ou sans leur en rembourser le prix en argent.

Religion.

Les principales sectes dans cet état sont celles des Presbytériens, des Méthodistes, des Baptistes, des Catholiques etc. Les Baptistes sont les plus nombreux. Le rapport fait à l'assemblée générale tenue à Philadelphie en 1817, portait le nombre de leurs églises à 421, et celui de leurs paroissiens à 22,434.

Instruction publique.

Le collège connu sous le nom d'Université de Transylvanie, qui fut fondé à Lexington en 1780 par le gouvernement de la Virginie, et autorisé par celui de l'état en 1798, a un revenu annuel de 2,600 dollars, avec une riche bibliothèque. Il a été institué des académies pour les progrès de la littérature à Louisville, Beardstown, Francfort, Cynthiana et New-Port. Il y a des écoles publiques dans chaque comté.

Antiquités.

Une des choses les plus extraordinaires dans l'histoire de ce pays, ce sont les monticules de terre, appelés *mounds*, et les restes de fortifications qu'on trouve dans le voisinage des confluent du Kentucky et de l'Ohio, lesquels attestent une antiquité reculée, et de grandes connaissances dans les arts mécaniques.

Agriculture.

L'objet principal que se proposent tous ceux qui vont s'établir dans cet état est l'agriculture. A Lexington et dans les comtés voisins, la moyenne récolte du froment et du seigle est d'environ trente boisseaux par acre. Celle du maïs, dans les meilleures terres est de 50 à 60, et va même jusqu'à 75 boisseaux dans les années les plus abondantes. Le seigle et l'avoine y réussissent mieux que dans les états de l'est. La culture du lin et du chanvre y est très-répandue. Celle du coton peut être poussée jusqu'à la rivière Verte, et la culture de la vigne y a été introduite par une compagnie formée à cet effet en 1803, sous la direction d'un émigré Suisse.

Mœurs et usages.

Les habitans du Kentucky, et surtout ceux qui viennent de la Virginie, se distinguent par leur perspicacité et leur caractère franc et hospitalier. Les femmes sont généralement sobres et industrieuses, quoique portées pour la danse et les amusemens innocens. Les hommes se sont laissés dominer par la passion du jeu, et y sacrifient souvent leur tems, leur fortune et leur santé. L'abondance

des productions du pays les mettant à bas prix fait que la pauvreté y est presqu'inconnue, et les riches étalent un luxe qui ne le cède point à celui des habitans des ports de mer, dont ils sont pourtant très-éloignés (1).

Etat du Tennessée.

L'état du Tennessée (2) est situé entre le 35.e degré et le 36.e degré 30′ de latitude nord, et entre le 4.e degré et le 13.e degré 5′ de longitude ouest de Washington. Il a pour confins, au nord une ligne qui le sépare de la Virginie et du Kentucky; au sud le parallèle du 35.e degré de latitude, qui forme la limite méridionale entre la Georgie, le territoire d'Albama et l'état du Missisipi dans toute son étendue; au sud-est et à l'est la Caroline septentrionale, à l'ouest et au nord-ouest le Missisipi.

Aspect du pays et nature du sol.

Les montagnes du Cumberland, qui sont une ramification des Alleghany, traversent cet état près de son extrémité orientale, dans une direction oblique, du nord-est au sud-ouest, et leur base occupe un espace d'environ soixante milles. Elles sont inaccessibles en plusieurs endroits, mais on y trouve de belles vallés où il y a d'excellens patuges. Les environs des rivières qui en descendent, et arrosent les pays de l'est, sont extrêmement fertiles.

Rivières.

Les rivières les plus considérables sont le Cumberland et le Tennessée. Ce dernier se forme de deux grands affluens, le Clinch et l'Hoston, dont le dernier est grossi par les eaux de la grande rivière Française, *French-Braad river*, qui vient de la Caroline septentrionale.

Climat.

La végétation y commence six ou sept semaines plutôt que dans les états de l'est, et s'y conserve plus tard dans la même proportion. L'hiver y est si tempéré, que les rivières y gélent rarement. La neige n'y dure guères que dix à douze jours. Le climat des régions montueuses est délicieux: celui des parties centrales est un peu plus chaud que

(1) V. Jmlay, George, topographical description of the Western territory of North America etc. *London*, 1793, II. édit, in 8.°
Nicolas, George, Letter to his friend in Virginia etc. *Lexington*, 1799.
Michaux, F. A. Voyage à l'ouest des monts Alleghanys, dans les états de l'Ohio, du Kentucky etc. *Paris*, 1808, in 8.°
The navigator of the Ohio. *Pittsburgh*, 1814, in 12.°
Brown, Samuel R. Western gazetteer, or emigrants'guide, etc. art Kentucky, 1817, in 8.°
Darbys'emigrants'guide. New-York, 1818, in 8.° art. Kentucky.

(2) Ce nom Indien, qui signifie *cueiller*, a été donné au Tennessée à cause de l'espèce de ressemblance qu'offre son cours avec cet ustensile.

dans le Kentucki. Dans le pays bas, il fait de grandes chaleurs en été, et l'humidité de l'admosphère y occasionne des fièvres épidémiques.

Règnes minéral, végétal animal.

Il existe des mines de fer dans les parties montueuses. On trouve des salines dans le voisinage des branches supérieures du Tennessée et du Cumberland. Il y a aux environs de la grande rivière Française des sources chaudes, où accourent les valétudinaires qui en ont déjà éprouvé les effets salutaires. Les forêts, dans les régions montueuses, sont composées de chênes, de noyers, d'érables, de mangolia, de frênes, d'ormes, de cerisiers, d'andromèdes, de tulipiers etc. Les pins abondent dans les terreins sablonneux. Les os de mammout qu'on a découvert aux environs des salines à une profondeur de sept pieds, attestent que cet animal fréquentait autrefois ces contrées. On y voyait aussi beaucoup de bisons, mais depuis la formation des premiers établissemens ils ont presque tous disparus. L'élan et le cerf habitent les parties montagneuses. On rencontre encore dans les forêts des ours, des loups et le cuguar; et sur les branches supérieures du Cumberland, le castor et la loutre. L'opossum, le renard, le raton-laveur et l'écureuil y sont très-multipliés. Le caïman se fait voir dans les eaux du Cumberland, jusqu'à sa jonction avec le Caney-Fork.

Population.

La population de ce pays, qui, en 1791, n'était que de 35,691 se montait en 1810 à 261,727, y compris 44,535 esclaves, et 1,317 Négres libres. On compte à Knoxville dans le Tennessée oriental 10,171 habitans, à Nashville dans l'occidental 15,608, à Colombia 10,359, à Jefferson 10,265, à Gallatin 13,792, à Francklin 13,153 etc.

Indiens.

Les Chéroquois et les Chicassaws sont les seules tribus d'Indiens qu'on trouve dans cet état; les premiers en occupent l'angle au sud-est, et les seconds vivent dans les parties occidentales, entre le Tennessée et le Mississipi. Les Chéroquois étaient autrefois fameux à la guerre, et leur civilisation est un des bienfaits du gouvernement fédéral. Ils ont des moulins à blé, à soie et à poudre, ainsi que des fabriques de salpêtre: on trouve des auberges sur les grandes routes, et les femmes savent tisser au métier. Cette tribu se compose de 12,395 individus, 341 Blancs et 340 Nègres. Les Chicassaws se vantent de n'avoir jamais versé le sang d'aucun Anglo-Américain; mais ils semblent avoir fait moins de progrès dans la civilisation.

Histoire et administration. Les premiers établissemens ont été formés à l'est du Tennessée par dix familles qui s'y transportèrent de la Caroline septentrionale, et se fixèrent sur les rives du Watanga en 1768. Cette colonie s'accrut si rapidement, qu'au bout de trois ans elle pouvait mettre sur pied trois cents soldats. Après la démarcation des confins entre la Virginie et le pays des Chéroquois, elle se trouva sur le territoire de ces derniers; et Cameron, agent Anglais, voulant profiter de cette circonstance, ordonna aux colons de se retirer; mais cet ordre demeura sans effet: car les Indiens leur donnèrent tant de témoignages de bienveillance qu'ils les déterminèrent à rester: on forma donc pour le gouvernement de la colonie un code de lois qui devait être signé de chaque individu, sous peine d'être privé des avantages qui y étaient attachés. Dès le commencement de la guerre de la révolution ces colons embrassèrent la cause de la liberté: cette conduite déplut néanmoins à l'agent Anglais, qui résolut de les exterminer. Se trouvant trop faibles pour résister aux troupes Anglaises, quelques-uns d'entr'eux prirent le parti de s'en retourner dans leur patrie, d'autres formèrent un camp sur l'Holston, où ils ne tardèrent point à recevoir des secours de la Caroline septentrionale. Toute cette étendue de pays fut érigée en comté par un décret de l'assemblée de 1777, et prit le nom de Washington. La même année les Chéroquois furent attaqués et battus par les troupes venues de la Caroline septentrionale et de la Virginie, et forcés de recevoir les conditions que leur imposèrent les vainqueurs. S'étant ainsi emparés de la partie orientale du pays, quelques colons, du nombre desquels était le Général Robertson, se dirigèrent vers l'ouest en longeant le cours de l'Obid jusqu'à son embouchure. Ils construisirent ensuite un bateau avec lequel ils descendirent le Cumberland, et vinrent s'établir dans le lieu où est maintenant Nashville. Mais la prospérité de cette nouvelle colonie ne fut pas peu retardée par les hostilités que les Indiens continuèrent jusqu'à la fin de la guerre contre les Anglais. En 1783, le pays fut mis sous la protection de la Caroline septentrionale, et prit le nom de comté de Davidson. En 1789 il fut cédé aux Etats-Unis, et sa réunion à la confédération eut lieu en 1796. Sa constitution a été ratifiée par des hommes libres, et ne diffère que peu ou point de celles des autres états. Il est à remarquer qu'en vertu d'une loi publiée en 1718 contre les jeux, tout employé civil ou militaire, les juges exceptés, qui est trouvé à jouer, est déclaré incapable d'exercer aucun emploi pendant cinq ans, et condamné

Constitution.

en outre à une amende de 50 dollars au moins. Tout aubergiste est obligé par serment de dénoncer quiconque joue dans son auberge.

Religion.

Un ministre de l'évangile ne peut être appelé à siéger dans les chambres législatives. Celui qui nie l'existence de Dieu, ou ne croit pas à une vie future de récompenses ou de peines, ne peut être admis à aucune place dans l'administration civile de l'état. Les principales sectes religieuses qu'on y professe sont celles des Presbytériens, des Baptistes, des Catholiques Romains, des Protestans, des Episcopaux et des Méthodistes. D'après le rapport de l'assemblée générale des Baptistes tenue à Philadelphie en 1817, le nombre de leurs églises était de 169, et celui de ses membres de 1704.

Milice.

La milice se montait en 1812 à 29,194 hommes. Ce peuple actif, accoutumé à la chasse et au maniement du fusil, est singulièrement attaché à ses droits, et forme une milice, qui ne pourra être encore long-tems dédaignée d'aucune troupe de ligne.

Instruction publique.

Il y a quatre collèges dans cet état, savoir; celui de Greenville dans le comté de Green, qui a été fondé en 1794; celui de Blount à Knoxville; celui de Washington dans le comté du même nom, et celui de Cumberland à Nashville dans le Tennessée occidental. Le congrès a accordé six mille acres de terre à chaque comté pour l'entretien d'une académie.

Agriculture commerce

On cultive le coton dans les parties occidentales des montagnes: les terres les plus fertiles produisent du maïs et du chanvre; mais le sol est trop gras pour le froment. Les terres de seconde qualité donnent du froment, de l'orge, du seigle, du maïs et toutes les espèces de grains qui croissent dans les terreins secs des états Atlantiques. Les pricipaux objets d'exportation consistent en fer, salpêtre, maïs, coton, tabac, chanvre, lin, ginseng, bois de construction, chevaux, cochons etc.; et ceux d'importation sont pour la plupart des drogueries.

Mœurs.

La population du Tennessée n'étant qu'un composé d'émigrés des Carolines, de la Virginie, de la Georgie, des états de la Nouvelle-Angleterre et de l'Europe, n'a point de caractère uniforme (1).

Etat du Mississipi.

L'état du Mississipi (2) est situé entre le 30.e et le 35.e de-

(1) V. Michaux, Voyage à l'ouest des monts Alleghanys etc. 1808. Morses'Geography, art. Tennessée, 1812. The navigator etc *Pittsburgh*, 1814, in 12.° Browns'Western gazetteer, art. Tennessée, 1817.

(2) Cet état a emprunté son nom de la rivière qui forme une grande partie de sa limite occidentale.

grès de latitude nord, et entre le 11.e degré 20′ et le 14.e degré 46′ de longitude ouest de Washington. Il a pour limites, savoir; au nord le 35.e parallèle qui le sépare du Tennessée; au sud le golfe du Mexique et le lac Borgne jusqu'à la rivière des Perles, et le 31.e degré de latitude à partir de cette rivière jusqu'au Missisipi; à l'est une ligne qui commence au 35.e degré de latitude, suit le lit du Tennessée jusqu'à sa jonction avec le Bear Creek, de là s'avance jusqu'à l'angle nord-ouest du comté de Washington, et prend ensuite une direction sud jusqu'à l'embouchure du Pascagula dans le golfe du Mexique; à l'ouest la rivière des Perles depuis son embouchure jusqu'au 31.e degré de latitude, et depuis ce parallèle jusqu'au 35.e à partir du Mississipi qui le sépare de la Louisiane, et du territoire du Missouri. Une chaîne d'îles s'étend le long de la côte, qui est coupée par des baies, des rivières et des ruisseaux dont les eaux se jettent dans la mer. Les écrivains Français ont peint sous des couleurs désavantageuses le sol et l'aspect de ce pays. Mais on a reconnu depuis que ces descriptions ne conviennent qu'à la côte, où les bords des rivières, jusqu'à la distance d'environ 25 milles, sont presque de niveau avec la surface de l'eau, et où la nature sablonneuse et marécageuse du sol couvert seulement de pins et de cyprès, n'est point propre à l'agriculture; mais au delà du 31.e degré de latitude, dans le voisinage des rivières des Perles et de Pascagula, le territoire, connu sous le nom de *swamp* est très-fertile. Les fleuves principaux sont le Missisipi qui est navigable dans une étendue de 572 milles, le Tennessée, l'Yazoo, le Grand-Fleuve-Noir, l'Homochitto et l'Amitié, la rivière des Perles, le Pascagula, et les canaux de St Louis, Biloxi etc. Les principales îles qui se trouvent le long de la côte sont celles des Infortunés, de Marianne située dans le lac Borgne, les îles des Daims, des Chats, des Vaisseaux, des Chiens et des Cornes. Dans une aussi grande étendue de pays, le climat doit offrir nécessairement des variétés.

Situation, étendue.

Eaux.

Climat.

Règnes minéral, végétal, animal.

On trouve du charbon de terrre dans le voisinage du Tennessée, du Tombekbé etc. Les arbres les plus communs sont le frêne, le laurier, le cerisier, le cyprès, le copalma, la magnolia, le chêne, le peuplier, le prunier, le noyer noir et le pin. Les animaux de ce pays ne diffèrent point de ceux de la Georgie. Les couguar, les loups, les ours et les chats sauvages y sont très-nombreux: les caïmans infestent toutes les eaux dont le courant a peu d'étendue.

Population.

La population qui, en 1810, était de 31,306 personnes, s'élevait en 1816 à 44,180. Selon Brown (Western Gazetter), il y avait dans cet état au mois de décembre 1816 23,644 Blancs, 20,547 esclaves et 191 individus de couleur libres. On compte à Natchez 10,000 habitans, à Greenville 4,900, et à Voodville 7,270.

Indiens.

Les Chactaws ou Têtes Plates, les Chéroquois et les Chicasaws, habitent encore cet état (1). Le beau roman d'Atala et les brillantes descriptions de Chataubriand ont rendu les premiers célèbres. De toutes ces peuplades indigènes c'est celle dont les idées de moralité approchent le plus de celles des Européens. Elle habite un sol fertile parsemé d'arbres majestueux, d'arbustes odoriférans et de savanes abondantes en paturages et en gibier, où l'on voit ces heureux Indiens couler des jours paisibles à l'ombre des cyprès, des orangers et des pruniers qui abritent leurs demeures. Quelques-unes de leurs femmes pourraient ne pas paraître dénuées de charmes même en Europe, surtout si l'on y fesait attention à la vivacité de leur regard. Les Chactaws ont des poètes qui composent des chansons tous les ans pour la cérémonie du nouveau feu. Leur culte semble parteciper de celui du soleil, qui est en honneur chez les Natchez, dont nous parlerons bientôt. Leurs magiciens invoquent le génie des fleuves, le bienfesant Michabon, contre Kichi Maniton le Dieu du mal. Selon la relation de M.r Meigs ils avaient, il y a quelques années, quarante-trois villages aux environs du Pascagula, de la rivière des Perles, du Chickassaw et du Yazoo, et leur nombre s'élevait à 12,123 individus, dont quatre mille étaient propres à porter les armes.

Les Chactaws.

Les Creeks ou Muscogulgues.

Les Chactaws ont pour ennemis les Creeks supérieurs, appelés proprement Muskohgs, dont les Français ont fait le nom de Muscogulgues. Cette nation, venue comme les Chactaws, des pays à l'ouest du Mississipi, a subjugué un grand nombre de tribus de l'ancienne Floride ou de la Georgie moderne, comme les Apalaches, les Alibamas, les Cusas, les Chacsihumas, les Oconieus, les Oakmulges, les Pacanas, les Talepusas et autres. Ces tribus qu'on trouve indiquées dans les anciennes relations sous le nom de Floridiens, n'étaient pas très-nombreuses dans leur état de liberté primitive: car Nunez de Vaca rapporte qu'on ne voyait aucune trace de gouvernement dans le village d'Apalache, et que chaque famille y vi-

(1) Les Indiens de cet état sont communs au territoire d'Alabama dont nous parlerons ensuite.

vait selon la loi de nature. On a ensuite attribué à cette nation les plus hautes idées sur la divinité et sur une vie future. Elle plaçait l'enfer dans le nord au milieu de rocs escarpés et glacés. Il y avait dans quelques tribus de la Floride des Souverains despotiques appelés Paca-ustes. Les morts y aient embaumés dans des gommes et des résines odoriférantes, et les corps se conservaient long-tems avant de recevoir la sépulture. Les Muscogulgues ayant incorporé toutes ces peuplades dans leur confédération, dont le chef s'appelait Myco, en formèrent une seule nation de dix-sept à dix-huit mille individus, dont cinq mille étaient propres à porter les armes. Ils sont généreux, pleins de courage et hospitaliers, et ont eu la sage précaution d'empêcher l'introduction chez eux des liqueurs fortes. Ils n'ont cédé leur territoire qu'avec une extrême répugnance, et opposent encore une résistance opiniâtre aux invasions des Anglo-Américains. Ils adorent le grand Esprit, et enterrent leurs morts avec leurs armes et leurs outils, à la manière des tribus septentrionales. Leur gouvernement est une monarchie élective contenue par l'autorité de chefs subalternes qui forment la grande assemblée, dans laquelle leurs sorciers et leurs prêtres exercent une influence fondée sur les terreurs de la superstition. Ils cultivent le maïs, le riz, le tabac, diverses plantes potagères et des arbres à fruit. Les Siminiols ou Creeks inférieurs ne dépendent point, à ce qu'il parait de la confédération, et vivent dans un état bien plus sauvage.

Les Chéroquois.

Le nombre des Chéroquois, d'après le dénombrement qu'en a fait Meigs en 1809, montait à 12,359 individus: depuis cette époque ils se sont considérablement augmentés; et en y comprenant une colonie, qui s'est retirée sur l'Arkansas, leur nombre est de 14,500, dont quatre mille propres à porter les armes. Près de la moitié de ces Indiens est née de mariages contractés avec les Blancs, et par conséquent d'un sang mélangé. Plusieurs d'entr'eux ont des fermes, des chevaux, des vaches, des moutons, des cochons et de la volaille. Ils cultivent aussi le coton et l'indigo. On en trouve qui savent lire et écrire, et ils s'habillent comme les Blancs.

Les Chickasaws.

Les Chickasaws ont aussi fait quelques progrès dans la civilisation; ils vivent à l'ouest des Chéroquois, entre le Missisipi et le Tennessée. Ils ont huit villages, et forment une population d'environ quatre mille femmes et enfans, et de dix-huit cents hommes capables de porter les armes. Quelques-uns de leurs chefs ont de nombreux troupeaux et beaucoup d'esclaves.

Les Natchez.

Les Yazoos et les Natchez qui habitaient les bords de la rivière du même nom sont entièrement éteints. En 1730, les derniers furent réduits à six villages, et à onze soleils ou Princes. Dix ans auparavant ils comptaient douze cents guerriers. On dit qu'ils avaient formé le projet d'exterminer tous les Français, et que ceux-ci en tirèrent une cruelle vengeance. Le capitaine Bossu, qui avait voyagé chez ces Indiens avant leur dispersion, en fait la relation suivante. « Les Natchez, dit-il, établis autrefois dans le lieu qui porte leur nom, formaient un peuple considérable. Ils avaient plusieurs villages soumis à des chefs particuliers, lesquels dépendaient eux-mêmes de l'autorité d'un grand chef qui était celui de la nation. Tous ces Princes portaient le nom de Soleil; ils étaient au nombre de cinq cent, tous alliés du Grand Soleil leur Souverain. Ce dernier portait sur sa poitrine l'image de cet astre dont il prétendait descendre; il était adoré sous le nom d'*Uascil*, qui signifie *grand feu* ou *feu suprême*. Le culte que lui rendaient les Natchez avait quelque chose d'auguste. Avant le lever du soleil le grand prêtre allait d'un pas grave se mettre à la tête du peuple; et tenant en main la pipe de la paix, il fumait en son honneur, et lui envoyait la première bouffée de tabac. A l'apparition de cet astre, tous les assistans se mettaient à hurler tour à tour à l'exemple du grand-prêtre, et après l'avoir contemplé pendant quelque tems les bras levés vers le ciel, ils se prosternaient la face contre terre. Les femmes conduisaient leurs enfans à cette cérémonie, et les y fesaient tenir dans une attitude religieuse. On célébrait une grande fête au tems de la récolte, et il y avait un temple où se conservait le feu éternel (2).

Histoire.

Le poste de Natchez ou le fort Rosalie, fut construit en 1717 par M.rs Habert et Le-Page : ce dernier avait fait bâtir une habitation à laquelle il donna le nom de S.te Catherine. La bonté du sol attira dans ce pays un grand nombre d'ouvriers et de soldats Français retirés du service, qui y formèrent des établissemens. Ils achetèrent, pour la plupart, des propriétés des Indiens qui avaient cinq villages sur les bords de la rivière. Le chef principal de la nation fesait sa résidence dans le plus grand de ces villages au bord d'une petite rivière appelée la rivière Blanche. A l'ouest les Français construisirent sur une colline le fort de Rosalie, où la compagnie de l'ouest entretenait une centaine de soldats. Au sud de

(1) Bossu, premier volume, troisième lettre.

ce fort il y avait une petite nation d'Indiens appelée Tiu, qui traitait volontiers avec les Français; mais peu d'années après elle abandonna son village pour aller s'établir ailleurs.

Le poste du vieux Biloxi, qui se trouve sur une petite colline, fut établi en 1719. C'était autrefois le séjour d'une tribu d'Indiens qui portait ce nom. Comme on travaillait à la formation de ce nouvel établissement, il arriva trois vaisseaux du Roi, avec un bâtiment de la compagnie d'occident, chargé de vivres et de marchandises, qui portait en outre plusieurs filles envoyées par force à cette destination, excepté une seule qu'on appelait mademoiselle de Bonne Volonté. Ces filles furent mariées pour la plupart, et M.r Bienville voyant que l'établissement prospérait, y fit transporter sur des bateaux les vivres, les marchandises et les munitions de l'île Dauphine. On vit alors tout l'état-major, les soldats, les ouvriers et les habitans se rendre à ce nouveau poste, et prendre possession du pays: ils étaient tous entretenus au frais de la compagnie (1).

Constitution.

L'assemblée qui fut appelée à donner une constitution et une forme de gouvernement à ce pays, était composée de représentans de chaque comté, nommés par tous les citoyens Blancs et libres des Etats-Unis, âgés au moins de vingt-un ans, qui avaient fait un domicile d'un an avant l'élection sur le territoire du Mississipi, et payaient une imposition foncière. Cette assemblée, composée de 48 membres élus dans les quatorze comtés, se réunit à Washington le premier lundi de juillet 1817; et il y fut décidé à la pluralité des suffrages, qu'on établirait dans cet état une constitution et un gouvernement républicain, fondé sur des principes qui n'auraient rien de contraire à ceux de la convention passée le 13 juillet 1787 entre les habitans et les états du territore au nord-ouest de l'Ohio. Selon la constitution adoptée par cette assemblée, le pouvoir législatif réside dans une chambre de 24 représentans et de sept sénateurs, qui, ainsi que le Gouverneur et le vice-Gouverneur, furent élus les premiers lundi et mardi de septembre, et s'assemblèrent en octobre à Monticello, qui est le siége actuel du gouvernement dans le comté de Lawrence. Le pouvoir exécutif est exercé par le Gouverneur, qui est élu tous les deux ans. En cas de démission ou de mort, ses fonctions sont remplies par le vice-Gouverneur jusqu'à la

Pouvoir judiciaire.

nouvelle élection. Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême, composée de trois juges au moins, et de cinq au plus. La

(1) V. Dumont, 2. part. chap. 6 et 7.

milice du territoire du Mississipi, y compris celle d'Abahama, se montait en 1812 à 5,291 hommes.

Milice.

Les deux principaux articles d'agriculture de ce pays sont le coton et le maïs. Le riz est cultivé dans les parties méridionales. Le froment, l'orge et l'avoine n'y prospèrent pas comme dans les états du nord, et l'on ne sème de ces grains, que ce qu'il en faut pour les besoins des établissemens. La canne à sucre est une production avantageuse le long du Mississipi jusqu'à Pointe-Coupée. Natchez est la seule place considérable de commerce. Les exportations des denrées territoriales en 1817 furent évaluées à 43,887 dollars (1).

Agriculture, commerce.

L'état d'Alabama (2) est situé entre le 30.e degré 12′ et le 35.e degré de latitude nord, et entre le 8.e degré et le 11.e degré 20′ de longitude ouest de Washington. Il a pour limites, savoir; au nord le parallèle du 35.e degré qui le sépare de l'état du Tennessée; à l'est la Georgie et la rivière Perdido, depuis le 31.e degré de latitude jusqu'à l'entrée de la baie du même nom dans le golphe du Mexique: au sud une ligne tirée sous ce dernier parallèle depuis le Chataboochê jusqu'au Perdido, et depuis le golfe du Mexique jusqu'à la baie de Pascagula; et à l'ouest le Tennessée jusqu'à sa jonction avec le Bear-Creek, puis une ligne droite qui va jusqu'à l'angle nord-ouest du comté de Washington, et enfin une autre ligne qui aboutit droit au sud dans le golfe du Mexique. Une chaîne de montagnes traverse ce territoire au sud du Tennessée, à partir de ses bords près du confluent du Bear-Creek jusqu'au fort Deposit: vers le levant cette chaîne prend une direction septentrionale, en traversant la rivière et la ligne des frontières du nord. Entre cette chaîne et le Tennessée on trouve une riche vallée de la longueur de dix à douze milles. Les rivages de la mer et les parties du sud, à quelque distance de la ligne de démarcation, sont généralement sablonneuses et couvertes de pins.

Etat d'Alabama.

Situation, étendue.

Aspect du pays.

(1) Charlevoix, Journal d'un voyage etc. 1745, 3 vol. in 4.° Dumont. Mémoires historiques sur la Louisiane, 1753, 2 vol. in 12.° fig.° Bossu. Nouveaux voyages aux Indes occidentales etc. 1768, 2 vol. in 12.° Brown. Western Gazetteer, 1817. Darby. Emigrants'guide, 1818.

(2) Le congrès des Etats-Unis ayant autorisé, par un décret du 2 mars 1819, les habitans de ce pays à se donner une constitution et un gouvernement, ses représentans devaient s'assembler à cet effet à Huntville le premier juillet suivant.

Les parties septentrionales de cet état sont arrosées par le Tennessée, et le pays depuis cette rivière jusqu'au golfe du Mexique, l'est par le Mobile qui est formé par deux grands affluens, l'Alabama et le Tombekhé ou Tombighée. L'Alabama se compose lui-même de deux autres affluens, le Coosa et le Tallapoosa. La rivière Perdido parcourt soixante-dix milles du nord au sud, le long de la frontière orientale de la partie inférieure de l'état, et se jette dans le golfe du Mexique, où son embouchure forme une lagune. Les parties méridionales au dessous du 31.e degré de latitude sont arrosées par diverses petites rivières. L'île Dauphine située à l'ouest de la baie du Mobile est la plus importante, et a été décrite avec beaucoup d'exactitude par le Père Laval. Les parties basses situées au dessous du 31.e degré de latitude sont sujettes à des chaleurs peut-être aussi fortes que celles de la Jamaïque aux mois de juillet, août et septembre: dans les autres saisons, la température dépend beaucoup de la durée des brises de mer. Le climat des parties intérieures et élevées est le même que celui de la Georgie.

Rivières.

Climat.

Règnes minéral, végétal, et animal.

On trouve beaucoup de fer dans les parties septentrionales, et une grande quantité de charbon de terre sur les rives du Cahawba, du Tombekbé et du Black-Warrior. Dans les parties basses le terrein est sablonneux et couvert de pins; les endroits marécageux le sont de cyprès, et les bords des rivières de grands joncs et d'orangers sauvages. Le chêne, le noyer rouge et noir, le cèdre et le peuplier se font remarquer sur les hauteurs. Parmi les animaux de cet état on distingue le cuguar, l'ours, le chat sauvage, le renard, le raton laveur, le castor, la loutre, l'écureuil, le lièvre et le lapin.

Population et principaux établissemens.

La population qui, en 1816, était d'environ 33,287 habitans, y compris 10,493 esclaves, s'élevait en 1818 à 50,000. Le comté de Madisson en renfermait en 1817 18,000, et Hundswille la capitale de l'état 1,200. Les Chactaws, les Creek, les Chéroquois et les Chickasaws font leur séjour dans les parties de l'est, du centre et de l'ouest. La ville de Mobile est située dans une plaine agréable: on y comptait deux cents maisons lorsque les Américains s'en emparèrent; depuis lors sa population n'a cessé de s'accroître, et elle deviendra probablement une grande place de commerce. En 1817 elle avait environ 1,500 habitans; ses maisons sont en bois et en général à un seul étage. S. Stephens, siége actuel du gouvernement, sur la rive occidentale du Tennessée se compose d'environ cinquante maisons. A dix mille au dessous de S. Stephens on trouve

la ville de Jackson qui s'est agrandie en peu de tems; et l'on croit que l'établissement du port Claiborne sur la haute rive de l'Alabama deviendra bientôt une ville considérable.

Organisation judiciaire.

Les juges exercent une juridiction indépendante et exclusive dans les cours de chaque comté; mais ils ne peuvent siéger plus de deux fois de suite dans la même cour. La cour générale, composée de trois juges, s'assemble tous les ans le premier lundi de janvier et de juillet à S.t Stephens, lieu destiné à être le siége du gouvernement, jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné par un acte de la législature.

Agriculture, commerce.

Le produit le plus important de l'agriculture est le coton. Le sol est en outre favorable à la culture du froment, du maïs, du seigle, de l'orge, de l'avoine, et des patates ordinaires. On pourrait y cultiver avec assez d'avantage le *phormium tenax*, Forst., ou lin de la Nouvelle-Zélande, et le *laurus camphora*. L., qui croît à la hauteur de cinquante pieds, et donne beaucoup de camphre. On lit dans les journaux Américains de 1817, que les marchandises importées à Mobile en 1816 de Boston, New-York et de la Nouvelle-Orléans étaient évaluées à environ 1,000,000 de dollars, et que dans le courant des six derniers mois, il y avait été embarqué 1,700 balles de coton (1).

Territoire de la Floride.

La Floride (2) est située entre le 25.e et le 31.e degrés de

(1) Voy. les ouvrages suivans;
Le pere Laval. Voyage de la Louisiane etc. 1720, in 4.° V. les ouvrages de Bossu, Dumont et Charlevoix chap. sur la Louisiane. Roberts, William. Account of the first discovery and natural history of east Florida, 1763, in 8.° Stork, Villiam. Description of east Florida, 1769, in 4.° Bartram, William. Travels through North and South Carolina, Georgia etc. *London*, 1773-78. Barnetts Report dated march 1817 Brown, Samuel. Western Gazetteer art. Alabama, 1817. Lettre du Colonel Parmentier etc. dans le National Intelligencer of Washington, 1817. Lettres de Saint-Stéphens contenant une description de ce pays, dans les Kentucky Monitor, 1817.

(2) Les premiers navigateurs étendirent à tout le pays au midi des monts Apalaches le nom de Floridas ou Pâque fleurie, qui fut donné, dans le commencement au cap sud-est et à la péninsule, que les indigénes appelaient Tegesta.

Ce pays fut cédé par l'Espagne aux Etats-Unis le 22 fevrier 1819. Voy. les ouvrages suivans.

Coxe, Daniel. A Description of the english province of Carolina, by the Spaniards called Florida, and by the Franch Louisiane. *London*, 1722, in 8.°

latitude, et entre le 3.e degré 30′ et le 10.e degré 30′ de longitude-ouest de Washington. Elle est bornée au nord par la Georgie et l'Alabama, au sud et à l'est par l'Océan Atlantique, et à l'ouest par le golfe du Mexique. On la divise en Floride orientale et Floride occidentale. La première est cette longue péninsule qui se trouve entre le golfe du Mexique et l'Océan; et la seconde s'étend entre l'état d'Alabama et le golfe, depuis le Perdido jusqu'au Chatahusché; sa longueur est d'environ 145 milles, et sa largeur varie de trente à quatre-vingt dix. Les côtes de la mer de la Floride orientale sont basses et unies jusqu'à la distance de quarante milles dans l'intérieur, où le pays devient un peu montueux. Le sol y est généralement entrecoupé de rivières, et a beaucoup de ressemblance avec celui de la Hollande. La Floride occidentale offre partout le même aspect que le territoire d'Alabama qui l'avoisine.

Situation, étendue etc.

Eaux.

Le lac le plus considérable de la péninsule est celui *Del Espiritu Santo*, qui a vingt-sept lieues de long sur huit de large. Les principales rivières de la Floride qui se jettent dans le golfe du Mexique sont, l'Apalachicola ou Cahuitas, l'Apalacha ou Ogelagena, le Rio Vasisa, le San Pedro, et le Rio Amasura. Celles qui ont leur embouchure dans l'Océan Atlantique et le golfe de la Floride du côté de l'est sont; la Santa Maria, le Nassau, le San Juan, appelé aussi San Mattheo, le Rio S. Marco, le Rio Matanzas, le Rio de Mosquitos, le Rio d'Ays ou Indian Inlet, le Rio S.te Lucie, nommé dans plusieurs cartes Rio Santa Cruz, le Rio Jobe, le Rio Sega ou Goga, et enfin le Rio Seco. Les baies situées sur le golfe du Mexique à l'ouest de la péninsule sont celles de Pensacola, de Santa Rosa, de S.t Joseph, de S.t André, d'Apalacha, une autre baie appelée S.t Joseph, et celle du Saint Esprit et de Car-

Laval. Voyage de la Louisiane etc. *Paris*, 1728, in 4.°

Campbell, John. A concise history of the Spanish America. *London*, 1741, in 8.°

Roberts, William. An account of the first discovery and natural history of Florida etc. *London*, 1763, in 4.°

Stork, William. An account of East Florida. *London*, 1766, in 12.°

Schopf, Johann David, Reise burch. einige der mittlern und sudlichen bereinigten Nord-Americanischen Staaten Erlangen, 1788.

Bartram, William. Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida etc. *Philadelphia*, 1791, in 8.°

Géographie etc. de la Floride. V. le National intelligencer de décembre 1817.

los. Colomb a donné le nom de Los Martyros à un groupe d'îles qui entoure le cap de la Floride. Les Tortugas qui sont au nombre de dix, sous le 24.e et 50.e degrés de latitude, ont été ainsi appelées par les Espagnols à cause de la quantité de tortues qu'ils y trouvèrent. Le Cayo de l'Anclote s'étend dans une direction sud l'espace de vingt-trois milles. La Santa Rosa en a trente-trois de longueur. Les autres îles les plus remarquables sont celles de S.te Anastasie et d'Amélie.

Climat.

La preuve la plus évidente de la douceur du climat de la péninsule est qu'il n'y tombe jamais de neige, et que les végétaux les plus délicats des Antilles, tels que les orangers, les bananiers, et les goyaviers y souffrent rarement de l'intempérie des saisons. On n'y connait pas les brouillards. Aux équinoxes, et surtout en automne, il y tombe tous les jours de grosses pluies qui durent depuis onze heures du matin jusqu'à quatre de l'après midi pendant plusieurs semaines. Les ouragans y sont fréquens à cette époque.

Règnes minéral, végétal, animal.

On trouve en Floride des mines de fer, ainsi que du cuivre, du plomb et du mercure. Les végétaux des latitudes septentrionales et méridionales y croissent pêle-mêle, et il serait difficile de voir ailleurs un assemblage plus agréable d'arbres, de plantes et d'arbustes. Le pin rouge et blanc, le sapin, le chêne toujours vert, le marronnier, l'acajou, le noisetier, le cerisier, l'érable, le bois de campèche, le bois nommé petit brésil et le sassafras couvrent un sol tantôt riche en terre, tantôt composé de sables et de cailloux, et le plus souvent marécageux. On y voit des forêts entières de mûriers blancs et rouges, qui y sont plus beaux qu'en aucune autre partie de l'Amérique. Les arbres à fruit de l'Europe y prospèrent tous: l'orange y est plus grosse, plus savoureuse et plus succulente qu'en Portugal. Les bords du Mobile forment une des plus belles et des plus fertiles parties de cet état. La prune y croît naturellement, et surpasse de beaucoup en qualité celle d'Espagne. La vigne sauvage y serpente sur la terre ou grimpe sur les arbres. Le myrte cérifère, dit Stork, croît dans tous les terreins, et en si grande quantité, que l'Angleterre pourrait en tirer assez de cire pour sa consommation, s'il y avait assez de mains pour en recueillir les baies (1). L'indigo et la cochenille entraient, sous l'administra-

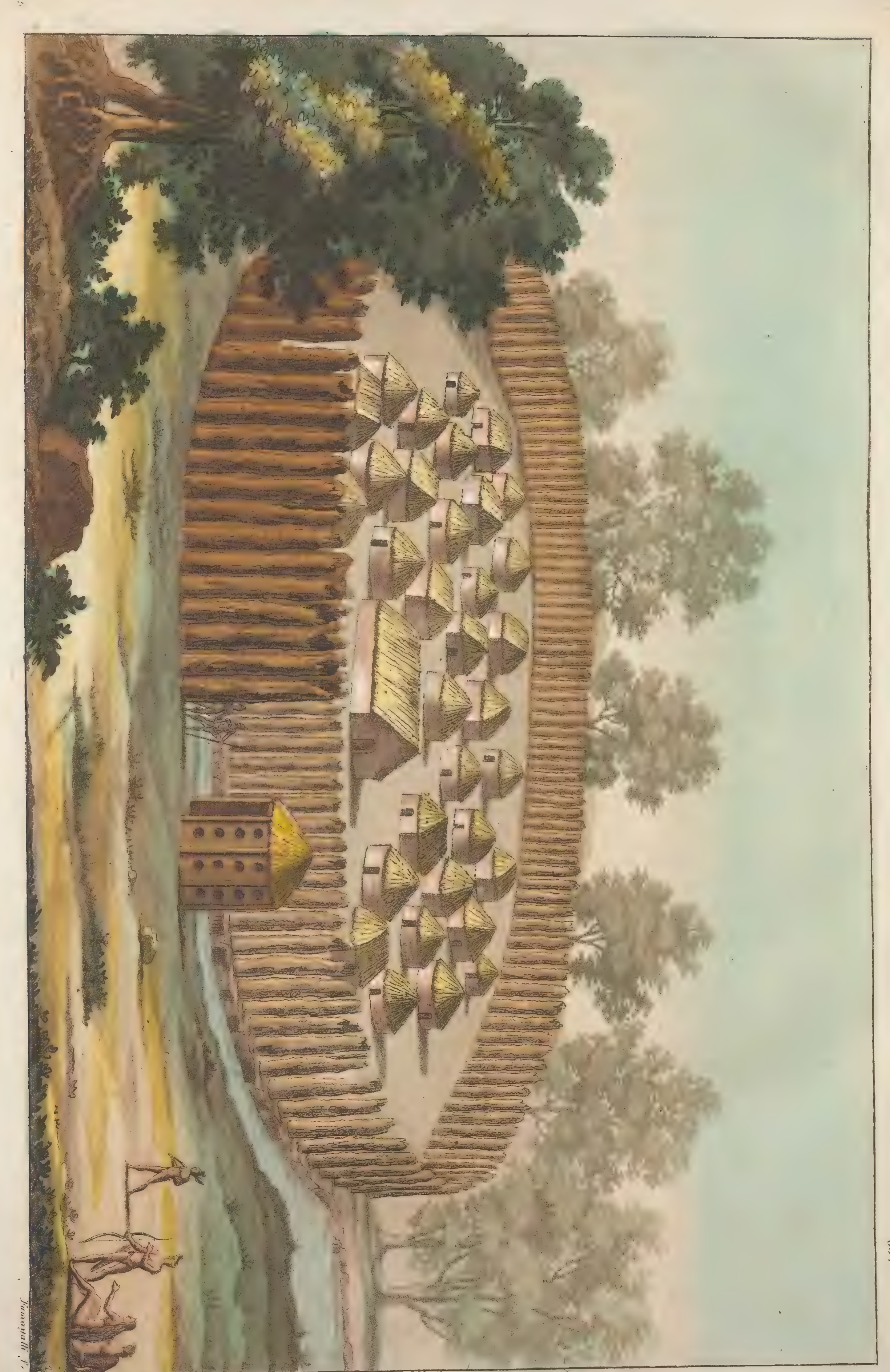
(1) La manière de l'extraire est fort-simple. Après avoir écrasé les baies on les met bouillir dans l'eau, et l'on en enlève avec un écumoir la cire qui est d'un beau vert: on peut la rendre blanche comme celle des abeilles, et sa consistance rend ces chandelles propres aux pays chauds.

tion Anglaise, dans le nombre des articles d'exportation, dont la valeur s'élevait en 1777 à un million de francs. Les animaux domestiques de l'Europe n'y trouvent pas une nourriture convenable. L'ours descendu des monts Apalaches supporte les chaleurs du climat, et même s'y engraisse. De nombreux essaims d'oiseaux des pays du nord viennent y passer l'hiver. On trouve dans les forêts de la Floride une grande araignée jaune, dont le ventre est plus gros qu'un œuf de pigeon: sa toile ressemble à un tissu de soie jaune, et est assez forte pour y retenir de petits oiseaux, dont elle fait sa pâture. On y voit aussi une grande variété de lézards qui ne font aucun mal, dont quelques-uns sont d'une rare beauté, et changent de couleur comme le caméléon.

Population, villes.

Le nombre des habitans de couleur peut s'élever à deux mille, et celui des Blancs à un peu plus de mille. Ils sont pour la plupart Américains; les autres sont Français, Anglais et Allemands, et presque tous parlent l'Anglais. La ville la plus considérable de la Floride occidentale est Pensacola située sur la baie du même nom, à environ dix milles de son embouchure. Les établissemens dans la Floride orientale se trouvent particulièrement entre S.^e Marie et St Juan, et s'étendent à quarante milles dans l'intérieur et aux environs de St Augustin. A Mousquito, qui en est à soixante milles, on trouve cinq plantations de coton et un grand nombre d'esclaves. Il n'y a guères que deux ou trois établisssemens de peu de considération dans le voisinage du cap de la Floride. La population s'augmente chaque jour dans la partie méridionale par le grand nombre de personnes qui viennent de la Providence et des îles Bahama pour s'y établir. Le pays situé entre Sainte Marie et St Juan est divisé en trois districts, et renferme environ cent cinquante familles, dont trois cent soixante individus sont propres à porter les armes. Le nombre des esclaves dans cette étendue de pays est évalué à environ 500: on croit à-peu-près égal celui des Nègres répandus ailleurs. St Augustin, le seul endroit important de la Floride orientale se trouve sur la côte de l'Atlantique par le 29.e degré et demi de latitude: cette place, située sur l'isthme d'une péninsule, est entourée d'un rempart, et défendue par le château St Juan. Les habitans de Cuba recherchent la salubrité de son climat, et le nombre des Blancs qui s'y trouvent est d'environ mille personnes, dont cent cinquante capables de porter les armes. La milice se compose de ces Blancs, de 250 Nègres ou hommes de couleur de













troupes régulières, de 50 Nègres libres de milice, et de 500 esclaves. La ville de Fernandine située sur la rive méridionale du Sainte Marie, dans une péninsule, qui n'a que 750 pieds dans sa moindre largeur, est défendue par deux forts en bois.

Histoires.

A en juger par les ruines des villages et des villes qu'on rencontre de toutes parts, la Floride, à l'époque de sa découverte, était aussi peuplée que le Mexique et le Pérou. Les habitans de cette région, au rapport des écrivains Espagnols, étaient plus grands et plus robustes que ceux du Mexique. Soumis à de petits chefs appelés Caciques, qui étaient toujours en guerre les uns avec les autres, ils avaient pour demeure des huttes commodes couvertes de feuilles de palmier, et se nourrissaient de maïs, de racines, d'oiseaux et de poisson.

Theodore de Bry nous a donné un grand nombre de gravures où sont représentés divers sujets concernant les mœurs et les usages des Floridiens (1). Les figures ont été dessinées par Jacques Le-Moyne surnommé De-Morgues, qui en 1564 accompagna l'Amiral Renat de Laudonnière dans son second voyage en Floride. Nous avons cru faire une chose agréable à nos lecteurs que de leur présenter ici quelques figures copiées sur ces gravures, sans cependant répondre, comme le fait l'éditeur de l'ouvrage dont elles font partie, que le costume y ait été scrupuleusement observé.

La planche 56 représente un village de ces Indiens, ainsi que la forme et la disposition de leurs maisons. On voit dans celle qui suit, n.° 57, un Regolo ou Cacique accompagné de ses femmes ayant plusieurs colliers, et couvertes en partie d'une espèce de mousse, qui croît sur certains arbres. Ce chef est revêtu lui-même d'une peau de cerf peinte de diverses couleurs, et a de chaque côté de lui deux jeunes gens qui tiennent des éventails pour le rafraichir. La planche 58 offre les portraits de plusieurs chefs qui vont à la guerre, habillés et parés de diverses manières.

La Floride fut découverte de 1512 par Jean Ponce de Léon, et visitée en 1520 par Luca Vasquez d'Aylon qui y vint de S. Do-

(1) *Indorum Floridam provinciam inhabitantium eicones, primum ibidem ad vivum expressae a Jacobo Le-Moyne cui cognomen De-Morgues: addita ad singulas brevi earum declaratione. Nunc vero recens a Theodoro De-Bry Leodiense in aes incisae et evulgatae.* Francofurti ad Mœnum. 1591.

mingue, dans la vue d'en emmener des habitans pour les travaux des mines. En 1538 Ferdinand de Soto en entreprit la conquête, et débarqua dans la baie du Saint Esprit. Les Espagnols s'en emparèrent en 1565, et y élevèrent le fort S.t Augustin. Ils bâtirent ensuite, en 1696, le fort S.t Charles, une église et quelques maisons sur la baie de Pensacola (1). En 1704, les Anglais s'emparèrent de S.t Marc d'Apalacha et détruisirent la ville. Quelques Français formèrent en 1718 un établissement à l'entrée de la baie de S.t Joseph, mais ils durent l'abandonner l'année suivante. Les Espagnols construisirent en 1719 un fort à l'embouchure de l'Apalachicola, et un autre à 25 lieues plus haut.

Pendant les guerres qui eurent lieu alors entre les puissances Européennes, ce pays changea souvent de maître, et fut toujours la proie du vainqueur. L'Espagne le céda en 1763 à l'Angleterre pour le port de la Havane. Les Espagnols reprirent la partie occidentale en 1781, et l'autre leur fut rendue en 1783. Le gouvernement des Etats-Unis craignant que l'Espagne ne cédât de nouveau ce pays à quelque puissance Européenne, publia en 1811 une loi par laquelle il autorisait le pouvoir exécutif à s'emparer au besoin de la totalité ou d'une partie de la Floride, et de la retenir jusqu'à ce qu'il en eût été disposé autrement par un traité; et par un décret subséquent il mit à sa disposition 800,000 dollars pour cet objet. Le général Matthews s'empara vers la même époque de l'île Amélie, qui était devenue l'entrepôt des marchandises Anglaises, pour l'entrée desquelles on voulait éluder la loi qui en avait ordonné la prohibition; et ayant également pris possession de plusieurs autres parties de la Floride, il les rendit de suite à l'Espagne. Pensacola fut prise le 24 mai 1818, par le Général Jackson qui s'empara en même tems de S.t Marc et du reste de la Floride occidentale. Mais dans le mois de février 1819 l'Espagne a enfin cédé tout-à-fait ce pays au Gouvernement Américain pour la somme de 500,000 dollars; et le 3 mars de l'année suivante le congrès a fait prendre possession de cette acquisition, qui est de la plus haute importance pour les Etats-Unis.

(1) Nom d'une tribu Indienne qui demeurait en cet endroit, et fut détruite dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre d'autres tribus.

La Louisiane (1) a pour limites au nord le 33.e degré de latitude, qui la sépare du territoire du Missouri; à l'est le Missisipi, depuis ce parallèle jusqu'au 31.e, en suivant cette ligne jusqu'à la

Etat de la Louisiane.

Situation, étendue.

(1) Ce pays fut ainsi appelé par De-la-Sale, lorsqu'il en prit possession au nom de Louis XIV.

V. les ouvrages suivans.

Découverte de quelques pays et nations de l'Amérique septentrionale, par le Père Marquette etc., insérée dans le *Recueil des voyages*, *de Thévenot. Paris*, 1681.

Hennepin, R. P. Louis. Description de la Louisiane etc. 1683, in 8.°

Le-Clercq. Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France. *Paris*, 1691, 2 vol. in 12.°

Hennepin, R. P. Louis, Nouvelle description d'un très-grand pays etc. *Paris*, 1697.

La-Hontan. Voyage dans l'Amérique septentrionale, 1705, 3 vol. in 12.°

Joutel. Journal historique du dernier voyage de M. De-la-Sale etc. *Paris*, 1713, in 12.°

Delile. Lettre à M. Cassini sur l'embouchure de la riviere du Missisipi etc. V. *Recueil des voyages au Nord. Amsterdam*, 1715, 3 vol.

Relation de la Louisiane ou Missisipi etc. *Amsterdam*, 1720, in 8.°

Coxe, Daniel. Description of the English province of Carolina, by the Spaniards called Florida, and by the French, la Louisiane etc. *London*, 1722, in 8.°

Le-Petit, le P. Mission. Description du Natchez etc. V. Lettres édifiantes etc. vol. 7.

Charlevoix. Histoire et description générale de la Nouvelle-France. *Paris*, 1744, 3 vol in 4.°

Dumont Mémoires historiques sur la Louisiane etc. *Paris*, 1753, 2 vol. in 8.°

Du Pratz, le Page. Histoire de la Louisiane. *Paris*, 1758, 3 vol. in 8.°

De Marigny de Mandeville. Mémoires sur la Louisiane. *Paris*, 1759.

Jeffery. Natural and civil history of the French dominions in North and South America. *London*, 1760, in f.°

An impartial enquiry into the right of the French king to the territory west of the great river Missisipi. *London*, 1762.

Bossu. Nouveaux voyages aux Indes Occidentales etc. *Paris*, 1767, 2 vol. in 12.°

Recueil des lois promulguées par le gouverneur d'O'Reilly; extrait de la collection des loix qui régissent les colonies Espagnoles, 1769.

Pittman. Present state of the European settlements on the Missisipi etc. *London*, 1770, in 4.°

Present state of Louisiana. *London*, 1774.

Champagny. État présent de la Louisiane. *A La-Haye*, 1776.

rivière des Perles, qui est la frontière la plus orientale ; à l'ouest la rivière Sabina, depuis son embouchure jusqu'au 32.e degré de latitude, et depuis ce point une ligne qui va directement au nord

Bartram, William. Travels through North and South Carolina, Georgia etc. 1778.
Raynal. Histoire philosophique et politique etc.
De Pagès. Voyages autour du monde etc.
Ulloa. Mémoires philosophiques historiques et physiques, 1787, 2 vol. in 8.°
Pintard, John. Observations respecting Louisiana etc. V. le 4.° vol. du *Medical Repository de New-York*, 1801.
Dubroca. Itinéraire des Français dans la Louisiane. *Paris*, 1802, in 12.°
De Vergennes. Mémoire politique et historique sur la Louisiane. *Paris*, 1802.
Milfort. Mémoire ou coup d'œil rapide sur mes voyages dans la Louisiane etc. *Paris*, 1802, in 8.°
(Baudry de Lozière) second voyage à la Louisiane etc. *Paris*, 1803, 2 vol. in 8.°
Volney. Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique etc. *Paris*, 1803, 2 vol. in 8.°
Du Vallon. Vues de la colonie Espagnole du Mississipi ou des provinces de la Louisiane etc. *Paris*, 1803, in 8.°
Duane, William. Mississipi question etc. *Philadelphia*, 1803.
Jefferson. Account of Louisiana etc. 1804.
Mémoires sur la Louisiane et la Nouvelle-Orléans etc. par M.*** *Paris*, 1804, in 8.°
Victor Collot, Général. Voyage en Amérique septentrionale, ou description des pays arrosés par le Mississipi etc. *Paris*, 1804, 2 vol. in 8.° fig.e
Du Lac, Perrin. Voyage dans les deux Louisianes. *Paris*, 1805, in 8.°
Robin, C. C. Voyages dans l'intérieur de la Louisiane, de la Floride occidentale etc. *Paris*, 1807, 3 vol. in 8.°
Schultz, Christian. Travels on an inland voyage through the States of New-York etc. *New-York*, 1810, 2 vol. in 8.°
Stoddard, major Amos. Sketches historical and descriptive of Louisiana *Philadelphia*, 1812, in 8.°
La Tour, La Carrière. Historical memoir of the war in West Florida and Louisiana etc. *Philadelphia*, 1816, in 8.°
Darby, William. Geographical description of the State of Louisiana etc. 1816, in 8.°
Flora Ludoviciana by Robin and C. G. Rafinesque. *New-York*, 1817.
Heustis, Jabez W. Physical observations and medical tracts and researches on the topography and diseases of Louisiana. *New-York*, 1817, in 8.°
Brown, Samuel R. Western Gazetteer, art. Louisiana.
Darby, William. The emigrants'guide to the western, and south western states and territories etc. *New-York*, 1818, in 8.°

jusqu'au 33.e parallèle; et au midi le golfe du Mexique, y compris toutes les îles qui se trouvent à la distance de six lieues des côtes.

Aspect du pays et nature du sol.

Le Delta du Missisipi, qui est composé d'un terrein léger, fangeux ou sablonneux, sans pierres, ni gravier, a, en plusieurs endroits, son niveau plus bas que celui du fleuve, dont il est séparé par une mince chaussée, circonstance qui semblerait devoir le menacer à chaque crue d'une ruine inévitable; mais comme il a en même tems une pente suivie, quoiqu'insensible, vers la mer, ses eaux trouvent partout un écoulement facile. Les canaux nombreux qu'il s'ouvre dans un sol couvert de mille arbustes différens, varient chaque année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets qu'il est impossible de décrire. Mais parmi tous ces *bayoux* (1), celui d'Iberville au levant, le grand bras de la Nouvelle-Orléans au milieu, avec la branche de communication appelée de Barataria au sud, et enfin les deux bras réunis du Talaschafalay et de la Fourche à l'est, semblent avoir pris un cours désormais invariable. Ce fleuve est beaucoup moins profond à ses différentes embouchures, qu'à une certaine distance de là en remontant son cours. On croit que cette particularité lui vient de ce qu'il n'est nullement sujet à la marée. Les lacs de Ponchartrain, de Barataria et autres se trouvent dans ce Delta.

Eaux.

Les principaux courans ou amas d'eau navigables dans cette contrée sont, le Missisipi, l'Iberville, et les lacs à l'est de la Nouvelle-Orléans, l'Amitié, le Tandgipao, le Quéfoneté, et les bayoux Castain, Lacombe et Baucofuca, la Perle et le Boguechitto, les bayoux Plaquemine, la Fourche et autres, la rivière Rouge, l'Ouachitta avec les lacs et les rivières qui s'y déchargent, le Teche le Vermillon, le Sabina etc. Une chaîne d'îles s'étend le long de la côte depuis la baie de Barataria jusqu'au Vermillon; mais elles sont pour la plupart sujettes aux inondations. Celles qui se trouvent à l'embouchure de la baie de Barataria offrent une position militaire avantageuse. En 1811, une compagnie de corsaires sous les ordres de Lafitte s'en était emparée: de cette retraite inaccessible, ses bâtimens s'élançaient sur la proie qu'ils avaient aperçue, et échappaient toujours aux poursuites et aux recherches de l'ennemi.

Climat.

Le climat de ce pays varie dans ses différentes parties. Depuis la mer jusqu'à la Pointe-Coupée il tombe rarement de la neige, et il n'y gèle que dans les mois de décembre et de janvier lors-

(1) Ce mot du dialecte colonial dérive certainement de *boyau*, qui signifie rue étroite.

que soufflent les vents du nord et du nord-ouest. Le climat, quoique moins chaud, à ce qu'il parait, et plus humide qu'à égale latitude en Europe, ne laisse pas d'y être généralement très-doux. La température ordinaire de l'hiver est de 7 à 8 degrés au dessus de la glace, et le thermomètre y tombe rarement au dessous de zéro. A Natchez le plus grand froid a été de 17 dégrés. Au mois de décembre en 1800, le mercure descendit à 12 aux environs de la Nouvelle-Orléans, et il y tomba de la neige : ce qui ne s'était pas vu depuis vingt ans. En janvier 1811 le thermomètre varia pendant quelques jours de 78 à 10 degrés au dessous de zéro, et le cours du Missisipi fut entièrement gelé; mais ce fait est cité comme un phénomène.

Règnes minéral, végétal, animal.

On trouve des mines de fer dans les pays montueux où la rivière Noire et le Sabina prennent leur source; on dit qu'il existe des mines d'argent au dessus de Natchitochi. Le Delta du Missisipi est reconnu pour être propre à la culture de la canne à sucre, à laquelle l'inconstance du climat et les froids de l'hiver semblaient devoir s'opposer. Cette production y résiste comme dans le Mazanderan à l'intempérie des saisons et à la gelée; mais là, comme sur les bords de la mer Caspienne, son suc moins élaboré que sous le ciel des Antilles, contient aussi une moindre quantité de parties cristallines. Le coton, l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin réussissent dans les terreins secs et plus élevés des districts d'Atakapas et d'Opelusas. Les environs de Nachitochi produisent d'excellent tabac. Les forêts sont composées des mêmes arbres que dans la Floride, le Kentucky et l'Alabama. Les forêts de pins s'étendent depuis les rivages de la mer jusqu'au delà de la Rivière Uaschita. Warden nous a donné une longue nomenclature des arbres et arbustes de la Louisiane, en indiquant l'usage qu'on peut faire de la plupart d'entr'eux (1). L'ours, l'yaguar et le chat-tigre sont moins redoutés que les serpens, les mousquites et les insectes venimeux ou incommodes de tout genre qui infestent ces contrées. La race des chevaux ordinaires n'est pas belle. D'immenses troupeaux de bœufs errent en grande partie sans propriétaire dans les prairies d'Atakapa et d'Opelusa.

Population.

Quand Crozat prit possession de cette colonie en 1712, sa population se composait de quatre cents Blancs et de vingt esclaves Nègres. En 1810 elle se montait à 86,556 habitans, dont 24,552

(1) V. Descript. des États-Unis etc. Tom. IV. pag. 216 et suiv.

formaient les paroisses de la Nouvelle-Orléans. Après que l'état eut été divisé en trois grandes sections, on fit en 1814 un nouveau dénombrement, duquel il résulta que la population s'élevait à 101,700 personnes, savoir ; 12,700 dans la partie du nord-ouest où se trouvent la rivière Rouge et le pays d'Uaschitta; 13,800 dans celle du sud-est qu'habitent les Opelusas et les Attakapas, et 75,200 dans celle du sud-est qui comprend la Nouvelle-Orléans et la Floride occidentale, à laquelle on a donné le nom de Feliciana.

Indiens.

Ce pays, lorsqu'il fut occupé par les Français, était habité par les Chitimachias ou Chiekmachias, par les Humas, les Colapissas, les Tonicas, les Avoyels, les Natchitoches, les Attakapas etc. Les premiers, auxquels les Français firent la guerre pour venger la mort d'un de leurs Missionnaires, habitaient entre le Missisipi et les lacs. Les Humas fesaient leur séjour dans l'île de la Nouvelle-Orléans. Les Colapissas étaient établis au dessus et au dessous de cette île. Au dessus de Pointe-Coupée on trouvait le village des Tonicas, qui se réunirent aux Français dans leurs guerres. Le chef de ces Indiens fut élevé au grade de Général des hommes rouges, et le Roi de France lui envoya en signe d'amitié une canne à pomme d'or avec le cordon bleu, auquel était suspendue une médaille d'argent qui représentait d'un côté cette alliance, et offrait de l'autre la vue de Paris. Les Attakapas qui habitaient près des côtes étaient regardés comme des anthropophages. Les Avoyels qui vivaient sur les bords de la rivière Rouge, fournissaient aux Français des chevaux et du bétail.

Les Indiens qu'on rencontre encore dans les limites de cet état, se trouvent principalement dans les environs de la rivière Rouge. Les Humas avec les Attakapas ensemble sont au nombre de deux cent; les derniers sont plus multipliés sur le Vermillon; ils n'ont point d'habitation stable, et ils se montrent fréquemment dans le voisinage des villes et des villages, pour se procurer des liqueurs fortes dont ils sont très-avides. Les Opelusas, au nombre de cinq cent, ont leur séjour près de la ville de ce nom. Les Choctaws se voient particulièrement aux environs de l'affluent du bayon Bœuf, et comptent à-peu-près cinq cents familles: les Alibamas en forment soixante-dix. Les Conchiates, au nombre d'environ trois cent-cinquante, habitent près des bords de la Sabina. Les Natchitoches, réduits à environ trente individus, demeurent à vingt-cinq milles à-peu-près au dessus de la ville du même nom.

Histoire des établissemens.

Vers l'an 1660, quelques négocians du Canada apprirent des Indiens avec lesquels ils trafiquaient, qu'à l'est de leur pays coulait un grand fleuve qui allait se jeter dans le golfe du Mexique. En 1663, M.r de Frontenac, Gouverneur du Canada, envoya Joliet marchand de Quebec, et le Père Marquette Jésuite, avec un petit détachement pour reconnaître cette contrée; l'expédition trouva les choses telles qu'elles avaient été indiquées, et revint au Canada par la rivière des Illinois. En 1680, le Comte Robert De-la-Sale, dans l'espoir de s'ouvrir par la voie de ce grand fleuve une route facile jusqu'à l'Océan méridional, s'y rendit par la rivière des Illinois, et descendit avec quelques compagnons de voyage dans le golfe du Mexique. Après avoir construit sur les bords de cette rivière les deux forts *Prud'homme* et *Crève-Cœur*, dont le dernier fut ensuite appelé S.t Louis, et s'être assuré de l'existence d'une communication naturelle et facile entre le Canada et la Louisiane par la voie de ce fleuve et de l'Ohio, le comte Robert prit possession du pays au nom de son Roi. En 1696, les Espagnols craignant les conséquences des découvertes des Français dans la Louisiane, jetèrent les fondemens de Pensacola à l'est du Perdido. Lemoine d'Iberville, habile officier de marine, fut le premier qui, en 1699, entra dans le Mississipi du côté de la mer. Après avoir fondé la première colonie sous le nom de Biloxi dans la baie du même nom, il remonta le Mississipi jusqu'à Natchez, lieu qu'il choisit pour y établir la métropole, à laquelle il donna le nom de Rosalie, en l'honneur de l'épouse du chancelier de Pontchartrain. La stérilité du sol et autres inconvéniens firent regarder la situation de Biloxi comme désavantageuse aux progrès de la colonie; c'est pourquoi on jugea à propos de la transporter plus en arrière jusqu'à l'île Dauphine, qui se trouve près de l'embouchure de la baie du Mobile. En 1700, Bienville, Frère d'Iberville, troisième Gouverneur de la Louisiane, remonta le fleuve jusqu'au bayon Pierre, qui est un confluent de la rivière Rouge dans le pays des Indiens Yatasée; et deux ans après, Lesueur le remonta depuis l'embouchure du Mobile jusqu'à sa source, et pénétra dans la contrée des Sioux par le Mississipi, à sept cents lieues au dessus de son embouchure. En 1708 de nouveaux colons furent envoyés de France, et deux ans après les Anglais ravagèrent l'île Dauphine. En 1712, Antoine Crozat, qui avait acquis dans le commerce une fortune de quarante millions, acheta ce pays, avec le droit exclusif d'y négocier pendant seize ans. Dans ses lettres

patentes furent comprises toutes les rivières qui se jettent dans le Missisipi, ainsi que les terres, les côtes et les îles qui se trouvent dans le golfe du Mexique, entre la Caroline à l'est, et l'ancien et nouveau Mexique à l'ouest. A cette époque, la colonie ne comptait encore que 400 Blancs, et 20 esclaves Négrès. En 1713, il se forma divers établissemens sur le Wabash dans le pays des Illinois. En 1717, Crosat voyant ses espérances deçues dans cette contrée renonça à la cession qui lui en avait été faite, et en obtint une autre pour 25 ans en faveur de la compagnie du commerce du Missisipi, dont le fameux Law fut le fondateur. Ce nouveau gouvernement se composait d'un Gouverneur, d'un intendant, et d'un conseil royal qui fut créé en 1719, et dont la juridiction embrassait le civil et le criminel. En 1718, la Nouvelle-Oléans, qui ne consistait encore qu'en quelques cabanes bâties par des marchands du pays des Illinois, fut régulièrement construite sous la direction de M.r de Bienville Gouverneur général, et d'après le plan de M.r Delatour ingénieur, durant la régence du Duc d'Orleans dont le nom lui fut donné. Les Espagnols formèrent en 1720 un établissement à l'Adaize, à quinze milles de Natchitochi, d'où ils furent chassés par les Français. Ceux-ci bâtirent en 1745 un fort sur la rivière Rouge, à trente-six lieues de son embouchure. Leurs forces dans la Louisiane n'étaient, en 1752, que de trente-six compagnies de cinquante hommes chacune, et de deux compagnies Suisses de 75 hommes l'une. Leurs garnisons se composaient, savoir; de 957 hommes à la Nouvelle-Orléans, 475 au Mobile, 300 dans le pays des Illinois, 50 à Arkansas, 50 à Natchez, 50 à Natchitochi, 50 à la Pointe-Coupée, et 50 dans la plantation des Allemands. En 1762 le cabinet de Versailles, craignant que la perte de ses établissemens dans le nord du Canada, n'entraînât aussi celle de la Louisiane, céda par un traité secret cette colonie à l'Espagne, en compensation des frais qu'elle avait faits durant la guerre, et les Florides furent données en même tems à l'Angleterre. En 1780, le fort Anglais du Mobile se rendit au Gouverneur Espagnol, ce qui fit tomber la Floride occidentale au pouvoir de l'Espagne. En 1795 un traité passé entre cette puissance et les Etats-Unis établit une nouvelle ligne de démarcation, et rendit libre la navigation du Missisipi. Mais, malgré ce traité, les Espagnols n'en persistèrent pas moins dans leur refus à toutes relations commerciales avec les Etats-Unis, et dans l'interdiction à l'égard de ceux-ci, de toute communica-

tion avec la Nouvelle-Orléans par la voie du Mississipi. M.r Jefferson, nommé président de ces états en 1801, demanda à l'Espagne l'exécution du traité; mais cette puissance s'y étant refusée, et craignant d'ailleurs une rupture, vendit la colonie à la république Française par un acte du 21 mars de la même année. L'expédition préparée par la France dans les ports de la Hollande pour aller prendre possession de ce pays, y ayant été retenue par une escadre Anglaise, le Directoire le vendit à son tour, le 3 avril 1803, aux Etats-Unis pour la somme de 15,000,000 de dollars. Les termes de ce traité qui donnait à la colonie la même étendue qu'elle avait ou qu'elle pouvait avoir par les traités subséquens, lorsqu'elle était sous la domination de la France et de l'Espagne, sont aujourd'hui le sujet de contestations qui ne sont pas encore terminées.

L'importance de cette possession pour les Etats-Unis, qui était encore incertaine quelques années après son acquisition, est à présent connue de tout le monde. Elle les met à l'abri de toute agression de la plupart des Indiens, ferme l'entrée du Mississipi aux puissances étrangères qui voudraient les inquiéter par cette voie, et leur ouvre une communication de commerce avec les provinces du Mexique. L'occupation de ce pays, sa fertilité, la douceur de son climat, et sa proximité du Mexique et des Indes occidentales, le rendent extrêmement précieux pour les Etats-Unis.

Constitution. En janvier 1812, une assemblée de représentans du peuple convoquée à la Nouvelle-Orléans, signa une constitution, qui fut ensuite soumise au congrès des Etats-Unis, dont elle obtint la sanction. L'organisation politique de ce pays ne diffère pas de celle des autres états de la confédération, quoiqu'on semble y avoir pris plus de précautions pour y prévenir la corruption et les abus du pouvoir. *Milice.* La milice, dans laquelle ne sont admis que des hommes libres et Blancs, se montait en 1815 à 8,768 hommes.

Religion. Avant la dernière cession de la Louisiane, le clergé s'y composait d'un Evêque, qui ne résidait pas dans la province, de deux chanoines, et de vingt-cinq curés, dont cinq pour la Nouvelle-Orléans, et les vingt autres pour le reste de la population.

Agriculture. Le maïs est cultivé dans tout l'état: la récolte, dans les terres susceptibles d'être arrosées, donne de 50 à 60 boisseaux de grain par acre de terre, et passe les cent en quelques endroits. On trouve des rizières au dessous de la Nouvelle-Orléans, et dans les parties

où l'irrigation est praticable. On sème peu de froment, de seigle, d'orge et d'avoine, parce que le produit en est bien moindre que dans les contrées septentrionales, et d'un prix inférieur à celui des autres productions, surtout dans le voisinage des côtes. La canne à sucre, dont la culture fut introduite vers l'année 1762, et encouragée depuis par les malheureux émigrés de S.t Domingue, est maintenant répandue depuis l'extrémité méridionale, le long des lacs de Ponchartrain et de Maurepas, sur les bords des rivières de l'Amitié et de l'Iberville, jusqu'au Missisipi, et en plusieurs autres lieux. Le coton y prospère, et l'on a calculé que 2,400,000 acres de terre y sont propres à cette culture. L'indigo croît naturellement dans les terres élevées, où le sol et le climat lui sont favorables: trois récoltes y donnent un produit qui surpasse celui de quatre dans les îles; mais sa qualité est inférieure à celui de Cuba. On peut cultiver le tabac dans les différentes parties de cet état, et sur une étendue de 1,500,000 acres de terre: celui qu'on récolte dans les terres basses des rivières Rouge et Natchitochi est d'une excellente qualité. Les terres hautes sont particulièrement propres à la culture de la soie, et produisent une quantité de mûriers qui y croissent naturellement.

Commerce.

L'auteur du *Western Gazetter* dit que les exportations annuelles de la Louisiane excèdent de 150,000 dollars celles de tous les états de la Nouvelle-Angleterre. Elles consistent particulièrement en riz, indigo, coton, tabac, poix, goudron, bois de construction, planches, jambons, graisse, peaux etc.

Edifices.

Parmi les édifices remarquables de la Nouvelle-Orléans on distingue le palais du corps législatif et la cour de justice. Les maisons sont généralement bâties en bois, à un seul étage et blanchies. Sur les bords du Missisipi, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Banton Rouge, elles sont construites sur pilotis.

Caractère politique des habitans.

Les habitans de la Louisiane, sous le commandement du brave Général Jackson, se sont couverts de gloire dans la belle défense de la Nouvelle-Orléans en 1814, par l'ardeur qu'ils montrèrent à repousser l'ennemi. Ce trait de patriotisme est d'autant plus remarquable, qu'il n'y a peut-être pas de ville au monde, dont la population soit composée de personnes plus étrangères les unes aux autres, par l'éloignement des lieux où ils sont nés, par leurs occupations journalières et leur caractère moral; et il prouve en outre que l'amour de la patrie n'est pas moins puissant sur les enfans qu'elle a adoptés, que sur ceux dont elle a été le berceau.

Territoire du Missouri.

Situation, étendue.

Le territoire du Missouri est situé entre les 36.e et 49.e degrés de latitude nord, et entre le 12.e degré 50′ et le 32.e de longitude ouest de Washington. Il a pour limites, au nord le 49.e de latitude (1); au sud le 36.e depuis le Mississipi jusqu'à la rivière S.t François, et ensuite une ligne tirée de l'est à l'ouest sous le 36.e degré et demi, laquelle va aboutir aux frontières des possessions Espagnoles, et le sépare du territoire d'Arkansas; à l'est le Mississipi; et à l'ouest la grande chaîne des monts Rocky. Sa longueur du levant au couchant est d'environ 1,030 milles, et sa largeur du nord au sud d'environ 890.

Aspect du pays.

Le sol du Missouri, quoiqu'on n'y rencontre pas de hautes montagnes, et qu'il offre en général l'apparence d'une terre d'alluvion, ne laisse pas de s'élever considérablement vers le couchant, où il forme la base de la chaîne des montagnes de Roche, et du grand plateau du Mexique. Le premier objet qui mérite ici notre attention est le Missouri. A l'endroit où s'embarquèrent Lewis et Clarke, sur les traces desquels nous remonterons l'immense cours de ce fleuve, le Missouri avait 875 verges, ou environ 2,400 pieds de largeur. La rapidité de son courant entraîne une énorme quantité de sables qui s'amoncèlent de distance en distance, et y forment des bancs mobiles qui en rendent la navigation dangereuse: ses bords minés par les eaux s'enfoncent quelquefois, et lui font prendre une autre direction.

Le Missouri.

Affluens. La rivière Plate.

Le Missouri reçoit dans son cours de larges rivières qui viennent du sud et de l'ouest. Une des plus grandes est la Plate, qui sort des montagnes de Roche vers le 112.e degré de longitude, et coule au levant jusqu'au 97.e où elle se joint à ce fleuve. Cette rivière a six cents verges de largeur à son embouchure, mais elle ne parait pas avoir plus de six pieds de profondeur. Elle prend sa source près des possessions Espagnoles, ainsi que le Rio-del-Norte, qui après avoir traversé le Nouveau-Mexique va se jeter dans le golfe du Mexique. Sa rapidité et la quantité de sable qu'il charrie en empêchent la navigation, et les indigènes ne peuvent le passer que dans de petits canaux de cuir.

(1) Il a été convenu dans le traité conclu à Londres le 20 octobre 1818 entre les Etats-Unis et la Grande Bretagne, que le 49.e degré de latitude serait la limite septentrionale entre les possessions Américaines et Anglaises, depuis l'extrémité nord-ouest du lac des Bois jusqu'aux monts Rocky ou de Roche.

A quelque distance du Missouri, le sol s'élève en collines. En plusieurs endroits le cours du fleuve est resserré entre des rocs où l'on aperçoit des bancs de pierre tendre, ou des lits de charbon. Le long des rives le sol est couvert de prairies, et offre l'aspect de la fertilité. On y voit beaucoup de bois, mais on n'y trouve point de gros arbres ni de grandes forêts: ce qui vient peut-être de ce que les bufles, les daims et les élans qui paissent en grand nombre dans les savanes, détruisent les bourgeons. Parmi les fruits sauvages nos voyageurs n'ont remarqué que le raisin, qu'ils y ont trouvé en abondance, et toujours d'un excellent goût.

Climat

Le climat du pays qu'ils ont traversé est en général très-rude. Dans le lieu où ils passèrent l'hiver, le thermomètre marqua souvent 20 degrés au dessous du zéro, ou 52 degrés au dessous de la glace. Un jour le froid fut si violent par un vent du nord, qu'il fallut renoncer à la chasse. Au lever du soleil, le thermomètre marquait 21 degrés au dessous de zéro, et l'air était tellement imprégné de paillettes de glace, qu'il réfléchissait les objets, et fesait voir deux soleils. Le lendemain le même vent continuait à souffler, et au lever du soleil le thermomètre était descendu à 38 degrés: et cela à 47 degrés seulement de latitude. Un froid aussi aigu ne peut provenir que de l'élévation du sol de ce pays, d'où sortent en effet plusieurs rivières qui vont se perdre au nord dans le lac Winnipeg, et de là dans la baie d'Hudson. Une d'elles, appelée la Souris, est indiquée sur les cartes comme ayant sa source à un mille de distance du bord septentrional du Missouri; et en général la ligne qui divise les eaux passe très-près du Missouri sur le long espace qui s'étend vers le nord-est.

Etat des indigènes

De petites tribus isolées habitent les deux rives du Missouri. Ce pays, malgré son extrême fertilité, est peut-être un des moins habités qu'il y ait au monde. La petite vérole, jointe à l'usage immodéré des liqueurs fortes, semble y diminuer chaque jour la population. A ces fléaux, il faut ajouter les guerres que ces sauvages se font continuellement. Il parait que la chasse y offre peu de ressources, et que l'agriculture y est languissante.

Les Mahas

L'imagination de ces Indiens aggrave encore pour eux les effets de la petite vérole. Voici ce qu'en dit l'auteur de la relation de ce voyage, en parlant de la tribu des Mahas, qui habite sous le 42.e degré 15.′ de latitude. « Ce que nous avons pu savoir des funestes effets de la petite vérole est une chose qui fait horreur. On ignore

comment cette maladie leur a été communiquée; ils l'auront probablement rapportée de quelqu'expédition militaire. Ils formaient autrefois un peuple puissant et belliqueux; mais lorsqu'ils virent leurs forces s'évanouir par l'effet d'une maladie à laquelle ils ne pouvaient résister, ils tombèrent dans un abattement extrême. Ils incendièrent leurs villages: quelques-uns tuèrent leurs femmes et leurs enfans pour leur éviter une affliction aussi cruelle, et les faire passer dans un monde plus heureux „.

Les Ricaras.

L'expédition rencontra, le premier été, une de ces peuplades qui ne connaissait point l'usage des liqueurs fortes, et refusa de les goûter: c'étaient les Ricaras, hommes forts et bien proportionnés, dont le nombre se montait à 450 individus, qui habitaient trois villages. Quoique pauvres ils étaient bons et généreux, ne mendiaient pas, et acceptaient néanmoins avec reconnaissance ce qu'on leur offrait. Leurs femmes étaient gentilles et joviales, malgré les travaux domestiques qui pesaient tous sur elles, comme chez la plus part des peuples sauvages. A l'exception de la chasse, c'était à elles de penser à la subsistance de la famille. Elles ne sont point avares de leurs faveurs, mais leurs maris exigent qu'on leur demande leur consentement.

Les Mandans.

La tribu des Mandans habite les rives du Missouri au delà des Ricaras. Ces Indiens croient à un grand être qui préside à leurs destinées, et possède en même tems l'art de guérir. Chez eux les noms de Grand Esprit et Grand Médecin sont synonimes, et ils appliquent le dernier à tout ce qu'ils ne comprennent pas. Chacun se choisit un objet de dévotion qu'il appelle la Médecine: c'est quelqu'être invisible, ou le plus souvent quelqu'animal, qui devient son médiateur ou son protecteur auprès du grand être, et il ne néglige rien pour se le rendre favorable. « J'avais, il n'y a pas longtems, dix-sept chevaux, dit un Mandan aux Américains, mais je les ai tous sacrifiés à ma Médecine, et maintenant je suis pauvre „. Et en effet il avait mené tous ces chevaux dans la campagne, et les y avait abandonnés à sa Médecine. L'idée de combiner quelque chose que ce puisse être avec celle d'un médicament, qui est ce qui fait le plus d'impression sur eux, semble être commune à tous les naturels de cette partie de l'Amérique.

Leurs traditions mythologiques.

Les Mandans croient à une existence future, et cette croyance se lie avec la tradition de leur origine. Toute la nation, disent-ils, habitait un grand village souterrain, près d'un lac également

caché sous terre. Une vigne étendait ses racines depuis la surface de la terre jusqu'à leur demeure, et leur permettait de recevoir la lumière à travers quelques fentes. Quelques-uns des plus hardis grimpèrent jusqu'au haut de la vigne, et découvrirent avec une joie extrême une terre couverte de bufles et de toutes sortes de fruits. De retour dans leur souterrain, ils firent goûter à leurs compagnons des grappes qu'ils avaient apportées avec eux, et tous en furent si enchantés, qu'ils résolurent d'abandonner leur séjour ténébreux pour celui qui venait d'être découvert. Hommes, femmes, enfans, tous montèrent le long du pied de la vigne; mais à peine la moitié était-elle déjà sur la terre, qu'une grosse femme qui venait après les autres brisa l'arbre sous son poids, et se priva ainsi pour toujours avec le reste de la nation de la lumière du soleil. Les Mandans croient retourner après la mort à l'ancienne demeure de leurs ancêtres, où les bons arrivent en traversant un lac, et les méchans se noient accablés sous le poids de leurs péchés.

Divertissemens, danses.

L'expédition resta tout un hiver chez cette nation. Les Américain natifs ont, comme les peuples civilisés, leurs passe-tems durant la mauvaise saison; de ce nombre est la danse, quoique la leur n'ait rien de gracieux. Celle qu'ils appellent la danse des buffles est un amusement si rebutant, que les auteurs de la relation n'ont osé la décrire qu'en latin. Il en est une autre appelée la danse de la médecine, qui, pour être moins indécente, n'en est pourtant pas plus agréable.

Le haut Missouri.

Le Missouri, qui, depuis son embouchure jusqu'au territoire des Mandans, court dans une direction nord nord-ouest, suit plus haut une ligne au levant et au couchant, qui décline assez considérablement vers le sud. Il passe également dans cette nouvelle région à travers un pays d'alluvion et des terres basses, sur lesquelles paissent des troupes d'élans, de buffles et d'antelopes. Toute cette contrée offrait aux voyageurs l'aspect d'une plaine sans bornes, sans arbres, même sans un seul buisson, si ce n'est dans les endroits marécageux, et sur le penchant des collines, où ces végétaux sont à l'abri des incendies. L'antelope, cet animal doux et léger, qui semble plutôt voler que courir, est très-commun dans les paturages du Missouri. Sa curiosité est, dit-on, la cause de sa perte. Au premier aspect du chasseur il fuit avec une extrême légèreté; mais si le chasseur se cache à terre, en tenant son chapeau ou toute autre chose en l'air, l'animal revient à pas lents pour re-

garder, et s'approche souvent deux ou trois fois, au point de se mettre à la portée du fusil. L'expédition rencontra aussi quelques animaux dangereux, tels que l'ours blanc et l'ours brun. Les naturels qui les craignent beaucoup, ne les attaquent jamais que quand ils sont six ou huit, encore ont-ils souvent le dessous, et laissent un ou deux des leurs sur la place. Les chasseurs habiles et armés de fusils ne courent pas le même danger.

Montagnes de Roche.

Ce pays offre dans son histoire naturelle une particularité remarquable, c'est la rareté des rosées, même dans le voisinage d'un fleuve aussi grand que le Missouri. L'expédition s'approchait peu à peu des montagnes de Roche, et commençait déjà à apercevoir quelques pointes de cette chaîne. Les collines n'étaient plus couvertes d'arbres. On ne rencontrait plus sur les bords du fleuve que quelques arbres rabougris c'étaient des cotonniers, des frênes, des aunes, des buis et des saules. Lewis et Clarke disent avoir vu des pans de murs si extraordinaires qu'ils les prirent pour un ouvrage de l'art. Ces murs s'élevent à pic sur les bords du fleuve, quelquefois jusqu'à cent pieds de hauteur. Mais nos voyageurs ne s'entendaient pas en minéralogie, autrement ils n'auraient pas pris pour des murs, ce qui ne semble être qu'un lit de colonnes basaltiques couchées horizontalement.

Après avoir passé entre ces murailles colossales, et arrivée au 112.e degré de longitude et au 47.e degré 20′ de latitude, l'expédition se trouva arrêtée au confluent de deux fleuves, où il était difficile de distinguer le véritable Missouri, c'est-à-dire le fleuve dont elle voulait reconnaître le cours. Le succès justifia le choix de nos voyageurs. A deux milles du confluent, Lewis entendit le bruit d'une cascade; et s'étant avancé, il sentit une épaisse rosée qui était poussée par un vent du sud-ouest, et traversait la plaine comme une colonne de vapeurs. Il s'avança vers le lieu d'où venait le bruit, qui s'augmentait toujours davantage: ce qui ne lui permit plus de douter que ce ne fût la grande cascade du Missouri. Au bout de sept milles, il arriva enfin à travers des rochers de deux cents pieds d'élévation, à la vue d'une des plus magnifiques cataractes qu'il y ait au monde.

Grandes cascades du Missouri.

Ces cascades occupent une espace d'environ douze milles de longueur, et la largeur moyenne du fleuve est de trois cent à six cents verges. La cascade principale a 80 pieds de hauteur perpendiculaire, et trois cents verges de largeur. Des roches de cent pieds

de haut s'élèvent de chaque côté. A gauche les eaux se précipitent dans un gouffre qu'elles ont creusé au pied du roc. Le reste de la cataracte hérissé de roches, quoiqu'il ne tombe pas en une seule volume, ne laisse pas d'offrir un spectacle imposant. C'est une masse d'écume, qui a deux cents verges de long sur quatre-vingt de hauteur, qui se rassemble et se disperse tour-à-tour, et réfléchit aux rayons du soleil les couleurs de l'arc en ciel.

Partie des monts de Roche, ou passe du Missouri.

Au delà des cataractes, l'expédition dut se diriger au sud en déclinant un peu vers le levant. A une distance de soixante milles géographiques, le fleuve sort de la première chaîne des montagnes de Roche, ou, pour faire usage de la dénomination que lui ont donnée les deux voyageurs, des portes de cette chaîne. Les rochers qui bordent cette passe semblent être de basalte, et lui donnent un aspect imposant. Qu'on se figure deux murs perpendiculaires de l'énorme hauteur de 1,200 pieds, entre lesquels le fleuve est encaissé l'espace d'une lieue, et qui penchés sur le courant, menacent d'écraser de leur chute le voyageur téméraire, qui voudrait franchir cette sombre et étroite gorge. « La violence, disent encore nos voyageurs, avec laquelle le fleuve s'est ouvert ce passage, a dû être terrible : des morceaux de roc qu'on voit dispersés sur ses bords, et qui se sont détachés de la chaîne, servent pour ainsi dire de trophée à sa victoire ».

Trois branches du Missouri.

A la latitude de 45° 24′ 8″, l'expédition se trouva au confluent de trois rivières à peu près de la même largeur, parmi lesquelles il fallait reconnaître le vrai Missouri. On a donné à ces trois courans les noms de trois hommes d'état d'un mérite éminent, savoir ; à celui du sud-ouest le nom de Jefferson, à celui du milieu le nom de Madisson, et à celui de l'est le nom de Gallatin. Ce dernier, qui doit être regardé comme la branche principale, a sa source dans les mêmes montagnes d'où sortent l'Arkansas, le Rio del Norte, le Multnomah, et probablement le Rio S.t Philippe. Ces montagnes, que les Espagnols de Santa Fé appellent Sierra-Verde, forment le point central du système hydrographique de l'Amérique septentrionale.

Navigation sur le Jefferson.

Malgré l'élévation du terrein au point de jonction de ces trois courans d'eau, la chaleur y est excessive. Le 18 juillet, le thermomètre marquait 90 degré à une heure après midi. L'expédition se détermina à remonter le Jefferson : Lewis alla en avant avec trois hommes, pour s'aboucher avec quelqu'un des naturels qui habitent

les montagnes de l'ouest, et en avoir quelques renseignemens utiles, et le reste de l'équipage les suivit sur la même rivière. Lewis et ses trois compagnons eurent à surmonter de grandes difficultés et beaucoup de hazards avant d'arriver à leur but. Ils longeaient le courant d'une rivière, qu'ils croyaient être le Jefferson ou au moins le Missouri occidental, dont la largeur pouvait alors être franchie d'un saut. Le Missouri sortait en effet de la base d'une montagne voisine, et ce fut la première fois sans doute que les regards d'un homme civilisé parcoururent ces solitudes lointains. Ils s'éloignèrent à regret de ce point intéressant pour se diriger à l'ouest, et parvinrent à la haute chaîne qui forme la ligne de division entre les eaux de l'Océan Atlantique, et celles de la mer Pacifique. Alors ils commencèrent à descendre vers l'ouest, et ayant aperçu un peu plus loin un ruisseau limpide qui coulait vers le couchant, ils s'y arrêtèrent pour boire les premiers de l'eau de la Colombie. Ils avaient pris un chemin frayé par les indigènes, ne tardèrent pas à en rencontrer quelques-uns; mais ce ne fut qu'après bien des accidens qu'ils purent s'ouvrir des communications avec eux. Ils parvinrent enfin à surprendre trois femmes: Lewis leur fit quelques présens, et leur teignit les joues de vermillon, qui est un signe de paix chez les sauvages. Ensuite il leur fit entendre qu'il désirait être conduit à leur tribu, pour en voir les guerriers et les chefs, à quoi elles consentirent. Ils avaient fait à peine quelques milles, lorsqu'ils rencontrèrent une troupe d'environ soixante beaux guerriers montés sur de bons chevaux, et qui venaient à eux au grand galop. Lewis ayant quitté son fusil s'avança à cinquante pas avec son drapeau. Le chef et deux autres individus qui étaient à ses côtés, après avoir parlé à la plus âgée de ces femmes, mirent pied à terre, s'approchèrent de Lewis, et l'embrassèrent avec la plus grande effusion de cœur, lui mirent le bras gauche sur l'épaule droite, et touchèrent sa joue gauche avec la leur, en poussant leur cri de joie ordinaire qui est *ahi!*, *ahi!* Les autres guerriers, qui étaient survenus pendant ce tems prodiguèrent alors à nos voyageurs les plus tendres caresses. Après cet accueil amical, Lewis alluma une pipe, et la présenta aux Indiens qui s'assirent autour de lui. Ils ne voulurent cependant accepter ce témoignage d'amitié, qu'après avoir ôté leurs *mocassins* ou souliers: ce qui est pour eux une preuve de la sincérité de leurs protestations, et signifie qu'ils consentent d'aller nu-pieds en cas de parjure: châti-

Rencontre avec les Schoschonies.

ment qui en effet serait rigoureux parmi ces montagnes hérissées de caillous et d'épines. La tribu avec laquelle les Américains avaient fait connaissance était celle des Choschons, nation douce, affable et paisible, et qui forme l'anneau entre les peuplades de la Colombie et celles du Missouri.

Mœurs et état de cette peuplade.

Les Choschons sont une tribu de la nation appelée les Indiens-Serpens, dénomination vague, qui comprend tous les habitans des parties méridionales des montagnes de Roche, et des plaines qui s'étendent des deux côtés. Cette tribu compte cent guerriers, et peut être quatre fois autant d'autres individus. Ils vivaient autrefois dans les plaines du Missouri; mais les *Pawks* ou voleurs les chassèrent jusques dans les montagnes, d'où ils ne sortent qu'à la dérobée pour visiter la patrie de leurs ancêtres. Depuis la mi-mai jusqu'au commencement de septembre, ils font leur séjour dans les environs de la Colombie, où ils se regardent comme hors de toute atteinte de la part des Pawks. Lorsque le saumon, dont ils font leur principale nourriture, commence à disparaître, ce qui arrive à l'entrée de l'automne, ils sont obligés de venir chercher leur subsistance sur les bords du Missouri; mais ils ne s'avancent de ce côté qu'avec beaucoup de précaution, et seulement en compagnie de quelqu'autre tribu leur alliée. Ils vont à la chasse au bufle pendant l'hiver, et reviennent au printems sur la Colombie. Cette vie errante et précaire les réduit quelquefois aux plus extrêmes besoins. Souvent ils passent des semaines entières sans trouver d'autre nourriture qu'un peu de poisson et de racines; et pourtant ces privations n'altèrent en rien leur courage ni leur bonne humeur. Ils montrent une certaine dignité dans leur misère, sont ingénus et sociables, et mettent beaucoup de bonne foi dans leurs partages: malgré la nouveauté des objets exposés à leurs yeux, et qui pouvaient tenter leur cupidité, l'expédition n'a pas eu à leur reprocher un seul vol ni la moindre fraude. Au contraire, ils partageaient avec leurs hôtes tout ce qu'ils avaient, et ne leur ont jamais rien demandé. Les Choschons aiment la parure, les amusemens, les jeux, surtout ceux de hazard, et se vantent comme les autres Indiens de leurs exploits guerriers. L'homme chez eux ne reconnait d'autre maître de sa personne que lui-même, ni d'autre règle quant à sa conduite que les avis d'un chef, qui exerce sur les opinions de la tribu une autorité de persuasion. Il a la propriété absolue de ses femmes et de ses filles, mais non celle des garçons dans la

crainte d'altérer en eux l'amour de l'indépendance. La polygamie est commune chez ce peuple; cependant les femmes d'un seul homme ne sont pas en général sœurs entr'elles comme chez les Mandans et les Minnetaires. Les Choschons tiennent beaucoup de chevaux, qui sont pour la plupart d'une taille convenable, vigoureux, endurcis aux fatigues, et accoutumés à supporter la faim. Semblables aux Arabes, ils ont jour et nuit un ou deux chevaux attachés à un pieu près de leur hutte, pour être toujours prêts à agir au besoin.

Après avoir reconnu le cours du Missouri et les diverses tribus sauvages qui habitent ses bords, toujours à la suite de nos deux voyageurs, nous allons parcourir les principaux établissemens de ce territoire.

Etablissemens du Missouri.

Le district de S.t Louis a pour limites, à l'orient le Mississipi, au couchant le Missouri, et au midi le Maramek. La ville qui porte aujourd'hui le nom de S.t Louis était connue autrefois sous celui de Pain-Court, et s'étend à deux milles le long de la côte occidentale du Mississipi. En 1764 les habitans du fort Chartres en jetèrent les fondemens sous la protection d'une compagnie de commerce. Sa population se montait en 1816 à environ deux mille personnes, et celle des environs à 5,400. Le district de S.te Geneviève est borné au nord par le Maramek, au midi par la Pomme petite rivière, à l'ouest par une ligne qui n'est pas indiquée, et à l'est par le Mississipi, le long duquel il s'étend l'espace d'environ cent milles. Les principaux articles d'exportation de ce pays, sont le plomb et le sel. Le district de S.t Charles est situé entre la rive gauche du Missouri et la rive droite du Mississipi. Le bourg de S.t Charles, bâti au bord du premier fleuve, compte à-peu-près mille habitans. Le district du Cap Gérardeau a une étendue de trente milles le long du Mississipi, depuis le Tiwappaty jusqu'à la Pomme; il a un village d'environ trois cents habitans. Le district de la Nouvelle-Madrid, était connu autrefois sous le nom de *Graisse d'ours*, à cause de la quantité d'huile qu'on y tirait de ces animaux. Son village, qui porte le même nom, comptait en 1811 quatre cents habitans: sa situation, la salubrité de l'air qu'on y respire, ses communications directes avec le pays qui s'étend sur les deux rives du Mississipi, en feront probablement une ville de beaucoup de commerce.

Population.

La population de ce territoire qui montait en 1810 à 22,645 personnes, s'élevait en 1818 à 50,000.

Histoire.

Les Français pénétrèrent, il y a déjà un siècle, jusque vers la source de l'Arkansas. La cession de terres la plus anciennement faite à S.t Louis est de 1766, et les autorités Françaises continuèrent d'en accorder jusqu'en mai 1770, époque à laquelle l'Espagne prit possession de la haute Louisiane, en vertu du traité de 1762. Les villages de Carondelet, S.t Charles, Portage des Sioux, S.t Jean, Bonhomme, S.t Ferdinand et autres furent bâtis par des émigrés venus de S.t Louis, auxquels se réunirent ensuite quelques Anglais établis sur l'autre rive du fleuve. Cette circonstance donna de l'ombrage au Gouverneur de Michillimakinac dans le Canada, lequel se joignit en 1779 aux Indiens pour attaquer ces établissemens. Quatre-vingt personnes furent victimes de leur première fureur, avant d'avoir pu être dispersées par les troupes Américaines au nombre de mille cinq cents hommes commandés par le Général Clarke, qui parcourut tout le pays depuis Louisville jusqu'à Détroit. Après l'attaque faite contre S.t Louis en 1779, on l'entoura d'une palissade avec quelques tours en pierre; et en 1797 on commença d'autres ouvrages de fortification, qui furent ensuite abandonnés.

Forme du gouvernement.

L'acte du congrès des Etats-Unis sur le gouvernement de ce territoire a été admis dans le mois de juin 1812. Le pouvoir exécutif est confié à un Gouverneur qui est élu pour trois ans par le président et par le Sénat des Etats-Unis. Le pouvoir législatif réside dans une assemblée générale composée du Gouverneur, d'un conseil législatif, et d'une chambre de représentans. Le pouvoir judiciaire forme les attributions d'une cour supérieure composée de trois juges, et d'une cour inférieure. Les fonctions de juge durent quatre ans. Les membres de l'église des Méthodistes, qui font partie de l'assemblée du Missouri, étaient en 1818 au nombre de 4,028 Blancs, et de 136 personnes de couleur.

Religion.

Territoire d'Arkansaw. Situation, aspect du pays.

Le territoire d'Arkansaw (1) est situé entre le 32.e degré 40′ et le 36.e degré 30′ de latitude nord, et entre le 13.e et le 23.e degrés de longitude ouest de Washington. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est d'environ 590 milles, et sa plus grande largeur du nord au sud de 270. Les montagnes de Masserne occupent le pays situé entre l'Arkansas et la rivière Rouge. Le voyageur

(1) Par un acte du congrès du 2 mars 1819 ce territoire fut détaché de celui du Missouri; et ses habitans furent autorisés à se donner un gouvernement, qui devait-être créé le 4 juillet suivant.

Pike qui traversa les parties supérieures du territoire d'Arkansaw vers les sources de l'Osage, dit que ce pays est le plus beau du monde, et qu'il présente une grande variété de collines, de vallons et de prairies. Ses principales rivières sont l'Arkanzas ou Akansas qui forme à présent la limite de ce territoire au sud-ouest, jusqu'au 36.e degré et demi de latitude: cette rivière prend sa source dans la haute chaîne des Montagnes du Mexique, à peu de distance du 41.e degré de latitude, et se dirige au sud-est jusqu'au Mississipi où elle a son embouchure. La rivière Rouge en forme la limite méridionale, depuis le 100.e degré de longitude jusqu'à l'extrémité nord-ouest de la Louisiane. Les contrées qui se trouvent entre l'Arkansas et la Louisiane sont traversées par l'Uachitta, confluent de la rivière Rouge. La rivière Blanche qui arrose le pays entre l'Arkansas et le S.t François, a sa principale source non loin du 36.e degré de latitude et du Grand-Fleuve, confluent de l'Arkansas, et court vers l'est à travers un beau pays montueux, l'espace d'environ 1,200 milles jusqu'au Mississipi où elle se jette. Le S.t François a plusieurs sources dans le voisinage du 38.e degré de latitude, près la rivière de Marumek dans le territoire du Missouri, et se dirige au midi pour aller se joindre au Mississipi.

Eaux.

Règnes minéral, animal.

On trouve au midi du Missouri un si grand nombre de salines, qu'elles peuvent, dit-on, fournir du sel à plus du double de la population des Etats-Unis. Les rives de l'Arkansas sont peuplées d'une telle quantité de bisons, d'élans et de daims, qu'il y en aurait assez, d'après la relation de Pike, pour nourrir pendant un siècle tous les indigènes des Etats-Unis.

Population.

Les Indiens Arkansas, jadis puissans, ont été presqu'entièrement détruits par les Chickassaws, et l'usage immodéré des liqueurs fortes. Il y a sur les bords du S.t François et de la rivière Blanche quelques villages de Delawares, de Shawanèses et de Chéroquois. Les Creeks, les Chioctaws et les Chickasaws qu'on y voit, sont regardés comme des hommes bannis de leurs tribus; et ils justifient cette opinion par les ravages qu'ils exercent quelquefois sur les établissemens des Blancs. Ces établissemens se trouvent particulièrement sur les bords de l'Arkansas, et sont encore peu importans.

Gouvernement.

Le pouvoir exécutif appartient à un Gouverneur, et le pouvoir législatif est exercé par lui et par les trois juges de la cour suprême, jusqu'à la convocation de l'assemblée générale. Le nombre des représentans est de neuf, et ne sera augmenté que quand celui

des mâles blancs libres sera de cinq mille. Le poste d'Arkansas situé sur la rivière du même nom a été destiné pour être le siège du gouvernement territorial.

Nous terminerons ici la description statistique, historique et politique des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Nous l'avons commencée à l'époque des premiers établissemens, et l'avons conduite jusqu'à nos jours, en nous servant des matériaux que nous ont transmis notre illustre concitoyen M.r Castiglioni, ainsi que les meilleurs voyageurs et historiens qui ont écrit postérieurement, et surtout M.r D. B. Warden consul Américain à Paris, écrivain fort exact mais trop diffus, qui en a publié récemment l'histoire en cinq gros volumes in 8.° Que si celle que nous en donnons ici, quoique réduite en trois cahiers, parait encore à quelques-uns avoir été traitée avec trop de prolixité, nous déclarons qu'il ne nous a pas été possible de resserrer davantage tous les détails que nous avons cru devoir y faire entrer.

LE MEXIQUE

Y COMPRIS

LE NOUVEAU-MEXIQUE

ET LE CAPITANAT GÉNÉRAL DE GUATIMALA.

Tableau chronologique de l'histoire du Mexique.

La région montueuse du Mexique était habitée à une époque reculée par un grand nombre de peuples différens. On peut considérer une partie de ces peuples comme un reste de ces nombreuses tibus qui, dans leurs émigrations du nord au midi, après avoir traversé le pays d'Anahuac, et reconnu la fertilité du nouveau sol qu'ils venaient de défricher, finirent par s'y établir, et y conservèrent leur langue, leurs mœurs et l'ancienne forme de leur gouvernement.

Peuples aborigènes du Mexique.

Les peuples qui passaient pour être originaires du Mexique étaient les Olmeches ou Hulmeches, qui s'avancèrent jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua, les Xicalanches, les Cores, les Tépaneches, les Taraches, les Mizteches, les Tzapoteches et

les Otomites. Les Olmeches et les Xicalanches qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué ou détruit à leur arrivée les géans ou *quinametin*: tradition fondée vraisemblablement sur la quantité d'os d'éléphans pétrifiés, qui furent trouvés dans les hautes régions des montagnes d'Anahuac. Boturini ne craint pas d'assurer que les Olmeches, chassés par les Tlascalteches, ont peuplé les Antilles et l'Amérique méridionale.

Les Tolteches sortis de Huehuetlapallan ou Tlapallan leur patrie, l'an 544 de notre ère, arrivèrent à Tallantzinque, dans le pays d'Anahuac l'an 648, et à Tula en 670. Sous le règne de Tolteco Ixtlicuechahuac leur Roi en 708, l'astrologue Huematzin composa le fameux *livre divin*, le Téo-amoxtli, qui contenait l'histoire, la mithologie, le calendrier et les lois de la nation. La pyramide de Chiolula semble aussi avoir été construite par les Tolteches, sur le modèle de celles de Théotihuacan. Ces dernières sont les plus anciennes de toutes, et Siguenza croit qu'elles sont l'ouvrage des Olmeches.

Durant la monarchie des Tolteches, ou dans les siècles antérieurs, parut le Budha Mexicain, Quetzalcohuatl, homme blanc, barbu, et accompagné de plusieurs autres étrangers vêtus d'une robe noire en forme de soutane, dont les gens du peuple fesaient encore usage au dix-septième siècle pour se travestir dans les fêtes. Le nom du Saint était Cuculca à Yucatan, et Camaxtili à Tlascala. Son manteau était parsemé de croix rouges. Grand prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses, « ordonna des offrandes de fleurs et de fruits, et se bouchait les oreilles lorsqu'il entendait parler de guerre „. Il avait le pouvoir spirituel, et Huemac son compagnon de fortune le pouvoir temporel. De Chiolula il envoya des colonies à Mixteca, à Huaxayacac, à Tabasco et à Campèche. On présume que c'est lui qui fit bâtir le palais de Mitla. A l'arrivée des Espagnols on conservait à Chiolula, comme des reliques précieuses, certaines pierres vertes qui appartenaient à Quetzalcohuatl ; et le Père Toribio de Motilinia vit même faire des sacrifices en l'honneur du saint sur le sommet de la montagne de Matlalcuye, près de Tlascala. Le même religieux fut encore témoin à Chiolula de certaines pratiques prescrittes par Quetzalcohuatl, dans lesquelles les pénitens fesaient le sacrifice de leur langue, de leurs oreilles et de leurs lèvres. Le grand prêtre de Tula avait paru d'abord à Panuco; il quitta le Mexique dans l'intention

de retourner à Tlalpallan, et disparut dans ce voyage, non au nord, comme on devrait le supposer, mais à l'est sur les bords du Rio Huasacualco. La nation espéra pendant plusieurs siècles de le voir revenir. « Lorsque, dit le Frère Bernard de Sahagun, en arrivant à Tecnochtitlan, je passai par Xochimilco, tout le monde me demandait si je venais de Tlapallan. Je n'entendais pas alors le sens de ces paroles, mais je sus depuis que les Indiens nous prenaient pour des descendans de Quetzalcohuatl ».

Peste et destruction des Toltèches en 1051. Ils poussent leurs émigrations au loin vers le midi. Deux fils du dernier Roi, et quelques familles Tolteches restent dans le pays d'Anahuac.

Les Chischimeches, sortis d'Amaquemacan leur patrie, arrivent au Mexique l'an 1170.

Emigration des Nahuatlaches (Anahuatlaches) en 1178. Cette nation comprenait les sept tribus des Soschimilches, des Chialques, des Tépaneches, des Acolhuis, des Tlalhuiches, des Tlascalteches ou Teochischimeches, et des Azteches ou Mexicains qui parlaient, ainsi que les Chischimeches, la langue Tolteque. Ces tribus appelaient leur patrie *Aztlan* ou *Teo-Acolhuacan*, et la disaient voisine d'Amachemecan. Les Azteches étaient sortis d'Aztlan, selon Gama en 1064, et selon Claviger en 1160. Les Mexicains poprement dits, se séparèrent des Tlascalteches et des Chialches dans les montagnes de Zacatecas.

Arrivée des Azteches à Tlalixco ou Acahualtzinco en 1087. Réforme du calendrier, et première fête du feu nouveau après la sortie d'Aztlan en 1091.

Arrivée des Azteches à Tula en 1196; à Tzompanco en 1216, et à Chiapoltepec en 1245.

« Sous le règne de Nopaltzin, Roi des Chischimeches, un Tolteque appelé Xiuhtlato, seigneur de Quaultepec, enseigne au peuple vers l'an 1250 la culture du maïs et du coton, et la manière de faire du pain avec la farine du maïs. Le peu de familles Tolteches qui habitaient les bords du lac Ténochtitlan avaient négligé cette culture, et le froment Américain était perdu pour toujours, si Xiuhtlato n'eu avait conservé quelques grains depuis sa première jeunesse ».

Union entre les nations des Chischimeches, des Acolhuis et des Tolteches. Nopaltzin, fils du Roi Xolotl, épouse Azcaxoscitl, fille du Prince Tolteco: Posciotl et les trois sœurs de Nopaltzin s'unis-

sent avec les chefs des Acolhuis. Il est peu de nations dont les annales offrent un nombre de noms de famille et de lieux aussi grand que les annales hiéroglyphiques d'Anahuac.

Les Mexicains tombent sous l'esclavage des Acolhuis en 1314, mais ils ne tardent point à s'en délivrer par leur valeur.

Fondation de Tenochtitlan en 1325.

Rois Mexicains. I. Acamapitzin, 1352-1389; II. Huitzilihuitl, 1369-1410; III. Chimalpopoca, 1410-1422; IV. Itzcoatl 1423-1436; V. Motezuma-Ilhuicamina ou Motezuma premier, 1436-1464; VI. Axajacatl, 1464-1477 (1); VII. Tizoc, 1477-1480; VIII. Ahuitzotl, 1480-1502; IX. Motezuma-Xocoiotzin ou Motezuma second, 1502-1520; X. Cuitlahuatzin, dont le règne ne dura que trois mois; XI. Quauhtemotzin qui régna neuf mois de l'année 1521.

Arrivée de Cortès au rivage de Chialschicuecan, en 1519.

Prise de la ville de Ténochtitlan, en 1521.

Expédition des Espagnols contre le Mexique en 1519.

La soif de l'or, l'amour, la religion et le fanatisme furent les principales causes qui conduisirent les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. En 1519, Fernand Cortès partit de l'île de Cuba pour entreprendre de nouvelles expéditions sur le continent. Suivi d'environ six cents hommes, avec dix-huit chevaux et quelques pièces de canon, ce hardi aventurier, simple Lieutenant du Gouverneur d'une île à peine découverte, se propose de subjuguer l'empire le plus puissant de l'Amérique. Il a le bonheur, presqu'en débarquant, de trouver un Espagnol, qui, prisonnier depuis neuf mois à Yuca-

(1) Sous le régne d'Axaiacatl mourut Nezahualcoïotl, Roi d'Acolhuacan ou Tezcuco, aussi célèbre par la culture de son esprit que par la sagesse de sa législation. Ce Roi de Tezcuco avait composé en langue Aztèque soixante hymnes en l'honneur de l'Etre Suprême, une élégie sur la destruction de la ville d'Azcapozalco, et une autre sur l'instabilité des grandeurs humaines, justifiée par la mort du tyran Tezozomoc. Le petit-fils de Nezahualcoiotl, qui fut baptisé sous le nom de Ferdinand Alba Ixtilxocscitl, a traduit une partie de ces vers en Espagnol, et le chevalier Boturini possède l'original de deux de ces hymnes, composées cinquante ans avant la conquête, et écrits du tems de Cortès en caractères Romains sur le papier de *melt.* J'ai cherché envain, dit Humboldt, ces hymnes parmi les restes du Recueil de Boturini, qui sont conservés dans le palais du vice-Roi à Mexico. Nous observerons encore que le fameux botaniste Heruandez, se servit des dessins des plantes et des animaux, dont le Roi Nezahualcoiotl avait embelli sa demeure à Tezcuco, et qui étaient l'ouvrage de peintres Aztèches.

tan sur la route de Mexico, lui sert d'interprète. Une Américaine, à laquelle il donna le nom de *Dona Marina* devient en même tems son amante et son conseiller, et apprend assez d'Espagnol pour lui rendre les mêmes services; et pour comble de bonheur, il découvre un volcan plein de soufre, et une quantité de nitre avec lequel il remplace fort-à-propos la poudre qu'il avait consumée dans les combats précédens. Il s'avance le long du golfe du Mexique, tantôt en se gagnant l'amitié des naturels, tantôt en usant de la force pour les réduire. Il trouve des villes où fleurissent les arts. La puissante république de Tlascala qui prospérait sous un gouvernement aristocratique s'oppose à son passage; mais le seul aspect des chevaux et le bruit du canon suffisent pour disperser cette multitude d'hommes armés, et il conclut une paix avantageuse. Ses nouveaux alliés de Tlascala, au nombre de six mille, l'accompagnent dans son voyage à Mexico, et malgré la défense du Souverain, il entre dans cet empire sans la moindre résistance. Et pourtant ce Monarque, s'il faut en croire les relations Espagnoles, commandait à trente vassaux, dont chacun pouvait se mettre à la tête de cent mille hommes armés de flèches et de pierres tranchantes.

Empire de Cortès dans le Mexique.

Ville de Mexico.

La ville de Mexico, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'industrie Américaine. D'immenses chaussées traversaient ce lac, qui était couvert de canots formés d'un seul tronc d'arbre. On voyait dans les villes des maisons en pierre grandes et commodes, des marchés et des boutiques où étaient étalés différens ouvrages en or et en argent ciselé et gravé, de la vaisselle de terre vernissée, des étoffes de coton, et des tissus en plumes qui formaient des dessins extrêmement variés, et brillans des plus vives couleurs. L'empereur Motezuma avait plusieurs palais qui ajoutaient encore à la magnificence de la ville; l'un s'élevait sur des colonnes de jaspe, et ne renfermait que des objets d'agrément; l'autre était rempli d'armes offensives et défensives toutes garnies en or et en pierreries. Les prisonniers de guerre étaient sacrifiés dans un grand temple dédié au dieu des armes. L'éducation de la jeunesse formait un des objets les plus importans du gouvernement. La guerre était devenue un art, dans lequel les Mexicains s'étaient rendus bien supérieurs à tous leurs voisins.

Mais ces animaux belliqueux sur lesquels étaient montés les Espagnols, ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient portés sur l'Océan, ce fer dont

Espagnols pris pour des Dieux.

ils étaient couverts, avaient frappé les Mexicains d'un tel étonnement, que quand Cortès arriva dans leur ville, il y fut reçu par Motezuma comme son maître, et par les habitans comme un Dieu. Mais l'habitude de voir les Espagnols fit que les Mexicains ne les regardèrent bientôt plus que comme des hommes. Un corps d'Espagnols qui se trouvait sur la route de Vera-Cruz à Mexico, fut attaqué par un Général de l'Empereur qui avait des ordres secrets; malgré la défaite des assaillans, les premiers eurent trois ou quatre des leurs tués dans cette rencontre, et la tête de l'un d'eux fut même portée et présentée à l'Empereur. Ce fut alors que Cortès tenta le coup-de-main le plus hardi qu'on ait jamais entrepris en politique. Il se rend au palais suivi de 50 Espagnols, et accompagné de Dona Marina qui lui sert d'interprète; et mettant en usage tour à tour les moyens de persuasion et les menaces, il parvient à emmener l'Empereur prisonnier à son quartier général, le force à remettre en son pouvoir ceux qui avaient attaqué son détachement, et comme un Général qui punit un simple soldat, il fait mettre les fers aux pieds et aux mains du Monarque, et l'oblige à se déclarer publiquement vassal de Charles-Quint. Motezuma et les principaux de son empire joignent à cet hommage le tribut de six cent mille marcs d'or, et une immense quantité de pierreries, d'ouvrages en or, et enfin tout ce que l'industrie avait pu produire de plus rare pendant plusieurs siècles.

Motezuma aux fers.

Mais tandis que Cortès était occupé à la conquête du Mexique avec cinq cents hommes qui lui restaient, Velasquez Gouverneur de Cuba, plus jaloux de la gloire de Cortès qu'offensé de son insubordination, envoie contre lui presque toutes ses troupes qui consistaient en huit cents hommes d'infanterie, quatre-vingts chevaux et deux petites pièces de canon, avec ordre de s'emparer de lui et de poursuivre ses conquêtes. Cortès, obligé de faire front d'un côté à ce nouvel ennemi, et de l'autre de se maintenir dans ses positions, laisse quatre-vingts hommes à la garde de tout le Mexique, marche contre ses compatriotes, en défait une partie, gagne la bienveillance de l'autre, et finit par ramener avec lui sous ses drapeaux cette petite armée, qui avait été envoyée pour le détruire.

Avidité et cruauté des Espagnols.

L'Empereur était resté prisonnier dans sa capitale sous la garde des quatre-vingts Espagnols que Cortès y avait laissés. Sur un rapport, vrai ou faux, que les Mexicains conspiraient pour mettre leur souverain en liberté, Alvaredo commandant de cette poignée

d'hommes, profite de la circonstance d'une fête où deux mille des premiers seigneurs s'étaient enivrés de leurs liqueurs spiritueuses, tombe sur eux avec cinquante des siens, les égorge sans résistance, et les dépouille de tous les ornemens en or et de toutes les pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cet horrible attentat, qui n'avait d'autre cause que la soif de l'or dont les Espagnols étaient dévorés, lassa enfin la patience de ce peuple si doux; et à son retour, Cortès trouva deux cent mille Américains sous les armes, contre le faible détachement qu'il avait laissé à la garde de l'Empereur. Cette foule immense vient l'attaquer, et se précipite sur les fusils et les canons, pour délivrer le Monarque. Antoine De-Solis, en qualifiant de rebellion cette généreuse entreprise, nous a appris que l'injustice des vainqueurs était passée dans la plume même des historiens de sa nation.

Motezuma tué par ses soldats

Motezuma mourut dans un de ces combats, blessé malheureusement par un des siens, et expira en implorant vainement la vengeance du ciel contre les usurpateurs, qui osaient encore lui proposer d'embrasser leur religion. Il laissa des enfans encore plus faibles que lui, dont il existe encore aujourd'hui au Mexique des descendans, sous le nom de *Comtes de Motezuma*, qui vivent confondus dans la foule comme de simples gentils-hommes Chrétiens (1). Les Mexicains se donnèrent un nouvel Empereur, animé comme eux du désir de se venger: ce fut le fameux Guatimozin, qui arma tout le Mexique contre les Espagnols, et finit d'une manière encore plus déplorable que le malheureux Motezuma.

Guatimozin lui succède au trône.

Excité par la haine, l'esprit de vengeance et le désespoir, ce peuple auparavant si timide, se précipitait avec fureur contre ces mêmes hommes, qu'il n'osait d'abord regarder qu'en fléchissant le genou. Les Espagnols étaient las d'égorger ces malheureux qui se succédaient sans se décourager, et Cortès se vit enfin obligé de quitter la ville, et perdit tous ses trésors dans cette sanglante re-

(1) Les Comtes de Motezuma et de Tula, qui résident en Espagne, descendent d'Ihuitemotzin, arrière petit-fils du Roi Motezuma-Xocoiotzin, qui eut pour femme Dona Francisca de la Cueva. Les illustres maisons de Cano Motezuma, d'Andrade Motezuma et du Comte de Miravalle, à Mexico, descendent de Ticuichpotzin, fille du Roi Motezuma-Xocoiotzin. Cette princesse, baptisée sous le nom d'Elisabeth, survécut à cinq maris, qui furent Cuitlahuitzin et Quauhtemotzin, les deux derniers Empereurs du Mexique, et trois militaires Espagnols.

traite. Chaque jour de marche était une bataille; et le sang de chaque Espagnol était payé par la mort de plusieurs milliers de ces infortunés qui combattaient presque nus.

Cortès n'ayant plus de flotte, fit construire par ses soldats et les Tlascaliens qui suivaient ses étendards neuf bateaux, pour rentrer à Mexico par le même lac qui semblait lui en défendre l'entrée. Les Mexicains ne craignirent pas de lui livrer un combat naval; ils couvrirent le lac de près de cinq mille canots, dont chacun portait deux hommes: cette petite flotte attaqua les neuf bateaux de Cortès dans lesquels il y avait environ trois cents soldats, qui à l'aide du canon se firent jour à travers l'ennemi, tandis que Cortès avec le reste de sa troupe combattait sur la chaussée. Vingt Espagnols tués dans cette bataille, et sept à huit prisonniers, étaient alors dans cette partie du monde un évenement bien plus important, que ne le sont les pertes de ce genre les plus considérables dans nos batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple de Mexico; mais après plusieurs autres combats, Cortès parvint enfin à faire Guatimozin prisonnier de guerre avec son épouse. Ce Monarque est celui qu'un trésorier du Roi d'Espagne fit étendre sur des charbons ardens, pour savoir de lui en quel lieu du lac il avait fait jeter ses immenses trésors, et qui se tournant vers son grand prêtre condamné au même supplice qui lui fesait pousser des cris aigus, lui adressa ces paroles mémorables; *Et moi suis-je sur un lit de roses ?*

En 1521 Cortès était maître absolu de Mexico, et avec cette ville l'empire passa tout entier sous la domination d'Espagne.

Avant la publication du grand ouvrage de Humbold et Bonpland sur le Mexique, on n'avait que peu de relations sur cette intéressante contrée, eu égard à la variété et à la richesse de ses productions: ce qui ne doit être attribué sans doute qu'à la politique ombrageuse du gouvernement Espagnol, qui en interdisait l'entrée aux étrangers, ou ne les y laissait pénétrer qu'avec les plus grandes précautions. Les gens du pays même gardaient le silence le plus scrupuleux sur son administration. Quelques écrivains ont enfin commencé à lever le voile, et les deux que nous venons de citer l'ont fait surtout avec une liberté aussi franche qu'instructive pour leurs semblables.

Histoire du Mexique représentée en figures.

La première histoire du Mexique consistant en figures a été publiée dans le recueil de Purchass (1), et depuis dans ce-

(1) Voy. le catalogue de ouvrages suivans concernant le Mexique.

lui de Thévenot. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés que le Gouverneur de Mexico put se la procurer des naturels eux-mêmes, avec une interprétation en langue Mexicaine des figures qui la composent, et qu'il fit traduire en Espagnol. Le vaisseau qui portait cet ouvrage à Charles-Quint ayant été pris par un bâtiment Français, il tomba entre les mains d'André Thévet. Hackluit, qui était alors aumônier de l'Ambassade Anglaise, l'acheta ensuite des héritiers de Thévet, et le fit traduire de l'Espagnol en Anglais par un certain Locke. Henri Spelmann, si connu dans la république des lettres par ses savans ouvrages, obligea Purchass à en faire graver les figures, qui ont été conservées de cette manière, et depuis mises au jour. Ce livre, ou pour mieux dire, ce recueil d'estampes est divisé en trois parties; la première contient les annales de l'empire du Mexique; la seconde ses revenus, ou les tributs que payait chaque bourgade avec les richesses naturelles qu'elle possédait; et la troisième l'économie des Mexicains, leur discipline en tems de paix et de guerre, ainsi que leurs usages religieux et politiques. L'histoire contenue dans la première partie est fondée sur de simples traditions, et par conséquent est très-incertaine et mêlée de beaucoup de fables; mais les relations concernant l'état économique, moral et politique de l'empire du Mexique, qui sont l'objet de la seconde et de la troisième partie, embrassent une époque bien plus récente, et ont pour cela un degré de certitude que ne peuvent offrir les anciennes traditions. Ces figures, ainsi que les explications qui en ont été données par les Mexicains eux-mêmes, sont un des monumens les plus précieux qu'on puisse avoir d'une nation.

Relation de Thomas Gage.

On trouve dans la relation de Thomas Gage une foule de notions intéressantes sur les mœurs et les usages des Mexicains. Cet écrivain était Irlandais, et fut envoyé de l'Espagne où il s'était fait Dominicain en mission aux Philippines. S'étant arrêté au Mexique, il s'attacha à ce pays, et ne le quitta long-tems après que pour retourner en Angleterre, où il publia son ouvrage, dans lequel il a su répandre tant d'interêt, qu'il est difficile d'en interrompre la lecture une fois qu'on l'a commencée. On regrette seulement que ce voyageur, d'ailleurs très-instruit en beaucoup de choses, ait inséré dans sa relation quelques froides plaisanteries et de petites aventures, qui l'ont peut-être un peu trop discréditée. On le voit, dans la description qu'il fait de Mexico, beaucoup

plus attentif à dire ce qu'était cette ville sous ses anciens Souverains, que de son tems; et l'on s'aperçoit qu'en parlant de sa prétendue magnificence, il ne s'est pas assez mis en garde contre les exagérations des écrivains Espagnols. On est frappé néanmoins de l'importance des renseignemens qu'il donne sur les *Gualenes*, qui sont les plus hautes montagnes du Mexique, ainsi que sur les provinces de Guatimala et de Zoques, sur la Vera-Cruz, et sur la ville de Guaxaca.

Histoire d'Antoine De-Solis.

L'histoire de la conquête du Mexique d'Antoine De-Solis contient également des notions économiques très-intéressantes sur la population et les progrès des colonies qui se sont établies dans cette vaste contrée. Il est cependant reconnu aujourd'hui, qu'à la faveur d'un style élegant et quelquefois même un peu trop fleuri, l'auteur a avancé quelques faits incertains, et en a exagéré beaucoup d'autres. En voulant imiter la manière des anciens historiens, il semble avoir particulièrement pris pour modèle Quint-Curce, et comme lui sacrifié à son héros l'exactitude et la vérité.

Théatre de l'Amérique de De-Villa Senor y Sanchez.

La description générale des royaumes et des provinces de la Nouvelle-Espagne de D. Joseph Antonio de Villa Senor y Sanchez, nous a procuré des notions précises sur l'état physique, civil, politique et militaire du Mexique: notions que la politique envieuse des Espagnols fesait souhaiter envain auparavant. Cet ouvrage est aujourd'hui très-rare, et il serait à désirer que quelqu'écrivain versé dans les matières économiques, entreprît d'en donner la traduction de l'Espagnol.

Histoire ancienne du Mexique de Clavigero.

L'histoire du Mexique extraite des meilleurs historiens Espagnols, et des anciennes peintures des Indiens de D. François Xavier Clavigero, indépendamment des savantes recherches qu'elle renferme sur les antiquités Mexicaines, nous offre aussi des connaissances précieuses sur l'état actuel, et en particulier sur l'histoire naturelle de ce pays.

Thiery de Menonville.

Le désir de naturaliser dans les colonies Françaises de l'Amérique le Nopal et la Cochenille, engagea Thiery, savant botaniste, à entreprendre le voyage du Mexique, unique moyen qu'on pût employer pour enrichir la France et la botanique de ces deux rares productions. A la suite de ce voyage il publia en 1789 un excellent traité sur la culture du Nopal, et la manière d'élever l'insecte précieux qui donne la cochenille: traité qui précède son intéressant voyage à Guaxaca.

Quant à l'ouvrage de Humboldt et Bonpland dont nous avons parlé plus haut, ouvrage vaste, unique en son genre, et qui se continue avec toute la magnificence possible, le mérite en est trop universellement reconnu, pour que nous voulions en faire ici l'éloge.

CATALOGUE DES PRINCIPAUX VOYAGEURS ET AUTEURS

QUI ONT TRAITÉ DE CHOSES CONCERNANT LE MEXIQUE.

HISTOIRE du Mexique, en figures. (En Anglais: inséré dans le Recueil de Purchass). Cet ouvrage a été traduit en Français par Melchisedech Thévenot, avec le titre suivant, et se trouve dans la quatrième partie de son Recueil.

Histoire du Mexique, par figures expliquées en langue Mexicaine, et depuis en langue Espagnole.

Voyages et Conquêtes du capitaine Ferdinand Courtois aux Indes Occidentales, histoire traduite de la langue Espagnole par Guillaume Le-Breton-Nivernois. *Paris*, 1538, in 8.°

Marco de Nica's Voyage to Calican and Cevola in Mexico, 1539. (Inséré dans le Recueil de Hakluit).

Voyage from Nueva-Galicia to Cevola etc. and the Western-Ocean, 1540, (ibid.) Ce voyage se trouve dans le Recueil de Ramusius.

Memorical y Noticias sacras y reales del imperio de las Indias Occidentales etc. por Joh. Diaz de la Calle. *Madrid*, 1546, in 4.°

Historia de Mexico, con el descubrimento de la Nueva-Espana, conquista por D. Cortez, por Franc. Lopez de Gomara. *Anvers*, 1554, in 8.°

Robert Townson's, Voyage into Nova-Espana; 1555. (Inséré dans le Recueil de Hakluit).

Hawkes's Voyage in Nueva-Espana, 1572, (ibid.).

Philipps's Voyage to the North of Panuco at Mexico, (ibid.).

Relation of the haven Tecuanapa, situate upon South-Sea, not far from Nicaragua in Mexico, (ibid.).

De Heirera Ant. Description de las Indias Occidentales o de las Islas y tierra firma del mare Oceano. *Madrid*, 1601, in f.°

Historia de las Indias Occidentales, particular de la governacia de Chiapa, por Antonio de Remusal. *Madrid*, 1610, in f.°

Relatione d'un gentiluomo del signor Fern. Cortez della gran città Tenuitaten in Mexico etc. (Inséré dans le 3.e tome du Recueil de Ramusius).

Antonii de Mendoza. Lettere all' Imperatore, del discoprimento della terra della Nueva-Espana, (ibid.).

Sitio natural, leyes y propiedades de la cividad de Mexico, por Diego Cisneros. *Mexico*, 1618, in 4.°

Historia de la fondacione y discurso de la provincia de S. Jago de Mexico; por Fr. Aug. Davila Padilla. *Bruxelles*, 1628, ibid, 1648, in f.°

Verdadera Historia de la conquista de la Nueva-Espana, por Thurnal Diaz de Castillo. *Madrid*, 1632, in f.°

Ferdinando de Cepeda Relacion del sitio en que està fundada la ciudad de Mexico etc. *Madrid*, 1637, in f.°

Thomas Gage's new Relation of the West-Indies. *London*, 1635, ibid, 1677, in f.°

— Ce voyage se trouve en abrégé dans la quatriéme partie du Recueil de Thévenot avec le titre suivant:

Nouvelle Relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne etc. *Paris*, 1676, 2 vol. in 12.° fig.° La même avec cartes et fig. *Amsterdam*, 1680, ibid., 1687, ibid., 1699, 2 vol. in 12.° La même traduite en Allemand. *Leipsic*, 1693, in 4.°

Histoira de la santa provincia de los Angelos (in Mexico) etc. por Eugenio de Guadeloupe. *Madrid*, 1662, in f.°

Antonio de Solis, Historia de la conquista de Mexioo, poblacion y progressos de la America septentrional conocida por el nombre de Nueva-Espana. *Madrid*, 1684, in f.° La même avec fig. *Barcelone*, 1711, in f.° *Bruxelles*, 1741, in f.° Traduite en Italien. *Florence*, 1660, avec fig., in 4.° Traduite en Français, *Paris*, 1691, in 4.° avec fig. et *Hollande*, 1692, 2 vol. in 8.° et *Paris*, 1730, 2 vol. in 12.° En Italien traduite par un académicien de la Crusca. *Florence*, 1699, in 4.° fig.° et *Venise*, 1715. Traduite en Anglais. *Londres*, 1724, in f.° fig.° et *Dublin*, 1727, 2 vol. in 8.°

Historia de Yucatan, por Diego Lopez Cogullado. *Madrid*, 1688, in f.°

Description du Mexique d'Arnaud Montan (en Allemand). *Amsterdam*, 1691, in f.°

Theatro Americano, o Descripcion general de los reynos y provincias de la Nueva-Espana y sus jurisdicciones, su autor D. Joseph Ant. de Villa Senor y Sanchez. *Mexico*, 1746, 2 vol. in f.°

Historia de Nova-Espana conquesta por Fernand Cortez: aumentada con otres documentos y notas, por illustr. senor D. Francisco Antonio Lorenzano, arzobispo de Mexico, 1770, in f.°

Francesco Saverio Clavigero. Histoire ancienne du Mexique, tirée des meilleurs historiens Espagnols, et des monumens et peintures des Indiens, divisée en dix livres, accompagnée de cartes géographiques, figures et de dissertations. *Cesène*, 1780-1781, 4 vol. in 4.° Traduite en Anglais. *Londres*, 1787, 2 vol. in 4.°

Einige Characterzüge des Mexicanischen Indiens. (Inséré dans le Journal philosophique d'Eberhard).

Traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la Cochenille dans les colonies Françaises de l'Amérique, précédé d'un voyage à Guaxaca, par M. Thiery de Mononville, botaniste du Roy etc. *Paris*, 1789, 2 vol. in 8.°

Humboldt, Alex. de, et Aimé Bonpland. Voyage dans l'intérieur de l'Amérique, dans les années 1799-1803. *Paris.* Cet ouvrage important est divisé comme il suit : I.ère Partie, Physique générale : Relation historique du voyage : Atlas pittoresque etc. II.e Partie, Zoologie et anatomie comparée. III.e Partie, Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne. IV.e Partie, Observations astronomiques etc. V.e Partie, Essai de pasigraphie. VI.e Partie, Plantes équinoxiales etc.

NOUVEAU-MEXIQUE.

Rogerii Rodenham's. Voyage inta New-Mexico, 1564. (Inséré dans le Recueil d'Hakluit).

Augustini Reii's Voyage to New-Mexico, 1581, (ibid.).

Antonii de Espeio's Voyage in New-Galicia or New-Mexico, 1582, (ibid.)

Gaspar de Villagra, Historia della Nueva-Mexico. *Alcala*, 1610, in 8.°

DESCRIPTION PHYSIQUE GÉNÉRALE DU MEXIQUE.

Dénomination du Mexique.

L'usage a étendu à toutes les provinces Espagnoles au nord de l'isthme, excepté la Floride, le nom générique de Mexique; mais rigoureusement parlant, ces pays n'ont point de dénomination commune. Le nom de Nouvelle-Espagne ne fut donné d'abord, en 1518, qu'à la province d'Yucatan, où, comme nous l'avons observé dans le discours préliminaire au traité de l'Amérique, l'état florissant de l'agriculture et la beauté des édifices, excitèrent l'admiration de Gryalva. Dès l'an 1520, Cortès étendit la dénomination de Nouvelle-Espagne au royaume de Motezuma, en conseillant à Charles-Quint de prendre le titre d'Empereur. D'après la relation de l'Abbé Clavigero, ce royaume, qui, selon Solis, embrasse toute l'étendue de pays depuis Panama jusqu'à la nouvelle Californie, avait pour limites, au levant les rivières Guasacualco et Tulpan, et sur les côtes occidentales, les plaines de Soconusco et le port de Zacatula. Il comprenait en outre les intendances actuelles de Vera-Cruz, d'Oaxaca, de la Puebla, de Mexico et de Valladolid, sur une surface de dix-huit à vingt mille lieues carrés. Le nom de *Mexico* est même d'origine Américaine, et signifie en langue Azteque, l'habitation du Dieu de la guerre appelé *Mexitli*, et *Huitzli-*

Royaume Azteco ou du Mexique.

pochtli. Cette ville parait néanmoins avoir été communément appelée *Tenochtitlan* (1) avant l'an 1530. La dénomination d'Anahuac, qu'il ne faut pas confondre avec les précédentes, s'appliquait avant la conquête à tout le pays situé entre les 14.e et 21.e degrés de latitude. Outre l'empire Azteco de Motezuma, les petites républiques de Tlancallan ou de Chalollan, le royaume de Tezcuco ou Acolhoacan et celui de Mechuacan, qui comprenait une partie de l'intendence de Valladolid, appartenaient aux plateaux de l'ancien Anahuac (2).

L'Anahuac.

Nouveau-Mexique.

La vaste étendue de pays soumise à la juridiction militaire du vice-Roi du Mexique, à laquelle on donne généralement le nom de Nouvelle-Espagne, et qui a pour limites au nord le 38.e et au midi le 10.e degrés de latitude, renferme deux grands gouvernemens séparés, savoir; le capitanat de Guatimala, qui embrasse les gouvernemens de Corsa-Ricca et de Nicaragua, avec les provinces d'Honduras, de Vera-Pax, de Chiapa et de Guatimala; et le Mexique ou la Nouvelle-Espagne proprement dite, qui comprend le vrai Mexique et les provinces intérieures de l'est et de l'ouest. Le capitaine général de Guatimala, considéré sous les rapports administratifs, n'est que dans une légère dépendance du vice-Roi de la Nouvelle-Espagne: motif pour lequel Humboldt détache Guatimala du Mexique, dont les limites méridionales touchent les côtes du grand Océan à l'est du port de Tehuantepec près la barre de Tonala, et vont aboutir à celles de la mer des Antilles dans le voisinage de la baie d'Honduras.

Etendue.

Sans Guatimala, le royaume de la Nouvelle-Espagne s'étend du 16.e au 38.e degrés de latitude, sur un espace de 610 lieues de

(1) Le nom de Mexique, selon Herrera, Décad. 2. liv. 7 chap. 12, donné par les Espagnols à ce pays, signifie *source d'eau*; et cette dénomination ne s'appliquait qu'à une partie de la ville, dont l'autre s'appelait *Tlateluco*, qui veut dire *île*. Quelques-uns font dériver le nom de *Tenochtitlan* de *Tenuz* son premier fondateur; d'autres de celui de la cochenille en langue Mexicaine. Il en est aussi qui prétendent que la ville entière porta d'abord le nom de Mexico, quoiqu'il ne fut donné dans la suite qu'à une seule partie de cette ville, et qui le font dériver de *Mexitl*, ancien Prince, ou ancienne idole du pays. Il parait néanmoins que tout l'empire était désigné sous le nom de *Mexitl*, et la province où se trouvait Mexico sous celui de *Themistitan*. Cortès se sert lui-même de cette dénomination dans ses lettres.

(2) Clavigero. Histoire ancienne du Mexique. Tom. 4.e pag. 265.

longueur dans une direction du sud-ouest au nord-ouest. Sa largeur qui, sous le 30.e parallèle, depuis la rivière Rouge, *Rio Colorado* dans la province de Texas, jusqu'à l'île de Tiburon, sur les côtes de l'intendance de Sonora, est de 364 lieues, va toujours en décroissant jusqu'à l'isthme du Tehuantepec, où il n'y a plus que 45 lieues d'une mer à l'autre.

Confins.

Les frontières de la Nouvelle-Espagne au nord et au levant sont vagues et difficiles à déterminer. En 1770, le cardinal Lorenzana publia à Mexico un ouvrage, dans lequel il assurait que les parties les plus éloignées de l'évêché de Durango, qui fait partie de cette contrée, confinaient avec la Tartarie et le Groenland, savoir; par la Californie avec la première, et par le Nouveau-Mexique avec la seconde de ces deux régions. Les vice-Rois du Mexique ont regardé pendant long-tems toute la côte nord-ouest de l'Amérique comme une dépendance de leur gouvernement; et ils ont fait encore tout récemment visiter officiellement les colonies Russes sur la péninsule D'Alaska. L'établissement qu'ont les Anglais à Nutka, qui est encore plus près de leurs colonies, a surtout été le sujet de beaucoup de réclamations de leur part. Il parait néanmoins que la cour de Madrid, après diverses négociations, a jugé convenable de laisser subsister cet établissement comme une barrière contre les invasions des Russes de ce côté, et a enfin reconnu pour limites de ses possessions le cap Mendocino au nord de S. François. Mais rien ne peut encore traquilliser cette puissance contre l'esprit entreprenant des Etats-Unis, qui semblent vouloir envelopper toute l'Amérique septentrionale dans leur confédération.

Divisions par intendances et provinces.

Depuis la Nouvelle-Administration qui fut introduite en 1776 par D. Calvez, ministre des Indes, la Nouvelle-Espagne est divisée en douze intendances et trois provinces (1). De ces quinze divisions, il y a dans l'intérieur au nord: 1.° la province du Nouveau-Mexique, le long du Rio del Norte; 2.° l'intendance de la Nouvelle-Biscaye au sud-ouest du Rio del Norte sur le plateau central; 3.°, sur le grand Océan au nord-ouest, la province de la Nouvelle-Californie; 4.° la province de la Vieille Californie; 5.° l'intendance de Sonora; 6.° vers le golfe du Mexique au nord-est, l'intendance de S. Louis Potosi, qui comprend les intendances de Texas et de Cohauila, la colonie du Nouveau-Santander, le nouveau royaume de Léon; enfin les districts de Charcas, d'Altamira,

(1) De-Humboldt. Tom. II. pag. 738.

de Catone et de Ramos, qui forment l'intendance de S.t Louis proprement dite. Ces six territoires, qui sont presque tous dans la zône tempérée, ne renferment qu'une population de 677,000 âmes, sur 82,000 lieues carrées, ce qui donne huit habitans par lieue. Au sud du tropique on trouve dans la région moyenne, les intendances, 7.° de Zacatecas, 8.° de Guadalaxara, 9.° de Guanaxuato, 10.° de Valladolid, 11.° de Mexico; 12.° de La-Puebla; 13.° de la Vera-Cruz; à l'extrémité du sud-est, 14.° l'intendance d'Oaxaca, et 15.° celle de Merida ou Yucatan.

Ces neuf intendances, comprises dans la zône torride, ont une population de cinq millions cent-soixante mille âmes sur 36,500 lieues carrée de surface: ce qui fait 141 habitans par lieue carrée; mais les quatre cinquièmes de cette population sont concentrés sur la croupe des Cordillières, ou sur des plateaux dont la hauteur est égale à celle du passage du mont Cenis au dessus du niveau de la mer.

Division par royaume.

Selon l'ancienne division, qui est encore très-usitée dans le pays, la Nouvelle Espagne comprenait, 1.° le royaume du Mexique; 2.° le royaume de la Nouvelle Galice; 3.° le Nouveau royaume de Léon; 4.° la colonie du Nouveau Santander; 5.° la province de Texas; 6.° la province de Cohahuila; 7.° la province de la Nouvelle-Biscaye; 8.° la province de la Sonora; 9.° la province du Nouveau-Mexique; 10.° les deux Californies, ou les provinces de l'Ancienne et de la Nouvelle-Californie.

Le royaume du Mexique se composait des intendances actuelles de Guanaxuato, Valladolid ou Mechuacan, Mexico, Puebla, Vera-Cruz, Oaxaca et Merida, avec une partie de l'intendance de S.t Luis Potosi; il avait par conséquent plus de 27,000 lieues carrées, et près de quatre millions et cinq cent mille habitans. Le royaume de la Nouvelle-Galice avait plus de quatre mille lieues carrées, et une population d'environ un million de personnes; il comprenait les intendances de Zacatecas et de Guadalaxara, avec une petite partie de celle de S.t Luis Potosi.

Dénomination des provincias internas.

Un autre division non moins ancienne est celle qui distingue la Nouvelle-Espagne proprement dite des *provincias internas*, c'est-à-dire situées dans l'intérieur du continent, quoique par rapport à leur capitale elles se trouvent à l'extérieur. A cette dernière appartient, excepté les deux Californies, tout ce qui est au nord et au nord-ouest du royaume de la Nouvelle-Galice, et par conséquent

le petit royaume de Léon, la colonie du Nouveau-Santander, le Texas, la Nouvelle-Biscaye, Sonora, Cohahuila et le Nouveau-Mexique. On distingue les *provincias internas del Vireynato*, qui comprennent 7.814 lieues carrées, des *provincias internas de la commandancia de Chihuahua*, dont on fit des capitanats généraux en 1779, et qui ont 53,375 lieues carrées. Des douze nouvelles intendances, trois sont situées dans les provinces de l'intérieur, savoir; celles de Durango, Sonora et S.t Luis Potosi. Ils est à remarquer que l'intendant de S.t Luis n'est directement subordonné au vice-Roi que pour Léon, Santander, et pour les districts de Clarcas, Catorce et Altamira, qui sont près de sa résidence. Les gouvernemens de Cohahuila et de Texas, qui font aussi partie de l'intendance de S.t Luis Potosi appartiennent directement à la *commandancia general di Chihuahua.*

Il résulte de cet exposé, que toute la Nouvelle-Espagne est divisée: 1.° en provinces soumises au vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, qui font 59,103 lieues carrées, avec cinq millions quatre cent soixante dix-sept mille neuf cents habitans, et comprennent les deux Californies, les intendances de Mexico, Puebla, Vera-Cruz, Oaxaca, Merida, Valladolid, Guadalascara, Zacatecas, Guanaxuato et S.t Luis Potosi, à l'exception de Cohahuila et de Texas; 2.° en provinces soumises au commandant général des provinces intérieures, fesant 59,375 lieues carrées, avec 359,200 habitans, et qui comprennent les intendances de Durango et Sonora, la province du Nouveau-Mexique ainsi que Cohahuila et Texas: total 118,478 lieues carrées, et 5,837,100 habitans. D'après les mésintelligences, qui s'étaient élevées dernièrement avec les Etats-Unis d'Amérique, dont l'invasion systématique avait causé à l'Espagne de justes allarmes, le gouvernement militaire des provinces intérieures, sujettes auparavant au Gouverneur de Chihuahua, avait été remis à deux commandans généraux. Les troubles actuels ont renversé en partie ces divisions administatives.

Divisions par climats.

En embrassant d'un coup d'œil général toute l'étendue du Mexique, on voit que les deux tiers sont situés sous la zône tempérée, et l'autre tiers sous la zône torride. La première partie a 82,000 lieues carrées. Elle comprend les provinces de l'intérieur, tant celles qui sont sujettes à l'administration immédiate du vice-Roi du Mexique, telles que le nouveau royaume de Léon, et la province du Nouveau-Santander, que celles qui sont soumises à un

commandant général séparé, comme les intendances de Durango et Sonora, ainsi que les provinces de Cohahuila, de Texas et du Nouveau-Mexique. D'un côté, de petites parties des provinces septentrionales de la Sonora et du Nouveau-Santander s'étendent au delà du tropique du cancer; de l'autre les intendances méridionales de Guadalaxara, de Zacatecas et de S.t Luis de Potosi s'avancent un peu au nord de ce cercle. Et pourtant, par un concours de différentes causes et de circonstances locales, plus des trois cinquièmes des 36,000 lieues carrées qui se trouvent sous la zône torride, jouissent d'un climat plutôt froid ou tempéré que chaud. Tout l'intérieur de la vice-royauté du Mexique, surtout l'intérieur du pays compris sous les anciennes dénominations d'Axahuac et de Mechuacan, et vraisemblablement encore toute la Nouvelle-Biscaye, forment un immense plateau, élevé de deux mille à deux mille cinq cents mètres au dessus du niveau des mers voisines; tandis qu'en Europe les terres élevées qui ont l'aspect de plaines, telles que les plateaux de l'Auvergne, de la Suisse et de l'Espagne, n'ont pas plus de 400 à 800 mètres au dessus de l'Océan.

Montagnes. La chaîne de montagnes qui forme le plateau du Mexique, semble, à la seule inspection d'une carte géographique, la même que celle qui, sous le nom d'Andes, traverse toute l'Amérique méridionale; néanmoins en l'examinant sous les rapports de la géographie physique, la structure de cette chaîne en diffère beaucoup au sud et au nord de l'équateur. Dans l'hémisphère austral, les Cordillières sont partout entrecoupées de profondes crevasses, qu'on prendrait pour des filons ouverts, qui n'ont pu se remplir de matières hétérogènes. S'il y a des plateaux élevés comme dans le royaume de Quito, ce sont plutôt de hautes vallées longitudinales, flanquées de deux branches de la Cordillière des Andes. Au Mexique, c'est la croupe même des montagnes qui forme le plateau. Ceux qui voudraient avoir des connaissances plus étendues sur le plateau du Mexique, sur son niveau, sur son inclinaison à l'est et à l'ouest, sur la direction des Cordillières, sur les roches de granit et de porphire et sur la singularité de leur forme, pourront consulter l'ouvrage de Humboldt (1), et le 133.e livre de la Géographie Universelle de Malte-Brun. Qu'il nous suffise d'observer ici que des porphires *trappés* en colonnes, qui composent les montagnes d'Yacal et d'Oyamel, les anciens Mexicains tiraient la pierre *itzli* ou l'oxi-

(1) Mexique: Vues et Monumens etc.









Fumagalli f.

dienne, dont ils fabriquaient leurs outils tranchans; que le *Cofre de Perote*, montagne de porphire qui a 2,097 toises de hauteur au dessus du niveau de la mer, a la forme d'un sarcophage antique, surmonté d'une pyramide à l'une de ses extrémités : voy. la planche 59; et qu'enfin les basaltes de la Regla, dont les colonnes prismatiques de mille mètres de hauteur, ont un noyau plus dur que le reste, forment l'ornement d'une cascade des plus pittoresques : voy. la planche 60.

Volcans du Mexique.

On trouve sur le grand plateau d'Anahuac, entre la capitale du Mexique, et les petites villes de Cordoba et de Xalappa, un groupe de montagnes volcaniques, qui rivalisent avec les cimes les plus hautes du continent. M.r Humboldt a mesuré les principales : le Popoca-Tepetl, ou montagne fumante, appelée par les Espagnols le Grand Volcan, a 274 toises d'élévation; l'Iztacci-Huatl, ou Femme-Blanche, qui est la Sierra-Nevada des Espagnols, en a 2,461 ; le Citlal-Tepetl, ou montagne étoilée, appelé aussi le Pic d'Orizabua, en a 2,722; le Nevado de Toluca 2,564; et le Nauchampa Tepetl, ou Cofre de Perote, 2,090.

Particularités sur les volcans.

Les habitans du Mexique regardent à peine les volcans comme une chose digne de curiosité, tant les effets de ces masses ignivomes leur sont familiers. La crête des Cordillières offre presque partout des cratères. Celui du mont Popoca a, dit-on, une demi-lieue de circonférence, mais à présent il est inaccessible. L'Orizava est aussi un volcan qui fit une éruption en 1545, et continua à vomir des flammes pendant vingt ans : les naturels ont donné à cette montagne le nom de *Citlal Tepetl*, ou montagne étoilée, à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère que couvrent des neiges éternelles. Les flancs de ces énormes cônes revêtus de belles forêts de cèdres et de pins, ne sont plus bouleversés par des éruptions, ni sillonnés par des torrens de lave enflammée. Cependant les plaines de Jorullo sur les bords de la mer Pacifique, furent en 1759 le théâtre d'une des plus grandes catastrophes qui aient eu lieu sur notre globe: dans une seule nuit il sortit de la terre un volcan de 1,494 pieds de hauteur, ayant sur son contour plus de deux mille bouches, qui fument encore à présent. M.rs Humboldt et Bonpland descendirent dans le cratère enflammé du grand volcan, jusqu'à 250 pieds de profondeur perpendiculaire, en franchissant des crevasses qui exhalaient l'ydrogène sulphureux en flammes, et parvinrent à travers une infinité de dangers pres-

que jusqu'au fond du volcan. Voy. la planche 61. On y voit représenté le volcan de Jorullo, entouré de mille petits cônes basaltiques, tel qu'il se montre lorsqu'on descend d'Areo et des collines d'Aguasarco vers les cabanes Indiennes des *Playas*. On aperçoit au premier étage une partie de la savane, où cette terrible catastrophe arriva la nuit du 29 septembre 1759. C'est l'ancien niveau du terrein qui fut bouleversé, et qu'on désigne maintenant sous le nom de *Malpays*. Les amas de débris qu'on découvre en face séparent la plaine de *Malpays*, qui est demeurée intacte. Ce dernier lieu est tout encombré de petits cônes de deux ou trois mètres de hauteur, et a quatre mille carrés d'étendue. A l'endroit où les eaux chaudes de Cuitimba et de S. Pedro descendent vers les savanes de *Playas*, l'élévation des couches de débris n'est que de douze mètres; mais le sol qui a été bouleversé a la forme d'une vessie, et sa convexité va toujours croissant vers le centre. Les cônes sont autant de soupiraux, d'où s'exhale une épaisse vapeur, qui donne à l'air une chaleur insupportable. Ils renferment des grumeaux de basalte incrustés dans des masses d'argile durcifiée. Les flancs du grand volcan, qui est toujours enflammé, sont couverts de cendre.

Les montagnes granitiques d'Oaxaca ne renferment aucun volcan connu: mais plus au sud, on redoutait à Guatimala le voisinage de deux montagnes, dont l'une vomit du feu et l'autre de l'eau, et qui ont fini par engloutir cette grande ville. Les volcans continuent jusqu'à Nicaragua, ville près de laquelle on trouve celui de Momantombo. L'Omo Tepetl élève sa cime enflammée au milieu du lac de Nicaragua: on rencontre d'autres montagnes ignivomes le long des golfes de l'Océan Pacifique. La province de Costarica renferme aussi des volcans, entr'autres celui de Varu, qui est dans la chaîne appelée de Boruca.

Mines.

Nous ne terminerons pas cet aperçu sur les montagnes du Mexique, sans parler de ses fameuses mines d'or et d'argent, dont le produit annuel s'élève communément à vingt-deux millions de piastres. L'or, qui n'entre dans cette somme que pour un million, se trouve en paillettes ou en grains dans les terres d'alluvion de la Sonora et de la Haute-Pimeria: il existe aussi en filons dans les montagnes de gneiss, et de schiste micacé de la province d'Oaxaca. L'argent semble aimer de préférence le plateau d'Anahuac et de Mechoacan: la mine de Batopilas dans la Nouvelle-Biscaye, la plus septentrionale qu'on ait encore exploitée, a donné une plus grande quantité d'argent


61.
Fumagalli f.



natif, tandis que dans les autres on l'extrait des minéraux appelés *magri*, tels que l'or rouge, noir, muriacé, sulphuré, et du plomb argentifié. La rareté du Mercure, qu'il faut faire venir de la Chine et de l'Autriche, est le seul inconvénient qui empêche de tirer un meilleur parti de ces mines. Celles qu'on connait sont bien loin de donner le moindre indice d'épuisement, et il en reste sans doute encore à découvrir. Un Espagnol assure que, dans la province de Texas, les pierres renferment toutes de l'argent (1). Un autre avantage considérable pour les progrès de l'industrie nationale, dans la Nouvelle-Espagne, c'est la hauteur à laquelle la nature y a déposé les grandes richesses métalliques. Au Pérou, les mines d'argent les plus riches se trouvent dans les régions élevées près de la limite des neiges perpétuelles. Au Mexique, les plus abondantes, telles que celles de Guanaxuato, de Zacatecas, de Tusco et de Real-del-Monte, sont au contraire à des hauteurs moyennes. Elles y sont entourées de champs cultivés, de villages et de villes: les collines voisines sont couronnées de bois, et tout y facilite l'exploitation de ces richesses souterraines.

Avantage particulier des mines du Mexique.

Le sol de la Nouvelle-Espagne est comme celui de l'Espagne Européenne, couvert de montagnes, et manque également d'eau et de rivières navigables. Le Rio Bravo del Norte, et le Rio Colorado sont les seuls fleuves dignes de remarque, soit par la longueur de leur cours, soit à cause de la grande masse d'eau qu'ils portent à l'Océan; mais comme ils coulent à travers la partie la plus inculte de ces contrées, il seront encore long-tems de nulle importance pour le commerce. Dans toute la partie équinoxiale du Mexique on ne trouve que de petites rivières, mais dont l'embouchure est très-large. Le rétrécissemement de cette portion du continent ne permet point aux eaux de s'y réunir en grande quantité, et la pente rapide des Cordillières y donne origine à des torrens plutôt qu'à des rivières. Parmi le petit nombre de rivières qui se trouvent dans la partie méridionale, les seules qui peuvent devenir un jour de quelque importance pour le commerce extérieurs ont le Rio-Huasacualco et celui d'Alvaredo, tous deux au sud-est de Vera-Cruz, et qui ouvrent des communications faciles avec le royaume de Guatimala; le Rio de Motezuma qui porte les eaux des lacs de la vallée de Tenochtitlan au Rio de Panuco, et par le moyen duquel, à part

Rivières, manque d'eau.

(1) Viagero Universal. Tom. XXV. pag. 249.

l'élévation du sol, on avait projeté d'établir des moyens de navigation depuis la capitale jusqu'à la côte orientale; le Rio de Zacatula, et enfin la grande rivière de Santiago ou le *Tololotlan*, formée par la jonction de la Leorma et de Ras-Laxas, et qui pourrait servir au transport des farines de Salamanca, de Relaya et peut-être de toute l'intendance de Guadalaxara au pont de San-Blas sur les côtes de l'Océan Pacifique.

Lacs. Les lacs répandus dans tout le Mexique, et qui, pour la plupart, diminuent tous les ans, ne sont que des restes de ces immenses réservoirs d'eau, qui semblent avoir existé autrefois dans les vastes bassins des Cordillières. Nous citerons seulement le grand lac de Chapala dans la Nouvelle-Galice, qui a près de 160 lieues carrées; les lacs de la vallée de Mexico, qui occupent le quart de la superficie de cette vallée; le lac de Pazcuaso dans l'intendance de Valladolid, l'un des plus pittoresques qu'il y ait sur le globe; le lac de Mextitlan, et celui de Parras dans la Nouvelle-Biscaye. Le lac de Nicaragua mérite une attention particulière, à cause de ses marées et de sa position entre les deux mers. Ceux qui voudront connaître les différens projets qui ont été formés pour ouvrir une communication entre l'Océan Atlantique et la mer Pacifique, pourront consulter le Dictionnaire géographique d'Alcedo (1), et le Mexique de Humboldt (2).

Climat. Les côtes de la Nouvelle-Espagne sont presque les seules qui jouissent d'un climat chaud, et propre à la culture des végétaux, qui forment l'objet du commerce des Antilles. L'intendance de Vera-Cruz, à l'exception du plateau qui s'étend depuis Perota jusqu'au pic d'Orizava, l'Yucatan, les côtes d'Oaxaca, les provinces maritimes du Nouveau Santander et de Texas, le nouveau royaume de Léon, la province de Cohahuila, le pays inculte appelé *Bolson de Mapimi*, les côtes de la Californie, la partie occidentale de la Sonora, de la Cinaloa et de la Nouvelle-Galice, les bandes méridionales des intendances de Valladolid, de Mexico et de la Puebla, sont des terreins bas et parsemés de collines peu considérables.
Pays chauds. La température moyenne de ces plaines, ainsi que dans les ravins qui sont sous les tropiques, et d'ont l'élévation n'est pas de plus de 300 mètres au dessus du niveau de l'Océan, est de 25 à 26 degrés du thermomètre centigrade, c'est-à-dire de 8 à 9 degrés au dessus de la

(1) *Diccionario geografico de las Indias*, aux mots *Istmo* et *Alrato*
(2) Liv. I. chap. 2.

chaleur moyenne qu'on éprouve à Naples. Ces fertiles régions, appelées par les habitans *Tierras Calientes*, ou pays chauds, donnent du sucre, de l'indigo, du coton et des bananes en abondance; mais la fièvre jaune connue sous le nom de vomissement noir, ou *vomito prieto*, y fait des ravages dans les villes populeuses, et surtout parmi les Européens qui ne sont pas habitués à ce climat. Le port d'Acapulco, les vallées de Papagayo et du Pélerin appartiennent à une contrée où l'air est constamment plus chaud et malsain. Sur les côtes orientales de la Nouvelle-Espagne, les grandes chaleurs cessent pour quelque tems, lorsque les vents du nord transportent quelques couches de l'air froid de la baie d'Hudson vers le parallèle de la Havane et de Vera-Cruz. Ces vents soufflent depuis le mois d'octobre jusqu'en mars, et souvent rafraichissent l'air au point que le thermomètre centigrade descend près de la Havane jusqu'à zéro, et à la Vera-Cruz jusqu'à 16 degrés: particularité bien extraordinaire pour des pays situés sous la zône torride.

Tempérés.

Sur le penchant des Cordillières, à la hauteur de douze à quinze cents mètres, il règue un printems perpétuel, dont la douce température ne varie que de quatre à cinq degrés. Les habitans donnent à cette contrée le nom de *Tierras Templadas*, ou terres tempérées, parce que la chaleur moyenne y est de 20 à 21 degrés pendant toute l'année. Ce beau climat est celui où se trouvent Xalappa, Tasco et Chilpaningo, trois villes renommées pour l'extrême salubrité de l'air qu'on y respire, et l'abondance des arbres à fruit qui se cultivent dans leurs environs. Malheureusement cette élévation moyenne de 1,300 mètres est presque la même que celle à laquelle se trouvent les nuages dans les plaines voisines de la mer, motif pour lequel ces régions tempérées sont souvent enveloppées d'épaisses vapeurs.

Froids

La troisième zône, appelée *Tierras Frias* ou pays froids, comprend les plateaux qui se trouvent à plus de 2,200 mètres au dessus du niveau de la mer, et dont la température moyenne est tout au plus de dix-sept degrés. On a vu dans la capitale du Mexique le thermomètre descendre à quelques degrés au dessous de la glace; mais c'est un phénomène qui arrive rarement. L'hiver y est le plus souvent aussi chaud qu'à Naples. Dans la saison la plus froide, la chaleur moyenne durant le jour est encore de 13 à 14 degrés, et en été le thermomètre à l'ombre ne monte pas à plus de 24. La température moyenne, la plus constante sur tout le grand plateau

du Mexique, est de 17 degrés, qui est la même qu'à Rome: le climat y est favorable à la culture des oliviers; et pourtant ce plateau, d'après la classification des indigènes, fait partie des *Tierras Frias.* Il résulte de là que le froid et le chaud n'ont pas d'expression absolue; mais les plateaux qu'on rencontre au dessus de la vallée, ceux, par exemple, dont la hauteur outrepasse 2,500 mètres, ont, quoique sous le tropique, un climat que les habitans même du nord trouveraient rigoureux. Telles sont les plaines de Tolma, et les éminences de Guichilaque, où la température de l'air n'est pas à plus de 6 ou 8 degrés pendant une grande partie du jour: l'olivier n'y porte pas de fruit. Toutes ces régions appelées froides jouissent d'une température moyenne de 11 à 13 degrés, qui est celle de la France et de la Lombardie: néanmoins la végétation y est moins vigoureuse, et les plantes n'y croissent pas avec la même rapidité que dans leur pays natal.

Saisons, pluies périodiques.

Dans la région équinoxiale du Mexique, et même jusqu'au 28.e degré de latitude boréale, on ne connait que deux saisons; celle des pluies qui commence en juin ou juillet, et finit en septembre et octobre; et celle de la sécheresse qui dure huit mois, depuis octobre jusqu'à la fin de mai. Quelquefois on a dans les montagnes, et même au dessous de deux milles mètres de hauteur absolue, des pluies mêlées de grésil et de neige dans les mois de décembre et janvier; mais ces pluies ne durent que peu de jours, et n'en sont pas moins regardées, toutes froides qu'elles sont, comme très-favorables à la végétation du froment et aux paturages. Depuis le 24.e jusqu'au 30.e parallèle, les pluies sont plus rares et de peu de durée: heureusement l'abondance des neiges y supplée à partir du 26.e degré de latitude.

Température des provinces intérieures.

Les provinces appelée *Internas* et situées dans la zône tempérée, mais plus particulièrement celles qui se trouvent entre les 30.e et 38.e degrés de latitude, jouissent, avec le reste de l'Amérique septentrionale, d'un climat qui diffère essentiellement de celui qu'on a sous les mêmes parallèles dans l'ancien continent, et qui se fait remarquer spécialement par une grande inégalité de température dans les différentes saisons. Des hivers d'Allemagne y succèdent à des étés de Naples; et néanmoins cette diversité de température se fait moins sentir dans les parties du nouveau continent, qui s'approchent de l'Océan Pacifique, que dans la partie orientale,

Végétation de la région chaude.

La végétation varie comme la température, depuis les rivages brûlans de l'Océan jusqu'aux sommets glacés des Cordillières. On voit dominer dans la végétation spontanée de la région chaude, jusqu'à la hauteur de deux cents toises le palmier à éventail, le palmier *miraguana* et *pumos*, *l'oreodoxa* blanche, la tournefort veloutée, le sebestinizium *geraschantus*, le céphalante à feuilles de saule, l'*hyptis* strié, le *salpiauthus arenaricus*, l'amaranthine globuleuse, le calebassier *pinato*, le *podopterus* Mexicain, la bygonie à feuilles de saule, la sauge occidentale, le *perdicium* de la Havane, le *gyrocarpus*, le *leucophyllum ambiguum*, la *gomphia* Mexicaine, le panis large, l'âpre bohina, le campèche strié, le curbaril obtus, la swietenia Mexicaine, et la malpigie à feuilles de summac. La canne à sucre, le coton, l'indigo, le cacao dont la culture s'étend sur les confins de la zône chaude et tempérée, ne passent guères la hauteur de trois à quatre cents toises. La canne à sucre prospère néanmoins dans les vallées bien abritées au niveau de mille toises d'élévation. Le bananier croît depuis les bords de la mer jusqu'à 725 toises de hauteur. Sous la région tempérée, de 200 jusqu'à 1,100 toises, on trouve le liquidambar styrax, l'*erythroxylon* du Mexique, le poivre à longues gousses, l'*aralia digitata*, la quenouille de Pazcuar, la *guardiole* du Mexique, le *tagètes* à feuilles minces, la *psychotria pauciflora*, le quamoclit de Cholula, le liseron arborescent, la véronique de Xalapa, la globulaire du Mexique, le *stachys* d'Actopan, la sauge du Mexique, le gatilier flexible, l'arbousier à fleurs épaisses, l'éringe à fleurs de protée, le laurier de Cervantes, le Daphné à feuilles de saule, la fritillaire barbue, l'*yucca* épineuse, la cobée grimpante, la sauge jaune, quatre variétés de chênes du Mexique, et, à partir d'une hauteur de 470 jusqu'à celle de 1,620 toises, l'if de montagne et la banisteria ridée. Dans la région froide, depuis 1,100 jusqu'à 2,350 toises de hauteur on trouve le chêne à gros tronc, *quercus crassipes*, la rose du Mexique, l'aune qui ne se montre plus au dessus de 1,850 toises, le merveilleux *cheirostemon platanoïdes* dont nous parlerons ensuite, la *krameria*, la valériane à feuilles cornues, la *datura superba*, la sauge cardinale, la barbe-de-chèvre pigmée, l'arbousier à fleurs de myrte, le lotos dentelé, et le fraisier du Mexique. Les sapins qui, dans la zône temperée, commencent à la hauteur de 950 toises, ne disparaissent dans la froide qu'à celle de 2,050. Ainsi, là comme dans les Alpes et les

Sous la région tempérée.

De la région froide.

Pyrénées, les arbres conifères inconnus dans l'Amérique méridionale, terminent l'échelle des grands végétaux. Aux confins des neiges perpetuelles on voit naître l'*arenaria bryoïdes*, le *cnicus nivalis* et la *chelone gentianoides* (1). Cette nomenclature aride pourra devenir plus intéressante, lorsque M.r Humboldt aura achevé la partie botanique de son grand ouvrage.

Plantes alimentaires.

Parmi les végétaux du Mexique qui fournissent une abondante nourriture, le bananier tient le premier rang. Les deux espèces appelées *platano-arton* et *dominico* (2) semblent indigènes; le *camburi* ou *musa sapientum* y a été apporté d'Afrique. Un seule régime de bananiers contient souvent de 160 à 180 fruits, et pèse de soixante à quatre-vingt livres. Un terrein de cent mètres carrés de surface donne aisément quatre mille livres pesant de productions. Le manivo se trouve à la même région que le bananier. La culture du maïs est plus répandue: cette plante, qui est indigène, prospère sur les rivages de la mer, et dans les vallées de Toluca à 1,400 toises au dessus du niveau de l'Océan. Le maïs rend généralement le 150 pour un, et forme la nourriture principale des hommes et des animaux. Le froment, le seigle et autres plantes céréales d'Europe ne sont cultivés que sur le plateau dans la région tempérée. Le froment donne en général le 25 et le 30 pour un. Dans une région plus froide on cultive la pomme de terre, qui est originaire de l'Amérique méridionale, le *tropaeolum esculentum*, nouvelle espèce de capucine, et le *chenopodium quinoa*, dont la semence est un aliment sain et agréable. Les régions froide et tempérée offrent en outre l'oca, *oxalis tuberosa*: la batate ou patate, et l'igname ne croissent que dans la région chaude. Malgré l'abondance du produit de ces plantes alimentaires, la sécheresse expose le Mexique à des disettes périodiques.

Arbres à fruit.

On trouve au Mexique des espèces particulières de cerisiers, de pommiers, de noisetiers, de mûriers, de fraisiers; et l'on y a introduit la plupart des fruits d'Europe et de la zône torride. Le *maguey*, qui est une variété de l'agave, fournit le *pulca*, boisson dont les Mexicains font une grande consommation. On fait avec les fibres de cette plante du chanvre et du papier: les épines servent d'épingles et de clous.

(1) *A. De-Humboldt.* Prolegomena in Nov. Spec. Plant. pag. 40 et 41 *Idem*, Mexique, p. III. chap. 9. *Idem*, Tableau de la Géographie des Plantes.

(2) *Musa paradisiaca et regia.*

La culture de la canne à sucre s'accroît chaque jour, quoique circonscrite dans la région tempérée, et malgré le défaut de population qui est la cause que les chaudes et humides plaines des côtes maritimes, si propres à ce genre de production, restent en grande partie incultes. Il y a déjà quelques années que l'exportation du sucre pour le port de la Vera-Cruz s'élève à la somme de sept millions de francs. Là, ce sont des hommes libres qui travaillent à cette culture.

Canne à sucre.

Le meilleur indigo et le meilleur cacao croissent sous le ciel ardent du royaume de Guatimala. Les plantations d'indigo donnent un produit annuel de douze millions de francs, et l'exportation du cacao est évaluée à quarante-cinq millions de la même monnoie. Le mot *ciocolatl*, dont nous avons radouci la finale, est emprunté de la langue Mexicaine. La noix de cacao, considérée au Mexique comme denrée de première nécessité, tient lieu de petite monnoie: six de ces noix valent un sou.

Indigo, cacao.

L'intendance d'Oaxaca est aujourd'hui la seule province, où l'on cultive en grand le *nopal* ou le *cactus cochenilifer*, sur lequel vit l'insecte qui produit la cochenille. Les exportations de cette denrée se montent à douze millions de francs par an. Parmi les végétaux utiles nous distinguerons le *convolvulus jalapa* ou vrai jalap, qui croît naturellement dans le canton du Xalapa au nord-ouest de Vera-Cruz; l'*epidendrum vanilla* qui, ainsi que le jalap, se plait à l'ombre des liquidambars et des amirs, la *copaifera officinalis* et le *toluifera balsamum*: deux espèces d'arbres qui donnent une résine odorante connue dans le commerce sous le nom de baume de *capivi* et de *tolu*.

Cochenille etc.

Les rives de la baie d'Honduras et de Campèche sont devenues célèbres dès l'époque de leur découverte par leurs immenses et riches forêts de bois, dits de campèche et d'acajou, d'un usage si utile pour les ouvrages de menuiserie, mais dont les Anglais se sont appropriés la coupe. Il est une espèce d'acacia qui donne une excellente teinture en noir. Le gaïac, le sassafras, le tamarin font l'ornement et la richesse de ces fertiles provinces. On trouve dans les bois l'ananas sauvage: toutes les terres pierreuses et basses sont chargées de diverses espèces d'aloès et d'euphorbe.

Bois de teinture.

Les jardins d'Europe ont déjà emprunté quelques ornemens nouveaux de la Flore Mexicaine, entr'autres la *salvia fulgens* avec ses fleurs d'un brillant cramoisi, la belle *dahlia*, l'élégante *sisy-*

rinchium rayé, l'*heliantus* gigantesque, et la délicate *mentzelia*. Bonpland, compagnon de Humboldt, a trouvé une espèce de cotonnier, d'où l'on tire un coton qui réunit le luisant de la soie à la solidité de la laine.

Animaux.

La zoologie du Mexique n'est encore guères connue. Il y a des espèces d'animaux, qui, malgré leur affinité, avec celles que nous connaissons, en diffèrent néanmoins par des caractères marquans. Parmi celles qu'on peut vraiment regarder comme indigènes et nouvelles, nous remarquerons le *coendu*, espèce de porc-épic, l'apaxao ou cerf du Mexique, la conepalt du genre des *viverre*, l'écureil dit du Mexique, et une autre espèce d'écureuil rayé *sciurus variegatas*; le *cajopolino* et le loup Mexicain habitent les forêts et les montagnes. Dans le nombre des quatre animaux compris sous la dénomination de chiens par Hernandès, le Pline Mexicain, le *xolo-itzcuintli* est le loup, qui est tout-à-fait sans poil.

Chien muet.

Le *techichi* est une espèce de chien muet que mangeaient les Mexicains. Les Espagnols s'étaient tellement accoutumés à la viande de cet animal, avant l'introduction du bétail, qu'ils en ont insensiblement détruit la race (1). Linnée a confondu le chien muet avec l'*itzcuinte-potzoli*, espèce de chien qui n'a encore été décrite qu'imparfaitement, et se distingue par une queue courte, une tête très-petite et une grosse bosse sur le dos (2). Le bison et le bœuf musqué errent en troupes nombreuses dans le Nouveau-Mexique et la Nouvelle Californie. Les élans sont si forts dans cette dernière contrée, qu'au dire de Clavigero, on s'en est servi à Zacatecas pour traîner une voiture pesante. On ne connait encore que bien

Moutons sauvages.

imparfaitement les grands moutons de la Californie, ainsi que les *berendos* du même pays, qui ressemblent à ce qu'il parait aux antelopes. Le jaguar et le cuguar, qui y tiennent la place du lion et du tigre de l'ancien continent, se font voir dans tout le royaume de Guatimala, et dans les parties basses et chaudes du Mexique proprement dit; mais ils ont été peu observés par les naturalistes. Hernandez dit que le *miztli* ressemble au lion sans crinière, mais qu'il est d'une plus grande taille. L'ours du Mexique est le même que celui de la Louisiane et du Canada.

Animaux domestiques.

Les animaux domestiques de l'Europe, qui ont été transportés au Mexique, y ont prospéré, et s'y sont extrêmement multipliés.

(1) Clavigero, Histoire du Mexique, Tom. I. pag. 73.

(2) Hernandez, Hist. Quadruped. Nov. Hispan., c. 20-23.

Les chevaux sauvages qui parcourent en troupes nombreuses les plaines immenses du Nouveau-Mexique, viennent tous de ceux qu'y ont conduits les Espagnols. La race en est belle et vigoureuse, ainsi que celle des mulets. Les transports entre Mexico et la Vera-Cruz occupent 70,000 de ces derniers animaux. La brebis est de l'espèce ordinaire, et négligée. L'entretien des bœufs est une chose importante sur la côte orientale et dans l'intendance de Durango On trouve des familles qui ont des troupeaux de quarante et cinquante mille tant bœufs que chevaux. D'anciennes relations font mention de troupeaux deux ou trois fois plus considérables.

Population en 1793.

Le premier dénombrement officiel de la population fait en 1793 a donné pour minimum à la Nouvelle-Espagne 4,483,500 habitans. On crut ensuite, pour plusieurs raisons, qu'il fallait ajouter au moins un sixième ou un septième à cette population : ce qui la fit évaluer à 5,200,000. L'accroissement du produit de la dixme, de la capitation des indigènes, celui de tous les droits d'entrée, les progrès de l'agriculture et de la civilisation, l'aspect de campagnes couvertes d'habitations bâties à neuf, annoncent que depuis cette époque la population s'est considérablement augmentée dans toutes les parties du royaume; mais on n'en a point renouvellé le dénombrement. En se bornant à n'ajouter qu'un dixième pour les individus omis dans le premier, et deux dixièmes pour l'augmentation de la population en dix ans, M.r Humboldt (1) trouve qu'elle devait être de 5,800,000 âmes à la fin de 1803. En suivant la même progression elle aurait dû s'élver à 7,000,000 en 1815. Mais, dès 1810, des troubles intérieurs avaient commencé à désoler ces contrées. On ne donne au royaume de Guatimala qu'un million d'habitans, y compris les Indiens-Mosquito, qui sont indépendans de l'Espagne, et alliés de l'Angleterre.

Son accroissement.

Obstacles à l'accroissement de la population.

La petite vérole.

Les causes physiques qui empêchent, à des époques pour ainsi dire périodiques, l'accroissement de la population au Mexique, sont la petite vérole, le *matlazahuatl*, et plus encore la disette et la famine. La petite vérole y fut introduite en 1520, et enleva, à ce qu'assure le Père Torribio, la moitié des habitans. Mais l'usage de la vaccine qui a été adopté en 1804, aura sans doute fait disparaître cette cause de dépopulation. Le matlazahuatl est une maladie presque particulière aux naturels. Quelques-uns la confondent avec

(1) A. De-Humboldt, Mexique, Tom. II. pag. 423.

la fièvre jaune ou le vomissement noir, d'autres croient que c'est la vraie peste. Torquemada assure que, dans l'épidémie de 1545, il périt huit cent mille individus, et dans celle de 1576 deux millions. Cette maladie, lorsqu'elle exerce ses cruels ravages dans les provinces de l'intérieur, semble ne s'attacher qu'aux indigènes, parce qu'ils forment la masse de la population que la misère expose le plus à sa funeste influence; mais lorsquelle afflige les côtes maritimes, elle semble choisir ses victimes parmi les marins et les ouvriers Européens, qui composent la multitude. La famine est aussi d'un grand obstacle aux progrès de la population. Indolens par caractère, habitans d'un climat favorable, et accoutumés à se contenter de peu, les indigènes ne cultivent de maïs, de froment et de pommes de terre, qu'autant qu'ils en ont besoin pour leur subsistance : d'où il suit qu'il y a disette toutes les fois qu'une grande sécheresse, ou quelqu'autre cause accidentelle fait manquer la récolte du maïs. La famine est presque toujours accompagnée d'épidémies. Le maïs ayant gelé en 1804 vers la fin d'août, on évalua à près de 300,000 personnes le nombre des habitans, que la faim et les maladies asténiques moissonnèrent dans ce royaume. Les travaux des mines ont été aussi long-tems regardés comme une des principales causes de la dépopulation de l'Amérique.

Peste du Mexique.

La famine.

L'espèce humaine présente au Mexique quatre grandes divisions qui forment huit classes, savoir; 1.° les Naturels; 2.° les Espagnols d'origine ou nés en Europe, créoles ou nés en Amérique; 3.° Les Nègres, qui sont des esclaves Africains ou descendans de Nègres; 4.° Les castes mixtes ou les métis, nés d'un mélange de blancs et de Mexicains aborigènes; les mulâtres, nés de blancs et de nègres; et les zambos, nés de Mexicains aborigènes et de Nègres. On ne peut mettre en ligne de compte quelques Malais ou Chinois, qui sont venus des Philippines s'établir au Mexique.

Classes d'habitans.

Le nombre des indigènes, couleur de cuivre, de race pure, principalement concentrés dans la partie méridionale du plateau d'Anahuac, passe les deux millions et demi, ce qui forme environ les deux cinquièmes de la population totale. Ils sont infiniment plus rares au nord de la Nouvelle-Espagne et dans les provinces appelées *internas*. Bien loin de s'éteindre, leur population va toujours en augmentant surtout depuis un siècle, et il semble qu'en général ces pays sont plus peuplés qu'ils ne l'étaient à l'arrivée des Européens. Le royaume de Motezuma n'égalait pas en surface

la huitième partie de la Nouvelle-Espagne actuelle. Les grandes villes des Aztèques, et les terres les mieux cultivées se trouvaient dans les environs de la capitale du Mexique, et surtout dans la belle vallée de Tenochtitlan. Les Rois d'Alcolhuacan, de Tlacopan et de Michuacan étaient des Princes indépendans. Au delà du centième parallèle vivaient les Chischimegues et les Otomites, deux peuples nomades et barbares, dont les tribus peu nombreuses poussaient leurs incursions jusqu'à Tula, ville à peu de distance de la limite septentrionale de la vallée de Tenochtitlan. Mais il est aussi difficile d'évaluer avec quelque précision le nombre des sujets de Motezuma, que de prononcer sur l'ancienne population de l'Egypte, de la Perse et de la Grèce. Quoiqu'il en soit, les ruines des villages et des villes qu'on rencontre sous les 18.e et 20.e degrés de latitude dans l'intérieur du Mexique, prouvent assez que la population de cette seule partie du royaume était autrefois bien supérieure à celle qu'elle renferme à présent; mais ces ruines ne se trouvent que dans un espace relativement très-peu étendu.

La population des indigènes plus nombreuse qu'avant la découverte.

Les naturels joignent à une grande force musculaire l'avantage de n'être presque jamais affligés de difformités quelconque. M.r Humboldt assure n'avoir jamais vu de bossus parmi eux, et il est rare d'en trouver de louches, de boiteux ou d'estropiés. Les hommes et surtout les femmes y parviennent en général à un âge très-avancé; leurs cheveux ne deviennent jamais gris, et se conservent jusqu'à la mort.

Caractère physique des indigènes.

Pour ce qui concerne les qualités morales de ces indigènes, il est difficile de s'en former une juste idée, si l'on considère dans leur état actuel d'avilissement ces hommes, accablés depuis si longtems des plus cruelles persécutions. Au commencement de la conquête, les plus aisés d'entr'eux, et ceux en qui l'on pouvait supposer une certaine culture d'esprit, périrent en grande partie victimes de la férocité des Européens. Le fanatisme des chrétiens exerça ses fureurs particulièrement contre les prêtres Aztèques: on extermina les ministres du culte, et tous ceux qui habitaient les *teocals*, ou *maisons de Dieu*, qu'on pourrait regarder comme ayant été les dépositaires des connaissances historiques, mythologiques et astronomiques de la nation: car c'étaient ces prêtres qui observaient l'ombre des gnomons, et qui réglaient les intercalations. Les moines Espagnols firent brûler les peintures hiéroglyphiques, à l'aide desquelles les notions de tout genre se transmettaient de génération en génération. Privé de ces moyens d'instruction, le peuple retomba dans une

Qualités morales.

ignorance d'autant plus profonde, que les Missionnaires peu versés dans les idiomes de ces peuples, ne pouvaient substituer qu'un petit nombre d'idées aux anciennes. Les femmes qui avaient conservé quelques biens de fortune préférèrent de s'allier avec les conquérans, plutôt que de partager le mépris qu'on avait pour leur nation. Il ne resta donc des naturels que la classe la plus indigente, les pauvres cultivateurs, les artisans, et surtout cette foule de mendians, qui, dès les tems de Cortès, encombraient les rues de toutes les grandes villes de l'empire du Mexique. Or comment juger, d'après ces misérables restes, du degré de civilisation et de puissance où a pu s'élever ce peuple depuis le douzième jusqu'au seizième siècle; et comment déterminer les progrès intellectuels dont il peut être capable? D'un autre côté, on ne peut douter cependant qu'une partie des Mexicains n'eût déjà acquis certaines connaissances, comme le prouve l'exactitude avec laquelle leurs livres hiéroglyphiques ont été composés, et surtout quand on réfléchit qu'un habitant de Tlascala, profitant des facilités que lui présentait notre alphabet Romain, écrivit dans sa langue, au milieu des horreurs de la guerre, cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie, dont il déplorait la perte. Les Mexicains avaient une connaissance à-peu-près exacte de la durée de l'année, à laquelle ils ajoutaient des intercalations à la fin de leur grand cicle de cent quatre ans, et avec plus de précision que ne le fesaient les Egyptiens, les Grecs et les Romains. Les Toltèques paraissent au Mexique dans le septième siècle, et les Aztèques au douzième; et déjà ils savent dresser la carte géographique des pays qu'ils ont parcourus, bâtir des villes, faire des routes, des digues, des canaux et élever d'immenses pyramides. Leur systême féodal, leur hiérarchie civile et militaire, offrent dès ces tems une telle complication, qu'il faut supposer nécessairement une longue suite d'évènemens politiques, pour expliquer ce singulier enchaînement d'autorités, de la noblesse et du clergé, et comment une petite portion du peuple, esclave elle-même du Sultan du Mexique, put subjuguer la grande masse de la nation.

Ancienneté de leur civilisation.

Mais à quoi bon chercher dans des faits isolés des preuves de l'ancienneté de la civilisation des Mexicains? Notre but est de décrire partiellement tout ce qui concerne le gouvernement, la milice, la religion, les arts et les sciences des divers peuples, pour en former autant de tableaux où leur costume soit fidèlement représenté. C'est ce que nous allons faire par rapport aux Mexi-

cains avec toute l'exactitude possible, en prenant pour guides les historiens les plus estimés, et pour règle les monumens de cette nation, qui sont les témoins les plus irréfragables de sa civilisation et de sa grandeur.

Gouvernement.

« Les Mexicains, dit Clavigero tom. II. liv. 7, n'offrent pas moins dans leur système politique que dans leur vie privée des traits remarquables de sagesse, de zèle pour la justice et d'amour pour le bien public, qui paraitraient invraisemblables, si la vérité n'en était attestée par leurs peintures, et par la foi de plusieurs écrivains qui en ont été témoins occulaires. Ceux qui croient pouvoir juger des anciens Mexicains par leurs descendans, regarderont comme des fables inventées par les Espagnols ce que nous allons dire de leurs lumières, de leurs lois et de leurs arts. Et pourtant, par respect pour l'histoire et pour la vérité due au public, nous ne ferons qu'exposer ingénuement tout ce qui nous a paru croyable dans les écrits que nous avons consultés, sans craindre les traits de la censure ».

Education de la jeunesse.

L'éducation de la jeunesse, qui est un des objets les plus intéressans pour l'état, et la règle la plus sûre pour juger du caractère d'une nation, fut portée chez les Mexicains à un point de perfection, capable de confondre ceux qui ont cru que l'empire de la raison était circonscrit dans les confins de l'Europe. Au Mexique, les enfans, même ceux des Rois, étaient tous allaités par leurs mères, et accoutumés dès leur bas-âge, à supporter la faim, le chaud et le froid. Lorsqu'ils étaient parvenus à l'âge de cinq ans, on les remettait entre les mains des prêtres pour être élevés dans des séminaires, comme on le fesait de presque tous les enfans des nobles, ou bien ils restaient près de leurs parens, qui commençaient de bonne heure à les instruire des préceptes de leur culte, et à leur inspirer l'horreur du vice, la modestie dans leur conduite, le respect pour leurs supérieurs et l'amour du travail. On ne leur donnait de nourriture que pour le strict nécessaire, ni d'autre vêtement que ce qu'il fallait pour couvrir leur nudité. Arrivés à un certain âge, on les exerçait au maniement des armes si leurs parens étaient dans la milice, ou ils embrassaient la profession de leurs pères, si ces derniers étaient artisans ou cultivateurs. On enseignait aux jeunes filles à filer, à tisser, à coudre et à broder; on avait soin particulièrement que les enfans fussent toujours occupés. Le système d'éducation établi chez ce peuple était représenté dans certaines peintures, dont on trouve la copie dans le recueil de Mendoza.

Avant de prendre les rênes du gouvernement, les fils des Rois étaient chargés de l'administration de quelque petit Etat ou d'une ville quelconque, pour s'y exercer dans l'art difficile de gouverner les hommes. Cet usage commença dès l'époque des premiers Rois Chichimèches: car à peine Nopaltzin fut-il couronné Roi d'Alcolhuacan, qu'il mit son fils ainé Tlotzin en possession de la ville de Tezcuco. C'est sur les bases de cette éducation que les Mexicains élevèrent leur système politique, que nous allons examiner.

Droit Mexicain sur l'élection des Rois.

Dès le moment où Acamapitzin fut investi de l'autorité royale, et mis à la tête de l'état, il fut résolu que la couronne serait élective : c'est pourquoi on créa quelque tems après quatre électeurs, dans la volonté desquels étaient réunis les suffrages de toute la nation. Ces fonctions n'étaient point à vie, et ne duraient que jusqu'à la première élection, dans laquelle on nommait de nouveaux électeurs. S'il venait à en manquer quelqu'un avant la mort du Roi, il était aussitôt remplacé par un autre. Vers la fin du règne d'Itzcoatl on augmenta ce nombre de deux autres électeurs, qui étaient les Rois d'Acolhuacan et de Tacuba; mais leur ministère se bornait à ratifier l'élection faite par les quatre premiers, et ils n'intervenaient pas, que nous sachions, aux élections. Pour ne pas laisser trop de liberté à ces électeurs, et pour prévenir les partis autant qu'il était possible, on fixa la couronne dans la maison d'Acamapitzin, et il fut résolu qu'au Roi décédé succéderait un de ses frères, ou à défaut de ceux-ci un de ses neveux, et à défaut de neveux, un de ses cousins, la nomination du successeur étant laissée dans l'un ou l'autre cas à la discrétion des électeurs, qui choisissaient celui qui leur paraissait le plus capable de bien gouverner. On n'avait nul égard en cela au droit de primogéniture, comme on le vit à la mort de Motezuma, à la place duquel fut élu Axaiacatl, que les électeurs préférèrent à ses deux frères ainés Tizog et Ahuitzotl.

Pompe et cérémonie à l'inauguration du Roi.

L'élection à peine faite, on en rendait aussitôt compte aux Rois d'Acolhuacan et de Tacuba pour qu'ils la confirmassent. Ces deux derniers, accompagnés de toute la noblesse, conduisaient au grand temple le nouveau Roi, qui marchait derrière eux, nu, et sans autre vêtement que le *Maxtlatl*, ou espèce de ceinture, qui cachait son sexe. Appuyé sur les bras des deux principaux seigneurs de la cour, il montait au temple, où l'attendait un des grands prêtres, suivi des premiers personnages attachés au service du temple. Il adorait l'idole Huitzilapochtli, en touchant la terre





P. Fumagalli f.

de la main, qu'il portait ensuite à sa bouche. Le prêtre lui teignait tout le corps en noir, et l'aspergeait d'eau quatre fois, avec des rameaux de cèdre et de saule. Ensuite il le revêtait d'un manteau, sur lequel étaient peints des crânes et des os de mort; puis il lui couvrait la tête de deux autres manteaux, l'un noir et l'autre bleu, ou étaient représentées les mêmes figures. Il lui attachait au cou une petite gourde contenant une certaine poudre, qu'on regardait comme un préservatif efficace contre les maladies, les pièges et les enchantemens; enfin il lui mettait à la main un encensoir avec un petit sac de copal, pour qu'il encensât l'idole. Après cette cérémonie, durant laquelle le Roi se tenait à genoux, le grand prêtre lui adressait un discours, dans lequel il lui recommandait la religion, la justice et la défense du reyaume. Cette harangue finie, le Roi descendait avec toute sa suite dans le vestibule en bas, où l'attendait la noblesse pour lui offrir des vêtemens et des ornemens précieux en signe d'hommage.

Couronnement, costume et marques distinctives du Monarque.

Avant d'être couronné, le nouveau Roi, d'après un usage établi par Motezuma I.er, devait aller à la guerre, pour se procurer les victimes dont cette grande solennité exigeait le sacrifice. Il ne manquait jamais d'ennemis à qui l'on pût faire la guerre; les armes et les ornemens dont le Roi se servait pour aller à ces expéditions, l'appareil avec lequel les prisonniers étaient conduits à la cour, et les diverses circonstances qui accompagnaient leur sacrifice, seront décrits en détail à l'article de la milice des Mexicains. Le Roi d'Acolhuacan mettait la couronne sur la tête de nouveau Monarque: cette couronne appelée dans la langue du pays *copilli*, était une espèce de petite mître, dont la partie de devant se rehaussait et se terminait en pointe, et celle de derrière retombait sur le cou, comme on le voit aux Rois (1) représentés à la planche 62. Elle était faite de diverses matières selon le goût du Roi, tantôt de minces lames d'or, tantôt de fils du même métal, ou composée de belles plumes.

« L'habillement que portait ordinairement le Roi dans son palais, dit l'abbé Clavigero, était le *Xiuhtilmatli*, ou manteau composé d'un tissu blanc et bleu. Lorsqu'il allait au temple, son vêtement était blanc; et celui qu'il prenait pour assister au conseil et autres fonctions publiques, était encore différent selon la nature des circonstances; il en avait en outre de particuliers pour les

(1) Nous donnerons ensuite l'explication de ces figures.

causes civiles, pour les causes criminelles, pour les actes de justice, et pour les jours de réjouisssauces. Dans toutes ces circonstances il portait la couronne. Toutes les fois qu'il sortait de son palais, il avait à sa suite un grande nombre de nobles, dont un marchait devant lui portant trois baguettes, partie en or et partie en bois doré, lequel avertissait le public de l'approche du souverain „.

Pour donner une relation plus détaillée de l'habillement des Monarques Mexicains, nous rapporterons la description que fait De-Solis, dans le III.e livre de son histoire du Mexique, de la sortie de Motezuma de son palais avec sa suite quand il vint à la rencontre de Cortès. « On ne tarda pas, dit cet écrivain, à reconnaître la cour à un premier cortège d'environ deux cent domestiques nobles en livrée, avec de grands panaches, dont l'uniformité consistait moins dans la couleur que dans la façon; ils marchaient deux à deux en silence, d'un air modeste, les pieds nus, et les yeux baissés à terre: ce qui, aux yeux des Espagnols, ressemblait plus à une procession qu'à un cortège de cour. Lorsqu'ils se furent approchés de l'armée, et rangés le long des murs dans le même ordre, on aperçut de loin une troupe de gens mieux vêtus, et d'un air plus distingué, au milieu desquels Motezuma était porté sur les épaules de ses favoris dans un siége d'or bruni, qui brillait sous un tissu des plus belles plumes, comme pour en cacher la richesse sous l'apparence d'une élégante simplicité. Quatre personnages d'un haut rang portaient au dessus de sa tête un dais formé d'un tissu de plumes vertes, qui imitaient une draperie, dans laquelle étaient entremêlés des ouvrages en argent. A quelques pas devant lui marchaient trois ministres, tenant en main certaines baguettes d'or, qu'ils levaient par intervalles, comme pour annoncer l'approche du Monarque, et avertir les spectateurs de s'incliner, sans oser le regarder en face: ce qui aurait été une irrévérence susceptible d'être punie comme un sacrilège. Cortès sauta à bas de son cheval un peu avant de l'aborder: Motezuma descendit également de son siége, et aussitôt l'on vit s'avancer quelques Indiens qui étendirent des tapis devant lui, pour qu'il ne touchât pas la terre avec ses pieds etc. Ce Prince était d'une belle prestance, âgé d'environ quarante ans, d'une taille moyenne, plutôt mince que corpulent; il avait le visage aquilin, le teint moins brun que les autres Indiens, les cheveux qui ne lui passaient pas l'oreille, les yeux vifs, et un air majestueux où l'on remarquait néanmoins de l'inquiétude. Son ha-

Cortège de Motezuma.

Son équipage.

Son siége.

Dais.

Son aspect et son habillement.




63
G. Gallina f





billement se composait d'un manteau de coton très-fin, noué avec grâce sur les épaules, qui lui couvrait la plus grande partie du corps, et traînait à terre. Il portait sur lui une quantité d'ornemens en or, en perles et en pierreries. Sa coiffure était une espèce de mître composée d'une feuille d'or, qui se terminait en pointe sur le devant, et présentait par derrière une forme qui s'arrondissait un peu vers le cou. Il avait pour chaussure des semelles en or massif, attachées avec des courroies également chamarrées d'or, qui se liaient autour du pied et du bas de la jambe, à peu-près comme les brodequins des soldats Romains „. La planche 63 offre le portrait de Motezuma, copié sur celui qu'on trouve dans l'histoire de De-Solis, qu'on dit dessiné d'après l'original envoyé du Mexique au Grand Duc de Toscane.

Sa couronne, et sa chaussure.

On voit au n.° 6 de la planche 64 un autre portrait de cet infortuné monarque, comme l'atteste un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, où sont toutes les figures comprises dans cette même planche (1). Motezuma II. est ici représenté en habit de cour, tel qu'il se montrait dans l'intérieur de son palais. Son vêtement est garni de perles: ses cheveux sont rassemblés sur le sommet de sa tête, et liés avec un ruban rouge, distinction militaire réservée aux Princes et aux grands capitaines; il porte au cou un collier de pierres fines; mais il n'a ni bracelets, ni pendans d'oreilles, ni brodequins, ni l'anneau enrichi d'émeraudes passé dans la lèvre inférieure: ornemens particuliers à l'Empereur lorsqu'il était en grand costume. L'auteur de ce manuscrit dit que « le Souverain est représenté tenant des fleurs d'une main, et de l'autre un jonc, au bout duquel est attaché un petit cylindre de résine odoriférante „. Le vase que tient l'Empereur de la main gauche a quelque ressemblance avec celui qu'on voit dans la main de l'Indien ivre du recueil de Mendosa (2). Les Rois et les grands seigneurs sont gé-

(1) Les figures représentées dans cette planche sont prises du *codex anonymus* n.° 3738, qui fait partie des manuscrits du Vatican; elles ont été copiées sur les dessins faits par des artistes Mexicains, lors du premier séjour de Cortès à Tenochtitlan. Le Père Rios, dont cette copie est l'ouvrage, semble avoir mis plus d'exactitude à représenter les usages, qu'à imiter les contours des figures: car en les comparant avec celles qu'on voit dans les manuscrits originaux, on trouve qu'elles sont un peu trop alongées.

(2) Purchas, pag. 1117, fig. F.

néralement représentés les pieds nus dans les peintures Mexicaines, pour indiquer qu'ils n'étaient pas faits pour se servir de leurs jambes, et qu'ils devaient être toujours portés dans un palankin sur les épaules de leurs esclaves.

On voyait en outre d'autres figures, probablement de Rois, dans un bas-relief qui se trouvait sur la grande place de Mexico, et dont nous parlerons à l'article de la milice.

Cour des souverains du Mexique.

La puissance des Souverains du Mexique n'a pas toujours été la même. Dans les commencemens de la monarchie leur autorité était très-restreinte et vraiment paternelle, et les droits qu'ils prélevaient sur leurs sujets étaient très-modérés. Mais devenus plus riches à mesure que leurs domaines s'agrandissaient, les besoins du luxe s'accrurent en même tems, et avec eux les charges publiques (1). La cour de Motezuma II. fut beaucoup plus brillante que ne l'avait été celle de ses prédécesseurs. Sa garde du corps ne comprenait pas moins de deux cents nobles de la première qualité, qui le servaient à table avec les marques du plus profond respect. De-Solis la fait monter à un nombre plus considérable; et dans la description qu'il fait des hommages rendus à l'Empereur, on voit que ce monarque était adoré à l'égal des Dieux. Motezuma, qui toutefois était un Prince de beaucoup de sens et très-politique, n'avait pas moins de trois mille femmes dans son palais. Le nombre de ces concubines était également considérable sous les règnes précédens, mais cet Empereur l'augmenta encore, et fesait choisir pour cela dans tout l'empire les plus belles filles parmi celles de la première classe, qui étaient offertes par leurs parens, ou enlevées de force à titre de tribut. Deux de ces favorites, qui jouissaient d'une distinction particulière, ont été qualifiées de Reines par les écrivains Espagnols.

Conseils du Roi.

Les différentes branches de l'administration publique étaient réglées avec beaucoup d'ordre: il y avait un conseil d'état, un conseil ou chambre pour les revenus de la couronne, un conseil suprême de justice, et un conseil ou chambre de commerce. Le conseil d'Etat s'occupait des affaires les plus importantes, telles que l'établissement de l'impôt, la création des lois, les déclarations

(1) Les provinces conquises par les Mexicains étaient toutes tributaires de la couronne, et payaient leurs tributs avec des fruits, des animaux et des minéraux du pays d'après un tarif établi à cet effet: les marchands et les artisans donnaient également à l'état le tiers de leur gain.

de guerre, et la conclusion des traités de paix et d'alliance. L'avis du Roi, lorsqu'il différait de celui du conseil, fesait loi, et Motezuma consultait ce conseil plus pour la forme que par égard pour la constitution. Le conseil suprême de justice résidait à Mexico, et était composé de douze juges : on s'y appelait des sentences des tribunaux inférieurs, et ses jugemens étaient définitifs, à moins d'opposition de la part de l'Empereur. Les villes et les provinces avaient leurs juges et autres officiers de justice, qui écoutaient les parties et jugeaient leurs causes. Ces jugemens se rendaient sommairement et de vive voix : les parties déduisaient elles mêmes leurs raisons et produisaient leurs témoins, et la sentence suivait immédiatement, à moins que l'affaire ne fût trop compliquée pour le tribunal auquel elle était portée, dans lequel cas elle était renvoyée au tribunal suprême de Mexico. L'usage et les anciennes coutumes servaient de règle aux juges pour leurs décisions. Soit qu'il s'agît de récompenses ou de châtimens, on n'en usait jamais qu'avec beaucoup de précaution, et avec la plus grande impartialité. L'homicide, le vol, la sodomie, l'adultère, la vénalité dans les ministres, et la moindre apparence de félonie étaient punis de mort. La potence parait avoir été une des peines les plus infamantes prononcées par les lois contre les malfaiteurs. L'adultère était lapidé, ou avait la tète écrasée entre deux pierres. Le coupable de trahison envers le Roi ou l'Etat était coupé en morceaux, le pédéraste pendu, et s'il était prêtre brûlé vif. L'ivresse dans les jeunes gens était un délit capital : l'homme qui en était convaincu était tué à coups de bâton dans la prison, et la femme lapidée. Il y avait deux sortes de prisons ; l'une, dans le genre des nôtres, qu'on appelait *Teilpilojan*, pour les débiteurs qui refusaient de payer leurs dettes, et pour les coupables de délits non capitaux ; et l'autre plus rigoureuse appelée *Quauhcalli*, faite en forme de cage, pour les prisonniers destinés à être sacrifiés, ou pour les criminels susceptibles d'être punis de mort (1).

Lois pénales.

Milice.

La profession la plus en honneur chez les Mexicains était celle des armes ; et le Dieu de la guerre était plus que tout autre révéré d'eux, comme le protecteur de la nation. Le Roi, ainsi que nous l'avons observé plus haut, n'était couronné que lorsqu'il avait pris de ses propres mains les ennemis, qui devaient être sacrifiés à

(1) On trouve dans le VII.e liv. tom. II. de l'Histoire du Mexique par Clavigero, une longue nomenclature de lois pénales.

l'occasion de cette cérémonie. Les Souverains du Mexique passèrent tous du commandement des troupes au gouvernement de l'état. Les âmes de ceux qui mouraient les armes à la main pour la patrie étaient réputées les plus heureuses dans l'autre vie. L'honneur attaché à la profession des armes était pour les Mexicains un motif d'en inspirer le goût à leurs enfans, et de les accoutumer de bonne heure aux fatigues de la guerre. Cet honorable préjugé fit naître parmi eux une foule de héros: c'est en le cultivant que ce peuple osa secouer le joug des Tepanèches, que d'un état si faible à sa naissance il forma dans la suite une puissante monarchie, et qu'il étendit sa domination depuis les bords du lac où était sa capitale, jusqu'au rivage des deux mers.

La première dignité militaire était celle de Général d'armée; mais il y avait quatre grades différens de Généraux, dont le plus marquant était celui de *Tlàcochcalcatl*, qui veut dire habitans de l'arsenal ou de la maison des dards, et chaque grade avait ses marques distinctives particulières. Nous ne savons pas précisément si les autres grades étaient subordonnés au premier, et les auteurs ne s'accordent point sur leurs dénominations. Après les Généraux venaient les capitaines, dont chacun commandait à un certain nombre de soldats.

Officiers et ordres militaires.

Pour récompenser les services militaires, et offrir au courage des motifs d'émulation on avait créé trois ordres militaires appelés *Achcauhtin*, *Quauhtin* et *Oocelo*, c'est-à-dire Princes, Aigles et Tigres. Les plus estimés des personnages qui en fesaient partie étaient ceux, qui, dans l'ordre des princes, portaient la dénomination de *Quachictin*. Ils avaient les cheveux liés sur le sommet de la tête avec un petit cordon rouge, d'où pendaient autant de glands en coton, qu'ils avaient fait d'actions glorieuses. Cette distinction était si honorable à leurs yeux, que les Rois eux-mêmes se fesaient un mérite de l'avoir. Les Tigres avaient pour vêtement une sorte d'armure, tachetée comme la peau de ces animaux, qu'ils ne portaient qu'en tems de guerre. A la cour, les officiers militaires avaient tous un habillement composé d'un tissu de diverses couleurs, qui s'appelait *Tlachquauhjo*. Ceux qui allaient à la guerre pour la première fois ne portaient aucune marque distinctive; ils étaient vêtus d'une toile de maguei blanche et grossière, et cette règle s'observait si rigoureusement, que les Princes eux-mêmes devaient donner des preuves de leur valeur, avant de pouvoir quitter cet habillement pour en prendre un plus honorable, qui s'appelait *Tencaliuhqui*. Les mi-




65
DKB. f.

litaires revêtus de ces différens grades ne se distinguaient pas seulement à leur costume, mais encore aux appartemens qui leur étaient destinés dans le palais royal lorsqu'ils y étaient de garde. Il leur était permis en outre d'avoir différens objets en or, et de porter des vêtemens du coton le plus fin, ainsi que des souliers d'une forme plus élégante que ceux du peuple : ce qui n'était point accordé au soldat, jusqu'à ce qu'il eût mérité par ses actions quelqu'avancement.

Costume militaire du Roi.

Lorsque le Roi allait à la guerre, il se revêtait de certains ornemens qui lui étaient particuliers. Il portait pour chaussure des espèces de brodequins composés de lames d'or très-minces: ses bras étaient recouverts d'autres lames du même métal, et ornés de bracelets en pierreries: sa lèvre inférieure était traversée par une émeraude montée en or, et deux autres émeraudes lui formaient des pendans d'oreille: son cou était orné d'un collier ou chaîne d'or et de pierres précieuses, et sa tête d'un panache composé de plumes magnifiques. Mais ce qui distinguait plus particulièrement encore la personne du Monarque, c'était un ouvrage précieux en plumes des plus rares, qui lui tombait depuis la tête jusques sur les reins.

Armes des Mexicains.

L'arme défensive des Mexicains, selon Clavigero, était le bouclier, appelé dans leur langue *chimalli*, lequel était de matières et de formes différentes. Il y en avait de parfaitement ronds, et d'autres qui ne l'étaient que par le bas: voy. la planche 65. Quelques-uns étaient faits d'*otatli*, qui étaient des joncs forts et élastiques, entrelacés de gros fils de coton et recouverts en plumes: ceux des nobles étaient garnis de lames d'or: on en voyait aussi qui étaient composés d'écailles de tortue, et garnis également en cuivre, en or ou en argent, selon le grade et les moyens de celui qui les portait. Ces derniers étaient d'une grandeur raisonnable; mais il y en avait d'autres dont les dimensions étaient telles, que les guerriers s'en couvraient tout le corps quand ils le voulaient, et qui, hors les cas de s'en servir, se racourcissaient et se mettaient sous le bras comme nous le fesons de nos parasols. Les Mexicains fesaient encore usage d'une autre sorte de bouclier très-petit, moins solide qu'élégant, et orné de belles plumes; mais ils ne s'en servaient que pour les danses où ils figuraient des combats.

Armes défensives.

L'arme défensive des officiers était une espèce de cuirasse en coton, de l'épaisseur d'un ou deux doigts, qui opposait assez de

résistance à la flèche: ce qui détermina les Espagnols à en adopter l'usage dans leurs guerres contre les Mexicains, en changeant le nom d'*Ichcahuepilli* que lui donnaient les Indiens, en celui d'*Escuapil.* On mettait par dessus cette cuirasse, qui ne couvrait que le buste, une autre sorte d'armure, qui enveloppait en outre les cuisses, et la moitié des bras comme on le voit aux figures de la planche ci-dessus. Les seigneurs portaient de plus une espèce de gros surtout fait de plumes, par dessus une cuirasse composée de plaques d'or ou d'argent doré, qui était impénétrable aux flèches, aux dards, et à la pointe des épées Européennes. Outre les différentes sortes d'armures qui leur couvraient le buste, les bras, les cuisses et les jambes, ils portaient une coiffure qui leur formait une tête de tigre ou de serpent, laquelle était faite en bois ou autre matière, avec la gueule béante, et garnie de grosses dents, pour imprimer plus de terreur, et qui semblait vouloir vomir le soldat. Les officiers et les nobles portaient tous un beau panache sur la tête, pour se donner une taille plus avantageuse. Les simples soldats allaient nus, et n'avaient d'autre vêtement que le *Maxtlatl* ou espèce de ceinture qui cachait leur sexe; mais ils remplaçaient la partie d'habillement qui leur manquait, par des couleurs dont ils se peignaient tout le corps.

Armes offensives.

Les armes offensives des Mexicains étaient la flèche, la fronde, la massue, la lance, la pique, l'épée et le dard. Leurs arcs étaient d'un bois élastique et peu facile à se rompre, et la corde de nerfs d'animaux, ou de poil de cerf filé. Il y avait de ces arcs qui avaient plus de cinq pieds de corde; les flèches étaient des baguettes dures, armées d'un os aigu, ou d'une grosse arête de poisson, d'un caillou pointu, ou d'une pierre appelée *itzli.* Les Mexicains étaient très-lestes et très-adroits à tirer de l'arc; ils étaient exercés dans cet art dès leur enfance, et avaient des maîtres qui excitaient leur émulation par des prix. Le *Maquahuitl*, auquel les Espagnols ont donné le nom d'épée, était un gros bâton d'environ trois pieds et demi de long, et de quatre doigts de large, armé aux deux bouts d'espèces de rasoirs de pierre *itzli* très-aigus, solidement fixés dans le bois avec de la gomme laque, qui avaient trois doigts de longueur sur un ou deux de largeur. Cette arme était si tranchante, qu'elle pouvait couper un homme par le milieu d'un seul coup. Elle se portait attachée au bras avec une corde, pour ne pas la laisser échapper en lançant le coup: voy. la planche ci-dessus où elle est représentée. Les piques, au lieu d'une

pointe étaient armées d'un caillou aigu, ou avaient la pointe en cuivre. Le *Tlacochtli* ou dard était une petite lance d'*otatli* ou autre bois fort, avec une pointe durcie au feu, ou faite en cuivre, de pierre *itzli* ou d'os: plusieurs de ces lances avaient trois pointes, pour blesser en trois endroits à la fois. Le dard se lançait avec une corde, qui servait à le retirer à soi après avoir blessé. C'était l'arme que craignaient le plus les Espagnols, parce que les Mexicains savaient la lancer avec tant de force, qu'ils perçaient un homde part en part.

Etendards et musique militaire.

Ce peuple avait aussi des étendards et des instrumens de musique militaire. Ses étendards ressemblaient plus au *signum* des Romains qu'à nos drapeaux: c'était une pique de huit à dix pieds de long, au bout de laquelle étaient attachées les armes de l'état, qui étaient faites en or, en plumes, ou autre matière. Celles de l'empire du Mexique étaient un aigle qui fond sur un tigre: celles de la république de Tlascalla étaient aussi un aigle avec les ailes déployées etc. L'étendard qu'avait Cortès à la fameuse bataille d'Otompan, était un rêts en or, que Clavigero croit avoir été les armes de quelque ville des bords du lac (1). Outre l'étendard de l'armée, chaque compagnie, composée de deux à trois cents hommes, avait le sien particulier, qui servait à la distinguer des autres, indépendamment de la couleur des plumes, que les officiers et les nobles qui en fesaient partie, portaient sur leurs armures. La musique militaire, où il y avait plus de bruit que d'harmonie, se composait de tambours, de cornets, et de cortains coquillages marins qui rendaient un son perçant.

Humbold nous a transmis dans quelques-unes des planches de son Atlas pittoresque, divers monumens qui ont rapport à la milice des anciens Mexicains. La connaissance de ces monumens pouvant contribuer beaucoup à éclaircir cette matière, dans laquelle nous n'avons suivi jusqu'à présent que les relations de De-Solis, Clavigero et autres écrivains, nous nous ferons un devoir de les rapporter ici, pour la satisfaction des érudits, et l'instruction des artistes.

(1) « Il tenait (Motezuma), dit De-Solis dans le IV.e livre de son ouvrage, l'étendard royal, qui ne pouvait être confié à d'autres mains, ni déployé que dans les occasions les plus importantes. C'était un rets tout en or suspendu au bout d'une pique, et surmonté d'une touffe de plumes de diverses couleurs, qui auront eu tant l'une que l'autre leur signification, comme les autres signes hiéroglyphiques dont étaient décorées les enseignes d'un ordre inférieur ».

Monument d'Oaxaca représentant un guerrier.

Aux environs de la ville d'Oaxaca, l'ancienne *Huaxyacac*, qui était la capitale du pays des Zapotèches, on a trouvé il y a peu d'années, un reste des plus curieux de la sculpture Mexicaine. C'est un relief, dont le dessin a été communiqué à Humboldt par M.r Cervantes, professeur de botanique à Mexico, lequel l'assura en même tems de l'exactitude de cette copie : voy. la planche 66. Ce relief est sculpté sur une pierre noirâtre et très-dure, et a plus d'un mètre de hauteur. M.r Humboldt prouve, en parlant de l'origine de ce monument, qu'il est antérieur à l'arrivée des Espagnols au Mexique.

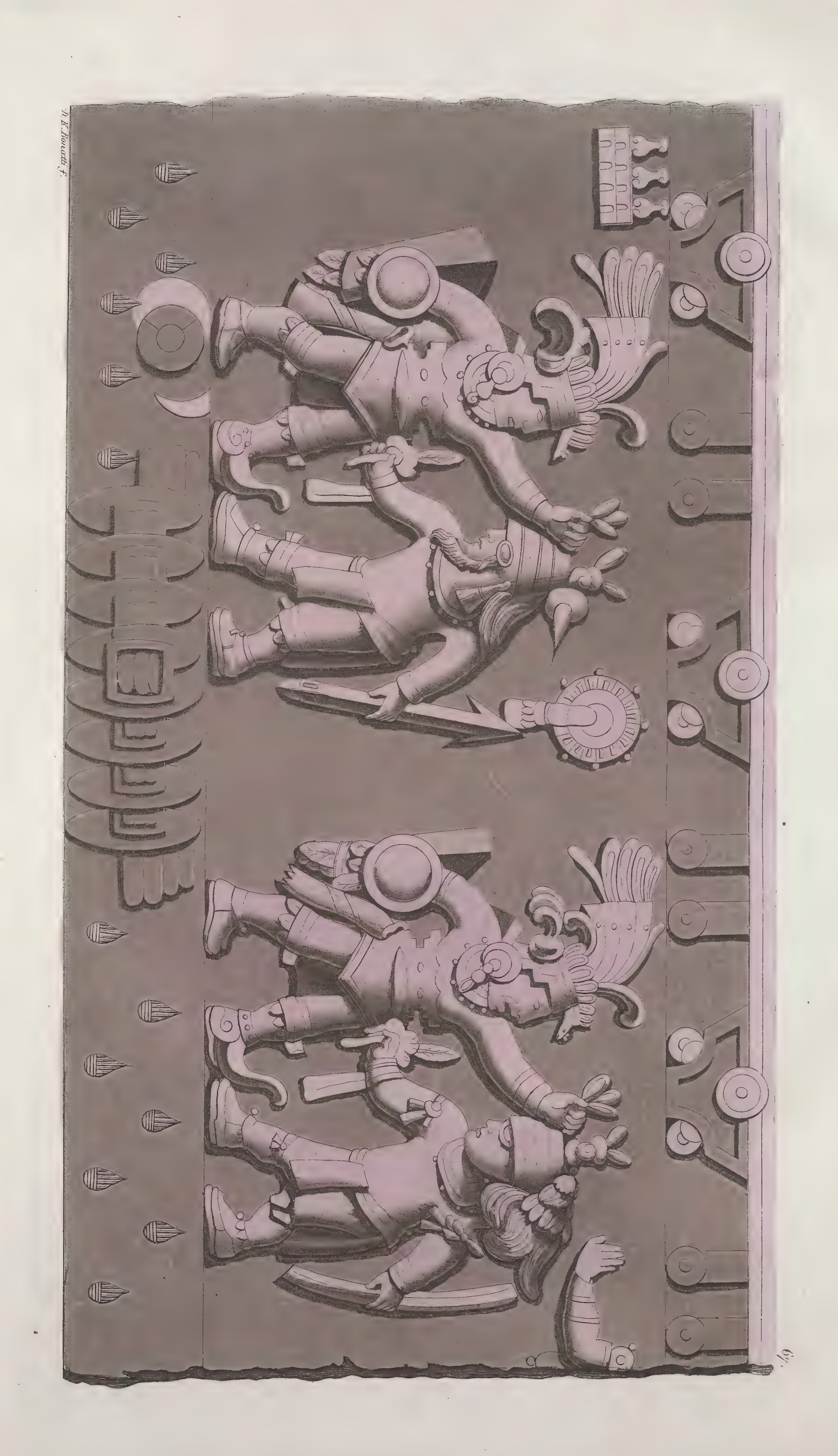
Il parait certain que le sujet qui y est représenté, est un guerrier sortant du combat, et revêtu des dépouilles de ses ennemis. Deux esclaves sont aux pieds du vainqueur. Ce qu'il y a de plus surprenant dans cette composition, c'est la grandeur énorme des nez dans les six figures qu'on y voit de profil. Mais les nez, selon Humboldt, sont ce qui caractérise essentiellement les monumens de la sculpture Mexicaine. Dans tous les tableaux hiéroglyphiques que l'on conserve à Vienne, à Rome, à Veletri et dans le palais du vice-Roi à Mexico, les Divinités, les héros et les prêtres sont représentés avec de grands nez aquilins. La forme pointue des têtes qu'on remarque dans les dessins des Mexicains, n'est pas moins étonnante que la grandeur des nez.

Ce guerrier nous offre un mélange d'usages fort-extraordinaires. Les ornemens de sa coiffure, qui a la forme d'un casque, ainsi que ceux de l'étendard qu'il tient de la main gauche, et sur lequel on voit un oiseau, se retrouvent dans toutes les peintures Azteques. Sa veste avec les manches longues et étroites, nous rappelle l'autre habillement militaire, désigné par les Mexicains sous le nom d'*Ichcahuepilli*; mais le réseau qui enveloppe ses épaules, est un ornement qui n'est plus en usage chez les Indiens. Au dessous de la ceinture on aperçoit la peau tigrée d'un jaguar, dont on n'a pas coupé la queue. Les guerriers Mexicains, comme nous venons de le voir, portaient, pour se donner en air plus terrible dans les combats, d'énormes casques en bois qui avaient la forme de la tête d'un tigre, dont la gueule était armée des dents de cet animal. Deux crânes, qui sont sans doute ceux d'ennemis vaincus, pendent de la ceinture du vainqueur. Il a aux pieds une espèce de chaussure, assez semblable aux *caligae* des Grecs et des Romains. Les esclaves qu'on voit à ses pieds, assis et les jambes croisées, sont remarquables par leur attitude et leur nudité.


D.K. Bonatti f.







Habillement des guerriers.

On trouve encore quelques guerriers de cette nation à la planche 64, qui est copiée du manuscrit intitulé *Codex anonymus* de la bibliothèque du Vatican, dont nous avons déjà fait mention. Les trois premiers ont pour vêtement l'*Ichcahuepilli*, dont les soldats de Cortès avaient aussi adopté l'usage, et qu'il ne faut pas confondre avec la cotte de maille d'or et de cuivre, que portaient les Généraux appelés *seigneurs des aigles et des tigres*, à cause de leurs armures en forme de masques. Les boucliers, *chimalli* n.os 1 et 2 de la même planche, sont d'une forme bien différente que ceux dont Purchas et Lorenzana nous ont donné le dessin (1). Le bouclier n.° 2 a un prolongement composé de toile et de plumes, qui servait à amortir le coup du dard : sa forme nous rappelle celle des boucliers qu'on trouve représentés sur plusieurs vases de la Grande Grèce. La massue qu'on voit dans les mains du guerrier n.° 3 était creuse, et renfermait des pierres, qui se lançaient avec autant de force qu'avec la fronde. La fig. n.° 4 représente un de ces intrépides soldats qui allaient presque nus au combat, avec un rets à grandes mailles qu'ils portaient sur leurs épaules, et tâchaient de jeter sur le corps de l'ennemi, comme fesaient les *retiarii* Romains dans les exercices de la lutte avec les gladiateurs *mirmilones*. Le n.° 5 est un simple soldat couvert d'un manteau de toile, et ayant les reins serrés avec une ceinture étroite appelée *maxtlat*. On voit encore d'autres figures d'anciens guerriers, ou peut-être même de Rois, sur un bas-relief Aztèque, qui a été trouvé dans la grande place de Mexico. En creusant les fondemens de la cathédrale de cette ville, sur les ruines des *Teocals* Mexitli, on découvrit un grand nombre d'idoles colossales et autres restes de sculptures Azteques, entr'autres la *pierre* dite *des sacrifices*, dont on voit une partie à la planche 67. Son contour est orné d'un bas-relief où sont représentés vingt groupes de figures, toutes dans la même attitude. Une de ces figures est constamment la même : c'est un guerrier, ou peut-être un Roi, qui a la main gauche appuyée sur le casque d'un homme qui lui présente des fleurs comme un gage de son obéissance. Humboldt, en ne nous donnant que cette partie du bas-relief, a choisi le groupe où se trouve un homme

Bas-relief Aztèque.

(1) Purchas, *Pilgrimes*, Tom. III. 1080, fig. L M; pag 1099, fig. C; Tav. IV. fig. F. Lorenzana, *Historia de Nueva Espana*, pag. 171, lam. 2, 8 et 9. *Adornos militares*.

barbu. On remarque que les Mexicains d'origine ont généralement un peu plus de barbe que les autres indigènes de l'Amérique, et il n'est pas même très-rare d'en voir avec des moustaches. Y aurait-il eu une province dont les habitans portaient une longue barbe? Ou bien celle qu'a l'homme qu'on voit ici serait-elle postiche, et ferait-elle partie de ces ornemens bizarres, que prenaient les guerriers pour effrayer l'ennemi? Nous ne serions pas éloignés de cet avis. M.[r] Dupé, cité par Humboldt, et qui a dessiné ce relief, croit, et peut-être avec raison, qu'il a pour sujet les conquêtes d'un Roi Aztèque. Le vainqueur est toujours le même: le guerrier vaincu est habillé comme le peuple auquel il appartient, et dont il est pour ainsi dire le représentant: derrière lui est un écrit hiéroglyphique qui indique la province conquise. On voit également dans la *Collection de Mendoza* les conquêtes d'un Roi indiquées par un bouclier ou par un paquet de flèches, qui se trouve entre le Roi et les caractères symboliques ou armes du pays conquis. La chaussure de ces guerriers est très-remarquable: le vainqueur a le pied gauche terminé par une espèce de bec, qui semble destiné à lui servir de défense. Il est vraiment singulier de voir au pied gauche seulement, une arme qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple. Comme les prisonniers Mexicains étaient sacrifiés dans les temples, il semblerait naturel que les triomphes d'un Roi guerrier fussent représentés sur la pierre fatale, où le prêtre sacrificateur, appelé *topiltzin*, arrachait le cœur de la victime. Ce qui a fait admettre cette supposition, c'est que le dessus de cette pierre présente une profonde cannelure, qui pouvait être destinée à l'écoulement du sang.

Cependant, Humboldt, malgré ces apparences, est porté à croire que la pierre, dite *des sacrifices*, n'a jamais été placée sur le sommet d'un *Téocal*, mais que c'était une de celles appelées *Témalacatl*, sur lesquelles se donnait le *combat des gladiateurs*, entre le prisonnier destiné à être sacrifié et un guerrier Mexicain. La vraie pierre des sacrifices, celle qui servait de couronnement à la plate-forme des teocals, était de jaspe ou de jaspe mélochite; elle avait la forme d'un parallélipipède de quinze à seize decimètres de longueur sur un mètre de largeur: sa surface était convexe, pour que la victime, lorsqu'elle était étendue dessus, eût la poitrine plus élevée que le reste du corps. On ne trouve nulle part que cette pierre verte fût ornée de sculptures. En comparant le

bloc cylindrique de porphire, qui était sur la grande place de Mexico, aux pierres oblongues sur lesquelles était étendue la victime lorsque le *topiltzin* s'approchait d'elle armé d'un couteau de pierre oxidienne, on voit aussitôt que ces deux objets n'ont entr'eux aucune ressemblance ni pour la matière ni pour la forme.

Au contraire, dans la description que des témoins oculaires nous ont faite du *Témalacatl* ou de la pierre sur laquelle combattait le prisonnier destiné au sacrifice, il est aisé de reconnaître celle dont M.r Dupé a dessiné les reliefs. L'auteur anonyme de l'ouvrage publié par Ramusius sous le titre de *Relazione d'un gentiluomo di Fernando Cortez*, dit clairement que le *Témalcatl* avait la forme d'une meule de trois pieds d'épaisseur, dont le contour était orné de sculptures, et qu'elle était assez grande pour que deux personnes pussent combattre dessus. Cette pierre de forme cylindrique, servait de couronnement à une espèce de monticule de trois mètres de hauteur. Les prisonniers les plus distingués par leur courage ou par leur grade étaient réservés, comme nous le verrons après, pour le *sacrifice des gladiateurs*. C'est sur cette pierre, qu'au milieu d'une foule de spectateurs, ils devaient combattre successivement contre six guerriers Mexicains: celui qui avait le bonheur de sortir vainqueur de cette suite de combats, obtenait sa liberté et la permission de retourner dans sa patrie; mais s'il y succombait, le prêtre appelé *Chalchiutepehua* le traînait mort ou vif près de l'autel, et lui arrachait le cœur.

Religion, Etre suprême.

La religion des Mexicains n'était qu'un amas de rites superstitieux et cruels. Ce peuple avait néanmoins quelqu'idée d'un Etre Suprême, qu'il croyait devoir être craint et adoré; il ne le représentait sous aucune forme parce qu'il le regardait comme invisible, et ne lui donnait aucun autre nom que celui de Dieu, qui, dans sa langue s'appelait *Teotl*. Mais la connaissance et le culte de cet être furent défigurés dans la suite par la foule des Dieux, dont son ignorance et sa superstition imaginèrent l'existence. Il croyait qu'il y avait un esprit malin, ennemi du genre humain, et que cet esprit se montrait souvent aux hommes pour leur faire du mal et les épouvanter.

Esprit malin.

Idée de l'âme.

Quant à l'âme, les Ottomites croyaient qu'elle finissait d'exister avec le corps: les Mexicains au contraire, ainsi que les autres nations à demi civilisées d'Anahuac, la regardaient comme immortelle. Mais pourtant ils ne fesaient pas de cette propriété une qualité tellement particulière à l'âme, qu'ils ne l'accordas-

sent aussi à celle des brutes. Ils assignaient trois lieux différens aux âmes qui étaient séparées du corps. Celles des soldats qui mouraient dans le combat ou prisonniers de guerre entre les mains de leurs ennemis, ainsi que les âmes des femmes qui perdaient la vie en couche, allaient, selon eux, dans la demeure du soleil où elles menaient une vie pleine de délices. Ces peuples ne pouvaient imaginer un dogme plus propre à enflammer le courage du soldat, que celui qui lui assurait une récompense aussi flatteuse après la mort. Ils imaginaient en outre qu'au bout de quatre ans que durait cette vie glorieuse, ces âmes passaient dans les corps d'oiseaux charmans par leur plumage et leur chant, et pouvaient à leur gré remonter au ciel, et descendre sur la terre, pour y chanter et y sucer les fleurs. Les Tlascalais croyaient que les âmes des nobles passaient après la mort dans les corps d'oiseaux de cette espèce, ou dans ceux de quadrupèdes généreux, et que celles des gens du peuple étaient destinées à animer des belettes, des scarabées et autres animaux immondes. Les âmes des noyés, de ceux qui étaient frappés de la foudre, ou qui mouraient d'hydropisie, de tumeurs et autres infirmités, et celles des enfans, au moins de ceux qui étaient sacrifiés à Tlaloc Dieu de l'eau, allaient dans un lieu frais et délicieux appelée *Tlolocan*, qui était la résidence de ce Dieu, où elles se nourrissaient de mets délicats, et jouissaient de toutes sortes de plaisirs. Les Miztèques plaçaient la porte de leur paradis dans une grande caverne qui se trouvait dans une montagne très-élévée de leur pays, et les plus distingués d'entr'eux se fesaient enterrer tout près de cette porte, pour être plus proche de ce lieu de délices. Le troisième endroit réservé aux âmes de ceux qui avaient péri d'une mort quelconque était le *Mictlan* ou l'enfer, où regnaient dans les tenèbres un Dieu appelé *Mictlantleuctli*, et une Déesse nommée *Mictlancihuatl*. Ce lieu était placé au centre de la terre, et les âmes n'y souffraient d'autre peine que celle que leur causait peut-être l'obscurité de ce séjour.

Treize Divinités principales.

Parmi le grand nombre de Dieux qu'adoraient les Mexicains il y en avait treize principaux, auxquels ce nombre était consacré. *Tezcatlipoca* était le plus grand de ceux qu'on adorait dans cette contrée après l'être suprême. C'était le Dieu de la providence, l'âme du monde, le créateur, et le maître de toutes choses. Les Mexicains le représentaient jeune, pour marquer qu'il ne vieillit jamais, et ne s'affaiblit point par les années. On le regardait comme

Dieux de la providence, et du ciel.

Tezcatlipoca comment représenté.





celui qui récompense les bons par beaucoup de biens, et qui punit les méchans par des maladies et autres maux. Sa principale idole était de *Teotetl*, pierre divine, qui est noire et luisante, et elle était revêtue d'habillemens magnifiques. Elle avait des pendans d'oreille en or, et de sa lèvre inférieure pendait un petite tube de cristal, dans lequel il y avait une plume verte ou bleue, qu'on prenait à la première vue pour une pierre précieuse. Ses cheveux étaient liés avec une attache en or, au bout de laquelle était suspendue une oreille de même métal, où étaient représentées des espèces de vapeurs, qui étaient l'emblême des prières des malheureux. Cette idole avait la poitrine couverte d'une plaque d'or massif; ses bras étaient ornés de bracelets du même métal; elle avait au nombril une émeraude, et tenait de la main gauche un éventail aussi en or, bordé de belles plumes, et d'un poli si luisant qu'on l'aurait pris pour un miroir, comme pour signifier que ce Dieu voit tout ce qui se passse dans le monde.

Ometeuctli était un Dieu, et *Omecihualt* une Déesse, qui habitaient au ciel, et veillaient sur le monde pour inspirer aux mortels leurs inclinations, l'un aux hommes et l'autre aux femmes. *Cihuacohuatl*, femme serpent, appelée aussi *Quilaztli* fut la première femme qui eut des enfans sur la terre, et elle les fesait toujours jumeaux. Elle passait pour une grande Déesse, et l'on croyait qu'elle se laissait voir souvent portant un enfant dans une berceau sur ses épaules.

Manuscrit hiéroglyphique représentant Cihuacohuatl, etc.

La treizième planche de l'Atlas de Humboldt, qui est la copie de la page 96 du *codex vaticanus* (Voy. la planche 68), nous offre dans le groupe n.° 2, l'image de cette femme serpent, regardée par les Mexicains comme la mère du genre humain. Elle est toujours représentée avec un grand serpent. On voit dans d'autres peintures un serpent coupé en morceaux par le grand esprit *Tezcatlipoca*, ou par le Dieu *Tonatiuh* qui est le Soleil personnifié. Les plus anciennes traditions, chez tous les peuples, remontent à un état de choses, où la terre converte de marais, était peuplée de serpens et autres animaux d'une taille gigantesque: l'astre bienfesant du jour, en desséchant ces marais, purgea la terre de ces monstres.

Derrière le serpent, qui semble parler à la Déesse *Cihuacohuatl*, on voit deux figures nues, de couleurs différentes, et qui semblent se battre. On pourrait croire que les deux vases qui sont au

bas de cette peinture, dont l'un est renversé, sont la cause de cette rixe. La femme serpent était regardée au Mexique comme la mère de deux enfans jumeaux : ces deux figures nues seraient-elles les enfans de *Cihuacohuatl* ? On pourrait supçonner cependant que la différence de leur couleur indique une diversité de race, comme dans les peintures Egyptiennes qui ont été trouvées dans les tombeaux des Rois à Thèbes. Mais en examinant attentivement les hiéroglyphes historiques des Mexicains, on croit s'apercevoir que les têtes et les mains ont été peintes au hazard, tantôt en jaune, tantôt en bleu et tantôt en rouge.

Le n.° 1 à gauche offre l'image d'une adoration : la Divinité porte en tête un casque, dont les ornemens sont remarquables; elle est assise sur un petit banc appelé *Icpalli* devant un temple, dont on n'a représenté que la sommité, ou la petite chapelle, qui est au haut de la pyramide. L'acte de l'adoration consistait à toucher la terre de la main droite, qu'on portait ensuite à la bouche. Dans ce dessin, l'hommage se rend par une simple genuflexion.

Apothéose du Soleil et de la Lune.

Tonatiuh et *Meztli*, qui sont les noms du soleil et de la lune, ont été divinisés chez ce peuple. Il leur fut élevé dans la plaine de *Teotihuacan* deux temples fameux, dont nous parlerons bientôt.

Dieu de l'air.

Quetzalcohuatl, dont nous avons déjà fait mention, était chez les Mexicains et dans tout le pays d'Anahuac le Dieu de l'air. On croyait qu'il avait été le grand prêtre de Tula; il était représenté comme étant de haute taille et corpulent, et avec le teint blanc, le front large, de grands yeux, des cheveux noirs et longs, et une barbe épaisse: on assurait qu'il portait toujours une robe longue par esprit de chasteté ; il possédait, disait-on, de grandes richesses, et passait pour être l'inventeur des arts ; il était d'une sagessse et d'une prudence consommées, et l'austérité de sa vie fut particulièrement ce qui lui mérita les honneurs divins chez ces peuples. Les Tolteches de Cholula ou Chollollan élevèrent dans le centre de la même ville une haute montagne, sur laquelle ils lui bâtirent un temple : une montagne semblable avec un temple lui furent de même consacrés à Tula. Son culte se propagea de Cholula dans tout le pays, où il fut adoré comme le Dieu de l'air. Il avait aussi des temples à Mexico et ailleurs. Les fêtes qu'on célébrait en son honneur étaient pompeuses et célèbres, surtout à Cholula au *Teoxihuitl* ou année divine : solennité qui était précédée d'un jeûne rigoureux, de quatre-vingt jours, et de terribles austérités pratiquées par les

prêtres qui lui étaient consacrés. Nous en parlerons de nouveau, lorsque nous ferons la description de la fameuse pyramide de Cholola.

Dieux des eaux, du feu, de la terre, de l'enfer etc.

Tlaloc était le Dieu de l'eau: on le regardait comme le principe fécondant de la terre, et le génie tutélaire des biens temporels; il fesait sa demeure dans de hautes montagnes ou se forment les nuages, comme celles de Tlaloc, de Tlascalla et de Toluca, ou ses adorateurs fesaient de fréquens voyages pour implorer sa protection. Ces peuples croyaient en outre que toutes les autres montagnes étaient également habitées par d'autres divinités subalternes, dont Tlaloc était le chef. L'idole de ce Dieu était peinte en bleu et en vert, comme étant les deux couleurs que réfléchit l'eau; il tenait en main une espèce de bandelette en or, en forme de serpent et aiguë au deux extrémités, qui était regardée comme le signe emblèmatique de la foudre. Il avait à Mexico un temple dans l'enceinte du grand temple, et l'on célébrait plusieurs fêtes en son honneur dans l'année. *Chalchiuheueje* était la Déesse de l'eau, et la compagne de Tlaloc. *Xiuhteuctli* était le Dieu du feu, et singulièrement révéré au Mexique. *Centeotl*, Déesse de la terre et de la mer, avait cinq temples à Mexico. *Mictlanteuctli*, Dieu de l'enfer, et *Mictlancihuatl* sa compagne, étaient également révérés chez les Mexicains, qui plaçaient leur séjour dans les entrailles de la terre; ils avaient aussi un temple à Mexico. *Joalteuctli*, Dieu de la nuit, était peut-être le même que *Meztli* ou la Lune. *Joalticitl*, était la Déesse des berceaux, à laquelle on recommandait les enfans, pour qu'elle prît soin de leur conservation.

Dieu de la guerre Mexitli.

Huitzilopochtli ou *Mexitli* était le Dieu de la guerre, celui qui jouissait des plus grands honneurs chez les Mexicains, et leur principal protecteur: les uns croyaient que c'était un pur esprit, et d'autres qu'il était né d'une femme, mais sans le concours d'aucun homme. Ce Dieu étant devenu le protecteur des Mexicains, fut celui qui les conduisit pendant tant d'années dans leurs pérégrinations, et les fixa enfin dans l'endroit où fut bâtie la grande ville de Mexico. C'est là que fut élevé ce fameux temple, si vanté par les Espagnols même, où on lui célébrait tous les ans trois fêtes solennelles. Sa statue était gigantesque, et représentait un homme assis sur un banc de couleur bleue, des quatre coins duquel on voyait sortir quatre grands serpens. Il avait le front teint en bleu, avec un masque en or qui lui couvrait tout le visage, et un autre

Comment representé.

masque semblable appliqué sur la nuque. Sa tête était ornée d'un beau panache ayant la forme d'un bec d'oiseau; il portait au cou un collier composé de dix figures de cœurs humains, dans la main droite un bâton serpentant et bleu, et de la gauche un bouclier dans lequel il y avait cinq pelotes de plumes disposées en croix; et la partie supérieure de ce bouclier était surmontée d'une banderolle en or avec quatre flèches. Son corps était ceint d'un grand serpent en or, et parsemé de petites figures d'animaux faites en or et en pierreries. S'agissait-il de faire la guerre? on implorait sa protection par des prières et des sacrifices. C'était de tous les Dieux Mexicains celui à qui l'on sacrifiait le plus de victimes humains. *Tlacahuepan-Cuexcotzin*, qui était aussi un Dieu de la guerre, était frère puiné et compagnon de *Huitzilopochtli*. Son idole jouissait des mêmes honneurs que celle de son frère dans le grand temple de Mexico; mais elle n'était nulle part plus révérée qu'à la cour de *Tezcuco*. *Painalton* était encore un Dieu de la guerre, et vicaire de *Huitzilopochtli*.

Dieux du commerce, de la chasse, de la pêche etc.

Jacateuctli était le Dieu du commerce, *Mixcoatl* Déesse de la chasse, *Opochtli* Dieu de la pêche, *Huixtocihuatl* Déesse du sel, et *Trapotlatenan* celle de la médecine, *Tezcatzoncatl*, Dieu du vin, *Coatlicue* ou *Coatlantone* Déesse des fleurs etc. Outre ces Divinités qui étaient les plus marquantes, et autres que nous nous dispensons de nommer pour ne pas ennuyer le lecteur, il y en avait deux cent soixante autres, auxquelles étaient consacrés autant de jours.

Les Divinités des Mexicains étaient à-peu-près les mêmes que celles des autres nations d'Anahuac, et n'en différaient que par le plus ou le moins de célébrité, par quelques rites et quelquefois par les noms. Les Dieux les plus célèbres étaient, *Huizilopochtli* à Mexico, *Quetzalcoatl* à Cholula et à Huexotzinco, Centeotl chez les Totonaques, et Mixcoatl chez les Otomites. Les Tlascaliens, quoique rivaux éternels des Mexicains, adoraient pourtant les mêmes divinités qu'eux: *Huitzilopochtli* était même leur Dieu favori, mais sous le nom de *Camaxtle*. Les Tezcucans, comme alliés, amis et voisins des Mexicains, se conformaient presqu'en tout à leurs usages.

Idoles.

Les idoles étaient communément faites d'argile, ou de pierre et de bois de différentes qualités: on en fesait aussi en or et autres métaux, et il y en avait même en pierreries. L'idole la plus extraordinaire des Mexicains était celle d'*Huitzilopochtli*, qu'ils fe-





Gallina f.

saient de semences de diverses sortes, pétries avec du sang humain. Ces idoles avaient pour la plupart des formes affreuses, parcequ'elles étaient composées de parties extravagantes, et analogues aux attributs et aux fonctions des Dieux qu'elles représentaient.

Idoles Aztèques. Buste d'une idole Aztèque ou d'une prêtresse.

Parmi les restes précieux de la sculpture Aztèque recueillis par Humboldt dans son Atlas pittoresque, on trouve un buste de basalte existant à Mexico dans le cabinet de M.r Dupé, qui fit dessiner les reliefs de la pyramide de Papantla. Ce buste, qu'on voit aux n.os 1 et 2 de la planche 69, surprend d'abord à l'aspect de sa coiffure, qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis et d'un grand nombre de statues Egyptiennes. Les pendans cannelés qui, dans cet ouvrage, se prolongent jusqu'aux épaules, sont peut-être des touffes de cheveux semblables aux tresses qu'on voit à une statue d'Isis dans la Bibliothèque du palais Ludovisi à Rome. L'arrangement singulier de cette chevelure devient encore plus surprenant, quand on considère l'énorme bourse attachée au milieu par un nœud qui s'aperçoit sur le revers du buste dessiné dans la même planche. Cette figure, qui est Aztèque, a le front paré d'une file de perles disposées sur le contour d'une bandelette étroite. Son cou est couvert d'un mouchoir triangulaire, d'où pendent vingt-deux grelots ou petits glands rangés avec beaucoup de symétrie. Ces glands et cette coiffure se retrouvent dans un grand nombre de statues, de bas-reliefs, et de peintures hiéroglyphiques des anciens Mexicains. On distingue sur le devant du buste et à chaque côté les doigts des pieds, mais on ne voit pas de mains (1), ce qui annonce l'enfance de l'art. Considérée du côté du revers la figure parait assise ou accroupie. On n'est pas moins surpris encore de voir les yeux sans paupières, car on les trouve indiquées dans un bas-relief récemment découvert à Oaxaca, comme nous le remarquerons en son lieu.

Nous avons conservé à cette figure la dénomination de *Buste d'une prêtresse*, parce que c'est celle sous laquelle elle est désignée dans le pays. Il pourrait se faire cependant que ce fût l'image de quelque Divinité Mexicaine, et qu'on l'eût mise d'abord au nom-

(1) « Je crois que les extrémités que vous dites être les pieds, sont au contraire les mains de la statue. Cette figure me semble être à genoux, et accroupie sur ses jambes et sur ses talons ». C'est ainsi qu'en parle Visconti dans une lettre qu'il écrit à Humboldt, au sujet de quelques monumens des peuples de l'Amérique.

bre des Dieux pénates. La coiffure d'une idole qui a été découverte dans les ruines de Tezcuco, ainsi que sa parure en perles, viennent à l'appui de cette conjecture : l'ornement du cou et la forme de la tête font juger au contraire que ce buste représente simplement une femme Aztèque. Dans cette dernière supposition, les pendans cannelés qui lui descendent sur la poitrine ne pourraient être des tresses, attendu que le grand prêtre ou *Tepanteohuatzin* coupait les cheveux aux vierges qui se consacraient au service du temple.

Idole Aztèque.

On n'aperçoit pas beaucoup de différence entre ce même buste et l'idole Aztèque de basalte, qui a été trouvée dans la vallée de Mexico, et déposée par M.r Humbold dans le cabinet du Roi de Prusse à Berlin. On y remarque également ce genre de coiffure qui ressemble à la *calantica* d'Isis, ainsi que la parure de perles autour de son front, avec la bourse attachée avec un ruban, et terminée par deux prolongemens qui lui descendent vers le milieu du corps. Voy. les figures 3 et 4 de la même planche. Le trou rond qui se voit à la poitrine était peut-être destiné à recevoir l'encens (*copalli* ou *xochitlenamactli*), qu'on brûlait en l'honneur des idoles. On ne sait pas ce que cette figure tient dans la main gauche : les formes sont peu correctes, et tout annonce l'enfance de l'art.

Manière d'honorer les idoles.

Les Mexicains honoraient toutes ces divinités par des prières, des adorations, des vœux, des jeûnes et autres austérités, ainsi que par des offrandes et des sacrifices. Ils fesaient des vœux pour eux et pour leurs enfans, et s'engageaient souvent à consacrer ces derniers au service de quelqu'un de leurs Dieux dans un temple ou dans un monastère. Ils se servaient souvent du nom de Dieu pour attester la vérité. La formule de leur serment était celle-ci : *Notre Dieu ne me voit-il pas?* Lorsqu'ils prononçaient le nom de leur principale divinité, ou de quelqu'autre pour laquelle ils avaient une dévotion particulière, ils se baisaient la main après en avoir touché la terre. Voy. le n.° 1 de la planche 68.

Téocals ou maisons de Dieu.

Les Mexicains et autres peuples de l'Anahuac avaient, comme toutes les autres nations civilisées, des temples ou des lieux destinés à l'exercice de leur culte, où le peuple se rassemblait pour honorer ses Dieux, et implorer leur protection. Ils appelaient ces temples *Teocal* ou maison de Dieu, ou *Teopan*, lieu de Dieu. Parmi le grand nombre de peuples qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle de notre ère (1), parurent successivement sur le sol

(1) V. Humboldt et Bonpland. Relation Historique, Atlas Pittoresque.

du Mexique, on distingue les cinq suivans, savoir; les Toltèches, les Chichimèches, les Acolhuis, les Tlascaltèches, et les Aztèques, qui, malgré leurs divisions politiques, parlaient tous le même langage, observaient le même culte, et construisaient des édifices pyramidaux auxquels ils donnaient indistinctement le nom de *Teocals*. Ces édifices, quoique de dimensions différentes, avaient tous la même forme: c'étaient des pyramides à plusieurs étages, et dont les côtés étaient parfaitement dans la directiou du méridien et du parallèle du lieu. Le téocal s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur. Cette enceinte, qui peut être comparée au *periplos* des Grecs, renfermait des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, et quelquefois même des magasins d'armes: car la maison de chaque divinité Mexicaine était une forteresse. Un grand escalier conduisait au sommet de la pyramide tronquée. Sur cette plate-forme il y avait une ou deux chapelles en forme de tours, où étaient des idoles colossales de la Divinité à laquelle le *teocal* était dédié. Cette partie de l'édifice doit être regardée comme la plus essentielle: c'était le *Naos*, ou pour mieux dire le *Secos* des temples Grecs, et le lieu où les prêtres entretenaient le feu sacré. Cette disposition de l'édifice fesait que le sacrificateur pouvait être vu d'un grand nombre de personnes. On distinguait de loin la procession des *Teopixqui* monter et descendre l'escalier de la pyramide. L'intérieur de l'édifice était destiné à la sépulture des Rois et des principaux personnages du Mexique.

Prêtres.

Les Mexicains ou les Aztèques, une des sept tribus des *Anahuatlac*, à leur arrivée dans la région équinoxiale de la Nouvelle-Espagne en 1190, trouvèrent déjà les monumens pyramidaux de Teotihuacan, de Cholula ou Cholollan, et de Papantla. Ils attribuèrent la construction de ces grands édifices aux Toltèches, nation puissante et civilisée, qui habitait le Mexique cinq cents ans auparavant, chez laquelle l'écriture hiéroglyphique était en usage, et qui avait une année et une chronologie plus exacte que celle de la plupart des peuples de l'ancien continent. Les Aztèques ignoraient quelle tribu avait occupé le pays d'Anahuac avant les Toltèches. Or c'était assigner une origine bien ancienne aux maisons de Dieu de Teotithuacan et de Cholullan, que de les croire l'ouvrage des Toltèches. Il serait possible néanmoins, ajoute Humboldt, qu'elles eussent été bâties avant l'arrivée des Toltèches, c'est-à-dire avant l'an 648 de l'ère vulgaire.

Antiquités de ces monumens.

Teocal de Mexico.

Le teocal de Mexico, dédié au *Grand-Esprit* Tezcatlipoca, et à *Huitzilopachtili* le Dieu de la guerre, fut construit par les Aztèques sur le modèle des pyramides de Teotihuacan, seulement six ans avant l'arrivée de Colomb en Amérique. Cette pyramide tronquée, appelée par Cortès le temple principal, avait quatre-vingt dix-sept mètres de largeur à sa base, et environ cinquante-quatre de hauteur. Elle était au centre de la ville, et entourée d'un mur qui, au dire de Cortès, renfermait une espace capable de contenir un bourg de cinq cents feux. Ce mur était fait de pierres et de chaux, et d'une épaisseur considérable; il avait huit pieds de haut, et était couronné de créneaux en forme de limaçon, et orné de figures en pierre qui représentaient des serpens, d'où lui était venu le nom de *Coatepantli* ou muraille de serpens qu'il portait. Il avait quatre portes aux quatre vents cardinaux. Au dessus de chacune de ces portes il y avait un arsenal pourvu de toutes sortes d'armes, où les troupes allaient les prendre en cas de besoin. L'intérieur de cette enceinte était pavé en pierres polies et glissantes, sur lesquelles les chevaux des Espagnols ne pouvaient se tenir sur leurs pieds. Au milieu de ce vaste emplacement s'élevait l'immense édifice qui était un carré long, massif, couvert en plaques carées et égales, et composé de cinq corps de bâtimens à-peu-près de même hauteur, mais de longueur et de largeur inégales: les plus élevés étaient progressivement plus étroits que ceux de dessous, ensorte que sur le contour de chacun de ces corps de bâtimens il restait un espace vide, où quatre hommes de front pouvaient se promener autour de l'édifice. Les escaliers étaient faits de grandes pierres, et composés de 114 gradins chacun d'un pied de haut. Ces escaliers n'étaient pas continus, mais divisés en autant de parties qu'il y avait de corps d'édifices les uns au dessus des autres, comme on le voit à la planche 70; de manière qu'après avoir fait la première partie de l'escalier, il fallait, pour monter à la seconde, faire le tour sur la plate-forme autour du second édifice, et ainsi de suite. Le sommet du dernier édifice présentait un plateau pavé comme l'espace d'en bas. A l'extrémité orientale de ce plateau s'élevaient deux tours d'environ cinquante-six pieds de hauteur. Chacune de ces tours était divisée en trois corps, dont le premier était en maçonnerie, et les deux autres en bois peint et bien travaillé. Le corps inférieur était proprement le sanctuaire, où il y avait un autel de cinq pieds de haut, sur lequel étaient placées les idoles titulaires. Un de ces sanctuaires était consa-


70
Fumagalli F.



cré à *Huitzilopochtli* et aux autres Dieux de la guerre, et l'autre à *Tezcatlipoca.* Les autres corps de ces édifices étaient destinés à renfermer les objets appartenans au culte des idoles, et les cendres des Rois ou de quelques grands dont ils étaient la sépulture. Ces deux sanctuaires avaient leur porte au couchant, et les tours étaient surmontées d'une jolie coupole en bois; mais personne ne nous a encore fait connaître l'intérieur des premiers, et ce n'est que par conjecture qu'on en a tracé le dessin à la planche ci-dessus. Sur la plate-forme supérieure était l'autel des sacrifices ordinaires, et sur l'inférieure celui des sacrifices gladiatoires dont nous parlerons ailleurs. Il y avait en face des deux sanctuaires deux chaudières en pierre de la hauteur d'un homme, et semblables à nos ciboires, dans lesquels brûlait nuit et jour le feu sacré. On voyait également devant les autres temples ou édifices religieux, compris dans l'enceinte formée par le mur extérieur, jusqu'à six cent de ces chaudières de même grandeur, qui formaient dans la nuit, lorsque le feu y était allumé, un coup-d'œil vraiment curieux. Le nombre de ces temples inférieurs, s'élevait à plus de quarante, non compris les séminaires des prêtres, les collèges pour la jeunesse des deux sexes, et plusieurs autres édifices. Ces temples, quoique de grandeur différente, se ressemblaient tous pour la forme, et avaient leur façade du côté du temple principal: celui de Quetzalcoatl était le seul qui fût rond au lieu d'être quadrangulaire comme les autres. La porte était la bouche d'un énorme serpent en pierre, armée de dents.

Mais de tous ces édifices le plus remarquable par sa singularité était une grande prison semblable à une cage, où étaient comme détenues les idoles des nations subjuguées; il y en avait aussi où l'on conservait les cranes des victimes humaines, et dont quelques-uns n'étaient que des amas d'ossemens. Dans les autres ces cranes étaient incrustés dans les murs, et formaient par leur disposition symétrique des figures aussi horribles que bizarres, ou bien étaient enfilés sur des perches à la suite les uns des autres. Le plus grand de ces édifices, appelé *Hueitzompan*, n'était point dans cette enceinte, mais à peu de distance et en face de la porte principale. C'était une vaste et longue terrasse en forme de théatre, à laquelle on montait par un escalier: sur cette terrasse étaient dressées soixante-dix grandes perches et plus, à quatre pieds les unes des autres, et sur chacune desquelles étaient enfilés des cranes par les tempes. Il y en avait

un incrusté dans chaque marche de l'escalier, et les murs étaient garnis d'un grand nombre de ces cranes disposés en cordons. Outre cela on voyait de chaque côté deux tours, qui ne paraissaient faites que de cranes cimentés avec de la chaux comme un ouvrage de maçonnerie. Lorsqu'il venait à en manquer quelqu'un par effet de vétusté ou autrement, les prêtres avaient soin de le remplacer par un autre pris dans le tas, pour que le nombre en fût toujours complet, et la symétrie parfaite. Les cranes des victimes ordinaires se gardaient dépouillés de leur peau; mais on tâchait de la conserver avec la chevelure à ceux des seigneurs et des vaillans capitaines: ce qui rendait encore plus affreux ces trophées d'une superstition barbare. Ceux qui voudraient avoir plus de détails sur les édifices renfermés dans l'enceinte de ce temple, pourront consulter la relation de Sahagun dans l'histoire de Torquemada, et la description qu'en fait Hernandez dans l'histoire naturelle de Nieremberg. Ces édifices ont tous été détruits peu d'années après la prise de Mexico par les Espagnols.

Mais si ces féroces conquérans ont renversé les teocals des Aztèques, ils n'ont pu parvenir à faire disparaître des monumens plus anciens: ceux qu'on attribue à la nation Toltèque. Nous donnerons une corte description de ces monumens, aussi remarquables par leur grandeur que par leur forme.

Teocals de Teotihuacan.

Le groupe des pyramides de Teotihuacan se trouve dans la vallée de Mexico, à huit lieues au nord-est de cette ville, dans une plaine appelée *Micoatl*, ou chemin des morts. On y voit en outre deux grandes pyramides dédiées au soleil, *Tonatiuh*, et à la lune *Meztli*; elles sont entourées de plusieurs centaines de pyramides, qui forment comme des allées dans la direction du nord au midi et du levant au couchant. L'un de ces deux grands *teocals* a cinquante-cinq mètres de hauteur perpendiculaire, et l'autre quarante-quatre: la base du premier est de deux cent huit mètres de longueur, de sorte que le Tonatiuh Yztaqual, d'après l'évaluation d'Oteyza qui l'a mesuré en 1803, est plus élevé que le Micerin, ou la troisième des grandes pyramides de l'Egypte, et que la longueur de sa base égale à-peu-près celle de Cephren. Les petites pyramides disséminées autour des grandes maisons de la Lune et du Soleil, n'ont guères que neuf à dix metres de hauteur: les chefs des tribus, selon la tradition des Indiens, y avaient leurs sépultures. Les deux *teocals* de Teotihuacan avaient quatre étages prin-




Fumagalli F.

cipaux, chacun desquels était divisé en petits gradins dont on aperçoit encore les traces. Les grands teocals Mexicains avaient à leur sommet deux statues colossales du Soleil et de la Lune; elles étaient en pierre, et couvertes de lames d'or, qui furent enlevées par les soldats de Cortès. Lorsque l'Evêque Zamaraga entreprit de détruire tout ce qui avait rapport au culte, à l'histoire et à l'antiquité des naturels, il fit aussi briser les idoles de la plaine de Micoatl. On y voit encore des débris d'un escalier composé de grandes pierres, qui conduisait à la plate-forme des teocals.

Pyramide de Papantla.

Au levant du groupe des pyramides de Teotihuacan, en descendant des Cordillières vers le golfe du Mexique, on trouve dans une épaisse forêt appelée *Tajin*, la pyramide de Papantla, qui a été découverte depuis peu par des chasseurs Espagnols, malgré les précautions que prennent les indigènes pour dérober à la connaissance des Européens tout ce qui tient à leur ancien culte. Ce téocal, qui a six et peut-être sept étages, est le plus élevé de tous les autres monumens de ce genre; il a dix-huit mètres environ de hauteur, et vingt-cinq de longueur a sa base. Ce petit édifice est en pierres d'une grandeur prodigieuse, et a trois escaliers qui conduisent à son sommet. Le soubassement de chacun de ces étages est orné de sculptures hiéroglyphiques, et de petites niches disposées avec beaucoup de symétrie. Le nombre de ces niches parait faire allusion aux trois cent soixante-dix huit signes simples et composés des jours du *Compohualilhuitl* ou calendrier civil des Toltèques.

Teocal de Cholula.

Mais le plus grand, le plus ancien et le plus célèbre de tous les monumens pyramidaux d'Anahuac, est le *teocal* de Cholula. On l'appelle maintenant *monte heco a mano*, ou montagne faite à la main; et en effet en la regardant de loin, on croit voir une colline naturelle couverte de verdure. La planche 71 représente cette pyramide dans son état de dégradation actuelle.

Cette pyramide se trouve au levant de la petite ville de Cholula (1), sur la route qui va de Cholula à la vaste plaine de la

(1) La petite ville de Cholula, que Cortès, dans ses lettres à Charles-Quint, compare aux villes les plus peuplées de l'Espagne, compte à peine aujourd'hui seize mille habitans. Elle était alors regardée comme une cité sainte. On ne voyait nulle part ailleurs un plus grand nombre de teocals, de prêtres, d'ordres religieux, ni plus de magnificence dans le culte et d'austérité dans les jeûnes et les pénitences. Les emblêmes du christianisme introduit depuis long-tems chez ce peuple, n'ont encore pu effacer entiérement le souvenir de l'ancien culte.

Puebla (1). Elle est très-bien conservée du côté du couchant, et c'est ce côté qu'on voit à la planche ci-dessus. Elle a quatre étages, tous de même hauteur, et ses côtés tournés vers les quatre points cardinaux. Sa base surpasse en étendue celle de tous les monumens de ce genre qui existent dans l'ancien continent. Cet édifice n'a pas plus de cinquante-quatre mètres de hauteur perpendiculaire, mais chaque côté de sa base en a quatre cent trente-neuf de longueur. Il est construit en briques non cuites, *xamilli*, placées alternativement avec des couches d'argile. Les Indiens de Cholula assurent que l'intérieur en est vide; et que durant le séjour de Cortès dans leur ville, leurs ancêtres y avaient caché beaucoup de troupes, pour tomber à l'improviste sur les Espagnols; mais les matériaux dont ce teocal est construit, et le silence des historiens du tems sur ce fait, rendent cette assertion assez invraisemblable. On ne peut nier cependant qu'il a été trouvé dans l'intérieur de cette pyramide, comme dans tous les autres teocals, des cavités considérables, qui servaient de sépulture aux naturels. Cette découverte est due à une circonstance particulière. Lorsqu'on fit la route qui conduit de Puebla à Mexico, on fut obligé de percer le premier étage de la pyramide, et l'on trouva dans l'intérieur un édifice carré construit en pierre, et soutenu par des pièces de bois de cyprès chauve, *cupressus distica*; il renfermait deux cadavres, des idoles de basalte, et un grand nombre de vases vernissés et peints avec beaucoup d'art. Il y avait sur la sommité de ce grand *teocal* un autel dedié à *Quetzalcoatl*, Dieu de l'air, l'être le plus mystérieux de toute la mythologie Mexicaine, et chef d'une secte religieuse, qui se condamnait, comme les Brames de l'Indostan, aux pénitences les plus rudes. Ce fut lui qui établit l'usage de se percer les lèvres et les oreilles, et de se larder le corps avec les épines des feuilles de l'agave, ou avec les pointes du cactus, et d'enfoncer des morceaux de jonc dans les blessures pour en faire sortir plus de sang. Nous passerons sous silence plusieurs autres particula-

(1) La Puebla est séparée de la vallée de Mexico par la chaîne des monts volcaniques, qui se prolonge du Popocatepell vers Rio Frio et le pic du Telapon. Cette plaine fertile, mais absolument nue, conserve des souvenirs intéressans pour l'histoire du Mexique On y trouve les capitales des trois républiques de Tlascalla, d'Huexocingo et de Cholula, qui, malgré leurs continuelles dissensions, ne firent pas moins de résistance au déspotisme qu'aux usurpations des Rois Aztèques.

rités, qui prouvent toujours davantage la haute opinion qu'on avait de ce Dieu.

Règne de Quetzalcoatl.

Le règne de Quetzalcoatl était l'âge d'or des peuples d'Anahuac. Les animaux et les hommes même vivaient alors en paix; la terre donnait sans travail les plus riches moissons, et l'air était peuplé d'une multitude d'oiseaux non moins admirables par la douceur de leurs chants, que par la beauté de leur plumage. Mais ce règne, comme celui de Saturne, ne dura pas long-tems, et avec lui disparut le bonheur du monde. Le grand esprit Tezcatlipoca présenta à Quetzalcoatl une boisson, qui, en le rendant immortel, lui fit naître l'envie de voyager, et un violent desir de visiter un pays lointain, auquel la tradition donne le nom de Tlapallan.

Son voyage.

En traversant le pays de Cholula, Quetzalcoatl céda aux instance que lui firent les habitans de prendre les rènes de leur gouvernement. Il demeura vingt-ans chez eux, et leur enseigna l'art de fondre les métaux; il leur prescrivit les grands jeûnes de quatre-vingt jours, régla les intercalations de l'année Toltetique, exhorta les hommes à la paix, et défendit qu'on fît à la Divinité d'autres offrandes que celles des prémices des moissons. De Cholula il passa à l'embouchure du fleuve Goasacoalco, où il disparut, après avoir fait annoncer aux Cholulans qu'il reviendrait dans peu pour continuer à les gouverner, et renouveller leur bonheur. L'infortuné Motezuma crut voir les descendans de ce saint (1) dans les compagnons d'armes de Cortès.

Autre tradition relative au culte de Quetzalcoatl.

Il existe encore aujourd'hui chez les Indiens de Cholula une autre tradition bien remarquable; c'est que la grande pyramide n'aurait pas été originairement destinée à servir au culte de Quetzalcoatl. « A mon retour en Europe, dit Humboldt, en examinant à Rome les manuscrits Mexicains de la Bibliothèque du Vatican, je vis que cette même tradition se trouvait déjà rapportée dans celui de Pedro de los Rios, religieux Dominicain, qui en 1566, copia sur les lieux même toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put découvrir „. Avant la grande inondation arrivée quatre mille et huit ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géans. Tous ceux qui échappèrent à ce désastre furent changés en poissons, à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes. Après que les eaux se furent retirées, Xelhua un de

(1) Première lettre de Cortès, § 21 et 29.

ces géans, surnommé l'architecte, alla à Cholulan, où, pour conserver le souvenir de la montagne Tlaloc, qui lui avait servi d'asile ainsi qu'à ses six frères, il éleva une colline artificielle en forme de pyramide. Il fit faire des briques dans la province de Tlamanalco, au pied de la Sierra de Cocotl, et établit une file d'hommes qui se les passaient de main en main pour les transporter à Cholula. Les Dieux virent avec dépit cet édifice, dont le sommet devait atteindre les nues. Irrités de l'audace de Xelhua, ils lancèrent des feux sur la pyramide. Plusieurs des ouvriers périrent, l'ouvrage fut suspendu, et consacré dans la suite à Quetzalcoalt Dieu de l'air „. Cette histoire rappelle les anciennes traditions des peuples de l'orient, que les Juifs ont conservées dans leurs livres saints. Les Cholulans gardent encore une pierre, qu'ils croient être tombée des nues sur la pyramide, enveloppée dans un globe de feu. Pour prouver la haute antiquité de cette fable, le P. Rios observe qu'elle était rapportée dans un cantique que les Cholulans chantaient dans leurs forêts, en dansant autour de leur teocal.

Prêtres.

Le nombre des prêtres Mexicains répondait à la multitude de leurs Dieux et de leurs temples, et la vénération qu'on avait pour eux ne le cédait point aux autres superstitions religieuses. Il y avait parmi ces prêtres des ordres et des grades différens. L'ordre entier reconnaissait deux chefs suprêmes appelés, l'un *Teoteucli*, seigneur divin, et l'autre *Hueiteopixqui*, grand prêtre. Ces deux personnages étaient des oracles que les Rois consultaient dans les affaires d'état les plus importantes, et nulle guerre n'était entreprise sans leur avis. C'étaient eux qui sacraient les Rois après leur élection, qui ouvraient les victimes humaines, et leur arrachaient le cœur dans les sacrifices solennels. Ces grands prêtres portaient pour marque distinctive une houpe ou gland de coton qui leur tombait sur la poitrine : dans les grandes cérémonies ils portaient des vêtemens somptueux, où étaient figurés les attributs du Dieu dont ils célébraient la fête. Le grand prêtre des Miztèches se revêtait dans les grandes solennités d'une tunique, où étaient représentés les principaux événemens de leur mythologie; il portait par dessus un rochet blanc, et sur celui-ci une espèce de grande chappe; il avait pour coiffure un panache de plumes vertes, entrelacées d'une manière singulière avec de petites figures de leurs Dieux; et deux glands de coton lui pendaient l'un des épaules, et l'autre au bras.

Habillement des grands prêtres.

Les fonctions, l'habillement etc. des prêtres.

Les prêtres se distribuaient entr'eux toutes les fonctions et tous les emplois de leur culte : il y en avait pour les sacrifices, pour les divinations, pour la composition et le chant des hymnes, pour l'entretien de la propreté dans les temples, et l'ornement de autels. L'instruction de la jeunesse, la formation du calendrier, la fixation des fêtes, et les peintures mythologiques étaient encore dans les attributs du sacerdoce. Ces prêtres encensaient les idoles quatre fois par jour, savoir ; à l'aurore, à midi, au concher du soleil, et à minuit. Ils fesaient au soleil neuf encensemens, dont quatre à diverses heures du jour, et cinq durant la nuit. La matière qu'on y employait le plus souvent était le copal ; mais dans certaines fêtes on se servait du *Chapopotli* ou bitume judaïque. Les encensoirs étaient pour la plupart en argile, mais il y en avait aussi en or. Certains prêtres se teignaient chaque jour tout le corps d'encre faite avec de la suie d'*Ocotl*, qui est une espèce de pin aromatique; puis ils traçaient sur cette couleur diverses figures avec de l'ocre et du cinabre, et se lavaient tous les soirs dans les fontaines que renfermait l'enceinte du temple. L'habillement des prêtres ne différait de celui du peuple que par un manteau noir de coton, qu'ils portaient sur leur tête en forme de voile; mais ceux qui se retiraient dans des monastères pour y mener une vie plus austère étaient habillés tout en noir. Ils ne coupaient jamais leurs cheveux : quelques-uns les avaient si longs qu'ils leur tombaient jusqu'aux jambes: ils les entrelaçaient de cordons, et les barbouillaient d'encre, ce qui leur donnait un volume non mois incommode à porter, que dégoûtant et affreux à la vue.

Sacerdoce.

Le sacerdoce n'était pas perpétuel de sa nature chez les Mexicains, ni une prérogative exclusive pour le sexe masculin : car il y avait dans les temples des femmes qui en remplissaient aussi les fonctions. Ces femmes encensaient les idoles, et étaient chargées en outre d'entretenir le feu sacré, de balayer le vestibule, de préparer l'offrande de comestibles qui se fesait chaque jour, et de la présenter elles-mêmes aux idoles; mais elles ne pouvaient faire de sacrifices ni exercer les autres fonctions supérieures du sacerdoce. Parmi ces prêtresses il y en avait de consacrées par leur parens au service du temple dès leur plus tendre enfance, d'autres qui s'y dévouaient volontairement pour un an ou deux. Lorsque les premières avaient atteint dix-sept ou dix-huit ans, leurs pères leur cherchaient un mari, et lorsqu'ils l'avaient trouvé, ils présentaient au

Tepanteohuatzin sur des plats vernissés un certain nombre de cailles, et une certaine quantité de copal, de fleurs et de comestibles, qu'ils accompagnaient d'un discours, dans lequel ils le remerciaient du soin qu'il avait pris de l'éducation de leurs filles.

Sacrifice commun de victimes humaines.

Mais la principale attribution du sacerdoce, et la fonction la plus éminente du culte étaient les sacrifices de victimes humaines qui se fesaient pour obtenir quelque faveur du ciel, ou pour l'en remercier. On ignore quels étaient les sacrifices des anciens Toltèches. Les Chichimèches furent long-tems sans en faire, et n'avaient dans le principe ni idoles, ni temples; ils n'offraient à leurs Divinités, qui étaient le Soleil et la Lune, que des plantes, des fleurs, des fruits et du copal. Il ne vint pas dans l'esprit de ce peuple de sacrifier des victimes humaines, jusqu'à ce que l'exemple des Mexicains eut effacé dans son cœur les premiers sentimens de la nature. Il est à croire cependant, que pendant tout le tems que les Mexicains demeurèrent isolés sur leur lac, et surtout qu'ils vécurent sous la domination des Tepanèches, les sacrifices de victimes humaines furent très-rares parmi eux, attendu qu'ils n'avaient ni prisonniers, ni l'occasion d'acheter des esclaves pour cet objet. Mais après qu'ils eurent étendu leur domination par les conquêtes, ces sacrifices devinrent très-fréquens.

Les sacrifices variaient quant au nombre, au lieu et à la manière de les faire, selon la nature des fêtes. Les victimes mouraient pour la plupart la poitrine ouverte: il y en avait aussi qu'on noyait dans le lac, d'autres qu'on laissait périr de faim renfermées dans des cavernes; plusieurs enfin étaient sacrifiées dans des combats de gladiateurs. Le lieu où il s'en fesait le plus fréquemment était la plate-forme supérieure du temple, où il y avait un autel destiné aux sacrifices ordinaires. Celui du grand temple de Mexico était une pierre verte, probablement de jaspe, comme nous l'avons remarqué plus haut, convexe à sa partie supérieure, d'environ trois pieds d'épaisseur, sur autant de large, et qui avait plus de cinq pieds de long. Les ministres ordinaires des sacrifices étaient six prêtres, dont le principal était le *Topiltzin*, la dignité duquel était permanente et héréditaire, et qui, à chaque sacrifice, prenait le nom du Dieu auquel il se fesait. Voy. la planche 72. Il se revêtait pour cette cérémonie d'un habit rouge, semblable pour la forme à un scapulaire, et bordé de glands de coton. Il avait pour coiffure une couronne de plumes vertes et jaunes, et portait des pendans d'oreille

Habillement du Topiltzin ou prêtre principal.





en or enrichis de pierres vertes, qui étaient peut-être des émeraudes, avec une autre pierre bleue en forme d'anneau passé dans la lèvre inférieure. Les cinq autres prêtres étaient vêtus d'habits blancs de la même forme, mais brodés en noir, et avaient leurs cheveux enveloppés, la tête ceinte de bandelettes de cuir, le front garni de petits rouleaux de papier peints de diverses couleurs, et tout le corps teint en noir. C'étaient eux qui portaient la victime nue sur la plate-forme supérieure du temple : là, après avoir indiqué aux assistans l'idole à laquelle on fesait le sacrifice, pour qu'ils lui adressassent leurs hommages, ils étendaient celui qui devait être sacrifié sur la pierre destinée à cette cérémonie : quatre prêtres lui tenaient les pieds et les mains, tandis qu'un autre lui passait le cou dans un instrument de bois ayant la figure d'un serpent roulé en cercle pour fixer sa tête : dans cette position il avait, par l'effet de la convexité de la pierre même, la poitrine et le ventre plus élevés que le reste du corps, et ne pouvait faire aucun mouvement. Alors s'approchait le barbare *Topiltzin*, qui, avec une pierre tranchante, lui ouvrait précipitamment la poitrine, et lui arrachait le cœur, qu'il offrait tout palpitant au Soleil, et jetait ensuite aux pieds de l'idole ; puis le reprenant, il le lui présentait, le brûlait ensuite, et en recueillait soigneusement les cendres pour les garder. Si l'idole était grande et creuse, il lui introduisait par la bouche le cœur de la victime avec une cueillère en or, lui mouillait les levres avec le sang, et en teignait la corniche de la porte du sanctuaire. Cette victime était-elle un prisonnier de guerre ? à peine immolé on lui coupait la tête pour la mettre avec les autres ossemens, puis l'on jetait son corps par l'escalier de la plate-forme inférieure, où le soldat qui l'avait fait prisonnier venait le prendre et l'emportait chez lui, pour le faire cuire et s'en régaler avec ses amis. Si c'était un esclave acheté pour le sacrifice, le maître qui l'avait vendu s'emparait également du cadavre après le sacrifice, pour en faire le même usage. On ne mangeait que les jambes, les cuisses et les bras de la victime, et l'on brûlait le reste, ou bien on le gardait pour servir de pâture aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie qu'on élevait dans les maisons royales. Les Otomites, après avoir égorgé la victime, la coupaient en morceaux, qu'ils vendaient au marché. Chez les Zapotèques on sacrifiait des hommes aux Dieux, des femmes aux Déesses, et des enfans aux autres petites divinités.

Autres espèces de sacrifices.

Telle était la manière dont se fesaient le plus souvent les sacrifices; mais il y en avait encore d'autres, dont pourtant on ne voyait que rarement des exemples. A la fête de *Teteoinan*, la femme qui représentait cette Déesse était décapitée sur le dos d'une autre femme. A celle de la venue des Dieux, les victimes étaient jetées au feu. On sacrifiait dans une des fêtes de *Tlaloc* deux enfans de l'un et de l'autre sexe, qu'on noyait dans un certain lieu du lac. A une autre fête de ce même Dieu, on achetait trois enfans de six à sept ans, et on les renfermait dans une caverne pour les y laisser périr dans les horreurs de la faim et du désespoir.

Mais le plus célèbre de tous ces sacrifices était celui auquel les Espagnols avaient donné justement l'épithète de *gladiatorio*. C'était un honneur insigne pour celui qui y était destiné, et il était réservé seulement aux prisonniers les plus renommés par leur bravoure. Dans les grandes villes il y avait à côté du temple un vaste espace, où pouvait se rassembler un grand nombre de personnes: au milieu s'élevait une espèce de monticule rond, de huit pieds de haut, surmonté d'une pierre ronde, semblable pour la forme à nos meules de moulin, mais beaucoup plus grande, d'environ trois pieds d'épaisseur, bien polie, et dont le contour était revêtu de sculptures, comme on l'a remarqué dans le bas-relief Aztèque dont nous avons parlé plus haut. On plaçait sur cette pierre, appelée *Temalacatl*, le prisonnier armé d'un petit bouclier et d'une épée courte, et attaché par un pied. Voy. la planche 73. Un officier ou soldat Mexicain, muni de meilleures armes, montait pour le combattre. On peut juger des efforts que fesaient, d'un côté ce malheureux pour se soustraire à la mort, et de l'autre son antagoniste, pour ne pas perdre sa réputation en présence de la multitude qui accourait à ce spectacle. Si le prisonnier était vaincu, un prêtre appelé *Chalchiuhtepehua* venait, et l'entraînait mort ou vif à l'autel des sacrifices ordinaires, où il lui ouvrait la poitrine, et lui arrachait le cœur: le vainqueur était couvert d'applaudissemens par la foule des spectateurs, et le Roi lui donnait pour récompense une distinction militaire. Mais si le Mexicain au contraire succombait, ainsi que six autres champions qu'on lui fesait, dit-on, succéder, non seulement on fesait grâce de la vie au prisonnier, mais encore on lui rendait la liberté et tout ce qu'on lui avait enlevé, et il s'en retournait plein de gloire dans sa patrie.

Nombre des victimes.

Quant au nombre des victimes qu'on sacrifiait tous les ans, on remarque trop de variété dans les relations des historiens, pour



G. F.



que nous puissions dire quelque chose de positif sur ce point. En comprenant dans ce nombre tous les sacrifices de ce genre qui se fesaient dans toute l'étendue de l'empire du Mexique, on croit ne pas exagérer en le portant à vingt mille. Il ne pouvait d'ailleurs être fixe, et était proportionné à la quantité des prisonniers de guerre qu'on avait faits, aux besoins de l'état et à la solennité des fêtes (1).

Sacrifices d'animaux etc.

Mais les sacrifices particuliers à la religion des Mexicains ne se bornaient pas à ceux dont nous venons de faire mention, il y en avait en outre de diverses espèces d'animaux. On sacrifiait à *Huitzilopochtli* des cailles et des éperviers, et à *Mixcoatl* des lièvres, des lapins, et des cerfs. Tous les jours, un moment avant le lever du soleil, des prêtres montés sur la plate-forme supérieure du temple, debout, le visage tourné vers l'orient et tenant chacun une caille, saluaient cet astre par des chants dès qu'il commençait à paraître, et coupaient en même tems la tête à leurs cailles pour lui en faire l'offrande. Ce sacrifice était suivi d'encensemens, et se fesait au son de divers instrumens de musique. On fesait encore aux Dieux, en signe d'hommage, des offrandes de plantes, de fleurs, de pierreries et autres objets. Celles qui consistaient en pain, en pâtes et autres comestibles, étaient en si grande quantité, qu'il y en avait assez pour la nourriture de tout les ministres du temple. Mais l'offrande qui se fesait le plus fréquemment était celle du copal, attendu que tout Mexicain encensait chaque jour ses idoles, de sorte qu'il n'y avait pas de maison, où il n'y eût des encensoirs.

Austérités et jeûnes des Mexicains.

La religion, en portant les Mexicains à l'inhumanité envers les autres, les rendit en même tems cruels pour eux-mêmes. Accoutumés à verser le sang de leurs prisonniers dans leurs affreux sacrifices, ils devinrent également prodigues du leur, comme si celui des victimes qu'ils immolaient n'eût pas suffi à éteindre la soif de leurs Dieux. On ne peut lire sans frémir les souffrances auxquelles ils se condamnaient par esprit de pénitence, ou pour se préparer à la cé-

(1) Zamarraga, premier évêque de Mexico, dit que dans cette seule ville le nombre des victimes humaines se montait à 20,000 par an. Quelques écrivains cités par Gomarra le portent jusqu'à 50,000. Las Casas au contraire, toujours empressé à justifier les Américains des excès dont les accusaient les Espagnols, réduit ce nombre à une centaine. Nous sommes d'avis que tous ces écrivains s'écartent en cela de la vérité, les uns par exagération et les autres par excès de modération.

lébration de leurs fêtes. Nous avons déjà vu les prêtres de *Quezalcoatl* s'enfoncer des épines dans les chairs : ceux qui désireraient avoir des notions plus particulières sur les jeûnes, les pénitences et les austérités que pratiquaient les Mexicains, et surtout les Tlascaliens, ainsi que sur les principales fêtes qui se célébraient tous les mois en l'honneur des Dieux, pourront consulter le sixième livre de l'histoire des anciens Mexicains par Clavigero.

Mariage.

Quoique le mariage chez les Mexicains ne fût pas plus exempt de superstitions que leurs autres institutions, il ne s'y fesait rien cependant qui pût blesser l'honnêteté. C'étaient les pères qui en entamaient les négociations, et il ne se fesait jamais sans leur consentement. Lorsque le jeune homme arrivait à sa vingtième année, ses parens lui cherchaient une femme qui fût à sa convenance; mais ils consultaient les devins auparavant, pour savoir d'eux si le mariage serait heureux ou malheureux. Dans ce dernier cas, on laissait la femme, et l'on en cherchait une autre. Si au contraire les pronostics promettaient un heureux mariage, on demandait la jeune fille à ses parens par l'organe de certaines femmes appelées *Cihuatlanque* ou entremetteuses, qui étaient pour la plupart d'un âge avancé, et autorisées à cet effet par la famille du jeune homme. La demande agréée, et le jour des noces fixé, la fille était conduite par ses parens en grande pompe et aux sons de la musique à la maison de son beau père, et si elle était noble on l'y portait en litière. L'époux accompagné de ses parens et de quatre femmes qui portaient des flambeaux la recevait à la porte. En s'abordant les époux s'encensaient l'un l'autre: ensuite l'époux prenant l'épouse par la main l'introduisait dans la salle où la fête était préparée, et tous les deux allaient s'asseoir sur une natte neuve qui était étendue au milieu de la chambre et près du feu. Un prêtre alors prenant par le bout l'*Huepilli* ou chemise de la femme, et le *Tilmatli*, le manteau de l'homme, les nouait ensemble; et cette cérémonie était ce qui constituait principalement la conclusion du mariage. L'épouse fesait ensuite sept tours autour du feu; et après être retournée à sa place, elle offrait avec son mari du copal aux Dieux, puis les deux époux se fesaient des présens l'un à l'autre. Le répas servi, les époux mangeaient sur leur natte, et se présentaient réciproquement les morceaux à la bouche, tandis que les convives se livraient d'un autre côté aux plaisirs du festin. La consommation du mariage ne se fesait que la quatrième nuit, pour éviter les malheurs qu'on croyait y

être attachés si elle eût eu lieu auparavant. Le lendemain matin les époux prenaient un bain et se revêtaient d'habits neufs; et les convives se mettaient des plumes blanches à la tête, et des plumes rouges aux pieds et aux mains. La fête se terminait par des présens de vêtemens, que les époux fesaient à ces derniers selon leurs moyens. On prenait note de la dote de l'épouse pour la lui restituer en cas de séparation. Le divorce n'exigeait de la part des époux que leur consentement, sous l'obligation pour la mère de prendre soin des filles, et pour le père d'élever des garçons. La polygamie était permise dans tout l'empire du Mexique. Les Rois et les seigneurs avaient beaucoup de femmes; mais il est à présumer qu'ils n'accomplissaient qu'avec les principales toutes les cérémonies dont nous venons de parler, et qu'ils se contentaient, par rapport aux autres, de se faire nouer par le prêtre les vêtemens: ce qui était le rite essentiel.

Divorce.

Polygamie.

Dès qu'un enfant était né, on le mettait dans un bain ou bien on le lavait, et cette cérémonie était accompagnée de prières qu'on adressait à la Déesse *Chalchiuhcueje*, pour qu'elle le préservât de toute disgrâce et vînt à son secours dans l'adversité. On consultait ensuite les devins sur la bonne ou mauvaise fortune de l'enfant. Si la réponse était défavorable, et si le cinquième jour de la naissance où l'on fesait un second bain était de mauvais augure, on remettait cette cérémonie à un jour plus propice. On invitait à ce second bain, qui était le plus solennel, les parens et les amis; et si la famille était aisée, elle donnait un grand repas et fesait aux convives des présens de vêtemens. Si le père de l'enfant était militaire, il préparait pour cette cérémonie un petit arc, avec quatre flèches et un petit vêtement; et si c'était un cultivateur ou un artisan, il disposait pour cela quelques outils de sa profession proportionnés aux forces de l'enfant. On préparait pour les filles de petits vêtemens analogues à leur sexe, avec un petit fuseau et quelqu'instrument propre à tisser. Après avoir lavé de nouveau l'enfant et renouvellé les prières aux Dieux, on lui mettait aux mains les outils de l'art auquel on le destinait, en adressant une prière au Dieu protecteur de cet art. S'il faut en croire Botturini, l'enfant était en outre passé quatre fois par le feu dans cette occasion. Le nom qu'on lui imposait se prenait quelquefois du signe du jour où il était né, ou de quelque circonstance relative à sa naissance. On donnait le plus souvent des noms d'animaux aux garçons, et de fleurs aux filles.

Rites à la naissance d'un enfant.

Cérémonies funèbres.

Lorsqu'il était mort quelqu'un, on appelait certains maîtres de cérémonies funèbres, qui étaient pour la plupart des hommes âgés. Ces espèces de ministres, après avoir découpé une quantité de petits morceaux de papier, habillaient le cadavre, et lui versaient un verre d'eau sur la tête. Ensuite ils le revêtaient d'un habit analogue à son état, à sa fortune et aux circonstances de sa mort. Si c'était un militaire, on lui mettait l'habit de *Huitzilopochtli*; s'il était marchand, celui de *Jacateuctli*, et s'il était artisan, celui du Dieu protecteur de son métier ou de sa profession etc. Parmi ses vêtemens on plaçait une bouteille d'eau, qui devait lui servir dans son voyage pour l'autre monde, et on lui donnait l'un après l'autre plusieurs de ces morceaux de papier, en indiquant l'usage de chacun d'eux. Une des principales et des plus bizarres de ces cérémonies était de tuer un animal domestique appelé *techichi*, semblable à nos petits chiens, pour faire compagnie au défunt pendant son voyage. On lui attachait au cou un cordon, dont on croyait qu'il pouvait avoir besoin pour passer le fleuve profond de *Chiuhnahuapan*, ou des neuf eaux. On ensevelissait le *techichi*, ou bien on le brûlait avec le cadavre de son maître, selon le genre de mort qu'avait fait ce dernier. Après que le corps avait été consumé par les flammes, les prêtres en recueillaient les cendres dans un vase, et y joignaient une pierre précieuse de plus ou moins de valeur, selon les facultés du défunt, laquelle devait, disait-on, lui servir de cœur dans l'autre monde. On enterrait ensuite ce vase dans une fosse profonde, sur laquelle on fesait pendant quatre jours des offrandes de pain et de vin.

Rites funèbres aux funérailles des Rois et des Grands.

Telles étaient les cérémonies des funérailles dans la classe du peuple; mais celles des Rois, des seigneurs et autres personnes d'un haut rang, étaient accompagnées de particularités qu'il importe de faire connaître. Dès que le Roi était mort, on en annonçait la nouvelle avec appareil, et tous les seigneurs étaient invités à se rendre à ses obsèques. Le corps du défunt était aussitôt étendu sur de belles nattes; et lorsque les seigneurs étaient arrivés portant avec eux de riches vêtemens avec de belles plumes, et suivis d'esclaves pour les offrandes qui devaient se faire dans cette cérémonie, on le revêtait de quinze habits et plus de coton très-fin et de diverses couleurs; on ajoutait à sa parure divers ornemens en or, en argent et en pierreries: on lui passait dans la lèvre inférieure une émeraude, qui devait lui tenir lieu de cœur: on

lui couvrait le visage d'un masque, et l'on apposait sur ses vêtemens les enseignes du Dieu, dans le temple ou la demeure duquel devaient reposer ses cendres. On lui coupait une tresse de cheveux qu'on renfermait dans une petite boîte avec un autre tresse qu'on lui avait coupée dans son enfance, et sur cette boîte on plaçait son image faite en bois ou en pierre. On immolait ensuite l'esclave qui avait soin de son oratoire, et de tout ce qui appartenait au culte privé de ses Dieux, pour qu'il remplît près de lui les mêmes fonctions dans l'autre monde. Après cela on fesait la procession funèbre, dans laquelle on voyait le corps du Monarque accompagné de ses femmes, de sa famille et de la noblesse qui portait un grand étendard de papier avec les armes royales. Les prêtres entonnaient des chants, auxquels ne se mêlait le son d'aucun instrument de musique. Le convoi étant sur le point d'arriver à l'enceinte extérieure du temple, les grands prêtres en sortaient avec leurs ministres subalternes, et s'avançaient à sa rencontre; ils s'emparaient du cadavre, et le plaçaient sur le bûcher qui était déjà préparé dans la même enceinte, et composé de bois odoriférans avec une quantité de copal et autres aromates. Tandis que brûlait le cadavre avec tous ses vêtemens, ses armes et autres ornemens, on sacrifiait au pied de l'escalier du temple un nombre d'esclaves plus ou moins grand, tant de ceux du défunt, que des autres présentés en offrande par les seigneurs. A ces sacrifices on joignait encore celui de quelques individus monstrueux, que le Roi avait rassemblés dans son palais pour s'amuser, afin qu'ils lui servissent à la même fin dans l'autre monde: on sacrifiait également plusieurs de ses femmes dans le même dessein. Le nombre de ces victimes était proportionné à la pompe des funérailles, et se montait quelquefois à deux cents personnes. De ce nombre était toujours le *techichi*, qui était regardé comme un guide, sans le secours duquel on ne croyait pas qu'il fût possible de sortir de certains sentiers perilleux, par où il fallait passer pour arriver à l'autre monde.

Le lendemain de cette cérémonie on recueillait les cendres du bûcher; et après les avoir renfermées, avec l'émeraude suspendue à la lèvre inférieure du Monarque, dans la petite boîte qui contenait ses cheveux, on déposait cette boîte dans le lieu qui avait été désigné pour être la sépulture du défunt.

Les cadavres étaient pour la plupart brûlés: on n'enterrait que ceux des noyés, et des gens qui étaient morts d'hydropisie

ou de quelqu'autre infirmité : nous ignorons la raison de cette particularité.

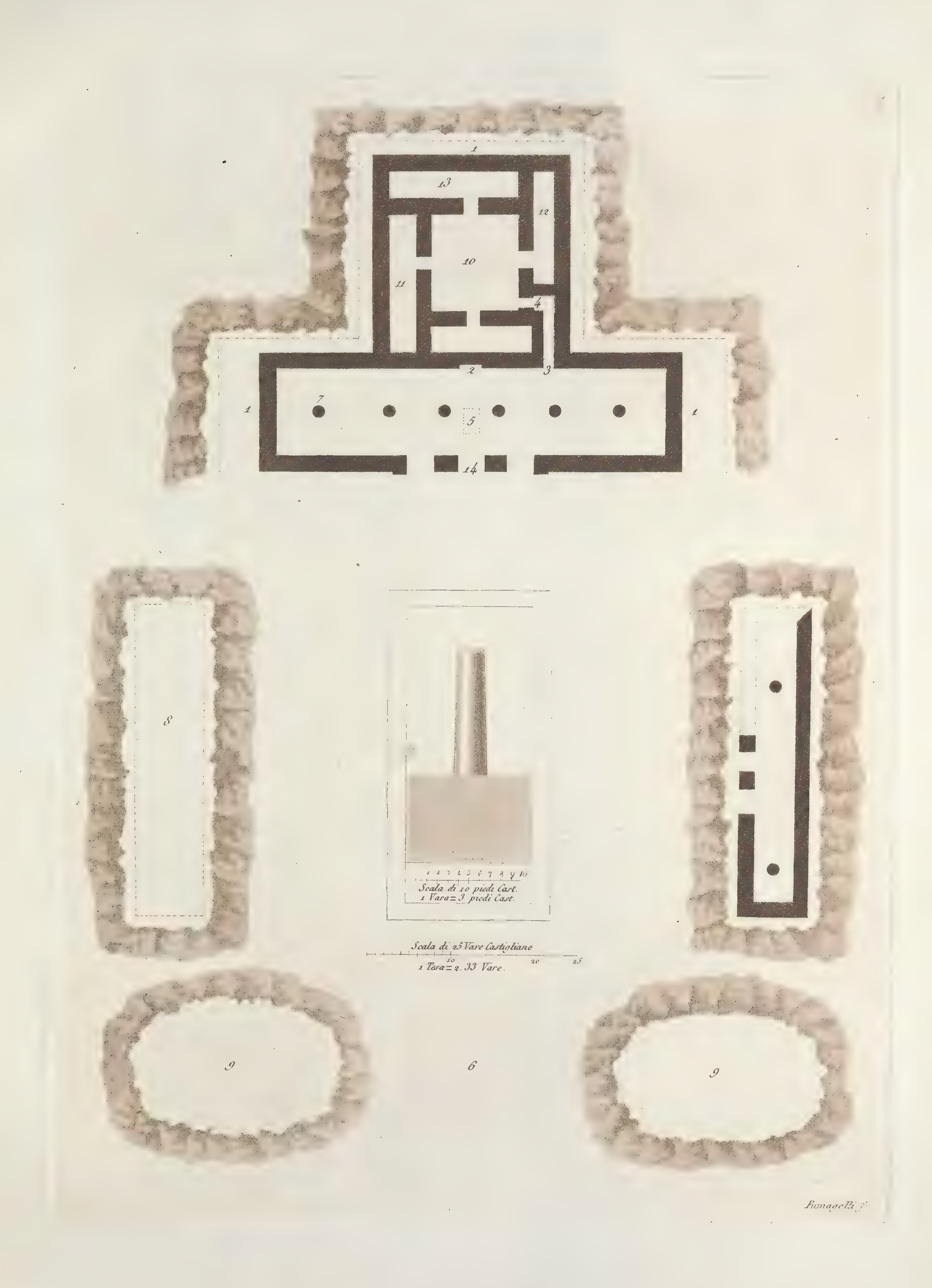
Sépultures.

Il n'y avait pas de lieu fixe pour les sépultures. Les uns voulaient que leurs cendres fussent déposées près de quelque temple, les autres dans leurs champs, ou dans les lieux consacrés à la célébration des sacrifices. Les cendres des Rois et des seigneurs étaient portées le plus souvent dans les tours des temples, et surtout dans celles du grand temple. Les corps de ceux qu'on ne brûlait pas étaient renfermés dans des fosses profondes faites de pierre et de chaux, où ils étaient assis sur des *upals* ou sièges bas, avec les outils de leur profession : on mettait dans celles des riches de l'or et des bijoux. Les Espagnols l'ayant su ouvrirent quelques-unes de ces fosses et y trovèrent des sommes considérables. Cortès dit dans une de ses lettres, que quelques-uns de ses soldats ayant pénétré dans la ville pendant qu'il en fesait le siége, enlevèrent quinze cents *Castellanos*, ou deux cent quarante onces d'or, d'un sépulcre qu'ils découvrirent dans une tour du temple.

Les anciens Chichimèches enterraient leurs morts dans les cavernes des montagnes; mais lorsque la civilisation eut fait quelques progrès parmi eux, ils adoptèrent en cela comme en tant d'autres choses les rites et les usages des Acolhuis, qui étaient à-peu-près les mêmes que ceux des Mexicains. Les Mictèches conservèrent en partie les anciens usages des Chichimèches. Les Zapotèches leurs voisins embaumaient le corps du principal seigneur de leur nation. Sous les anciens Rois Chichimèches ces peuples fesaient encore usage de préparations aromatiques, pour préserver les cadavres de la corruption.

Tombeaux des Tzapotèches.

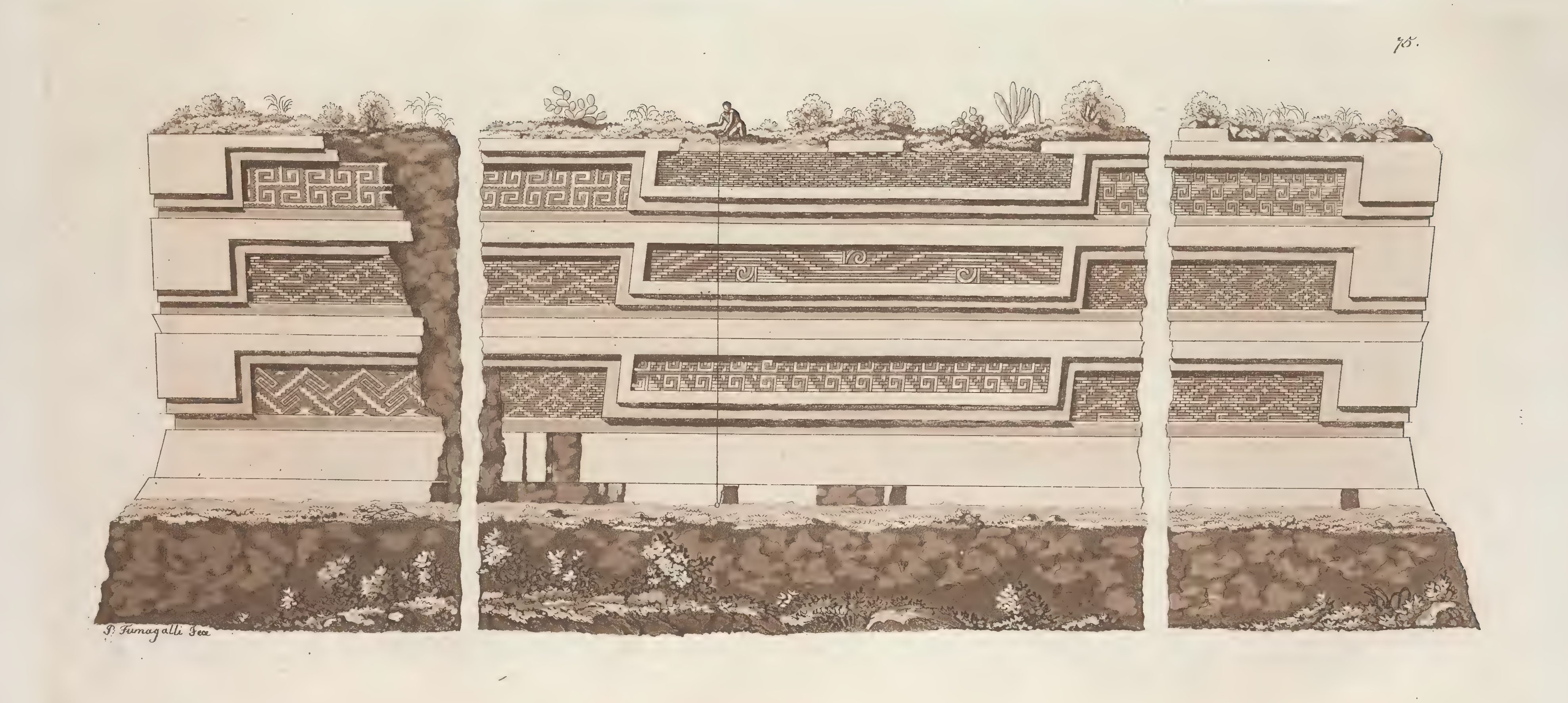
Les ruines de Miguitlan ou Mitla dans la province d'Oaxaca, dit Humboldt, nous donnent une haute idée des tombeaux, que les Tzapotèches, anciens habitans d'Oaxaca, élevaient à leurs Princes. L'édifice appelé par les naturels *Palais de Mitla*, se trouve à dix lieues au sud-est de la ville d'Oaxaca ou Guaxaca, sur la route de Tehuantepec. Mitla n'est qu'une abréviation du mot Miguitlan, qui signifie dans la langue Mexicaine, *lieu de désolation*, *lieu de tristesse.* Cette dénomination semble convenir parfaitement à ce lieu lugubre et sauvage, où, au rapport des voyageurs, le chant des oiseaux ne se fait jamais entendre. Les Indiens Tzapotèches donnent à ces ruines le nom de *Leoba* ou *Luiva*, qui veut dire *sépulture*, par allusion aux souterrains qu'on trouve sous les murs qui sont chargés d'arabesques.



1
13
12
10
11
4
2
3
7
5
1
1
14
8
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Scala di 10 piedi Cast.
1 Vara = 3 piedi Cast.
Scala di 25 Vare Castigliane
10
20
25
1 Tesa = 2. 33 Vare.
9
6
9

Bonagolti f.




P. Fumagalli Fec.



Le but principal de ces constructions était, selon la tradition, d'indiquer le lieu où reposaient les cendres des Princes Tzapotèches. A la mort d'un fils ou d'un frère, le Souverain se retirait dans une de ces habitations bâties au dessus des tombeaux, pour y pleurer leur mort, et accomplir les rites religieux. Quelques-uns prétendent qu'il y avait dans ce lieu solitaire une famille de prêtres, chargée de faire les sacrifices expiatoires.

On voit par le plan du palais, qu'un habile architecte du Mexique a levé, qu'il existait originairement à *Mitla* cinq édifices isolés et distribués avec beaucoup de régularité. Une large porte (6), dont il reste encore quelques vestiges, conduisait à une grande cour de cinquante mètres carrés. Des monceaux de terre, et des restes de constructions souterraines, indiquent que la cour était entourée de quatre petits édifices de figure oblongue (8 et 9). Celui de droite est bien conservé, et l'on y voit encore les restes de deux colonnes. On remarque dans l'édifice principal; 1.° une terrasse d'un ou deux mètres d'élévation au dessus de la cour, qui s'étend tout autour des murs, auxquels elle sert en même tems comme de soubassement, ainsi qu'on le voit distinctement à la planche 74; 2.° une niche dans le mur à la hauteur d'une mètre et demi au dessus du niveau du *Salon à colonnes*: cette niche, plus large que haute, était sans doute occupée par une idole: la porte principale du salon est couverte d'une pierre, qui a 4.m 3 de longueur, sur 1.m et 7 de largeur, et 0.m 8 de hauteur; 3.° et 4.° l'entrée de la cour intérieure; 5.° et 6.° des puits ou les ouvertures du tombeau: on descend par un large escalier à un souterrain en forme de croix soutenu par des colonnes: chacune des deux galeries qui se coupent à angle droit, a 27 mètres de longueur et 8 de largeur: les murs sont revêtus d'arabesques et d'ornemens à la manière des Grecs; 7.° six colonnes destinées à servir de support à des poutres de *Sabino*, qui forment le plafond: on voit encore trois de ces poutres qui sont bien conservées: le toit est fait de larges pierres; les colonnes, qui sont les seules qu'on ait encore trouvées en Amérique, annoncent l'enfance de l'art; elles sont sans chapiteaux, d'une seule pièce, et semblent être de granit porphyritique: leur hauteur est de 5.m 8; mais un tiers de cette dimension est enfoncé en terre; 10.° la cour intérieure; 11.°, 12.° 13.°, trois petits appartemens qui entourent la cour, et ne communiquent point avec un quatrième qui se trouve derrière la niche. Les différentes

parties qui composent cet édifice, présentent de grandes inégalités ou défauts de symétrie. On voit dans l'intérieur des appartemens des peintures, qui représentent des armes, des trophées et des sacrifices, et rien n'indique qu'il y eût des fenêtres.

La planche 75 offre trois fragmens de murs, qui annoncent que les ornemens ne sont jamais les mêmes. Les arabesques forment une espèce du mosaïque composée de petites pierres carrées, rapportées avec beaucoup d'art les unes à côté des autres. Cette mosaïque est appliquée sur une couche d'argile, qui semble remplir l'intérieur des murs. On voit aux environs de Mitla les restes d'une grande pyramide, et quelques autres édifices, qui ont beaucoup de ressemblance avec ceux que nous venons de décrire. Plus au midi, aux environs de Guatimala, dans un lieu appelé *El-Palengue*, on rencontre les ruines d'une ville entière, qui montrent quel était le goût des peuples d'origine Tolteque et Azteque pour les ornemens d'architecture. L'antiquité de tous ces édifices nous est absolument inconnue; mais il n'est pas probable qu'elle remonte à une époque antérieure au XIII.e ou XIV.e siècle de notre ère.

ARTS ET SCIENCES DES MEXICAINS.

Agriculture.

Le grand cas que fesaient les Mexicains de la profession militaire, ne les empêchait pas de cultiver les arts de la paix. De tems immémorial l'agriculture était connue chez eux comme chez presque toutes les nations d'Anahuac. Les Toltèches y donnèrent leurs soins, et l'enseignèrent à des chasseurs Chichimèches. Quant aux Mexicains, on sait que dans le long espace qu'il parcoururent, depuis Aztlan leur patrie jusqu'au bord du lac où ils fondèrent Mexico, ils cultivèrent la terre dans tous les lieux où ils s'arrêtèrent quelque tems, et y vécurent du produit de leur récoltes. Subjugués dans la suite par les Colhuis et les Tepanèches, et réduits aux misérables îles de leur lac, ils cessèrent pendant quelque tems de se livrer aux travaux de l'agriculture, faute de terres à cultiver, jusqu'à ce que la nécessité leur eut appris à former des vergers et des jardins flottans sur ce même lac. Le moyen qu'ils employèrent pour cela et qu'ils pratiquent encore à présent est fort-simple. Ils forment une espèce de radeau composé de joncs et de racines de plantes marécageuses, ou autres substances légères entrelacés ensemble, et le recouvrent d'un lit de boue qu'ils tirent du fond du lac.

Jardins flottans sur le lac de Mexico

Ces petites îles ont ordinairement la forme d'un carré long; leur longueur et leur largeur varient, et elles ont environ un pied d'élévation au dessus de la surface de l'eau. Ce furent là les premiers champs des Mexicains, qui y cultivaient le maïs, le piment et autres plantes propres à leur subsistance. A présent on n'y voit que des fleurs et des herbages qui y viennent à merveille, la boue du lac sur laquelle ils végètent étant extrêmement fertile. Dans les plus grands de ces jardins il y a quelques arbustes, et même une petite cabane où le jardinier se met à l'abri de la pluie et des ardeurs du soleil. Lorsqu'il veut transporter son jardin, ou, comme on l'appelle vulgairement, son *Chinampa* dans un autre endroit du lac, il entre dans sa barque, et le conduit à la remorque là où il lui plait.

Manière de cultiver la terre.

Mais après que les Mexicains eurent secoué le jong des Tepanèches, et acquis par leurs conquêtes des possessions territoriales, ils tournèrent tous leurs soins vers l'agriculture. Sans charrue, sans bœufs et autres animaux dont ils pussent s'aider, ils fesaient tout avec leurs bras, et à l'aide de quelques outils très-imparfaits. Ils n'avaient pour remuer la terre que leur *coatl*, qui était en cuivre avec un manche de bois, et pour couper les arbres qu'une hâche du même métal. Ils avaient pourtant encore d'autres instrumens d'agriculture; mais la négligence des écrivains passés en matières semblables, nous a privé des notions nécessaires pour en entreprendre la description.

Végétaux les plus cultivés au Mexique.

Parmi les végétaux dont les Mexicains soignaient particulièrement la culture, les principaux, après le maïs, étaient le cotonnier, le cacao, le *Metl* ou maguei, la chia et le piment pour les grands avantages qu'ils en retiraient. Le maguei fournissait lui seul à presque tout les besoins du pauvre. Outre l'utilité dont il était pour entourer de bonnes haies les champs ensemencés, on se servait encore de son tronc pour faire des toits, et de ses feuilles pour les couvrir. On fesait aussi de ces dernières du papier, du fil, des vêtemens, un espèce de chaussure et de la corde : de son suc, qui était très-abondant, on tirait du vin, du miel, du sucre et du vinaigre.

Jardins.

Les Mexicains avaient en outre des jardins, dont la culture fesait leurs délices : on y voyait distribués avec beaucoup d'ordre des arbres fruitiers, des plantes médicinales, et surtout des fleurs dont ils fesaient une grande consommation, non seulement pour leur agré-

ment particulier, mais encore pour satisfaire à l'usage établi parmi eux d'offrir des bouquets aux Rois, aux seigneurs, aux ambassadeurs et autres grands personnages, indépendamment de la quantité considérable qu'ils en employaient dans leurs temples, et leurs oratoires privés. Parmi les anciens jardins dont il est resté quelque souvenir, on vante ceux qu'avaient les Rois à Mexico et à Tezcuco, ainsi que les jardins des seigneurs d'Iztapalapan et de Huaxtepec. Ce dernier avait six milles de tour, et était arrosé par une belle rivière qui le traversait. Il renfermait une infinité d'arbres de diverses espèces plantés avec symétrie, et plusieurs maisons de délices construites à une égale distance les unes des autres. Parmi les arbres et les plantes qu'on y cultivait il y en avait beaucoup d'exotiques, qui venaient de pays lointains. Les Espagnols conservèrent plusieurs années ce jardin, à cause des plantes médicinales qu'ils en tiraient pour l'usage d'un hôpital qu'ils y avaient fondé.

Inclination a élever des animaux de diverses espèces.

Quoique sans troupeaux et par conséquent sans bergers, les Mexicains ne laissaient pas d'élever chez eux un grand nombre d'animaux de diverses espèces, dont plusieurs sont inconnues en Europe. On voyait chez les particuliers des *Techichi*, un quadrupède qui ressemble, comme nous l'avons dit plus haut, à nos petits chiens, des coqs-d'Inde ou paons d'Amérique, des cailles, des oies, des canards et autres volatiles; chez plusieurs seigneurs des poissons, des cerfs, des lapins et une quantité d'oiseaux; et dans les maisons royales presque toutes les espèces de quadrupèdes, et de volatiles de ces contrées. On peut dire que, dans ce genre de magnificence, Motezuma II. a surpassé tous les souverains du monde, et qu'il n'y a pas eu de nation qu'on puisse comparer aux Mexicains dans l'art d'élever une si grande variété d'animaux, comme dans la connaissance de leurs inclinations, de la nourriture convenable à chacun d'eux, et de tous les moyens les plus propres à leur conservation et à leur propagation.

Le Nochitzli ou cochenille.

Parmi toutes ces espèces différentes, la plus digne de notre attention est celle du *Nochitzli*, ou de la cochenille Mexicaine. Cet insecte si estimé en Europe pour la teinture, particulièrement pour celle en écarlate et en cramoisi, demande une infinité de soins, tant à cause de sa délicatesse, que parce que son existence est sans cesse menacée par une foule d'ennemis. Il craint la pluie, le froid et le vent: les oiseaux, les vers et autres animaux le recherchent et en font leur pâture: c'est pourquoi il faut avoir soin de tenir toujours propres les branches de l'opunzia ou nopal où il éta-

Manière de l'elever.

blit sa demeure, lui faire des nids de foin et de mousse dans les feuilles de cet arbre, dont le suc forme sa nourriture, et ne l'enlever, lorsque vient la saison des pluies, qu'avec la feuille sur laquelle il repose, pour le mettre à l'abri dans les habitations. La femelle change de peau avant de faire ses petits; et pour l'aider dans cette mue, on se sert d'une queue de lapin dont on la frotte doucement, pour ne pas la détacher de la feuille, ni la blesser. Cet insecte fait sur chaque feuille trois nids, dans chacun desquels il dépose jusqu'à quinze petits. Il se reproduit trois fois par an, et à chaque fois on garde un certain nombre des petits pour la génération suivante. On le fait mourir dans l'eau chaude; et c'est de la manière de le faire ensuite sécher, que dépend particulièrement la qualité de la couleur qu'on en obtient. La meilleure cochenille est celle qui a été séchée au soleil; quelques-uns la font sécher dans le *comalli*, ou vase de terre où l'on fait cuire le pain, d'autres dans le *temazcal* ou *ipocauste*, dont nous parlerons ailleurs.

Chasse, pêche.

Les Mexicains n'auraient pas possédé une aussi grande variété d'animaux, s'ils n'eussent été très-habiles à la chasse : les instrumens dont ils se servaient pour cet exercice étaient l'arc, les flèches, le dard, le rets, le lacs et la sarbacane. Mais ils s'adonnaient encore davantage à la pêche, à laquelle les invitaient la position de leur capitale, et la proximité du lac de Chalco qui était très-poissonneux; ils y pêchaient à la ligne, au filet et à la nasse. Leur adresse dans cet exercice ne se bornait pas seulement à la pêche du poisson, ils savaient prendre aussi le crocodile. Pour cela le pêcheur se présentait le plus souvent à l'animal, ayant à la main un bâton fort et bien affilé aux deux bouts, qu'il lui introduisait dans la gueule lorsqu'il l'ouvrait pour le dévorer, de manière à ce que voulant la refermer, il s'enfonçât les deux pointes dans les chairs. Le pêcheur attendait ensuite que le crocodile eût perdu assez de sang pour pouvoir l'assommer sans danger.

Commerce, monnaie.

La pêche, la chasse, l'agriculture et les arts donnaienit l'existence chez ce peuple à plusieurs branches de commerce. Il y avait marché tous les jours dans chaque bourgade de l'empire du Mexique et du vaste pays d'Anahuac; mais tous les cinq jours il s'en tenait un plus considérable et qui était général. Cortès, Diaz et autres historiens ont parlé avec éloge de celui de Mexico. On y trouvait des animaux d'une foule d'espèces différentes, des comestibles, tous les métaux et objets précieux connus de ces contrées, des

drogues et des plantes médicinales, et toutes sortes d'ouvrages en fil de maguey et de palmier de montagne, en coton, en plumes, en poils d'animaux, en bois, en pierres, en or, en argent et en cuivre. Le commerce se fesait par échanges, ou par voie d'achat et vente. Il y avait cinq sortes de monnoie, dont aucune n'avait de coin, qui représentaient la valeur de chaque chose. La première était une espèce de cacao, différente de celle dont on fesait usage dans la consommation, et qui circulait sans cesse entre les mains des négocians. La seconde se composait de petites pièces de toile de coton. La troisième était de l'or en grains renfermés dans des tuyaux de plumes d'oie, dont la transparence permettait de l'y distinguer. La quatrième, qui approchait le plus des monnoies frappées, était de petites pièces de cuivre en forme de T, dont on se servait pour les choses de peu de valeur. La cinquième enfin, dont Cortès fait mention dans sa dernière lettre à Charles-Quint, était des pièces minces d'étain.

Langue Mexicaine etc.

Le grand nombre et la variété des dialectes qu'on parlait dans tous ces pays, dit Clavigero, n'y nuisait nullement au commerce, parce qu'on entendait et l'on parlait partout la langue Aztèque ou Mexicaine. Le même historien nous apprend que les Toltèches, les Chichimèches, d'où descendaient les habitans de Tlascala, les Acolhuis et les Nalucatlaches, parlaient tous la même langue que les Aztèques. La répétition fréquente des syllabes *tli*, *tla*, *itl*, *atl*, jointe à la longueur des mots, dont quelques-uns en ont juqu'à onze, doit rendre cette langue désagréable à l'oreille; mais la complication et la richesse de ses formes prouvent le haut degré d'intelligence de ceux qui l'ont inventée, ou qui en ont établi les règles.

Idiomes, Otomite, Tarasco etc.

La langue Otomite, qui est parlée dans l'ancien royaume de Mechoacan, actuellement la Nouvelle-Galice, est une langue mère, composée de monosyllabes comme la Chinoise, par conséquent toute différente de la Mexicaine, et qui parait avoir été très-répandue. On ne peut pas dire si les idiomes Tarasco, Matlazingo et Coro, qu'on parle également dans la Nouvelle-Galice, sont des ramifications d'une même tige, ou des langues indépendantes l'une de l'autre. Celles de Tarabumara et de Tepehuana qui se parlent dans la Nouvelle-Biscaye; l'idiome de Pimas dans la Pimeria, qui fait partie de Sonora; celui des Apaches, de Kera, de Pira, de Tigna

Idiomes de la Californie

et autres tribus du Nouveau-Mexique; la langue Guecura que parlaient les Moches, nation indigène de la Californie; celles des

Cochimes et des Pericuis dans la même péninsule, des Eslenes et des Rumsènes dans la Nouvelle-Californie, ne présentent encore qu'incertitudes et confusion. Ceux qui voudraient avoir quelques notions, quoiqu'encore obscures, sur les idiomes d'Oaxaca, d'Huazteca, de Maya et de Guatimala, pourront consulter le cent-quatrième livre de la Géographie Universelle de Malte-Brun. Nous parlerons plus loin de leurs caractères hiéroglyphiques ou peintures, qui leur tenaient lieu d'écriture.

Art oratoire et poésie.

Les Mexicains, dont la langue, au dire de Clavigero, était riche, polie et très-expressive, ne manquaient pas d'orateurs ni de poètes. C'était particulièrement dans les ambassades, dans les conseils et dans les discours de félicitation qu'on adressait au nouveau Roi, qu'ils déployaient leur éloquence. Les monumens qui nous en restent rendent témoignage de la solidité de leurs raisonnemens. Mais le nombre des orateurs fut inférieur à celui des poètes. Le langage de leur poèsie était pur, agréable, brillant, figuré et orné de fréquentes comparaisons empruntées des objets les plus intéressans dans la nature. Les sujets de leurs compositions poètiques étaient variés. C'étaient tantôt des hymnes qui se chantaient dans les temples et dans les ballets sacrés, à la louange des Dieux ou pour en obtenir les biens qu'on désirait; tantôt des poèmes historiques sur les évènemens nationaux, et les actions glorieuses de leurs héros, qui se chantaient dans les ballets profanes; tantôt des odes qui renfermaient quelque moralité, ou des règles de conduite salutaires; tantôt enfin des chansons d'amour, ou autres sur quelque sujet amusant comme la chasse etc., qu'on chantait dans les réjouissances publiques. Le Roi Nezahualcojotl s'est rendu célèbre par ses compositions poétiques. Le P. Carocci, Jésuite Milanais, a publié à Mexico, vers le milieu du XVIe siècle une excellente grammaire de la langue Mexicaine, dans laquelle il a inséré quelque vers élégans d'anciens poètes de cette nation.

Poésie dramatique et théâtre Mexicain.

Indépendamment de ces essais lyriques, la poésie dramatique avait aussi fait chez elle quelques progrès. Il y avait un théâtre ou étaient représentées les compositions de ce genre. C'était une espèce de plate-forme carré, et à découvert construite dans la place du marché, ou dans l'enceinte inférieure de quelque temple, et assez élevée pour que les acteurs pussent être vus et entendus de tous les spectateurs. Celle qui se trouvait sur la place de Tlatalolco était, au rapport de Cortès, en maçonnerie; elle avait treize pieds

d'élévation, et trente pas de longueur dans tous les sens. La description que nous a laissée le P. Acosta du théâtre et des représentations dramatiques de ces peuples parait digne de foi : voici ce qu'il dit de celles qui se fesaient à Cholula, à la grande fête du Dieu *Quetzalcoatl*. « Il y avait dans le vestibule du temple de ce Dieu un petit théâtre de trente pieds carrés, bien blanchi, et tapissé de branchages formant des arceaux entrelacés de fleurs et de plumes, auxquels étaient suspendus en grand nombre des oiseaux, des lapins et autres jolis objets, et où tout le monde accourait après diné. Les acteurs y donnaient des représentations burlesques, où ils jouaient des rôles de sourds, d'enrhumés, de boiteux, d'aveugles et d'estropiés, qui venaient demander leur guérison à l'idole : les sourds répondaient à contre sens, les enrhumés en toussant, et les boiteux racontaient en clopinant leurs peines et leurs misères : ce qui excitait les ris de l'assemblée. D'autres travavestis en scarabées, en crapauds, en lézards, exposaient en se rencontrant les avantages de l'animal que chacun d'eux représentait, et cherchaient à s'élever les uns au dessus des autres : dialogues qui donnaient lieu à des saillies, dont s'amusaient beaucoup les spectateurs . . . . . Les acteurs formaient ensuite une danse, qui terminait le spectacle etc. ».

Musique.

La musique des Mexicains était bien plus imparfaite que leur poésie. Ils n'avaient aucun instrument à cordes ; et leurs autres instrumens se réduisaient à l'*Huehuetl*, au *Teponaztli*, et à l'*Ajacaxtli*, à des cornets, à des coquillages marins, et à certaines petites flûtes qui rendaient un son aigu. Le premier (voy. la figure à gauche de la planche 76), était un cylindre en bois, de plus de trois pieds de haut, sculpté et peint d'une manière curieuse au dehors, et recouvert d'une peau de cerf bien préparée, qu'on tendait et qu'on relâchait à volonté, pour en rendre les sons plus aigus ou plus graves. Il ne se jouait qu'avec les doigts, et demandait beaucoup d'adresse de la part du musicien. Le *Teponaztli* (voy. la fig. du milieu à la même planche), qui est encore en usage chez les Indiens, est également cylindrique et vide, mais tout en bois et sans peau, et n'a d'autre ouverture que deux fentes vers le milieu, qui sont parallèles et à peu de distance l'une de l'autre. On le joue en le frappant entre ces deux fentes avec deux baguettes semblables à celles de nos tambours, lesquelles sont ordinairement recouvertes à leur extrémité avec de la gomme élastique, pour en rendre le son plus doux. La grandeur de cet instrument varie ; il y en a de pe-


76.
D.K.Bonatti f.



tits qu'on porte suspendus au cou, et de grands qui ont plus de cinq pieds de long. Les sons qu'on en tire sont mélancoliques, et ceux des grands sont si forts, qu'on les entend à plus de deux milles de distance. L'*Ajacaxtli*, dont on voit la figure à la droite de la même planche, est une espèce de petit vase semblable à une gourde; il est rond ou ovale, avec une quantité de petits trous, et renferme un certain nombre de petites pierres dont le bruit, quand on l'agiste, n'est point désagréable à l'oreille, et sert d'accompagnement aux instrumens. La musique est l'art dans lequel les Mexicains ont le moins réussi.

Danse.

Il n'en est pas de même de la danse, à laquelle ils étaient exercés dès l'enfance sous la direction de leurs prêtres. Leurs danses s'exécutaient tantôt en rond, et tantôt sur plusieurs lignes; il y en avait où les hommes dansaient seuls, et d'autres les femmes. Les nobles y paraissaient magnifiquement habillés, avec des bracelets, des pendans d'oreilles et autres ornemens en or, et de belles plumes, qui ajoutaient à l'éclat de leur parure; ils portaient dans une main un bouclier recouvert en plumes des plus rares, ou un éventail de la même façon, et dans l'autre un *Ajacaxtli*. Les gens du peuple se fesaient des habits de papier, de plumes ou de peau, qui leur donnaient la figure de divers animaux.

La petite danse.

La petite danse qui s'exécutait dans les palais pour l'amusement de seigneurs, ou dans les temples pour quelqu'objet privé de dévotion, ou dans les maisons particulières à l'occasion de mariages, n'était composée que d'un petit nombre de personnes; les danseurs se rangeaient sur deux file en face l'une de l'autre, et figuraient successivement tantôt en se tournant vers quelqu'un de l'extrémité de leur file, tantôt en regardant leur vis-à-vis de la file opposée, tantôt en se croisant de l'une à l'autre: quelquefois le danseur se détachait de sa file, et dansait seul dans l'espace du milieu.

La grande danse.

La grande danse se fesait sur la place principale ou dans le vestibule du grand temple, et se composait de plusieurs centaines de personnes. La musique était au centre de la place, et près d'elle était la danse des seigneurs, qui formaient plus ou moins de cercles selon leur nombre: à peu de distance de là était celle des personnes d'un rang inférieur, qui composaient d'autres cercles; et un peu plus loin on voyait des cercles beaucoup plus grands, qui étaient ceux des jeunes gens. Dans ce genre de danse tous les danseurs se mouvaient en rond, en ayant soin de se maintenir chacun dans leur file. Ceux

qui étaient près de la musique exécutaient ce mouvement avec lenteur et gravité, n'ayant qu'un petit espace à parcourir : motif pour lequel ce cercle n'était composé que des seigneurs et des personnes déjà d'un certain âge. Mais ceux qui en étaient les plus éloignés étaient obligés de mettre dans leur mouvement la plus grande rapidité, pour se trouver toujours vis-à-vis leur chef de file dans le cercle qui était devant eux, et ne pas manquer la mesure que marquaient les seigneurs. Ces danses étaient presque toujours accompagnées de chant. Outre cette danse qui était la plus ordinaire, il y en avait plusieurs autres où les danseurs représentaient quelque mystère de la religion, quelqu'évènement de leur histoire, ou un sujet quelconque de guerre, de chasse, ou d'agriculture. Ces danses auxquelles prenaient part ainsi que les nobles, les prêtres même et les jeunes filles des collèges, étaient encore honorées de la présence du Roi, qui dansait lui-même dans le temple par esprit de religion, et dans son palais pour son plaisir.

Autres danses.

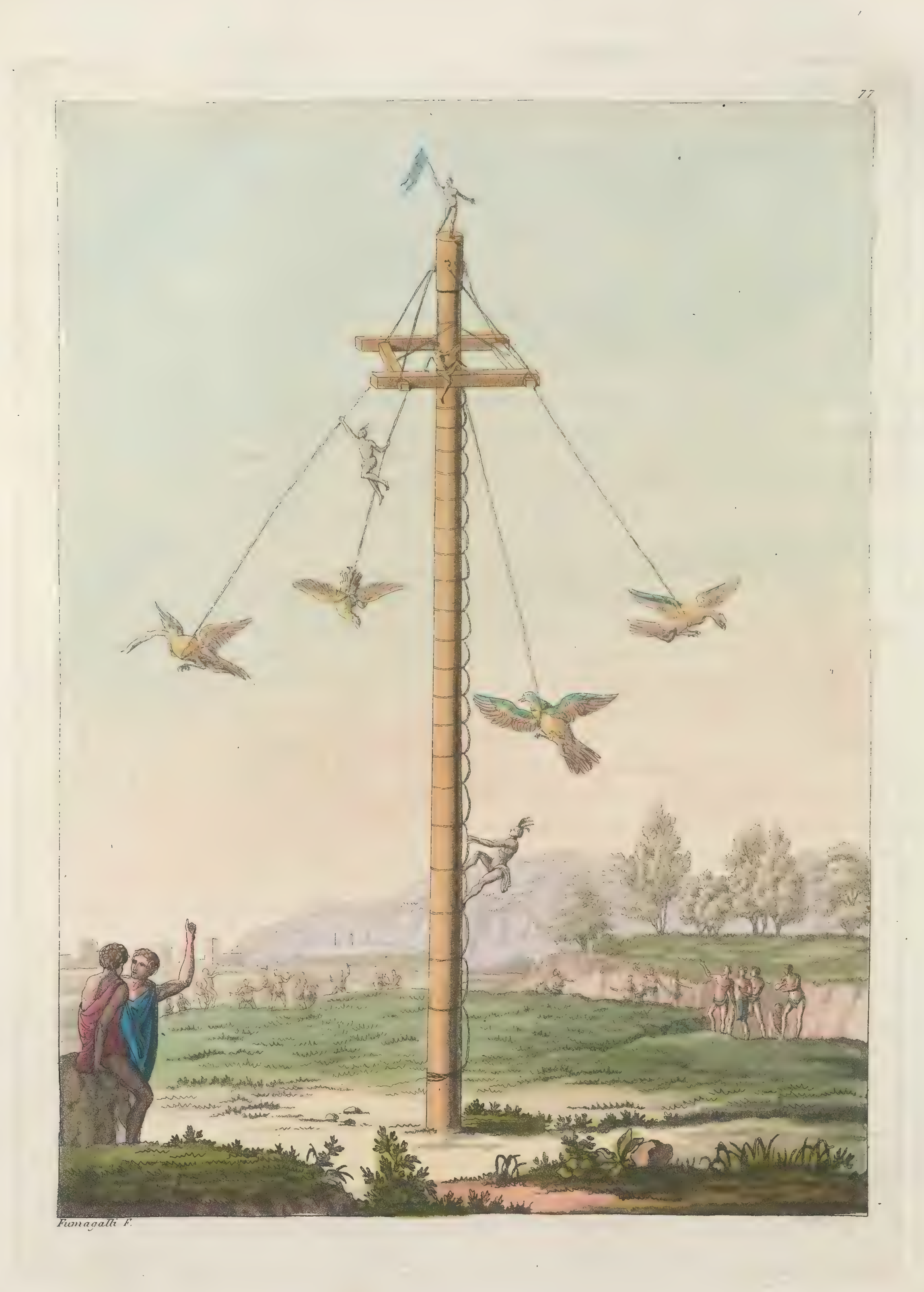
Danse très-curieuse.

Parmi ces diverses sortes de danse, il y en avait une qui est encore en usage aujourd'hui dans l'Yucatan. On plantait en terre une pièce de bois de quinze à vingt pieds de haut, à l'extrémité de laquelle étaient attachées autant de petites cordes qu'il y avait de danseurs, et chacune d'une couleur différente. Chaque danseur prenait une de ces cordes par le bout, et se mettait à danser au son des instrumens : tout l'art de cette danse consistait, de la part de ceux qui l'exécutaient, à savoir se croiser les uns avec les autres, de manière à former avec leurs cordes des entrelacemens, où les couleurs se trouvaient agréablement distribuées en forme d'échiquier ; et, lorsque ces cordes s'étaient racourcies au point de ne pouvoir presque plus y atteindre avec la main, à pouvoir developer cette espèce de tresse par des mouvemens contraires à ceux qui avaient été faits pour la former.

Jeux.

Outre ces diverses sortes d'amusemens, les Mexicains avaient encore des jeux publics et particuliers. Du nombre des premiers était la course à laquelle on avait soin d'exercer les enfans. Il y avait aussi des jeux militaires, où les hommes de guerre donnaient au public le spectacle d'une bataille rangée. Un autre jeu moins utile, mais beaucoup plus célèbre était celui des voltigeurs, qui se fesait dans certaines solemnités, et surtout aux fêtes séculaires. On allait chercher pour cela dans la forêt un arbre très-élevé, fort et droit ; et après en avoir enlevé les branches et l'écorce on le portait à la ville, où




77
Fumagalli F.

on le dressait au milieu d'une grande place. A son extrémité était adaptée une pièce de bois cylindrique, d'où pendaient quatre cordes qui soutenaient un petit chassis carré : voy. la planche 77. Entre le cylindre et le châssis étaient attachées quatre grosses cordes, formant autour de l'arbre autant de tours que devaient en faire les voltigeurs. Ces cordes passaient dans quatre ouvertures pratiquées au milieu des quatre planches qui composaient le châssis. Les quatre principaux voltigeurs travestis en aigles, en aigrettes et autres oiseaux, grimpaient avec une extrême agilité sur l'arbre, à l'aide d'une corde qui allait depuis son pied jusqu'au châssis, d'où ils montaient l'un après l'autre sur le cylindre; et là, après avoir dansé un peu, ils s'attachaient aux extrémités des cordes, s'élançaient de toutes leurs forces en étendant les ailes, et commençaient leur vol. La violence de leurs secousses mettait en mouvement le châssis et le cylindre, et ce châssis déroulait, en tournant, les cordes auxquelles les voltigeurs étaient suspendus, et qui, à mesure quelles s'alongeaient, agrandissaient le cercle dont ceux-ci parcouraient la circonférence. Pendant que ces quatre voltigeurs tournaient ainsi rapidement autour de l'arbre, un autre dansait sur le cylindre en battant d'un petit tambour, ou en agitant une banderole. Dès que les autres qui étaient sur le châssis (car ils grimpaient quelquefois jusqu'à dix ou douze sur l'arbre), voyaient les voltigeurs arriver à leur dernier tour, ils se lançaient le long des mêmes cordes, pour arriver avec eux à terre aux acclamations des spectateurs; et pour faire pompe encore de plus d'agilité dans leur descente précipitée, ils passaient d'une corde à l'autre, toutes les fois qu'il pouvaient s'en approcher assez pour pouvoir les saisir successivement.

Divers autres jeux.

Parmi les jeux usités chez ce peuple, le plus commun et celui qui lui plaisait le plus, était le jeu du ballon. Ce ballon était fait d'*ulé* ou de gomme élastique, de trois ou quatre pouces de diamètre, et malgré sa pesanteur, rebondissait avec plus de force que ceux remplis d'air. Les joueurs se mettaient deux ou trois contre un nombre égal; ils étaient nus, et sans autre vêtement que le *maxtlat* ou ceinture, qui cachait leur sexe. La condition essentielle du jeu était de ne toucher le ballon qu'avec la jointure de la cuisse ou du bras, ou avec le coude; et celui qui le touchait avec la main, avec le pied ou quelqu'autre partie du corps, perdait un point.

Il y avait parmi les Mexicains des hommes très-adroits à certains jeux de main et de pied. Un homme se couchait le dos à terre

les pieds levés, sur lesquels il portait une pièce de bois ronde et d'environ huit pieds de long; il lançait en l'air cette pièce de bois, à une certaine hauteur, la recevait, et la lançait de nouveau avec la plante des pieds; puis la saisissant toujours avec les pieds, il la fesait tourner rapidemment; et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il fesait tout cela avec deux hommes à cheval sur les extrémités de la pièce de bois. Voy. la planche 78. Les jeux qu'on appelle *tours de force* étaient également très-communs chez ce peuple. Un homme se mettait à danser, tandis qu'un autre debout sur ses épaules l'accompagnait par de certains mouvemens, portant également sur sa tête un troisième homme qui dansait, et donnait d'autres preuves de son agilité. On plaçait encore sur les épaules de deux danseurs une pièce de bois, sur le bout de laquelle dansait un troisième. Voy. la même planche.

Peinture. Le jeu, la danse et la musique n'étaient pour les Mexicains que des exercices de simple agrément; mais il n'en était pas de même de la peinture, qui leur servait à conserver la mémoire des évènemens les plus intéressans pour eux. Les Toltèches furent les premiers au Nouveu-Monde à faire usage de la peinture pour l'utilité de l'histoire; du moins aucune autre nation, que nous sachions, ne l'a employée avant eux à cet objet. Elle était encore en usage de tems immémorial chez les Acolhuis, dans les sept tribus des Aztèques, et chez tous les peuples à demi civilisés d'Anahuac. Les Chichimèches et les Otomites, en quittant la vie sauvage, l'apprirent des Acolhuis, et des Toltèches. Les ouvrages de peinture chez tous ces peuples n'étaient pour la plupart que des images de leurs Dieux, de leurs Rois, de leurs grands hommes, de leurs animaux et de leurs végétaux; et les palais des Rois à Mexico et à Tezcuco en étaient remplis. D'autres pourtant étaient historiques, telles que les peintures du recueil de Mendoza, et celles du voyage de Gemelli chez les Aztèches. Il y en avait aussi de mythologiques, et de ce genre est le livre dont parle Clavigero comme appartenant à la Bibliothèque de l'Institut de Bologne. Quelques-unes de ces peintures étaient des espèces de codes contenant les lois, les coutumes et les rites de ces différens peuples: telles sont aussi plusieurs peintures de la collection de Mendoza. On en voyait également de chronologiques, d'astronomiques et d'astrologiques, qui tenaient lieu de calendrier et indiquaient la position des astres, les phases de la lune, et les éclipses etc.


78
Gallina f.







cioè l'anno 1780

A B C D E

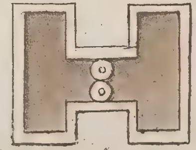
F G H I

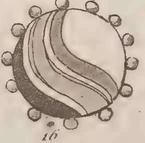
L

1 2 3 4 5

6 7 8 9 10

11 12 13 14





Il y avait de ces peintures dans tout l'empire du Mexique, et si elles eussent été conservées, nous n'aurions rien à désirer aujourd'hui sur l'histoire de ces peuples; mais les premiers missionnaires qui n'y voyaient que des objets de superstition condamnables à leurs yeux, les recherchèrent avec un zèle fanatique, brûlèrent toutes celles qu'ils purent trouver, et ensevelirent ainsi dans un éternel oubli la mémoire d'une foule d'évènemens intéressans. La perte de ces anciens monumens fut un malheur déplorable pour les Indiens; et les Espagnols eux-mêmes se sont repentis, mais trop tard, de leur zèle indiscret et de leur ignorance.

Toutes ces peintures étaient exécutées sur de la toile faite avec des fibres de maguey ou de palmier appelé *icxotl*, ou sur des peaux apprêtées d'une certaine manière, et même sur du papier. Les couleurs employées à ces ouvrages et à la teinture étaient de la plus grande beauté, et se tiraient du bois, des feuilles, des fleurs et de diverses terres minérales. Les montagnes, les édifices, les plantes, les animaux, et surtout les hommes représentés dans les peintures, sont pour la plupart difformes et hors de proportion : ce qui vient peut-être moins de l'ignorance de la grandeur des objets de la part des artistes, que de trop de précipitation dans l'exécution, et de certaines conventions. Malgré cela j'ai vu, dit Clavigero, dans quelques-unes de ces peintures, des portraits d'anciens Rois Mexicains où l'on remarquait, outre la beauté incomparable du coloris, beaucoup d'exactitude dans les proportions.

Caractères numériques, et figures emblématiques.

Les Mexicains ne se bornaient pas dans leurs peintures à la simple représentation des objets, ils y employaient encore certains signes hiéroglyphiques et des caractères. Ils traçaient la figure des objets matériels, et n'en représentaient qu'une partie pour abréger. Quant aux choses immatérielles ou difficiles à exprimer avec le pinceau, ils les désignaient au moyen de certains caractères, non de la nature des nôtres avec lesquels on forme des mots, mais qui exprimaient seuls la chose même. Pour que nos lecteurs puissent s'en former quelqu'idée, nous n'avons cru pouvoir mieux faire que de mettre sous leurs yeux les caractères numériques usités chez ce peuple, ainsi que ceux qui avaient rapport au tems, au ciel, à la terre etc. Voy. la planche 79. Les caractères numériques se composaient d'autant de points qu'il y avait d'unités jusqu'à vingt : ce nombre a un caractère qui lui est propre. On le répétait ensuite jusqu'à vingt fois, ce qui fesait quatre cent etc., comme on

le voit à la même planche. La lettre A représentait le jour, B la nuit, C minuit, D l'année, E le siècle, F le ciel, G l'air, H la terre, I l'eau, L le déluge et la confusion des langues. L'eau signifie le déluge : la tête humaine et l'oiseau qu'on voit dans l'eau sont le signe emblématique de la submersion des hommes et des animaux. La barque avec un homme dedans rappelle celle, où selon la tradition Mexicaine, se sauvèrent un homme et une femme. La figure qu'on aperçoit dans un coin est celle du mont Colhuacan, près duquel ils débarquèrent. L'oiseau perché sur un arbre est la colombe qui communiqua la parole aux hommes, devenus muets depuis le déluge. Les virgules qui sortent de son bec et sont tournées vers les hommes, sont la figure des langues, et leur nombre exprime la quantité de ces dernières.

Figures exprimant les noms de Rois Mexicains

Pour représenter quelqu'un les Mexicains peignaient un homme ou simplement une tête humaine, et sur cette tête une figure qui indiquait la signification de son nom, comme on le voit à la planche 62. Dans toutes ces figures on voit une tête couronnée à la Mexicaine, et chacune d'elles a son signe particulier qui désigne le Roi qu'elle représente. *Acamapitzin*, premier Roi du Mexique signifie celui qui tient des roseaux dans sa main, et c'est ce qu'on voit en effet dans son image. *Huitzilihuitl*, second Roi, signifie plume de l'oiseau qui suce les fleurs. *Chimalpopoca*, troisième Roi, veut dire bouclier fumant. *Itzcoatl*, quatrième Roi, signifie serpent d'itzli, ou armée de lancettes ou de rasoirs de pierre itzli. *Ilhuicamina* était le surnom de Motezuma I.er, cinquième Roi du Mexique, et signifie qui lance des flèches contre le ciel; et en effet il est représenté sous l'emblême d'une flèche lancée contre la figure qui exprimait le ciel. *Axajacatl*, ou visage d'eau, sixième Roi, se représentait par un visage sur lequel est la figure de l'eau. *Tizoc*, septième Roi, veut dire troué, et se représentait par une jambe trouée. *Ahuitzotl*, huitième Roi, est le nom d'un amphibie; et pour indiquer que cet animal vit dans l'eau, l'image de cet élément est peinte sur son dos et sur sa queue. *Motezuma* II., neuvième Roi, signifie seigneur courroucé, mais on n'a pas pu expliquer le sens de la figure qui lui est relative. On n'a pas les images des deux derniers Rois, mais on croit que celle de *Quatemotzin* était un aigle qui s'abat.

Figures de villes.

De même pour réprésenter une ville ou quelque village, les Mexicains peignaient une figure qui exprimait la signification de





G. Gallina f.

son nom. La figure n.° 1 de la dernière planche représente un opunzia ou nopal sur une pierre, animal qui est le signe emblêmatique de la ville *de Tenochtitlan* ou Mexico. Tenochtitlan veut dire lieu où est l'opunzia dans la pierre. La figure n.° 2 représente une pierre précieuse, qui est en effet la signification du nom de la ville de *Chalco*. La figure 3 est celle du derrière d'un homme près d'un jonc, et la figure 4 est encore la même, mais près d'une fleur, pour exprimer les villes de *Tollantzinco* et de *Xochitzinco*, dont les noms signifient à la fin du lieu planté de joncs, et à la fin des fleurs ou du champ fleuri. Mais cet article deviendrait trop long, si nous voulions donner la signification de toutes les figures renfermées dans cette planche: nous nous bornerons donc à indiquer simplement le sens des autres, qui désignent les villes suivantes savoir; 5, Huaxjacac, 6, Atotonilco, 7, Ahuilizapan, 8, Atenco, 9, Tehuilojocan, 10, Nepohualco, 11, Michmalojan, 12, Quauhtinchan, 13, Tlacotepec, 14, Macuilxochitl, 15, Tlachco, 16, Tecozuauhela (1).

Siécle, année et mois Mexicains représentés par des figures.

Clavigero s'est encore très-étendu dans l'explication qu'il a donnée de toutes les figures du siècle, de l'année et du mois des Mexicains; mais avant d'entamer ce sujet, il est nécessaire de donner quelques notions sur la manière dont le tems était divisé chez ce peuple. On y trouve l'année et le siècle réglés, de tems immémorial, avec une intelligence supérieure à celle que comportent leurs arts et leurs sciences. Sous ce dernier rapport, les Mexicains sont sans contredit inférieurs aux Grecs et aux Romains; mais ils ne le cèdent à aucune nation civilisée dans la composition de leur calendrier. Ils ont suivi, ainsi que les Acolhuis et autres peuples à demi civilisés, le système des anciens Toltèches pour le comput des tems. Leur siècle était composé de cinquante-deux années, distribuées en quatre périodes chacune de treize ans; et de deux siècles ils formaient un âge, qu'ils appelaient *Huehuetiliztli*, ou vieillesse de 104 ans. Les années avaient quatre noms, qui étaient; *Tochtli*, lapin; *Acatl*, roseau; *Tecpatl*, caillou; *Calli*, maison; et de ces années ils composaient le siècle avec différens nombres. La première année du siècle était lapin, la 2.ᵉ roseau, la 3.ᵉ caillou, la 4.ᵉ maison, la 5.ᵉ lapin, et ainsi de suite jusqu'à la la 13.ᵉ année qui était lapin, et terminait la première période. La seconde commençait par roseau, et se continuait par caillou, maison, lapin et

(1) V. l'*explication des figures obscures* qui se trouve à la fin du 2.ᵉ vol. de l'Histoire Mexicaine de Clavigero.

se terminait encore par roseau. De même la troisième période commençait et se terminait par caillou, et enfin la quatrième commençait et finissait par maison, qui était en même tems la fin du siècle, ensorte qu'avec ces quatre noms et ces treize nombres, il était impossible de confondre une année avec l'autre. C'est ce qu'il sera plus aisé de comprendre au moyen de la table ci-jointe, qui donne la division du siècle. Voyez la figure 3 de la planche 80.

L'année Mexicaine était composée comme la nôtre de 365 jours; et comme elle était de 18 mois de vingt jours chacun, qui ne font que 360 jours, ils ajoutèrent à la fin du dernier mois cinq jours, qu'ils appelaient *Nemontemes* ou inutiles, parce qu'on ne les employait qu'à se faire des visites réciproquement. L'année, premier lapin, qui était la première de leur siècle, commençait à ce qu'il parait au 26 fevrier; mais elle anticipait d'un jour tous les quatre ans, à cause du jour intercalaire de notre année bissextile: ce qui fit que dans les dernières années du siècle Méxicain, elle commençait au 14 fevrier, en raison des treize jours que nous intercalons dans le cours de cinquante-deux ans. Mais le siècle fini, l'année recommançait au 26 fevrier. Les noms que portaient les mois étaient pris des occupations qu'on y avait, ainsi que des fêtes qui s'y célébraient, et des accidens de la saison dans laquelle ils tombaient. La variété de ces noms chez les Mexicains, comme chez plusieurs autres peuples, a fait que les écrivains les ont aussi exprimés de diverses manières.

L'idée du mois s'exprimait par un cercle ou une roue divisée en vingt figures, qui signifiaient les vingt jours, comme l'indique celle qu'on voit sous le n.° 1 de la planche ci-dessus. On représentait l'année par une autre roue composée de dix-huit figures, qui désignaient les dix-huit mois, et dans laquelle était souvent peinte l'image de la lune: voy. le n.° 2 de la même planche. La figure que nous joignons ici est copiée sur celle qu'en a publiée Gemelli, qui l'a copiée lui-même sur une peinture antique. Le siècle, comme nous venons de le dire, était représenté sous l'image d'une roue divisée en cinquante-deux figures, ou plutôt en quatre figures répétées treize fois. La roue en mouvement portait sur sa circonférence l'image d'un serpent, dont le corps formait quatre replis qui indiquaient les quatre vents cardinaux, et le commencement des quatre périodes de treize ans. La roue qu'on voit représentée sous le n.° 3 a été copiée sur deux autres, qui ont été publiées l'une par Valadés, et l'autre par Ge-

melli, dans le cercle de laquelle nous avons fait représenter l'image du soleil, comme le fesaient ordinairement les Mexicains.

Sculpture.

Les artistes de ce peuple ont été plus heureux en sculpture et dans les ouvrages de jet et de mosaïque, qu'en peinture. Ils exprimaient mieux sur la pierre, le bois, l'or, l'argent et dans leurs ouvrages en plume, les images de leurs héros et les opérations de la nature, qu'ils ne le fesaient sur le papier, soit parce que ces ouvrages étant plus difficiles ils les entreprissent avec plus d'ardeur, soit parce que le prix qu'on y attachait excitât plus vivement leur industrie et leur émulation. La sculpture fut un des arts que cultivaient les anciens Toltèches. A l'arrivée des Espagnols, il existait encore des statues en pierre qui étaient des ouvrages sortis de cette nation, tels que l'idole de Tlaloc, qui était placée sur le haut de la montagne du même nom, et pour laquelle les Chichimèches et les Acolhuis avaient la plus grande vénération, ainsi que les statues gigantesques qu'on voyait dans les deux fameux temples de Teotihuacan. Les Mexicains avaient dejà des sculpteurs quand il sortirent d'Aztlan leur patrie, car on sait que ce fut alors qu'ils fabriquèrent l'idole d'Huitzilopochtli, qu'ils portèrent avec eux dans leurs longues marches. La pierre et le bois étaient la matière dont ils se servaient communément pour faire leurs statues. Ils ne fesaient point usage du fer pour travailler la pierre; le seul instrument qu'il employaient pour cela était une espèce de ciseau en pierre à feu, et pourtant ils ne laissaient pas de réussir, malgré l'imperfection de cet instrument. Ils savaient donner à leurs statues toutes les attitudes dont le corps humain peut être susceptible; ils observaient dans leur exécution les plus justes proportions, et n'y laissaient même rien à désirer pour la finesse des traits. Ils gravaient aussi sur la pierre des figures en bas-relief, telles que celles de Motezuma II. et d'un de ses fils, qui étaient sculptées sur une pierre du mont Chialpoltepec, et dont le P. Acosta parle avec éloge. Ils fesaient en outre des statues d'argile et en bois, et se servaient pour cela d'un ciseau de cuivre.

Ouvrages de jet.

Mais les ouvrages de jet avaient aux yeux des Mexicains bien plus de prix que ceux de sculpture, tant à cause de la valeur de la matière, que de l'excellence même du travail. Ce qu'on rapporte des productions merveilleuses de cet art au Mexique ne serait pas croyable, si, outre le témoignage de ceux qui les ont vues sur les lieux, il n'en était venu une quantité en Europe. Les ouvrages en

or et en argent envoyés par Cortès à Charles-Quint firent l'étonnement des orfèvres Européens.

Ouvrages en mosaïque

Les Mexicains fesaient en outre avec des plumes d'oiseaux de la plus grande beauté une espèce de mosaïque, dont ils fesaient beaucoup de cas. La nature leur fournissait dans ces plumes brillantes toutes les couleurs que l'art sait employer, et même plusieurs autres qu'il n'a pu encore imiter. Lorsqu'il s'agissait d'exécuter quelqu'ouvrage de ce genre, plusieurs artistes se réunissaient, et après que le plan et le dessin en avaient été tracés, chacun en prenait une partie pour la faire en son particulier. Après que ces travaux partiels étaient achevés, tous les artistes se réunissaient de nouveau pour en former l'ouvrage entier. L'exécution se fesait ainsi : l'artiste prenait les plumes avec de petites pinces pour ne pas les gâter, et les collait sur la toile avec une matière glutineuse : ensuite on réunissait toutes ces parties sur une planche ou sur une lame de cuivre, puis on les polissait doucement et avec un tel art, qu'on aurait cru que l'ouvrage était fait au pinceau. Ce sont là ces tableaux tant vantés par les Espagnols et autres peuples de l'Europe, et dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la variété et de l'éclat des couleurs, ou de l'artifice de l'ouvrage et de l'adresse de l'artiste.

Architecture.

Une nation aussi habile dans les arts de simple curiosité et de luxe, ne pouvait manquer de ceux qui sont nécessaires à la vie. L'architecture, dont la nécessité enseigna l'art aux premiers hommes, fut en usage dans le pays d'Anahuac, au moins du tems des Toltèches. Les Chichimèches leurs successeurs, les Acolhuis et tous les autres habitans des royaumes d'Acolhuacan, de Mexico, et de Michuacan, de la république de Tlascallan et autres provinces, ont construit des maisons et bâti des villes de tems immémorial.

Les maisons étaient faites en pierre et en chaux; elles avaient deux étages, avec des chambres et des salles bien distribuées et de grandes cours : le toit en était plat en forme de terrasse, et en bois bien travaillé; et les murs en étaient si bien blanchis, si polis et si luisans, que les Espagnols crurent d'abord qu'ils étaient en argent : le pavé de ces chambres en était bien uni et parfaitement lisse. Plusieurs de ces maisons étaient crenelées par le haut, et avaient des tours avec un jardin attenant. Les grandes maisons de la capitale avaient pour la plupart deux entrées, dont l'une donnait sur la rue, et l'autre sur le canal. Les Mexi-

cains connaissaient aussi l'art de construire des arcs et des voûtes, comme on le voit par leurs bains, ainsi que par les restes des palais royaux de Tezcuco et autres bâtimens, qui ont échappé à la fureur des conquérans, et comme l'attestent encore plusieurs de leurs peintures. Ils fesaient même usage de corniches et autres ornemens d'architecture, comme nous l'avons observé dans la description de leurs téocals, et dans les ruines de Miguitlan ou Mitla. Ils aimaient à avoir autour de leurs portes et de leurs fenêtres un ouvrage en pierre, qui avait l'air d'un treillage: à certains édifices c'était un grand serpent aussi en pierre, dont le corps passait par toutes les fenêtres de la maison, et qui mordait sa queue sur la porte principale. Les colonnes de ces édifices étaient cylindriques ou carrées, mais nous ignorons si elles avaient une base ni un chapiteau. On avait grand soin qu'elles fussent d'une seule pièce, et quelquefois elles étaient décorées de figures en bas-relief. On les fesait de pierre ordinaire; mais dans les palais royaux elles étaient en marbre, et il y en avait même quelques-unes en albâtre, que les Espagnols prirent pour du jaspe. Les cours et les temples étaient pavés pour la plupart en pierre de *Tenajoccan*, mais il y en avait aussi qui l'étaient en marbres et en pierres rares disposés en échiquier.

Du reste, quoique les Mexicains ne puissent entrer nullement en parallèle avec les Européens pour le goût en fait d'architecture, les Espagnols ne laissèrent pas d'être extrêmement surpris à la vue des palais royaux de Mexico, dont Cortès dans sa première lettre à Charles-Quint parle ainsi: « Il avait, dit-il, (Motezuma) dans cette ville (Mexico) des maisons d'une telle magnificence, que je ne saurais comment vous en faire la description; qu'il me suffise de dire, qu'il n'y en a pas de pareilles dans toute l'Espagne ».

Aqueducs.

Les Mexicains ont encore construit beaucoup d'aqueducs. Il y en avait deux qui avaient deux milles de long, et portaient leurs eaux de Chapoltepec à la capitale; ils étaient en maçonnerie, et passaient sur une chaussée qui avait été construite exprès sur le lac: leurs eaux se distribuaient à l'entrée de la ville en plusieurs canaux, qui alimentaient diverses fontaines, et fournissaient particulièrement aux besoins des palais royaux. On voit encore à Tezcutzinco, ancien lieu de plaisance des Rois de Tezcuco, l'aqueduc qui conduisait l'eau à leurs jardins. La chaussée dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres qui traversent le lac, sont des monumens incontestables de l'industrie de ce peuple, de

la même manière que les pyramides dont nous avons donné plus haut la description, attestent ses connaissances en architecture.

Autres arts : ouvriers en bois, tisserands, jouailliers etc.

Les ouvriers en bois fesaient de beaux ouvrages avec leurs outils de cuivre, dont quelques-uns se voient encore aujourd'hui. Les manufactures de toile étaient répandues partout, et c'était un des arts, que presque tous les Mexicains apprenaient. Ils n'avaient ni laine, ni soie, ni lin, ni chanvre; mais ils suppléaient à la première avec le coton, à la seconde avec les plumes et le poil du lapin et du lièvre, au lin et au chanvre avec l'*Iczotl*, ou palmier de montagne, avec le *Quetzalichtli*, avec le *Pati*, et autres espèces de *maguei*. Ces toiles étaient faites de fil de diverses couleurs, dont le tissu offrait des images de fleurs et d'animaux. On fesait avec des plumes et du coton tissus ensemble des manteaux, des couvertures de lit, des tapis et autres objets de ce genre, d'un moelleux et d'une beauté également admirables. On teignait aussi et l'on filait le poil de lièvre et de lapin le plus fin, qu'on tissait ensuite avec du coton, et l'on en fesait des toiles d'hiver aussi chaudes que souples pour les seigneurs. On tirait des feuilles du maguei un fil, dont on fesait des toiles qui ne le cédaient point à celles de lin. Les peaux des quadrupèdes et de certains oiseaux étaient apprêtées avec art, et on laissait même à quelques-unes le poil ou la plume. Il y avait des jouailliers qui, non seulement connaissaient les différentes pierres précieuses, mais encore qui savaient les polir, les travailler, et en former toutes les figures qu'il leur plaisait. Les plus usitées de ces pierres chez les Mexicains étaient les émeraudes, les améthistes, les cornioles et autres inconnues en Europe. Clavigero a voulu donner une idée de leur goût dans les arts, en insérant dans son septième livre une longue nomenclature des premiers objets, que Cortès envoya à Charles-Quint peu de jours après son arrivée au Mexique. Cette liste est prise de l'histoire de Gomara qui vivait alors en Espagne, à l'exception de quelques articles de peu d'importance.

Médecine.

Ceux qui fesaient leur profession de la médecine, instruisaient leurs enfans à connaître la nature et la diversité des maladies du corps humain, ainsi que les plantes dont la vertu avait été reconnue par leurs ancêtres. Hernandez (1) nous donne à cet égard des

(1) Le Docteur Hernandez médecin de Philippe II. Roi d'Espagne, s'étant rendu célèbre par ses ouvrages sur l'Histoire naturelle de Pline, fut envoyé par ce Monarque au Mexique, pour y faire des récherches





Fumagalli F.

détails intéressans dans son histoire naturelle du Mexique. Cet habile écrivain prit les médecins du pays pour guide dans les recherches qu'il fut chargé de faire en objets d'histoire naturelle, dans toute l'étendue de ce vaste empire. C'est aux lumières de ces derniers que l'Europe est redevable de la connaissance du tabac, du baume d'Amérique, du copal, du liquidambra, de la salse-pareille, du tecamaca, du jalap, de l'orge et des pignons purgatifs, ainsi que de beacoup d'autres simples qui ont été d'un grand usage dans la médecine. La saignée était très-usitée chez les Mexicains et autres peuples d'Anahuac; et leurs médecins qui étaient en cela très-habiles, se servaient de lancettes d'iztli. Plusieurs personnes se fesaient et se font encore d'elles-mêmes cette opération avec une épine de maguey.

Bains. Le Temazcalli *ou ipocauste Mexicain.*

Parmi les moyens auxquels les Mexicains avaient recours pour se maintenir en santé, le bain était un des plus usités. Celui qu'ils appelaient *Temazcalli*, qui est l'ipocauste Mexicain, mérite d'être rapporté par sa singularité. Ce bain est construit le plus souvent en briques non cuites. Sa forme ne diffère guères de celle de nos fours à cuire le pain, avec cette différence pourtant que l'aire du *temazcalli* est un peu convexe, et plus bas, que le niveau du sol: son plus grand diamètre est d'environ huit pieds, et sa plus grande hauteur de six: l'entrée semblable également à l'ouverture d'un four, est assez grande pour qu'un homme puisse y passer en se courbant. Vis-à-vis cette entrée et au fond il y a une poêle en pierre ou en briques, dont la porte est en dehors par où on l'allume, et qui a un trou en haut pour donner issue à la fumée. La partie du *temazcalli* où se trouve ce poêle, a environ deux pieds et demi en carré, et est fermé en pierre sèche de *tetzontli*, ou autre non moins poreuse. Il y a au milieu de la voûte un autre trou ou soupirail. La planche 81 offre le dessin d'un de ces temazcalli: le n.° 1 est la partie de devant, le n.° 2 celle de derrière, et le n.° 3 en est la coupe.

sur l'histoire naturelle de ce pays. Il y travailla avec d'autres savans naturalistes plusieurs années en mettant à profit les connaissances qu'il trouva dans les médecins du pays. L'ouvrage qu'il publia ensuite était composé de 24 livres d'histoire, et d'onze tomes d'excellens dessins d'animaux et de plantes; mais le Roi le trouvant trop volumineux, ordonna à son médecin Nardo Antonio Recchi Napolitain d'en faire un abrégé. Cet ouvrage ainsi réduit fut publié en Espagnol à Mexico par François Ximenès en 1615, et en Latin à Rome en 1651.

Lorsque quelqu'un veut prendre un bain, on fait auparavant porter dedans une natte, un bassin d'eau et un paquet d'herbes ou de feuilles de maïs. Ensuite on allume du feu dans le poèle, qu'on chauffe jusqu'à ce que les pierres par lesquelles il communique au temazcalli soient devenues rouges. Celui pour qui le bain est préparé y entre nu, et souvent, soit pour cause d'infirmité, ou pour plus de commodité avec un domestique. A peine y est-il entré qu'on en ferme bien l'entrée, en laissant cependant encore ouvert pour quelque tems le soupirail, qui est à la voûte, pour que la fumée qui s'est introduite par les interstices des pierres puisse s'échapper, et après qu'elle est sortie on le bouche également. On jette ensuite de l'eau sur les pierres brûlantes, d'où s'élève ausitôt une épaisse vapeur qui se porte à la voûte. Tandis que le malade est étendu sur la natte, le domestique commence à le frapper doucement, surtout à la partie souffrante, avec le paquet d'herbes qu'il a soin de tremper légèrement dans le bassin, dont l'eau est déjà tiède. Cette opération provoque dans le malade une douce transpiration, qu'on augmente et qu'on diminue à volonté. Après qu'elle a été portée au point que le besoin exigeait, on donne issue à la vapeur, on ouvre la porte, et le malade s'habille, ou bien on le transporte bien couvert dans une des chambres qui sont le plus souvent contigues à l'entrée du bain.

Le temazcalli a toujours été en usage chez les Indiens dans certaines maladies, surtout dans les fièvres qui sont l'effet de quelque constipation. Les femmes y ont recours communément après leurs couches, et on l'emploie aussi pour guérir ceux qui ont été mordus ou blessés par quelqu'animal venimeux. C'est un remède efficace pour l'évacuation des humeurs épaisses et tenaces, et l'usage en serait très-salutaire en Italie, où il y a tant de rhumatismes.

Nourriture.

On a lieu d'être surpris que les Mexicains, et surtout les pauvres, ne fussent pas sujets à beaucoup de maladies à cause de la qualité de leur nourriture: car pendant tout le tems qu'ils restèrent confinés, après la fondation de Mexico, dans les petites îles de leur lac, ils se nourrirent indifféremment de tout ce qu'ils pouvaient tirer de l'eau, et menèrent une vie extrêmement misérable. Mais depuis qu'ils eurent appris à faire commerce de leur poisson, et à cultiver leurs ilots, ils commencèrent à se mieux traiter; et les Espagnols attestent que leurs tables ne laissaient rien à désirer pour l'abondance, la variété et l'assaisonnement des mets.





Parmi leurs comestibles il faut mettre au premier rang le maïs appelé *Tlaolli* dont ils avaient plusieurs espèces, de grosseur, de couleur et de qualité différentes. Ils fesaient avec ce grain un pain qui diffère totalement du nôtre par le goût, la forme, et la manière de le faire qu'ils ont conservée jusqu'à présent. Ils mettent d'abord le maïs dans de l'eau avec de la chaux, et lorsqu'il s'est un peu amolli, ils le frottent entre les mains pour en enlever l'enveloppe. Voy. la figure à la planche 82. Ensuite ils le broyent dans leur *Metlatl*, voy. la figure de la même planche. Ils prennent un peu de cette pâte, qu'ils battent dans leurs mains, (voy. l'autre figure), et après lui avoir donné la forme convenable, ils la mettent cuire dans leur *Comalli*. Leurs pains sont de forme circulaire et plats, d'environ huit doigts de diamètre, et d'un peu plus d'une ligne d'épaisseur; on en fait encore de plus petits, et ceux des seigneurs sont aussi minces qu'une feuille de notre gros papier. On mêle ordinairement avec le maïs des fleurs et certaines plantes médicinales, pour rendre le pain plus salutaire et lui donner plus de saveur. La fabrication du pain et l'apprêt des mets ont toujours regardé les femmes chez ce peuples.

Maïs.

Outre le pain on fesait encore avec le maïs plusieurs autres mets, ainsi que diverses boissons dans lesquelles on mettait certains ingrédiens. L'Atolli est une espèce de pâte faite avec de la farine de maïs bien broyé, détrempé dans l'eau et coulé. On met au feu le liquide au sortir du tamis, et on lui donne un autre degré du cuisson, jusqu'à ce qu'il ait acquis la densité convenable. On y mèle ordinairement un peu de miel pour le rendre plus doux; et c'est pour les Indiens un mets si agréable, qu'ils ne peuvent s'en passer. Le Docteur Hernandez distingue dix-sept espèces différentes d'Atolli, tant pour la saveur que pour la manière de le préparer.

Après le maïs, les végétaux les plus en usage chez les Mexicains étaient le cacao, la chia et les haricots. On fesait avec le cacao plusieurs boissons, entr'autres celle qu'ils appelaient *Chocolatl*, d'où est dérivé le nom de notre chocolat, comme nous l'avons observé ailleurs. Pour faire cette boisson, ils broyaient une égale quantité de cacao et de semis de *Pochotl*, et mettant le tout ensemble avec une quantité d'eau proportionnée, dans un vase, ils le remuaient et l'agitaient avec un petit instument dentelé, appelé dans quelques endroits de l'Italie *frullo*; puis ils en enlevaient la partie huileuse qui surnageait, et la mettaient dans un autre

Chocolat.

vase. Ils joignaient au reste une petite poignée de pâte de maïs cuit, et lui fesaient prendre au feu un certain degré de cuisson, et après l'en avoir retiré ils y remettaient la partie huileuse, et attendaient que ce mélange fût devenu tiède pour le prendre. Ils fesaient avec la semence de la chia une boisson extrêmement rafraichissante, dont l'usage est encore très-commun dans ce pays; et avec la même semence et le maïs ils fesaient le *Chianzotzolatolli*, qui était une boisson excellente, et très-usitée anciennement.

Viande. Les Mexicains ne mangeaient pas beaucoup de viande; néanmoins ils en fesaient usage dans leurs festins; et tous les jours on voyait sur la table des seigneurs des viandes d'animaux de diverses espèces, comme du cerf, du lapin, du sanglier, de la *tuze*, du *techichi* qu'ils engraissaient à cet effet: on y servait aussi des dindons, des paons et des cailles.

Fruits. Leurs fruits les plus communs étaient le *mamei*, le *Tliltzapotl*, le *Coshcitzapol*, le *Schiotzapol*, l'ananas, le chirimoja, l'*Ahuacatl*, le *Capolin* ou cerise du Mexique, et divers fruits de *Tunes* ou figues d'Inde.

Les Mexicains manquaient cependant de lait et de graisse, attendu qu'ils n'avaient ni vaches, ni brebis, ni chèvres, ni cochons. L'assaisonnement ordinaire de leurs mets était, outre le sel, le piment et la pomme d'amour, dont l'usage s'est aussi très-répandu parmi les habitans Espagnols.

Boissons. Ils avaient aussi plusieurs sortes de vins ou boissons de ce genre, qu'il tiraient du maguei, du palmier, de la tige et du maïs même, avec lequel ils fesaient leur *Chicha*, dont font mention tous les historiens d'Amérique. Mais de toutes ces boissons, la plus usitée et sans contredit la meilleure est le vin de maguei appelé *Octli*. La manière de le faire est celle-ci. Quand le maguei, qui est l'aloès du Mexique, est arrivé à un certain degré d'accroissement et de maturité, on en coupe la tige ou plutôt les feuilles encore tendres dont cette tige se forme au centre de l'arbre, où il reste une certaine cavité. On racle la surface intérieure des grosses feuilles qui entourent cette cavité, et l'on en recueille le suc qui est doux, et que l'arbre distille en si grande quantité, qu'un seul en donne plus de six cent livres pesant en six mois.. On extrait ce suc de la cavité avec un tuyau, et on le dépose dans un vase, où il fermente en moins de vingt-quatre heures. Ce vin est blanc, un peu âpre, et assez fort pour enivrer.





Gallina inc.

L'habillement des Mexicains était fort-simple; il se réduisait pour les hommes au *Maxtlat* et au *Tilmatli*, et pour les femmes au *Cueitl* et à l'*Huepilli*. Le *Maxtlat* était une large ceinture, dont les deux bouts pendaient devant et derrière pour couvrir les parties naturelles. Le *Tilmatli* était un manteau carré, d'environ quatre pieds de long, dont deux bouts se nouaient sur la poitrine ou sur l'épaule, comme on le voit dans les figures de la planche 83. Le *Cueitl* était un morceau de toile carré, dont les femmes s'enveloppaient depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe. L'*Huepilli* était une espèce de chemisette ou de camissole sans manches. L'habillement des pauvres était en fil de maguei ou de palmier de montagne, ou tout au plus de grosse toile de coton; mais celui des gens aisés était de coton fin teint de diverses couleurs, sur lequel étaient représentées différentes sortes d'animaux et de fleurs, ou bien d'un tissu composé de coton et de plumes, ou de poil de lapin, et orné de petites figures en or avec de beaux glands, surtout le *Maxtlatl*. Les hommes portaient deux ou trois manteaux, et les femmes trois ou quatre camisoles et autant de jupes, qu'elles mettaient les unes par dessus les autres, de manière à ce qu'on pût voir une partie de chacune de ces jupes. Les riches s'habillaient en hiver d'une espèce de veste de coton, dans le tissu de laquelle il entrait des plumes et du poil de lapin. Outre leur *Huepilli* les femmes de condition portaient par dessus une espèce de robe, assez semblable au surplis de nos ecclésiastiques, mais plus large et avec des manches plus longues. Voy. les figures de la même planche. Leur chaussure se composait d'une simple semelle de cuir, ou de grosse toile de maguei, qui se liait avec des attaches, et ne couvrait que la plante du pieds. Le Roi et les seigneurs avaient à ces attaches des ornemens en or et en pierres précieuses. Indépendamment des belles plumes et des pierreries qui entraient dans leur parure, ils portaient encore des pendans d'oreille, avec un anneau passé dans la lèvre inférieure: plusieurs s'en mettaient même un autre dans le cartillage du nez; ils avaient également des colliers, des bracelets, et de grands anneaux aux jambes. Ces objets de parure, pour les pauvres, étaient d'ambre, de cristal, de quelque petite pierre luisante ou en coquillages; mais les riches les avaient en perles, en émeraudes, en améthistes ou autres pierres précieuses montées en or. Les Mexicains portaient tous les cheveux longs: c'était même un déshonneur chez eux que d'être rasé, excepté pour les filles qui se consacraient

Habillement.

Ornemens.

Chevelure.

au service du temple. Les femmes laissaient leur chevelure flottante, mais les hommes la liaient de diverses manières, et l'ornaient de belles plumes pour danser comme pour aller à la guerre. Les deux dernières figures à la droite de la même planche représentent, l'une un soldat, et l'autre un prêtre Mexicain.

Le manuscrit du Vatican que nous avons cité ailleurs, contient plusieurs portraits de Mexicains, qui nous présentent la forme de leur habillement. Le n.° 7 de la planche 63, est un habitant de la Tzapoteca, province qui comprenait la partie sud-est de l'intendance d'Oaxaca. Aux n.os 8 et 9 on voit deux femmes de la Huasteca: l'habillement de la dernière figure est sûrement Indien, mais celui de la première a beaucoup de ressemblance avec le costume Européen. Celle qui le porte serait-elle une femme du pays, à laquelle les soldats de Cortès donnèrent un mouchoir de cou avec un rosaire ? Je ne déciderai pas cette question, dit Humboldt; mais j'observerai que le mouchoir triangulaire se trouve dans plusieurs peintures Mexicaines antérieures à l'arrivée des Espagnols; et que le prétendu rosaire, au bout duquel on ne voit pas de croix, pourrait bien être un de ces chapelets usités de tems immémorial dans toute l'Asie orientale, au Canada, au Mexique et au Pérou.

Ameublement

L'ameublement des Mexicains ne répondait pas à leur vanité et au luxe de leur parure. Leur lit se composait d'une ou de deux grosses nates de jonc, auxquelles les riches joignaient d'autres nates fines de palmier, et des draps de coton. Les gens du peuple se couvraient avec leur tilmatli; mais les riches avaient des coussins de coton et de plumes. Ils prènaient leurs repas sur une natte qu'ils étendaient à terre. Ils avaient des serviettes, des plats, des assiettes, des pots et autres ustensiles semblables en terre fine, mais point de cuillères ni de fourchettes, du moins à ce qu'il semble. Leurs sièges étaient des bancs peu élevés en bois, en jonc ou en palmier. Point de maison qui n'eût son *Metlatl* et son *Comalli*; le premier était la pierre qui servait à moudre le maïs et le cacao, comme on le voit à la planche 82. Le *Comalli* est un ustensile rond et un peu concave, qui a un doigt d'épaisseur, et environ vingt-sept pouces et demi de diamètre. Les vases pour boire étaient faits avec l'écorce de certains fruits semblables à nos courges; les uns appelés *Xicalli* étaient grands et parfaitement ronds, et les autres qui s'appelaient *Tecomatl* étaient plus petits et cylindriques. Ils sont durs, pesans, et de couleur d'un vert foncé; le *Xicalli* a envi-

ron seize pouces de diamètre; et le *Tecomatl*, qui est un peu moins haut, a à-peu-près quatre doigts d'épaisseur. Ces vases étaient formés chacun de la moitié d'un de ces fruits partagé par moitié, et on leur donnait avec certaines terres minérales un vernis solide, de bonne odeur et de diverses couleurs, surtout d'un beau rouge.

Les Mexicains ne connaissaient point l'usage des chandelles, ni de l'huile pour s'éclairer. Les habitans des pays maritimes se servaient pour cela de *cucuis*, qui sont des scarabées lumineux; mais en général on se fesait des flambeaux d'*Ocotl*, qui, en répandant beaucoup de clarté et une odeur suave, avaient néanmoins le défaut d'enfumer, et de noircir de suie les habitations. Au surplus, ces peuples n'avaient guères besoin de lumière, attendu qu'ils consacraient au repos à-peu-près toutes les heures de la nuit, après avoir employé tout le jour au travail. Le moyen dont ils se servaient, ainsi que les autres nations de l'Amérique pour se procurer du feu, était le même que celui dont fesaient usage les anciens pâtres en Europe, qui est de frotter rapidement deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Botturini assure néanmoins qu'ils se servaient aussi pour cela de la pierre à feu.

Après le repas, les seigneurs cherchaient dans la fumée du tabac les douceurs du sommeil. Cette plante était d'un grand usage parmi eux; ils s'en fesaient diverses sortes de médicamens, et la prenaient en fumée par la bouche, et en poudre par le nez. Leur manière de le fumer était de mettre dans un petit tuyau de bois, de jonc, ou de quelqu'autre matière plus précieuse, de la feuille de cette plante avec de la gomme de liquidambra, et autres herbes chaudes et odoriférantes. Ils recevaient la fumée en pressant le tuyau avec la bouche, et en se bouchant les narines avec les doigts, pour l'aspirer avec plus de force, et la faire passer jusqu'au poumon.

Ce que nous avons dit jusqu'ici du gouvernement politique et économique des Maxicains, est tout ce qui nous a paru digne de quelque foi dans les auteurs les plus estimés qui ont traité de l'histoire de ces peuples. Tels étaient leurs usages publics et privés, jusqu'à l'arrivée des Espagnols dans leur pays; mais que de changemens s'opérèrent dans ce peuple, après que ces barbares conquérans se furent emparés de tout ce qu'il possedait, et l'eurent réduit au plus dur esclavage?

Caractère actuel du Mexicain indigène.

Le Mexicain d'origine, dans son état actuel, est grave, mélancolique et taciturne, jusqu'à ce que des liqueurs enivrantes agissent sur lui. Il affecte ordinairement du mystère dans les choses les plus indifférentes: nulle passion ne se peint dans les traits de sa physionomie. Il est toujours sombre, et montre quelque chose de terrible, lorsqu'il passe tout-à-coup d'un repos absolu, à un transport violent. L'énergie de son caractère, qui ne connait pas la douceur, dégénère habituellement en dureté. C'est ce qui se voit surtout chez les Tlascaliens: ces descendans de républicains laissent encore apercevoir dans leur avilissement une certaine fierté, qui naît du souvenir de leur grandeur passée. Les naturels, comme tous les peuples qui ont gémi long-tems sous le despotisme civil et religieux, conservent un attachement opiniâtre pour leurs usages et leurs opinions. L'introduction du Christianisme n'a presqu'été pour eux, que la substitution de nouveaux rites et des emblêmes d'une religion douce et humaine, aux cérémonies d'un culte cruel et sanguinaire. Dans tous les tems, les peuples demi barbares ont reçu de leurs vainqueurs de nouvelles lois et de nouvelles divinités: celles du pays cédaient avec les vaincus aux Dieux étrangers. Du reste, dans une mythologie aussi compliquée que l'était celle des Mexicains, il était aisé de trouver quelqu'affinité entre les divinités d'Aztlan et celles de l'orient: le Saint-Esprit s'identifiait avec l'aigle sacrée des Aztèques. Dans un calendrier hiéroglyphique Chrétien fait depuis l'arrivée des Espagnols, où les hiéroglyphes simples des jours sont alliés avec les figures des saints dessinées en style Aztèque, on voit le Saint-Esprit représenté sous la forme de l'aigle Mexicaine *Cozcaquauhtli*. Ce calendrier est un fragment tiré des manuscrits Aztèques conservés dans la Bibliothèque royale de Berlin, et rapportés dans l'atlas de Humboldt, qu'on voit représenté ici à la planche 84. Le papier est de *metl*; les figures sont au trait et sans couleurs, comme dans certaines momies Egyptiennes. Les jours de fêtes sont indiqués par les cercles qui indiquent les unités. « A l'époque où ce calendrier fut composé, le Christianisme se confondait avec la mythologie Mexicaine: les Missionnaires non seulement toléraient, mais même favorisaient jusqu'à un certain point ce mélange d'idées, d'emblêmes et de cultes. Ils firent croire à ces peuples que l'Evangile avait été autrefois prêché en Amérique; ils en cherchaient des traces dans le rite Aztèque, avec autant d'ardeur qu'en mettent aujourd'hui nos

Confusion des croyances religieuses.

Calendrier hiéroglyphique Chrétien en style Aztèque.



D. Bonatti f.






85
Gallina f.

savans à étudier le Sanscrit, et à établir une preuve d'analogie entre la mythologie Grecque, et celles des rives du Gange et du Burampouter (1).

Goût conservé chez les Mexicains pour la peinture et la sculpture.

Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et la gravure sur la pierre et le bois: on est étonné de ce qu'ils font avec un mauvais couteau, et sur le bois le plus dur. Les Indiens de la province de Valladolid, qui était anciennement le royaume de Mechoacan, sont les plus industrieux de la Nouvelle-Espagne. Ils font avec beaucoup d'art de petites figures en bois, et des vêtemens avec la moelle d'une certaine plante aquatique. Cette plante, qui est très-poreuse, prend aisément la couleur; et coupée en spirale, elle donne des morceaux d'une dimension considérable. « J'avais apporté, dit Humboldt, pour S. M. la Reine de Prusse un groupe de ces figures Indiennes, qui étaient disposées avec beaucoup d'intelligence. Cette Princesse, qui joignait un goût éclairé pour les arts, à une grande élévation de caractère, avait fait dessiner quelques-unes de ces figures, qui avaient été le moins endommagées dans le transport ». Voy. la planche 85. En les examinant on est frappé du talent de l'artiste, et du mélange bizarre de l'ancien habillement Indien, avec celui qui a été introduit par les colons Espagnols. La plupart des ouvrages en ce genre sont des images et des statues de saints; mais par un principe de religion, tout l'art se réduit à imiter servilement, depuis trois cents ans, les modèles que les Européens apportèrent dans ces contrées dès le tems de la conquête. Au Mexique comme dans l'Indostan il n'était pas parmis aux fidèles de faire le moindre changement dans la figure des idoles: le culte des Aztèques était soumis dans toutes ses parties à des lois invariables. C'est pour cela que les images des Chrétiens ont conservé presque généralement cette dureté et cette apreté de caractère, qui distingue les tableaux hiéroglyphiques du siècle de Motezuma. Les Mexicains montrent beaucoup de dispositions pour les arts d'imitation, et surtout pour les arts mécaniques.

Habillement des Indiens du Mechoacan.

Danse et musique

La danse et la musique tiennent du caractère mélancolique, de ce peuple, et son chant est lugubre. Les femmes montrent plus de vivacité que les hommes; mais elles se ressentent du misérable esclavage auquel le beau sexe est condamné chez la plupart des nations, dont la civilisation est encore imparfaite. Elles ne pren-

(1) Essai politique sur la Nouv. Espagne. Tom. I. pag. 95.

nent point part aux danses, et elles n'y paraissent que pour présenter aux danseurs des boissons fermentées, qu'elles ont préparées elles-mêmes. Les naturels ont conservé le goût que Cortès remarqua en eux pour les fleurs: goût qui est un indice certain du sentiment du beau, et qu'on est étonné de trouver chez un peuple où un culte sanguinaire et la multiplicité des sacrifices humains, semblaient avoir éteint toutes les affections douces et toutes espèce de sensibilité. Au grand marché de Mexico, le marchand de pêches, d'ananas, d'herbages et de liqueurs fermentées, a sa boutique garnie de fleurs qu'il renouvelle tous les jours, et on l'y voit assis comme dans une cabane de verdure, où tout est disposé avec la plus grande élégance.

Goût pour les fleurs.

Indigènes sauvages.

Les chasseurs indigènes tels que les Mecos, les Apaches et les Lipans, que les Espagnols comprennent sous la dénomination d'*Indios Bravos*, et dont les bandes, dans leurs incursions, qu'ils font souvent de nuit, infestent les frontières de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora et du Nouveau-Mexique, montrent plus de noblesse d'âme, et plus de force de caractère, que les cultivateurs. Certaines tribus ont des idiomes, dont le mécanisme semble annoncer une antique civilisation. Les chefs, dont le maintien est naturellement sombre et taciturne, tiennent des discours de plusieurs heures, lorsque quelqu'affaire d'importance les oblige à rompre leur silence habituel. Mais nous aurons occasion de parler ailleurs de ces tribus.

Classes héréditaires parmi les indigènes.

Ces Indiens sont des descendans d'anciens habitans de la classe du peuple, ou les restes de quelque grand famille, qui n'ayant pas voulu s'allier avec les Espagnols, préfère de cultiver de ses propres mains ces mêmes campagnes, qu'elle fesait cultiver autrefois par ses vassaux. Ils se divisent donc en indigènes tributaires et indigènes caciques; ces derniers, selon les lois Espagnols, doivent participer de la noblesse Castillane. Mais il est difficile de les distinguer les uns des autres à leur extérieur, à leur vêtement ou à leurs manières. Ces derniers vont généralement nu-pieds, et sont vêtus comme le bas peuple, qui néanmoins leur marque beaucoup de respect, d'une simple tunique d'un tissu grossier et d'une couleur noirâtre. Mais ceux d'entr'eux qui jouissent du droit héréditaire de cacique, loin de protéger leurs compatriotes leur font au contraire sentir avec hauteur toute la supériorité de leur rang. Investis de la magistrature dans les villages, ce sont eux qui y perçoivent l'impôt de la capitation. Non seulement ils se rendent les instrumens des vexations des Blancs,

Conduite des Caciques.

mais encore ils abusent de leur autorité pour commettre des extorsions à leur profit. On trouve en outre, dans cette classe de nobles la même rudesse de mœurs, la même incivilité et la même ignorance que dans le bas peuple. Ils vivent isolés et dans l'avilissement, et il est bien rare de voir quelqu'un d'entr'eux entrer dans la carrière du barreau ou des armes. Le nombre des indigènes qui embrassent l'état ecclésiastique, et qui se font curés, est bien plus considérable. La solitude des cloîtres ne semble avoir d'attraits que pour les jeunes filles.

Misère des indigènes.

Les Mexicains indigènes considérés en masse, offrent le spectacle hideux d'une extrême misère. Indolens par caractère, et plus encore par l'effet de leur état politique, ils vivent au jour le jour. Au milieu de cette pauvreté générale on trouve néanmoins des familles, dont la fortune semble d'autant plus colossale, qu'elle est plus extraordinaire. Et pourtant la législation actuelle, qui est plutôt douce et humaine, assure à chacun le fruit de son travail, et une pleine liberté pour la vente de ses denrées. Ces peuples sont exempts de tout impôt indirect, et ne sont sujets qu'à une taxe, qui ne pèse même que sur les individus mâles depuis dix jusqu'à cinquante ans, encore a-t-elle été considérablement diminuée dans les derniers tems. En 1801, l'imposition était de trente deux réaux, et de quatre de service réel par individu, ce qui fait en tout vingt-trois francs. Elle fut réduite peu à peu dans quelques intendances à 15, et même jusqu'à 5 francs. Mais si la législation semble favoriser sous ce rapport les naturels, elle les prive aussi des droits les plus importans dont jouissent les autres habitans. Elle les a traités comme des mineurs, en les mettant sous la tutelle des Blancs, et en déclarant nul tout acte signé par un individu quelconque de la race couleur de cuivre, ainsi que toute obligation contractée par lui pour une somme au dessous de quinze francs. Ces lois mettent une barrière insurmontable entre les naturels et les autres espèces, dont le mélange est également prohibé, et parmi lesquelles, ainsi que dans les familles et entre les autorités constituées, le gouvernement Espagnol s'est toujours fait une maxime de politique de fomenter la désunion, comme le moyen le plus efficace pour maintenir ces provinces dans la dépendance de la métropole. Non seulement le mélange des espèces est défendu, mais encore il est interdit aux Blancs de s'établir dans les villages des naturels, comme à ceux-ci de s'établir au milieu des Espagnols.

Imposition.

Droits civils.

Espagnols Mexicains.

Ainsi donc ce sont les Espagnols qui tiennent le premier rang dans la population de la Nouvelle Espagne: presque toutes les propriétés et les richesses du royaume sont entre leurs mains; mais ils n'occuperaient que le second rang quant au nombre parmi les habitans de race pure, qu'on peut évaluer à 1,200,000, dont un quart habite les provinces de l'intérieur. Les Espagnols se divisent en Blancs nés en Europe, et en descendans d'Européens nés dans les colonies Espagnoles de l'Amérique et de l'Asie. Les premiers portent le nom de Chapetons et de Gapuchinos, et les seconds celui de Criollos. Les natifs des îles Canaries, qu'on appelle communément Islenos, et qui sont pour la plupart des agens de plantations, sont regardés comme Européens. Les Chapetons sont dans la proportion de un à quatorze. Les lois accordent à tous les mêmes droits civils; mais ceux qui ont été préposés à leur exécution, s'étudient tous les jours à rompre cette égalité qui blesse l'orgueil Européen. Le gouvernement ne donne les places importantes qu'à des Espagnols natifs, et depuis quelques années on disposait à Madrid des moindres emplois pour ces colonies. Le plus misérable Européen sans éducation, et sans moyens, se croit supérieur aux Blancs même nés dans le Nouveau-Continent. Le système de vénalité y a fait de funestes progrès, et c'est de là que sont éclos ces sentimens de jalousie et de haine, qui divisent les Chapetons et les Créoles.

Les Chapetons et les Créoles.

Races de sang mélangé.

Les races de sang mixte provenant du mélange des races pures, forment une masse de population presqu'aussi nombreuse que celle des naturels, et qu'on peut évaluer à environ 2,400,000 individus. Le fils d'un Blanc né Européen ou Créole, et d'une indigène au teint cuivré, s'appelle métis. Son teint est à-peu-près celui d'un Blanc parfait, et sa peau d'une transparence singulière: une barbe rare, des mains et des pieds petits, et une certaine obliquité dans le regard, encore plus que la qualité des cheveux, sont les indices les plus ordinaires de ce mélange. Si une métis prend un blanc pour mari, la seconde génération qui résulte de cette union, ne diffère plus de l'espèce Européenne. Les métis font vraisemblablement les sept huitièmes de la totalité de l'espèce. Ils passent pour être d'un caractère plus doux que les mulâtres ou mulattos, qui sont nés du mariage d'un Blanc avec une Négresse, et qui se distinguent par la vivacité de leur teint, par la violence de leurs passions, et par une extrême volubilité de langue. Les descendans des Nègres et indigènes portent à Mexico,

Métis.

Mulâtres.

à Lima et même à la Havane le nom bizarre de Chino, qui veut dire Chinois. Sur la côte de Caraccas et dans la Nouvelle-Espagne même on les appelle Zambos. Aujourd'hui cette dénomination est particulièrement restreinte aux individus nés d'un Nègre et d'une mulâtre, ou d'un Nègre et d'une Chinoise. On distingue ces Zambos ordinaires des Zambos Prietos, qui naissent d'un Nègre et d'une Zamba. Toutes ces diverses ramifications du sang Indien avec les naturels, conservent l'odeur propre de la transpiration cutanée de ces deux espèces primitives. De l'alliace d'un Blanc avec une mulâtre sortent ce qu'on appelle les Quarterons. Les enfans d'une Quarteronne mariée avec un Européen ou un créole, portent le nom de Quinterons; mais ils perdent dans une nouvelle génération leur reste de couleur et deviennent tout-à-fait blancs. Le mélange, où la couleur des enfans prend une teinte plus foncée que celle de leur mère, s'appelle *salta atras*, ou saute en arrière.

Chinois ou Zambos.

Quarterons etc.

Le plus ou le moins de sang Européen, et la couleur de la peau plus ou moins claire, décident ici de la considération dont un homme doit jouir dans la société, et de l'opinion qu'il a de lui-même. Un Blanc monté à cheval, les pieds nus, s'imagine appartenir à la noblesse du pays. Le teint établit encore une certaine égalité d'homme à homme, et fait que chacun se plait à faire valoir les prérogatives de sa race. Lorsqu'un homme du peuple a quelqu'altercation avec un des seigneurs titrés du pays, il n'est pas rare d'entendre le premier dire à l'autre: *Croiriez-vous être plus blanc que moi?* Parmi les métis et les mulâtres on en trouve qui à leur couleur, à leur physionomie et à leur intelligence, pourraient être pris pour des Espagnols; mais les lois les tiennent dans l'avilissement.

Prérogatives des Blancs.

De toutes les colonies Européennes situées sous la zone torride, le royaume de la Nouvelle-Espagne est celui où il y a le moins de Nègres. On parcourt toute la ville de Mexico sans rencontrer un visage noir; nulle famille n'a des esclaves à son service. On croit pouvoir assurer, d'après des informations exactes, que dans toute la Nouvelle-Espagne il n'y a pas six mille Nègres, et tout au plus neuf à dix mille esclaves, dont le plus grand nombre se trouve dans les ports d'Acapulco et de Vera-Cruz, ou dans la région chaude des parties maritimes.. Ces esclaves sont des prisonniers faits dans la petite guerre, qui se fait presque continuellement sur les frontières des provinces de l'intérieur. Du reste, au Mexique comme dans toutes les autres possessions Espagnoles, les esclaves sont un peu mieux

Nègres esclaves.

traités que ne le sont les Nègres dans les colonies des autres nations Européennes. Les lois y sont toujours interprétées en faveur de la liberté, et le gouvernement manifeste le desir de voir s'accroître chaque jour le nombre des affranchis. Un esclave qui s'est procuré quelqu'argent par son industrie, peut obliger son maître à lui donner la liberté, moyennant la somme de 1,500 ou 2,000 francs, quand même il lui aurait coûté le double.

Langues.

Il se parle dans toute la vaste étendue du Mexique plus de vingt idiomes différens, qui ne sont en grande partie connus que de nom. Nous avons déjà suffisamment traité des principaux : il nous reste maintenant à donner la description topographique des provinces et des villes de la Nouvelle-Espagne, et c'est ce que nous allons faire le plus succinctement qu'il nous sera possible.

Topographie du Mexique.

Nouvelle-Albion.

Les Espagnols donnent le nom de Nouvelle-Californie à toutes les côtes, depuis le port de S. Diego jusqu'aux confins encore indéterminés de leurs possessions au nord. Drake, célèbre navigateur, a compris une partie de ces côtes sous la dénomination de Nouvelle-Albion; mais, comme nous l'avons déjà vu, la priorité de cette découverte appartient aux Espagnols. Le nom Anglais est néanmoins resté sur les cartes géographiques à la partie de ce territoire, où les Espagnols n'ont point fait d'établissemens. Les habitans des environs du cap Oxford sont d'une couleur olivâtre claire; leur taille est au dessous de la moyenne : leur entretien est doux et affable; ils se tatouent, et parlent un langage différent de celui des habitans de Nutka. Les Indiens de la baie de la Trinidad sont dans l'usage de se limer les dents jusqu'aux gencives.

Nouvelle-Californie.

La Nouvelle-Californie considérée comme province Espagnole, est une lizière étroite, qui s'étend le long des côtes de l'Océan Pacifique, depuis le port Sant-François jusqu'à l'établissement S. Diego. Sous un ciel souvent nébuleux et humide, mais d'une douce température, ce pays pittoresque présente de toutes parts de magnifiques forêts et des savanes verdoyantes, où paissent en troupes innombrables des cerfs et des élans d'une taille gigantesque. Le sol s'y prête à plusieurs cultures Européennes : la vigne, le froment et l'olivier y prospèrent. En 1802 on y comptait dix-huit missions, et la population des cultivateurs se montait à 15,560 individus. San-

Carlos de Monterey est la résidence du Gouverneur des deux Californies. L'aspect du pays est magnifique, et l'on y jouit d'un printems perpétuel. Les naturels semblent former un grand nombre de tribus de langages différens. Celles des Matalans, des Salseniens, des Quirotes près la baie S. Francisco, des Ramsens et des Escelens près Monterey, sont les plus connues.

Ancienne-Californie.

L'ancienne Californie, ou la péninsule de Californie proprement dite, est renfermée entre l'Océan du sud à l'ouest, et le golfe de Californie, qu'on appelle aussi mer Vermeille. Elle s'avance au delà du tropique, et va finir au cap S. Luc dans la zône torride.

Tableau physique.

Le climat en est généralement chaud et sec. Le ciel, d'un azur foncé, n'y est presque jamais obscurci par les nuages; mais il n'éclaire qu'une terre aride et sablonneuse, où le cactus cylindrique, sortant d'entre les fentes des roches, est presque le seul arbre qui interrompe l'aspect monotone d'une totale stérilité. Dans le petit nombre d'endroits où il y a de l'eau et quelque peu de terre végétale, les fruits et les grains offrent d'abondantes récoltes, et la vigne donne un vin généreux semblable à celui des Canaries. On y trouve une espèce de brebis fort grosse, d'une chair délicate, et d'une laine facile à filer. Les perles qu'on pêche sur la côte extérieure sont d'une belle eau, mais de figure irrégulière. Les mines d'or que la tradition populaire plaçait dans cette province, se réduisent à quelques maigres filons. A quatorze lieues de Loreto, chef-lieu de la Californie, on a découvert deux mines d'argent; mais le manque de bois et de mercure en rend presqu'impossible l'exploitation. Il y a dans l'intérieur des plaines qui sont couvertes d'un beau sel cristallisé. Depuis que les missions de la Vieille-Californie sont en décadence, la population s'y est réduite à moins de neuf mille personnes, dispersées sur une étendue de pays aussi grande que l'Angleterre. Loreto est une petite bourgade avec une garnison, et dont la population, entre Espagnols, Métis et indigènes, peut se monter à mille individus.

Tribus indigènes.

Avant l'arrivée des Missionnaires, les Indiens de la Vieille-Californie vivaient dans la plus étrange stupidité; ils passaient des jours entiers accroupis dans le sable comme les animaux, et n'en sortaient que pressés par la faim, pour courir comme eux à la chasse, et satisfaire au besoin du moment. Une espèce de terreur religieuse les avertissait néanmoins de l'existence d'un grand Etre, dont ils redoutaient le pouvoir. Les Percuis, les Guaícuris et les

Missions. Laymons sont les tribus principales. Les Jésuites, dont les missions dans cette contrée datent de 1698, avaient fait renoncer ces sauvages à la vie errante. Au milieu de roches arides et sur un sol couvert de broussailles, ils avaient cultivé de petits espaces de terre, et bâti des habitations et quelques chapelles. Aux Jésuites succédèrent les Franciscains, qui, en 1769, étendirent leurs conquêtes pacifiques sur la Nouvelle-Californie. Plus tard les Dominicains obtinrent le gouvernement des missions de la première de ces provinces; mais elles dépérirent entre leurs mains par négligence ou par mauvaise direction. Les Franciscains au contraire font fleurir celles où ils se sont établis. Les naturels y habitent des maisons simples et d'un aspect pittoresque; elles sont en partie sous terre, et loin des postes militaires: le respect et l'amour en font la sauve-garde.

Le Nouveau-Mexique. Plusieurs écrivains Français, et entr'autres l'Abbé Raynal, ont parlé en termes pompeux de ce qu'ils appellent l'empire du Nouveau-Mexique; ils en vantent l'étendue et les richesses, et y comprennent à ce qu'il parait tous les pays qui se trouvent entre la Californie et la Louisianne; mais la signification axacte de ce nom se restreint à une province, qui, à la vérité, a 175 lieues de longueur, mais dont la largeur n'est que de 30 à 40. Cette langue de terre, qui s'étend le long du Rio-del-Norte, est peu peuplée; *Villes.* les villes de Santa Fé qui a 4,000 habitans, d'Albuquerque qui en a 6,000, et de Taos où il y en à 9,000, renferment presque la moitié de la population. L'autre moitié se compose de pauvres colons, dont les hameaux épars sont souvent ravagés par les puissantes tribus indigènes qui parcourent le pays. Et pourtant cette con- *Productions.* trée est une des plus belles et des plus fertiles de l'Amérique Espagnole; elle produit en abondance du grain, du maïs, des fruits exquis et surtout du raisin. C'est aux environs du Pas-del-Norte *Montagnes.* qu'on fait les meilleurs vins. Les montagnes sont couvertes de pins d'érables et de chênes. Les animaux féroces y sont très-nombreux: on y voit aussi quelques brebis sauvages, et particulièrement des élans ou plutôt de gros cerfs de la grandeur d'un mulet, avec des cornes extrêmement longues. Selon le dictionnaire d'Alcedo il y existe des mines d'étain: on y trouve aussi des sources chaudes, et des rivières salées qui indiquent des dépots considérables de sel gemme. La chaîne de montagnes qui ceint au levant le Nouveau-Mexique, semble d'une hauteur médiocre; il y a un passage appelé Puerto de Don Fernando, par où les Paducas ont pénétré

dans cette contrée. Au delà de cette chaîne s'étendent d'immenses prairies, où paissent en troupes nombreuses des bufles et des chevaux sauvages.

Genre de vie des Espagnols.

Les Espagnols qui se sont établis au Nouveau-Mexique, ainsi que ceux de la Nouvelle-Biscaye et de la plupart des Provincias-Internas, vivent dans un état de guerre perpétuelle avec les naturels des pays voisins. Ils sont toujours prêts au combat, et ne voyagent qu'à cheval et les armes à la main. Le froid de l'hiver qui couvre quelqufois leurs rivières d'une glace épaisse endurcit leurs fibres; ils se distinguent en général par leur courage, leur intelligence et leur amour pour la liberté.

Les Apaches.

Ces qualités morales s'étendent à la plupart des tribus indigènes qui avoisinent le Nouveau-Mexique. Les Apaches occupaient originairement une grande partie du Nouveau-Mexique, et sont encore une nation guerrière et industrieuse. Ces implacables ennemis des Espagnols infestent toute la frontière orientale de ces contrées, depuis les montagnes Noires jusqu'aux confins de Cohahuila, et tiennent les habitans de plusieurs provinces dans des allarmes continuelles. Il n'y a jamais eu avec eux que des trèves de peu de durée; et quoique les guerres et les fréquentes disettes en diminuent considérablement le nombre, le gouvernement n'en est pas moins dans la nécessité d'y tenir continuellement sur pied deux mille dragons pour escorter les caravanes, défendre les villages et repousser leurs fréquentes aggressions. Les Espagnols avaient d'abord essayé de retenir en esclavage ceux que le sort des armes avait fait tomber entre leurs mains; mais voyant qu'ils surmontaient tous les obstacles pour regagner leurs montagnes, ils prirent le parti de les envoyer à l'île de Cuba, où le changement de climat les fesait bientôt périr. A peine les Apaches en furent-ils informés, qu'ils refusèrent de donner ni de recevoir quartier, et depuis lors il ne fut plus possible de faire sur eux d'autres prisonniers, que ceux qu'on trouvait endormis, ou qui étaient grièvement blessés.

Manière de faire la guerre.

Les flèches dont se servent ces montagnards ont trois pieds de long, et sont des joncs au bout desquels est fixé un morceau de bois dur et d'un pied de long, dont la pointe est de fer, d'os ou de pierre. Ils lancent cette flèche avec une telle force, qu'ils percent un homme de part en part à trois cents pas; et lors-qu'on veut la retirer de la blessure, le bois se détache, et la pointe reste dans le corps. Ils ont une autre arme offensive, qui est une lance de quinze pieds de

long. Lorsqu'ils chargent l'ennemi, ils la tiennent à deux mains au dessus de leur tête, et dirigent leur cheval en le pressant seulement avec les genoux. On voit néanmoins à plusieurs d'entr'eux des fusils et des munitions, qu'ils ont pris aux Espagnols. Les archers et les fusiliers combattent à pied, mais les lanciers sont toujours à cheval. Le bouclier est leur arme défensive.

Les Kérès.

Les Kérès qui forment à présent la population de S.t Domingue, de S.t Philippe et de S.t Diaz, étaient une des plus puissantes des vingt-quatre anciennes tribus qui occupaient autrefois le Nouveau-Mexique. Ils sont de haute taille, un peu replets de visage, et d'un caractère doux et affable. Ils sont vassaux, ou pour mieux dire, esclaves du gouvernement qui leur impose diverses servitudes, comme de porter des fardeaux et de conduire des mulets; ils sont même contraints au service militaire, et y sont traités avec barbarie. Les pays qui séparent le Nouveau-Mexique des deux Californies, ne sont connus que par les tentatives de quelques Missionnaires.

Intendance de Sonora.

Au levant du glofe de Californie s'étendent des contrées fertiles, dont le climat est sain et agréable, mais qui sont encore peu connues et peu peuplées; elles sont comprises dans l'intendance de Sonora. La Pimeria est le pays habité par les Pimas: les Missionnaires ont soumis et civilisé cette tribu, dont le pays abonde en or qui s'obtient par le lavage. Les Seris résistent encore au joug Européen. D'après les cartes Espagnoles, la dénomination de Nouvelle-Navarre semble comprendre les trois provinces de Sonora, d'Hiaqui et de Mayo. On y trouve des mines fort-riches: celles de Sonora donnent de l'or. Le pays est très-fertile, et arrosé par des rivières considérables, dont celle d'Hiaqui est la principale. La ville d'Arispe, qui est le siège de l'intendance, ainsi que celle de Sonora, comptent sept à huit mille âmes de population.

La Primeria.

Nouvelle-Navarre.

Cinaloa.

La province de Cinaloa est mieux cultivée et mieux peuplée que les précédentes, et renferme quelques villes importantes, telles que Cinaloa dont la population est d'environ 10,000 habitans, Hostimuri et Alamos recommandables par la richesse de leurs mines. Au sud de cette province est celle de Culiacan, dont la capitale était le siège d'une ancienne monarchie, et a une population d'environ onze mille habitans. Sur les côtes de ces provinces les bois de goyave ou poirier Indien, de citronniers et d'orangers commencent à devenir communs; le *lignum vitæ* et le palmier y

croissent également; mais on trouve dans l'intérieur de froides et arides montagnes.

Nouvelle-Biscaye et Intendance de Durango.

La grande chaîne, qui forme le dos de tout le Mexique, traverse dans toute sa largeur la province de la Nouvelle-Biscaye ou l'Intendance de Durango. Des cratères de volcans y attirent l'attention du naturaliste. Il s'y trouve de nombreuses et riches mines d'argent. Le pays offre en grande partie l'aspect d'un plateau stérile et sablonneux; il est parsemé de lacs et de marais formés par des rivières, qui ne trouvent point découlement. A l'hiver, qui est souvent rigide, succèdent des chaleurs étouffantes. On cite comme un fléau qui afflige cette contrée, une espèce de scorpion, dont la morsure cause la mort au bout de quelques heures (1).

Durango, une des villes les plus méridionales de la Nouvelle-Biscaye, en est la capitale. On y compte douze mille habitans, et presqu'autant à Chihuahua ou Chigagua, qui est la résidence du capitaine général des provinces dites de l'intérieur. Cette ville a quelques beaux édifices. Batopilas et Cosigirachui, villes de mines, renferment huit à dix mille habitans. Les Espagnols de cette province, presque toujours armés contre les naturels, sont d'un caractère entreprenant et belliqueux. Les Cumauches, qui sont les plus redoutables de ces Indiens, ont des chevaux qui ne le cèdent point en vitesse à ceux des Tartares; ils se servent de chiens pour bêtes de somme. Les naturels ne sont pas subjugués dans cette province.

Province de Cohahuila.

La province de Cohahuila, quoique sujette à des vents brûlans, ne laisse pas d'être abondante en grains, en vins et en bétail. Monclova est une jolie ville, et il y a à Santa Rosa de riches mines d'argent. Une petite province où se trouve la ville de Monterey, a retenu seule le nom pompeux de nouveau royaume de Léon, qui semble avoir été donné à toutes les provinces du nord-est. De grandes plaines couvertes de palmiers et propres à la culture de l'indigotier et de la canne à sucre; quelques éminences où l'on trouve des chênes, la magnolia et autres arbres de la Louisianne; une côte basse entrecoupée de lagunes et de baies en grand nombre, obstruée par un banc de sable qui en défend l'entrée aux bâtimens, tel est le tableau que présentent en général les provinces de Texas et du Nouveau-S.-Ander. S.t Antoine de Bejar, village

Nouvelle-Léon.

Province de Texas, Nouveau-Saint-Ander.

(1) *Pike*, Voyage au Nouveau Mexique, trad. franç., II. 122.

composé de cabanes couvertes de chaume, est le chef-lieu de la province de Texas, que convoitent les Anglo-Américains, et qui a reçu officiellement le nom de Nouvelle-Estremadure. Quelques indices de mines, des bois semblables à ceux des bords de l'Ohio, un sol gras, un climat généralement sain y attirent les aventuriers des Etas-Unis.

Province de Saint Luis de Potosi.

La province de S.t Luis de Potosi, au sud-ouest du Nouveau S.t Ander, renferme la ville du même nom, qui est le siège d'une intendance, et a une population de douze mille habitans. La mine d'argent de Real-de-Catorce, découverte en 1773, donne un produit annuel de dix-huit à vingt millions de francs. C'est la mine la plus près de la Louisianne.

Nouvelle-Galice.

Au sud-ouest des provinces précédentes sont les deux intendandances de Zacatecas et de Guadalaxara, qui forment ensemble le royaume de la Nouvelle-Galice. Le nom indigène du pays était Xalisco; il avait autrefois pour habitans une nation guerrière, qui sacrifiait des victimes humaines à une idole en forme de serpent, et qui, au dire des conquérans Espagnols, les dévorait après les avoir fait périr dans les flammes (1). Ce royaume est deux fois plus grand que le Portugal, et n'a pas la population de la Norvège. Le pays de Zacatecas, qui est montueux et très-élevé, a une ville du même nom, dont la popolation est de 33,000 âmes. On en compte 30,000 à Guadalaxara, non compris les naturels. Cette dernière ville est le siège d'un évêché, d'une université et d'un tribunal supérieur. Le Rio-San-Juan, appelé aussi Tlololotlan et Barania, offre à sa sortie du lac Chapala une cataracte des plus pittoresques. Compostella est le chef-lieu d'un district abondant en maïs, en cocos et en bétail. Tonala fabrique de la faïance pour toute la province. La Purification est une ville considérable, et le chef-lieu de la partie méridionale de la Nouvelle-Galice, dont les principales productions sont le sucre et la cochenille. A quelque distance au couchant est le Cap Corrientés, qui est un promontoire très-avancé dans la mer. Le port San-Blas est presque inhabité, à cause de l'insalubrité de l'air et des chaleurs extrêmes qu'on y éprouve; il est entouré de belles forêts, qui fournissent des bois à la marine royale, dont ce lieu est le principal établissement.

Méchoacan et Intendence de Guanaxuato et de Valladolid.

Les deux intendances de Guanaxuato et de Valladolid forment l'ancien royaume de Mechoacan, qui était indépendant de l'em-

(1) *Gomara*, Historia de las Indias, chap. 211. *Idem.* Cronica della Nueva-Espanna, chap. 219.

pire du Mexique. Ce royaume, dont le nom signifie pays abondant en poisson (1), renferme des volcans, des eaux chaudes, des mines de soufre et de métaux, et des montagnes coniques dont le sommet est toujours couvert de neige: c'est néanmoins une des contrées les plus fertiles et les plus agréables qu'on puisse voir. Des lacs nombreux, des forêts et des cascades en rendent le site varié. L'air y est sain, excepté sur les côtes, où les naturels seuls peuvent résister à la chaleur humide et suffocante du climat. Ces Indiens étaient les plus habiles de toute l'Amérique à tirer de l'arc. Les Rois du Méchoacan recevaient leurs principaux revenus en plumes rouges, dont on fabriquait des tapis et autres objets. Aux funérailles du monarque on sacrifiait sept femmes nobles, et un nombre prodigieux d'esclaves. Ces peuples, et surtout les Taraches, s'adonnent aujourd'hui aux travaux d'une industrie pacifique. Nous en avons déjà parlé assez au long à l'occasion de la planche 85.

Valladolid, qui est l'ancienne Méchoacan, est une jolie ville où il se fait beaucop de commerce, et dont la population n'est cependant que de 1,800 habitans. Le village de Tzinzontzan, sur les rives pittoresques du lac de Pazcuaro, était la résidence des anciens Rois de Méchoacan. Guanaxuato est une grande ville de plus de 70,000 âmes, dont l'état florissant est l'effet de ses mines d'argent, qui sont les plus riches du Mexique. La mine du comté de Valenciana avait déjà, en 1804, 1840 pieds de profondeur perpendiculaire; c'est la plus profonde qu'on connaisse sur le globe: son produit est de trois à six millions de francs par an. La ville de San-Miguel-el-grande fait un grand commerce de bétail, de peaux, de toile de coton, d'armes blanches, de couteaux et autres objets en acier très-fin. Celaya, chef-lieu d'un district fertile en poivre de deux espèces, a vu récemment construire dans son enceinte par les Carmélitains une belle église, ornée de colonnes d'ordres corinthien et ionique (2).

Intendance du Mexique.

L'intendance de Mexico, qui était la principale province de l'empire de Motezuma, s'étendait autrefois d'une mer à l'autre; mais depuis que le district de Panuco en a été détaché, elle n'arrive plus jusqu'au golfe du Mexique. La partie orientale est sur le plateau, et renferme plusieurs bassins de forme circulaire, au centre desquels se trouvent plusieurs lacs, qui se sont aujourd'hui

(1) *Gomara*, Nueva-Espanna, chap. 147.
(2) *A. De-Humboldt.* Mexique, II. 286.

considérablement resserrés, et dont les eaux semblent avoir occupé autrefois tous ces bassins. Ce plateau, maintenant qu'il est à sec et dépouillé de ses forêts, souffre également de la sécheresse habituelle du climat, et des inondations imprévues qu'y occasionnent des pluies abondantes et la fonte des neiges. La nature y est néanmoins dans un printems éternel. Les montagnes environnantes sont encore couvertes de cèdres et d'arbres de haute futaie, et abondent en gommes, en plantes médicinales, en sels, en productions métalliques, en marbres et en pierres précieuses. La plaine produit toute l'année des fruits exquis, du lin, du chanvre, du coton, du tabac, de l'anis, du sucre et de la cochenille. Nous avons déjà parlé de quelques curiosités naturelles qu'on voit dans ce pays.

Ville de Mexico.

Le grand plateau du Mexique présente une chaîne de montagnes de porphire, où se trouve un bassin ovale, dont le fond est en général à 6,700 pieds au dessus du niveau de l'Océan. Cinq lacs occupent le centre de ce bassin. Au nord des lacs réunis de Xochimilco et de Chalco, dans la partie orientale de celui de Tezcuco, s'élevait l'ancienne ville de Mexico, à laquelle on arrivait par des chaussées construites sur des bas-fonds. La nouvelle ville, quoique bâtie au même endroit, se trouve en terre ferme, et assez loin des lacs, dont les eaux se sont retirées de ce côté. De nombreux canaux taversent la ville, dont les édifices sont sur pilotis. Le dessèchement des lacs continue à s'exécuter au moyen d'un canal d'écoulement qui a été ouvert à travers les montagnes de Sincog, pour mettre la ville à l'abri des inondations. Le terrein est encore mobile en plusieurs endroits, et quelques édifices, entr'autres la cathédrale, sont enfoncés aujourd'hui à six pieds en terre. Les rues sont larges et droites, mais mal pavées. Les maisons, bâties en porphire et en amigdaloïde, sont d'un aspect magnifique, et plusieurs palais d'une architecture majestueuse. La vue que nous donnons ici de cette ville est prise de loin, et copiée sur celle qu'on en trouve dans l'ouvrage récent de Drouin de Bercy intitulé *L'Europe comparée etc.* Les églises sont brillantes d'ornemens en métaux précieux : la cathédrale l'emporte à cet égard sur toutes les églises du monde : le balustre du maître-autel est en argent massif : on y voit une lampe du même métal, si vaste, que trois hommes y entrent pour la nétoyer, et qui est décorée de têtes de lion et autres ornemens en or pur. Les statues de la Vierge et des Saints sont en argent massif ou plaquées en or, et ornées de pierres précieuses. Des palais,

Vue de cette ville

Richesse des églises.


56
Fumagalli F.







des fontaines et de grandes places embellissent l'intérieur de la ville. Voilà tout ce que dit Humboldt (1) dans la description qu'il fait de la grande place de cette ville remarquable, et dont nous présentons le dessin à la planche 87.

Vue de la grande place de Mexico.

La ville de Tenochtitlan, capitale de l'Anahuac, bâtie en 1325 sur un petit groupe d'îlots dans la partie occidentale du lac salé de Tezcuco, fut totalement détruite durant le siège qu'en firent les Espagnols en 1521, et qui dura 75 jours. La nouvelle ville compte aujourd'hui une population de près de 140.000 âmes; elle fut rebâtie par Cortès sur les ruines de l'ancienne, en suivant la direction des rues; mais les canaux qui les traversaient ont été comblés insensiblement; et Mexico, qui doit une grande partie de ses embellissemens au comte de Revillagigedo qui y a été Vice-Roi, peut être comparée aux plus belles villes de l'Europe. La grande place occupe le lieu où se trouvait anciennement le grand temple Mextili, qui était, comme tous les *Teocals*, un édifice pyramidal. On voit à la droite le palais du vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, édifice d'une architecture simple, appartenant autrefois à la famille de Cortès, qui est celle du *Marqués del Valle de Oaxaca*, *Duca de Monte Leone*. Au milieu de cette planche est la cathérale, dont la partie qu'on nomme *el sagrario*, est de style Indien ou Moresque, vulgairement appelé gothique. Derrière la coupole du *sagrario*, et à un angle formé par les rues de l'*Indio triste* et de Tacuba, se trouvait autrefois le palais du Roi Axaja, où Motezuma logea les Espagnols à leur arrivée à Tenochtitlan. Celui de Motezuma était à la droite de la cathédrale, en face du palais actuel du vice-Roi. Nous avons cru devoir donner une indication de ces divers emplacemens, dans la persuasion qu'elle pourrait intéresser la curiosité de nos lecteurs.

La *Plaza Major*, qu'il ne faut pas confondre avec le grand marché de Tlatelolco décrit par Cortès dans ses lettres à Charles-Quint, est décorée depuis 1803 d'une statue équestre du Roi Charles IV, que le Marquis de Branciforte, alors vice-Roi, a fait exécuter à ses frais. Cette statue, qui est en bronze, est d'une grande pureté de style et de la plus belle exécution; elle a été dessinée, modélée, fondue et placée au lieu où elle se trouve par le même artiste, Don Manuele Tolsa, natif de Valence en Espagne, et Directeur de sculpture à l'académie des beaux arts à Mexico. Com-

(1) Voy. son grand Atlas à la planche 3.

me les édifices qui entourent le palais sont généralement plus élevés, on voit cette statue se détacher sur le fond du ciel : ce qui produit un effet des plus pittoresques sur le dos des Cordillières, où l'atmosphère est d'un azur foncé extrêmement clair.

La grande place de Mexico est maintenant de forme irrégulière, depuis que, contre le plan de Cortès, on a construit le carré où sont les boutiques du *Parian*. Pour masquer autant qu'il est possible cette irrégularité, on a jugé a propos de placer la statue équestre dans une enceinte à part. Cette enceinte est pavée en grands carreaux de porphire, et élevée de plus de quinze décimètres au dessus du niveau des rues adjacentes. L'ovale, dont le grand axe a cent mètres de longueur, est entouré de quatre fontaines, et fermé par une grille, qui a quatre portes avec des ornemens en bronze.

L'Alameda ou promenade publique.

Au nord près des faubourgs est la principale promenade publique ou l'Alameda : un ruisseau coule à l'entour et forme un beau carré, au milieu duquel est un bassin avec un jet d'eau : huit allées d'arbres disposées en étoile terminent cette agréable promenade, d'où l'on aperçoit en face, non sans un secret frémissment d'horreur et d'indignation, le Quemadero qui est une place, où l'on brûlait les Juifs et autres victimes du tribunal odieux de l'inquisition. Les boutiques y sont resplendissantes d'argent, d'or et de pierres précieuses. Cette superbe ville se distingue particulièrement par ses grands établissemens scientifiques, qui n'ont pas leurs pareils dans tout le Nouveau-Monde. Le jardin botanique, l'école des mines, l'académie des beaux arts, d'où sont sortis des dessinateurs, des peintres et des sculpteurs distingués, sont autant d'établissemens qui témoignent contre le préjugé de ceux, qui regardent les Américains comme naturellement inférieurs en capacité aux Européens.

Mœurs.

De l'aveu même des Espagnols, le Mexicain originaire de cette nation a une espèce de fureur pour la danse et les jeux de hazard, tandis qu'il ne goûte que médiocrement les amusemens de l'art dramatique. Il réunit communément une grande vivacité de passions à un grand stoïcisme ; il entre dans une maison de jeu, perd tout son argent sur une carte, tire ensuite sa cigarre de derrière son oreille, et se met à fumer comme s'il ne lui était rien arrivé. (1).

(1) Description du Mexique, dans le *Viajero Universal de D. Estala*, tom. 26, pag. 251-380. *Humboldt*, Mexico, II. chap. 8.

Les chinampa ou jardins flottans sur le lac, et couverts de plantes et de fleurs, donnent à ce lac un aspect unique; mais le nombre en diminue chaque jour. Mexico conserve peu de monumens d'antiquité: ce qui en reste de plus remarquable sont les ruines des aqueducs, la pierre dite des sacrifices, dont nous avons parlé au long, la pierre du calendrier, qui est exposée avec la précédente sur la grande place de la ville, des manuscrits ou peintures hiéroglyfiques qui se voient dans le palais du vice-Roi, enfin la statue colossale de la Déesse *Teo-Yaomiqui*, qui est dans une des galeries de l'université. Nous avons donné précédemment la description des restes imposans des pyramides ou teocals qu'on voit encore dans les environs, et surtout ceux du grand téocal de Cholula, qui doivent avoir servi de modèle aux teocals, que les Mexicains avaient élevés dans leur capitale et ailleurs.

Jardins flottans.

Au nord-est de Mexico on trouve la ville de Queretaro, qui a une population de trente à quarante mille habitans, et ne le cède point aux plus belles villes de l'Europe par l'architecture de ses édifices; elle a aussi des fabriques de draps et de maroquins, qui font sa richesse. Tulla ou Tullan était anciennement habitée par des géans, selon la tradition des indigènes. Les grands ossemens qu'on y trouve appartiennent sans doute à une race de quadrupèdes, qui peut-être n'existe plus. Dans la partie méridionale de la même province on rencontre d'abord Toluca, où l'on voit un arbre très-ancien, de l'espèce appelée *cheirostæmon*, ou arbre à mains, qui est une espèce de malvacée. La figure bizarre de ses fleurs, qui ressemblent en effet à une main, et sa grosseur énorme, en fesaient un objet de curiosité pour les naturels; mais il n'est pas le seul de cette espèce, comme on l'avait cru, et on le trouve répandu sur les montagnes du royaume de Guatimala. Tasco a une belle église paroissiale. La côte de l'Océan Pacifique offre, sous un ciel ardent, les deux ports de Zacatula et d'Acapulco. Ce dernier, qui est un des plus beaux du monde, a perdu de son insalubrité, depuis qu'on a fait dans les montagnes une brèche, qui a ouvert l'accès aux vents du nord.

Autres villes

Ports de Zacatula et d'Acapulco.

La province de Puebla de Los Angelos porte encore le nom de Tlascala, qui était celui de l'ancienne république, sur laquelle les despotes du Mexique n'avaient pu étendre leur domination. C'est dans cette contrée, et celle de Cholula que se trouvent ces grands monumens qui attestent une haute civilisation, et dont nous avons fait mention en son lieu. L'intendance de Puebla, qui est très-peu-

Intendance de Puebla de Los-Angelos

plée et bien cultivée dans sa partie montueuse, présente du côté de l'Océan Pacifique de vastes régions abandonnées, quoique pourtant le sol y soit naturellement fertile. Le peu qui reste des anciens Tlepanèches habite les environs de Tlapa. Dans la partie peuplée on distingue particulièrement la capitale, qui est Puebla de los Angelos ou ville des Anges : c'est la quatrième de toute l'Amérique Espagnole en population : car on n'y compte pas moins de 68,000 habitans. On y fabrique des armes blanches et du verre.

République de Tlascala.

La ville de Tlascala était une espèce de république fédérative : chacune des quatre collines sur lesquelles elle était bâtie avait son cacique ou chef militaire; mais tous les quatre étaient dans la dépendance d'un sénat, qui était choisi par la nation entière. On prétend que toute la population de cette république consistait seulement en 150,000 familles. Cette nation, qui jouit encore de certains privilèges, se trouve aujourd'hui réduite à 40,000 individus dispersés dans une centaine de villages. On dirait qu'une puissance vengeresse la punit d'avoir aidé Cortès à subjuguer le Mexique. Cholula, appelée la ville Sainte avant la conquête, a une population de 16,000 habitans. La nation des Zatouaches habite les environs de Zacatlan; elle parle comme les Tlapanèches une langue tout-à-fait différente de celle des Mexicains ou Aztèques. Elle avait adopté le culte barbare et sanguinaire du Mexique; mais un sentiment d'humanité lui avait fait conserver néanmoins une vénération particulière pour la Déesse *Tzinteotl*, protectrice des moissons, et qui se contentait d'offrandes de fleurs et de fruits. Atlisco offre à la curiosité des voyageurs un monument végétal, qui est un cyprès, dont le tronc a 73 pieds de circonférence (1).

Intendance de Vera-Cruz.

L'intendance de Vera-Cruz comprend plusieurs districts maritimes, dont la partie basse est presque déserte, et ne présente que des sables et des marais sous un ciel ardent. Dans la province de Guasteca on trouve la ville de Panuco, qui est située sur une rivière navigable, à l'embouchure de laquelle est le port de Tampico, formé par des bancs de sable comme tous les autres de cette côte. C'est dans les bois épais de Papantla sur les Cordillières, que s'élève la fameuse pyramide dont nous avons parlé (2). Vera-Cruz est

Pyramide de Papantla.

(1) *A. De-Humboldt*, Mexique, II. pag. 274.

(2) *Marquez*, Monumens d'architecture Mexicaine, pl. I. *A. De-Humboldt*, Vues et Monumens, pag. 26. Essai sur le Mexique, II. 345.

une belle ville, et l'entrepôt d'un commerce considérable, qui se fait en tems de paix entre le Mexique et l'Europe; elle n'a reçu aucuns avantages de la nature. Les madrépores dont elle est construite ont été tirés du fond de la mer. On n'y boit que de l'eau de citerne: le climat y est chaud et malsain: des sables arides s'étendent au nord de leur ville, et des marais mal desséchés au midi. Son port est peu sûr et d'un accès difficile; il est défendu par le fort de S. Jean d'Ulua, qui est bâti sur une petite île composée de débris de coquillages, et dont la construction a coûté des sommes énormes. Sa population est de 16,000 ames, et la fièvre jaune y fait souvent de terribles ravages. Les riches vont chercher un air plus frais et une nature plus riante à Xalapa, qui est une ville considérable, située sur un des petits plateaux, par lesquels le plateau central s'abaisse insensiblement jusqu'au golfe du Mexique. Cette ville a donné son nom à la plante connue en médecine sous celui de jalap. La forteresse de Perote, qu'on regarde comme une des clefs du Mexique, se trouve dans les environs de Xalapa. La province de Tabasco, qui est la partie la plus méridionale de l'intendance de Vera-Cruz, est couverte de forêts d'où l'on tire des bois de teinture. On recueille dans les lieux cultivés du maïs, du cacao, du tabac et du poivre.

Villes de Vera-Cruz, de Xalapa etc.

Province de Tabasco.

L'intendance d'Oaxaca, dite aussi de Guaxaca, du nom d'une ville d'indigènes, comprend les pays de deux anciens peuples, les Miztèches et les Tzapotèches. Cette contrée fertile et saine abonde en mûriers pour les vers à soie; elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de grains, de cacao et de fruits; mais sa principale richesse est la cochenille. Ses montagnes granitiques renferment des mines d'or, d'argent et de plomb qui sont négligées; quelques-unes de ses rivières charrient des paillettes d'or que ramassent les femmes: on y trouve aussi du cristal du roche. Guaxaca, appelée aussi Antequerra, est une ville de 24.000 habitans, située dans la belle vallée qui a été cédée par Charles-Quint aux descendans de Cortès, sous le titre de Marquisat de la Valle. On en tire une laine très-fine, et d'excellens chevaux, qui peuplent de riches paturages arrosés par une belle rivière. On a établi un chantier à l'embouchure de la Guaxaca. Tehuantepec a sur la mer Pacifique un port, qui sert de communication entre le Mexique et Guatimala. Les ruines des édifices de Mitla indiquent les progrès de l'art. Il en a été parlé assez au long à la description des tombeaux des Tzapotèches.

Intendance d'Oaxaca.

L'Yucatan, ou intendance de Merida.

La péninsule d'Yucatan, ou Intendance de Merida, n'est pas plus connue aujourd'hui qu'au seizième siècle. Hernandès et Grijalva y trouvèrent une nation civilisée, vêtue avec un certain luxe, et qui avait des habitations en pierre, ainsi que des vases, divers ustensiles, et des ornemens en or; mais le sang des victimes humaines ruisselait dans ses téocals (1). Le pays est, dit-on, plane, et traversé par une chaîne de collines peu élevées: le climat en est chaud, mais sec et sain; il abonde en cire, en miel, en coton dont on fait des étoffes teintes en cochenille, et en bois de campèche, qui est le principal article de son commerce. Les côtes fournissent beaucoup d'ambre gris (2). Les parties maritimes offrent presque partout un sol uni et sablonneux; il n'y a qu'une seule chaîne de terres élevées, qui se terminent par un promontoire entre les caps Catoche et Desconoscida (3). Les côtes sont couvertes de mangliers entrelacés avec des plants d'altée et de bambou, qui forment des haies impénétrables. La sécheresse commence dans les plaines au mois de fevrier, et devient en un moment si générale, qu'il n'est plus possible d'y trouver une goutte d'eau: le seul moyen qu'on ait pour rémédier à cette pénurie est le pin sauvage, qui conserve l'humidité dans son épais feuillage, et dont on extrait de l'eau par incision (4). Sur la côte septentrionale à l'embouchure de la rivière Lagaitos, et à deux cents toises du rivage, le navigateur émerveillé voit des sources d'eau douce jaillir du milieu de l'eau salée. On donne à ces sources le nom de Bouches du Conil (5).

Anciens habitans.

Description physique.

Merida capitale.

Merida, capitale de la province, est une ville de dix mille âmes, et dont la population se compose d'une noblesse qui n'est pas riche. La ville de Campèche fait quelque commerce du sel, qui se tire de ses salines. L'île de Cozumel, proprement Acucemil, était célèbre par un oracle, auquel se rendaient en foule les peuples du continent (6).

L'Yucatan Anglais.

L'Yucatan Anglais comprend la partie de la péninsule qui est au sud de la rivière Hondo, et du poste militaire Espagnol de Salamanque. Ce pays, qui est plus fertile que le reste de la pénin-

(1) *Gomara*, Historia de las Indias, chap. 49, 51, 54.
(2) *Alcedo*, Diccionario, au mot Yucatan.
(3) *Dampier*, Voyage, tom. III. pag. 214.
(4) *Idem*, Voyage, tom. III. pag. 266.
(5) *A. De-Humboldt*, Essai sur le Mexique, II., pag 329.
(6) *Gomara*, Cronica de Nueva-Espanna, cap. 14 e 15.

sule, est habité par des indigènes indépendans; mais les Anglais qui y ont seuls la coupe du bois de campèche et de l'acajou, ont construit la ville de Balise, où habite un Roi indigène et titulaire, qui est nommé par le gouverneur de la Jamaïque, et installé par la garnison Anglaise. Les îles Rattan, Turnef et autres, situées au milieu des eaux transparentes du golfe d'Honduras, sont occupées par de petites colonies Anglaises (1).

Royaume et province de Guatimala.

Le nom de Guatimala, ou plus exactement Quauhitemallan, c'est-à-dire lieu rempli d'arbres, fut donné d'abord à un seul district. Il a été étendu depuis à un capitanat général, qui porte le titre de royaume, ou à une province de ce royaume. La province de Guatimala proprement dite, s'étend depuis les confins de Guaxaca jusqu'à ceux de Nicaragua, le long de l'Océan Pacifique. Le climat en général y est chaud et humide: les plaines sont fertiles en fruits tant d'Europe que d'Amérique, d'un goût exquis. Le maïs y rend 300 pour un, ainsi que le cacao, qui fournit aux besoins de toute la Nouvelle-Espagne. L'indigo y est de la plus parfaite qualité, et l'on y cultive aussi l'oriana. Les bois qui couvrent les montagnes recèlent des animaux encore inconnus, et où l'on trouve divers arbustes d'où découlent des résines balsamiques. Cette province a sur la mer du sud plusieurs ports, au moyen desquels elle fait un commerce avantageux avec le Pérou et la Nouvelle-Espagne. Il y a des mines d'argent qu'on dit abondantes, et qui sont négligées: on y recueille néanmoins beaucoup de soufre qui surnage à la surface de plusieurs lacs. Tout le pays est rempli de volcans, et les tremblemens de terre y sont très-fréquens.

Description physique.

Guatimala capitale.

L'ancienne ville de Guatimala détruite par un tremblement de terre.

La capitale est Guatimala, qui l'est également de tout le royaume de ce nom. L'ancienne ville fut détruite le 7 juin 1777 par un affreux tremblement de terre. Dès le 5 du même mois la mer agitée sortait de son lit, et l'on entendait le bruit des matières en ébullition dans les deux volcans qui se trouvent près de la ville; de l'un s'élançaient des colonnes d'eau, et de l'autre des torrens de lave enflammée. La terre s'entr'ouvrait partout, et au bout de cinq jours d'angoisses, la ville avec huit mille familles fut engloutie dans un abîme, qui fut aussitôt comblé par des courans de limon et de soufre, et ne laissa voir à la place où elle était qu'un horrible désert. La nouvelle ville a été bâtie à quatre lieues de l'endroit qu'occupait la pre-

(1) *Henderson*, account of Honduras. *London*, 1809.

Villes d'Amatitlan, Soconusco etc.

mière. Amatitlan, ou ville des lettres, mérite d'être remarquée: l'habileté de ses habitans à graver des hiéroglyphes sur l'écorce des arbres lui a fait donner ce nom. C'est dans le district de Soconusco, dont le chef-lieu est Guaguetlan, qu'on recueille le meilleur cacao de l'Amérique. On trouve dans celui de Quesaltenango de l'alun et du soufre extrêmement fin. Solola produit les meilleurs fruits de tout le royaume. Il y a dans ce district deux volcans, dont l'un s'appelle Atitan et l'autre Solola (1). L'oriana abonde dans celui de Suchitepeque.

Province de Chiapa.

Le royaume de Guatimala renferme la province de Chiapa, qui est dans les terres. Les habitans de ce pays formaient un état indépendant de l'empire du Mexique; les progrès qu'ils avaient faits dans la civilisation, et leur habileté dans les manufactures, leur méritaient peut-être le second rang après ceux de Tlascala.

Anciens habitans.

Ils suivaient le calandrier et le système astronomique des Mexicains; mais l'être qui figurait le premier dans leur mythologie était un héros divinisé nommé *Votan*, auquel était consacré un jour de la semaine (2). Ce peuple se défendit avec courage contre les Espagnols, et en obtint une capitulation honorable. Heureusement pour lui que son territoire n'est pas riche en mines: circonstance à laquelle il dut la conservation de sa liberté, et les privilèges qui lui furent accordés. Les voyageurs modernes n'ont pas visité ce pays isolé, où Thomas Gage trouva il y a deux siècles un peuple heureux, qui est industrieux. La Chiapa des indigènes avait une population de 4,000 familles; ses manufactures de laine, son commerce de cochenille, et ses naumachies sur la rivière, en fesaient une ville animée et riante. La Chiapa des Espagnols, dix fois moins peuplée que la précédente, était le siège d'un Gouverneur et d'un Archevêque.

Province de Vera-Paz.

On trouve dans un Dictionnaire géographique Espagnol des notions récentes et curieuses sur la province de Vera-Paz, dont la capitale est Coban: cette province confine au nord avec celle d'Yucatan, et au couchant avec Chiapa (3).

Productions curieuses.

« Il y pleut neuf fois l'an: le pays abonde en fruits et en troupeaux. On trouve dans les forêts

(1) *Alcedo*, Diccionario.

(2) L'Evêque *de la Veja*, cité par *De-Humboldt*, Vues et Monumens, pag. 148.

(3) Diccionario *d'Alcedo* au mot Vera-paz.

des arbres d'une grosseur prodigieuse, qui exhalent l'odeur la plus suave, et d'où découle une résine odorante qui ressemble à l'ambre. On y recueille aussi diverses espèces de baumes, de gommes, d'encens et de sang de dragon. Il y a des roseaux de cent pieds de long, et d'une telle grosseur qu'ils contiennent vingt-cinq livres d'eau d'un nœud à l'autre. Les abeilles font un miel très-liquide, et qui, lorsqu'il est aigri, tient lieu de jus d'orange. Les bois sont peuplés d'animaux sauvages, parmi lesquels Alcedo cite le tapir ou danta : lorsqu'il est en fureur, il montre les dents comme le sanglier, et coupe un arbre assez fort : sa peau est très-épaisse, et résiste à quelqu'arme que ce soit, lorsqu'elle est séchée. On trouve aussi dans cette contrée des ours d'une grandeur monstrueuse „.

Province d'Honduras.

La province d'Honduras est très-peu connue, et s'étend depuis celle de Vera-Paz jusqu'à la province de Nicaragua. A la vues du grand nombre de courges qui flottaient au bord des rivières, les premiers navigateurs Espagnols lui donnèrent le nom de côte *delle Hibueras*, ou des courges. On trouve dans la partie la plus occidentale les petites villes Espagnoles de Camayagua et de Truxillo. La dernière est près d'un lac où flottent au gré des vents quelques ilots couverts de gros arbres (1). Près de la rivière Siburn on a découvert des cavernes, ou plutôt d'immenses portiques souterrains, qui ouvrent un passage sous plusieurs montagnes, et ont été vraisemblablement creusés par d'anciens courans (2). Les Mosquitos-Sombos, nation sauvage et indomptable, occupent l'intérieur du pays. Les côtes, surtout près du cap *Gracias a Dios*, sont habitées par une autre tribu d'indigènes, à laquelle les navigateurs Anglais ont donné le nom de Mosquitos de la côte. Ce nom lui vient de l'immense quantité de gros moucherons, dont la piqure est un tourment continuel pour les malheureux habitans, qui, pour s'y soustraire, passent une partie de l'année dans des bateaux sur la rivière. Les Anglais y ont des postes stables, qui les rendent maîtres du pays. En 1800 et 1801, les Espagnols attaquèrent ces postes, mais ils les trouvèrent trop bien défendus pour pouvoir les enlever d'un coup de main, comme ils l'avaient espéré. C'est à l'infortuné colonel Despart et à l'amiral Nelson, que l'Angleterre est redevable de l'ordre qui règne dans ces petites colonies. Depuis 1769 elle en a exporté

Indigènes Mosquitos.

Etablissemens Anglais.

(1) *Gomara*, Historia de las Indias, cap. 55.
(2) *Henderson*, account of Honduras.

800,000 troncs d'acajou, 200,000 livres de salse pareille, et 10,000 d'écaille de tortue. Elle en tire encore des peaux de tigre et de chevreuil.

Province de Nicaragua.

La province de Nicaragua mériterait à elle seule une topographie plus étendue, que celle qu'il nous est permis de donner ici de tout le Mexique; mais dans la privation où nous sommes de notions récentes et authentiques sur cette contrée, nous ne pouvons nous résoudre à ne répéter que ce qui en est dit dans les anciennes relations. On n'a encore qu'une connaissance très-imparfaite de la direction et de la hauteur des montagnes dans cette partie de l'isthme. Selon Gomara (1), écrivain d'une autorité respectable, et d'après toutes les relations qu'on en a, le grand lac de Nicaragua, est parsemé d'îles charmantes et peuplées, dans l'une desquelles est le volcan d'Omo, qui est toujours en éruption; ce lac n'a point de débouché du côté de la mer du sud, et toutes ses eaux s'écoulent par le fleuve S.t Jean dans la mer du nord. Ce fleuve, qui fut le premier théâtre des actions militaires de Nelson, forme une trentaine de cascades peu considérables avant d'arriver aux bords marécageux de la mer, d'où un air pestilentiel et de perfides habitans repoussent les plus hardis navigateurs. « La côte de Nicoya, dit Dampier (2), est basse et couverte d'arbustes. . . . . Pour arriver à S.t Léon de Nicaragua, on fait vingt milles de chemin à travers une plaine parsemée de mangliers, de paturages et de plantations à sucre ». Parmi les nombreux volcans de ce pays on distingue celui de Masaya, à trois lieues d'Espagne de Grénade, et à dix de Léon; son cratère qui a une demi-lieue de circonférence et environs 450 pieds de profondeur, ne vomit ni cendres ni fumée; la matière enflammée qui bouillonne au fond, répand une clarté sensible à plus de vingt lieues de distance, et ressemble tellement à l'or en fusion, que les premiers Espagnols la prirent pour ce même métal, qui était l'objet de tous leurs souhaits; et leur téméraire avidité alla même jusqu'à leur faire tenter, quoique vainement, de tirer de cette lave singulière avec des ustensiles de fer (3).

Lac du même nom.

Volcan de Masaya.

Productions.

La province de Nicaragua n'a point de mines, mais en revanche elle abonde en fruits de toute espèce, et en gros et menu

(1) *Gomara*, Historia de las Indias, chap. 202.
(2) *Dampier*, Voyage, I., pag. 231-233.
(3) *Gomara*, chap. 203.

bétail, dont elle fait un grand commerce, ainsi qu'en coton, miel, cire, anis, sucre, cochenille, cacao, sel, poisson, ambre, térébenthine, beaume et médicamens. Léon, qui en est la capitale, est située au bord d'un lac qui se jette dans celui de Nicaragua. Les habitans riches, volupteux et indolens, ne tirent qu'un parti médiocre de l'excellent port de Realejo, qui est formé par une baie de la mer du sud. Les villes de, Nicaragua, non loin du golfe de Papagaio, de Granata sur le lac de Nicaragua, et de Xerès près du golfe de Fonseca, passent pour être considérables, mais on n'en a aucune description authentique.

Villes plus considérables.

Indigènes.

Les naturels de Nicaragua parlent cinq langues différentes. La Chorotèque parait être celle de la tribu principale; mais elle ne ressemble en rien à la langue Aztèque, que l'invasion d'une colonie de cette nation y avait rendue familière avant l'arrivée des Espagnols. Ces nouveaux venus étaient les seuls qui eussent des livres en papier et en parchemin, sur lesquels ils traçaient en figures hiéroglyphiques leurs rites sacrés et leurs évènemens politiques. Il parait que les Chorotèques ne connaissaient pas l'art de l'écriture. Le culte qu'ils rendaient à leurs idoles, quoique différent de celui des Aztèques, n'était pas moins sanguinaire qu'au Mexique: les hommes mangeaient même une partie des cadavres des femmes, des enfans et des esclaves qui étaient sacrifiés par les prêtres (1). Les Espagnols trouvèrent chez cette nation des palais et des temples spacieux, entourés d'habitations commodes pour les nobles, mais le peuple vivait dans la misère. Le vol, l'adultère, et même l'aliénation des propriétés étaient punis selon des lois et des coutumes non écrites. Les guerriers se rasaient les cheveux, à l'exception d'une touffe, qu'ils se laissaient croître au sommet de la tête. Il y avait des orfèvres qui travaillaient parfaitement l'or moulu. C'étaient de vieilles femmes qui exerçaient la médecine, et tout leur art se réduisait à se mettre dans la bouche une décoction de certaines herbes, qu'elles soufflaient par le moyen d'un tuyau dans celle du malade. Les nouvelles mariées étaient souvent mises à la discrétion des Caciques avant la consommation du mariage, et l'époux se trouvait honoré de ce sacrifice servile (2).

Lois et coutumes.

(1) *Gomara*, Hist. de las Indias, chap. 206.
(2) *Gomara*, ibid.

Province de Costa-Rica.

La province de Costa-Rica n'a pas de mines; mais ses beaux bois de construction, ses riches paturages, le bétail et surtout les cochons dont elle abonde, justifient pleinement l'intention de ceux qui lui ont donné ce nom. On pêche dans le golfe des salines le coquillage qui donne la pourpre. Cartago, ville florissante de l'intérieur, est la capitale de cette province.

Nicoca sur un golfe de l'Océan Pacifique.

On trouve sur un golfe de l'Océan Pacifique Nicoca, qui n'est peuplée en quelque sorte que de charpentiers: on y construit et l'on y radoube les vaisseaux, et l'on y fabrique aussi des draps, dits de Ségovie.

Province de Veragua.

La province de Veragua est moins connue encore que les précédentes. Ce petit pays, qui semble avoir fait partie, tantôt du gouvernenement général de Guatimala, et tantôt de celui de la Terre-Ferme, est couvert de montagnes, de bois et de paturages. On dit qu'il renferme des mines d'argent, mais qui ne sont point exploitées, ou ne le sont que faiblement. Santiago en est la capitale. Les descendans de Colombo, du côté des femmes, portent le titre de Ducs de Veragua.

INDICATION DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA I.re PARTIE SUR L'AMÉRIQUE.

L'AMÉRIQUE

DÉCRITE

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

DE L'AMÉRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

TRIBUS DE L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GEORGIE.

DÉTROIT DE JEAN DE FUCA.

RÉGIONS DU NORD ET DU NORD-EST.

FLEUVE MACKENZIE, BAIE D'HUDSON, LABRADOR, GROENLAND, ISLANDE ET SPITZBERG.

ISLANDE.

LE SPITZBERG.

LE CANADA OU LA NOUVLLE-FRANCE.

LA GASPÉSIE, LA NOUVELLE-BRUNSWICK, L'ACADIE OU LA NOUVELLE-ECOSSE, ET TERRE-NEUVE.

ETATS-UNIS ANGLO-AMÉRICAINS.

LE MEXIQUE

Y COMPRIS

LE NOUVEAU-MEXIQUE ET LE CAPITANAT GÉNÉRAL DE GUATIMALA.

DESCRIPTION PHYSIQUE GÉNÉRALE DU MEXIQUE.

TOPOGRAPHIE DU MEXIQUE.

PLANCHES

CONTENUES

DANS LA I.re PARTIE SUR L'AMÉRIQUE.

TOPOGRAPHIE DU MEXIQUE.

PLANCHES

CONTENUES

DANS LA I.re PARTIE SUR L'AMÉRIQUE.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'AMÉRIQUE.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'AMÉRIQUE.

